



LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY
OF ILLINOIS

440.5

SO

v.7-8

The person charging this material is responsible for its return on or before the **Latest Date** stamped below.

Theft, mutilation, and underlining of books are reasons for disciplinary action and may result in dismissal from the University.

University of Illinois Library

NOV 9 1968

NOV 2 1968

AUG 12 1970

DEC 25 1970

APR 1 1978

MAR 30 1978



Digitized by the Internet Archive
in 2014

MÉMOIRES

DE LA

SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE

DE PARIS

TOME SEPTIÈME

1^{er} FASCICULE



PARIS

ÉMILE BOUILLON, LIBRAIRE-ÉDITEUR

67, RUE RICHELIEU, 67

1889

TABLE DES MATIÈRES

DU PREMIER FASCICULE

Pages.

H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE. Mélanges celtiques. 1. De quelques composés géographiques gaulois. 2. Noms de lieux dérivés de <i>Gentilices</i> en <i>-enus, -ennius</i>	1
Michel BRÉAL. Deux prétendus cas d'analogie. 1. La première personne du pluriel en français. 2. L'origine du féminin dans les langues indo-européennes.	12
Michel BRÉAL. Notes grecques et latines (De l'irradiation grammaticale. — Étymologies grecques. Ἀμαρτάνω. Ἀβελκασίζω. Η ονομασία. — Une inscription votive osque. — Un dérivé osque de <i>diris</i> . — <i>Strenae</i> . <i>Diuturnus</i> . <i>Tergorare</i> . <i>Caelum</i> . <i>Rabies</i> . <i>Sallustus</i> . <i>Tellus</i> . <i>Munus</i> . <i>Studeo</i> . <i>Forda</i> , <i>horda</i> ; <i>gourd</i> , <i>dégourdir</i> . <i>Suescere</i>).	20
Marcel SCHWOB et G. GUIEYSSE. Étude sur l'Argot français.	33
Louis HAVET. <i>Canaba</i> . <i>Curculio</i> , <i>gurgulio</i>	56
A. MEILLET. Les groupes indo-européens <i>ak, ug, ugh</i>	57
E. AUDOUIN. Prothèse vocalique.	60
Philippe BERGER. — Les inscriptions hébraïques de la synagogue de Palmyre.	65
F. DE SAUSSURE. <i>Varia</i> . (Les formes du nom de nombre « six » en indo-européen. — Φρουτός, Λυγός. — Vieux prussien <i>siran</i> « le cœur ». — Traitement de l' <i>ū</i> en vieux prussien. — Les féminins en <i>-ū</i> du vieux prussien. — Gotique <i>þarf</i> , <i>þairban</i> « avoir besoin ». Ἀξέων. Τεπίμα. Ἐπιτηδές Περὶ = *ἕπερι. Ἠλία. Ὀχυρούεις. Ὑγίης. — γ. φ. pour <i>ks. ps</i> . Attique <i>-ρη-</i> pour <i>-rā-</i> . <i>-ομνο-</i> pour <i>-ομνο-</i> ? — Lithuanien <i>Kūmste</i> « le poing ».	74
E. ERNAULT. <i>Glossaire moyen-breton</i> (suite — lettres <i>C</i> et <i>D</i>).	98
L. DUVAU. <i>Varia</i> . <i>Uinno-</i> et ses composés. — Lat. <i>crūdus</i> . — Vieil irlandais <i>cuéch</i>	128

EN VENTE A LA MÊME LIBRAIRIE

DICTIONNAIRE

DE

L'ANCIENNE LANGUE FRANÇAISE

ET DE TOUTS SES DIALECTES

du IX^e au XV^e siècle

Composé d'après le déponnement de tous les plus importants documents manuscrits ou imprimés qui se trouvent dans les grandes bibliothèques de la France et de l'Europe, et dans les principales archives départementales, municipales, hospitalières ou privées.

Par FRÉDÉRIC GODEFROY

PUBLIÉ SOUS LES AUSPICES DU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

Et honoré par l'Institut du grand Prix Gobert.

TOMES I à V (A à Parsomme)

Les huit premières livraisons du tome VI sont en vente.

Chaque volume, de cent feuilles d'impression à trois colonnes. 50 fr.

440.5
30
v. 7-8

M. SMITH
JAN 10 1955

MÉLANGES CELTIQUES.

I

DE QUELQUES COMPOSÉS GÉOGRAPHIQUES GAULOIS.

Les composés de deux termes dont le second est gaulois et dont le premier est soit gaulois, soit latin ne sont pas rares dans la nomenclature des noms de lieux de la France. On les reconnaît facilement dans les documents qui remontent à l'empire romain; mais ils deviennent plus ou moins méconnaissables au moyen âge, quand les modifications progressivement subies par le langage les ont déformés. Nous citerons comme exemples les mots dont le second terme est *-dunum*, *-durum*, *-magus*, *-briga*, *-ritum*.

De ces cinq termes, le premier, *-dunum*, a sur les autres cet avantage qu'il est frappé de l'accent; mais sa dentale tombe au xi^e siècle; et si l'on ne possédait pas d'une façon certaine les formes successives, il serait impossible de reconnaître sous le Lyon et le Laon de nos jours le *Lugudunum* des temps qui ont immédiatement suivi Jules César et la conquête romaine.

Les seconds termes *-durum*, *-magus*, *-briga*, *-ritum* ont été de très bonne heure beaucoup plus maltraités que *-dunum*, parce qu'ils sont atones. Ainsi *-durum*, qui devait, comme *-dunum*, perdre sa dentale, au xi^e siècle, dans une grande partie de la France, a perdu bien antérieurement la voyelle qui suit cette dentale. La voyelle *ū* de *dunum* persiste encore aujourd'hui dans Lyon, de *Lugudunum*; mais l'*ū* de *-durum* était déjà fort altéré dès l'époque mérovingienne, puisque les légendes monétaires de cette époque le représentent par *e* en écrivant *Autiziodero*, *Autixiodero* au lieu de *Autissiodurum* le nom d'Auxerre (Yonne), *Isernodero* au lieu de *Isernodurum* le nom d'Izernore (Ain), *Ternodero* au lieu de *Turnodurum* le nom de Tonnerre (Yonne)¹. Ce qui montre combien cette voyelle était indistincte, c'est que, pour le nom d'*Icciodurum*, Issoire, Yseures, Iseure, les légendes monétaires nous offrent les deux variantes *Hicciodero* et *Iciodiuro*, l'une avec *e*

¹ A. de Barthélemy, dans la *Bibliothèque de l'École des chartes*, t. XXVI, p. 451, 457, 462.

= \bar{u} , comme dans les précédents, et l'autre avec $i = \bar{u}$ ¹. En regard de ces notations modernes de l' \bar{u} atone, on peut mettre celle de *Lugdunu*, *Lugduno*, *Leudunu* pour le nom de Lyon, avec persistance de l' \bar{u} tonique primitif. L' $e = \bar{u}$ atone de *-durum* paraît être tombé dans le courant du ix^e siècle. Ainsi *-durum*, second terme du nom de l'abbaye de Jouarre, est noté *-der-* dans le dérivé *Joderensis* que nous conserve un diplôme de l'année 839², et il est réduit à *-drum* sans aucune trace de l' \bar{u} dans la notation *Jodrum* que nous trouvons dans la partie des *Annales de Saint-Bertin*, rédigée par Hinemar environ quarante ans plus tard³. De cette orthographe on peut rapprocher celle que nous offre, pour le nom d'Auxerre, *Audessiodurum*, le célèbre manuscrit de la cathédrale d'Armagh écrit probablement vers le milieu du ix^e siècle, où le nom d'Auxerre est noté avec une orthographe moitié savante et moitié phonétique : *Olsiodra* pour *Ausiodra*.

Magus perdit d'abord, semble-t-il, sa gutturale. De là chez Grégoire de Tours, au vi^e siècle, les deux orthographes *Montalomagensem vicum*⁴ et *Mantolomaus* (sans *g*)⁵, l'une historique et l'autre phonétique, pour le nom de Manthelan (Indre-et-Loire). L'*a* de *magus* tomba ensuite. De là dans les monnaies mérovingiennes les légendes *Rotomo civitati* pour *Rotomago civitati*, Rouen; *Noviomo ci* pour *Noviomago civitati*, Noyon; *Mosomo castro* pour *Mosomago castro*, Mouzon⁶.

Dans tout l'exposé qui précède, nous nous sommes bornés à reproduire, peut-être avec un peu plus de précision qu'il n'a été fait jusqu'ici, une doctrine depuis longtemps reçue. C'est une sorte d'introduction qui servira de justification à deux hypothèses que nous allons proposer. Voici la première :

Il existe en France un certain nombre de noms de lieux qui se terminent en *-œuvre* que l'on écrit souvent *-œuvre*. Il nous paraît vraisemblable que c'est la prononciation moderne d'une ancienne désinence *-obriga*. Dans cette désinence, il faudrait distinguer deux éléments : le premier élément *o* serait la voyelle finale du premier terme d'un composé; le second élément *-briga* serait le second terme de ce composé. Ainsi les cinq Vandœuvre, Vandœuvre, Vandœuvre, Vendœuvre de France (Aube, Calvados, Indre, Meurthe-et-Moselle, Vienne) seraient autant de *Vindo-*

¹ A. de Barthélemy, dans la *Bibliothèque de l'École des chartes*, t. XXVI, p. 456.

² Tardif, *Monuments historiques*, p. 91, col. 1.

³ *Annales Bertiniani*, sub anno 879, Dom Bouquet, t. VIII, p. 33 b.

⁴ *Historia Francorum*, l. VII, c. 47; édit. Arndt, p. 322, l. 27-28.

⁵ *Historia Francorum*, l. X, c. 31; édit. Arndt, p. 446, l. 5-6.

⁶ A. de Barthélemy, dans la *Bibliothèque de l'École des chartes*, t. XXVI, p. 459-460.

briga « forteresse de Vindos ». Un exemple intéressant de la lutte entre la bonne orthographe et l'orthographe prétendue savante due à la pédanterie du moyen âge nous est donné par la collection des formes anciennes du nom de Vendeuvre (Vienne), telle qu'elle a été formée par M. Rédet dans son *Dictionnaire topographique du département de la Vienne*, p. 431. En 938, quelques prétentieux savants écrivaient *in villa Vindopere*; mais, en 973 ou 974, le bon sens reprenait le dessus et le nom de Vendeuvre s'écrivait au génitif *Vendobriæ*; vers l'an 1000, on l'écrivait au nominatif *Vindobria* et *Vendobria*; en 1246, *Vendovrium* avec un changement de genre maladroit; au xiv^e siècle, en français, *Vendovre*, *Vendoivre*, *Vendeuvre*. Une charte de l'année 815, reproduite, au xii^e siècle, dans la *Chronique de Bèze*, nous donne le dérivé *Vendobrensis* d'un ancien *Vindobriga*, qui aurait été situé dans le département de la Côte-d'Or sur le territoire de Bèze¹; c'est un autre exemple de la notation traditionnelle du mot *Vindobriga* à l'époque carlovingienne; *Vendobriensis* serait peut-être une orthographe plus exacte et représenterait mieux la prononciation réelle.

Un autre exemple du second terme *briga* nous est offert par Deneuvre (Meurthe-et-Moselle). Des textes du xi^e siècle appellent ce village au génitif *Donobrii*, à l'ablatif *Donobrio* sans autre irrégularité qu'un changement de genre; mais au même siècle intervient un savant latiniste, auteur d'une vie de saint, qui corrige cette leçon en *Danorum opus*².

Ceux qui, dans le diocèse de Poitiers, ont traduit Vendeuvre par *Vindopera*, ceux qui, dans le diocèse de Toul, ont transformé Deneuvre en *Danorum opus*, ont attesté en latin des connaissances que nous ne pouvons qu'admirer. Mais à Tours on était beaucoup plus instruit : on savait le grec. L'abbaye de Saint-Martin de cette ville avait des propriétés dans un village aujourd'hui situé au département de Loir-et-Cher et dont on écrit le nom Suèvre. Du vii^e au x^e siècle, l'orthographe traditionnelle du nom de cette localité était *Sodobria*³. Au commencement du x^e siècle, on prononçait probablement Seudeuvre. Les hellénistes de Tours imaginèrent d'y trouver un composé grec **ψευδόφορος*

¹ Garnier, *Nomenclature historique... des communes... du département de la Côte-d'Or*, p. 41, n^o 175.

² Lepage, *Dict. top. du dép. de la Meurthe*, p. 41. Il y avait en Auvergne, au x^e siècle, une localité qui portait le même nom, d'où l'adjectif dérivé *Donobrensis*. Voyez Bruel, *Recueil des chartes de Cluny*, t. I, p. 736, 825; t. II, p. 286.

³ Mabile, *La pancarte noire de Saint-Martin de Tours*, p. 235. Le plus ancien des diplômes auxquels renvoie le savant auteur est de Charlemagne et remonte à l'année 775. Il a été publié par Dom Bouquet, t. V, p. 737, avec un *a* pour un *o* à la première syllabe, *Sadobria* pour *Sodobria*.

dont le *p* initial serait tombé comme dans sautier pour psautier, et dont l'avant-dernier *o* serait tombé, ce qui donnerait Seudophre; vraiment il faudrait être bien difficile pour ne pas admettre l'identité des deux expressions. Voici le texte : Pseudoforus etiam quæ et Sodobria dicitur. Telle est la formule que nous rencontrons dans deux diplômes accordés par Chartes le Simple à l'abbaye de Saint-Martin de Tours en 903 et 919¹.

La science des latinistes de Poitiers et de Toul, celle des hellénistes de Tours ne nous empêchera pas de penser que le gaulois *-briga* « forteresse » est le second terme des composés dont nous venons de parler.

Nous arrivons aux composés dont *ritum* est le second terme. On sait que *ritum* « gué » est identique au latin *portus*, à l'allemand *fahrt* et au zend *peretu*. Les monuments de l'époque romaine nous l'offrent dans *Augustoritum* « gué d'Auguste » qui est aujourd'hui Limoges, et dans *Anderitum*, localité située près de Mende (Lozère).

M. Dottin propose d'admettre que *-ritum*, second terme de composé, était atone. Il résulte de là qu'on devrait reconnaître les débris d'un second terme *ritum* dans les deux dernières lettres du nom de lieu *Cambort* qui désigne une *villa* du *pagus Aurelianensis* dans un diplôme donné par Charles le Chauve en 860 ou en 861². Le même nom latinisé désigne deux autres localités dans d'autres documents carlovingiens. L'une de ces localités est aujourd'hui Chambourg (Indre-et-Loire) : *Cambortus villa in pago turonico ad fluvium Agnerem*, en 861 dans un diplôme de Charles le Chauve pour l'abbaye de Cormery³. L'autre, appelée Chambort au siècle dernier et qui paraît aujourd'hui détruite, est mentionnée au 11^e siècle dans le *Polyptique de Saint-Germain-des-Prés* et était, suivant M. Longnon, sur le territoire de Jouars-Pontchartrain (Seine-et-Oise)⁴. Il paraît vraisemblable que ces localités sont d'anciens *Cambo-ritum* et il y aurait intérêt à rechercher si l'on ne trouverait pas un certain nombre de formations analogues. *Cambo-ritum* signifierait « gué de la courbe ».

II

NOMS DE LIEUX DÉRIVÉS DE GENTILICES EN *-ENUS*, *-ENNIUS*.

Les noms de lieux de la France qui datent du temps de la domination romaine peuvent se diviser en trois classes. La première

¹ Dom Bouquet, t. IX, p. 497 a, 543 a.

² Dom Bouquet, t. IX, p. 564 c.

³ Dom Bouquet, t. IX, p. 566 b.

⁴ Longnon, *Polyptique de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés*, p. 348.

classe comprend les composés : *Augusto-dunum*, *Cæsaro-magus*, etc. La seconde classe comprend les noms de lieu identiques à des noms; ces noms de lieu sont identiques, les uns à des noms propres : *Anicius*, *Afranius*, *Pomponius*, *Turnus*, *Tullus*; les autres à des noms communs : *Tres Tabernæ*, *Tres Arbores*. La troisième classe comprend les dérivés.

Les dérivés viennent les uns de noms communs, les autres de noms propres. La plupart des noms de lieu dérivés de noms communs que nous font connaître les documents du haut moyen âge sont formés à l'aide du suffixe *-etum*, comme *Roboretum*, ou du suffixe *-arius*, comme *Asinaria*; une grande partie de ces noms peut remonter à l'empire romain. Ce qui y remonte certainement, ce sont les dérivés tirés de gentilices à l'aide du suffixe *-acus*, comme *Marciacus*, ou à l'aide du suffixe *-o*, *-onis*, comme *Albucio*, *Aubusson*. La plupart des gentilices qui ont fourni des noms de lieu dérivés en *-acus* se terminaient en *-ius*. Je les ai étudiés dans une série d'articles déjà publiés. Je vais parler ici de noms de lieu tirés de gentilices en *-enus* à l'aide du suffixe *-acus* et de gentilices en *-enius* ou *-ennius* au moyen du suffixe *-o*.

La langue latine avait la faculté de remplacer par le suffixe *-enus* le suffixe *-ius*, qui fournit la désinence ordinaire des gentilices. A côté d'*Albius* ou de sa variante *Alfius* :

Hæc ubi locutus fœnerator Alfius¹,

on trouve *Alfenus* :

Alfene immemor atque unanimis false sodalibus².

Ces deux gentilices, connus par des documents littéraires, se retrouvent dans les inscriptions qui permettraient de dresser une longue liste de formations semblables; exemple :

Arrius	Arrenus ³
Aufidius	Aufidenus ⁴
Aulius ⁵	Aulenus ⁶
Avius ⁷	Avenus ⁸ , Avena ⁹ (masculin)
Babidius	Babidenus ¹⁰

¹ Horace, *Epodes*, II, 67.

² Catulle, 30.

³ *C. I. L.*, III, 2919, 6220; V, 2073, 6954.

⁴ *Ibid.*, IX, 5092.

⁵ *Ibid.*, IX, 45, 46, 82.

⁶ *Ibid.*, IX, 2221, 2300.

⁷ *Ibid.*, I, 571; XII, 3453, 3612.

⁸ *Ibid.*, IX, 2379.

⁹ *Ibid.*, V, 3382.

¹⁰ *Ibid.*, IX, 5048.

Babrius	Babrenus ¹
Bisius ²	Bisena ³
Cæsius	Cæsenus ⁴
Calidius ⁵	Calidenus ⁶
Calius ⁷	Calenus ⁸
Calvius	Calvenus ⁹
Canius	Canenus ¹⁰
Fadius	Fadenus ¹¹
Lancidius ¹²	Lancidena ¹³
Mæcius	Maecena ¹⁴
Marcus	Marcena ¹⁵
Messius	Messenus ¹⁶
Numisius	Numisenus ¹⁷
Pomponius	Pomponenus ¹⁸
Salius	Salenus ¹⁹
Salvidius ²⁰	Salvidenus ²¹
Sarius ²²	Sarenus ²³
Satrius	Satrenus ²⁴
Septimius	Septimenus ²⁵
Trebellius	Trebellenus ²⁶
Umbrius	Umbrenus ²⁷

¹ *C. I. L.*, IX, 5591.

² *Ibid.*, V, 3702.

³ *Ibid.*, V, 1363.

⁴ *Ibid.*, IX, 2248, 2277, 2777 *bis*.

⁵ *Ibid.*, IX, 2645, 2689.

⁶ *Ibid.*, IX, 5052.

⁷ *Ibid.*, V, 977, 8660.

⁸ *Ibid.*, IX, 4457.

⁹ *Ibid.*, IX, 3538.

¹⁰ *Ibid.*, IX, 4252.

¹¹ *Ibid.*, I, 748; IX, 408.

¹² *Ibid.*, V, 1931.

¹³ *Ibid.*, V, 1951.

¹⁴ *Ibid.*, V, 44.

¹⁵ *Ibid.*, XIV, 6377.

¹⁶ *Ibid.*, XIV, 1344, 3359.

¹⁷ *Ibid.*, IX, 3429.

¹⁸ *Ibid.*, V, 2669.

¹⁹ *Ibid.*, IX, 5843.

²⁰ *Ibid.*, VIII, 7702.

²¹ *Ibid.*, X, 2408.

²² *Ibid.*, V, 8115, 108.

²³ *Ibid.*, V, 2013.

²⁴ *Ibid.*, IX, 4972.

²⁵ *Ibid.*, IX, 4335; X, 8377.

²⁶ *Ibid.*, V, 1878.

²⁷ *Ibid.*, IX, 4171.

Varius	Varenus ¹
Vesius ²	Vesenus ³
Vettius	Vettenus ⁴
Vicrius ⁵	Vicrena ⁶
Volussius	Volussena ⁷ , etc.

Nous allons voir que, lorsque le suffixe primaire *-enus* est développé à l'aide d'un suffixe secondaire, il double souvent son *n*; par exception, ce doublement a lieu sans addition d'un suffixe secondaire dans *Vibenna*⁸ correspondant à *Vibius*, dans *Artenna*⁹ correspondant à *Artius*.

Les gentilices en *-enus* se développent et donnent naissance à des gentilices nouveaux par l'addition du suffixe *-ius*. Les inscriptions nous offrent les dérivés :

Alfenius ¹⁰	d'Alfenus
Arrenia ¹¹	d'Arrenus
Avenia ¹²	d'Avenus
Calenius ¹³	de Calenus
Messenius ¹⁴	de Messenus
Satrenius ¹⁵	de Satrenus
Varenius ¹⁶	de Varenus
Vettenius ¹⁷	de Vettenus
Volussenius ¹⁸	de Volussenus.

Le suffixe *-ēnius* par *e* long et simple *n* peut se transformer en *-ennius* par *e* bref et double *n*. Nous avons déjà donné deux exemples du doublement de l'*n* dans le suffixe *-enus* : *Artenna*, *Vibenna*. Ce doublement est beaucoup plus fréquent lorsque ce suffixe se dé-

¹ *C. I. L.*, V, 1439; IX, 4333, 4970; X, 1333, 8048, 46; XII, 153; XIV, 3687, 368.

² *Ibid.*, IX, 2838.

³ *Ibid.*, IX, 4604.

⁴ *Ibid.*, IX, 4157; X, 3094.

⁵ *Ibid.*, IX, 4390.

⁶ *Ibid.*, IX, 5257.

⁷ *Ibid.*, VIII, 439, 1386.

⁸ *Ibid.*, XIV, 2213.

⁹ *Ibid.*, IX, 2838.

¹⁰ *Ibid.*, X, 3334, 5, 7, 8.

¹¹ *Ibid.*, V, 4390; VIII, 8460.

¹² *Ibid.*, V, 3382.

¹³ *Ibid.*, III, 1762.

¹⁴ *Ibid.*, X, 1403 a, 1, 23, 24; f, 3, 16.

¹⁵ *Ibid.*, III, 2513; IX, 338, 1, 7.

¹⁶ *Ibid.*, III, 1198, 1482, 1513, 1514; X, 3337; XII, 2760; XIV, 246.

¹⁷ *Ibid.*, X, 3095.

¹⁸ *Ibid.*, VIII, 570, 813, 2560.

veloppe à l'aide d'un suffixe secondaire. C'est ainsi qu'à côté d'*Avenius*, une inscription nous fournit *Avennius*¹; de même on a tiré :

de *Caenus* *Caennius*²;
de *Venus* *Vennius*³.

Attius a dû avoir un parallèle perdu *Attenus*, d'où les gentilices *Attenius*⁴ et *Attennius*⁵ attestés par les inscriptions.

*Caetennius*⁶ et *Caetia* supposent un intermédiaire **Caetenus*;
*Gavennius*⁷ et *Gavius*, un intermédiaire **Gavenus*;
*Nasennius*⁸ et *Nasius*⁹, un intermédiaire **Nasenus*;
*Pontennius*¹⁰ et *Pontius*, un intermédiaire **Pontenus*;
*Tetennius*¹¹ et *Tettius*, un intermédiaire **Tettenus*, etc.

Ces principes posés, je passe aux noms de lieux de la France, qui sont des dérivés de gentilices en *-enus* et en *-ennius*.

L'addition d'un suffixe au gentilece *-enus* produit naturellement en Gaule l'abrégement de la voyelle *e* et le doublement de l'*n* du suffixe *-enus*. Nous observons ce phénomène dans le nom d'*Avennacus*, aujourd'hui *Avenay*, tel que l'écrivent, au ix^e siècle, les *Annales* de Saint-Bertin¹² et Frodoard¹³.

Le doublement de l'*n* ne se produit pas dans une charte donnée en 926 à l'abbaye de Cluny, où il est question d'une *curtis Avennacus* située dans le *pagus equestricus*, c'est-à-dire dans l'ancien territoire de la cité dont Nyon en Suisse était la capitale¹⁴. Mais les inscriptions romaines nous donnent, pour le suffixe *-enius* ou *-ennius* dans les gentilices, la même alternance d'*n* simple ou de double *n*.

Avennacus ou *Avenacus* sont deux dérivés du gentilece *Avenus* ou *Avena* constaté par les deux inscriptions italiennes, où on lit les noms de C. Avenus Fa... et de M. Avena Macer (*C. I. L.*, IX, 2379; V, 3382).

¹ *C. I. L.*, VI, 12807.

² *Ibid.*, V, 5315; VI, 13936-13957; VII, index; X, 722; XIV, index.

³ *Ibid.*, IX, 5439.

⁴ *Ibid.*, II, 537.

⁵ *Ibid.*, II, 2155, 5038.

⁶ *Ibid.*, XIV, 246.

⁷ *Ibid.*, IX, 3353.

⁸ *Ibid.*, IX, 4764.

⁹ *Ibid.*, IX, 3191.

¹⁰ *Ibid.*, VIII, 2618b, 24.

¹¹ *Ibid.*, III, 2054.

¹² Dom Bouquet, VIII, 26 d.

¹³ Dom Bouquet, VIII, 156 c, 167 a, 168 a, 194 a, 195 c.

¹⁴ Bruel, *Recueil des chartes de l'abbaye de Cluny*, t. I, p. 247, 248, 249.

Le doublement de l'n, comme dans *Avennacus*, se remarque aussi dans le nom de lieu *Marcennacus*, forme ancienne du nom 1° des quatre communes de Marsannay-la-Côte, de Marsannay-le-Bois et de Marcenay (Côte-d'Or)¹, de Marcenat (Cantal)² et 2° de Marcenet, écart de la commune de Saint-Maurice-sur-Loire (Loire)³, comme on peut le voir par la *Chronique de Bèze*, par le *Cartulaire de Conques* et par le *Recueil des chartes de l'abbaye de Cluny*. *Marcennacus* est un dérivé de *Marcenus*, dont la forme féminine nous est donnée par l'épithaphe de *Marcena Clementilla* trouvée près de Terracine⁴.

Lucennacus est le nom ancien de Lucenay-le-Duc (Côte-d'Or), de Luzinay (Isère) et de Lucenay (Rhône). C'est établi pour les deux premiers par des chartes du ix^e siècle⁵, pour le second par une charte du x^e⁶. *Lucennacus* suppose un gentilice *Lucenus*, dont nous n'avons pas d'exemple; mais *Lucenus* n'est pas nécessaire seulement pour expliquer *Lucennacus*. C'est de lui que dérive le gentilice *Lucenius*, attesté par deux inscriptions⁷. L'une est italienne. Mais l'autre, tout particulièrement intéressante pour nous, a été trouvée près de Nîmes; c'est l'épithaphe de *Lucenia Duritata*.

Le nom de la *vicaria Catenacensis* en Anjou apparaît dans une charte de l'année 818 analysée par Mabille (*Pancarte noire de Saint-Martin de Tours*, p. 82). Le nom de cette vicairie est dérivé de celui d'une *vicaria Catenacus*, dérivé d'un gentilice **Catenus*, dont on n'a pas d'exemple, mais qui a certainement existé, puisqu'il a donné le gentilice dérivé *Catenius* attesté par deux inscriptions (*C. I. L.*, III, 2277; X, 4345). **Catenus* était parallèle à *Catius*, qui est fréquent.

Ces exemples étant donnés, nous croyons pouvoir sans témérité faire remonter à des gentilices en *-enus* les noms de lieux suivants.

*Albucennacus villa in agro forensi*⁸, mentionné dans une charte de 960 environ. Les inscriptions n'ont pas fourni d'exemple

¹ Garnier, *Nomenclature historique des communes, etc. de la Côte-d'Or*, p. 11, n° 38; 36, n° 158; 134, n° 539. Il faut corriger en *Marcennacum* le *Marcenni-
niacum* de la *Chronique de Bèze*.

² G. Desjardins, *Cartulaire de Conques*, p. 78, n° 83. Cf. p. 479.

³ Auguste Bernard, *Cartulaire de Savigny*, p. 82 et 282; Bruel, *Recueil des
chartes de l'abbaye de Cluny*, t. II, p. 295; t. III, p. 278.

⁴ *C. I. L.*, XIV, 6377.

⁵ Pour Lucenay-le-Duc, un diplôme de l'année 883, Dom Bouquet, IX, 430 c; pour Luzinay (Isère), un diplôme de 853 environ, Dom Bouquet, IX, 389 c, et un autre de 885, *Cartulaire de Saint-Hugues de Grenoble*, p. 11.

⁶ Aug. Bernard, *Cartulaire de Savigny*, p. 136.

⁷ *C. I. L.*, V, 7890; XII, 4063.

⁸ *Cartulaire de Savigny*, p. 237.

d'**Albucenus*; mais *Albucius* est connu, et, au moyen du suffixe *-o*, *-onis*, a donné Aubusson.

Antennacus, au diocèse de Reims, aujourd'hui Anthenay (Marne) est mentionné plusieurs fois, au ix^e siècle, par les *Annales de Saint-Bertin*¹. Il dérive du gentilice **Antenus* dont on n'a pas d'exemple, mais qui était parallèle au gentilice bien connu *Antius*.

Bessenacensis ager et *Bessenacus villa*, dont il est question plusieurs fois, au ix^e et au x^e siècle, dans les chartes de l'abbaye de Savigny², suppose un gentilice **Bessenus* qui n'a point été signalé jusqu'ici, mais qui était parallèle à *Bessius*, gentilice connu et probablement dérivé du nom de peuple *Bessus*.

Cavennacus est le nom d'une *villa* au ix^e siècle dans une charte de l'abbaye de Savigny. C'est aujourd'hui Chevinay (Rhône)³. *Cavennacus* dérive de **Cavenus* dont on n'a pas d'exemple, mais qui est parallèle au gentilice connu *Cavius*.

Cortennacus pour *Curtennacus*, aujourd'hui Courtenay (Isère), est nommé dans deux chartes du ix^e siècle (*Cartulaire de Saint-Hugues de Grenoble*, p. 11, 73). Il suppose un gentilice **Curtenus* parallèle au gentilice bien connu *Curtius*.

Près d'Avenay (Marne), *Avennacus*, se trouve Épernay dans le même département. C'est un ancien *Aspernacus* avec métathèse de l'r pour *Asprenacus* dérivé d'*Asprenus*. *Asprenus* est le gentilice corrélatif d'*Asprius*⁴; je n'en connais d'exemple qu'avec valeur de *cognomen*⁵. Les savants de Reims au ix^e siècle ont cru bien faire de supprimer la voyelle initiale de ce mot comme on la supprimait quand d'*espérer* on remontait au latin *sperare*, d'*esprit* à *spiritus*. Ils ont donc écrit *Spernacus*, *Sparnacus*. La bonne orthographe est conservée par le *Cartulaire de Saint-Hugues de Grenoble*, p. 172, qui nous montre un homme moins instruit écrivant, dans une charte du commencement du xii^e siècle, *Aspernaico* à l'ablatif le nom d'un village de la Savoie. Il n'y a pas à s'occuper ici de l'orthographe *-aico*, où l'i représente la prononciation réelle de la gutturale dans le suffixe *-acus* à partir de l'an 700 environ et où le *c* a une valeur historique : *Aspernaicus* = *Aspernacus* = *Asprenacus*⁶.

Je terminerai en rattachant au gentilice *Avennius* le nom d'Avi-

¹ Dom Bouquet, VII, 122 d, 123 b.

² *Cartulaire de Savigny*, p. 31, 148, 254.

³ Aug. Bernard, *Cartulaire de Savigny*, p. 448, 1115.

⁴ *Ibid.*, XII, 2633.

⁵ *Ibid.*, X, 2848.

⁶ Un pouillé contemporain de la charte et publié dans le même recueil, p. 187, nous offre la notation vulgaire *Aspernai*.

gnon porté par le chef-lieu du département de Vaucluse et qu'on trouve encore ailleurs en France. Une inscription de Vérone¹ nous fait connaître le gentilice féminin *Avenia*, écrit avec un seul *n*; mais on trouve le double *n* dans une inscription funéraire de Rome, où ce nom est écrit deux fois au masculin nominatif *Avennius*, datif *Avennio* (*C. I. L.*, VI, 12807). Le nom d'*Avennio*, Avignon, en est un dérivé, comme Aubusson d'*Albucius*, Luçon de *Lucius*.

Ainsi, c'est par la langue latine et non par le gaulois que s'expliquent un grand nombre de noms de lieux dans lesquels on prétendait trouver des témoignages historiques antérieurs à la conquête et qui attestent, au contraire, combien fut puissante sur notre sol l'action de la domination romaine. On admire la solidité de certains vieux édifices construits par les Romains et qui ont résisté depuis tant de siècles aux injures du temps et des hommes. Les noms de lieu romains sont bien plus nombreux que les édifices de la même époque; et voilà quatorze siècles qu'ils survivent à la civilisation puissante dont ils sont d'infail-
libles témoins.

H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE.

¹ *C. I. L.*, V, 3382.

DEUX PRÉTENDUS CAS D'ANALOGIE.

1. LA PREMIÈRE PERSONNE DU PLURIEL EN FRANÇAIS.

Dans les excursions que j'ai faites, durant une série d'années, à travers nos Facultés, excursions qui me permettaient d'assister aux leçons les plus variées, j'ai eu plus d'une occasion de m'instruire. J'ai eu le plaisir d'observer en particulier les rapides développements pris par la philologie romane. Des maîtres formés aux méthodes les plus nouvelles donnent sur les origines de notre langue et de notre littérature des leçons aussi solides qu'intéressantes. Cependant, parmi les faits neufs et curieux que je recueillais en courant, il en est parfois qui laissent chez moi quelque incertitude. C'est sur un fait de ce genre que je viens aujourd'hui exprimer mes doutes et que je demande à mes confrères de la Société un supplément d'information.

Il s'agit de la conjugaison française. J'avais toujours pensé que la désinence française *ons*, que présente la première personne du pluriel — *nous aimons, nous louons* — continuait directement la désinence latine *amus* — *amamus, laudamus*. L'*o* du français me paraissait être un obscurcissement de l'*a* suivi d'une nasale; je ne m'étais d'ailleurs pas spécialement arrêté à la difficulté que peut offrir cet *o*. La parenté des deux formes me semblait si évidente que la phonétique devait s'appuyer sur ce fait pour établir une de ses règles, plutôt que de le contester au nom d'une prétendue impossibilité. C'est, en effet, par les désinences que la phonétique est arrivée à établir ses identifications les plus certaines. De la première conjugaison, je supposais que cette désinence s'était ensuite étendue à toutes les autres, en sorte qu'à l'imitation de *nous aimons* on a dit *nous tenons, nous finissons, nous recevons, nous rendons*. C'est un fait bien connu que la première conjugaison, la plus nombreuse et la plus vivante, n'a pas cessé d'influencer les autres et les a constamment approvisionnées de ses formes. Cet emprunt commence dès le plus ancien temps de la langue latine et n'a pas cessé depuis lors. Sans entrer dans une longue énumération, il suffit de citer ici la seconde personne du pluriel, *vous tenez, vous finissez, vous recevez, vous rendez*, qui

doit sa désinence uniforme *ez* aux verbes de la première conjugaison.

Telle était la conviction où je me laissais aller quand celle-ci reçut une brusque secousse au cours d'une de mes dernières inspections. Un élève de Faculté, ayant à rendre compte de je ne sais quel mot de la Chanson de Roland, vint à parler de cette désinence *ons* et fut invité par le professeur à en montrer l'origine : comme une chose connue de tout le monde, l'étudiant répondit que la désinence *ons* venait du latin *sumus*. Il faut croire que je témoignai quelque surprise. Alors le professeur, avec ce sourire indulgent qu'on a pour les théories vieilles, expliqua que l'ancienne opinion, selon laquelle *ons* serait dérivé de *amus*, était inadmissible, que la phonétique y mettait un obstacle infranchissable et qu'aujourd'hui l'explication qui venait d'être présentée ne faisait doute pour personne.

Devant un renseignement ainsi donné, il n'y avait qu'à faire une retraite dans le meilleur ordre : il eût été certainement peu séant et probablement inutile d'engager une discussion devant des élèves. Je promis de m'éclairer auprès des maîtres de la science : justement je devais aller bientôt en trouver un dans une de nos Facultés du Midi.

Celui-ci me confirma que cette explication était aujourd'hui la seule reçue; mais il le fit d'un tel ton que je vis bien qu'il n'était qu'à moitié convaincu et qu'il ne demandait pas mieux que de retourner à son ancienne erreur. Revenu à Paris et informations prises, je fus renvoyé à un mémoire de M. Thurneysen, où je trouverais exposée en détail la part que le verbe *être* a prise à la formation de la conjugaison française¹. Grâce à la libéralité de l'auteur, qui est un ancien élève de notre École des hautes études, je me vis bientôt en possession de ce savant travail. Mais je dois avouer qu'après avoir lu les rapprochements qui y sont proposés et à l'intérêt desquels je me plais à rendre hommage, je persiste dans mon opinion.

Assurément la part de l'analogie en grammaire est considérable; nous ne songeons pas à en diminuer l'importance; nous croyons même avoir augmenté le nombre des observations qu'on peut faire sur ce chapitre². Mais l'analogie se fait sentir selon certaines lois qu'il est bon de ne pas perdre de vue : on n'a pas le droit de l'invoquer sans avoir quelque règle et quelque guide. Je suis tout prêt à croire que *septentrional* a fait *méridional*. J'ai

¹ Rudolf Thurneysen, *Das Verbum être und die französische Conjugation*, Halle, 1882.

² *De l'analogie*. Dans les *Mélanges* publiés en 1878 par l'École des hautes études, 35^e fascicule.

montré ici même comment en latin *mortuus* doit son *u* à *vivus*, comment *noctu* doit son *u* à *diu* et *ἵπταμαι* son *ι* à *ἵσταμαι*. Mais, dans ces mots, l'influence analogique ne s'est pas exercée au hasard : on voit sans peine pourquoi l'un des deux a subi l'action de l'autre. Ils étaient associés dans la mémoire de telle sorte que l'esprit s'est laissé aller à les appairer. L'association d'idées peut se faire de bien des manières. Tantôt, comme dans les exemples que je viens de citer, ce sont les mots opposés qui marchent accouplés. Tantôt l'habitude d'avoir une flexion distincte pour représenter une certaine particularité grammaticale fait créer la flexion là où elle n'existait pas à l'origine : de là le féminin de nos participes présents, *une histoire* plaisante, *une nouvelle* effrayante. Quelquefois c'est une formation aisée et bien tangible, telle que celle des verbes en *ίζω*, qui se généralise et donne des dérivés comme *βαπτιίζω*, *λυριίζω*. La mémoire, familiarisée avec une série de formes verbales, les emploie par la force de l'habitude quand il s'agit de créer un verbe nouveau. Il suffit parfois d'une locution pour en modifier ou en déformer une autre. *Oblivisci* se construit en latin avec le génitif, parce que *memini* prend le génitif : on dit fautivement en français *se rappeler de* à cause de la locution *se souvenir de*, qui est due elle-même à *il me souvient de* (*mihi subvenit de aliqua re*). Nous n'avons pas l'intention d'énumérer ici toutes les variétés de l'analogie, ni d'indiquer toutes les formes qu'elle peut prendre. Mais ce qu'il est important de rappeler, c'est que l'analogie n'est pas une force par elle-même : c'est un nom qui ne signifie rien, si l'on ne nous fait voir par derrière l'acte intellectuel dont le phénomène grammatical est le produit. Dire que le changement d'un mot a pour cause l'analogie avec tel ou tel autre, est une explication à repousser, si vous ne montrez en même temps le lien particulier qui a pu exister dans l'intelligence entre les deux termes.

Revenons maintenant à la première personne en *ons*. Est-il vraisemblable que la première personne plurielle du verbe *être*, *nous sons*, ait entraîné à sa suite toutes les autres? Je ne le pense pas.

En premier lieu, le verbe *être*, qui est irrégulier dans toutes les langues, subit l'analogie des verbes réguliers bien plus qu'il ne les influence. En grec, le participe *ὄν*, *ὄντος* vient directement de *λύων*, *λύοντος* : il s'est conservé quelque chose de la vraie forme dans le *ΙΑΤΤΑΙ* = *οὔση* de l'inscription de Gortyne. En latin, l'imparfait *eram*, *eras*, *erat* emprunte ses désinences à la première conjugaison. On chercherait vainement, au contraire, en grec et en latin, des traces d'influence exercée par le verbe substantif sur les autres verbes : quoique fréquemment employé, il est d'allure trop capricieuse pour qu'on songe à le prendre

pour modèle. Il en est de même dans les langues modernes : la contrepartie de la thèse de M. Thurneysen, c'est-à-dire les modifications subies par le verbe *être* sous l'action de la conjugaison régulière, fournirait la matière d'une étude moins paradoxale, mais beaucoup plus nourrie et plus inattaquable.

En second lieu, je ne crois pas qu'au cas où une influence aurait été exercée, elle se serait bornée à la première personne du pluriel. Selon une remarque fort juste de M. Schuchardt¹, les formes de la déclinaison et de la conjugaison composent dans notre cerveau un groupe cohérent et compact : si l'analogie vient à modifier une de ces formes, il est peu vraisemblable que les autres restent indemnes. Remarquons qu'il n'existait aucune raison particulière pour appeler sur la première personne cette action extérieure : il n'y avait ni équivoque à éviter ni désinence trop courte à allonger. On ne voit pas pourquoi *nous chantons* se serait modelé sur *nous sons*, tandis que *vous chantez*, *ils chantent*, restés purs de toute contamination, n'ont rien emprunté à *vous êtes*, *ils sont*.

En troisième lieu, le français, parmi toutes les langues romanes, serait seul ou presque seul² à faire cet emprunt. L'italien, pour ses premières personnes en *iamo*, comme *cantiamo*, *vendiamo*, ne doit certes rien à *sumus*. Il en est de même pour l'espagnol qui fait *cantamos*, pour le roumain qui fait *cuitem*, pour le provençal qui fait *chantam*. Cet isolement suffirait pour éveiller des doutes ; car les langues néolatines, comme le faisait déjà observer Littré, sont en général d'accord dans les traits essentiels de leur grammaire ; je rappellerai seulement la formation du futur, du conditionnel, celle des temps composés du passé.

Ajoutons une dernière observation, plutôt psychologique que grammaticale, qui paraîtra subtile à quelques-uns de mes lecteurs, mais que je crois fondée en raison. Si un auxiliaire était destiné à influencer nos verbes réguliers, ce n'est point *être*, mais *avoir*. On ne s'expliquerait pas comment des verbes exprimant une action auraient été associés dans l'esprit au verbe *être*. Il ne faudrait pas objecter les parfaits comme *je suis venu*, *je suis tombé*, qui marquent un état et non un acte. On ne saurait non plus invoquer des exemples comme le passé indéfini persan : dans *karda am* « j'ai fait », *karda* est un participe passé actif ; le sens est : « je suis ayant fait »³. Mais, entre *nous sommes* et *nous chantons*, le rapport, visible sans doute pour le logicien, est trop abstrait pour avoir pu déterminer une création populaire.

¹ *Slavo-deutsch*, p. 8.

² Nous faisons cette restriction à cause des dialectes de l'Italie septentrionale dont il sera parlé plus loin.

³ Voir James Darmesteter, *Études iraniennes*, p. 220.

Outre la première personne du pluriel, M. Thurneysen cite encore plusieurs autres formes de la conjugaison régulière qui auraient subi l'action du verbe *être*. Mais aucun des faits mentionnés par lui ne m'a paru probant. On a expliqué jusqu'à présent l'imparfait du subjonctif *que j'aimasse* par le plus-que-parfait *amassém*. M. Thurneysen, à cause de la variante *que j'amaisse*, suppose une forme **amassiam*, qui renfermerait le bas-latin *siam* « que je sois ». Mais ici encore nous objecterons que, si cette confusion s'était produite, elle se serait étendue sans doute à toutes les personnes, et nous aurions, par conséquent, à la troisième du singulier, *qu'il amaisse* et non *qu'il amast*. Une autre trace d'influence, selon le même auteur, se verrait dans les parfaits comme *j'eus, je plus, je sus*, qui auraient été faits à l'imitation de *je fus*. Mais il n'est pas nécessaire de chercher si loin. Les secondes personnes du singulier *habuísti, placuísti, sapuísti*, les secondes personnes du pluriel *habuístis, placuístis, sapuístis* nous laissent voir d'où l'*u* s'est introduit au parfait de ces verbes : il vient de la diphthongue *ui* contractée en *u*. Ajoutons que, si l'on admettait l'explication qui nous est proposée, on devrait séparer absolument l'*u* du parfait et celui des participes comme *eu, plu, su*.

Que faut-il donc penser de l'origine des formes en *-ons*? Nous continuons à croire que l'*o* est une pure modification phonétique de l'*a* nasalisé. Il s'est conservé quelque chose de cette incertitude de la prononciation jusqu'au xvi^e siècle, où l'on disait encore *chalan* ou *chalon* (du bas-latin *calannus*), *goudran* ou *goudron* (de l'arabe *al-kathrân*)¹. Ce qui nous confirme encore dans cette opinion, c'est le fait constaté par notre éminent confrère M. Ascoli, lequel a trouvé la désinence *om* ou *on* dans un certain nombre de dialectes de l'Italie septentrionale, coexistant à côté de la désinence *em* : on a, par exemple, *pensem* « nous pensons » à peu de distance d'un lieu où l'on dit *parlon* « nous parlons »². Qui croira qu'il y ait là autre chose qu'une simple nuance du son?

Jacob Grimm disait de la phonétique moderne qu'elle avait dompté le vagabond génie de l'étymologie. Prenons garde de voir ce capricieux esprit reprendre sa liberté sous le couvert de l'analogie ! À quoi aurait-il servi de devenir rigoureux sur les voyelles et sur les consonnes, si un nouveau mot de passe autorisait toutes les hypothèses ? Nous allons, pour faire suite à la conjecture de M. Thurneysen, citer une autre conjecture, proposée par le chef de l'école moderne, qui nous montre une des plus grandes questions de la linguistique résolue au moyen de ce passe-partout.

¹ Thurot, *Prononciation française*, I, 160 ; II, 446.

² *Archivio glottologico italiano*, I, 542. Index : *Regione dell' -ón (-óm) di prima plurale*.

2. L'ORIGINE DU FÉMININ DANS LES LANGUES INDO-EUROPÉENNES.

En un récent travail sur l'origine du genre dans les langues indo-européennes, M. Brugmann a émis une hypothèse qui, par sa hardiesse comme par les vues systématiques qu'elle révèle, mérite de fixer un instant l'attention.

Le genre grammatical avait toujours été considéré comme un fait ancien, et on le rapportait à cette sorte d'anthropomorphisme qui pousse l'homme à se retrouver dans les objets de la nature. Ayant distingué le sexe dans les êtres vivants, il a été conduit à attribuer pareillement un sexe à des objets inanimés, tels que le soleil, la lune, le ciel, la terre, le feu, l'eau, le jour, la nuit, etc. Il n'est pas impossible d'entrevoir les raisons qui ont fait attribuer quelques-uns de ces objets à un genre plutôt qu'à un autre : raisons d'imagination, bien entendu, comme celles qui guident le poète. Une fois l'habitude prise, elle s'est étendue à d'autres noms, tels que le pied, la main, les yeux, la voix, le champ, la maison, etc. À côté des noms qui ont été plus ou moins assimilés à des êtres animés, les langues indo-européennes ont le genre neutre pour les objets qu'elles considèrent comme étrangers à la nature vivante.

Que cette division n'offre pas la rigueur d'une classification scientifique, qui peut s'en étonner? C'est ici surtout qu'il faut faire une place au tour d'esprit des époques primitives, non moins qu'à l'action d'une longue et lente évolution. Un de nos confrères, M. L. Adam, a composé un intéressant travail précisément sur la notion *du Genre dans les diverses langues*¹. Il montre que certains idiomes, par exemple l'algonquin, font la distinction d'un genre animé ou inanimé : parmi les êtres animés, ils placent, outre les animaux, les arbres, les pierres, le soleil, la lune, les étoiles, le tonnerre, la neige, la glace, le blé, le pain, le tabac, le traîneau, le briquet, etc. « Cette distinction générique est absolue et fondamentale, car elle régit le pluriel des noms, l'expression de la possession, les pronoms démonstratifs, les verbes et les adjectifs. »

Dans les langues indo-européennes également la distinction est fondamentale, car elle s'étend à tous les cas de la déclinaison; elle existe au pluriel et au duel comme au singulier, et elle se retrouve dans les adjectifs et dans les pronoms comme dans les substantifs.

C'est pourtant cette distinction fondamentale que M. Brugmann

¹ Paris, Maisonneuve, 1883.

prétend expliquer par un simple fait d'analogie, ou, pour parler plus exactement, par une erreur du langage. Il y avait dans notre famille de langues quelques noms, tels que *māmā* « mère », *gnā* « femme », qui étaient formés à l'aide d'un suffixe *ā*, suffixe absolument indifférent par lui-même à la notion du genre. A partir d'une certaine époque, l'idée féminine impliquée dans ces noms a paru exprimée par le suffixe *ā*, qui, dès lors, a fait l'impression comme s'il avait été intentionnellement choisi pour marquer le genre. De cette manière, la catégorie du sexe grammatical a trouvé son exposant dans nos langues.

Il est vrai que tous les noms féminins ne sont pas en *ā*. Il y en a, par exemple, en *iē*, comme *facies*, *materies*; mais (poursuit M. Brugmann) là aussi il y a pu avoir quelque malentendu; par exemple, le mot *strī* « femme » a pu servir de point de départ à cette formation. Quant aux noms sans aucun suffixe, comme *kśam* « la terre », *vāc* « la voix », ils ont peut-être passé au féminin parce qu'ils avaient des synonymes déjà devenus féminins, tels que *terra* « la terre », *αὐδή* « la voix ».

Après avoir donné le genre aux substantifs, le langage l'a attribué aussi aux adjectifs. Il y aurait eu, en effet, manque de congruence et d'accord, si les noms seuls avaient participé à cette catégorie grammaticale.

Nous ne nous arrêterons pas à montrer par le menu ce qu'il y a d'invraisemblable dans ces déductions. M. Brugmann évidemment a moins entendu donner une explication en forme que présenter une vue nouvelle et ouvrir une perspective aux hypothèses. Nous ne voulons pas nier que le phénomène qu'il place à l'origine de son raisonnement ne soit un fait dont il existe réellement des exemples dans nos langues. Il arrive effectivement qu'un suffixe, par sa présence dans certains mots d'un sens bien caractérisé, contracte à la longue quelque chose de ce sens : et comme les erreurs en linguistique sont souvent fécondes, quand c'est le peuple qui les commet, le suffixe ainsi influencé devient un moyen formatif d'une valeur particulière. Nous citons plus loin un ou deux exemples du phénomène en question¹. Mais c'est là, quelque prouvé qu'il soit, un fait d'importance secondaire, qui n'a jamais eu que des conséquences bornées. Comment l'erreur causée par quelques mots aurait-elle pu produire une déclinaison féminine? Comment cette erreur se serait-elle poursuivie aux différents cas et aux différents nombres? Pourquoi surtout veut-on que l'idée du genre soit, dans les langues indo-européennes, l'effet d'un accident de phonétique, quand la même idée se retrouve, largement et nettement représentée, dans la plupart des idiomes du

¹ Voir ci-dessous notre article sur l'*Irradiation grammaticale*.

globe? M. Brugmann ne dit rien du neutre, qui, quoique moins développé que les deux autres genres, montre que les ancêtres de la race avaient conçu, à côté de la division sexuelle, une autre division reposant sur le principe de la nature animée ou inanimée.

Il est à peine nécessaire d'ajouter que les moyens dont dispose M. Brugmann pour étayer sa théorie sont d'une singulière insuffisance. Ses exemples, par leur petit nombre et par leur caractère moderne, contrastent visiblement avec l'antiquité et l'importance du principe qu'il veut expliquer. Des mots comme *gnā* et *stri*, qui sont des mots sanscrits, sont d'une faible autorité pour démontrer la formation d'un mécanisme antérieur de beaucoup de siècles à la période indo-européenne. Il y a une espèce d'anachronisme à vouloir raisonner sur les âges primordiaux à l'aide des ressources restreintes et récentes que fournit le vocabulaire de nos langues.

Je finis par une dernière réflexion que je me contente d'indiquer. Était-ce bien la peine de jeter le discrédit sur les spéculations «glottogoniques» des pères de la grammaire comparée pour imaginer des explications de cette sorte, qui nous replacent dans les mêmes temps, en présence des mêmes problèmes, et qui ont la prétention de surprendre, non pas la manière de voir et de penser des Proto-Ariens — ce qu'il est possible jusqu'à un certain point d'espérer entrevoir, car les lois de l'esprit sont chose stable — mais l'illusion fugitive causée par la répétition d'un son?

Michel BRÉAL.

NOTES GRECQUES ET LATINES.

DE L'IRRADIATION GRAMMATICALE.

Nous avons promis plus haut¹ de donner quelques exemples d'un fait qui se produit dans toutes les langues et qui, sans avoir une importance de premier ordre, sert pourtant à rendre compte d'un certain nombre de formations.

Un suffixe de signification générale et vague a l'air de prendre une acception spéciale et caractérisée, grâce au sens du mot auquel il est joint. Si le fait se répète, le suffixe adopte effectivement cette acception spéciale et enrichit la langue d'un moyen d'expression nouveau. C'est ce qu'on a appelé l'*irradiation grammaticale* : le terme est un peu prétentieux; mais nous n'en connaissons pas de meilleur pour nommer le phénomène en question.

Ajoutons tout de suite que l'irradiation n'empêche pas le suffixe de rester usité dans son sens général.

Comme exemple typique on peut citer les verbes grecs en *ιάω*. Ces verbes servent à exprimer une maladie du corps ou de l'âme :

ὀδοντιάω « avoir mal aux dents », de *ὀδούς* « dent » ;
λαρυγγιάω « avoir mal à la gorge », de *λάρυγξ* « gorge » ;
σπληνιάω « avoir mal à la rate », de *σπλήν* « rate » ;
χειριάω « avoir les mains gercées », de *χείρ* « main »².

Certains verbes en *ιάω* sont tirés d'un nom qui désigne, non pas l'organe malade, mais un symptôme ou un produit de la maladie :

μολυβδιάω « avoir le teint plombé », de *μόλυβδος* « plomb » ;
χονδριάω « être grumeleux », de *χόνδρος* « grumeau » ;
ἀφριάω « écumer », de *ἄφρος* « écume » ;
λιθιάω « avoir la pierre », de *λίθος* « pierre ».

¹ Voir p. 18.

² Nous nous sommes servi, pour le choix des exemples, de l'excellent travail de M. H. von der Pfordten; *Zur Geschichte der griechischen Denominativa*, Leipzig, 1886.

Quelquefois une ellipse plus ou moins forte est contenue dans le verbe :

ἐλλεβοριάω « avoir besoin d'ellébore » ;

φυλλιάω « ne produire que des feuilles » ;

στρατηγιάω « aspirer aux fonctions de stratège ».

Le point de départ et l'origine de ce suffixe *ιάω* doivent être cherchés dans un certain nombre de substantifs en *ια*, dont quelques-uns exprimaient une idée d'affection physique ou morale :

ἀνία « chagrin » ;

βουλιμία « faim canine » ;

ὀφθαλμία « ophthalmie » ;

μελαγχολία « mélancolie » ;

ναυτία « mal de mer » ;

δυσεντερία « dysenterie » ;

μανία « folie ».

De là est parti le mouvement : *ναυτία* « mal de mer » a fait régulièrement *ναυτιάω* qui signifie « avoir le mal de mer ». Mais il est venu un moment où, sautant par-dessus l'intermédiaire, le sentiment populaire a rapporté directement *ναυτιάω* à *ναύτης* « matelot ». On a pu créer dès lors des verbes comme *ὀδοντιάω*, quoiqu'il n'y eût pas de substantif *ὀδοντία*.

Il s'en faut d'ailleurs que tous les substantifs en *ια* se rapportent à l'idée de maladie ou de passion. On a, par exemple :

ἐψία « jeu », d'où ἐψιάομαι « s'amuser » ;

σκιά « ombre », d'où σκιάω « ombrager » ;

ἔσθια « foyer », d'où ἐσθιάω « donner l'hospitalité » ;

εὐδία « accalmie », d'où εὐδιάω « être tranquille » ;

μεσημβρία « midi », d'où μεσημβριάω « faire la sieste ».

Ces substantifs à signification nullement péjorative ont, comme on voit, donné naissance à des dérivés également inoffensifs ; mais il a suffi qu'il y eût un certain nombre de verbes neutres en *ιάω* exprimant l'idée de souffrance pour qu'il se formât un groupe spécial qu'on peut appeler le groupe nosologique. Le fait grammatical que nous constatons ici est au fond de même sorte que l'allusion en littérature. Le suffixe *ιάω* est parfaitement indifférent en lui-même ; mais, par les mots qu'il rappelle, il en est venu à éveiller dans l'esprit une idée de maladie ou de dérangement.

La connaissance de cet ordre de faits peut être d'une véritable utilité en étymologie. On a révoqué en doute l'origine du verbe

ἐνθουσιάζω, dont la formation, à première vue, peut sembler assez insolite. Cependant, quand on considère les verbes en *ιάζω*, on en trouve un certain nombre qui expriment une action religieuse :

- βακχιάζω « sacrifier à Bacchus » ;
- εὐιάζω « crier Évoé » ;
- θυσιάζω « sacrifier » ;
- φρατριάζω « appartenir à une phratrie » ;
- θαλιάζω « célébrer une fête » ;
- συμποσιάζω « tenir un festin » ;
- θεσμοφοριάζω « célébrer la fête des Thesmophories » ;
- άσκολιάζω « célébrer la fête des Ascolies » ;
- ὄργιάζω « célébrer des orgies » ;
- ἀγιάζω « sanctifier » ;
- ίσθμιάζω « célébrer la fête des Isthmies » ;
- μυστηριάζω « initier aux mystères ».

On est amené dès lors à penser que *ἐνθους*, forme contractée de *ἐνθεος* « inspiré », a donné *ἐνθουσιάζω*, comme *σελήνη* « lune » a fait *σεληνιαζω* « être lunatique ». La formation est moderne et peut prêter aux objections ; mais, replacée dans la série dont elle fait partie, elle n'a rien d'in vraisemblable. L'origine de ces verbes en *άζω* doit probablement être cherchée dans les noms féminins comme *βακχιάς* « Bacchante », *ὄργιάς* (génitif *άδος*).

Ces sortes de groupes à signification spéciale se forment d'autant plus facilement que la langue dispose d'une plus grande variété de suffixes : ayant un plus grand nombre de serviteurs, elle peut plus aisément assigner à chacun des fonctions distinctes. C'est d'après ce principe que nous avons expliqué le sens particulier qu'ont pris certaines formations latines¹. Les verbes en *esco*, comme *maturesco*, *marcesco*, doivent leur signification inchoative à *senesco*, *adolesco*. Comme on ne vieillit, comme on ne grandit pas en un instant, l'idée d'une action lente et graduelle s'est attachée au suffixe *sco*. *Esurio* doit son acception désidérative à *sitio* : par lui-même, *esurio* ne pouvait signifier autre chose que « manger » ou « être sur le point de manger ». *Pendeo* « être suspendu » doit son sens intransitif aux verbes comme *tepeo*, *areo*, qui supposent eux-mêmes des substantifs abstraits de la cinquième déclinaison : par eux les verbes en *eo* sont devenus des verbes exprimant une qualité ou un état. Il va sans dire que le suffixe, une fois qu'il est imprégné d'une certaine acception, a d'autant plus de chances de se répandre : c'est ainsi que s'explique la

¹ Voir ces *Mémoires*, VI, p. 342.

grande quantité de verbes neutres en *eo*, comme *madeo*, *frigeo*, *candeo*, etc.

Il appartiendra à la science grammaticale de délimiter et de dénommer ces formations. Souvent un seul et même suffixe a donné lieu à plusieurs groupes différents : ainsi le suffixe secondaire *no* a donné en latin des mots marquant la situation (*internus*, *externus*, *infernus*, *supernus*), la résidence (*Romanus*, *insulanus*, *vicinus*), le temps (*diurnus*, *vespernus*, *vernus*), le nombre (*bini*, *quini*, *ducenti*, *centeni*), ce qui n'empêche pas le suffixe *no* de garder aussi sa signification générale, qui est celle de l'adjectif pur et simple (*paternus*, *anguinus*).

ÉTYMOLOGIES GREQUES.

Ἄμαρτάνω. Ἀμβλακίσκω.

La similitude du sens, l'identité de l'emploi, non moins qu'un lointain air de famille, qui se révèle surtout à l'aoriste, nous invitent à rechercher s'il n'existe pas une parenté entre les deux verbes grecs *ἀμαρτάνω* et *ἀμβλακίσκω*. L'un et l'autre signifient «manquer, pécher». L'un et l'autre, construits avec le génitif, prennent le sens de «être privé de». On peut comparer, par exemple, cette phrase d'Eschyle : Πῶς λιπόνους γένωμαι ξυμμαχίας ἀμαρτάν; «Que deviendrai-je, sans flotte et privé de secours? et cette autre d'Euripide : ἀρίστης ἀπλακῶν ἀλόχου «privé de la meilleure des femmes»¹. Les grammairiens et les lexicographes anciens expliquent constamment l'un des deux mots par l'autre. On trouve, par exemple, dans Hésychius :

ἀμβλάκημα · ἀμάρτημα.
 ἀμβλακεῖν · ἀμαρτεῖν.
 ἀμπλακίησιν · ἀμαρτήμασιν.
 ἀμπλακῶν · ἀποτυχῶν, ἀμαρτάνων.

Cette identité de sens et d'emploi trouverait son explication la plus naturelle dans une identité d'origine. Voyons si elle est possible.

En dégageant les deux verbes de leurs éléments adventices, on a *ἀμαρτ* et *ἀμβλακ*. L'esprit rude de la première forme n'est nullement constant : il manque, par exemple, à l'aoriste. Le τ,

¹ Eschyle, *Ag.*, 214; Eurip., *Alc.*, 241. Un peu plus loin (v. 341), le même poète, dans une phrase toute pareille, emploie *ἀμαρτάνω*. Ἄρα μοι στένειν πάρα τοιαῖσδ' ἀμαρτάνοντι συζύγῳ σέθεν.

comme Curtius l'a déjà reconnu pour ce verbe¹, est une consonne formative servant à la conjugaison; il en est de même du κ de son collègue. Comme l' α est prosthétic, les deux racines qui restent en présence sont $\mu\alpha\rho$ et $\mu\lambda\alpha$. Le β qui a été introduit dans $\acute{\alpha}\mu\beta\lambda\alpha\kappa$ est de même nature que dans $\acute{\alpha}\mu\beta\rho\tau\omicron\varsigma$. Au lieu du β , nous avons un ω dans les formations les plus modernes; mais la différence est purement orthographique.

Quand on examine les diverses acceptions de ces deux verbes, on est amené à penser que le sens primitif est celui de «manquer [le but]». C'est celui que nous trouvons dans Homère : $\eta\mu\beta\rho\tau\epsilon\varsigma$, $\omicron\upsilon\delta'\epsilon\tau\upsilon\chi\epsilon\varsigma$. Et ailleurs : $\epsilon\gamma\chi\epsilon\sigma\iota\ \mu\acute{\epsilon}\nu\ \gamma\acute{\alpha}\rho\ \eta\mu\beta\rho\tau\omicron\upsilon\tau\omicron\nu\ \acute{\alpha}\lambda\lambda\eta\lambda\omega\nu$ ². On comprend sans peine comment ce sens a conduit, d'une part, à celui de manquement moral ou de faute, d'autre part, à celui de privation.

Il resterait à éclaircir la question d'origine. Dans ces époques primitives, où le fer était encore rare et la trempe inconnue, le tranchant du glaive ou la pointe de la flèche étaient exposés à s'aplatir sur l'objet visé au lieu de le couper ou de le percer; aussi serions-nous disposé à chercher les parents de $\acute{\alpha}\mu\beta\lambda\alpha\kappa\acute{\iota}\sigma\kappa\omega$ parmi la famille de $\acute{\alpha}\mu\beta\lambda\acute{\upsilon}\varsigma$. Ajoutons qu'on retrouve le κ dans l'adjectif $\mu\alpha\lambda\alpha\kappa\acute{\omicron}\varsigma$ qui appartient au même groupe d'idées.

Προνωπής.

Parmi les exemples de fausse adhérence causée par l'analogie, je ne sais si l'on a déjà cité l'adjectif grec $\pi\rho\nu\nu\omega\pi\acute{\eta}\varsigma$, qui doit son ν , selon toute apparence, à $\acute{\epsilon}\nu\nu\omega\pi\acute{\eta}\varsigma$ et $\acute{\alpha}\nu\nu\omega\pi\acute{\eta}\varsigma$. Le mot est relativement récent : il ne se trouve ni dans Homère ni dans Pindare. On le rencontre chez Eschyle et surtout chez Euripide : il paraît avoir pris naissance dans la langue de l'architecture ou dans celle du théâtre. Il signifie ce qui fait face au spectateur. En parlant d'Alceste, Euripide dit : $\Sigma\tau\acute{\epsilon}\iota\chi\epsilon\iota\ \pi\rho\nu\nu\omega\pi\acute{\eta}\varsigma\ \acute{\epsilon}\kappa\pi\epsilon\sigma\omicron\upsilon\sigma\alpha\ \delta\epsilon\mu\acute{\nu}\iota\omega\nu$. Le même poète, parlant de Penthée (*Bacch.*, 639) : $\acute{\epsilon}\varsigma\ \pi\rho\nu\nu\omega\pi\acute{\iota}\ \acute{\alpha}\upsilon\tau\acute{\iota}\chi'\ \eta\zeta\epsilon\iota$. Le vers d'Alceste (144) : $\acute{\eta}\delta\eta\ \pi\rho\nu\nu\omega\pi\acute{\eta}\varsigma\ \acute{\epsilon}\sigma\tau\iota\ \kappa\alpha\iota\ \psi\upsilon\chi\omicron\rho\rho\alpha\gamma\epsilon\acute{\iota}$, signifie : «Elle est tout proche [de la mort] et rend le souffle.» On distinguait au théâtre, selon Pollux, $\tau\grave{\alpha}\ \acute{\epsilon}\nu\omega\pi\iota\alpha$, $\tau\grave{\alpha}\ \acute{\alpha}\nu\omega\pi\iota\alpha$ et $\tau\grave{\alpha}\ \pi\rho\nu\nu\omega\pi\iota\alpha$.

Si hardie que soit cette dernière formation, elle n'égale pas encore en audace le mot français créé récemment par les organisateurs des fêtes de Nice. On sait que ces *impresarii*, outre les *cavalcades*, annoncent au public des *analcades*.

¹ *Das Verbum*, I, 238; II, 10.

² *Il.* V, 287; XVI, 336.

UNE INSCRIPTION VOTIVE OSQUE.

Les *Notizie degli scavi* (1887, p. 560) ont donné deux nouvelles inscriptions osques qui ne sont pas sans intérêt pour la linguistique. Voici d'abord la représentation de la première, d'après le modèle publié par M. Fiorelli :



Aux difficultés ordinaires de l'épigraphie osque vient ici se joindre cette circonstance que le lecteur ne sait par où commencer. Cependant un examen un peu attentif montre que le premier mot doit être *Ekkelle*.

Mais le mot *dehad* ne donne aucun sens : nous sommes porté à supposer qu'au lieu d'un Θ ou *h* il faut voir ici un *d* barré, le même qu'on a sur les inscriptions péligniennes et gauloises, et qui a cette forme Θ . Il faudra alors lire *dedad*, ce qui nous donne un sens fort clair.

EKKELLE DEÐAD PVP VFRIA.

Ekkelle est un accusatif pluriel neutre. Il correspond au latin *eccilla*, avec addition de l'enclitique *ei*, que nous avons aussi en latin au pluriel neutre *quæ* (pour *qua* + *ei*) et *hæc* (pour *ha* + *ei* + *c*).

Dedad est le présent du verbe « donner », avec redoublement comme dans le grec $\delta\acute{\iota}\delta\omega\sigma\iota$. Le *d* final remplace un *t*, comme dans *prufatted*, *dadicated*, *deded*.

Pup(a) est un nom propre de même sorte que *Pupius*, *Pupienus*, *Poppæa*.

Ufria correspond au latin *Vasfer*.

Cette inscription était donc destinée à accompagner les offrandes de *Pupa Ufria*.

Un dérivé osque de *dies*. — *Postrei ioklei* « le lendemain ».

L'autre inscription osque contient une locution trop curieuse pour que nous n'en fassions point part dès à présent à nos con-

frères. C'est la locution (deux fois répétée sur l'inscription) *postrei ioklei*, qui signifie « le lendemain ». Nous avons ici une variante intéressante du *zicolom* de la table de Bantia. En ce qui concerne la consonne initiale, le rapport des deux mots est celui du grec *Ζεὺς* au latin *Iovis*. Vu la distance qui sépare Capoue de Bantia, il n'est pas surprenant que nous trouvions deux variétés différentes du même terme. Il semble d'ailleurs que *zicolom* représente **dieculum* et *ioklei* une forme **diuculum*.

Strenæ.

L'usage existait à Rome de s'envoyer des présents au commencement de l'année : ces présents s'appelaient *strenæ*, et c'est de là que sont venues nos *étrennes*.

Quelle est l'origine du mot *strenæ*? On a pensé au grec *σῆρῆνος* « ébat, joie, allégresse ». Mais pour un usage aussi essentiellement romain — on en fait remonter la fondation jusqu'au roi Tatiüs — un terme grec est peu vraisemblable. Nous allons proposer une autre explication en partant de cette observation que, dans l'ancien calendrier romain, le commencement de l'année coïncidait avec la fête des Saturnales. Celle-ci avait lieu, en effet, au solstice d'hiver et portait aussi le nom de *brumalia*.

Quand on examine les lettres qui composent le nom de Saturne, il est impossible de n'être pas frappé de leur identité avec celles qui forment le mot *strena*. Nous avons sans doute ici un de ces raccourcissements énergiques comme la prononciation populaire, dans toutes les langues et en tous les temps, en fait subir aux mots très usités. Un adjectif *Saturnuæ*, avec lequel il faut sous-entendre un substantif féminin comme *feriæ*, a pu donner *strenæ*, par une contraction qui ne dépasse pas en hardiesse celles qu'on observe en français dans *carême* ou *carnaval*.

Quant au rapport de *strenæ* avec *strenuus*, il tient probablement à quelque croyance dont le souvenir ne nous a pas été conservé.

Diuturnus.

Le suffixe *-ternus*, qui se trouve dans *hes-ternus*, *sempi-ternus*, *æ(vi)-ternus*, est formé, comme on sait, de la finale adverbiale *-ter* (*leviter*, *suaviter*), à laquelle est venue se souder la syllabe *nus*.

Nous avons un exemple curieux d'influence vocalique dans *diu-ternus*, où l'*e* s'est changé en *u*, par assimilation avec l'*u* de la syllabe précédente. Il est vrai que *diurnus* et *nocturnus* ont pu favoriser ce changement.

On connaissait déjà, comme exemples d'influence d'un *u* : *lucuna* (pour *lacuna*), *tugurium* (pour *tegurium*), *rutundus* (pour

rotundus), *butumen* (pour *bitumen*), *turunda* (pour *terunda*), *uruca* (pour *eruca*), *upupa* (pour *epupa*), *purpura* (pour *porpura*). On voit que l'influence s'exerce tantôt en avant et tantôt en arrière.

Tergorare « cuirasser ».

Pline (VIII, 52), parlant des sangliers, dit :

« Sues feræ semel anno gignunt. Maribus in coitu plurima asperitas. Tunc inter se dimicant, indurantes attritu arborum costas, lutoque se tergorantes. »

Ce que Littré traduit très bien : « Les laies mettent bas une fois par an. C'est au temps du rut que les mâles sont le plus farouches; alors ils se battent entre eux, ils s'endurcissent en se frottant les flancs contre les arbres, et en *se faisant une cuirasse de boue*. »

L'expression *tergorare* est intéressante, parce qu'elle fournit le pendant exact de *armare*. Voir ces *Mémoires*, IV, 82.

Cælum.

Si la langue des arts et métiers crée souvent d'ingénieuses et vivantes métaphores, elle a, d'autre part, le don de conserver les anciens mots en leur sens propre et primitif. C'est ce qui est arrivé pour le mot *cælum*, qui a commencé par être un terme d'architecture. Vitruve, parlant de la manière de faire les planchers en voûte (VII, 3), se sert de l'expression *cælum camerae*. Par une assimilation facile à comprendre, on a dit ensuite *cælum capitis* pour désigner la voûte du crâne. Pline le Naturaliste, parlant du cerveau, dit (XI, 49) : « Hoc est viscerum excelsissimum, proximum cælo capitis. »

Cælum est formé du verbe *cædere* comme *pilum* de *pinsere*, *velum* (dans le sens de voile de vaisseau) de *vehere*, *prelum* de *premere*. Il y a un autre substantif *cælum* signifiant « ciseau » ou « burin », qui vient du même verbe. Dans les exemples que nous venons de citer, nous voyons le suffixe *lo* former des noms d'instrument; mais il sert aussi à indiquer le résultat de l'action, comme dans *exemplum*, qui vient de *eximere*.

Par un de ces caprices apparents du langage dont il existe de si nombreux exemples en toutes les langues, les vieilles dénominations célestes ont cédé la place à ce nouveau-venu, et le ciel s'est appelé en latin la voûte. Cependant l'on a continué de dire *sub dio vitam agere*; on sait que les locutions toutes faites restent étrangères aux changements survenus en dehors d'elles et ne s'ouvrent pas volontiers à des intrus.

A une époque plus récente, *firmamentum* est devenu un synonyme de *cælum* : l'image est la même.

On suppose, non sans vraisemblance, que le *heaven* anglais, le *himmel* allemand sont également des mots signifiant « voûte », et il en est probablement de même pour le zend *açman* « pierre, ciel ». La science, il y a vingt ou trente ans, tirait de la similitude de nom entre le ciel et la pierre toute sorte de conclusions mythiques. La réalité est probablement plus prosaïque et plus simple : une fois la voûte architecturale connue, quoi de plus naturel que de la transporter dans les cieux ?

J'ajoute ici une note sur l'hébreu, que je dois à l'obligeance de notre confrère, M. Philippe Berger :

La langue hébraïque nous fournit l'exemple d'une association d'idées analogue à celle qui a donné naissance au latin *cælum*. A côté du mot *šamaïm*, mot dont l'étymologie nous est inconnue et qui désigne les cieux en général, la Genèse, dans le récit de la création, et les Psaumes, à plusieurs reprises (voir Gesenius, *Theo.*, s. v.), emploient le mot *raqia'* pour désigner la voûte céleste. Ce mot vient de la racine *raqa'* « battre, repousser au marteau » ; il est étroitement apparenté au mot phénicien *merouqa'* (cf. *C. I. S.*, n° 90 ; inscr. de Baalmelek, Acad. des inscr., *C. R.*, 1887, p. 203-210), qui paraît avoir désigné ces vasques en métal que l'on consacrait souvent dans les temples. La *raqia'* était donc bien pour eux une voûte solide, une sorte de calotte hémisphérique qui recouvrait la terre. Seulement ils en ont emprunté le nom aux idées qui leur étaient le plus familières ; au lieu de le tirer, comme les Romains, du langage de l'architecture, ils l'ont tiré du travail des métaux, qui était une des branches principales de leur industrie. Il convient d'ajouter que, dans la langue latine, le mot *cælum* est resté seul pour désigner le ciel dans ses diverses acceptions ; les Hébreux, au contraire, ont établi une distinction entre la *raqia'*, le « firmamentum », et les cieux, *šamaïm*, qui étaient placés au-dessus¹.

Rabies.

Rabies « la rage » est avec *rabère* dans le même rapport que *facies*, (*pro*)*genies*, *series*, avec *facère*, *gignère*, *serère*. L'origine de ce verbe *rabere* a été cherchée dans une racine *rabh* « saisir », à laquelle on rattache aussi *λαμβάνω*. Mais le sens de « prendre, saisir » nous paraît beaucoup trop vague et trop faible.

Il existe un symptôme de la rage constaté par tous les médecins : les animaux atteints de cette maladie, sous l'empire d'une inquiétude extrême, courent et errent au hasard. C'est précisément le sens du verbe grec *ῥέμβω*, qui veut dire « errer, tour-

¹ Peut-être pourrait-on reconnaître une trace de cette double conception dans l'emploi simultané des deux formes *cælum* et *cæli, orum*. (N. de M. Berger.)

noyer, tourner». Les anciens le commentent par τὸ ἀναίτιως πλανᾶσθαι. ῥέμβη s'emploie pour désigner une course vagabonde. L'adjectif ῥεμβώδης se dit au figuré d'un esprit inquiet et agité¹.

De ῥέμβη à *rab* il y a quelque distance. Mais il existe des variantes. La forme ῥαίβος et ῥαίβοειδής, qu'on trouve à côté de ῥέμβος et ῥεμβώδης, permet de suivre le changement de la voyelle. On a ῥαβῶω pour ῥαίβῶω et ῥαφάσσει· πλανᾶται.

Une glose intéressante que donne encore Hésychius est : ῥαίβιας· ἀλήμιος δῆμος. Nous disons en français *une foule enragée*.

Nous considérons donc *rabere* comme un mot venu du grec par transmission demi-savante. Il en est de même pour beaucoup de termes médicaux : sans sortir de cet ordre d'idées, on peut citer *alucinari*, qui est la reproduction à demi latinisée du grec ἀλύσσομαι « être agité, être fou ».

Ayant soumis, comme de juste, les conjectures qui précèdent à l'homme qui connaît le mieux la rage et ses symptômes, à M. Pasteur, j'ai reçu de lui la réponse suivante :

« Nombreux et très divers sont les caractères de la rage, mais sans nul doute le plus constant est celui qu'exprime le sens que vous donnez au verbe ῥέμβειν. »

Ceci me conduit à ajouter un mot.

Il est curieux de constater qu'en ancien français un verbe apparenté à *rabere* soit retourné au sens de « courir au hasard, errer ». Nous voulons parler du verbe *réver*, qui, au moyen âge, signifie « vagabonder ». Ducange (s. v. *reventare*) mentionne la locution *resver de nuit*, qu'il traduit par *vagari noctu per urbem*, et il cite à l'appui divers passages tels que ceux-ci : « Ponsart, qui estait un homme de mauvaise vie et gouvernement, putieu, rêveur de nuit, brigueur, etc. » — « Larrons, meurtriers, robeurs, resveurs de nuye, et autres malfaiteurs. » — « Comme Fouquet Hodierne fust alez avec trois compaignons charretiers, servans en la ville d'Yvri, esbatre et resver de nuit. . . »

Ainsi que l'a reconnu Diez, l'*s* inséré dans *resver* est purement épenthétique, comme dans *esve* = *aqua*. Le même savant montre que *rève* est une variété dialectale de *rage* : on voit pareillement alterner dans la vieille langue les formes *cage* et *caive* (du latin *cavea*). La filière est : *rabia* (pour *rabies*), *raive*, *rève*.

Plus tard *réver* s'est restreint au sens de vagabonder en esprit, délirer, avoir des visions à l'état de veille ou de sommeil. L'anglais *to rave*, qui vient du français, a gardé le sens « délirer ».

Remarquons, en finissant, que Henri Estienne, s'il a eu le tort de sauter quelques intermédiaires, n'en a pas moins été bien guidé par son instinct, quand il a rattaché *réver* à ῥέμβειν. Il dit

¹ On sait qu'en grec ῥέμβω a encore donné ῥόμβος « le sabot, la toupie ».

dans son Dictionnaire : « Non dubium est quin ab isto verbo ῥέμεισθαι metaphoricam hanc significationem habente sit nostrum *Resver*, a quo *Resverie*. »

Sallustus.

Qu'il y ait eu en ancien latin un substantif neutre **salvos* « salut » (gén. **salvēris*), c'est ce qu'on peut inférer du nom propre *Sallustus*, *Sallustius*. *Sallus-tus*, formé comme *onus-tus*, *venus-tus*, présente *lv* assimilé en *ll*, ainsi que dans *pollen*, *sollus*.

On comprend sans peine que ce substantif ait disparu, l'idée de salut étant déjà exprimée par le féminin *salūs* (gén. *salūtis*), qui est de la même famille, mais qui appartient à une autre formation¹.

Tellus.

Aucune étymologie plausible n'a pu être donnée de ce mot. Peut-être est-il d'origine étrangère. Saint Augustin (*Civ. D.*, VII, 23) rapporte d'après Varron qu'à côté de la déesse féminine *Tellus* les Romains adoraient un principe mâle qu'ils appelaient *Tellumo*. Si peu que nous sachions de la langue étrusque, nous connaissons un nom masculin formé de la même manière : *Lucumo*. De cette similitude il est peut-être permis d'inférer que *Tellus*, avec son culte si archaïque, est une importation de l'Étrurie.

Munus.

Le mot *munus* a quelquefois en latin le sens de « fondation, institut, œuvre », comme nous disons la fondation Montyon, l'institut d'Égypte, l'œuvre de Saint-Vincent-de-Paul. Un des plus anciens emplois se rencontre chez Horace, parlant de la Bibliothèque publique du Palatin (*Épîtres*, II, 1, 217). Le poète s'adresse à Auguste :

Si *munus* Apolline dignum
Vis complere libris.

Cf. Vellei. II, 130 : *Pompeii munera absumpta igni*.

Par cet emploi de *munus*, on voit comment le mot se rejoint à *mœnia* et à *munia*. L'idée primitive paraît être celle de fonder, établir.

Le sens matériel a seul survécu dans *moirus*, *murus*.

Studeo.

Le latin *studeo* a été justement rapproché du grec *σπεύδω*. Mais

¹ Voir ces *Mémoires*, V, p. 123.

on peut se demander s'il y a parenté d'origine ou emprunt. Je crois qu'il faut reconnaître l'emprunt.

En premier lieu, *studeo* n'a pas de composés, ce qui doit donner à penser qu'il est d'introduction récente. En second lieu, il n'y a rien en latin qui rappelle le sens primitif «se hâter». *Studeo* ne figure qu'avec le sens dérivé «avoir du goût pour» ou «étudier».

Il semble que ce soit un mot sorti des écoles de grammaire, de rhétorique et de philosophie, comme *schola*, *scribere*, *litteræ*, *meditari*. Le substantif *studium* a le sens du grec *σπουδή*, que Suidas définit de la façon suivante : *ἡ περὶ τὰ καλὰ σύντονος ἀγωνία*. *Studeo* a les acceptions de *σπουδάζω*. L'adverbe *studiose* répond tout à fait à *σπουδαίως*.

Quant à *st* = *σπ*, nous avons la permutation inverse dans *spatium* = *σπάδιον*.

Forda, *horda*. — *Gourd*, *dégourdir*.

On rapproche ordinairement l'adjectif *forda*, qui signifie une vache pleine, de *fero* : c'est l'étymologie donnée par Curtius. Mais nous voyons bien que *fero*, appliqué à l'idée de fécondité, s'emploie en parlant de la terre (*ferax*) : nous ne voyons pas qu'il s'emploie avec cette acception en parlant des animaux. La forme *horda*, donnée par Varron, est une autre raison de douter, car elle fait plutôt supposer comme consonne primitive un ancien *gh* ou *g*.

Je crois que *horda* est de la même famille que *gravis* et qu'il forme doublet avec *gravidā*. *Avi* s'est d'abord contracté en *au*, comme dans *auspex*, *fautor*, *audeo*; puis la diphtongue *au* s'est contractée en *o*, comme dans *suffoco*, *explodo*, *lotus*, *plostrum*. La métathèse de l'*r* n'a pas besoin d'être expliquée.

Forda, *horda* est un mot de la langue populaire et rustique.

Un frère jumeau de *hordus* est l'adjectif *gurdus* «lourd», que Quintilien supposait venu d'Espagne, mais qui appartenait probablement à un dialecte italique. De ce *gurdus* sont dérivés en français *gourd*, *dégourdir*.

Au sujet des formes multiples revêtues par la consonne initiale, rapprocher *gilvus*, *helvus*, *flavus*.

Suescere.

Le verbe inchoatif latin *suescere*, à côté duquel nous trouvons aussi un verbe *suere* (2^e conjugaison), a été justement expliqué comme dérivé du pronom possessif *suus*. Mais on a négligé de pousser cette recherche plus loin et de se demander dans quel ordre d'idées «devenir sien» avait conduit à l'acception «s'habituer».

Il est intéressant de reconnaître comment le langage est arrivé à nommer ce phénomène de nature assez compliquée, qui a tant occupé les philosophes.

La langue latine y est parvenue par la route la plus simple et en prenant le point de départ le plus humble. *Suescere* a été créé à l'occasion des animaux domestiques. Un animal qui s'habitue à son maître devient sien : *suet* ou *suescit*. César, parlant de l'urochs, dit qu'il ne s'habitue jamais à l'homme, même quand il est pris petit : *Uri assuescere ad homines, ne parvuli quidem excepti, possunt* (*B. G.*, V, 28). De ce commencement si modeste, *suescere* s'est élevé peu à peu à des significations plus hautes. Il s'est dit de l'habitude de l'homme et de la femme : *Insinuare se in consuetudinem alicujus*. *Consuetudo* est plus tard devenu un synonyme de *mos* et de *ritus*.

Le sens original perce encore dans les composés *mansuetus*, *mansuescere*.

On demandera peut-être pourquoi *meus* et *tuus* n'ont pas pareillement donné naissance à des verbes. Mais nous observons ici l'emploi de la troisième personne que nous avons déjà remarqué à propos de l'anglais *self* (*myself*)¹, et qu'on trouve aussi dans *ἑαυτοῦ* et *ἴδιος*. La troisième personne a servi par abus pour la première et la seconde. Une forme *suesco*, *suescimus* n'a rien de plus extraordinaire que quand on dit en ancien slave *ѣта се* « je suis honoré » ou en français : « Un tel acte serait notre *sui-cide*. » — « Vous serez *soi-disant* la servante. »

C'est aussi le pronom réfléchi de la troisième personne σ*φέ*, *φέ*, que nous trouvons à la base de *ἑ-θος*. Mais je ne voudrais pas affirmer qu'ici la succession des sens ait été la même. Il se peut, en effet, que *ἑ-θος*, formé à l'aide du suffixe abstrait *θος* que nous avons dans *μέγε-θος*, *πλη-θος*, signifie « sa manière d'être, sa particularité ».

La linguistique, se tenant à une constatation générale de parenté, n'a pas assez distingué jusqu'à présent les différences ni marqué les nuances. Entre *suesco* et *ἑθος* il y a ce lien que tous deux renferment le pronom réfléchi; mais je ne crois pas que l'identité s'étende plus loin.

On en peut dire autant du féminin sanscrit *svadhā*, qui a tout l'air d'être un composé, et qui, à cause de cela, doit être séparé de *ἑθος*. L'idée qui paraît dominer dans *svadhā* est celle de volonté personnelle, d'indépendance.

Michel BRÉAL.

¹ Voir ces *Mémoires*, V, p. 137.

ÉTUDE

SUR

L'ARGOT FRANÇAIS.

M. Francisque Michel, dans ses *Études philologiques sur l'argot*, avoue avoir cédé, en choisissant ce sujet de travail, à un attrait mystérieux que nous subissons tous plus ou moins pour les monstruosités. Il ne semble pas qu'il y ait lieu de s'excuser en dirigeant ses travaux vers l'argot. La science du philologue ressemble beaucoup à celle du naturaliste. Les savants qui s'occupent de tératologie n'ont nul besoin de mettre en tête de leurs ouvrages une préface apologétique. Les mots sont des phénomènes et appartiennent tous, quels qu'ils soient, au domaine de la linguistique.

Mais, outre l'intérêt général de toute étude linguistique, un intérêt particulier résulte pour la langue française des travaux entrepris sur l'argot. Nous aurons occasion, dans la suite de cet article, de signaler un grand nombre de mots que la langue générale a recueilli dans ces bas-fonds. Et il ne s'agit pas ici des argots de métier, langages techniques qui exercent une influence nécessaire par les noms d'outils ou de procédés mécaniques; l'argot que nous étudions est la langue spéciale des classes dangereuses de la société. Une nécessité impérieuse pousse ce langage à produire. Les mots de notre langue ne sont ni chassés ni traqués. Ceux de la langue verte vivent à peu près avec les représentants de la justice sociale comme les mineurs dans l'Arizona avec les Peaux Rouges Arapahoes. Or ces mineurs forment une nation jeune, vivace, qui émigre et colonise continuellement. L'argot est aussi comme une nation de mineurs qui débarquerait chez nous des cargaisons d'émigrés. Il est facile de voir que les ports d'arrivée sont tout en bas et tout en haut. Tout en bas, ce sont les ouvriers qui ramassent les mots et qui les ramènent vers le centre du langage. Les termes ainsi introduits portent souvent dans les dictionnaires la désignation *populaire*. Tout en haut, il y a une fécondation spéciale. Sprengel a découvert le premier que les fleurs mâles dans certaines plantes fécondaient les fleurs fe-

melles par l'intermédiaire des insectes qui transportent le pollen des unes sur les autres. Ce sont les filles qui servent entre l'argot et la langue classique de papillons et d'abeilles. Émigrées des quartiers populaires vers les centres mondains, elles introduisent les termes d'argot dans le langage du *sport*. Ils y coudoient dans un cosmopolitisme tolérant les mots anglais, américains et espagnols.

On peut dire que les travaux entrepris jusqu'à présent pour étudier l'argot ont été menés sans méthode. Le procédé d'interprétation n'a guère consisté qu'à voir partout des métaphores. Victor Hugo avait admiré le mot *lancequiner* (pleuvoir) dans la forme pittoresque duquel il retrouvait les halberdes des lansquenets. F. Michel l'a suivi sur ce terrain dangereux. D'après lui, dans *dorancher* (dorer) on a modifié la terminaison par allusion à la couleur de l'orange. *Bougie* est une canne « parce que ce n'est qu'au moyen d'une canne que les aveugles peuvent s'éclairer ». *Mouchique*, mauvais, laid, est une injure datant de 1815, souvenir des paysans russes, *mujiks*.

Ce procédé nous paraît avoir méconnu le véritable sens des métaphores et de l'argot. Les métaphores sont des images destinées à donner à la pensée une représentation concrète. Ce sont des formations spontanées, écloses le plus souvent chez des populations primitives, très rapprochées de l'observation de la nature. — L'argot est justement le contraire d'une formation spontanée. C'est une langue artificielle, destinée à n'être pas comprise par une certaine classe de gens. On peut donc supposer *a priori* que les procédés de cette langue sont artificiels.

L'étude linguistique pourra précéder l'étude historique. Cette dernière sera toujours conduite dans le sens rétrograde, et en manière de contrôle. Ici, comme dans les sciences expérimentales, la méthode doit commencer par être inductive. Nous observerons donc d'abord des faits, autour de nous, dans le langage parlé. Nous essayerons d'induire des lois de nos observations; puis nous vérifierons, par la recherche de textes et de documents, les déductions particulières faites de ces lois. Nous pourrons arriver ainsi à des résultats scientifiques, sans nous borner à des interprétations fantaisistes ou à des conjectures.

I

Une des déformations du langage qui frappent le plus vivement celui qui étudie l'argot, c'est le procédé artificiel connu sous le nom de † *loucherbème* (boucher)¹. Il porte le nom de *boucher* parce

¹ Nous ferons précéder les mots recueillis oralement par nous d'une croix (†)

qu'il est employé par la corporation des garçons bouchers concurremment avec les classes dangereuses. Ce procédé consiste à remplacer la première lettre d'un mot par *l*, à la rejeter à la fin du mot, et à la faire suivre d'un suffixe. Ici ce suffixe est *ème*; ailleurs il sera différent; et cette mobilité de suffixes est une première et précieuse indication.

Nous trouvons, en effet, les formations :

+*Lonsieurmique* (monsieur), +*loirepoque* (poire), +*lemmesfuche* (femme), +*latronpatte* (patron). Elles doivent être ainsi décomposées :

+ <i>l</i>	<i>ichetonm</i>	<i>ique</i>	(micheton).
1	2	3	

(1) représente la première moitié de l'élément de déformation. (2) est le mot disloqué. (3) représente la seconde moitié de l'élément de déformation. — Cette seconde moitié est le suffixe *ique*, *oque*, *uche*, *atte* ou *ème*. Elle n'est parfois que la voyelle *e* accentuée. Ainsi dans +*lingtvé* (vingt)¹. L'ignorance de ce procédé a causé dans les travaux philologiques sur l'argot de graves erreurs. On lit à l'article *Linspré* dans l'ouvrage de F. Michel :

« *Linspré*, s. m. Prince. — Il y avait autrefois, dans la cathédrale de Paris, un enfant de chœur, le plus ancien de ses camarades, que l'on appelait vulgairement l'*inspé* ou le *spé*, non en raison de l'*espérance* qu'il avait de devenir petit chanoine, mais du mot *inspecter* ou *inspecteur*, parce que ce *spé* ou *inspé* avait en effet une manière d'inspection sur le reste des enfants de chœur. Voir *Explication... des cérémonies de l'église*, par dom Claude de Vert. A Paris, chez Florentin Delaulne, M. DCCIX. — XIII, in-8°, t. II, remarques sur le chap. II, p. 305. *Dictionnaire... de plain-chant et de musique d'église*, par M. J. d'Ortigue. Paris, Migne, 1853, in-4°, col. 1389-1390, art. *Spe*; et le *Moniteur universel*, n° du 8 janvier 1854, p. 30, col. 4 et 5 du feuilleton. »

Ce mot, F. Michel aurait dû l'écrire *lincepré* et y reconnaître la déformation artificielle de *prince*². Cette erreur est un exemple du danger qu'il y aurait à appliquer à l'argot une méthode unique.

et les formes hypothétiques auxquelles nous serons amenés d'un astérisque (*). Les mots marqués d'une croix pourront être rencontrés ailleurs, mais nous les avons toujours entendus.

¹ L'orthographe adoptée généralement est *livé*. Il s'agit ici de mettre en lumière des procédés artificiels : aussi garderons-nous la forme du radical disloqué et donnerons-nous toujours aux suffixes un aspect orthographique uniforme.

² M. Ascoli (*Studi critici*, art. *Gerghi*) avait déjà signalé l'erreur de F. Michel. Mais il interprète *linspré* faussement lorsqu'il dit « in cui si pronuncia invertitamente le *ns-pre* a vece di le *pre-ns* ». L'article *le* n'a rien à voir dans cette formation artificielle. C'est pour l'avoir méconnue que F. Michel a écrit *lorgne-b* (borgne) au lieu de *lorgnebé* (cf. *lorcesfé*) et M. Ascoli l'a suivi dans cette erreur

Ici c'est la méthode historique qui seule a été employée. Ailleurs ce sera la méthode d'interprétation par métaphores, dont le point de départ est vicieux. De la méthode historique nul ne peut se passer; mais il faut qu'elle soit doublée d'une méthode d'interprétation linguistique.

Le procédé du *loucherbème*, considéré historiquement, ne paraît pas récent. La formation *lorcesé* pour la Force, prison de Paris, se trouve dans le *Jargon de l'argot réformé* d'Ol. Chéreau. Elle ne date sans doute pas de la première édition de cet opuscule : mais on n'aura de notions précises sur la chronologie de l'argot que lorsqu'on aura suivi et collationné les diverses éditions successives du *Jargon de l'argot réformé*. C'est en effet à cet opuscule qu'il faut rattacher toutes les publications sur l'argot depuis le début du xvii^e siècle jusqu'aux *Voleurs* de Vidocq. Il a eu une très grande popularité; dès son apparition il a servi au colportage. Le petit livre de Pechon de Ruby présente aussi l'aspect spécial des livres populaires. Le « docteur Fourette » raconte ses tours comme un crieur de thériaque; pendant la guerre de Trente ans le Simplissimus de Grimmelshausen exposera, lui aussi, l'organisation des *Merode-Brüder*; le tout au grand bénéfice des foires de Francfort et ailleurs, ainsi que des merciers porteballes et colporteurs. Peut-être est-ce dans le colportage qu'il faut voir la véritable cause de l'alliance qu'établissent ces petits livres entre le langage des merciers et l'argot : ce ne serait qu'un *boniment* destiné à faire vendre la plaquette. Les maisons de Troyes, centre du colportage, se sont emparées du *Jargon de l'argot* et de la *Vie des Marcelots*. Ces livres ont été refondus plusieurs fois. C'est à ces modifications en vue du colportage qu'il faut rapporter des contradictions du genre suivant. Nous avons sous les yeux une édition du *Jargon* (Bibl. Mazarine, 46071, citée au catal. Nodier, 1844, p. 33, n° 197). Elle a été imprimée à Troyes par Jacques Oudot. Le texte du petit ouvrage commence par mentionner le nom d'Anne de Montmorency, gouverneur du Languedoc (trois fois gouverneur de 1525 à 1559), et se termine par un poème argotique en l'honneur de la prise de la Rochelle (28 octobre 1628). La dernière partie a donc été écrite vers 1629. Mais Jacques Oudot, succédant à une dynastie de six autres Oudot dans la ville de Troyes, a imprimé de 1686 à 1711. Il faut donc reporter la recomposition du livre vers 1629 et son impression entre 1686 et 1711. Il avait été imprimé en 1660 à Troyes par Yves Girardin; plus tard, en 1728, il y sera republié. Baudot l'édite, toujours à Troyes; Jean Oudot le reprend en 1750 (Troyes, in-18). La maison Pellerin, d'Épinal, le réédite en 1836. Enfin vers 1840 la maison de colportage Le Bailly le fait refondre par Halbert, d'Angers. Il est aujourd'hui dans le commerce du colportage.

C'est à des éditions successives *sans date* (règle de colportage) qu'il faut attribuer les écarts que nous avons signalés.

L'influence de cet opuscule a été si grande que tous les vocabulaires d'argot en dérivent. Nous ne savons où M. Vitu a vu que « le dictionnaire donné par Granval en 1725 à la suite de son poème de Cartouche s'éloigne notablement de l'argot d'Ollivier Chereau ». Nous avons sous les yeux l'édition de 1725 et celle de 1740. La légende qui attribuait à Cartouche lui-même ce vocabulaire, soi-disant dicté dans sa prison, doit désormais disparaître¹. Il est emprunté à une édition du *Jargon* : il ne contient, en dehors des mots du *Jargon*, que deux ou trois termes qui font partie de l'histoire de Cartouche, comme *dardant* (l'amour).

Icicaille est le théâtre
Du petit Dardant.

On trouve dans le vocabulaire de Granval la fausse distinction établie entre *paquelin* (enfer) et *pasquelin* (pays). C'est la preuve de l'emprunt fait à une édition du *Jargon*. Un éditeur, collationnant son vocabulaire sur le texte, a trouvé parmi les phrases argotiques : « Le glier l'entrolle en son *pacquelin*, c'est le diable t'emporte en enfer. » La traduction littérale est « dans son *pays* ». L'éditeur a suppléé d'abord *son* (édit. Jacques Oudot) et a traduit « l'emporte en son *enfer* ». Puis il a donné dans le vocabulaire *paquelin* (enfer) et *pasquelin* (pays). Les erreurs de ce genre trahissent les emprunts. Vidocq en imprimant *bilou* a reproduit la faute d'impression d'une édition du *Jargon*. Dans l'édition de Jacques Oudot on lit *bijou* : le sens est celui des *Bijoux indiscrets* de Diderot². La confusion s'explique par *biou* (cf. plus loin *ses lis* et *ses iis*). On trouve aussi dans les *Voleurs* « ficher : *bâiller* ». Le *Jargon* contient effectivement « ficher : *bailler* », mais avec le sens de donner. L'auteur des *Voleurs de Vidocq* trahit, là encore, la source à laquelle il puise et dont il a d'ailleurs fort honnêtement donné le titre.

De ces quelques observations résulte l'intérêt considérable qu'il y aurait à faire une histoire du *Jargon de l'argot réformé*. Revenons maintenant aux exemples du langage artificiel recueillis dans cet opuscule.

Un des points importants dans l'étude du *loucherbème*, c'est la

¹ Cartouche ne fut visité dans sa prison que par les comédiens Le Grand et de Moligny; ce qui causa une information contre le Lieutenant Criminel. La seule mention d'argot que contiennent les dépositions relatives à cette affaire est dans celle de Moligny. Le Grand et Moligny « virent Cartouche estendu sur un matelas, attaché aux pieds, aux mains et au milieu du corps; Le Grand luy dit quelques mots d'argot et redescendirent ». (Arch. nat., Parlement. Criminel. X^{2b} 1352.)

² L'argot contemporain emploie encore † *bijou*.

fixation des formes artificielles. *Fou* donne *loufoque*, puis *louffe* et reste fixé sous cette dernière forme. *Linvé* perd l'é accentué et devient †*linve*. †*Larantequé* (quarante) laisse tomber la finale *qué* et se change en †*larante*: Un *larante*, c'est une pièce de 2 francs. Munis de cette indication, nous trouverons un plus grand nombre de formations de ce genre dans l'argot ancien. *Lorgne* pour *borgne* suppose une forme artificielle **lorgnebé*. *Lanterne* (fenêtre. *J. de l'argot réf.*) pour *vanterne* suppose **lanternevé*. *Lousse* (gendarme. *J. de l'argot réf.*) doit s'interpréter par *pousse*, de même signification, que l'on trouve dans le même vocabulaire et suppose **loussepé*. *Largue* (femme) s'explique par *marque* (Villon. *J. de l'arg.*). On a eu **larquemé*; puis la finale *mé* est tombée. Le vocabulaire de Halbert d'Angers donne « *larque* ou *largue* ».

Ces explications sont un premier exemple de la méthode que nous avons adoptée. Nous avons constaté des faits expérimentaux : l'existence d'un procédé artificiel, le *loucherbème*, et la chute des finales en *é*, *qué*, etc. Après avoir établi ces observations, nous remarquons l'existence, dans l'argot ancien, du même procédé (*lorcefé*, *lincepré*); nous trouvons côte à côte dans les vocabulaires *lorgne* et *borgne*, *lanterne* et *vanterne*, *lousse* et *poussé*; l'explication de ces doublets artificiels résulte de la loi phonique que nous avons constatée expérimentalement.

En définitive, ce procédé artificiel, séparé de l'adjonction du suffixe et si l'on ne considère que le mot disloqué, n'est qu'un anagramme d'une nature spéciale. Des méthodes analogues ont existé dès l'origine apparente de l'argot. Dans la *Vie généreuse des mattois, gueux et boemiens* de Pechon de Ruby on trouve au vocabulaire : *chambrière*, *limogere*; *valet*, *miloger*. Il est difficile, actuellement du moins, de dire quel est de ces deux mots celui qui n'a pas subi de défiguration. Dans tous les cas il y a eu permutation entre *m* et *l*¹. Olivier Chéreau, dans le *Jargon de l'argot réformé*, signale *limogere* comme ayant été remplacé, à la suite de la publication de la plaquette de Pechon de Ruby, par *cambrouse*. Il donne ensuite deux mots qui ont remplacé l'expression *volant* (manteau) divulguée par Pechon de Ruby. Ces mots sont *tabar* et *tabarin*. Or il est facile de voir que *tabar* est l'anagramme com-

¹ M. Ascoli signale avec raison (*Studj critici*) cette méthode « per invertimenti di sillaba o di lettera » employée aussi dans la *germania* ou langue fourbesque d'Espagne. Voir Pott (*Zigeuner*, II, 18), Clemencin (édit. de Don Quichotte, Madrid). *Limogère* et *miloger*, *zerver* et *verser* sont des formations correspondant exactement à *toba* et *boia*, *lepar* et *pelar*, *taplo* et *plato*, *chepo* et *pecho*. M. Ascoli compare judicieusement « *demias* per lo spagnolo *medias* (*calzei*) ». L'argot espagnol contenant beaucoup de bohémien (V. Borrow, *The Zincali*), peut-être peut-on voir, dans ce procédé anagrammatique, une influence bohémienne. Les Thugs (*Journ. asiat.*, octobre 1837) l'employaient également.

plet du mot *rabat*, qui s'employait également pour « manteau » au xv^e siècle. L'indication d'Ol. Chéreau sur ce point n'est pas absolument exacte. *Tabar* n'est pas un mot nouveau; c'est un doublet artificiel qui existait dès le temps de Villon :

Item au Loup et à Chollet
 Je laisse à la foy un canart,
 Prins sous les murs, comme on souloit,
 Envers les fossez, sur le tard;
 Et à chascun un grand *tabart*¹
 De cordelier, jusques aux pieds,
 Busche, charbon et poys au lart.
 Et mes housaulx sans avant piedz.

(Pet. Testament, XXIV.)

Tabar, *tabarin* est formé sur le modèle *navar*, *navarin*. « Navar » a donné l'anagramme *varan* qu'on reconnaîtra dans *huistres de Varannes*, *barbillons de Varannes*. L'édition de Jacques Oudot (Troyes) du *Jargon de l'argot* donne l'orthographe *Varane*, beaucoup plus proche de l'anagramme.

Zerver, *server* (pleurer, crier. — Pechon de Ruby) est la déformation artificielle sur le modèle de *miloger* du mot *verser*, employé dans le même sens (*J. de l'argot réf.*, voc. argot fr.). « Pleurer » se dit aussi « verser des larmes »; *verser*, employé d'une manière absolue, a été changé en *zerver*. Nous verrons fréquemment le sens des mots défigurés se généraliser ainsi.

Si nous remontons encore plus haut dans les textes argotiques, nous trouverons toujours cette méthode de défiguration.

Qu'Ostac n'embroue vostre arriere
 Où accollez sont vos aisnez.

(Jargon de Villon, *Ball.*, V.)

Il faut identifier cet Ostac avec le lieutenant de police de Costa, dont il est question dans le Grand Testament.

Que de Costa et ses gendarmes
 Ne lui riblent sa caige-vert.

(Grand Testament, CX.)

Nous avons suivi ainsi un procédé de défiguration jusqu'aux origines écrites de l'argot. Mais, dans les expressions du langage actuellement parlé et que nous avons citées, ce procédé est uni à un second qui consiste à faire suivre les mots disloqués de

¹ Le dérivé *tabarin* fixe l'orthographe dans un autre sens. La variante *tabert* prouve une différence de prononciation entre *a* et *e* fréquente dans les finales aux xv^e et xvi^e siècles.

suffixes divers. Parmi ceux-là, nous avons particulièrement remarqué :

ique, oque, uche, atte, ème.

Ces suffixes n'appartiennent pas en propre aux mots dont ils forment la désinence; ils sont très mobiles. On dira fort bien †*latronpuche* pour *latronpatte*, †*lemmefoque* pour *lemmefuche*, etc. Cette mobilité des suffixes est un fait remarquable; et la constatation de ce fait aura sur-le-champ son utilité. Étant donné un mot ordinaire à déformer, l'argot y voit : 1° une partie immobile (disloquée ou non); 2° une partie mobile. Plus cette partie mobile ressemblera à un élément argotique, plus sa substitution s'opérera aisément. Ainsi « boutique » donnera *boutoque* et *boutanche*. L'argot connaissait déjà un suffixe très mobile *ique* dont il se servait dans les formations artificielles; de là le déplacement qui s'est produit dans « *boutoque* ». Mais « *boutanche* » est l'équivalent de « *boutoque* »; n'y a-t-il pas lieu de voir dans *anche* un suffixe qui s'est également substitué à *ique*? Une comparaison avec d'autres mots pourra nous l'apprendre. La †*préfectance* pour la *préfecture* présente le même groupe, moins le chuintement. *Calancher* (mourir. — Richepin, *Césarine*) rapproché de *caler* qui a la même signification, offre encore ce suffixe. Dès lors nous devons rapprocher de ces mots *brodancher* pour « broder » et *dorancher* pour « dorer »¹. L'explication métaphorique donnée par F. Michel se réduit à une formation artificielle. Si nous remontons plus haut dans les annales de l'argot, nous retrouverons le suffixe *anche*. Le *Jargon de l'argot réformé* donne *trimancher* et *trimer* (cheminer, marcher); *pictancher* et *picter* (boire). Relevant au passage dans le même vocabulaire la variante *pitancher* (boire), nous pouvons soupçonner l'origine argotique du mot « *pitance* » qui a gardé le suffixe sans la chuintante. Et enfin peut-être faut-il rapprocher le mot « *bombance* » de l'expression d'argot militaire « partir en bombe ». Cette locution n'aurait plus dès lors un sens métaphorique, emprunté à l'artillerie : *bombe* serait l'original du doublet artificiel *bombance*. L'incertitude du langage au sujet du mot *tronche* (tête) entré dans les dictionnaires classiques sous la forme *tranche* avec la désignation « populaire » doit nous amener à y voir le suffixe *anche*. On avait voulu expliquer jusqu'à présent le mot *tronche* par le latin *trunca*². L'idée qui était au fond de cette interprétation avait son origine dans le souvenir de cette alliance de mots si fréquente dans les textes, *obtruncare caput*. La *tronche* était ce qu'on *tranche*

¹ M. Ascoli a rapproché ces formes. (V. *Studj critici*.)

² Voir Lorédan Larchey, *Dict. de l'argot parisien*. « La *tronche* montre la tête tombant sous le couteau de la guillotine. »

du corps. Victor Hugo admirait l'argot qui séparait ainsi par deux mots distincts la tête morte (*tronche*) et la tête vivante (*sorbonne*). Mais, en réalité, l'argot n'a jamais fait cette distinction; elle est l'œuvre du grand poète. On voit, dans le livre de Pechon de Ruby, les sujets du grand Coësre s'approcher de leur souverain le bonnet à la main, *tronche nue*. Pourquoi une métaphore de cette nature à une époque où la décapitation n'était pas la punition des malfaiteurs? Si les gueux, contemporains de Pechon de Ruby, ont exprimé un supplice par des images de langage, c'est bien certainement la pendaison. Le suffixe *anche* détaché du mot *tronche*, il reste un radical élémentaire *tr*. Nous verrons, par la suite, que les suffixes en argot ont fréquemment réduit les mots à deux lettres, et même à une. C'est un des résultats de l'exagération de leur importance, dans le but de dénaturer le langage. Sans doute il faut voir dans *tronche* le doublet artificiel de *trogne*¹. Le groupe *ogne* a paru mobile parce qu'il appartient lui-même aux suffixes argotiques.

L'explication de *tronche* était, on le voit, malgré sa rigueur étymologique apparente, une interprétation par métaphore. La substitution d'*anche* à *ogne* a donné au mot une physionomie qui excuse jusqu'à un certain point le sens qu'on lui prêtait. C'est à des faits de ce genre qu'il faut rapporter la tendance à expliquer les mots d'argot par des métaphores. Les suffixes rapportés font naître des images. «Lancequiner», que nous avons cité, doit son pittoresque au suffixe *quin*. Nous voyons employer autour de nous cette formation artificielle : dans †*rouquin* pour «roux» elle n'est pas méconnaissable. «Lancequiner» même n'est que le verbe formé sur le substantif †*lancequine* (eau). Jusqu'à présent, en effet, *quin* paraît avoir été affecté plus spécialement à la défiguration des substantifs; *anche*, au contraire, servirait plutôt à déformer les verbes. Le radical *lance* trouvé, il ne faudrait pas y voir une nouvelle métaphore. Le vocabulaire de Pechon de Ruby donne *ance* (eau); sans doute *lance* présente le même phénomène de phonétique syntactique que *lierre* (*hedera*). L'article s'est joint indissolublement au mot. *Frusquin* (habit. *Jargon de l'arg. réf.*) a donné *défrusquiner* (déshabiller); il faut supposer **frusquiner* grâce aux analogies suivantes. *Frusquin* est aujourd'hui †*frusque* qui donne †*frusquer* et *défrusquer*. Ce suffixe *quin* s'est ainsi affaibli. Si nous le séparons de *frusquin*, il reste *frus* : le suffixe *us* sur lequel *quin* s'était greffé est évidemment défiguré; mais il était mobile, car on a les doublets artificiels †*fringue*, **froque*, **fripe*. †*Fringue* a

¹ Le groupe *tr* à donné avec le suff. *anche* le verbe †*troncher*, dont le sens se rapproche de la signification spéciale de *truquer* auquel sans doute il faut le rattacher. *Truquer* était dans le jargon de Pechon de Ruby *trucher*.

donné †*fringuer*¹. **Froque* résulte de *défroquer* et de *défroque*. **Fripe* est démontré par *fripier* et *friper*. Pour prouver que le sens de *friper* se rapporte bien à *fripe*, il suffira de dire que la relation est la même entre *chiffonner* et *chiffon*. Ainsi le radical élémentaire *fr* a revêtu grâce à ces suffixes *us-quin*², *ingue*, *oque*, *ipe*, les apparences les plus variées.

Le suffixe *ipe*, obtenu par cette comparaison, nous donnera une autre série où l'insertion des éléments artificiels est plus curieuse. Nous trouvons le groupe *ipe* dans le mot *chiper* (dér. *chipeur*). Dès lors il faut rapprocher *choper* (dér. *chopeur*, *chopin*). L'original de ces doublets artificiels nous est sans doute donné dans ce vers du jargon de Villon :

Incontinent mantheaulx chappez. . .

(Jargon. *Ball.*, IV.)

Le mot *chapper* (prendre) est probablement le latin *capere*. Ce qu'il y a de particulier, c'est que ce mot a été traité de deux manières différentes par l'argot. Le radical entier étant donné comme immobile, on a ajouté la finale *ard* (*chapard*). Le verbe *chap-ard-er* et l'adjectif *chapardeur* conservent le corps du mot intact. Mais la finale *ape* paraissait également mobile (*taper* et *toper*); l'argot y a substitué *ope* et *ipe* (*chaper*, *choper*, *chiper*). Là encore le radical est ramené à un son élémentaire : *t* ou *ch*.

Le doublet artificiel de «choquer» *chiquer* présente le même phénomène. Nous y reviendrons dans la seconde partie de notre étude.

Les observations que nous avons faites nous permettent de revenir maintenant au mot *mouchique* (vilain, laid) rattaché par F. Michel au russe *mujik*. Tout d'abord *mouchique* a en argot un synonyme que F. Michel n'a pas noté : c'est †*moche* ou †*mouche*³.

¹ *Fringuer*, qui signifie aujourd'hui habiller, avait au xvi^e siècle tous les sens du mot *chiffonner*, comme *friper* (v. *infra*). — «Mettez la dame au coin du liect, fringuez la toureloura la la.» (Rabelais, *Pantagruel*, t. II, c. 12.) Le Duchat donne en note le dér. *fringoter*. On peut rapprocher *fringant*, dans le sens de galant; peut-être *fripou*.

Cf. *mannequin* sur lequel nous n'insisterons pas dans ce travail. Il faut y reconnaître le mot *mann* dont l'argot se sert en composition : †*grinche-mann* (voleur), †*fauche-mann* (à court d'argent). Le mot *manequin* (Du Cange, *Arca penaria quæ manu gestatur*) est formé sur *mane* (panier d'osier). Rabelais l'emploie dans les deux sens : «petits manequins et animaux bien assortis et dorés avecq les goutieres» (I, c. 53). L'étude de cette question nous entrainerait à examiner l'introduction des mots étrangers et particulièrement allemands, ce qui nous ferait sortir du modeste cadre de notre article. M. Ascoli (*Studj critici*) a constaté l'affaiblissement du sens de *mann*. Cf. *brigmann* de *briguet* (sabre) et en *roth-wälsch* : *dickmann* (œuf), *feldmann* (charrue), etc. Une femme peut dire : †«je suis *fauchemann*».

Il est essentiel de séparer ces mots d'une autre série qui se rattache à *re-moucher* (regarder, épier). **Moucher* a donné *mouche*, *mouchard*, *moucharder*, etc.

Il est facile dès lors de reconnaître dans *mouchique* un doublet artificiel de *mouche*, formé au moyen du suffixe mobile *ique*. Le verbe †*moucher* (faire mal) nous fera comprendre *mouche* ou *moche*. C'est le mot *mal* transformé; le suffixe *oche* est une des terminaisons les plus franchement argotiques. Au point de vue sémantique, *moche* de la signification *mal* est arrivé au sens de *vilain*, *laid*. C'est une sorte de généralisation que nous trouverons fréquemment dans les mots transformés. La défiguration sert d'élargissement au sens : l'argot est une langue pauvre au point de vue des choses significées, extrêmement riche en synonymes. C'est ce qu'on verra dans la suite.

Quant au greffage du suffixe *ique* sur la finale *oche*, déjà suffixe elle-même, c'est un phénomène que nous avons rencontré déjà plus haut dans *frusquin*. L'argot est capricieux : tantôt la défiguration s'opère par substitution de suffixes, tantôt elle en entasse jusqu'à quatre. *Chaper*, *chaparder*, *choper*, nous ont donné un exemple du traitement capricieux que peut subir un mot. Nous avons vu se former presque sous nos yeux d'extraordinaires « cristallisations de suffixes ». *Chique* (chic) a donné « *chiquoque » (*chicoque), « *chiquoquand », « chiquoquandard » (chicocandard). *Rupin* a donné « *rupique », « *rupiquand », « rupiquandard », etc.

Est-ce à ces monosyllabes *moche*, *boche*, qu'il faut rapporter les formes insolites comme †*rigolboche* pour *rigolo*? Le suffixe semble bien être *oche*; le *b* ne peut venir que d'une formation par analogie. On trouve déjà ces syllabes fermées au XVIII^e siècle. Cartouche demande à son geôlier s'il a trouvé bon un *gigotmuche*. Les formations de « loucherbème » ont pu exercer aussi une influence d'analogie. Des mots comme *lemmefuche*, *loirepoque*, suggèrent à coup sûr les syllabes *fuche* et *poque* comme moyens de défiguration. *Boche* a servi à d'autres formations artificielles : †*Alleboche* (Allemand), †*fantaboche* (fantassin), etc. Le mot *boche*, considéré en lui-même, non plus comme suffixe, présente un curieux exemple du groupement de sens différents sous une forme artificielle. Si le mot n'était pas trop didactique, nous pourrions appeler des termes de ce genre *schèmes artificiels*, parce que leur sens de généralité n'est qu'apparent. Ce sont des groupes de lettres qui n'acquièrent une signification précise que par le contexte de la phrase. Ainsi *boche* dans « †*je ne suis pourtant pas une boche* » doit être rattaché à *bête*; dans *tête de boche* (Bruant. Dans la rue) l'expression *tête de bois* nous conduit à interpréter *boche* par *bois*.

Devrons-nous expliquer la formation même de *moche*, *boche*¹,

¹ De même †*kique* pour *cou*. *Couper le kique*, c'est couper le cou. Il est im-

par la loi de l'analogie? Il semble que non, et voici pourquoi : Dans la naissance des termes argotiques, il y a bien un élément spontané dont il est nécessaire de tenir compte. Sans aucun doute les procédés artificiels généraux ont été imposés à des bandes organisées par une élite intellectuelle de malfaiteurs. Mais dans les classes dangereuses il y a, même en dehors de cette élite, des gens plus intelligents que la tourbe inconsciemment entraînée au crime. Ceux-là ont saisi les avantages que leur offraient ces procédés imposés; ils se sont fait des règles artificielles une sorte d'habitude; c'est dans leur bouche que les suffixes argotiques se substituent aux désinences de la langue courante qui paraissent mobiles. *Toper, chiper, choper, boutanche, boutoque*, sont des produits spontanés gouvernés par la loi des formations artificielles. Ainsi naîtra le doublet artificiel de *marmite*, † *marmotte*. Dans ce domaine, l'analogie exerce son empire.

Mais ce n'est pas elle qui fait tomber les désinences de *bête*, *mal*. Les finales de ces mots-là n'ont pas une apparence mobile. Il y a eu effort dans la défiguration qui en a fait *boche*, *moche*. Dans ces produits profondément artificiels on reconnaît la trace des mains mystérieuses qui ont toujours dirigé l'argot. De cette élite intellectuelle sont partis le mot d'ordre de l'anagramme, et la transformation de l'anagramme, procédé littéraire, pour en faire un procédé populaire, et l'invention de suffixes ou leur généralisation, et enfin la juxtaposition dans le langage artificiel le plus moderne de l'anagramme transformé et du suffixe. Ce sont là des modifications que n'ont pu apporter ni les malheureux inconscients qui reçoivent les mots tout faits ni la moyenne dont l'intelligence se borne à changer en habitude un système imaginé. Ainsi c'est l'analogie qui, en argot, représente la part de spontanéité¹.

Nous avons déterminé l'existence des suffixes mobiles *oque*, *ate*, *uche*, *ème*, par l'observation de mots artificiels de « loucherbème ». Par la comparaison de doublets ou de mots tirés à quatre ou cinq exemplaires comme *frusquin*, nous avons découvert d'autres suffixes dont l'emploi a été courant en argot. On aurait pu établir cette recherche d'une autre manière, toujours en partant de données expérimentales. Nous voyons se former sous nos yeux des doublets artificiels dont le radical n'est pas méconnaissable.

possible de donner ici une liste complète; dans des travaux ultérieurs nous espérons pouvoir classer une riche collection de mots. Cf. encore *M^{lle} Muche* pour *M^{lle} Mars*.

¹ Cette formule n'est générale qu'en ce qui concerne les transformations artificielles. Le petit nombre de métaphores créées par l'argot est sans doute une production spontanée.

Verre, par exemple, fait *verrasse*¹; *vin* donne *vinasse*; *bon*, *bonasse*. Il y a là un suffixe *asse* auquel les dictionnaires donnent un sens péjoratif. En effet, il est possible que ces doublets artificiels prennent en passant par le langage populaire une acception en mauvaise part, dernier souvenir de leur basse origine. Mais en argot, le sens du suffixe *asse* est nul. On le reconnaîtra facilement par le mot *limace*² (chemise. Bruant. Dans la rue), doublet du mot *lime*, employé au xvi^e siècle dans le même sens (Pechon de Ruby, Rabelais). La forme de ce mot pourrait faire croire encore à une métaphore : elle n'est devenue pittoresque que par l'adjonction mécanique d'un suffixe. *Birbe* (vieux) a donné †*birbasse* (dér. *birbasson*)³. Il sera facile de reconnaître le suffixe *asse* dans *caillasse* (caillou), *paillasse* (paille), *mélasse* (miel). Si quelques-uns de ces mots ont pris un sens spécial ou péjoratif en passant par le langage populaire, on peut affirmer après un examen des formes semblables qui se constituent sous nos yeux, qu'il y a eu à l'origine équivalence complète entre les doublets. *Trogne*, qui a donné †*trognon* (tête), a dû donner **trogna* (figure). Il est resté en effet le mot †*gnasse* dont le sens est équivalent à **trogna*. La chute d'une partie du radical s'est produite de même dans †*troquet* pour *mastroquet*⁴.

Un autre élément de défiguration, dont l'argot se sert volontiers encore aujourd'hui, est le suffixe *go* ou *got*. Exemple : *Parisien* et †*Parigot*; *sergent* et †*sergot*; *mendiant* et †*mendigot*; *Saint-Lazare* et †*Saint-Lago*; *Sainte-Pélagie* et †*Sainte-Pélagot*. Le procédé général consiste à couper le mot et à ajouter *go*. Parfois cependant on ajoute purement et simplement *go* : *ici* et †*icigo*; *là*, *là-bas* et †*lago*, †*labasgo*; *oui* et †*gigo*.

De ces observations résultent plusieurs étymologies. Le mot *mégot*, d'abord, grâce à un doublet recueilli †*mèchego*, a une explication simple. *Mèche*⁵ en argot signifie *demi*. On a dit d'un cigare à moitié fumé un *demi*, un *mèche*, un *mèchego*, comme on dit un *demi* en parlant d'un demi-setier⁶. Le mot *magot* (singe, figurine) doit être distingué du mot *magot* (*magauld*, bourse, somme) dont l'origine est un terme bas-latin. Sans doute nous avons là *mannego* comme *mannequin*; la même chute s'est produite

¹ Cf. Rabel., II, c. 13, « trois verrassées de caillebottes ».

² On trouve déjà *limace* dans Grandval. (*Le Vice puni*, 1725.)

³ Cf. *canaçon* (cheval), qui suppose **cagnasse* de *cagne*. (Voir l'étym. de Delvau.)

⁴ Cf. et voir plus bas *Marguerite-Margot-goton* (suff. *got*).

⁵ C'est l'italien *mezzo*. De plus, *mèche* correspond exactement au latin *medius* qui a donné *moyen*. Cf. 1° *deux plombes et mèche*, deux heures et demie; 2° il n'y a pas *mèche*, il n'y a pas *moyen*.

⁶ Cf. « un demi de vieux ». — Bruant, Dans la rue.

que dans *mégot*, doublet de *mèchego*. M. F. Bonnardot nous a suggéré le rapprochement du nom propre *Ménégaud*. La finale aurait pris une autre forme orthographique comme dans *nigaud* (ni-got) pour *nyais* (cf. Villon) mot employé au xv^e et au xvi^e siècle dans le sens de *nigaud*. A la simple inspection du verbe *ligotter*, nous avons supposé **ligot* pour *lien*. Ce mot, hypothétique *a priori*, existe dans le vocabulaire de Pechon de Ruby avec le sens spécial de *jarretières*; *lien* a donné à la même époque un autre doublet argotique : c'est *lyettes* (les aiguillettes). *Gogo* (rire, boire à gogo) s'interprète par *gosier*¹. Enfin on peut hasarder une explication du mot « argot » fondée sur la même méthode. Elle a sur les explications les plus récentes l'avantage d'être appuyée sur une méthode. Comme l'a reconnu M. Vitu (*Jargon au xv^e siècle*), le terme argot s'est appliqué à la confrérie des gueux avant de désigner leur langage. « Qu'aucun mion ne soit passé du serment qu'au préalable il n'ait esté reconnu affectionner l'argot ni estre frolleux » (*Jargon de l'argot réformé*). Or la cour des Miracles était divisée en quatre sections : *Égypte*, *Boëme*, *Argot*, *Galilée*. Le rapprochement de ces noms de pays orientaux suggère l'explication d'*Argot* par *Arabie*. Le mot n'est pas autrement fait que *Saint-Lago* pour *Saint-Lazare*² ou † *Italgo* pour *Italien*. De l'adjectif arabe *arby* nos zouaves ont fait *Arbico*.

La considération des suffixes argotiques nous a amenés à une correction dans le texte de Villon. Aujourd'hui on dit † *loimique* (moi), † *loitrique* ou † *loitrème* (toi), etc. Vidocq (1837) donne *mèzigue*, *sèzigue*, *mézigo*, etc. Cartouche dit : *Vouzièrgue trouvaillè bonorgue ce gigotmuche* (Vous trouvez bon ce gigot). De ces faits se dégage l'observation que le pronom personnel en argot a été revêtu d'un suffixe. Dans l'édition de la fin du xviii^e siècle du *Jargon de l'argot réformé*, réimprimée par Techener, on trouve : *mezière* (moi), *nozière* (nous), *seizière*, *sezingand* (lui), *tezière*, *tezingand* (toi), *vouzailles*, *vozières* (vous). L'édition Jacques Oudot (Troyes, composée vers 1629) donne les mêmes formes. Le vocabulaire de Pechon de Ruby (1596) contient les formations : *luy-mesmes ses lis* (pour *ses üs*), *moy-mesmes (mezüs)*, *toy-mesmes (tezis)*, nous (*nozis*).

Parmi les modifications signalées par Ol. Chéreau se trouve

¹ Cf. *boire à plein guogo* (Rabel. Pantagruel) et les doublets *gogaille* et *goguette*. Dans une étude sur le mot *go* on pourra montrer la relation sémantique qui existe entre *gogo* (gosier) et *gogo* (jobard).

² On voit qu'avec certains suffixes, *go* par exemple, le mot est tronqué. Il n'est pas nécessaire de supposer toujours que cette défiguration est un résultat de l'influence du suffixe. L'argot défigure souvent les mots par l'abréviation. Ex. : *achar* (acharnement), *autor* (autorité), *bénéf* (bénéfice), *comme* (commerce), *dauffe* (dauphin), *es* (escroc), † *diam* (diamant), † *magne* (manière), † *pardesse* (pardessus), † *condice* (condition), † *occase* (occasion), etc.

celle-ci : « premièrement on disait toi *tonnant*; à présent c'est *tezière* ou *tezingand* ». Dans la dernière phrase du petit livre de Pechon de Ruby on lit : « à sonen et tesis et mesis, etc. ».

Examinons maintenant les vers de Villon :

« Et babignez toujours *aux ys*
Des sires pour les desbouser
Et que *vos emps* n'en aient du pis
(Ball., I.)

Men ys vous chante que gardez
Que n'y laissez et corps et pel
(Ball., II.)

Voz ans n'en soient rouppieux
Et autour de *vos ys* lurie.
(Ball., V.)

Voz ens soient assez hardis.
(Ball., VI.)

Du mot *mezüs* (Pech. de Ruby) naît immédiatement la correction *mezys* au lieu de *menys*. La confusion de *z* et d'*n* est fort probable en paléographie et en impression du xv^e siècle. On devra lire *vozis* comme le *nozis* de Pech. de Ruby. La séparation du suffixe *ys* dans « aux ys des sires » n'a rien de plus surprenant que les formes modernes *la lampagne du can* (campagne. Richepin. *Ch. des Gueux*), † *lanette du ca* (canette), † *latron du pa* (patron), etc. L'accord au pluriel dans « *Voz ans* n'en soient rouppieux » est suivi par Pech. de Ruby : « Le grand Coesre me monstre comme ensuit : *Vosis attriment* au tripeligourt? Je respons : Gis, etc. ».

Il ne faut donc pas chercher à expliquer *ys* comme MM. Vitu et Schöne, l'un par *huis* (porte) ou *issa* (corde), l'autre par *whistle* (sifflet, voix). C'est un simple suffixe argotique. Tout au plus peut-on dire qu'on se trouve peut-être en présence d'un suffixe qui a gardé une trace de conscience, comme la finale *ment* des adverbes. Nous sommes heureux d'être, pour cette correction, d'accord avec M. Bijvanck, auteur d'une savante édition du *Petit Testament* de Villon. Par une méthode toute différente, et en considérant l'usage d'*ipse*, *es*, *is* dans les textes du xv^e siècle ainsi que quelques locutions des farces (*menimes*, *menigues*, etc.), M. Bijvanck est arrivé au même résultat. Peut-être faut-il reconnaître *ys* dans la première ballade du ms. de Stockholm :

Plantez *vos histz* jusques elles rappasse.
(Lecture de M. Vitu.)

M. Bijvanck a collationné le ms. de Stockholm et lit « *hisez* ». Ces ballades ayant été dictées, on peut corriger :

Plantez *vozys* jusques elles rappasse.

et traduire : « Cachez-vous, » etc. Le mot *planter* est devenu † *planquer*. (Voir plus loin *paquelin* et *patelin*.)

On pourrait étudier l'argot en classant les mots par suffixes, c'est-à-dire d'une manière rétrograde. C'est un point de vue utile pour faire connaître la richesse d'une langue. Dans l'étude du langage spontané, ce n'est pas un classement artificiel : les suffixes ont une valeur pour le sens; ils indiquent telle nuance de la pensée, telle fonction du vocable. Ici le suffixe n'a point de valeur pour le sens; c'est un élément de déformation. Un mot ordinaire se compose de deux éléments : *racine* et *suffixe*; c'est un mot spontané (*dor-er*). Un mot argotique se compose de trois parties : *racine*, *élément* ou *éléments de défiguration*, *suffixe* (*dor-anch-er*). Ce que nous avons appelé *suffixe* est proprement un élément de déformation sans valeur sémantique. Un problème des plus intéressants serait de rechercher l'origine de tous ces suffixes argotiques. On en trouverait peu, sans doute, d'inventés de toutes pièces; ils sont presque tous empruntés. Mais, avant d'être ainsi employés, ils avaient un sens : et ce serait un beau chapitre pour l'histoire de l'analogie dans les langues d'étudier l'invasion croissante de ces éléments de la parole dont la conscience s'est retirée.

Le classement par suffixes serait donc artificiel : mais la méthode ne serait pas fautive, car elle s'applique à une langue artificielle. Néanmoins le point de vue sémantique nous a paru beaucoup plus fécond pour seconder les recherches. On verra d'ailleurs que les deux méthodes se rencontrent et se pénètrent sur bien des points.

Dans la recherche des lois de formation artificielle, nous sommes partis des faits observés et nous nous sommes élevés aux principes généraux par un procédé inductif. Dans l'étude des transformations sémantiques de l'argot, nous ferons appel à un autre principe des sciences expérimentales, au raisonnement par analogie. Nous verrons ainsi que même l'étude des produits de la raison humaine, en tant qu'ils contiennent de la raison, peut être abordée autrement que par la méthode déductive.

II

Lorsqu'on entend parler l'argot, on s'aperçoit rapidement que le nombre de termes défigurés n'est guère plus grand que celui des mots de la langue courante. Cependant on ne comprend pas plus ces derniers que les premiers. Ils paraissent être employés tout à fait en dehors de leur signification habituelle. Des mots comme *chiquer* (battre ou tromper), *taupe* (femme), *linge* (joueur de bonneteau) semblent ou des métaphores immédiates, ou le

résultat de conventions établies : deux points de vue qui seraient aussi faux l'un que l'autre. Le langage de l'argot est évidemment borné à un certain nombre d'objets concrets et à une quantité restreinte de notions abstraites. D'autre part, une nécessité fort impérieuse le contraint à modifier continuellement ses termes, afin qu'on ne puisse les comprendre. Des métaphores *immédiates* sont, comme nous l'avons dit, des images du langage destinées à le rendre intelligible; il n'en est pas de même des métaphores *dérivées*. Un mot, une fois formé, représente une idée par l'assemblage même des sons et les associations qui s'y rattachent. La plupart du temps, c'est à des formations artificielles qu'il faut rattacher les métaphores. D'autre part, on ne saurait s'expliquer la transmission d'un mot d'ordre, appliqué à chaque mot, une série de circulaires fixant de nouvelles conventions dans le langage des classes dangereuses. Mais la nécessité des modifications et leur limitation sémantique à peu d'objets ou de notions a déterminé une direction donnée dans les dérivations argotiques. La langue de l'argot est pauvre d'idées, riche de synonymes. Les files de mots sont, pour ainsi dire, parallèles et procèdent d'une *dérivation synonymique*. La méthode de recherches en argot, au point de vue sémantique, sera donc la *filiation synonymique*.

Ces directions parallèles suivant lesquelles les noms naissent des noms sans s'y rattacher par aucun intermédiaire de verbe ou d'adjectif, nous aurions pu les déterminer *a priori*, puisque nous connaissons presque toutes les conditions de la vie de l'argot. Mais ce n'est pas ainsi que nous sommes arrivés aux idées générales. Chaque mot produit un mot : c'est d'abord un doublet artificiel. Ce doublet produit une métaphore; celle-ci, un synonyme. La métaphore fait jaillir parfois autour d'elle une pluie de synonymes, comme les champignons qui éclatent en projetant une nuée de spores destinés à perpétuer leur espèce. C'est en rassemblant ces graines éparses, en les comparant et en reconnaissant, suivant la loi de l'analogie, leur commune origine que nous avons pu déterminer le procédé de dérivation de l'argot.

Les métaphores élémentaires ne manquent pas d'ailleurs au vocabulaire argotique. Comme toutes les langues primitives, cette langue qui se forme a recours à l'élément verbal. Mais est-ce bien une métaphore que de représenter l'objet par sa qualité la plus apparente? *Endormi* (juge), *empavé* (carrefour), *ligottante* (corde), *palpitant* (cœur), *moussante* (bière), etc., présentent l'élément verbal dans la constitution des substantifs. On peut reconnaître là encore une part de spontanéité dans la création de la langue secrète. En rapprochant *Θάλασσα* de *τράσσω* (troubler), on montre que la *mer* dans les temps préhistoriques était la *troublée*, comme elle est aujourd'hui la *salée*. On reconnaîtra de

même dans la série des mots qui signifient *tête* des métaphores très simples qui se rapportent à la forme¹. *Calebasse* (*Jargon de l'argot réf.*), *coloquinte* (*ibid.*), †*poire* (*loirepoque*), †*couatche* (all. *quetsche*), †*ciboulot* et *ciboulotte* (*ciboule*), †*citronnade* (*citron*), †*pomme*, †*balle*, †*boule*, †*bobine*, †*firole*, †*cafetière*. (*Trognon* appartient, comme *gnasse*, aux dérivés de *trogne*). Y a-t-il là des métaphores différentes de celle qui a donné au mot *testa* le sens de *tête*? La métaphore joue ainsi un rôle dans l'argot; mais elle ne paraît pas y avoir un rôle plus grand que dans les autres langues, rapportées à leur origine.

Revenons aux séries parallèles dont il était question plus haut. L'argot connaît deux procédés : la défiguration artificielle et le synonyme. De là deux filiations, chacune se rapportant à un des doublets artificiels. Le mot *marmite*² (femme) défiguré au point de vue morphologique donne †*marmotte*. Le suffixe *ite* a cédé la place à *ote*. Le nouveau sens obtenu n'a certainement pas été défavorable à cette transformation. *Marmotte* représentant une nouvelle idée donne par dérivation synonymique †*taupe*. Dans la série parallèle, *marmite*, considéré au point de vue métaphorique, donne par dérivation synonymique †*poêlon* et †*casserole*³. *Bonneteau* ne donne qu'une série. Par défiguration artificielle (abréviation, v. page 46, note 2) on a †*bonnet*. L'idée de *bonnet* fait naître †*bonneterie*; puis, par dérivation synonymique †*lingerie*. Enfin, des joueurs de bonneteau sont des †*linges*. Les *yeux* ont donné naissance à une métaphore élémentaire (voir plus haut, *tête*); c'est le mot †*billes*; par dérivation synonymique on a †*calots*. *Toqué* (fou) donne une abréviation redoublée, allusion au sens propre du mot (voir plus loin *chiquer*), c'est †*toc-toc*⁴; une dérivation synonymique par onomatopée donne †*pan-pan*. «*Saint-Esprit*, protégez-nous!» devient «†*Sainte-Essence*, protégez-nous!»

Ce procédé de l'argot laisse persister des équivoques pendant plusieurs siècles. M. Vitu, dans le *Jargon au xv^e siècle*, a établi

¹ M. Lorédan Larchey a dit à ce sujet des choses fort judicieuses (*Dict. de l'arg. paris.*).

² Il est fort probable que ce mot n'est nullement une métaphore. Il faut sans doute y voir le suffixe *mite* et rapporter le radical à la série *mar-lou mar-paut* (*Lasplrise*), *mar-quoise* (*Pech. de Ruby*), *mar-que* (*Villon*), etc.

³ *Casserole* avec le sens de *dénonciatrice* fait partie d'une autre série. La dérivation synonymique amène forcément de ces rencontres. Au point de vue sémantique, le mot présente le même phénomène de fausse généralisation que *boche*, par exemple, ou *mouche* (*mal* et *mouchard*). — La défiguration par suffixes et la dérivation synonymique donnent naissance à des schèmes artificiels.

⁴ Voir *chiquer*. *Toqué* est synonyme de *fêlé* (*toquer*, frapper); — ce n'est pas *coiffé d'une toque*.

pour *polir*, *nettoyer*, *fourbir*, *brunir*, *sorniller* le double sens de *voler*.

Pour mieux *polir* et desbouser musars.
Là ot ung gueux son endosse *polye*¹.

(Villon, *Ball.*, XI.)

Sornillez-moi ces georgetz si farciz.

(Villon, *Ball.*, VII.)

. Et c'est un passe-temps
De leur voir *nettoyer* un monceau de pistoles.

(La Fontaine, *Fables*, VIII, 7.)

« On reconnaît ici, dit M. Vitu, la persévérante logique des créateurs du Jargon. » L'œuvre n'appartient pas aux créateurs; elle est de ceux qui les ont suivis. Tout au plus la méthode de dérivation synonymique pourrait-elle avoir été inventée par eux. Mais cette dérivation résulte si nécessairement du peu de choses significées par l'argot et de la modification continuelle que lui impose la conservation de son existence, qu'on peut voir plutôt là une loi propre à la langue secrète, une adaptation de ses organes au milieu. Nous allons retrouver le même phénomène dans le mot † *chiquer* et nous pourrions rattacher à ce mot une série rétrograde. *Chiquer*, noté par F. Michel, avec le sens de *battre* a aussi le sens de † *tromper*. Au premier sens nous avons rattaché *chique-naude* dont l'origine était inconnue. Le suffixe *naude* se retrouve dans *baguenaude*, dont l'origine est également inconnue. La voyelle *i* se nasalise au xvi^e siècle (Rabelais) devant la gutturale et donne *chinquer*². Nous avons affaire ici à une défiguration artificielle de *choquer*. *Oque*, suffixe mobile, a été remplacé par *ique*. Du *chiqué* (sens *tromper*), c'est du *faux*, du *simulé*. Fait de *chique*, expression propre aux peintres, c'est fait de *faux* (ce qui n'est pas d'après nature). Suivons maintenant l'idée de *tabac* qui domine dans la forme artificielle *chiquer*; elle donnera naissance à deux séries d'expressions parallèles dans les sens *battre* et *tromper*. Dans le sens *battre* on a † *passer au tabac*, † *filer la pipe*. Dans le sens *tromper*, série parallèle : † *tirer une carotte*, puis † *raconter une blague*, enfin (argot militaire) *raconter un tabac*. La preuve que l'idée *tabac* domine dans *chiquer*, c'est une phrase facétieuse qu'on adresse à quelqu'un qui simule : † *tu chiques sans tabac*. Le mot *chie*, beau, peut se rattacher à *chiquer*. On dit d'une belle chose : † *c'est tapé*, † *c'est touché* (voir plus loin *toquer*), on a pu dire

¹ Cf. *polliceur* (Villon), *poliçon* (Jargon de l'Arg. réf.), etc. Le mot *police* s'est appuyé sur ce sens en argot, car il a été traduit par *raclette* (G. Macé, *Un joli monde*).

² *Chinquenaudes* (Rabel., I, c. 40, et II, c. 29). Le suffixe *naude* existe aussi dans *gringuenaudes* (Rabel., II, c. 12).

aussi **c'est chiqué* (la chute d'*é* s'est produite dans *linvé* = †*linve*). Modifié de nouveau, à cause de la mobilité du suffixe *ique*, *chique* est revenu à son origine avec le mot †*choque* (beau) qui a donné le dérivé †*de la choquette* (du beau, du bon). Dans les *Petits mystères de Paris* (Paris, Desloges, 1844), on trouve au tome II : « C'est un tireur *chiqué*, c'est un zic de talent, » etc. Le *Nouveau catéchisme poissard* (Noblet, s. d.) contient l'« Aimable conversation de mam'selle Gotot la *Mal-Chiquée* ». On a donc dit « être bien ou mal *chiqué* » comme on dit « être bien ou mal *torché* ». *Torcher* signifie « battre ». Il s'est conservé avec ce sens dans l'expression « se donner un *coup de torchon* ». Rabelais (II, c. 29) écrit : « en frappant *torche* lorgne dessus le Géant ». *Calé*, synonyme de *chique*, a la même origine sémantique. *Recaler* est l'équivalent de *retaper*. *Caler*, dans le jeu de billes, signifie *frapper*. Le langage du jeu de billes a conservé de même *toquer* (v. *infra*) avec le même sens : « *Dern à débute, toquer le preu* ». Le *calot* (bille) est ce qui sert à *caler*. On reconnaîtra *caler* dans *calotte* (soufflet) et dans *taloche*. Ce dernier mot présente le même passage du *c* au *t* que *cocanges* (coquilles de noix. *J. de l'arg. réf.*) devenu *tocanges* dans les *Voleurs* de Vidocq. La désinence *oche* trahit l'origine argotique. *Bat* doit être rattaché à la même série. *Battant* signifie *neuf* (*J. de l'arg. réf.*). L'expression « tout *battant neuf* » a collé ensemble le terme d'argot et sa traduction comme dans « *vieux birbe* ». *Batif* présente *bat* avec le suffixe *iffe* (†*galiffe*, pour *gale*, etc.); il ne faut pas y voir, comme le veut M. Ascoli, le verbe *bâtir*. *Battant neuf* correspond exactement à *flambant neuf*, où *flambant* signifie *beau, superbe*. « *Battant* » a donc signifié *neuf* et *joli*. *Bat*, formé par apocope, n'a gardé que le second sens. (Cf. *comme, autor, diam*, etc.)

Battre et *tromper* alternent eux-mêmes. †*Du battu*, c'est *du faux*. †*Battre comtois*, †*battre le job* (*jobard*), c'est *tromper*. (Voir F. Michel.)

†*Taper* signifie aussi *tromper*, dans le sens spécial d'enjôler pour avoir de l'argent. Le radical de *taper* a pu se nasaliser (cf. *laper* et *lamper*). « Se donner un *coup de tampon* » est une locution équivalente à « *coup de torchon* ». Nous l'avons recueillie abrégée sous la forme « *coup de tan* ».

†*Estamper* signifie à la fois « *battre* » et « *tromper* ». Le second sens seul est argotique; le premier appartient à la vieille langue.

L'expression *du toque* pour *du faux* doit sans doute être rattachée à une série semblable. Le mot **toquer*, inusité, doublet de *toucher* signifiait *frapper, battre*. La filiation synonymique nous en donne la preuve dans †*retoquer*, synonyme de †*retaper*. **Toquer* ayant eu le double sens de *battre* et *tromper* a laissé *toquante* (*montre qui bat*) et *du toque* (*du faux*).

Craque, mensonge; *craquelin*, menteur (*J. de l'arg. réf.*) se rattachent au verbe *craquer* qui sans doute a perdu le sens actif « frapper » comme *crouler* a perdu le sens « abattre » (Rabel., I, 26. Croullans tous les fruits des arbres). En anglais on dit *crack the head*, frapper la tête. La nomenclature des jeux dans Rabelais contient celui de *croque-teste*. L'explication de Le Duchat (avaler sa tête) est ridicule. Enfin, au jeu de *croquet*, on *croque* une boule comme on *cale* une bille. De *craquer* à *croquer* le passage est le même que de *taper* à *toper*. « *Croquignolle* » est l'équivalent de *chiquenaude*.

Aquiger (Pech. de Ruby), frapper, battre, devenu aujourd'hui *attiger*¹ avec le sens plus spécial de « blesser », signifiait aussi « tromper ». *Aquigehabin* est celui qui trompe les chiens.

Le mot *tricher*, comparé à *trique* (bâton) suggère un verbe **triquer* dont le sens aurait été *battre* et *tromper*. Nous le trouvons dans *trinquer*, qui dans le sens spécial de *choquer les verres* a gardé la nasalisation, comme *chinqner* (voir *chiquer*). Cette explication paraît préférable à celle qui rapporte *trinquer* à l'allemand *trinken*². Eustache Deschamps (1380 env.; *Ball.* DCCCXII), écrit *trocher* (*troquer*) pour *trinquer*. Cf. *choquer* et *chinqner*. Les patois du Midi ont conservé *trinca*, *trinqua*, rompre, briser et boire en choquant le verre. *Trincaire*, briseur, casseur. (Boucoiran, *Dict. des idiomes méridionaux de Nice à Bayonne*). M. Ascoli (*Studj crit.*) a constaté les relations d'échange des langues méridionales avec l'argot. *Trima*, trotter, travailler, est l'arg. *trimer* (*trimard*). *S'escagana*, *s'escagassa de rire*, grimacer, se pâmer de rire, sont des formes voisines de l'arg. *s'esganacer*. Les patois locaux conservent longtemps les mots qui leur arrivent. *Trinquamelle* (Rabel., II, c. 30) doit être rapproché de **triquer*. C'est le toulousain *trinç' amellos*, briseur d'amandes. *Chinqner* (*chiquer*) s'employait au xvi^e siècle dans le sens de *trinquer* (**triquer*) (Mém. de Sully. V. Littré). Cette synonymie est une preuve absolue de l'origine de « trinquer ». — La série se trouve d'ailleurs vérifiée d'une autre façon, puisque les mots qui la composent se sont remplacés successivement dans le sens spécial de *manger* (choquer des dents). *Chiquer* veut dire manger : *chicot* est une dent (fragment de racine, cf. *chiqueter* et *déchiqueter*). *Croquer* a le même sens. Enfin l'édition de 1836 du *Jargon de l'Argot* (Pellerin, Épinal) donne *triques* avec la signification de *dents*, — ce qui

¹ Le changement de *q* en *t* s'est produit dans †*patelin* (pays) de *paquelin* (Pech. de Ruby); il se fait de nos jours : †*lourritebème* (bourrique), †*laqbè* (bat), etc.

² Ce groupe s'affaiblit en *ingue*. Rabelais donne *Lans*, *tringue!* (*Landsmann*, *trinke!*) — *Chelinguier* est l'allemand *stinken*.

montre qu'on a eu en argot *choquer* = *chiquer* = *croquer* = **triquer*.

Nous sommes remontés ainsi jusqu'au xvi^e siècle. Au moyen de la première méthode inductive, nous avons déterminé l'origine de *chiquer*, né d'une substitution de suffixes. La loi de filiation synonymique, établie par l'analogie, nous a permis de suivre une équivoque pendant trois cents ans et de découvrir des explications nouvelles. Les deux méthodes se pénètrent donc et sont fécondes.

La dérivation synonymique remonte jusqu'au xv^e siècle. Dans *georget* (pourpoint. Pech. de Ruby) que nous avons vu plus haut,

Sornillez-moi ces georgetz si farciz.

(Jargon de Villon, *Ball.*, VII.)

on reconnaîtra la traduction argotique du mot de la langue courante *jacque* qui nous a laissé *jaquette*. *Pont-à-Billon* est pour *Pont-au-Change* dans les passages suivants :

Les hoirs du deffunct Pathelin
Qui sçavez jargon jobelin
Capitaine du Pont-à-Billon.

(*Repeües franches*. — Attr. à Villon.)

J'en ay cogneu, qui souvent largement
Donnoyent à tous repeues outre mesure
Qui depuis ont continuellement
Servy le Pont-à-Billon par droicture.

(*Ballade de l'acteur*. — Ibid.)

Ces deux transformations ne diffèrent nullement de celle que nous avons recueillie oralement : *Sainte-Essence* pour *Saint-Esprit*.

Nous avons atteint les origines écrites de l'argot français. La filiation synonymique est valable jusque-là. Nous croyons avoir assez établi la solidité des méthodes que nous avons employées; qu'on nous permette de jeter maintenant sur les résultats un coup d'œil général.

III

Au point de vue de l'histoire de la langue française, ce travail paraît apporter des éclaircissements. Les mots *chiquenaude*¹, *mé-*

¹ Voir *chiquer*.

*lasse*¹, *peluche*², *coqueluche*³, *baluchon*⁴, etc., sont expliqués d'une manière satisfaisante par l'argot. Si la liste de ces mots n'est pas infiniment plus longue, c'est qu'un contrôle historique soigneux est indispensable et que ce contrôle demande bien du temps.

Au point de vue social, nous avons reconnu dans l'argot l'intervention d'une élite intellectuelle. La filiation synonymique nous permet de démasquer ces mystérieux personnages. On sait qu'au xvi^e siècle les modifications du langage étaient confiées aux *archi-suppôts*. Voici comment les définit Olivier Chéreau : « En un mot, ce sont les plus sçavants, les plus habiles marpauts de toutime l'Argot, qui sont des escoliers desbauchez et quelques ratichons, de ces coueurs qui enseignent le jargon à rouscailler bigorne, qui ostent, retranchent et reforment l'argot ainsi qu'ils veulent, et ont ainsi puissance de trucher sur le toutime sans ficher floutière. » Une dérivation synonymique rencontrée dans le même opuscule du *Jargon de l'argot réformé* donne *archi-boutant*. Dès lors les *archi-suppôts* sont les *arcs-boutants* de l'argot. Le *Jargon de l'argot réformé* est l'œuvre d'un « *pilier de boutanche qui maquille en molanche dans la vergne de Tours* » (commis de boutique qui travaille dans la laine à Tours)⁵. *Pilier*, c'est encore le *suppôt*, le *boutant*. Et ceux qui parmi les malfaiteurs sont appelés † *les poteaux* ont reçu la longue tradition du maniement du langage. Dès lors le mot *souteneur* est l'équivalent de *poteau* et ne s'applique pas seulement au ménage privé, mais à l'association tout entière. Ce sont les *poteaux* qui reprennent les mots oubliés pour les lancer de nouveau dans la circulation; ils sont encore les grands maîtres dans l'université de l'argot.

Au point de vue de la méthode appliquée à la linguistique, nous pensons avoir prouvé que celle qui convient à l'argot est la méthode expérimentale. Cette langue a été décomposée et recomposée comme une substance chimique; mais elle n'est pas

¹ Voir le suffixe *asse*.

² Doublet artificiel de *peau* (*pel*). Nous avons recueilli : † *C'est comme de la peluche*, doublet de l'expression ironique : « C'est comme de la peau. »

³ Doublet artificiel de *coq*. « Être la *coqueluche* du pays », c'est « être le *coq* du village ». En passant dans le langage populaire, la terminaison a fait croire à un féminin. L'argot dit un *dabuche* (roi. — Pech. de Ruby). L'adjonction de *luce* comme *boche* dans *rigolboche* se retrouve dans † *canpluche* (campagne); l'explication de Ménage, d'après laquelle *cucullutus* (encapuchonné) aurait donné à la fois *coqueluche* et *goguelu* n'est pas sérieuse. Le nom de la maladie (coqueluche) confirme notre explication. La toux du malade ressemble au chant du coq.

⁴ On doit supposer **baluche* et remonter à la *balle* des merciers. *Embaluchonner* signifie *empaqueter*. (Vocabulaire de l'*Hist. de Cartouche*. — Bernardin-Béchet.)

⁵ Ce titre présente un double sens : « un *archi-suppôt* qui est tire-laine à Tours ». *Pilier* s'employait d'une manière absolue, comme *poteau* de nos jours. Voir *Jargon de l'argot réformé* : « Ha, *Pillier*, que gitres [j'ître] esté affuré gourmandement! »

inanimée comme des sels ou des métaux. Elle est contrainte de vivre sous des lois spéciales, et les phénomènes que nous constatons en elle sont le résultat de cette contrainte. Les animaux des grands fonds sous-marins recueillis dans les expéditions du *Travailleur* et du *Talisman* sont dépourvus d'yeux; mais sur leur corps se sont développées des taches pigmentaires et phosphorescentes. De même l'argot, dans les bas-fonds où il se meut, a perdu certaines facultés du langage, en a développé d'autres qui lui en tiennent lieu; privé de la lumière du jour, il a produit sous l'influence du milieu qui l'opprime, une phosphorescence à la lueur de laquelle il vit et se reproduit : la *dérivation synonymique*.

Marcel SCHWOB et Georges GUIEYSSE.

Canaba.

Canaba « baraque, hutte, échoppe », a donné l'italien *cánova* « cellier » : la pénultième y est donc brève¹. Comme l'a supposé Visconti², il est probable que *canāba* vient de *καλύβη*. Cela indiquerait un *ā* aussi dans la première syllabe : *cānāba*.

Καλύβη sans doute a fait d'abord **caluba*. Mais la consonne *l* possède la propriété d'harmoniser les voyelles qui l'entourent : *uolumus* et non **uolimus*, *alacer* et non **alécer* ou **alicer*, *calamitas* en regard d'*incolumis*, etc.³. De **caluba* on a donc passé à **calaba*, d'où est sorti *canaba*.

La variante *cannaba* est due sans doute à l'étymologie populaire (*canna*, *cannabis*). Peut-être y a-t-il eu aussi une action réciproque de *cannaba* sur *capanna*, à moins que le second mot ne soit une métathèse du premier.

Curculio, gurgulio.

Curculio est un insecte dont la larve dévore le blé dans les greniers, le charançon, la calandre. *Gurgulio* est le gosier. Parfois, par confusion, les copistes écrivent *gurgulio* pour le nom de l'insecte.

Gurgulio évidemment contient un redoublement, avec dissimilation des liquides comme dans *caeruleus* ou *Parilia*; la forme primitive est **gulgulio*, de *gula*. Ni le sens ni le suffixe ne comportent une parenté avec *gurgés* « masse d'eau profonde ».

Curculio de même est pour **culculio*, de la racine de *κυλίω*. Il est donc parent de son synonyme français *calandre*, qui vient de *κύλιωδρος*. Dans les deux langues l'insecte est nommé « le rouleau », sans doute à cause de la forme de sa larve, le véritable ennemi du paysan, qui vit cachée dans le grain de blé comme un poulet dans l'œuf.

Louis HAVET.

¹ Diez, à la vérité, indique une forme sarde *canāva*. — ² Voir Forcellini-De Vit. — ³ *Mém. Soc. ling.*, VI, p. 26.

LES GROUPES INDO-EUROPÉENS

UK, UG, UGH.

On a pu déterminer avec précision l'opposition des deux gutturales vélaire et palatale dans les cas où elles sont précédées des voyelles *a, e, o, i*. Au contraire, on n'a pas encore réussi à déterminer la nature du *k* dans i. e. *uk, ug, ugh*. L'arménien présente ici une particularité curieuse et dont il est peut-être possible de tirer parti pour l'histoire de ces groupes.

On sait que à i. e. *k*₁ initial ou précédé de *a, e, i, o* correspond arm. *s* (*u*); à *g*₁ arm. *c* (*š*); à *g*₁*h* initial arm. *j* (*š*); à *g*₁*h* intérieur *z* (*z*) et peut-être parfois *ž* (*ž*). Exemples : *sin* (*uſi*) « vide », gr. *κενός*; *acem* (*ušt*) « je conduis », gr. *ἄγω*; *jern* (*št*) « main », gr. *χείρ*; *lizum* (*hqm*) « je lèche », gr. *λείχω*; *iž* (*št*) « serpent », zd. *aziš*, gr. *ἔχίς*. Or, en face de i. e. *uk*, on trouve toujours arm. *us*; en face de *ug*, arm. *uc*, et peut-être en face de *ugh*, arm. *už*, c'est-à-dire qu'après *u* on ne trouve dans les mots arméniens de l'ancienne couche que les représentants ordinaires de la palatale indo-européenne et jamais ceux de la vélaire qui sont respectivement pour i. e. *k*₂, *g*₂, *g*₂*h*, arm. *kh* (*š*), *k* (*č*), *g* (*č*).

Voici les exemples connus. (Toutes les étymologies citées sont, sauf indication contraire, empruntées aux *Armenische Studien* de M. Hübschmann) :

1° *ug* : *luc* (*lſ*) « joug », gén. *lcoy*, scr. *yugam*; *boic* (*βoič*) « nourriture », gén. *buci*, scr. *bhoga-*; *bucanem* « je nourris »; *orcām* (*orč*) « je vomis », v. slav. *rygajā*.

M. Hübschmann a fait remarquer l'étrangeté de ces correspondances (*Arm. Stud.*, p. 66). Peut-être peut-on ajouter un quatrième exemple : *loic* (*loič*) « fluide, lâche », gr. *λυγίω*, lit. *lūgnas* « flexible »; — *lucanem* « je dissous ».

Dans *boic* et *loic*, arm. *oi* représente i. e. *eu* en syllabe finale; dans *bucanem* et *lucanem*, arm. *u* représente ce même *eu* en syllabe non finale. Le mot *orcām* est pour un plus ancien **orucām* (forme de la racine sans *e* : *rug-*. Il est à remarquer que le grec

présente une forme moyenne). La chute de *fu* est régulière : cf. *luc*, gén. *lcoy*.

2° *uk* : *dustr* ($\eta\mu\text{-}\omega\omega\rho$) « fille », lit. *duktē*; *lois* ($\lambda\omega\omega$) « lumière », gén. *lusoy*, rac. scr. *ruc*, *ruç*;

3° *ugh* : pas d'exemple certain. Peut-être : *družan* ($\eta\rho\mu\text{-}\omega\omega\eta$) « trompeur », zd. *draoγa*; — *držel* « tromper ». Mais ce mot est suspect d'avoir été emprunté au perse, et c'est ainsi que le considère M. Hübschmann. On pourrait défendre le caractère proprement arménien du mot en remarquant que *družan* doit représenter un ancien **droižan* (rac. i. e. **dhreugh-*) et *držel* un ancien **družel* (rac. i. e. **dhruugh-*).

Quoi qu'il en soit, il est bien établi qu'on trouve en arménien après *u* les représentants ordinaires de k_1 , g_1 (g_1h), qui sont *s*, *c*, (*ž*). Ajoutons qu'on ne trouve pas après *u* d'autre représentant arménien d'une gutturale indo-européenne. En effet, tous les exemples contraires sont sans valeur.

D'abord, i. e. k_2 étant rendu en arménien par *kh* ($\text{-}\rho$), comme le prouve la correspondance *elikh* ($\text{-}\rho\text{-}\rho$) = gr. ἔλιπε, on doit écarter toutes les étymologies où i. e. k_2 serait rendu par arm. *k* (η) ou *g* (τ). Le mot arm. *sug* ($\omega\mu\text{-}\tau$) « chagrin » n'est donc pas le correspondant de scr. *çoka-*; il est emprunté au perse (cf. persan *sōg*). De même le mot *bazuk* ($\rho\omega\eta\text{-}\eta$) « bras » est sans doute emprunté au pehli, où la finale *k* était très fréquente; c'est par ce mot et les autres mots en très grand nombre que l'arménien a empruntés au pehli que la finale *k* s'est répandue aussi en arménien, où nous la trouvons ajoutée après *u* dans *armukn* ($\omega\rho\mu\text{-}\eta\eta$) « le coude », cf. lat. *armus*; *anjuk* ($\omega\eta\text{-}\eta\eta$) « étroit » qu'il faut comparer au scr. *aṅghus* plutôt qu'au v. sl. *ažükü*, et *jukn* ($\text{-}\eta\eta$) « poisson » qui correspond au gr. ἰχθύς et non pas au pruss. (acc. plur.) *zukans*. Quant au mot *mukn* ($\text{-}\eta\eta$) « la souris », il représente sans doute un plus ancien **musk* (cf. lat. *mus*) et n'a rien à faire ici. Il n'y a rien à tirer de *phukh* ($\eta\text{-}\rho$) « souffle » et *thukh* ($\rho\text{-}\rho$) « crachat » : on ne voit pas que leur *kh* corresponde à rien en indo-européen. Enfin les antécédents phonétiques de *č* ($\text{-}\rho$) étant inconnus, on ne peut raisonner sur *krčel* ($\eta\rho\text{-}\rho\text{-}\rho$) « grincer des dents ». Cf. gr. βρυγμός.

C'est donc un fait établi que i. e. *uk* est toujours rendu par arm. *us*, alors que *s* est d'ailleurs le représentant ordinaire de i. e. k_1 .

Or les langues occidentales (c'est-à-dire celles où k_2 est représenté par *kw* et k_1 par *k*) présentent une particularité correspondante : après *u* on n'y trouve que le représentant ordinaire de k_1 , c'est-à-dire *k* par ex. gr. βουκόλος en face de αἰπόλος (i. e. * k_2 olos); d'une manière générale, on ne trouve en grec, en face de i. e.

uk, *ug*, *ugh*, que *υκ*, *υγ*, *υχ* et non *υπ(τ)*, *υξ(δ)*, *υφ(θ)*. Le fait que les quatre langues occidentales sont ici d'accord entre elles nous enseigne que, dès l'époque de leur séparation, le groupe *ukw* = i. e. *uk*, leur était inconnu et qu'elles ne renfermaient que *uk*. En effet, s'il est naturel qu'un groupe *kwu-* se réduise partout à *ku-*, il serait fort étonnant, au contraire, que *ukw-* se fût réduit à *uk-* d'une manière indépendante dans nos quatre langues. L'intérêt que présente ici la correspondance arménienne, c'est que, l'arménien appartenant au groupe oriental, le phénomène se trouve reporté au delà même de l'époque de la séparation des langues occidentales et jusqu'à la période proprement indo-européenne¹.

Cette conclusion rencontre une objection. Dans quelques cas, i. e. *n* devant consonne est rendu en arménien par *u* (ւ); cf. arm. *giut* (գիւտ) « la trouvaille », scr. *-vinda-*. Le phénomène est purement arménien et irrégulier même en arménien. Or cet *u* secondaire semble avoir eu sur la gutturale la même action que *u* primitif : *auj* (օձ) « serpent », lat. *anguis*, lit. *angis*; — *aucanem* (օծածուկ) « je parfume », scr. *añj-*, lat. *unguo*. Dans l'un des cas où *n* a subsisté, on trouve le même phénomène et dans deux autres le phénomène contraire; d'un côté : *thanjr* (թանյր) « épais », lit. *tankūs*; — mais de l'autre : *hing* (հինգ) « cinq », gr. *πέντε*; *ankiun* (անկիւն) « coin », lat. *angulus*.

Ainsi l'on ne peut pas considérer comme rigoureusement démontré que le phénomène arménien et le phénomène occidental remontent à un même état indo-européen. Mais le fait que *n* a eu la même action dans *thanjr* que *u* = *n* dans *auj* et *aucanem* rend très probable qu'il faut séparer ce cas de celui de *luc*, *boic*, etc.

Les langues occidentales et l'arménien ne semblent donc pas avoir connu *uk*₂; et, par suite, les langues occidentales n'ont jamais connu **leukwos* ou **yugwom* en face de **wekwos* (gr. *Φέπος*) ou de **nigwom* (gr. *χέρ-νιξ*). On doit donc séparer nettement de la loi générale les faits purement grecs, tels que : 1° *λύκος*, scr. *vrkas*, où *l* a été rendu en grec par *λυ* sous l'influence du *kw* suivant; 2° *νύξ*, *νυκτός*, lit. *naktis*; *κύκλος*, scr. *cakras*; *ὄρτυξ*, *ὄρτυγος*, scr. *varதாக*; *οινόφλυξ* (gén. *-φλυγος*), cf. *φλέψ*, gén. *φλεβός*; *ὄνυξ*, lat. *unguis* (= **onguis*), où nous sommes en présence d'un phénomène purement grec : l'o de *nox* est resté inaltéré en latin. La loi peut sans doute se formuler ainsi : gr. *ε/ο* devant *kw* + consonne devient *υ* et le *w* disparaît. C'est ce que tendent à prouver :

¹ Il est à remarquer que, devant *u*, l'arménien distingue les deux sortes de gutturales. Cf. arm. *ku* « fumier » et scr. *gūtha-*, arm. *skesur* « belle-mère » et scr. *çvaçura-*.

1° Le génitif analogique de ὄρτυξ, ὄρτυγος (cf. scr. *vartakas*);

2° Le doublet -φλυξ, φλυγος; φλέψ, φλεβός.

Peut-être avons-nous un exemple de conservation dialectale de *o* devant gutturale munie de *w* + consonne dans λοφνίς, λοφνία, λοφνίδιον; cf. λυχνίς, λυχνία, λυχνίδιον qu'il faudrait alors rapporter à une racine **legwh-*, tout à fait différente de **leuk₁-*¹.

3° L'explication que M. Brugmann (*K. Z.*, XXV, p. 304 et suiv.) propose pour (ἐ)εἶπον n'est pas atteinte. En effet, l'appendice labial du *k* dans l'antécédent supposé de (ἐ)εἶπον, *(e)*wewkwom*, a pu être maintenu par analogie des autres formes de la racine *wekw-* (ἐπος, etc.). Alors nous avons un exemple de ce que donne *-ukw-* sur sol grec : on voit que ce n'est pas *-υκ-*, mais *-ιπ-*.

Dans les langues irano-indiennes et letto-slaves, nous trouvons un état tout différent des précédents : nous y voyons, en effet, après *u* tantôt *k*, *g*, *gh* purs qui correspondent d'ordinaire à i. e. *k₂*, *g₂*, *g₂h* : scr. *yugam* « le joug »; — tantôt les spirantes qui correspondent à i. e. *k₁*, *g₁*, *g₁h* : scr. *kruç-* « crier »; — tantôt en fin une alternance de la gutturale pure et de la spirante : scr. *ruc-* et *ruç-*.

On a pu remarquer que, dans la plupart des cas, c'est la gutturale pure du sanscrit et du lituanien (*k*, *g*, [*gh*]) qui correspond à la gutturale pure des langues occidentales et à la spirante de l'arménien.

De quelque manière que doive s'expliquer cette correspondance, il semble que les deux conclusions suivantes s'imposent :

1° Le fait qu'après *u* on ne trouve pas de gutturale labialisée dans les langues occidentales remonte à l'époque indo-européenne.

2° L'arménien présente, au point de vue de la gutturale, après *u* un état tout différent de l'état iranien : il en résulte que, dès une époque très ancienne, l'arménien n'était pas confondu avec les langues iraniennes. C'est une confirmation de la théorie de M. Hübschmann sur la place de l'arménien parmi les langues indo-européennes.

A. MEILLET.

¹ La plupart des faits que l'on pourrait opposer à cette loi s'expliquent facilement par analogie. Ainsi *πεπτός* vient sans doute de l'analogie du vieux verbe **wepw*, dont l'existence est rendue probable par le fait que nous trouvons *πεπών* et par la comparaison avec scr. *pacāmi*, sl. *pekā*, lat. *coquo*.

PROTHÈSE VOCALIQUE.

On n'a pas encore expliqué d'une manière définitive le mot *ἑννομα* : c'est ce que constate M. Henry dans son *Précis de grammaire comparée*. G. Meyer dans sa *Grammaire grecque* (p. 112) le rapproche des formes celtique (vieil irl. *ainm n-*), arménienne (*anwan-*) et slaves (vieux prus. *emna-*, vieux bulg. *ime*) et les ramène à une forme primitive **enmn*. Mais on se demande comment un *e-* aurait pu devenir *a* en vieil irl. et armén., *o* en grec. De plus, on comprend difficilement quel rapport pourrait exister entre une forme **enmn* et les formes **nomen* que supposent le gothique *namo* et le scr. *nāma* et *nōmen* qu'offre le latin, d'accord en cela avec le moyen haut allemand (*be*)*nuomen* (Kluge, *Diction. étymol.*).

Brugmann (*Grundriss*, I, p. 189) ramène les formes slaves à **nmen* et on peut admettre la même origine pour la forme arménienne, mais non pour le vieil irl. *ainm n-* ni pour le grec *ἑννομα*. On peut ramener ces dernières à **nm̄y*, en supposant que l'*o-* grec ainsi que l'*a* irlandais est une voyelle prothétique.

Il est vrai que G. Meyer (p. 113) n'admet de voyelle prothétique que devant *r*, *l*, *m*, *v*. Mais il est un autre mot grec que G. Meyer compare lui-même à *ἑννομα* (p. 379) et dont le rapport avec la forme correspondante des autres langues indo-européennes ne s'explique bien, à ce qu'il nous semble, que par l'hypothèse d'une voyelle prothétique devant nasale : c'est le nom de nombre neuf.

G. Meyer admet en grec deux formes primitives : 1° **env̄η* **évFα* (d'où *έννα-* par exemple dans *έννά-κίς*) qu'il rapproche de l'arménien *inn*, de **invan*, primitivement **envan*; 2° **enev̄η* **ένεFα* (d'où, sous l'influence de *έννα-*, *έννέα*).

Les autres langues indo-européennes attestent une forme primitive **nev̄η* (scr. *nava*, latin *novem*, got. *niun*). Cette forme primitive, Brugmann (*Ibid.*, I, p. 200) la retrouve dans *έν-νέα*, qui, selon lui, signifie neuf *en tout*. Mais il n'explique point le rapport qui existe entre **νεFα* et **évFα* (*Ibid.*, I, p. 199). On peut supposer qu'il y avait primitivement deux formes **nev̄η* et **nv̄η*, offrant entre elles le rapport vocalique si fréquent *e*, zéro; que **nev̄η* était la forme accentuée, **nv̄η* la forme atone; que cette

dernière était employée à l'origine dans les nombres dérivés comme *ἐ-ννάκις*, *ἐ-ννήκοντα*, le suffixe de dérivation attirant sur lui l'accent, et que la forme accentuée **nevη* était employée dans le nombre simple. Le grec paraît avoir conservé assez fidèlement la répartition de ces deux formes; mais elles ont subi l'action d'une tendance à l'uniformité et l'analogie a amené la création de formes comme *έννέα* d'une part, *ένενήκοντα* de l'autre. Dans les autres langues indo-européennes, l'une des deux formes a éliminé l'autre : c'est celle du nombre simple qui l'a emporté en scr., lat., got.; c'est celle des nombres dérivés en arménien. Dans cette dernière, la nasale suivie de la consonne *v* se serait donc fait précéder en arménien comme en grec d'un *e* prothétique.

Si nous revenons au mot *δνομα*, nous sommes amenés à supposer qu'il y avait à l'origine une forme de la racine avec nasale initiale suivie de voyelle (*no-mn*, *nō-mn*), forme employée aux cas forts où la racine portait l'accent, et une autre avec nasale non suivie de voyelle (**n-mn*), employée aux cas faibles où la désinence portait l'accent : d'où avec voyelle prothétique **o-nmn-* en grec, *a-nmn* en celtique. De même que **νεφα* et **ενφα* ont agi l'un sur l'autre, **νομα* et **ονμα* ont abouti à la flexion uniforme d'*δνομα*.

Ainsi le second *o* de *δνομα* serait primitif, et non une voyelle intercalaire comme l'admet G. Meyer (p. 112). On ne s'explique guère le développement d'une pareille voyelle entre deux nasales. L'affaiblissement de cet *o* en *v* dans certains dialectes et dans les composés du grec commun (*άνώνυμος*) peut être dû au défaut d'accent (l'accent ayant été reporté sur l'*o* initial), comme G. Meyer l'admet (p. 72) pour les cas obliques de *νύξ*: *νυκτός*, de **nóks*: **noktós*, devenu d'abord **νοξ*, *νυκτός*.

Un troisième exemple de voyelle prothétique devant une *n* suivie de consonne paraît nous être offert par le mot *δνυξ* et le latin *unguis*¹, en regard des formes scr. germ. et slaves correspondantes (Brugmann, I, 408) got. (*ga*)-*nagl-(jan)*, lit. *nágas*, v. bulg. *noğütī*, venant d'une racine **noqh-*; scr. *nakha* de **noqh-* ou **neqh-*. Le rapport entre **noqh* (ou **neqh*) et **nqh* est le même qu'entre **nevη* et **nvη*, entre **nomη* et *nmη*.

Tandis qu'en scr., germ. et slave, la forme des cas forts l'a emporté, en latin c'est la forme des cas faibles **nqh* précédée d'une voyelle prothétique, qui était primitivement *o*. Le grec a, comme pour *δνομα*, mélangé les formes forte et faible, en ajoutant à la forme forte **νοχ* la voyelle prothétique *o* de la forme faible. De là, par affaiblissement du deuxième *o* en *v* (pour la même raison que *δνυμα*, *νύξ νυκτός*) *δνυξ*, *δνυχος*.

¹ Le v. irl. *inga* ne peut s'expliquer que par une nasale sonante initiale.

On peut supposer aussi une prothèse indo-européenne dans $\acute{\alpha}\mu\phi\acute{\iota}$, lat. *amb-*, $\acute{\alpha}\mu\phi\omega$, lat. *ambo*, $\delta\mu\phi\alpha\lambda\acute{o}\varsigma$, lat. *umbo*.

Brugmann (*Grundr.* I, p. 91) voyait dans l'*a* de $\acute{\alpha}\mu\phi\acute{\iota}$, *amb-*, gaulois *ambi*, gallois *am*, un *a* indo-européen. Dans l'errata, il se range à l'avis de Thurneysen qui, comparant le v. irl. *imb*, ramène toutes les formes celtiques de cette particule à **mbhi*. Le v. haut-all. *umbi* indique aussi une nasale sonante initiale, ainsi que le scr. *abhi*. A moins de séparer complètement les formes latine et grecque *amb-*, $\acute{\alpha}\mu\phi\acute{\iota}$ des formes sanscrite, celtique et germanique, on ne peut, à ce qu'il semble, expliquer le rapport qui existe entre elles qu'en voyant dans l'*a* des premières une voyelle prothétique.

$\acute{\alpha}\mu\phi\omega$, *ambo*, sont évidemment parents de $\acute{\alpha}\mu\phi\acute{\iota}$, *amb*¹, comme le montre le sens de ces derniers dans les composés comme $\acute{\alpha}\mu\phi\acute{\iota}\xi\iota\omicron\varsigma$, *anceps* (cf. v. irl. *imchenda*, Zeuss, p. 876).

Les formes sanscrites, germaniques et lettes qui correspondent à $\delta\mu\phi\alpha\lambda\acute{o}\varsigma$, *umbo* (cf. Brugmann, I, 269) remontent à une racine **nobh*; l'irlandais *immlind*, à **nbh*, par assimilation **mbh* (avec nasale sonante, *imb-*). C'est cette dernière forme de la racine, **mbh*, que l'on peut retrouver dans $\delta\mu\phi\alpha\lambda\acute{o}\varsigma$, *umbo*; mais la nasale initiale, au lieu d'être sonante, s'est fait précéder d'une voyelle prothétique.

L'existence de formes à nasale précédée de voyelle prothétique à côté de formes à nasale sonante peut s'expliquer par un doublet syntactique. Après un mot terminé par une consonne, la nasale initiale suivie de consonne, devait être sonante; après un mot terminé par une voyelle, elle devait jouer le rôle de consonne. Dans cette seconde forme, la nasale initiale aura développé plus tard un son vocalique pour s'y appuyer, lorsqu'au lieu de prononcer le mot comme ne faisant qu'un avec le précédent, on les aura séparés par un léger intervalle. Des deux formes, c'est tantôt l'une, tantôt l'autre qui a prévalu.

Restent à chercher les règles du vocalisme de la prothèse. Selon G. Meyer (*Gr., Gr.*, p. 113), le timbre de la voyelle prothétique en grec est souvent déterminé par celui de la voyelle suivante. Cette influence, évidente dans certains cas, paraît n'avoir pas agi dans d'autres. On remarque que devant μ la voyelle prothétique n'est jamais ϵ , qu'elle est α partout où la voyelle suivante est α , ϵ , υ ; qu'elle est tantôt α , tantôt o quand la voyelle suivante est o ou ι . Au contraire devant ρ elle est ϵ , non seulement partout où la voyelle suivante est ϵ , mais encore dans $\xi\rho\alpha\mu\alpha\iota$, $\epsilon\rho\acute{\alpha}\omega$,

¹ Il faut au contraire séparer le sanscrit *ubhau* de *abhi-*, *ubhau* contient peut-être la racine pronominale *u* (cf. scr. particule *u*, lat. *u-ter*), tandis que $\acute{\alpha}\mu\phi\acute{\iota}$, $\acute{\alpha}\mu\phi\omega$ seraient formés avec la racine pronominale *m* (cf. scr. *amī* de **mī*, *amu* de **mū*).

έρυγγάνω, έρυθρός. Ne doit-on pas en conclure qu'outre la voyelle suivante, la consonne primitivement initiale contribue à déterminer le timbre de la voyelle prothétique?

Appliquons cette remarque à ἀμφί, *amb-*, ἄμφω, *ambo*, ὀμφαλός, *umbo*. Comment expliquer l'ο initial des deux dernières formes (l'u latin étant pour ο, cf. Brugmann, I, p. 73) à côté de l'a des autres? L'a paraissant dû à l'influence de l'm, l'ο doit être dû à celle de la voyelle suivante. Cette hypothèse est confirmée par l'ο du latin *umbo*. Quant à ὀμφαλός, il est étonnant que la voyelle prothétique soit ο, alors que la voyelle suivante est α. Mais on peut supposer qu'il avait existé en grec une forme correspondant au latin *umbō* et que l'ο initial d'ὀμφαλός a été emprunté à cette forme. On peut remarquer que de même en latin à côté de *umbo* il existe un dérivé *umbilicus*, qui vient d'un thème différent de celui du mot simple.

Il semble que le mot ait été formé de trois manières, au moyen de trois suffixes différents : 1° -i- : scr. *nābhis*, *nābhīlam*; lat. *umbi-l-īcus*; 2° a- : grec ὀμφα-λός, v. haut-all. *naba*, *nabolo*; 3° thème en -n- : latin *umbō*, -*ōnis*. La voyelle prothétique aurait dû être a dans ce thème **mbhi-* d'où vient *umbilicus*, comme dans *amb-*. L'u aurait donc été emprunté à *umbo*.

Quant aux voyelles prothétiques de ὄνομα, ὄνυξ, έννα, il est à remarquer qu'il y a concordance entre ὄνυξ et *unguis* (pour **onguis*), entre έννα- et armén. *inn* (de **envan*); qu'au contraire v. irl. *ainm* offre un a en regard de l'ο d'όνομα. On doit supposer que primitivement la voyelle était voisine de a et qu'en grec elle n'est devenue ο que sous l'influence de l'ο qui suit.

Reste à expliquer pourquoi la voyelle prothétique est a (ο) dans le premier groupe de formes, ο dans le second, e dans le troisième. Comme la seule différence entre **nmη* et **nvη* consiste dans la consonne qui suit la nasale initiale, il semble que là réside la cause de la différence de voyelle prothétique. Quant à ὄνυξ, *unguis*, la voyelle prothétique, étant née aux cas faibles et particulièrement au génitif **nqhos*, l'a a pu subir l'influence de l'ο de la désinence. Mais peut-être faut-il attribuer aussi à la nasale gutturale une influence particulière sur la voyelle prothétique.

LES INSCRIPTIONS HÉBRAÏQUES

DE

LA SYNAGOGUE DE PALMYRE.

En 1883, MM. Euting et Huber découvrirent à Palmyre, au début de leur voyage en Arabie, une inscription juive, gravée sur le linteau d'une porte, et qui ne mesurait pas moins de 2^m,40 de longueur. Cette inscription, écrite en hébreu carré, se compose du *Semâ Israël*, c'est-à-dire du passage du Deutéronome, chap. vi, 4-9¹, que les Israélites sont tenus de réciter matin et soir. Elle a été publiée par M. Landauer dans les *Comptes rendus de l'Académie de Berlin*, séance du 31 juillet 1884, n° XXXIX, p. 933-934. Cette découverte, tenue secrète au début, puis éclipsée par la publication de la stèle de Teima et la mort d'Huber, avait passé presque inaperçue, lorsqu'il y a quelques mois, un voyageur français, M. Ernest Gautier, de Lyon, au retour d'un long voyage en Orient, apporta à M. Renan pour le *Corpus Inscriptionum Semiticarum* toute une caisse d'estampages d'inscriptions qu'il avait relevés, non sans avoir à vaincre de grandes difficultés, sur les ruines de Palmyre. La collection de M. Gautier ne comprend pas moins de cinquante estampages d'inscriptions palmyréniennes, tous pris avec le plus grand soin. Ces inscriptions étaient déjà presque toutes connues, mais beaucoup d'entre elles par des copies seulement. Les estampages de M. Gautier seront d'un grand secours pour la publication des inscriptions de Palmyre dans le *Corpus Inscriptionum Semiticarum*. On y trouvera, en outre, quelques textes nouveaux et un excellent estampage du tarif de l'octroi de Palmyre, récemment découvert par le prince Abamelek Lazarev.

En dépouillant cette belle collection, quelle n'a pas été ma surprise d'y trouver, non seulement la grande inscription du linteau publiée par M. Landauer, mais une autre inscription de cinq

¹ Le *Semâ* comprend, en outre, le passage Deut., xi, 13-21, qui ne figure pas sur l'inscription de Palmyre.

lignes, qui était gravée sur la face interne d'un des montants de la porte. Cette nouvelle inscription, beaucoup plus courte que la première, contient un autre morceau du Deutéronome (VII, 15), sans aucun rapport avec le *Semâ* et qui renferme des malédictions contre les ennemis d'Israël.

Voici le texte et la traduction des deux inscriptions :

INSCRIPTION DU LINTEAU.

שמע ישראל אל ארוננו אל ארוננו אהרן

ואהבחה את ארוננו אלהיך ככל לבנך וככל נפשך מאדך והיו הדברים האלה אשר אנכי מצוך היום
על לבנך

ושננתם לבניך ודברת כס בשיב[ת]ך כביתך [ובלכתך בדרך] ובשכנך ובקומך וקשרתם לאות על ירך
והיו לטטפת בין עיניך וכתבתם על מזוזה ביתך ובשעריך

Écoute, Israël, le Seigneur notre dieu est le seul Seigneur.

Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute [ton âme et de toute ta force]; et ces paroles que je t'ordonne aujourd'hui seront sur ton cœur;

Tu les inculqueras à tes enfants et tu en parleras quand tu seras assis dans ta maison et quand tu seras en voyage; quand tu te coucheras et quand tu te leveras; tu les lieras comme un signe sur tes mains

Et elles seront comme des frontaux entre les yeux; tu les écriras sur les poteaux de ta maison et sur tes portes.

NOTES. — La première ligne est placée en vedette et en caractères beaucoup plus gros que le reste de l'inscription; elle a beaucoup souffert. Après Israël, nous avons restitué אֲדוֹנַי, *Adonai*, d'après la fin de la ligne 1 et la ligne 2. — Le mot אֱלֹהֵינוּ qui suit est d'une lecture plus douteuse; la lettre que nous prenons pour un *iod* descend beaucoup plus bas que ne fait en général le *iod* sur notre inscription, et le *hé* qui précède est bien large; d'autre part, il est impossible de lire אֱלֹהֵינוּ; on pourrait être aussi tenté de lire אֱלֹהֵינוּ, en admettant que le *iod* a disparu dans la cassure qui intéresse le haut des lettres; mais les traces du *hé* qui sont encore visibles l'interdisent; on remarque encore la cambrure de la seconde barre verticale de la lettre. Force est donc d'admettre un *iod* d'une forme différente de celle qu'il a dans le reste de l'inscription; à sa partie inférieure, on remarque un petit crochet qui le ferait ressembler à certains *iod* du plus ancien hébreu carré. — Même difficulté pour le mot אֲדוֹנַי; le *iod* a l'air de se recourber par en haut, de façon à présenter l'aspect du *hé* de l'inscription d'Araq el-Emir; mais le *he* est fait différemment sur notre inscription; d'ailleurs, אֲדוֹן הָאֱהָדָה serait une modification au texte reçu trop importante pour être admise sans une preuve absolue. Nous lisons donc אֲדוֹנַי, en admettant ici encore un *iod* d'une forme particulière.

INSCRIPTION DU MONTANT.

[והסיר ארוני כמך] ¹
 [כל] חולי וכל מדוי
 מצרים הרעים
 אשר ידעת לא
 ישימים כך
 ונת[נם] בכל שנאיך

Et le Seigneur éloignera de toi toute plaie; et toutes ces mauvaises maladies d'Égypte que tu connais il ne t'en frappera pas; mais il les infligera à tous ceux qui te haïssent.

Ce n'est pas la première citation de la Bible que l'on trouve sur une inscription hébraïque. L'usage d'inscrire des passages bibliques sur les portes des synagogues paraît avoir été assez répandu; il a persisté jusqu'à nos jours. Les anciennes synagogues de Palestine nous en offrent plus d'un exemple. M. Renan a publié, dans sa *Mission de Phénicie*², la célèbre inscription de la grande synagogue de Kefr-Bereim, déjà connue des pèlerins juifs

¹ La première ligne et le premier mot de la seconde sont effacés; mais on peut les restituer avec une entière certitude.

² *Mission de Phénicie*, p. 762-773.

du moyen âge, et qui se termine par une citation par à peu près du prophète Aggée (II, 9). L'inscription de la synagogue d'Alma, non loin de Kefr-Bereim, relevée par M. Guérin et publiée également par M. Renan au *Journal asiatique*¹, reproduit presque textuellement la même citation. Mais c'est la première fois, en dehors des inscriptions samaritaines, que nous trouvons sur une inscription un morceau de la Bible aussi étendu. Grâce à la découverte de M. Gautier, ce n'est même pas un passage, mais deux pris à deux endroits différents du même livre de la Bible, que nous possédons.

Le motif qui a fait inscrire sur le linteau de la synagogue de Palmyre le premier de ces passages saute aux yeux. Quelle est la signification de la seconde inscription et la raison qui a pu déterminer à la graver sur une place aussi peu apparente? M. J. Derenbourg estime que c'était une formule destinée à éloigner les mauvais esprits et à les empêcher de franchir le seuil. Cette seconde inscription, bien que plus courte, offre plus d'intérêt peut-être encore que la première. La première, en effet, contient une formule devenue tellement banale, qu'elle ne peut guère nous servir à elle seule d'indice pour l'état du texte. La seconde, au contraire, renferme un passage beaucoup moins célèbre; mais, par cette raison même, elle a pour nous la même valeur qu'un manuscrit datant de la même époque. Or les indications qu'on peut en tirer concordent avec celles que fournit le *Semâ Israël*, et que M. Landauer n'a peut-être pas suffisamment relevées.

La principale différence que présentent ces inscriptions avec le texte biblique est l'emploi du mot d'*adonai*, אֲדֹנָי, au lieu du nom de Jéhovah, יהוה. On sait que, dès une époque très reculée, les Juifs ont cessé de prononcer le nom divin, mais ils continuaient à l'écrire, par respect pour le texte sacré, en substituant dans la lecture le mot *adonai* «le seigneur». Pour indiquer cette lecture, les savants juifs des premiers siècles de notre ère, qui ont fixé la prononciation du texte biblique, ont placé sous le tétragramme sacré les voyelles du mot *adonai*. C'est ainsi qu'est né, à l'époque de la Renaissance, par suite d'un malentendu, le nom de Jéhovah, qui est formé des consonnes du nom divin et des voyelles du mot *adonai*, nom hybride qui, par un hasard singulier, ne s'écarte peut-être pas plus de la prononciation véritable que ce nom de Jahvé, restitué d'une façon toute théorique par les savants allemands et hollandais, et qui jure avec les habitudes de la phonétique hébraïque. Dans notre inscription, pour la première fois, nous trouvons le mot *adonai* substitué dans le texte au nom de Jéhovah.

¹ *Journal asiat.*, août-sept. 1876, p. 273-275.

A cette différence s'en joignent d'autres, qui portent sur les lettres quiescentes, c'est-à-dire sur les consonnes qui remplaçaient, dans certains cas, les voyelles avant la création des points-voyelles. Ces consonnes, qui ne sont que des auxiliaires de la prononciation, sont distribuées d'une façon plus large, dans ces deux inscriptions, que dans le texte reçu. C'est ainsi qu'*adonai* est écrit ארונני, avec un *vav* qu'il n'a jamais dans le texte biblique. De même nous avons, dans l'inscription du linteau, l. 1, אהבתה « tu aimeras » avec un *hé* final, au lieu de אהבת; l. 3, שיבתך au lieu de שבתך, et, dans l'inscription du montant, הולי au lieu de הלי et ישימים au lieu de ישימם. Ce dernier exemple est important, parce qu'il suppose une différence de prononciation; en effet, le texte reçu vocalise le mot *iesîmam*, tandis que la leçon de notre inscription ישימים suppose une prononciation *iesîmém*, ce qui d'ailleurs ne change rien au sens. On ne peut donc pas dire des inscriptions de la synagogue de Palmyre, comme de celles de Kefr-Bereim¹, que l'orthographe en est conforme, jusqu'à la dernière minutie, à celle des bibles dont nous nous servons de nos jours; car il est impossible de considérer avec M. Landauer ces variantes comme de simples lapsus. L'inscription de M. Gautier nous prouve que nous sommes en présence d'un système bien arrêté, quelle qu'en soit l'époque, qui faisait un usage plus large des lettres quiescentes que le texte massorétique.

A quelle époque peut-on faire remonter les deux inscriptions de la synagogue de Palmyre? La question n'est pas aisée à résoudre. L'alphabet hébreu carré a très peu varié depuis l'époque de l'ère chrétienne jusqu'au xi^e ou au xii^e siècle environ, c'est-à-dire jusqu'à l'époque de nos anciens manuscrits bibliques. En outre, il a conservé des formes relativement archaïques jusqu'à une date très récente, chez les Juifs orientaux, notamment chez les caraïtes et chez les Juifs d'Arabie. Les plus graves erreurs sont possibles quand on veut se guider d'après la paléographie seule; on pourrait en citer plus d'un exemple. En tout cas, les inscriptions de la synagogue de Palmyre n'appartiennent pas au plus ancien type de l'hébreu carré, tel que nous le trouvons sur l'inscription du tombeau des Benei-Hezir et sur celle du sarcophage de la reine Sadda.

L'hébreu carré archaïque se reconnaît à deux ou trois lettres qui peuvent servir de criterium, comme le *mem*, le *schin* et le *samech* servent de criterium pour l'écriture phénicienne; ces lettres sont le *hé*, le *heth* et le *tav*. Dans l'ancien hébreu carré, les deux barres verticales du *heth* dépassent encore la barre horizontale.

¹ *Mission de Phénicie*, p. 771.

rappelant ainsi l'ancienne forme du *heth* dans l'écriture araméenne. Même remarque pour la barre de droite du *hé*; en outre, la barre de gauche, au lieu d'être flottante, est rattachée à la barre supérieure. Enfin, le *tav* conserve encore quelque chose du sentiment de sa forme primitive, et la hampe verticale, qui n'est plus qu'un appendice accessoire en hébreu moderne, dépasse la barre horizontale.

Ces traits distinctifs ne se retrouvent pas, ou ne se retrouvent qu'accidentellement et fort atténués dans les inscriptions de la synagogue de Palmyre. La première ligne, écrite en si gros caractères, nous étonne aussi sur une inscription relativement ancienne. Il faut reconnaître, d'autre part, que l'aspect général de l'écriture n'est pas mauvais; le *cade* est bon; le *qof* a une forme assez antique; le *schin* forme encore un angle très aigu et les deux premiers traits sont parallèles et viennent se souder au troisième qui a une direction à peu près verticale. Le *hé* est tantôt fermé par en haut, tantôt ouvert; la hampe du *tav* dépasse encore parfois légèrement la barre horizontale qui formait, dans le *tav* ancien, le bras de la croix. Le *iod* est en général assez petit; pourtant il hésite encore entre la forme très courte qu'il revêtira dans l'hébreu moderne et la forme plus allongée qui faisait dire à saint Jérôme qu'il était presque impossible de le distinguer du *vav*. Il faut aussi noter une tendance marquée, dans les lettres formées par la réunion de deux traits qui se rencontrent à angle droit, *daleth*, *resch*, *kaf* final, à prolonger ces deux traits au delà du sommet de l'angle, de façon à faire un petit angle opposé au grand par le sommet. L'*aleph* aurait une forme assez archaïque; mais son jambage gauche est arrêté en bas par un trait qui n'est pas de haute époque. Certaines lettres, enfin, l'*ain*, le *phé*, le *teth*, ont une couleur absolument syriaque; on croit sentir l'influence du palmyrénien; peut-être faut-il expliquer par la même influence le trait que nous signalions dans l'*aleph*, et qu'on rencontre sur un ou deux des plus anciens plats de Babylone. En somme, ces deux inscriptions appartiennent à l'écriture intermédiaire, qui va du III^e siècle de l'ère chrétienne jusqu'au X^e à peu près. Elles présentent surtout une ressemblance frappante avec les inscriptions des synagogues de Kefr-Bereim et d'Alma, que M. Renan ne craint pas de rapporter au III^e ou au IV^e siècle de notre ère.

Si j'étais obligé d'assigner une date à ces inscriptions, d'après la forme des lettres, c'est vers le V^e ou le VI^e siècle que j'inclinerais à les placer. Mais il faut faire appel à d'autres considérations, tirées de l'histoire. L'examen, sans être décisif, est plutôt favorable à une date plus reculée.

La période brillante de la civilisation de Palmyre n'a guère

duré que cent ans, depuis l'an 150 environ jusqu'à la défaite de Zénobie en 272; tous les monuments de Palmyre et les inscriptions qu'on trouve dans ses ruines datent de cette époque; on est donc naturellement porté à assigner la même date à nos deux inscriptions hébraïques. Palmyre, en effet, était une ville à moitié juive; les inscriptions palmyréniennes¹ nous fournissent plusieurs exemples de familles juives considérables établies à Palmyre; Zénobie elle-même, si elle n'était pas juive, entretenait avec les Juifs des relations assez étroites pour qu'on ait pu croire qu'elle était de leur race. Ce n'est guère qu'à cette époque que Palmyre a pu avoir une synagogue aussi triomphante, avec un portique monumental. Après la défaite de Zénobie, Palmyre fut détruite. Elle ne se releva que sous Justinien, au VI^e siècle; mais cette restauration ne fut que momentanée et n'eut rien de l'éclat de l'ancienne civilisation palmyrénienne. Le seul édifice datant de cette époque est le fort qui s'élève sur une hauteur à quelque distance de Palmyre et qui est d'une construction très négligée. Pendant toute la période byzantine, Palmyre ne fut guère qu'un poste avancé de l'empire romain, *Φρούριον Συρίας*, suivant l'expression d'Étienne de Byzance; d'ailleurs, on était au moment du triomphe du christianisme comme religion d'État; les Juifs étaient mal vus et se cachaient; ils n'auraient pas affiché aussi ouvertement leur culte.

Si l'on ne veut pas rapporter ces inscriptions au temps de Zénobie, il faut donc descendre beaucoup plus bas, jusqu'à l'époque de Khosroès, qui enleva Palmyre à la domination des empereurs, ou bien même jusqu'au commencement de la période musulmane. La domination musulmane, en effet, n'a pas tué l'élément juif à Palmyre. Au XIII^e siècle, Benjamin de Tudèle², qui a décrit avec tant de soin tout ce qui a trait aux communautés juives de l'Asie, raconte qu'il y avait à Palmyre environ 2,000 Juifs batailleurs, qui guerroyaient contre les Musulmans et étaient les alliés des Ismaéliens; il cite même les noms d'un ou deux hommes connus de son temps. Si le récit de Benjamin de Tudèle est exact, il est certain que, dans les siècles qui ont précédé, la population juive de Palmyre n'a pas dû être moins considérable.

Il convient pourtant de remarquer que, ni dans les temps si troublés qui ont suivi la chute de la domination byzantine à Palmyre, ni, à plus forte raison, à l'époque arabe, dans un endroit de deux à trois mille âmes, perdu au milieu du désert, on ne construisait avec des blocs de pierre de 2^m,50 de long. Il serait d'ailleurs étrange que, s'il y avait eu à Palmyre une synagogue de cette importance, avec une inscription aussi apparente, Ben-

¹ Vogüé, *Syrie centrale*, inscr. palm., n^{os} 12, 13, 64 et surtout 65.

² Benj. de Tudèle, *Itinéraire*, ch. VII.

jamin de Tudèle, qui cite toutes celles qu'il rencontre sur son chemin, n'en eût pas parlé.

On peut donc à la rigueur faire descendre les inscriptions de la synagogue de Palmyre jusqu'au VII^e ou au VIII^e siècle; mais il est plus probable qu'elles datent de l'époque de Zénobie; les circonstances extérieures militent en faveur de cette date. Il faut ajouter qu'à l'époque talmudique, une fois le texte fixé dans ses moindres détails, il serait plus difficile d'admettre les variantes d'orthographe que nous avons signalées dans ces inscriptions.

Si nos inscriptions n'ont pas été connues de Benjamin de Tudèle, elles ont été vues, avant MM. Euting et Huber, par des voyageurs modernes. Irby et Mangles¹ ont vu la grande inscription en 1840; ils rapportent même qu'elle avait été découverte auparavant par Bankes. Voici ce qu'on lit dans leur relation de voyage : « Quand on traverse la grande allée de colonnes, on aperçoit, sur la droite, un portique et, entre le portique et les colonnes, les restes de la construction à laquelle il appartenait. Sur l'architrave est une inscription hébraïque intéressante à trois égards : 1^o à cause de la tradition qui rapporte la fondation de Palmyre à Salomon; 2^o parce que, au dire de quelques-uns, Zénobie appartenait à la religion juive; 3^o parce que l'évêque Riddle dit que, de son temps encore, 2,000 Juifs habitaient Palmyre. » Il n'y a pas de doute que l'inscription vue par Irby et Mangles ne soit la nôtre; leurs indications topographiques coïncident textuellement avec celles que m'a communiquées M. Gautier et avec le croquis des lieux, qu'il a eu soin de prendre sur place. Seulement l'inscription ne confirme en rien la fondation de Palmyre par Salomon. La vérité est beaucoup plus simple; mais elle est aussi plus instructive : cette double inscription nous a conservé le texte d'un passage de la Bible qui, même en prenant la date la plus récente, est antérieur à nos plus anciens manuscrits hébraïques. Or, si l'inscription présente certaines variantes dans les lettres quiescentes, c'est-à-dire dans la notation des voyelles, elle ne présente pas de variantes de texte. L'intérêt de ces inscriptions serait plus considérable encore, si la synagogue de Palmyre datait en réalité de l'époque de Zénobie; elles nous fourniraient le texte écrit le plus ancien que l'on connaisse, sans en excepter les fragments du Pentateuque samaritain, d'un passage de la Bible.

Philippe BERGER.

¹ *A Journal of Travels in Syria*, chap. v, p. 83, col. 2.

VARIA.

LES FORMES DU NOM DE NOMBRE « SIX » EN INDO-EUROPÉEN.

La gutturale qui forme le premier élément du zend $\chi\acute{s}va\acute{s}$ est regardée par M. Ch. Bartholomæ, dans son *Handbuch der altiranischen Dialekte*, § 270, comme une sorte d'excroissance récente, dépourvue de valeur étymologique : le primitif aurait commencé tout simplement par s ($*swak_1s$, appuyé de la mention « grec $\Phi\acute{\epsilon}\xi\eta$ »). Il est certain que dans quelques cas exceptionnels χ devant \acute{s} se présente comme un son parasite¹; mais pourquoi suspecterait-on le χ du mot $\chi\acute{s}va\acute{s}$? Si c'est au nom des formes d'Europe, comme on le donne à entendre, l'argument est malheureux, car il faudrait préalablement avoir expliqué ces formes, et pour les expliquer je ne vois de ressources et de salut que dans le χ zend qu'on s'efforce de bannir.

Par lui, nous obtenons un groupe à triple consonne, groupe où on sait que la suppression d'un élément n'est plus anomalie, mais fait normal, surtout quand les trois consonnes étant initiales n'ont pas la liberté de se répartir sur deux syllabes. Aux différentes langues qui auront reçu le prototype $*k_2swek_1s$ on ne peut légitimement demander compte que de *deux consonnes* sur les trois qui s'y succédaient. Or la simplification pouvait s'accomplir de trois manières :

	k	s	w	e	k	s
1 ^{re} solution :	✕	s	w	e	k	s
2 ^e solution :	k	s	✕	e	k	s
3 ^e solution :	k	✕	w	e	k	s

Cette combinaison qui rétablit l'ordre et l'accord entre toutes les formes du nom de nombre six, revient essentiellement à soutenir qu'il n'existe nulle part un type « *seks* ». Ce type imagi-

¹ Encore faut-il noter qu'on trouve bien $\chi\acute{s}$ - pour une sifflante destinée de toute façon à rester sifflante en zend, par exemple $\chi\acute{s}$ - équivalent de \acute{s} - dans $\chi\acute{s}yaobna$ - concurremment à $\acute{s}yaobna$ - (scr. *çyautna*-), ou $\chi\acute{s}$ - équivalent de s - dans $\chi\acute{s}tā$ - concurremment à $stā$ (scr. *sthā*-); — mais non, semble-t-il, pour des s qui donneraient h à l'état régulier.

naire crée seul toutes les difficultés en faisant naître ces deux rapports également incompréhensibles : *seks* : *sweks* en Europe, et d'autre part *seks* : *χśvaš*.

De fait, les formes européennes sont au plus haut point contraires à l'hypothèse d'un type sans *k* ni *w* « *seks* ».

Quand il y a, dans un idiome, absence flagrante de la gutturale — c'est le cas du grec $\xi\xi$ — on constate aussitôt que le *w* ne fait pas défaut (' $\mathcal{F}\xi\xi$ et non $\xi\xi$, d'après Homère, et les inscriptions bien connues). Le gallois *chwech* en est un second exemple¹.

Est-ce au contraire l'absence du *w* qui est assurée, on se trouve régulièrement dans l'impossibilité de prouver celle du *k*; et il se confirme ainsi que c'est bien l'élément soupçonné en deçà de l'*s* qui, par le jeu de bascule indiqué plus haut, se trouve être le régulateur invisible des mouvements du *w* :

1. Slavon *šestī* sans *w*². Par compensation, *šestī* ne repousse pas un prototype **ksesti-* (*k₂sesti-*). Mieux que cela, selon toute apparence il l'exige, donnant ainsi confirmation DIRECTE de la gutturale iranienne. Car *šestī* de **chestī* de **k₂sesti-* a pour lui le parallélisme de *-k₂s-* intérieur dans les aoristes (3^e pl.) comme *rěšē* de *rěchē* de **rēk₂sūt*, tandis que *še-* initial pour un simple *se-* paraît complètement inadmissible.

Moins catégorique est le témoignage du lituanien *βeβi* qui, par assimilation des sifflantes, pourrait être pour **seβi*³. Mais rien n'empêche non plus de le ramener à **kβeβi*, le groupe initial *ks-* (ou *kβ-* pour *ks-*) ne se conservant pas en lituanien.

2. Germanique *seχs* sans *w*. Il n'est pas démontrable que l'*s* ne représente pas *χs-* (ou *ks-*, si l'on place la chute de la gutturale avant l'époque de la *Lauverschiebung*). Malheureusement on manque d'exemples pour établir le traitement ordinaire de *ks-* initial en germanique.

¹ A moins qu'on ne préfère admettre que gall. *chw-* (= *sw-*) peut venir de *ksw-*, ce qui serait la restitution pure et simple de notre prototype.

² L'existence du *w* y est du moins très peu probable. On a bien *sestra* (soror) en regard de *svetry*; mais nul n'admettra facilement *še-* comme troisième produit possible de *sve-*.

³ Il existe, d'autre part, en baltique, une forme des plus étranges : *uk₁s*, que nous ne pouvons considérer que comme une déformation PROETHNIQUE du nom de nombre six, comparable à la déformation qui s'est produite dans *vingt*, sans *d*, en regard de *deux*. On la constate : 1° dans le prussien *uschts* «sixième»; 2° dans le lit. *uβēs* (synonyme de *βeβios*) «les six semaines de couche». Ce dernier mot prouve qu'il n'y a pas d'importance à attacher à la seconde forme prussienne *wuschts* par *w*, — qui autrement indiquerait **wuβtas* (**wok₁s-* et non *uk₁s-*). L'*u* long de *ūβininkē* «femme en couche» paraît être tout secondaire, comme dans *dūkrā*, etc.

3. Latin *sex* sans *w*. Peut également se ramener à **xex*.

On a pris l'habitude de poser : *sex* = **svex*, sous prétexte qu'il doit être identique à *Féξ*¹.

C'est une opinion que nous n'avons aucun intérêt à réfuter, puisqu'elle rangerait lat. *sex* sous un des types légitimement issus de **ksweks*; mais la vérité est que la phonétique latine ne permet point de restituer un *v* dans *sex*.

La chute du *v* dans le groupe initial *sv-* s'observe uniquement devant *ō* (cet *o* pouvant d'ailleurs être primitif ou secondaire). Un groupe *svě-* peut donc être attendu : 1° sous la forme *sō-*, pour **svō-* pour **svě-*; 2° sous la forme *svě-*, si, pour une cause ou pour une autre, l'*ě* ne s'était pas changé en *ō*; mais en aucun cas sous la forme *sě-*.

Pour la chute du *v* devant voyelle autre que *o*, on allègue le pronom *sē* : mais a-t-on jamais conclu du got. *sik* que le germanique connût *s-* pour *sw-*? Dès lors, il ne faut pas non plus citer le vieux latin *sīs* (de l'adjectif possessif), dépourvu de *v* comme le got. *seīna*-². L'osque *svai* en regard de la conjonction *sī* nous émeut aussi peu que le laconien *βαί-αα* qui n'empêche pas l'homérique *εἰ* de se montrer vierge de digamma.

On constate la présence régulière du *v* dans *svētus*, *svādeo*, *svāvis*³, *svāsum* «le noir de fumée» (v. haut-all. *swarz*). Seul, nous le répétons, le groupe *svo-* perd son *v* : *s(v)omnus*, *s(v)ōpiō*, *s(v)oidō* d'où *sūdō* (Mém. VI, 418), probablement *s(v)omus*, peut-être *s(v)ōdes*, *s(v)ōrex*, *s(v)ordes*, *s(v)olea*.

Mais dans le sort du groupe *svō-* se trouve enveloppé celui du groupe *svě-*, par suite du changement préalable et régulier de *svě-* en *svō-*⁴ : *s(v)ōcer*, *s(v)ōcrus*, *s(v)ōror*, *s(v)ōbrīnus*. Donc **svex* donnerait «*sōx*», — autrement «*svex*», — en aucun cas *sex*.

L'absence du *v* étant établie dans *sex*, notre attention se porte sur la possibilité d'y supposer *x* pour groupe initial, ce qui ne souffre aucune difficulté. M. Osthoff, rapprochant *s-uper* de (ξ)ξ-υπερ (M. U. IV, 156, cf. *Zur G. des Perf.*, 612) ne trouve à citer pour la réduction de *x-* latin initial à *s-* qu'une étymologie plus que douteuse de *sīno*, comparé par M. Fröhde au scr. *kṣayati* «il cul-

¹ Voir par ex. Brugmann, *Grundriss*, I, p. 152.

² Sur la suppression du *w* dans les pronoms *sw-* *twe-*, voir Baunack, dans ces Mémoires V, 2.

³ M. V. Henry, dans ces Mémoires VI, 208, partant de l'idée opposée, considère *sāvium* comme plus régulier que *svāvium*. Nous ne pouvons nous empêcher de croire que *sāvium* est le produit d'une dissimilation postérieure semblable à celle qui devait donner *cinque* pour *qvinque*, cf. *vocāre* pour **voqvāre*.

⁴ M. Brugmann, dans son *Grundriss*, admet une réduction directe de *svě-* à *sō-* à laquelle nous ne croyons pas plus qu'à la prétendue réduction de *svě-* à *sě-*. — D'un autre côté, la loi de M. Havet (Mémoires V, 43), en vertu de laquelle

tive, administre, possède, règne», gr. $\kappa\tau\acute{\iota}\zeta\omega$. Sans parler de *ser*, il y avait à mentionner d'abord *sipāre*, dont la parenté avec scr. *kṣipati* «il jette» a été vue dès le premier jour, et ensuite systématiquement ignorée, on ne sait pourquoi (car la forme *supāre* s'explique par la phonétique des composés comme *dissupāre*). En second lieu, *sino*, *dēsino*, dont on ne voit guère (malgré *pōno*) le lien avec $\kappa\tau\acute{\iota}\zeta\omega$, se rapproche très effectivement de $\Phi\theta\acute{\iota}\nu\omega$ (scr. *kṣinōti* «il fait passer, périr»), surtout si l'on met en ligne de compte la formation en *-n-* du présent; et, dans tous les cas, *situs* «la destruction lente, la vétusté, la rouille, la moisissure» répond parfaitement à l'idée de $\Phi\theta\acute{\iota}\sigma\iota\varsigma$ et du scr. *kṣi-*. Le vieux latin *siti* «les morts» serait exactement le grec $\Phi\theta\iota\tau\acute{o}\iota$, si ce mot cité par Aulu-Gelle (XX, 2) ne paraissait inventé exprès pour expliquer *siticines*.

Il reste à considérer la forme indienne. M. Johannes Schmidt s'en est occupé incidemment (*K. Z.*, XXV, 121) dans le travail où il a enseigné le fait aujourd'hui universellement reconnu de la différence iranienne et slavo-lette entre k_1s et k_2s ¹; il a signalé les formes des dialectes populaires de l'Inde (prâcr. *pāli chaṭṭ* = *ha-*), où s'affirme positivement la présence de la gutturale. Nous pouvons poser $*k_2sek_1s$, soit $*kṣaks$, comme point de départ des formes indiennes. Le premier $kṣ-$, qui se continue en prâcrit, semble en sanscrit s'être réduit à $ṣ-$ par un effet de dissimilation. Résultat: $*ṣaks$. D'un autre côté, une forme comme $*k_2sek_1stos$ «sixième» aboutissait régulièrement à $*kṣaṣṭhas$ (cf. *taṣ-tas* de *takṣ-*, etc.); de même $*kṣaz-daça$ «seize». La forme historique *ṣaṣ*, base de *ṣaṭ*, est, croyons-nous, un compromis entre

vō- non final de syllabe se convertit en *vě-* (*veinom* pour *voinom*), demande à être mise d'accord avec ces phénomènes, ce qui s'obtient très facilement par la succession chronologique supposée dans le tableau suivant :

1 ^{re} PÉRIODE.	2 ^e PÉRIODE.	3 ^e PÉRIODE.	4 ^e PÉRIODE.
<i>věco-</i>	<i>věco-</i>	<i>věco-</i>	<i>věco-</i>
<i>vōco-</i>	<i>vōco-</i>	<i>vōco-</i>	<i>vōco-</i>
<i>svěco-</i>	} <i>svōco-</i>	} <i>sōco-</i>	} <i>sōco-</i>
<i>svōco-</i>			
<i>věcto-</i>	} <i>věcto-</i>	} <i>věcto-</i>	} <i>věcto-</i>
<i>vōcto-</i>			
<i>svěcto-</i>	} <i>svōcto-</i>	} <i>sōcto-</i>	} <i>sōcto-</i>
<i>svōcto-</i>			
(<i>svěco-</i>	<i>svěco-</i>	<i>svěco-</i>	<i>svěco-</i>

¹ M. J. Schmidt a eu seulement le tort de compter sl. *šestī* comme un exemple typique et lumineux des traitements divergents de k_2s et de k_1s en slave. Car 1^o le *-st-* de *šestī* pourrait, en lui-même, reposer sur $-k_3st-$ tout aussi bien que sur $-k_1st-$ (ex. 3^e plur. aor. *rěste* de $*rēk_3ste$); 2^o le *š* initial du même mot, bien que finalement favorable à k_2s- , ne l'est après tout que par une série de phénomènes assez complexe et assez discutables (v. plus haut).

les deux groupes synonymes *śakṣ* et *kṣaṣ*-. Dans tous les cas, le meilleur moyen de ne rien comprendre aux formes indiennes sera de poser **svaks* avec M. Bartholomæ.

Notons enfin que le groupe initial *ks*- persiste peut-être en grec dans *ἑξέστριξ*· ἢ *ἑξάστιχος κριθή* « l'orge à six rangées de grains » (*Hésychius*). On aurait *ξεσ*- pour *ξεξ*- devant consonne. La nature du second élément du composé est douteuse.

Φρυκτός.

Φρύγω, qui signifie *griller, rôtir et dessécher*, n'explique point *Φρυκτός* « feux d'alarme, signal convenu donné au moyen de feux »; que nous croyons en effet complètement indépendant de ce verbe, et proche parent du germanique **berχta*- (*clarus*), got. *baírhts*, v. haut all. *ber(a)ht*. L'ν grec suppose que la gutturale était vélaire, ce qui est confirmé par le védique *bhargas* « éclat, splendeur », *Bhriḡavas* « les Bhriḡu inventeurs du feu »¹. On peut poser **Φροκ₂τός* ou **Φ₁κ₂τός*; dans les deux cas nous admettons pour l'ν la quantité brève, contrairement à celle qui est connue dans *Φρύγω*.

Λιγύς.

Λιγύς « sonore » ne se dit jamais que d'un son très clair et très pur, et à cette signification s'ajoute incontestablement (ou se substitue même complètement) dans certains cas l'idée de « mélodieux, doux, exquis à entendre » (*Μούσα λιγεια ω 62, λιγύς Πυλίων ἀγορητής A 248*, outre les exemples moins probants *Φόρμιγγα λιγειαν, Σειρηῆνες λιγυρῆ Ξέλογουσιω αἰοιδῆ*, etc.). Cette nuance du sens autorise à comparer le vieil indien *valgú* « agréable, joli » qui s'emploie particulièrement en parlant de ce qui charme l'oreille. Déjà dans le Védā c'est en compagnie du verbe *vadati* « parler » qu'apparaît le mot *valgú*, et une expres-

¹ Il faut distinguer cette racine *bhrg₂*- de la racine *bhleg₁*- (*Φλέγω, fulgeo*, moy. haut all. *blecken* «fulgurare» = **blakjan*, scr. *bhrāḡ₁ati*, avec *g₁*, comme l'enseigne véd. *bhrāt*), racine dont la forme vraie est d'ailleurs probablement *bhel^og₁*-, vu le *-lā-* de *flā(g)men* indiquant l long et l'a de *flagro, flamma* (qui toutefois est bref) : ainsi s'explique scr. *bhrāḡ*-, valant «*bharīg*»-, comme *drāgh(īyān)* vaut «*daviḡh*»-, gr. *ἐν-δελεχής*.

Outre *bhrg₂*- et *bhel^og₁*-, il existe une troisième racine : *bhrek₂*- dans le gotique *brahw* «coup d'œil», moy. haut all. *brehen* «luire» (all. mod. *der Tag bricht an*), lit. *brékβta* «le jour point», ce dernier avec le même *ē* letto-slave que dans *sēd*- «sedere» en regard de *sēd*- primitif.

sion très commune en sanscrit classique est *valgu-vādin-* « au suave discours ». Les oiseaux sont dits *valgu-vaśas* « au mélodieux ramage » *Rāmāy.* Schleg. II, 95, 11, comme on a dans Théocrite *λιγύφωνος ἀηδών* ou *ὄρνις λιγυρή* dans Homère¹.

Sans méconnaître la valeur de l'objection qu'on peut tirer de l'apparente affinité de *λιγύς* avec *λίγξε βιός* « la corde de l'arc résonna » (Δ 125), *ἐπιλιζοντας δίστους* « les flèches sifflantes »² (Nicandre), nous croyons donc pouvoir ramener *λιγύς* à **F*lγύς, ne différant de l'indien *valgú-* (= **wol*g₂ú-) que par l'état vocalique de la racine. La forme *λιγύς* repose sur cette règle que *r l* devant gutturale vélaire se développent régulièrement en *ρ λυ* au lieu de *ρα λα* (voir plus haut *Φρυκτός*) : mais **λγύς*, à cause de l'*υ* de la seconde syllabe, subit secondairement dissimilation en *λιγύς* (par analogie : *λίγεια*, *λίγα*, etc. . comme inversement *γλυκός* sur *γλυκεῖα*, *εὐρύς* sur *εὐρεῖα*, *εὐθύς* sur *εὐθειῖα*, concurrentement à *ἰθύς*).

P. S. — Nous n'attachons pas d'importance à cette interprétation du développement de **F*lγύς, car il se produit en grec entre une gutturale vélaire et la voyelle précédente tant de phénomènes encore inexplorés qu'il serait téméraire de vouloir retracer exactement le chemin suivi par une forme comme *λιγύς*. Voici un très fugitif aperçu des problèmes qui se présentent :

1. *-uk₂-* ne donne jamais *-υπ-*, mais peut donner en revanche :

α. *-υκ-* : *λευκός*, *ζυγόν*, etc. (cf. un article sur *βουκόλος* contre *αἰπόλος*, Mémoires VI, 161).

β. *-ιπ-* : *Φειπεῖν* et *ἰπνός* selon l'explication de M. Brugmann K. Z., xxv, 307; *αἰπύς* pour **auk₂us* selon M. Thurneysen, K. Z. xxx, 300.

γ. *-ικ-* : car il est difficile (malgré lit. *līgā* « maladie ») de séparer *λοιγός* de *λευγαλέος* et du scr. *nōgas*.

2. *-ok₂-*, avec *k₂* implosif, peut donner *-οπ-* (*ὀπτός*) ou *-υκ-* (*υκτός*).

3. *-ek₂-*, avec *k₂* implosif, peut donner *-επ-* (*ἔψομαι*, *πεπτός*), ou bien :

¹ Ici pourrait aussi se placer *vlŭga*, le nom slavon du loriot, cet oiseau qui, ordinairement invisible sous la feuillée, ne trahit sa présence que par un des plus vigoureux sifflets qu'on entende sous nos bois. L'étymologie vaudrait, en tout cas, celle qui rattache ce nom à la famille de *vlaga* « humidité » (parce que le chant du loriot est censé annoncer la pluie).

² Qui toutefois peuvent de leur côté se rapprocher de *λίγδην* « en frôlant », ce qui nous transporte bien loin de *Μοῦσα λίγεια*.

α. -υκ- : κύκλος = scr. *ćakram*, germ. *χweχwla-* (évolution normale : *τεπλο-*; le κ initial n'est qu'une conséquence de l'υ pour ε). De même κύκνος pour **k₁ek₂nos* (scr. *zakunas*).

β. -ιπ- : c'est le cas de ἵππος dont le prototype **ek₁|wos* est assimilable pour le grec à **ek₂|k₂os*. Entre ἵππος et κύκλος règne la même différence ou la même corrélation qu'entre *Φειπεῖν* et *λευκός*. La forme dialectale ἴκκος rappelle *λοιγός*.

4. -*ak₂|-*, avec *k₂* implosif, donne -απ- ou -αυκ-. On a les deux produits dans *δάφνη*, dialectalement (thess.) *δαύχνα* (et *δαυχμύν· εὐκαυστον ξύλον δάφνης* Hes.¹). Cf. *αύχην* à côté d'*ἀμφήν*?

5. ¹*k₂*- donne -υκ-; comme dans *δυνυχ-* (et non *δναΦ-*).

6. -*lk₂-*, -*rk₂-*, à supposer qu'ils ne se développent pas en -αρπ-, αλπ-, donnent ou bien -λαπ-, -ραπ- (*ἀστραπή* véd. *sṛka-*), ou bien -λυκ- -ρυκ- : *Φλύκος*, *Φρυκτός*.

Dans **Φ₀γύς* la question se complique 1° de la présence d'un u, après le *g₂*; 2° de la tendance de *r l* à donner (directement) ρι λ à la moindre condition favorable, comme dans *Φρίζα* pour *Φ*₀ρδῖᾱ* = v. haut all. *wurzi-* (sous la protection du *jod* qui suit).

Vieux prussien *siran* « le cœur ».

Dans le proche voisinage du lituanien *birdis* et du lette *si'rdš* (d'accord eux-mêmes avec slavon *srüdice*), on n'est pas médiocrement surpris de trouver, en prussien, une forme d'où le *d* est complètement disparu. *Siran*, *syran*, *siras*, *siru*, *sirans* et l'adverbe *sirisku* « de cœur » : telles sont les formes relevées par le glossaire de Nesselmann. On ne semble pas toutefois avoir pris garde que *siran* était séparé de *birdis* par une différence plus essentielle que celle des consonnes, et qui nous donne le mot de l'énigme.

Pour qui connaît le système de notation du catéchisme, beaucoup plus exact et plus conséquent qu'on ne veut bien le dire, la circonstance qu'un groupe *sira-* puisse être six fois répété sans jamais s'écrire *sirra-*, signifie à n'en pas douter que l'*i* était long. Mais nous n'en sommes pas réduits à cette preuve indirecte, puisque l'un des six exemples est marqué par *y* (valant très régulièrement *ī*), et que trois autres, comme il est facile de le vérifier, portent dans le texte un circonflexe non reproduit dans le

¹ Serait-il vrai, comme l'admet M. J. Schmidt (K. Z. XXV, 117), que le rhodien *λοφνίς* « flambeau » fût pour *λουχνίς* par une transformation inverse?

glossaire (pas davantage dans le Thesaurus) : *sīran* 61, *sīru* 82, *sīrisku* 24.

Le groupe $-i|r-$ ne pouvant d'aucune façon se ramener à $īr = r$, il ne reste plus qu'à poser $sīra-$ = $*sēra-$. On obtient ainsi la proportion :

pr. $sīr(a)-$: lit. $βirūis$ = $κῆρ$: $καρδία$.

La proportion est vraie pour les consonnes comme pour les voyelles. L'indo-européen $*k_1ērd$ « cœur », qu'on ne connaissait jusqu'ici que par le grec $κῆρ$ ¹, a toujours été regardé comme une forme de *nominalif-accusatif* exclusivement, et l'absence du $δ$ dans $κῆρος$, $κῆρι$ comme un contre-coup de sa chute régulière dans $*κῆρδ$. Or le d final étant traité en baltique comme en grec, tout ce qui s'applique à $κῆρ$, $κῆρος$ s'appliquera à $*sīr$, $sīra-$.

Il n'y a pas grand intérêt à examiner à cette place si le primitif $*k_1ēr(d)$ n'aurait pas perdu son d dès la période indo-européenne, ce qui résoudrait le conflit où est $κῆρ$ avec une loi connue de la phonétique grecque².

Traitement de l'ū en vieux prussien.

Le prussien — je parle spécialement de la langue du catéchisme de 1561 — montre dans la règle, changement de l'ū long en oû, écrit quelquefois aû, mais restant, même dans ce cas, distinct de l'ancienne diphtongue *au* grâce à la position caractéristique du circonflexe sur la deuxième lettre. Il est à peine besoin de rappeler *soûns*, *soûnan* (*saûnan*), lit. *sûnûs*; *boût*, *boûuns* (*baûuns*), lit. *bûti*; *toûlan*, lit. *tûlas*; les pronoms *toû* (*tau*), sl. *ty*; *ioûs* (*iaûs*), *ioûmans*, lit. *jûs*; *noûmans* (*naûmans*), *noûson*, lit. *mûsû*.

Cette loi qui paraît parfaitement établie, est cependant traversée par un nombre considérable d'exceptions où l'ancien ū persiste, sans chercher plus loin que le nom prussien lui-même dans *Prûsiskan*, *Prûsiskai*. De telles inconséquences sont sans doute explicables en partie par la date récente du phénomène, qu'il faudrait considérer comme n'ayant pas encore atteint son

¹ Accessoirement par le scr. *hārd-* dans *su-hārd-*, *dur-hārd-*. Ces formes ne nous inspirent toutefois qu'une confiance limitée, parce que nous croyons qu'il existe un ALLONGEMENT INDO-EUROPEEN DANS LE SECOND MEMBRE DE CERTAINS COMPOSÉS. Cf. entre autres, véd. *prthu-gāghanā* de *gāghana-m*, got. *fidur-dōgs* de *dags*.

² $*Κῆρδ$ aurait dû faire $*κέρ(δ)$. M. Brugmann admet, en conséquence, que la chute des dentales finales grecques est antérieure à la loi en question (*Grundriss*, II, 450).

plein épanouissement; et c'est un point de vue qu'il est difficile de repousser pour des cas comme *nûmans*, *nûmas*, *iûmans* (figurant chacun une fois) en regard de l'habituel *noûma(n)s*, *ioûmans*. Mais nous croyons que dans la plupart des formes le maintien de l'û tient à une influence très précise :

L'û long devant un i de la syllabe suivante ne se change pas en oû.

Exemples : *Tûsimtons* « mille ». (Le mot pour mille ne se rencontre qu'une fois.)

Schlûsitwei « servir », *schlûsingisku* et autres formes offrant toutes un i à la seconde syllabe, se lisent 16 fois, invariablement avec û¹.

Tûlûnâi « tu multiplies » et *tûlûnâiti*, chacun une fois, particulièrement significatifs par leur opposition avec *toûls* et *toûlan* qui se lisent 4 fois (mais 1 fois : *tûlan*).

Prûsiskâi et *Prûsiskan*, 3 fois. (Par contre, le nom du peuple prussien, à cette époque, a dû être dans sa bouche : **Proûsâi*.)

Salûbiskan « le mariage ». On remarque dans cette famille de mots une vive oscillation entre û et aû (valant oû) : par exemple, d'une part, *salaûban*, *salaûbai-gannan*, *salaûbai-boûsennien*, de l'autre *lûbnigs*, *salûbin*, *lûbi-*, *sallûbi-gemûmans*, *sa(l)lûbiska-*. Les exemples, comme on voit, sont dans leur ensemble favorables à notre règle; mais plusieurs aussi la combattent; ainsi l'on trouve 1 fois *sallaûbiskan* (contre 4 exemples du régulier *sa(l)lûbiska-*) et d'un autre côté *salûban*, *sallûbai-wûrins*, *salûbsna*. Il paraît évident qu'une fluctuation s'était établie dans la langue elle-même à la suite de la divergence phonétique des groupes *laûba-* et *lûbi-*, étroitement unis par le sens.

Lûrin « la mer » (connu par 2 passages) est également dans les conditions indiquées. Le cas a ceci de particulier que l'î du thème *iûri-* = lit. *jûré-*, est le produit secondaire d'un *ê*.

Reste *supuni* en regard du lit. *zûpônê*. Mais on remarquera que c'est la seule forme où nous ayons affaire, de façon à peu près certaine, à un û atone. Rien ne prouve que le changement en oû ne fût pas spécifiquement le fait des û toniques. Cette même considération va permettre d'expliquer *tu*, forme du pronom au moins aussi fréquente que *toû*.

Tu pourrait être compris premièrement comme signifiant *tû*, et par conséquent comme une forme complètement distincte de *toû*. Mais l'hypothèse est improbable : elle ne trouve aucun ap-

¹ L'origine étrangère de *schlûsitwei* ne fait rien à l'affaire.

pui dans le lit. *tū*, qui sort régulièrement de **tú* = sl. *ty*, pruss. *toú*. On est donc amené à lire *tū* par *ū* long : dès lors la nondiphthongaison doit être motivée par l'emploi proclitique (partiellement aussi enclitique) du pronom, et le contexte, si l'on examine l'ensemble des passages, n'est généralement pas défavorable à cette vue¹.

Les féminins en *-ū* du vieux prussien.

Dans son livre sur la déclinaison en slavo-lette, M. Leskien s'arrête assez longuement (p. 6 et suiv.) aux formes en *-ū* (pour *ā*) de certains féminins prussiens : ainsi *widdewū* « la veuve », *mergūmans* « puellis » en regard du type ordinaire *mensā* « la chair », *gennāmans* « mulieribus ». M. Leskien conclut, et nous abondons dans son sens, qu'il n'y a point à chercher là autre chose qu'une différence phonétique; mais il est assez singulier que tout l'effort de sa démonstration tende à rétablir un *w* dans *merg(w)ā-* et les formes semblables, sous prétexte que le vieil *ā*, en prussien, ne saurait subir d'altération que de la part d'un *w*. Ou je m'abuse étrangement, ou la langue du grand catéchisme montre après toutes les labiales et toutes les gutturales exactement le même traitement de l'*ā* qu'après *w*.

On a non seulement : *urs* « âgé » (lire *ūrs*) = **wūras*, lituanien *voras*; *deiwuts* (*deiwūtei*) « bienheureux » qui serait en lituanien *dėvotas*;

Mais également : *mūti*, lit. *mótė*; *mukint*, lit. *mokinti*; *smuni*, lit. *žmónės*; *supuni*, lit. *žūpōnė*; *buwinanti* « habitez » s'il est à rapprocher du lit *bōvytis* « demeurer, passer le temps »; *pō-glabū* « j'em brassais », lit. *globóti*; *pūdauns* « ayant porté » qui n'est point une faute pour *pūdauns*, mais le participe d'un verbe qui serait en lituanien **podóti* (*pūd-* : *pūd-* = lit. *sod-* : *sėd-*); *pogūmans*, lit. *pagónas*; *en-laikūmai*, lit. *laikome*; et semblablement *teickut*, *en-teikhūton*, *dwibugūt* en regard de *biātwei*, *signāt*, *po-maitāt*. Nulle part un *ā* après *p b m k g*.

Pour expliquer les nominatifs *mergu*, [*pecku?*], *labbisku*, *seilisku*, *aucktimnisku*, *peronisku* et le datif pluriel *mergūmans*, il n'est donc certainement pas nécessaire d'invoquer autre chose que la gutturale.

Ceci ne doit pas empêcher de reconnaître qu'en fait, soit pour *mergū-* soit pour les mots en *-iskū-*, il ne manque pas d'arguments en faveur du *w*, que M. Leskien a fait valoir; car *mergū*,

¹ Nous devons constater en terminant, dans le catéchisme même, deux exceptions difficilement réductibles : *drücktan* toujours par *ū* (lit. *drūtas* et *drūktas*), et *dau'in* concurremment à *dūsin* « animam », thème *dūsė*.

dans I et II, a pour accusatif *mergwan* (dans l'Enchiridion *mérgan* sans *w*) et les mots en *-iskū-* offrent des formes comme *alkiniskuai* (dat.). Mais ici précisément se présente la question de savoir si ce n'est pas sur une méprise occasionnée par le nominatif que ces formes ont été créées. Le nominatif *gallū* « la tête » (lire *galū*), sorti de **galwū* pour **galwā* (lituanien *galvō-*), avait régulièrement pour accusatif *galwan*¹, et c'est ce qui pouvait fort bien induire la langue à tirer de *mergū* (pour **mergā*, lit. *mergō-*) un accusatif *mergwan*, en concurrence de la forme primitive *mergan* également attestée. Si l'on considère la rareté des groupes *kv gv* en letto-slave (conséquence de la rareté des groupes *k₂w g₂w* en indo-européen), jointe au témoignage du lituanien qui ne connaît rien de semblable à *mergvō-* ou au suffixe *-iskva-*, on sera tenté de regarder cette hypothèse comme la plus probable.

L'action des gutturales et labiales sur la voyelle suivante s'étend en vieux prussien beaucoup au delà de ce qui concerne l'*ā*. Nous n'avons pas l'intention d'entrer dans cette étude, et nous nous bornons à remarquer que les nombreux exemples de *o u* pour ce qui est en lituanien *a* (cas particulier *oi* pour *ai*) se rencontrent exclusivement après labiale et gutturale : *kurwan*, *guntwei*, *asmus*, *quoi*, *pirmoi*, etc.

Gotique *þarf*, *þairban* « avoir besoin ».

Lf de *þarf* et du v. haut-all. *durfan* ne laissant aucun doute sur la forme *terp-*, et non *terbh-*, de la racine, il faut renoncer à rapprocher le slavon *trěba* « negotium ». M. Kluge (*German. Conjugation*, p. 76) pense retrouver la racine *terp-* en question dans un verbe zend *terefyāt*, connu par un seul passage, et paraissant signifier « enlever » (*wegnehmen*). C'est ce qu'on a obtenu jusqu'à présent de plus satisfaisant sur l'étymologie de *þarf*, et c'est dire que le cas peut passer presque pour désespéré.

A-t-on songé toutefois à examiner l'hypothèse où *þarf* se rapporterait, non à quelque obscure et lointaine racine *terp-*, mais à celle que tout le monde connaît dans *τέρπομαι*, scr. *τηρῶμι*? Les significations en apparence diamétralement contraires de *þarf*

¹ Les formes comme *galwan* (qui par hasard ne nous est pas parvenu), ou *mergwan*, posent une nouvelle question phonétique, en ce que l'*ā* n'y est pas changé en *ū*. Il faut admettre que devant une nasale de la même syllabe, le timbre clair persiste (cf. toutefois *maiggun* et autres exemples). C'est ainsi qu'en lituanien l'obscurcissement spontané de *ā* en *ō* ne se produit pas dans ce même cas : *mergomis* mais *meřga*. Le génitif *galwās* dans *galwasdellikei* ferait croire qu'il en était de même en prussien pour un *ā* suivi d'une consonne quelconque dans la même syllabe.

« j'ai besoin » ou même « je manque », et de *τηρηόμι* « je me rassasie », se concilient au fond par une transition très naturelle et dont toutes les étapes peuvent historiquement se suivre. En indien et en grec, la racine *terp-* contient, intimement mêlées, les deux idées de *se délecter* et de *se rassasier* (jamais celle de satiété au sens de dégoût). C'est la seconde qui domine en sanscrit pendant que le grec favorise la première : de telle façon que l'expression hindoue *tām paçyan na trpyati* « il ne se rassasie point de la voir, de la regarder » aurait, littéralement transcrite en grec (*τὴν ὁρῶν οὐ τέρπεται*), une signification tout opposée. Ce qui n'empêche pas le causatif sanscrit *tarpayāmi* d'avoir principalement le sens de *délecter*, et réciproquement l'aoriste grec *ταρπήμεναι* de signifier *se rassasier, se repaître*¹.

Dans une troisième langue, qui est le vieux prussien, la racine *terp-* reparaît, avec le sens nouveau d'« utilité ». *Ka . . . enterpo stai Crictisnai?* « à quoi sert le baptême, quelle est l'utilité du baptême? » *Ka tennëmons enterpon ast* (was jhnen nützlich ist) « ce qui leur est utile ». Cette évolution peut avoir eu son point de départ soit dans l'idée grecque de *τέρπομαι, τερπνός* (cf. alors *juwāre* « aider, se rendre utile » à côté de *juwat* « il est réjouissant »), soit plus probablement dans l'idée indienne (« ce qui donne satisfaction »). Quoi qu'il en soit, nous voici arrivés, si je ne me trompe, au seuil même du germanique *þarf* et de sa famille.

Entre *être utile* et *être nécessaire*, entre *trouver utile* et *avoir besoin*, il n'y a jamais eu qu'une frontière des plus incertaines. Je n'en veux pour preuve que l'allemand *brauchen*, qui, signifiant d'abord notoirement *utiliser, user de*, à telles enseignes qu'il est le lat. *frui* « jouir », se retrouve dans la langue moderne avec le second sens d'*avoir besoin*. Dans la négation et l'interrogation, cette frontière devient même souvent impossible à observer. Ce qui est sans utilité est aussi sans nécessité, et le prussien *ny an-terpinsquan* « sans utilité » (dans le commandement : tu ne prononceras point le nom de Dieu *en vain*) pourrait tolérablement encore aujourd'hui se rendre en germanique par *ohne bedürfniss* « sans besoin »².

¹ Pour ce qui est du sens *transitif* de *τέρω* « charmer, délecter », il ne doit pas être imputé à la racine. La langue grecque s'est créé après coup une série de causatifs en apparence très antiques par le simple moyen de la flexion active substituée à la flexion moyenne. Ainsi, de *πειθόμεναι* (= *fidō*, got. *beida* « j'attends, c'est-à-dire je me confie »), le grec a inventé de tirer *πειθω* « j'inspire confiance, je persuade »; mais on aurait tort de conclure que la racine *bheidh-* ait jamais en elle-même renfermé un sens pareil. Nous nous réservons de revenir dans une autre occasion sur ce curieux procédé du grec.

² Le rôle des propositions négatives et interrogatives dans la transformation du sens des prétérito-présents, ces verbes à signification très générale, continue de s'affirmer par la suite. La distance constatée entre le prussien « être utile » et le germanique « avoir besoin » est peu de chose en comparaison du chemin par-

Nous n'aurions pas osé cependant émettre la conjecture qu'on vient de lire, si certains emplois du germanique *þarf* — au moins dans les dérivés nominaux — ne paraissaient confirmer positivement l'origine soupçonnée.

Ou lit dans Ulfilas (*Luc*, 9, 25) : *hwó allis þáurfté gataujiþ sis manna gageigands þó manaséd alla, iþ sis silbin frakwistjands*, τί γὰρ ὠφελεῖται ἄνθρωπος κερδήσας τὸν κόσμον ὅλον, ἑαυτὸν δὲ ἀπολέσας; Dans ce passage, on en conviendra, le mot *þáurfts* est sensiblement plus éloigné par le sens de son proche parent *þarf* qu'il ne l'est, soit du prussien **terpiniskū* «l'utilité» (contenu dans *anterpinsquan*), soit du grec *τέρψις*, soit plus particulièrement du sanscrit *trptis* «la satisfaction, le contentement» (identique aussi par la forme, puisque *þáurfts* vaut germ. **þurfti-z* = **trpti-s*). Le même mot, en vieux norrois, est susceptible du même sens : *þá væri hann vtr, ef hann hefði ydur ráð ok hygði hann um sína þyrft* «il serait avisé s'il suivait votre conseil et songeait à (ou consultait) son intérêt, son avantage» (*Völsungasaga*, XIX). En anglo-saxon, je trouve *þearf* (= got. **þarba*) continuellement employé dans une acception semblable. *Cura Past.*, 401, 15 : *dis ic cwæde for cowerre dearse* (Sweet : *this I speak for your benefit*). De même 233, 8; 289, 3; 305, 3. Dans le fragment de la *Vie des saints d'Ælfric*, publié par M. Sweet dans l'Anglo-saxon Reader, on lit *his folce to dearse* «pour le plus grand bien de son peuple». Mentionnons enfin l'adjectif gotique *þáurfts*, valant habituellement *ἀναγκαῖος*, mais dans le passage II Tim. 3, 16 (*bókós þáurftós du laiseinai* (γραφή) ὠφέλιμος πρὸς διδασκαλίαν).

Le verbe *þarf* «je trouve satisfaction dans» et de là «j'ai besoin de» ne soulève donc en définitive aucune difficulté. La véritable objection viendra des acolytes comme v. haut-all. *darbēn* «être privé, dénué» ou got. *ga-þáurbs* «abstinent», qui nous ont longtemps fait hésiter. Il y a cependant même ici des accommodements : l'idée d'abstinence au moins peut reposer sur celle de contentement, cf. *αὐτ-άρκης* «qui se suffit à lui-même».

Quant au moyen haut-all. *ver-dērbēn* «périr ou dégénérer», nous croyons que l'idée péjorative y réside uniquement dans le préfixe *fir-*, *ver-*, et que *derben*, en lui-même, devait signifier tout au contraire de ce qu'indiquent les lexiques, *prosperer, se bien nourrir*, et non pas *péricliter*¹. C'est, en d'autres termes, un verbe

couru en pleine période historique par *durfan* qui en est venu à signifier «avoir le droit ou l'autorisation». Or cette nouvelle modification du sens peut tenir en grande partie à l'équivoque des phrases négatives, *du darfst nicht sprechen* «tu n'as pas besoin de parler» étant compris comme «tu n'as pas droit à parler», et conséquemment *darfst* isolé de la phrase, comme signifiant «tu as le droit».

¹ Cf. lit. *tarpstū* «je prospère» en parlant de la santé d'un végétal ou d'un

comparable à *fir-wësan* « pourrir » de *wësan* « exister », ou à got. *fra-wardjan* « pervertir » de *wairþan* « devenir ».

Ἀκέων.

Ἀκέων « gardant le silence » ne pourrait-il s'expliquer comme participe présent d'ἄκ-ήκοϜ-α? Le vieux norrois *hljódr* « qui prête l'oreille » (de la racine *k₁leu-*, *κλύειν*) signifie en même temps *silencieux*, et cela dans l'acception la plus large, c'est-à-dire même dans des passages où le mutisme d'une personne est un signe de mauvaise humeur ou d'affliction, et n'a plus rien à voir avec l'idée d'écouter. De même le substantif *hljóð* veut dire *ouïe* et *silence*, et l'équivalent gotique (autrefois mal lu) *in hliuþa*, I Tim. 2, 11, traduit le grec *ἐν ἡσυχίᾳ*. Cf. Héliand 3910 : *was hlust mikil, thagoda thegan manag*. On retrouve la même transition dans le lette *kluss* « tranquille », parent de *klausit* « écouter ».

M. Bréal me rend attentif encore à l'allemand moderne *aufhören*, étymologiquement « dresser l'oreille, s'arrêter pour écouter »; de là « cesser ».

La difficulté vient de *ἀκήν*, car *ἄκϜήν conduirait à *ἀκκήν* (cf. *πέλεκκον*) ou même à *ἀππήν* (cf. *ἵππος*).

Τετίημαι.

La dernière étymologie est celle de M. Brugmann, qui, comparant *cūra* pour *coisa*, pose une racine *k₂eis-* (avoir du souci).

Contre cette hypothèse j'oserais conjecturer que *-τιη-* reflète le latin *quiē-* dans *quiē-sco*, *quiē-tus*, et que l'idée première de *τετιημένος* est assez exactement celle de l'allemand *eingeschüchtert* « rendu silencieux par intimidation », en ajoutant toutefois pour le grec : « (par intimidation) ou par un déplaisir, un froissement quelconque ».

On dira que l'idée de *bien-être* qui éclate partout dans *quiē-sco* est éminemment contraire à notre supposition. C'est là certainement l'objection principale. Il n'en est pas moins vrai que *quiētus* a donné *coi* que nous n'employons qu'en parlant d'un silence impliquant quelque situation désagréable.

Τετίημαι serait donc à l'origine « je me tais, je me tiens coi (par chagrin, par humiliation, par appréhension) », d'où le sens historique « j'ai le cœur serré; je suis abattu ». Il est à remarquer

animal, ramification non encore mentionnée de la racine qui nous occupe. Le lit. *tarpà* « prospérité, bonne santé » est identique avec l'anglo-s. *þearf* dont il a été question plus haut.

que les personnages dits dans Homère *τετιημένοι ἦτορ* (*τετιηότι θυμῷ*) manifestent leurs sentiments principalement par le silence :

I 30 : δὴν δ' ἄνεω ἦσαν τετιηότες υἷες Ἀχαιῶν.

Θ 444 : αἰ δ' οἶαι Διὸς ἀμφίς, Ἀθηναίη τε καὶ Ἥρη
ἦσθην, οὐδέ τί μιν προσεφώνεον, οὐδ' ἐρέοντο.
αὐτὰρ ὃ ἔγνω ἦσιν ἐνὶ φρεσὶ, φώνησέν τε·
τίφθ' οὕτω τετήσθον, Ἀθηναίη τε καὶ Ἥρη;

Dans ce dernier passage, on est presque tenté de traduire tout directement par « pourquoi *si taciturnes?* . . . »

Ἐπιτηδέες.

Parmi beaucoup d'exemples nouveaux à citer à l'appui de la loi grecque *des trois brèves* (voir *Mémoires Graux*, p. 737 seq.), se trouve *ἐπιτηδέες*, depuis longtemps expliqué par *ἐπὶ τάδε* (*ad hoc*). Hésychius donne la forme significative *ἠπιταδές· ἐπιτηδέες*, où, la première voyelle subissant allongement, on voit par compensation la troisième demeurer intacte.

Περί = ὑπερι.

Le même principe des trois brèves permet de supposer *περί* comme continuation légitime de **ὑπερι*.

Non à la vérité s'il s'agissait d'un trisyllabe ordinaire, car brève finale vaut longue. Mais une préposition, mot proclitique, peut être considérée comme ne faisant qu'un avec le mot qui suit, ce qui assimile la troisième brève à une troisième brève *intérieure* et donne comme solutions également régulières du primitif **uperi-pántōn* : 1° *περὶ πάντων*; 2° *ὑπὲρ πάντων*¹.

Περί, dans l'emploi archaïque bien connu :

Ἄλλ' ὁδ' ἀνήρ ἐθέλει περὶ πάντων ἔμμεναι ἄλλων

serait donc un mot distinct de *περί* *autour* = scr. *pari*.

¹ Ἰπέρ peut donc s'expliquer comme modification grecque de l'ancien **uperi*, lequel survit en tous cas dans le type *ὑπεῖρ ἄλα* (= *ὑπερj ἄλα*, comme l'a montré M. Wackernagel). D'autre part, le sanscrit *upar*, concurremment à *upari*, rend cette explication inutile en établissant l'existence d'une double forme indo-européenne **uperi* et **uper*. L'instabilité proethnique de l'i étant un trait de la finale du locatif (indien *rāgāni* et *rāgān*, grec *αἰFε(σ)ί* et *αἰFές*) donne à penser que *upar(i)* avait la qualité de *locatif d'un nom* quelconque, et, de fait, en sanscrit classique *upar* ainsi qu'*antar* sont couramment composés avec un nom, comme étant noms eux-mêmes, ce qui n'arrive, autant que j'ai pu l'observer, pour aucune autre préposition : *sōpānōpar* « au-dessus de l'escalier »; on ne pourrait pas dire *sōpānānu*, *sōpānābhi*, etc.

C'est le même (υ)περί qui règne dans les composés comme περιμήκης = ὑπερμήκης, et qui reparait plus tard en des traces isolées, comme περιορᾶν = ὑπερορᾶν (non synonymes, mais assurément fort voisins de signification).

Il n'y a toutefois jamais rien de définitif à espérer sur ce terrain mouvant du sens des prépositions. Περιμήκης, qui semble favoriser grandement notre hypothèse, n'en offre pas moins une analogie frappante avec le lituanien *per-saldūs* « trop doux » et le latin *per-magnus*; or il est certain pour la forme latine, probable pour la forme lituanienne¹, qu'elles n'ont rien de commun avec *uper(i).

Ἡνία.

Le mot *nez* avait en indo-européen pour forme forte *nās-* (lat. *nāsus*, lit. *nōsis*, scr. *nās-* et *nāsā-*), conséquemment *ūs-* pour forme faible. La continuation régulière d'un *ū* initial est une question sur laquelle on peut hésiter presque dans chaque langue, mais qui ne laisse cependant guère de choix, en grec, qu'entre *vā* et *áva-*, sporadiquement peut-être *áv-*.

Un primitif *ūs-io-m « chose qui tient au nez » donnerait donc en grec *ἄνσιο- ou ἄνᾶσιο-; mais ce dernier, en vertu de la loi des trois brèves, se réduirait lui-même à ἄνσιο-. Le produit régulier de ανσιο- sera en ionien ηνιο- et en dorien ἄνιο- (cf. *ἔφανσα, ἔφηνα, ἔφᾶνα). Ainsi τὰ ἡνία (dorien ἄνία) peut passer pour être *la bride passée au museau du cheval*.

Nous tenons à constater, pour éviter le reproche d'une étymologie artificielle, que nous n'avions pas connaissance, en supposant cette origine, du scr. *nāsyam* (et *nasyam*) signifiant « la bride servant à mener le bétail »², et que nous ne connaissons même ce mot, que pour l'avoir cherché dans le dictionnaire de Pétersbourg sur le soupçon tiré de ἡνία.

Le lituanien *apj-nasris* « bride sans mors » est moins remarquable en ce que *nasraĩ* a pris dans cette langue le sens de « gueule, bouche ».

Ὄκρυβεις.

Il reste malgré tout assez probable que l'indo-européen oriental scr. *açru-*, lit. *ašarà*, est le même mot que l'occidental δάκρυ,

¹ Je dis simplement probable, car Kurschat pour le lit. *per̄*, Bielenstein pour le lette *pār*, font, chacun de son côté, cette remarque identique que la préposition ne signifie pas à travers, comme on est enclin à le croire, mais : en passant par dessus, ce qui rappelle ὑπέρ.

² Peut-être une bride attachée à un anneau traversant le cartilage nasal de l'animal, comme on fait encore aujourd'hui pour les taureaux dangereux.

lacrima, got. *tagr*. Dans le cas où on aurait une première raison sérieuse de douter de cette identité, nous proposerions de rattacher l'homérique *ὀκρυβείς* à l'indien *acru-*. L'emploi de ce mot (autrefois confondu avec *ὀκριβείς*) ne correspond à aucun de ceux de *κρυβείς* ou de *κρυερός*, et coïncide en revanche avec ceux de *δακρυβείς* : *πόλεμος ὀκρυβείς* et *πόλεμος δακρυβείς*, jamais *πόλεμος κρυβείς* ou *κρυερός*. Le passage qui fait difficulté en apparence est celui où Hélène dit, en parlant d'elle-même : *ἔμοῦ κινὸς . . . ὀκρυοέσσης*. Mais ici même, le mot *κρυοέσσης* détonne si on le substitue, et l'on préférerait certainement quelque synonyme de *δακρυοέσσης* — non pas au sens de « perdue dans les larmes », malgré *κλαίουσα τέτηκα*, Γ, 176, — mais au sens d'*objet lamentable*. Le souvenir du sens premier était en tous cas effacé dès les temps homériques; mais la façon d'employer le mot peut remonter très loin en arrière.

Υγιής.

Décomposé en *ύγ* + *ιής*, le mot donne un suffixe de forme énigmatique, joint à une racine qui n'est pas beaucoup plus claire. On conviendra qu'il n'y a rien de particulièrement frappant dans le rapprochement traditionnel d'*ύγιής* avec véd. *ugrá-* dont le sens exact est : *doué d'une puissance redoutable* (presque le grec *δεινός*).

En adoptant l'analyse *ύ* + *γιής*, on aurait dans le second élément un congénère de *βίος* « vie », avec *γ* au lieu de *β*, à cause de l'*u* qui précède, comme dans *βου-κόλος* contre *αι-πόλος* (*Mém. Soc. Ling.*, VI, 161).

Le premier élément peut être compris de trois façons :

1° Comme étant le sanscrit *su-*. Type **su-g₂íves-* « ayant vie bonne »¹. La formule de salut usitée en prenant congé de quelqu'un, *ύγίαίτε* « portez-vous bien » serait le pendant de l'allemand *lebe wohl, leben Sie wohl*, proprement « vivez bien ».

2° Comme équivalent du zend *yavaē-* dans *yavaē-gí-* « éternellement vivant ». *Yavaē* peut se rapporter, soit à la racine du scr. *yuvan-* « jeune », soit à celle de *āyus-* « âge, éternité », deux racines qui d'ailleurs n'en font probablement qu'une. Le composé *yavaē-gí-* rappelle d'une part *ύ-γιής* et de l'autre *αι-ζηοί* « les

¹ Ce qui peut s'entendre en deux sens différents. Ou bien « plein de vie, ayant toute sa vitalité ». Ou bien « menant bonne vie, observant l'hygiène » (*εὖ-δίαίτος*). La seconde interprétation se recommanderait peut-être par le seul passage d'Homère où le mot se rencontre : *μῦθος ύγιής* (Θ 524) « avis sain et sage, parole exprimant le parti le plus sage à prendre ».

jeunes hommes», dont le second membre se retrouve dans $\mu\omega\upsilon\zeta\eta\omicron\nu \cdot \delta\lambda\iota\gamma\omicron\beta\epsilon\iota\omicron\nu$ (Hésychius)¹.

3° Comme reduplication de g_2iw- . Type $*g_2j\ddot{u}-g_2iw-es-$ bientôt réduit par dissimilation à $*j\ddot{u}g_2iwes-$ ².

Le latin *fons jūgis* « source toujours vive », sur lequel nous nous réservons de revenir ailleurs, n'exclut que la première de ces trois explications. Il est, selon toute probabilité, proche parent d' $\upsilon\gamma\iota\eta\varsigma$.

P. S. On a supposé dans ce qui précède $-\gamma\iota\epsilon\sigma- = \gamma\iota F-\epsilon\sigma-$. Il serait également réductible à $-\gamma\iota j-\epsilon\sigma-$ de la racine plus courte et synonyme g_2ei- . Nous y gagnerions de pouvoir invoquer les sens lituaniens de g_2ei- : $g\ddot{y}j\ddot{u}$ (*gijaũ*, *gýti*) : 1° « vivre » (*gýti arĩ mirĩti* question de vie ou de mort); 2° revenir à la vie, se guérir», *iβ-gijusi ronà* « plaie guérie, cicatrisée », *gaj-ũ-s* « salutaire », cf. slave *go(j)iti* « guérir » (causatif du même verbe, gardant, en serbe, à ce que m'apprend M. Möhl, le sens plus primitif de *faire vivre* (une plante). La dernière de nos trois hypothèses ($*g_2j\ddot{u}g_2iwes-$) n'aurait plus alors qu'à être rayée, la présence d'un *u* dans le redoublement n'étant naturellement admissible que s'il en existe un dans la racine.

χ, φ , pour *ks*, *ps*.

Le grec n'offre nulle part $\xi\psi$ devant consonne, et comme cependant il existait à l'origine des groupes tels que $-ksn-$, $-kst-$, $-psn-$, $-pst-$, on est amené à se demander par quoi ils sont remplacés actuellement. Plusieurs formes semblent indiquer que c'est $kh\ ph$ ($\chi\ \varphi$) qui succède régulièrement à $ks\ ps$ en pareille position :

1° Devant nasale ou liquide. — Le mot $\tau\acute{\epsilon}\chi\upsilon\eta$ ne peut vraisemblablement se rapporter qu'à la racine *teks-* « construire avec

¹ C'est peut-être aussi dans cette direction qu'il faut chercher la clef du cypriote $\mathcal{F}ais\ \zeta\acute{\alpha}\nu$ « à perpétuité ».

² Nous regrettons de ne pouvoir ici justifier par le détail chacune des formes que nous faisons prendre à la racine « g_2iw ». Il faudrait montrer comme quoi le groupe fondamental est $g_2j\ddot{u}w\acute{a}-$ ($\beta\iota F\acute{\omega}\nu\alpha\iota$), comme quoi ce groupe a régulièrement pour forme faible $g_2j\ddot{u}-$, comment enfin ce $g_2j\ddot{u}-$ fait très secondairement $g_2j\ddot{u}w-$ devant voyelle. Bornons-nous à constater l'existence historique de $g_2j\ddot{u}$ dans le désidératif indien *gũ-gýjũ-sa-ti* « il veut vivre », qui se lit soit dans le *Çatapatha-brāhmaņa*, soit dans l'*Āitarēya-brāhmaņa*.

Maintenant, comme l' \acute{u} et l' \grave{u} primitifs restent deux phonèmes complètement distincts, malgré toutes les tentatives de MM. Osthoff et Brugmann pour les confondre, il est certain que l' υ bref d' $\upsilon\gamma\iota\eta\varsigma$ est une circonstance assez défavorable à la restitution ($g_2j\ddot{u}-g_2iw-es-$).

artⁿ (*tepō*, τέκτ-ων, pour *teks-ōn, etc.). Il serait donc pour *τέξνᾱ. Le mot λύχνος ramené à *λυξνος trouve, en ce qui concerne les consonnes, un appui dans le zend *raoxšna* «lumineux» (le nom de Roxane) qui passe à bon droit pour identique avec lat. *lūna*, *losna*. Il y a quelque chance pour que ὄγχνη «le poirier» (quoique apparaissant sans digamma *Odys.* η, 120) soit le même mot que lit. *vinkβna* «l'érable». On s'expliquerait de même les cas tels que *πλοχμός*, qui reposerait, non sur *πλοκ-μός*, mais sur *πλοκ-σμός¹.

2° Devant *t*. — Exemple très certain : ἐφθός valant *ἐψτός (ἐψ-ω, ὀψ-ο-ν)².

On remarque ce fait curieux que φτ venant de ψτ donne un autre produit que le φτ ordinaire qui se réduit à φί (*γραπίός*) : opposition qui repose peut-être sur une simple différence chronologique, mais plus probablement sur une différence de traitement, en ce sens que *-pst-* n'aurait jamais engendré φτ (*pht*), mais πθ (*pth*), d'où résultait nécessairement en grec φθ.

Comme on le voit, la forme ἐκτός «sixième» n'a jamais été pour «ἐξτός» qui aurait fait «ἐχθός» (ou «ἐχθός»). Elle répond au v. haut-all. *schto*, sans *s*. La question est autre pour ἐκκαίδεκα, de composition toute récente.

Attique -ρη- pour -ρᾱ-.

Notre confrère, M. Meillet, signalait l'autre jour l'irrégularité de l'attique κρήνη (dor. κράνᾱ), avec η en dépit du ρ qui précède. Comme cette anomalie se répète pour εἰρήνη (dor. εἰράνᾱ) et Κυρήνη qui s'appelait Κυράνᾱ d'après les inscriptions locales, on est conduit à poser que att. -ρᾱ- ne reste -ρᾱ- qu'à condition qu'il n'y ait pas à la syllabe suivante un second ᾱ prêt à se changer en η. Dans ce cas très particulier, l'attraction du second ᾱ-η triomphe de la résistance de l'*r*, et entraîne le premier. Rien de

¹ En regard de *λοξός* et *luxāre*, on a χ dans *λέχριος* (et *λικριφίς* peut avoir κ pour χ par dissimilation); mais nous hésitons à rétablir un groupe aussi insolite que *-ksr-*. Le groupe *-ksl-*, beaucoup moins rare, se cache peut-être dans *κίχλη* ou *ἰχλη* «la grive» auquel Hésychius connaît une troisième forme *ἰσκλη*, qui serait simplement une autre solution donnée au primitif *(κ)ικσλᾱ (cf. la finale *-slā* des noms d'oiseau allemands *ansel*, *drossel*?). Nous ne tenterons pas de rapprocher *αἰφνω* de *αἰψα*, vu la forme *αἰφνω* qui paraît garantir une parenté avec *ἐξαπίνης*.

² Peut-être aussi *διφθέρα* pour *δεψτέρα de *δέψω* «tanner, etc.». Le présent *δέφω*, qu'on trouve concurremment à *δέψω*, a pu sortir analogiquement de formes perdues comme *δεφθός* pour *δεψτός.

Ἐχθρός pourrait passer pour représenter *ἐξ-τρός (*exterus*) «l'étranger», si l'on n'avait *ἀπέχθομαι*, *ἐχθος*, etc.

tel dans *κρᾱτήρ*, parce qu'ici l'η de la seconde syllabe est un η originnaire.

Πειρᾱτής pour *πειρᾱτας* est postérieur à la période attique.

-υμνο- pour -ομνο-?

Le groupe -ομν- en grec semble subir changement en -υμν-. Ce phénomène n'est peut-être attesté par aucun exemple absolument probant; mais on doit remarquer au moins le fait négatif que -ομν- ne se trouve nulle part, si ce n'est dans *θμνυμι*, où la répugnance ordinaire de la langue pour deux υ consécutifs ne pouvait manquer de préserver l'ο. Προ-μνηστῖνοι, en sa qualité de mot composé, ne saurait constituer une exception bien sérieuse.

Les exemples présentant -υμν- pour -ομν- ont malheureusement tous, nous venons de le dire, un côté discutable.

1. Πρύμνος en regard de *πρόμος*¹. L'exemple sera tout à fait valable pour qui admet que *πρόμος* se compose de *πρό* + *μο*. Il ne l'est pas au même degré pour qui pense plutôt que *πρόμος* sort directement du mot indo-européen **pr̥m̥nos*, got. *fruma*², avec la même anomalie du vocalisme que dans *ἔσδομος* = **septim̥mos*. L'υ de *πρύμνος* n'apparaît alors que comme une voyelle hystérogène développée sur η et qui n'a jamais eu besoin de passer par ο. L'action du groupe -μν- ne consiste plus à changer ο en υ, mais à déterminer le son υ chez une voyelle en train de naître, et qui, laissée à elle-même, eût donné soit ο, soit α³.

2. Νώνυμος en regard d'ὄνομα. Alors même qu'on n'aurait pas *νώνυμος*, *δυσώνυμος*, etc., nous sommes ici encore devant une voyelle de timbre indécis, le second ο de *ὄνομα* valant ¹ indo-européen.

¹ L'alternance des suffixes est comparable à celle qui se produit dans *δίδυμος*, *δίδυμος*, ou *ἀπάλαμος* en regard de *παλάμη*. Je dois dire à ce propos que -μν-, soit ici soit dans d'autres formes, me paraît être le représentant grec de -μ̥j- (contrairement à la doctrine de M. Osthoff, selon laquelle -μ̥j- donne -vj-) : de sorte que *πρύμνος*, pour **πρόμνος* (ou *πρηγνος*), remonte plus anciennement encore à **πρόμ̥jos* (ou *πρη̥jos*). Le phénomène est tout à fait semblable à celui qui fait que le tchèque *město* (c'est-à-dire *m̥jesto*) se prononce aujourd'hui *m̥jesto* (plus exactement *m̥hjesto*). Telle est du moins la prononciation constante aux environs de Kolin. Cf. d'ailleurs π̣1 pour π̣j dans π̣1ύω, etc.

² Ou **pr̥mos* (valant **pr̥m̥nos*) d'après anglo-sax. *forma* et lit. *p̣ir̥mas* (auquel cas le -ρο- de *πρόμος* serait celui de βροτός = scr. *m̥rtás*, ἡμβροτον = ἡμ̣ρ̣τον : dans les trois cas après labiale). Mais l'existence de **pr̥mos* est douteuse, car *p̣ir̥mas* suppose exactement **p̣ir̥m̥os* (cf. scr. *p̣ir̥vas*), ce qui n'est plus la même forme, et l'anglo-s. *forma* peut venir d'une métathèse de *fruma*.

³ C'est ainsi que le k vélaire de **w̥lk̥os* a déterminé l'évolution de l'ο vers -λυ- au lieu de -λα : (F)λύκος.

3. Γυμνός semble, par une interversion quelconque, provenir de *nog₂nos (scr. *nagnas*; l'ö, dans *nogvidos, *nūdus*) ou de *mog₂nos (zend *magna-*), mais soulève toute espèce de questions particulières qui donnent au problème une forme compliquée.

4. Αἰσυμνήτης et αἰσυμνητήρ : d'étymologie incertaine, mais paraissant cependant reposer sur αἰσο-μνη¹. Contre cette origine de l'υ, on peut alléguer la variante αἰσητηήρι, Ω 347, d'ailleurs énigmatique en tout état de cause.

Lituanien *kūmstė* «le poing».

Dans le slavon *peštĭ* «poing», -st- ne peut pas reposer sur -k₂t- qui donnerait -št-. Mais il peut venir : 1° de -st-; 2° de -k₁t-; 3° de -k₁st-, et 4° de -k₂st-.

Les formes germaniques (v. haut-all. *fūst*, thème *fūsti-*) ne laissent de choix qu'entre la troisième et la quatrième hypothèse : car *pustis donnait «*funst*», et *puktis donnait «*fūht*»; seul *pukstis engendre régulièrement *funχstiz, *fūhst, et enfin *fūst* (comme *mist* «le fumier» de *mihst = got. *malhstus*). Le germanique enseigne que le *g* slave est ici pour *h*, non pour -en-; il n'établit rien quant à la qualité palatale ou vélaire de la gutturale.

La parenté probable avec *penk₂e «cinq»² engage toutefois à écarter l'hypothèse de -k₁st- et à poser exactement : *puk₂stis comme la forme slavo-germanique du mot *poing*.

Ce k₂ était nécessaire pour expliquer le lituanien *kūmstė*, de *kumpstīā-, sorti lui-même de *punkstīā-, par la même interversion que dans *kepū* = sl. *pekā* «je cuis».

On a -un- pour -in- (*u*), comme plusieurs fois devant gutturale, notamment dans *ugnis* «feu» (pour *ungnis), indo-eur. *ūgnis.

F. DE SAUSSURE.

¹ -μνητήρ peut régulièrement représenter -vunthēr (cf. *Ἀγαμέμνων*, *Mém.*, IV, p. 432), et *vunthēr* serait la régulière formation en -thēr à tirer de la racine dissyllabique *veme-*, si l'on adopte ce que j'ai cru pouvoir établir ailleurs (*Système des voyelles*, p. 269 et suiv.). On obtient de la sorte une bonne étymologie d'*αἰσυμνητήρ* qui lui confère le sens d'*αἰσο-νεμέτωρ*. Il n'y a qu'une difficulté, c'est que l'η ne vaut pas η, mais ā d'après les inscriptions, comme celle de Mégaré, Caucr, n° 109. Or, selon le principe rappelé tout à l'heure, une racine dissyllabique grecque comme *veme-* ne peut avoir que *vμη-* pour forme faible, tandis que *vμā-* nécessiterait *vεμā-* dans la forme forte. Quelques racines ont toutefois un vocalisme flottant : *τέμε-νος*, *τέμā-χος*, ce qui permet d'attendre soit *τμη-* soit *τμā-* dans la forme faible (en fait, on a *τμā-*). Si *veme-* doit être rangé parmi ces dernières, le groupe -*vμā-* peut passer, malgré son ā, pour l'état réduit de ladite racine.

² Cf. scr. *pañktis* «la rangée des cinq doigts», d'où généralement «une rangée», valant indo-eur. *penk₂tis ou *penk₂stis.

GLOSSAIRE MOYEN-BRETON.

(SUITE.)

C

Cabell toucceq (chapeau de crapaud), champignon Nom. 85, pl. *quebell touçceguet* 70, 100; pl. *qebell-touçzecq*, van. *qabeleü-touçzec*, Gr.

Cabitenn, capitaine, Cms.

(*Cachet*), *cahet*, C v. *teil*.

Caff, cave, Cms.

(*Caffout*), *queffet*, vous trouvez, B 575.

Caillaraff, souiller de boue, Cb v. *fanc*.

Caledenn, l. *callus*, cor, Cms, Gr., *-den*, Nom. 227, de *calet*, dur; cf. fr. *durillon*.

Calquen eugen, nerf de bœuf, Nom. 136, cf. moy. br. *calch*, veretrum; voir *Rev. celt.*, VII, 156; VIII, 36. De là *calqennet*, frappé de nerf de bœuf, *Trajedi Moyses*, Morlaix, 1850 (à la suite de *Trajedi Jacob*), p. 200, 201.

Camb, chambre, f. : *teir* — Cb v. *ty*.

Cammaff, courber, boiter, Cms.

CAMPY, intérêt de l'argent, usure, Gr., cf. s. v. *prêter*; *voar campy* (bailler) à usure, Nom. 206, *voar camby* (argent pris) à intérêt, 202; *kampi*, m. Gon., du gaulois latinisé *cambium* (cf. fr. *change*); cf. irl. *lucht gaimbin*, usuriers. Sur le changement de *b* en *p* après une consonne, cf. *Rev. celt.*, VII, 145 et suiv. Un doublet phonétique de *campy* est le moy. bret. *quem*; *kemm*, m. change, troc, Gon.; *ober quem oc'h quem*, troquer, Maun.; vann. *quem-oh-quemp*, mesure pour mesure, *quem*, m., choix, l'A., *quem oh quem* « troc, troc », Chal. ms., *quemb*, différence, *Officeu*, 84, 176. Il y a en breton d'autres doublets du genre de *campy* — *quem(b)* = **cambion* : tels sont (*comps e*) *cusuli*, chuchoter aux

oreilles, Maun., moy. bret. *cusul*, conseil, auj. *kuzul*, du lat. *consilium*; moy. br. *materi*, matière, auj. *mater*, du latin *materia*, etc. Cf. moy. br. *fizy*, *fizi* (en une syllabe) et *fiz*, fie-toi, il se fie, *Rev. celt.*, IX, 381; vann. *discléri*, *Off.* 130, *disclæri*, 164, il déclare; moy. br. *dyscler*, impératif *disclaer*; vann. *heli*, il suit, moy. br. *heul*; vann. *e hum boéni*, il s'efforce, *Off.* 118, en trécorois *e poagn*, par *gn* doux; moy. br. *na pariuri* et *na paiur*, ne te parjure pas. Voir *outraig*.

Can 2, gouttière, C, pl. *-you*, Nom. 142, 144; *can*, vallon 231, pl. *-you*, Gr.; *can*, CANOL, canal, Gr., *canol*, Nom. 239 id., *quenaule*, pl. *eu*, chenal, l'A., *Suppl.* (du lat. *canālis*).

Cannat a neuly « parole ou annonce de louange », Cb v. *quimyngeadez*; *cannadur*, l. *legatio*, Cb v. *laes*; id., pl. *ou*, *you*, ambassade, commission, Gr.

Canoenn, chant, Cms., entre *cannat* et *canon*.

Canon, g. id., l. *tormentum*, Cms., du fr.

(*Cantuet*), *cauet*, centième, Cms, avec un signe d'abréviation sur l'a.

CAP, cap ou tête, pointe, en v. bret., *Ann. de Bret.*, II, 245, mot resté dans la locution trécoroise *war gab i rer* qui se dit, par exemple, d'un chien assis, et qui est analogue à *war benn i c'hlin*, à genoux, litt. « sur la pointe de son genou ». Du lat. *caput*.

Carboucl, escarboucle, Cb v. *glouenn*, du v. fr. *carboucle*.

Carch, charge, Cms. — *Cardinal*, g. id., *cardinaléz*, cardinalité, Cms.; entre ces deux mots il y a un article qui semble être *cardinner* (ou *cardinier*?), l. *hic cardinurbi*. — *Cargueréz*, farciement, l. *farcimen*, Cb v. *farsaff*.

CARNOU *rouncèet*, les sabots des chevaux, Nom. 182, sing. *caru*, Cartulaire de Landévennec 38, *qarn*, Gr., gall. *caru*, pl. *au*, gaul. **carnu* (= lat. *cornu*), d'où *κάρνυ-ξ*, trompette.

(*Carr*, charrette), *carer*, l. *rotarius*, Cms, entre *carre* et *carres*; *qarrer*, charron, Gr.

Carrac, g. *carraque*, c'est une grande nef, Cms; gall. *corwg*, irl. *curach* = *curuca*. Voir Stokes, *Remarks on the celtic additions to Curtius' Greek Etymology*. . . , Calcutta, 1875, p. 8, et Devic, *Dictionnaire étymologique des mots d'origine orientale* (réimprimé à la suite du *Supplément de Littré*), s. v. *caraque*.

CARREC, rocher, écueil, pl. *kerrec*, Pel., auj. id., f.; v. gall. *carrece*, v. irl. *carric*; cf. v. irl. *cloch*, f. pierre, grec *κρόκη*, lat. *calx*, bret. moy. *croguenn*, écaille, etc. (Windisch).

Un ancien *c* primitivement entre voyelles devient dans les langues bretonnes *c*, *g*, et dans les idiomes gaéliques *ch*; un ancien *cc* donne, au contraire, en breton *ch*, et en gaélique *cc*, *c*. Il n'y a donc identité entre *carrec* et l'irl. *carric* qu'autant que l'un de ces mots serait emprunté à l'autre. Mais cette explication, donnée par M. Thurneysen, *Keltoromanisches*, 96, n'est nullement probable, parce que le celtique avait à la fois les deux suffixes *-icos* et *-iccos*, qu'il employait concurremment, après les mêmes racines : *Litavicos* et *Litaviccos*. De même pour les autres suffixes, comme *Litucios* et *Lituccios*, et pour les racines; cf. Z², 171, 172. *Carrec* est dans le même cas que *blonec*, saindoux, cf. irl. *blonac* : il a un suffixe par un seul *c*, tandis que son correspondant gaélique en a deux. Mais, dans l'intérieur même des langues bretonnes, on trouve de ces sortes de doublets :

Moy. br. *groach*, vieille femme = **v(i)racc-*; et *groec*, pl. *groaguez*, femme = **v(i)raci-*. Le v. irl. *fracc* répond à *groach* pour la forme, et à *groec* pour le sens;

Bret. du xiii^e siècle *Kenec*, éminence, *Rev. celt.*, VII, 58, en 1316 *Quenec* (-*Ysac*), Rosenzweig, *Dictionnaire topographique... du Morbihan*, p. 308, gall. *cnwc*, *cwnwc* = **cunuc-*; et v. br. *cnoch*, br. moy. *quenech*, *knech*, léon. *kreac'h* = **cunoc-*, v. irl. *cnoc*. Cf. gallois *tywyll-wg* et *tywyll-wch*, obscurité;

Bret. du xiii^e siècle *-odec*, *-ozec* (-*ozauc*, *-ozoc*), homme marié, chef de maison, *Rev. celt.*, VII, 205, irl. *aithech* = **[p]oticos*, cf. grec (δεσ)ποτικός; et *-ozech* (-*ozouch*), ibid., auj. *ozec'h*, *ozac'h* = **[p]oticcos*, plur. *ezec'h* = **[p]oticci* (pour le *z*, voir *gouzavi*);

Moy. br. *callouch*, auj. *kalloc'h*, (cheval) entier = **callucos*; et bret. mod. *qellecq*, *qellocq* id. Gr., v. irl. *caullach* = **calluācos*; bas léon. *gaoloc'h* Gr., *gaoloc'h* Gon., qui a de grandes jambes = **gabluccos*, et cornouaillais *gaolek*, irl. *gablach* = **gablācos*, *Rev. celt.*, VIII, 36. D. Le Pelletier donne, au mot *bâr*, un proverbe où *gleborac'h*, liscz *gleboroc'h*, mouillé, rime à *barroc'h*, comblé; il voit à tort dans ces mots des comparatifs : ce sont des variantes de *gleborek*, *Rev. celt.*, III, 68 = gall. *gwlyborog*, et de *barrek*, ibid., 66. A *gleboroc'h* comparez la terminaison de *guidoroc'h*, dernier né.

Le moy. br. *houch*, porc = **succos*, le moy. br. *buch*, vache = **boucca*; cf. lat. *suculus*, *bucula*, de **sucos*, **buca*; voir Brugmann, *Grundriss*, II, 248, 250, 251. Voir aussi *clogoren*, *hubot*.

Carres, g. chavreau, *Cms*, entre *carer* et *cart*, qui est suivi de *carv*, cerf. C'est probablement un doublet de *quarreau*, carreau, C, mais formé du pluriel fr. *carreaux* (voir *bahu*, *flambes*, *aïneset*).

De là le nouveau singulier (proprement singulatif) *vn quarresen*, un carreau, Nom. 138, pl. *carresennou*, *ibid.*

CARZAFF, curer (les dents), Nom. 176, *carzer*, cureur (de latrines), 324; *carzdent*, cure-dent Gr., tréc. *karzañ*, curer, gall. *carthu*; voir *argarzi* et *scarza*.

Castaing, *Cms*, entre *cassoni* et *castell*; châtaigne?

CASTR-egen, *castren*, nerf de bœuf; « quelques-uns . . . disent aussi (*castr*) d'un nerf de taureau » Pel.; *castregenn*, pl. *ed*, et *castrenn*, pl. *ed*, ou, nerf de bœuf, Gr.; *castret mat* « (un homme) entier, tout frais », Nom. 272, *kastret* « qui a les reins forts », en cornouaillais (Troude); *digastret* (porc) châtré, Nom. 33; gall. *castr* « horse's organ of generation ». Je pense que ces mots viennent du lat. *castrare* : la différence des sens entre *castratus* et *castret* serait semblable (mais inverse) à celle qui sépare *plumatus* de *plumé*. On trouve au xiv^e siècle le nom breton *Castreuc*, *Ann. de Bret.*, II, 529; cf. *an Callouch*, en *Calloch*, 528, et le nom actuel, *Quellec*.

Cauel, berceau, *Cms*, v. *bandenn*.

Cauernn, caverne; **cauet**, cage, l. *cauea*, *Cms*; *caoüed*, f. Gr., *caoüet*, Nom. 35, du latin *cavitas*?

-ce. Le *Cms* écrit ainsi les mots suivants qui, par ailleurs, finissent ordinairement en -cc : *abstinence*, *abundance*, *accordance*, *arrogance*, *assurance*, *audiance*, *avarice* (v. *chetiff*), *balance*, *bece* (*vece*, s. v. *charronce*), *beniuolance*, *Boece*, *boubance*, *cace*, *cence*, *cheuance*, *Clemence*, *coce*, *concupiscance*, *conscience*, *constarace*, *depandance*, *dice*, *disaccordance*, *disciplinace*, *discordance*, *dispance*, *doetance*, *douce*, *edefice*, *esperance*, *essence*, *experiance*, *face*, *fallace*, *finance*, *Galice*, *grace*, *Grece*, *groce*, *hace*.

Cedulennic, (petite) cédule, *Cb* v. *protecol*.

Ceffn, moutarde; en marge : *cezo*, *Cms*; *sezu*, Nom. 92, *sein*, *Chal. ms.*, v. *seneué*.

Certen, certain, certes; 1^{re} syll. rime en *art B 597* (cf. J 68, v. 7); c'est le même mot que le tréc. *zaltin*, avare, regardant (proprement sans doute « exact, minutieux », comme *piz*); cf. *Rev. celt.*, IV, 170.

Chamois, g. id. — **Champaingne** -agne, *Cms*. — **Champart**, *Cms*, entre *chamois* et *champ*; *champard*, *campars*, champart, droit seigneurial, Gr. — **Chanc** -e. — **Chandelor** -eure. — **Chapell** -e. — **Charnel** (péché) *charnel*, *Cb*. — **Charreter** -ier. — **Charronce**,

vesce. — *Chastelen*, g. id., *Cms.* — *Chauffaut*, g. chauffaux, l. *machina*, *Cms* (échafaud), *chaffot*, *Cb* v. sig, *chaffôt*, *Nom.* 128, 132. — *Chommidigaez*, station, *Cc*, -*guez*, *Cb*, v. *arretaff*.

CHUFERE, hydromel, tréc. (*Rev. celt.*, IV, 150), de *cuséré*, employé en français par Brizeux, et qui semble venir de *kufr* (*Barz. Br.*, 46) comme le van. *coustelé*, gageure, de **coustl*, gall. *cywystl*. *Kufr* est une métathèse pour **kurf* = corniq. *coref*, *coruf*, gall. *cwryf*, v. irl. *cuirm*, gaul. *κοῦρμι* (lisez *cürmi*), grécisé en *κόρμα*, et latinisé en *curmen*, Du Cange.

Cierg, cierge, *Cb* v. *quentaff*, du fr. — *Cimant* -ent, *Cms.*

-*cion*. Le *Cms* donne cette terminaison aux mots suivants, qui ailleurs finissent en -*tion* : *allegacion*, *appari-*, *appella-*, *assigna-*, *colla-*, *confirma-*, *constella-*, *constitu-*, *contempla-*, *decep-*, *delecta-*, *delibera-*, *descrip-*, *diffini-*, *discre-*, *dispensa-*, *disputa-*, *dissen-*, *dissimula-*, *distribu-*, *diuina-*, *epyloga-*, *estor-*, *excusa-*.

Ciuelenn, g. ciuelle, *Cms.*

Claffhat «débilitier ou être malade», *Cb* v. *sembllet*, *klañvaat*, tomber malade, *Trd.*; *cliffjen*, les malades, *Cathell*, 31, gall. *cleifon*; **CLANDY** lazaret, *Nom.* 128; m. maladrerie, xvii^e s., *Bull. de la Soc. polymathique du Morbihan*, 1871, 1, 149; = gall. *clafdy*, hôpital.

Claffier, clavier; *Am.* v. *stoc*; du fr.

Cleauet, entendre, *Cms.*

Cleffiff, boiter, *Cms.*

Cleihat, g. gauchart, l. *mantinus*, *Cms.*

Cleret : *guin* — «pimant», *Cb*, du fr. vin *clairet*.

Cleusen, (vieil) arbre creux, doit être séparé de *cleuz*, fossé, et venir du franç. *creux* (= b. lat. *croesus*), puisqu'on dit en tréc. *kleuzen*, (vieille) femme décrépite, *kleuz*, creux (*cleus*, van. id. Gr.), mais *kleû*, fossé. Voir *blaouah* et *cleuz*.

Cleuz, fossé, gall. *clawdd* = **clād-*; un autre dérivé de la même racine, sous la forme **clād-*, est *claz*, l'endroit... où l'on cesse de bêcher, ce qui fait une fosse ou crevasse; *claza*, couper la terre, faire une tranchée, *Pel.*, van. *claouein*, *clauouatt*, creuser, l'A., é *zivouguen clahuét*, ses joues creuses, *Voyage misterius de inis er Vertu*, Vannes chez J. M. Galles, p. 141; gall. *cladd*, *claddu*. Pour le changement de *z* en *ou* et *u* demi-consonnes, cf. le verbe van. *spaouein* l'A., *spaouein* (et *spahein*), Gr. = léon. *spaza*, tréc. *spañ*, *spahañ*, gall. *ysbaddu*, du lat. *spado*; *tiuein* atteindre, *Chal. ms.*, = léon. *tizout*; voir *bez*.

Clezeu, *cleze*, *cleau*, *glaive*, Nom. 183, *cleu*, 184, pl. *clezeyer*, 309.

Climichat, pleurnicher, *Cms*, de *clem*, se plaindre, avec la terminaison française *-icher*.

Clocucc, sourd; le *Cms* a *clouce*, avant *cloch*.

Clonet, g. claye, l. *hec cleda*; *clodeat* (herser), *Cms*.

CLOGOREN «bouteille ou bouillon» (sur l'eau), l. *bulla*, Nom. 221, *clogor*, yeux du fromage, 61, *clogorennaff* «vessier» (la peau), 276; auj. *klogoren* ampoule, bulle, gall. *clogoren*, bulle, *clogor*, ampoule. Même racine que bret. *kloc'h*, cloche. Pas de difficulté pour le sens : une ampoule s'appelle familièrement «une cloche», et en gallois *cloch y dwfr*, litt. «la cloche de l'eau», veut dire «bulle sur l'eau».

Quant à la forme, *clog-or(-en)* est dérivé (cf. *coloren*, *guido-roc'h*) de *cloc-*, b. lat. *cloca*, variante de *clocc-* (bas lat. *clocca*, moy. bret. *cloch*, fr. *cloche*); comparez *bouguenn*, joue = **buc-* à côté de *boch* = l. *bucca*, fr. bouche; *cachet* = *κακιάω*, et *cagal*, crotte = **cacul-*, cf. *κακιάω*, lat. *caco*; *bach*, croc = gaul. *becco* (fr. bêche), et *beguec*, pointu = **becācos* (M. Thurneysen pense que le bret. *bec* vient du français); *nach*, nier, cacher = **nacc-*, et *nacat*, cacher, refuser, de **nag-ha* pour **nac-ha*, cf. gall. *nagu*, nier. Nous avons parlé, au mot *carrec*, de divergences entre le breton et l'irlandais, provenues de ces doublets. En voici d'autres exemples :

Moy. br. *luchedenn*, éclair, de **lucc-* pour **luc-* = v. irl. *lóche* (lat. *lucens*), cf. *luguerniff*, briller = **luc-ern-*, v. irl. *lócharnn*, lat. *lucerna*;

Cornouaillais *loc'h*, étang, marais, Pel., de **locc-*, pour **locus* = v. irl. *loch*, lat. *lacus*, cf. moy. br. *laguenn*, lac, fosse = **lac(u)-inna*;

Moy. br. *techaff*, je fuis (gall. *techaf*), de **teccam* pour **tecami* = v. irl. *techim*. La variante régulière **teg-* ne se trouve plus dans les idiomes bretons. Inversement, le v. br. *buc*, mou, auj. *boug* = **bucos*, et l'irl. *bocc* = **buccos*. Voir *carrec*, *hubot*.

Closaff, *clossaff*, enclore, enfermer, **clossier**, g. enclosseur, l. *inclusarius*, Cb v. *quenderchell*; **clotur**, clôture, v. *quae*. Du fr.

Clouar, tiède, et souvent «doux, miséricordieux»; cf. van. *ur sèl cloar*, un regard miséricordieux, *Canenneu aveit er mis Mari*, p. 22; *er huérhiès cloar*, la douce Vierge, *Boquet-lis*, 16, 18.

Cloutegelofie, l. *gariofilus*, *Cms.*, du fr. *clou de girofle*; cf. *tach*

girofl, Maun.; *genoflenn*, *taich genofl*, Gr.; *giroufle*, *giloufle*, l'A. girofle; *giraufilé*, m. violier ou giroflier, *gilouflée*, f. giroflée l'A.; *genofflen*, pl. -*offl*, œillet, Maun.; *genoflen*, pl. -*offl*, giroflier, œillet, -*offlès*, giroflée, Gr.; Borel donne *genoufriere* « un œillet de gyroflée », forme qu'il a dû emprunter à quelque patois français. Cf. en Hainaut *généflée*, giroflée, wallon *jalofrène*, œillet (Littré); v. fr. et rouchi *genofe*, *genofre*, girofle (Scheler). Nous avons vu s. v. *bez* des exemples bretons du changement de *r* en *n*. Ici il a pu se faire un mélange des formes venant de *giroufle*, *giroflée*, avec celles venant de *genièvre*, *genévrier*; cf. *genoflecg*, œilletterie, lieu planté de différents œillets; *genévreg*, genévrier, Gr.; *gwézen jinofr*, « sabbine, espèce de genévrier », Du Rusquec. Le *Nomenclator* donne : *taigou genofl*, clous de girofle, 72, *genofl*, œillets, 80, « girofille iaune, l. *viola lutea*, Plin. », 94, et *geneura* « geneure ou genieure, l. *iuniperus* », 105.

Coabren, *couabren*, 2 syl., ciel, peut ne pas venir de *couffabrenn* pour **com-oabl*-, mais bien d'une variante **co-obl*-. Autres contractions analogues, où le son *o*, *w* se maintient : moy. bret. *coezffuiff*, s'enfler, léon. *koëvi*, 2 syll.; *concoez*, étranguillon, *coruo*, profit (*Dict. étym.*, p. 103); tréc. *koaize* (être sur son) séant, 2 syl. = *coasez*, *coase*, van. *coaïse*, Gr., de **co-assed* (moy. br. *asez*, siège, repos). Voir *coëvenn*, *convoc*, *coustelé*. Sur la relation de **com-oabl* et **co-obl*-, voir *couff*.

(*Coaill*), *coiall*, caille, *Cms*. Le bret. a gardé l'*w* ancien (ital. *quaglia*), comme dans *coacha*, cacher, van. -*cheiñ*, Gr., peç. trég. *koach* (ital. *quatto*, pressé) et dans le van. *coüailheïñ*, cailler, Gr.; *coaillein* l'A. (ital. *quagliare*). — **Coanticq**, joli, Am., v. *mistr*.

(*Coat*, bois), *quoat*, C v. *azr*; **coadyc**, petit bois, **coadus**, plein de bois, *Cb* v. *forest*.

COAZA, van. *coaheïñ*, consumer, diminuer... à force de bouillir, Gr.; *cöaza*, diminuer, déchoir, périr, dépérir, Pel.; tréc. *koahañ*, diminuer, s'affaïsser; gall. *coethi*, raffiner, de *coeth*, purifié, raffiné, du lat. *coctus*.

Cocic, petit curculion, *Cb* v. *preff*.

(*Coazrell*), *cozrell* « carrel de soliers », *Cms*, **hoazrellaff**, semeller, l. *solero*, *Cb*, *Cc* v. *sol*.

COC'HEH, balle (d'avoine), peau, pellicule (de fruits, etc.), taie (sur l'œil), petite crème qui se forme sur le lait doux chauffé, Pel., *koç'hen* f. écorce extérieure, croûte légère; au fig., extérieur, apparence, Gon.; probablement du lat. *concha*, comme le franç. *coque*, *cocon*; cf. gall. *cwch*, *cychedd*, concavité, *cychu*, couvrir. Voir *couc'h*.

COËVENN, crème, Gr.; *coaveenn*, f. et m. l'A.; tréc. *koavon*, f., 2 syll., de **co-* et d'un correspondant du gall. *hufen*, crème? Le moy. bret. *couezaff*, faire la lessive, tréc. *koue*, lessive, 2 syll., cf. gall. *cyweddu*, arranger, semble prouver que le son *o* ou *ou* de cette préposit on peut subsister en breton, même quand il n'y a pas contraction; ce qui appuie le rapprochement fait par M. Thurneysen entre le breton *koc'hu*, halle, moy. bret. *cochuy*, « cochue » (haut bret. *cohue*, halle) et le gall. *cy-chwyf*-, agitation. Voir *coabren*. Le gall. *huf-en* = **saim-* répond à l'allemand *seim*, mucilage, crème, vieux haut allem. *seim*, *saim*, miel vierge, comme l'a montré M. Rhys, *Lectures on welsh philology*, 2^e éd., p. 99; cf. aussi le grec $\alpha\dot{\iota}\mu\alpha$ (Fick, et Brugmann, *Grundriss*, II, 348).

(*Coezaff*), *cozaff a vhel e penn da quantaff*, choir de haut, la tête devant, C b v. *trabuchaff*.

(*Coezff*, enflure), *coezaff en bouzellou*, Cms.

Coffat, ventrée, portée, Cc v. *guenell*, auj. id. m.

Coffinonou *lien*, g. chaussement de lin, Cc, *caffinonou*, Cb; pl. de *cophinon*, chausson, Cb, Cc v. *archenat*, *coffignon*, Gr.; dans la Suisse romande *cafignon*, souliers de lisières, v. franç. *escafignon*, escarpin, God.

Cogitation, g. id., pensée, Cb v. *pridyri*. — **Col**, colle, **colaff**, coller, Cb v. *ghudaff*. Du fr. — **Colery** (se) mettre en colère, Cathell, 17, *coleret*, irrité, 24, auj. id., du fr.

Collater, g. collateur, l. *collectarius*. — *Collaterall* -al, Cms.

Colofenn, paille; — *guenan*, ruche, Cms; *colo*, paille, Cb v. *guinyenn*.

COLOREN, noix de terre (bunium), Pel., pl. *kéler*, Gon., pet. Trég. *kert*, gall. *cylor*, irl. *cularán*, *Rev. celt.*, IX, 228, cf. H. de Villemarqué, *Les bardes bretons*, 105, 184, 185. De **carul-an-*, cf. grec $\kappa\acute{\alpha}\rho\upsilon\upsilon\omicron\nu$, noix, etc.? D. Le Pelletier donne aussi *crann*, qui peut venir de **car-ann-*, et qu'il explique ainsi : « espèce de noix de terre, ou racine noueuse et entrelacée, que l'on dit être bonne pour guérir les panaris... Ou dit *crann doüar*, noix de terre, *crann lann*, noix de lande... *Crann*... signifie aussi la racine de la fougère, restée en terre après que la tige est coupée. »

Comander, v. i. *gourchemen*, Cms, **commandement**, g. id., Cc v. *gourchemenn*. — **Combat**, combat, Cathell 13, **combaty oute**, combattre contre eux, 14, auj. id., du fr. — *Commanant pe que-maes* (louage). — *Commin*, *coumin*, cumin. — *Compaignnon* -agnon, f. -*aingunes*, Cms; *caffout compaignnuez guerches*, corrompre pu-

celle, Cb v. *luxur*. — *Comparageaff*, comparer, *comparation*, g. id., l. -tio, Cms. — *Compos*, (cousin) germain, Cb v. *germen*, auj. id.

Comps, *drouc* — médire; *drouc compser*, médisant, Cb v. *tennaff*; *compset*, parlé, Cms; *compsabl*, (parole) raisonnable, Cb v. *logician*; *compserez*, l. verboritas, v. *guer*; *compsus*, disant de bouche, v. *guenou*.

Conciergery -rie Cb v. *mestr*. — *Concubinabl* -naire, l. -nalis; -iner -naire, f. -ineres, dim. -ineresic Cb v. *serch*. — *Conformite*, g. id., Cb v. *furm*. — *Conioent* « conjointure », -et « conjoint », *conioentus* « coniuittiff », l. compagineus Cb v. *joentaff*. Du fr.

Connerj, c'est propre nom, l. *hic gonerus, ri*, Cms.

Conniff et *conicl*, lapin C, *couniff*, Cms.; *conniff* et *conniql*, Gr.; auj. *konifl*, Trd. (pet. trég. *koñif*) et *konikl*, Trd. Le rapport de *conicl* à *koñif* se retrouve entre le v. bret. *cornigl* « corneille », du latin *cornic(u)la*, et le trécorois *ar c'hornif*, Ricou, *Fablou*, 1828, p. 14, 75, 123; *ar gornif*, 14 (2 fois), 75 (*ar c'horneil*, 14, 75, vient du français; cf. *cornailen* « cornille », Maun.). Ce ne sont pas là des doublets phonétiques, car *koñif* ne peut venir du lat. *cunic(u)lus*, ni *kornif* de *cornicula*. Mais il y a eu échange entre deux suffixes latins d'emploi analogue, -i-c'l- et -i-b'l-; *conniff*, *koñif* = **cunib(u)lus*; *kornif* = **cornib(u)la*.

L'échange inverse se montre dans le v. br. *guinuclou* « épieux », qui vient du bas lat. *venaculum* pour *venabulum*. On trouve en bas lat. *acetabulum* et *acetaulum* « vinaigrier »; *duciculus* et *ducibulus*¹, fausset = bret. moy. *doucil*, v. fr. *douzil*, gall. *dwsel*. Serait-ce un commencement d'explication pour certains doublets embarrassants dans les langues romanes, par exemple vieux français *amiracle* et *amiraste* « émir », franç. *racler* et *rafler*, *renâcler* et *renifler* (en Berry *renicler*, Littré; van. *renaflein*, *renifler*, Chal. ms.)?

Le mot *écornifler*, comparé à la variante *escornicher* = **excornicare* (?), n'indique-t-il pas **excornib(u)lare* pour **excornic(u)lare*, comme *ronfler*, comparé au v. franç. *ronchier* = *rhoncicare*, indique **ronb'lare* pour **ronc'lare*? Notons, à ce propos, que le breton *rufla*, rapproché par M. Scheler du français *ronfler*, se rattache bien plutôt, tant pour le sens que pour le vocalisme, au mot *renifler*. Le breton n'ayant pas de mot qui commence par *rn*, aura adouci la prononciation familière *r'nifler* en **rifla*, d'où régulièrement *rufla* (*rufla*, *renifler*, respirer fortement; *rufla* « humer »),

¹ « *Ducibulo* . . . ubi legendum *Duciculo* », Du Cange. On voit que cette correction n'est pas nécessaire.

P. Grég.). Le mot breton qui veut dire « ronfler » est *roc'hal*, emprunt direct au latin *rhoncare*¹.

Cf. aussi *crucibulum*, v. fr. *croissel*, bret. moy. *creuseul*. Voir *founill* et *paluhat*.

Consideration, g. id. Cb v. *ententaff*; *consideriff*, considérer, Cb v. *sellet*, Nom. 224.

Constantin nobl, Cms. — **Consulter**, consul, Cb. — *Contel*, couteau, Cms., *coutell*, *countell*, Nom. 184, pl. *countellou*, 157, et *cantill*, D. 152 (rime *ill*), van. *couteëlleu* et *quenntéle* l'A., gall. *cyllyll* = lat. *cultelli*. — *Contemply*, contempler, Cathell 5. — **Contrainy**, contraindre 13, *contraignez*, tu contrains 14, *-gne*, contraindrait 19, du fr. — **Contrefort**, g. id., Cms, du fr.

Contrepoint. *Ober* — contrechanter, l. *occino*, Cb; du fr. *contre-pointe*.

Contreslec, l. *h(e)c matrix*, Cms, entre *contre* et *contrefort* (l's est donc peut-être pour *f*).

Contronec, plein de vers, Cms.

Conuinquet, convaincu, Cathell, 13, du fr.

Convoc ar vilin, piquer le moulin; *convoc ar melin* « battre le moulin », Maun.; *convoc*, *conhoc*, piquer avec le marteau une pierre dure, afin de lui donner la forme requise; et aussi une meule de moulin, Pel.; *convocq ar vilin*, part. *convocqet*, lever la meule pour la piquer, Gr., s. v. *moulin*; = gall. *cyfhogi*, aiguïser. Le bret. a aussi les formes contractées : *couga* « battre le moulin », Maun.; *couga ar vilin*, part. *couguet*, Gr., *conk*, Pel., qui peuvent se rapporter à une variante ancienne commençant par *co-* et non par *com-*; voir *coabren*.

Coq, g. id., ou *jau*, ou *jal*, ou *gal*, Cms, auj. id., cf. b. lat. *coccus*.

Corden, corde, Cms, v. *chap*; pl. *querdeynn*, Cb; *quordennou* et *querdinn*, Nom. 213.

Cornandonn, g. id., ou *nain*, Cms, après *cornet*; *cornandoun*, Nom. 267; *corrandon*, Ca, *coramandon*, Cb, Cc; = « nain de ruisseau », (*cor-handon*, *cor-nandon*), et « nain du ruisseau » (*cor-andon*, *cor-'n-andon*)? Le trécorois *hañdon*, m., source, vient de **nantu-n-*, cf. gaul. *nanto* gl. valle, *Nantu-âtes*, etc. (voir bret. moy. *ant*, raie, au *Dict. étym.*). Le gall. *cornant*, ruisseau, ravin

¹ Le wallon *r'nonfler* « renifler » paraît un mélange de *ronfler* et de *renifler*, comme le français *joufflu*, de *joue* et de *giffle* (cf. genevois *gifflard* «joufflu»).

arrosé = *cor-nant*, petite vallée (cf. *cor-lyn*, petit étang, etc.) et est composé comme *cor-nand(-onn)*, *corr-and(-on)*. Cf. Le Men, *Rev. celt.*, I, 227; Loth, *Annales de Bretagne*, III, 144.

Cornhart (cornard); *cornadis*, cornardise, l. *imbellia*, *Cms*, v. *coton*.

Cornouec (*auel* —), al's *auel mor*, *Cms*, *avel gornaucq*, *cornaucq*, *cornaouëcq*, van. *cornocq-isél*, ouest, vent d'occident, Gr.

Corsset, corset, *Cms*.

Coruen, *Cms* (tourbillon).

Coruoadur, profit, *Cb* v. *profit*.

Cosgor, famille, *Cms*.

COÛARH, *coarh*, chanvre, van., Gr.; *couarh*, m. l'A.; v. br. *coarcholion*, gl. *canabina*; cornique *kûer*; gall. *cywarch*, cf. *Ann. de Bret.*, II, 533.

(*Coubl*). *Vnan á ve soupl á coublou* « joueur de souplesse, faiseur de soubresauts », Nom. 322; *coupl-cam*, chevronneau, soliveau, pl. *couplou cam*, l. capreoli, 143; *couboul*, coin de bois qu'on fait entrer de force dans le centre d'une meule de moulin, Pel., gall. *cwpl*, chevron, cf. *Rev. celt.*, VII, 311.

COUC'N « couverture de rûche, soit peau, écorce, planche ou paille, etc. », en Léon, Pel.; *kouc'h*, m., « consiste ordinairement en un toit en paille non tressée, disposé en cône », Gon., gall. *cwch gwenyn* alveaire, *cwch*, bateau, du lat. *coucha*; voir *coc'hen*.

Couff, mémoire; gall. et corniq. *côf*, = **co-me(n)*-; cf. v. br. *commin*, gl. *annalibus*, pluriel d'un nom formé comme le lat. *commin-iscor*. Le rapport de *commin* à *couff* est donc le même que celui de *quemaes* à *queuaes* « conuenant ou champ », *Catholicon* = **com-mag-* et **co-mag-*; voir *coabren*.

L'n du bret. moderne *koun*, souvenir, plus rarement *kouñ* selon Troude, *koun* et *kouñ*, Gon., *couñ*, Gr., n'a pas la même origine que l'n de *commin*: c'est un son qui était d'abord tout nasal et qui s'est dégagé de *ff* moy. bret. = v. br. *m*. D. Le Pelletier nous dit que *coûn* « sonne *Coûnh*, c'est-à-dire, *Coûm*, dont *m* n'a point le son plein, mais comme *n* suspendue par une aspiration presque insensible à l'oreille. Nous en avons des exemples en françois, où nous disons *Don* pour *Dom*, *Dain* pour *Dainm*, *Essain* pour *Essaim*, etc. ». Voici d'autres exemples d'n plus ou moins purs, de provenance semblable :

Vann. *han-azé* dans *ar é han azé* « à demi couché ou assis au lit », et pour le féminin *ar hi han-azé*, l'A. s. v. *séant*. L'h initiale,

mutation régulière de *k* dans la seconde seulement de ces expressions, s'est généralisée, comme le montre la première, cf. *hoareis* = *quadragesima* et *hinvis* = *camisia*. Il en est de même de *hanbuhé*, viager, l'A., qui est exact dans *ém han buhé*, pendant ma vie; *eid hi han buhé*, pour sa vie (à elle), s. v. *douaire*, et dans *eid er han vuhé*, pendant la vie, s. v. *installation*, *installer*, *ér han buhé*, id., s. v. *usufruit*, *usufruitaire* (cf. *é gan vuhé*, pendant sa vie à lui, au *Suppl.*, s. v. *morte-paye*), mais non dans *énn é han buhé*, pendant sa vie à lui, s. v. *usufruitier*. Cf. *eun antulér*, le chandelier l'A., à Sarzeau *enn añtulir*; van. *deu antulérr*, *Rev. celt.*, VII, 326, moy. bret. *cantoeller*, voir *coazrell*;

Caniblenn, nuage, pl. *canible*, l'A., à Saint-Mayeux *konaben*; *counouabr*, Pel. = **com-oabr*, cf. *ar c'hounabr*, Gr.; moy. bret. *couffablen*, etc. (*Rev. celt.*, VII, 313);

Kenep, Pel., *qeneb*, Gr. (jument) pleine, de **com-eg-*; cf. gall. *cyfab*, *cyfebr*, *cyfebol*, et bret. *keflue*, *keule*, Pel., *qeufte*, *qeule*, Gr., *queustè*, Nom. 33 (vache) pleine, gall. *cyflo*. D. Le Pelletier remarque que *kenep* «seroit mieux écrit *kemep* ou *kevep*, ou enfin *kénhep*, qui est plus du bon usage». Les deux premières formes qu'il propose sont purement étymologiques, mais la dernière représente une prononciation réelle, analogue à celle de *coûnh*, dont nous avons vu plus haut la description;

Kenwalen, ragout, Pel., de **com-hoalen* pour **com-haloen*;

Léon. *karann*, j'aime, *ounn*, je suis, etc. Gon. (tréc. *karañ*, *oñ*) = br. moy. *caraff*, *ouff*, de **caram*, **oem*; petit Tréguier, *d'eign*, à moi = moy. br. *difff*; *dibeign*, manger, van. *débrein*, Gr., *dai-brein* l'A. = moy. br. *dibriiff*, v. br. *diprim*, etc.

On trouve rarement, en moyen breton, *aff* rimant avec *an* : *bezaff* — *en stat man* Nl 72, *traman* — *guellafu* H 11, *aman* — *guellhafu* 2.

Le développement de plusieurs de ces *n* provenant de *ff* a été sans doute favorisé par diverses analogies : ainsi *ken-* est une forme du préfixe *com-*, *con-*, phonétiquement justifiée devant une dentale, et *karann*, *ounn* peut avoir subi l'influence de l'imparfait *karenn*, *oann*. A côté de *an-coff-hat*, oublier, il y avait en moy. br., comme on l'a vu, un mot *ac-coffn-echat*, de **an-co-mn-*, qui se rattache à une forme plus complète que *couff*, et qui prouve l'ancienneté du léonais *añ-koun-ac'hat*. Il est bien possible que ce composé ait influé sur le simple, *koun* pour *kouñ*. On lit *couffahat*, se rappeler, Cb, v. *memorial*;

Couffabrenn, nue, est pour **gev-oabl-*, à peu près comme *qeufte* (vache) pleine, Gr., pour **kev-leue*; cf. *keflue*, Pel. D. Le Pel. nous a conservé la forme la plus complète *counouabr*; voir *couff*.

Il est difficile de croire que le moy. bret. n'ait pas eu des formes analogues à **couffoabr-*, puisqu'on trouve en v. bret. : *camadas*, gl. *habilis*, de *com-adas*, v. irl. *comadas*; et en bret. mod. :

Kavazez, m. Trd., Gon., *cavasez*, Pel. (qui attribue cette forme au vannetais), *cavasez*, *cavase* Gr. «(être sur son) séant»; cf. *kevasez*, *kefasez*, Pel., de **com-assed*;

Kavaillen, tout mets mal apprêté, Trd.; *qavalenn* et *qevalenn*, soupe, Gr.; léon. *kevalen*, mauvaise soupe, Pel., *queualen*, soupe, *quevalen*, brouet, — *mat*, bonne chère, Maun., *quesfallen*, du jus, Nom. 55; de **com-hal(o)en* (vann. *halenn*, sel, cf. *Rev. celt.*, VIII, 509);

Quiuïlin, coude, -at, coudée, Maun.; *qeffelin*, -ad, Gr.; gall. *cyfelin*, de **com-elin*;

Qivyoul, plaintif, mot de Léon, Gr.; *kivioul*, brusque, bourru, fâcheux, farouche, incommode, Pel.; proprement «volontaire», de **com-ioul*; cf. v. br. *aiul* gl. *ultro*. Le Gonidec ne connaissait pas ce mot par l'usage; cependant l'auteur du *Supplément aux dict. bret.*, Landerneau, 1872, donne *kivioul*, incommode, p. 89;

Na gryflusk ket, ne bouge pas, *Gwerz. Br. Iz.*, I, 132; moy. br. *queulusquiff*, mouvoir, de **com-lusc-*. Voir *qevatal*.

Le fait a lieu, du reste, avec une autre forme du celtique *co-*, *com-*, *con-*, dans le moy. br. *quinizyen*, offrir, *quennigaf*, j'offre; gall. *cymygaf*, de **con-d-uc-am*; moy. br. *condon* = pl. *koundouniou*, profondeurs, Trd. (*an mesou coundoun*, jachère, Nom. 234, *doüar coundoun*, id. Gr.), de *doun*, profond; *cunuc'ha*, gémir, Pel., cf. gall. *uch*, soupir, bret. *huanad*. Peut-être le mot *cunuda*, se plaindre à la manière des poules, Pel., est-il composé de même avec bret. moy. et mod. *yudal*, crier, hurler, van. *udein*, gall. *udo* (cf. bas léon. *cunugenn*, injure, Gr.).

De même dans des mots venus du latin : *cundui*, conduire, Gr. Voir *coujornn*, *qivigea*.

Couffaut et *jointur*, tout vng, *Cms* = corrique *chefals*, membre, gall. *cyfaillt*, v. br. *Comalt-car*; cf. gall. *cyfallëu*, joindre? Ceci paraît plus probable que de supposer dans *couffaut* quelque erreur pour *coumbant*, nœud (des plantes), Nom. 76, *coumband*, pl. *coumbanchou* «neu de tuïau de blé, de roseau, de cannes», Gr.

Coufforcher, couvre-chef, *Cms*; cf. *couffuerchez* et *couricher*.

Couhadic, petite pluie, *Cb*, v. *glau*.

Coujornn, dans *senyff e cornn coujornn ornet*, var. *couviorn*, P. 275, vers qui veut dire, je crois, «sonner de sa belle (et)

magnifique trompette», ou bien «de sa trompette *magnifiquement ornée*», est identique à l'adj. *coujourn*, par lequel le P. Grég. traduit les mots «propre», «(personne... bien) ajustée», «alerte» et «dispos»; Troude donne encore comme cornouaillais *koujourn*, propre, dispos, bien portant. Cette forme moderne indique que dans *coujorn* l'y se prononçait j, cf. *conjur*, conjure, dans le même poème (*Buhez mabden*), str. 241. La première syllabe de *coujorn*, *koujourn*, est la préposition *co-*; le second élément *-jorn*, *-journ*, paraît se retrouver dans *jourdoul*, sain, mot du haut Léon selon le P. Grégoire. *jourdoul* serait pour **diurnatulus*, diminutif de **diurnatus*, dérivé du lat. *diurnus*; et *coujorn*, *koujourn* viendrait de **co-diurn(et)*. Cette association d'idées rappelle la locution familière «beau comme le jour».

Quant à l'apocope supposée qui, d'un participe **codiurnet*, aurait fait tirer l'adjectif *coujorn*, *koujourn*, c'est un procédé assez fréquent, dont voici des exemples : moy. bret. *achiu* et *achiuet*, achevé, aujourd'hui *achu*, *achuet*; *a lum* (lisez *alum*) et *alumet*, allumé, auj. id.; *arriu* et *arriuet*, arrivé, auj. *arru*, *arruet*; *fournis* et *fournysset*, accompli (fourni), auj. id.; *digor* et *digoret*, ouvert, auj. id. Le choix entre ces doubles formes est loin d'être toujours indifférent, cf. Hingant, *Grammaire*, p. 85, 86. Pour exprimer un état plus ou moins durable, on se sert de l'adjectif : «il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée» se dit, en petit Tréguier, *red e d'eun ór beañ dyór pe zèret*. Par conséquent l'emploi où s'est fixé *koujourn* justifie sa forme adjectiv.

Nous avons vu que *coujorn* peut être un adverbe dans le vers qui nous l'a conservé. Le mot *fournis* se trouve employé ainsi, en moyen-breton; comparez, en petit Tréguier, *trémén* «plus de» : *trémén ugen' 'la*, plus de vingt ans = *ugen' 'la tremenet*, vingt ans passés. Voir *ac'hubi*.

(*Couloux*, *couls* aussi bien que), *colous*. — *Count*, compte, *-aff*, compter. — *Courrater* (entremetteur) *Cms*; *courranter* H, 11, doit être pour *courrauter* (courtier de chevaux, Nom. 316). — *Courtoisy* -ie, *Cms*.

(*Courz*) pl. *touser an courzou*, tondeur. Nom. 319 (cf. *Ancien théâtre françois*, t. X, Paris, 1857, p. 353; *Ann. de Bret.*, 164, 165). Du lat. *cadurdum*.

COUSTELÉ, f. gageure, l'A.; van. *coustete*, *coustle*, léon. *clautle*, *clautre* Gr., *klaoustré*, f. Gon., cf. gall. *cywystl*, de *co-* et *goestl*, gage. Pour la contraction, voir *coabren*.

Dans les formes non vannetaises, la préposition *co-* est devenue *cla-*, par suite probablement de la fusion de doublets *coustle* et **clouste*. Cf. *kruflusk*, bouge! pour *keflusk*; voir *couffabrenn*.

En vannetais, le même phénomène est arrivé au second élément de *coustle*, qui est *gloëstr*, vœu, Gr., *glæstre* l'A. = br. moy. *goestl*, resté dans les autres dialectes; cf. fr. *esclandre* = v. fr. *escandle*, lat. *scandalum*. On peut ajouter les exemples suivants :

Cornouaillais *fustl* et *fustr*, fléau pour battre le blé; — *prenestr*, fenêtre, Gr., de *penestr* et *prenest* (lat. *fenestra*); — *baltramm*, fronde, Gr., *baltam*, *batalm*, Gon., *battalm*, Nom. 186, *betalm*, Gr. de *baz*, bâton, et *talm*, fronde, comparez la formation du gall. *ffon dast*;

Alfo, délire, rêverie d'un homme qui a le transport; *dre* — brusquement, sans considération, trop chaudement, Pel.; cornou. *alfo*, *elfo*, délire, rêverie d'un malade, Gr., *alfô*, m., cornou., Gon.; *alfôï*, tomber en délire, en fièvre chaude, rêver, Pel., Gon.; *alfoï*, *elfoï*, *beza alfoët* ou *elfoët*, Gr., *a[l]fôet*, Pel. *Alfô* peut avoir subi l'influence du mot *fo*, ardeur; mais je crois qu'il a la même origine que le vannetais *arfleu*, fureur, l'A., colère, rage, *Buhé er s.*, 88; *arflehuein*, être en fureur, *arfleuein doh*, s'acharner sur, l'A., *arfleuas*, il irrita (une lionne), *Bu. e. s.*, 102; *arfleuet* (taureau) furieux, 732, (mer) irritée, *Guerzenneu*, 164, *memes ean arfleïet* « je lui ai donné la poussée », Chal. ms. Cette origine commune de *alfo* et *arfleu* me semble être le français *affres*.

Pour la métathèse de deux consonnes consécutives, dans *alfo* pour **afro* (cf. espagnol *olvido*, oubli), comparez : *mytra* (*et meurta*), myrte, Gr.; moy. bret. *ogrou*, orgues; voir *chufere*. Le rapport de *alfo* à *arfleu* = *affres* rappelle celui du moy. br. et léon. *ogrou* au vann. *orglezeu* = *orgues*, mais il est possible que l'l de *orglezeu* vienne du second r d'une forme **orgres* = lat. **organos* (cf. *ordre* = *ordinem*). Il y a métathèse aussi dans *en em acourti*, s'accoutrer, D 110, pet. Trég. *kourtaj*, accoutrement, à moins que l'origine de ces mots ne soit **acculturare*, comme le suppose M. Scheler; alors *acourti* pourrait être pour **acoultri*.

En dehors des cas où agit la métathèse, il ne manque pas d'exemples bretons d'r ajoutés sous l'influence d'un autre r ou d'un l : *iardrin*, jardin, Nom. 236, trec. *jardrin*, *sardrinen*, sardine (haut br. *jardrin*, *sardrine*, cf. franç. *perdrix*); *arbricos*, abricot, Nom. 68, *couldry*, colombier, 133, moy. br. *coulmty*, léon. *gueltle*, *gueltre*, grands ciseaux, de *guelteff*, *Rev. celt.*, VII, 310, 311; van. *mirbiliag*, puérité, Chal. ms; dial. de Batz *bardrac'h*, *bardras*, f. battoir (en patois du pays « un *bardra* »; cf. poitevin *badras*, m.) = *battaras*, massue, Nom. 185, *battaras*, id. Gr., *bataraz*, f. id., Gon., du franç. *matras* (Thurneysen). Cf. *milfler* de *milfer* millefeuille, Gr., pour **milfel* (d'où gall. et cornique *minfel*), et *Étude sur le dial. de Batz*, p. 17.

Couetis, convoitise, -tus, convoiteux. — *Couuj*, repas, *Cms*.

Coznj, vieillesse, *Cms*.

Craff g. (manque); *contell crafferes*, l. *castapole*, *lis*, *Cms*, *criffyat*, gratter, *Cb*, v. *roïgnenn*; cf. *crassat*, Gr., gall. *crassu*, gratter, graver. *Craff* est identique à *craf*, égratignure, Pel., et à *craf-nados*, point d'aiguille, plur. *crefen-nados*, Pel. Ce pluriel est imité de ceux des anciens thèmes neutres en *men-*, cf. *Rev. celt.*, VIII, 525. La racine paraît être germanique, comme dans le moy. bret. *crapaff*, ancrer; cf. *craban*, griffe, *crabissa*, égratigner, *mont voar e craboççou*, aller à quatre pattes, Pel.; *crapin*, *crampinell*, f. *grappin*, Gr., *crampinell*, croc pour accrocher navires, l. *manus*, Nom. 153, au figuré « attrait », Gr., *krapinella*, harponner, Trd.

CRAI, trop fermenté, aigri; (pain) fait de blé échauffé dans le grenier, Pel.; van. *crè* (pain) qui n'est pas assez levé, Gr; gall. *crai* recens, infermentatus, rudis; *crai*, *croyw*, *cri*, azymus, Davies; cornique *kriv* cru, cf. v. h. all. *hrâo*, auj. *roh*, angl. *raw*, etc.

Crang, crachat, *cranchet*, cracher, *Cms*, entre *crapoëzenn* et *crapat*.

CRAËO nados, chas, trou d'aiguille, Pel. (*craoïen an nadoez* « l'œil de l'aiguille », Nom. 170; *kraouen-nadoz*, f. Gon., etc.), gall. *crau nodwydd*, irl. *cró snáthuide*, gaél. *crò snàthaid*, mannois *croae snaid-dey*. Ce mot subit parfois en breton l'influence de *clou*, ferrement (voir *Dict. étym.* s. v. *clou*). Je doute qu'il ait rien à faire avec l'italien *cruna d'ago*.

Createur, créateur, Cathell 21.

Cref, fort, (adj.), *Cms*; *creou*, rempart (litt. « des forts »), Nom. 239.

Creis, craie, *Cb*.

CRENIAL, *crenià*, *crainia* « se rouler à terre à la manière de certaines bêtes, et se dit aussi des hommes », Pel., *krégna* Gon., gall. *crain* jacere, volutare se, Davies, auj. *creinio*; *dygreinio*, ramper, *digrain*, action d'errer çà et là. De **c(o)r-an-ya-*, même racine que moy. bret. *crenn*, rond, v. irl. *cruind*; cf. grec *κλίινδω*, *κλίίω*. Voir *diascren*.

CRESQ (croissance, Gr.), *dre* — l. multipliciter, *Cb*. — *Creus-seul*, croissel, *Cms*.

Crezz, avaricieux, *creznj*, avarice, *Cms*. *Pep dez creny . . . so e teyg*, P 263, lis. *crezny* (la 1^{re} syll. rime à dez).

Crial, bucher, *Cms*. — *Crichen*, chrétien, *Cb*, v. *neuez*, van. *crichen*, Gr.

CRIDYENN, frisson, Gr., *cridden*, Nom. 267; v. br. *crit*, même rac. que *crenaff*, trembler.

Cris, g. crise, recours, Cms, entre *crisquiff* et *crisaff*; *crissaff* (recourser, rider, retrousser), Cb, v. *tronczaff*.

Cristoff, Christophe, Cms.

(*Crochem*, peau), pl. *crochennou*, Nom. 312, *crechin*, 109, 168, 311, *crechinner*, 112.

Croguen sant Jacques, coquille de saint Jacques, Nom. 46, pl. *creguin*, *creguing*, *creguinn*, 43.

Crouadur, créature, Cms; enfant, m. : *dou croeadur*, Cc, *dou croadur*, Cb, v. *guenell*.

Croum, courbé bas devant, Cms; *cromaff*, recourber, Cb, v. *pant*; *croummell*, anse, f. Nom. 159.

CUDEN, écheveau, Gr., Pel.; *cuchenn*, touffe (de cheveux), poupée (de lin), Gr.; gall. *cludyn*, boucle de cheveux, v. gall. pl. *cutinniou*, gl. *condylos*.

CUDENNÈC, sombre, surnois; *hurenneç*, id., et renfrogné; *hurenneç*, morne; *hurennein*, renfrogner; *hurenne*, nuage; *cludennereah* et *hurenneereah*, taciturnité, l'A.; vann. *cludennecq* (un homme) sombre, *hurenneecq* (un esprit) sombre, (le temps est) sombre, Gr., *hurunéq* (silence) farouche, *Voy. mist.*, 57.

En vannetais un *k* initial peut alterner quelquefois avec un *h*; cf. *candaiein* et *handaein*, persécuter, l'A., voir *couff*. Mais ici il semble y avoir une différence réelle entre les deux formes. *Hurenne*, nuage, rappelle le bret. *haillen*, brume, brouillard, Pel. (d'origine germanique, cf. l'angl. *haze*? on dit en haut breton *héré* dans le même sens), et le gall. *hudd*, ombre; quant à *cludennèc*, il serait composé de **co-hud-*, comme le gall. *cyhudd*, ombre. Le *d* et l'*r* alternant entre voyelles peuvent, en vannetais, tenir lieu soit d'un *d* celtique = *th* doux breton (*hidiü*, *hiriü*, aujourd'hui = *hizio*), soit, plus rarement, d'un *t* celtique = *d* breton (*hudu* et *luru*, cendres). Voir *coabren*.

Cudurun, tonnerre, Cc, v. *taul*, Nom. 222; *man curun*, *men cururun*, pierre de tonnerre, 252; *cludurunaff*, foudroyer, Cb, v. *foultr*.

Cuerfe, couvre-feu, l. *ignitegium*, Cb v. *tan*; *cuërfe*, *qeulfe* couvre-feu, léon. *sini qeulfe*, *senni quërfe*, sonner l'angélus du soir, Gr., du fr. Le *Ca* a *courefeu*.

Cuezaff, se repentir, Cb, v. *nichiff*, p. *quezet*, v. *azrec*; *cuezeudic*,

repentant, *Cc*, v. *pinigaff*, *cuezudic*, triste, *Cc*, *cuezudicat*, être triste, *Cb*, v. *ancquen*, **cuezus**, repentant, *Cb*, v. *pinigaff*.

Cuffaelez, douceur, *Cms*, v. *hegaratet*.

Cuytat, quitter, *Cms*, *cuyttat*, *Cb*, v. *pardonnaff*.

Cuntuyll, cueillir, *Cms*.

Curabl -able, *Cb*, v. *oignamant*. — *Curail*, g. id., *Cms* (couraille?). — *Curatorag* -age. — **Curieus** « g. curial, de court »; *ez curius*, l. curialiter, *Cb*, v. *les* (du fr. *cour*). — *Curunaff*, couronner, *Cb*, v. *palm*. — **Custot**, gardien, Cathell 28, v. br. *costad*-, du lat. *custos*. — *Custum*, coutume, *Cms*; péage, l. vectigal, *Cb*, v. *passaig*; *enem custumaff a bresel*, s'aguerrir, v. *marhec*. — *Cusuler*, un conseiller, *Cb*, v. *secreter*.

D

Da 1, à, adoucit l'initiale suivante : *dauihanaff*, au moins, *C*. *Dit* à toi, N 55, *dyt*, Nl. 560, *Gw*. v. *baz*; *d' oc'h* à vous, Jér. v. *cours*, *dihuy*, B 495, N 1550, J 7, 56, 117 (var. *dichuy*), 118 b (1^{re} syll. rime à *gueneoch*); *dezy* à elle, Cathell 6, 13, *dezi*, 9, 23, *dizy*, 13 (*deze*, 6, lis. *dezi*). — *Da*, particule verbale, avec le subj., *Dict. étym.*, p. 403; *Doe daz* (*dza*, *Cms*.) *saluo*, Dieu te salue, *C*, v. irl. *do*.

Da 2 : *da ebahyssaff*, (tu devrais) t'étonner, Cathell 5. Ce serait là un gallicisme, mais il est bien probable qu'il faut lire *da [hem] ebahyssaff*, comme *da hem maruaillass a grez* et *da hem maruail*, *ibid.*, cf. § 29.

DA, joie, plaisir, *Pel.*; *Damarhoc*, XII^e siècle = bon chevalier, *Loth*, *Ann. de Bret.*, II, 378; cornique et gall. *da*, bon; gaul. *Dago-vassos* = fr. « Bon-vallet ».

DAËL, dispute, *Gr.*; de **dazl*, v. br. *dall*, réunion, v. irl. *dál*, f., = grec **Δε-τλη*, cf. gaul. *Con-da-te*, confluent? Voir *ren*.

(*Daffar*, matériaux), *dafarou* ustensiles, *Suppl. aux dict. br.* 107; vann. *dafar*, matériaux, *Chal. ms.*, *daffar* (provisions), s. v. *nourrir*, et dans les phrases « (s'embarquer sans) *biscuit* »; « (avez-vous) de quoi », *ibid.*; cornique *daffar*, occasion, de *daz*- et lat. *parare*; cf. *Rev. celt.*, VII, 155.

(*Dal*, tiens), *derchel*, tenir, *Cms*, v. *chetiff*, fut. *dilchiff*, J 63 b, impér. *dilchyt*, 158; **dalchadur**, l. tenacitas, *Cb*.

Dalaes. *En dalaes*, B 148* ne veut pas dire « là haut »; la rime

en *es* montre que l'expression est différente de *dialahez*. C'est une faute pour *en palaes* « dans le ciel », cf. B 672.

Daleydiguez, oisiveté, *Cb*, v. *lent*, action de tarder, v. *diuezat*; **daleus**, tardif, v. *chom*.

DALLEDA, *daleda*, étendre des hardes, du blé, etc., au soleil, pour les faire sécher, *Pel.*; *daledaff* « nettoyer », dans un vieux dictionnaire, selon *Pel.*, qui pense qu'il faut entendre « faire sécher ce qui a été lavé, nettoyé ». De *d-az-* et *ledaff*, étendre.

DAM, *dem*, un peu, presque, dans *dam-gas* « presque haine », *dam-welet*, entrevoir, *Pel.*; *dem-c'hlas*, verdâtre, *demzu*, noirâtre, *demfauta*, fêler, *Gr.*, etc., v. br. *demgüescim*, gl. *conflictum*; gall. *dam-*, *dym-*, autour, mutuellement, de *do-* ou *to-*, *ambi-*.

DAMANT, souci, *Maun.*; plaindre quelqu'un, haute Cornouailles, selon *Grég.*; van. *demantein*, *damantein*, id.; *damanti*, van. *demantein*, se plaindre, *Gr.*; *demante*, id., *B. e. s.*, 104; du v. fr. *se démenter*; b. lat. *dementare*. C'est probablement la pensée de ce mot qui a fait écrire *menn namanthe*, B 296, je le payerais, au lieu de *amanthe*, voir *Dict. étym.*, s. v. *amantaf* (du fr. *amender*). La même confusion paraît se trouver aussi dans le vers *M'tamanto hi c'horf d'hi sec'het*, afin que son corps expie son péché, *Gwerz. Br. Izel*, I, 110.

DAMEUH, le « renuoy » du rayon, du soleil ou du vent; réfraction; — *en chaul*, — *en aiuel*, réfléchissement ou réflexion du soleil, du vent; . . . *a oura un — doh m'en deulagat* (les rayons du soleil qui tombent sur cette fontaine) « reiaillissent » contre mes yeux; *ober — es en duemder, el lagaden chaul*, répercuter la chaleur ou la lumière; — *ac er son*, retentissement, resson; — *er son*, un son réfléchi; — réverbération; *ober dameuh*, et peut-être *dameuhein*, réverbérer; *ober dameuh*, peut-être dirait-on *dameuhein*, réfléchir, quand un corps frappant contre un autre est repoussé, *Cbal. ms.* On y lit encore *dameuh* « répercussion de lumière, de vent, ou de chaleur », et l'auteur ajoute : « Je n'ai encoeur veu personne qui connoisse ce mot. Je ne sai par ou il m'est venu. » Il semble correspondre à un gallois **damwth*, de **do-am-gwth*; cf. *ymwthio*, se pousser. On peut comparer aussi le vann. *damouchein*, chiffonner, *Gr.*, = gall. **damwthio*?

Dançal, danser, *Am. v. fringa*; *dance*, danse; **danczadur** « trepissement », l. *strepitus*, *Cb*, v. *tripal*.

Daoust dit pete (lisez *pe te*) *a sacrificio . . . pe a anduro*, (choisis) : ou tu sacrifieras . . . , ou tu souffriras (des tourments), *Cathell* 23; *daoust did pe gowitzad da lezenn, pe vont er mor*. choisis : ou de re-

noncer à ta foi, ou d'aller dans la mer, G. B. I., I, 122, cf. 18; *daoust d' ac'h pe . . . pe*, choisissez : ou de . . . , ou de, 4, 6, cf. *Traj. Moyses*, 259, 306; proprement « [c'est] à savoir à toi, à vous ». Le verbe être est même exprimé dans *daoust ez eo dec'h-c'hui pe gik-gad, pe gik-ghujar*, littéralement « à savoir c'est à vous ou chair de lièvre, ou chair de perdrix », i. e. choisissez, ou du lièvre ou de la perdrix, G. B. I., I, 19. D. Le Pelletier a *dãoüst, dâust* (2 syll.) « c'est ce que nos Bretons disent, en donnant la liberté de choisir »; et *divis d' oc'h, deüs d' oc'h* « vous avez le choix », s. v. *divis*.

Les mots « à toi, à vous » peuvent aussi se sous-entendre, et l'alternative être remplacée par une interrogation de caractère plus général : *daoust péhini a gémérot*, voyez lequel vous prendrez; *daoust pétrâ a réot*, voyez ce que vous ferez, Gon.

Quelquefois aussi il n'y a pas d'interrogation réelle, et *daoust*, etc., veut dire simplement « n'importe », devant une expression semblable, pour la forme, à celles que nous venons de citer : *daoust pe en artiel an marou, pe en necessite arall*, soit à l'article de la mort, soit dans une autre nécessité, Cathell 30; *diust pe ozec'h pe gruec*, soit homme, soit femme; *djust pe dre occasion bennac ve*, par quelque occasion que ce soit (casuiste breton, Pel. v. *diust*); *diust pe quer bras, na pe quer caëzr benac vé*, quelque grand et quelque beau qu'il soit, D 23; *daoust petra reot*, quoi que vous fassiez, Troude; *daoustañ pegen krêñ e 'nn avel*, quelque fort que soit le vent, petit Tréguier; *deusto pêh quer bourrabl*, quelque agréable que, *Voy. mist.*, 25.

De là encore deux autres sortes d'expressions. L'une exprime le doute, comme *daoust hag-héñ* ou *daoustañ, daousañ 'g-héñ 'vou braw an amzer?* Savoir si le temps sera beau? Je ne sais, ou qui sait, si le temps sera beau? (pet. Trég.). L'autre est *dius dezaff*, malgré lui, B 381; *deüst, divis, daoust* ou *dïoust d' an avel* « nonobstant le vent », Gr., van. *deüst d'en aüel*, Gr.; *deuss, deustou* « quoyque », l'A. *Deustou* = tréc. *daoustañ*, proprement « malgré cela »; *deustou ma, deusto (ma)*, quoique, = « malgré cela que »; pour le sens neutre du pronom suffixé, cf. *eno, là (enn-hañ, dans lui); ac'hano, de là (anezañ, de lui)*. On lit *deust de guement-ce*, malgré cela, *Voy. mist.*, 28, et *deusto de guement-ce*, 69; *daouest ma out calet*, quoique tu sois fort, quelque fort que tu sois, *Traj. Moyses*, 245.

Le vieil irlandais *duís, dús* correspond au breton *dius, etc.*; il s'emploie dans les interrogations indirectes, devant *in*, est-ce que, et devant un mot interrogatif : *iarfigid dús cia port*, s'informer pour savoir quel endroit, etc., Z² 747, 748. *Dús, duís* = *do fhuis, *do vissū* (de **do vid-tū*); le breton *dius, deuss, dewis* vient de même de **do-viss-*. Le *t* de *daoust, deust* est une addition inorganique. Voir *eust*.

Darem, d'airain, l. ereus, Cb, du fr. *d'airain*; cf. *dauantaig*, *dauantur*, *doliff*.

Darnic, petit morceau, Cathell 33. *Darnou*, B 575, ne signifie pas « lambeaux » mais « fatigué, brisé », adj. apocopé; cf. *darnou*, las; *darnaouet*, lassé, ennuyé, Maun. (comme *bréou*, fatigué, qui n'en peut plus, Gr., de *breouet*, brisé). Voir *ac'hubi*, *couyorm*.

Dars « gueon, l. vide in *munus* », Ca, Cb. Le Men a supposé que « gueon » était pour « guerdon », à cause sans doute du mot latin *munus*; mais le synonyme latin de *dars* et de *gueon* manque ici, et *munus* doit être un équivalent plus ou moins exact en breton, puisque le Catholicon est un dictionnaire breton-français-latin. Le vrai sens de *dars* est dard, poisson de rivière, *darz*, pl. *ed*, Gr., Gon., Trd., pet. Trég. id., du fr. *dards* (voir *bahu*); cela concorde avec *munus*, qui veut dire en breton « frai, alevin », Gr.

Dastum, joindre (les mains, de joie), Cb; *destum*, prendre (dans des filets, au figuré), Cathell 10; *dastumer da fioux*, cueilleur de figues, Cb; assembleur, fém. *-es*, Cb, v. *destriz*. On dit en petit Tréguier *kerzet war destum*, marcher les pieds en dedans, cf. *Rev. celt.*, IV, 169; le changement d'a en e, sous l'influence d'un u à la syllabe suivante (*achu*, *echu*, achevé; *arru*, *erru*, arrivé; *alum*, *elum*, allumé) a été signalé plus haut, voir *ac'hubi*, *auv*. Cf. *versug* vers, du côté de, *Sin ar groaz*, Landerneau, 1869, p. 125, 174, de *var-zu'g*, voir *entresea*. On peut comparer un effet analogue de l'i dans le tréc. *meiñ*, ils sont = léon. *emaiñt*; *groei*, *grei*, il fera = léon. *grai*, etc.

Dauantaig (et) de plus, Cathell 18, du fr. *davantage*. — **Dauantur**, l. intestinus, a, um, g. dedans ou daenture, b. *abarz pe dauantur*, Cb, v. *ebarz*; il faut sans doute entendre « [mal] d'aventure ». Du fr.; cf. *darem*.

Dazcor, rendre, van. *dacoreiñ*, Gr., *dacorein*, *dacore* l'A., corrique *dascor*, de *do-*, *to-*, et cf. gall. *adgori*; bret. moy. et mod. *digor*, ouvert; v. br. *ercor*, coup, etc. *Dazcor* est identique au v. irl. *taidchur*, retour, cf. Stokes, *The old-irish glosses at Würzburg and Carlsruhe*, Londres, 1887, t. I, p. 11, 243; voir *tarauat*.

Dazcrenaff, Cc, *dazg-* Cb, v. *terzyenn* (trembler de fièvre); de *daz-* et *crenaff*.

(*Dazrou*), *dahrou*, larmes; *darhouyff*, pleurer, Cms, entre *daremprediff* et *darnn*; *dazlaoueux* « plourable » Cb, v. *goelaff*.

Dazonaff « resoner » Cb; cf. van. *dassonnus*, retentissant, *Voy. mist.*, 43.

Deandet, décanat. — *Deogaff*, dîmer, *Cms.* — **Debatus**, contentieux, *Cb*, v. *striffaff*.

Decbloazyat, dix ans, *Cms.*

Declaration, g. id., *Cb*, du fr. — *Decepuer*, trompeur, *Cms.* — *Dedalus*, *Dédale*, *Cb*, v. *ty.* — *Deffault*, défaut, *Cms.*

Degrez, degré, f. : *peder* —, Cathell 2; pl. *iou*, *ibid.*; van. *derguëye*, pl. *derguëyëu*; *dergay*, pl. *ëu*, degré, escalier, van., Gr., *dregueye*, escalier; *derguëye*, pl. *-éyëu*, degré, l'A.; léon. *derez*, *delez*, m. Gon.; *derez*, pl. *you*, degré, Nom. 147. Pour la métathèse, voir *coustelé*. Le singulier vannetais *derguëye* doit son *y* final à l'influence du pluriel *derguëyëu* = *degrezyou*; cf. léon. *diri*, escalier, m. Gon., mot qui a franchement la forme du pluriel et le sens d'un collectif, et le vrai singulier vannetais *dregué*, degré ou montée, Chal. *ms.*

Voici d'autres exemples de l'influence du pluriel sur le vocalisme du singulier :

Van. *oueïn*, agneau (pl. *oueinnétt*), l'A.; *oïn*, Gr.; la forme régulière est *ouéne*, l'A., *oën*, Gr., plur. *ein*, Gr., l'A. (moy. bret. *oan*, *oen*; plur. léon. *ein*); — vann. *terv*, taureau, pl. *teurüy*, Gr. (moy. br. *taru*; léon. *tarv*, pl. *tirvy*, Gr.); — vann. *güiss*, vassal, *güis*, redevancier, plur. *güizion*, *güision*, l'A.; le véritable singulier est *goass*, que donne le même auteur, avec un pluriel nouveau *goazétt* (moy. br. *goas*, pl. *guisien*, *guysion*; *gouaset*, garçons, hommes, Nom. 130, *goaset*, 144; le P. Grég. donne *goas*, pl. *guïsyen*, et en vann. *goas*, pl. *guïsyon*, *guïsyen*; le ms. de Chalons *goas*, pl. *goesion*, *goazet*, redevancier, *gouizion*, vassaux, *goazet*, valets; — vann. *keih*, cher, chéri, adjectif avec des noms singuliers¹ et pluriels (le sing. est régulièrement *quéah*, l'A.; *qeah*, Gr.); léon. *keaz*, pl. *keiz*; moy. br. *quaez*, captif, malheureux; en petit Tréguier l'adjectif est toujours *kés*, invariable, par une généralisation inverse de celle du vannetais; — petit Trég. *mîn*, pierre, plur. *mein*; léon. *mean*, pl. *mein*; *mîn* a dû être à l'origine une variante du pluriel; — vann. *treidy*, étourneau, pl. *treidyed*; léon. *dred*, pl. *dridy*, Gr.; moy. bret. *tret*, sing. Le *Dict.* de l'A. conserve à *treidi* son sens propre de pluriel; il donne pour singulier un dérivé de celui-ci, *treidienn*; et cite aussi un autre pluriel, *treidiétt*. L'histoire du nouveau singulier (proprement singulatif) *treidienn* (cf. *silienn*, une anguille, du plur. *sili*) est exactement celle du mot du petit Trég. *brinienn*, f. corbeau (du plur. *brini*; autre singulier, ancien, *bran*).

Ajoutons que le pluriel *bugale*, enfants, s'emploie pour le sin-

¹ Par exemple *Doué ha mem bro*, 10; *Timothé*, Vannes, 1876, p. 440.

gulier dans les locutions *pour vugale*, (être en) peine, en travail d'enfant, Gr., van. *a vugale*, dès l'enfance, Gr.; un passage des Amours du vieillard, Pel. s. v. *rambre* et *taw*, a tout l'air d'avoir *va bugale* « mon enfant ».

Pour l'influence du pluriel sur la consoune finale du singulier, voir *baut*; cf. pet. Trég. *abavaïch*, un abat-vent, du pl. *abavaïcho*.

DELÈ « le bois traversant le mât », l. *antenna*, Nom. 152, *dele*, *delez*, f. vergue, pl. *ou*, *you*, Gr., pl. *delezou*, *deléou*, Pel.; v. br. *deleiou*, gl. *antennarum*; cornique *dele*, irl. *deil*, *del*; rac. *dher*, *dhel*, tenir (parce que les vergues retiennent les voiles); voir *dleizen*.

Dellezaff, mériter, Cms.

Dellyouaff « fleurir, l. verno », Cb, v. *neuez*.

Delt, humide, cf. irl. *dealt*, rosée, f. O' Reilly?

Demerite, mériter, Cathell 33, du fr.

Demes, daine, Cms. — *Demorant boet*, reste de viande, Cb, v. *terriff*; pl. *demorantou*, pièces (de drap), Nom. 119.

Den, an *toull maza an hues a den*, pertuys de corps par ou ist la sueur, l. *porus*, Cb; *denielez*, humanité, Cms, par métathèse de **denehez*, gall. *dynoliaeth*.

Denessat, approcher, Cb, v. *anneseuc*, Cc, cf. Cathell 34.

Denis, Denis, Cms.

(*Descuez*, montrer); *discuezher*, on montrera, 2° syll. rime en *eux*, B 720; *descuezer*, montreur, Cms.

Desfail, défailant, contumace, Cms. — *Deshéritaff*, déshériter, Cb. — *Despoil*, despoillement. — *Desserz*, le désert. — (*Destrizer*, qui contraint), *di-*, Cms. — **Determin** : *dre determin* « déterminer », Cb, v. *acheff*.

(*Deuaff*) *duet*, tu viens, Gw., v. *baz*, est pour *duiez* (r. *ez*).

(*Deuruout*) *ne deuteur quet*, elle ne veut pas, B 231*, pour *ne deuruez?* *nem deurié quet*, je ne voulais pas, 287*, est proprement un conditionnel, cf. *noz deurye*, ils ne voudraient pas, Cathell 3. *Map Doué*. . . *n'en deürvoué quet caout*, le fils de Dieu ne voulut pas avoir, D 27. *Nem deur*, cornique *ny'm dêr*, gall. *nym-tawr*, peu m'importe; cf. v. irl. *nimthā*, non meum est. Le pronom de la 2° pers. pl. de *c'huy o teur*, vous voulez, s'étant assimilé à la voyelle suivante, *c'hui euteur*, *eurteur*, a été méconnu; on a dit *c'hui a euteur*, et pris *euteur* pour une 3° pers. sing. à l'impersonnel; de là *enteuruout*, daigner, part. *euteurvëet*; voir *Rev. celt.*, IX, 266. Cette agglutination rappelle celle du fr. *je* dans le verbe

jordommer. (Cf. Darmesteter, *De la création des mots nouveaux dans la langue française*). Voir *ren*.

Dez quent dech, avant-hier, *Cms*. *A deyz en deyz*, de jour en jour, *Cb*, *diz* v. *eur*; *dizul*, dimanche, *Cc*, *dizsul*, *Cb*, v. *autrou*; *dizyou*, jeudi, v. *coan*.

Dezreuell, raconter, *C*, de **dazrivell*, = **do-ate-rim-*; cf. *ezreuell* id. = gall. *adrifo*, *edrifio*, recompter; cornique *daryvas*, *deryvas*, *derevas*, déclarer, faire savoir, publier, gall. *dyrifo*, énumérer, = v. irl. *dorímu*, j'énumère, *mó turim*, gl. [major] quam potest hominem (sic) narrare, cf. *lia tuirem ocus ainsés* «overmuch... to recount and declare» (Stokes), voir Windisch, *Irische Texte*, I, 500, 859; v. irl. *rím*, nombre, gall. *rhif*. L'évolution des sens est la même que dans le français *conter*, de *compter*. Peut-être *danével*, réciter, raconter, *Pel.*, vient-il de *dezreuell*, avec changement d'*r* en *n*, facilité par la présence d'une autre liquide, *l*; voir *bez*.

Dezrou mat, étrennes, pl. *dezrouou mat*; *dezrouff*, commencer, *Cms*. (ap. *dezrouet*).

Dezuyff, pondre, *Cms*; *vn guis ez deffè dozuet è perchil* «une coche qui a cochonné», *Nom*. 59.

Diabel, de loin, *Cms*, a *diapell*, *Cb*, v. *reiff*.

DIADAVI, manquer d'haleine et de respiration; étouffer, défaillir, *Roussel*, chez *Pel.*; cf. v. br. *dieteguetic*, gl. (populus a principe) distitutus. Pour le rapport des sens de *dieteguetic* (peuple) privé (de chef) et *diadavi* «perdre haleine», comparez les mots bretons qui viennent du lat. *deficere* : *diffiet* «(archevêché) vacant», *Sainte-Nonne*, 1742; vann. *dihuiguët* «fatigué, épuisé»; gall. *diffygiol*; tréc. *divian* «s'épuiser, se tarir», etc.

Diaeren, v. i. *paeaff*, *Ca*; *diaeren*, *dieren*, délier, l. solvo, *Cb*, v. *paeaff*, *dilloenter*; part. *diereet*; **diereer**, délieur, l. solutor, *Cb*, de *di-* et *aeren*. Cf. *Dict. étym.*, s. v. *disaeren* (avant *disaczun*).

Diaesdet, malaise, *Cms*; *dyeas* «mesayse», *Cb*, v. *anes*.

Diaguent : *contrel a diaguent* «subcontraire, l. sucontrarius» *Cb*; *diaguent*, auparavant, *Gr.*, de *di*, *a*, *quent*.

Dyamant, diamant, *Cms*. — *Dianteg*, non entaché de mal, devait se prononcer *diãntej*; le P. Grég. écrit *dieñtaich* et *diantecq*, sans tache. Ce dernier peut venir d'une variante plus ancienne.

Diaparz : *fermadur a diaparz* «interclusion, *Cb*, v. *serraff*, cf. *fermaff a barz* «entreclorre», *ibid.*, léon. a *ziabarz*, en dedans. — *Diarauc* «precession, dauancement», *Cb*, avant, v. *ober*, *diaraoc*,

Cc, v. *leenn*, a *diaraoc*, Cb, v. *lestr*, d'avance, v. *diuinaff*, a *diarauc* (marcher) devant, Cb, a *diaraouc*, v. *quemeret*; *diaraoguen*, tablier, devancier, Nom. 114.

DIASCREN, demeurer renversé sur le dos, sans pouvoir se relever, ni se retourner, Pel., de *di-*, *az-*, et *crenial*.

Diasezeur, impositeur, Cb, de *diasez*, fondement = **di-assid-*, et d'où, par apocope, en *diaz*, en bas, Maun., an *diaz*, le bas, l'enbas (d'une maison), van. en *dias*, id., en *dias*, d'*endihas*, d'*en guias*, en bas, Gr., d'*enn-guiass* en bas, dre *zenguiass* par en bas l'A., Suppl., v. *cul-de-lampe*; *diazén* vallon, Chal. ms. C'est ainsi que le moy. br. *acc*, beaucoup, vient de *acecc* = franç. *assez*.

Diautren « contrepeter, contredire », Cb, v. *bram*; de *autren* = octroyer.

Diaznaout « decognoistre » Cc, *diaznaout*, méconnaître, Gr.

Diblas, r. *aç*, J 11, lis. *digraç*?

Dibleu, sans poil, Cb v. *tingnous*; *dibleuaff* « peler » (épiler), **dibleuer**, peleur, Cb v. *compilaff*.

Diboel, fureur; -*aff*, forsenner, Cms.

Dibryat bras grand mangeur, Cms.

Dibunaff, dévider, Cb, Cc, v. *pellenn* me semble à présent inséparable du provençal *debanar*, italien *dipanare*, dont l'origine est le latin *pānus*, fil de tisserand. Dans ce mot breton très usité (au fig. *dibuna geier*, débiter des mensonges, Suppl. aux dict. bret., 80, etc.) il y a partout un *u* (van. *dibunein*, petit Trég. *dubunañ*), pour lequel on attendait *e* ou *a* en Vannes, et ailleurs *eu* ou *o*. Mais c'est là une généralisation exceptionnelle d'une variante de prononciation facile à constater dans des cas comme les suivants :

Seul, (tréc.) *sul*, d'autant (plus), Gr., gall., *sawl*; *peuri*, (cornouaill.) *puri*, paître, Barz. Br. 178 et 5, 105, 402, gall. *pori*, de *pawr*; *breugi*, (bas vann.) *brugein*, braire, voir plus haut s. v. *breuguedenn*; tréc. *keu* et *kūñ*, regret, gall. *cawdd*; *feunteun* et *feuntun*, fontaine, etc.

Voici des exemples de la même alternance en moyen-breton : *bluzec*, plein de fleurs (voir *bleuzff*); *treus-* et *truspluffec*, traversin; *esteuziff* et *estuziff*, éteindre; *meur* et *mur* (P 284, rime *ur*), grand; *leun* et *lum*, plein; *cuezeudic* et *ceuzudic*, triste, *cuezeudicat* et *ceuzudicat*, être chagrin. En vieux breton, on trouve aussi la terminaison -*uc* = -*uc*, de -*ācos*, cf. d'Arbois de Jubainville, *Études grammaticales sur les langues celtiques*, I, 23*, 24*.

En dehors des cas où il y avait primitivement *ā*, l'alternative

d'eu et u est fréquente : moy. br. *dimeulus* et *dimulet*, illaudatus ; lieu et liu, couleur ; *testeuni*, témoignage, *testuniass*, témoigner ; peur et pur, très ; *azeuliff* et *azuly*, adorer ; *yeun* et *yun*, jeûne (van. *yeun*, ailleurs *yun*) ; *meuy* et *mu*, muid ; *deuy* et *duy*, il viendra ; *urz* et *eurz*, ordre (van. *eurh*, ailleurs *urz*) ; *heur*, heure, rime en *ur*, N 1319. Le mot *feur*, qui rime toujours en *eur*, et qui est auj. *feûr*, m., prix, taux, proportion, vient du v. fr. *feur*, auj. *fur*.

La même incertitude a donné lieu en français aux « rimes de Chartres », auxquelles M. l'abbé Bellanger a consacré un intéressant chapitre de ses *Études historiques et philologiques sur la rime française*, Angers, 1876, p. 266-273. Nous disons encore *bleuet* et *bluet*.

Dicolouaff, *Ce*, *digolouaff* « espailer, l. pallo », *Cb* v. *dougaff* (ôter la paille, *colo*).

Didalchus, l. incontinens, *Cb*.

Dideureul (rejeter), *Cms*.

Didotrin, celui qui ne peut rien apprendre, *Cb* v. *queleñn*.

Dydreu an mor « au travers de la mer », Jér. v. *corr*, *treu didreu*, de part en part, *Pel.* ; cf. *vn mæn á tremen treu di-dreu an mur* « pierre passant les deux parts du mur », *Nom.* 139, *gall.* *traw*, au delà.

DIENN, crème *Pel.*, *Gr.*, m., *Gon.* : *dyen*, *Nom.* 65, van. *dihenn*, *Gr.*, corrique *dehen*, m.

Diescusabl, inexcusable, B 790.

Dieuc, oiseau ; *dieucyc*, petit oiseau ; *dieucat*, être oiseau, *Cb*, v. *vaen*.

Diffossyat « defouyr terre, l. defodio », *Cb*, de *fos*, fosse.

DIFRONCQA, souffler du nez, *difrouncqa*, sangloter, *Gr.*, *difronka*, *Gon.*, van. *difroncqa*, *difronqeñ*, *Gr.*, *difroncale*, l'A. id., et *difronquein*, ébrouer ; *a zifroncle mark* « à étripe de cheval », *ib.* *Suppl.*, de *di-* et du v. fr. *fronquier*, *fronchier*, *frouchier*, renifler, ronfler.

Difurm, difforme, *Cms* ; *diform*, *Cathell* 23.

Digalloud, impuissant, *Cb*, *dygalloet*, Jér. v. *galla*, *dic'halloud*, *Gr.*

Diglocet (fève) écoscée, *Cb*, v. *boeden*, part. de *diglocza*, *Gr.*

Digoestlaff, *terriff goyunez* « briser vœu ou oster deuotion aux saints », *Cb*, *divoëstla*, dégager, *Gr.*

Digoulmass, dénouer, *Cms*.

Digouuiziec, ignorant, *Cb*, -zyec, v. *neom*, tréc. *diwick*.

Digouzaffus «souffrable; insouffrabletén», *Cb* (lisez «insouffrable», = *dic'houzañvuz*, intolérable, *Gon.*).

Diguegaff, épeler, l. sillabo; *dre digueg*, l. sillabatim; **digueger**, l. sillabificus, *Cb*, v. *sillabiffaff*; *diguech*, épeler, assembler les lettres, *Maun.*; *diguech*, part. *digueget* «épeler, nommer ses lettres l'une après l'autre pour en composer des syllabes; *diguech ar bater*, bénir un malade ou une bête incommodée; guérir par des oraisons, en vertu d'un pacte, *Gr.*; *digheis*, *dighich*, épeler, *Pel.* Le sens propre est «séparer, distinguer», et l'étymologie la même que celle du vannetais *digueigein*, démêler, l'A.; *digaignet*, séparé, *Chal. ms.* (s. v. *inséparable*); cf. *digueinge*, pur, sans mélange, l'A.; de *di-*, et van. *caigein*, *queigein*, *ceigein*, mélanger, confondre, l'A., etc. = *queigea* et *quigeout* (*ouz*), rencontrer, *Maun.*, moy. br. *quisout* (*ouz*); cf. gall. *cydio*, unir.

Dyguys, difforme, *Am. v. euz*, *dighis* (puni) cruellement, *Gw. v. ghis*; *enem diguisaff*, se déguiser, *Cb*, v. *gween*.

(*Dihinchaff*, égarer), *dich-*, *Cms*,

Dihouarnaff, déferrer, *Cms*. entre *dihuezaff* et *dihunaff*.

Dihuesaff, desuer, l. exudo, vel est sudorem emitto, *Cms*.

Dihuezaff, v. i. *huezaff*, *Cms*.

Dihun, insomnie, *Cb*, v. *cousquet*; *en dyhun*, dans la veille, *Jér.*, *auj. id.*

Dioent, non conjoint. — *Diligant*, g. -ence, l. -encia. — *Dilinguez*, qui dégénère; -*aff*, forligner. — *Diliuraff*, délivrer, *Cms*.

Dilloenter, délier, p. *dilloet*, *Cms*.

Diluzyaff, démêler, *Cms*.

Dimanchet «émanchié», *Cb*, v. *milguin*, *diuaing* (habit) sans manche, *Nom. 111, 113*, du fr.

Dimeulus, non louable, **dimulet**, non loué, l. illaudatus, *Cb*, *diveulus* «deshonorable», *Gr.*; *e disveuli* la blâmer, *Intr. d'ar v. d.*, 159.

Dimeur, non mûr, *Cb*, *diveür*, *Gr.*

(*Dimiziff*, marier); *demezabl*, nubile; -*zer*, épouseur, *Cms*.

Dimoder, **dimoderancc**, desattrempance, l. intemperies; *tra dimoder*; **dimoderet**, non attrampé, l. intemperatus, *Cb*, v. *temperaff*; *dimoderaff* «desattrempé, l. immoderor», *Cb*.

Dineric, petit denier, **dinerus**, plein de deniers, *Cb*, v. *mouneiz*.

Dyners, faible, Gw. v. *gloas*, auj. *dinerz*; **dinerzaff**, énerver, Cb, v. *spazaff*, **dinerzus**, énérvé, v. *sembllet*.

Dineruennaff, trancher les nerfs, Cb.

Dineuezaff, l. innovo, Cb.

Dinigal, envoler, Cb (*dinigeal*, venir en volant, Gr.).

Diniuerabl, innombrable, Cb, *dinivérapl*, Gr.

Dinous, versable, l. versilis, Cb. v. *treiff*.

Dioardreff : a —, (entrée) par derrière, Cb, v. *guichet*.

Diopinius « inopinable », Cb.

(*Dioueret*, être privé de). C'est probablement le sens de *dioueret*, Cms., entre *diouguelroez* et *dipennaff*; pet. Trég. *dioueret*.

Diouguel, sécurité, l. confugium, Cb. v. *techet*; *diouguel*, sûr, C v. *sur*.

Dipacient, impatient, **dipaciantet**, impatience, Cb, *dibatiantet*, id., *Voy. mist.*, 78.

Dipedenn : tra — non priable, l. inexorabilis, Cc, **dipedennus**, non apaisable, Cb.

Dipintaff « despaindre, effacer », Cb.

Dipouruoe, v. i. *dibourue* (dépourvu), Cms.

Dipunis, non puni; sans punition, l. impunitas, Cb.

Diqueinaff, rompre, couper le dos ou l'échine, Cb.

Diquemerabl, irrépréhensible, Cb.

Diqueulusq, sans mouvement, l. immotus, Cb, *diguefflusq*, paisible, Gr.

DIRENN *goar*, van. *direen coér*, *direnn mèl*, rayon de miel, Gr., gall. *dil mèl*.

Direuerand « non révérend, irréverens », Cb.

Dirhaes, atteindre, Cms.

Dirigaez, g. estre en sault, Cms, entre *dirhaes* et *dirobaff*.

Disaczun, dégoûtant, cruel = pet. Trég. *dizasun* (terre) sans engrais, syn. de *didemps*; van. *disaçun* (chose) hors de saison, *saçun* saveur, *saçun mat* ragoût, Chal. ms. — *Disaour*, amer, cruel = van. *diseur*, passionnément; *dizeure*, exorbitant, extraordinaire, -ment, à merveille, à ravir (se dit mieux en mauvaise part), l'A.

Discoueniant « inconuenient, non competant », Cb.

Discuyz, non las, Cms.

Dyscurlu P 248, prob. «fétide, en décomposition»; *discurlu*, «infect», mot suranné, Gr. Peut-être de *dis-*, et *grullu* blé noirci intérieurement, «bled foudré», en basse Cornouaille, Pel.

Disfazaff, effacer, p. -acet. — *Disfzaff*, se défier, Cms.

Disglau «essauue de maison, l. cindula», Cb, v. *planquenn*.

Disgruyzaff, arracher, Cms.

Disguely *guen*, bâiller, Cc, v. *bazaillat*, *dislévi-güen*, *dislévi-yen*, Gr., *dislevighen*, *dislevihen*, Pel.; gall. *dylyfu gên*.

Disheaul, ombre; **disheaulyaff** «vmbre, l. vmbro», Cb, v. *squeut*, *diseaulyaff* s'abriter du soleil, Nom. 115.

Dishonest (et non -cst) C, *disonnest*, Cms, **dishonneur**, déshonneur, Cb, v. *pechet*. — *Disych*, il manque, fait défaut, Nl. 350, lisez prob. *difych*, comme *diffigo*, P 184, cf. *diffiet*; voir *Rev. celt.*, IX, 372 et 373.

DISMEGANÇZ, pl. *ou*, Gr., -anç, Pel., affront, -ansus déshonorant, *Emgann Kergidu*, II, 285, *dismegus*; *id.*, *Intr. d'ar v. d.*, 184; *dismeg* (cœur bas et) lâche, 310; corrique *dismigo*, se défier, soupçonner, gall. *dirmygu* mépriser, *myg* honoré, *mygr* majestueux, glorieux, cf. grec μάχαρ, μακρός?

Disolo, découvert, Cb, v. *trabuchaff*; découvrir, v. *noaz*.

Disouc'henne (cette pièce d'or m'aiguiserait, (me) donnerait de l'activité, Am., v. *souc'h*; de *souc'h*, émoussé, obtus, Pel., Gon.; en petit Tréguier *dizoac'het*, fringant, cf. *Rev. celt.*, IV, 151.

Disparty, séparation, ez *disparti* «séparamment», Cb.

Dispenn, déchirer. Je l'ai tiré à tort de *dis-* et de *penn* «tête», ayant donné trop d'importance au sens secondaire de «détruire, perdre». Les *Annales de Bretagne* contiennent, t. I, p. 329, une autre étymologie: *dispenn* serait pour **dis-ben* «déchiqeter, mettre en pièces», de la même racine que le v. br. *du-beneticion* «coupés» et que le grec ἔ-πε-Φρον. Cette explication donne lieu à deux difficultés phonétiques. La particule *dis-* devient *di-* devant un *b*, et ce *b* lui-même s'adoucit en *v*: *beraff*, auj. *bera* «couler» fait *diueraff*, auj. *divera* «dégoutter», et non **dispera(ff)*; de plus, l'*n* de la racine de *benaff* «couper» n'est jamais redoublé, tandis que celui de *dispenn* l'est ordinairement. La vraie origine du breton *dispenn* me semble être le v. fr. *despenn*, *despaner* «déchirer, dépouiller, mettre en pièces», dont nous avons gardé le dérivé *dépenaillé* («panaches... tout brisés, tout depenaillés de coups», xvi^e siècle, Littré); cf. *dépeniller* le fumier, «l'écarter dans les

champs» (Jaubert, *Glossaire du centre de la France*). *Despenner*, *despaner* et le breton *dispenn* représenteraient un bas latin **dispannare*; on trouve, dans le même sens, *depanare*, *depannare* (*drappis et calciamentis depannatis*, ann. 862, Du Gange). La racine est le latin *pannus* « morceau d'étoffe ».

Dispingneus, qui dépense, *Cms*; *disping*, écrit auj. *dispign*, dépense, vient du lat. *dispendium*, à peu près comme le fr. *Compiègne* de *Compendium* et *Bourgogne* de *Burgundia*. Le br. moy. *dispingnus* « qui dépense » répond exactement au lat. *dispendiosus*. Le représentant bret. du lat. *dispendere* « despendre » serait **dispenn*¹; cf. *astenn* de *extendere* « estendre »; *diskenn* de *descendere* « descendre ».

Nous constatons ici que le son *gn* doux est produit en breton moy. et mod. par l'influence d'un *i* ou d'un *y* sur un *n* précédent.

Le même procédé est visible dans les pluriels tels que *ar pasigner* « les degrés » (*Introduction d'ar vuez devot*, Quimper [1710], p. 8); écrit *paseigner* par le P. Grégoire, du sing. *pasenn* (dérivé du français *pas*); *barriner*, *Gon.*, *barreigner*, Grég. « des barres », (*an barrinner* « iointure, l. commissura nautis », *Nom.* 152), sing. *barrem*; *gwaliner* « verges, fléaux, aunes » et aussi « anneaux », *Gon.*; *goaleigner*, Grég. (*gwalinier*, bagues, *G. B. I.*, I, 426), du sing. *gwalenn*, moy. bret. *goalenn*, qui a tous ces sens (cf. irl. *fail* « anneau »); *guëzeigner*, glaces (de miroir), pl. de *guëzrenn*, *Gr.*; cette terminaison de pluriel est en breton *-ier* (*-yer*): moy. bret. « bâton ». plur. *bizier*, *bizyer* (deux syll.), aujourd'hui *id.*

Quelquefois c'est le changement de *en* en *ign* qui indique la vraie nature du suffixe ajouté. Ainsi *kignat* « écorcher » (*e guignat* « l'écorcher », *Introd. d'ar v. d.*, 236), participe moy. bret. *quingnet*, est pour **ken-yat*, de *ken* « peau », qu'on trouve dans les composés comme moy. bret. *caruguenn* « peau de cerf »; *buguenn*, *Gr.*, van. *buhqueenn*, pl. *eu*, f. « peau de vache », l'A.; tréc. *maousken* « peau de mouton », etc. De même le moy. bret. *pignat*, *pin-gnat* (écrit aussi *pimmat*) « monter », auj. *id.*, vient de **penn-yat*, du lat. *pendere*; cf. tréc. *en pign* « en suspens »; vann. *é spign*, *Livr bugalé Mari*, 50; *en pign*, *in pign* (*doh*), *Chal. ms. v. pendant*, *filet*; moy. bret. *squingnaff*, dissiper; *squigna*, étendre, *stigna*, tendre, *Maun.*; *voar squign* (le foin est) étendu, *Maun.*; *stigna*, *stegna* « tendre, roidir »; *stegn*, roide, *Gon.*; moy. bret. *stinn* (rime en *ign*) « extension (d'une famille) », de **stenn-ya*, ou **stenn* = lat. *extendere*, d'où aussi le br. moy. *astenn* (pour le rapport de *st* et *sk*, voir *youst*). Voir *bresquign*, *grymol*, *quimingadez*, *touign*, *guinhen*.

¹ D. Le Pelletier donne le sens de « dépenser », à *dispen*, mais il est assez probable que ce sens dérive de celui de « perdre, détruire »; nous avons vu que ce mot veut dire proprement « mettre en lambeaux, déchirer » (= **dispannare*).

Disprisaff, *desprisaff* (et non *-saff*), mépriser; *despriser* (et non *dis-*) « desprisable » (i. e. méprisant), *Cb*.

Disquennadur, déclivité, *Cb*, v. *dependance*.

Disquientaff « forsenner », *Cc*, v. *diboell*, **disquientus**, celui qui ne peut rien apprendre, *Cb*, v. *queleenn*.

Dyssafar, sans bruit, *Gw*. v. *saffar*.

Dissimulanc, feinte, trahison, *Cb*, v. *ober*.

Dissiuout « cuydance, l. secta », *disiuout* « opiner, avoir cuissance », *Cb*, v. *opinion*. Le P. Grégoire donne comme suranné le mot *diçzivoud*, pl. *ou*, hérésie; *diçzivoud*, pl. *aou*, secte, multitude attachée à une opinion (et *-ouder*, novateur). C'est sans doute le même que moy. br. *deseuout* penser, *deseu* pensée, auj. léon. *dezo*, résolution, cornique *desef* désirer, gall. *deisyf*, *deiseb*, demande. J'ai tiré ces mots bretons du lat. *de* + *sapere*, mais je crois qu'on ne peut les séparer de l'irl. *tesbuith*, manquer, *teseba*, qu'il manque, cf. *eseba*, id., de *to* ou *do* (voir *tarauat*), *ex* et *bu* (être); voir *ezeuët*. Le *b* du gall. *deiseb* est dû à l'analogie de mots comme *ateb*, réponse. L'association des sens de « manquer, désirer, demander, penser », est naturelle; cf. bret. moy. *mennat*, « souhaiter, demander, penser ».

Dissolut (luxure) dissolue, *Cb*.

DISTAOUEL, indolent, mou, à l'île de Batz, Troude, se rattache à une forme léonaise analogue au van. *disstaouein*, apaiser; voir le mot suivant. Cf. gall. *tawel*, calme, tranquille, et v. br. *taguelguiliat*, gl. silicernium.

Distavaff, calmer = van. *disstaouein* « apaiser »; *distau*, rapaiser, l'A. (c'est ainsi qu'il faut lire, *Rev. celt.*, VII, 507); *distauëin*, apaiser, Gr. On dit en petit Trég. *tawed è' glà*, la pluie a cessé; cf. *na dawaz a oela* (jamais) elle ne cessa de pleurer, G. B. I. I, 502. Voir *distauel*, *gouzavi*. Le van. *distañnein*, apaiser, *distañnein*, l'A. *distonein*, id. Pel., pet. Trég. *distañn*, amortir, adoucir une sensation vive, léon. *distana*, Gon., a pu subir l'influence de *an*, feu, mais à l'origine il y avait là un doublet phonétique comme dans van. *ineü* et *ineañ*, âme = *eneff*; *neahue* et *nean*, nage, l'A., de *neuff* = **(s)nā-me*.

Distingaff, destendre, l. *distendere*. Item, c'est moult tendre, *Cms*; de *distendo* + *ya-*, cf. *dysten*; voir *dispingneus*. — **Distrugus**, destructif, *Cb*, v. *techet*.

Distuch, sans plume, *Cb*.

Disuyncall, récalcitrer, frapper du pied comme fait le cheval. *Cb*, v. *squeiff*.

Ditaluezh, non valoir, *Cc*, *did-*, *Cb*, v. *taluout*, *ditalffezhat*; rendre malheureux, *ditalffez*, malheureux, v. *genmuidic*; **didaluoudec**, de nulle valeur, v. *neantat*; **ditaluoutdeguez**, l. improbitas, v. *fals*.

Ditennaff, attirer, l. *atraho*, *Cb*, v. *tennaff*.

Diteudaff, ôter la langue, *Cb*.

Ditreusouyaff, mettre hors le seuil, l. *elimio*, *Cb*.; ôter le seuil, *Cc*.

Ditruez « non pitié, déloyauté », *Cb*.

Diuanne, gouttière, dim. *-yc*, *Cb*, v. *can*; *dibannech*, dégouttement ou gouttière, v. *banne*.

Diuer « ce qui chiet de gouttière », *Cb*, v. *can*; dégouttement, *Cc*, v. *banne*.

Diuerclaff, dérouiller, *Cms*.

Diuezet, éhonté, *Cb*.

Diuis « ditie », l. dictamen, *diusaff*, l. dicto, **diuiseur** « ditteur », l. dictator, *Cb*, v. *lauarez*.

Dizomag, sans dommage, *Cms*.

Dizonnidigaez, sevrage, *Cms*.

Dizornnet, sans mains, *Cms*.

Dizour, l. fluctuatio, *Cb*, v. *fluaff*, gouttière, v. *can*; *an toul dizour*, « l'ossec », l. sentina, Nom. 151; **dizouraff**, l. defluo, *Cb*, v. *fluaff*; **dizourer**, v. i. *rigol*, *Cms* (rigole), **dizourus**, l. defluus, *Cb*, v. *fluaff*, *didourus* (miel) fluant, *Cb*; léon. *dizoura*, couler, petit Trég. *didourañ*, cf. *Rev. celt.*, V, 126.

Dizuaff « desnoircir », *Cb*, pet. Trég. *diduanñ*.

DLEIZEN, pêne de serrure, verrou que la clef pousse et retire, Pel., loquet, Maun., *dleyzenn*, *cleyzenn*, *ar c'hleyzenn*, Gr., *dleizen*, *kleizen*, f. Gon., Trd., pêne, de *dleiz*—v. cornique *delehid*, gl. sera, gall. *dylaiith*, sorte de verrou; de **del-actā*, racine *dher*, tenir, cf. grec *ἔδλμνον*, base; voir *delè*. Pour la gutturale de *cleyzenn*, cf. tréc. *gle* pour *dle*, dette.

Doanger, danger, *Cms*.; cf. *danger* et *dongerus*.

DOCHAL grogner (comme une truie) Nom. 216, *doc'hal* Gr., gall. *dych* grognement (onomatopée).

Doctement, doctement, Cathell 6, *docteur*, docteur, *Cb*, v. *scol*, **doctrinabl** « doctrinable », l. doctrinalis, *Cb*.

Doelez, déité, *Cms*.

Doetus, douteux, *Cms*.

Doffaff, g. dôteur (lis. dompter), *Cms*, l. *domo*; *doeuaff*, dompter ou priver, *Cb*, après *doetus*.

Dolif : *eol* — *Cb*, du fr. *d'olive*, voir *darem*. Le *Nomenclator* donne *caul oliff*, *eol oliues*, p. 65. — **Domia** (lisez *-na*), dominer, *Cathell* 23, du fr.

Donaessonner, donneur, *Cms*, *-ssonner*, f. *ez*, *Cb*, v. *reiff* (f. *es*, *Cc*); **donaeessonabl**, donnable, l. *datiuus*, *Cb*, *donesoniff*, faire des présents, *Nl* 514, *donaesony*, donner (prébende), *donnaeson*, don, *Cb*.

Dorguenn, anse de seau, *Cms*; *dourguenn*, id., *Gr.*; *dourguen* ou *crammailler*, « cremier, lat. *climacter* », *Nom.* 163; *dornn*, main, *Cms*.

Dou troadec, à deux pieds, *adj.*, *Cc*, *dam troadec*, *Cb*; **douglinus** « a genoill », l. *genicularis*; **douzecuet**, douzième, *Cb*.

DOUAREN, pl. *ed*, petit-fils, f. *ès*, *Gr.*; *doarein*, *doaran*, f. *-nnés*, l'A., prob. de *do-* et cf. gall. *wyr*; *-an* doit être le suff. de diminutif.

Doubl. Comps —, doublement parler; *a cant doubl*, centuple, *crisquiff a cant doubl*, centupler, *Cb*; *doublaff e peuar*, quadrupler, *Cc*; *duoblaff e p.*, *Cb*; *doublet e p.* « double en quatre », l. *quadruplex*; *doublaff e seiz* « doubler en sept », l. *septuplo*; **doubledenn**, synonyme de *sourcot*, *Cb*; cf. *doublætte*, m. pl. *-teu* « subgronde ou se-veronde », l'A.

Doucesic, « doulcete », l. *gliscerium*, *Cms*; **douceur**, (il est mon) bonheur, *Cathell*, 18.

Dougueur, porteur, *Cb*, v. *pot*, *douguer*, f. *es* (*da dour*, *da coat*, d'eau, de bois), *Cb*.

Doum, dom. — *Doummag*, dommage, *Cms*, **dommaigeux**, g. id. *Cb*, *-ageux*, v. *dampnaff*.

Doun, profond, *Cms*, **dounhat**, « profiler », l. *profundo*, *Cb*.

Dourec, abondant en eau, *Cb*; « fluvieux », v. *fluaff*; *dour-mel* « breuvage d'eau et de miel », *Nom.*, 65; *dour deru*, du gui, 100 (*dour-dero*, van. *dëur-deru*, *Gr.*); *dourguy* et *qui dour*, loutre, *Nom.*, 46; *dour-yar*, poule d'eau, 39.

Draffl, *draffle* ou *huysset*, *Cms*.

Dragoun, -on, *Cms*.

Dram, g. javelle, *Cms*; *dramm*, pl. *ou*, *Gr.*, cf. gr. *δράμα*: *Rev. celt.* VIII, 525.

Drapen « Item h(e)c xeropellina, ne, vel xerapellina, xerapelline, et veteres pelles vel veteres vestes, b. *de esfyon* » (?), *Cms*.

Dreyneec, l. spinetum, *Cms*, *dreyne*, épines; *drenic*, *drenyc*, petite épine, *Cb*; *drenecc* « bar, lubin », poisson, Nom. 46.

Droucomps, médire; *drouccustum*, mauvaise coutume; *drouchanf*, mauvais renom, *Cms*, *drouc oberer*, malfaiteur, *Cb*, v. *milliguet*; **drouc comser** « maldisant », **drouc lauarer e hentez** « mesdisent daultroy », *Cb*, v. *echarnaff*, **drouc songer** « contumelieux, homme mal pensent », v. *jniur*; **drouchat**, pervertir, *Cb*.

Druill. On dit en pet. Trég. et en Goello (à Trévélec et à Tréméven) *moñd d'an druill*, aller au triple galop. A *an druill dracc*, comparez : *drouill-drast* (débiter) à la hâte (un discours), *Meulidiguez qequin* . . ., par Le Bail, 1807, p. 14.

DUAH (*doh*), habitué à l'A. s. v. *rompu* et *Suppl.*, v. *amazone*, *emmariné*; *duahein* « stiler », l'A., s'étourdir (un peu sur les malheurs), *Suppl.*; part. *-hétt*, *me zuaha (doh)*, je m'aguerris, l'A.; cf. gall. *doeth*, sage; du lat. *doctus*. Pour le sens, on peut comparer le vers de Molière :

Et je suis, pour le ciel, *appris* à tout souffrir.

(Tartufe, act. V, sc. vii.)

Duat, g. noir, l. *hoc atramentum*, *Cms*; **duhat**, ennoircir, *Cb*, v. *teffalhat*.

Duche, duché, *Cms*.

É. ERNAULT.

(A suivre.)

Vimmo- et ses dérivés.

L'adjectif *uinnulus* se trouve chez Plaute (*Asin.*, I, III, 70) : *béne salutandó consuescunt, cónpellando blánditer, ósculando, orátione uinnula, uenústula*. Les manuscrits l'écrivent tous avec deux *n*, et de même tous les glossaires anciens. Si, au XII^e siècle, Osbern écrit *uinulus*, c'est parce qu'il le fait venir de *uinum* et le traduit par *uino imbutus*. *Vinnulus* se trouve dans différents glossaires¹, qui l'expliquent par « mollis, blandus », et dans l'abrégé de Paul Diacre : *uinnulus dicitur molliter se gerens et minime quid uiriliter faciens*². Dans le glossaire de Philoxène, on lit : *uinnicus υωχελής*. Un passage d'Isidore de Séville (*Orig.*, III, XIX, 3) est particulièrement instructif : *uinnolata uox est leuis et mollis atque flexibilis : et uinnolata dicta a uinno*³, *hoc est cincinno molliter flexo*. On peut en

¹ Tous les textes ont été rassemblés par Götz et Löwe dans la préface de leur édition de l'*Asinaria*.

² Il semble que Festus voie dans *uinnulus* une sorte de diminutif de *uir*.

³ Probablement de *uinum*, neutre pris substantivement d'un adjectif *uinnus*.

rapprocher une glose citée par Löwe (*Prodrom. corp. glossar. lat.*, p. 402) : *uiendis, id est flectendis, hoc est modulandis carminibus.*

Les significations attribuées au thème *uimno-* et à ses dérivés sont tout à fait comparables à celles de *lentus*¹, proprement « flexible », puis, au sens moral « mou (*νωχελής*) ». L'enchaînement de ces sens divers amène tout naturellement à rattacher *uimno-* à la même racine que *uiere*, *uimen*; *nn* est pour **mn* comme dans *annus* pour **annus*² : *uimno-* (**uim(e)no-*) serait ainsi un ancien participe passif de *uiere*.

Lat. *crūdus*.

La plupart des substantifs à thème sigmatique sont accompagnés en latin d'adjectifs en *-idus* : *frigus*, *frigidus*; *timor*, *timidus*, etc. Le mot qui est en sanscrit *kravís* (neutre) « chair crue », en grec *κρέας*, gén. *κρέως* pour **κρεΨασ-os*, a de même donné en latin un adjectif **crēūdo-* « cru », qui est régulièrement devenu **crouido-* (cf. *νέΨος*, *nouus*), puis **croudo-* (cf. *au(i)spex*, *gau(i)deo*) et enfin *crūdo-* (cf. l'archaïque *abdoucít*), nomin. *crūdus*.

V. irl. *cúach*.

Le vieil irlandais *cúach* « coupe », thème masculin en *-o-*, peut représenter un plus ancien **kōko-*. Or, en irlandais, l'aspiration des occlusives intervocaliques est antérieure à la réduction du groupe *voy. brève + n* devant consonne sourde à *voy. longue* (cf. *éc-ath* « hameçon », sscr. *añk-ás*). *Cúach* ne peut donc venir de **kōnko* : il faut, ou que ce mot n'ait jamais contenu de nasale, ou que l'aspirée gutturale y ait existé de tout temps. On sait que les aspirées sonores primitives ont perdu leur aspiration en celtique : si, comme je le suppose, la forme **konkho-* ainsi restituée est l'équivalent du sanscrit *ṣaṅkhá-s* « coquille », grec *κόγχος*, nous aurions la preuve que les rares aspirées sourdes primitives ont, au contraire, gardé leur aspiration. Le passage du sens de « coquille » à celui de « vase » est tout naturel, et se retrouve en grec et en latin.

Je ne crois pas que le mot irlandais soit emprunté au latin, à cause de la forme du thème qui coïncide avec le sanscrit et s'éloigne du latin *concha*. S'il en était pourtant ainsi, *cúach* n'aurait, il est vrai, aucune importance pour le *kh* indo-européen : par contre, la loi de chute de la nasale devant une sourde se trouverait approximativement datée.

L. DUVAU.

¹ Bréal et Bailly, *Dict. étymol. latin*, s. v. *lentus*.

² *Ibid.*, s. v. *annus*.

EMILE BOUILLON, Libraire Éditeur
67, rue Richelieu, Paris.

REVUE CELTIQUE

FONDÉE PAR H. GAIDOZ 1870-1885

PUBLIÉE

Sous la direction de H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE, Membre de l'Institut
avec le concours de
MM. J. LOTH, E. ERNAULT et de plusieurs savants
des Iles Britanniques et du continent.

PRIX D'ABONNEMENT..... (PARIS..... 20 fr.
/ UNION POSTALE..... 22 fr.

ROMANIA

RECUEIL TRIMESTRIEL CONSACRÉ A L'ÉTUDE DES LANGUES ET DES
LITTÉRATURES ROMANES

publié par MM. P. MEYER et G. PARIS, membres de l'Institut

PRIX D'ABONNEMENT... (PARIS..... 20 fr.
/ UNION POSTALE..... 22 fr.

REVUE DE PHILOGIE FRANÇAISE & PROVENÇALE

RECUEIL TRIMESTRIEL

Consacré à l'étude des langues, dialectes et patois de la France

*Publié par L. CLÉDAT, professeur à la Faculté
des lettres de Lyon.*

Prix d'abonnement: Paris, 15 fr. Union postale. 17 fr.

LE MOYEN AGE

BULLETIN MENSUEL D'HISTOIRE ET DE PHILOGIE

DIRIGÉ PAR

MM. A. MARIGNAN et M. WILMOTTE

PRIX D'ABONNEMENT..... (FRANCE..... 8 fr.
/ UNION POSTALE..... 9 fr.

ESSAI COMPARATIF

SUR L'ORIGINE ET L'HISTOIRE DES RYTHMES
PAR M. KAWCZYNSKI

Un volume in-8. Prix 5 fr.

LA PRIMORDIALITÉ DE L'ÉCRITURE

DANS LA GENÈSE DU LANGAGE HUMAIN

PAR L. ALOTTE

Deuxième tirage. Un volume petit in-8. Prix..... 1 fr. 50

PHILOLOGIE WALLONNE

MONOGRAPHIE DU PATOIS DU LUXEMBOURG MÉRIDIONAL

PAR P. L. V. DUBOIS

AVEC UNE PRÉFACE DE T. ZANARDELLI

Brochure in-8. Prix. 1 fr.

ÉTUDES HISTORIQUES

SUR LA FORMATION DES MOTS DANS LA LANGUE GRECQUE

PREMIÈRE PARTIE

Les substantifs et les adjectifs en ΕΣ dans la langue d'Homère et d'Hésiode

PAR L. PARMENTIER

Un volume grand in-8. Prix 5 fr.

GRAMMATICA LINGUÆ GRÆCÆ VULGARIS

AUCTORE SIMONE PORTIO

Reproduction de l'édition de 1638, suivie d'un commentaire grammatical et historique par W. MEYER, avec une introduction de J. PSICHARI

Un volume grand in-8. Prix 12 fr. 50

Forme le 78^e fascicule de la Bibliothèque de l'Ecole des Hautes Etudes

LE LIVRE DES PARTERRES FLEURIS

GRAMMAIRE HÉBRAÏQUE EN ARABE

D'ABOU'L-WALID MERWAN IBN DJANAH DE CORDOUE

Traduite en français par M. METZGER

Un volume grand in-8. Prix..... 15 fr.

Forme le 81^e fascicule de la Bibliothèque de l'Ecole des Hautes Etudes

40.5
0
1.72

MÉMOIRES

DE LA

SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE

DE PARIS

TOME SEPTIÈME

2^e FASCICULE

THE LIBRARY OF THE
JUN 4 - 1937
UNIVERSITY OF ILLINOIS



PARIS

ÉMILE BOUILLON, LIBRAIRE-ÉDITEUR

67, RUE RICHELIEU, 67

1890

TABLE DES MATIÈRES

DU SECOND FASCICULE

	Pages.
Michel BRÉAL. Sur les rapports de l'alphabet étrusque avec l'alphabet latin.	129
Michel BRÉAL. Premières influences de Rome sur le monde germanique. . .	135
Michel BRÉAL. De la prononciation du c latin.	149
F. Geo. MÖHL. Bas latin * <i>cœmenterium</i> « cimetière ».	156
J. LOTH. Etymologies celtiques. 1. <i>Cúach</i> , <i>caucus</i> ; <i>cwch</i> , <i>κόγχος</i> . 2. <i>Buaid</i> , <i>bud</i> , <i>beute</i>	157
F. Geo. MÖHL. Bulgare <i>podrî</i> « après ».	160
A. MEILLET. Notes de phonétique. 1. Les occlusives sourdes en arménien. 2. Arménien <i>es</i> , <i>asem</i> . 3. Etymologies arméniennes. 4. Traite- ment des aspirées précédées de nasale en grec. 5. <i>η</i> , <i>η̄</i> en latin.	161
Marcel SCHWOB. Le jargon des Coquillars en 1455.	168
F. Geo. MÖHL. Bulgare <i>dorî</i> « jusqu'à ce que ».	183
Michel BRÉAL. Varia. 1. <i>Τύχη</i> . 2. <i>Ίωκή</i> pour <i>διωκή</i> . 3. <i>Ἀφαυρός</i> . 4. <i>Μᾶλλον</i> « mais ». 5. <i>Θρυπακίη</i> . 6. Les adverbes latins en <i>-ē</i> . 7. <i>Invideo</i> . 8. <i>Über</i> . 9. <i>Cervix</i> . 10. Allemand <i>zetter</i> . 11. Français <i>convoiter</i> . 12. Le mécanisme grammatical peut-il s'emprunter?	184
Ch. PLOIX. De l'étymologie du nom du dieu <i>Vulcanus</i>	193
E. ERNAULT. Glossaire moyen-breton (suite — lettres <i>E. F. G.</i>).	196

EN VENTE A LA MÊME LIBRAIRIE

DICTIONNAIRE DE L'ANCIENNE LANGUE FRANÇAISE ET DE TOUS SES DIALECTES du IX^e au XV^e siècle

Composé d'après le dépouillement de tous les plus importants documents manuscrits ou imprimés qui se trouvent dans les grandes bibliothèques de la France et de l'Europe, et dans les principales archives départementales, municipales hospitalières ou privées.

Par FRÉDÉRIC GODEFROY

PUBLIÉ SOUS LES AUSPICES DU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

Et honoré par l'Institut du grand Prix Gobert.

TOMES I à VI (A à Remembrance)

Les trois premières livraisons du tome VII sont en vente.

Chaque volume, de cent feuilles d'impression à trois colonnes. 50 fr

40.5
50
v. 72

24486

SUR LES RAPPORTS
DE L'ALPHABET ÉTRUSQUE
AVEC L'ALPHABET LATIN.

THE LIBRARY OF THE
JUN 4 - 1937

UNIVERSITY OF ILLINOIS

Je me propose de réunir ici les faits qui peuvent nous porter à penser que l'alphabet étrusque a été, pendant un certain temps, l'alphabet dominant en Italie, et que les idiomes d'origine indo-européenne, comme le latin, l'ombrien, l'osque, se sont d'abord écrits au moyen de cet alphabet. Diverses particularités de l'écriture latine, osque ou ombrienne recevront de cette démonstration leur explication naturelle. On devra, du même coup, renoncer à quelques hypothèses qui ont pris indûment place dans la science.

On sait qu'un certain nombre de monuments anciens présentent, à titre d'ornement, des alphabets tracés tout au long et en ordre. L'un des monuments qui nous représentent le plus fidèlement l'alphabet étrusque est le vase connu sous le nom de *vase de Bomarzo* (Fabretti 2436). On y trouve tracé l'alphabet suivant :

8 ↓ ⊕ ∇ √ ∫ ⊙ M 1 N ∞ J I O B † ∩ ∫ ∪ A

c'est-à-dire

a c e v z h θ i l m n p s' r s t u φ χ f¹.

Une première circonstance qui frappe les yeux, c'est l'absence des lettres douces *b, g, d*. Ce fait demande un mot d'explication.

Il y a des langues qui ne sont jamais arrivées à distinguer nettement les articulations fortes *p, k, t* des articulations douces correspondantes. Il serait incorrect de dire que les consonnes douces leur aient manqué; il ne serait pas moins faux de pré-

¹. Le vase de Bomarzo ne paraît pas appartenir à une très haute antiquité : il contient à la fin les lettres grecques φ et χ qui ne faisaient point partie du fonds primitif, l'ancien alphabet grec s'arrêtant, comme on sait, à l'ν. Des alphabets semblables ont été trouvés à Chiusi (Fabretti, Sup. 163-166). Deux autres sont tracés sur des vases de Nola (Fab., 2766-2767).

tendre qu'elles n'ont pas eu les consonnes fortes. Mais la prononciation, produisant un son intermédiaire entre la douce et la forte, ne s'est jamais décidée nettement pour l'une des deux. Souvent même, pour achever la confusion, ce son intermédiaire pouvait prendre le caractère d'une aspirée.

L'étrusque semble avoir été dans ce cas. Aussi, ayant été mis en possession d'un alphabet où il y avait excès de richesse, puisqu'il contenait un B, un Π, un Φ; d'autre part un Δ, un T, un Θ; enfin un Γ, un K, un X, a-t-il procédé à des éliminations, et a-t-il retranché ce qui n'était d'aucun usage pour lui-même.

Mais cette élimination ne s'est pas faite pour les trois ordres de consonnes d'une façon absolument logique et symétrique. L'étrusque supprime d'une part la dentale douce, le Δ, en sorte qu'au lieu d'Ἀλέξανδρον il écrit *Alixentrom*. A été retranchée pareillement la labiale douce, de manière qu'on a écrit *Vipus*, *Vipes*, *Vipis'*, en regard du latin *Vibius*. Mais pour les gutturales, la simplification ne s'est point faite partout de la même manière; si certains alphabets étrusques ont éliminé la douce, c'est-à-dire le gamma, d'autres, ainsi qu'on le voit par le vase de Bomarzo, ont renoncé à la forte, c'est-à-dire au K; le Γ a donc été chargé de cumuler les deux fonctions : *Meliacr* = Μελέαγρος, *Caies* = *Gaius*.

C'étaient là des sacrifices qui ne portaient aucun préjudice à l'étrusque; ils avaient au contraire pour effet de modeler plus exactement l'écriture sur la prononciation.

Mais il n'en devait pas être de même si cet alphabet, ainsi réduit et diminué, passait à des populations de langue indo-européenne. Des idiomes qui séparent clairement la douce et la forte, ou, comme on dit en linguistique, la moyenne et la tenue, devaient se trouver embarrassés devant cette pauvreté et cette incertitude de la représentation graphique. Il en devait résulter des graphies inexactes, des tâtonnements et des variations d'orthographe. Il en pouvait résulter aussi, au jour où l'on voudrait porter remède à ces inconvénients, des corrections plus ou moins heureuses, des retouches plus ou moins bien dissimulées, comme il arrive, par exemple, sur un autre domaine, quand un copiste veut rétablir un texte incomplet et défectueux. Or nous trouvons tout cela en latin, en osque, en ombrien.

Commençons par le latin. La première observation qui se présente, c'est que la troisième lettre de l'*a b c* romain n'est point celle que nous attendions d'après le modèle de l'alphabet grec. Pourquoi avons-nous une tenue où nous aurions dû trouver une moyenne? Le fait est bien connu, mais on a beaucoup hésité sur la cause.

Cette cause doit être cherchée dans l'alphabet étrusque. Il y

eut un temps dans la langue latine où, à l'imitation de l'étrusque, le C¹ remplissait tour à tour le rôle d'une douce et d'une forte. On écrivait CAIVS, CNAEVS (*Gaius*, *Gnæus*) et, d'autre part, CAPITO, CATO. Mais une pareille confusion ne pouvait durer. On sait comment il y fut porté remède : une lettre nouvelle, le G, fut introduite dans l'alphabet et insérée à la place occupée jusque-là par le *zeta* grec : le C resta dès lors réservé exclusivement au rôle de la forte. Les seuls témoins de l'état antérieur qui survécurent sont les sigles C. et CN., qui restèrent usités pour signifier *Gaius* et *Gnæus*.

Ainsi fut pansé ce point malade; mais la suture, il faut l'avouer, n'était pas des mieux réussies, car on venait de rompre l'harmonie entre l'alphabet grec et l'alphabet latin, en consolidant et consacrant dans le rôle de la forte une ancienne consonne douce². Du même coup, la véritable gutturale forte, le κ, se trouvait sans emploi, et devait à l'avenir mener une existence incertaine et précaire.

Pour revenir à la cause première du mal, le coupable, à n'en pas douter, c'est l'alphabet étrusque. On ne l'a pas assez dit jusqu'à présent. Corssen suppose que la faute doit être attribuée à la langue latine, qui aurait, pendant un temps, perdu le sentiment de la différence entre la moyenne et la tenue; la même idée, quoique avec certaines restrictions, est émise par Seelmann³. Mais quand de tels vices existent dans la prononciation, ils sont inguérissables, et l'on ne comprendrait pas que, confondus dans la bouche du peuple romain au iv^e ou v^e siècle avant Jésus-Christ, le *c* et le *g* se fussent séparés de nouveau au iii^e et fussent correctement rentrés chacun dans ses limites respectives.

Nous passons maintenant aux labiales.

Voici une inscription falisque où le B est régulièrement représenté par un P (Garrucci, *Sylloge*, n^o 802) :

AVRE↑OJ : AENEYRE# : AIPVA
 INI#CRA#A : A#CARCELINI
 MAYE : BE : CVA#M

¹ MACISTREI, MACISTRATVS, CNATVS sont des exemples de cette confusion. Voir d'autres exemples dans l'Index de Garrucci (*Sylloge*) et dans celui du *Corpus* (t. I). Festus s'y est trompé quand il a écrit (p. 27) : « Acetare dicebant quod nunc dicimus agitare. » La loi des Douze Tables était écrite de cette façon, à en juger par des exemples comme : NI CVM EO PACIT (*pacit* pour *pangit*).

² Observons, à ce propos, que l'alphabet phénicien réunit et met l'une au bout de l'autre les trois consonnes douces ε, γ, δ, ce qui ne laisse pas que de dénoter déjà des visées phonétiques. On en peut dire autant pour les liquides λ, μ, ν.

³ *Aussprache des Latein*, p. 344.

Il faut lire : *Vipia (Vibia) Zertenea loferta (liberta) Marci Acarcelini mate (mater) he (hec) cupa (cubat)*.

Cupat pour *cubat* se trouve encore sur trois autres inscriptions (Garrucci, *Sylloge*, n^{os} 800, 801, 803).

La table qui était conservée dans la corporation des frères Arvales et qui a fourni le modèle du célèbre chant était sans doute écrite selon le même système. Ainsi s'explique la leçon *ADVOCAPIT* trois fois répétée. On y peut joindre aussi le *ΠΡΟΠΟΜ* qu'on lit sur une monnaie de Bénévent et qui, comme l'explique Garrucci (n^o 64), équivaut au *PROBVM*, *PROBOM* des monnaies de Suessa.

Nous passons aux dentales.

Comme il est arrivé en latin pour les gutturales, il vint en osque, pour les dentales, un moment où l'on éprouva le besoin de distinguer la tenue de la moyenne. Mais il se présentait une difficulté inattendue. Le Δ ou \mathfrak{d} , qu'il eût été naturel d'emprunter à l'alphabet grec, ne se serait pas distingué de l'*r*, lequel en osque avait pris la forme d'un \mathfrak{d} . C'est alors qu'on eut l'idée de représenter le *d* par le signe \mathfrak{q} . Nous n'avons pas à rechercher en ce moment ce qui a pu déterminer ce choix. La singularité du signe, qui est en désaccord avec toute tradition épigraphique, dénote suffisamment ce que nous voulons démontrer : à savoir que nous avons ici une sorte de placage. Si la lettre *d* avait fait de tout temps partie de l'alphabet osque, nul doute qu'elle serait représentée par un signe analogue au Δ grec. Du sud de l'Italie, le caractère en question s'est répandu au loin : nous croyons, en effet, que le \mathfrak{q} ombrien n'est pas autre chose que le \mathfrak{q} osque privé de sa haste.

Ajoutons que l'osque et l'ombrien ont hérité de la lettre que nous avons vue plus haut dans l'alphabet de Bomarzo : le 8 ou *f*. C'est là une preuve directe et irréfragable, car personne ne supposera que l'emprunt soit du côté de l'Étrurie. Il est permis de croire que le même 8 a existé anciennement dans l'écriture latine, où il a été remplacé plus tard par un *F*. Encore une substitution peu heureuse, venant probablement de grammairiens hellénisants à qui il répugnait de laisser dans l'écriture latine un signe *sui generis*. On lui préféra le *F* ou digamma éolique, qui avait au moins pour lui de figurer dans les vieilles inscriptions de la Grèce. Mais ce fut là un véritable contresens, qui a longtemps égaré et ne cesse pas d'égarer quantité de lecteurs. Le *F* avait en grec la prononciation du *vav* phénicien ; c'était un *v*, ou plus exactement un *w* anglais. Il aurait fallu le conserver dans ce rôle, ce qui eût épargné à l' \vee de remplir tour à tour l'office d'une voyelle et celui d'une consonne. L'empereur

Claude était dans le vrai quand il voulut rendre à la lettre F sa vraie destination; seulement, pour éviter les confusions, il proposait de la renverser. On sait que nous avons quelques inscriptions datant du règne de cet empereur, où l'on trouve la lettre en question : AMPLIAFIT TERMINAFIT. Les grammairiens anciens qui ont eu l'idée de détourner la lettre F de sa vraie signification pour lui attribuer le rôle du 8 étrusque ont, contrairement à leur intention, troublé le parallélisme entre l'alphabet grec et l'alphabet italique.

Nous n'avons encore rien dit d'une lettre qui existe en étrusque, mais qui manque en latin, le thêta ou Θ. Cette lettre n'a pas complètement disparu des alphabets italiques : elle existe, quoique à l'état sporadique, en ombrien, et nous la retrouvons, sous la forme Ð en pélignien, où elle se distingue nettement du D dans les mots comme VIÐAD, AFÐED. Du nord de l'Italie, cette lettre a pénétré jusqu'en Gaule¹. Il n'est pas étonnant qu'elle ait été peu à peu éliminée de l'alphabet latin et de l'alphabet osque, le son qu'elle représente étant lui-même absent de ces langues.

Il existe encore une autre preuve que l'osque n'a pas puisé directement à la source grecque, mais qu'il a adopté l'alphabet étrusque en le perfectionnant de son mieux. C'est ce qui s'est passé pour le son *o*.

On sait que l'étrusque ne possède pas la voyelle *o*² : cela vient sans doute, non d'un manque absolu, qu'on aurait peine à concevoir, mais de ce que la prononciation étrusque ne séparait pas nettement le son *o* du son *u*. Mais en osque, où les deux sons existent sans se confondre, on voulut avoir deux caractères pour les distinguer l'un de l'autre ; les deux caractères qu'on choisit sont V et √. Il est clair que la seconde lettre a été tirée de la première au moyen d'un point diacritique, artifice qu'on n'aurait pas eu besoin d'imaginer, si le peuple osque avait à cette époque connu l'alphabet grec, avec son assortiment complet de voyelles.

De cet ensemble de preuves nous croyons pouvoir conclure que l'alphabet étrusque a régné pendant un temps sur toute la péninsule; il appartient aux historiens de tirer la conclusion de ce fait. Mais était-il bien nécessaire de multiplier les inductions et les rapprochements, quand une démonstration matérielle de notre thèse est entre nos mains? Elle est fournie par les cinq premières tables d'Iguvium. Là nous voyons l'alphabet étrusque,

¹ Voir les *Beiträge* de Kuhn et Schleicher, t. III, p. 207. Cf. d'Arbois de Jubainville, *Études grammaticales sur les langues celtiques*, p. 31.

² Priscien, p. 553 : « O aliquot Italiae civitates, teste Plinio, non habebant, sed loco ejus ponebant V, et maxime Umbri et Tusci. »

malgré ses lacunes, employé à représenter les sons d'une langue indo-européenne. Si nous avons des inscriptions latines des premiers siècles de Rome, nous verrions sans doute qu'il en a été de même chez les Romains, et que ce ne sont pas les Grecs, mais leurs voisins de Clusium ou de Vulci qui leur ont appris à écrire. Si l'alphabet latin s'est ensuite écarté de ce modèle, s'il est de tous les alphabets italiotes le moins étrusque et le plus moderne, cela ne doit pas nous étonner : à Rome affluaient, à mesure que la ville grandissait en puissance, les étrangers lettrés, particulièrement les étrangers grecs, philosophes, rhéteurs, grammairiens, maîtres d'école. Ceux-là apportaient les dernières modes du monde littéraire; l'alphabet dont ils se servaient, qu'ils enseignaient à leurs hôtes, était l'alphabet grec modifié selon les perfectionnements les plus récents. Les choses n'allèrent pas toutes seules; il fallut un travail d'adaptation et d'appropriation : comme on l'a dit, les tâtonnements des arrangeurs permettent d'entrevoir l'état qui avait précédé. Ainsi s'établit la différence qui sépare l'écriture latine des autres écritures italiotes. La science ne fait d'ailleurs que confirmer sur ce point ce que savaient les anciens et ce qu'ils nous ont dit expressément. Selon la tradition, Démarate le Corinthien apporta les lettres grecques aux Étrusques. Or Démarate est donné comme étant le père de Tarquin l'Ancien, avec qui la civilisation tyrrhénienne fait son entrée à Rome¹. Entre l'Hellène qui donne et le Latin qui reçoit, la légende place l'émigré de Tarquinii, l'industriel époux de Tanaquil.

Michel BRÉAL.

Tacite, *Ann.*, XI, XIV; Pline, XXXV, XLIII.

PREMIÈRES INFLUENCES DE ROME

SUR LE MONDE GERMANIQUE¹.

L'influence de Rome sur le monde germanique est une question vaste et intéressante qui peut être abordée par les côtés les plus divers. Je vais proposer quelques rapprochements se rapportant plus spécialement à la langue : mon intention est de prouver que, dès l'époque gothique, et plus anciennement encore, des mots latins avaient cours parmi les populations germaniques. Chacun de ces mots contient un renseignement historique, pour peu qu'on sache l'interpréter d'une façon convenable. Est-il nécessaire de prendre des précautions et d'assurer que j'ai en vue un intérêt purement philologique? C'est un soin que j'aime à croire superflu. Que les Germains aient fait plus ou moins d'emprunts à la langue latine, il importe peu pour la gloire des Germains et des Latins. A dire vrai, il serait surprenant qu'une race ouverte aux nouveautés, prompt à l'imitation, pressée d'entrer dans l'héritage de la civilisation romaine, comme l'histoire nous dépeint les compagnons de Théodoric, se fût tenue fermée à l'idiome qui lui apportait cette profusion de connaissances et d'idées nouvelles².

On peut seulement s'étonner de trouver dans la langue d'Ulphilas des mots latins plutôt que des mots grecs. Mais rappelons-nous d'abord que la célèbre traduction a été faite en Mésie, c'est-à-dire en un pays où l'on parlait latin, comme l'attestent les inscriptions, et où une langue dérivée du latin s'est maintenue jusqu'aujourd'hui; remarquons en outre qu'Ulphilas, qui, selon les renseignements à nous parvenus, maniait avec une égale facilité le gothique, le latin et le grec, s'adressait à une population de soldats, ayant puisé son instruction dans les

¹ Sur le désir exprimé par quelques confrères, nous reproduisons ici, avec des additions et corrections, la seconde partie d'un article publié sous ce titre au *Journal des Savants*, octobre-novembre 1889.

² La même question vient d'être traitée par M. Fr. Kluge, sous le titre *Vorgeschichte der altgermanischen Dialekte*, dans le *Grundriss der germanischen Philologie*, publié par Hermann Paul, t. 1. Strasbourg, 1889.

camps, où la langue courante était le latin; souvenons-nous enfin que nous n'avons probablement pas le texte authentique d'Ulfilas, mais, comme on l'a conjecturé avec vraisemblance, un remaniement d'une époque postérieure fait dans l'empire d'Occident¹.

Pour procéder avec la méthode convenable, il y a lieu de distinguer deux catégories de mots. La première comprendra les vocables latins qui, ayant passé déjà dans le texte grec des Évangiles, peuvent, à la rigueur, être considérés comme n'étant pas tirés de la langue latine. Ce sont :

LATIN.	GREG.	GOTHIQUE.
<i>Cæsar</i>	Καῖσαρ	<i>Kaisar</i>
<i>legio</i>	λεγεών	<i>luigaión</i>
<i>prætorium</i>	πραϊτώριον	<i>praitoriaúm, praitoria</i>
<i>speculator</i>	σπεκουλάτωρ	<i>spaukulator</i>
<i>membrana</i>	μεμβράνα	<i>maímbrana</i>
<i>assarius</i>	ἀσσάριον	<i>assarjus</i>

Ces mots, comme nous venons de le dire, faisant partie de la rédaction grecque des Évangiles, peuvent, si l'on veut, être écartés. Mais il n'en est pas de même quand le texte gothique emploie un terme d'origine latine sans y être aucunement invité par le modèle grec. C'est ce qu'on observe pour les mots suivants :

GREG.	LATIN.	GOTHIQUE.
λίτρα	<i>pondus</i>	<i>puud</i>
σφραγίς	<i>sigillum</i>	<i>sigljo</i>
κιβωτός	<i>arca</i>	<i>arka</i>
δεσμωτήριον	<i>carcer</i>	<i>karkara</i>
ὄξος	<i>acetum</i>	<i>akeit</i>
χαλκίον	<i>cañillus</i>	<i>katils</i>
λύχνος	<i>lucerna</i>	<i>lukarn</i>
ξέστης	<i>urceus</i>	<i>aúrkeis</i>
κειρίά	<i>fascia</i>	<i>faskja</i>
σουδάριον	<i>orale</i>	<i>aúrali</i> ²
δίδραχμον	<i>sichus</i>	<i>sikls</i>
κλισία	<i>cubitus</i>	<i>kubitus</i>
οἶνος	<i>vinum</i>	<i>vein</i>

¹ Par cette dernière raison s'explique sans doute un fait d'orthographe qui a déjà été remarqué : au lieu de *gg* ou *gk*, la traduction gothique écrit quelquefois *ng* ou *nk* à la manière latine : *ƿank, bringiƿ*.

² Ici le grec a un mot tiré du latin (*sudarium*); mais le traducteur goth a préféré le mot populaire *orale*. Voir Ducange, *s. v.*

GREC.	LATIN.	GOTHIQUE.
πορφυρούς	<i>purpuratus</i>	<i>paúrpurow̅s</i>
ὀψώνιον	<i>annonna</i>	<i>anno</i>
ὄνος	<i>asinus</i>	<i>asilus</i> ¹
ἐλαιον	<i>oliva</i>	<i>alev</i>
ἀνακειῖσθαι	<i>accumbere</i>	<i>anakumbjan</i>
πραγματεύεσθαι	<i>cauponari</i>	<i>kaupon</i>
στρατεύεσθαι	<i>militare</i>	<i>militon</i>
κείρειν	<i>capillare</i> ²	<i>kapillon</i> ³

A cette liste nous voulons tout de suite ajouter un mot qui a échappé jusqu'à présent à l'œil des exégètes. C'est le gothique *raþjo* « compte, nombre », qui est le latin *ratio*. Il est employé cinq fois :

Rom., XIV, 12. Ἄρα οὖν ἕκαστος ἡμῶν περὶ ἑαυτοῦ λόγον δώσει τῷ Θεῷ. *Þannu nu hvarjizuh unsara fram sis raþjon usgibi þ gu þa.* (En latin : Itaque unusquisque nostrum pro se rationem reddit deo.)

Phil., IV, 15. ... Οὐδεμία μοι ἐκκλησία ἐκοινώνησεν εἰς λόγον δόσεως καὶ λήψεως... *Ni ainohun aikkesjono mis gamainida in raþjon gibos jah andanemis.* (En latin : Nulla mihi ecclesia communicavit in ratione dati et accepti.)

Luc., XVI, 2. Ἀπόδος τὸν λόγον τῆς οἰκονομίας σου. *Usgif raþjon faúragaggjis þeinis.* (En latin : Redde rationem villicationis tuæ.)

Rom., IX, 27. Ἐὰν ᾗ ὁ ἀριθμὸς τῶν υἱῶν Ἰσραὴλ ὡς ἡ ἄμμος τῆς θαλάσσης. *Jabai vesi raþjo sunive Israelis svasve malma marins.* (En latin : Si fuerit numerus filiorum Israhel tanquam arena maris.)

Joh., VI, 10. Ἀνέπεσον οὖν οἱ ἄνδρες τὸν ἀριθμὸν ὡσεὶ πεντακισχίλιοι. *Þaruh anakumbidedun vaíros raþjon svasve fimf þrusundjos.* (En latin : Discubuerunt ergo viri numero quasi quinque millia.)

On voit que trois fois *raþjo* traduit *ratio* et *λόγος*, deux fois *numerus* et *ἀριθμός*. On comprend sans peine le passage du sens

¹ Pour le changement de *n* en *l*, cf. latin *cuminum*, *organum* devenus en allemand *kümmel*, *orgel*. Il n'est donc pas nécessaire de penser au latin *asellus*.

² Cf. Ducange : *Capillare*... capillos auferre.

³ Aux mots gothiques d'origine latine il faut joindre *unkja* = latin *uncia*, qui se trouve sur le Papyrus d'Arezzo.

de « compte » à celui de « nombre ». Ce passage s'est-il fait en gothique ou bien avait-il eu lieu pour *ratio* en latin? L'un et l'autre est également possible. Plaute (*Truc.*, I, 1, 69), pour dire : « Il y en a trop (de courtisanes) », dit déjà : *Ea nimia est ratio*.

Le substantif gothique a donné un dérivé *raþjan* « compter », lequel se conjugue sur le modèle des verbes forts : parfait *roþ*, *roþum*; exemple à joindre au vieux haut-allemand *skriban*, au moyen haut-allemand *prisen* (allemand moderne *preisen* « apprécier »), pour montrer qu'un verbe peut suivre la conjugaison forte quoique n'étant pas originairement de souche germanique¹.

Ce substantif *raþjo* = latin *ratio* vient se placer tout naturellement à côté de *kavtsjo* = latin *cautio*, qui se trouve sur le Papyrus de Naples, et de *laikjo* = latin *lectio*, qui est ajouté en marge d'un manuscrit d'Ulphilas pour indiquer la division en chapitres.

Je reviens maintenant à la liste précédente. Quand on examine ces mots un à un, on entrevoit assez bien la raison pour laquelle ils ont passé en gothique. Les uns désignent des objets que le commerce apportait au milieu des Barbares, les autres sont des expressions consacrées, la plupart appartenant à la vie militaire.

En présence de ces mots latins, on s'attendrait à trouver un nombre encore plus considérable de mots grecs. On en trouve effectivement une assez grande quantité; mais c'est ici qu'il faut prendre garde : les mots d'origine grecque que l'on rencontre chez Ulphilas sont les mêmes qui se trouvent dans la traduction latine. Ils avaient donc passé dans la langue de l'Église. Nous allons en donner la liste, en mettant dans la seconde colonne le mot dont se sert la traduction latine des Livres saints :

¹ Le latin *ratio* n'a pas seulement pénétré en gothique : on le retrouve dans l'ancien saxon *rethia*, dans le vieux haut-allemand *radja* et *redina*. Graff les traduit par « ratio, ratiocinium », et il rend l'adjectif *redihasti* par « rationabilis ». Il y a loin sans doute de là au sens de « parler » qu'a pris l'allemand *reden*, au sens de « lire » qu'a aujourd'hui l'anglais *read* (anciennement « parler »). Mais il perce encore quelque chose de la signification primitive dans l'adjectif allemand *redlich* « exact, juste » (littéralement « conforme au compte ») et dans la locution *Jemanden zu Rede stellen* « demander compte à quelqu'un ». Si nous rapprochons de leurs origines les verbes français *parler* ou *conter*, nous verrions qu'ils n'ont pas fait moins de chemin. On comprend que le terme qui intervenait dans toute espèce de règlement ou de marché dut être emprunté un des premiers.

Il est possible d'ailleurs que plusieurs mots germaniques, plus ou moins semblables pour le son, se soient mêlés et confondus avec les mots de provenance latine.

GREC.	LATIN.	GOTHIQUE.
ἐπίσκοπος	<i>episcopus</i>	<i>aīpiskauīpus</i> ¹
εὐαγγέλιον	<i>euangelium</i>	<i>aīwaggeli</i>
ἀπόστολος	<i>apostolus</i>	<i>apauštaihus, apauštulus</i>
διάβολος	<i>diabolus</i>	<i>diabaūlus, diabolus</i>
πρεσβυτέριον	<i>presbyterium</i>	<i>praižbytaīrei, praižbytairi</i>
προφήτης	<i>propheta</i>	<i>praiŕetus</i>
ψάλμα	<i>psalma</i>	<i>psalma, psalmo</i>
ἐκκλησία	<i>ecclesia</i>	<i>aīkklesjo</i>
εὐχαριστία	<i>eucharistia</i>	<i>aīwcharistia</i>
ἀνάθεμα	<i>anathema</i>	<i>anaŕaīma</i>
αἵρεσις	<i>hæresis</i>	<i>haiŕaīsis</i>
συναγωγή	<i>synagoge</i>	<i>synagoge</i>
ἄγγελος	<i>angelus</i>	<i>aggilus</i>
διάκονος	<i>diaconus</i>	<i>diakaūnus</i>
σκορπίος	<i>scorpio</i>	<i>skauīrþjo</i>
ἐπιστολή	<i>epistola</i>	<i>aīpistaūle</i>
ἄζυμος	<i>azymus</i>	<i>azymus</i>
πιστικός	<i>pisticus</i>	<i>pistikeins</i>
παρασκευή	<i>parasceve</i>	<i>paraskaīve</i>
γαζοφυλάκιον	<i>gazophylacium</i>	<i>gazaīfylakiaūn</i>
ἀλάβαστρον	<i>alabastrum</i> ²	<i>alabalstraiūn</i>

Les deux seuls mots qui aient l'air d'être tirés directement du grec sont les suivants :

GREC.	LATIN.	GOTHIQUE.
εὐλογία	<i>benedictio</i>	<i>aīwlaūgia</i>
σπυρίς	<i>sporta</i>	<i>spyreida</i>

Mais *εὐλογία* appartient à la langue religieuse et est souvent employé par l'Église comme synonyme de *benedictio*. Quant à *σπυρίς* et *sporta*, ce sont deux mots de même origine, et c'est probablement parce que tous les deux étaient usités que le traducteur a préféré la forme la plus savante³.

On peut donc dire que la source où le traducteur goth, que ce soit Ulfilas ou un autre, puisait ses mots est le latin et non

¹ Nous ne nous arrêtons pas aux différences de détail. Le texte gothique a seulement *aīpiskauīpei*, lequel signifie « la dignité d'évêque ».

² Latin du moyen âge *alabastrum*.

³ Pour ne rien omettre, disons ici qu'on a quelquefois proposé de reconnaître le grec *κολαφιζειν* « souffleter » ou *κόπτειν* « frapper » dans le gothique *kaupatjan*. Outre que le rapprochement est douteux, il ne prouverait pas beaucoup pour la question d'origine, la traduction latine *colaphis cadere* reproduisant l'expression grecque.

le grec. Si inattendu que puisse paraître ce résultat, il ressort avec évidence des énumérations qui précèdent.

Je vais maintenant présenter un rapprochement dont je ne me dissimule pas la hardiesse et qui va certainement rencontrer d'abord l'incrédulité, quoique je le croie légitime et fondé. Non seulement on constate en gothique des substantifs et des verbes latins, mais on y trouve des radicaux gothiques suivis de suffixes latins. L'emprunt d'un suffixe est un fait qu'on a lieu d'observer en beaucoup de langues et qui ne doit pas étonner, bien qu'il faille prendre garde de se tromper sur la manière dont s'opère l'acclimatation. Ce n'est pas le suffixe à l'état abstrait et isolé qu'un idiome va chercher dans un autre; mais, si une langue a emprunté un certain nombre de mots où la présence du suffixe se fasse sentir clairement, elle s'y habitue peu à peu et elle apprend à le manier pour son propre compte. On peut même remarquer que les suffixes étrangers sont quelquefois favorisés aux dépens des suffixes indigènes. Ce sont là des faits dont il serait aisé de produire des exemples empruntés à toute espèce d'idiomes.

Le suffixe gothique dont nous voulons parler est le suffixe *-duþi-*, qui sert à former des noms abstraits. Nous le trouvons dans quatre substantifs :

- manag-duþs* «multitudo» (*Cor.*, II, VIII, 2);
mikil-duþs «magnitudo» (*Paraphr. de saint Jean*, IV, 2.
deux fois);
gamain-duþs «communauté» (*Cor.*, I, X, 16, deux fois;
II, VI, 14; II, IX, 13; *Phil.*, II, 1; III, 10);
ajuk-duþs «éternité» (*Luc*, I, 33; *Jean*, VI, 51 et 58).

Ces quatre mots sont les seuls de la traduction qui présentent le suffixe *-duþi-*. Ajoutons tout de suite ici que ce suffixe n'a pas survécu et qu'il ne se rencontre dans aucun autre idiome germanique.

Il est difficile de ne pas reconnaître dans ce suffixe le latin *-tudo*, si fréquemment employé dans les écrits chrétiens du II^e et du III^e siècle¹; il n'y a pas seulement correspondance pour la forme du suffixe, mais, sur les quatre mots gothiques précités, il en est deux qui représentent exactement, pour la signification, des mots latins en *-tudo* :

mænag-duþs : multi-*tudo*;
mikil-duþs : magni-*tudo*.

Il est vrai qu'aux deux derniers ne correspondent pas des mots

¹ Cf. Rönsch, *Itala und Vulgata*. — Gætzler, *La latinité de saint Jérôme*.

en *-tudo*, mais des mots en *tas* : *communi-tas*, *æterni-tas*. Mais la parenté d'emploi et de signification des suffixes *-tas* et *-tudo* est un fait connu¹. De même qu'on a *casti-tas* et *casti-tudo*, *crebri-tas* et *crebri-tudo*, etc., de même le traducteur goth a eu devant l'esprit quelque mot comme **communi-tudo*, **æterni-tudo*.

Leo Meyer, qui rapproche comme nous *-duþi-* du latin *-tudo-*, en fait remonter l'existence à une époque proethnique²; les mots gothiques ne seraient pas faits sur le modèle des mots latins, mais en seraient les congénères et les frères jumeaux. C'est là un effet de ce penchant qui a longtemps régné, et qui règne encore aujourd'hui en linguistique, de reporter dans la période indo-européenne des faits beaucoup plus récents et quelquefois des faits tout modernes³.

Si l'on veut réfléchir que le grec, qui est bien autrement voisin du latin, n'a rien de semblable à *-tūdon-*; si, en outre, on fait attention à la nature compliquée de ce suffixe, lequel a tout l'air d'être une acquisition tardive de la langue latine, l'hypothèse d'une parenté primordiale entre le latin et le gothique paraîtra très peu vraisemblable. Au contraire, le besoin de créer des noms abstraits a dû tout naturellement pousser à des imitations et à des copies, que facilitait d'ailleurs la présence en gothique d'éléments semblables. On a, par exemple, des noms abstraits en *-þi-*, comme *gabaúr-þs* « naissance », *gaqum-þs* « réunion », etc., qui préparaient en quelque sorte les voies au suffixe *-duþi-*.

À côté de la traduction des Livres saints, il a dû exister en gothique une littérature pieuse — homélies, sermons, commentaires théologiques — dont les originaux étaient en latin : aussi suis-je loin de croire que les quatre mots précités aient été les seuls de ce genre.

Nous venons de mentionner le suffixe *-tas*. Il est possible (mais je ne voudrais rien affirmer de positif, l'exemple étant unique et peu clair) qu'il faille reconnaître ce suffixe latin dans l'épigramme *as-taþs* « vérité » (*Luc*, 1, 4) : Ἰνα ἐπιγνῶς περὶ ὧν κατηχήθης λόγων τὴν ἀσφάλειαν. *Ei gakunnais þize bi þoei galaisiþs is vaúrde astaþ.* (En latin : « Ut cognoscas eorum verborum de quibus eruditus es veritatem. ») Malheureusement, la partie antérieure du mot est obscure; le suffixe *-taþi-* ne se rencontre nulle part ailleurs dans les fragments que nous avons conservés.

Mais il est un autre suffixe latin dont nous trouvons en gothique des traces nombreuses : c'est le suffixe *-arius*, qui a donné les mots latins comme *notarius*, *argentarius*. Ces mots, à partir

¹ Le fait avait déjà frappé Aulu-Gelle (xiii, 3).

² *Die gotische Sprache*, § 136.

³ C'est ainsi que, pour le latin *virtus*, Leo Meyer forge un proethnique **viratváli*.

d'une certaine époque, se sont fort multipliés pour marquer une fonction ou un état. Tels sont :

<i>arcarius</i>	<i>aurarius</i>
<i>armamentarius</i>	<i>lorarius</i>
<i>capsarius</i>	<i>atriarius</i>
<i>cancellarius</i>	<i>retiarius</i>
<i>cubicularius</i>	<i>manicarius</i>
<i>seriniarius</i>	<i>victimarius</i>
<i>porcarius</i>	<i>unguentarius</i>
<i>operarius</i>	<i>bestiarius</i> , etc.

Sur ce modèle ont été formés en gothique :

De <i>mota</i> « péage » :	<i>motareis</i> « péager » ;
* <i>liuþ</i> « chant » :	<i>liuþareis</i> « chanteur » ;
<i>laisains</i> « enseignement » :	<i>laisareis</i> « maître » ;
<i>boka</i> « livre » :	<i>bokareis</i> « scribe » ;
<i>vulla</i> « laine » :	<i>vullareis</i> « foulon » ;
* <i>daímon</i> ¹ « démon » :	<i>daímonareis</i> « possédé » ;
<i>sokjan</i> « chercher » :	<i>sokareis</i> « chercheur » .

En regard des substantifs neutres en *-arium*, comme *ævarium*, *armarium*, *pulvinarium*, le gothique a formé :

De * <i>vagga</i> « joue » :	<i>vaggari</i> « oreiller » .
------------------------------	-------------------------------

Le gothique *motareis* « péager » rappelle aussitôt, pour le sens, le substantif latin *telonarius*² « péager, publicain » ; *bokareis* « scribe » est avec *boka* dans le même rapport que *librarius* avec *liber* ; *vullareis* « foulon » est tiré de *vulla* comme *lanarius* de *lana*. On pourrait objecter que le latin ne présente pas, en regard de *daímonareis*, un substantif **dæmonarius*³. Mais il suffisait que la désinence fût familière au traducteur goth pour qu'il se sentît autorisé à créer un mot de cette sorte (on a en latin *dæmoniacus*).

Mais pourquoi, dira-t-on, ne pas admettre une terminaison germanique ? Pourquoi ne pas supposer une parenté d'origine ? Parce qu'ici encore nous avons affaire à un suffixe compliqué ; il ne se trouve pas en grec, car les noms comme *ἐργαστήριον*, *βουλευτήριον*, ont une tout autre formation⁴.

¹ Nous marquons d'un astérisque les primitifs qui ne se sont pas conservés en gothique.

² C'est ce dernier mot qui existe en allemand sous la forme *Zöllner*.

³ Le texte latin des Évangiles se sert de la circonlocution *dæmonia habens*.

⁴ Ces mots sont formés des noms d'agent en *-τηρ* et ont pour similaires en latin les noms en *-torium*, comme *prætorium*, *auditorium*.

Que l'*ā* latin ait été rendu par un *a* gothique, au lieu de l'être par un *o*, comme dans *paúrpurowǫs*, ce ne saurait, je pense, être une objection : nous avons pareillement le son *a* dans *maímbrana*, *aírali*, *spalkulatur*.

Il est vrai que l'extrême diffusion et l'usage quotidien de ce suffixe nous ont habitués à le regarder comme authentiquement germanique. Dans les dialectes modernes, il sert à former des milliers de substantifs; de réduction en réduction, il a passé de la forme *-ari*¹, *-eri*, *-ere* à la forme *-er*, que nous avons dans *lehr-er*, *müll-er*, *säng-er*, *mörd-er*. Ainsi que le fait remarquer avec raison M. Osthoff, il a commencé par être suffixe secondaire, c'est-à-dire qu'il se joignait à des substantifs (*lehre*, *mühle*, *sang*, *mord*) : mais à la longue il est devenu suffixe primaire et a pu se joindre à des verbes; on a donc formé *schneid-er* à côté de *schmitt-er*, *reit-er* à côté de *ritt-er*, *schliess-er* à côté de *schloss-er*, et l'on a fait des noms comme *geber*, *leser*, *denker*, *trinker*².

On retrouve encore le même suffixe *-arius* en irlandais, où *techt* « voyage » a fait *techt-aire* « envoyé », *ech* « cheval » a fait *ech-aire* « palefrenier ». Il a passé pareillement en ancien slave, où l'on a *vrat-arĭ* « portier », *grad-arĭ* « jardinier », *zlat-arĭ* « orfèvre ».

Cette propagation est comparable à celle du suffixe *-ista*, qui a fait dans les langues modernes une si grande fortune.

De toutes les désinences, celles qui servent à marquer une profession ou une dignité sont les plus sujettes à imitation et à emprunt. Faut-il cependant admettre que le suffixe latin ait rencontré dans ces langues une terminaison de même sorte avec laquelle il s'est mêlé et confondu? On peut le supposer; mais les coïncidences que nous avons constatées, jointes à la voyelle d'appui *a*, qui se retrouve partout, ne nous laissent pas de doute sur la réalité d'un élément d'importation romaine.

Si, laissant de côté les suffixes, nous voulions examiner ce que le vieux haut-allemand doit au latin, en fait de mots tout formés, nous nous trouverions en présence d'un tel nombre que l'énumération seule dépasserait les bornes d'un article³. Depuis les aliments les plus ordinaires jusqu'aux ustensiles les plus indispensables, depuis le commencement des arts jusqu'aux éléments de la vie religieuse et civile, le linguiste constate, à côté de termes

¹ V. haut-all. *vokal-ari* « oiseleur », *betal-ari* « mendiant », etc. Cf. Grimm, *Grammaire allemande*, II, p. 125 et seq.

² Osthoff, *Forschungen im Gebiete der indo-germanischen nominalen Stamm-bildung*, II, p. 106.

³ Cette énumération a fourni récemment la matière d'une thèse à l'un de nos jeunes professeurs de faculté : *De vocabulis latinis quæ germanica lingua assumpsit thesım* Facult. litter. Paris. proponebat A. Ehrhard. Grenoble, 1888.

purement germaniques, la présence de nombreux vocables latins. Personne ne croira sans doute que beaucoup de ces objets n'eussent pas déjà, dans les langues germaniques, un nom qui leur appartînt en propre. Mais, pour qu'il y ait introduction d'un mot nouveau — l'expérience de tous les jours le prouve — il n'est pas nécessaire qu'il y ait acquisition d'une chose nouvelle. Un simple perfectionnement, une variété d'une qualité supérieure, une forme spéciale donnée à quelque ancien produit, ou tout uniment le prestige attaché à la dénomination exotique, c'en est assez pour amener la substitution.

C'est là un fait qu'il faut avoir présent à l'esprit quand on parcourt ces longues listes de mots, où tous les aspects de la vie sont représentés. Nous nous contenterons de quelques échantillons¹ :

LATIN.	VIEUX HAUT-ALLEMAND.	ALLEMAND MODERNE.
<i>fructus</i>	<i>frucht</i>	<i>frucht</i>
<i>planta</i>	<i>pflanza</i>	<i>pflanze</i>
<i>caulis</i>	<i>chôli</i>	<i>kohl</i>
<i>radix</i>	<i>retih</i>	<i>rettich</i>
<i>caseus</i>	<i>châsi</i>	<i>käse</i>
<i>butyrum</i>	<i>butera</i>	<i>butter</i>
<i>coquina</i>	<i>chuhhina</i>	<i>küche</i>
<i>discus</i>	<i>îisc</i>	<i>tisch</i>
<i>scrinium</i>	<i>scrîni</i>	<i>schrein</i>
<i>scutella</i>	<i>scuzila</i>	<i>schüssel</i>
<i>pluma</i>	<i>pflûma</i>	<i>flaum</i>
<i>puteus</i>	<i>pfuzzi</i>	<i>pfütze</i>
<i>mercatus</i>	<i>marcat</i>	<i>markt</i>
<i>molinarius</i>	<i>mulinâri</i>	<i>müller</i>
<i>macellarius</i>	<i>mezilari</i>	<i>metzger</i>
<i>magister</i>	<i>meistar</i>	<i>meister</i>
<i>schola</i>	<i>scuola</i>	<i>schule</i>
<i>milia</i> (passuum)	<i>mîla</i>	<i>meile</i>
<i>strata</i>	<i>strâza</i>	<i>strasse</i>
<i>murus</i>	<i>mûra</i>	<i>mauer</i>
<i>palus</i>	<i>pfâl</i>	<i>pfahl</i>
<i>pilum</i>	<i>pfil</i>	<i>pfel</i>
<i>paraveredus</i>	<i>pfervrit</i>	<i>pferd</i>
<i>archiater</i>	<i>arzat</i>	<i>arzt</i>
<i>census</i>	<i>zins</i>	<i>zins</i>
<i>telonium</i>	<i>zol</i>	<i>zoll</i>
<i>moneta</i>	<i>muniza</i>	<i>münze</i>

¹ Comme il sera aisé de le voir, cette énumération est disposée d'après le sens des mots, et non d'après des caractères spécialement linguistiques.

LATIN.	VIEUX HAUT-ALLEMAND.	ALLEMAND MODERNE.
<i>catena</i>	<i>chetina</i>	<i>kette</i>
<i>feria</i>	<i>fira</i>	<i>feier</i>
<i>presbyter</i>	<i>priestar</i>	<i>priester</i>
<i>signum</i>	<i>sëgan</i>	<i>seggen</i>
<i>offerre</i>	<i>opfarôn</i>	<i>opfern</i>
<i>prædicare</i>	<i>prëdîgôn</i>	<i>predigen</i>
<i>damnare</i>	<i>fir-damnôn</i>	<i>ver-dammen</i>
<i>scribere</i>	<i>scriban</i>	<i>schreiben</i>
<i>dictare</i>	<i>thihtôn</i>	<i>dichten</i>

On remarquera sans doute que cette liste contient surtout des substantifs; c'est l'espèce de mots qui s'emprunte le plus facilement. Quelques verbes, principalement des verbes appartenant à la langue de l'Église ou à celle de l'école, s'y trouvent aussi. Mais les adjectifs ont l'air de faire défaut. On ne cite guère que l'adjectif latin *securus*, lequel a passé en vieux haut-allemand sous la forme *sihhur* (allemand moderne *sicher*).

Nous proposons d'ajouter à cette liste deux adjectifs qui ne manquent pas d'importance, puisqu'ils appartiennent au monde des idées morales : *falsch* « faux » et *wahr* « vrai ».

Kluge, dans son *Dictionnaire étymologique de la langue allemande*, considère l'adjectif *falsch*, en dépit de sa ressemblance de forme et de sens avec le latin *falsus*, comme un mot originairement germanique; la parenté avec le latin, qu'il ne nie pas d'ailleurs, remonterait à la période primitive. Tel n'est pas l'avis de Grimm, qui l'appelle *ein undeutsches wort, dessen auch keine spur bei Ulfilas*.

Si l'on songe que le latin *fallere*, dont *falsus* est le participe passé, n'est arrivé au sens de « tromper » que par métaphore¹, l'opinion de Grimm paraîtra de beaucoup la plus vraisemblable. Une rencontre aussi complète ne saurait être l'effet du hasard et elle ne peut pas davantage s'expliquer par une lointaine communauté d'origine. En gothique, l'idée de fausseté est toujours rendue par *liugan*.

Mais, du moment que l'adjectif *falsch* est emprunté, on peut se demander s'il n'en est pas de même pour son contraire *wahr*. Cet adjectif également manque en gothique, où l'idée de « vrai » est exprimée par *sunjis*.

Les deux adjectifs sont probablement des termes d'école. Jacob Grimm, après avoir admis l'origine latine, paraît plus tard y avoir renoncé². Au sujet du changement de l'*ë* en *â*, je rappelle

¹ Le grec *σφάλλω* « faire tomber » signifie au figuré « mettre dans l'erreur, duper ».

² *Deutsche Grammatik*, I^e, 341. Cf. I^e, 534.

les mots comme *gelehrt*, *gelahrt*. Une rencontre fortuite avec le latin serait surprenante, surtout si l'on songe que *vērus* ne se retrouve ni en grec ni en sanscrit. Du reste, la traduction, de la part des emprunteurs, est si littérale qu'elle s'est étendue à la conjonction *verum*; en effet, la locution latine *non solum non . . . verum etiam* est rendue en vieux haut-allemand par *nalles einiu ni . . . uuar keuuisso*¹.

Je sais qu'on a cru reconnaître une trace du mot *wahr* dans le verbe gothique *tuz-verjan* «douter». Mais le **verjan* contenu dans ce composé me paraît être de la même famille que l'allemand *währschaft*, *nachwähr*, *gewähr leisten*. Un verbe signifiant «garantir», précédé d'un préfixe privatif, donne tout naturellement naissance à un composé signifiant «mettre en doute». Au contraire, un verbe signifiant «regarder comme vrai», précédé d'un préfixe privatif, formerait un composé signifiant «regarder comme non vrai, nier». Encore moins peut-on rattacher à *wahr* le gothique *un-verjan* «ne pas supporter, être hostile», qui appartient à un autre ordre d'idées et à une autre racine².

La présence d'un mot germanique *wāra* signifiant «*foedus, pactum*» a dû faciliter d'ailleurs l'emprunt.

Ce rapprochement me conduit à une autre couple d'adjectifs exprimant, non une idée morale, mais une idée d'étendue dans l'espace et dans le temps. Je veux parler des adjectifs signifiant «court» et «long» (*kurz und lang*).

Le vieux haut-allemand *churz* a tout l'air d'être la copie du latin *curtus* : l'absence d'un mot semblable en gothique et en vieux norrois est plutôt favorable à l'hypothèse d'une origine étrangère. En vieux frison, en danois, nous avons *cort*, *kort*. Ce qui peut faire hésiter quelque peu, c'est l'existence en vieux haut-allemand et en anglo-saxon d'un adjectif *scurz*, *sceort*, d'où l'anglais *short*. Il est probable (c'est l'hypothèse à laquelle s'arrête Hildebrand) qu'il y a eu mélange de deux mots.

Quant à son contraire, l'adjectif *lang*, je le crois non tiré du latin, mais influencé par le latin. La ressemblance entre les deux mots est si complète qu'il est difficile de ne pas admettre quelque influence de ce genre. Moriz Heyne, après avoir énuméré différentes hypothèses, est amené à exprimer un soupçon semblable, en allant même plus loin que nous³.

¹ Le cymrique *gwir*, irlandais *fir* «vrai», me paraît également un emprunt au latin.

² Je crois qu'il en faut dire autant pour le slave *věra* «croyance, foi».

³ «Unmöglich erscheint nicht einmal die annahme, dass das adjectiv ein sehr frühes lehnwort aus dem lateinischen sei, wie sich deren ja schon im gothischen eine anzahl finden.» (*Dictionnaire de Grimm, s. v.*)

On répugnera peut-être à croire que, pour des idées aussi familières, une langue ait pu recourir à des termes étrangers. Mais quand nous voyons l'allemand et l'anglais exprimer la notion de la rotondité par l'adjectif *rund*, *round*, qui est français; quand nous voyons l'idée de la clarté exprimée par *klar*, *clear*, nous sommes bien forcés de reconnaître la possibilité de l'emprunt pour ces sortes de mots comme pour les autres. Ce n'est pas, nous le répétons, que ces langues n'aient eu déjà des adjectifs indigènes ayant même signification; mais l'usage, qui a souvent des préférences difficilement explicables, s'est prononcé peu à peu pour le synonyme étranger.

Je finirai par deux mots qui nous transportent dans une période plus reculée, pour laquelle les renseignements historiques sont rares, de manière qu'on ne saurait dire à quelle époque ni en quelle contrée s'est fait l'emprunt. Il n'est même pas possible de déterminer à quelle famille de langues appartenaient d'abord les termes importés. Sont-ils d'origine latine? d'origine grecque? Ne viennent-ils pas d'une civilisation antérieure à la civilisation aryenne? L'état actuel de la science ne permet pas de se prononcer sur ces questions. Mais il n'en est que plus important de noter ces mots, qui passent d'idiome en idiome depuis tant de siècles.

Le premier est un terme militaire, désignant un endroit fortifié, le gothique *baúrgs*, en vieux haut-allemand *purc*, allemand moderne *burg*, anglo-saxon *byrig*, anglais *borough*. Il est difficile de ne pas reconnaître ici le grec *πούργος*. Qu'il ait pénétré dans les idiomes germaniques dès avant Tacite, c'est ce que prouvent les noms propres comme *Asci-burgiūm*, *Teuto-burgiēnsis saltus*. Les germanistes proposent comme étymologie le verbe *bergen* «mettre en sûreté» (gothique *baúrgan*). Mais on peut dire tout au plus qu'il y a eu *adoption* et que les Germains ont cru sentir dans le mot *burg* l'idée de protection et de sûreté. Ces sortes d'adoption après coup ne sont pas rares. Le même mot se retrouve aussi dans les langues celtiques sous la forme *brigi*: *Brigiani* «monticolæ», *Arebrigiūm* «in monte situm»¹.

Un second mot se rapporte à la vie maritime: c'est le gothique et norrois *skip*, anglais *ship*, allemand *schiff*. Il y faut voir probablement un terme de même origine que le grec *σκάφος*. Ici encore, soit en grec, soit en allemand, on a cherché des racines signifiant «construire» ou «creuser»; mais les commencements de la navigation sont, selon toute apparence, plus vieux que nos

¹ Cf. Hésychius: *Φούργος · ὀχύρωμα*. Rapprochez aussi l'arménien *burgn* «tour».

racines indo-européennes, et le mot désignant l'esquif, une fois trouvé, a voyagé au loin en même temps que l'objet qu'il servait à nommer.

Nous avons déjà dépassé le cadre de notre étude, puisque nous voulions nous borner à relever quelques exemples de l'action exercée sur les langues germaniques par la seule langue latine. Arrêtons-nous donc ici et terminons par une dernière réflexion.

En toutes les langues, anciennes ou modernes, les mots empruntés sont plus nombreux qu'on ne le suppose généralement. Quand nous parlons de langues restées pures, nous ne songeons pas assez que leur prétendue pureté tient surtout à notre ignorance. Si nous avions pour l'antiquité la même abondance de documents que pour les temps modernes, nous constaterions que le grec, que le latin, ont largement puisé dans les idiomes d'alentour, tantôt par nécessité, tantôt par simple esprit d'imitation.

Dans les langues germaniques, qui se rapportent à une époque plus récente, les emprunts sont plus faciles à reconnaître : comment ces emprunts n'auraient-ils pas été fréquents, quand des populations encore neuves et peu cultivées furent amenées, par le cours des événements, à nommer tant d'objets nouveaux, à exprimer tant d'idées nouvelles? Et, pour revenir, en finissant, au travail de M. Bugge, comment les imaginations barbares, déjà pleines de contes merveilleux sur les dieux et les héros, seraient-elles restées fermées aux récits de la mythologie classique, aux légendes du christianisme? La *pureté*, en pareille matière, ne serait pas à l'honneur de l'intelligence d'un peuple, mais passerait à juste titre pour une preuve d'insensibilité et d'indifférence.

Michel BRÉAL.

DE LA PRONONCIATION DU C LATIN.

1. LE GROUPE CI + VOYELLE.

Une opinion généralement admise parmi les linguistes, c'est que le C latin a conservé, pendant toute la durée de la langue latine, et en toutes les positions, la valeur d'un κ. C'est l'opinion soutenue par Corssen : c'est aussi celle qu'à plus récemment émise M. Seelmann. Nous croyons qu'il y faut apporter d'assez sérieuses restrictions. Pour commencer, nous examinerons d'abord le cas où C se trouve devant un *i*, suivi lui-même d'une voyelle.

Voici comment s'exprime à ce sujet M. Seelmann¹ :

« Ebenso ist lat. CI immer nur als eine besser durch KI zu transcribierende lautgruppe zu denken. Der ganz äusserliche, buchstäblich gleiche zusammenfall von *-ti + vocal* und *-ci + vocal* in *-zi + vocal* in deutscher aussprache des latein hat mit dem echt lateinischen lautwandel nichts zu schaffen! Das C vor I und E ist erst später in der lat.-roman. übergangsperiode spontan zu einem gingivalen zischlaut verschoben : die lat. grammatiker wissen von einem übertritte des C : Z noch nichts, wenn derselbe auch schon im gleichzeitigen vulgär-idiom sporadisch hervorgetreten sein mag. »

Ainsi le C dans les mots comme *Lucius, patricius*, aurait gardé sa valeur de κ jusqu'à l'éclosion des langues romanes, sauf peut-être par accident dans la langue vulgaire. Au contraire, pour le T devant un I lui-même suivi d'une voyelle, par exemple dans les mots comme *otium, Tadius, justitia*, M. Seelmann et tous les linguistes admettent l'assibilation. Cette assibilation est, en effet, décrite dans les termes les plus clairs par les grammairiens romains Servius, Pompeius, Isidore et les autres, au lieu qu'ils se taisent absolument sur le C.

Le silence des grammairiens est un fait surprenant, mais non un fait décisif, car, étant donné leur penchant à se copier les uns les autres, il suffisait que l'observation eût été omise par leur chef de file. Ce qui a autant d'importance à nos yeux que l'attestation des grammairiens, c'est le témoignage involontaire des in-

¹ *Die Aussprache des Latein*, p. 321.

scriptions. Or ce témoignage est d'une parfaite clarté. Il nous suffit, à cet égard, de prendre les exemples recueillis par M. Seelmann lui-même.

Comme spécimens de CI écrit à tort TI, il cite :

HOMVNTIO (nom propre), Gruter, p. 762.

SOLATIVM, Gruter, p. 759.

TRIBVNITIAE, Orelli, 957 (222 ap. J.-C.).

Comme spécimens de TI écrit à tort CI, il donne :

MVNDICIEI, Orelli, 5.

DISPOSICIONEM (*I. R. N.*, 109).

RENVNCIATIONEM, Orelli, 4570 (211 ap. J.-C.).

TERMINAC(iones), DEFENICIONES (Afrique, 222-235 ap. J.-C.).

OCIO, Gruter, p. 462 (389 ap. J.-C.).

PERICIAE, Brambach, *CIRhen.* 1070.

PRVDENCIVS, *idem*, 1048.

πρεκειω, Marini, Pap. dipl., 122, 81.

TERCIVS, Gruter, p. 409.

deposikiō (*C. I. L.* VIII, 1389).

COLPACIONI, Le Blant.

CONSTANCIVS, *idem*.

MILICIE, *idem*.

NEGVCIATORIS, *idem*.

RECORDACIONIS, *idem*.

ORACIONEM, *idem*.

STACIO, *idem*, etc.

Or, pour que des erreurs de ce genre puissent se commettre, pour que TI puisse s'écrire CI, et réciproquement, ne faut-il pas que des deux côtés la prononciation soit la même ou à peu près? En vain dira-t-on que les fautes précitées sont le fait d'un graveur ignorant, et qu'elles ne prouvent rien pour la langue des hautes classes. Nous ne voyons pas pourquoi l'argument qu'on invoque quand il s'agit de TI cesserait d'être valable dès qu'il est question de CI. N'était le silence des grammairiens, on n'aurait jamais songé à faire cette différence.

Il est vrai qu'aucun de ces exemples n'est très ancien. Le plus reculé en date est MVNDICIEI, qui est de l'an 136 après Jésus-Christ. Les autres sont du III^e au VII^e siècle. Nous dirons donc, si l'on veut, que CI n'a commencé à être semblable à TI qu'à partir du II^e siècle de l'ère chrétienne. Mais cela signifie-t-il que jusque-là le C, dans le groupe CI + voyelle, ait eu la prononciation

intacte de la gutturale vélaire, c'est-à-dire d'un κ. Le raisonnement serait défectueux, car il reviendrait à ne tenir aucun compte des degrés intermédiaires d'altération : ce serait mettre en quelque sorte le point d'arrivée à la même heure que le point de départ.

Pour que des confusions comme celles qu'on vient de voir devinssent possibles, il fallait trois choses :

1° Que le C se fût modifié;

2° Que le T se fût modifié;

3° Que les deux modifications en fussent arrivées à être assez près l'une de l'autre pour se ressembler et se confondre.

Or tout le monde comprendra que c'est là une double série de changements qui a demandé du temps : en français, la consonne initiale de *cing* et celle de *sept* se prononcent aujourd'hui de même, si bien qu'on pourrait écrire (comme le proposent les néographes) *siŋq*. Mais combien a-t-il fallu de degrés intermédiaires pour que le latin *quinque* en arrivât là ! Il en a fallu aussi pour qu'on écrivît *induciæ*, *solatium*, au lieu de *indutiæ*, *solacium*, et c'est évidemment se tromper que de placer l'origine du mal au moment où il produit ses dernières conséquences.

Nous avons d'ailleurs, pour appuyer notre opinion, l'analogie des langues congénères : c'est là un témoignage qui, pour n'être point direct, n'en a pas moins son importance.

Nous constatons d'abord qu'en grec le fait de l'assibilation est aussi ancien que les plus vieux monuments de la langue, puisque nous avons *ἀνασσα*, *φυλάσσω*, *ἦσσω*, *ὄσσε* pour *ἀνακία*, *κηρύκιω*, *ἦκίω*, *ὄκιε*. Quelle était au juste la prononciation de ces deux σ ? Nous n'en savons rien, et il serait bien à propos que quelque linguiste commençât des recherches à ce sujet. Mais ce qui est certain, c'est que le κ avait été entamé et transformé par la palatale dont il était suivi. Tous les dialectes grecs sont d'accord à cet égard : il en est qui présentent ττ (*Θρᾶττα*, *ἦττων*, *Φρίττω*), mais cette variante dialectale, probablement postérieure au σσ, ne change rien à la question qui nous occupe.

De langue plus rapprochée du latin que le grec, nous n'en avons pas, sinon les langues italiques, l'osque et l'ombrien, qu'il faut maintenant interroger.

En ombrien, la chose est si ordinaire qu'il a été créé un caractère exprès dans l'alphabet pour marquer le son sifflant du c. Nous voulons parler du δ, lequel est représenté dans les tables en écriture latine par un ζ. Était-ce le c italien de *cielo*, ou un tz allemand, ou quelque chose comme χj ? Il sera sans doute assez difficile de l'établir. Quoi qu'il en soit, on écrit en ombrien ΑΙΔΑΘ *façia* (= latin *faciat*), Ζ†ΑΙΔΙΗ∇1 *puniçiate* (= latin *punicialis* ou pu-

niceatis « teints en pourpre »). Ainsi, à l'époque des tables Eugubines, c'est-à-dire à peu près au temps de Sylla, l'assibilation du C était en ombrien un fait tellement accompli qu'il y avait un signe spécial dans l'alphabet pour la représenter.

Ce besoin d'un caractère spécial paraît s'être fait sentir encore ailleurs. En volsque, on trouve *FA DIA* *façia* : soit qu'on voie dans la troisième lettre le *d* ombrien, soit qu'on y voie un C retourné¹. Si les Romains, au lieu de se tenir étroitement à l'alphabet grec, en avaient usé aussi librement avec lui qu'ont fait leurs voisins, nous aurions peut-être un caractère spécial pour écrire *FACIAT*, *DICIO*, de sorte que la question qui nous occupe n'existerait même pas.

Il me reste un mot à ajouter. On a vu, par la liste de tout à l'heure, que les confusions commencent au II^e siècle après Jésus-Christ. Mais cette liste n'est pas complète. Sur une inscription trouvée à Herculaneum, et dont, par conséquent, la date est certaine, on a (Or. 3115, s. f.) *conditio* au lieu de *condicio*². Ainsi déjà avant l'an 79, *CIO* et *TIO* peuvent se remplacer. Notez que c'est un texte officiel. Joignez-y les incertitudes et les hésitations sur l'orthographe de certains noms propres: *Mucius*, *Minucius*, *Abucius*, *Marcus*, *Volcacius*, à côté de *Mutius*, *Minutius*, *Abutius*, *Martius*, *Volcatius*, en sorte qu'on ne sait pas, pour plusieurs de ces noms, quelle est la véritable graphie³. Cette incertitude s'étend aux noms qui s'écrivent par deux *c*, comme on le voit par *Accius*, qui est souvent confondu avec *Attius*, et par d'autres confusions du même genre: *Statius*, *Stattius* et *Staccius*, *Silaccius* et *Silattia*, *Tettius*, *Tetius* et *Teccius*, etc.⁴. Toutes ces circonstances me paraissent de nature à prouver la première partie de notre thèse, à savoir l'altération du *c* devant *i* + voyelle.

2. LA PRONONCIATION DE C DEVANT E OU I.

Non seulement nous croyons que le C avait pris un son sifflant devant *io*, *iu*, *ia*, etc., mais nous sommes porté à penser que devant un *e* ou un *i* simple il a pris de bonne heure une prononciation plus ou moins palatale. Le fait, qui est bien connu par les langues romanes, et qui se retrouve dans quantité d'autres langues⁵, a une cause toute physiologique: le *k* est produit au

¹ Mommsen, *Unteritalische Dialekte*, pl. XIV.

² Il est vrai que cette inscription, qui se trouve au tome X du *Corpus* (n° 1401), ne nous est point parvenue en original, mais seulement par une copie. M. Mommsen, dans sa restitution, corrige la copie et écrit *CONDICIO*.

³ Corssen, *Aussprache*, I, p. 53; Seelmann, *op. cit.*, p. 324.

⁴ Cocchia, dans la *Rivista di filologia ed istruzione classica*, XIII, p. 155.

⁵ Voir Schuchardt, *Vulgärlatein*, I, 151.

fond du palais; comme c'est aussi au fond du palais que se produisent l'*a*, l'*o* et l'*u*, il n'y a aucune difficulté à joindre les deux phonèmes, et à prononcer *cu*, *co*, *ca*. Mais l'*i* et l'*e* étant émis dans la partie antérieure de la bouche, la jonction avec le *k* ne se fait pas aussi aisément : pour peu que la prononciation se relâche, un *j* parasite vient s'intercaler entre la gutturale et la voyelle. Ce *kje*, *kji* représente le commencement de la modification subie par la gutturale, laquelle est dès lors en voie de devenir une palatale, soit qu'elle aboutisse à un *kj*, un *tch* ou un *tz*.

Nous ne croyons pas que le son palatal, pour se former, ait attendu l'époque où ont commencé les langues romanes : nous le regardons comme antérieur. Il est vrai que là encore les grammairiens se taisent; mais ils se taisent aussi sur la double valeur du *qu*, bien qu'il soit certain que cette consonne ne se prononçait pas de même dans *qualis*, *quercus*, *Quirinus*, où le *qu* est resté, et dans *quur*, *quom*, lesquels ont abouti à *cur*, *cum*. Les grammairiens anciens n'avaient pas, pour les variétés et les accidents de prononciation, la même attention ni le même intérêt que les phonétistes modernes; ils négligent sans scrupule certaines différences, surtout quand elles ne se traduisent pas dans l'écriture par des faits d'orthographe¹.

On objecte toujours la transcription grecque par κ . Les Grecs écrivaient Κικέρων, κήνσωρ . On oublie de dire comment ils auraient pu transcrire, étant données les ressources de leur alphabet; ils avaient d'ailleurs sous les yeux le mot tracé en caractères latins. Enfin le κ grec est-il lui-même resté pur de toute altération palatale devant *i* ou *e*? Il est permis d'en douter. L'argument tiré du grec prouve trop, car on rencontre aussi, écrits par un κ , $\text{Δέκιος, πατρικιος, Δουκίλουμ, Ρουσίκειάνα, σησακιάρια}$.

Une autre objection s'appuie sur les transcriptions gothiques : Ulfilas orthographie *akeit* = latin *acetum*, *aúrkeis* = latin *urceus*, *Kaisar* = latin *Cæsar*. Mais on trouve aussi en gothique *laiktjo* = latin *lectio*, sans que personne songe à en tirer un argument contre l'assibilation du *t*. Les traducteurs opéraient d'après le modèle écrit, dont ils reproduisaient consciencieusement toutes les lettres. Il suffit de considérer des transcriptions comme *áivxaristia* = *eucharistia*, *gazaúfylakiáin* = *gazophylacium*, pour s'assurer qu'elles ne sont pas faites d'après la parole vivante.

Les mots germaniques empruntés par l'oreille ont généralement donné au *c* devant *e* ou *i* la valeur d'une sifflante.

¹ Nous demanderons à ce propos comment, étant donné un nom *LVCIVS*, se prononçait le génitif *LVCIV*. Si, conformément à ce que nous venons de montrer, on admet le son palatal à tous les autres cas, il sera difficile de ne pas l'admettre aussi pour le génitif.

Tels sont :

LATIN.	VIEUX HAUT-ALLEMAND.	ALLEMAND MODERNE.
<i>census</i>	<i>zîns</i>	<i>zîns</i>
<i>macellarius</i>	<i>mezilari</i>	<i>metzger</i>
<i>crucem</i>	<i>chruzi</i>	<i>kreuz</i>
<i>cæpulla</i>	<i>zwibollo</i>	<i>zwiebel</i>
<i>circulus</i>	<i>zîrkil</i>	<i>zirkel</i>
<i>cithara</i>	<i>zitera</i>	<i>zither</i>
<i>cinamonium</i>	<i>sinamin</i>	<i>zimmet</i>

Il est vrai que ces mots appartiennent au vieux haut-allemand et non au gothique. On se retranche derrière cette différence de date : c'est pendant l'époque qui sépare Ulfilas de la période du vieux haut-allemand que se serait accomplie en latin la modification de la gutturale. Je ne crois pas, pour les raisons qu'on a vues et pour d'autres que nous allons donner, à cet argument chronologique. La différence de traitement du C tient, selon nous, à la nature de l'emprunt : à toutes les époques, il s'est fait des emprunts par audition, et d'autres sur le papier. Ainsi *kiste*, qui représente le latin *cista*, fait son apparition en moyen haut-allemand. Les mots qu'on cite toujours, comme *kaiser*, *keller*, *kerker*, *kirsche*, ont fait leur entrée dans la langue par voie savante ; leur *k*, d'abord placé devant les yeux, puis prononcé, est resté dans la suite des temps, parce qu'un mot, une fois perçu d'une certaine façon, subsiste de cette façon, alors même que la prononciation première en était fautive. En effet, pour le peuple, à parler rigoureusement, il n'y a pas de mots étrangers, ou du moins ils cessent bientôt d'être des mots étrangers. S'il les a imprimés dans sa mémoire sous une certaine forme, il les garde sous cette forme, sans se soucier s'il y a eu erreur au moment de l'adoption. Ne voyons-nous pas la même chose tous les jours ? Que sont devenus en français les mots anglais *tunnel*, *turf*, *wagon* ? Ces mots ayant été prononcés d'après le modèle écrit, la prononciation est toujours restée conforme au modèle écrit : même ceux qui la savent fautive n'oseraient plus la changer. Pour prendre un exemple plus classique, croit-on que les Romains aient formé leurs mots *comædia*, *tragædia* autrement que par imitation orthographique ? Il serait certainement faux de dire que l'iota de $\kappa\omega\mu\omicron\delta\delta\omicron\varsigma$, $\tau\rho\alpha\gamma\omega\delta\delta\omicron\varsigma$, s'entendait encore au temps où Rome a emprunté ces termes. Ce qui n'empêche pas qu'aujourd'hui encore nous faisons entendre un *é* dans *comédie*, *tragédie*.

Plutôt que de chercher des renseignements sur la valeur du C latin chez les Germains du IV^e siècle de l'ère chrétienne, il vaut mieux encore cette fois s'adresser aux proches parents du latin

ancien et au latin lui-même. Que voyons-nous en ombrien? C'est que devant un *e* ou un *i* le *k* prend la valeur d'une sifflante. Un mot décisif à cet égard est le substantif qui désigne la corneille : *curnax*. A l'accusatif il fait *curnaco*, l'o jouant ici le rôle de l' α grec dans Ἐλλη ν - α , κόρα κ - α . Mais à l'ablatif, où la désinence est *e*, nous avons CVRNAŠE, c'est-à-dire que nous retrouvons la même sifflante dont il a déjà été question. Le verbe correspondant au latin *prosecare* fait à l'impératif *prusekatu*; mais au participe passé qui a un suffixe *etum*, nous avons PROSEŠETO. Au latin *cena* « repas » correspond ŠESNA, au latin *decem* « dix » DEŠEN¹. On trouve même ce Š devant un *l* dans certains diminutifs, comme STRVŠLA « strucula », ARŠLATA « arculata » (sorte de gâteau arrondi), à cause de l'*e* que dans la prononciation on intercalait, comme une sorte de schewa, entre les deux consonnes.

Il n'y a aucune raison de supposer que le latin soit, par une exception unique, resté indemne, quand on voit son frère jumeau suivre la règle commune. Mais le latin lui-même va nous fournir un témoignage d'autant plus précieux qu'il est involontaire.

Parmi les mots de la quatrième déclinaison qui ont conservé leur ancien datif-ablatif pluriel en *ubus*, les grammairiens latins placent *arcus* « arc », *acus* « aiguille », *lacus* « lac », *quercus* « chêne », *specus* « caverne », *pecu* « troupeau », tous mots ayant un *c* devant la voyelle finale du thème. Je laisse de côté *arcus*, pour lequel on pourrait alléguer le danger d'une confusion avec le datif-ablatif pluriel *d'arx*. Les autres mots me paraissent fournir la preuve que déjà à l'époque classique le *c* ne se prononçait pas de la même manière devant un *u* que devant un *i*. C'est le désir de conserver à la consonne sa prononciation gutturale (*k*), qui a fait maintenir la forme archaïque en *ubus*. L'adoption d'une forme **pecibus*, **acibus*, **lacibus*, etc. aurait rendu la physionomie du mot méconnaissable².

Nous croyons pouvoir conclure qu'on a trop simplifié les faits et qu'on a supposé sans raison pour le latin une exception invraisemblable, en affirmant que le C a partout la valeur d'une gutturale vélaire. Il est, au contraire, conforme à tout ce que nous savons en phonétique, de supposer que le C se modifiait selon la nature de la voyelle dont il était suivi. Je me hâte d'ajouter qu'on irait trop loin et qu'on dépasserait ce que les faits nous apprennent, si l'on attribuait au C palatal la prononciation du *c* italien (*tch*). Il y a plus d'une manière de se représenter l'altération des guttu-

¹ Le graveur a même été jusqu'à écrire par erreur DEŠEN.

² C'est, comme on sait, et comme les grammairiens anciens l'expliquent amplement, le désir d'éviter la confusion avec *pars*, *ars*, qui a fait conserver les datifs-ablatifs *partubus*, *artubus*, venant de *partus*, *artus*. Mais il n'y a aucune raison du même genre pour *lacus*, *pecu*, etc.

rales : d'ailleurs cette altération a dû aller en progressant dans le cours des siècles. Un *lj* me paraît devoir être placé au début : ainsi s'expliquent le mieux les graphies DEKEM[BRES] et KERI invoquées comme argument par Corssen¹. Je termine en constatant avec plaisir que M. Hugo Schuchardt, sans examiner la question en détail, exprime sur le *c* latin une opinion analogue². Cet accord me donne à penser que nous sommes dans le vrai et que nous finirons par avoir raison d'une affirmation trop longtemps et trop docilement acceptée.

Michel BRÉAL.

¹ Aussprache², I, 44.

² Vulgärlatein, I, 164.

Bas-latin **cæmenterium* « cimetièrè ».

Le glossaire de Du Cange contient, au mot *cæmētērium*¹, un nombre considérable de variantes, depuis *cymiterium* jusqu'à *cæmetrium* et *cinisterium*. Il conviendrait d'y ajouter encore la forme **cæmenterium*, précieuse autant comme exemple curieux d'étymologie populaire que comme prototype de l'espagnol *cementerio*. Du Cange se borne à citer une forme dialectale française, *chimentiere*, dans un texte de 1232 : « Adechertes li homes manans dedens le *chimentiere*². . . ». On peut affirmer néanmoins que la forme **cæmenterium* a existé, en dehors de la langue exclusivement populaire, dans la littérature ecclésiastique du bas-latin : car c'est cette forme que nous retrouvons dans le polonais *cmentarz*, synonyme de *grobowisko* « cimetièrè » et, en Pologne tout au moins, il ne saurait être question de *latin populaire*.

Il y a donc lieu d'inscrire au lexique du bas-latin le mot **cæmenterium* et de rayer en revanche le polonais *cmentarz* des listes où il a toujours figuré jusqu'ici comme exemple de nasalisation anormale.

F. Geo. MÖHL.

¹ Le roumain *întirîm*, avec son *t* au lieu de *c*, semble dénoncer une influence slave, d'autant plus inattendue ici qu'il n'existe, si je ne me trompe, d'autre trace connue du grec κοιμητήριον, chez les Slaves orientaux, que quelques essais de traduction d'ailleurs assez maladroits, par exemple le russe кладбище.

² Cette forme existe encore aujourd'hui en Picardie. Je l'entends en ce moment même autour de moi, à Saint-Valéry-sur-Somme.

ÉTYMOLOGIES CELTIQUES.

I

Cúach, caucus; cwch, κόγχος.

M. Duvau, supposant que l'irlandais *cúach* « coupe » était identique au sanscrit *çan̄khá-s*, grec *κόγχος*, et, d'autre part, faisant la remarque qu'en irlandais l'aspiration des occlusives intervocalliques est antérieure à la réduction du groupe *voyelle brève + n*, devant consonne sourde, à *voyelle longue*, arrivait à ce résultat aussi inattendu d'ailleurs qu'intéressant : que les aspirées sourdes primitives ont gardé, en celtique, leur aspiration¹. Que si, ajoutait M. Duvau, le mot irlandais était, contre toute vraisemblance, emprunté au latin *concha*, *cúach* perdrait toute importance pour le *kh* indo-européen; par contre, la loi de la chute de la nasale devant une sourde se trouverait approximativement datée.

Malheureusement l'irlandais *cúach* n'a rien de commun ni avec le sanscrit *çan̄khas*, ni même avec le latin *concha*, et ne saurait, à aucun titre, prétendre à l'importance que lui attribue M. Duvau. C'est tout simplement un emprunt à la basse latinité : *cúach*, gallois *cawg*, représente exactement le bas-latin *caucus*, comme l'a fait depuis longtemps remarquer M. Whitley Stokes (*Kuhn's Beiträge*, VIII; Stokes, *On the celtic additions to Curtius greek etymology, addenda*, n° 79). *Κόγχος* est représenté dans les langues bretonnes : c'est en gallois *cwch* « bateau, tout vase rond », breton-armoricain *couc'h* « couverture de ruche, toit en paille disposé en cône ». M. Whitley Stokes a identifié ce mot avec le sanscrit *çan̄khas* et le grec *κόγχος*. Il semble peu probable que le mot soit emprunté à une forme de la basse latinité. Cependant l'identification avec *κόγχος* suppose résolue une grosse question de phonétique bretonne, à savoir que *nc* deviendrait en breton *cc* et, suivant la loi qui veut que les explosibles sourdes redoublées deviennent des spirantes sourdes, *ch*. Les exemples de *nc* conservés sont clairs et sûrs : armoricain *yawank* « jeune », gallois *ieuanc* = **iun̄kó-s*. D'un autre côté, quoi qu'on en ait dit,

¹ M. Duvau aurait dû faire remarquer que *ch* irlandais n'est pas le moins du monde une *aspirée*; c'est une *spirante* sourde d'origine et de nature toutes différentes.

il semble bien qu'*nc* donne *cc* : gallois *trwch* « mutilé, incision », armoricain *trouch* « coupe » = *truccos* = *truncos*. Si le mot est emprunté au latin, on arrive au même résultat ; car il n'existe pas, à ma connaissance, de mot bas-latin *truccus*. Quelle est la loi qui a présidé à ce traitement si différent d'*nc* en breton ? Est-ce l'effet d'une différence ancienne d'accentuation ou de la quantité et qualité de la voyelle précédant *nc* ? Pour le même mot, on constate d'ailleurs, dans les différentes langues bretonnes, des divergences de traitement : gallois *trochi* « plonger, baigner », armoricain moyen *gou-zronquet* « baigner », irlandais *fo-thrucat*. La forme de *gou-zronquet*, en armoricain du x^e siècle, eût été **wo-truncet*. Même divergence dans le traitement de *nc*, *nt*, *np*, lorsque le pronom possessif, gallois *syn*, vannetais *men* (léonard *va* = *van*, *ven*), jouant le rôle de proclitique, fait corps avec le substantif suivant : gallois *synghalon* « mon cœur » pour *syn-calon*, vannetais *me halon*, léonard *va c'haloun*. L'*n* final, ou traité comme tel, de *men* a disparu, en armoricain, au profit du *c* initial qu'il a redoublé et, du même coup, transformé en spirante sourde. Les lois phonétiques qui régissent les consonnes initiales précédées d'une proclitique étant les mêmes que celles auxquelles obéissent les consonnes dans le corps du mot, l'exemple que je viens de citer suffirait à montrer qu'en breton armoricain *nc* peut devenir *cc*. Le gallois *trochi* nous a fourni, d'autre part, un exemple authentique du même phénomène. Il semble donc aussi inutile qu'in vraisemblable de voir dans *cwch* un emprunt bas-latin et non un indo-européen **koinkho-s*.

II

Buaid, bud, beute.

L'irlandais *buaid*, gallois moderne *budd*, a ordinairement le sens de « victoire, gain, profit ». C'est un terme important dans les langues celtiques ; on le retrouve dans bon nombre de noms propres : *Bodiocasses*, *Teutobodiaci*, *Boudicca*, etc. ; dans le nom vieux breton *Budic*, etc. On ne l'a, à ma connaissance, rattaché à aucune racine indo-européenne, ni identifié avec aucun autre mot dans les langues congénères. Au point de vue du sens et de la phonétique, il me paraît pouvoir être rapproché de l'allemand *beute*, moyen haut-allemand *biute* « butin de guerre » (le mot vient d'un dialecte bas-allemand), vieux norrois *býti*. Comme la dentale eût été *t* en gothique, suivant la remarque de Kluge (*Etymologisches Wörterbuch*), on est amené à une racine pré-germanique *bhüd*, *bheud*. L'irlandais *buaid*, gallois *budd*, remontent à un thème neutre vieux-celtique **boudi*, **beudi*, qui s'accommode parfaite-

ment d'une racine indo-européenne *bheud*. Kluge, à propos de ce mot, s'est demandé si l'on pouvait rapprocher *beute* de *bieten* et a répondu par la négative, *bieten*, gothique *ana-biudan*, supposant une racine indo-européenne *bheudh*, *bhūdh* (grec *πείθομαι*). Je me suis posé la même question pour le celtique; je me suis demandé si *buaid*, *bud* pouvait être rapproché du grec *πείθομαι*, du slavon *būdēti* «veiller», sanscrit *bōdh-ā-mi* «je suis vigilant; je remarqué», et je crois pouvoir répondre par l'affirmative. J'ai été amené à cette supposition par le sens de *buaid*, *bud* dans certains textes irlandais et gallois. Ce qui a jusqu'ici empêché tout rapprochement pour ce mot, c'est qu'on s'est buté à l'idée qu'il n'avait pas d'autre sens que celui de «victoire, profit». Le sens primitif me paraît beaucoup plus étendu. Certains exemples, cités par M. Windisch dans le premier volume de ses *Irische Texte*, et dans lesquels il attribue invariablement à *buaid* le sens de «victoire», me semblent déjà assez significatifs. Dans l'un, il est question des six *buada* de la reine Émer, entre autres *buaid crotha*, *buaid gotha*. On ne peut songer à traduire six victoires : la victoire de la forme, la victoire de la voix. Il est évident qu'ici *buaid* a le sens de «qualité supérieure, talent». Je trouve un exemple très clair de *buaid* avec le sens de «talent, qualité» dans le fragment épique publié par M. Hennessy dans la collection de la *Royal Irish Academy*, connue sous le nom de *Todd Lectures-Series*, vol. I, part. I, Dublin, 1889, p. 14, sous le titre de *Mesca Ulad* «Intoxication of the Ultonians» : *atar teora buada araidechta forsin n-araid inn uair sin*. M. Hennessy traduit : «The charioteer possessed the three virtues of charioteering in that hour» (mot à mot : «étaient trois qualités maîtresses, les trois talents propres au cocher sur le cocher cette heure-là»). *Buada*, pluriel de *buaid*, ne peut évidemment pas avoir ici le sens de «victoire».

Le dérivé gallois *buddugawl*, vieux gallois *budicaul*, présente un sens analogue dans un passage des *Mabinogion* (édition Rhys-Evans, p. 126, 127). Le héros Kei a pénétré dans un château fort où l'on n'admet que les gens qui apportent un art; lui, il s'est donné comme *polisseur d'épées*. Pour le succès de son entreprise, il veut y faire admettre son compagnon Bedwyr; il y réussit en disant : *budugawl yw Bedwyr, cyn ny wypo y gerd honn* «c'est un «habile homme que Bedwyr, quoiqu'il ne connaisse pas cet art-ci «(l'art de polir les épées).» On ne peut songer à traduire ici *budugawl* par «victorieux». Dans ma traduction des *Mabinogion*, je lui ai donné le sens, plausible d'ailleurs, de «précieux, utile», *bud* signifiant «gain» aussi bien que «victoire». Aujourd'hui je n'hésite pas à lui donner le sens plus naturel et plus simple en cet endroit d'«habile, fertile en ressources». De ce sens à celui

que présente la même racine en sanscrit, en slavon, celui d'« être en éveil », d'« avoir l'esprit en éveil », de « remarquer », il n'y a qu'un pas. Il est donc fort probable que *buaid* = vieux celtique **boudi*, *beudi* a pour base une racine indo-européenne *bheudh*.

Que faire, en ce cas, de *beute*, qui semble cependant bien identique à *buaid*? Je laisse aux germanistes le soin de décider si tout rapprochement entre *beute* et *bieten* est absolument impossible, si l'on ne pourrait y voir une racine semblable avec des suffixes différents. Une autre hypothèse serait possible tout en soulevant aussi des difficultés : c'est que le *býti* norrois et le mot bas-allemand qui a donné *beute* seraient empruntés au celtique. Si *beute* et *bieten* sont séparés par un abîme infranchissable, ou il faut rapprocher *buaid* de *beute* et le séparer de *bieten*, *πεύθομαι*, ou séparer *buaid* de *beute* en le rapprochant des dérivés de la racine *bheudh*.

J. LOTH.

Bulgare *podírĭ* « après ».

M. Miklosich (*Etym. Wörterb. der sl. Spr.*, s. v.) réunit dans une même étymologie la préposition bulgare *podírĭ* « après » et le substantif *podírŭ* « robe longue, soutane », lequel reproduit simplement le grec *ποδήρης*. Je crois que la préposition n'a rien de commun avec le substantif.

Le vieux mot *slĕdŭ* « empreinte, trace, piste » n'existe plus guère en bulgare que comme locution prépositionnelle, sous la forme atone *sledŭ* « à la suite de », à peu près comme en russe *vsledŭ za*. Partout ailleurs, on remplace aujourd'hui *slĕdŭ* par *dirá*, *dirjá*, qui signifiait proprement « trou, excavation », d'où « empreinte du pied ». De là le verbe *dirjó* « suivre à la trace, rechercher », au lieu du slave *slĕdovati*; de là aussi la préposition *po-dirĭ*, à côté de son synonyme panslave *pó-slĕ* pour **po-slĕdu*, mot à mot « sur la trace de, à la suite de, après ».

Un passage de Panaiote Hitov (cf. Jan Wagner, *Mluvnice jazyka bulharského*, Prague, 1884, p. 107-108) présente, dans l'espace de quelques lignes et avec une signification identique, les trois locutions *sledŭ*, *póslĕ* et *podírĭ* : « Следъ нѣколко дена... Послѣ горѣказанно-то проществуие... Подирѣ два дена... Послѣ дълги размисления... ».

F. Geo. Möhl.

NOTES DE PHONÉTIQUE.

1. LES OCCLUSIVES SOURDES EN ARMÉNIEN ¹.

Le traitement arménien des occlusives sonores indo-européennes, aspirées et non aspirées, est clair : (*b*), *d*, *g*₁, *g*₂ donnent (*p* [*պ*]), *t* (*տ*), *c* (*ժ*), *k* (*կ*); *bh*, *dh*, *g*₁*h*, *g*₂*h* donnent *b* (*բ*), *d* (*դ*), *j* (*ճ*), *g* (*գ*). Au contraire, si tout le monde est d'accord pour voir dans *s* (*ս*) l'aboutissement normal de i. e. *k*₁ en arménien, on admet pour *p*, *t*, *k*₂ les traitements les plus divergents. La loi reste à dégager. En effet, un grand nombre de faits particuliers l'obscurcissent.

1° *p*, *t*, *k*₂ subsistent après *s* primitive (*astλ*, *mukn*) ou issue de palatale (*dustr*).

2° Après liquide ou nasale, les mêmes lettres deviennent (*b*), *d*, *g* : *dr-and* (cf. lat. *antae*); *erg* (= scr. *arká-*); *hing* (= gr. *ᾠέντε*).

3° Dans les groupes *p*, *t*, *k*, plus liquide à l'initiale, l'occlusive tombe. (Voir les exemples dans Bugge, *Beiträge zur etym. Erläut. der Arm. Spr.*, nos 1-12).

4° L'étude des groupes *ks*, *ps*, *py*, etc. soulève dans presque toutes les langues des questions particulières : nous ne l'abor-derons pas ici.

5° *k*₂ devant *i* ou *y* donne *č* (*չ*). (Voir Hübschmann, *Arm. St.*, n° 20.) *t* en syllabe finale tombe devant *i* : *khsan* (*քսան*) « vingt », cf. *Ֆίλατι*; (*-sun*, par exemple dans *eresun* [*երեսուն*]) « trente », ne peut s'expliquer que par **-k₁onti*, analogique de **wik₁nti*); *beren* (*բերեն*) « ils portent », cf. **-onti*; *berē* (*բերէ*) « il porte », cf. **-eti*; *hun* (*հուն*) « pont » = **pontis*; *hair* (*հայր*) « père », armén. primitif **patir* = **petē(r)*; *ard* (*արդ*) « maintenant » = *ἄρτι*, fait exception, ou bien il faut admettre un traitement particulier de *-ti* après *r* et après *s* (cf. *žolovurd*, note 1, p. 163).

¹ L'auteur de cet article suppose connus les résultats consignés dans les *Armenische Studien* de M. de Lagarde et les *Armenische Studien* de M. Hübschmann.

Ceci posé, peut-être sera-t-il possible de dégager la loi :

I. *p*, *t*, *k*₂ à l'initiale :

p donne *h* (ζ) dans un grand nombre d'exemples connus : *hair*, *het*, etc.; et *ph* (ϕ) dans *phetur*, *phosi*, *phut* (ϕουτ) « pourri », cf. lat. *putidus*, scr. *pūti-*. — *t* donne *th* (θ) dans *thanjr* et *tharamim*. — *k*₂ donne *h* dans *him* (ζημ) « pourquoi? » (Pour le traitement de **k*₂*i-* dans ce cas particulier, cf. plus bas.) Dans trois cas, on peut trouver arm. *kh* (ϕ) = *k*₂, mais tous trois sont douteux : 1° *khar*, dans *kharasun* (ϕωρ.ωωρ.ζυ) « quarante », cf. lat. *quartus* : à côté de **k*₂*etwer-*, il existait en indo-européen une forme **k*₂*twr-*, dont la triple consonne s'est simplifiée d'une manière particulière dans chaque langue. De même que des trois consonnes de **k*₁*swek*₁*s* l'arménien n'a gardé que la troisième, des trois consonnes de **k*₂*twr-* il n'a gardé qu'une, mais la première. Cet exemple n'est pas assez clair pour être décisif. 2° *khan* (ϕων) se rattache sans doute au féminin **k*₂*ā-* de l'interrogatif **k*₂*o-*. 3° *khēn* (ϕζη); cf. gr. *κοινή*, zd. *kaenā* peut être un emprunt iranien. — En résumé, deux traitements différents : *ph*, *th*, *kh* (?) et *h* (seulement = *p* et *k*₂), le second étant tiré du premier, nous ne pouvons dire suivant quelle loi. Il n'y en a pas d'autre. En effet :

1° Dans un certain nombre de cas, la consonne initiale paraît avoir disparu : *p* dans *otn* (cf. *πους*), *alikh* (cf. *πολιός*); — *k* dans *o* « qui? » (cf. scr. *kās*), *i*¹ « quoi? » (cf. scr. *kim*); peut-être *elanim* « je deviens », rac. i. e. *k*₂*el-*; cf. en grec le développement de sens de *πέλωμαι*. Cette disparition tient à ce que *p*, *k*₂ étaient d'abord représentés ici par une *h* qui a ensuite disparu. La prononciation de *h* était très faible en arménien (cf. latin, anglais, etc.) : dans certains mots, cette lettre est indifféremment écrite ou omise : *hogi* ou *ogi*, etc.; elle manque où l'étymologie la fait attendre (*evthn*, cf. lat. *septem*, etc.); citons un cas intéressant : le *u-*, qui a servi de point de départ à la formation *ustr* sur *dustr*, vient de l'i. e. **sū-*, qu'on retrouve dans scr. *sūnús*, gr. *νίός*) et se trouve où rien ne justifie sa présence (*hum*, cf. *ὄμος*; *hot*, cf. lat. *odor*; *hav* « oiseau », cf. lat. *avis*, gr. *διδωός*; *hav* « grand-père », cf. lat. *avus*; *haicel* « demander », cf. *aic* et scr. *ichāti*). Ce cas rentre donc dans le précédent. Deux faits l'indiquent : (a) nous ne voyons jamais disparaître i. e. *t*; or précisément *t* ne donne jamais *h*; (b) nous trouvons *et* en face de *het*, *i* en face de *him*, comme *ogi* en face de *hogi*. M. Bugge a cru pouvoir dire que *p̄* est représenté par *h* devant syllabe accentuée, et disparaît devant syllabe atone;

¹ Devant *i* on attend la chuintante ċ. Le *k* a été restitué comme dans scr. *kim*, puis a subi le traitement régulier. Ainsi *inč* (ϕυζ) « quelque chose » est rigoureusement comparable à scr. *kāncit*.

hair, en face de scr. *pitá*, *het*, en face de scr. *padám*, réfutent assez cette hypothèse, d'ailleurs inutile.

2° Le pronom i. e. **tu* est en arménien *du* (դու); à scr. *tá*-correspond le démonstratif enclitique *-d* (-դ). On a proposé deux explications : influence de liquide ou nasale précédente (cf. plus haut) et traitement particulier résultant de la place par rapport à l'accent. Ce sont de pures hypothèses. Mais nous ne devons pas oublier qu'il est souvent difficile de ramener aux règles générales des mots atones et très employés comme ceux-ci.

3° *t* aurait subsisté : d'après M. Hübschmann, dans *tevel* et *tar*, mais le sens appuie peu les étymologies qu'il propose; d'après M. Bugge, dans *tatrak* (gr. τέτραξ), *tarm* (lat. *sturnus* ou *turma*), *tartam* (lat. *tardus*) : il faut sans doute rapprocher *tatrak* de τέτραξ, mais la phonétique interdit absolument de voir dans *tatrak* la continuation d'un mot indo-européen qui aurait d'autre part donné τέτραξ; *-tr-* donne *-ur-* après voyelle; de plus, à gr. ε correspond arm. *-e-*. Quant à *tarm* et *tartam*, M. Bugge lui-même n'en propose l'étymologie qu'avec des points d'interrogation. Pour aucun cas, la persistance d'une ancienne occlusive sourde n'est donc démontrée.

II. *p*, *t*, *k*₂ à l'intérieur des mots :

*k*₂ donne *kh* (ք) : *elikh* (էլիք) « il laissa » = gr. ἔλιπε. Dans *okh* (օք) « quelqu'un », *kh* est l'initial d'un enclitique, comparable à lat. *que* ou *quam*, qui sert à donner à l'interrogatif le sens indéfini. — *t* donne *th* (թ) : *arcath* (արծաթ) « argent » = lat. *argentum*; *evthn* (էվթն) « sept », cf. lat. *septem*; *uth* (ութ) « huit », cf. lat. *octō*; suffixe *-thiun*, cf. lat. *-tiō*, *-tiōnis*; v. irl. *-tiu* et peut-être got. *-þjo*¹. **-tr-* donne *-ur-* dans *haur* = φατρός, comme l'a montré M. Hübschmann; la série des sons successifs est : *-tr-*, *-thr-*, *þr-*, *fr-*, *þr-*, *-ur-*; cf. lat. *-bro-* = i. e. **-dhro-*. Enfin *t* subsiste, sans doute par déaspiration, dans *phetur* et *phut*. — *p* donne *v* (ւ), par exemple dans *ev* (ւ), cf. scr. *ápi*; *evthn*, etc. Succession des sons : *ph*, *f*, *þ*. Remarquer que *bh* intérieur donne aussi *v* : *-vor* = -Φορος, tandis que *g*₂*h* donne *g* : *mēg* = scr. *meghá-*; et *dh*, *d* : *ed* = scr. *ádhāt*.

Ainsi i. e. *p*, *t*, *k*₂ donnent à l'intérieur des mots ancien arménien : *ph*, *th*, *kh*. Un seul exemple de valeur contredit cette

¹ Il est surprenant que cette étymologie, depuis longtemps donnée, ne soit pas généralement adoptée. La déclinaison est la même que dans *jiun*, *jean* « neige » = χιών, χιονός, et *siun*, *sean* = χίων, χιονός. *-iun* = accus. **-iōnm*; *-ean* = génit. **-iōn'os*. Le suffixe indo-européen **-tion-* alterne avec **-ti-*, dont il dérive dans *phaxust* « fuite », *zolorurd* « réunion » (suffixe **-ti-*); génitif, *phaxustean*, *zolorudean* (suffixe **-tion-*).

loi : c'est *akn*, cf. sl. *oko*, dont le *k* peut s'expliquer par l'analogie de *unkn*, *mukn*, *jukn*, *armukn*. — *empel* (ըմբել) « boire » représente sans doute un i. e. **pimbō*; cf. **pibō* (scr. *pibāmi*, irl. *ibim*). La nasale qu'indique l'arménien rend compte du *b* énigmatique de **pibō*; cf. got. *raupjan* en face de lat. *rumpo*. Mais l'existence du mot *ump* « action de boire », bien qu'il puisse être de formation secondaire, rend précaire toute explication de *empel*.

En réunissant le cas de l'intérieur et le cas de l'initiale, nous obtenons la loi suivante : i. e. *p*, *t*, *k*₂ donnent en arménien *ph*, *th*, *kh*, sauf modifications ultérieures et sauf les cas particuliers ci-dessus mentionnés.

Cette loi complète la symétrie de la *Lautverschiebung* arménienne avec la *Lautverschiebung* germanique.

2. ARMÉNIEN ES, ASEM.

On sait que europ. *g*₁- = ind. *g*₁*h*- est rendu en arménien par *c* (ժ) comme tout autre *g*₁. C'est ainsi qu'on a *mec* (մեժ) en face de gr. *μέγας*, scr. *mahánt-*; *cnaut* (ճնոտ) en face de gr. *γένυς*, scr. *hānu-*. Si, en face de gr. *έγώ*, scr. *ahám*, l'arménien a *es* (ես), c'est en vertu d'une loi particulière : arm. *c* (ժ) devant consonne devient *s* (ս). Cf. *kic* (կիժ) « brûlure » et *kskic*; on trouve de même *gerescēs* « tu prendras » (= **gereccēs*) en face de *gereciç* « je prendrai ». Ainsi *es* est la forme prise par **ec* devant consonne¹.

Cette remarque nous donne le moyen de conserver le rapprochement de *asem* « je dis » et scr. *āha*. Le *g* du lat. *adagium* indique en effet plutôt eur. *g*₁ que *g*₁*h*. Le lat. *aiō* (ou plutôt *aiō*) est pour **agyō*, comme *maior* pour **magyos* (autres exemples moins clairs dans Wharton, *On latin consonant laws*, p. 2). La forme comparable à scr. *āha* serait arm. **ac*, et devant consonne **as* : *asem* a pu être refait sur **as* comme *իմի* sur *ի*. Il est à remarquer que l'aoriste *asaci* présente la même irrégularité que *gitaçi*, aoriste de *gitem* (autre présent tiré de parfait), et que *asem* a le sens d'un aoriste dans les anciens textes.

3. ÉTYMOLOGIES ARMÉNIENNES.

I. Les prépositions *end* (ընդ) « dans, sous, avec », et *est* (ըստ) « après, selon » peuvent phonétiquement être des formes proclitiques de plus anciens **ind* et **ust*. Cf. *i verust* « d'en haut »; *yerknuist* « du ciel », etc., qui indiquent à la fois l'ancienne forme **ust* et

¹ En partant de **eg*₁*h*, on obtiendrait **ez*, qui subsisterait. Cf. *inj* « à moi », *mez* « à nous » et scr. *māhyam*, lat. *mihī* (i. e. **meg*₁*hi*).

le sens primitif « en partant de ». Ces formes **ind* et **ust* se tirent facilement de i. e. **entos* (gr. ἐντός) et **utstos* (**ud-* plus suffixe *-*tos*).

II. La préposition *ar* indique la proximité. Plus anciennement on peut croire, d'après *araj* (առաջ), qu'elle voulait dire « devant ». Alors on doit la rapprocher de la famille du grec *πρό*, etc. -*ar*- représente sans doute *r*. Le *p* initial n'a pas laissé de trace.

III. *merj* (մերձ) « près de ». Cf. gr. μέγρι.

IV. *c-* (*g*) « jusqu'à, à, vers »; cf. scr. *acha*. La voyelle initiale est tombée comme dans *č-*, forme proclitique de la négation *oč* (ոչ). *č* correspond à scr. -*ch-*, comme dans *aic* « recherche », cf. scr. *ichá*. Voir de Lagarde, *Arm. Stud.*, n° 2257.

V. M. Bugge (*Beitr. zur etym. Erläut. der Arm. Spr.*, p. 23 et 24) critique l'étymologie de *iver* (իվեր) « au-dessus de », que propose M. Hübschmann (scr. *váršman*, lit. *virszús*, etc.). D'après M. Bugge, i. e. -*rs-* donnerait arm. -*r-*. Mais dans les deux exemples cités à l'appui de cette loi, *tharamin* et *moranam*, *r* au lieu de *r* est dû à la nasale qui suit; cf. *meranim*. L'exactitude du rapprochement de lit. *wirszús*, etc., est rendue probable par le doublet *ger* (գեր) « au-dessus » : on sait que i. e. *w* initial donne arménien *g*, tandis que *w* entre deux voyelles donne *v*.

VI. *cür* (ծուր) « courbe », cf. gr. γυρός.

VII. *erevim* (երեւիմ) « je parais ». Cf. gr. *πρέπειν* « se distinguer, être semblable à, avoir l'air de ».

4. TRAITEMENT DES ASPIRÉES PRÉCÉDÉES DE NASALE EN GREC.

Les aspirées précédées de nasale ont subi en grec deux traitements différents; nous voulons montrer que cette différence reconnaît pour cause l'accentuation.

I. L'aspirée persiste, quand elle suit la syllabe accentuée : *ἄγχι*, *ἄνθος*, *ἄμφω*, etc.

II. Elle devient sonore quand la syllabe dont elle fait partie porte l'accent. Les exemples sont : *ἔγγυς* en face de *ἄγχι*, *ἄγχω*; *ῥιγγάνω*, cf. *τειχος*, scr. *deh-*; *λαγγάζω*, cf. got. *laggs*; *στραγγός* (génitif de *στράγγξ*), cf. v. haut-all. *strang*; *ἀνδράχλη*, cf. *ἄνθραξ*; *λαμβάνω*, cf. *εἰληφα*, scr. *labh-*.

Un septième exemple est important; c'est *κύμβος* = scr. *kumbhás*, contraire à la règle avec l'accent grec, conforme avec l'accent san-

scrit : il semble que nous ayons ici la trace d'un déplacement d'accent en grec. Le zd. *khumba-* nous enseigne que le mot commençait par une aspirée : il y a donc eu déaspiration. Or, comme la loi de déaspiration grecque a agi à une époque où les anciennes aspirées sonores étaient devenues sourdes, κύμβος représente un ancien *κυμφός et nous donne la preuve que les γ, δ, β en question sont tirés des sourdes χ, ϝ, φ et sont sans rapport direct avec i. e. *gh, dh, bh*. Le ϝ de ϝιγγάνω est restitué d'après ϝίξω, -ϝικτος.

III. Quand l'accent est une more après l'aspirée, celle-ci persiste. Exemples : ὀμφαλός, πενθερός, καρχαλάω, παμφανάω, ὀμφή (ή = eé), μενθήρη, ἀμφι (mot toujours atone, le plus souvent proclitique), etc.

Les cas où la sonore simple est déjà indo-européenne, tels que πύνδαξ, στέμβω, ὄμβρος (cf. scr. *ambu-*) n'ont rien à faire ici¹.

Les principales exceptions à ces règles s'expliquent par l'analogie. Les formes à finales brèves des noms en -ινθος ont subi l'influence des formes à finales longues : ὑάκινθος est d'après ὑακίνθου. De même, si l'on rapproche μάγγανον de μηχανή, il faut admettre une influence du génitif μαγγάνου, etc. Τυγχάνω, λαγγάνω, etc. sont d'après ἐτύγγανον, ἔτυχον; ἐλάγγανον, ἔλαχον, comme ἐλάμβανον, ἔλαβον; ἐθίγγανον, ἔθιγον, d'après λαμβάνω, ϝιγγάνω. L'adjectif ξανθός a subi l'influence du nom propre très répandu Ξάνθος (noter que ξανθή, ξανθοί, ξανθώ, etc. sont aussi réguliers), etc. Les difficultés les plus considérables viennent de : ϝάμβος, cf. ἔταφον, τέθηπα; ϝόμβρος, cf. τρέφω; peut-être aussi βρέμβος « fœtus », cité par Hésychius (cf. βρέφος). Mais, dans ces trois cas comme dans κόρυμβος (cf. κορυφή), qui, du reste, ne contredit pas les règles posées, l'origine de la nasale est obscure, et il est possible que nous soyons en présence d'un phénomène tout particulier comparable à celui qui présente πύνδαξ. La présence de ϝ dans ϝάμβος et ϝόμβρος semble indiquer que le grec n'a pas connu de φ dans ces mots; mais le π de πύνδαξ nous engage à ne pas attacher trop d'importance à cet argument.

Si l'on accepte la loi proposée, peut-être obtiendra-t-on en même temps l'explication de ἄνθρωπος. La glose d'Hésychius δρώψ· ἄνθρωπος ne permet pas de voir dans ἄνθρωπος (resp. ἄντρωπος) autre chose qu'un ancien *ήτοκ₂ος : il s'est développé une sourde après syllabe accentuée dans ἄνθρωπος (cf. ἄγχι), et dans les conditions de la loi III dans ἀνθρώπου, etc., comme il s'est développé une sonore après syllabe atone dans ἀνδρός (cf. ἐγγύς). La trace d'un fait analogue se trouve peut-être dans

¹ Brugmann, *Grundriss*, I, § 469, 8, p. 348.

ἀμβλακίσκω, ἀμβλακεῖν (Hés.); cf. ἤμπλακον. Les exemples contraires sont à notre connaissance : σίνδρων· πονηρῶν (Hés.); cf. σίνομαι : mais les adjectifs en -ρο- sont accentués sur le suffixe, — ἄμβροτος (cf. βροτός, régulier), — μέμβλωκα (cf. βλώσκω), — μέμβλεται (présent redoublé correspondant à μέλομαι). Le dernier exemple est difficile à écarter : pour sauver la loi, on doit recourir à l'analogie de μεμβλόμεθα, μεμβλόμενος, qui ne sont pas attestés.

5. η, η̄ EN LATIN.

M. W. Meyer (K. Z., xxx, p. 343 et suiv.) attribue la différence de *i* dans lat. *quīnque* (franç. *cinq*) et latin *līngua* (franç. *langue*) à ce que l'un remonte à **kwenkwe*, l'autre à **l̥ghwā* (resp. **dn̥ghwā*). Si l'on accepte cette explication, qui est vraisemblable, lat. *en* = **η̄* se trouve traité autrement que lat. *en* = **en*, et il faut admettre que *η̄* a subsisté jusqu'à une époque assez récente dans les langues italiques. Deux faits confirment cette hypothèse :

Les analogies indiquent qu'un primilif **-en*, **-em* en syllabe finale donnerait, si l'on en avait des exemples, lat. *-in*, *-im*. En effet : 1° **-om* final a donné lat. *-um*; 2° *-im* en syllabe finale subsiste : *partim*; or *e* et *i* se confondent dans cette position et donnent, s'ils sont suivis de consonne, *i* : *patris* = **patres* comme *ignis* = **ignis*; s'ils terminent le mot, *e* : *ante* = **anti* comme *eque* = **ekwe*. En opposition avec ce traitement de **-en* **-em*, **η̄* **η̄* donnent en syllabe finale *-en* *-em*; exemples : *nōmen*, *patrem*. La présence de *e* y est donc postérieure à la loi d'affaiblissement des finales.

Le traitement particulier de *η̄* dans *vīginti* ne peut être dû qu'à l'influence des *i* voisins; de même le traitement de *-η̄* dans : *similis* = **simlis* = **shlis* (cf. irl. *samail*, *cosmil*). Ceci posé, le même traitement de **η̄*, **η̄* dans *simplex*, *simplicis* (cf. *semper*) et *limpidus* (cf. λάμπω) reconnaîtra la même cause : or dans ces deux cas *i* est la réduction d'une autre voyelle. De même dans *undecim* en face de *decem*, *i* doit avoir été amené par le timbre indécis de l'*e* non initial précédent. Le développement de *e* dans **η̄*, **η̄* est donc postérieur à l'affaiblissement provoqué dans les syllabes non initiales par l'accent d'intensité qui frappait l'initiale.

A. MEILLET.

LE JARGON DES COQUILLARS

EN 1455¹.

Jusqu'à présent, les sources du jargon au xv^e siècle pouvaient se classer de la manière suivante :

I. Les mots rapportés par les chroniqueurs. Ils sont rares ; néanmoins, au chapitre 96 de la *Geste des Nobles* figure le terme *marié*, qu'on a mal interprété et qui signifie *pendu*². « Je doubtoye plus que vous deussiez conclurre que je fusse *marié* », etc. Le mot est de 1408³.

II. Les expressions qui se trouvent dans les actes de rémission. Le mot *duppe* est à noter à cause de sa date (1426)⁴.

III. Les mystères de la fin du xv^e siècle et du début du xvi^e siècle⁵, où les bourreaux, les brigands et les larrons parlent souvent jargon.

IV. Les farces du xv^e et du xvi^e siècle. Il est indispensable de consulter le vaste répertoire publié par Viollet-Leduc : quoique la plupart des pièces aient été imprimées au xvi^e siècle, un assez grand nombre de ces farces et moralités avaient dû être composées à la fin du xv^e siècle et imprimées une première fois. Les impressions du xvi^e siècle sont sans doute des réimpressions.

V. Les expressions qu'on peut récolter çà et là dans les chansons et ballades des recueils d'ancienne poésie française au xv^e et au xvi^e siècle, en particulier chez Eustache Deschamps et même chez Charles d'Orléans.

¹ Ce travail est la suite de l'*Étude sur l'argot français*, qui a paru dans les *Mémoires de la Société* (t. VII, fasc. 1) et qui avait été écrite en collaboration avec mon malheureux ami Georges Guieysse.

² Communiqué par M. Bijvanck.

³ Voir *marine* au glossaire.

⁴ *Trésor des chartes*, reg. 173, ch. 456.

⁵ *Mistère du Viel Testament* ; *Actes des Apôtres* ; le *Mistère de la Passion Jesu-Crist* de Jean Michel ; la *vie de saint Christophe*. — Voir Francisque Michel, *Études de philologie comparée sur l'argot* (1856) ; Lucien Schöne, *Le jargon et jobelin de François Villon, suivi du jargon au théâtre* (Lemerre, 1888).

VI. Les humoristes didactiques, prédécesseurs de Rabelais ;
p. e. Molinet (*Roman de la Rose moralisé*).

VII. Trois sources spéciales :

1° Les manuscrits copiés avant 1425 par Raoul Tainguy, auquel M. Siméon Luce a consacré une note lumineuse dans le volume II des œuvres d'Eustache Deschamps, éditées par notre regretté confrère M. Queux de Saint-Hilaire¹ :

(a) Manuscrit des poésies d'Eustache Deschamps²;

(b) Copie de la traduction française du *Livre des échecs moralisé* de Jacques de Cessoles³;

(c) *Valère Maxime*, trad. Simon de Hesdin⁴;

(d) Copie des trois premiers livres des *Chroniques* de Froissart⁵;

(e) *Histoire de Tite-Live*, trad. Pierre Berceure⁶;

(f) Copie du premier livre des *Chroniques* de Froissart⁷.

« Nul copiste, dit M. Siméon Luce, ne s'est permis d'interpoler avec plus d'audace le texte des ouvrages dont la transcription lui était confiée. . . . Toutes les fois que Froissart fait mention de gens du commun, Tainguy les accable comme à plaisir d'épithètes injurieuses qu'il intercale sans scrupule dans le texte du chroniqueur. Quelques-unes de ces épithètes sont tellement étranges qu'on se demande dans quel argot notre copiste a pu les ramasser⁸. . . . »

2° Six ballades en jargon connues sous le nom de *Jargon ou Jobelin de maistre François Villon*.

3° Cinq ballades en jargon qui figurent dans un manuscrit de la bibliothèque de Stockholm⁹.

Ces sources, sauf les ballades qui constituent des textes souvent inintelligibles, ne donnent que des termes isolés et permettent

¹ Voir aussi Siméon Luce, *La France pendant la guerre de Cent ans*, Paris, 1890.

² Bibliothèque nationale, fonds français, n° 840.

³ *Ibid.*, n° 2148.

⁴ *Ibid.*, n°s 45 et 46.

⁵ *Ibid.*, n°s 6474 et 6475.

⁶ *Ibid.*, n°s 264, 265, 266.

⁷ Bibliothèque de l'université de Leyde, fonds Vossius, n° 9.

⁸ Cf. *tuffe, guielier, uile sermentine, moulle du chaperon*, etc.

⁹ Bibliothèque royale de Stockholm, n° LIII. Signalé par M. Longnon. Ces ballades ont été publiées par M. Auguste Vitu (*Le jargon au xv^e siècle*); mais il semble qu'il y ait des erreurs de lecture (voir au glossaire).

seulement des inductions sur le développement du jargon au xv^e siècle.

VIII. Grâce à un procès criminel conservé aux archives départementales de la Côte-d'Or¹, je puis publier une source indépendante, la plus importante de toutes celles du xv^e siècle (les balades exceptées), et par le nombre des termes et par les détails donnés au cours de la procédure.

Ces documents ont été découverts par M. Joseph Garnier, archiviste de la Côte-d'Or, qui en a publié un court résumé en 1842². Une des brochures, sur quarante, fut transmise à M. Francisque Michel, qui n'en fit pas usage. M. Léon Cahun, bibliothécaire à la bibliothèque Mazarine, me signala complaisamment le résumé de M. Garnier, cité dans le *Morimont de Dijon* de Clément-Janin³. M. Joseph Garnier me transmit, en même temps que sa brochure, des indications sur le manuscrit, que j'allai aussitôt consulter à Dijon.

Je présente ici mes sincères remerciements à M. Joseph Garnier, qui, non content de renouveler un privilège déjà accordé par lui en 1874 à M. Tuetey⁴, en m'accueillant à toute heure du jour, a bien voulu me seconder dans ma copie et ma collation. Les lectures du jargon contenu aux pièces du procès sont donc à la fois celles de M. Joseph Garnier et les miennes.

Voici la description des manuscrits dont j'ai donné la cote au bas de la page :

1° Instruction contre les Coquillars, dépositions des témoins; et interrogatoire de Dimenche Le Loup. Cahier de papier de seize rôles ou feuilles simples, dont trois pages et demie sont restées blanches. Ce cahier est dépourvu de couverture et commence au folio 1 recto par ces mots : *Le cas est tel depuis . . .* etc. Le folio 16 verso porte les noms de quelques criminels; le long du feuillet, la mention *Coquillars*, destinée au classement; enfin, à côté de cette mention, un dessin grossier figurant le crochet des malfaiteurs, croquis pris par le greffier sur une des pièces à conviction⁵.

¹ Archives départementales de la Côte-d'Or. Fonds de la justice municipale de Dijon. Procès criminels, série B, 360, VI : 1° procès des Coquillars; 2° interrogatoire de Philippot de Marigny, dit Mugneret.

² *Les compagnons de la Coquille, chronique dijonnaise du xv^e siècle*, par J. Garnier. Dijon, typogr. Duvollet-Brugnon, 1842, br. in-8° ss. couv. ss. f. titre, 10 pages, tirée à 40 exemplaires; rar.

³ *Le Morimont de Dijon « Bourreaux et Suppliciés »*, par Clément-Janin. Dijon, Darantière, impr., 1889.

⁴ A. Tuetey, *Les Écorcheurs sous Charles VII*, préface.

⁵ Observation de M. Joseph Garnier.

On peut reconnaître trois encre et trois mains distinctes :

(a) La main et l'encre du corps du manuscrit. L'encre est pâle; la main est celle d'un premier greffier. Cette main a fait des annotations marginales destinées à repérer les charges pour les interrogatoires.

(b) La main et l'encre de certaines annotations faites au courant d'une liste de Coquillars dénoncés par Perrenet le Fournier et probablement aussi par Dimenche Le Loup. L'encre est foncée; la main doit être celle de Jehan Rabustel, procureur-syndic et clerc du tribunal de la vicomté-mairie de Dijon. La même main a fait des annotations complémentaires et des additions succinctes aux pièces d'instruction.

(c) La main qui a pris le greffe (second greffier) au folio 13 recto, le 2 décembre 1455 (le premier greffier avait commencé son travail le 3 octobre 1455). Certaines corrections sont de la main de ce second greffier. L'encre est un peu plus noire que celle de (a).

2° Interrogatoire de Philippot de Marigny, dit Mugneret¹. Cahier de papier de six rôles. L'interrogatoire occupe les feuillets jusqu'au folio 4 recto. Le folio 4 verso est occupé par des brouillons de lettres relatives aux affaires administratives de la mairie de Dijon. Daté du 7 novembre 1455. Encre foncée, mais différente des trois premières.

3° Interrogatoire de Regnault Daubourg². Cahier de papier de cinq rôles. Cet interrogatoire, daté du 1^{er} octobre 1455, est antérieur au corps de l'instruction; interrompu, il est repris le 4 novembre 1455. Même encre et même main que l'interrogatoire de Philippot de Marigny. En marge figurent des notes latines d'une autre main, sans doute celle d'un magistrat de la fin du xv^e siècle qui a examiné le procès et fait la critique des interrogatoires³.

Les manuscrits de Dijon contiennent l'instruction de l'affaire des *Coquillars*, bande de malfaiteurs qui désola la ville et ses environs depuis 1453. L'instruction, datée du 3 octobre 1455, débute en effet par ces mots : « Le cas est tel : Depuis deux ans ença ont repairié et repairent en ceste ville de Dijon pluseurs compaignons oizeux et vaccabundes », etc. La bande était étrangère à la ville même de Dijon. Le lieu de réunion des criminels

¹ Même cote que le précédent.

² *Ibid.*, série B, n° 709. Interrogatoire de Regnault Daubourg.

³ *Interrogetur iterum de nomine compatris et ejus mansione. . . et debuit interrogari hic barbitonsor. . . notetur verbum à l'esteve etc. Hic est nodus materiæ : scilicet debuit interrogari ubi facta fuit hæc conventicula et cum commoda inde secuta sunt et de quo vivebant, etc.*

était la maison commune des fillettes¹. Le tenancier de cette maison, Jaquot de la Mer, sergent de la mairie, recevait, hébergeait et promenait les compagnons². Les malfaiteurs fréquentaient aussi la boutique d'un barbier, Perrenet le Fournier, qui fut un de leurs principaux dénonciateurs, mais paraît avoir joué dans toute l'affaire un rôle assez mystérieux. Il épiait en effet leur jargon, mais leur fournissait en même temps des dés pipés; peut-être aussi était-il recéleur³.

Informé de ces détails, le procureur-syndic Jehan Rabustel fit mander, dit M. J. Garnier, deux barbiers et une fillette commune et les congédia après avoir reçu leurs dépositions; puis, ayant été avisé de la présence des malfaiteurs à la maison publique, il les arrêta la nuit, au nombre de douze, « dans les *arches*⁴ (coffres) qui garnissaient les chambres où ils furent saisis »; ils s'étaient cachés dans ces arches « ainsi que cela leur était arrivé plusieurs fois ». Malgré des recherches minutieuses, M. Garnier et moi nous n'avons pas réussi à retrouver les documents relatifs à cette arrestation. M. Garnier se souvient avoir mêlé au récit quelques faits habituels à la manière de procéder de Jehan Rabustel, extraits de documents différents. J'incline à supposer, toutefois, que l'arrestation ne s'est pas opérée de cette façon habituelle. D'après les pièces, l'information aurait commencé le 3 octobre 1455⁵. Or le premier interrogatoire de Regnault Daubourg est du 1^{er} octobre⁶. Regnault aurait donc été arrêté avant l'instruction? Ou nous ne possédons de l'instruction qu'une copie faite sur les minutes originales, ce qui pourrait expliquer quelques singuliers détails qu'on verra plus loin⁷. D'autre part, Philippot de Marigny fut arrêté seul avec Bar-sur-Aulbe; ils étaient couchés dans leur lit

¹ Cette maison, acquise en 1436 par la commune pour en faire la résidence des fillettes communes, existe encore à Dijon au bout de la rue des Godrans. A cette époque, elle était isolée et placée à l'angle de la rue des Grands-Champs et de celle des Petits-Champs, qui allait du côté du Château. Sous la Ligue, on affecta cette maison pour le logement du bourreau, qui y demeura jusqu'en 1792, qu'elle fut vendue par la ville. [Note de M. Joseph Garnier.]

² Dépositions de Perrenet le Fournier, Hotin, Colette, etc. *passim*.

³ Interrogatoire de Regnault Daubourg. Note marginale au nom de P. le Fournier : *consciis maleficiorum et receptator malefactorum*.

⁴ Voir *acques* au glossaire.

⁵ « INFORMATION commencent à faire le iii^e jour du mois d'octobre mil cccc. cinquante et cinq sur ledit cas par moy Jehan Rabustel », etc. (fol. 2 v^o).

⁶ « L'an mil iii^e LV le premier jour du mois d'octobre es prisons de Dijon esquelles est detenu prisonnier Regnault Daubourg », etc. (fol. 1 r^o).

⁷ La copie porterait sa date réelle (3 octobre), et l'information qui y figure sous forme narrative serait la conséquence d'arrestations antérieures, quoique Jehan Rabustel prétende avoir instruit l'affaire des Coquillars sur les bruits qui couraient à Dijon. Si les documents dijonnais représentaient la liasse de minutes originales, on devrait y trouver un premier interrogatoire de Dimenche Le Loup, qui n'y figure pas. D'autre part, certaines corrections et additions faites par

à l'hôtel du *Veau*, au faubourg Saint-Nicolas¹. Comme c'étaient les chefs de la bande dijonnaise, ils auraient dû être compris parmi ces douze individus arrêtés dans les *arches*. Quoi qu'il en soit, l'arrestation de Regnault Daubourg, de Ph. de Marigny et de Bar-sur-Aulbe semble contredire les détails cités plus haut.

L'instruction commença par l'interrogatoire de Perrenet le Fournier, barbier à Dijon. Celui-ci donna de nombreux renseignements sur la bande et dicta « les noms tant de ceulx qu'il a veuz et les congnoit comme de ceulx qu'il ne veit onques et luy ont este nommez », etc. Suit une liste de soixante-dix-sept noms (y compris les noms qui figurent sur la couverture). Quelques-uns ont été ajoutés de la main de Jehan Rabustel, probablement après l'interrogatoire de Bar-sur-Aulbe (Dimenche Le Loup). Voici les plus intéressants :

	Dimenche Le Loup, dit Bar-sur-Aulbe.
[mort]	Godeaul qui n'a qu'une oreille.
[banny et depuis bouly comme faulx monnoyer]	Christofle Turgiz.
	le grand Mugnerac (c'est Philibert de Marigny, dit Mugneret).
[bouly]	Denisot le clerc, orfevre et emailleur. Geffyame.
[pendu]	Jaquot de la Mer.
[pendu]	Bar-sur-Aulbe.
[mort et pendu]	Regnier de Montigny ² . ung nomme Tartas qui aultrement a nom Nicolas le besgue ou le Roy. Jehan d'Écosse. Tassin le verdois. Andrey le Prouvensal. dit le Borgne qui eut l'oreille coppee à Auxonne.

Jehan Rabustel sur cette copie du procès ne peuvent venir que d'autres minutes d'interrogatoires qui n'ont pas été transportés sur la copie.

¹ Interrogatoire de Ph. de Marigny.

² Le nom de Regnier de Montigny figure une seconde fois avec la mention *pendu* (*ante*) au haut du fol. 5 v°; mais il est rayé comme ayant été enregistré plus haut. Ce Regnier de Montigny est, à n'en pas douter, le compagnon de François Villon. Les limites de cet article ne permettent pas d'insister sur l'intérêt qu'il y a pour l'histoire de François Villon à trouver le nom de Regnier de Montigny dans la liste dijonnaise. Christofle Turgiz pourrait être parent de Robin Turgiz, le patron de la *Pomme de Pin*, qui figure dans le *Grand Testament*. Il est fait mention de Christofle Turgiz quinze ans plus tard (en 1470); il avait été emprisonné avec Regnier de Montigny. « Ganay pour le procureur du roy » allègue de Turgiz et de Montigny qui estoient clercs non mariez qui furent requis par l'Évesque *in judicio contradictoris*, mais il en fut débouté. — Bataille dit que « Turgiz et Montigny avoient esté plusieurs fois prisonniers, ce que n'a esté le prisonnier dont est question » (*Arch. nat.*, X¹, 8311, fol. 266 v° ap. Longnon).

Huguenin gascon d'Ostun.
 Petit Jehan maistre de l'eppee.
 dit [le petit¹] l'Espaignot [estevneur²].
 Pierret Cliquet mercier.
 le mugnier de Carpentras.
 le Rousselot de Savoye.
 Oudet Durax dit Gascon de Bordeaux³.

Perrenet le Fournier dicta aussi le jargon qu'on lira plus loin. L'interrogatoire du second barbier, Jehanin de Barly, apprend que Regnault Daubourg et trois autres avaient été pris à Toul (Noël 1454) pour escroquerie de 10 florins d'or. Les archives de Toul sont malheureusement muettes à ce sujet; elles ne contiennent que trois liasses de procédures du xii^e au xviii^e siècle⁴ et rien sur l'affaire de Noël 1454. Mais nous apprenons ainsi que les Coquillars battaient la Lorraine. Il est question aussi d'un cheval « embley » à Salins et revendu à Dijon, ce qui établit le métier de maquignon parmi les Coquillars.

L'analyse des dépositions suivantes entraînerait trop loin dans l'histoire de la Coquille. Celle de Jehan Vote, dit l'Auvergnac, qu'on trouvera plus bas presque en entier, est curieuse par le mélange de jargon dans les explications. L'homme avait l'intention évidente de faire montre de ses connaissances. Nous n'avons pas le premier interrogatoire de Bar-sur-Aulbe. Le second eut lieu le 2 décembre. On y promit à Dimenche Le Loup son élargissement pour prix des aveux. Il donna alors quelques détails; mais, s'il faut en croire la note marginale de J. Rabustel, il n'en fut pas moins pendu. Le document s'arrête sur une commission rogatoire venue de Sens, où est prisonnier Christoffle Turgiz, pour une enquête sur de faux écus forgés avec un gobelet d'argent.

M. Joseph Garnier a fixé au 18 décembre 1455 la date de l'exécution des Coquillars à Dijon; mais il ne peut se rappeler où il en a trouvé mention. Les comptes de la ville ne contiennent rien de relatif à la Coquille. Nous avons vainement examiné le *papier rouge* ou livre des bourreaux, où il y a une interruption pour les années 1455, 1456 et 1457. Mais il est certain que J. Rabustel a suivi jusqu'en 1457 Regnier de Montigny, qui ne put être exécuté qu'à cette époque⁵. Tassin « le Verdois » ou un autre, le « petit Tassin », fut pris en janvier 1456. Le registre du

¹ Main de Rabustel, ainsi que les autres notes marginales.

² Main de Rabustel.

³ Fol. 16 v^o.

⁴ Communication de M. l'archiviste municipal de Toul.

⁵ Voir Longnon, *Étude biographique sur François Villon*; Villon, *Jargon*, ball. II.

secret de la mairie de Dijon contient, à la date du 26 janvier 1455 (v. style), la mention suivante : *Mauvais joueur de dez* : « Le 26 (janvier) on enverra a l'Hospital Taxin prisonnier joueur de faux dez et qui est de la compagnie de plusieurs aultres qui courent la campagne en trousant gens. » — Ainsi l'exécution eût-elle eu lieu en décembre, la bande existait toujours dans les environs de Dijon en janvier 1456 (n. st.). Elle n'avait pas été détruite par la procédure dijonnaise d'octobre-décembre 1455. Oudet Durax, sous le nom d'André de Durax, figure au registre du secret de la mairie de Dijon le 20 juillet 1457, où il est condamné à être bouilli pour faux monnayage. Il fut livré au bailli, qui le réclama, et pendu le 27 juillet 1457¹. Le registre du secret de la mairie de Dijon contient encore, sous la date du vendredi 21 juillet 1458, une délibération qui paraît relative aux débris de la bande. Jehan Rabustel rapporte au maire qu'il y a « en ceste ville de Dijon plusieurs compaignons incogneuz qui sont oyseulx, lesquelz ne font que aler et venir parmy ceste dite ville par nuyt et par jour et ne savent les aucuns que de jouer les ungs aux des les aultres à la paume et a plusieurs aultres jeux et les autres que de reffianaige. Lesquelz sont la plupart du temps en la maison des fillectes communes es jours qui deussent ouvrir de leur mestier et fait a doubte qui n'en y ait de ceulx qui soient lairons creucheteurs », etc.².

Les ballades du jargon de François Villon, où les Coquillars sont nommés à plusieurs reprises³, montrent que la bande s'étendait à divers points du territoire français. La ballade II du jargon, qui mentionne les supplices de Regnier de Montigny et de Colin de Cayeux, désigné sous le nom de Colin de l'Escaille, c'est-à-dire de la Coquille, est adressée en particulier aux Coquillars. Les documents recueillis et publiés par M. Longnon nous font voir Colin de Cayeux encore vivant en 1460. D'autre part, la *Belle leçon aux enfans perdus* dans le *Grand Testament* fait part à ces « beaux enfans » de la mort de Colin :

Se vous allez a Montpippeau
Ou à Ruel, gardez la peau :
Car, pour s'esbatre en ces deux lieux,
Cuydant que vaulsist le rappeau,
La perdit Colin de Cayeux.

Le *Grand Testament* est de 1461. Colin de Cayeux était donc

¹ Délibérations de la Chambre de Ville, 1457, 20 juillet, fol. 8 v°. Archives de la ville de Dijon, B, 161. [Communiqué par M. J. Garnier.]

² Délibérations de la Chambre de Ville, 1458, 21 juillet, fol. 50. [Communiqué par M. J. Garnier.]

³ Voir *Coquillars* au glossaire.

pendu avant cette date pour des crimes commis à Rueil par la compagnie de la Coquille¹.

Ainsi cette bande des Coquillars existait encore entre 1460 et 1461 dans les environs de Rueil. Il est fort probable que des recherches ultérieures fourniront de nouvelles indications sur les crimes des Coquillars. M. J. Quicherat, au début de la préface de son beau travail *Rodrigue de Villandrando*, a écrit que, dans l'état actuel des connaissances historiques, il fallait renoncer à l'espoir de faire des recherches complètes. J'espère que je pourrai recueillir encore d'autres traces du passage des Coquillars, et l'avis de M. J. Quicherat me servira d'excuse si je n'ai pu découvrir que les documents que je publie. En 1464, un homme de Montbéliard fut banni de Dijon pour avoir joué à la *queue de chien*², un des jeux des Coquillars. Mais ce n'est pas là une raison suffisante pour mener l'histoire de la Coquille jusqu'à cette année. Les jeux des Coquillars étaient sans doute antérieurs à la formation de leur bande, et quelques-unes de leurs escroqueries leur ont longtemps survécu.

On trouvera à la suite des textes relatifs au jargon, qui figurent dans le procès de Dijon, une étude des mots expliqués par Perrenet le Fournier. Cette exposition aura rarement la prétention d'être étymologique; l'état des études du langage populaire au xv^e siècle ne permettrait pas d'aborder sans danger cette partie de la tâche. Mais j'essayerai d'expliquer, grâce au nouvel appoint apporté par le procès de Dijon, quelques passages des ballades en jargon de Villon. Un secours bienveillant qui m'a été prêté par M. Bijvanck me permettra de placer sous les yeux des lecteurs beaucoup de rapprochements entre le jargon de la Coquille et des textes inédits, manuscrits ou imprimés du xv^e siècle : il me suffira pour cela de puiser dans le large fonds que l'érudition inépuisable de M. Bijvanck met à ma disposition. Enfin je tâcherai de montrer clairement comment la méthode exposée dans l'*Étude sur l'argot français* reste valable et utile, si on l'applique aux premières manifestations des langues secrètes en France.

¹ Ball. II du *Jargon* :

Coquillars, narvans à Ruel,
Mezys vous chante mieux que caille,
Que n'y laisses et corps et pel
Comme fit Colin de l'Escaille.
.....

ENVOI.

Prince, erriere de Ruel.

² Voir *queue de chien* au glossaire.

EXTRAITS DU PROCÈS DES COQUILLARS.

Et est vray que lesdits compaignons ont entreulx certain langaige de jargon et aultres signes a quoy ilz s'entreconnoissent; et s'appellent iceulx galans *les coquillars* qui est a entendre *les compaignons de la Coquille* lesquelz comme len dit ont ung Roy qui se nomme *le Roy de la Coquille*.

Et est vray comme l'en dit que les aulcuns desdits coquillars sont crocheteurs d'usseries arches et coffres; les aultres sont tresgeteurs et desrobent les gens en changeant or a monnoye ou monnoye a or, ou en achetant aulcunes marchandises; les aultres font, portent et vendent faulx lingoz et faulses chainnes en façon d'or; les aultres portent et vendent ou engaigent faulses piereries en lieu de dyamanz rubiz et aultres pierres precieuses; les aultres se couchent en quelque hostellerie avec aulcun marchand et se desrobent eulx meismes et ledit marchand et ont homme propre auquel ilz baillent le larrecin et puis se complaignent avec le marchand desrobey; les aultres jouent de faulz dez d'avantaige et chargiez et y gaignent tout l'argent de ceulx a qui ilz jouent; les aultres scaivent subtilitez telles au jeu de quartes et de marelles que len ne pourroit guaigner contre eulx. Et qui pis est les pluseurs sont espieurs et aggresseurs de bois et de chemins, larrons et muldriers; et est a presumer que ainsi soit la ou ilz mainnent telle vie dissolue; et quand ilz ont tout despendu leur argent ilz s'en vont sans denier ne maille et laissent aulcunes fois de leurs habillemens en gaige et assez brief retournent monteiz habilliez et plains d'or et d'argënt comme dit est.

(Fol. 1 r^o et v^o.)

Item chacune tromperie dont ilz usent a son nom en leur jargon et ne les scauroit aulcun entendre s'il n'est de leur sorte et serement ou se aulcun d'eulx ne le revele a aultre.

(Fol. 2 r^o.)

Perrenet le Fournier barbier demorant a Dijon et agie de xxxiiij ans ou environ comme dit tesmoing requiz interrogué et examine par moy ledit procureur sur ledit cas dit par son serement donne sur les sains Euvangilles de Dieu luy en scavoir ce qui s'ensuit etc. . . . Il s'est bien voulu acointier d'eulx (*des coquillars*) pour en veoir aulcuns secretz afin de soy garder d'estre deceu s'il se trouvoit en place la ou fust semee malvaïse semence. Et tant que la ou il a aulcunesfois congneu que l'ung deulx estoit plus cler mains malicieux et plus liberal que l'aultre, il s'est acointie de luy, lui a aulcunesfois donne a disner ou a soupper pour scavoir de luy aulcune chose, et s'est decouvert à luy faingnant qu'il scavoit beaucoup de sciences et habiletez et qu'il estoit aussi fin que quelconque des aultres et soubz umbre de ce et aussi que luy qui parle a aultrefois oy aulcuns motz de jargon ancien etc. . . .

(Déposition de Perrenet le Fournier, fol. 2 v^o, 3 r^o.)

Et est vray commil dit que lesdiz coquillars ont entreulx un langaige exquis, que aultres gens ne scevent entendre, s'ilz ne l'ont reveley et

aprus par lequel langaige ilz congnoissent ceulx qui sont de ladite Coquille et nomment proprement oudit langaige tous les faiz de leur secte; et a chacun desditz faiz son nom oudit langaige; lequel (*luy*¹) a este revele a luy qui parle par pluseurs d'eulx qui ne se meffyoient point de luy depuis qu'il s'est faingt estre fin comme eulx etc.

(*Id.*, fol. 3 v°.)

Et d'illec s'en alerent en Lorraine pour cuidier faire ung bon coup de tresgeter qu'ilz appellent en leur jargon *esteve* etc.

(*Id.*, fol. 3 v°.)

Dit apres qu'il a oy dire audit Jehanin Cornet que lesdits v avoient entreprins de faire une bonne *esteve* oudit pais de Lorraine ou devers Langres mais ilz faillirent etc.

(*Id.*, fol. 3 v° et 4 r°.)

Dit aussi que ledit Regnauld est le pere conduiseur desdits coquillars es foires marchiez et aultres lieux en Bourgoigne etc.

(*Id.*, fol. 4 r°.)

Et dit en outre que les dits de la Coquille sont espanchiez par le monde ou nombre de mil et plus qui vont faisant et exercent telles et semblables tromperies que contenu est oudit cas.

(*Id.*, fol. 4 v°.)

Et luy a confesse Anthoine de Bonneval commil dit que il, le petit Tassin et le Rousselet ont baille .i. *plant* a ung religieux de Masieres, dont ledit Tassin fust *fourbe* ledit Anthoine *maistre* et ledit Roisselet consentant etc.

(*Id.*, en marge, fol. 4 v°.)

Les dessus nommez et aultres qui sont de la compagnie des coquillars ont en leur langaige divers noms et ne scevent pas tous toutes les sciences ou tromperies dont oudit cas est faite mencion. Mais sont les ungs habiles a faire une chose et les aultres a faire une autre chose; et quand ilz se debatent l'ung contre l'autre, chacun reprouche a son compaignon ce de quoy il scet servir en la science et se appellent :

<i>Crocheteurs</i>	<i>Bazisseurs</i>
<i>Vendengeurs</i>	<i>Desbochilleurs</i>
<i>Beffleurs</i>	<i>Blancz coulons</i>
<i>Envoyeurs</i>	<i>Baladeurs</i>
<i>Desrocheurs</i>	<i>Pipeurs</i>
<i>Planteurs</i>	<i>Gascatres</i>
<i>Fourbes</i>	<i>Bretons</i>
<i>Dessarqueurs</i>	<i>Esteveurs.</i>

Ung² *crocheteur*, c'est celluy qui scet crocheter serrures.

Ung *vendengeur*, c'est ung coppeur de bourses.

¹ Rayé.

² Fol. 6 r°.

Ung *beffleur* c'est ung larron qui attrait les simples [compaignons ¹] a jouer.

Ung *envoyeur* c'est ung muldrier.

Ung *desrocheur* c'est celluy qui ne laisse rien a celluy qu'il desrobe.

Ung *planteur* c'est celluy qui baille les faux lingos, les faulses chainnes et les faulses pierres.

Ung *fourbe* c'est celluy qui porte les faux lingos ou aultres faulses marchandises et faint estre ung poure serviteur marchant ou aultre; ou c'est celluy qui prent et reçoit le larrecin que luy baille l'ung deslits coquillars couchie avec quelque marchant, homme d'eglise ou aultre.

Ung *bazisseur* c'est aussi ung muldrier.

Ung *desbochilleur* c'est celluy qui gaigne aux dez, aux quartes, ou aux marelles, tout ce que a .i. simple homme sans luy riens laisser.

Ung *blanc coulou* c'est celluy qui se couche avec le marchant ou aultre etc. [et luy desrobe son argent, ses robes et tout ce qu'il a et les gette par une fenestre a son compaignon qui l'attent hors de la chambre ².]

Ung *baladeur* c'est celluy qui va devant parler a quelque homme d'eglise ou aultre a qui ilz vueilent bailler quelque faux lingot chainne ou pierre contrefaite.

Ung *pipeur* c'est .i. joueur de dez et d'aultres jeux ou il y a advantaige [et decepcion ³.]

Ung *gascatre* c'est un aprentiz qui n'est pas encoir bien subtil en la science de la Coquille.

Ung *breton* c'est ung larron.

Ung *long* c'est ung homme qui est bien subtil en toutes les sciences ou aucunes d'icelles.

Ung *dessarqueur* c'est celui qui vient le premier ou l'en veult mettre .i. plant et enquierit s'il est nouvelles etc.

Ung *maistre* c'est celluy qui contrefait l'omme de bien etc.

Le *confermeur de la balade* c'est celuy qui vient apres le *baladeur* etc.

Fustiller c'est changi[er les dez ⁴.]

Ilz ⁵ appellent la justice de quelque lieu que ce soit la *marine* ou la (*rohe* ⁶) *rouhe*.

Ilz appellent les sergens les *gaffres*.

Ilz appellent .i. prebstre ou aultre homme d'eglise .i. *lieffre* ou ung *ras*.

Ung homme simple qui ne se congnoit en leurs sciences c'est ung *sire* ou une *duppe* ou ung *blanc*.

Dez a jouer ilz les appellent les *acques*; les marelles *saint-marry*; les quartes la *taquinade*.

En dez a divers noms, c'est assavoir *madame*, la *vallee*, le *gourt*, le *muiche*, le *bouton* et le *riche*.

Quand ilz sont prins et interrogez par justice et ilz eschappent ilz dient l'ung a l'aultre qu'ilz ont *blanchy la marine* ou la *rouhe*.

¹ Addition d'une autre main sur la ligne.

² Addition d'une encre plus foncée.

³ Addition d'une encre plus foncée.

⁴ Repassé à l'encre foncée pour rendre lisible. Peut-être faut-il corriger *char-gier*.

⁵ Fol. 6 v°.

⁶ Rayé.

Ung *godiz* c'est un homme qui a argent et est riche.

Une bourse c'est une *feullouze*.

Ilz appellent argent *aubert caire* ou *puille* [ou une *hairgue* pour .i. grant blanc¹].

Le *roy Davil* c'est ouvrir une serrure un huiz ou .i. coffre et le refermer.

Le *roy Davyot* c'est .i. simple chochet² à ouvrir serrures.

Bazir un homme c'est tuer.

La *soye Roland* c'est ouvrir quelque chose a force.

Une robe c'est une *jarte*.

.i. signet d'or ou d'argent c'est .i. *cercle*.

Saint-joyeux ce sont marres comme *saint marry*.

Ung *cornier* .i. sire et une *duppe* c'est tout un.

(.i. *godin* c'est un riche homme³.)

.i. cheval c'est un *galier*.

Mouschier a la marine c'est encuser l'un l'autre a la justice.

Le jour c'est la *torture*⁴.

Ung lingot faux c'est .i. *plant*.

Une chaine faulse c'est une *trainne* ou une *tirasse*.

Arton c'est pain.

Rufle c'est le feu Saint-Antoine.

La main c'est la *serre*.

[Une *ance* c'est une oreille⁵.]

Les jambes ce sont les *quilles*.

Quand l'un d'eux dit : *Estoffe!* c'est a dire qu'il demande son butin de quelque gaing qui est fait en quelque maniere par la science [de la Coquille⁶].

Quand il dit : *Estoffe, ou je faugeray!* c'est a dire que qui ne luy baillera sa part il encuzera le fait.

Quand ilz dient qu'ilz ont regarde quelque chose ilz dient qu'ilz le ont *becquey*.

Quand ilz parlent de *labesse*, c'est de desrober.

Aulcuns d'eux s'entremettent d'aucun metier ou marchandise, faingnant qu'ilz en vivent qui leur vouldroit aucune chose demander et appellent cela leur *cole*.

Aucune foiz quand ilz parlent de la *soye Roland* c'est a dire qu'ilz ont batu la justice ou la batroyent qui les vouldroit prendre.

Quand ilz dient que l'un d'eux est *ferme a la louche*⁷ c'est a dire qu'il se defendroit contre justice et autres qui le vouldroit prendre.

Quand ilz sentent qu'ilz sont poursuyz de justice ou qu'ilz se doubtent que l'en v[oize]⁸ apres eux et ilz tiennent un chemin et se pensent que

¹ Addition en encre foncée et d'une autre main.

² Sic pour *crochet*.

³ Rayé.

⁴ Fol. 7 r°.

⁵ Addition d'une encre plus foncée.

⁶ Addition d'une encre plus foncée et d'une autre main.

⁷ Il faut lire *bouche* probablement, suivant la lecture de M. J. Garnier.

⁸ Correction d'une encre plus foncée.

l'en les a veu cheminer par illec, ilz se destournent a coup et prennent ung aultre chemin. Cela s'appelle *bailler la cantonade*.

Ung *beaul soyant* c'est ung beaul parleur, bien enlangaigie, qui scet decepvoir justice ou aultres gens par belles bourdes.

*Ferme en la mauhe*¹ c'est celluy qui se garde bien de confesser riens a justice etc. [lorsqu'il est prins et interrogue²].

(Déposition de Perrenet le Fournier, fol. 5 v° à fol. 7 r°.)

. . . Et si leur a plusieurs fois oy appeler l'un l'aultre larrons, mul-driers, pipeurs, crocheteurs, [*planteurs*³] et telz langaiges.

(Déposition de Jehan de la Chaulx, fol. 11 r°.)

Jehan Vote⁴ dit l'Auvergnac perrier demorant a Dijon et agie de xxxvj ans ou environ commil dit, compere de Regnauld Dambour, tesmoing requis interrogue et examine par moy ledit procureur sur ledit cas dit par son serement donne sur les sains Euvangilles de Dieu qu'il congnoit plusieurs des compaignons nommez oudit cas. . . Et scet bien que les aulcuns scevent jouer du *roy David*, de l'*esteve*, du *plant*, et de toutes les sciences ou tromperies declarees oudit cas.

Comment il le scet, sur ce interrogue, dit que a la congnoissance et occasion dudit Regnauld il a repairie plusieurs et diverses fois avec eulx et tant que il scet et entend tout leur langaige et jargon; et scet comment ilz se conduisent en leurs paroles, et que, quand ilz parlent en leur dit jargon, et ung d'eulx parle un peu trop la ou il semble qu'il ait gens qui leur peussent nuyre ou qui les peussent encuser, le premier d'eulx qui s'en donne garde commence a crachier a la maniere d'ung homme enrumeuy qui ne peut avoir sa salive; et tantost cela oy, chacun des compaignons de la Coquille se tait et changent propos en parlant d'aultre chose. Les a aussi commil dit oy plusieurs fois reprouchier l'ung a l'aultre leurs⁵ larrecins, leurs *esteves*, leurs *crochetures*, leurs *plantz*, leurs *desbochillures* et telz langaiges de leur science; et a este si fôl il qui parle qu'il leur a aulcunefois dit qu'il scauroit bien faire quelque chose de leur science, et le disoit hardiment pour ce qu'il avoit acointance audit Regnauld et soubz ombre de luy repairoit avec eulx; mais les aultres luy disoient qu'il n'estoit senon un *gaschatre* qui est a entendre oudit langaige ung coquart ou apprentiz de ladite science; et quoyqu'il soit, commil dit, les dessusdiz font de merueilleux dommaiges la ou ilz repairent; et que en regart du petit Tassin l'en ne luy fera riens dire senon par grant force, car il est moult instruit en la science, et ont entre eulx une maniere que jamais ne confessent riens senon a grant force du *jour*. . . etc.

(Déposition de Jehan Vote, fol. 12 r° à 12 v°.)

Par . . . moy led. procureur luy ont este faites les interrogatoires qui s'ensuyvent :

¹ Peut-être *manhe*. M. Joseph Garnier avait lu *manche*.

² Addition d'une autre main et d'une encre plus foncée.

³ Addition sur la ligne.

⁴ Fol. 12 r°.

⁵ Fol. 12 v°.

Et premierement s'il est point de la compaignie des *enfants de la Coquille*. Dit que depuis ung an ou ung an et demi en ça il en a veu plusieurs en ceste ville. . . .

(Déposition de Dimenche Le Loup, dit Bar-sur-Aulbe, fol. 13 r°.)

Item luy a este demande quelles gens ce sont.

Respond qu'il y a de tres malvais garnements, larrons, *esteveurs*, *crocheteurs*, *envoyeurs*, *planteurs*, et a parler au vray sont tres-malvaiz et perilleux. . . etc.

(*Id.*, *ibid.*)

Interrogue s'il scet riens d'ung *plant* qui a este fait a Beszes et ung aultre a Cremolois, dit qu'il en a bien oy parler. . .

Et dit sur ce interrogue que ledit Tartas est *planteur*, mais il ne scet s'il a fait les deux *plantz* ou l'ung dont cy-dessus est faite mencion. . . .

Interrogue s'il eust oncques aulcun butin es *plantz esteves* et aultres malvaisetez que lesdits coquillars feissent, dit que non. . .

(*Id.*, fol. 13 v°.)

Et scet bien commil dit que ledit Johannes *estevoit* de l'argent aux bouchiers a chacun escu qu'il changeoit.

(*Id.*, *ibid.*)

Interrogue de quelle science il qui parle sert et qu'il scet faire en la science de ladite Coquille dit qu'il jouhe aucunes fois aux dez, a *saint-marry*, a la *taquinade*, a la *queue de chien*, et telles menues choses en quoy il est assez expert; mais du surplus ne scet riens ne il nen usa oncques commil dit. Bien est vray que¹ ledit Johannes, Regnault Raymonnet et Jehan Cornet eussent aulcune chose profite ou voyage de Lorraine la ou il qui parle, ledit Regnault et ledit Raymonnet furent prins au lieu de Thoul, il en devoit avoir son *estoffe* comme les aultres, mais il n'a point seuu qu'ils gaingnassent riens, si non a riens eu. Et aultre chose ne a volu dire a la charge de luy ne d'aultre desdits coquillars.

(*Id.*, fol. 14 r°.)

(*Il qui parle*) avoit emporte des *dez de forte cire* dont il avoit achete une partie a Perrenet Fournier, le barbier et autres dez avantageiz et Jehannin Cornet portoit un jeu de quartes. . . .

(Interrogatoire de Regnault Daubourg, perrier à Dijon; 1^{er} octobre 1455. — Archives de la Côte-d'Or, série B; archives judiciaires, commune de Dijon; procès criminels, n° 709.)

Ils jouerent une fois a Neufchastel, une aultre fois dans un village l'un contre l'aultre et de *plain cliquet* simplement mais personne ne viut pour se joindre a eux. . . . Ils furent a Thoul; mais ils n'y jouerent

¹ Il faut suppléer ici *se[si]*.

point; car, a peine installes Johannes et les aultres partirent en disant qu'ils *alloient a l'esteve*¹. . .

Il declare que les florins et escus furent *estevez*. . .

(*Id., ibid.*)

Interrogue si ou voyaige de Lorraine il fust point entreprins de faire un *cop de roy* et que se bien en fust venu Jehanin Cornet eust este tue pour ce que l'en doubtoyt que n'encusast les aultres repond qu'il ne scet pas ce que c'est qu'un *cop de roy* et qu'il ne fust rien dans l'entreprise comme de battre ou de tuer ledit Jehanin Cornet.

(Interrogatoire de Regnault Daubourg, mardi 4 novembre 1455, *ibid.*)

Marcel SCHWOB.

(*A suivre.*)

¹ En marge, d'une écriture différente : *notetur verbum* à l'esteve.

Bulgare *dorí* « jusqu'à ce que ».

Les conditions phonétiques dans lesquelles *ž*, ou plutôt *ẓ̌* (= *dž*), est susceptible de devenir *r* sont encore obscures. Il n'existe pas moins des exemples incontestables d'un tel traitement, aussi bien en français, par ex. *mire* (medicus), *grammaire* (grammatica), que dans les dialectes slaves. Ainsi, dans la langue des pjesme serbes, il n'est pas rare de rencontrer *more* au lieu de *može* « il peut »; de même, dans quelques localités de la Moravie, j'ai eu l'occasion d'entendre *neborák* pour *nebožák* « un malheureux », et c'est aussi, je crois, une forme fréquente en russe blanc.

Le serbe *jer* « en effet » a également été interprété par *je-ž(e)*, mot à mot *ἐστὶ γε ὅτι* . . . ; on a toutefois émis des doutes sur cette étymologie, sous prétexte que la forme *jer* est absolument générale dans tout le domaine serbo-croate et que l'on ne surprend plus guère le primitif **je-že*; et de fait, il est certain que si l'on avait pu découvrir à *jer* une origine turque, comme on l'a fait par exemple pour *bar(em)* « du moins », la prudence eût été de l'accepter. Voici cependant un mot destiné, ce me semble, à confirmer l'étymologie courante : c'est le bulgare *dorí*, *dor(e)*, ou *durí* d'après la prononciation, lequel ne saurait représenter autre chose que **do-že* et correspond en conséquence assez exactement à notre « jusqu'à [ce] que ».

Il faut conclure de tout ceci, à ce qu'il semble, que, dans le yougoslave, la conjonction *že* est devenue *-re* en composition, sous l'influence de ces variations toniques auxquelles les particules sont sujettes en la plupart de nos langues et dont les lois restent presque partout à trouver.

F. Geo. MÖHL.

VARIA.

1. Τύχη.

Les armes qu'on envoie au loin, telles que le javelot ou la flèche, n'ont jamais la sûreté et la précision des armes qui se manient à la main, comme la massue ou l'épée : quand elles frappent le but, le mérite n'en revient pas uniquement à la vigueur ou à l'adresse du combattant : il y faut encore du bonheur. Aussi trouvons-nous fréquemment dans Homère cette réflexion, que le trait n'a pas été lancé en vain : οὐχ ἄλιον βέλος ἦκεν . . . οὐχ ἄλιον βέλος ἐκφυγε χειρός, et voyons-nous les héros adresser une prière aux dieux pour qu'ils dirigent leur coup.

Nous avons ici un de ces faits simples et d'expérience quotidienne comme ceux dont sont tirées les métaphores du langage. En beaucoup de langues, l'idée d'une réussite qui ne dépend pas entièrement de nous a été exprimée au moyen de mots signifiant « toucher le but, frapper juste ».

En grec, la métaphore est encore très visible. Le verbe τυγχάνω a été d'abord un terme appartenant à la langue de la guerre et des combats : il signifie « toucher ».

Après que Pandaros a lancé son javelot sur Diomède, celui-ci lui dit : « Tu as manqué ton coup; tu ne m'as pas touché. »

ἤμβροτες, οὐδ' ἐτυχες¹.

Τυγχάνω doit être pris ici, non au sens dérivé de « réussir », mais au sens propre et primitif.

Deux cents vers plus haut, il est question d'un premier combat de Pandaros contre Diomède, où il l'atteint à l'épaule droite :

ἐπιταίνετο καμπύλα τόξα,
Καὶ βάλ' ἐπαίσσοντα, τυχῶν κατὰ δεξιὸν ὤμων².

Dans le même chant (vers 582), une pierre est lancée par

¹ *Iliade*, V, 287. — Sur l'origine et le sens propre de ἤμβροτες, voir *Mémoires de la Société de linguistique*, VII, p. 23.

² *Il.*, V, 98.

Antilochos contre Mydon et atteint celui-ci au milieu de l'avant-bras :

Ἀντίλοχος δὲ Μύδωνα βάλ' ἠνίοχον Ξεράποντα,
Χερμαδίῳ ἀγκῶνα τυχῶν μέσον.

Plus loin encore (vers 858), un trait lancé par Diomède va frapper Arès au bas-ventre :

Τῆ ῥά μιν οὔτα τυχῶν, διὰ δὲ χροά καλὸν ἔδαψεν.

Dans les jeux en l'honneur de Patrocle, un prix est proposé pour celui qui atteindra la colombe et un autre pour celui qui touchera le cordon par où elle est attachée :

Ὅς δέ κε μηρίνθοιο τύχη¹. . .

Ces exemples, qu'il serait aisé de multiplier, suffisent pour montrer que *τυγχάνω* signifie «atteindre, toucher», au sens propre et matériel. Le complément est tantôt à l'accusatif, tantôt au génitif.

À *τυγχάνω* se rattache immédiatement le substantif *τύχη*. Ce nom si important, qui désigne la fortune, et qui a fini par être divinisé, a dû signifier d'abord un coup heureux, ou d'une façon générale un coup. C'est ainsi que dans nos langues modernes nous parlons encore d'un coup de bonheur ou des coups de la Fortune.

Il n'existe plus de trace du sens matériel en grec, à moins qu'on ne veuille le reconnaître dans des locutions comme *τύχη*, *ἀπὸ τύχης*, *κατὰ τύχην*. Les commentateurs de l'épopée grecque ont souvent fait la remarque que le mot *τύχη* ne se trouve pas une seule fois dans Homère : l'idée du hasard répugnait sans doute au caractère religieux de la poésie épique, qui y substitue l'idée de la *μοῖρα*. Mais ce qui peut faire penser que le mot, dans le sens primitif comme dans le sens dérivé, a dû exister très anciennement, c'est la présence dans Homère du verbe *τυχέω*, qui a même emploi que *τυγχάνω*, auquel il a prêté son parfait *τετύχηκα* et son aoriste *ἐτύχησα* :

Ἄλλ' ὄγε Θεστορίδην Ἀλκμάονα δουρὶ τυχήσας². . .

Ἰπτόμαχον βάλε δουρὶ, κατὰ ζωσιῆρα τυχήσας³. . .

L'indicatif *τιτύσκομαι* a quelquefois ce même sens de «toucher, atteindre».

Ἢ ῥά καὶ ἀμπεπαλὼν προΐει δολιχόσκιον ἔγχος,
Καὶ βάλεν, οὐδ' ἀφάμαρτε, τιτυσκόμενος κεφαλήφιν.

(*Il.*, XI, 350.)

¹ *Il.*, XXIII, 857.

² *Il.*, XII, 394.

Il., XII, 189.

Ἰκε δ' οἰσλὸν

Ἄντα τιτυσκόμενος . . .

(Od., XXI, 420.)

Il resterait à montrer les congénères de *τυγχάνω*. Mais ici les routes se croisent et se mêlent tellement, qu'il est difficile de reconnaître la vraie voie. Il faut aller jusqu'aux langues romanes pour retrouver à ciel ouvert le courant qui se montre d'abord dans Homère. Ce qui nous paraît se rapprocher le plus du verbe grec, c'est l'italien *toccare*, espagnol-portugais-provençal *tocar*, français *toucher*. Il est à supposer que ces verbes se rattachent, par quelque ancêtre latin resté inconnu, à *τυγχάνω* et à *τύχη*.

2. Ἰωκή pour διωκή.

En grec, au commencement d'un mot, le groupe *dj* ou *di* suivi d'une voyelle peut subir quatre traitements différents :

- 1° Il peut donner *δι* : *διά*, *Διός*;
- 2° Il se change en *ζ* : *Ζεύς*, *ζατρεφής*;
- 3° Il devient *δ* : *Δήν*;
- 4° Le *δ* tombe : *ιωκή* pour *διωκή*, *ιωμός* pour *διωμός*.

Ce dernier cas, qui n'est mentionné ni par Curtius, ni par Gustave Meyer, ni par Brugmann, est important, en ce qu'il nous montre clairement que la semi-voyelle *j* n'avait pas disparu de la prononciation grecque. Le changement est le même qu'en latin dans *Jupiter*.

La forme *ιώξ* ou *ιωκή* existe dans Homère :

εισορόων πόνον αἰπὺν ἰῶκα τε δακρυόεσσαν.
(Il., XI, 601.)

οὔτε βίας Τρώων ὑπεδείδισαν, οὔτε ἰωκάς.
(Il., V, 521.)

κρυόεσσα ἰωκή.
(V, 740.)

Dans les deux derniers vers, elle est précédée d'une voyelle, ce qui a décidé Fick à écrire *Φιωκή*. Mais le digamma est impossible dans le premier exemple. D'autre part, on a *ιωμός* avec l'i long en deux vers :

ἦλθον ἀν' ἰωμόν, Σρασὺν ἠνίοχον φορέοντες . . .
αὔτις ἀν' ἰωμόν . . .

(Il., VIII, 89 et 158.)

Il faut donc supposer que l'*i*, devenu initial, s'est développé en *ij*, ce qui a donné quelquefois un *i* long.

3. Ἀφαιρός.

Dans le mot français *état*, l'*e* a été produit, comme tout le monde sait, par la double consonnance initiale du latin *status* : ce qui n'a pas empêché plus tard l'*s* de tomber, en sorte que la prosthèse de l'*e* a l'air de n'avoir pas de raison d'être.

En grec également, la prosthèse a souvent l'air de n'avoir point de raison d'être : mais parfois un examen plus attentif nous montre le groupe consonantique qui l'a provoquée.

Comme exemple, on peut citer l'adjectif ἀμαλός « mou, tendre », qui est pour un ancien *ἀμβλός, *ἀμλός, et qui appartient évidemment à la famille d'ἀμβλύς. L'*a* initial devenait inutile du moment qu'entre le *μ* et le *λ* une voyelle était venue s'insérer; mais, une fois habituée à la prosthèse, la prononciation n'y a plus renoncé.

Un autre exemple est l'attique ἄλοξ « sillon » pour Φλόξ (du verbe Φέλκω « tirer »). La forme ordinaire αὔλαξ doit se décomposer en ἄ-Φλαξ.

Un exemple tout pareil est ἐλαχύς, que j'ai déjà rapproché dans ces *Mémoires* de ὀλίγος, et qui correspond au sanscrit *laghu*. Dans ce mot, le jeu des voyelles est destiné à aider la prononciation du groupe *lgh*.

Ces faits, qui sont bien connus, vont nous servir à expliquer l'adjectif ἀφαιρός « chétif, faible », plusieurs fois employé dans Homère. Le mot φαῦρος « petit, chétif, mauvais » a donné naissance à une forme *ἀφαιρός, laquelle, sans doute à cause du voisinage des deux liquides, a laissé tomber le *λ*. Il n'est pas inutile de remarquer que l'adjectif φαῦρος, φαῦλος, si employé plus tard, ne se rencontre pas dans Homère.

4. Μᾶλλον « mais ».

Sur une *tabula devotionis* trouvée par le P. Delattre en Tunisie et contenant contre des cochers de cirque des incantations venant probablement des cochers de la faction adverse, on lit :

Κατάδησον αὐτοῖς τὰς χεῖρας, ἄφελε αὐτῶν τὴν νείκην, τὴν ἀπόβασιν καὶ τὴν ὄρασιν, ἵνα μὴ δυνασθῶσιν βλέπειν τοὺς ἰδίους ἀντιπάλους ἠνιοχοῦντες ἅμα, μᾶλλον ἄρπασον αὐτοὺς ἐκ τῶν ἰδίων ἀρμάτων καὶ σιρέψον ἐπὶ τὴν γῆν, ἵνα πεσέτωσαν μόνοι, ἐμ παντὶ τόπῳ τοῦ ἵπποδρόμου συρόμενοι, μάλιστα δὲ ἐν τοῖς καμπῆρσιν μετὰ βλάβης τοῦ σώματος σὺν τοῖς ἵπποις οὐς εὐλαύουσιν.

Nous avons dans cette phrase *μᾶλλον* employé exactement dans le sens de la conjonction française *mais* (*magis*). Le fait ne manque pas d'intérêt pour la sémantique. Le passage de l'idée comparative à l'idée adversative se fait naturellement, et il est surtout aisé après une négation : « pas ceci, *plutôt* cela » = pas ceci, *mais* cela ».

5. Θρινακίη.

Quoique dans Homère on trouve déjà la forme *Θρινακίη* et quoique notre savant confrère, M. d'Arbois de Jubainville, traite de naïveté l'étymologie de Strabon, qui regarde ce nom comme une altération de *Τρινακρία*¹, je crois qu'on peut persister à l'interpréter « l'île aux trois pointes ».

Le changement en aspirée d'une muette devant un ρ est fort ancien, puisque nous le trouvons dans *Φροῦδος*, *Φροίμιον*, *Φρουρά*, *τέθριππον*, dans le suffixe *-θρον* pour *-τρον*, dans *ἄνθρωπος* pour *ἄνδρ-ωπος*. Le ρ du second mot est tombé, pour éviter le trop proche voisinage avec le ρ du commencement. C'est ainsi qu'en cypriote on a *Φρήτα* pour *Φρήτρα*.

Il reste à expliquer le ν. Mais ce n'est pas ici un composé : c'est un juxtaposé comme ceux qu'a expliqués Francis Meunier². On faisait voile. *εἰς τρεῖς ἄκρως*, ce qui a donné *Τρινακρία*. La désinence de l'accusatif est restée embaumée au milieu du mot comme celle du génitif dans *οἱ Πελοποννήσιοι*.

La suppression ou plutôt l'assimilation du σ dans le groupe *νσ* est exactement la même que dans les aoristes *ἐσήμενα*, *ἔκτεινα*, *ἔκρινα*.

Je ne puis donc partager l'opinion de notre confrère quand il dit : « Thrinakie paraît avoir été le nom que la Sicile a reçu au temps où elle avait pour seuls maîtres les habitants des cavernes. »

6. LES ADVERBES LATINS EN ē.

On s'est souvent étonné du changement de voyelle qui, à un adjectif comme *certus*, *rectus*, associe un adverbe *certe*, *recte*. Ces adverbes sont, à n'en pas douter, d'anciens ablatifs : le *d* du latin *facilumēd*, de l'osque *amprufid*, ne permet à ce sujet aucune hésitation. Mais d'où vient la voyelle latine *e*, la voyelle osque *i*? Si elle vient de la déclinaison, comment s'est opéré ce métaplasme?

Je crois qu'il faut faire entrer ici en ligne de compte une habi-

¹ *Les premiers habitants de l'Europe*, 2^e édition, p. 30.

² *Études de grammaire comparée. Les composés syntactiques*. Paris, Durand, 873.

tude remarquable de la langue latine. Elle aime à changer ses adjectifs de déclinaison, quand ils s'allongent d'un préfixe : *inermis*, *impunis*, *imberbis*, *infamis*, *proclivis*, *exanimis*, *unanimis*, *enormis*, *effrenis*, *elumbis*, *bijugis* sont des exemples de ce changement. Ces adjectifs ont facilité la transition. On peut supposer que dans une période plus ancienne, où la langue n'était pas encore fixée, on avait le choix entre

* <i>infirmis</i>	et	<i>infirmus</i> ,
* <i>iniquis</i>	et	<i>iniquus</i> ,
* <i>insanis</i>	et	<i>insanus</i> ,
* <i>immundis</i>	et	<i>immundus</i> ,
* <i>assiduis</i>	et	<i>assiduus</i> ,
* <i>supervacuis</i>	et	<i>supervacuus</i> ,
* <i>præclaris</i>	et	<i>præclarus</i> ,
* <i>integris</i>	et	<i>integer</i> ,
* <i>impigris</i>	et	<i>impiger</i> .

Dès lors des adverbes comme *infirmè*, *inique*, *insane*, *præclare* devenaient possibles : du même coup, la voie était ouverte aux adverbes simples *firme*, *æque*, *sane*, *clare*. L'exemple des adverbes en *tim* ou en *os* montre avec quelle facilité cette espèce de mots se propage, une fois qu'elle a trouvé un moyen d'expression. Le spécimen osque *amprufid* concerne précisément un composé.

Mais ce n'est pas assez de retrouver le sentier suivi par le langage : il faut encore reconnaître l'intention qui lui a fait choisir cette route. Ici l'intention n'est pas difficile à deviner. On donnait la préférence à la formation adverbiale qui s'écartait le plus de la déclinaison : c'est pour cela que les adjectifs en *us*, *a*, *um* ont donné surtout des adverbes en *e*, au lieu que les adjectifs en *is*, *e*, ont donné surtout des adverbes en *ter*.

7. *Invideo*.

Cicéron, traitant dans ses *Tusculanes* du sentiment de l'envie, cite (III, 9) un vers d'Attius que les manuscrits donnent de deux façons différentes :

Quisnam florem invidit meum?

ou

Quisnam mortalis florem liberum invidit meum?

Le philosophe romain qu'étonnait un peu la construction de *invidere* avec l'accusatif, fait à ce sujet la remarque suivante : « Male latine videtur; sed præclare Attius; ut enim videre, sic invidere florem rectius quam flori dicitur. Nos consuetudine prohibemur : poeta jus suum tenuit et dixit audacious. »

Mais il n'y a pas là, je crois, d'audace poétique. La locution *invidere florem* était régulière dans l'ancienne langue; elle est bonne à constater, parce qu'elle nous atteste l'existence chez les vieux Romains d'une superstition encore vivante aujourd'hui : celle du mauvais œil ou de la *jettatura*.

On sait que, parmi les prescriptions de la Loi des XII Tables, il y en avait une : *Qui fruges excantassit. . . Neve alienam segetem pelle.xeris. . .*

Invideo est un verbe transitif comme *incanto* ou *excanto*.

8. *Uber*.

Je ne sais si l'on s'est déjà demandé de quelle nature est exactement le rapport entre le substantif neutre *uber* « mamelle » et l'adjectif *uber* « fécond ». Je crois que le substantif a précédé : le témoignage du grec *οἰθαρο*, du sanscrit *ūdhar*, du vieux haut-allemand *ūtar* (allemand *euter*), ne permet point le doute à cet égard. On pourrait supposer que, par un simple trope, la mamelle est devenue adjectif, comme quand, en style familier, les enfants disent d'une chose qui leur procure du plaisir qu'elle est beurre. Mais je crois que le passage s'est fait autrement. Il a dû s'opérer par le moyen d'une formation comme *ubertas*, laquelle désignait chez une femme ce que Sganarelle appelle la « nourricerie ». Ici *uber* est substantif, comme l'est *civis* dans *civitas*, *tempus* dans *tempestas*. Mais il est venu un moment où *ubertas* a fait l'impression comme s'il contenait en tête un adjectif, à la manière de *libertas*, *paupertas* : dès lors l'adjectif *uber* était créé.

9. *Cervix*.

Varron (*L. L.* VII, 4; IX, 4) et Quintilien (VIII, 3) enseignent que le pluriel *cervices* est plus usité que le singulier *cervix*. Nous trouvons, en effet, le pluriel employé de préférence par les prosateurs de la bonne époque. Cic., *Verr.*, VII, 42 : *Cum istius avaritiæ pœnam collo et cervicibus suis sustinerent.* — Id., *Rosc. Amer.* 11 : *Optet, utrum malit cervices Roscio dare, an insutus in culeum. . . vitam amittere.* — *Abscindere caput cervicibus.*

L'emploi du pluriel n'est pas ici, comme on le disait autrefois, une figure poétique, mais un souvenir de la signification primitive. On entendait par *cervices* les muscles qui attachent la tête aux épaules. Il est permis de supposer que ces muscles, au nombre de vingt de chaque côté de la colonne vertébrale, ont dû être remarqués de bonne heure, l'art de couper les têtes étant un des premiers qu'ait connus l'humanité : l'habitude des sacrifices contribuait, de son côté, aux progrès de l'anatomie.

Il faut probablement voir dans *cer-vix* un de ces anciens composés qui, par l'usage, ont pris l'aspect de mots simples. La première partie, qui se retrouve dans *cer-nuus*, est identique au grec *κάρα* ou *κάρ* « tête ». Quant à la seconde partie, c'est le verbe *vincio* employé sous sa forme la plus courte : c'est ainsi qu'on a *au-spex*, *sacer-dos*.

Le féminin comme dans *vertebræ*, *costæ*.

Cette étymologie a été déjà donnée par Bopp dans son Glossaire. Vaníček, qui la rapporte, ajoute : *Eine weitere Deutung wurde nirgends gefunden*. Celle-ci, en effet, ayant touché juste du premier coup, dispense de toutes les autres.

10. ALLEMAND *Zelter*.

Kluge, dans son *Dictionnaire étymologique de la langue allemande*, donne sur le mot *zelter*, qui désigne une espèce particulière de cheval, une haquenée, des explications peu satisfaisantes. Après avoir cité le moyen haut-allemand *zeltâri*, il ajoute : « Zu mhd. *zêlt passgang*, *sanfter schritt* (ndl. *telganger*); dazu wohl angl. *tealtrian wanken*. »

Le moyen haut-allemand *zeltâri* donne, au contraire, à penser que le mot est d'origine latine. L'étymologie est si proche qu'elle a probablement déjà été donnée, quoique les moyens me manquent en ce moment de m'en assurer. C'est le latin *tolutarius*.

11. FRANÇAIS *Convoiter*.

Nous avons signalé en latin un certain nombre de « fausses formations », comme *nobilito*, *debilito*, qui ont l'air d'être des fréquentatifs, mais qui sont des verbes tirés de *nobilitas*, *debilitas*¹. A ces fausses formations il faut ajouter, je crois, un verbe *cupidito*, dérivé de *cupiditas*. C'est ce *cupidito* qui est l'origine du vieux français *covoiter*, *coveiter*, en français moderne *convoiter*.

12. LE MÉCANISME GRAMMATICAL PEUT-IL S'EMPRUNTER ?

M. Hugo Schuchardt, dans son travail sur les langues mixtes, si fécond en aperçus², dit qu'on suppose à tort qu'une langue ne peut emprunter de flexion grammaticale à une autre; comme exemple d'un emprunt de cette sorte il cite l's des pluriels allemands *albums*, *leutnants*, *rouleaus*, *stelllicheins*, *vergissmeinnichts*, etc. Cet s vient du français : il est vrai, ajoute M. Schuchardt, qu'un s bas-allemand lui a facilité l'entrée. Il a fallu, en outre, qu'un certain nombre de substantifs empruntés au français servissent de modèle.

¹ Voir ces *Mémoires*, V, 440.

² *Slavo-Deutsches und Slavo-Italienisches*, Graz, 1888.

A plus forte raison, un suffixe peut-il passer d'une langue à une autre. J'ai raconté ailleurs l'histoire de la désinence française *-esse*, qui est née en grec, qui a donné quelques formations en latin, mais qui n'a jamais été si employée que de nos jours : *abbesse*, *diaconesse*, *princesse*, *duchesse*, *comtesse*, *déesse*, *maîtresse*, *tigresse*, *ânesse*, *diabliesse*, *drôlesse*, *négresse*, *mulâtresse*, *sauvagesse*, *défenderesse*, *pauvresse*, *traîtresse*, *chasseresse*, *enchanteresse*, *vengeresse*, etc.

Les choses ne se sont point passées différemment pour notre suffixe diminutif *-et* que nous avons dans *pauvret*, *livret*. Il a dû naître dans quelque coin inconnu du domaine linguistique de l'Europe. On a été jusqu'à conjecturer une origine étrusque : le premier prototype aurait été fourni par les noms comme *Julitta*, *Livitta*, qui se rencontrent dans les inscriptions latines du temps de l'Empire et qui ont été suivis de l'innombrable descendance des *Juliette*, *Henriette*, *Antoinette*, etc.

La syllabe *ard*, dont nous usons et abusons aujourd'hui, pour faire des noms comme *bataillard*, *bavard*, *braillard*, *communard*, est d'origine germanique : on peut même dire que ce suffixe est de haute extraction, car il ne nous représente rien moins que le gothique *hairto* « cœur » (allemand *herz*, anglais *heart*). Ce sont les noms comme *Léonard*, *Bernard*, *Everard* (cœur de lion, d'ours, de sanglier) qui nous l'ont apporté. Il s'est attaché ensuite à des noms de baptême (*Jacquard*, *Guyard*, *Pérad*), puis il a pénétré dans la langue commune.

C'est ainsi que des prépositions, qui, à première vue, ne semblent guère plus transportables, ont pu être implantées dans des langues étrangères. Le bas-latin a pris du grec la préposition *κατά*, qu'il a trouvée dans des locutions comme *καθ' ἡμέραν*, *κατὰ μῆνα*, *καθ' ἑκάστον*, *καθ' ἕνα*. Dans le Voyage de Silvia aux Lieux saints, récemment publié par M. Fr. Gamurrini, et qui nous représente le latin parlé en Gaule au IV^e ou V^e siècle, nous trouvons : *Cata singulos hymnos fit oratio*, et ailleurs : *Cata Pascha*. On sait que cette préposition a passé du latin dans les langues romanes (esp. *cada uno*; ital. *caduno*, anc. franç. *chaün*, *cheün*). Un autre exemple, pris dans les temps modernes, nous est fourni par l'allemand. L'allemand commercial se sert couramment de la préposition française *à*; on peut lire tous les jours dans les annonces et prospectus : *Cigarren à sechs pfennige*, *der band à 1 mark*. Cette préposition a été extraite (assez maladroitement, du reste) des locutions comme *à un franc*, *à prix fixe*.

Michel BRÉAL.

DE L'ÉTYMOLOGIE DU NOM DU DIEU VULCANUS.

Vulcanus étant le dieu du feu, on s'est efforcé de retrouver dans sa racine l'idée de flamme, de lumière, et, en feuilletant le dictionnaire sanscrit, on y a découvert les mots *varčas* « lumière » et *ulkā* « phénomène lumineux », dont on a cru pouvoir le rapprocher. Je voudrais rechercher s'il ne serait pas préférable de le dériver d'une racine *var*, dont le sens serait complètement différent.

La légende latine du dieu nous présente certaines particularités difficilement explicables si Vulcanus signifie le lumineux. On lui reconnaît deux fils qui se nomment Cacus et Cæculus. Le sens de ces noms ne permet pas de les considérer comme des personnifications lumineuses. On a tenté, il est vrai, de les rattacher à la racine du grec *καίω* « brûler ». Mais Cæculus est certainement le diminutif de *cæcus* « aveugle » et personnifie incontestablement l'obscurité. Cacus, où l'*a* est long, est l'équivalent de *Cæcus*; les deux fils du dieu sont très probablement un seul et même personnage, représenté peut-être par deux frères mythiques comme Remus et Romulus. Je n'insisterai pas d'ailleurs sur le mot *Cacus*; M. Bréal l'a autrefois discuté, lui a attribué une forme antérieure *Cæcius* et y a reconnu l'idée d'obscurité.

Cacus et Cæculus appartiennent donc à la catégorie des êtres qui sont les ennemis des devas. Les anciens les considéraient comme faisant partie du monde souterrain et infernal. A l'instar de Typhon, de la Chimère, de tous les monstres qui tombent sous les coups du héros, ils exhalent du feu et de la fumée. Comme ces monstres, Cacus dévaste les pays voisins de sa demeure et en enlève les troupeaux. C'est le plus illustre des héros de la lumière, Hercule, que le mythe met en lutte avec lui.

Aucune erreur n'est possible sur le sens du feu que ce fils de Vulcain vomit par sa bouche. Le feu n'intervient ici que parce qu'il est le producteur naturel de la fumée, et nullement comme un producteur de lumière. Si l'on en veut la preuve, il suffit de lire dans Virgile (*Æn.*, VIII, 190 sqq.), toujours si précis dans les matières du mythe, le récit de la lutte d'Hercule et de Cacus.

Il n'est question que d'obscurité; la demeure de Cacus est inaccessible aux rayons du soleil, *solis inaccessum radiis*; c'est une caverne sombre, *saxum opacum, umbrosa caverna*. On s'y croirait dans les régions infernales, *infernus sedes, regna pallida* :

Cacus

Faucibus ingentem fumum, mirabile dictu,
 Evomit, involvitque domum caligine cæca,
 Prospectum eripiens oculis, glomeratque sub antro
 Fumi feram noctem, commixtis igne tenebris.

 Nebulaque ingens specus æstuat atra.

Tout est plongé dans la nuit, et lorsque la victoire est remportée par Hercule, les ombres se dissipent, la lumière reparait et les bœufs du héros *cælo ostenduntur*. Cacus d'ailleurs est un monstre, *monstrum*, moitié homme, moitié bête, *semi homo, semi ferus*. Les crânes des mortels qu'il a dévorés sont suspendus comme des trophées à l'entrée de son antre.

Cacus et Cæculus représentent donc la nuit; comment un dieu peut-il être le père de pareils personnages? Dans le mythe, le lumineux est quelquefois le fils de la nuit, je ne connais pas d'exemple où il soit considéré comme en étant le père. Le mot Vulcanus a dû être l'épithète ou le nom d'une personnification des ténèbres. Reste à expliquer comment il a pu s'appliquer à un dieu; cette explication ne me paraît pas impossible.

Et en effet Vulcain n'est pas un dieu comme les autres. Ceux-ci personnifient la lumière, c'est-à-dire la lumière céleste; Vulcain personnifie le feu ou la lumière terrestre. Les anciens, et avec raison, n'ont jamais confondu ces deux lumières. J'ai expliqué dans mon ouvrage sur la *Nature des dieux* (p. 409), à propos d'Hephaistos, comment le feu terrestre avait toujours été regardé comme un feu impur, tandis que la lumière céleste est toujours pure. C'est que le feu terrestre est toujours accompagné de fumée et que la fumée s'identifie aisément avec les nuages et l'obscurité.

Vulcain participe donc à la fois de la nature des devas et de la nature de leurs adversaires. L'idée de nuage ou de nuit peut donc se trouver renfermée dans son nom. Je crois en effet que le mot *Vulcanus* signifie le nuageux ou le fumeux, et fut à l'origine une épithète accolée au nom ordinaire du dieu pour le distinguer des autres. On appela le feu terrestre *deus Vulcanus* (à l'époque où *deus* gardait encore son sens concret originaire), le dieu qui produit de la fumée et, à la longue, ainsi qu'on constate tant d'exemples analogues dans l'histoire du langage, l'épithète resta seule pour le désigner. Il en résulta qu'un deva porta désormais un nom qui était le qualificatif de ses ennemis. De même le feu

terrestre peut se nommer *deus Cacus* ou *deus Cæculus*. Dans la légende virgilienne, Cacus est le monstre de la nuit, mais le mythe italique nous a transmis la connaissance d'un dieu Cæculus, qui passait à Préneste pour le dieu du foyer et qui devait, comme Vulcain, personnifier le feu terrestre.

Cette interprétation du nom de Vulcain se trouve confirmée par le nom identique du volcan; on trouve à la fois pour le dieu les formes *Vulcanus* et *Volcanus*. La nature physique du dieu étant connue, on s'est empressé de donner la même explication au volcan. On l'a rattaché à la même racine *var* «éclairer», et *Volcanus* (on disait peut-être à l'origine *mons Volcanus*) a passé pour la montagne qui éclaire, qui lance des flammes. Avec plus de réflexion, on se serait aperçu que telle n'est pas l'apparence ordinaire des volcans. Ils vomissent le plus souvent et en plus grande abondance des torrents de fumée et des cendres qui obscurcissent l'atmosphère. Le cratère révèle la nature volcanique par le nuage de fumée qui se développe au-dessus de lui. Pour le distinguer des autres montagnes, le volcan n'a pu se nommer autrement que la montagne qui fume. D'ailleurs le rôle qu'il joue dans le mythe prouve d'une manière évidente que les anciens n'en concevaient pas une autre idée. Les Grecs en faisaient la demeure des ennemis des devas et, pour n'en citer qu'un exemple, je rappellerai que Typhon, l'un des plus fameux, passait pour habiter l'intérieur de l'Étna que Zeus lui avait assigné comme prison¹.

Pour démontrer le sens étymologique que j'attribue à *Vulcanus*, il faut maintenant rechercher si nous pouvons rattacher ce mot à quelque racine qui rentrerait dans le même ordre d'idées.

Puisqu'on a rapproché *Vulcanus* du sanscrit *varcās*, nous sommes autorisés à le dériver d'une racine *var*. La transformation de *var* en *val*, *vol*, *vul*, est d'ailleurs admise par les linguistes. Corssen rattache les mots latins *vallus*, *vallum*, *valum*, *volva*, *valvu*, *vultus*, *vulnus*, soit à une racine *var* qui signifie «couvrir», soit à une racine *var* qui signifie «déchirer». Dans une communication faite il y a plusieurs années à la Société (*Mém.*, t. IV, p. 416), je me suis efforcé de montrer qu'il avait dû exister en sanscrit une racine *var* comportant le sens d'«eau» et de «nuage» et que la racine *var* «couvrir» était la même dont le sens avait été modifié. Cette racine m'a servi à interpréter le nom grec du ciel, *οὐρανός*; j'en ferai dériver également le mot *Vulcanus* ou *Volcanus*, que ce soit l'appellation du dieu latin du feu ou de la montagne volcanique.

Pour confirmer cette explication, il serait sans doute intéressant de retrouver dans les langues indo-européennes d'autres dérivés

¹ Cf. Ovid. *Met.*, XIV, 1 : «Giganteis injectam faucibus Ætne».

de la même racine, dans lesquels on reconnaîtrait un sens identique. Je me bornerai à citer les suivants, que je crois susceptibles d'être rangés dans cette catégorie : en allemand, *wolke* « le nuage », *welle* « la vague » ; en anglais, *well*, d'abord une « source », ensuite un « puits » ; en slave, la rivière *Volga*, rivière mythique dont le rôle, dans la légende, est bien connu ; en latin, le fleuve de l'Italie méridionale, *Volturnus* ou *Vulturnus*. Les Italiens lui portaient une grande vénération et lui offraient des sacrifices. Une racine qui comporte l'idée d'« eau » peut être très naturellement utilisée pour dénommer une rivière.

Ch. PLOIX.

Le Mécanisme grammatical peut-il s'emprunter?

Dans un article publié ci-dessus (p. 191), M. Bréal se demande si le mécanisme grammatical peut s'emprunter. Je voudrais, à mon tour, contribuer dans la mesure de mes forces à la solution de cette importante question, en proposant ici un exemple de flexion empruntée. Il s'agit des vocatifs serbo-bulgares en *-le*, tels que *Bóžele*, pour *Bóže* « ô Dieu ! » ; *sínule*, *sínkole* « ô mon fils ! » ; *brále* « ô mon frère ! », si usités dans les chants populaires des dialectes du Sud (cf. Leop. Geitler, *Poet. trad. Thrákiv a Bulh.*) :

Бóжеле, вiшњи Гóсподи!...
 Сiнуле, сiну Стојну!...
 Тéнеле та мой свéкреле!...
 Гóроле, гóро зелéна!...

M. Miklosich a identifié depuis longtemps certains collectifs bulgares, tels que *žénurja* « les femmes », avec les pluriels roumains en *-urî*, par exemple *frigurî* (lat. *frigora*). De même, je ne puis m'empêcher de rapporter ces vocatifs en *-le* aux vocatifs roumains employés, suivant un usage presque constant, avec l'article : *omule* « homme ! », *Domnule* « Monsieur ! », etc.

Cette désinence *-le* a du reste subi les effets de la prédilection marquée du bulgare pour les vocatifs en *-o*, *-jo* : de là *bezúmljo* « imbécile » ; *krádljo* « voleur », etc. Quelquefois les syllabes *-le*, *-ljo* sont redoublées, par exemple *mále* ou *málele* « maman » ; *búljoljo* « fiancée ».

La flexion *-lele* a même fini par s'employer isolément, à la façon d'une apostrophe indépendante : du moins, je ne vois pas d'autre explication possible à l'interjection *lele*, *lejjo*, *lejjo le*, si fréquente parmi les Serbes et les Bulgares.

F. Geo. MÖHL.

GLOSSAIRE MOYEN-BRETON.

(SUITE.)

E

EAL, poulain, pl. *ed*, *aou*, à Saint-Brieuc, Gr.; auj. en tréc. *éal*, 2 syll., pl. *eayen*; *eala*, *ala*, van. *aleiñ*, agneler, vèler, Gr.; à Saint-Brieuc, *éalañ*, *abo*, Gr.; auj. en tréc. *halañ*, se dit principalement des vaches, et *eayein*, des juments seulement; cf. corniq. *ehal* «pecus, jumentum»; gall. *alu*, produire, v. irl. *ál* «proles», de **[p]esal-*, en v. haut-allemand. *fasel* «fœtus»; *Rev. celt.*, II, 409; VI, 485. De là le gall. *chelaeth*, *helaeth*, ample, étendu, abondant = v. irl. *alachta* «prægnans»; le moy.-bret. *di-a-lahez*, là-haut, est différent, et a *th* doux.

Eaost, août, *Cms*; **eaust**, *Cb*; **eaustet**, cueilli, v. *treuat*; **eaustiff fouen**, tourner le foin avec les fourches, Nom. 84; **fies eausticq**, figues hâtives, 70.

Eaugui, *éaugui*, van. *augueiñ*, rouir, s'altérer en demeurant dans l'eau; **eauguet**, *eaug*, roui; **eauguet eo ar c'hicq-ma**, *blas an eaug a so gand ar c'hicq mâ* «cette viande est rouie pour avoir été longtemps dans l'eau», Gr.; **eoghi**, mûrir, **eog**, mûr, amolli, attendri, **frouez eog**, fruit mûr, bon à manger, Pel.; **cauguein** rouir, l'A.; en petit Tréguier **dour og**, eau où l'on a roui le lin, **og gand ar gousket**, accablé de sommeil. De **chauc-* = **ex-âcos* «qui a perdu sa saveur âcre»; gaul. *exacon*, petite centauree (Pline, XXV, 31) dont on faisait macérer les tiges dans l'eau, cf. *Bulletin de la Faculté des lettres de Poitiers*, VII, 22 et suiv. Comparez **dieuc**, v. gall. *diauc*, paresseux = **di-âc-* (lat. *âcer*, grec *ᾠξός*). Le rapport de **eaug** à **dieuc** est le même que celui de **ec'hon** à **dianc**, cf. *Rev. celt.*, VII, 146. Le gallois **ehegr**, rapide, paraît venir de **ex-âcr-* avec *ex-* intensif; cf. v. br. **ocerou**, gl. *hirsutis*; **ar-ocrion**, gl. *atrocia*, **a-ar-ecer**, gl. *cianti*. Voir **azeul**, **convoc**, **heug**.

Ebahyssaff, (*s'*)ébahir, Cathell, 5, part. **ebahysset** 6, **ebahisset** 7; **abaisset** C, etc., du fr.

Ebarz, **abarz**, dedans, *Cb*, cf. *Rev. celt.*, IV, 152; XI, 363.

Eben, l'autre, f., Cb, v. *mur*. Voir *e guyle*, en 1.

Ebeul, poulain, Cms, entre *euangelist* et *euel*; indice de la prononciation actuelle, *cubeul*. Le P. Grég. ne donne que *heubeul*. van. *hebel*. Cf. *Rev. celt.*, IV, 153; XI, 362.

Ebreist, hébreïste. — *Ecclesiastiq*, -ique, Cms. — *Eccuaff*, excepter, Cb, *eceptaff*, Cc.; **excepteur**, exceptif, l. *exceptorius*, Cb.

Ec'non (bas-Léon), ample, spacieux, étendu, Gr.; gall. *chang*, de *ex-* négatif (cf. moy.-br. *chanffn*) et de *encq*. Cf. *Rev. celt.*, VII, 146.

Edefaff, bâtir, Cc, *edi-*; **edifius**, édifiant, Cb; *edefic*, édifice, Cathell, 5, pl. *edeficzou*, Cb, v. *Troe*.

Eff, ciel, Cms, Cb. (*neff* B, etc.)

Egabl, éguables, l. *equabilis*; **egalder**, égalité, Cb (équipollence, v. *equipollaff*); **egalhat**, faire égal ou égalitez (esgaler, l. *penso*, v. *pidyri*); **esgalite**, égalité, Cb.

EGHIN «germe de blé semé, commençant à sortir de terre; bourgeon d'arbre», Pel.; *héguin*, germe, Gr.; *hégîn*, m., Gon., Trd.; *eghina*, germer, Pel., *higuïda* (lisez *higuïna*), Gr., *hégina*, Gon., Trd., gall. *egin*, germes, *egino*, germer. D. Le Pelletier donne aussi *kina*, germer «dans les vieux livres *queinaff*».

Egit, Égypte, Cms; **Egïptien**, g. id., Cc.

Egrecc : *verius a aualou egrecc*, verjus de pommes sauvages; l. *agresta*, e, Cb, *égraich*, Gr., *égras*, m. Gon., Troude.

Eguet, voir *entresea* et *Rev. celt.*, XI, 196.

Eguetou = van. *ergueteu*, *er gueteu* «tantôt, avec le passé», Chal. ms.; cf. Loth, *Rev. celt.*, X, 482; XI, 350. Le ms. de Chalons donne comme synonyme *inteu*, *intëu*, qui doit avoir une origine différente, cf. tréc. *em-deo*, déjà, selon Troude.

E guyle, l'autre, m.; *a lech de guyle*, d'un lieu à l'autre, Cb, v. *accuaff*, *tremen*; *anneil tu heguïle*, un côté et l'autre, Cms. On lit *a vn queffrann heguïle* «a une part et a l'autre», Cb; v. *anneil heguïle*, quoique *queffrann* fût du féminin. Les Vannetais emploient de même *éguilé*, au lieu de *eben*, qu'ils ne connaissent pas : *tair pluën en cile goudé éguilé*, (il prit) trois plumes l'une après l'autre. B. er. s. 4, cf. *Voy. mist.* 86; ils disent aussi, par exemple, *unan arlerh en aral*, l'une après l'autre, *Timothé*, 228. Voir *ab*, *hentez*.

Ehanaff, s'arrêter = **ex-san-*; cf. irl. *cumsanad*, repos, etc., Z² 872, *Rev. celt.*, VI, 139 (et grec *ἀνώω*, *ἀνωμι*, sanscrit *sanómi*?).

Ehoazyet, reposé à midi, l. *meridiatus*, a, *um*, Cc. Ce mot, comme le gall. *echwydd*, tranquillité, léon. *ec'hoaz*, repos du bétail au milieu du jour, van. *hiaouai*, m. id., l'A., à Sarzeau *añoué*, méridienne (*Rev. celt.*, III, 239), représente un gaulois **ex-sēd-*, cf. lat. *de-sideo*, *de-sidia*, *sēdare*, *sēdes*. L'ē celtique avait une variante ī, cf. *Rev. celt.*, IX, 123; de là le v. irl. *sid*, paix = **sidos* (d'où *Sidonius*), lat. *sēdes*. Le gallois *hedd*, paix, vient, au contraire, de **sēdos* = grec ἔδος, de même que le moy.-bret. *hezaff* que le *Catholicon* explique par *pouez* (*cessare*), cf. gall. *heddu*, tranquilliser.

(*Eyen*, sources N. 1794), *euyenenn*, source; *euyenennaff*, l. *scateo*; **euyenennus** « sourdement deaue » (lisez « plein de sources »), Cb, v. *penn boyll*.

Eyntaff, veuf, f. -es, Cms, *eintaues*; *eintaffdet*, veuvage, Cb.

Elas, gésier, foie, cœur = irl. *eclas*, estomac, jabot; cf. Stokes, *The old-irish glosses at Würzburg and Carlsruhe*, 1887, I, 351.

Elguezec, qui a un grand menton, Cc.

Eloquence, éloquence, Cathell, 7, *locançz*, Gr.; *loquançz*, *Buez santez Genovefa*. . . *en tri act*, Lannion, 1864, p. 18, cf. *loquant*, éloquent, 17, du fr.

Eluen tan, étincelle, Cms; **eluen***naff*, l. scintillo; **eluen***nec*, scintillosus; **eluen***nic*, petite étincelle, Cb. Voir *fulen*.

Em. *Emrentet*, l. *deditus* (qui s'est rendu), Cb; *en em torret*, interrompu, *dre enem terriff* « entreposément », l. interpolatim (i. e. en s'interrompant), v. *souillaff*, *enem clasq*, enquérir (litt. « s'enquérir »), v. *encerg*, *goulenn*; *lech denemp tenaff* (lieu pour se retirer), v. *anclinaff*; *em empliget ouff*, je me suis employé, dévoué, J 57; *me so ma em roet*, je me suis donnée, Cathell, 18; *ma em humiliaff*, m'humilier, 7; *da hem repenty*, te repentir, 29; *da hem maruailaff a grez*, tu t'émerveilles, *da hem maruail!* 5 (voir *da*, 2); *e nem meuly*, se glorifier, 7; *de nem colery*, à s'irriter, 17; *pan oa en nem auiset*, quand il se fut remis, 6; *euel maz eo bezet e nem* (lisez *nem*) *offret*, comme il s'est offert, 24; *e nem maruaille*, il s'émerveillait, 6; *e nem taulas*, il se jeta, 20; *nadoa quet hem discleryet*, elle ne s'était pas déclarée, 26; *eguit hem lazcaff*, pour se lacer elle-même, Cb, v. *clezeff*; *ez sem gouarnissas*, elle se munit, Cathell, 4; *he sem recomandas*, elle se recommanda, 13; *hoz em goarniset*, munissez-vous, 17. Cf. *Rev. celt.*, VIII, 36 et suiv.

Emahint, ils sont, Cathell, 5; voir *dastum*.

Emban, ban, C, *embanneur*, l. preco, Cc.

Embreguer, 2^e syll. rime en *et* : *pasout cousquet da embreguer*, p. 6 de Sainte-Nonne (*Rev. celt.*, VIII, 236) « pendant que tu es endormi près d'ici », littéralement « tout joignant, à toucher »; *embreguer*, façonner (la pâte), *Introd.*, 322, cf. 301; van. *imbergærein*, remuer, *imberguërein*, *ambreguërein*, manier, l'A.; cf. *ambrougher*, *embrougher*, guide, Pel.; van. *ambrégour*, interprète, Gon. (dict. franç.-bret.); moy.-bret., *hambrouc*, conduire? Le breton n'a d'autres infinitifs en *er* que ceux où il y a métathèse, comme *melver*, mourir, de *mervel*, *teuler*, jeter, de *teurel*, etc. (voir *paluhât*).

Emdiuadet (hôpital pour nourrir) des orphelins, Cb; sing. *emziuat*, Cms (à la fin des *em-*), Cb, Cc (même place).

Emeler *an or*, Cms entre *emellaff* et *emerillon*. Il est probable que *an or* veut dire « l'or », cf. *forg an or* « la forge d'or », Cms; *emel[l]er* doit signifier « qui mêle, qui combine ».

Emezy Mary, Marie dit, P 24, litt. « dit-elle, Marie ». Cf. *Études bretonnes*, VII, 73 (*Rev. celt.*, XI).

Emgann : *gueruel en emgann*, provoquer au combat, Cc, v. *apelaff*; *emgann*, van. *hingann*, Gr., de *en*, *cannaff*.

Emholch, chasser, Cms, *emolch*, la chasse, Nom. 174; *emelchyat*, veneur, l. *venator*, Cb.

Emyegues, sage-femme, Cc (*amiegues* N).

Eminent, (combat) imminent, Cathell, 13, du fr.

Empalazres, impératrice, Cms, Cb, *empalazreres*, Cb, v. *gourchemenn*; *emparazr*, empereur, Cms, v. *curun*, *impalazr*, Cathell, 3, *impalarz*, 5, 10, 12, 14, 16, 22, 23, 26, 32; *empalazrdet*, empire, Cb, *impalardet* (2 fois), Cathell, 35.

EMPENN, cerveau, cervelle, Pel., Gr., gall. *emenydd*, *ymenydd*, cornique *empinion*, *impinion*, irl. *inchinn*, *inchinne*, de **in-penn-io-*, (et **eni-qenn-?*), formation celtique analogue au grec *ἐγκέφαλον*. Le vannetais *he impinion*, sa pensée, *Barzaz Breiz*, 367, est probablement une variante de *ompinion*, van. *opinion*, *opinion*, Gr. (moy.-bret. *opinion* et *ompinion*).

-*en*. Le Cms donne cette terminaison aux mots suivants, qui par ailleurs finissent ordinairement en *-enn* : *aguilleten*, *aman-*, *ascoll-*, *ausill-*, *beck-*, *besqu-*, *bleyn-*, *broenn-*, *carvgu-*, *celul-*, *cencl-*, *columpn-*, *cord-* (v. *chap*), *corre-*, *cors-*, *coruent-*, *couh-*, *coulourd-*, *crib-*, *crogu-*, *decretal-*, *deru-*, *duzle-*, *elestr-*, *emboud-*, *enes-*, *gar-gad-*, *glastann-*, *guez-* (v. *bleynen*); *pluff-* (v. *boeden*); *prun-* (v. *cneau*). On lit *asten*, étendre, Cb, v. *tennaff*.

1. *En*. *Guisquet in burell*, vêtu de bure, Cms; *in prison*, (être)

en prison, *Cb*; *hep faut, emguiryonez*, sans faute, certainement, *Cb*, cf. B 366; *ez try manier* «triplement» (en trois manières), *Cb*, *ez quichen*, à côté, *Cathell*, 20, par confusion orthographique, car *ez* n'est pas synonyme de *en* en ce sens. Voir *en* 6.

2. *En*, que, est explétif devant pronom complément ou devant *em*, adverbe de sens réfléchi (pronominal); mais, dans l'expression *en em*, *en* est quelquefois aussi le pronom personnel «le, lui» (*en* 3); *Rev. celt.*, VIII, 44-46, 82, 83; *Loth, Chrestom. bret.*, 476. Le dictionnaire manuscrit de Chalons porte, au mot *que*: «Quand on se sert d'*E*. pour ce que entre deux verbes, si le mot qui suit commence par une voyelle, on met *En*, ou *Em*. On dit que vous avez raison, *larein arer en hoües raison*. Comptez-vous que vous l'aurez, *ha hui a gont' en hou pou can, . . . en hou pou y*. Je compte que je l'aurai, . . . *em bou can*. Je crois qu'il me voit, . . . *emgüel, . . . qu'il m'aime, . . . em c'har; . . . qu'il te voit, . . . en hé cuel; . . . qu'il l'aime, . . . en he car*.» L'auteur confond ici *en* «que» avec *em* «me». Il ne faudrait pas croire non plus, d'après ses exemples, que *en* ne se mette pas devant le pronom régime de la première personne du singulier; cf. *inou. . . en em havehet*, [c'est] là que vous me trouverez, *B. er s.* 259, etc.

4. *En meyn*, les pierres, *Cms*, v. *benaff*; *entrased*, cela; *en re*, ceux, *Cathell*, 5.

6. *En*, signe d'adverbe, diffère de *en* 1 = v. br. *in*, et est le même mot que *ent*, et *ez* 2, v. br. *int* = **anti*; adoucit l'initiale suivante: *en fat*, bien, *Cathell*, 16, 23; *infat*, 13, de **en vat* pour *en mat* (*Cathell*, 17), *er vat*, *Nom.* 220, léon. *ervad*, tréc. *erfat*, van. *erhat*, cf. cornique *yn fas*; la première syllabe de *en mat* rime en *ent*, *Nl* 272; cf. *ez mat*, *J* 45 b, et *Rev. celt.*, III, 235. Sur *en griz*, *P* 269 = gall. *yn gri*, voir *griz*. La mutation se trouve encore notée dans *ez vco*, *N* 286 = *en beu*, *M* 7, v°, cf. *é verr*, tantôt, *Gr. En special*, spécialement, *M* 3 = *ez special*, *Cb*, *ez specyal*, *ez spicyal*, *ispicyal*, *Gr.*, *é spécial*, *Voy. mist.*, 30, tréc. *ispisial*. Voir *ent*.

Encerg, exercice, l. exercitium; encerche ou indagation *Cb*, exercice, *Cc*. — *Enchardaff*, charpir laine, *Cc*; *encarder* «œureur en layne», l. *lanifex*, *Cb*, v. *glan*; pet. Trég. *inkardein*, carder, et aussi s'agiter, gigotter.

Enclasq, enquête, *Cb*, *inclasq*, rechercher, s'informer, *Cathell*, 28, *en clasq*, 3; *en clasquet*, examiné, *B* 414; voir *em*.

Enclinet, enclin, *Cb*, v. *mennat*.

Encq, étroit, *Gr.*, *einq*, l'A., *hencq*, *Nom.* 158, 228, gall. *ynq*; *eñgroes*, *ingroes*, *ingros*, foule = gall. **yngrwydd*; même racine

que le lat. *ango*, *angustus*. La forme *ingroë* que j'ai citée (*Rev. celt.*, VII, 315), d'après la seconde édition du *Dictionnaire* du P. Grégoire (Guingamp, 1834), est dans celle-ci une faute d'impression pour *ingroës*.

Endan, sous, *Cb* (*didan*); *enn-édan*, le dessous, l'A.

Endiferant, indifférent, *Cms*. — *Endurez*, tu endures, *Cathell*, 21, *enduras*, il souffrit, *Nl* 248. — *Eneas*, Énée, *Cb*, v. *Julius*.

(*Enep*). *A henep*, contre, *Cathell*, 14, 17, 35, *he henep*, contre elle, 30.

Enesenn mor, île; — *dour*, île en eau douce, *Cb*.

Enestimabl, ineffable, *Cathell*, 20.

ENET, carnaval, jours gras, *Pel.*, *ened*, *ezned*, *Gr.*, cornique *enez*, gall. *ynyd*, irl. et gaél. *inid*, mannois *innid*, du lat. *initium* (commencement du carême).

Englenaff, voir *glawren*.

Enguehentadur, ensemblement d'homme et de femme, l. coitus; engendreure, l. genitura; **enguehenteur**, engendreur, *Cb*.

Eno, là, *M* 58 v; voir *entre*, et *Rev. celt.*, XI, 196.

Enoe, ennui, *Cc*, **enoeus**, ennuyeux, *Cb*; *enoieff* (lis. *-eiff*), chagriner, *Cc*, v. *nichiff*, *enoeaff*, ennuyer, *Cb*, v. *doanyaff*, avoir ennui, v. *ourgouill*. — **Enorabl**, honorable, *Cb*, **enorablement**, honorablement, *Cathell*, 31; *enoriff*, honorer; *enorou*, honneurs; *enorus*, vénérable, *Cb*, puissant, v. *maieste*. — *Enorm*, -e, *Cb*. — **Enrage**, enrager, être furieux, *Cathell*, 17. — **Ensain**, enseigner, *Cb*, v. *mestr*; *ansaignein*, *Voy. mist.* 54. — **Ensemble**, ensemble, *Cathell*, 29, **ensembl**i, assembler, 12. Du fr.

Ent effn, droitement, justement, l. recte, *Cb*, *an traman ent effn* « cil mesmes », v. *heman* (= *ez effn*, v. *custum*), *endeun*, tout franc, franchement, *Pel.*; tréc. *brema deon*, il n'y a qu'un instant, *G. B. I.*, I, 118. Le Gonidec écrit *endéun* et *enn-déun*, *enn-déon* (moi)-même, etc.; décomposition fautive, mais qui a dû se faire instinctivement bien des fois depuis que *ent* a été supplanté par *en*. Il est probable que cette étymologie populaire a donné lieu à des variantes de *eeun* qui ont un *d* préfixé : van. *deannein hoüah*, *eannein*, selon quelques-uns *eünnein* « redresser », *Chal. ms.* Cf. *Rev. celt.*, II, 213; III, 239; IX, 382.

Entendement, g. id., intelligibilité; *entent*, apercevoir ou entendre; *-ntaff*, entendre, l. *intendo*; **ententidiguez**, intellection; **ententionus**, intentionnable. — *Enterrament*, -ement, g. id. *Cms*; **enterreur**, g. id. — *Enterroguet*, interrogé, *Cb*. — **Enteruallaff**,

l. interuallo, faire ou dire par intervalles, *Cb*; *in-*, intervaller, *Cc*. — **Entierement**, entièrement, *Cathell*, 20, du fr.

Entre uase, *Cms*; *entreeno*, *Cb*, entre là; *intre*, entre, *Cb*, v. *abrant*, *diuidaff*; *intreze*, entre elles, *Cathell*, 25, *entreze*, 34. Voir le suivant.

Entre ma, tant que, *H 42*, diffère de *entre*, entre = lat. *inter*, et vient de *en* = lat. *in* et *tre*, *dre* = lat. *trans*. Ce mot subsiste en bret. mod. : *etre ma vin*, tant que je serai, *Traj. Moyses*, 256, *entre viot*, tant que vous serez, *Traj. Jacob*, 114, *é-tré ma heëllét*, pendant que vous pouvez, *Voy. mist.*, 143, *é-tré céllét*, id. 138, *é-tré-dai*, pendant qu'il est, 72, *é-tré oai*, pendant qu'il était, 131, *é-tré oair bet*, pendant qu'on fut, 26. Cette locution *entre* est employée comme préposition dans le petit trécorois *entr' ann dé*, tout le jour, *Rev. celt.*, IV, 152.

Le simple *dre* a le même sens : *drez vizimp*, tant que nous serons, *N 476*, *drez great*, pendant qu'on faisait, *Nl 558*, *drez guillif pat*, tant que je pourrai durer, *J 33*, *dre ma cuntunuot*, tant que vous continuerez, *Traj. Jacob*, 40. On trouve aussi *tre* : *tre ma padou*, tant qu'il durera, *Le Joubioux*, *Doué ha mem bro*, Vannes, 1844, p. 18, 20. C'est le correspondant du gall. *tra* : *tra yr ydyw hi yn ddydd*, pendant qu'il fait jour, *tra fum*, tant que je fus, *tra swyf*, tant que je serai, etc.

Le breton présente de même un *a* dans la variante suivante de *entre* : *èn dra allañ*, autant que je puis, *Gr.*, *endra edo*, pendant qu'il était, *Instruction var. . . ar Rosera*, par *Le Bris*, p. 262, 274, 276, *endra ho pezo*, tant que vous aurez, 339, *endra vévinn*, tant que je vivrai, *endra badinn*, tant que je durerai, *Le Gonicdec*, *Grammaire*, 1807, p. 17, *eñdra* dans la nouvelle édition, *añdra* et *eñdra* dans le Dictionnaire du même auteur, *eñdra*, *Hingant*, *Gramm.*, 33, *eñdra*, *eñdra ma*, *Troude*; *andra*, tandis que, pendant que, *Pel.*, *hendra*, *Am.*, id. s. v. *endra*. Cf. *'tra bado*, tant qu'il durera, *Barz. Br.*, 512.

Le rapport de *entre* et *eñdra* à *dre* est le même que celui de *en* *qeit a ma vevas*, tant qu'il vécut, *Traj. Jacob*, 28, cf. 60, *Traj. Moyses*, 213, *en qeit ha ma chommit*, tant que vous restez, 251, *en-qeit m'am bo*, tant que j'aurai, 199, à *qeit ha m'hor bo*, tant que nous aurons, 243, *qeit ha ma vin*, tant que je serai, *Traj. Jacob*, 41, *qeit ma vin*, 39, *qeit ha ma è abret*, tandis qu'il en est temps, *Traj. Moyses*, 246; *qeit*, *qeit ha*, aussi longtemps que (bret. moy. *quehit*), répond exactement au gall. *cyhyd ag*, *cyd ag*, *cyd*.

Les deux mots *dre* et *quehit*, que nous venons de voir en composition avec *en*, se combinent aussi entre eux dans le vannetais *tré-quehent ma vein*, tant que je serai, *Voy. mist.* 107 (ce dialecte a gardé le dissyllabisme primitif de *qeit* : *quehèd-cen*, si longtemps

que cela, *Histoer a vuhe Jesus-Chrouist*, Lorient, 1818, p. 8 = tréc. *Keit-se*; cf. *peguehent*, combien de temps, *Voy. mist.*, 28, *peguehent-amzér*, id. 9).

Un autre synonyme formé du même élément initial que *entre*, *eñdra*, *enqeit*, est *enpad*, *epad* : *enpad ma vo*, tant qu'il sera, *Traj. Jacob*, 54, *enpad ma ve*, tant qu'il serait, 75, *epad ma omp*, tant que nous sommes, 18, *epad ma vin*, tant que je serai, 86, *epad vin*, id. 107, *epad n'ho quèlàn get*, tant que je ne vous vois pas, 46, de *pat*, *pad*, durer, durée. En même temps que conjonction, ce mot est préposition : *enpad hon oll bue*, pendant toute notre vie, 106 = *epad hon oll vue*, 16, *enpad oc'h holl bue*, pendant toute votre vie, 114 = *oll epad ho pue*, 15; *enpad eur pemzec de*, pendant quinze jours, 82; en tréc. *epad an noz*, 'pad an noz, pendant toute la nuit; cf. vann. *abad enn nos* (de *a* et *pad*).

Nous avons vu plus haut des exemples du verbe *pad* conjugué après *eñdra*; en voici après *entre* : *entre bathe* (variante *pathe*) *ma passion*, tant que durerait ma passion, J 39; *etre pado 'r guernez*, tant que durera la famine, *Traj. Jacob*, 76. Il s'est fait en vannetais un mélange de *entre*, *eñdra* et *enpad*, *abad*, dans *én drebad ma oé*, pendant qu'il était, *Officeu*, 141, 195; *én drebad-men*, pendant ce temps-ci, 183, *en drebad-men*, 154, *én drebad-hont*, en ce temps-là, 163, 171, *in-drebad-ze*, id., *Histoer... J.-C.*, 161. M. de la Villemarqué a donné *eñdra-badsé* et *tra-bad-sé* dans le Dictionnaire bret.-fr. de Le Gonidec.

Mais, en dehors du vannetais, c'est une voyelle nouvelle, *o*, qui apparaît à la seconde syllabe de ces locutions où *pad* ne se conjugue pas : *etro pad va bue*, pendant toute ma vie, *Traj. Moyses*, 180, *entro pad e vue* (sa vie), 171, *etro pad hor bue* (notre vie), 295, cf. 238, 261; *etro pad ho pue* (votre vie), 270; cf. *Traj. Jacob*, 4, 14; *etro pad ur seiz vloaz*, pendant sept ans, G. B. I., I, 198. Ce vocalisme n'est pas une raison suffisante pour séparer ici *-tro* de *-tre*, *-dra*, car on le retrouve avec certitude dans les deux expressions suivantes :

1° V. bret. *pou-tro-coet* = « pagus trans silvam » et *pou-tre-coet*, cf. Loth, *Ann. de Bret.*, II, 381, 423, 424;

2° Bret. moy. *tronnos*, *tronos* « après demain », C, auj. *tronoz*, *añtronoz*, demain; gall. *tranoeth* = *trans noctem*. On voit que *añtronoz* est formé de *in* + *trans*, comme *entre ma*, *eñdra*, *entro pad*; les Vannetais disent *en trenoz*, le lendemain, *Voy. mist.*, 21, 49.

Il y a en vannetais une locution qui renchérit sur *entro pad* : *tro fin pad er suhun*, pendant toute la durée de la semaine (chanson contre le café, dans les papiers de Dufilhol, dont je dois communication à M. Gaidoz), cf. français « dès le *fin* matin », etc.; « Euryale . . . arrive au but le *fin* premier », Scarron, *Le Virgile*

travesti, livre V, etc.; pet. tréc. *ken a vinvoeltre*, *ken a vindaone* (il courait) à perdre haleine, ou (il faisait un bruit) à tout casser, de *fin* et *foeltr*, foudre, *daoni*, damner, etc. La rédaction trécoroise de *Chanson ar c'hafe* (chez Ledan) porte, p. 2, l'expression intensive équivalente *tout etro pad ar siun*.

Il est difficile de ne pas voir cette même forme *tro* = *trans* dans *atro en dé*, pendant le jour, *Boquet-lis*, 19, *é tro 'n amser n'er grañ*, jamais je ne le fais, Gr., bas-vannetais *tro mare e sarre enn de*, comme (litt. pendant le moment que) le jour se couchait, *Barzaz Breiz*, 341; cf. pet. tréc. *entr'ann dé*.

Je crois qu'on peut ajouter *trotant*, pendant ce temps, N 794, que j'ai à tort identifié avec le-fr. *entre-temps*. En effet *temps* eût donné en breton *tañs*, cf. tréc. *pasetañs* = *passé-temps*; le second élément dans *trotant* est le même que dans le v. fr. *entretant*, cependant, God. = *inter tantum*.

Il y a en vannetais un adverbe *intertan*, cependant, pendant ce temps, *Histoer... J.-C.*, 8, 11, 361, *é-tretant*, en attendant, *Voy. mist.*, 38, *é tretant*, 156, *n'enn-dé nameid atretantt* (litt. « qui n'est qu'en attendant »), L'A. v. *préparatoire*; ce mot devient conjonction dans *é-tretant ma*, en attendant que, jusqu'à ce que, *Voy. mist.*, 118, *é tretant ma*, *Officeu*, 94, 108, 149, *én tretau er scüille*, en attendant qu'il le versât, *Buhé er saent* (1839), p. 2, et même préposition dans *é tretant en espérance eurus* (vivons saintement...) en attendant l'espérance heureuse (= *expectantes beatam spem*), *Off.* 137. On trouve aussi l'adv. *etre-tant*, cependant, hors du vannetais, par ex. *Mis maë*, Brest 1854, p. 177. Il serait téméraire d'affirmer que le franç. *entretant*, = *inter tantum*, n'est pour rien dans ces expressions, surtout dans les premières; mais l'influence du breton *entre*, *eñdra* = *in-trans* apparaît clairement aussi, quand on réfléchit que le *tro-*, du moyen-breton *trotant*, qui s'y rattache de si près, ne peut pas venir de *inter*.

Cf. v. fr. *entresqu'a*, *tresqu'a*, *tresqu'en*, jusqu'à, jusqu'en = (*in-trans-quam*); *tresque vint*, jusqu'à ce que vint, *Chanson de Roland*, vers 162. Voir *entresea*, *her*, *tre*.

Entrebazet « entrechieles, ou interposez », l. *intercalaris*, *re*, *Cb*, v. *squeul* (de *baz*, bâton, échelon).

Entrelesell « entrelessier », l. *intermitto*, *Cb*, v. *lesell*.

Entreny, lisez **entreteny**, entretenir, traiter (comme une servante), *Cathell*, 23, auj. *añtreti*, du fr.

Entresea *hac occident*, vers l'occident, *Cathell*, 5, *entreseaff ha neff*, vers le ciel, 30; *eñtreze*; *étreze*, *treze*, *ètreze ha*, vers, *eñtreze hac ennañ*, *eñtreze-'g énnâ*, vers lui, Gr., *entrezec an dezert*, vers le désert, *Traj. Moyses*, 229, *entrezec ha Balaac*, 303, *entrezec hac an*

ée, vers le ciel, 310, *entrezec hac eno*, vers là, *Traj. Jacob*, 118. Je pense qu'il faut décomposer ainsi : *en-tres-ec*.

En est la préposition; *tres* répond au latin *trans*, et doit peut-être son *s* au v. fr. *tres* (voir *entre ma*).

Quant à *e*, *ec*, on peut comparer : moy.-bret. *bete*, *bedec*, jusqu'à, cf. *bet*, id., v. gall. *bet*, *behet*, *byhet*, de **co-et* (cf. Rhys, *Rev. celt.*, VI, 57, 58); moy.-br. *goude*, après, v. gall. *guetig*, *gúotig* = **vo-etic* (cf. gaul. *etic*, et, inscription d'Alise?); *a-dalecq* depuis, Gr., vann. *a-dall*, Gr., bret. moy. *adal* (de *tal*, front); tréc. *adrec*, derrière, *Traj. Moys.*, 251, *a-dreg*, *B. s. Genov.*, 10; léon. *adre*, *adren*; moy.-bret. *adreff*; cf. *eguet*, que après un comparatif?

De même que *bet* a donné lieu en moy.-bret. à *bedec* et *bet hac* (van. *bet-hac*, *Voy. mist.*, 32, 55, *bet ha*, 42, *bedac* *Histoer J.-C.*, 7, 8, 12), **en-tres* est devenu *entrezec*, et en petit Trég. *teus ak* (et même *'sà*, *Rev. celt.*, V, 127). Puis ces deux formes se sont mêlées dans *entrezec hac*, etc. La préposition *ha*, *hak*, qui est probablement apparentée à *-e*, *-ec*, répond au gall. *a*, *ag*, avec. Cf. gall. *tua*, *tuag*, vers, de *tu*, côté, bret. *varzu an ee*, vers le ciel, *Traj. Jacob*, 120; *varzu hac ennoç'h*, vers vous, Gr. (avec une autre préposition, comme dans *entrezec hac ennoç'h*); voir *dastum*. Le bret. *ebarz en*, *ebarz*, *'barz*, dans, est analogue au gall. *parth â*, *parth ag at*, vers.

Le vannetais présente, au lieu de *entrezec*, la forme curieuse *tremañ*, *tremâ*, *tremâ ha*, vers, Gr., *trema*, *Voy. mist.*, 10, 26, etc., qui se montre aussi parfois en cornouaillais : *tra-m-an tréac'h*, vers le haut, *tra-m-an traon*, vers le bas, *Almanach* de Léon et de Cornouaille, 1877, p. 32. Elle provient sans doute de ce que, décomposant instinctivement *en-tres-e* en *en-tre-se*, on a vu dans *se* le même suffixe que dans *an den-se*, cet homme-là, et donné à cette expression un pendant, **en tre-ma*, d'après *an den-ma*, cet homme-ci.

On dit, du côté de Carnac, *dremad*, vers; cf. *dremhad*, id., *Histoer. . . J.-C.*, 7, 9, 160, 170, 171, *dremhad en naüvet eure*, vers la neuvième heure, 361, de *drema* + *at* = gall. *at*, cf. *parth ag at* (et les formes bretonnes avec *et*, comme *bet*, citées plus haut?). D'autres traces de cette préposition *at*, en vannetais, sont : *tremeinein ebiatt*, passer par auprès, l'A., *tremeine ebiatt*, passer par-devant, v. *friser*, de *ebiou* + *at*; *a costiad de*, à côté de. *Voy. mist.*, 108, 130, *a costiad-teign*, à côté de moi, 71, *a costiad demb*, à côté de nous, 123, *a costiad temb*, 68, de *a coste* + *at*? Voir *grez*.

Enfin le P. Grég. donne comme synonyme de *entrezec hanter-guenneur* «vers la mi-janvier», la locution *é-tro hanter-guenneur*, où la ressemblance avec le mot *tro* «tour» peut bien être trompeuse, **in* + *trui* = *trē* donnant régulièrement *entro*; voir *entre ma*.

Entrestouaff «entrecliner», l. *interclino*, Cb, v. *anclinaff*.

ENVEZ, *envez*, prononcé *enn-vez*, anneau que l'on fait entrer de force sur le manche d'un outil, d'un couteau, etc. Pel., *envez*, m. et f., pl. *envésiou*, Gon., *Dict. fr.-br.*, *envez*, m., *Dict. br.-fr.*, virole, *eñvez*, m. Trd. = v. br. *inues* gl. amentu, pl. *inbisiou* gl. ammenta, ammentis, *Rev. celt.*, XI, 90; de *in*, dans, et *bes*, *bis*, doigt, explication que m'a suggérée M. Wh. Stokes, comparez en grec *δακτύλιος*, bague et cercle autour d'une pièce de bois. Le gall. *enfys* (et *enfysg*), r., arc-en-ciel, pourrait être le même mot.

Enuironaff, environner, Cb, v. *treiff*, part. Cathell, 24; *emuronet* Cc, v. *treiff*; *anuirounet* Nom. 127, du fr. — *Enuius*, envieux, Cb, v. *duaff*.

Eonaff, écumer, *eonus*, écumeux, Cb, v. *spoum*; *conennaff*, écumer «dans nos vieux livres», Pel.

Eoull, *e* — de sa volonté; **eoulllec**, volontaire, Cb; *am coul*, Cms.

Epañ, épave, Cms, du fr. — **Epilogaff**, -guer, Cb; -*guaff*, Cc, p. -*guet*. — **Equiuocation**, g. id., Cb.

Erchaff, neiger, Cb.

Ere, licol; **ereadur**, liement, lien; **ereer**, lieu; — *da coat*, ouvrier... qui lie fagots, f. *es*; *eren*, lier (p. *ereet*), Cb, *erenn*, v. *aguilletenn*; *ereiff*, id., Nom. 136.

J'ai cité, *Dict. étym.*, v. *ere*, cinq exemples de *ere* et un de *e ry*, dans le sens de (pendre) par (le cou), (traîner) par (les cheveux), en moy.-bret. Cette préposition existe encore. On dit en petit Tréguier *sklainañ*, *chainañ heri t'i grèv*, *heli t'i grèv*, *hei d'i grèv*, traîner par les cheveux; cf. *heli he vrec'h* (tiré) par le bras, *Mezel-lour an inco*, Saint-Brieuc, 1831, p. 137; *heli he zroad* (traînée) par le pied, 138; *en ping nerri e dreid* (ils l'ont attaché) suspendu par les pieds, *Fallagries ar gommun*, par J.-M. en Nent (de Kerien), chez J. Haslé, p. 3. Cette expression pourrait bien se trouver à l'origine des locutions suivantes, que des étymologies populaires ont diversement déformées :

1° *A heli-ketan*, à l'envi les uns des autres (van.) *Rev. celt.*, VII, 321; *halégatik*, à qui mieux mieux, à l'envi, mot ajouté par M. H. de la Villemarqué dans les deux dictionnaires de Le Gonidec; *aligatik*, à l'envi (cornouaillais), Troude; *ali genta!* à qui arrivera le premier! (cri aux jeux d'enfants) Luzel, chez Ad. Orain, *Glossaire patois d'Ille-et-Vilaine*, Paris, 1886, p. xi. M. Luzel a vu ici le mot *ali*, conseil; les Vannetais croient sentir dans *a heli-ketan* leur mot *heli*, suivre; je penserais plutôt à une combinaison de *a*, *heli* = *e ry* (en s'attachant) et *queti-quetan*, à l'envi (van.) l'A., *keti ketan*, *Livr el lab.* 22, etc., de *kenta*, premier;

2° Pet. Trég. *moñd helibini*, aller à qui mieux mieux; *helebini*, *helbini*, émulation; cf. *Rev. celt.*, IV, 156; de *heli* = *e ry*, et *peb-ini*, chacun : « en s'attachant (à se suivre) les uns les autres » ?

Le léonais *elbic*, émulation, à qui mieux mieux, que donne D. Le Pel., d'après Roussel, avec l'exemple *elbic a ra*, il conteste, il veut l'emporter par émulation, semble différent : cf. v. franç. *alebiqueux*, pointilleux, querelleur, Godefroy (*eil-bika*, riposter, *Suppl. aux dict. bret.*, Landerneau, 1872, p. 101, litt. « piquer à son tour », pourrait être un arrangement nouveau de l'expression *elbic a ra*).

Erlecguez, l. hoc mutuum, *Cms*.

Ermitag, -age. — **Erratic**, -ique, l. -icus, *Cb*.

Erv, sillon, *Cms*.

Esanccaff, encenser; **esancer**, encenseur, *Cb*; *ensensier*, g. id., l. ignibulum, *Cc*, v. *tan*; *esancier*; *essance*, encens, *Cms*. — **Escren**, écran, l. antipyrgium, *Cms*, après *eclips*; *scrin*, *crin*, anciennement *sgrin*, *isgrin*, pl. *ou*, écran, cassette, Gr., *scrin* Nom. 168; du fr.

Escumunugaff, lire ainsi cet article du *Dict. étym.* : **Escumunugaff**, excommunier, *C*, *vs-*, p. -*guet*, *Cb*, *ex-*, *C*, *iscumunugaff*, *Cb*, v. *millizyzenn*, *ys-*, v. *malediction*; **escumunuguenn**, *ex-*, *vs-*, *C*, *es-*, *us-*, Gr., excommunication, du l. *excommunicare*; **excommuniet**, -ié, J 164 b, du fr. — *Escus*, excuse, *Cb*; *excus*, excuser, v. *vituperaff*.

Esem, ânes, *C*, v. *mîrer*, *Cb*, v. *goelaff*, auj. *ézen*, du lat. *asini*.

Espernabl, espérables, l. *parcus*. — *Espicc*, épice; **epicerie**, (g. id.). — *Espurget*, expurgé, *Cb*. — *Essay*, g. id., *Cb*, v. *taffhaff*, *eshaff*, essayer, *Cb*, v. *blam*. — **Essenciel**, g. id., *Cb*.

Essou. *Mar bez essou*, s'il y a place (si tu payes la redevance?), dans la chanson du voyer de Quimperlé, *Bulletin de la Soc. archéol. du Finistère*, XV, 362 (voir *gour*); cf. *ober ichou*, faire place, à Douarnenez, *Rev. celt.*, IV, 62. Ce mot rappelle *esou* (fille) affrontée? B. 357, et le v. br. *eusouion*, gl. *gestatorum*, *Academy*, 1890, p. 46. M. Stokes, qui a découvert cette dernière forme, m'en a communiqué une étymologie par *ex-* et *ag-* (= grec *ἐξάγω*, faire sortir, emporter).

Esteuziff, éteindre, *Cb*, *estuziff*, *Cms*.

Estimation, g. id., *Cb*, *estimi*, penser, Cathell, 22. — *Estoar*, *Cms*, *estoar pe hystor*, histoire, pl. *hystoryou*, -*iou*, meur a hystor, *Cb*; *estor*, *Cc*, *histoar*, Cathel, 32. — **Estranger**, f. -*es*, forain,

étranger, *Cb.* — *Etabl*, bon, de bonne qualité. J'ai rapproché à tort ce mot du fr. *équitable*; il vient du v. fr. *estable*, qui a un sens analogue dans le passage cité par M. Godefroy, «spirit *estable*» = «spiritum rectum», Ps. L, v. 11. Pour la chute de l's, cf. moy. br. *detin* = fr. *destin*; *detal*, *destry*, prob. de *d'estal*, *d'estri*; *entocq* (coups d'estoc, Nom. 193, *impiot* épieu (de chasse) 175 *impyod* pl. ou Gr., du v. fr. *espieut* (pour la nasale, cf. *eñtoff*, étoffe, Gr.; pour l'assimilation de l'i, cf. bret. mod. *impiloc*, épilogue).

Et, blé, *Cms*, *Cb*, v. *forch*, *dornaff*; *eet*, *Cb*, v. *talvoudeguez*.

Ethimolog, étymologie, *Cb.* — **Euffryc**, petite œuvre, *Cb.*

Eugenn, *eg-*, *Cc*; *egen*, *eug-*, *Cms*, bœuf.

Eur, heure, pl. *-you*, *-iou*, *Cb*, *heuriou*, v. *horolog*.

Eureugou, nocés, *Cb*; *can an neureuiou*, *Cms*.

Eureux, heureux, *Cb*, *Cathell*, 15.

Eust, malgré, B 392*, n'est pas = *deust*, *dius*, voir *daoust*; c'est une faute de la seconde édition de Sainte-Barbe, pour *euit* (cf. *Dict. étym.*, s. v. *eguit*, l. 6, 7).

EUVER (goût) fade, à Tréméven (en Goello); paresseux, négligent (mot très méprisant) à Trévélec, Tressigneaux, Plouha (en Tréguier); *eueret eur c'halei*, quel calice amer, *Devocion d'ar galon sacr a Jesus*, Saint-Brieuc, 1851 (réimpression d'un ouvrage de 1835), p. 93; voir *goaz*. C'est le même mot que le van. *voére*, fade; *voire*, insipide; *voaire*, douceâtre, l'A.; (vin) liquoreux (au Suppl.); *voire brass*, bien fat (s. v. *voir*); cf. Suppl. s. v. *begnina*; dim. *fouéric*, blet, blette, Sup.; = gall. *ofer*, vain; cf. lat. *amarus*. C'est l'origine du bret. moy. et mod. *dioueret*, manquer, être privé de. Voir *bet nary*, et *Rev. celt.*, VII, 313. Le double sens de cet adjectif breton ne permet guère de le séparer du gall. *of*, cru, v. irl. *om*, grec *ὀμός*. M. Ascoli rapproche le gall. *ofer* du v. irl. *ōbar*, *uabar*, vanité, *uaibrech*, vain, *Glossarium palaeo-ibericum*, dans l'*Archivio glottologico*, vol. VI, p. cxxxI.

Euz, horreur; *dre euz*, horriblement, *Cb*.

Euellhent, ainsi, *Cms*.

Eueres, buveuse; **euerez**, buverie, l. *potatio*, *Cb*; *effaff*, boire, *Cms*, v. *dinou*, *Cathell*, 21, *effa*, 19.

Euidancc, évidence, *Cb*.

Euitse, pour tant, *Cb*; *euit se*, pourtant, *Cathell*, 7, *euitce*, *euit ce*, 5, *yuitce*, 7.

Eulechen, cest vng arbre, l. *ulmus*, *ulmi*, Cms; *evlec'hen*, *uloc'hen*, pl. *evlec'h*, *uloc'h*, orme, Gr., *guezzen eustach*, id., Nom. 107, peut-être pour **ulv-lec'h*, lieu des ormes, du lat. *ulmus*, ou plutôt pour **ulm-acc-*, par métathèse, cf. gall. *afall-ach*, verger, pommeraie. Voir *ezlen*.

Eulen, cest vng arbre, l. *coluis*, Ca, Cb; *evlenn*, *evor*, bourdaine, Gr., *evor*, *envor*, *efor*, *evo*, id., Pel. Le *Nomenclator* donne : *efflen*, *effl*, peuplier, l. *populus alba*; *efflen du*, peuplier, tremble, l. *populus nigra*, p. 106; *hevor*, aune, l. *alnus*, *hevor du*, aune noir, l. *alnus nigra*, 104; *an euor guen*, *lou guys* «viraire, veratre, ellébore blanc», l. *veratrum album*, *elleborus albus*, 94; *an efflout*, mort aux chiens, l. *colchicum*, *offic(inis) hermodactylus*, *bulbus agrestis*, 82, Gr. Cf. irl. *ibhar*, *iubhar*, if, *iubhar-talamh*, genévrier, *iubhar-sleibhi*, armoise (voir *Rev. celt.*, IX, 234); il semble y avoir eu en breton confusion entre *evor*=gaul. *eburo*-? et *effl*=**ebl*, cf. lat. **ebulum*.

Euor, mémoire : *drenneur*, alias *didanneur*, par cœur, Cb, *dreneur*, Cms, *didan effor*, Cb, v. *couffhat*, *didanneur*, v. *guer*; voir *ab*.

Examin, examine! Cathell, 23. — **Exaucet**, exaucé, 30, du fr. — *Executy*, exécuter, 24. — **Exerce inging**, exercer engin ou engigner, Cb, *exerce*, il exerçait, Cathell, 35, **exercit a scol**, exercice d'école, Cb, Cc, du fr. — *Exhibaff*, exhiber, Cms.

Exiget, -gé. — **Exonyaff**, l. *exonio*; **exonyer**, f. *es*, l. *exoniator*, Cb. (de *essony*). — *Explettiff*, -étif, Cms. — **Exposition**, g. id. — **Expressaff**, expresser, l. *exprimo*, Cb. — *Exquis*, étrange, horrible; cf. v. br. *inardotas escis*, gl. *flagitium*; *in* serait l'article, et *-ardotas* = gall. **arddodas*, substantif de *arddodi*, imposer. Pour le sens de *escis*, *exquis*, *auj. iskiz*, cf. *tourmanchou exquis*, Cathell, 23=lat. *exquisita supplicia*. *Escis* peut venir du latin; il serait une apocope de **esciseti*c (cf. moy.-br. *doff*, apprivoisé, v. br. *dometic*).

EZEUËTT, m. disette; *ézeuëtt*, regret de n'avoir plus une chose; *ézehuëtt*, manque, besoin, disette, l'A.; = gall. *eisiwed*, manque, indigence (*Rev. celt.*, IX, 73), dérivé de *eisiw*; cf. irl. *easbadh*, défaut, de *ex*, *bu*; voir *dissiuout* et *Rev. celt.*, XI.

Ezlen, tremble, Cms; corniq. *aidden*, sapin; cf. irl. *aidle*, thème *aiddenn-*, planche, tablette; *aidle gualand*, la partie de l'épaule qui se rattache au cou (Zimmer, *Zeitschrift* de Kuhn, 1888, p. 112)=*plancgenn ar scoaz*, omoplate (litt. la planche du cou), Gr.; *planquenn-sgoai*, l'A.; tréc. *plañken ar skoa*. *Elf*, bardeau, planche de bois, ais, ais que l'eau pousse pour faire tourner la roue d'un moulin à eau, pl. *elfennou*, Pel.; *elycenn*, *alvecenn*, f. pl. -*vatt*;

jantille, aileron d'une roue de moulin, l'A. semble le même mot : cf. *lirzin* et *livrin*, joyeux. Le P. Grégoire donne *ezlen*, *efflen*, tremble, pl. *ezl*, *effl*, *elo*; Pel. *elf*, *elv*, *elw*, léon. *el*, *ezk*; Maun. *elo*. Voir *eulechen* et *eulen*, mots qui ont peut-être influé sur *ezlen*.

Eznetarez, oisellerie, l. *aucipium*; **eznic**, petit oiseau, Cb, *ezenn goaz*, oison, Cb, v. *gars*, *pep ezen goez*, geline sauvage ou toute volaille, v. *nigal*; *heznes*, poulette, Nom. 39, *ez nes Affrika*, géline d'Afrique, 38.

Ezommec, indigent; -at, être indigent, Cms; *yzom*, besoin. -ec (besoigneux), Cc, v. *quaez*.

Ezreuel, raconter, Cms; -ell, Cb, *ezr euel*, Nl 37, voir *dezreuell*.

F

Fable, g. id, Cms, **fablus** (fabuleux), fabulaire, l. -laris, -re Cb. — *Facc*, m. (*dou*), dim. **faccyc**, Cb. — *Facson*, Cb, *enfaiczon aral*, d'autre façon, Cms, *facon*, Cb, v. *lies*, *musur*.

Faeczen, fesse, Cms, *faezcenn*, Cb (entre *faculte* et *faessant*), van. *fèsseenn*, f. id, *faissennétt mat* (cheval) bien croupé, l'A. Sup.; voir *fèsquenn*. — *Faessent*, faisan, Cms, f. *fessantes*, Cb, v. *yar*.

Faez, vaincu, Cb, *faiz*, Cms, v. *emrentaff*; *fezaff*, vaincre, Cb, v. *confitaff*, convaincre, v. *confort*; **faezeres** (victorieuse), l. *victrix*, Cb.

Faffen, fève, Cms, *fauenn*, Cb, v. *boedenn*; dim. **faffuennyc**, Cb; **favaçz**, Jér., Pel. traduit «pâte ou pain fait de fèves», mais c'est plutôt «tiges de fèves»; cf. *favas*, la tige des fèves, Gr., normand *favas*, id.; *fauaçc*, *colo saf* «fauas», l. *fabæ scapus*, *fabalis stipula*, Nom. 75, 76. Voir *pesaçz*.

Falern (le mont) Falerne, Cb, v. *guin*.

Falsaff, fausser, **falsidiguez**, falsification, Cb; *faussonier*, H 50, est un nom d'agent, dans une énumération qui en contient d'autres (*losquer*, *piller*, *suffocquer*), mêlés à des infinitifs; *faussonier*, faux écrivain, Cc, plur. vann. *faussonnerion* en 1693, *Annales de Bretagne*, III, 412; *faussiff*, fausser (une couleur) Nom. 122. — *Familiarament*, familièrement, N 49. — **Fanccaff**, embouer, Cc, p. *fanquet*, Cb; **fanquec**, boueux, Cc, *fanquec*, Cms. **fancus**, plein de limon, Cb, *fancqus*, v. *hent*; *vr fanquiquel*, *vr plaçc den em fanquaff*, fondrière ou borbier, Nom. 133. — *Fanoill*, fenouil, Cms. — **Fantastic**, -tique, Cms.

Faout (fente), Cms, entre *fantastic* et *fardel*; *faut*, Cb, Cc, à la

même place, lisez *fa(o)ut*; **feutiff**, « faindre », l. findo, v. i. *frail-laff*, *Cms* (*fauta*, fendre, « on prononce presque *faouta* », van. *feuteiñ*, Gr.). En pet. Trég. *fôtañ* veut dire verser, répandre sans le vouloir, comme du blé d'un sac fendu, ou du cidre d'un verre trop plein. Je doute maintenant que ce mot soit identique à *foetañ*, dissiper (son bien), cf. *Rev. celt.*, IV, 153, qui doit venir du fr. *fouetter*. Peut-être *fôtañ* est-il un doublet de *vaoutañ*, fendre. L'association des deux idées est assez naturelle, comme le montre cette petite chansonnette populaire :

*Gen-e-gen-e-gen, Mari Vrochen,
Toull e' zac'h, fôted e brenn!*

« *Genegenegen, Marie Broche, le sac est percé, le son répandu!* »

Farcc, bourde, **farceur**, jangleur, *Cb*, v. *treill*, *farcer* « trufleur », *Cc*, v. *gou*; f. *farceres pe barzes*, *Cb*, v. *jangler*; **farserez**, farciement ou réplétion, *Cb*, v. *farsaff*; *farci farceu*, *güir é en drase* « raillerie à part, cela est vrai », *Chal. ms.* — *Fardel*, -deau, *Cms*.

Fataff défailir, être ébahi ou troublé, *C*, *fata*, van. *fateiñ* Gr., répond au b.-lat. *fatuari*, « desipere ». Le van. *vattein*, *vâtein*, l'A., paraît tenir au moins son *v* de *vapidus*, car en ce dialecte l'*f* initial ne devient point *v*. Cf. *Romania*, XVII, 287, 288.

Fau, *coat* — forest de fous, *Cb*, *fauen*, hêtre, *Cms*. — **Fauorabl** -ble, **fauorus** e *drouc*, fauteur en mal, *Cb*. — *Felloni*, félonie, *Cb*, -*uj*, *Cms*. — *Femel*, -elle. *Cc*, *den femenin* « homme féminin », *Cb*, v. *spaz*.

Fenicc (île qui s'appelle) Fenice, *Cb*, v. *ruz*. — *Ferial*, ober — *pe ober gouel*, ferier, festiner, *Cb*.

Fermm, ferme, M 57 v.; **fermaff** « fermer », l. firmo, *Cb*, *ferm*, il ferme (le sépulcre), v. *bez*; **fermadur**, clôture, v. *serraff*; **fermder** « fermé », l. soliditas, *Cb*. — *Ferrament*, ferrement, *Cb*. — **FESQEN**, *sesqad*, van. gerbe Gr., *feschen*, *Er Vret.* 22, etc., cf. gall. *ffasg*, faisceau; du lat. *fascis*.

Fesquenn, fesse, *Cb*, v. *faezcenn*, *sesqenn*, f. van. id. Gr., pl. *sesquennou*, Nom. 22, du fr. Je doute qu'il y ait composition avec **quenn*, peau, d'où *caruguenn*, peau de cerf, *C*. Cf. pet. Trég. *lousken*, salope, de *lous*, sale. Voir *besque*.

1. *Fest* fête, **festabl**, festiuel, l. -ualis, -le; **festæer**, festivant, joyeux; **festaff**, festoyer, l. festiuo, *Cb*. — 2. **Fest** (je suis) fortement (désireux), Jér., cf. cornique *fest yn lowen*, très joyeusement, très volontiers. Le P. Grégoire donne comme surannés *fest*, *festet*, fixe, déterminé, arrêté; cf. gall. *ffest*, rapide; origine

germanique : cf. angl. *fast*, ferme, stable, et rapide, rapidement; allem. *fest*, solide; goth. *fastan*, fixer, maintenir, etc.

Feuntenyou, fontaines, Cb. — *Feutraff*, feultrier l. filtro, Cms, p. *feltret*, Cb. — *Feuzr* « forreure ou pane, l. foderamentum », Cms.

Fichell, Cms, espieu, Cc. — *Fiesen* (figue), Cms, -nn, Cc, *fyesen*, Cb, v. bras; *fioux*, figues; *guezenn fioux*, figuier, pl. *guez fioux*; *a fioux*, de figuier; *fiousec*, le lieu où sont figuiers, et l. *ficosus* g. plain de figuez (ou de fiz, *a ficus pro morbo*), Cb. Je pense que cette dernière explication ne se rapporte qu'au lat. *ficosus*. Le P. Grég. donne *fyesen*, figue, pl. *fyès*, van. *figueezen*, pl. *figuez*; *fyezenn*, van. *figuezeën*, figuier; *fyezecg*, figuerie, lieu planté de figuiers; et *ficq*, *fic'h*, *droucq Sant facr* (fistule à l'anus), s. v. *ulcère*.

Fifilus : *dou lagat scaff*, *ffifilus*, « yeux ligiers mouuans », Cb, v. *loacr*; *ffifila*, bouger, changer de place, Pel.; *ur ffifil hac ur souci bras*, beaucoup d'agitation et de souci, *Introd. d'ar. v. dev.*, 361.

Figuratiff, g. id, Cb. — *Filer*, filière, l. lictimar, aris, Cms; du fr.

Filip et *Phelippe*, l. *Filippus*, Cms. On désigne ainsi le moineau, sans doute par imitation de son cri; D. Le Pelletier donne *chilip*, *philip*, *phlip*, *slip*, passereau, moineau, et Troude *filipat*, crier comme les moineaux. Il en est de même en anglais; cf. Shakespeare, *King John*, I, 1 : « *Philippe!* me prend-il pour un moineau? » — *Filosophic*, philosophique; *studiaff philosoph*, philosophe, étudier philosophie, Cb, *philosophiaff*, philosophe, Cc.

Finch, figment, l. *figmentum*, *dre* — l. *ficte*; *finchabl*, *finctable*, l. *fictilis*; *fincher*, feigneur l. *fictor*; *finchus*, plein de feintise, Cb. — *Finesaff*, finesse, Cathell 10, *finessaff*, Nom. 206, pl. *finesseou* 188, auj. *finesa*, *finese*, du fr., cf. *Rev. celt.*, XI, 363. — *Fistulus*, l. *fistulatus*, -losus, Cb. — *Fizyabl*, loyal, l. *fidens*; confiant, l. *confidens*, Cb, -*ziaff*, se fier, Cms, *fy-*, v. *esperance*; *fyzyance*, confiance, Cms, -*zianczaff*, Cb, *fizanczaff*, Cms, *fianczaff*, Cc (après *fistul*), fiancer; *fyzyanchaff*, fiancer ou allier, Cb.

Flaig, *flachaff*, bouger, peut être le fr. *stageoler*, sans suffixe de diminutif; cf. moy.-bret. *dispenn* = dépen(aill)er, *cringnat* = grign(ot)er.

Flambes, *peuar* — *so alumet*, B 573; lisez probablement *flambeau* et *enaouet*; voir *Préf.*, 14; *flamboues*, Nom. 166; *flamichenn*, flammèche, Cc; *flammaff*, flamboyer, Cb; *flanesen*, flanel, Cms.

Flanc, flanc, Cb, v. *bouzellou*, Pel., du fr. — *Flater* « frau-

deux, homme qui porte faveur à deux diverses parties»; *flaterez* «doubleté», Cb, v. *doubl.* — (*Flaut*): *fleüt*, flûte, Nom. 212; cf. pet. Trég. *vlutenn*, f. pl. o, bec, goulot (d'un pot); van. *flaouitein*, sonder (du beurre), *futéale*, sonder pour savoir, pressentir quelqu'un, l'A., *prean flaouitérr*, artison, artuson, l'A., *Sup.* Pour la chute d'un l dans **fluteal*, cf. *sourdillis*, lis, Nom. 86, 88 = *flourdelis* C.

Flear, puanteur, Cb, v. *louffaff*, *flaer*, ordure, v. *souillaff*; *fle-riaff*, puer, Cb, *flaerius*, puant, Cc, *fleryancc*, punaisie l. pu[ti]-ditas, Cb. — **Fleum**, l. flegma; *fleumaff*, habunder en fleume, l. flegmatizo, Cb. — **Flotic**, petite flotte, Cb. *Fluus*, fluant, l. fluidus, Cb. De **slot-ya-* est venu *sloja*, *slogea* «flotter, être flottant, être tremblant comme certaines terres dans les lieux marécageux», Pel., cf. *hep sloig ez loigent*, ils logeaient constamment? Nl 459. On dit en petit Tréguier *sloignal ra 'n dour*, l'eau clapote (par exemple dans un étang agité, ou dans une chaussure percée); *sloignal'ra me zreid 'n em boto*, mes pieds sont trop au large dans ma chaussure, de **slot-enn-yal* (voir *dispingneus*).

Foaryou, foires, Cb. — (*Foillez*, feuillée, C), *fouillez*, Cc, g. feilles, Cms, *foullez*, g. foillee, Cb, *foillezet*, plein de feuilles, Cms, *fouillezet pe dehyet*, id.; **foillezer**, effeuilleur, l. frondator, Cb. Cf. *fouilleza*, effeuiller, éparpiller, s'éparpiller, J. Moal, *Supplément au dict. du colonel A. Troude*, Landerneau, 1890. Ce mot signifie aussi dissiper (son bien), voir *Rev. celt.*, XI, 197.

Follaff, folloyer l. stultizo, **follentez**, forsennerie; **follyc**, petit fou, Cb. — *Fonce*, fons pour baptiser, Cms, *fond*, *font*, l. baptisterium, Cb; *foundasoun*, fondement d'un édifice, Nom. 141. — **Fondaff**, fonder (i. e. fronder), Cc, *fontaff*, Cb, v. *talm*; du v. fr.

Fonnaff, augmenter, Cb, après *fulenn*; *funnaff*, v. i. *crisquiff*, Cms, après *fulort* (*founny*, que tu augmentes N), auj. *founna*, abonder; *fonnein*, avanger l'A., du fr. *faonner*; v. fr. *faonant*, *feonant*, *fedunant* (femelle) pleine. Le v. fr. *faonable*, *feonable*, *founable* «qui produit des faons», au fig. «fécond», God., haut-bret. *fonable* (plat) très nourrissant, God. = van. *fonable*, qui avange l'A., *fonabl*, abondant, *Officeu*, 114, *fonaploh*, plus vite, *Er Vretonèd hager gouverneman*, Vannes, 1871, p. 39; cf. *fonnus*, dru et épais, Maun., -uz, vite, *Gwerz Br. Iz.*, I, 134. *Ne sonnai quet deign ou honsidérein ol*, je ne pouvais, je n'avais pas le temps de les regarder tous, *Voy. mist.*, 118.

Forchyc, fourchette, l. furcella, Cb; — *da ober tan*, fourchette à feu, l. vertibulum, Cc; *forchic*, Cb, v. *paluesenn*, *forchicq pe fourchettés*, Nom. 163; *ferchyeur*, fourches, Cc, *ferchyer*, Nom. 84; *forchennou*, fourches levées pour tendre des filets, 174.

Forestag, forestaige; *forester*, forestier, *Cb*. — *Fornaes*, *Cb*, v. *effornaff*, fournaise; *fornesyc*, petite fournaise, *Cb*, *formn*, four, *Cb*, *Cms*, *fornier*, f. es fournier, *Cb*, *fornier*, *Cms*, *fournic*, petit four, *Cb*. Le *Cc* a *formn an aour*, forge d'or, entre *forestag* et *for-gaff*.

Fornicateur, qui fait fornication, *Cb*, *-cacion*, *-tion*, *Cms*. — *Fortunet*, *fortunet mat*, heureux, *Cb*.

Forz : a — (enlever) de force, *Cb*, v. *quemeret*; *tra . . . great a* —, forfait, délit, v. *committaff*; *forzadur*, efforcement, l. conamen, v. *queusiff*; *forzaff*, efforcier, l. molior, *Cb*, v. *enclasq*; *ne douff forzus*, je ne fais pas de résistance (?), *Jér.*, v. *seade*.

Fos, fossé, *Jér.*, v. *saçun*; *fossyou*, fosses, **fosseur**, faiseur de fosses, *Cb*, *foseur*, fosseieur, *Cc*; *fosyat*, fouir, *Cms*, p. *fossyet*, *Cb*. Cf. van. *flossquerr*, f., pl. *-érieu*, fossé, *flossquér dizeurét* « tranchée », l'A., dim. *flossquic* l'A., s. v. *ravin*, de **foscl-* = *fossicula*, comme *clasq*, chercher, gall. *clasgu*, *casglu*, = **quesiculare*.

Fouacc, fouace, **fouacer**, qui fait les gâteaux, *Cb*, v. *goastell*, du fr.

Fouyn, *Cms*, g. fouin, l. *hinulus*, *G*. — **Fouler** *da mezer*, fouler des draps, *Cb*, *fouleur da m.*, *Cc*; *fouliff*, fouler, *Nom.* 172, 128, *foulerez*, maison de foulons, 128. — (*Foultr*, foudre), le *Cb* a *foltr*, et non *foldr*.

FOUNILL, entonnoir, *Maun.*, *Gr.*, m., par *l* mouillée, selon *Troude*, *founil* *Pel.* = gascon *hounilh*, m. (d'où le basque *unil*; cf. espagnol *fonil*, id.), de b.-lat. **fundiculum* pour *fundibulum*; cf. v. fr. *fondel*, fronde et *fondifle*, *fondeste*, instrument pour lancer d'énormes pierres. *M. Skeat*, *Etymological dictionary*, *Oxford*, 1882, était disposé à tirer l'anglais *funnel*, entonnoir, du gall. *ffynel*, id., auquel il cherchait une étymologie celtique, par la raison que « le latin *infundibulum* est bien loin ». Mais ce mot a été remplacé historiquement par *fundibulum* (gl. *χώνη*, gloss. *Philox.*); et sur la vraisemblance d'une variante **fundiculum*, voir *coniff*. Aussi l'auteur a-t-il eu raison de renoncer à cette explication dans son *Supplément*. Le bret. *fuonill*, *founil*, est aussi devenu par méatèse *foulin*, *Gr.*; voir *paluhat*. — (*Fourcel*, forcier), *forcel*, *Cms*, dans les *four-*, *forcer*, *-rr*, m., tiroir, chétron, écerin, l'A. — *Fourmante*, *Cc*, *Cms*, dans les *four-*; *form-*, *Cb*, dans les *four-* (*formante*, *-tee*, *Ca*). — *Fourondec*, fromage, *Cms*, dans les *four-*; *fouloudec*, *Cb* s. v. *fourmag*, et après *fournissaff*; il y a aussi *fouloudec byhan*. petit fourmage, *ibid.*; *fouloudec*, 2 fois, aux mêmes places, *Cc*; *carer forondec goac*, *Cms*. — *Fouzaff*, g. foutre, *Cc*, g. foutraff, l.

futuo, Cb (Cf. *ebataff*, gal. *ebatraft*, Cc); *fouzaff*, b. *foutre*, Cms; *fouz-læch*, *lupanar*, Nom. 129.

(*Fraeill*, fléau), *freill*, (*just*) *freil*, Cms; *freill an legat*, Cb, après *fricaff*; *friell an lagat*, Cms, même place; *freilh al hagad*, le coin de l'œil, Gr.

FRAËS, l'anus, le fondement, mot du bas-Léon, Gr., *fraez*, m. mot inconnu hors de Léon, Gon., du lat. *fractus*, comme fr. *fesse* de *fissa*. *Fractus* est aussi l'origine du v. fr. *fraite*, brèche, fente; membre *frait*, rompu, d'où van. *fradétt*, perclus, maléficié; *gùéndre-frædic*, m. sciatique, PA.

Fraez, l. *facundus*, Cms, *freaz* « curieux en parler », Cb, v. *courtes*, « doux en parler », v. *comps*; *frez* (chercher) soigneusement, Am. v. *quezour*.

Fragan, n. pr. *Fracan*, Gw. v. *gweza*; cf. *Chrestom.* 98, 130.

Fragil, fragile, faible (femme), Cathell, 9, du fr.

Fraillaff, fendre C, **frailder an douar**, fendence de terre, Cb, v. *taol*. Du v. fr. *frailler*, briser, lui-même du b.-lat. *fragilare*.

Franc, franc, libéral; *franchys*, liberté, franchise, Cb; **franchat**, affranchir, Cc, p. *francheat*; *mab*, *merch francheat*, l. libertinus, -na, filz de *franchy*, fille de *franche*, ou *franche* nouvellement, *goas*, *goases francheat*, affranchi, -ie, Cb. — *Francees*, françois, v. i. *gall*, Cb, *France*, g. id., Cms, **francezaff**, l. franciso, franciser, soi avoir en manière de François, Cb.

Fraternel, g. id., Cb, v. *breuzr*, du fr.

Frau, chouette, C, *frao*, chouette, corneille, Maun.; corneille picotée de blanc, anciennement *fraff*, pl. -ed, Gr.; *fraò*, chouette ou choucas, Nom. 41, *graille*, 38; gall. *ffreu*, corneille, choucas; peut-être même origine que le fr. *freux*, *frayonne*?

Fregaff, l. *climagito*, lis. *clunagito*; **fregeréz ozech**, *fregeréz graguez*, Cb (subagitation). Cette forme *fregeréz* me fait penser que *fregaff* se prononçait *fréjaff*; car en moy.-bret. le *g* peut être dur ou doux devant *a*, mais il est toujours doux devant *e* non suivi de *u*. Je comparerais donc le mot du pet. Trég. *vréjañ*, jeter en répandant, disperser (par exemple des graines), d'où *a-vréj*, en répandant, en éclaboussant; *alo douar vréñj*, pommes de terre éparpillées. De **fret-ya-*; cf. moy.-bret. *fret* et fr. *frétiller*?

Fremail, g. id., Cms, -aill, Cc. — *Frenaesi*, frénésie, Cms, -nesi; -aff, Cc, -naisiaff, mettre hors du sens, **frenaisius**, frénétique, hors du sens, Cb, -nesius, Cc, **frenatiq**, id., Cb; *frensy* « rêverie, radotement », Nom. 256; pet. Trég. *fernezial*, rêvasser.

Frequentaff, fréquenter, **Frequentatiff**, g. id., Cb, v. *hastiff*.

Fry, nez, Cms, *fricuc bras*, qui a grand nez; *fricuc hyr*, qui a long nez, Cc; *vn fryec plat*, camus, Nom. 270.

Friant: *boet* —, viande délicieuse, Cc; **friandis** (manger) des friandises, Cb, v. *lichezr*; *dre friandys*, délicieusement, **friantaff**, «*delicier*», l. oblectare, Cb.

Fringal, gambader, Am., pet. Trég. *vringal*, du fr. *fringuer*, d'où *fringant*.

Fringinnaff, Cms, -ina, casser, Gr. — *Friroll*, frivole, Cms. — **Froezaff**, fructifier, Cb, *froiz* (plein de) fruit, v. *enguehentaff*; *fréhein*, *fréhiguein*, féconder, l'A., *Suppl.*

Froiset, broyé, Cms = fr. *froissé*. Je crois que le bret. mod. *freuz*, tumulte, dont le z reste en trégorois, répond à ce mot, et non au gall. *ffrawdd*, *Rev. celt.*, XI, 92. — **Froter** «*grateux*», Cb, v. *dibriff*.

FROUGUEIN, *friguein*, uriner, Chal. *ms*; *frouguein* l'A., etc. Cf. gall. *ffrwg*, violence.

Fructifiass, -ier, Cc, du fr.

Fubuen, moucheron, Cms, -nn, g. papillon, Cc; *subü*, sauterelle, l. locusta, Nom. 48.

Fulen tan, étincelle, Cms. Le fr. *fule* que donne le Ca doit être un bretonnisme. M. Stokes a tiré *fulem* du lat. *favilla*; je penserais plutôt à une méfathèse de **wolenn*, **uflenn* = gall. *ufelyn*, étincelle, cf. irl. *óibell*, *áibell* (*Rev. celt.*, IX, 233, 241); cf. moy.-br. *eluen*? Le P. Grégoire donne *élvenn*, *elyennenn*, *ulyennenn*, *fulenn*, bluette, D. Le Pelletier, *fulen*, *fulien*, étincelle, pl. *fulat*. M. de la Villemarqué m'a appris qu'en Cornouailles on appelle *fulen* d'un village la plus jolie fille de l'endroit.

Peut-être le rapport de *fulen* à **ulven* se retrouve-t-il entre *felu-mor*, goémon, Gr., algue, Nom. 79, et le lat. *ulva*. Le v. fr. *feulu de mer*, m., algue, God., serait d'origine bretonne, de même que *goémon*. Cf. *filit* «*sorte de goémon, ou algue longue comme une corde, et fort grasse*», Pel.; m., Trd.

Fulort, g. maisonnete, l. gurgulium, gurgucium; *buron ha* —, tout vng. — *Funnyen*, corde, Cms. — *Fur*, ez —, sagement, comp. ez *furoch*, sup. ez *furaff*, Cb. — *Furm*, forme, f. (*diou*, *peder*); *dre* —, conformément, — *botes*, forme de souliers, — *heus*; **furmeur**, formeur, **furmidiguez**, faicture, l. plasmatio, Cb. — **Fusil**, g. id., Cms. — *Fust*, bâton, Cc.

G

Gaffryc, petite chèvre, Cb.

GAFL, *gawl*, *gäül*, la séparation des cuisses, ou des branches, Pel.; *gaul*, fourchon (d'un arbre), Gr., pet. Trég. *gaol ar bis*, f., la peau entre les doigts; *gauli*, fourcher, se fourcher, parlant d'un arbre, Gr.; v. bret. *morgablou*, gl. aestuaria, Loth, *Rev. celt.*, XI, 210, 211; gall. *gafsl*, v. irl. *gabul*, cf. v. lat. *gabalus*, gibet, croix; voir *carrec*. Le van. *gavelodd* «fourche à deux brocs et à long manche», *gavelott* «harpon pour darder la baleine», l'A., vient du v. fr. *gavelot*; cf. Thurneysen, *Keltoroman.*, 63, 64.

Gag, *Cms*, sans explication, entre *gaitell* et *gale*; *gâk*, *gâg*, bègue, Gon.; **gagoïll**, g. baigne, Cb, *gagouil*, v. *courtes*, *gagouill*, Ce «mal parlant», *gagoïllh*, Gr., pet. tréc. *gragouyat*, grasseyer, van. *gague*, *gaguillautt*, bègue, *gaguillaudein*, grasseyer, l'A., *gadeliaudein*, *lanternein*, (il ne fait que) ravauder, Chal. *ms*.

Gaitell, *Cms*, sans expl., entre *gaffr* et *gag*; cf. bret. mod. *Gait*, Marguerite?

Galery, galerie, Cb, v. *ale*.

Gall, (un) français, Cb, *auj. id.*

Galloud, puissance, puissant; -*out*, pouvoir, -*oudus*, puissant, -*ussec* (sic), plus puissant, sup. -*ussaff*, Cb; **galôudec**, puissant, Ce, v. *bras*; *an pez a galler da lauaret*, ce qu'on peut dire, Cb, v. *comps*; *gualle*, il pouvait, Cathell, 6, *guellsomp*, nous pûmes, 7.

(*Gant*, avec, par), *guant*, Cathell, 5, *gantey*, avec Devy, N 835; *gant* (prier) pour, Nom. 199, cf. *Rev. celt.*, IX, 385.

GARAN, grue, oiseau, pl. *ed*, Gr., f., Gon.; *gran*, grue, machine, Pel., gall. *garan*, f. grue, oiseau, gaul. *tri-garanus*, grec *γέφανος* f. Ce mot peut être identique à *garan* «instrument à caver bois», C, *garan*, pl. *ou*, jabloire, *garen*, pl. *ou*, jable, rainure, Gr., f. Gon., cf. *garaner*, jabloir, Gon., *garommèrr*, id., *goarrennein*, jabler, l'A.

Garllantes, guirlande, -*et* (enguirlandé), *Cms*; **garlantesic**, petite guirlande, Cb.

Garmet, crier ou pleurer comme enfants; — *ouch goelaff*, en pleurant crier, cri en pleur, l. *ciulatus*; **garmeur**, crieur, Cb.

Garmn: *bede* —, P 267, lis. *bed e garmn* (être utile) jusqu'à son

charnier (i. e., jusqu'à sa mort)? *Garm* serait pour **carunn*, de *carnel*, **carner*, ossuaire. Voir *autel*, *goaz*, *manier*.

Garredonaff, guerredonner, *Cb*.

Garv, dur, *Cms*, *garuder*, rudesse (du fil, de la toile), *Cb*, v. *neudenn*.

Garzaf, accroître buissons, l. fructiflor; *garzus*, plein de buissons ou épines, *Cb*.

GARZOU, aiguillon, van. *garhëu*, Gr., -eu l'A., gall. et cornique *garthou*, vieux corn. *gerthi*. Ce mot paraît d'origine germanique : vieux haut-alem. *gartja*, *gerta*, auj. *gerte*, baguette; gothique *gazds*. La sifflante se montre peut-être dans *kast*, aiguillon d'abeille, *kastañ*, piquer, mots usités en petit Tréguier.

Gat, *gad*, lièvre; dim. *gadic*, *Cb*.

GAUNAC'H, vache qui ne porte plus de veaux, pl. *gaunéyen*, Gr.; *gâunc'h*, *gaunac'h*, *gounec'h* *gaunec'hen* « bête femelle qui est un an sans porter de fruit. . .; on le dit même d'une femme », Pel.; de **g(h)au-n-accā*, cf. grec *χαύναξ*, vain, orgueilleux, menteur, dérivé de *χαῦνος*, vain, frivole, vide, venant lui-même de *χαF*, racine à laquelle M. Stokes rapporte le bret.-moy. *gou*, *gaou*, mensonge. Le pluriel *gaunéyen* viendrait mieux d'une variante **gaunec*, voir *carrec*.

GAUSAN, mite, Pel., cornique *goudhan*, v. gall. pl. *goudonou*.

GAUET, *iauet*, joue, Nom. 19, *gauedat*, *iauedat*, soufflet, 24, pet. tréc. *jave*, gorge, poitrine, du lat. *gabata*, cf. moy.-br. *chot*, joue (et le fr. *jabot*?).

Generaltet, généralité, *Cb*, **generation**, génération, **genitif**, génitif, v. *enguehentaff*; **genticq**, gentilette, Am., v. *mistr*; *den gentill*, gentilhomme, *Cms*.

Genouefe, Geneviève, *Cms*. L'e français mi-muet devient assez souvent é en breton : *rube-rubene*, de but en blanc, (aller) de bonne foi (se dit en raillant), Gr., *rubé-rubené* (sent un peu le jargon), Gon., du fr. populaire *ribon-ribaine*, bon gré mal gré, *Dict. de l'Académie* de 1694 (cf. l'onguent *mïton-mïtaine*); *chantre*, morbleu, Trd, du fr. *diantre*, *ober fougué* (faire parade), Nom. 119, du fr. *fougue*, etc.; cf. *Rev. celt.*, VIII, 526; IX, 379. Je ne crois pas que *gogea*, railler, suppose un fr. **gogayer*, **gogoyer*, *Keltorum*. 101 : ce verbe dérive de *goge*, raillerie = v. fr. *gogue*, comme *fougea* de *fouge*, *chaseal* de *chase*, chasse, etc.; cf. *pavea*, paver, de *pave* = fr. *pavé*, Gr., *hunvréal*, de *hunvré*, rêve, etc.

Geoffret, Geoffroy, l. Godefridus, Cb. — **Geometrien**, g. id., Cc. — **Gerues**, Gervais, Cb. — **Getoer**, g. getton, l. nummus, Cb.

GEVER, genre, en tréc., selon Le Gon. et Trd.; de **gemer*, cf. γαμξρός, lat. *gener*, d'Arbois de Jubainville, *Et. grammat.* 113*, 33, 50.

Gigant, géant, Cb, v. *enquelezz*, pl. *et*, Cb; *gigant*, pl. *ed*, Gr. — **Gingambr**, Cb, Cc, g. gingibr, Cb; *gingebr*, g. gingebre, Cms.

Glan, laine, Cb (après *gin*, lis. *glin*); **glanec**, non tondue, v. *toussaff*; **glanennec**, qui a laine, Cb; cf. tréc. *glain* (pour *gloan*).

Glann, rive, C, *claign*, Pel.; de là *diglaigna*, déborder, et dans « le nouveau dictionnaire » *dic'hlagna*, inonder, *dic'hlag*, inondation, Pel.; *dillan*, regorgement, *dillanicin*, regorger, *linfat deur dilan*, « regas d'eau », Chal. ms. Il est probable que le cornouaillais *dishillan*, *dishillon* « le dernier flot de la mer montante », Pel. = **dizic'hlan*, « fin du débordement », de **dizic'hlania*, litt. « déborder ». Cf. *Rev. celt.*, XI, 352.

Glasardic, petit lézard, Cb; *glaser*, verdeur, Cms. Le *Nomenclator* donne : *glasard*, *ran glas* « croisset, verder », l. *rana viridis*, 47 (cf. *glazarded*, grenouilles, *Bomb. Kerne*, 40); et *lesard*, lézard, 51. Ce dernier vient du français; *glasard* peut être aussi le mot *lézard*, mais accommodé au breton *glas*, vert, et gris; *glazard*, verdâtre, et brun, cf. *Rev. celt.*, IV, 154. D. Le Pelletier nous apprend que *glasard*, lézard vert ou lézard gris, était aussi de son temps un nom appliqué à la grenouille. Le vannetais *gurlass*, lézard, l'A., *gurlaz*, Gr. Pel., s'éloigne encore plus du français; c'est proprement un synonyme de l'adjectif *glazard*, verdâtre, etc. = gall. *gorlas*, très bleu (cf. pet. Trég. *arc'hlaaz*, un peu vert, etc., *Rev. celt.*, IV, 147). Il faut sans doute joindre à ces noms d'animaux *glosard* « verdon, l. *curruca* » Nom. 39, *glosard*, pl. *ed* « fauvel », f. *glausardès*, fauvelte, Gr., *glôzard*, mâle de la fauvelte, f. ez, Gon., malgré le changement de voyelle (cf. *Rev. celt.*, III, 50).

Une autre altération plus étrange se montre dans le vannetais *blass-hoarhein* « rire du bout des dents, sourire »; *blass-oarh*, un sourire, l'A. = *glasc'hwerzin* « souris, ris forcé et feint », mot à mot « ris vert, ou pâle », Pel., gall. *glaschwerthin* « subridere », « to simper »; cf. *o c'hoarzin-glaz*, *Barz. Br.*, 239. Voir *baizic*, *glui-zyffiat*.

Glauff, pleuvoir, Cb, *glauuaff*, Cc; **glauéc**, pluvieux, **glauic**, petite pluie, Cb, *glauicq bihan* Nom. 221. Voir *glec'h*.

GLAWET, sing. *glaweden* « bouse de vache que les pauvres gens de la campagne préparent et font sécher au soleil pour faire du

feu, dans les cantons où le bois est rare», Pel., *glauoëd*, bouse pour brûler, Gr., *glaod*, *glaoued*, m. Gen., gall. *glaiad*, sing. *glaiaden*, id., Davies, *auj. gleiad*, f., *gleiaden*, cornique *gloas*, id.; irl. *glait*, tourbe? O'Donov.; cf. Loth, *Vocab. v.-br.*, s. v. *gletu*.

GLAWREN, *glaouren*, bave, pituite, salive, Pel., *glaourenn*, *glauour*, bave, glaire, Gr., *glawri*, baver, Pel., *glaouira*, *glaouiri*, Gr., gall. *glawer*, *glywer*, bave. Je doute que ce mot vienne de **vo* + *lib-*, lat. *libare*; la forme galloise devrait être, en ce cas, **gwlyfoer*. Il semble que le type gaulois ait été **glib-* (pour *glibh-*, cf. allem. *kleber*, gluten, gomme, etc., *kleben*, coller, être gluant, v. h.-all. *chliban*), ou **glim-* (cf. v. h.-a. *chleimen*, enduire, grec *γλαμάω*, être chassieux?). En tout cas, la racine serait la même que dans le grec *γλοιός*, le lat. *glus*, *gluten*, l'allem. *klei*; cf. moy.-br. *englenaff*, s'attacher?

Glazron, Grallon, Gw., v. *moez*, par métathèse de **Grazlon*; voir *paluhat*.

Gleb, mouillé, Cb, après *glud*; *glebder*, moiteur, v. *fluaff*; *glebour*, moisteté, Cb; *gluebor*; *gluybiaff*, mouiller, Cms, *glibiaff*, *glybyaff*, mouiller, Cb, *glibyadur*, moiteur, v. *deltaff*, *gluypiadur*, Cms; *glybyus*, g. embuz, l. imbutus, Cb; voir *glec'h*.

GLEC'H : *lacquât pis é glec'h*, ou *é gleac'h*, détremper des pois, *glec'hi* ou *gléac'hi pis*, id., Gr., pet. Trég. *gleiañ pis*, *lakat pis de c'hleiañ*; gall. *gwlych*, humidité, *gwlychu*, mouiller. De **vl-icc-*, cf. *gliz*, rosée, gall. *gwlyth* = **vl-ic-t-*; le rapport de *glec'h* à *gliz* rappelle celui de moy.-bret. *brech*, petite vérole, gall. *brych*, f. *brech*, tacheté, de diverses couleurs, v. irl. *brec*, à moy.-br. *briz*, gall. *brith*, v. irl. *mrecht*, id. La racine de *glec'h* et *gliz* se trouve encore : 1° dans *gleb*, *gloeb*, v. gall. *gulip*, v. irl. *stiuch*, humide = **vl-iq-us*, d'où lat. *liquere* (pour **cliquere*, cf. *suadere*, de **sua-dus*, *suavis*); pour le suffixe, comparez lat. *antiquos*, bret.-moy. *heuelep*, tel = **samaliqos*, de *hual*, *heuel*, semblable; 2° dans *glau*, pluie, gall. *gwlaw* = **vl-av-*. Cette racine *vl-* est le degré réduit de *vel*, variante de *ver*, d'où grec *ὄρον*, sanscrit *vári*, etc. (Stokes). Je doute que l'irl. *flesc* soit identique à *glec'h*, *gwlych*, du moins pour le suffixe.

Gleur, lueur; cf. *illur*, brillant, gall. *eglur*; v. br. *Glur*, *Drichglur* «à l'aspect brillant».

GLEURC'H, pl. o, galettoire, en Trég., Gr., *auj. id.*; de **gloerc'h* = **gou-lerc'h*, cf. gall. *gotwrch*, *gotyrchaid*, boîte? Voir *goulazenn*.

GLEW, *gleo*, en cornouaillais manche de charrue, Pel., gall. *llawlyw*, id., de *llaw*, main, et *glyw*, dirigeant.

Glin. *Oar e daoulin* (quelqu'un) à genoux, *Cb*, v. *querzet*; *dan nou* (et non non) *glynou* (plusieurs) à genoux, P 102.

Gliz, rosée (après *glud*, *gleb*), *Cb*, *gliz pe ghuz*, *Cms*; *gluizus*, plein de rosée, *Cb*. Voir *glec'h*.

Gloasadur, collision, *enem gloasaff* «entreblecer», *Cb*, v. *pristigaff*.

GLOËAU, *glouaihue*, *gleau*, *gloàn*, rare, van., *Rev. celt.*, VII, 314, *gloahue*, *B. er s.* 218, *glouaihuë*, *Voy. mist.*, 31, *gloaihuë*, 49, dim. *glouaihuiq*, assez rare, 127 = v. gall. *gloiu*, limpide, v. irl. *glé*, brillant, v. bret. *-gloeu*; *gloiatou*, gl. nitentia, gaul. *Glevum*, auj. *Glow-cestet*; grec *γλαυκός*, etc. On peut ajouter le bret. ar *gloévenn* (m.), ar *vloevenn* (f.), pl. *ou*, van. *gloüéüem*, ampoule, Gr., *gloaiüem*, pl. *eu* l'A., *gloüeuem*, pl. *gloüeuat*, pustule, Chal. *ms*.

Gloir, gloire, *Cms*. L'expression française «à la garde de Dieu» est devenue en breton «à la gloire de Dieu»: *da c'hloar Doue*, (tu vas) à la garde de Dieu, *Traj. Moyses*, 162, 173, *en gloar ar guir Doue*, (partons) à la garde du vrai Dieu, 228; *e gloar Doue*, (laisse-moi) à la garde de Dieu, E. Rolland, *Recueil de chansons populaires*, IV, 25, str. 15. (Le P. Grégoire donne *bézit eñ goard Doue*, Dieu vous garde.)

Glosaff, gloser, **gloseur**, g. *id*, **glosic**, petite glose, *Cb*.

Glouher (Le), n. pr. = «charbonnier», xv^e s., *Chrest. bret.*, 206. Léon. *ruz-glaou*, rouge comme du charbon; van. *gouaitt-gleu*, ensanglanté, l'A., *goaid-gleu*. *Voy. mist.*, 103, *goailét-gleu*, 109.

Gloutonj, gourmandise, *Cms*; **gloutoniaff**, l. crapulor, *Cb*.

Ghud, g. *gluz*; *dre* — conjointement, l. glutinanter, *Cb*.

Gluesquer, grenouille, *Cms*, entre *gloir* et *glorifiass* (il devait y avoir d'abord *gloer*, *gloesquer*); voir *guescle*.

Gluizyffat, *Cms*; *gluzifyat* (et non *-iat*) «annuelier», s. v. *bloaz*.

Gneuiñf, apparoir, G, *gneniñf*, *Cb*, *gueuiñf*, *Cms*.

Goa, g. desconfôrtement, l. ve interiectio, *Cb*.

Goabienn (petite anguille), *Cms*, *gab-*, l. hec gabio, gabionis, *Cb*, *gobien*, *Cc*.

Goacat, être mou; amollir; **goacyc** «un petit mol» (un peu mou), *Cb*.

(*Goachat*); *gouachat*, crier comme les petits enfants, *Nom.* 216.

Goalyza, P. 260, ne peut répondre au moderne *gaodisa*, se moquer (du fr. *gaudir*), surtout à cause de son *z*, cf. *Rev. celt.*, XI, 356. Je pense qu'il faut lire ce vers : *Den crez, goa deza dyouz a rez*, litt. « homme avare, malheur déjà à cause de ce que tu fais », avec une première rime intérieure de *crez* avec *dez(a)*. Voir *Dict. étym.*, v. *deia*.

Goagronenn, g. polocier, *Cms*, entre *goagrenn* et *goalchaff*; tréc. *grégoïnen*, prune sauvage, Gr., pet. Trég. *groegonen*, id., irl. *fraechán*, aïrelles, *fraech*, bruyère, de **vroicā* = grec ἐ(Ϝ)ρείκη. La forme *goagronenn* a subi une métathèse. Cf. *Rev. celt.*, VII, 315, 316.

Goalarn, *auel* —, *Cms*, *auel galern*, vent de galerne, l. septentrio, *Cc*, *auel gualern*, *Cb*; *goalorn*, *goalern*, nord-ouest, Gr. (*guïern*, *Ca*), *gwallarn*, vent de nord-ouest, Pel.; le même auteur donne aussi *GWALEZ* « le vent du nord, ou en général tout mauvais vent », qui paraît répondre au gall. *gogledd*, nord (de *guoet cledd*, bret. *cleiz*, gauche).

Goalchadur, souleté, l. *saturitas*, **goalchtet**, souleté, l. *satie-tas*, **goalchus**, soulable, l. *satiabilis*, *Cb*.

Goalchet, lavé, l. *lotus*; **goalchadur**, laeure, l. *lavatio*; *goalcheres*, lavandière, *Cb*, *golfez*, battoir, *Cb*, *Cc*, *goulchidigaez*, ablution, *Cms* (*guelchiff*. laver). Voir *guinhen*.

Goalen, verge, *Cb*, v. *guinyenn*; pl. *goalennier*, verges, v. *lestr*, *goualinner*, Nom. 96, voir *dispingneus*; **goalennec**, l. *vibicosus*, plein de verges; **goalennic**, petite verge, *Cb*; *göüalennat*, aune, Nom. 211.

Goallecat « despriser », l. *negligo*, *Cb*. Van. *a pe hoalle*, quand (cela) manque (et non « manquait »).

GOAM, *gouam*, (sans article), la femme, parlant d'une femme mariée, en terme de mépris ou de raillerie, Gr.; femme en général, dans l'argot (breton), Gr.; *gwamm*, Gon., Trd.; *gouam neuze eureuget*, la nouvelle mariée, Nom. 12, *gouam*, paillarda 327; *gwam*, pl. *gwammou*, *gwammet*, courtisane, femme débauchée, dim. *gwammig*, pl. *gwammouigou*, *Dict. de Coëtanlem*; = goth. *vamba*, uterus, cf. moyen h.-alle. *wempel*, v. gall. *gumbelauc*, *Rev. celt.*, II, 141; dans l'argot trégorois de La Roche *gwammel*, femme mariée, etc., *Rev. celt.*, VII, 44; de là le haut-breton *couamelle*, bavarde, *Rev. celt.*, IX, 370, 371; vendéen *goimelle*, femme dégingandée, *Mém. de la Soc. des antiquaires de l'Ouest*, XXXII, II, 151.

GOAN, faible, Gr., *gwân*, menu, délié, grêle, (tige de blé)

trop faible; vann. id., Pel.; cornouaillais *gwanec*, mou, souple, pliant, Pel.; gall. *gwan*, faible, délié.

Goanaff et *poignant*, tout vng, Ca, *poignat*, Cms; l'auteur pensait à « être poignant », ou à une variante de *poingnaff*, l. *pungere*. C'est sans doute le sens originaire de *goanaff*, châtier, tourmenter, *gwana*, presser, affliger, châtier, Pel.; au lieu du gall. *gwan*, faible, j'aurais dû comparer le gall. *gwanu*, piquer, percer.

Goap, *goab*, moquerie, dérision; *goapadur*, provocation, Cb; *goapaer*, moqueur, v. *richinaff*; *goapaus*, moqueur, *goapet*, moqué, Cb, *goapaet*, Cc.

Goarant, me en —, je l'affirme, je l'assure, B 559.

(*Goarec*), *gouarec an euff*, *gouarec an glao*, arc-en-ciel, Nom. 219.

Goarniset, garni, Cb, v. *taul*, *goarnison*, garnissance, l. munitio; *garnison*, g. id., l. munitorium, *goarnissadur*, garnissement, Cb.

Goas, f. *goases*, serve; *goasic*, petit serf; *goasoniez*, servitude, Cb (gall. *gwasanaeth*). Par suite de l'influence du pluriel double de *goas*, moy.-bret. *guysion*, van. *gùzion*, de *guys* = gaul. *vassi* + *-ion* = *-iones* (cf. gall. *mab*, fils, pl. *meib*, et *meibion*, bret. *mi-bien*), *gùiss* est devenu un singulier en vannetais; voir *degrez*. A cette forme se rattache *gùisiguiah*, servitude, vassalité, *gùiziguiah*, f. pl. *eu*, vasselage, hommage, l'A. (cf. *bugaleach*, enfance, plus usité que *bugeliach*; le second pluriel *bugaleou*, Gr., Trd., faisant parfois traiter *bugale*, enfants, comme un singulier).

Goascaff, *goäschaff*, *goschaff*, étreindre, Cb, *goastaff*, g. destrians, l. *districtus*, Cms, *goaschadur*, étreinte, Cb, *gouascadur ten*, jus épais, Nom. 278, cf. *goasqedenn*, coulis, Gr. *Gwaska* veut dire tousser, dans quelques cantons des Côtes-du-Nord. C'est, je crois, à cette racine qu'il faut rapporter le bret. *goasqadenn var an héaul*, *var al loar*, f. éclipse de soleil, de lune, Gr. (cf. *gwascaden*, défaillance, angoisse, Pel., *goasqadenn*, entorse, Gr.), plutôt qu'à *goasquet*, abri, proprement ombrage, qui donnerait une interprétation plus scientifique que populaire. Deux des synonymes donnés par le P. Grégoire se rattachent au même ordre d'idées : *mougadenn en héaul*, litt. « étouffement dans le soleil »; *fallaenn en héaul* (indisposition, défaillance). Quant à *tevalder var an héaul* = ténèbres, obscurité sur le soleil, c'est une description et non une explication du phénomène. Notons qu'en breton l'idée d'obscurité ne se montre jamais dans le mot *goasquet*, etc.; le v.-br. *guascotou* veut dire « ombrages frais », il glose *frigora* dans le passage de Virgile « umbras et frigora captant ».

(*Goasquet*, abri); v. br. *guascotou* et non *goa-*; voir *goascaff*; vann. *gouïasgedenn*, abri, Gr., *goasquedennein*, abriter, ombrager, *Voy. mist.*, 80, cf. 53.

Goastaff « degaster follement », *Cb*, v. *prodic*; *goastadur*, destruction, degastement, l. *consumptio*, *goaster*, gasteur, l. *depopulator*, *Cb*, *goasteur*, gasteur, dissipeur, *Cc*. — *Goasteller*, qui fait les gâteaux, *Cb*.

Goat, sang; *nep a car goadaff*, celui qui aime effusion de sang, *Cb*; *goadeguen*, boudin, v. *laez*. Pet. Trég. *godañ ra i dent*, en français du pays « ses dents saignent » = l'eau lui vient à la bouche, il en a grande envie.

Goaz pe goazoch, pire, plus mauvais; *an gozaff*, très mauvais, *Cb*; *goazhet bell*, quel cruel désastre, P 265, dans cette strophe :

1. Dre an dra man hanvet[,] goazhet bell[!]
Myl conscyancc so en brancel;
Goal soynngaff mervel ez fellont [;]
Eynn guenn ho em hastenn quentrat,
5. Hac a claf quen scaff han affuat,
Quen coz hac ho tat ne pathont.

J'ai ajouté trois signes de ponctuation; je suppose, de plus, qu'au vers 4, *Eynn* doit se lire *Y enn*. Je traduirais en conséquence :

1. Par cette chose que j'ai nommée (l'avarice), quel cruel désastre !
Des milliers d'âmes sont agitées;
Faute de penser à la mort, elles pèchent;
Eux (les avares) dans [des draps] blancs s'étendent bientôt
5. Et tombent malades, aussi faibles que la brebis;
Ils ne vivront pas si vieux que leur(s) père(s).

La cupidité est en effet désignée deux fois à la strophe 263 : dans *Pep dez creny*, lisez *crezny* « avarice », dont la première syllabe fournit ici une de ces rimes intérieures surabondantes que recherche l'auteur; et plus loin, dans *dre splet convetys* « par l'effet de la convoitise ». Pour cet emploi de *hanvet*, nommé, cf. *Sainte-Barbe*, str. 6, v. 1. Il paraît y avoir dans cette strophe que nous étudions une réminiscence de saint Luc, c. xii, v. 20.

La synérèse *Y enn* en une seule syllabe est conforme aux habitudes de la versification du moyen-breton, et en particulier du poème dont il s'agit (*Buhez mabden*); cf. *duy an*, str. 230, v. 2; *pa ez*, 231, v. 6; *so a*, 233, v. 3, en une syllabe; *a aznaffe*, 3 syll., 235, v. 4, etc.

Goazhet « combien mauvais », est identique au gall. *gwaethed*, *id.*, et « aussi mauvais »; il se rattache au comparatif irrégulier *goaz* « pire », comme *guelhet* « combien bon » à *guell* « meilleur ».

Le breton moyen ne présente ce suffixe exclamatif *-et* que dans un troisième mot, *cazret*, *caezret*, *caezrhet*, combien beau. Un autre indice du peu de vitalité qu'avait ce suffixe dans les dialectes du breton moyen qui nous ont laissé des documents en texte suivi, c'est que ces adjectifs viennent toujours immédiatement avant leur nom, qui est toujours monosyllabique, et qui toujours termine un vers; leur suffixe *-et* fournit donc la rime intérieure. C'est visiblement la cause qui faisait avoir recours à une forme tombant en désuétude.

Le contraste est frappant entre ces faits et ceux qui se passent en vannetais moderne. Ici le suffixe *-et* est parfaitement vivant: il s'ajoute à n'importe quel adjectif, et se prête à des formules variées. Ainsi voici des exemples du correspondant de *cazret*: *caërret ur mélodi*, quelle belle mélodie, *Guerzenneu eid ol er blai*, Vannes, 1864, p. 101; *o na caërret un nehuéted*, ô quelle belle nouvelle, 106; *cairéd unn dra*, quelle belle chose, *Dictionnaire de l'A.*, s. v. *que*; *o na caërret ur santimant*, oh! quel beau sentiment, *Buhé er sœnt*, Vannes, 1839, p. 21; cf. 126, etc. Voici d'autres exemples de ce suffixe, pris d'abord aux premières pages du même ouvrage: *o nac amiaplet*, *na caërret-é er vertu...*! Oh! que la vertu est aimable, qu'elle est belle! 20; *eurusset ur stad*, quel état heureux, 132; *na brasset léhuiné en dès*, quelle grande joie il a, 105; *o nac agréaplet e vehé de Zoué ur satisfaction èl-cé*, oh! qu'une pareille satisfaction serait agréable à Dieu, 96; *o na doucet-é merhuel én ilis*, oh! qu'il est doux de mourir à l'église, 134; *avantajusset*, *necessærret*, 34, *amiaplet*, combien aimable, 20; *decrietet*, combien décrié, 82; *calettet*, combien dur, 60; *bihannet*, combien petit, 132, et adverbialement: *bihannet e comprenamb-ni*, que nous comprenons peu, 108, etc.; *lourtæt é hamb-ni hum drompét*, que nous nous sommes lourdement trompés, *Voy. mist.* 118; *quirræt é coustét teign*, qu'il m'a coûté cher, 125; *caërret*, combien beau, 7, 8, 106; *peurræt*, combien pauvre, 8; *na brassæt ur folleah*, quelle grande folie, 72; *malheurussæt tud*, quelles malheureuses gens, 85; *marveillussæt*, combien merveilleux, 83; *doucæt*, combien doux, 11; *cummunæt*, combien commun, 3; *scannæt è er yàu a the lezèn*, que le joug de ta loi est doux, 74; *o miseraplæt ur guær*, oh! quelle ville misérable, 127; *terriplæt ur hombat*, quel combat terrible, 71; *horriplæt*, 64; *tristæd ur circonstance*, 22; *hùéquæt*, combien doux, agréable, 80; *truhequæt*, combien misérable, 42; *bihanniquæt è*, qu'il est petit (le nombre), 31, du diminutif *bihannic*; *caeret é*, qu'il est beau, *soted é*, qu'il est sot, *Chal. ms.*, v. *que*, *sodet é v. sot*, *terriblet é ur jotad* «c'est là un vilain soufflet», v. *soufflet*; *falléd ul livre hani*, le mauvais livre que celui . . . l'A., s. v. *casuiste*; *na bràhuet ha coant é-ous* «que tu es belle et que tu es agréable», *Celtic hexapla*, VII, 6; etc.

On ne peut cependant pas affirmer que l'emploi du suffixe exclamatif *-et* en moyen-breton soit nécessairement un archaïsme ou une imitation du vannetais. Car le dialecte de Tréguier s'en sert quelquefois : on lit *euveret eur c'halei*, quel calice amer, *Devocion d'ar galon sacr a Jesus*, p. 93; voir *euver, bet nary*. Le Brigant, qui ne savait que le trécorois, cite cette terminaison *-ed*, dans ses *Éléments de la langue des Celtes*, 1779, p. 25, et en donne pour exemple *néapled* (de *néabl*, qu'on peut filer).

Une des façons de rendre ces exclamations consiste à mettre l'adjectif au superlatif (en *-a*); aussi s'est-il produit en trécorois, du mélange des deux terminaisons *-a* et *-et*, une forme intermédiaire *-at, -ad*, qui n'a que cet emploi : *ho carat eur mirac*, oh! quel beau miracle, ms. du mystère de saint Devy; cf. *Rev. celt.*, IV, 145. Une chansonnette populaire bien connue à Pléhédél et commençant par *Pasepie karo* (passe-pied carré) contient ce vers : *kaerañt e më dén*, que mon homme est beau! On prononce aussi *kaeret e*.

Je suppose que c'est par suite d'une analyse instinctive de *-ad* en *-a + d' = da*, préposition, que se sont produites des expressions exclamatives comme *kaera da ur mirakl*, copie du ms. cité plus haut, faite par M. Luzel, vers 1705 (*o kaera ur mirakl*, v. 1634), *orrupta da un den*, quel homme horrible, v. 1253; cf. en dehors du superlatif, *meur da galon a gra diez*, que de cœurs elle met en peine! G. B. I., I, 496; *pebeuz da estlam*, quel effroi! 60, 66. On dit en petit Tréguier *gwasad è tom* et *gwaset è tom*, il fait terriblement chaud! *Gwaset* est exactement notre *goazhet*.

L'e de la terminaison exclamative *-et* reste intact à Sarzeau, au lieu d'y devenir **iet*, *Rev. celt.*, III, 235; je n'ai pas trouvé d'exemple de ce suffixe dans le dialecte de Batz, où il serait peut-être **eit*.

La terminaison *-et* est traitée en vannetais comme les autres suffixes de comparaison *-oh, -an*, et comme la terminaison verbale *-at*, c'est-à-dire qu'elle fait ordinairement doubler la consonne finale, si c'est *l, n, r, s, t*, changer *-bl* en *-pl*, etc. : *bihan*, petit; *bihannoh*, plus petit; *bihannan*, le plus petit; *bihannet*, combien petit; *bihannat*, devenir ou rendre petit, ou plus petit, etc. C'est l'effet d'un *h* qui s'est développé avant ces suffixes, et qui provient sans doute de l'accent dont ils ont été anciennement frappés¹. Cet *h* est souvent écrit en moyen-breton. En gallois, les consonnes finales se changent de faible en forte, devant la terminaison *-ed* = moy.-bret. *-(h)et*, vann. *-et*. Cette circonstance

¹ C'est l'explication de M. Rhys; d'après une conjecture de M. Thurneysen, les superlatifs comme vieux cornique *hinham*, bret. moy. *henaff*, le plus vieux, viendraient, non de **(sen)-amos*, mais de **(sen)-isamos*.

permet de reconnaître notre suffixe (*h*)*et* dans la forme trécoroise *bennaket* «quelconque» (G. B. I., I, 530, 542, etc.) de *bennak*, *pennac*, *id.*; toute combinaison avec un suffixe *-et* eût donné **bennaget*, cf. *eguet*.

Th. Aufrecht a, en 1856, identifié le suffixe gallois *-et*, *-ed*, qui marque soit l'égalité, soit l'exclamation, avec la terminaison sanscrite *-vat*, qui exprime l'idée de similitude ou de ressemblance (communication à la *Philological Society* de Londres, citée par le Rev. Th. Rowland, *A grammar of the welsh language*, 3^e édit., Bala, 1865, p. 42). Mais on attendrait plutôt, en ce cas, **-guet*, **-wed*.

Ch. de Gaulle a signalé, en 1867, l'identité du suffixe gallois *-ed* et suffixe vannetais *-et* (*Société d'émulation des Côtes-du-Nord. Congrès celtique international tenu à Saint-Brieuc en octobre 1867. Séances. — Mémoires*, Saint-Brieuc, 1868, p. 256).

M. Rhys a proposé de voir dans cette terminaison galloise *-(h)ed* le correspondant du comparatif d'égalité irlandais *-iúther ocus*, *-iúther fri*, où *-ther* n'est autre que le suffixe celtique **-ó-teros* = grec *-ό-τερος* : ainsi le gallois *teced* «aussi beau» viendrait de **teg-hédr*, comme *brawd* «frère» de **brawd* (*Lectures on welsh philology*, 2^e édit., Londres, 1879, p. 231, 232).

M. Loth a traité du suffixe vannetais et gallois *-et* dans les *Mémoires de la Société de linguistique de Paris*, t. V, 1882, p. 26, cf. *Rev. celt.*, XI, 206, 207; il l'identifie avec celui du vieux gallois *pimphet*, cinquième, etc.; *caërret* «combien beau» serait proprement un superlatif.

L'étymologie de M. Rhys, qui a été appuyée par M. Stokes, *The neo-celtic verb substantive*, p. 27, me paraît plus satisfaisante au point de vue de l'histoire des sens. De l'idée du comparatif de supériorité on peut aisément passer à celui d'égalité, et de là à des formules exclamatives. Ainsi nous disons en français : «Pierre est *plus grand* que Paul» = «Paul n'est pas *si grand* que Pierre»; cf. «Pierre est *si grand*!» «Pierre est grand *comme* Paul»; cf. «*Comme* Pierre est grand!»

De même, en breton, *ken* peut, avec l'adjectif au positif, exprimer aussi bien le comparatif d'égalité que le superlatif d'exclamation. En allemand, *wie* rend à la fois ces deux idées et de plus il s'emploie, dans le style familier, après un comparatif de supériorité, etc.

Mais au point de vue phonétique, il y a quelque difficulté à tirer le gallois *teced* «aussi grand» de **teg-hédr*. Car, si cette chute de *r* peut se justifier par les mots gallois *brawd* «frère», *arar* «charrue», elle ne se comprend pas si facilement en breton, où l'on a *breuzr*, *auj. breur*, vann. *brer*, et *arazr*, *auj. arar*, *aler*; on

attendrait donc en cette dernière langue *cazrhezr, *caërrer «combien beau», de *cadról'ros, et non pas *cazret*, *caezrhet*, *caërrer*.

Je crois que *cazret*, *caezrhet*, vient de *cadrhéter, par suppression de la dernière syllabe *-er*, comme le bret. moy. et mod. *proff*, offrande, offrir, vient de *profer, lat. *proféro*. Voir *autel*, *Kirin*, *manier*.

D'un autre côté, la première voyelle de l'irlandais *-ither*, seule restée dans le gallois *-ed* et le breton *-het*, s'explique-t-elle suffisamment par un *ō*? Cela est douteux. Il semblerait plus naturel de partir de *-iteros, dont l'*i* pouvait s'appuyer : 1° sur des thèmes en *i*, cf. v. irl. *méit*, grandeur = **manti*, *mēitither*, plus grand = **mantiteros*; 2° sur l'autre suffixe du comparatif, v. irl. *-iu*, plus tard *-i*; le rapport des synonymes irlandais *lériu* et *léritir*, plus zélé, de *léir*, rappellerait celui des mots grecs comme *ἀμείνων* et *ἀμεινώτερος*, etc.

Le sens premier de *goazhet* = **vact-éter-* a donc été «pire» = bret.-moy. et mod. *goaz* «pire».

Puis on a dit **quen goazhet*, littéralement «aussi pire», au lieu de *quen drouc* «aussi mauvais», en réunissant l'expression des deux comparatifs, d'égalité et de supériorité; **quen goazhet* est absolument analogue au breton moderne *ken goaz* «aussi mauvais» et «si mauvais, tellement mauvais», littéralement «si pire»: *gen goas gouli* «plaie si terrible (que. . .)», Ricou, *Fables*, p. 117; comparez encore bret. mod. *kerkeñt*, aussitôt, litt. «aussi plus tôt», et *kelliez*, aussi nombreux, litt. «aussi plus nombreux»; v. gall. *morliaus*, gl. *quam multos!* litt. «beaucoup plus nombreux».

Enfin *goazhet* a pris, à lui seul, le sens de **quen goazhet* «si mauvais! combien mauvais!» Le même phénomène se montre clairement dans le bret. moy. *couls*, *couloux*, auj. *kouls* «aussi bien, aussi bon», qui vient du synonyme *kerkouls*¹. En français familier on dit également «gros que ça» pour «aussi gros que cela».

Goazennic, petite veine, **goazennus**, plein de veines, Cb; *goazredenn*, ruisseau, l. *riuulus*, Cb, *gouzredenn*, petite eau, l. undula, v. *dour*; *goazz* «ruisseau», Cms; *goacdour*, l. *scatebra*, *scaturigo*, entre *goacol* et *goadaff*, lis. *goaczdour?* *Goazenn an deiz*, aube du jour, Cb, Cc, v. *mintin*, *goazenn an-héaul*, rayon de soleil, Gr. «A Sarzeau, on dit *goareden*, *goareten*» (ruisseau), Chal. ms.; van. *goah*, pl. *goahégui*, f. marécage, l'A. Voir *Chrestom. bret.*, 206.

¹ Ce mot signifie littéralement «æquali cursu»; d'autres composés de ce genre, avec un nom, sont *keit* «aussi longuement» et «aussi long», moy.-bret. *quehit*, gall. *cyhyd*; *kement* «aussi grandement, autant» et «aussi grand», moy.-br. *quement*, gall. *cymmaint*.

Godell, panetière, Cb, v. *bara*; *godel*, pochette, Nom. 119, *auj.* poche, f.; *gôd*, *côd*, le sein, l'intérieur des habits sur la poitrine, Pel., gall. *cod* f. sac; cf. angl. *cod*.

Goel, fête; cf. *gouliat*, ébat, Maun., *gouliat*, *gweliat*, *gwiliat* «danse sur une nouvelle aire», Pel.; vann. *gouliadeenn*, feu de joie, l'A., pl. *gouliadænnou* (feux d'artifice), s. v. *artificier*; v. corniq. *guilat*, joyeux.

Goeladur *bugale* «pleurement d'enfants», Cb, v. *garm*; *goelann*, g. canias, l. *ulula*, Cms; **goelus**, plorable, plein de deuil, l. *plorabilis*, *luctuosus*, Cb; *goeluan*, *goluan*, pleurs, Cc; **goeluanus**, pleurable, plein de lamentation, Cb.

Goestl, gaiges, ostaiges, l. *obses*, Cb, *goesta*, Cms; *goestloyer*, l. *stipendarius*, Cb.

Goez guinyenn, vigne sauvage, Cb; *gouez* (olivier) sauvage, Cb.

Goezren, maladie des yeux, Cms.

Goezuaff, matir, flétrir, Cc.

Goff, *go bihan*, petit feuure, Cb, pl. *gueueing* «mareschaux», Nom. 229, *guefn*, à la table, gall. *gofaint*; **gouelic**, petite forge, Cb.

Goyunez, vœu, pour **gwo-iunez*; cf. gall. *eidduned*, vœu, v. br. *edeiunetic* gl. desideratrix, *Eidiunet* n. pr.; *Adiune* . . ., inscr. de Gr.-Bret., etc., *Rev. celt.*, XI, 352, 353.

Golchedenn march, g. pannel. Cc; *golchet poent* (courte-pointe), Cms, Ca (et non *golchet poente*).

Golo, couvrir, couverture (de lit), Cb; — *apep tu*, de toute part couvert, v. *treiff*, *goloet* couvert, v. *toem*; **goloadur**, couvrement, l. *operimentum*, Cb (*gueleiff*, couvrir).

Golou, lumière. *Dez mat* — bien le bonjour, B, N; cf. *bemdez-c'houlou*, tous les jours que Dieu fait (luire), *Kanaouennou santel*, 1842, p. 195. *Preff geuleuyat*, ver luisant, Cb, *gue-*, Cc; *gueleuif*, briller, Ca, v. *glou*.

Goluann, passereau, Ca, *golvan*, dim. **goluanic**, Cb; *-van*, *-ven*, id., pl. *guelvin*, Gr., pl. pet. Trég. *golveni*; v. br. *golbinoc*, gl. *rostratam*; v. gall. *gilbin*, gl. *acumine*; corniq. *gueluin*, irl. *gulban*, *gulpan*, bec.

Gonn, truie, B 593. Le *Dictionnaire du vieux langage françois*, de Lacombe, Paris, 1766, porte «*Gone* ou *Gore*, truie»; cf. «*Gone*, s. f. *Gonée*, adj. f., femme mal vêtue, méprisable; personne mise sans goût», en patois du Jura, *Mémoires de la Société royale des Antiquaires de France*, t. VI, Paris, 1824, p. 158; *gogno*,

truie, dans la Creuse, fribourgeois *goûna*, E. Rolland, *Faune pop.*, V, 216; *gonelle*, c'est une injure, *goïnon* et *goignon*, cochon, Borel, 506; van. *gonne*, charogne, l'A., cf. *gown*, Shakespeare, *Henri V*, acte III, sc. III.

Gopra, *goprass*, louer, souldoyer, l. *stipendio*; *gopraer*, souldoyer, l. *stipendarius*, Cb, -*eur*, Cc; *gopryc*, petit loyer; *goprou*, loyers, Cb.

(*Gor*, furoncle), *gorus*, plein de clous, Cb; *yar goreres*, *pehiny a ve è gorr*, poule qui couve, Nom. 39. Voir *guyridic*.

Goret. La phrase citée par D. Le Pelletier est ainsi chez le P. Maunoir, *Dict. fr.-bret.*, s. v. *mais* : *ne hallân goret an drase*, je n'en puis mais.

Gorgaff dour dom, gourte deau profonde, l. *gurges*, *tis*, Cb du fr. *gorge*; voir *finesaff*.

(*Gortos*), *gourtos*, attendre, Cb, dans les *gor-*; *gourtosediguez*, « attente désirée », Cb.

(*Gou*), *gouyadyc*, petit menteur, Cb.

Gouaffhat, hiverner, l. *hiberno*; *gouaffyc*, petit hiver; *gouâffus*, g. moyson dyuer, l. *hoc hibernum*, *ni*, Cb (ce mot ne peut pourtant être qu'un adjectif, voir *guerchus*); *gouauaff*, hiverner, Nom. 190; *gouaffuec* (fruits) d'hiver, 66.

Goudese, après ce, Cb.

Goudoer, petit lit, Cms, après *gobr*. Cf. mod. *goudor*, abri, et gall. *y' nghodo*, à couvert.

Gouel lestr, voile de navire, C.

GOUEN, race (de chiens, etc.), Nom. 30, *goïen*, 321; race, *a oïen mat*, de bonne race, Chal. *ms*, *a-c'houen eo deza*, il tient de race, Perrot, *Manuel, livre de l'élève*, p. 74, etc., v. bret. *coguenou*, gl. indegena, irl. *fine*, auquel on a comparé le v. h.-allem. *wini*, ami. Cf. *Rev. celt.*, VIII, 504; XI, 353.

Gouher, riuulus, Cb, v. *riuyer*; *goïer*, *ur hoïer*, pl. *gouerieu*, *goereu*, ruisseau, Chal. *ms*, etc., gall. *gofer*, de **vo-ber-* = *ὑποφύε-ρομαι*, cf. *Rev. celt.*, VII, 312.

Gouhez, bru, femme de frère, l. *glos*, Cc.

Gouhinaff, engayner, l. *vagino*; *gouhiner*, gaynier, l. *vagina-rius*, Cb.

GOULAR, fade, insipide, et en léon. amer, Pel., *auj. id.*; peut-être un doublet de *clouar*, tiède, pour **glouar* = grec *χλιαρός*, ou

bien un correspondant du gall. **golar* « un peu doux », de *gwo-* et *llar*.

Goulazenn, latte, C; van. *goulahénn*, l'A., *glouahenn*, Gr., de **vo-slatt-*; cf. van. *gloestr'*, *ur gloestr'*, un vase, Chal. ms, s. v. *cloistre*, = *glustr*, *Boquet-lis Vannes*, 1852, p. 3, pl. *glustreu*, B. er s. 90; *glouistr guiguen*, batterie de cuisine, Chal. ms, de **goulestr*, et v. br. *gufor*, petit four, etc. Voir *gleurc'h*.

Goulemn (recherche), Cb, v. *encerg*; *goultemn*, demander, v. *an-clinaff*; *goulenner*, demandeur, requéreur, v. *mennat*, *pidiff*; *goulennic*, petite demande; *goulennidiguez*, indagation, Cb.

Goulfenn, l. *Golinus*, Cms, Ca, Cb; *Goulchen* (ap. *goulenn*), g. Gouin, l. *Golinus*, *proprium nomen*, Cc; voir *Chrest. br.*, 210.

Gouli, plaie, Cms, *gouliaff*, *-lyaff*, blesser, Cc, *goulier* (qui blesse), *goulyic*, petite plaie, *goulius*, plein de plaies, Cb.

Goulo, vide, Cb (dans les *gol-*), vague, v. *treiff*; *-et*, vidé, inf. *goullonder*, Cb, *golloenter*, Cms; *goullous*, épuisable, vidable, Cb, v. *puncaff*. Pet. Trég. *eur c'hamet goulou*, un pas dans le vide, un faux-pas, et fig. une bévue; *eur veach c'houlou*, un voyage inutile. Pour la formation de *goulo*, cf. tréc. *dillo*, actif, diligent, Trd., Moal, proprement « expeditus », moy.-br. *dilloet*, *dilloet*, délié, inf. *dilloenter* (gall. *gollwng* et *dylhwng*, lâcher). Ces mots armoricains ont *ll* venant de *hl*, *sl*, comme en grec ἄ-λληκ-τος.

Goultremn (fanon de taureau), Cms. La variante *goultemn* est sans doute plus ancienne; pour l'addition de l'r, cf. léon. *beul-trin* = fr. *bulletin* (E. Rolland, *Recueil de chansons populaires*, IV, 25, str. 13), etc. Il faut séparer ce mot du vannetais *colette*, fanon (de bœuf) l'A., qui vient du fr. *collet*; peut-être *goultemn* a-t-il signifié d'abord « touffe de poils », et vient-il de **guolt*, chevelure, gall. *gwaltt*, irl. *folt*, d'où v. br. *guoliat*, gl. *comata*.

Goumon, goémon, Ca, Cb, Cc; c'est une manière d'herbe qui tient aux rochers à la mer, Cc; v. irl. *fiamuin*.

Goun, gond, après *goum*, Cms, Cc; *gon*, même place, Ca, Cb.

Gounj, fils de neveu ou de nièce, l. *pronepos*, Cms, entre *goun* et *gounidigaez*; *gourny*; *an trede* — le tiers neveu, l. *abnepos*, *filius pronepos*, Cb; *gourny*, Ca (et non *gourmy*; même place). L'auteur primitif pensait à un mot *gou-ni* = petit-neveu, qui a été remplacé par *gour-ni*, proprement « grand neveu » (cf. l'angl.) : *gourniz*, Pel. id., van. *gourny*, Gr.

Gounit, gagner, gain; *-idec*, lucratif, gagnant, l. *lucrosus*; gagnieux, — *en douar*, cultivateur de terre, Cb; *-euc dan douar*; *gounidiguez*, cultiveure faite en terre Cc, — *an douar*, Cb. Van. *me ounias*

ar nehi d'em gortoz, je lui persuadai de m'attendre, j'obtins d'elle qu'elle m'attendît, *Voy. mist.*, 57.

Goupener, oreiller, *sah goupener*, souille d'oreiller, Chal. *ms.* (c'est ainsi qu'il faut lire, *Rev. celt.*, VI, 389), de **goubenez*, gall. *gobennydd*; v. corniq. *gubennid* = **vo-penn-io*.

Gour, cordon, dans un aveu de 1502 étudié par M. de la Villemarqué, *Bulletin archéologique de l'association bretonne*, 1858, p. 215 (voir *essou*); *gôr*, m., cordon, même corde qui sert à en faire une plus grosse; corde de paille dont on fait les ruches, et certaines corbeilles, Pel.

Gourchemen, *gourchemennaff*, commander, **gourchemennabl**, commandable, **gourchemenner**, commandeur, f. *-ez*, commanderesse, l. *imperatrix*; **gourchemennidiguez**, indiction, annunciation, l. *inditio*, *iussio*; **gourchemennus**, commendatif, l. *commendaticius*; *gourchement*, commandement, *Cms*, v. *empalazr*, *Cb*, v. *dec*; e *c'houre'hemen*, (recevez) ses compliments, *Traj. Jacob*, 88.

Gourd, roide, *Cc*.

Gourdrous, menace, pl. ou *Cb*, *gourdrousou*, *Cc*.

Gourem, ourlet, bordure, Pel., Gall. *gwrym*.

Gouren, lutte, *Cb*.

Gourfauterecat, abonder = *gour* + **pauter* pour **paut-der*, multitude, nom tiré de l'adj. *paout* et = léon. *paoder*, *paodder*, m. *Gen.*; + *-ecat*, cf. moy. br. *bresel-ecat*, guerroyer, *heuelebecat*, ressembler, *testenecat*, témoigner, *compaignunecat*, accompagner, *dereadecat*, convenir, *autronecat*, dominer, de **autroni* = gall. *athroni*, philosophie, d'où *athroniaeth*, id., f., moy. br. *autroniez*, seigneurie (voir *autrov*). Le suffixe *-ecat* s'est formé de la soudure des deux terminaisons *-ec* (d'adj.) et *-at* (de verbe); cf. *trugar* et *trugarec*, miséricordieux, *trugarecat*, avoir pitié.

Gourfenn, une fin, *Cms*.

Gourfoulet, cahoté, meurtri, B 474; van. *gourfouleñ*, chiffonner, Gr., *guerfouleñ*, Gr., *-ein* l'A., *groufoulein*, id., fouler, Chal. *ms.*, du v. fr. *gourfouler*, *gourfoler*, frapper, battre; cf. Du Cange, s. v. *affolare* 2. Le mot existe encore en haut breton : M. A. Leroux explique *gourfoulé* par « meurtri, ou plutôt durci par un frottement prolongé ».

Gourhedaff, étendre les bras, *Cb*, *Cc*.

Gourheet, *Cms*, l. *luniosus*, *Cb* (ladre), participe de *gourheu*, devenir ladre, Gr.

Gourhiziadur, hennissement, Cb, -zyat, hennir, Cms.

Gouris, ceinture, ceignement, Cb, pl. ou Nom. 312.

Gourlañ, mousse de eau, l. *muscus*, Cms, après *gourn*; *gourleù*, Cb.

Gourmandis, gourmandise, Cb, v. *gloutony*.

Gourre, au-dessus, l. *hec superficies*; *pinaculum*, sommet; *an — a vn heom*, l. *cinus*, *ni*, la sommette du heaume; *oar* — Cb; *gourrenn*, lever, Cms, *gouren*, p. *gourroet*, Cb. M. Stokes a lu un *g* au-dessus du lat. *extollit*, *The breton glosses at Orleans*, 2^e éd., p. 52; c'est peut-être l'initiale de ce mot, cf. *gurre* (et non *gorre*), gl. *fulciuntur*. *Oar gourre*, dessus, par-dessus, Cb, v. *lacat*, *oar ourre*, v. *bezaff*, Cc, v. *treiff*; *gourenni*, lever (ma tête), *Traj. Moyses*, 236, *goureomp*, élevons (nos voix), 237.

GOURRENN, f. sourcil Trd., *gouren* Gr., pl. ou, de *gour-* et **grenn*, anc. gall. *grann*, cil, paupière, v. irl. *grend*, barbe, moustache, v. fr. *grenon*, etc. (*Keltoromanisches*, 64).

Goursez, tard, Cc.

GOURVENN, envie, haine, rancune; regard fier; *gourvennus*, envieux; *gourventus*, dédaigneux, Pel., gall. *gorfyn*, *gorfynt* m. envie irl. *formad* m., id., composé analogue au grec *ὑπερμενής*, insolent.

Gouruez, gésir; *gouruez*, couché, Cc, l. *cubitus*, *a*, *um*, Cb (adj. tiré par apocope du part. *gouruezet*, voir *ac'hubi*, *couyorm*); **gouruezus**, gisant, Cb; van. *gouruéein* et, par une double métathèse, *him gouiuerein* « se vautrer », Chal. ms.

Gousifyat, épieu, C, dans les *gous-*; mieux écrit avec un *z*, *gouzifyad* par le P. Grég. (plur. -ou et *gouzifydy*, ib.); dérivé de **gouzif*, gall. moy. *gudif*, auj. *gwyddif*, serpe, tréc. *gwif*, f. pl. *o*, fourche à deux doigts, à pied long, *Rev. celt.*, VII, 311, 312. Malgré l'*m* du v. bret. *guedom*, gl. *bidubio*, et du v. corn. *uiddim*, gl. *lignismus*, il est impossible de séparer ces mots de l'irl. *fidba*, gl. *falcastrum*, et celui-ci du bas latin *vidobium*, *δίκε[λ]λα*, Gloss. abb. Floriacensis, chez Vulcanius, *Thesaurus utriusque lingue*, col. 270. Un texte que cite Ducange porte : « illud... ferramentum vocant rustici *bidubium*, quod a quibusdam *falcastrum* vocatur, quod in falcis similitudine curvum sit ». M. Thurneysen a reconnu dans *vidu-bi(-on)* un composé gaulois signifiant « ce qui coupe le bois ». De là le fr. *vouge*, etc.; W. Meyer, *Gram. des l. romanes*, p. 45 de la Trad.

Goustilleur, g. id., Cb. — *Gouuarnn*, Cc, v. *leuyaff*, *gouuarnn*,

gouverner, *Cms*, *Cc*, -*arn*, *Cb*, -*aff*. avoir gouvernement, présidence, l. *presideo*, *Cb*, p. *gouuarñnet*, *Cms*, -*arnet*, *Cc*; **gouernadur an lestr** «gouvernance de nef», **gouernal**, gouvernail, *Cb*, *gouernal*, *Cc*, -*nement*, g. id., **gouverneur**, g. id., *Cb*, *gouverneur an lestr*, gouverneur de nef, *Cc*, v. *reuffyat*, *gouverner*, *Cb*, *gouuarner*, *C*, v. *rector*.

Gouzaff, dre — l. *passibiler*, -*ffuet*, souffert, **gouzaffus**, patient, l. *passibilis*, paisibles, souffrables, -*zyffyat*, patient, souffrant, *Cb*, -*ifyat*, *Cms*.

GOUZAVI, -*avi*, avertir, admonester, *Maun.*; *gouzaw*, *gouzawi*, *gozäoi*, avertir, donner avis, signifier, susciter, *gouzaver*, avertisseur, *Pel.*; *gouzaoui*, avertir, mot expliqué dans la Préface des *Kanaouennou santel*, Saint-Brieuc, 1842, p. iv, et employé p. 107, dans la *guerz de Kathel gollet* : . . . *gouzaouet d'ober* (Marie-Madeleine m'a) avertie de faire (une bonne confession). Cf. v. br. *guoteguis*, gl. *conpiscuit*. L'idée d'«admonester» a dû venir de celle de «réprimer» (cf. franç. *réprimande*); voir *distavaff*. Il y a deux façons d'expliquer le *z* de *gouzawi*, qui devrait être **goudawi* :

1° Un *t* primitif entre voyelles aboutit parfois à *z* doux, en breton moderne et même en breton moyen (*Rev. celt.*, V, 126); non seulement dans les mots latins comme *couzoing*, coings, du lat. *cotoneus*, *mezer*, drap, du lat. *materia* (cf. polonais *materya*, étoffe), mais aussi dans des mots celtiques : *guinuizic*, bienheureux = **vindo-bitu-icos* (voir *guenn*);

2° Il peut y avoir eu une confusion entre les deux préfixes *gou-* et *gour-*, dont le second aspire quelquefois l'initiale suivante; alors *gouzawi* serait pour **gour-thaw-i*, cf. gall. *gorthaw*, taciturnité, patience, comme en bret. moy. *goufen* «une fin» vient de *gourfen*; voir *gounj*, *gourdrous*. En petit Tréguier, on prononce *gourlosk* et *goulosk* (it *gourlosket*), blé charbonné, cf. *gour-lesqi*, participe *gour-losqet*, charbonner, brûler un peu, *Gr.*; gall. *gorslogi* et *golsogi*.

Gouziblaff, l. *grundo*, *grundas*; **gouzi-blenn**, gouttière de maison, l. *hoc bricium*, *cü*. Idem *hec grunda*, *de*, *Cms* (entre *gouzaff* et *gouzouc*). Peut-être le *z* vient-il d'une erreur graphique pour *r* : cf. *gourib*, bord du toit qui dépasse le mur, *Dict. ms.* de M. de Coëtanlem, *gourip*, f., alaise ou alèze, planche ajoutée, *Dict. de du Rusquec*, de *gou-* et *ribl*, rebord d'une muraille, *Gr.*?

Gouzoguec (Le), n. pr. = «qui a un grand cou», xv^e s., *Chrest. br.*, 207; *gouzouguec*, goîtreux, qui a un grand gosier, *Nom.* 271.

Gouzout, savoir, *gouziizyec*, *gouui-*, savant, *Cb*, *gouizyec*, v. *fur*, *gouiziec*, v. *nobl*; *gouizjeguez*, *gouizjeguez*, science, *Cb*, *gouui-*

zeguez Cathell, 7. *Tra na gouffet da lauaret*, ce qu'on ne peut dire, *Cb*, v. *ezreuell*, cf. s. v. *coulm*; *tra na gouffet chenchaff*, non muable, *Cb*.

Gouzroucquet, baigner, *gouzrôcqueder*, baigneur, *Cms*, *gouzronquederes*, baigneresse, *Cb*, *gouzronquadur*, bain, l. *balneum*, *Cc*, *gouzrou lech*, id., *Cb*.

Goz, taupe, v. br. *guod*, *Rev. celt.*, XI, 90; van. *go*, ur *huän*, pl. *goet*, *Chal. ms*.

Gozroff, traire, *Cc*, v. *quelorn*.

Grace, *nep a goar* — *an mat so great dezaff*, celui qui sait gré du bien qu'on lui fait, *Cb*, v. *greabl*; pl. *-acou*, *Cms*, *-azcou*, *Cc*; *dre gracieustet*, gracieusement, *Cb*. — *Graffaz rodellec*, brouette, *graf-fraztreus*, civière, *Cms*, *grauaz*, *Cc*, *Cb*, v. *doen*; cf. *Rev. celt.*, VII, 309. A Trévère *grañvajek*, à Lannion *gravazellek*, (marcher) en écartant les jambes.

Graguillat (l. garrire) *Cb*, v. *jangler*.

Gramelian, grammairien, *Cms*. — *Grapou* des grappes, *Cb*, v. *diegraff*; du français.

Grat, *a — mat*, de bon gré, *Cb*. — *Grauell*, *graviel*, gravelle, maladie . . ., *Cms*, *graeueux*, g. id., l. *arenosus*, *Cb*. — *Grazal*, g. grec, un livre à chanter, l. *gradale*, *graduale*, *Cb*. — *Gre*, haraz de grosses bestes, *Cms*. — *Gref*, *nebut* — vng pou grief; — *a son* grief sonnent, l. *grauissonus*; *greuaff*, être grief, *Cb*, *greffaff*, *Cc*; *greuntez*, grièveté, l. *gravitas*; *grefuidiguez*, l. *gravedo*, pesanteur ou grief; *traezou greuus* (celui qui dit) grièves choses, *Cb*.

Grenaden, «pommier de grenade», *Cb*, *guezenn grenat*, id., *Cc*; *aul grenadem*, grenade, pomme grenade, *Cb*, *Cc*, *ruz euel aul grenaden*, rouge comme une grenade, *Cb*, *beurag a aulou grenades*, «beuvrage de pommes grenades», v. *sistr*.

Gret, J 117 b et Nl 119 semble avoir signifié proprement «chaleur, ardeur», comme *grues*, *gres*, mais avoir une tout autre origine : cf. van. *grétt*, m. ardeur, vivacité, l'A. (*crétt*, v. *courage*, *ardemment*; *Sup.* v. *servement*; *cret*, v. *courageusement*), *grèd*, zèle, *B. e. s.*, XIV, 1, etc., *gredus*, zélé, 27; irl. *grád*, amour; même racine que l'angl. *greedy*, passionné?

Greun, grains, *Cb*, *berm geran*, *Cms*; *greunnic*, petit grain, *Cb*, *greunyer*, grannyer, l. *granarium*, *Cms*; *grynol*, *Gw.*, *Pel.*, v. *eus*, *gryñol*, *Gw.*, v. *grignol*; *grignol*, grenier, van. *grannyel*, *Gr.*, *grignol*, *grignel*, coffre à mettre le blé, *Pel.*; petit Trég. *gre-gnel*, grenier; *grimmol*, *gringnel*, *Nom.* 129, pl. ar *grignelou*, *Traj.*

Jacob, 7. *Greun* est sans doute celtique; *greunyer* est français, au moins de terminaison; *gryñol* est français, sauf que la finale *-ol* peut être latine.

Greun, l. *grunitus*; *eurchat pe greunaff* «grunir», *Cb*, *greunna*, grogner, parlant des pourceaux, *Gr.*, du lat. *grumire*. Cf. *groüin en ouch*, groin de porc, *Nom.* 28, *grouing*, menton, 19, *pet.* Trég. *groñch*, menton, dans l'argot trécorois de La Roche *grun*.

Gre*z*, temps, J 129, voir *Dict. étym.*, s. v. *serz*; cf. van. *é-gré Moïse*, du temps de Moïse l'A., *é gré er Bayannétt*, du temps des païens, v. *olympiade*; *é gré er roué Herod*, *Aviel revé S' Maheu troeit*. . . *dré Christoll Terrien*, Londres, 1857 (chap. 11, vers. 1); *e ouë groeit en dra se en amser*, *é grat er feu Roué* «cela se faisoit sous le Roi defunt», *Chal. ms.*, v. *sous*. D'après ce que nous avons vu au mot *entresea*, il est possible que *é grat* vienne de **en grez at*.

Griffoun, griffon, *Cms*.

Grigonzat an dent, grincer des dents, *G*, *grigouñc* «crisement», l. stridor, *Nom.* 214 (mal écrit *cugouñc an dent*, grincement de dents, 214); *grigouñc*, cartilage, tendrillon, 14; *grigouñz*, cartilage, *Gr.*, *grigouñc*, pomme sauvage, petite pomme âcre, *Pel.* *o c'hrigouñc va esqern*, à grignoter mes os, *Traj. Moyses*, 212. Je crois que ces mots viennent du fr. *gringotter*, fredonner, peut-être avec influence du sens de *grignoter*. Pour la terminaison de *grigonzat* = **gringot-yat*, on peut comparer *pigoçzal*, van. *pigoçzat*, *Gr.* = fr. *picoter*. Sur la métathèse de la nasale, voir *ansavet*; le P. Grégoire donne *grigonzat et grignozat*, grincer. Enfin le rapport des idées «fredonner» et «mâchonner» est assez naturel; cf. Brizeux, *Histoires poétiques*, l. IV (*Un vieux ménétrier*) :

Toujours comme une fleur qu'on roule entre les dents
Il avait à la bouche un air des anciens temps.

Grissill, grêle, *Cms*, *grisillaff*, grêler, *grisillus*, plein de grêle, *Cb*.

Griz : *mar tremen en griz e lizer*, P 269. Voici, je crois, le sens du passage : «L'homme doit examiner soigneusement le fardeau du péché (i. e. ses péchés graves), bien et sans retard; [il doit examiner] s'il suit rigoureusement sa religion (littéralement : s'il passe sévèrement sa lettre)»; voir *lyzer*. L'expression impropre *tremen* a été amenée par la recherche d'une seconde rime intérieure, avec *en griz*; cf. *Préf.*, 11. *Griz* rimant ici en *iz*, ne peut être le mot *gris*, gris, *Gr.* *En griz* est plutôt l'adverbe de l'adj. *criz*, cru, cruel; cf. gall. *yn gri*, crûment, rudement, de *cri*. Voir en 6.

Groachell, amas (de bois), *Cms*, *Cb*, *grachell* (et non *-el*), *Cc*; *grachell pe bern fouën*, tas de foin, Nom. 84.

(*Groaet*, fait), *gruet*, *Cms*, v. *bezaff*; *grouet*, v. *diuinaff*; *groat*, *Cb*, v. *encerg*, *diuinaff*; *great*, *Cb*, v. *quaez*, *turgenn*; *maz grear*, où l'on fait, v. *venim*; *groer*, v. *bleut*; *pa gra auel*, quand il fait du vent, v. *son*; *groabl*, faisable, *Cb*.

GROH, grotte, antre, van. m., Gr., f. l'A., *B. er s.* 23; pl. *-eu*, *-ieu*, dim. *-ig*, l'A., *grohigueu*, petites grottes, *Voy. mist.*, 66; de **groth*, du b.-lat. *grupta*.

Grouanec, pierreux, *Cb*, v. *men*; *grouanenn*, petite pierre, v. *pry*, pl. *bernn groan*, *Cb*, *grouan*, *Cc*; *grouan*, du sablon, Nom. 140; **grouanenic**, *-yc*, petite arène, *Cb*; *grouuanus*, sablonneux, *Cms*.

Gruec, femme, *greuc*, *Cb*, v. *morzet*; *ozech gruec*, *Cms*, *Cc*; *bron grec*, *Cms*, dim. **grueguic**, *Cb*, tréc. *grwegik*.

Grues, sein, poitrine, prob. identique à *groës*, f. chaleur, Gr., van. *groëss*. ardeur du feu, l'A.; gall. *gwres*, même racine que *gor*. Voir *gret*. Je rapporterais encore à cette rac. le van. *gress'*, prompt, diligent, Chal. *ms.*, à Pontivy vite, activement, différent de *groëss*, âpre, ardent, l'A.; cf. gall. *gres*, chaud, irl. *gresaim*, exciter (*Stokes, Remarks*, 40).

GRULLU, blé noirci intérieurement, en basse Cornouaille, Pel., voir *dyscurlu*; cf. argot français, *grelu*, m. blé, F. Michel, *Études sur l'argot*, 1856, *grenu*, blé, *grenue*, farine, *grenuche*, avoine, *Le jargon de l'argot*, nouv. édit., Épinal, p. 15 et L. Rigaud, *Dict. d'argot mod.*, 1881.

Gruyabl, *gruiabl*, cousable; *gruiat*, coudre, *Cb*.

Gruyzaff, *Cms*; *-ziaff*, *Cb*, enraciner; *-zyenn*, racine, *Cms*, *-zienn*, *Cc*, *grizyenn*, *Cb*, v. *quess*, *magadurez*; **gruizyennus**, plein de racines, *Cb*; *gruizennus*, *Cc*.

Gueabl, bon à testre, l. *textilis*; *guiat*, ouvrage de tisserand. *guiader*, tisserand, *Cb*, *guiadeur*, *Cc*, v. *caruan*; **guiaderez**, tresse, l. *textura*, *Cb*.

Gueder, épieur, guetteur; *guedou*, aguets, l. *insidiæ*; **guedus**, insidieux; *guît*, v. i. *guedaff*. *Cb*.

Gueffret, *auel* — vent de midi, l. *auster*, *Cms*, *Cb*, *auel gueffret*, *Cc*; *guevret*, *guevred*, sud-est, Gr.

Guel, regard, l. *visus*, *Cb*; *guellet*, voir, v. *queulusq*; vu que, puisque, Cathell 9; *guelloch*, lis. *guelsoch*, vous vîtes, B 452*.

Gueldas, Guidas, l. *Gildasius*, Cms; *Gueltas*, Cc; *Goe-* (dans les *Gue-*), *Guydas*, Cb.

Gueliuout, couche, gésine, Cb; grec *e guiliuout a bugale*, l. *puerpera*, v. *map*; *gwilloudi*, accoucher une femme, *Traj. Moyses*, 160.

GUELL, bai, Gr., *ghell*, Pel., gall. *gell*, brun, v. irl. *gel*, blanc, cf. *Andagelli* (gén.), inscr. de Gr.-Bretagne; voir Loth, *Chrestom. bret.*, 42, 98, 132; Stokes, *Remarks on the celt. add.*, p. 18.

Guell ve guenef, j'aimerais mieux, Cc; *guellveguenef*, Cb; *guel*, meilleur, Cc, *gwel eu dym*, il vaut mieux pour nous, Jér., v. *di-benni*; *guelhat*, faire meilleur, Cb, v. *mat*.

Guelouenn, sangsue, Cms.

Guen, faux visage, l. *larua*, Cms, entre *guelouenn* et *guen*, joue; *guen pe diguiset*, faux visaige, Cb; *gué pe diguiset*, Cc (même place).

Guen, joue; *guenoucam* (bouche torte); *guenouec*, gouliart, Cms; *-ouecc*, coillart, Cc; **GUENOUE**, goillart, l. *buccatus*; **GUENOUC**, petite bouche, Cb, *guenouff*, bouche, v. *huerz*, cf. pet. Trég. *généon*.

GUENANENNIC, petite abeille, Cb.

Guenell, enfanter; *deliuret a poan* — délivrée d'enfantement, Cb; *gueuell*, Cms (dans les *guen-*), *ez ganet*, il fut enfanté, Nl 25; **GUYNIDIGUEZ**, naissance, Cb, *guinidiguez*, v. *magadurez*; (déesse de l') enfantement, v. *loar*; *guiniualez*, id., Cb (4 fois), Cc (2 fois); *guiniualez*, Cms.

GUENEU «manque de ce à quoi on étoit habitué» (van.) l'A., avec un proverbe contenant ce mot; cf. v. irl. *gánn*, *gand*, rare, chétif, qui est en petite quantité (et v. gall. *gennec*, gouffre?). Pour le suffixe, cf. *guéleu* m., entrevue pour conclure un mariage, l'A.

Guenhaenn, verrue, Cb, *guenhoenn*, Cms; **GUENHAENNUS**, plein de verrues, l. *verrucosus*, Cb.

Guenn, *per unicum sillabam* [i. e. *gen* par *g* dur, et non *güen* avec diphtongue], cognet pour fendre bois, Cb.

Guenn en lagat, le blanc de l'œil; *guennvy*, blanc d'œuf, Cc, *guenn vy*, Cb; *guender*, blancheur, Cms, Cb; *guenngolo*, septembre, Cb, Cc; *guennuedic*, bienheureux, Cc; *guenuidigaez*, félicité, Cms, Cb; *vguent guennec*, vingt sous, Cb, v. *franc*, *guenneuc* Cc, *guennec*, Nom. 208; *guennerez an mogueryou* «blanchissure de parois», 137.

Le mot *guennuedic*, *guennuidic*, *guinuidic*, semble être pour

**guenededic* = gall. *gwynfydedig* (*grwynydedic*, *Ystoria Charles*, éd. Rhys, p. 5), béni (cf. moy.-br. *binidiguez*, bénédiction, pour **bendigüdigez*, voir *binizien*). Dans la locution *guennvet ... an mam*, heureux la mère, J 174 (différente de *guenn bet ... an heny*, heureux celui, M 58), *guennvet* est un adjectif apocopé du participe régulier **guenedet* = gall. *gwynfydedig*; cf. tréc. *dañ*, *dañvet*, apprivoisé, = v. gall. *dometic*; voir *ac'hubi*, *couyorm*. Les expressions comme *guenn e bet*, heureux est son sort, J 236, se retrouvent en cornique et en gallois; cf. les noms celtiques de Grande-Bretagne, *Dagobitus* (*Bitudaga* à Bordeaux) et *Vendesetli*, *Vennisetli*, où sont employés comme équivalents les mots *bitus*, monde (= bret. *bet*) et *sëllon*, âge, vie (bret. *hoazl*); *vindos*, blanc (bret. *guenn*) et *dagos*, bon (bret. *da*).

Le bret. moy. *guenngoloff*, *guenngolo*, septembre, = **vindocalamos*, « paille blanche », est devenu en vannetais *guënhole*, Gr., *güen golo*, *güen olo*, septembre, Chal. ms, et *guenol*, septembre, *gunol*, automne : *er gunol ma*, « cest' automne », *ibid.*, v. *automne*, *proposer*. Cette chute bien constatée de la voyelle finale en vannetais peut servir à confirmer l'explication de *énéh*, certes, par le cornique *benytha*, *venytha* (voir *bet nary*).

Une autre variante du même mot se montre, je crois, dans le nom du prétendu prophète *Gwinglaff*, *Gwingláf*, Pel. v. *orzail*, *gnou*, *bagat*; = **guin-galaff*, en cornique *gwengala*, *gwyngala* (*Merriasek*). Cf. le nom de *Kalanhedre*, Cartul. de Redon, 2 = « calendes d'octobre » (Loth). L'*w* doit être ici une innovation orthographique de D. Le Pelletier, on employait bien plutôt *u* au xv^e siècle, époque du ms. et de l'auteur même (Pel., v. *gnou*). Le P. Grégoire écrit Guinclan, Guinclan, et en bret. *Guñcqlan*, *Dict.*, p. xv, 481, ce qui représente la prononciation du xviii^e siècle (le personnage était encore « très fameux . . . parmi les Bretons », p. xv). Après avoir attribué à ce poète la date 240 après J.-C., dans son *Dict.*, le P. Grégoire déclare, *Gram.*, p. xvi, que c'est une erreur « très-grossière en matière de Chronologie » et qu'il faut lire 450; mais il y a là probablement une faute d'impression pour 1450, chiffre donné pour le ms. par D. Taillandier, dans la Préface du dict. de Pelletier.

Le vannetais *güen-hoarh*, m. sourire, *Voy. mist.*, 49, *güen hoarh*, *Burhudeu en Intron-Varia é Lourdes*, Vannes, 1873, p. 6, 9, 12, 16, contient peut-être, au lieu du mot *guenn*, blanc, un correspondant du gall. *gwên*, sourire, cf. *Chrestom.* 140.

Guenneli, hirondelle, *Cms*, *Cb*, *Cc*, *guennily*, *guimmily*, Nom. 40.

Guentaff an net, éventer le blé, *Cms*, *guentaff*, purger blé, *Cb*, v. *croezr*; *guentat* p. -*tet*; *guentabl pe santus*, odorable, *Cb*.

Guentl, la goutte, *C*; *gue*, *Cms*, v. *banhe*. La première syllabe

du pluriel de ce mot rime en *ec* dans *gruec oar guentlou*, P 180; cf. tréc. *war oenklo*, G. B. I., I, 382, 384, 388, *war-oenklo*, Trd; pet. Trég. *war winklo*. *Guentl*, douleur de l'enfantement, N 894 (et non *quentl*, faute d'impression, *Rev. celt.*, VIII, 408).

Guenuer, janvier, Cb.

Guer, mot, dim. *gueric*, Cb.

Guerbl, caple, l. *glans*, Cb (bubon). Le P. Maunoir donne en français *verbre* (*Dict. françois et breton armorique*, p. 123), qu'il traduit en breton par *goagren*. C'est probablement un mot gallo emprunté au bret. de Léon *vn verbl*, Nom. 263; voir *mynhuiguen*.

Guerchus, l. *virginosus*, a, um, lieu plein de vierges, Cb; *ca-fout guerchtet merch*, corrompre pucelle, Cc, v. *luxur*.

Guerelouann, l'étoile du matin, Cb, Cc (*guelelouenn*); *an vere-laouen*, l'aube du jour, l. *aurora*, Nom. 227.

Guerm, aune, Cc, — *lestr*, mât, Cms, Cc; *guernec*, aunaie, Cc; *guernenn*, aune, Cms.

Guers da ober cousquet an bugale, chanson qu'on chante aux enfans pour leur faire dormir; *guers great oar an maru*; *guersou hacr*, des chansons vilaines, *guersou*, des vers, Cb, v. *quaez*; **guersyc**, petit vers, Cb.

Le mot *guers* se trouve aussi dans *gwers-gwentl*, *ur vers-ventl*, colique subite et violente, tranchées aiguës, mais de peu de durée, Pel.; *ar verz mañ*, van. *er uerh-mañ*, de longtemps, Gr. v. *long*, *er-huèrh-ma*, id., l'A., *er c'huers ma*, il y a quelque temps, Chal., *ms*, v. *renouer*; *er huers man*, d'ici à longtemps, *chetu aüeit guers amser*, *aüeit er huers man*, en voilà pour longtemps, v. *temps*; *güer so*, il y a longtemps, v. *trotter*, *n'endes quet güerso*, il n'y a pas longtemps, v. *temps*; *a uerço*, depuis longtemps, *Voy. mist.*, 28, 102, etc.; *a huërço vras*, depuis bien longtemps, *Guerzennou*, 1864, p. 24; à Saint-Mayeux *eur uerz amzer zou*; gall. *gwers*, f., espace de temps, cf. *Rev. celt.*, VI, 390.

Le mot *so*, il est, il y a, étant très souvent ajouté à *guers*, a fini par faire corps avec lui; et, perdant conscience de la composition de *guerso*, on y a ajouté encore une fois le même verbe *so*: *quer güerso so*, depuis si longtemps, Chal. *ms*, v. *temps*, *güerso so*, depuis longtemps, v. *servir*, *guerso so*, v. *trolle*, *guersosou*, v. *recherche*, *güerço zou*, *Voy. mist.*, 92, *guerço zou*, l'A.

On peut comparer cette répétition à celle de la préposition *en* dans le vannetais *én ingorto*, dans l'espoir, en attendant, *Voy. mist.* 19, cf. *ingorto*, id., 25, = *en gortoz*; et dans le trécorois *en em*, 'n em, dans mon, *en es*, 'n es, dans ton ('n es kalon, dans ton cœur, G. B. I., I, 432) = léon. et moy.-bret. *em*, *ez* (*e-m*, *e-z*),

cf. *Rev. celt.*, III, 239; en espagnol *con tigo*, avec toi, = **cum tecum*, etc.

Autres exemples de formations pléonastiques usitées en petit Tréguier: *egile-all*, l'autre, m., = *egile*; *ibén-all*, l'autre, f., = *ibén*; *ar reo*, ceux, *ar re-mao*, ceux-ci, *ar reo-ze*, *ar re-zeo*, *ar re-zao*, *ar re-nezao*, ceux-là, = *ar re*, *ar re-ma*, *ar re-ze*, *ar ré-nes*; *kininterves*, cousine, = léon. *kiniteru*, moy.-bret. *quinteru*. En *generalamant* (tous) sans exception, Moys. 252, est un mélange des deux expressions françaises « en général » et « généralement ».

Gueruell, appeler; *galu* (action d'appeler), Cb; *galuer*, on nomme, v. *ruz*.

Guerz ha pers, vert et bleu, Jér.; *liou guerz*, *pe euel ouz an guerz* « couleur de verre, ou semblable à verre », Nom. 123 (*guerz C*).

Guerzabl, vendable, Cb, *guerzeur*, vendeur, Cb, v. *holen*, f. *guerzeres*, v. *perenn*; *guerz*, il vend, v. *coulourdenn*.

Guerzider, fuseiller; **guerzidic**, petit fuseau; *ober guerzidiff*, faire fuseaux, Cb; *guërzidy*, van. *guërhedy*, Gr.

Guescle, v. i. *gluesque*, Cc.

Guespet, guêpes, Cms; *guespetaër*, guêpier, oiseau, Nom. 40.

Gueusic, petite lèvres, Cb; *gueusic*, qui a de grosses lèvres, Cms.

Gueutaff, herber, Cb, v. *lousouenn*.

Gueuell, tenailles, Cms.

Guez, *a — e —*, fois à fois, l. *vicissim*, Cb; *a neil —*, tour à tour; *guezarall*, autrefois, Cms, *guez arall*, Cb; *nebut a —*, guère, l. *raro*, Cb, v. *tanau*; pl. *á vizyou*, tantôt, parfois, Nom. 214, *aviziou*, D 112.

GUEZEL: *bugalé guezel*, enfants nouveau-nés ou tout jeunes, D 100; *gwezell*, en Cornouailles enfant abandonné, qui ne peut s'aider en rien, *buguell gwezell*, enfant tout petit, tendre et faible, et en Léon *gwezell*, enfant tout nouveau-né, Pel., d'où *divzell* ou *divzell*, prendre soin d'un tel enfant et l'allaiter pendant que sa mère est en couches, Pel. De **gou-ezel*, cf. gall. *eiddil*, mince, tendre, faible? M. Fick a comparé *eiddil* au lat. *petilus*, ce qui souffre difficulté, à cause du *dd*. Peut-être la racine est-elle la même que dans le lat. *edo*, *edulis* (avec le sens de *exesus*, cf. gall. *ysiant*, consommation).

Guezennic, petit arbre; *lech guezus*, lieu où croissent arbres, Cb.

Gueznn, fort à rompre, *Cms*.

GUYC, bourg, en léon. « toujours joint au nom de la paroisse », Gr., du lat. *vicus*; v. br. *guic*, *Chrestom. br.*, 134, cf. 210.

Guichaff, esquiver; item *vito*, ... *euito*, *Cb*, entre *guimelet* (qui devait être **gûbelet*, cf. *gûbelète* f., foret, l'A.) et *guichet* (*guinchaff*, *Cms*, *Cc*). Cf. v. fr. *guanchir*.

GUÏC'HAT, piailler comme les poussins, Gr., *lez da wic'h*, cesse ta plainte, se dit aux petits enfants, *Dict. de Coëtanlem*; gall. *gwichio*, crier, *gwich*, f. cri.

Guichet, guichet, *Cms*, *Cb*; *grach an guichedou*, sage-femme, Nom. 13, *grac'h an guichedou*, (burlesquement), Gr., v. fr. la femme aux guichets.

Guydal (piailler), n'est pas le même que *guïc'hat* (et non *guïchat*), voir ce mot; c'est plutôt l'ancienne forme de *gueida*, *gueiza*, gazouiller, parlant des oiseaux, Gr., *geiza*, *geida* Gon. (gall. *gythu*, murmurer?)

Guidoroch, le dernier cochon, *Cb*; *guidoroc'h*, id., ar *güdor*, le culot, Gr.

Guilhelmm, Guillaume, *Guillemmet*, *Cms*.

GUÏM, regain, van. Gr., *guim*, Chal. *ms.*; *er blein ag er guim*, le haut des herbes, *Apparition* 12; *ur ümèn*, une prairie, un herbage, *Voy. mist.* 89; = ital. *guaine*, v. fr. *gain* (d'où regain); origine germanique (*Diez, Étym. Wörterb.*, 4^e édit., 176).

Guyn, *guin*, vin; **guinic**, petit vin; *vn guin bihan quemesquet*, un petit vin mêlé, *Cb*; *guynou*, vins, Jér. v. *fin*, *guin ardent* « eau-de-vie, eau ardente », Nom. 63; *guinienn*, vigne, *Cms*; *lech a goez guiny*, lieu à vignes sauvages, l. *vitaligo*, *ginis*; *an guiny* (lier) les vignes, *Cb*, *guini*, v. *plantaff*, *guyni*, v. *squegiass*; **guinus**, plein de vins, *Cb*, *guynus*, *Cc*; *um üneitt* (tonneau) enviné, aviné, l'A., *Sup.*

Guingnal a nou lagat, guigner des yeux, *Cms*, — *an noulagat*; *guingnaff guant an penn*, guingner de la teste, l. *conquinsisco*; **guingnadur**, signe fait de l'œil, *Cb*.

Guinhen al's *guelhyen*, v. i. *breinder*, *Cb*; *guelyenn*, l. *hec tonsa*, se, *Cms*, entre *Gueldas* et *guelouenn*; *guëllyen*, *guëllyen-moc'h*, van. *goulion*, lavure, Gr., *guelyen*, Nom. 34; gall. *golchion* (cf. *guelchiff*, laver). *Guinhen* est donc différent de *güignen*, aubier, Gr. C'est probablement une variante de *guelhyen*, d'où *guelyenn*, d'où *gweillemn* (par l mouillé, prononciation du petit Tréguier), puis **guegnenn* (par gn mouillé), *guignen* (*guinhen*).

Guinhezr, veneur, C, *guinaër*, *guinezr* Nom. 317, du lat. *venator*, voir *Chrest. br.*, 210. C'est une corruption de ce mot que D. Le Pelletier donne ainsi : « *Gounhers*, chasseur. Je ne l'ai trouvé que dans un seul dictionnaire assez ancien. »

Guypat, petit-lait, Cms.

Guir. *Fur en* —, savant en droit, Cb.

Guyridic, sensible, qui sent, J. 111, auj. id., même rac. que *güiri*, *gori*, couvrir, Gr., *guiriff*, mûrir (en parl. d'un abcès) Nom. 275, voir *gor*.

Guisquadeur, vêtement, Cms; *guiscamant*, Cb, v. *lost*, *guisquament*, v. *beth*.

Guifher, écureuil, Cb; *guifher*, Cc; *guicher*, Cms, après *guyat*; *guicher*, Nom. 34; *gwiber*, quelques-uns prononcent *gwic'her*, Pel.

Gurionnez, vérité, Cms, dans les *gui-*.

Gwec, *gweg*, vesce, Coëtanlem, v. *benç*, id. en trécorois; gall. *grwyg*, du l. *vicium*.

THE LIBRARY OF THE

JUN 4 - 1937

(A suivre.) UNIVERSITY OF ILLINOIS

É. ERNAULT.

440.5
50
v.7³

MÉMOIRES

DE LA

SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE

DE PARIS

TOME SEPTIÈME

3^e FASCICULE

THE LIBRARY OF THE
JUN 4 - 1937
UNIVERSITY OF ILLINOIS



PARIS

ÉMILE BOUILLON, LIBRAIRE-ÉDITEUR

67, RUE RICHELIEU, 67

1891

TABLE DES MATIÈRES

DU TROISIÈME FASCICULE

	Pages.
M DE ROCHEMONTEIX. La prononciation moderne du copte dans la haute Egypte	245
F. Geo. MÖHL. Slave <i>blato</i> « marais »	276
H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE. Déclinaison des pronoms personnels en vieil irlandais.	277
H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE. De quelques termes du droit public et du droit privé qui sont communs au celtique et au germanique	286
Marcel SCHWOB. Le jargon des Coquillars en 1455 (suite)	296
Michel BRÉAL. Sur la prononciation de la lettre <i>F</i> dans les langues italiques.	321
Michel BRÉAL. A propos de l'inscription de Lemnos.	323
Michel BRÉAL. Varia. 1. <i>Silenta. Fluentum. Cruentus.</i> 2. <i>Umbratilis exercitatio.</i> 3. <i>Serus.</i> 4. Une trace des formes à augment en latin. 5. Anciens infinitifs latins changés en participes	324
Raoul DE LA GRASSERIE. Des recherches récentes de la linguistique relatives aux langues de l'Extrême-Orient, principalement d'après les travaux de M. Terrien de Lacouperie	328
F. Geo. MÖHL. Notes slaves. 1. Slavon <i>jestivsto</i> « nature » ; <i>istū</i> « véritable ». 2. Serbe <i>romizga</i> , bulgare <i>rami</i> « il bruite »	355
E. ERNAULT. Glossaire moyen-breton (suite — lettres <i>H. I. J. K. L.</i>)	359

EN VENTE A LA MÊME LIBRAIRIE

ÉTUDES ROMANES

DÉDIÉES A GASTON PARIS POUR LE 25^e ANNIVERSAIRE DE SON DOCTORAT ÈS LETTRES,
PAR SES ÉLÈVES FRANÇAIS ET SES ÉLÈVES ÉTRANGERS DES PAYS DE LANGUE FRANÇAISE

Un fort volume grand in-8. Prix. 20 fr.

BÉDIER (J.) : Le fabliau de Richeut. — BELJAME (A.) : La prononciation du nom de Jean Law, le financier. — BONNARDOT (F.) : Trois textes en patois de Metz : Charte des Châviers, la Grosse Erwaraye, une Fiauve récréative. — CONSTANS (L.) : Notes pour servir au classement des manuscrits du Roman de Troie. — CORNU (J.) : Études sur le poème du Cid. — COURAYE DU PARC (J.) : Chants populaires de la Basse-Normandie recueillis par l'auteur. — FLACH (J.) : Le compagnonnage dans les chansons de geste. — GILLIÉRON (J.) : Remarques sur la vitalité phonétique des patois. — GRAND (D.) : Proclamation d'un héraut en dialecte montpelliérain (1336). — HAVET (L.) : L'S latin caduc. — HUET (G.) : Remarques sur les rédactions diverses d'une chanson du XIII^e siècle. — JEANROY (A.) : Une pièce artésienne du XIII^e siècle. — JORET (C.) : La légende de la rose au moyen âge chez les nations romanes et germaniques. — LANGLOIS (E.) : Quelques dissertations inédites de Claude Fauchet. — MONOD (G.) : Les Annales Laurissenses minores et le monastère de Lorsch. — MOREL FATIO (A.) : Duels y quebrantos. — MURET (E.) : Sur quelques formes analogiques du verbe français. — OMONT (H.) : Les manuscrits français des rois d'Angleterre au château de Richemont. — PAGÈS (A.) : La version catalane de l'Enfant sage. — PIAGET (A.) : Chronologie des Epîtres sur le roman de la Rose. — PSICHARI (J.) : Le roman de Florimont, contribution à l'histoire littéraire, étude des mots grecs dans ce roman. — RAYNAUD (G.) : La Mesnie Hellequin ; le poème perdu du Comte Hernequin, quelques mots sur Arlequin. — ROUSSELOT (P.) : L'S devant T, P, C dans les Alpes. — SALMON (A.) : Remèdes populaires du moyen âge. — SEPET (M.) : Observations sur le *Jeu de la feuillée*, d'Adam de la Halle. — TAVERNEY (A.) : Phonétique roumaine, le traitement de TJ et du suffixe ULUM, ULAM en roumain. — THOMAS (A.) : Vivien d'Aliscans et la légende de saint Vidian. — WILMOTTE (M.) : Gloses wallonnes du ms. 2640 de Darmstadt.

440.5
50
v. 73

a448c

LA PRONONCIATION MODERNE DU COPTE DANS LA HAUTE ÉGYPTE.



THE LIBRARY OF THE
JUN 4 - 1937

UNIVERSITY OF ILLINOIS

Les Coptes de la haute Égypte ont conservé de la prononciation de leur langue sacrée une tradition différente du système adopté par les savants européens. Ils la cultivent avec soin. Si bien peu parmi eux sont en mesure de comprendre les textes saints sans le secours de la traduction arabe placée en regard, ils semblent attacher une réelle importance à l'exactitude de la psalmodie. Maintes fois j'ai entendu, aux offices d'Abydos ou d'Edfou, relever les fautes du lecteur par ceux qui l'entouraient.

Il m'a paru qu'il y avait là quelques notes utiles à prendre pour la connaissance de la prononciation antique. Devéria avait eu, m'a-t-on dit, la même vue; il s'était fait prononcer, notamment à Abydos, les noms des lettres de l'alphabet. Depuis, M. L. Stern a voulu prendre aussi quelques leçons des Coptes modernes¹, et a transcrit en tête de sa belle grammaire les dénominations alphabétiques telles qu'il les avait entendues à Thèbes.

Je me propose d'exposer ici la tradition saïdienne et d'examiner dans un autre travail les questions suggérées par cette étude. Les transcriptions ci-après, qui me serviront de point de départ, ont été recueillies en 1876-1877 dans les principales copterries du haut pays; elles comprennent, outre des alphabets, divers passages de la Bible assez étendus pour permettre une dis-

¹ L. Stern, *Koptische Grammatik*, § 1. 14 et suiv. Voir aussi : Kircher, *Lingua aegyptiaca restituta*. p. 1; Tuki, *Rudimenta linguæ coptæ seu aegyptiacæ*, p. 1 et sqq.; Th. Peträus, Londres, typ. T. Roycroft CIQICLIX.

cussion. J'en ai assuré l'exactitude avec toute mon attention : après avoir écrit en caractères latins quelque extrait du livre saint, sous la dictée du maître et sans voir le texte copte, je relisais ma copie dans une autre séance et soumettais ma diction au contrôle pressé des assistants qui m'écoutaient les yeux fixés sur l'original.

CONVENTION.

Dans la convention graphique adoptée pour ces transcriptions, toutes les lettres sans indice se prononcent comme en français, sauf *u* qui équivaut à \overline{ou} .

Une lettre consonne affectée de l'indice ' est, soit un arrêt faible, soit une spirante correspondant à l'explosive française qu'elle figure ou à une explosive formée dans une région voisine.

\bar{k} , \bar{g} , sont des arrêts faibles congénères du \bar{n} espagnol.

\bar{s} est la chuintante ش, \bar{ch} .

\bar{d} se frappe du bout de la langue entre les dents et le voile du palais; cette articulation appartient à l'alphabet bishari et à celui des langues de même famille. Je l'ai notée dans les transcriptions de Mik'ail d'Harabat-el-Madsounch, mais elle me semble provenir d'une prononciation tout individuelle.

e est notre *e* muet, ou notre *e* dans la deuxième syllabe de *belette*; *é* est l'*e'* fermé de *beauté*. Les deux voyelles *o* et *ó* diffèrent entre elles, comme les sons des mots français *porte* et *beau*; \bar{a} est intermédiaire entre *a* et *o*.

La quantité des voyelles est indiquée par les signes = ∪.

L'ACCENT TONIQUE est noté \acute{a} , \acute{e} , \acute{i} , \acute{o} , $\acute{ó}$, \acute{u} .

' est l'esprit doux (ex. : 'a); il marque dans le corps d'un mot une disjonction, un silence très court entre la voyelle qui le porte et la lettre précédente.

ء est le hamza arabe (ex. : ءa, aء).

Le w que j'ai mis au-dessus de diverses syllabes rappelle une

vocalise. Bien qu'à ma prière les dictées me fussent faites sur le ton ordinaire, afin de mieux assurer mes transcriptions, cependant les lecteurs n'ont pu renoncer à vocaliser sur une ou deux syllabes accentuées ou non de certains mots. Il me semble que ces réminiscences psalmodiques s'appliquaient surtout aux noms vénérables et aux fins de verset.

On remarquera que, dans un même morceau, quelques mots sont transcrits et accentués de plusieurs manières. Je soumetts, en effet, sans corrections, ce que j'ai entendu; la plupart de ces variantes, sur lesquelles j'ai attiré l'attention de mes maîtres, ont d'ailleurs été déclarées indifféremment correctes.

1° TRANSCRIPTION DES DÉNOMINATIONS DE L'ALPHABET.

LETTRES.	NOMS DES LETTRES.	WACAR K'oué, professeur à l'École des Coptes d'Osioüt.	Bouqour d'Astros ¹	Macan, curé de Lourosou.	G'AMIAK, curé de Saint-Michel à Naccabé.	SINNOX KOMBANA, chef-écrivain du gouvernement, et clercgé d'Essné.
Α	α λ φ ε	alfa	alfa	alfa	alfa	alfa
Β	β ι α ε	b'éd'a	b'éd'a	b'éd'a	b'éd'a	b'éd'a
Γ	γ ε ω ε ε	g'amma	g'amma	g'emma	g'emma	g'amma
Δ	δ ε λ α ε (Δ Ε Λ Υ Ε)	d'el't'a	dél'l'a	dald'a	dald'a	dald'a
Ε	ε ι	e'i	e'ü	éia	e'ü	e'ü
Ζ	ε ο	ssou'ü	t'o	so	so, su	só
Ζ,	ζ ι υ ε	sita	d'adi	záda		d=áda
Η	η υ ε (η ι υ ε) ²	hād'a	hadi	háda	hé'd'a	há'da
Θ	θ η υ ε (θ ι υ ε) ³	tū'd'a	tati	tetta	titta	tū'l'a
Ι	ι ε υ ε ε	iō'd'a	iō'd'a	iōda	iōd'a	iōd'a
Κ	κ ε π η ε (κ ε π ε) ⁴	kappa	kabba	kabba	kabba	kabba
Λ	λ ε υ ε ε (λ ε υ ε ε) ⁵	lō'la	lāli	lala	lāla	lō'la
Υ	υ ι	mi	mā	mi	mì	mì
Π	π ι	ni	ne'i	ni	na	ni
Ξ	ξ ι	exi	exi	exi	exi	exi

Π Ρ Γ Δ Ε Ϝ ϝ Ϟ ϟ Ϡ ϡ Ϣ ϣ Ϥ ϥ Ϧ ϧ Ϩ ϩ Ϫ ϫ Ϭ ϭ Ϯ ϯ

ro ü sima dá'u he fi kü á sá'i fá'i k'a'i hori gāngē sīma di

ró'u sammi dá'u lke fé'i kéi epsi oh sá'i fá'i k'a'i hori gāngē sīma chīma (ch all.) déi

r'o semma dá'u he fi ki epsi o sá'i fá'i k'a'i hāri gēngā sīma di

ro samma dá'u hē fi k'i epsi á sá'i fá'i k'a'i hāri gēngā sīma di

rü samma dá'u he fi k'i epsi á sá'i fá'i k'a'i hōri gēngā sīma di

1 Négrière, au dire de Mariette, quelques Coptes d'Abidos causaient parfois entre eux dans la vieille langue, probablement sur des sujets peu complexes. Bouqflour était un des survivants. Le diacre Mik'ail, calligraphe de Harabat-el-Madouneh, qui m'a fourni plusieurs transcriptions, passait aussi pour avoir une excellente diction. C'est le même, je crois, que Deveria a consulté. — ²⁻⁶ Kircher, *Lingua aegyptiaca restituta*, p. 1.

2° TEXTES.

I¹

ΕΥΑΓΓΕΛΙΟΝ ΚΑΤΑ ΙΟΥΔΑΙΩΝ

ΚΕΦ. ̅

- ̅δ. ΘΕΝ ΤΑΡΧΗ ΝΕ ΠΙΣΑΞΙ ΠΕ ΟΥΟΞ ΠΙΣΑΞΙ ΠΙΣΑΞΗ
 ̅ε. ΘΑΤΕΝ ΦΨ ΟΥΟΞ ΝΕ ΟΥΟΝΟΥΨ ΠΕ ΠΙΣΑΞΙ. ΦΞΙ
 ̅ς. ΕΠΙΣΑΞΗ ΙΣΧΕΝ ΞΗ ΘΑΤΕΝ ΦΨ. ΞΑΙΗΝΙΒΕΝ ΔΥ
 ̅α. ΠΙ ΘΕΝ [ΦΗΕΤΑΨΑΨΑΠΙ]. ΝΕ ΠΑΙΝΘ ΠΕ ΕΤΕΙΨΗΝΤΑ
 ̅ε. ΟΥΟΞ ΠΑΙΝΘ ΝΕ[ΦΟΥΑΙΝΙ]ΙΝΙΡΑΙΝ ΠΕ. ΟΥΟΞ
 ̅ς. ΠΙΧΑΚΙ] ΨΤΑΞΟΥ. ΔΨΑΨΑΠΙ ΙΨΞ ΟΥΡΑΙΝ
 ̅ζ. ΙΗΣ]. ΦΞΙ ΔΨΙ ΕΥΜΕΤΩΕΘΡΕ [ΞΙΝΞ ΙΨΤΕΨΕΡΜΕ-

I

Par Bouqdour de *Seik'-Morzūq* (proche Abydos).

- 1 *K'an darṣi na epsa'gē ba ouo bisa'gī nafka k'adān ebnōdi ouo na*
 2-3 *o'unōdi ba bisa'gī. Bai anafka isgān ha k'adān ebnōdi. Hōb-nib'an*²
 4 *au-sū'bi ab'ol-idodf ouo adiṣnōf mbā-ēhli sū'bi k'an []. Na bonk' ba*
 5 *ada-enk'atf ouo bonk'na[]enniro'mi ba. Ouoh b'ouōini afaruuōini k'an*
 6 *bika'ki [] eṣdaōf. Afsū'bi enḡa o'urō'mi a'auwurbuf ab'olhidān ebnōdi*
 7 *abafrān []. Bai afēi aumādmatra [] k'a biouōini hine enda-ouonnib'an*

¹ Les feuilles arrachées à des manuscrits hors d'usage, que Bouqdour avait apportées pour sa leçon de lecture, étaient en fort mauvais état. De là, les lacunes qu'on remarquera dans les transcriptions I et II. Je donne ici le texte vulgaire, en mettant entre crochets les mots qui n'ont pu être transcrits.

² Les groupes réunis par un trait pour concorder avec le texte ci-dessus sont séparés dans la lecture de Bouqdour.

8. θρε] Ηδ πρωαμινι ρινδ ητερονομιδεν κδρτ.
 9. εβολρλιτοτϫ. νε ηθοϫ δι πε πρωαμινι ελλδ
 10. ρινδ ητερερεεθρε Ηδ πρωαμινι. [κδϫϫοπ]
 11. ηξε πρωαμινι ητζφενη [φνετεροαμινι ερωω
 12. ιδεν] εθηνοϫ επικοσμοσ. κδϫη Ηεν κικοσ
 13. μοσ πε οροϫ κικοσμοσ κϫϫωπι εβολρλιτοτϫ
 14. οροϫ επεκικοσμοσ [κοαμινϫ]. κϫϫι ρδ πετε
 15. ποϫ [οροϫ πετεποϫ] εποϫϫοπϫ ερωοϫ. κη
 16. [δε] ετζϫϫοπϫ ερωοϫ κϫϫερωϫ κωοϫ εερ
 17. ϫηρι ηποϫϫ [κηθηκδρτ] επεϫρη. [κηετε]
 18. εβοληεν κνοϫ δι πε [ορδε εβοληεν] φοϫωϫ
 19. ηκδρϫ [δι πε ορδε εβοληεν] φοϫωϫ ηρωω
 20. δι πε ελλδ ετζϫϫοσ εβοληεν φτ. οροϫ
 21. κικδϫι κερ οϫδρϫ οροϫ κϫϫωπι ηθηρι
 22. ηθητην [οροϫ] κηκδϫ επεϫειοϫ εφρητ
 23. [επωοϫ ηποϫηρι] εϫδϫτϫ [ητοτϫ] επε
 24. ϫιωτ εϫεε ρδρτ πεε ϫεθη. [κωδμηκ
 25. ϫερεεθρε] εθητη οροϫ ϫωϫ εβολ εϫωει
 26. μοσ κε φζι πε [φη]ετζικοϫ κε [φθηθηνοϫ]
 27. κηηνεκωι κερϫορπ εροι [κε πε οϫϫορπ εροι]
 28. ϫωι πε. κε δηοη τηρεη κηβι εβοληεν πεϫμοϫ

8 *nahdi ab'ol-idodf. Na entof an ba biouōini alla hina endafarmatra k'a*
 10 *biouōini. [] enğa biouōini endaebmai [] atnao abikosmos. Nafka k'ān*
bikosmos ba ouo bikosmōs afsū'bi ab'ol-idodf ouo embabikosmos [].
 12 *Afēi ha nei'adanof¹ embušobf arô. Na [] adaušobf arô asiléi éršiši*
 13 *enôu aar širi ennôdi [] abafrân. [] ab'ol-k'an esnôf an na [] fouôš*
 14 *ensarax [] fouôš enrô'mi an na alla adauomaso ab'ol-k'an ebhôdi. Ouo bi-*
 15 *sá'g'i afar ousarax ouo afsū'bi enek'rai enkadān [] anná'o abaf[~]ô emebrāde*
 16 *[] emmauadf [] embafyôt afmoh enéhmôt nam má'tmai. [] atb'adf ouo*
fôš ab'ól affôammôs g̃a bai ba [] ada'ig̃of g̃a [] mana'nsôi afaršorb
aroi [] ro ba. Ġa anón dārān anšē'i ab'olk'an basmoh nām ouehmôt

¹ Sic.

17. ΝΕΥ ΟΥΡΕΟΥΤ ΙΤΥΕΒΙΩ ΙΟΥΡΕΟΥΤ. ΖΕ ΠΠΟ-
 ΥΟΣ ΖΥΤΗΙΥ [ΕΒΟΛΘΙΤΕΠ ΜΑΥΣΗΣ] ΠΙΡΕΟΥΤ
 ΔΕ ΝΕΥ ΨΕΘΜΗΙ ΖΥΥΩΠΙ [ΕΒΟΛΘΙΤΕΠ ΙΗC
 ΙΗ. ΠΧC]. ΦΨ ΕΠΕΡΛΙ ΝΑΥ ΕΡΟΥ ΕΝΕΡ ΠΠΟΠΟΓΓΕ-
 ΝΗC [ΙΠΟΥΨ ΦΗΕΤΥΗ ΘΕΠ] ΚΕΠΥ ΕΠΕΨΙΑΥ
 18. ΙΘΟΥ [ΠΕΨ]ΔΥCΖΧΙ. ΟΥΟΡ ΘΖΙ ΤΕ ΨΕΤΥΕΘΡΕ
 [ΙΤΕΙΩΖΠΠΗC] ΡΟΥΤΕ [ΕΤΑΥΟΥΑΥΡΠ] ΡΕΡΟΥ
 [ΙΧΕ ΠΠΟΥΔΖΙ ΕΒΟΛΘΕΠ ΙΛΗΥ] ΙΡΖΠΟΥΗΒ ΝΕΥ
 ΡΖΠΛΕΥΙΤΗC ΡΠΖ ΙΤΟΥΨΠΥC ΖΕ ΙΘΟΥΚ ΠΠΥ.

II.

Ψαλλ. ρϵη

1-2 *Σου* ἐποῦ ἐβολθην ἰψφνοῖ (ε̄λ). *σου*
 3 ἐρου θην πη ετῶσι. *σου* ἐρου περδγτελοσ
 4-5 *τηρου* (ε̄λ). *σου* ἐρου περδγπζυις *τηρου*.
 6 *σου* ἐρου. πρη *νευ* πῖορ (ε̄λ). *σου* ἐρου π-
 7 *σιου* *τηρου* *νευ* πρῶαυι. *σου* ἐρου ἰψφνοῖ
 8 ἴτε ἰψφνοῖ (ε̄λ). *νευ* πικε υαῖου ετςδπυαυ

17 *entišab'ï'ó enouehmod. Ĝa bino'mos audaiš* [] *biehmot dā nam dimat-*
 18 *mai aušú'bi* []. *Ebnôdi emba-ehli nau erôf anah bimônôĝanis* [] *kanš*
 19 *embafyôt entof* [] *afsá'ĝi. Ouo tai da dimatmatra* [] *hóda* [] *há'róf*
 [] *enhanuāb nam hanila'uidas hina endoušanš ĝa entok nim.*

II

1-2 *esmo abšos ab'ol-k'an neifa'ui allolia*¹. *esμου arôf k'an néi' adšosi.*
 3-4 *Esmo arôf naf-aĝĝalos daro alleloa. Esmou arôf naf-déinamis daro*
 5-6 *Esmou arôf. béira nam bé'oa alleloa. Esmou arôf néisio dāro nam*
 7-8 *béiouāini. Esmou arôf néifa'ui eanda néifa'ui all'loa. Nam néika mó*

¹ Sic.

9 ἡμῖς φησὶ. υεροϣουον τηρου εἰφραπ ἔπδ̄
 10-11 (ε̄λ). κε ἡθου ραχου οχορ ραϣαπ. Ἦθου
 12 ραϣου ρεπ ὄχορ ραϣαπ (ε̄λ). ραϣεραου
 ἔρατου ϣε ἔπερ νεε ϣε ἔπερ ἡτε πῆπερ.

III.

ΕΥΑΓΓΕΛΙΟΝ ΚΑΤΑ ΜΑΤΘΑΙΟΝ.

ΚΕΦ. Β̄.

Β̄. ἸΗΣ̄ ΔΕ ἔταχευεϣ ἦεν βηθεεε ἡτεϿιοϣ-
 ΔΕ ἦεν πῆ ρου ἡτε ἡρωιανηϣ ποχρο ρηπειϣ
 ρηνευεγ̄ου ραί ἔβου ρεπειεβ̄τ εἶληε εϣα-
 Β̄. ἔεου. κε ραϣαπ φηῖταχευεϣ ποχρο
 ἡτε πποχαι ρηναϣ γαρ ἔπεϣου ρεπειεβ̄τ
 Γ̄. ρηί κε ἡτεποχαιϣτ ἔεου. ἔταϣαπτεε ΔΕ
 ἡκε ποχρο ἡρωιανηϣ ραϣεϣορτερ νεε ἶληε
 Δ̄. τηρϣε νεεϣ. οχορ ἔταϣαπτεε ἡπιαρχηρεϣ
 τηρου νεε πϣεϣ ἡτε πιαρϣε νεϣαππῖ ἡτοτου

9-10 *adsa'ebšoi amifa'ui. Ma'ró-esmô dâro webran emebšous alleloa. ġa*
 11 *eantof ašġoes uó ašš'bi. Eantof ašhónhan ka'g'ar¹ ausôind alleloa.*
 12 *Ašlahôu arado ša ana' nam ša anah enda bi'ana.*

III

Par MAGAR curé de Louqsor.

1 *iâsus da ad'aumesf k'an b'etlâ'am end'âd'ïôd'â' k'an nî'-aho[w]ô*
end'a' erô'das bô'ro hibbâis hân-maġos aué aôl sabaiobd a'ê'ïôrô' salim
 2 *aôġô' emmos. ġa âšton bi' adâomesf bôro endâ ïnôdai ânau g'ar abafsi'ô*
 3 *sabâ'iod an'ê ġa endânôuešt emnoš. adafšôdâm da enġa bôro irôdas*
 4 *aš'êšôrdar nam ierô' salim dars nâmaf. ouo adafšôdi enne-aršî'iaros daru*
nam nîsak' endâ bi'laos nafsîni endôdo ġa auna'mas bak' restos enton.

¹ Variante de Bouqhour.

- ε. ΧΕ ΖΥΠΙΖΟΥΣ ΠΥΧΣ ΗΘΩΠ. ΗΘΩΟΥ ΔΕ ΠΕΧΩΟΥ
 ΠΖΥ ΧΕ ΘΕΠ ΒΗΘΛΕΕΕ ΗΤΕΪΙΟΥΖΔΕ ΠΑΙΡΗΤ
 ζ. ΓΑΡ ΕΤΟΦΗΟΥΤ ΕΒΟΛΖΙΤΟΥΤΥ ΑΠΙΠΡΟΦΗΤΗΣ.
 ΧΕ ΠΕΥ ΗΠΟΖΩΙ ΒΗΘΛΕΕΕ ΠΚΖΖΙ ΗΙΟΥΖΔ ΗΘΟΚ
 ΟΥΚΟΥΧΙ ΔΗ ΘΕΠ ΠΙΥΕΤΖΗΓΕΥΩΠ ΗΤΕ ΙΟΥΖΔ
 ΕΦΕΙ ΓΑΡ ΕΒΟΛ ΗΘΗΤ ΗΧΕ ΟΥΖΥΓΟΥΩΕΠΟΣ
 η. ΦΗΕΘΠΖΔΕΩΠΙ ΜΠΒΛΟΣ ΠΙΣΛ. ΤΟΤΕ ΗΡΩΙΖΗΣ
 ΖΦΕΟΥΤ ΕΠΙΜΕΓΤΟΣ ΗΧΩΠ ΖΦΘΟΤΦΕΤ ΗΤΟ
 Η ΤΟΥ ΗΣΖ ΠΙΣΗΟΥ ΗΤΕ ΠΙΣΙΟΥ ΕΤΖΦΟΥΩΠΖ. ΟΥΟΖ
 ΖΦΟΥΟΡΠΟΥ ΕΒΗΘΛΕΕΕ ΕΦΧΑΙΩΕΕΟΣ ΧΕ ΜΖΥΕ
 ΠΑΥΤΕΠ ΨΥΠΙ ΖΚΡΙΒΩΣ ΕΘΒΕ ΠΙΔΛΟΥ ΕΨΩΠ ΔΕ
 ΗΤΕΤΕΠ ΧΕΟΥ ΜΖΤΖΟΥΙ ΖΠΖ ΗΤΖΙ ΖΩ ΗΤΖ-
 θ. ΟΥΩΨΥΤ ΨΕΟΥ. ΠΘΩΟΥ ΔΕ ΕΤΖΥΩΩΠΤΕΕ ΗΣΖ
 ΠΟΥΡΟ ΖΧΥΕΠΩΟΥ ΟΥΟΖ ΖΗΠΠΕ ΙΟ ΠΙΣΙΟΥ
 ΦΗΕΤΖΥΠΖΥ ΕΡΟΥ ΣΖΠΕΙΕΒΤ ΠΖΦΕΟΥΠΙ ΘΖ-
 ΧΩΟΥ ΨΥΖΤΕΦΙ ΗΤΕΦΟΖΙ ΕΡΖΤΥ ΣΖΠΨΩΠ
 ι. ΑΠΠΕΖ ΕΠΖΡΕ ΠΙΔΛΟΥ ΧΗ ΨΕΟΥ. ΕΤΖΥΠΖΥ ΔΕ
 ΕΠΙΣΙΟΥ ΖΥΡΖΥΠΙ ΘΕΠ ΟΥΠΨΥΤ ΗΡΖΥΠΙ ΕΨΔΨΩΠ.

- 5 entô d'a bağouñ naf ġa k'an b'etlaam endādī'io' dā'a bairādi g'ar ādes-
 6 k'aul ab'ol-héidotf embiebrófidās. ġa nam entóhoi b'etlaam ebkaé eniōda¹
 entok óko'ġi an k'an nīmad-éġa'mon² enda ioda'a af'a'i g'ar ab'ol
 7 enk'ād'i enġa óhé'ġumānos b'atna amōni embālaos bisrael. dūda e'ródas
 afmōdi animāgos oeñkob afk'otk'ad endō' du ensa bisūio enda bisūio ādaf-
 8 'ó'wunē. 'uuo af'-ouorbu ab'etla'am afġoemmos ġa māsānōdan šini akri-
 b'ós atb'a b'ālu ašob da endada'n ġemf mādāmōi héna endā'i u endau-
 9 [w]ušt³ emmof. entō da adausódam ensábūru aušānu ouuóh habba [y]is
 bisūiu b'adaunau arof sabaioad nafnōši k'āġō ša daf' i endaf' ohé aredf
 10 sabšoi embima ānāra b'ālo ka emmof. adaunau da abisūio aūrāši k'an

¹ Var. eniōda.

² Var. eġ'amon.

³ [w] est mis ici pour u semi-consonne; les deux autres u sont voyelles.

12. ονορ ε̄ταξῑ ἐπιηῑ δαπδᾱ ἐπῑδλον̄ πεῡ εδριᾱ
 τεφμεδ̄ ονορ ε̄ταξρῑτοϋ̄ ε̄θρηῑ δατοϋαιϋ̄
 ε̄εμοϋ̄ ονορ ε̄τατοϋαῑπ̄ η̄ποϋδ̄ρ̄αιρ̄ δᾱιηῑ παϋ̄
 η̄ρδαπαιροπ̄ οαποϋδ̄ πεῡ οαλϋδαιποϋ̄ πεῡ
13. οαϋαλ. ονορ ε̄ταϋταεαιον̄ θ̄εῑ οαρεσον̄ῑ
 ε̄ϋτευκοτοϋ̄ ρδ̄ η̄ραιδ̄η̄ς̄ ε̄βολρ̄ῑτεπ̄ κευαῑῑτ̄
14. δαϋεναιον̄ ε̄τοϋϋαιρδ̄. ε̄ταϋεναιον̄ δε
 ρηππε̄ ιϋ̄ οαδ̄γγελοϋ̄ η̄τε̄ πο̄τ̄ δαφοϋοη̄ρ̄ϋ̄
 ε̄ιαιη̄ϕ̄ θ̄εῑ οαρεσον̄ῑ εϋϋαῑε̄μοϋ̄ ϋε̄ ταῑπ̄κ̄
 δ̄λιον̄ῑ ε̄πῑδλον̄ πεῡ τεφμεδ̄ ονορ̄ φαῑτ̄
 ε̄χημ̄ῑ ονορ̄ ϋαῑπ̄ῑ ε̄εδ̄ᾱ ϋαϋ̄ϋ̄ροϋ̄ η̄κ̄ ϋη̄δ̄
 καῑϋ̄ ϋερ̄ η̄ϋε̄ η̄ραιδ̄η̄ς̄ η̄ϋε̄ πῑδλον̄ ε̄τακοϋ̄.
15. η̄θοϋ̄ δε̄ δαϋταῑπ̄ϋ̄ δαϋδ̄ῑ ε̄πῑδλον̄ πεῡ τεφμεδ̄
16. η̄ϋαιρ̄ρ̄ ονορ̄ δαϋϋεναῑϋ̄ ε̄χημ̄ῑ. ονορ̄ η̄δ̄ϋη̄
 ε̄εδ̄ᾱ πε̄ ϋᾱ τ̄θ̄δ̄ε̄ η̄η̄ραιδ̄η̄ς̄ ρ̄η̄ῑδ̄ η̄τεϋϋαῑκ̄
 ε̄βολ̄ η̄ϋε̄ φ̄η̄ε̄τᾱπο̄τ̄ ϋοϋ̄ ε̄βολρ̄ῑτοϋ̄τ̄ϋ̄ ε̄πῑ
 προϋη̄τ̄η̄ς̄ ϋε̄ δ̄ῑε̄οϋ̄ϋ̄ ε̄παϋη̄ρῑ ε̄βολ̄θ̄εῑ
 17. χ̄ημ̄ῑ. το̄τε̄ η̄ραιδ̄η̄ς̄ ε̄ταϋη̄δ̄ᾱ ϋε̄ δαϋαῑβ̄ῑ

- 11 *onešdi enrāši amāsō. o'uoḥ adau' i abī ai aunau abī alo nam māria dašmau*
ouuoḥ adauhéid' ó a' ek'rai auu[w]est emmoj uuo adauouón ennu' aḥor au-
- 12 *'ini naš enḥándōron ónób nam' olib'anos nam oe'sál. ouuo adaudāmō*
k'an órasóui ašdamkōdo ha írōdas ab'ólhe'ídan kāmoid aušánó ad'ók'úra¹.
- 13 *adaušānu da habba [y]is o'aḡḡalus² enda ebšos ašunḥf ā' iósab³ k'an*
ourasó' é ašḡuemmos ḡa denk āliou' i embī' aló nam dašmau ouuo fod
ākāmi ouuoḥ sá'bi emmau ša-diḡos nak' efnako'di ḡ'ar enḡa é'ródas
- 14 *ensabī' alo ādākof. entof da ašdenš ašši embī' alo nam dašmau enḡorhh*
- 15 *ouuoḥ aššanaf ākāmi. o'uuo naška emmau ba ša etk'á'a ené'rodas hé'na*
endašgo'k ab'ol enḡa bī'ada-ebšos ḡof ab'ol-hédodš embibrófidas ḡa
- 16 *aimódi abāširi ab'oll'an kāmī. d'úd'a é'rodas adafnau ḡa aósób'b'i*

¹ Var. kóra.
² Var. anḡalos.
³ Var. niošaf.

ἐμοῦ ἦξε μεγατος εἰς ἄβου ἐμοῦ οὐορ
 εἰς ἄβου εἰς ἄβου ἦξε ἄβου ἐμοῦ
 ἐμοῦ ἐμοῦ ἐμοῦ ἐμοῦ ἐμοῦ ἐμοῦ
 17. ἦξε ἐμοῦ ἐμοῦ ἐμοῦ ἐμοῦ ἐμοῦ
 18. ἐμοῦ ἐμοῦ ἐμοῦ ἐμοῦ ἐμοῦ ἐμοῦ
 19. ἐμοῦ ἐμοῦ ἐμοῦ ἐμοῦ ἐμοῦ ἐμοῦ
 20. ἐμοῦ ἐμοῦ ἐμοῦ ἐμοῦ ἐμοῦ ἐμοῦ
 21. ἐμοῦ ἐμοῦ ἐμοῦ ἐμοῦ ἐμοῦ ἐμοῦ
 22. ἐμοῦ ἐμοῦ ἐμοῦ ἐμοῦ ἐμοῦ ἐμοῦ

emmof enġa nīmaġos af'em'on amāso ouuo afouerb afk'ódab en'álo nī'b'an
 adk'an béla'am nam k'an nasī'i daro [y]isġan rombi esnau di nam
 17 sabāsad kaada bisūo ádafk'a'dk'óf endódo ennīmaios. dóda afġok: ab'ol
 18 enġa būādafġof ab'ol-héidodf en'ī'aramias bibró'fidaf afġoummos. ġa
 ouuisme ausótmas k'an rá'ma ôrimi nam onahbi anāsof rák'al asrīmī
 19 anassīri ouuó nasu[ww]ós am ba adinundi nas ġa sašo'b'an. adafmo
 d'a enġa é'rodas habba is o'u'a'ġġālos enda ebšos af'óhnf á'íosab k'an
 20 ou'rasóu'i k'an kami afġoummos. ġa dūnk sī é'mbī'alo nam dafmāu
 ouuo mašanak a'ebkaé embisrael aomo g'ar enġa ná'ádkódi ensádpśika
 21 é'mbī'alo. entof da adafdonf afśi é'mbī'alo nam dafmāu ouuoh af'é ák'on
 22 á'bkaé embosrail. ad'afsudam da ġa ark'i'llaos adoé enóro ádiūuda'a
 enetsab'ío enhérodas bafod af'arhódi ásū amau adaudāmos da k'an ôrā-

κτ. ἐπιςα ἵτε ἸΓαλιλεῶ. οὐοϩ εϫί εϫϫαπι θεν
 οϫβϫι εϫουϫϫ ἔροϫ ϫε πιϫδρεϫ ϫροπιϫ
 ἵτεϫϫαικ ἔβωλ ἵϫε φηῆεϫϫοϫ ἔβωλϫϫιτοτοϫ
 ἵνεϫπροϫηϫηϫ ϫε εϫἔουϫϫ ἔροϫ ϫε πιρεϫ-
 πιϫδρεϫ.

23 *sou'i afsanaf anisa enda digāililā'a. ouo af'i afsobi k'an ob'aki aumo'di
 aros ḡa nazarat hō'bos endafḡok ab'ol enḡa bi'adaḡof ab'ol-hé dōdo
 ennafebro'fidās ḡa au' a'modi arōf ḡa biramna'zarat.*

Il y a, comme on a pu le voir, quelques divergences entre les valeurs attribuées aux lettres par leurs dénominations, et celles que conserve la lecture courante. Elles sont relevées dans les observations qui suivent :

ACCENT.

L'accent tonique est un accent d'*intonation*, non d'intensité. Je ne puis garantir l'exactitude de mes notations. On sait combien il est souvent difficile à discerner, même dans les langues très musicales, au milieu d'autres accents secondaires ou accidentels. On peut dire, d'une manière générale, qu'il se place le plus près possible du commencement du mot : *πι-ουϫερ bimū'sar*, et *πι-ἔλο bi-alō*, *ποϫρο bū'ru* et *ἵϫε ποϫρο ensābūru*. Il peut même être sur la quatrième syllabe d'un groupe comme *ἐπιἔλο e'mbi'alo*. Les mots grecs n'échappent pas à cette tendance, et leur accent primitif a disparu : *προφήτης* se prononce *ebrōfidās*; *Ἡρώδης*, *é'ródās*; *μαθητής*, *mátidas*.

CONSONNES.

β. — La prononciation de cette lettre ne me paraît pas avoir été exactement analysée. Elle présente un caractère assez uniforme dans la bouche des Coptes que j'ai entendus. Leur β ne sonne ni comme un *v* ni comme un *w*, mais plutôt comme le *b* de certaines provinces d'Espagne; c'est l'arrêt mou correspondant au *b* français; pour l'articuler, les lèvres prennent la même position que pour

former notre explosive, mais sans brusquer le contact. Je le transcris *b'* afin de rappeler son origine¹.

Le *ḥ* est de nature une consonne assez peu solide. Avec une prononciation rapide et forte, il semble osciller, sous l'influence des lettres qui l'avoisinent ou d'habitudes individuelles, entre les diverses spirantes labiales, sourdes et sonores, dont une oreille attentive peut néanmoins le distinguer. Chez ceux qui articulent mollement, il s'affaiblit jusqu'à n'être qu'un esprit doux. Ex.: *ḥḥol* = *aol* (III), *ḥḥem'on* (III, 16). A la fin des mots, au contraire, soit qu'il ferme la syllabe ou qu'il soit suivi d'une autre consonne, il devient un *b*². Ex.

ḥḥob (I, 3);

ḥḥanwab (I, 19);

ḥḥibiab (*Mik'aïl*);

ḥḥôdab (III, 16)³;

sabaiobd (III, 1), *sabaiod* (III, 2).

Ce renforcement est l'effet d'une tendance générale, suivant laquelle les Coptes du Saïd traitent *la consonne terminale d'un mot*, tendance qui leur est commune avec les peuplades voisines de l'Égypte : après avoir fait le contact nécessaire à la production d'une consonne, le français laisse ensuite passer le souffle pour appuyer cette consonne, en sorte que le mot finit par une légère aspiration. Ainsi nous prononçons *bec*, *cap*, *nabab*, lorsqu'ils sont isolés, comme s'il y avait *bek^h*, *cap^h*, *nabab-ê^h*. De même, nous n'arrêtons pas court l'émission d'une voyelle. L'aspiration est plus sensible à mesure que nous accentuons davantage la prononciation.

¹ La langue bishari possède le *b'*. M. A. Almkvist l'a, il est vrai, identifié au *w* (anglais) (*Die Bishari-Sprache*, I, Upsal 1881); les Hadendoa, dont je tiens mes renseignements sur cette langue, l'articulaient assez nettement pour que je l'aie immédiatement noté par un signe spécial, et non par *w*. De *ou* et *hu* dans les mots *oui* et *huile*, le second *hu*, se rapproche plus du *b'* (l'arrêt de *b'* est plus ferme).

² *ḥḥob*, *op. laud*, p. 2 : « Littera *ḥ* aliquando profertur *ḥḥob*, si ante vocalem ponatur . . . Eodem modo pronunciat, si sit in medio vocalis, ut *ḥḥem'on* . . . Profertur autem *ḥḥob* sicut *B* latinum, si post vocalem, ut *ḥḥobi* unguis, . . . et sit quoque *Bida*, cum est vocalis penultima, ut *ḥḥobi* oriens . . . »

³ La coloration de *ḥ* en *o* provient du voisinage du *ḥ*, coloration conservée après la chute de la consonne.

Les peuples du Nil, au contraire, restent sur le contact¹. Il en résulte que les arrêts mous deviennent des arrêts fermes. C'est précisément le cas pour $\text{Რ} = b'$, lequel devient b . Pour la même raison ϣ devient aussi b^2 ; $\text{Ϩ} = d'$, l'explosive d ($\text{Ϩ}\text{ϩ}$ d' *avid*), etc.³.

¹ De là une réelle difficulté à distinguer certaines consonnes finales de leurs mots entendus isolément. Lorsqu'on dresse un vocabulaire chez les Nubiens d'Assouan ou chez les gens de l'Étaye, l'oreille reconnaît si mal les muettes et les nasales, qu'on n'a guère d'autres guides que les mouvements de la bouche de celui qui dicte.

Le scribe qui a transcrit le *Vocabulaire français du XIII^e siècle*, récemment publié par M. Maspero dans la *Revue des langues romanes*, 1888, p. 481 et suiv., a remarqué, sans doute par contraste avec ses propres habitudes, notre esprit final après une voyelle ou une explosive. Il l'a fréquemment noté pour les mots français terminés par un son voyelle. Ex. :

$\text{π}\text{ι}\text{ρ}\text{ϩ}\text{ϩ}$ « vrai » (l. l. p. 500); $\text{ω}\text{ι}\text{ϩ}$ « oui » (p. 499); $\text{λ}\text{ϩ}\text{ϣ}\text{λ}\text{ι}\text{ο}\text{ϩ}$, $\text{λ}\text{ϩ}\text{ϣ}\text{λ}\text{ο}\text{ε}\text{ι}\text{ϩ}$ « la pluie » (p. 503, 511, note 5); $\text{λ}\text{ι}\text{ϩ}\text{ϩ}\text{η}\text{ι}\text{ω}\text{ι}\text{ϩ}$ « les anneaux » (p. 506).

Si cette voyelle est l'*e* muet, le scribe l'interprète, suivant l'influence de la pénultième, par ϩ , ι , ε , $\text{ο}\text{ϩ}$, et dans ce cas, l'adjonction de ϩ est presque constante après ε et $\text{ο}\text{ϩ}$: $\text{λ}\text{ϩ}\text{ϩ}\text{ε}\text{η}\text{ε}\text{ϩ}$ « l'âne » (p. 502); $\text{λ}\text{ϩ}\text{θ}\text{ε}\text{λ}\text{ε}\text{ϩ}$ « la toile » (p. 504); $\text{ω}\text{ϩ}\text{λ}\text{ϩ}\text{θ}\text{ε}\text{ϩ}$ « malade » (p. 504); $\text{π}\text{ϩ}\text{θ}\text{ε}\text{λ}\text{ε}\text{ϩ}$ « battez-le » (p. 507); $\text{λ}\text{ω}\text{ω}\text{ϥ}\text{ϩ}\text{ϩ}\text{λ}\text{ω}\text{ω}\text{ϩ}\text{ε}\text{ρ}\text{ε}\text{ϩ}$ pour ($\text{λ}\text{ω}\text{ω}\text{ϥ}\text{ϩ}\text{ϩ}\text{λ}\text{ο}\text{ρ}\text{ε}\text{ω}\text{ϩ}$) « le sud et l'Ourse » (p. 511), etc.; $\text{π}\text{ο}\text{ϩ}\text{θ}\text{ρ}\text{ο}\text{ϩ}$ $\text{ϩ}\text{ι}\text{π}\text{ι}\text{ο}\text{ϩ}\text{ρ}$ « Notre Seigneur » (p. 490); $\text{ϩ}\text{ο}\text{ϩ}\text{η}\text{ο}\text{ϩ}$ « un, une » (p. 492); $\text{ο}\text{ϩ}\text{η}\text{ϩ}\text{ο}\text{ϩ}$ « onze » (p. 493); $\text{λ}\text{ι}\text{β}\text{ε}\text{ρ}\text{τ}\text{ο}\text{ϩ}\text{ρ}\text{ο}\text{ϩ}$ « la verdure » (p. 503), etc. Le scribe semble même parfois hésiter s'il doit transcrire une aspiration ou un *e* muet; il enregistre $\text{λ}\text{ι}\text{τ}\text{ω}\text{ι}\text{β}\text{ε}\text{λ}\text{ϩ}$ « le cheval » (p. 502), et au contraire, $\text{λ}\text{ε}\text{π}\text{λ}\text{ϩ}\text{ϩ}$ « la place » (p. 500); $\text{τ}\text{ε}\text{ϩ}\text{ϩ}\text{π}\text{ι}\text{ϩ}$ « d'espices » (p. 495).

Après une consonne, le ϩ ne paraît pas, parce que l'auteur du vocabulaire n'emploie que ϫ , ϥ (ϥ aussi après une spirante), Ϩ , Რ , qui renferment une aspiration. Il va cependant jusqu'à écrire un ϩ avec le λ : $\text{λ}\text{ι}\text{ω}\text{ο}\text{ϩ}\text{λ}\text{ϩ}$ « le mul » (le mulet, p. 502).

Ces habitudes physiologiques sont utiles à relever; elles exercent en effet une influence persistante sur l'ensemble de la phonétique d'une langue.

² Le français au contraire, étant donnée son habitude, devra tendre à changer la consonne finale en spirante sourde, s'il ne l'a déjà laissée tomber pour terminer le mot sur une voyelle. C'est ainsi qu'il a fait *chés* (nom.) et *chef* de *cap(ut)*; *neuf*, de *nev(um)*.

³ Tuki (*op. laud.*), ayant constaté que ϫ a deux prononciations, *g* dur et *dj*,

A la fin d'une syllabe, le même renforcement se produit, mais avec moins de régularité.

Π, *bi*, *béi*, correspond uniformément à notre *b*. Du *p* grec on ne trouve d'autre trace que dans le nom du K *kappa* de l'alphabet recueilli à Siout, où la tradition européenne est presque aussi connue que celle du Saïd.

ⲧ *dau*, de même que Π, est exclusivement une sonore, notre *d*. Par préciosité, le curé de Louqsor le prononce quelquefois comme Ⲍ = *d'* (ð), qui n'est pas égyptien.

ⲛ *nei* = *n*. Il a une tendance à nasaliser la voyelle qui le précède. Ainsi ⲬⲈⲚⲘ, se prononce non pas *k'a+n*, mais *k'an+n*, le son de *an* étant assez voisin de la voyelle nasalisée que le français écrit par le même groupe. ⲛⲪⲬⲱⲰ (III, 7) sonne *oëkkob*. La consonne *n* disparaît même presque entièrement dans certains mots :

ⲠⲈϢϢⲐⲛ *bafsō* (*Mik'aïl*);

ⲌϢⲈⲚϢ *aféf* (*Mik'aïl*).

Si la prononciation de *n* a eu, dans l'antiquité, aussi peu de solidité, ces exemples expliquent la chute du $\overline{\text{m}}$ dans nombre de mots hiéroglyphiques, surtout dans ceux où *n* était la première de deux consonnes finales.

Exemple : ⲛⲪⲬⲱⲰ $\overline{\text{m}}$ *ek'nen-se* (Héracléopolis) est devenu *Eh'nàs* (احناس).

Ⲑ est l'*r* dental du centre de la France, le *y* arabe.

ⲕ, ⲗ, ⲉ, Ⲑ, ⲑ, sont exactement *k*, *l*, *m*, *s* (sourd).

Ⲟ, ⲟ, Ⲫ n'appartiennent pas à l'alphabet du dialecte thébain. Mais les livres memphitiques étant les seuls usités, les lecteurs modernes de la Thébaïde ont dû leur donner une prononciation.

Dans leur bouche, Ⲟ (*tida*, *titta*) est régulièrement un *T*¹,

ajoute, p. 3 : « Porro fiat ⲛⲪⲬⲱⲰⲉⲛⲪⲬⲱⲰ (g dur), cum habet punctum hoc modo ⲛⲪⲬⲱⲰⲉⲛⲪⲬⲱⲰⲉⲛⲪⲬⲱⲰ Gregorius غومغوربيوس; et sic si sequatur qualiscumque alia littera vocalis, ut ⲌⲛⲪⲬⲱⲰ puritas طهارة, etc. »

¹ L'évêque de Naggadeh a suggéré la prononciation ⲛⲪⲬⲱⲰ *t'* comme plus correcte. V. *infra* la note sous Ⲍ, relative aux intradentales.

explosive qui n'est représentée par aucun autre signe de l'alphabet.

Au contraire, ϣ et ϣ n'apportent aucun élément phonétique nouveau. Ce ne sont que des signes orthographiques. ϣ fait double emploi tantôt avec ϣ :

ϣⲟⲩⲁⲩⲩ *fouôs* (I, 13);
 ⲛⲓⲢⲏⲟⲩⲛ *né'ifa'ui* (II, 1, 7, 8);
 ⲛⲓⲡⲣⲟⲢⲏⲧⲏⲤ *bi ebro'fidas* (pass.);
 ⲈⲧⲠⲢⲟⲛⲉⲩⲩ *adassunöhs* (*Mik'aïl*);
 ⲧⲢⲩⲤⲤ *difsis* (*Magar*);
 ⲓⲱⲤⲏⲢ *iôsaf* (III, 13 var.), ⲏⲩⲓ; ϣⲩⲱⲧ *fod* (III, 13);

tantôt avec ⲡ *b* :

ϣⲏⲈⲐⲛⲉⲩⲩⲟⲛⲓ *bi'atna 'amoni* (III, 7);
 ϣⲏⲈⲧⲠⲩⲛⲉⲩⲩ *bi'adaunau* (III, 9);
 ϣⲏⲈⲐⲛⲉⲩⲩⲁⲓ *beatnaoli* (*Mik'aïl*);
 ⲈⲧⲢⲏⲈⲤⲟⲩⲩⲏⲩ *edba osu'an* (*Mik'aïl*);
 ϣⲉⲓ *bai* (I, 2, 15).

A la fin d'une syllabe, ϣ = *b* est de règle (V. *supra*) :

ϣⲧⲧ *ebnüdi* (I, *passim*);
 ⲏⲧⲠⲢⲟⲩⲛⲓ *enda ebmai* (I, 9);
 ⲈⲢⲏⲧⲧⲧ *emebradi* (I, 14);
 ⲈⲢⲏⲧⲧⲧ *a'ebnan* (II, 9);
 ⲓⲱⲤⲏⲢ *iôsab* (III, 13, 19; on dit aussi *iôsaf*).

En dehors de ce dernier cas, quand ϣ doit-il être prononcé *b* ou *f*? Les renseignements que j'ai recueillis sont assez contradictoires : l'éducation toute de routine des Coptes les rend indifférents aux règles et inhabiles à les formuler. Il semble que *b* soit préféré dans les mots les plus usités où les Thébains avaient accoutumé de prononcer un ⲡ (*b*); et *f*, devant les sons voyelles ⲟ, ⲩ, ⲉⲩ, ⲩ, où, en memphitique, le ⲡ devenait ϣ par position; d'une manière générale, dans les mots où la lecture memphitique accentuait l'aspiration du ϣ. Pour les termes étrangers, la prononciation est, autant que possible, réglée par une tra-

dition : dans $\text{IACHC} \text{ϥ} \text{η} \text{ϥ} \text{ι} = \text{iōsaf}$ et iōsab , les lecteurs ont hésité entre cette tradition et la règle phonétique des consonnes finales.

ϥ , nommé *kei* et *k'i*, est prononcé *k*, *k'* (ϥ) ou *š* (ش), c'est-à-dire comme K , ϥ ou ϣ .

$\text{ϥ} = k$ est préféré, pour les mots égyptiens, en souvenir du K hébain :

$\text{πI} \text{ϥ} \text{Z} \text{KI}$ *bi-ka'ki* (I, 5), T. (KZKE), de ϥ ϥ ;
 $\text{I} \text{ϥ} \text{C} \text{A} \text{Π}$ *oenkob* (III, 7), T. (KCAΠ), de ϥ ϥ ;
 $\text{ϥ} \text{H} \text{ϣ} \text{I}$ *kāmi* (III, 13, 14, 19), T. ($\text{KH} \text{ϣ} \text{E}$) de ϥ ϥ ;
 $\text{ϥ} \text{H}$ *ka* (I, 1; III, 9, 15), T. (KH).

Dans les mots grecs, il y a hésitation. On peut soupçonner ici, comme pour le ϥ , que les Coptes ont voulu noter des nuances de prononciation dues à l'intensité de l'aspiration de ϥ variable suivant la place qu'il occupe. $\text{ϥ} = k$ apparaît dans les syllabes ouvertes, au voisinage de la syllabe tonique.

$\text{ϥ} \text{ϥ} \text{ϥ} \text{H}$ *psiki* ou *psika* (III, 20; *Waceb*). $\text{ϥ} \text{A} \text{Π} \text{Z}$ *kōra* (III, 12 var.)

Si ϥ doit être articulé avec plus d'énergie, au commencement des mots ou des syllabes accentuées, après une syllabe fermée, l'aspiration est plus sensible. Dans ce cas, ϥ a oscillé entre deux fricatives égyptiennes, ϥ et ϣ , rendues aujourd'hui respectivement par l'uvo-palatale arabe $\text{ϥ} k'$, et par l'antéro-palatale ش š , et s'est fixé tantôt sur l'une, tantôt sur l'autre. Aussi nos transcriptions nous fournissent :

$\text{π} \overline{\text{ϥ}} \text{C}$ *bak'restos* (III, 4), $\text{ϥ} \text{ρ} \text{ι} \text{σ} \text{I} \text{ó} \text{s}$;
 $\text{ϥ} \text{A} \text{Π} \text{Z}$ *k'ura* (III, 12), $\text{ϥ} \text{ó} \text{ρ} \text{α}$;
 $\text{Z} \text{ρ} \text{ϥ} \text{H} \text{λ} \text{Z} \text{O} \text{C}$ *ark'i'llaos* (III, 22), $\text{A} \text{ρ} \text{ϥ} \text{é} \text{λ} \text{α} \text{o} \text{s}$;
 $\text{ρ} \text{Z} \text{ϥ} \text{H} \text{λ}$ *rak'al* (III, 18), $\text{P} \text{α} \text{ϥ} \text{ή} \text{λ}$, $\text{ή} \text{π} \text{η}$;
 $\text{τ} \text{Z} \text{ρ} \text{ϥ} \text{H}$ *darši* (I, 1), $\text{á} \text{ρ} \text{ϥ} \text{ή}$;
 $\text{Z} \text{ρ} \text{ϥ} \text{H} \text{É} \text{ρ} \text{E} \text{ϥ} \text{C}$ *arši'aros* (III, 4), $\text{á} \text{ρ} \text{ϥ} \text{ι} \text{ε} \text{ρ} \text{é} \text{ú} \text{s}$.

Je n'ai pu obtenir de mes maîtres, ni retrouver la règle qui

détermine cette répartition. C'est, je le crois, la tradition avec ses faiblesses qui guide le lecteur pour chaque mot ¹.

Γ, Δ, Ζ, employés par le copte à titre exceptionnel, introduisent dans l'alphabet des articulations soigneusement notées, mais qui, dans la lecture courante, tendent à se confondre avec des articulations indigènes.

Γ d'après son nom, *g'amma*, est le *g* arabe. Mais dans la pratique, il est plus souvent prononcé comme la palatale égyptienne *g̃* (v. *infra*), et parfois comme *g*.

ΓΔΡ *g'ar* (III, 2, 5, 6, 13, 20);

ΔΓΔΘΟC *ag'átos* (*Mik'ail*);

ΔΗΓΕΩΩΠ *eg'amon* (III, 6 *var.*).

ΩΟΠΟΓΕΝΗC *mónôgēnīs* (I, 18);

ΔΓΓΔΛΟC *aḡḡalos, aṅḡalos* (*pass.*);

†ΓΔΛΙΔΕΔ *diḡālila-a* (*pass.*);

ΩΔΓΟC *maḡos et maios* (III, 1, 7, 16; 16);

ΔΥΓΟΥΩΕΠΟC *heḡumānos* (III, 6);

ΔΗΓΕΩΩΠ *eḡamon* (III, 6).

ΩΟΠΟΓΕΝΗC *monogenas* (*Osiout*).

¹ Tuki (*op. laud.*), p. 3, 4, formule les règles suivantes, qu'il applique aux mots égyptiens aussi bien qu'aux mots grecs :

«Præterea littera *Χ* *chi* dicitur *ci* ش, cum conjungitur vocalibus litteris : Ε : Η : Ι : Υ : ut ΧΕΡΕ *salve* م... Pronunciatur *ΧΙ*, si sit in medio vocalis, ut ψυχη : ΨΥΧΗ... Profertur autem *cha* instar *ç* Arabicæ linguæ cum litteris vocalibus : Δ, Ο, Ω : ut μοναχος : ΩΟΠΔΧΟC... Similiter si super eandem litteram reperiatur punctulum, seu accentus : Χ'ΡΟΠΟC... Eadem quoque pronunciatione, si sequatur vocalem litteram, ut *εχμαλωσια*, ΕΧΩΔΛΩCΙΑ... Profertur denique *Χ* *chi*, si vocabulum derivatur a dialecto Thebanense, ut in Theb. cum *κ* dicitur ΔΥΚΩ; cum *ΧΙ* dimisit, posuit *توك* : ΠΙΚΛΩ *corona* ك...» — La plupart des exemples qu'il donne sont des mots grecs. Je crois bien que les règles précises de l'auteur copte lui appartiennent plus qu'à la tradition, et qu'il a parfois subi l'influence de son éducation latine. Voir notamment *infra*, p. 264, note 1, la règle du Γ.

On voit que la règle, fournie par les grammairiens indigènes¹, de $\Gamma = \xi$ (g) devant \mathfrak{Z} , \mathfrak{O} , \mathfrak{U} , et $\Gamma = \zeta$ (\tilde{g}) devant \mathfrak{E} , \mathfrak{H} , \mathfrak{I} , \mathfrak{X} , si elle a été exacte, n'est plus appliquée. De même qu'à la sourde \mathfrak{X} , les Coptes des premiers temps donnaient-ils déjà au Γ suivant sa position, deux valeurs plus ou moins voisines de l'articulation grecque? Probablement. Mais ces valeurs ont divergé et sont identifiées actuellement, la première au ξ arabe, la seconde à \mathfrak{Z} ou ζ du Saïd, et ce dernier empiète sur l'étranger ξ ².

\mathfrak{Z} (*d'ald'a*, *dald'a*) est aujourd'hui l'intradentale faible de l'arabe δ *d'*. Les Saïdiens articulent avec soin le nom *d'ald'a* de cette lettre étrangère au copte. Ils affectent même parfois de substituer le son *d'* à celui de $\Upsilon = d$, donnant par là à leur lecture une apparence d'érudition³. En fait, c'est au contraire \mathfrak{Z} qui tend à se confondre avec Υ :

$\mathfrak{Z}\mathfrak{O}\lambda\mathfrak{O}\mathfrak{C}$ *do'los* (*Mik'ail*);
 $\mathfrak{I}\mathfrak{O}\mathfrak{P}\mathfrak{Z}\mathfrak{B}\mathfrak{H}\mathfrak{K}$ *iordanis* (*Mik'ail*);
 $\mathfrak{H}\mathfrak{Z}\mathfrak{B}\mathfrak{H}\mathfrak{Z}\mathfrak{U}\mathfrak{P}\mathfrak{O}\mathfrak{N}$ *enhândoron* (III, 11),
 $\mathfrak{Z}\mathfrak{E}$ *da* (I, 17; III, *pass.*), etc.,

à côté de

$\mathfrak{H}\mathfrak{T}\mathfrak{E}\mathfrak{T}\mathfrak{I}\mathfrak{O}\mathfrak{X}\mathfrak{Z}\mathfrak{E}\mathfrak{Z}$ *end'ad'iôd'asa* (III, 1);
 $\mathfrak{Z}\mathfrak{E}$ *d'a* (III, 5, 19), etc.

Si le \mathfrak{Z} grec n'était pas exactement le δ , nous pouvons affirmer cependant qu'il différerait peu de l'articulation arabe; cela nous est confirmé ici par le fait que les Égyptiens en ont conservé une notation, malgré leur peu de goût pour les intradentales : l'arabe, en effet, en possédait trois; en adoptant cette langue, ils les ont toutes rejetées.

¹ Tuki *l. l.*, p. 3 : «Littera vero Γ fit $\Gamma\mathfrak{Z}\mathfrak{O}\mathfrak{O}\mathfrak{Z}$ cum vocalibus \mathfrak{Z} , \mathfrak{O} , \mathfrak{U} ... Pronunciatur tamen *gemma* cum quatuor vocalibus, quæ sunt \mathfrak{E} : \mathfrak{H} : \mathfrak{I} : \mathfrak{X} ...» Tuki transcrit Γ *gamma* et non *g'amna*.

² Le ξ , en effet, n'a point droit de cité dans toute l'Égypte, malgré sa fréquence en arabe. A mesure qu'on remonte vers le sud, il est plus rarement entendu. De même que l'explosive sourde correspondante, *qaf* \mathfrak{C} , avec laquelle il s'échange même dans l'orthographe usuelle, il est remplacé par un *g* distinct du $\zeta = g$.

³ Voir notamment la transcription n° 3 et les alphabets.

ث *t'* en arabe d'Égypte est devenu ت *t* ou س *s* ;

ذ *d'*, — — — ذ *d* ou ز *z* ;

ظ *d'*, — — — د *d* ou ز *z*.

ز, d'après son nom alphabétique, est *z* ou *dz*. Les transcriptions l'assimilent uniformément au *z* (*z*) comme ز = *d'* à notre *d*.

Ξ et Ψ = *ks*, *bs*.

Des sept lettres égyptiennes ϣ, ϣ, Ϥ, ϥ, Ϧ, ϧ, Ϩ, deux font aujourd'hui double emploi, ϣ *sāi* et ϧ *sīma*. L'une et l'autre sont rendues invariablement par la chuintante ش *s* : ϣϣϩ *afsi* (III, 14); ϣϣϩ *nassīzi* (III, 16); ϧρϣϣϣ *šrombi* (*Mik'ail*), etc. Toutefois Bouqdour d'El-Harabah a conservé au signe ϧ, dans son alphabet, une prononciation spéciale, celle de la spirante sourde formée comme notre *k*, c'est-à-dire du *ch* de la finale allemande *ich*.

ϣ *fai* est notre *f*.

Ϥ *K'ai*, qui n'appartient qu'au dialecte du Nord, est aujourd'hui rendu, dans le Saïd, par le خ arabe.

ϥ *hori* est le ح *h* arabe articulé avec une énergie très variable. Parfois il semble n'avoir d'autre valeur que notre *h* muette.

ϥϣ *u* (III, 8);

ϥϣϣϣϣϣ *ab'ol-idodf* (I, 3);

ϣϣϣϣ *ebkaé* (III, 6, 20, 21);

ϣϣϣ *uô* (II, 10) *ouo*, (III, 4), etc.

D'autre part, il est fortement articulé, par exemple, dans ϣϣϣϣϣ *eng'orhh* (IV, 14), sans jamais s'assimiler au ح *h* arabe.

Comme cette aspirée cependant, il appelle un son *a* ou *o* ouvert qui lui sert d'appui et subsiste quand lui-même n'est pas entendu :

ϥϣϣϣϣϣϣ *adaffunohf* (*Mik'ail*);

ϣϣϣϣ *bé'oah* (II, 5);

ϥϣϣϣϣϣϣ *embioauo* (*Mik'ail*).

ϣ *ḡanḡa* = ḡ est un semi-contact formé dans la même région que le *g* dur français; la prononciation du groupe *gui* devant *a*.

o, u en donne une idée assez exacte. Cette articulation se retrouve dans presque toutes les langues des peuplades avoisinant l'Égypte; elle s'est imposée pour la prononciation du ج arabe, dans le parler des fellahs, qui n'emploient jamais comme les Syriens ou les gens de la Barbarie, j ou dj¹, et réservent de préférence le g dur pour rendre le ق, voire le غ.

Quant au $\Psi = di, dei$, ce n'est actuellement qu'un signe orthographique, comme Ψ, Σ des grecs, remplaçant $\Upsilon + \iota$.

Reste à mentionner une dernière consonne qui n'est représentée dans les alphabets coptes par aucune lettre, savoir, le *hamza* (ء) de l'arabe. Dans la prononciation, presque tous les dialectes arabes modernes laissent tomber le *hamza*, et l'écriture courante néglige de le noter. Les paysans égyptiens l'emploient capricieusement; mais, par contre, les citadins et ceux qui ont étudié le substituent régulièrement à l'uvo-palatale classique *qof* (ق). Tandis que la prononciation cairote de *يسال* flotte, suivant les individus, de *ies'al* à *iesâl*, elle fait entendre fortement et régulièrement le *hamza* dans *القمر* *el-amar* « la lune », *السوق* *es-sû* « le marché », *صقارة* *saqarah* « Saqqarah », ce dernier avec le *hamza* redoublé. Les tribus de l'Éthiopye possèdent aussi le *hamza* et l'emploient très régulièrement. Les lecteurs coptes modernes l'articulent avec non moins de précision. C'est un coup de glotte bien connu des chanteurs : donné avant une voyelle, il permet de l'attaquer nettement et l'isole de celle qui précède; donné après, il arrête brusquement l'émission du son. Il est rappelé dans l'écriture au moyen de l'accent placé au-dessus de la voyelle qu'il affecte².

ΠΕΥΨΙΟ *abaf-ôo* (I, 14);

ΕΥΨΙΐ *af-aei* (III, 6);

ϨΥΖΥΕΨΐ *śadaf-ai* (III, 9);

ΕΠΙΔΛΟϨ *embi-alô* (III, 13);

ΔΙΟΥΧΗΨ *ā-iôsab*, etc.

¹ Je dois signaler la prononciation $\text{X} = j$ français dans deux exemples : *afjô-amos* (I, 15) ICZE *isja* (*Mik'ail*).

² C'est un emploi de plus pour l'accent memphitique. Cf. Peyron, *Gr. copt.* p. 7; Stern, *l. l.* p. 18; Révillout, *Mél. d'arch. ég. et ass.*, III, p. 18, note. Il est évident d'ailleurs que l'emploi du *hamza* est actuellement des plus capricieux. Cette articulation a dû appartenir à une liste déterminée de mots, qui n'est pas restée dans la mémoire des lecteurs modernes. En fait, on peut dire que l'accent $\`$ annonce principalement, avant ou après la lettre qu'il affecte, un

Enfin, pour en terminer avec les consonnes, je signalerai une dernière particularité commune à la prononciation copte moderne et à la phonétique arabe : lorsque deux consonnes se suivent au commencement d'un mot, sans voyelle interposée, les lecteurs saïdiens font précéder la première de la voyelle neutre *e*, qui correspond à l'*alef* prothétique des Arabes :

ΠΠΡΟΦΗΤΗΣ *bi ebro'fidas*, passim;

ΟΥΞΟΥΤ *ouehmot* (I, 16);

ÈΦΡΒΗ *a'ebbran* (II, 9);

ÈΠΚΒΞΙ *aε ebkaé* (III, 20), etc.

Les arabisants d'Égypte appliquent rigoureusement, en parlant, la règle arabe qui, dans les autres contrées, n'est plus qu'un usage orthographique. Aussi je crois que les Coptes contemporains n'obéissent pas ici à une influence arabe, mais bien plutôt que les habitudes phonétiques des anciens Égyptiens se sont rencontrées avec celles des Arabes. J'ai rattaché ailleurs ¹ cette règle à une habitude physiologique, l'attaque vive des mots, qui entraîne comme conséquence le déplacement de leur centre de gravité vers les premières syllabes.

VOYELLES.

Ξ et Ξ se lisent *a*, sans qu'aucune différence d'intonation ou de quantité les distingue. Le son *e*, que nous attribuons à ε en grec et qui subsiste dans le nom de Ξ, *éi*, *éè*, a cependant appartenu à la langue sacrée des chrétiens du Nil. D'après Magar, curé de Louqsor, il rend la vraie prononciation de Ξ. C'est la théoric. En pratique il reparait sous des signes d'emprunt : à la fin des mots, Ξ est souvent prononcé *é*. ϣ, comme son nom *hé*

mouvement de la glotte, esprit doux, voyelle neutre ou hamza, avec, le plus souvent, un silence. Par exemple, dans la finale ΟϣΞ, il fixe, je le crois, la lecture *u-i* diphtongue (non *u^ei*), par opposition avec la lecture *owi*, *wi*; de même, il détermine indirectement le caractère vocalique de Ξ, en l'isolant de la voyelle voisine, lorsque Ξ ne doit pas être prononcé *y*, ou encore il semble marquer une crase à éviter, un hiatus entre deux voyelles de même nature ou peu dissemblables. Mais la tendance de quelques lecteurs est de mettre le hamza dans tous les cas. Une seule conclusion doit donc être tirée des transcriptions ici présentées, c'est l'existence du hamza en copte.

¹ *Journal asiatique*, 1887, p. 95. — *Supra*, p. 257.

l'indique, peut aussi être entendu *é* : ΟΥΞΥΓΟΥΣΕΝΟΣ *ohéǵumānos* (III, 6). Enfin, *e* est un des éléments de la diptongue *ei* transcrite par Ξ, assez fréquente et employée par exemple dans les noms de certaines lettres (voir notamment l'alphabet de Bouqdur). Ε a donc rendu très probablement, chez les Saïdiens et chez les Égyptiens du Delta, les sons du groupe *e* et paraît avoir noté principalement, tantôt la voyelle neutre, tantôt un son plus ouvert que *é* et comparable à l'*e* du mot français «belle»; les Coptes modernes en ont fait un *a* régulier, comme les puristes arabes, lorsqu'ils affectent de prononcer correctement les *e* du dialecte courant que recouvre, dans l'écriture, un *fatha*´.

Η *heta*, *hada* (*hida*) se prononce tantôt comme Ζ et Ε, tantôt *i* bref ou long; l'instituteur de Siout a formulé une règle de répartition assez inexactement appliquée : selon lui,

Η = *a* dans les syllabes fermées,

Η = *i* dans les syllabes ouvertes :

ΕΘΒΗΥϚ *alb'adf* (I, 15);

ΟΥΗΒ *uāb* (I, 19);

ΠΠΡΟϜΗΥΗΣ *bi ebro'fidas* (*pass.*);

ΥΖΘΗΥΗΣ *mátidas* (*Mik'ail*);

ΞΥΗΡ *himar* (*Mik'ail*).

ΥΗΡΣ, ΥΗΡΟΥ *dar-s*, *dar-u* (*pass.*), etc.;

ϜΗ *bi*, *bei* (*pass.*);

ΥΖΡΧΗ *darsī* (I, 1);

ϚΗΡΓ *sīri* (I, 12; III, 15, 18);

ΖΡΧΗΛΒΟΣ *ark'ilaos* (III, 22), etc.

On rencontre, d'ailleurs, aussi :

ΥΟΡΖΒΗΗΣ [*y*] *ordanis* (*Mik'ail*);

ΧΗ *ka* (I, 12, 10; III, 9, 15);

ΞΗ *ha* (I, 2);

ΠΗ *na* (I, 12; III, 20);

ΥϜΡΗΥ *em ebrāde* (I, 14; III, 5);

ΠΥΗ *béira* (II, 5);

Ⲭⲏⲱⲓ *kāmi* (III, 13, 15);
 ⲏⲬⲏⲓ *enk'ādi* (I, 4, 14; III, 6);
 ⲓⲚⲱⲏ *di esma, isme* (*Mik'aïl*; III, 18).

Dans la plupart des cas, Ⲑ suivi de ⲓ, Ⲑⲓ se prononce de préférence *a* :

ⲏⲧⲬⲫⲱⲏⲓ *endaebmai* (I, 9);
 ⲱⲈⲪⲱⲏⲓ *ma'tmai* (I, 14, 17);
 ⲏⲬⲣⲏⲓ *enek'rai* (ⲒⲣⲬⲓ) (I, 14; III, 11);
 ⲬⲱⲧⲏⲓⲚⲓⲚⲓ *audaif* (I, 17);
 ⲈⲪⲏⲏⲐⲐⲓ *atnao* (I, 10);
 ⲏⲓⲚⲫⲏⲐⲱⲓ *nei fa'ui* (II, 2, 7);
 ⲈⲧⲚⲬⲏⲐⲐⲱⲧ *adesk'aud* (III, 5);
 Ⲉⲓⲏⲏⲓ *abi'ai* (III, 11);

ⲏⲓⲚⲐⲐⲱⲧ *bi sūo* (III, 7, 16), etc.

L'ⲏ de plusieurs mots étrangers est rendu par *é*.

ⲬⲏⲪⲗⲈⲈⲱ *b'élaam, b'ūlaam* (III, *pass.*);
 ⲏⲣⲱⲓⲬⲏⲚ *érō'das, irudas* (III, *pass.*; divers);
 ⲒⲏⲒⲈⲱⲱⲏ *é'gā'mon* (III, 6).

En somme Ⲑ, même dans les mots où il représentait à l'origine, non pas un *ā* ou un *i* primitif, mais un son spécial, s'est désagrégé et partagé entre les deux voyelles *a* et *i* dont il formait sans doute un intermédiaire, comme le Ⲓ primitif entre *k'* et *š*. Ce partage s'est fait d'après des conventions obscures même pour ceux qui les appliquent, puisque nos transcriptions nous donnent les doubles lectures :

ⲱⲓⲒⲐⲏ *psiki et psika*;
 ⲱⲐⲏⲐⲒⲈⲏⲏⲚ *monoḡanis, monoḡanas*;
 ⲒⲏⲏⲏⲈ *hibba et habba*, etc.

ⲓ *iōda* n'est pas seulement notre voyelle *i*; de même que le

iod sémitique, il joue aussi le rôle d'une consonne *y*, soit au commencement des syllabes,

ΙΟΡΔΑΝΗC (*y*)*ordanis*,
 ΙCΞΕΝ (*y*)*isḡan* (III, 16),

soit à la fin des syllabes accentuées; il est alors précédé d'une voyelle d'appui *e*¹ :

ΔΥΨ *afde(y)* (I, 12); ΔΗΒΔ *ansē(y)* (I, 16);
 ΠΡΗ *béira* (II, 5);
 ΝΥ ΦΗΘΥΔ *né(y) fá'ui*² (II, 1, 7);
 ΝΥCΙΟΥ *né(y)sio* (II, 6);
 ΔΥΨ *afé(y)* (I, 6, 11); ÈΨ *ae(y)*; ΕΠΔΥΕCΨ *embadasé(y)*,
 (*Mik'ail*);
 ΨΥΘΥΨ *hé(y)dodf* (III, 5, 12, 17, 23);
 ΕΥΔΥ ΨΥΘΥ *adauhé(y)du* (III, 11).

Cf. aussi les noms de lettres ΔΥ, ΝΥ, ΠΥ, ΦΥ, ΨΥ, = *mé(y)*, *né(y)*, *bé(y)*, *fé(y)*, *ké(y)*.

Simple voyelle, Δ se lit *i*, *ï*, et *é* surtout à la fin des mots.

Ο, Ω, et ΟΥ voyelle, sont de véritables sosies. Comme Ε, Δ, Η, la psalmodie, l'accent tonique les dénaturent et les confondent. On peut voir, par les transcriptions, que je les ai entendus indifféremment *o*, *ô*, et *ū*, *ũ*. Il y a plus : j'ai constaté, lorsque j'appelais l'attention de mes lecteurs sur la distinction à établir dans la prononciation des trois graphies, que non seulement ils semblent les considérer comme de simples variantes orthographiques, mais encore que leur oreille est assez indifférente à l'échange, dans une même syllabe, des sons *o*, *ô*, *u*; de même, la majorité des paysans égyptiens n'enregistrent qu'une sensation générale pour des couleurs dont nos yeux affirment la dissemblance, le bleu et le vert, le vert et le gris, le bleu foncé et le noir, etc.

On peut observer cependant que Ο et Ω, quelle que soit leur quantité, oscillent autour de *ô*, se rapprochent de *u* dans les syl-

¹ Cette prononciation semble être de règle chez les Coptes d'Abydos.

² A côté de ΝΥΥCΦΗΘΥΨ *enni fá'ui*, groupe dans lequel l'adjonction Ν a modifié l'importance de l'article ΝΥ.

labes où la voyelle est longue, au voisinage de ϣ , et deviennent o , et même e muet, dans les syllabes brèves : ϠϠϣϠϠ *kesmes*, ϣϣϠϠϣ *denk*, *afdenf* (III, 13, 14).

Voilà pour la lecture. Mais les noms des lettres, articulés plus scrupuleusement, conservent la trace d'une prononciation distincte, pour O et ϣ .

- O s'appelle ô'ũ , ô ;
- ρO — ró'ũ , ró , ru ;
- ϠOPI — *hori*, *hóri*, *huri* (Stern).

C'est donc à cette lettre que convient le mieux la transcription ô . ϣ nommé Ϡϣ est un o ouvert, comparable même, d'après la diction de Waceb, à l' â scandinave.

La graphie Oϣ n'est pas seulement prononcée comme une voyelle (principalement ũ , ũ), mais aussi comme la diphtongue $o + u$, ou encore le groupe ow :

- ÈTϣE ECOWEN *adba asouân* (*Mik'ail*);
- ϣOϣNOϣ *dauno'u* (d^o);
- OϣOϠ *o(w)oh* (*pass.*);
- ÈTϣOϣWYϣ *endau(w)ešt* (III, 8);
- OϣCOWH *o(ww)isme* (III, 18);

ϣ *hé* est un i , dit l'instituteur de Siout :

- OϣλϣϠNOϠ *olib'anos* (III, 11);
- ϣϣϣH *psika* (III, 20).

Comme son nom *hé* l'indique, il est aussi prononcé é : OϣϠϣ-ΓOϣWENOC *ohéǧumanos* (III, 6). Ceci pour les mots grecs, car dans les mots coptes, il ajoute le son u^1 aux éléments avec lesquels il se combine, ou bien joue le rôle de consonne (w) :

¹ On trouve une fois OϣWϠλ = *oe'sál* (III, 11). D'après le curé de Louqsor *oe'* est même la prononciation correcte de Oϣ .

ⲄⲮ, ⲈⲮ = $a + u$ et parfois o :

ⲄⲮⲓ *au-é* (*Mik'ail*);

ⲈⲮⲈⲘⲘⲄⲮ ⲛⲈ ⲪⲛⲄⲮ *adaemman n' ebnau* (d^o);

ⲈⲮⲄⲮⲐⲘⲘⲛⲛ *adau o(x)on* (III, 11);

ⲈⲮⲈⲘⲐⲮⲮ *au-amôdi* (*Mik'ail*);

ⲒⲄⲛⲖⲈⲮⲓⲮⲘⲘ *hanlau-idas* (I, 19);

ⲄⲮⲒⲘⲈⲮⲈⲮⲘⲘ *arsī^raros* (III, 4).

ⲘⲮ, ⲘⲐⲮ = $a + u$, $i + u$ (*v. supra*).

ⲘⲛⲐⲮ = $o + u$, se réduit le plus souvent à $ô$, $û$:

ⲈⲮⲄⲮⲪⲘⲐⲐⲮⲮ *adaftôdi* (III, 4);

ⲒⲄⲄⲘⲐⲐⲮ *k'âgô* (III, 9);

ⲄⲮⲘⲒⲛⲘⲐⲐⲮ *ausâ'nu* (III, 9, 12, 13);

ⲛⲈⲄⲘⲐⲐⲮ ⲛⲄⲮⲪ *baḡou naf* (III, 5).

Ⲅⲓ, Ⲉⲓ, Ⲙⲓ (*v. supra*), Ⲑⲓ, Ⲙⲓ, sont les groupes $a + i$, $o + i$ diphtongués ou non, jamais $é$, i .

Enfin je relève dans la transcription II les exemples suivants qui notent une diphtongaison analogue à celle que le français a fait subir aux voyelles accentuées a , o , devenues ai , oi :

ⲛⲪⲐⲮⲪ *eantof* (II, 10, 11);

ⲄⲮⲒⲐⲐⲐⲐⲐ *afḡoes* (II, 10);

ⲄⲮⲘⲘⲛⲮ *ausoïnd* (II, 11).

Tel est le bilan actuel du vocalisme copte. A ne considérer que l'écriture, ce vocalisme paraît riche et précis; à entendre les lecteurs modernes, il est pauvre et indéci. Toutes les voyelles sont ramenées vers les trois types principaux Λ , I , U ; mais certains repères qui subsistent suffisent à montrer que l'appareil graphique de la langue sacrée avait été adapté à des formes réelles de la vocalisation. Sous ce rapport, le copte, vocalisant avec la netteté que recherchent les langues européennes, se distingue essentiellement des dialectes modernes de l'arabe, et se classe au contraire, avec des procédés identiques, à côté des langues dites *couchites* et des langues nubiennes. Non point que l'arabe d'Égypte en soit réduit aux trois voyelles figurées par l'écriture Ⲁ , Ⲑ , Ⲓ , et qu'un Égyptien moderne doive se plier à une éducation pénible pour prononcer les voyelles $è$, $é$, o , $ô$; ce dialecte les possède sans les enregister

et les emploie couramment. L'é est très net à l'intérieur de certains mots (بتم *bétm* « petite digue »), et il est recherché principalement par les paysans d'Abydos et de Thèbes pour rendre les finales *ى*, *ة* (تعالى *tá'alé* « viens »; خواجه *k'awâg'é* « bourgeois »). بيت « maison », زيت « huile », حيط « mur », etc., sont prononcés par les uns *bét*, *zét*, *k'ét*, par les autres *bèt*, *zèt*, *k'èt*. Avant un ح, le و quiescent et, dans la bouche des puristes, la diphtongue و s'entendent ó: روح *róh* « âme », رح *róh'* « va-t-en! », القول *el-qól* « la parole ». On reconnaît o dans أدخل *edk'ol* « entre! », ضروري *do-rúri* « nécessaire », لوح *loh'* « planche ». Ce qui caractérise l'arabe parlé, c'est l'importance qu'il donne aux consonnes, par suite, la légèreté des voyelles brèves, initiales et médiales, le plus souvent abandonnées en équilibre instable aux influences des lettres voisines, variables suivant les individus, et toujours plus rapprochées du son neutre que de leur son essentiel. Pour les voyelles longues, la tendance est plutôt d'en réduire que d'en augmenter la liste: ó (و) vient à se confondre avec ū; s'il s'agit de prononcer des mots étrangers, les voyelles, quelles qu'elles soient, sont rigoureusement ramenées au son neutre ou aux sons A, I, U¹. C'est à l'imperfection d'un organe mal exercé par la pratique d'une vocalisation spéciale, menue et flottante, qu'il faut, ce semble, attribuer l'altération manifeste que les Coptes saïdiens ont fait subir à la vocalisation du vieil idiome égyptien.

Il me reste à extraire des observations un peu minutieuses qui viennent d'être exposées un tableau de l'alphabet thébain tel qu'il nous est conservé.

1° LETTRES SAÏDIENNES.

LABIALES :	—	B (Π);	M (Μ);	B' (Β);	F (Ϝ).
DENTALES :	—	D (Τ, †);	N (Ν);	—	S (Ϛ); R (Ρ); L (Λ).
ALATALES :	K (Κ);	—	—	Ĝ (Χ), CH* (Ϟ);	Š (ϣ); — —
FLOTTALES :	ء* (ʾ);	A, E*, I, O, Ô, U (Α, Ε, Ι, Ω, Ο, ΟΥ);	H (Ζ);	—	—

Il convient d'ajouter : $w = \text{o}\Upsilon, \Upsilon$
 $y = \text{i}$.

2° LETTRES MEMPHITIQUES ET GRECQUES.

Ϡ = t, Ϣ = k';
 Ϡ, ϡ, ϣ, Ϥ, ϥ, Ϧ.

¹ De telles habitudes donnent à ces dialectes une physionomie sèche et décolorée qu'imposent aussi à notre langue les Arabes qui la parlent le plus correctement.

En laissant de côté la deuxième catégorie, ce qui frappe tout d'abord, c'est la pénurie de cet alphabet, le petit nombre d'explosives par rapport aux arrêts faibles et aux spirantes. Le phonétisme de la langue égyptienne, dont l'alphabet hiéroglyphique atteste la richesse, était-il donc si dégradé, si amolli, lorsqu'on commença d'écrire, avec des caractères grecs, le copte saïdien ? On doit écarter cette conclusion. Il est à peine contestable que le *hori* (ϩ) servit d'abord indifféremment pour deux articulations au moins, dont l'une a été figurée par les Coptes du Delta, au moyen du ϩ. En comparant le vocabulaire copte avec le vocabulaire antique, on remarque d'autre part qu'à un signe copte correspondent aussi le plus souvent deux ou plusieurs lettres hiéroglyphiques dont les phonèmes sont parfois assez distants. Il y a plus : la forme actuelle de certains des caractères ajoutés à l'alphabet grec semble avoir été dérivée de plusieurs signes démotiques, de forme voisine, mais de valeur différente¹. On peut donc avancer avec quelque vraisemblance que plusieurs lettres coptes avaient au moins deux lectures. Les inventeurs saïdiens de l'écriture nouvelle sont allés à l'économie. Ils ont réservé aux lettres grecques qui symbolisaient des articulations étrangères leur prononciation spéciale ; mais ils ont surchargé d'emplois, sans système préconçu, les caractères démotiques ou grecs, qui répondaient originellement à des phonèmes d'un usage familier. Ils n'ont pas procédé autrement que les Phéniciens lorsqu'ils empruntèrent quelques symboles aux Égyptiens ; pas autrement que les Arabes lorsqu'ils écrivent leur langue avec leurs lettres dépourvues de points diacritiques et de voyelles. Les écritures sémitiques, celles de l'Égypte ancienne, sont des écritures *mnémoniques*, bien plutôt qu'*analytiques*. Chaque mot forme un groupe que l'usage apprend à reconnaître. Dans ces longues lignes sans séparations, l'œil épèle les mots au lieu des lettres ; il les isole comme des monogrammes dont les éléments peuvent, sans danger, être polyphones ; c'est avant tout la combinaison de ces éléments qui annonce le mot et implique pour chaque polyphone une prononciation déterminée. Les Nubiens, par exemple, qui ont adapté, par des conventions bien conçues, l'alphabet arabe à leur langue, n'ont redouté aucune ambiguïté en représentant les trois articulations *ḡ*, *k̄*, *ṇ*, par un seul signe, ϩ². Les Berbères du Maroc et du Sahara n'ont pas plus de scrupules. Au déclin de la civilisation égyptienne, les scribes étaient assez sûrs de leur expérience pour se livrer, en pleine fantaisie, à des jeux orthographiques où l'abus des polyphones, la confusion des dentales et des palatales entre elles ne laissaient à l'œil du

Révillout, *Mélanges d'archéologie égyptienne et assyrienne*, III, p. 38, note.

² Rochemonteix, *Quelques contes nubiens*, p. 11.

lecteur que quelques repères de loin en loin. Certes, les premiers Égyptiens qui transcrivirent en grec des formules magiques eurent des préoccupations tout opposées, et visèrent à éviter des erreurs de nature à compromettre l'efficacité de ces formules. Mais il y aurait exagération à considérer leurs transcriptions comme minutieusement adaptées à la parole; elles n'étaient pas destinées à instruire l'ignorant par une simple lecture; elles devaient être surtout des aide-mémoire pour l'initié déjà maître de la diction et de l'intonation, et à qui une convention graphique même assez lâche suffirait à assurer une «voix juste». Je reviendrai sur la polyphonie de quelques-unes des lettres de l'alphabet copte-grec, avec les détails que comporte la question.

L'alphabet ci-dessus suggère une deuxième remarque : l'activité phonétique du copte s'est surtout développée dans la région des dentales supérieures et des palatales; les intra-dentales et les uvulapalatales, si nombreuses en arabe, sont absentes; elles tendent même à s'éliminer du patois arabe parlé par les descendants des Égyptiens du Saïd. C'est là un trait de plus à ajouter à tous ceux que le copte a en commun avec les autres idiomes du pays de Kousch.

En résumé, la tradition copte moderne de la haute Égypte présente les particularités suivantes :

Elle a laissé hors d'usage une partie des articulations primitives et réduit, par élection, tous les caractères du premier alphabet thébain à être monophones ;

Les lettres introduites par le dialecte du Delta, sauf Θ , ne symbolisent aucune articulation; ce ne sont plus que des doublets orthographiques;

Les articulations grecques ont été conservées avec une prononciation qui, altérée ou non, est aujourd'hui celle d'articulations arabes;

L'arabe a exercé avec plus d'intensité son influence sur la vocalisation à laquelle il a communiqué ses intonations indécises, en laissant cependant subsister des débris suffisants pour une restitution.

Par contre, la tradition copte a maintenu dans sa phonétique cet ensemble de traits que j'ai indiqués à chaque pas, et qui, en donnant à la vieille langue égyptienne un air de parenté avec les dialectes modernes du bassin du Nil, et notamment avec ceux de Bisharis, l'opposent à l'arabe. Des deux articulations indigènes sauvées de l'oubli, *b'* et *ḡ*, la seconde s'est même imposée à la langue conquérante.

Cette tradition, en réalité, n'est pas l'œuvre plus ou moins

éclectique d'une école héritière des premiers Saïdiens, vivant à l'écart d'emprunts et de maigres souvenirs; elle marque un état dans l'appauvrissement du système phonétique fixé par les Égyptiens du Nord et répandu dans toute l'Égypte, lors de l'invasion musulmane. Depuis ces temps éloignés, l'enseignement de la lecture s'est tenu en dehors des influences étrangères; il a perdu une partie de son bien; mais, sauf pour les consonnes grecques, il n'a fait ni échange ni compromis. Nous pouvons donc demander à la tradition moderne quelques documents fidèles, un écho sonore de la voix égyptienne. Le copte, tel qu'elle nous le fait entendre, nous laisse encore l'impression d'une langue harmonieuse, un peu molle, langue d'un peuple adouci, façonnée pour la prière et les psalmodies.

M. DE ROCHEMONTEIX.

Slave *blato* « marais ».

Le slavons *blato* « marécage, borbier », polonais *bloto*, russe *boloto*, slave primitif **bolto*, correspond phonétiquement au lithuanien *báltas* « blanc », qui conserve la signification primitive. De *báltas* dérive en lithuanien un verbe *báltiju* « avoir des reflets blancs » qui s'emploie particulièrement en parlant de l'eau. C'est cet emploi que nous retrouvons dans le nom de la mer *Baltique*; c'est aussi l'emploi primitif du slave *blato*, tel qu'il apparaît encore, déformé par la prononciation magyare, dans le nom du lac *Balaton* (*Balaton tó*). Cette expression convenait entre toutes à ces flaques marécageuses qui, dans les grandes forêts de Pologne ou de Hongrie, ne se dénoncent sous l'ombre épaisse qu'aux reflets argentés de leurs eaux¹: de là la signification spéciale de « marais » que le mot a prise d'assez bonne heure en slave. C'est en effet avec cette valeur qu'il a passé dans le grec byzantin, sous la forme *βάλτη*. Le sens de « lac, étang » survit néanmoins encore aujourd'hui dans certaines régions de la Moravie méridionale, alors qu'en Bohême par exemple *bláto* est devenu synonyme de *bahno* « la boue » et ne désigne plus guère que la saleté des rues les jours de pluie.

F. Geo. MÖHL.

¹ Le verbe *luceo* reçoit en latin des applications tout à fait analogues : témoin ce vers, qui appartient, si je ne me trompe, à une tragédie de Sénèque :

Nunc memoris alti densa metatur loco,
ubi Lerna muto gelida pellucet vada.

DÉCLINAISON

DES PRONOMS PERSONNELS

EN VIEIL-IRLANDAIS¹.

1° PRONOMS DÉPOURVUS DE GENRE.

PREMIÈRE PERSONNE DU SINGULIER.

Nominatif : *mé*; vieux gallois *mí*; breton *me*. Comparez latin : *me* par *e* long pour *mē*; cf. *ἐμέ*.

Génitif : pronom possessif *mu*, *mo*²; en gallois *my*, *vy*; en breton *ma*, *va*. Rend spirante l'explosive sourde : *mo-chland* « ma postérité »; *re-m-chuinriug* « avant ma captivité ». Ce génitif ne se terminait donc point par une consonne. Cf. *ἐμοῦ*.

Accusatif : *um*, *om*, mieux ^m*m* = *mu* ou ^m*m* = *mo*³ :

1° Après les prépositions qui gouvernent l'accusatif : *friumm* « contre moi »; *immm* « autour de moi »; *trium* « à travers moi »; *lium* « près de moi »; *cuccum* « vers moi »; *etrom* « entre moi »;

2° Après les prépositions qui gouvernent l'accusatif et le datif : *airium* « pour moi »; *foum* « sous moi »; *indium* « dans moi »; *form* « sur moi »;

3° Après quelques prépositions qui exigent les noms au datif : *dom* = *do-um* « à moi »; *issum* « au-dessous de moi »; *remum* « devant moi »;

¹ Cet article est le texte de deux leçons faites au Collège de France en mai 1890. Il a été rédigé et remis au comité de rédaction des *Mémoires de la Société de linguistique* avant que parût la première livraison de la seconde partie du tome II de M. Karl Brugmann, *Grundriss der vergleichenden Grammatik*, p. 463-846. Quelques notes qui renvoient à ce savant volume ont été ajoutées sur l'épreuve. On sait quelle importance la collaboration de M. R. Thurneysen donne à la partie celtique du *Grundriss* de M. K. Brugmann.

² Imité du génitif singulier de la seconde personne, suivant Brugmann, p. 824.

³ Imité de l'accusatif singulier de la seconde personne, suivant Brugmann, p. 812. Cette doctrine peut paraître vraisemblable quand on compare les pronoms suffixés aux prépositions; mais elle paraît étrange quand on l'étend aux pronoms infixes : *ar-om-foinfea* suppose un accusatif *om* (= *mo*).

4° Après le verbe : *snáidsi-um* «qu'il me protège»;

5° Dans l'intérieur d'une formule verbale : *ar-om-foimfea* «il me recevra». L'explosive sourde suivante devient spirante : *ni-m-charat-sa* «ils ne m'aiment pas»; *ma-ni-m-chobrat* «s'ils ne m'aident pas»; *co-for-dum-thesid-se* «afin que vous m'aidiez»; ainsi, le pronom de la première personne à l'accusatif singulier ne se terminait pas par une consonne.

Datif : *im* = *mi*¹ : *úaim*, *díim* «de moi».

PLURIEL.

Nominatif : *ni*², *sni*, *snisni*; gallois *ni*, *ny*; breton *ni*.

Génitif : *arn*³ devant les voyelles et les moyennes; *ar* devant les autres lettres : *arn-athir* «notre père»; *arn-días* «nous deux»; *ar-conair* «notre chemin». Gallois *an*; breton *hon*.

Accusatif : *unn*, *un*, mieux ^a*n* = *nüs* :

1° Après les prépositions qui gouvernent l'accusatif : *torunn* «au delà de nous»; *immunn* «autour de nous»; *triunn* «à travers nous»; *etrunn* «entre nous»; *cucunn* «vers nous»;

2° Après les prépositions qui gouvernent l'accusatif et le datif : *erunn* «pour nous»; *indiuun* «dans nous»;

3° Après des prépositions qui veulent le nom au datif : *remunn* «devant nous»; *dún*, *dúun*, *dunn* «à nous»;

4° Après les verbes : *ainsi-unn* «qu'il nous protège»; *snáidsi-unn*, même sens. L'analogie le fait employer même avec sens de datif : *taihi-unn* «est à nous»;

5° *n* dans l'intérieur de la formule verbale : *ro-n-soír* «nous a sauvés»; *ni-n-fortéit-ni* «il ne nous aide pas»; l'explosive sourde ne devient pas spirante.

Datif : *inn*, *in* = *ni* : *úainn*, *úain*, *díinn*, *dín* «de nous».

DEUXIÈME PERSONNE DU SINGULIER.

Nominatif : *tú*; gallois *ti*; breton *te*⁴.

¹ Ce datif est primitivement un locatif. (Brugmann, p. 820.)

² Pour *nès*, primitivement accusatif. (Brugmann, p. 803, 813.)

³ Pour *ns-ro-n*, Brugmann, p. 829; suivant les lois de la phonétique celtique, *nsron* donne *ansron*, puis *arn* directement sans l'intermédiaire d'*ēsron* que M. Brugmann suppose. Comparez l'accusatif pluriel *rīgās* = *rīgans*.

⁴ L'hypothèse que l'irlandais *tū* tiendrait lieu d'un plus ancien *tū*, — dont l'*ū*

Génitif : 1° *do*¹, proclitique, rendant spirante l'explosive sourde : *do-chétmic* « de ton fils aîné » ; *do-thaige* « de ta maison » ; *i-t-choim-thecht* « dans ta compagnie » ;

2° *th* devant une voyelle accentuée : *th-oenur* « toi seul » ; littéralement : « ton unité ».

Gallois *dy* ; breton *da* ; cf. grec *σού*.

Accusatif : *ut*, mieux *t* = *tu*² :

1° Après les prépositions qui gouvernent l'accusatif : *fríut* « contre toi » ; *cenut-su* « sans toi » ; *torut-su* « au delà de toi » ; *cucut* « vers toi » ;

2° Après les prépositions qui gouvernent l'accusatif et le datif : *erut-su* « pour toi » ; *innut* « dans toi » ; *fort* « pour toi » ;

3° Après des prépositions qui veulent le nom au datif : *ocut* « près de toi » ; *riut* « devant toi » ;

4° *t* dans l'intérieur de la formule verbale : *imme-t-chomairc* « il t'interroge » ; *ro-t-chechladar* « il t'entendra ». L'explosive sourde suivante devient spirante ; ainsi cet accusatif ne se terminait point par une consonne. Il est employé même avec sens de datif : *tathut* « est à toi ».

Datif : *it* = *ti* : *úait*, *diit* « de toi » ; *duit* « à toi »³.

PLURIEL.

Nominatif : *sib* = *svi*⁴ (ordinairement *sissi* = *sib-si*) ; gallois *chwi* ; breton *c'houi* = *svi*.

Génitif : *forn*, *farn*⁵, devant les voyelles et les moyennes ; *for*, *far* devant les autres lettres : *forn-airchinnech* « votre prince » ; *farn-intliucht* « votre intelligence » ; *far-clúu* « votre gloire ».

Souvent *barn* et *bar* après une préposition : *di-barn-ícc* « de votre salut » ; mais *di-far-foirbthetu* « de votre perfection » ; *i-bar-tolaib* « dans vos passions » ; mais *i-far-selbud-si* « dans votre possession ». Il y a confusion : originairement, on a dû dire *farn*, *far*, après les consonnes ; *barn*, *bar* après les voyelles.

Accusatif : *uib*, *ib*⁶ :

se serait allongé sous l'influence de l'accent (Brugmann, p. 809), — est inadmissible : *tú* primitif irlandais aurait pour équivalent en gallois *tu* ou *tw* et non *ti*. (*Grammatica Celtica*, 2^e édition, p. 91.)

¹ Pour *tovo*, suivant Brugmann, p. 825.

² On trouve la même doctrine chez Brugmann, p. 812.

³ Ce datif est primitivement un locatif. (Brugmann, p. 820.)

⁴ Pour *s-uës* ; comparez le gothique *iz-vis*. (Brugmann, p. 804, 813.)

⁵ Probablement pour *s-uës-ro-n*. (Brugmann, p. 829.)

⁶ Le même cas que le nominatif.

1° Devant les prépositions qui gouvernent l'accusatif : *etr-uib* « entre vous »; *cen-uib-si* « sans vous »; *cuc-uib-si* « vers vous »; *frib* « contre vous »; *lib* « chez vous »;

2° Devant les prépositions qui gouvernent l'accusatif ou le datif : *airi-uib-si*, *air-ib* « pour vous »;

3° *-b-*, dans l'intérieur de la formule verbale : *no-b-cara* « il vous aime »; *do-b-tromma* « il vous charge ». L'explosive sourde qui suit ne devient pas spirante, ce qui prouve que l'accusatif de ce pronom se terminait par une consonne.

Datif : *ib* : *uaib* « de vous ».

2° PRONOMS QUI ONT TROIS GENRES.

TROISIÈME PERSONNE.

Thème *ei* (forme pleine de la racine réduite *i*).

Nominatif singulier masculin : *é* = *ei-s*¹; latin *is*, plus tard *is*; cf. skr. *ayam*. La diphtongue *ei* devient régulièrement *ē* en celtique; *ī* en latin.

Accusatif masculin : *ēn* = *ein* qui devient selon les circonstances *i* ou *an* :

1° Suffixe externe ou enclitique *i* : *cucci* = *cucc-ēn* « vers lui »; *imbi* = *ambi-ēn* « autour de lui »;

2° Interne ou proclitique *an* : *r-an-anacht* « il le protégea »; *ra[n]-cloi-som* « il le subjuga ».

Accusatif singulier neutre : *i* enclitique = *ē[d]* = *eid* : *airi* = *are ēd* « pour cela ».

Locatif singulier *i* dans *inti* « celui-ci » = *sin-tos-ēi*.

Nominatif masculin pluriel : *é* « ils » des trois genres = *ē-ēs* = *ei-es*.

Thème *eio-*, *ēo-* (développement de la racine pleine *ei*)².

Génitif masculin : *a* proclitique = *ēi*; rend spirante l'explosive sourde suivante : *a-chungai* « ses angoisses »; *tri-a-thír* « par sa terre ». *A* « son, ses » est quelquefois écrit avec un apex : *á-arilliud* « son mérite » *á-híc* « son salut », ce qui prouve que la voyelle primitive était longue. De *a* = *e* dans les proclitiques, on a des

¹ Brugmann, p. 774, 776, donne comme possible la doctrine qui considère **eis* comme le nominatif singulier du thème *ei*. Il propose aussi de considérer **eis* comme le résultat d'un compromis entre *ei* et *i-s*.

² Sur ce thème, voir Brugmann, p. 770.

exemples dans les prépositions *a*, *as* « de » pour **ex*; *la* « chez, par » pour **let*.

Par analogie, cet *a* est resté quand, par exception, le mot n'est pas proclitique : *an-ái* « le sien = *son éi* »¹.

Génitif féminin : *a* proclitique = *ēās*; ne rend pas spirante l'explosive sourde suivante : *for-a-ciunn* « devant sa tête ».

Thème *i* (forme réduite de la racine pleine *ei*)².

De ce thème non décliné voici un exemple :

Dans *ed* « cela » = *ito[d]*, il faut distinguer deux éléments nominaux *i* et *tod*, dont le second seul est décliné. Comparez le latin *is-tud*, dont l'*s* emprunté au nominatif singulier masculin persiste à tous les cas par analogie.

A l'accusatif masculin *i*, suffixe ou enclitique = *in* : *foir* « sur lui » = *u[p]er-in*.

Accusatif singulier neutre infixé *i[d]* : *amal as-in-chobra* = **ex-son-i[d]-cibrát* « ainsi qu'elle le désire ». L'infixe *in* contient deux éléments : le pronom relatif *an* = *son*, et le pronom de la troisième personne neutre *id*, qui a perdu sa dentale dès la période de l'unité celtique, de là son action sur la sourde suivante, qu'il rend spirante.

Datif masculin singulier *i* = *iġē* : *uad-i* « de lui »; *ac-i* « chez lui ».

Datif féminin singulier *i* = *iġē* : *essi* « d'elle » = *ex-i* = *iġē*; *indi* « en elle » = *ande-iġē*; *remi* « devant elle » = *prēm-iġē*; *uadi* « d'elle »; *di* « à elle ».

Datif pluriel des deux genres : *ib* = *ibis* : *essib* « d'eux »; *uadib* « d'eux »; *indib* « en eux »; *remib* « devant eux »; *foib* « sous eux »; *forib* « sur eux »; *doib* « à eux ».

Thème *-io*-³.

A l'accusatif singulier neutre, *e* suffixe (enclitique) = *io[d]* : *cene* « sans cela ».

Thème *-ia*, féminin.

Accusatif singulier suffixe (enclitique) : *e* = *ian* : *lee* « près

¹ Suivant Brugmann, p. 778, *ái* = *ēs^o*, sanscrit *asya*, gothique *is*, on aurait là un exemple unique en celtique de cette formation supplantée, en celtique comme en latin, par le locatif indo-européen. *Ai* est employé au génitif pluriel comme au génitif singulier.

² Sur ce thème, voir Brugmann, p. 770.

³ Sur ce thème et le suivant, voir Brugmann, p. 770-771.

d'elle » = *let-ian*; *cuiucc* « vers elle » = *cucc-ian*; *tree* « par elle » = *tre-ian*.

Thème *o*-¹.

Est le premier terme du pronom composé *ón* = *o-no[d]* « ceci », qui doit l'allongement de sa voyelle à un accent oratoire.

O-n, accusatif singulier masculin devient *an* infixé (proclitique) : *ar-an-gàiret* = [*p*]*are-on-gàronti* « ils le prohibent »; *n-an-glanad* « qu'il le purifie »; *r-a-cloi-sum* « il le subjugué ».

On est aussi le premier terme de l'adverbe composé *and* « là » = *on-ton*.

O[d], nominatif-accusatif singulier neutre, devient l'infixé (proclitique) *a* : *ra chualatar* = *pro-o[d]-cuculantor* « ils l'ont entendu »; *r-a-chloithe* « vous l'auriez entendu »; *d-a-bir* « mets-le ».

O (suffixe ou enclitique) datif singulier masculin : *dáu*, *dó* « à lui ».

Aib = *obis* (suffixe ou enclitique) datif pluriel : *cen-aib* « sans eux »; *for-aib* « sur eux »; *du-aib* « à eux »; *occ-aib* « chez eux ».

U = *ūs* (suffixe ou enclitique) accusatif pluriel : *leu* « chez eux » = *let-ūs*; *friu* « contre eux » = *vrt-ūs*; *seccu* « au delà d'eux » = *sec-ūs*; *cuccu* « vers eux » = *coc-ūs*; *treu* « à travers eux » = *tre-ūs*.

Thème *si*.

Accusatif singulier masculin suffixe : *is* = *sin* : *leiss* « chez lui » = *let-sin*; *tarais* « au delà de lui ». On le trouve déjà avec valeur d'accusatif singulier dans le pronom composé *so-sin* de l'inscription gauloise de Vaison.

Ce cas forme le premier terme de l'article : *int* = **sin-tos*, plus tard **sindos*. *Sin* est ici un accusatif immobilisé². Comparez le pronom latin *is-te* = *is-to-s*, dont le premier terme garde à tous les cas l'*s* du nominatif singulier masculin et féminin.

Le thème *si-* est le premier terme des composés *síde* « celui-ci » = *si-tio-s*, et *sin* même sens = *si-no-*.

Thème *sio*³.

Nominatif singulier masculin : *se* = *sio-s* dans *me-se* « moi-même ».

¹ Sur ce thème, voir Brugmann, p. 768.

² Voir, sur l'article irlandais, le savant article publié par M. E. Windisch, *Revue celtique*, V, 461-466.

³ Brugmann, p. 768.

Accusatif singulier, neutre : *la-se* « quand » = *let-sio[d]*; *co-se* « jusque-là » = *co-sio[d]*; *ar-se* = « à cause de cela » = *are-sio[d]*.

Datif singulier *re-siu* « avant que » = [*p*]*rên-siu*; *issiu* « dans ceci » = *in-siu*.

Thème *sia* (féminin).

Nominatif singulier : *si* « elle » = *sī*; comparez *Brigù* = *Briganti* pour *Brigantia*.

Accusatif singulier : *e* suffixe (enclitique) = *sian* : *inte* « in eam » = *ande-sian*; *impe* « autour d'elle » = *ambi-sian*.

Thème *so*¹.

Ce thème est le premier terme du pronom composé *so-sin* dans l'inscription gauloise de Vaison, et des pronoms composés irlandais *sodin*, *sodain* « ceci » = *so-ti-no[d]*, *suide* « celui-ci » = *so-tio-s*, *son* « ceci » = *sono[d]*. Il est aussi employé comme suffixe.

Nominatif-accusatif singulier neutre : *so[d]* employé comme infixe avec sens d'accusatif singulier masculin *nī-s-gaibed* « ne le prenait pas ».

Accusatif pluriel masculin : *u* suffixe (enclitique) = *sūs* : *airiu* « pour eux » = *are-sūs*; *etarru* « entre eux » = *anter-sūs*; *forru* « sur eux » = *u[p]er-sūs*; *impu* « autour d'eux » = *ambi-sūs*; *intiu* « en eux, en elles » = *ande-sūs*.

L'accusatif singulier masculin *son* devient *san*, *an*, *sn*, *n*, pronom relatif indéclinable (proclitique), *fris-san-dentar* « pourquoi est fait »; *for-san-érbrath* « de laquelle on a dit » = *u[p]er-son-[p]are-brton*; *an-as-olc* « ce qui est mauvais »; *di-an-airchissi* « à qui pardonne »; *la-sm-bi* « chez qui est »; *armad* = *ar-san-bed* = [*p*]*are-son-buieto* « pourquoi serait »; *huan-aithgnintar* « de quoi est connu » = *ōd-son-ate-gniantor*. Il tombe devant les sourdes : *hua-tinscanat* « par où commencent ».

Par l'analogie de la déclinaison nominale des thèmes en *o* l'accusatif singulier masculin *son* est devenu *san*, *an*, nominatif-accusatif neutre de l'article.

L'accusatif masculin singulier *son* a encore donné :

Le premier terme de l'adverbe *sund* « ici » = *son-tu*;

sn, pronom infixe féminin singulier : *to-sn-argaib* « elle s'éleva »; *nī-sn-airmin* « je ne la compte pas »;

sn, pronom infixe pluriel : *do-sn-aidlibea* « il les visitera ». Quel-

¹ Brugmann, p. 767.

quelques fois avec trace de la voyelle du thème : *con-[im]m-os-ralat* « qu'ils s'en aillent », *co-na-[im]m-usn-agat* « qu'ils ne se poussent pas autour ». Ce pronom infixé est quelquefois devenu suffixe et s'est placé après le verbe : *glinnsi-us* pour *glinnsi-os* « il les a éclaircis » = *glennāsi[t]-son*.

Thème *ti-*.

Est le second terme du pronom composé *sodain* « ceci » = *so-ti-no[d]*.

A l'accusatif singulier masculin : *it* = *tin*, suffixe (enclitique) : *trit* « par lui ».

Ti[d], nominatif-accusatif neutre s'emploie comme pronom infixé avec deux valeurs :

1° Accusatif singulier neutre : *arind-fessid* = *[p]are-son-ti[d]-vissete* « afin que vous le sachiez » ; *amail assind-beir* = *ex-son-ti[d]-bere[t]* « ainsi qu'il le dit » ; *ar-in-d-epur* = *are-son-ti[d]-ateberu* « à cause de quoi je le dis » ; *dind-apir* = *de-son-ti[d]-ateberes* « de quoi tu le dis » ;

2° Accusatif singulier masculin : *amail immind-raïset* = *ambison-ti[d]-râtisonti* « de même qu'ils pensèrent à lui ».

Thème *tio-¹*.

Est le second terme des pronoms composés : *suide* « celui-ci » = *so-tio-s* ; *side*, même sens, = *si-tio-s*.

Thème *to-²*.

Il a fourni le second terme de l'article masculin et féminin ; au nominatif singulier masculin : *int* = *sin-do-s* dont le second terme *do-* tient lieu d'un plus ancien *to-*. Le *t* est devenu *d* parce qu'il est proclitique ; comparez le pronom possessif *do* « ton » pour *to*. Inutile de donner ici la déclinaison de ce thème, qui est celle de l'article³, si ce n'est que le nominatif-accusatif singulier neutre de l'article est emprunté au thème *so-*. Mais on trouve ailleurs le nominatif-accusatif singulier neutre du thème *to-*, le

¹ Brugmann, p. 768.

² Brugmann, p. 767, 782, 789, 790, 791, 792, 793.

³ La déclinaison de l'article est celle des thèmes masculins et neutres en *o-* et des thèmes féminins en *a*, sauf deux différences : 1° le génitif féminin singulier *inna* = *sin-tās* exclut par conséquent la désinence ordinaire *e* = *ēs* ; 2° le génitif pluriel féminin *inna* = *sin-tān* = *sin-tāson*, avec une désinence *ān* = *āsōn*, au lieu de la désinence *ōn* des génitifs pluriels nominaux. On sait que le génitif pluriel féminin de l'article a supplanté celui des deux autres genres. L'accusatif pluriel

second terme de **i-to*[*d*]; c'est en vieil-irlandais *ed*, pronom neutre de la troisième personne.

To[*d*] réduit à une seule lettre *d* = *to* proclitique s'emploie :
 1° Comme pronom infixé accusatif masculin; ce qui prouve qu'il n'a jamais eu d'*n* final, c'est qu'il rend spirante la sourde suivante : *no-d- moladar* « celui qui se loue lui-même »; *ro-d-chursach* « il le blâma ». Le *t* persiste devant *s* : *cu-t-secar* « il le consacra »;

2° Pour l'accusatif singulier féminin *d* = *to*[*d*] : *dian-d-eroimtis* « s'ils la recevaient »;

3° Pour l'accusatif singulier neutre : *d* = *to*[*d*] : *no-d-chomal-nathar* « il le remplit »; *ro-d-chluinethar* « il l'a entendu ».

Par exception, on trouve *da* = *to*[*d*]; à l'accusatif singulier féminin : *no-da-berat* « ils la portent »; à l'accusatif singulier neutre : *ro-da-scrib* « il l'écrivit ».

Ton, accusatif singulier masculin du thème *to-* devient *dan* infixé : *air-dan-immart* « car il le retint »; *ru-dan-ordan* « il l'ordonna ». Il s'emploie aussi, par analogie de la déclinaison nominale, comme pronom neutre : *dan*, infixé : *for-ta-comai-som* « il le conserve, il le protège » = *u[p]er-ton-com-ave[t]*. Il est le second terme du pronom composé *and* « là » = *on-ton*; il tient aussi lieu de l'accusatif féminin : *frita-taibret* = *urt-ton-doberont* « ils l'opposent (elle) ».

Datif singulier neutre *tu* dans *sund* « ici » = *son-tu*, *uad* « de lui » = *o[d]-tu*, *ocut* « là » = *onc-tu*.

Thème *no*-¹.

Est le dernier terme des pronoms composés *són* « ceci » = *so-no*[*d*], *ón* « cela » = *ó-no*[*d*], qui doivent à un accent oratoire l'allongement de la voyelle. Ce sont deux accusatifs singuliers neutres².

H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE.

féminin a eu le même succès. M. Thurneysen, chez Brugmann, p. 792, note, propose d'expliquer par *tom* la finale *inna* du génitif pluriel masculin. Il oublie que l'*m* (= *n*) final celtique abrège la voyelle précédente, qui tombe par conséquent. Il suppose aussi que l'accusatif pluriel masculin *inna*, *na* = *dās* = *tōs*, mais *tōs* = *tons*, serait devenu *tu*, puis *du*, enfin *nu*.

¹ Brugmann, p. 769, *eno-*.

² Je n'ai avec intention rien dit du pronom *sue* qui, en irlandais, n'offre pas trace de déclinaison et qu'on croit reconnaître dans les deux premières lettres des pronoms composés *féid*, *fadéin* « même ». (Brugmann, p. 807.)

DE QUELQUES TERMES
DU DROIT PUBLIC
ET
DU DROIT PRIVÉ

QUI SONT COMMUNS AU CELTIQUE ET AU GERMANIQUE¹.

Il a existé dans le midi de l'Europe, antérieurement aux conquêtes romaines, une civilisation que l'on peut qualifier d'italo-grecque. Quoique la langue étrusque et la langue grecque n'aient aucune analogie, l'art étrusque est un rameau de l'art grec. Les alphabets italiens dérivent de l'alphabet grec. Nous n'avons aucune raison pour rejeter la tradition suivant laquelle la rédaction de la loi des Douze-Tables aurait été précédée par l'envoi en Grèce d'une ambassade chargée de rapporter une copie des célèbres lois de Solon et d'étudier les institutions, les coutumes et le droit des autres cités de la Grèce². On a souvent fait l'observation que le mot *pœna*, dans la loi des Douze-Tables, a été formé contrairement au génie de la langue latine et qu'il est d'origine grecque. La rédaction de la loi des Douze-Tables fut terminée l'an 450 avant notre ère³.

Vers la même époque, la civilisation italo-grecque avait dans le Nord une sorte de parallèle, la civilisation celto-germanique. Celle-ci est attestée notamment par un certain nombre de mots communs aux deux langues, l'une celtique, l'autre germanique, et qui sont étrangers aux autres langues indo-européennes, ou qui n'y apparaissent qu'avec un sens différent. Ces mots ne concernent pas la religion; les noms des dieux et les noms des prêtres dans la langue celtique et dans la langue germanique n'ont aucune ressemblance. Les deux peuples, l'un dominant, les Celtes,

¹ Ces pages, insérées dans la *Nouvelle Revue historique du droit français et étranger* (sept.-oct. 1890), nous ont paru de nature à intéresser les linguistes. (*Note de la Rédaction.*)

² Tite-Live, l. III, chap. xxxi, § 8.

³ Bréal et Bailly, *Dictionnaire étymologique latin*, au mot *Pœna*.

l'autre dominé, les Germains, avaient les mêmes chefs et combattaient dans les mêmes armées, mais étaient séparés par la religion, et cette contradiction a été probablement la cause qui, après avoir empêché l'assimilation de la race sujette à la race dominante, a finalement amené la révolte de la première et son indépendance.

On peut partager en groupes les mots communs au vocabulaire celtique et au vocabulaire germanique. Les deux groupes principaux concernent : l'un, les institutions politiques et le droit, l'autre la guerre. C'est du premier de ces groupes qu'il va être question ici. Je commencerai par prier les lecteurs de la *Nouvelle Revue historique de droit* de me pardonner l'emploi d'un grand nombre d'expressions techniques empruntées à la langue dont les linguistes se servent. Il m'est impossible de l'éviter dans un sujet aussi spécial et qui touche certainement à la linguistique tout autant qu'au droit.

Suivant toute vraisemblance, les termes de droit communs au celtique et au germanique sont tous d'origine celtique. Ils ont été empruntés à la langue de la race dominante par la race vaincue. Cependant parmi ces mots on peut distinguer deux catégories. L'une comprend les mots pour lesquels l'origine celtique est phonétiquement certaine, pour lesquels cette origine est admise par les linguistes les moins suspects de tendances celtiques. L'autre comprend les mots pour lesquels il peut y avoir doute, quand on se contente des preuves empruntées à la linguistique.

La première catégorie comprend trois mots : 1° le gothique *reiks* « chef, prince » ; 2° le gothique *reiki*, en allemand moderne *Reich* « empire » ; 3° le vieil-allemand *ambahti*, aujourd'hui *Amt* « service, fonction, bureau ».

La seconde catégorie comprend les huit mots allemands modernes : *Bann* « ordre », *frei* « libre », *Schalk* « domestique », *Eid* « serment », *Geisel* « otage », *leihen* « prêter », *Erbe* « héritage », *Werth* « valeur, prix », et les trois mots gothiques *magus* « esclave », *liugan* « épouser », primitivement « jurer », et *dulgs* « dette », que l'allemand moderne n'a pas conservés ; au total onze mots, auxquels on peut ajouter l'allemand *weih* « sacré », qui a dû également signifier « dette ».

Le germanique diffère notamment du celtique primitif par le phénomène qu'on appelle substitution des consonnes. Les Germains ont reçu certainement des Celtes le nom propre ethnographique *Volca*. *Volca* en celtique désignait le peuple celte limitrophe des Germains, dans l'Allemagne moderne au nord du Mein. Par la substitution des consonnes, le *c* de *Volca* se changea en *h*, et *Volca* devint en germanique *Walha*, *Walah* ; ce fut alors, dans la langue des Germains, un terme générique désignant tous

les Celtes, puis, par extension, les Romains d'abord, les populations romanes ensuite.

Des Celtes, outre le nom propre ethnographique *Volca*, trois noms communs sont certainement venus aux Germains, antérieurement à la première substitution des consonnes; ce sont : le gothique *reik-s* « chef, prince »; le gothique *reiki*, en allemand moderne *Reich* « empire »; le vieil allemand *ambahti*, aujourd'hui *Amt*. Dans ces mots, la sonore ou moyenne *g* est remplacée par la sourde ou ténue correspondante *k*, et la sourde *k* par la spirante *h*.

Du changement du *g* celtique en *k* germanique nous avons dans ces mots deux exemples fournis par les thèmes gothiques : 1° *reik-* au nominatif singulier *reik-s* « chef, prince », qui traduit le grec ἀρχων du Nouveau Testament; 2° *reikja-*, nominatif *reiki* « royauté, domination, puissance », qui rend le grec ἀρχή. Le premier n'existe plus en allemand. Le second, après avoir subi en haut-allemand la deuxième substitution et être devenu *rīchi* ou *rīhhi* au moyen âge, se prononce en allemand moderne *Reich* et veut dire « empire ». « Empire allemand » se dit *Deutsches Reich*. Or les deux mots gothiques *reik-s* et *reiki*, dont le second dérive du premier, viennent du celtique. Une loi générale veut que l'*ē* long indo-européen se conserve en latin, se change en *ī* en celtique, en *ā* en sanscrit et en allemand. Cette loi explique le latin *rēx*, prononcé *rīx* en celtique, et son correspondant sanscrit *rād̪j*, *rād̪ja*. Le celtique *rīx*, *rīg-os*, au nominatif pluriel *rīg-es* et à l'accusatif *rīg-ās*, a un thème *rīg-* terminé par une consonne. Le thème du nominatif pluriel gothique *reik-s*¹ se termine aussi par une consonne. Ce nominatif pluriel *reik-s* est l'équivalent rigoureux du gaulois *rīg-es* dans *Bitū-rīges* « Bourges », et *Catū-rīges* « Chorges, Hautes-Alpes ». A d'autres cas, les Goths ont changé la déclinaison de ce mot et ils l'ont fait passer de la troisième dans la seconde. Les Francs ont procédé de même; de là, dans les documents mérovingiens, *Theude-rīcus* « Thierry »; mais c'est là une irrégularité sans importance. Quant au mot allemand moderne *Reich* « empire », en gothique *reiki*, son thème est *rīkia-*; il est emprunté au celtique *rīgīo-*, qui est le second terme du nom de lieu *Ico-rīgīum* ou *Ego-rīgīum* de la *Table de Peutinger* et de l'*Itinéraire d'Antonin*²; ce nom de lieu désigne une localité située sur la route de Cologne à Trèves. Le thème celtique *rīgīo-* est un des éléments du nom des *vicani Segorigienses* dans une inscription trouvée près de Cologne³. Enfin *rīgīo-* est le thème du

¹ Ulphilas, ou mieux Vulfila, *Évangile de saint Jean*, VII, 26; *Épître de saint Paul aux Romains*, XIII, 3.

² E. Desjardins, *Géographie de la Gaule d'après la Table de Peutinger*, p. 111.

³ Brambach, n° 306.

mot écrit *rige* qui persiste avec sens de «royaume» en vieil-irlandais.

La notion d'un grand État manquait autrefois à la race germanique. Les Germains ont dû emprunter à une langue étrangère le mot qui exprime cette idée. Il leur a été fourni par le celtique, qui possédait cette notion vers l'an 400 avant Jésus-Christ, à l'époque où régnait le grand roi Ambigatos, dont le souvenir a été conservé par une tradition que Tite-Live a recueillie¹, et Ambigatos, le Charlemagne ou l'Alexandre des Celtes, est peut-être le seul nom qui survive de toute une dynastie.

Quant à l'idée d'un grand souverain, elle manquait à la tradition allemande comme celle d'un grand État. Dans la formule *der deutsche Kaiser*, les deux premiers mots sont allemands; le troisième est latin et n'a pénétré chez les Germains qu'après la première substitution des consonnes. Il ne l'a pas subie. Il date de l'empire romain et porte encore aujourd'hui, sur le trône impérial d'Allemagne, l'empreinte de la terreur respectueuse inspirée même aux vainqueurs de Varus par le monarque puissant qui régnait à Rome. Quant à l'expression *das deutsche Reich*, elle conserve encore dans l'Allemagne d'aujourd'hui un monument de l'époque primitive où les Celtes y régnaient il y a deux mille trois cents ans.

Mais revenons au thème celtique *rīg-* «roi» et à son correspondant germanique, qui a subi la première substitution, *rik-*. On trouve aussi la première substitution dans un autre nom commun germanique dont l'origine celtique est certaine : c'est le vieux haut-allemand *ambaht*, qui serait *umbah*t par *u* initial, si en germanique il remontait directement à une origine indo-européenne. Le celtique possédait un mot *ambactos*, qui veut dire «serviteur, satellite». Il est composé de deux éléments. Le premier est le préfixe *ambi-* «autour de», en sanscrit *abhi* = *m̐bi*, dont la lettre initiale est une *m̐* voyelle; *m̐* voyelle devient en germanique *um* dans les mots qui remontent directement à la source indo-européenne. Le second terme d'*ambactos* est *actos*, participe passé d'une racine *ag* qui est identique à la racine du latin *agere*. Dans *ambactos*, le groupe *ct* a été traité par la plupart des Germains conformément à la loi qui veut que de deux explosives sourdes subséquentes, la première seule soit atteinte par la substitution et que *ct* devienne *ht*. *Ambactus* est devenu en vieux haut-allemand

¹ «Celtarum — quæ pars Galliæ tertia est — penes Bituriges summa imperii fuit. Ii regem Celtico dabant. Ambigatus is fuit.» (Tite-Live, l. V, ch. xxxiv.)

Les mots *quæ pars Galliæ tertia est* sont une glose erronée de Tite-Live à un auteur grec que l'écrivain latin copie sans le nommer. La Celtique des géographes grecs du iv^e et du iii^e siècle avant J.-C. était toute différente de la Celtique de César. Elle comprenait la plus grande partie de l'Espagne, de la France, des empires d'Allemagne et d'Autriche.

ambakt, qui veut dire à la fois « domestique » et « administrateur », parce que les administrateurs sont en quelque sorte les domestiques du roi. D'*ambakt* on a tiré le dérivé *ambakti* « service, fonction », aujourd'hui *Āmt* « emploi, bureau, administration ». L'administration allemande, comme l'empire allemand, a emprunté son nom au celtique. Dans le monde néo-celtique, le mot *ambactos* n'a pas atteint une si haute fortune. Strabon rapporte que les Celtes du continent, forcés par les Romains conquérants de renoncer à leurs habitudes guerrières, s'adonnèrent à la culture des champs¹. Il écrivait cela au commencement du 1^{er} siècle de notre ère. A la fin du même siècle, la partie la plus considérable de la Grande-Bretagne était conquise, les Romains imposèrent à leurs sujets insulaires le même changement d'habitudes qu'à leurs sujets continentaux, et les *ambacti*, compagnons de guerre de leur chef, devinrent ses valets de charrue. *Ambactos* s'écrit aujourd'hui en gallois *amaeth* et veut dire « laboureur ». Il n'est pas dans notre sujet de parler de la destinée de ce mot dans les langues romanes, où, grâce à la considération dont les missions diplomatiques sont entourées, les mots dérivés « ambassade » et « ambassadeur » désignent une des plus hautes fonctions auxquelles puisse s'élever le citoyen d'une république ou le sujet d'un souverain.

A côté de ces expressions germaniques signifiant : 1° « roi », 2° « empire », 3° « fonction publique », trois mots dont l'origine celtique est phonétiquement démontrée, il en est un grand nombre d'autres pour lesquels cette origine offre une probabilité historique égale à la certitude quand on n'apporte pas dans l'étude de ces questions des convictions préalables; cependant la phonétique ne jette aucune lumière sur la question de savoir si ces mots sont de provenance germanique ou celtique.

Le thème gothique *reik* « roi » et les mots allemands *Reich* « empire », *Āmt* « fonction publique » appartiennent à la langue du droit public. Appartient aussi à la langue du droit public le mot germanique *bann* « ordre sous peine d'amende, défense ». *Bann*, écrit souvent, par abus, *ban*, avec un seul *n*, est un terme commun à la plupart des dialectes germaniques dès l'époque la plus ancienne; on le trouve en vieux saxon, en vieux scandinave. Or on le reconnaît dans le second terme des accusatifs pluriels irlandais *for-banda*² et *for-bandi*³ conservés par les gloses du célèbre

¹ Strabon, l. IV, chap. 1, § 2; édition Didot, p. 147, l. 51, 52.

² *Forbanda-rechto*, fol. 7 c, glose 19, éd. Whitley Stokes, p. 40, ou *for-banda-rechta*, fol. 18 c, gl. 9, éd. Whitley Stokes, p. 109, et fol. 21 c, gl. 1, éd. Whitley Stokes, p. 123, signifie « préceptes de la loi ».

³ *Forbandi*, fol. 31 b, gl. 25, éd. Whitley Stokes, p. 182, glose le latin *mandatis*.

manuscrit de Würzbourg, qui contient les épîtres de saint Paul; ce manuscrit est du ix^e siècle. — *Forbanda*, *forbandi* est employé dans les gloses de Würzbourg avec le sens de prescription émanant de l'autorité légale. Le second élément de l'accusatif pluriel *for-banda*, *for-bandi* se trouve dans le verbe irlandais *ad-bonnim* ou *ad-bondim*, qui veut dire « je notifie, je défends ». La troisième personne du singulier du présent de l'indicatif passif *ad-bonnar* veut dire « il est notifié » dans un texte légal irlandais¹; dans d'autres, la troisième personne du singulier du présent de l'indicatif actif *at-boind* veut dire « il notifie, il défend »². Il y a donc en vieil irlandais une racine BAND OU BOND qui signifie « ordonner » et qui se retrouve avec le même sens dans les langues germaniques; elle paraît un développement de la racine indo-européenne BHĀ, BHA qui se retrouve dans le grec *Φημί* pour *bhāmi* et qui a perdu son aspiration en celtique comme en germanique. Le mot français *ban* « défense » est d'origine germanique; mais, avant d'être apporté par les Francs, il a dû exister sur notre sol dans la langue des Gaulois jusqu'à la date à laquelle la conquête romaine l'en a expulsé, ou, comme on peut le dire en se servant d'un de ses dérivés, l'en a « banni ».

C'est par le *band* ou *ban* que, dans les deux langues, celtique et germanique, le roi, dans ces deux langues *rix*, fait connaître sa volonté au peuple qui lui est soumis, et chez ce peuple, comme dans tout le monde antique, on distingue deux principales classes d'hommes : les libres et les esclaves. Libre se dit en allemand *frei*, en anglais *free*, d'un vieux germanique primitif **frija-s*, tenant lieu d'un indo-européen primitif **prijo-s*. **Prijo-s* est devenu en sanscrit *priya-s* qui veut dire « aimé ». Ce mot a pris en germanique un sens fort différent; or ce sens se trouve également en celtique. L'indo-européen **prijo-s* persiste en gallois où, après la chute du *p*, après la substitution régulière du *dd* au *j* et après l'apocope des deux lettres finales, il est devenu *rhydd* qui, comme l'anglais *free*, comme l'allemand *frei*, signifie « libre ».

Un des mots qui veulent dire « esclave, serviteur » dans les langues germaniques est *skalk-*, en gothique *skalk-s*, en vieux scandinave *skalk-r*, en allemand moderne *schalk*. Ce mot paraît étranger à la langue indo-européenne primitive; il est probablement le nom d'un peuple vaincu et réduit en esclavage; il dérive d'un thème plus court *skāl*, dont le sens primitif en irlandais est « serviteur »; *ban-scāla* « femme servant, servante » est l'expression dont se sert dans le manuscrit de Würzbourg, au ix^e siècle, le

¹ Livre d'Aicill, dans *Ancient laws of Ireland*, t. III, p. 298, l. 6.

² O'Donovan, supplément à O'Reilly, p. 563, col. 1.

glossateur des épîtres de saint Paul, pour désigner les femmes qui servaient saint Paul¹. Plus tard, on distingue en irlandais *scál* de *scoloc*, qui en est dérivé. *Scoloc* conserve à peu près le sens primitif de *scál* : vers la fin du xi^e siècle, dans la chronique de Marianus Scotus, *scoloca* sont les colons d'un monastère, c'est-à-dire des hommes attachés à la servitude de la glèbe²; *sgologa*, dans la traduction irlandaise moderne de la Bible, sont les fermiers auxquels un père de famille loue sa vigne³. Mais *scál* en moyen-irlandais prend le sens d'« homme, guerrier, héros ». Ce mot a eu le sort du terme germanique primitif qui, sous la forme *Knecht*, signifie « domestique » en allemand moderne, mais qui, sous la forme *knicht*, veut dire « chevalier » en anglais.

Un autre nom pour esclave est en gothique *magus*⁴ pour **moghus*; *magus* a aussi le sens de « garçon, enfant mâle »⁵. *Magus* est identique au vieil-irlandais *mug* = **mogu-s* « esclave », duquel dérive le breton *mével* = **moguillo-s* « serviteur, domestique ».

Dans le monde antique, l'exécution des contrats était souvent garantie par le serment; la langue celtique et la germanique ont, pour désigner le serment, deux expressions communes qui sont étrangères aux autres langues indo-européennes. Le vieil-irlandais *oeth* « serment » s'explique par un primitif **oito-s* qui est devenu en gothique *áith-s*, en allemand *Eid*, en anglais *oath*. L'antiquité de ce mot en irlandais résulte de ce qu'on le trouve dans le traité des devoirs des rois qui a été inséré dans la composition épique intitulée *Serglige Conculaind*⁶. Ce traité des devoirs des rois est païen et paraît avoir inspiré, par un sentiment de contradiction bien naturel, le petit traité des devoirs chrétiens des rois attribué à saint Patrice et inséré, au viii^e siècle, dans la collection canonique irlandaise⁷.

Une seconde expression celtique pour « serment » est en vieil-irlandais *lugæ* = **lugio-n*⁸, en gallois *llw*, en breton *lé* d'une racine LEUGH, LUGH. Cette racine se retrouve en gothique, où elle a pris un sens moins général; elle ne s'applique qu'à un seul contrat, celui du mariage : *liugan*, *ga-liugan* en gothique veut dire « épouser » et *liuga* « mariage ».

Une autre garantie des contrats, c'est l'otage. Il a dû exister

¹ F^o 10 c, glose 22, Whitley Stokes, *Old Irish glosses*, p. 58.

² Zimmer, *Glossæ hibernicæ*, p. 274.

³ S. Mathieu, c. xxi, v. 33, 34, 35.

⁴ S. Luc, c. xv, v. 26.

⁵ S. Luc, c. ii, v. 43; c. ix, v. 42.

⁶ Windisch, *Irische Texte*, t. I, p. 213. l. 27.

⁷ Livre XXV, chap. iv, Wasserschleben, *Die irische Kanonensammlung*, 2^e éd.,

p. 77.

⁸ Manuscrit de Milan, fol. 36 a, gloses 20, 23; éd. Ascoli, p. 114.

un terme commun à la langue germanique et à la celtique **gheislo-s* « otage ». *Gheislos* est devenu en celtique **gēslo-s*, d'où le vieil-irlandais *giall*, et en germanique primitif **gīsla-s*, d'où l'allemand moderne *Geisel*.

Un des contrats était celui de prêt. La langue celtique et la germanique s'accordent pour exprimer le prêt à l'aide de la racine verbale indo-européenne dont la forme pleine est *LEIQ* ou *LINQ* et la forme réduite *LIQ*, qui veut dire « laisser », en latin *linquo*, en grec *λείπω*. De là en gothique le verbe *leihwan* « emprunter »¹, en allemand moderne *leihen*, qui au sens passif d'« emprunter » joint le sens actif de « prêter », et l'anglais *loan* « prêt » et « emprunt ». En vieil-irlandais, cette racine s'emploie avec un préfixe : *air-licim* veut dire « je prête ».

Du prêt la conséquence est la dette. Par le serment, c'est-à-dire par l'invocation des dieux sous la sauvegarde desquels est placée la sanction du parjure, la dette prend un caractère sacré; elle devient une chose sainte. Or « saint » en gothique se dit *veih-s*, en allemand moderne *weih*, d'un primitif celto-germanique **veico-s*, en celtique **vēco-s*, en vieil-irlandais *fiach*, qui, dans cette dernière langue, a pris le sens de « dette »².

Les droits ont d'autres sources que le contrat, et une de ces sources est l'héritage, en vieil-irlandais *or-pe* ou *or-be*, de la même famille que *tor-be* « profit », formé à l'aide du préfixe *tor* = *do-for*. Dans *orpe* il y a deux éléments dont le premier est le préfixe *ar-*, *aur-*, *ur-*, *air-*, *er-*; comparez *or-lār* « vestibule » et *com-arpi* « cohéritiers ». Le même préfixe se retrouve dans le verbe *er-pim* « je confie, je donne un mandat ». On sait qu'une des formes les plus anciennes du testament est le mandat. Le droit celtique primitif, qui concevait la puissance paternelle comme l'a fait le droit romain le plus ancien, a dû reconnaître au père de famille le droit de disposer par testament. Le sens primitif de l'irlandais *orpe* doit avoir été « hérédité testamentaire », quoique, dans les textes que nous possédons, ce mot ait une signification plus générale. Cette signification générale est celle du gothique *arbi* et de l'allemand *Erbe* « héritage ». On rapproche ordinairement l'irlandais *orpe*, comme le gothique *arbi*, l'allemand *Erbe*, du latin *orbis* et du grec *ὀρφανός*; mais *orbis* et *ὀρφανός* expriment l'idée de privation, tandis qu'*orpe*, *arbi*, *Erbe* désignent un mode d'acquisition, c'est-à-dire l'opposé de la privation.

Des contrats et de l'héritage résulte le droit : « j'ai droit à quelque chose » se dit en vieil-irlandais *dligim*. Ce verbe nous pré-

¹ Vulfila, saint Mathieu, V, 42.

² Un des noms du corbeau, *fiach* en irlandais, pourrait vouloir dire « [l'oiseau] sacré » et serait le même mot que *fiach* « dette ».

sente la forme réduite d'une racine *DUELGH* que nous offre aussi le gothique *dulg-s* « dette ». Le sens passif pris par le mot gothique est celui qu'on trouve dans les correspondants bretons de l'irlandais *dligim*, qui sont le substantif *dlé* « dette » et le verbe *dléout* « devoir ».

La valeur acquise ou due s'appelle en vieux-breton *wert*; c'est le second terme du composé *enep-wert*, aujourd'hui *eneb-arz* « douaire », littéralement « prix d'honneur », plus littéralement « prix du visage » de la femme qui se marie. On trouve aussi cette expression en gallois. Le vieux-breton *wert* est identique à l'allemand *werth* « prix d'achat, marchandise précieuse », en gothique *vairth-s*.

Il y a donc un groupe important de termes juridiques communs aux Celtes et aux Germains; quelle est la langue qui a fourni ces termes? Suivant toute vraisemblance, c'est la langue celtique, et quand les *rîges* gaulois, entourés de leurs *ambacti*, dominaient les Germains, ils leur imposaient leur *bann*; ils exigeaient d'eux le serment et des otages; ils jugeaient leurs procès, en matière de prêt, d'héritage, de droit privé quelconque et leur faisaient répéter les termes de la langue juridique dominante, au lieu d'accepter ceux de la langue des vaincus.

H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE.

Post-Scriptum.

1

Aux rapprochements dont il vient d'être question il serait peut-être possible d'en ajouter un fort important; nous voulons parler des thèmes *veni-*, *venio-*, devenus l'un en irlandais *fin*, l'autre *fine*, signifiant, l'un « membre de la famille », l'autre « famille »; dans les langues germaniques *vini-*, *vinja-* « ami, époux ».

La société indo-européenne primitive connaissait deux personnes morales ou deux êtres collectifs créés par la coutume; c'étaient : 1° l'état ou la cité; 2° la famille. Le mot qui, chez les Celto-Germains, servait à désigner l'état ou la cité était le substantif féminin *teuta*, qu'on retrouve avec ce sens chez les Italiotes et chez les Lithuaniens. Mais, pour désigner la famille, ce corps juridique solidairement responsable des délits et des crimes commis par ses membres et qui doit à chacun de ses membres protection et vengeance, il y a en vieil-irlandais un terme technique *fine* = *venio-s*; et les individus qui composent la famille, ce groupe si important dans la société primitive, s'appellent

chacun *fin* = *veni-s*, d'où le composé *fin-galach* = *veni-galācos* « meurtrier d'un parent », et l'accusatif pluriel *fini* = *venis*; de là en gaulois le nom propre d'homme, composé, *Veni-carus* « cher à ses parents ». Ces deux mots **venio-s* et **veni-s*, dans les langues germaniques, n'appartiennent pas à la terminologie du droit, et n'ont pas la valeur technique qu'on leur trouve en vieil-irlandais; mais ils sont employés dans la langue usuelle de plusieurs races germaniques à l'époque la plus ancienne de leur histoire : ils sont chez elles un élément fréquent dans les noms d'homme composés. On ne les a pas signalés dans les autres idiomes indo-européens.

II

Du nom du roi celtique appelé *Ambigatus* par Tite-Live et que j'ai écrit *Ambigatos* (p. 289), M. Whitley Stokes, notre savant confrère, a proposé, tout récemment, une explication nouvelle¹. Elle débute par une correction qui consiste à changer en *c* le *g* de la troisième syllabe. Aussitôt on reconnaît en ce mot un composé du préfixe *ambi* et du substantif *catu-s* « combat ». *Ambi-catus* serait identique au nom propre irlandais *Im-chad*², génitif *Im-chatha*³ ou *Im-chatho*⁴ et signifierait « celui qui combat tout autour », « le grand guerrier ». L'explication de ce mot, par Glück (p. 20) repose sur une mauvaise leçon du ms. de Würzburg (p. 18, col. 3, gl. 5)⁵ donnée par Zeuss dans la première édition de la *Grammatica Celtica* (p. 19, l. 17), et qu'Ebel n'a pas reproduite dans la seconde édition (p. 16).

H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE.

¹ *On the linguistic value of the Irish Annals*, tirage à part de la *Philological Society*, p. 38.

² Whitley Stokes, *The tripartite Life*, t. I, p. 210, l. 25; t. II, p. 351, l. 4.

³ Whitley Stokes, *ibid.*, t. I, p. 182, l. 1.

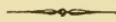
⁴ Whitley Stokes, *The Calendar of Oengus*, p. v, l. 34.

⁵ Whitley Stokes, *The old Irish glosses at Würzburg and Carlsruhe*, p. 109.

LE JARGON DES COQUILLARS

EN 1455.

(SUITE.)



GLOSSAIRE DU JARGON DE LA COUILLE.

A

L'ABESSE. « Quand ilz parlent de *labesse*, c'est de desrober ». M. Bijvanck suggère avec une grande vraisemblance la lecture *la beffe* (v. *beffleur*). L'épel *beffe* se rencontre fréquemment.

Ils ne servirent pas de *beffe*.

Roman du Renart, t. II. v. 10120.

Mais la leçon du manuscrit n'est pas douteuse. M. J. Garnier avait publié la lecture *l'abbesse*. Pour admettre *la beffe*, il faut supposer que les pièces d'instruction sont une copie des minutes originales, et que le second greffier a fait la confusion fréquente de *l'f* et de *l's*. D'autres indices permettent de croire que c'est bien ainsi que les choses se sont passées.

D'ailleurs *l'abesse* présente de grandes difficultés, tandis que *la beffe* est d'explication simple. On ne saurait rapprocher du terme *l'abbesse* que : 1° être en *abé*¹, — être au guet, en embuscade — ce qui n'est pas encore voler; 2° une expression employée par Coquillart, où il y a un jeu de mots sur *abbé* et *abbateur*.

Grand *abbateur* de prime huche²

Chanoine de longue barbute.

Coquillart. — *La Requeste*, éd. d'Héricault, II, 106.

Dans ce passage, *abateur* paraît avoir à la fois le sens érotique d'*abateur de femmes*³ et de *voleur*.

¹ Voir Frédéric Godefroy, *Dictionnaire de l'ancienne langue française. Ad verb.*

² Communiqué par M. Bijvanck.

³ *Cent nouvelles nouvelles*, pass.

ACQUES. « Deç à jouer, ilz les appellent les *acques* ».

La lecture n'est pas douteuse. M. J. Garnier a publié la même leçon. Néanmoins M. Bijvanck propose de lire *arques*, ce qui mènerait à l'élucidation d'un certain nombre de points obscurs. La lettre *c*, quoique plus habituellement confondue avec le *t*, peut prêter à une confusion avec l'*r* si les deux branches de l'*r* sont rapprochées l'une de l'autre. Ainsi M. A. Vitu a lu, dans le ms. LIII de la bib. de Stockholm, *macquin* où MM. Longnon et Bijvanck lisent *marquin*¹. D'ailleurs la disparition de l'*r* dans *acques* peut être un fait phonétique. On aurait l'analogie exact dans le nom patronymique *Maquet* pour *Marquet*.

On sait que le mot *arques* revient à plusieurs reprises dans les ballades en jargon de François Villon², aussi bien que dans les ballades du ms. de Stockholm.

Se laissent... desbouser... aux *arques*.

(Villon. *Jargon*, ball. III).

Le sens de *desbouser* est bien clair, grâce à d'autres passages; il faut traduire « dépouiller »³. Le jeu de dés s'employait couramment pour escroquer les niais.

C'est pour livrer aux *arques* ung assault.

(*Id.*, *id.*, ball. IX).

Il ne faut pas corriger avec M. Vitu *marques*. On vient de souper, et les gueux se mettent à jouer aux dés. Un vers plus bas, l'un d'eux se plaint d'avoir *paulmé*, c'est-à-dire perdu deux florins; un autre d'avoir *paulmé tout le gaing de machoirre* et de n'avoir *plus vaillant une saince*. On ne peut interpréter *paumer* dans ce passage par l'acception de la langue courante, *voler* ou *empoigner*, ainsi que le veut M. Vitu. Mais on trouve *paumer*⁴ en argot avec le sens « perdre » et l'on ne saurait négliger cette indication.

Saupicquetz frouans des gours *arques*.

(*Id.*, *id.*, ball. IV).

Frouer ou *flouer* est un de ces mots qui ont eu la triple signifi-

¹ Vitu, *Le Jargon au xv^e siècle*, p. 131, ball. IX, v. 168.

² Villon, *Jargon*. Ball. III, IV, IX.

³ Voir *desbochiller*.

⁴ Recueilli oralement. — V. Fr. Michel, art. *Pommer marron*. — *Paumer* n'est pas le seul mot qui se soit transmis directement du jargon du xv^e siècle à l'argot actuel : cf. *arton*, *quilles*, *moucher*, *aubert*, *colle*, *fouillouse*, *galier*, *balader*, *ruffle*, *gaffe*, etc.

cation de *souffler* ou *siffler*, de *frapper*, et de *tromper*¹ ou *jouer*. «Frouer des arques» signifie jouer et tromper aux dés². Le vers

Pour doubte de frouer aux arques.

(Ball. IV.)

ne doit pouvoir s'interpréter que par des doubles sens de *frouer* et d'*arques*³. On verra à l'article *bessleurs* la preuve que Villon a usé de ces procédés de style; «bessleur» qui dans la *Coquille* signifie «celui qui joue aux cartes» présente de plus des phénomènes sémantiques analogues à ceux du mot *frouer*.

Il est difficile de séparer *arques* du mot *Arquin*, employé comme nom propre dans la *Vie de saint Christofle* :

BARRAQUIN.

Où est Arquin?

BRANDIMAS.

Il fait la moue

A la lune.

(*Vie de saint Christofle*, 1530.
Sign. E iiii verso, col. 1.)

Le mot *arquin* revient aussi sous la forme *saint-arquin* dans les ballades de Villon. C'est sans doute la personnification du jeu de dés, comme *saint-marry* (ou *saint-joyeux*) est celle du jeu de marelles⁴.

Puis feist-on faire à *saint arquin* ung sault.

(Ball. du ms. de Stockholm. — Lectures de MM. Longnon et Bijvanek.)

M. A. Vitu a lu⁵ :

Puis feist-on faire asault avecq ung sault.

leçon d'autant plus étrange que le mot *l'assault* arrive à la rime dans le vers suivant. On vient de «poluer des luans», c'est-à-dire probablement de jouer aux cartes; on fait maintenant «sauter saint-arquin». L'expression convient à l'action de jeter les dés.

C'est encore *saint-arquin* qu'il faut lire dans la ballade du ma-

¹ Voir *Bessleur*.

² Il faut remarquer, à propos de l'expression *gours arques*, que le *gourd* est un jeu de dés. (Voir à *gourd*.)

³ *Arche* signifie «coffre, cassettes»; *arce* est une arche de pont [plus souvent *arvot*]. (Voir Fréd. Godefroy.) Enfin, d'après J. Garnier, les coquillars auraient été arrêtés dans les *arches* (bahuts) de la maison de Jaquot de la Mer.

⁴ Voir au mot *Saint-Marry*.

⁵ Voir Vitu, *Le jargon au xv^e siècle*, ball. XI, v. 351.

manuscrit de Stockholm dont l'envoi donne en acrostiche le nom de Villon :

Vive David, Saint Archquin, La Baboue,
Jehan, mon amy, qui les fueilles desnoue.

Saint-Archquin, suivant l'excellente conjecture de M. Bijvanck, est une mauvaise orthographe pour *saint-arquin*. L'envoi semble être la glorification du *dauid*¹ (pince-monseigneur ou crochet), puis de *saint-arquin*, le jeu de dés, de l'expression inintelligible *La Baboue* qui désigne sans doute quelque autre procédé de vol, enfin de *Jean*, le commun voleur qui dénoue les *fueilles*² (bourses) des passants. L'expression *dénouer* est bien appropriée à ces bourses qui se portaient attachées à la ceinture. *La Babboe* est le sobriquet de Climence, femme Bethaut Elies dans le procès de Jehan du Bois (26 déc. 1390)³, mais n'y désigne sans doute qu'un tic de la bouche. Bouchet, dans les *Serées*, donne le nom de *La Babboue* au *Marmot* ou croquemitaine pour effrayer les enfants. « Et trouvons en Théocrite qu'une femme nourrice menasse son enfant de la Babouë ou du Marmot. »

M. A. Vitu avait lu :

Vive David, saint archquant la baboue.

et interprété : « Vive David, le saint homme de l'arche, qui accroche au gibet Jehan, mon ami, le babouin, etc. »⁴. Il n'est d'ailleurs pas impossible que l'épel fautif *archquin* ait eu pour origine le rapprochement du nom de *David*; d'une part il y avait association d'idées entre le roi David de l'ancien Testament et l'Arche ou le Tabernacle, de l'autre entre le *roi David*, crochet de malfaiteurs, et l'*arche* ou le coffre que ce crochet ouvrait.

Sans hasarder d'explication étymologique du mot *arque*, on peut croire qu'il s'est au moins appuyé sur le sens d'*arche* (coffre). La forme cubique du dé, le fait que pour le *charger* (*fustiller*)⁵, pour en faire un *dé d'avantage*, il fallait le creuser comme une boîte, sont de bonnes raisons en faveur du rapprochement qui a dû s'opérer entre ces mots.

La forme cubique du dé lui a certainement donné dans le langage de la *germania* le nom de *quadro*, *quadrado*⁶.

¹ Voir au mot *David*.

² Cf. Dont ma feuille sera gaudie.

(*Myst. du viel Testament*, fol. cccxxvi v°, col. 1.)

³ Registre criminel du Châtelet de Paris de 1389 à 1392; Labure, 1864, t. II, p. 7.

⁴ Vitu, *Le Jargon au xv^e siècle*, ball. X, p. 135.

⁵ Voir au mot *fustiller*.

⁶ Avé-Lallemant tire le nom de *ribling* « dé » en rothwelsch de l'hébreu רבב.

Enfin je note pour mémoire le mot *arquabot* qui apparaît en 1454 et qui semble désigner une catégorie de malfaiteurs. Il se rattache peut-être à la même série que *arquin*.

Il a été signalé par Du Cange (D. Carpentier) sous *Arlotus*, et M. Frédéric Godefroy le donne sous *Arquabot* avec un point d'interrogation. Il est en réalité de 1454 et peut-être pourra-t-on citer des textes antérieurs; le passage donné par Du Cange, où il apparaissait comme *ἀπαξ*, était de 1461. Voici le second exemple, antérieur de sept ans, que j'ai trouvé :

«Ledit Gaillard dist audit suppliant plusieurs parolles injurieuses et entre autres lui dist teles paroles ou semblables : «Va-t-en tenir b. . . . coquit, *arcabot*», et ledit suppliant lui répondi en le appellant ribault, meschant.»

(Arch. nat., reg. JJ. 182, p. 155; *Remissio pro Raymondo Arnault*, 1454.)

«Jehan le Piccart avoit dit que Jehan de Deux-Vierges, escuier suppliant, estoit ruffien et *arquabot*.»

(1461. — Arch. nat., reg. JJ. 198, p. 22 ap. Godef.)

L'auteur d'un vocabulaire du langage du haut Maine, a recueilli les mots *arcanier* «mauvais garnement» et *arquanier*, *arquelier* «débauché, libertin» et les a rapprochés du texte cité par D. Carpentier.

ANCE. «Une ance c'est une oreille.» La métaphore est simple, semblable à celles qui ont été indiquées dans *l'Étude sur l'argot français*. M. A. Vitu, dans le *Jargon du xv^e siècle*, a donné les principaux textes relatifs à ce mot dans Villon et la *Vie de saint Christofle*. Mais il faut y ajouter, suivant la correction de M. Bijvanck, un vers de la X^e ballade du *Jargon* (ms. de Stockholm) :

Maint coquillart, escorné de sa sauve
Et desbousé de son *ence* ou [sa] poue².

(Lectures de MM. Longnon et Bijvanck.)

M. Vitu a lu «desbousé de son *cuer* ou sa poue»³. Le ms. porte *ence*; d'ailleurs on n'a pas coupé le *cœur* et le *poing* du coquillart, mais on lui a coupé *l'oreille* et le *poing*, deux supplices coutumiers des voleurs au xv^e siècle.

reba, roba «quart, côté du carré». (Avé-Lallemant, *Das deutsche Gaunerthum*, t. IV, p. 592.)

¹ Vocabulaire du haut Maine, par C.-R. de M. (Le Mans, Dehailais du Temple; Paris, Dumoulin, 1859.)

² Signalé dubitativement par M. Lucien Schöne, *Le Jobelin de maître F. Villon et le Jargon au théâtre*; Lemerre, 1888.

³ *Le Jargon au xv^e siècle*, p. 114 : «Maint coquillart, écorné de sa sève et dépouillé de son *cœur* et de sa main».

ARTON. « Arton, c'est pain. » Jusqu'à présent ce mot ne s'était rencontré au xv^e siècle que dans la ballade XI du *Jargon* (ms. de Stockholm) :

Tant qu'il n'y eust de l'arton sur les cars.

Aussi M. Lucien Schöne l'avait-il considéré comme une des preuves que les ballades du ms. de Stockholm dataient du début du xvi^e siècle. On voit que le mot *arton* ne prouve rien contre ces ballades. *Artona* existe en bas-latin¹ mais dans un texte qui n'a rien de populaire, un texte ecclésiastique où *artona* semble une mauvaise transcription grecque; le fourbesque contient « *atonte, aronte, arton; pan* »²; la *germania, harton, artife, artifara*; tandis que nous avons eu également *artie, lartif*³ (*Jargon de l'argot réformé*; cf. *arti, arta, pain*, dans l'argot des peigneurs de chanvre [Toubin, *Mémoires de la Société d'émulation du Doubs*, 1867]). J'ai recueilli *arton* oralement en 1889.

AUBERT. « Ilz appellent argent aubert. » Le mot ne se rencontre pas dans les textes de Villon. Mais on le trouve dans le *Mistère de la Passion* et dans d'assez nombreux textes de la fin du xv^e siècle⁴.

Il n'a tyrandes ne endosse
Aubert, temple, ne pain ne poulce.

(*Mist. de la Pass. J.-Chr.*, 3^e journée.
Scène de l'assemblée des tyrans.)

M. Bijvanck s'étonne avec raison qu'on ait pu rapporter *aubert* à autre chose qu'à *albus* « blanc ». On sait que l'explication de *aubert* a été généralement fournie par *haubert* parce que l'argent et la cotte sont formés de *mailles*. Mais le fourbesque contient *alburne, argume: argento*⁵; le gergo milanais dans le dialogue de Tanzi a *biancum*⁶; enfin nous avons *blanquette* « argenterie » et *blanquetter*⁷ « argenter ». J'ai recueilli oralement *blanc*, dans le sens *argent* en 1890, ainsi que le mot *aubert*⁸.

¹ Du Cange. Voir *artona*.

² *Modo novo da intendere la lingua zerga*, Venetia, 1621, à *atonte* et à *pane*.

³ Voir *Étude sur l'argot français* pour la suffixation. On est ici en présence d'un suffixe en *iffe* qui ne paraît pas étranger non plus, comme on le voit, au jargon espagnol.

⁴ Voir F. Michel, Lucien Schöne, à *Aubert*.

⁵ *Modo novo*, etc. à *alburne* et à *argento*.

⁶ *Alcun poesie milanesi e toscane di Carl.-Ant. Tanzi*, Milano, 1766, avec un dialogue en milanais et en fourbesque.

⁷ Voir F. Michel, aux mots.

⁸ A. Bruant, *Chanson de la place Maubert*.

B

BALADEUR. — **CONFERMEUR DE LA BALADE.** « Ung baladeur c'est celluy qui va devant parler à quelque homme d'église ou aultre à qui ilz vueslent bailler quelque faulx lingot, etc. » — « Le confermeur de la balade c'est celuy qui vient après le baladeur, etc. » Ces mots n'avaient pas encore été signalés au xv^e siècle. Il est fort intéressant de les rencontrer dès 1455 : on peut juger d'ailleurs, par la spécialisation du sens, qu'ils n'étaient pas de création récente. M. F. Michel rattache *balader* au mot *baler*¹. Quoi qu'il en soit, le mot *balader* a perdu aujourd'hui le sens spécial qu'il possédait dans la Coquille. La *germania* seule contient trois termes qu'on peut rapprocher de cette signification : *balada* : *concierto*; *corredor* : *el ladron que concierto algun hurto*²; *correo* : *el ladron que va à dar aviso de alguna cosa*.

BAZISSEUR. — **BAZIR.** « Ung bazisseur, c'est aussi ung muldrier. » — « Bazir ung homme, c'est tuer. »

Le mot *basir* existe au xv^e siècle, mais dans le sens neutre *mourir*³.

Je suis demouré et failly
Je suis *basi*, se Dieu ne m'ayde.

(*Testament de Pathelin*. Recueil de farces,
édit. Jacob, p. 187.)

Pierre est *basi*.

(*Id.*, *id.*, p. 208.)

On a en italien *basire* « mourir »; le vocabulaire de la *germania* de Juan Hidalgo⁴ contient *vasir* : *morir*; *vasido* : *muerto*.

Le fourbesque présente *sbasire* : *morire*; mais, à en juger par les termes *sbasidor di perpetua* : *dottor di theologia* (tueur de conscience)⁵ et *sbasidor di ruffo* « arme à feu, tueur à feu », *sbasire* a eu dans le zergo le sens actif de « tuer ». C'est avec le sens actif que nous avons dû le reprendre aux Italiens sous la nouvelle forme *esbasir*.

Je n'ai pas recueilli *ébasir*; mais M. Macé l'a entendu sans doute il y a moins de dix ans⁶.

¹ Voir F. Michel, à *baladeuse*.

² Communiqué par M. Bijvanck.

³ Voir F. Michel, à *esbasir*.

⁴ *Romances de Germania*. . . compuesto por Juan Hidalgo; Barcelone, 1609.

⁵ *Modo novo*, etc. Voir plus haut.

⁶ Ce sont ses *prenantes* (mains) qui ont *ébassi* (assassiné) la *rembastle* (ren-tière). G. Macé, *Mon musée criminel*; Charpentier, 1890.

F. Michel donne à ce mot comme origine « renverser par sa base ». La formation, qui paraît étrange, n'est pas improbable si le mot ne remonte pas au delà du xiv^e siècle. L'expression *mettre à jus*, *mettre à bas* est extrêmement fréquente à cette époque. M. Bijvanck rapproche avec raison la locution *mettre à basac* (*bazac*)¹. On trouve même *mettre au boussac* :

Je le mettray toutz au boussac.

(*Vie de saint Vincent*, Bibl. nat., ms. fr. 12538².)

Basir pourrait donc être un mot d'origine française que les Italiens et les Espagnols nous auraient emprunté, tandis que nous aurions repris *sbasire* au fourbesque pour en faire *esbasir*. Ce phénomène n'est pas rare dans la langue (cf. *ticket* et *étiquette*). Toutefois il faut remarquer, avec M. Bijvanck, que les poésies de Charles d'Orléans présentent pour le xv^e siècle des emprunts au langage burlesque italien : *lime sourde* (*lima sorda*), *fenouches* (*finocchi*), *buze* (*bugie*).

C'est à *basir* qu'on doit rattacher le dérivé *basourdir* qui apparaît dans le *Jargon de l'argot réformé* avec le sens *tuer* et *mourir*. *Basourdir* : *tuer* (*J. de l'argot réformé*, Bibl. Mazarine, 46071 ; composé vers 1628) :

Tollard³ tu seras adverty
Qu'après que seray *basourdy*⁴
A la forest Mont-Trubin⁵ t'en iras
Trente grains⁶ tu trouveras.

(*Responce et complainte au grand Coesre sur le Jargon de l'argot*, etc., Paris, 1630.)

« Alors il ficha⁷ de son sabre⁸ sur la tronche⁹ à une ; il l'*abasourdit*¹⁰, la met dans son gueulard¹¹ et l'entrolle¹². »

(*Dialogue de deux argotiers* [à la suite du *Jargon de l'argot réf.*], Paris, 1630.)

Bas-ourd-ir qui a également le sens d'*étourdir* a été formé sur *basir* comme *chap-ard-er*¹³ sur *chaper* ; le suffixe intercalaire *ourd*

¹ Recueil d'anc. poés. franç., t. XIII, 410.

² Communiqué par M. Bijvanck.

³ Bourreau.

⁴ Mort.

⁵ Un cloaque de ville.

⁶ Escus.

⁷ Frapper.

⁸ Bâton.

⁹ Tête.

¹⁰ Tuer.

¹¹ Bissac.

¹² Emporter.

¹³ Voir l'*Étude sur l'argot français*.

étant certainement suggéré par l'analogie d'*étourdir*, *engourdir*, etc. A *basourdir* se rattache *abasourdir*; M. Lorédan Larchey a eu évidemment tort de dériver *basourdir* du second¹. Les citations du *Jargon* montrent en effet que *basourdir* est au moins contemporain de *abasourdir*, mot auquel M. Littré n'a pas pu donner d'historique et qu'il explique par *sourd*, *assourdir*. Le passage sémantique de *basourdir* (tuer) à *abasourdir* (étonner) est extrêmement régulier et conforme aux autres affaiblissements de sens qu'ont subis les mots qui indiquent l'étonnement ou la stupéfaction. On dit aujourd'hui : *je suis mort*, *je suis tué*, pour exprimer la surprise.

BECQUEY (*becqué*). « Quand ilz dient qu'ilz ont regardé quelque chose ils dient qu'ilz le ont *becquey*. »

Le mot est inconnu au xv^e siècle : on trouve seulement *becquer* ou *bequer* pour *becqueter* dans les *Hypnomeses de Gallica lingua* d'Estienne (p. 129).

Rebecquer figure dans le *Jargon*.

Rebecquez-vous de la montjoye

(Ball. III.)

Il paraît avoir là un sens de « résistance ». Sous ce rapport le mot *rebecquer* est voisin de *rebigner* qui a le triple sens d'*examiner*, d'*admonester* et de *repousser* ou *résister*. Le *Jargon* donne le mot simple *bigner*.

Bignez la mathie sans targer.

(Ball. V.)

M. Toubin, qui a recueilli un vocabulaire d'argot parmi les peigneurs de chanvre du haut Jura, entre Morez et la plaine de Bresse, signale *bigni* : *regarder*. Cette langue des peigneurs de chanvre présente, avec des altérations phonétiques dues au patois local, le fonds de langage argotique du xvi^e siècle. Un grand nombre de mots qui s'y trouvent sont identiques aux mots du vocabulaire de Pechon de Ruby (1596).

Jusqu'à présent on ne sait presque rien sur les peigneurs de chanvre au moyen âge. Les cordiers, toutefois, étaient exempts de redevances parce qu'ils fournissaient gratuitement la corde au bourreau. Peut-être que cela créait quelques relations criminelles. Les peigneurs de chanvre ont dû abandonner assez tôt la fréquentation des malfaiteurs pour se retirer dans les montagnes du Jura. Mais au temps de Villon, ils étaient encore en contact avec les bandes et constituaient une des catégories dangereuses. Ainsi s'explique le vers de Villon dans la *Ballade de bonne doctrine*

¹ *Les excentricités du langage.* — *Abasourdir*.

où, après avoir énuméré les « pardonners », les « pipeurs », les « tailleurs de faulx coings », le poète ajoute :

Mais, se chanvre broyes ou tilles¹
Où tend ton labour qu'as ouvrez?
Tout aux tavernes et aux filles.

Il faut donc donner à *bigner* dans le *Jargon* de Villon le sens de *regarder*, que les peigneurs de chanvre ont conservé à *bigni*.

On peut placer dans un tableau *becquer* : *rebecquer* ; *bigner* : *rebigner*. *Rebigner* a certainement la signification *aviser*, reconnue par M. Schöne et par M. Vitu ; d'autre part *rebequa*, rencontré par M. Bijvanck, signifie *avis*.

Car il dit que le *rebequa*
D'y mettre eau ; c'est trop meffaict.

(*Sermon joyeux de bien boire*. Anc. théâtre franç.
de Viollet-le-Duc. — Jannet, II, 11.)

Bec pour « visage » a pu conduire à *becquer* = *voir* = *aviser*. *Bigner* paraît alors le doublet de *becquer* ; le suffixe *èque*, mobile puisqu'il a servi à faire des mots artificiels, a cédé au suffixe *igne*, certainement suggéré par l'analogie du verbe *grigner*².

Le mot *rebeccare* en fourbesque se rapporte évidemment au sens « aviser » ; il ne faut pas le confondre comme F. Michel avec *ribeccar*, *rimbeccar* « répliquer, discourir ». *Rebecca il contrapunto : ascolta quel ch'io dico*³ est certainement distinct de l'expression *ribeccar di contrapunto* qui signifie « repartir du contrepoint (boniment) ».

« Luez au bec », dans les ballades I et VII du *Jargon*, paraît se rattacher à *becquer* :

Luez au bec que ne soies greffis.

(Ball. I.)

¹ Cf. Toubin, *Mémoires de la société d'émulation du Doubs*, 1867. *Peigner le chanvre : sardé lo tillan* (recueilli par M. Bernard Prost, 1870).

² Cf. dans l'*Étude sur l'argot français* la série *fripe*, *frusquin*, *fringue*, etc. Pour le suffixe *èque* cf. 1° *mec*, *méquer* et *méquard* (F. Michel) ; 2° *altèque* (beau, bon, excellent), non pas dérivé de *actriqué* comme le veut F. Michel mais, ainsi que le prouve la construction *frime d'altèque* (joli visage), emprunté au fourbesque *alto* qui du sens *ciel* a passé, grâce à la construction *de sant alto* appliquée à différents objets, au sens *excellent et beau* ; 3° la série *gripper*, *grincher* (fourb. *grancire*), *agricher*, *grecquer* avec les noms respectifs *grippart*, *grinche*, *frère je t'agriche*, *grèque*, etc. Il faut rapprocher la morphologie du mot *grèque* (filou) de celle du mot *grec*, *grecque* (sévère, qui reprend rudement), recueilli dans le vocabulaire du patois du haut Maine. Le rapport de cette seconde forme à *grincher*, *grincheux*, *gricher*, *grichu* (être désagréable, acariâtre) est la même que celui de la première à *grincher*, *grinche*, *agricher* (voler, voleur). Le nom de *grec* appliqué aux aigrefins rentre ainsi dans la série argotique, d'où il n'aurait pas dû sortir.

⁴ *Modo novo*, etc.

Luez au bec que roastre ne passe.

(Ball. VII, ms. de Stockholm.)

Nous y allons luer au bec
Pour le vendenger à l'effray.

(Mistère de la Passion, 3^e journée.)

Dans ces trois exemples l'expression tout entière signifie *voir*, *aviser*; elle représente une tmèse sémantique assez curieuse, si l'on considère que *luer* a le sens de « voir ». Il y a quelque chose d'analogue dans notre manière familière de dire : « voyons voir ».

BEFFLEUR. « Ung beffleur c'est ung larron qui attrait les simples [compaignons] à jouer. »

Ce mot, fréquent au xv^e siècle, a été employé par Villon :

Là sont beffleurs au plus hault bout assis¹.

(Jargon, ball. I et VII, ms. de Stockholm.)

Le vendengeur beffleur comme une chouë.

(Jargon, ball. X, ms. de Stockholm.)

M. Bijvanck rattache *beffleur* à une série partie de *baffe* (la bouche gonflée, sur le point de souffler). Charles d'Orléans emploie ce mot pour peindre une figure gonflée dans une ballade pleine de mots burlesques :

Visaige de baffe venu
Confit en composte de vin.

(Ch. d'Orléans, édit. d'Héricault, t. I, ball. XVIII.)

D'autre part le mot *baffe*, au milieu du xv^e siècle, désignait un instrument de pêche, sans doute une nasse, c'est-à-dire une longue corbeille fortement renflée².

« Deux autres compaignons avecques lui qui portoient chacun une *baffe* de jon pour pescher. »

(Arch. nat., Trés. des Chartes, reg. JJ. 182, p. 118,
Rem. pro Guillelmo Godin, juin 1454.)

¹ Il ne faut pas se laisser tromper au double sens de « au plus hault bout assis ». C'était une manière de faire entendre le supplice de la potence.

Mais qu'à mes griffes je le tienne
Festoyé sera au hault bout.

(Myst. des Actes des Apôtres. Éd. de 1537, f^o 25.)

La locution est analogue aux expressions facétieuses qu'on rencontre dans les mystères de cette époque et qui expriment la pendaison : faire la moue à la lune, aller à *sursum corda*, être vendangés à l'échelle, être évêque des champs et « faire la béneisson du pié », être marié à une corde, mettre sécher au soleil, etc.

² L'interprétation de M. F. Godefroy, *paquet*, *faisceau*, me paraît erronée. Il faudrait avoir *jon* au pluriel.

On a vu¹ que la forme *beffe* existe à côté de *besserie* ou *blefferie*

GOURNAY (quand il voit prendre les habits d'Haman par le valet).

. . . Maistre *bessleur*
 Vous venez à la *blefferie*
 Et cuidez-vous par *tromperie*
 Confoncer ceste aumuce gourde?

(*Myst. du viel Testament*, fol. CCCXXVI.)

Un grand nombre de mots qui indiquent la raillerie, la tromperie se rattachent à un terme dont le sens propre est *bouche* ou *mouvement de la bouche*. L'interprétation sémantique de ce fait, c'est la position des lèvres qui exprime différents sentiments. En même temps, une série partie du même terme continue à exprimer des faits physiques, tandis que sa série parallèle exprime des faits moraux. Ainsi *bessler* signifie *souffler*, *siffler*, *huer* jusqu'au XVII^e siècle au moins :

Sans elle passez par la rue
 Chacun vous chille, *befle*, hue,
 Et vous fait bien pis quelquefois.

(*Le miracle de la Paille*, 1652.)

C'est par le même sens qu'il faut interpréter le vers de la ball. X du *Jargon* cité plus haut. *Bessleur*, en même temps que nom propre d'une catégorie de malfaiteurs, signifie *siffleur*.

Le vendangeur, *bessleur* comme une choue.

(Ms. de Stockholm.)

Le « vendangeur » est « huant » comme la chouette; mais *huant* ou *bessleur* signifie en même temps « voleur ». L'équivoque est précisément la même que dans le vers de la ballade des *Dames du temps jadis*.

La royne *Blanche* comme ung lis.

C'est un procédé de style qui est propre à Villon.

Mais une troisième série part de la signification *souffler*. Elle se rapporte au bruit et à l'action de souffler. On désigne un coup par le bruit qu'il produit et l'on compare ce bruit à un souffle. Cf. franç. *soufflet*, angl. *blow*, all. *schelle* (où la métaphore du souffle ne s'est pas produite, *maulschelle*), etc. A cette série il faut rapporter *buffe* qui signifie « coup » et dont le sens, dès le procès de Jeanne d'Arc, s'est spécialisé en coups d'estoc et de taille, *buffes* et *torchons*².

¹ *Glossaire*, à *Abesse*.

² *Pièces du procès de Jeanne d'Arc*, publiées par J. Quicherat.

« Je conseille qu'on donne plutôt une *buffe* à la joue de son valet » (Montaigne, *Essais*, t. II, 31). Cf. angl. *to buffet*; *buffet*, *soufflet*¹.

Ce mot *buffer* ou *bouffer* a eu nettement le sens de « souffler ».

Aussi bien meurt fils que servans,
De ceste vie sont *bouffez*
Autant en emporte ly vens.

(Villon, *Grand-Testament*.)

Basse nous a donné en argot moderne, dans le sens métaphorique tiré du bruit, le mot *bâfre*, recueilli oralement, « coup », « soufflet »; tandis qu'il laissait en anglais au sens métaphorique de tromperie tiré de la position railleuse des lèvres *to baffle* « tromper, décevoir ». C'est bien là le même mot que *beffler*, ainsi expliqué par Cotgrave : *Beffler* : *to deceive, mocke or gull with fair words*.

La forme *biffe* existait au xvi^e siècle dans le sens « raillerie » ou « tromperie ». « Il veoit que ce n'est que *biffe* et piperie » (Montaigne, *Essais*, t. I, p. 25). Mais elle est venue jusqu'à nous dans le mot *briffer*² qui signifie « manger » et qu'il ne faut pas rattacher à une autre famille en se laissant tromper par l'r adventice qui est venu s'insérer à la suite de la labiale³. D'ailleurs *biffer*, que je n'ai pas recueilli, a existé puisque M. Lorédan Larchey donne à *biffin* le sens de « goulu »⁴. Ce *biffer* n'est autre que *bouffer*, avec un vocalisme différent. Il faut rapprocher de ces mots les termes de *rothwelsch* : *basseren*⁵ « Essen », de *beff* « vorstehender Mund » (cf. *beff* dans le *Bedeler orden*); *busen* « bibere »⁶, *bösen*⁷ « trinken ». Les acceptions « souffler » et « manger » naissent également de l'action de gonfler les joues. Les mots *basseren*, *bouffer*, *biffer*, *briffer*, *bâfrer* représentent donc une quatrième série qui dérive directement de l'idée originale.

¹ *Rebuffer*, *rebuffade*, *buffeter*.

² *Briffer*, que j'ai recueilli en 1890, est signalé par Ol. Chéreau comme ayant été remplacé au début du xvii^e siècle par *morfier*. Rabelais emploie *briber*. J'ai nécessité bien urgente de repaistre . . . si me voulez mettre en œuvre, ce sera basme de me veoir *briber*. (Pantagr. II, 9.) Mais c'est plutôt une formation faite sur *bribe*, analogue à l'expression d'argot moderne : *croûter*, *croustiller*, pour *mauger*.

³ Cf. l'étude sur l'r adventice dans la *Romania* (1889); *bleffeurs* (*Jargon de Villon*, ball. I).

⁴ *Les excentricités du langage* au mot *biffin* « goulu de *biffer* : manger goulument », cf. *bâfrer* (qui présente encore l'r adventice après l'*f*, homologue de l'*l* de *beffler*).

⁵ Vocabulaire de Duisburg (1723); Avé-Lallemant, *Das deutsche Gaunerthum*, t. IV, p. 106.

⁶ Bonaventura Vulcanius, *De literis et lingua Getarum. Idem*, p. 82.

⁷ *Der Bedler orden*, traduction en *plattdeutsch* du *Liber vagatorum. Idem*, p. 82.

Biffin, dans le sens de « fantassin »¹ et de « chiffonnier » paraît devoir se rattacher au même terme. M. L. Larchey a observé que c'était une dénomination injurieuse : de là l'explication *goulu*. Il serait étrange que ce sobriquet se retrouvât également dans l'armée, alors qu'il semble désigner d'abord un « gâte-métier ». Une expression conservée dans le patois du haut Maine fournit la clef de ce double sens. « *Biffer* : marcher en se cachant. On dit particulièrement des maraudeurs et des braconniers qu'ils *biffent* le long des haies. Voir *besser* ». « *Besser* : marcher en se cachant, en se rasant près du sol ou le long d'un abri, d'une haie, d'un mur »².

Les paysans avaient fait de *bessler*, *besser*, *biffer* le terme désignant la démarche propre aux *bessleurs*. Cette marche, rasant un mur ou une haie, appartient à la fois au chiffonnier et au soldat qui maraude. Rien d'étonnant à ce que les chiffonniers nouveaux venus et les soldats maraudeurs aient été désignés sous le nom de *biffins*.

C'est le rapport sémantique entre les actions de la bouche (souffler, railler, manger), sur lequel s'est greffée une métaphore, qui a sans doute produit la multitude de doubles sens que l'on peut constater dans les mots qui signifient *frapper* et *tromper*³. Le mot *frouer*⁴ possède les mêmes sens que *bessler*; c'est-à-dire « souffler » ou « siffler »⁵ (terme d'oiseleur) « briser »

Que trois costes li a el cors froé.

(*Aiol*, v. 1050.)

et « tromper » ou « jouer » (surtout sous la forme *flouer*). M. Bonnardot signale dans le patois de Metz *frouiller* (tromper en jouant). On trouve aussi *fouer* pour *flouer* ou *frouer*; c'est même sans doute la forme primitive, tandis qu'ailleurs l'*l* et l'*r* représentent des éléments adventices. M. Bijvanck signale *jouer de la fue* (Anc. poés. fr., VI, 207, *Sermon joyeux*). *Bafouer* présente le verbe *fouer* avec l'élément prothétique *ba* qu'on trouve dans *bagout* (*bagouler*), *baragouin* (*baragouiner*)⁶, etc. et avec le sens « railler ». *Frouer* a donné *froard* « massue, maillet » au sens de « frapper », « briser ». Il faut tenir compte de ces faits de sémantique dans l'interprétation des vers de Villon, où l'on rencontre *frouer*, mais qui n'intéressent pas directement ce travail.

¹ *Le Mirilton*, n° 1. « Au 113^e *biffins* quand on était pagne à pagne. »

² *Vocabulaire du haut Maine*, par G.-R. de M. Paris, Dumoulin, 1859.

³ Voir *Mém. de la Soc. de linguistique*, t. VII, fasc. I, p. 51 et suiv.

⁴ Voir *Acques*.

⁵ Voir Littré, à *Frouer*.

⁶ Voir *Bulletin de la Soc. de linguistique*, n° 33, article *tire-larigot*.

BLANC. — BLANC COULON. — BLANCHIR. « Ung homme simple qui ne se congnoit en leurs sciences c'est . . . ung *blanc*. » — « Ung *blanc coulou* c'est celluy qui se couche avec le marchand ou aultre et luy desrobe son argent, etc. » — « Quand ilz sont prins . . . par justice et ilz eschappent ilz dient . . . qu'ilz ont *blanchy* la marine ou la rouhe. »

Le terme *blanc* est fréquent dans les jargons.

« *Blanco llaman al sano de malicia, y bueno como el pan; y negro al que dexa en blanco sus diligencias.* »

(F. de Quevedo. *Historia de la vida del Buscon*,
l. II, chap. XIII, Barcelone, 1627.)

Blanc coulou paraît au contraire être pris en sens inverse : dans le jargon de la Coquille, c'est celui qui joue le niais. Le vocabulaire de la *germania* de Juan Hidalgo donne : *palomo* : *el que es necio, es blanco, es ignorante*. — *Coulou* est fréquent au milieu du xv^e siècle avec la même acception.

Par un *coulomb* qui est plain de simplese.

(Charles d'Orléans, *Complainte de France*.
— Édit. d'Héricault, t. I, p. 191¹.)

Pigeon dans le sens de *niais* se rencontre très souvent au xv^e siècle. (Recueil d'anc. poés. franç., t. I, p. 5, etc.)

Blanchir figure dans le ms. de Stockholm avec le sens *tromper*.

Pour mieux *blanchir* et desbouser coquars.

(*Jargon*, ball. XI, ms. de Stockholm.)

Je vous suplie ne me *blanchissés* point
Vostre cautelle ay veu de point en point.

(Rec. d'anc. poés. franç., t. II, p. 83².)

Le mot *blanc* est employé avec un double sens dans les vers suivants :

Parmy le col soye pendu
S'il n'est *blanc* comme un sac de plâtre.

(*Maistre Pierre Pathelin*, éd. Jacob, p. 42.)

Qu'au mariage ne soyez sur le banc
Plus qu'un sac de plastre n'est *blanc*.

(Villon, *Jargon*, ball. I.)

Ici *blanc* signifie niais, trompé, celui qui s'est laissé prendre. Les poètes jouent sur les deux sens de *blanc*, et Villon fait allusion de plus à la pâleur du criminel qui est sur l'échafaud, au moment de la pendaison (*mariage*).

¹ Communiqué par M. Bijvanck.

² M. de Montaiglon donne *blanchisser*. M. Bijvanck propose de corriger : *blanchissés* « ne vous jouez pas de moi ».

Le langage des saltimbanques a conservé *blanc* et *blanchir* dans le sens de *connu*, *éventer*. « Je suis *blanc* » signifie je suis connu. « Ce truc est *blanchi* » signifie : ce tour est éventé. Il est possible qu'il y ait une relation sémantique entre ces termes et ceux du jargon.

Blanquier a eu le sens de voleur au xvii^e siècle : « Car n'y avoit coupeur de bourse, filou, tireur de laine, *blanquier* ni voleur dans Paris qui ne relevast de ce brave général. » (*Inventaire général de l'histoire des Larrons*, t. II, p. 77.)

Dans le procès d'Andreas Hempel (1687) on trouve aussi le terme *blanc* :

*Ein Spitzbube : ein Weiskäuffer*¹ (celui qui achète les blancs. cf. « acheter » au sens tromper, dans l'argot français).

Le procès de Schwartzmüller en 1745 donne au vocabulaire :

Wittstock (pour *Weissstock*)² : *einer der die Spitzbubensprache nicht lernen kan . . . ein tummer Mensch*, etc.

BOUTON. « En dez a divers noms, c'est assavoir . . . le *bouton*. » Ce jeu de dés n'a pas été signalé. Il est d'ailleurs impossible de se livrer à des conjectures sur sa signification exacte.

BRETON. « Ung breton c'est ung larron. » Il est possible que les Bretons des Grandes Compagnies et des Compagnies des Tard-Venus et d'Écorcheurs aient eu cette réputation : ils apparaissent fréquemment dans les Registres criminels du Châtelet³. Toutefois M. Bijvanck propose l'explication suivante. Comp. :

Tant boit qu'il en devient *breton*.

(Eust. Deschamps, t. V, p. 294.)

Breton se dit, dans ce passage, de celui qui ne peut plus parler distinctement. Mais tous les termes qui possèdent cette signification ont en même temps le sens de *tromper*, et *brester* ne fait pas exception.

Mais au fort ay-je tant *brésté*
Et parlé, qu'il m'en a presté
Six aulnes . . .

(*Farce de maistre P. Pathelin*, édit. Jacob, p. 47.)

La variante du premier vers lit :

Mais je l'ay tant *doreloté*, etc.

¹ Avé-Lallemant, t. IV.

² *Id.* Le dialecte de Hildeburgshaus a laissé de nombreuses traces dans les mots de ce vocabulaire.

³ Voir Du Cange sous *Britones*. — BRITONES : Satellites seu milites. *Britones* pro grassatoribus et prædonibus sumuntur in charta anni 1395. . . « Per illas partes transierunt gentes armorum Britones et Pillardi et amoverunt ab ipso teste quatuor jumenta. » (Déposition des témoins devant l'official de Rouen. — (Archives de Notre-Dame de Bonne-Nouvelle). — M. François de Laborde m'assure avoir rencontré le terme *Bertoni* avec la même acception, dans des textes italiens de la fin du xv^e siècle.

C

CAIRE. « Ilz appellent argent . . . caire . . . »
Le mot est assez connu au xv^e siècle.

Les duppes sont privez de caire.

(*Jargon de Villon*, ball. III.)

Chascun pour avoir du quaire
Vent Dieu souvent et de main mise.

(*Anc. poés. fr.*, t. X, p. 157¹.)

Le vocabulaire de la *germania* de Juan Hidalgo donne *cayra*, *cayre*, *cayro*, *cayron*, *caida* « gain que fait une femme avec son corps ». C'est peut-être là le passage du sens de *care*, *quaire*, *quayre* (*Anc. poés. fr.*, XI, 311), qui signifie « mine », au sens « argent ». *Mince de caire* (*Coquillart, Droitz nouveaulx*, édit. Coustonel, p. 45), *mynce d'argent* (*Vie de saint Cristofle*), *bonne chère*, etc. sont des expressions voisines. Le *cayro* de la *Germania*, qui peut-être a été employé par les gitanos, a pu servir d'appui au mot *thune*² (pièce d'argent) à l'époque où les bohémiens ont prétendu venir d'Égypte. Les noms facétieux de duc de Tunis, roi d'Égypte, etc. auraient eu pour point de départ des plaisanteries sur Cayro, le Caire et Thunes, Tunis.

CANTONADE (Bailler la). « Quand ilz sentent qu'ilz sont poursuyz . . . ilz se destournent à coup et prennent ung aultre chemin. Cela s'appelle *bailler la cantonade*. »

Cette expression n'a pas été rencontrée au xv^e siècle. On doit la rattacher au sens primitif de *canton*, qui signifiait « coin ». La langue du blason présente cette signification.

« Ces supercherics d'armes sont cent fois pires que celles que l'on fait assassinant les personnes aux *cantons* des rues, ou en un coing de bois. »

(*Brantôme, Discours sur les duels*, édit. du *Panthéon littéraire*, p. 722, col. 1.)

Les hommes poursuivis décrivent un angle, un *canton*, et prennent un chemin de traverse. Le suffixe *ade* est extrêmement fréquent dans les langues secrètes : le mot *balade* d'ailleurs le suggérait. Le terme de théâtre à *la cantonade*, que Littré tire du langage de théâtre italien, pourrait se relier à l'expression du

¹ Communiqué par M. Bijvanck.

² Dans le *Jargon de l'argot réformé*, on trouve *thune* avec le sens « l'aumône ». Ce sens général d'*argent*, plus tard spécialisé à la pièce de cinq francs, permet de supposer que *thune* (Tunis) serait un dérivé synonymique de *caire* (Le Caire).

jargon de la Coquille. Rien ne s'oppose d'ailleurs à ce que le terme *cantonade* ait été commun au jargon et au *zergo* du xv^e siècle et à ce que nous l'ayons repris aux Italiens lorsqu'il avait passé dans le langage de leur théâtre. Les *Mémoires de Mademoiselle Du-mesnil* témoignent des relations de l'argot avec la langue spéciale du théâtre¹.

CERCLE. « .1. signet d'or ou d'argent c'est .1. cercle. »

« L'expression *signet* était courante dès la fin du xiv^e siècle pour signifier un anneau servant à sceller². »

« Item en un certain jour que un nommé maistre Hugues de Colombe demourant derrière Saint-Andrieu-des-Ars et eu afaire . . . à lui en un sien jardin et qu'il ot mis à terre un *signet* d'or estant en son doÿ . . .

(*Registre criminel du Châtelet*, 20 janv. 1392.
Procès de Marion de la Court.)

Le *zergo* contient le terme *cercle*. *Anello* : *cerchio*, *cerchioso*. *Cerchio*, *cerchioso* : *anello* (*Modo novo da intendere la lingua zerga*, 1621).

La métaphore *cercle* pour *anneau* est extrêmement simple; mais le terme appartient clairement au jargon, puisqu'on le retrouve dans le jargon italien.

CIRE « Dez de forte cire ».

Il est difficile d'expliquer au juste ce que signifie ce terme : c'est une des manières de frauder les dés. M. Bijvanck signale un passage relatif au jeu de dés au xv^e siècle, et qui doit se rapporter à ce procédé spécial.

« Item ille qui ludit cum aleis si potest ligare aleas suas cum ligatis, tum non habet locum tollendi qui ludit cum eo. » (*Dictionarius pauperum*, f^o 89).

CLIQUET. « Ils jouerent une fois . . . l'un contre l'autre et de plain cliquet simplement. »

M. Bijvanck a rencontré cette expression assez fréquemment au xv^e siècle. Elle procéderait de *clieq* ou *clac*, indiquant que « c'est fini »; toute ruse mise de côté.

On peut dire *clac*.

(Eust. Deschamps, t. I, p. 230.)

Avoir sa teste de *cliquet*.

(*Vie de saint Christofte.*)

Quant est de cela, je dy *clieq*.

(*Vie de saint Vincent.*)

¹ *Petit dictionnaire des coulisses*, 1835, in-18, p. 13.

² M. de Laborde, *Notice des émaux, bijoux et objets divers exposés au Musée du Louvre*, 2^e partie, documents et glossaire.

COLE. «Aulcuns d'eulx s'entremettent d'aulcun mestier. . . faingnant qu'ils en vivent. . . et appellent cela leur cole.»

Le mot n'a pas encore été signalé au xv^e siècle; mais il apparaît assez fréquemment au xvi^e et au xvii^e siècle dans les opuscules d'argot.

Le *Jargon de l'argot réformé*, à l'article *Courtaux de boutanches*, nous apprend que ce sont des compagnons d'état qui prétendent toujours être d'un autre métier que ceux qui sont usités dans les villes qu'ils traversent. «Les autres, disent-ils, ne *maquillent* (travaillent) point en *boutanches* (boutiques) mais *trolent* (portent) sur leurs *courbes* (épaules)¹. . . qui sont outils dont on se sert en leur mestier afin que la *cole* en soit en leur *vergne* (ville) à *bel-lander* (mendier).» Quoique le sens soit peu clair, il est facile de voir que le mot *cole*, là aussi, indique un faux métier. L'expression *ficher la colle*, dans le sens de «battre, tromper», devient très fréquente dans les plaquettes du xvii^e et du xviii^e siècle :

ALAIGRE

Escoutez; surtout *fichez-lui bien votre cole*, et qu'elle soit franche.

(Comédie des Proverbes, act. II, sc. v.)

Aujourd'hui, dans la langue spéciale des lutteurs, la *partie à la colle* est la lutte de convention, destinée au public, où les lutteurs ne mènent pas sérieusement le combat, quoiqu'ils paraissent activement engagés. *Colle* paraît être un mot signifiant «tromperie» et spécialisé dans le jargon de la Coquille à un faux métier. Dès le xv^e siècle, et bien avant dans la langue spéciale à la chevalerie, *collée* a le sens de *coup* : Haquin, tyran qui frappe Jésus-Christ, lui dit dans le *Mistère de la Passion* :

Et puis apres devineras
Se ce sont *collées de nopces*.

(Bibl. Sainte-Geneviève, *Recueil de mystères*,
Y¹⁰ fol.; publié par A. Jubinal.)

Et lui baillèrent plusieurs cops et *collées* desdits bastons.

(Arch. nat., Trés. des Chartes, reg. JJ. 190, p. 8,
Remissio pro Merico Landeau, 1459.)

Ainsi le double sens de *colle* remonte au langage populaire du xv^e siècle. *Colle* signifie aujourd'hui «mensonge» (*raconter une colle*); *coller quelqu'un*, tendre un piège pour embarrasser. L'espagnol nous donne *cola* et *colar* «passer pour quelque chose sans l'être», ce qui correspond précisément au sens de *cole* dans l'in-

¹ Il y a sans doute une lacune. Le vocabulaire donne *courteaux de boucard* «voleurs d'outils chez leurs maîtres» et le vocabulaire de Grandval (*Le vice puni*, édit. de 1760) donne *courteaux de boutanche* avec le même sens. Les *courtauds* portent des outils pour faire croire qu'ils exercent un métier.

struction de Dijon. M. Bijvanck compare *couleur*, qui déjà dans Charles d'Orléans a le sens de « mensonge » ou « fraude ».

Bon serviteur
Sans *couleur*
Vous a esté vraiment.

(Ch. d'Orléans, édit. Héricault, t. I, p. 99.)

Le mot *couleur*, que je n'ai pas recueilli, existe encore dans le vocabulaire d'Halbert d'Angers en 1840. Mais je crois qu'il faut séparer *cole* et *couleur*. Le premier se rattache au mot *coller* (frapper); tandis que l'origine du second est une métaphore simple.

CONFERMEUR DE LA BALADE. V. *Baladeur*.

COQUILLARS. « Et s'appellent iceulx galans les *coquillars* qui est à entendre les *compaignons de la Coquille*. »

Le mot *coquillar* paraît au xv^e siècle ailleurs que dans les balades de Villon :

... *Quoquillars!*

Que chacun soit en ordonnance
Pour faire monstres à plaisance.

(*Mist. du viel Testament*, fol. cc, l. xxxj^e v^o, col. 2.)

Vous vez que ce n'est qu'ung paillart,
Ung *coquillart* et ung yvroing.

(*Sermon joyeux de bien boire*. Anc. th. franc., t. II, p. 16.)

Coquillars, narvans à Ruel.

(*Jargon de Villon*, ball. I.)

Et pour ce benardz,
Coquillars
Rebecquez-vous de la montjoye.

(*Id.*, ball. III.)

Maint *coquillart* pour les dessusdits veulx
Avant ces jours piteusement trespasse.

(Ms. de Stockholm, ball. VII.)

Maint *coquillart* escorné de sa sauve.

(*Id.*, ball. X.)

Il ne faut plus interpréter ce mot, dans les textes cités, en le rapprochant de *coquart* (niais, jeune) :

Et ne suys qu'un jeune *coquart*.

(Villon, *Gr.-Test.*, LXII.)

« Mais les aultres luy disoient qu'il n'estoit senon un *gaschatre* qui est à entendre audit langage ung *coquart* ou apprentiz de ladite science. »

(Procès de la Coquille. *Dépos. de Jehan Vote.*)

Le *coquillar* des textes de Villon n'a de commun avec les *coquillards*, faux pèlerins de Saint-Jacques, qui figurent dans l'énumération des gueux du *Jargon de l'argot réformé* que les plaisanteries auxquelles donnait lieu le double sens de *coquille*.

C'est le procès de Dijon qui fournit la véritable explication de ce terme. Ainsi que l'avait pressenti M. Lucien Schöne, *coquillars*, dans le texte de Villon, désigne une bande, et c'est une partie des malfaiteurs de la Coquille qui furent pris et exécutés à Dijon. Grâce à ce mot, il est possible de montrer les relations de François Villon avec une société dont faisaient partie ses amis Regnier de Montigny et Colin de Cayeux.

M. Bijvanck voudrait rapprocher *coquille* du mot *coquin* :

Dessiré comme un *coquin*.

(Ch. d'Orléans, édit. Héricault, t. I, p. 164.)

Le mot *coquin*, qui lui-même ne repose pas sur une base solide, ne me paraît pas pouvoir fournir jusqu'à présent l'explication de *coquille*. Il y a autour de *coquin* un *nexus* d'expressions qui risquent d'égarer le chercheur. Mais on peut suivre le mot *coquille* sans en donner d'étymologie directe. Les locutions *Compagnons de la Coquille*, *Enfants de la Coquille*, montrent qu'on a affaire à un terme analogue à ce qui, au xvi^e siècle, sera la *mate*. Bouchet, dans ses *Serées*¹, cite fréquemment les *Compagnons de la Matte*, les *Enfants de la Matte* et les *matois* (cf. *coquillar*). L'expression *vendre coquilles* qu'on trouve dans la *Farce de Pathelin*, dans les poésies de Charles d'Orléans et qui s'est transmise jusqu'à nous fixe le sens de *coquille* : c'est une *bourde*.

Et à qui *vends-tu tes coquilles*?
Scez-tu qu'il est? Ne me babilles
Meshuy de ton Bée, et me paye.

(*Farce de Pathelin*, vers 1572.)

A qui *rendez-vous vos coquilles*?
Entre vous, amans pelerins?

(Ch. d'Orléans, édit. d'Héricault, t. II, rond. cXLVI1)

Nicot et Cotgrave donnent *dresser une coquille* « projeter une fourberie » et *bailleur de coquilles* « charlatan, menteur ».

Il faut sans doute fixer un sens analogue pour *coquille* dans les vers de la ball. VII du *Jargon* (ms. de Stockholm) :

Fourbe, joncheur, chacun de vous se sauve
Eschec, eschec, *coquille* se s'embroue.

Nous trouvons du reste à côté de *coquille*, resté technique dans

¹ *Serées* de Guillaume Bouchet; Paris, Gabriel Buon, 1585.

la langue des imprimeurs, le *bourdon* qui désigne une erreur du même genre et qui fournissait aussi double sens pour plaisanter sur les faux pèlerins. Le *compagnon de la coquille*, c'est le *capitaine plante-bourde* de la *Comédie des Proverbes*¹. Cette expression existe déjà dans Charles d'Orléans. On la trouve dans une curieuse chanson qui contient plusieurs mots appartenant à un langage au moins burlesque :

La veez vous là, la lyme sourde,
 Qui pense plus qu'elle ne dit;
 Souventes foiz s'esbat et rit
 A planter une gente *bourde*.

(Ch. d'Orléans, édit. d'Héricault, t. I, 103.)

Plus loin, Charles d'Orléans dit de cette *lyme sourde* qu'elle a contrefait la *coquelourde*. Le mot paraît bien devoir être rapproché de *coquille* et *coquillar*. De même que les *blancs*, les *coquillars* font les niais pour mieux tromper. Halbert d'Angers en 1840 a recueilli dans les éditions du *Jargon de l'argot réformé* du commencement du siècle *quoquille* : *bête*. C'est le sens primitif du mot, mais dans le jargon du xv^e siècle, il signifie celui qui fait la bête pour abuser les autres. (Cf. *pathelin*, *jobelin*, *jobard*, etc.) Dans les ballades de Villon, *coquillar* est synonyme de *benard*. Or *bernard*, *benard* a le sens de niais, sot au xv^e siècle (voir F. Godefroy, *ad verb.*). Le mot *benard* s'est conservé avec ce sens dans le patois du haut Maine². L'expression *blancs coulons* permet d'interpréter ainsi ces termes qui sont tout à fait analogues. *Sire* a aussi le sens de « dupe » et de « malfaiteur qui fait le niais ».

Pour les *sires* qui sont si *longs*.

(Villon. *Jargon*, ball. III.)

C'est-à-dire les *sires* (qui jouent les niais) et qui sont si *longs* (si subtils en la science de la coquille ou de la tromperie). Cette explication éclaire la ballade de Villon, qui paraissait contradictoire.

Il y eut à Lyon au xvi^e siècle une société joyeuse qui portait le nom de la *Coquille*. Elle était composée d'ouvriers typographes; mais le nom était sans doute une plaisanterie sur le sens général du mot. La société avait un *seigneur de la Coquille* et trois membres étaient *suppôts de la Coquille* (cf. *archisuppôts de l'Argot*). Comme les *conards* de Rouen, les *suppôts de la Coquille* ne se bornaient pas à représenter des farces, mais ils mystifiaient les gens de la ville, qu'ils « allaient bourdant » en acte. Ce sont donc les héri-

¹ *Comédie des Proverbes*, Oudot, Troyes, 1715 (5^e édit.), p. 30.

² Voir vocabulaire du haut Maine, cité plus haut : *benard* « sot, hébété ».

tiers de la tradition bien affaiblie des *compagnons de la Coquille* de 1455¹.

Enfin il n'est pas inutile de rapprocher le terme *cuque* qui désigne une association de malfaiteurs au xvii^e siècle et qui prouve la persistance de cette tradition.

« Mais comme il eut fait de nouvelles connaissances avec les secrets de la *cuque* il recommença son train mieux que devant. »

(Inventaire général de l'histoire des Larrons t. II p. 107. Cf. les *frérots de la cuque*, Fr. Michel *Introd.* VIII.)

COQUILLE. V. *Coquillar*.

CORNIER. « Ung cornier .i. sire et une duppe c'est tout ung. »

Cette forme n'a pas été rencontrée au xv^e siècle jusqu'à présent. La brochure de M. J. Garnier donne *blanccornier* par un rapprochement fautif. *Cornier* est certainement une forme voisine de *cornard*, *cosnard* souvent employé dans les farces comme synonyme de « nigaud, niais ». C'est ainsi qu'il faut expliquer une plaisanterie du *Mystère de la passion* de Jean Michel :

GADIFER.

Nous allons donner sur la *corne*
A quelque duppe.

(*Mistère de la Passion Jesu-Crist*, 1^{re} journée.)

CRACHIER. « Là où il semble qu'il y ait gens qui leur peussent nuyre. . . le premier d'eulx qui s'en donne garde commence à crachier à la maniere d'ung homme enrumeuy qui ne peut avoir sa salive. »

M. John O'Neill me communique à cet égard une note ingénieuse. *Cracher* (voir F. Michel, *ad verb.*) signifiait « parler ». Le *coquillar*, en feignant de ne pouvoir cracher, avertit ses compagnons de *ne pas cracher* ou de ne pas parler, puisqu'il y a là des gens qui peuvent les « encuser ».

CROCHETEUR, CROCHETURE. Ces mots, qui n'étaient peut-être pas d'usage ordinaire à cette époque du xv^e siècle, sont d'interprétation facile et peuvent être considérés comme des termes de la langue courante.

¹ « Recueil fait au vray de la chevauchée de l'asne faite en la ville de Lyon en 1566 »; Lyon, par Guillaume Testefort. — « Les plaisans devis des supposts du seigneur de la Coquille, récités publiquement le 21 février 1580, le 2 mai 1581, etc. »; Lyon, *Le seigneur de la Coquille*, in-8°. — V. Petit de Julleville, *Les comédiens en France au moyen âge*; Paris, Cerf, 1885. — Les membres de la société portent aussi le nom de *Coquillards*.

D

DAVID. «Le roy David c'est ouvrir une serrure ung huiz ou .i. coffre et le refermer.»

Cette expression, qui se trouvait dans les ballades du ms. de Stockholm, avait été faussement interprétée par M. Auguste Vitu :

Vive David, Saint-Archquin, La Baboue!

(*Jargon*, ball. VII, ms. de Stockholm.)

M. Vitu explique, en s'appuyant sur Oudin, «le roi David, qui jouait de la harpe, patron des musiciens ambulants et par conséquent des gueux». M. Lucien Schöne avait déjà reconnu le sens véritable du mot¹. Le *david*, *daviet*, *daviect*, *davier* est une pince à crochet. Rabelais, détaillant le contenu des poches de Panurge, écrit :

«En l'autre ung *daviet*, ung pelican, ung crochet et quelques aultres ferremens dont il n'y avoit porte ni coffret qu'il ne crochetast.»

(Pantagr., t. II, p. 16.)

Déjà au xvi^e siècle le *daviet* était un instrument de dentiste.

«Ung *daviet* propre à rompre la dent qu'on veut quasser.»

(A. Paré. — *Œuvres*.)

«Davier d'un pélican : un certain instrument pour forcer une serrure ou un coffre, un crochet de fer ou crampon à cet effet.»

(Cotgrave.)

Daviot était employé environ dans le même sens que *david*.

«Le roy *Davyot* c'est .i. simple crochet à ouvrir serrures.»

(Procès de la Coquille. *Dépos. de Perrenet le Fournier*.)

LE COQUIN.

Moi qui suis ung garçon belistre

Je souhaite ung *daviot*.

(*Les souhaitz des hommes*. Anc. poés. fr., t. III, p. 145.)

Vous qui tenez vos terres et vos fiez

Du gentil roy *Davyot* appelé.

(*Jargon*, ball. VIII, ms. de Stockholm.)

M. John O'Neill suggère que la *pince* et le *croq* dont parle Marot

¹ Lucien Schöne, *Le Jobelin de maître F. Villon*; glossaire, au mot *David*.

dans sa préface aux œuvres de Villon ne sont autres que le *davier* et le *pelican*. Ce dernier instrument est semblable au *davier*.

« *Pelican* est un instrument de chirurgie qui sert à arracher les dents. »
(Didot. *Manuel lexicque*, nouv. éd. 1555.)

L'outil appartenait également aux professions de tonnelier et menuisier; les imprimeurs l'emploient sous le nom de *sergent* (serre-joint). Aujourd'hui encore un ferrement de bateau anglais en forme de crochet, porte le nom de *davit*. M. O'Neill me transmet le dessin de ce crochet : il est exactement semblable à la figure tracée par le greffier au revers du manuscrit de Dijon. Nous avons donc sur cette pièce la reproduction authentique du « roy David » si célèbre dans la bande de la Coquille.

L'origine des mots *david* et *daviot* est encore obscure. Mais le nom *roi David*, *roi Davyot* peut être rapproché, ainsi que l'a suggéré M. Bréal à la séance du 2 avril 1890 de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, du nom de la *pince-monseigneur*. Le *monseigneur* s'est nommé aussi *dauphin* et *monseigneur le dauphin*. Il est possible qu'il y ait dans ces mots quelque souvenir du *roi David*¹.

DAVYOT. V. *David*.

Marcel Schwob.

(A suivre.)

¹ M. G. Macé a donné dans *Mon musée criminel* (Charpentier, 1890) une liste des noms de fausses clefs et de pinces. Je n'y vois rien qui rappelle le mot de la Coquille. Voici cette liste : Pinces : *monseigneur*, *rigolos*, *dombeurs*, *jacobins*, *charlottes*. Clés et ciseaux : *fausses-clés*, *rossignols*, *pieds-de-biche*, *burins*, *ciseaux à froid*. Crochets : *tâteuses*, *tournantes*, *débridoirs*, *caroubles*, *crochettes*.

SUR LA PRONONCIATION DE LA LETTRE *F*

DANS LES LANGUES ITALIQUES.

Il faut que l'aspiration marquée en osque par la lettre *f* ait été un souffle très doux, car nous voyons quelquefois un *f* ajouté après un *u* final pour exprimer le simple prolongement consonantique de cette voyelle. Ainsi le mot *fruktatiu* «jouissance» (qui supposerait en latin un fréquentatif **fructari*, d'où le substantif **fructatio*) s'écrit au nominatif *fructatiuf*. Le mot *úttiú* «usage» (qui correspond au latin *usio*) s'écrit au nominatif *úttiuf*. Le mot *tribarakkiú* «construction», qui vient d'un verbe *tribarakavím* «construire», s'écrit *tribarakkiuf*.

Nous avons ici, si je ne me trompe, un phénomène de phonétique syntactique. Le léger souffle représenté par *f* s'est d'abord produit quand le mot suivant commençait par une voyelle. On a dû prononcer, par exemple, *fruktatiuf eituas* «la jouissance de la fortune», pour éviter l'hiatus, à peu près comme en latin *pluere* a donné *plu-v-i-a*, et comme en français *potère* a donné *pou-v-oir*. Puis l'oreille et la vue se sont habitués à cet *f*, qui a été ensuite écrit et prononcé même devant une consonne¹.

Cette observation fournit peut-être la vraie explication d'un mot sur lequel il a été beaucoup discuté, beaucoup présenté de conjectures : nous voulons parler du mot *esuf*, qui se trouve deux fois sur la table de Bantia. On y peut voir une variante orthographique pour *esu*, lequel est un nominatif masculin dont la désinence *s* est tombée. Le sens exigé pour le contexte est celui d'un pronom de la troisième personne, comme *ille*, *ipse*. L. 21 : *Svaepis cestomen nei cebnust dolud mallud in eizeic vincter esuf*. . . « Si quis in cenum non venerit dolo malo et in eo convincitur ille. . . » L. 19 : *Pís cevs Bantins fust censamur esuf*. . . « Qui civis Bantinus fuerit censor ille. . . »

Ce même *esuf* se trouve dans l'inscription mutilée de Pietrabondante (Zvetaiëff, 17). Mais le texte est trop fruste pour que nous puissions rien affirmer sur le sens.

¹ D'autres explications ont été proposées par Corssen (*Journal de Kuhn*, XIII, 172) et par Bugge (*Ibid.* XXII, 431).

Le mot *esuf* se rencontre aussi en ombrien (T. Eug. II a, 40 et IV, 15). M. Bücheler, qui le traduit par *ipse*, suppose qu'il est pour une forme *esunt-s*¹ : mais la désinence *s* placée après l'enclitique *-hant* ou *-unt* serait aussi extraordinaire que le serait en latin un pronom *hic-s* ou *idem-s*. Il vaudrait encore mieux supposer que *unt* est devenu *uns*, comme à la troisième personne plurielle des verbes nous avons *uupsens* « operati sunt », *deicans* « dicant ». Mais la présence du mot *esuf* en osque, où *ns* se conserve, est une grave objection.

Enfin dans l'inscription osque commençant par : PES·PROS·ECVF·INCVBAT, il semble que nous ayons un exemple d'un pronom *ecu*, semblable à *esu* et également employé sans désinence au nominatif.

Le rôle de lettre paragogique que joue ici l'*f*, nous l'aurions plutôt attendu d'un Γ ou *v*. Mais il faut croire que les deux caractères avaient quelquefois une valeur à peu près identique. C'est ce qui m'amène à une conjecture qui, si elle se vérifiait, simplifierait beaucoup la conjugaison osque, et la rapprocherait notablement de la conjugaison latine.

Les parfaits comme *aamanassfed*, *pruffed*, *aikdafed*, ont quelque chose d'insolite et d'inexpliqué si l'on voit dans l'*f* la vraie spirante labiale. Mais ils viendront prendre leur place à côté des parfaits latins en *ui*, *vi*, et du parfait ombrien *subocau*, *subocauu*, si l'on admet que le 8 a pris ici dans l'écriture la place d'un Γ . On comprendra mieux aussi comment, au futur antérieur, l'ombrien présente à la fois des formes comme *andersafust* « circumdederit » et comme *vesticos* (pour *vesticaust*) « libaverit ». Entre les deux formations il n'y a guère de différence que la contraction de *a + u* en *o*.

Comme l'avait déjà reconnu Savelsberg², on peut encore invoquer en faveur de cette explication l'alternance des formes ombriennes *castruo*, *kastruvu* et *kastruvuf* : au lieu d'un *f* on a un *v* dans *suesuvuv*, pluriel de *suesu*. Il y faut ajouter le nominatif pluriel *tuf* « deux » (I b, 41), que j'avais considéré autrefois comme une faute pour *tus*, ou comme un accusatif indûment mis à la place du nominatif : en réalité, *tuf* équivaut à *tuv* et doit être regardé comme une forme indéclinable. Il en est de même pour le *desenduf* de VII a, 2.

Je suis d'ailleurs loin de prétendre que le 8 ou *f* ait eu partout la même valeur. Je crois, par exemple, qu'au commencement d'un mot comme *filiv*, *fust*, *frater*, *fertu*, il avait une prononciation assez forte. Mais pas plus dans l'antiquité que de nos

¹ *Umbrica*, p. 138.

² *Journal de Kuhn*, XXI, p. 129.

jours l'écriture n'a eu un tel caractère de perfection qu'une même lettre dans toutes les positions eût une valeur identique. Ce qui montre bien que l'*f* était quelquefois d'un son très faible, c'est qu'on le supprime : au lieu de *traf*, *villaf*, *abrof*, *ovif*, on écrit *tra*, *villa*, *abro*, *ovi*. Il en était alors de ce son comme du *w* anglais, qu'on a cessé d'entendre en certains mots, tels que *know*, *sow*, au lieu qu'on l'entend dans *how*, *now*, ou encore comme de la lettre *f* en français, qui se prononce comme un *v* dans *neuf heures* et qui ne s'entend pas dans *neuf jours*.

Il semble qu'en latin les sons *f* et *w* soient plus nettement distingués qu'en ombrien et en osque : cependant les verbes *au-fugio* et *au-fero*, qui sont formés à l'aide de la préposition *af* (*ab*), montrent combien se fait aisément le passage d'une articulation à l'autre.

Michel BRÉAL.

A propos de l'inscription de Lemnos.

En attendant que l'inscription découverte à Lemnos par MM. Durrbach et Cousin ait trouvé une interprétation sûre, on fera bien de tenir en suspens la question de savoir à quelle langue elle appartient. On a successivement proposé l'étrusque, le pélage, le thrace, etc. Peut-être vaut-il mieux désigner cette langue inconnue d'un nom qui ne préjuge rien et qui a l'avantage de nous être fourni par Homère.

Dans l'*Odyssée* (VIII, 294), Arès, s'adressant à Aphrodite, lui dit que son époux est absent et ne peut les surprendre. Il est parti pour Lemnos.

Οὐ γὰρ ἔθ' Ἡφαιστος μεταδήμιος, ἀλλὰ πον ἤδη
οἴχεται ἐς Λήμνον μετὰ Σίντιας ἀγριοφώνους.

Il y avait donc à Lemnos une population, les Σίντιες, qui ne parlait point grec, mais qui se servait d'une langue différente. Ces mêmes Σίντιες sont aussi nommés dans l'*Iliade* comme habitants de Lemnos (I, 594).

Une supposition qui se présente naturellement à l'esprit est de voir dans l'inscription un monument des Σίντιες ἀγριοφώνοι. Les sons des mots de cette langue, à en juger par l'inscription précitée, ne démentent pas cette épithète.

Michel BRÉAL.

V A R I A.

1. *Silenta*. — *Fluentum*. — *Cruentus*.

Aulu-Gelle (XIX, 7) cite du poète Lévius l'expression *silenta loca*, qui nous montre le pluriel neutre du participe présent formé sans contamination avec la déclinaison des thèmes en *i*. Un autre pluriel de cette sorte est *fluenta*; mais comme ce dernier était souvent employé substantivement, il a donné naissance à un singulier *fluentum*. Pareille chose est sans doute arrivée pour l'adjectif *cruentus* : on aura dit d'abord *cadavera cruenta*; puis il s'est produit une déclinaison complète en *us, a, um*. Le changement survenu dans la langue a fait que ces pluriels neutres archaïques sont devenus méconnaissables. Par *cruentus*, nous atteignons un verbe **cruco* « être sanglant », qui ne s'est pas conservé, mais qui était tout à fait à sa place à côté de *cruor* et de *crus*.

2. *Umbratilis exercitatio*.

Cicéron, dans ses écrits oratoires et philosophiques, oppose souvent à la lumière et à la poussière du forum les exercices qui se font sous les ombrages des philosophes. *Brut.*, 9. *Processerat enim in solem et pulverem : non ut e militari tabernaculo, sed ut e Theophrasti doctissimi hominis umbraculis*. — *Leg.* III, 6. *Phalereus ille Demetrius mirabiliter doctrinam ex umbraculis eruditorum, otioque, non modo in solem atque pulverem, sed in ipsum discrimen aciemque produxit*.

Je veux bien croire que les philosophes et les rhéteurs, pour donner leurs leçons, recherchaient l'ombre de préférence au grand soleil; mais ce n'est pas là une circonstance assez notable par elle-même pour mériter de fournir la matière à des anti-thèses. Cicéron développe et paraphrase ici un adjectif latin : *umbratilis exercitatio, umbratilis oratio*.

Or on peut soupçonner que l'adjectif latin a induit Cicéron en erreur. Comme quantité d'autres expressions se rapportant aux études littéraires, celle-ci, pour être comprise, a besoin d'être rapprochée du grec. Les professeurs grecs établis à Rome avaient probablement voulu rendre de cette façon, n'ayant pas

la ressource d'un composé, leur terme technique *σκιαμαχία*, qui veut dire proprement « combat contre une ombre », — nous dirions en français « le tir au mannequin, le tir à la poupée ».

On sait que les métaphores militaires ont toujours trouvé faveur dans les écoles. Comme nous parlons aujourd'hui de luttes académiques, de joutes d'éloquence, d'attaques et de ripostes oratoires, de passe d'armes dialectique, les anciens avaient déjà assimilé les plaidoyers fictifs auxquels on s'appliquait sous la direction d'un rhéteur aux exercices d'escrime usités dans la vie militaire. *Σκιαμαχέω* était le verbe usité pour marquer un combat simulé : Platon l'emploie à plusieurs reprises, et particulièrement quand il décrit (*Leg.*, VIII, p. 830) les diverses manœuvres auxquelles on dressait les jeunes soldats. Comme tous les termes techniques, celui-ci a été traduit *grosso modo* et d'une façon sommaire. Les rhéteurs qui apportaient à Rome la pratique des *σκιαμαχίαι* oratoires n'ont pas trouvé mieux, pour exprimer la même chose en latin, que *umbratiles exercitationes*.

Le sens donné par Cicéron aux adjectifs latins a fini, du reste, par prévaloir; Pétrone appelle *umbraticus doctor* un maître qui n'a jamais franchi le seuil de l'école.

3. *Serus*.

Dans une traduction de la Bible en grec de Constantinople du xvii^e siècle, les mots « il fut soir, il fut matin » sont rendus : *ἦτον βραδύ, καὶ ἦτον πωρνώ*. L'adjectif *βραδύ* est le terme courant en grec moderne pour marquer la soirée. On sait qu'en grec ancien *βραδύς* veut dire « lent, lourd ».

Ceci peut nous éclairer sur le sens originaire du mot *serus*. Je crois qu'il a dû signifier d'abord « lourd ». On connaît le vers de Virgile (*Æn.*, V, 524) :

Seraque terrifici cecinerunt omina vates.

Servius explique *sera* par *gravia*. Il cite, en outre, un passage de Salluste : *Serum bellum in angustiis futurum*. Et il ajoute : *i. e. grave*.

Si nous admettons une synonymie primitive entre *serus* et *gravis*, nous n'aurons plus de peine à saisir le rapport entre *sērus* et *sērius* « grave, sérieux ». C'est le même rapport qu'entre *lignum* et *ligneus*. L'homme sérieux est celui qui a du poids. Le poète Afranius (*ap. Non.*, I, 144) rapproche les deux termes :

Non ego te novi tristem, serum, serium.

On peut se demander s'il existe une parenté entre *serus* et le

vieux haut-allemand *swâri*, *swâr* « lourd », anglo-saxon *swâr* (même sens), allemand moderne *schwer*. La chose est possible, le *v* s'étant pareillement perdu en latin à l'accusatif-ablatif du pronom de la 3^e personne *se*. Le lithuanien nous présente de son côté l'adjectif *swarus* « lourd ». Mais quand même ces rapprochements ne seraient pas fondés, la filiation des sens n'en indiquerait pas moins pour *serus* la signification que nous venons d'indiquer, et à laquelle on est conduit indépendamment de toute comparaison linguistique.

4. Une trace des formes à augment en latin.

Si l'augment s'est perdu en latin, il n'a pas dû succomber le même jour pour tous les verbes : les verbes les plus employés, les plus courts ont dû le garder plus longtemps que les autres. A ce double point de vue, le verbe *dare* doit figurer parmi les plus propres à favoriser l'archaïsme.

Or nous avons précisément pour ce verbe le passage souvent cité de Virgile :

Cratera antiquum quem dat Sidonia Dido¹,

où *dat* est ordinairement expliqué comme un présent historique tenant la place de *dedit*. Il est plus simple et plus naturel de l'expliquer comme correspondant au sanscrit *adāt*, au grec *ἔδω*.

L'inconvénient d'une confusion toujours possible avec le présent a fait tomber cet aoriste en désuétude : Virgile, amateur des formes rares en tous les genres, a pris plaisir à l'encadrer dans son poème. Mais il est à supposer que *dat* lui faisait l'impression d'un présent, et c'est par imitation de cette construction qu'il aura dit un peu plus loin (v. 361) :

Cingula, Tiburti Remulo ditissimus olim
Quæ mittit dona, hospitio cum jungeret absens,
Cædicus . . .

Plus tard les grammairiens en ont fait une règle, qu'ils ont appuyée sur ce que « le résultat de l'action dure encore ».

5. Anciens infinitifs latins changés en participes.

Les constructions latines bien connues :

Adulescenti morem gestum oportuit (Ter. *Ad.* 214);
Utut erat, mansum tamen oportuit (Id. *Heaut.*, 1, 2, 26);
Nonne prius communicatum oportuit (Andr., 239);

¹ *Æn.*, IX, 266.

Te conventum cupit (Pl. *Curc.*, 304);

Factum volo (Id. *Bacch.*, 495);

Liberis consultum volumus propter ipsos (Cic. *Fin.*, 3, 17, 57),

nous ont conservé, grâce à l'archaïsme de la conversation familière, le supin latin dans son ancien rôle d'infinitif.

Il est intéressant de voir comment la langue a peu à peu fait entrer dans une autre catégorie grammaticale ces anciennes formes devenues peu intelligibles, et les a métamorphosées en participes passés. Cicéron dit déjà (*Cat.* 2, 12, 27) : *Monitos eos volo*. Et ailleurs (*Fin.* 4, 24, 66) : *Patriam exstinctam cupit*.

On sait que c'est devenu ensuite une règle de la grammaire latine¹. Mais l'usage a subsisté, alors même qu'on entendait employer le participe, de sous-entendre le verbe *esse*. Cic. *Ac.*, II, 4, 10 : *Totam rem Lucullo integram servatam oportuit*².

Il est possible d'ailleurs que les manuscrits aient rajeuni certains passages. Ainsi dans ce vers de la Cistellaire (II, 3, 41) : *At non missam oportuit*, il est possible que le poète ait écrit : *missum*. De même, Térence (*Heaut.*, 26) avait peut-être, au lieu de : *Oratos vos omnes volo*, écrit : *Oratum*.

C'est ainsi que le latin vient se placer tout à côté du sanscrit, grâce à son infinitif en *tum*, dont la langue et à plus forte raison les grammairiens ont fini par ne plus savoir que faire.

Michel BRÉAL.

¹ « Avec les verbes *volo*, *nolo*, *cupio*, la proposition infinitive est élégamment représentée par l'accusatif du participe passé passif, avec ellipse d'*esse*. *Unum te monitum volo*. » Burnouf, Grammaire, § 406. — Cf. Kühner, § 127, rem. 3. — Dräger, § 441.

² Pas toujours cependant. Voir Dräger, *ibid.*

DES RECHERCHES RÉCENTES
DE LA LINGUISTIQUE
RELATIVES
AUX LANGUES DE L'EXTRÊME ORIENT,
PRINCIPALEMENT D'APRÈS LES TRAVAUX
DE M. TERRIEN DE LACOUPERIE.

Longtemps les langues de l'Extrême Orient n'ont été étudiées qu'au point de vue purement philologique, historique et littéraire. Plusieurs motifs s'opposaient à ce qu'elles pussent entrer dans le cercle des études linguistiques proprement dites : 1° leur connaissance très imparfaite et peu répandue ; 2° le long temps qu'il fallait consacrer préalablement à la lecture de leurs écritures compliquées et à l'observation exacte de leurs tons ; 3° l'ignorance de l'état ancien de ces langues ; 4° celle de leurs dialectes vivants ; 5° la différence de constitution de ces langues d'avec celle des indo-européennes, des sémitiques et des agglutinantes, exigeant qu'on se posât à un point de vue tout nouveau ; 6° enfin, il faut bien et il faut surtout le dire, de nombreux préjugés, des idées très fausses, adoptées sans discussion et comme des axiomes, et qui devaient nécessairement fausser et faire dévier dès le premier moment la direction des idées et l'observation des faits.

Mais, dans ces derniers temps, les langues dites *monosyllabiques* et *isolantes*, le chinois, l'annamite et toutes les indo-chinoises, ont été linguistiquement et d'après les méthodes d'observation de la science moderne examinées à nouveau, non seulement dans leur état actuel, mais dans leur évolution historique, non seulement dans le langage classique, mais dans leur état naturel et populaire, et l'on est parvenu à des résultats qui créent, à côté de la linguistique indo-européenne et de la sémitique, une linguistique indo-chinoise rigoureuse, inductive, appuyée sur des

faits nombreux et présentant tous les caractères d'une science véritable.

Cette science en quelque sorte nouvelle doit ses découvertes les plus importantes à M. Terrien de Lacouperie, savant sinologue, ancien professeur au collège de l'Université de Londres et membre de notre Société, qui s'est efforcé de la construire dans de très nombreux travaux, en a élaboré successivement les points les plus importants et en a tiré des théories d'ensemble que nous croyons utile de faire connaître aux lecteurs de nos Mémoires.

Les découvertes dont il s'agit comprennent principalement : 1° le *non-monosyllabisme primitif* du chinois et des autres langues à tort appelées monosyllabiques; 2° l'*origine des tons*; 3° l'*origine de l'écriture chinoise*; 4° l'action de l'*hybridité* dans la formation du chinois actuel; 5° enfin l'importance psychique de la *règle de position*, qui forme l'élément essentiel des langues dites *isolantes*. Nous allons les passer successivement en revue.

1. *Non-monosyllabisme primitif du chinois et des autres langues dites monosyllabiques.*

Un des préjugés les plus répandus en linguistique et admis sans vérification est le *monosyllabisme*, non seulement *actuel*, mais *primitif* du chinois. Bien plus, par un besoin excessif de généralisation qui peut conduire souvent à de graves erreurs dans l'état de développement encore imparfait de la connaissance des langues, on avait conclu de cette langue à toutes les autres, et une école a soutenu et soutient encore que toutes les langues ont été à l'origine monosyllabiques. On pouvait ramener beaucoup de racines indo-européennes à cet état, et les fameuses racines *trilitères* des langues sémitiques faisaient bien résistance, mais semblaient se laisser réduire déjà à deux syllabes. D'ailleurs le chinois, langue primitive et stationnaire, disait-on, suffisait pour montrer l'affleurement d'un état linguistique très ancien qui avait dû exister partout, de même qu'il suffit en géologie de l'affleurement ici et là du terrain volcanique pour prouver qu'il a dû se rencontrer à l'origine et partout ailleurs. Tout le système reposait sur l'*état actuel du chinois*; il aurait été vraisemblable tout au plus si l'on avait montré en même temps que l'*état ancien et primitif* de cette langue était conforme à son état actuel; or c'est ce qu'on *supposait* simplement.

C'est précisément ce qui vient d'être démontré inexact; et, s'il en est ainsi, tout le système du monosyllabisme primitif des langues vient à crouler par la base; mais renfermons-nous uni-

quement dans la sphère des langues de l'Extrême Orient et examinons cette démonstration.

Pour la faire, il fallait comparer au chinois littéral actuel : 1° le chinois ancien; 2° le chinois vivant, mais populaire et dialectal. Il fallait observer de plus si l'évolution qui s'est faite, en chinois, du polysyllabisme au monosyllabisme s'est accomplie en même temps dans des langues, non de même famille, mais de même structure que le chinois, c'est-à-dire réputées aussi monosyllabiques et, comme lui, isolantes. Il fallait enfin tenir compte de l'influence que l'écriture si particulière de ces langues pouvait avoir eue sur la forme et l'étendue des mots; car, si notre écriture simple réagit souvent sur la parole parlée, combien plus l'écriture, tantôt idéographique, tantôt acrologique, jamais alphabétique du chinois, doit-elle agir sur la langue?

La *langue ancienne*, un des éléments de cette étude, se trouve enveloppée dans l'*écriture ancienne*, celle des anciens caractères *ku-wen complexes*, et c'est là que M. de Lacouperie a dû l'étudier; ce travail, quelque peu ingrat, a été très fécond, et c'est dans une étude spéciale : *The oldest book of the Chinese*, qu'il en a fait ressortir toute l'importance. C'était la préparation, le point de départ nécessaire. Aussi, y revient-il dans une autre étude : *On the history of the archaic chinese writing and texts*. Ces caractères complexes du *ku-wen* antique transcrivent les mots phonétiquement, et, en lisant les différents caractères dont est composé chaque signe, on retrouve un mot non pas monosyllabique comme aujourd'hui, mais le même mot polysyllabique, c'est-à-dire avec toutes ses syllabes, dont quelques-unes se sont perdues aujourd'hui dans la langue écrite. Quant au son de chaque caractère, il est fourni par des dialectes chinois, et surtout par le sinico-annamite.

Voici un exemple frappant, qui fera bien comprendre ce *processus* :

Le mot « tigre » s'exprime dans les divers dialectes chinois, savoir : dans la langue commune parlée, *lao-hu*; à Canton, *lao-fu*; dans le dialecte de Shang-Haï, *lao-hu*; dans le Fou-Tchéou, *lau-hu*; en cantonnais, *lo-fu*; en hakka, *law-fu*; dans la langue vulgaire de Fou-Tchéou, *lau-hu* et *la-hu*. Avant l'ère chrétienne, dans le nord-ouest du Nganhwi et le nord du Hupeh d'aujourd'hui, le « tigre » se disait : *li-fu*. Dans les langues non chinoises, on trouve une racine analogue : en mandchou, *lesu*; en mongol, *irbiss*; en mengak, *lephe*; dans l'Indo-Chine, le sameh donne : *raweih*; le xong, *luxway*; le chmous, *revai*; le lemet, *rewai*. Si l'on tient compte uniquement de ce qui précède, la racine qui exprime le mot « tigre » est bien évidemment non un monosyllabe,

mais un dissyllabe, naturellement subissant tous les variations dialectales : *lao-hu*, *la-hu*, *li-hu*, *li-fu* et se réduisant essentiellement à *li-fu*.

Mais dans l'écriture chinoise actuelle, le « tigre » s'exprime par deux caractères 老虎, dont le premier se lit : *lao* et signifie « vieux, vénérable », et le second se lit : *hu* et signifie « tigre ». Si l'on fait abstraction de l'observation des dialectes que nous venons de faire, l'idée qui vient seule à l'esprit est celle-ci : le mot « tigre » se rend en chinois par le mot *hu* et l'on est en présence d'un monosyllabe; seulement les Chinois ont pris l'habitude de ne pas énoncer le nom de « tigre » sans y joindre celle d'une qualité : « vénérable », et ils ne disent point le « tigre » tout simplement, mais le « vénérable tigre », ainsi qu'Homère dit plus souvent *διὸς Ἀχιλλεύς* que *Ἀχιλλεύς*.

Comment concilier la conclusion tirée des dialectes, qui nous montre un polysyllabe : *lao-fu*, *lafu* dont l'ensemble seul peut désigner le « tigre », et celle qui est tirée de la langue chinoise écrite actuelle, qui nous montre un monosyllabe : *hu*, « tigre », lequel est simplement précédé d'une épithète *lao*, « vénérable »?

Tout d'abord y a-t-il bien contradiction, et les dialectes dont nous avons parlé, n'ont-ils pas, dans les caractères employés *lau-hu*, *lo-fu*, etc., donné eux aussi au mot : *lau*, *lo*, le sens de « vénérable », de sorte que le mot *hu* seul, signifie « tigre »? Si tel était le cas, nous serions ramenés au monosyllabe.

Mais il n'en est point ainsi. Ce qui le prouve, c'est que la langue de Fou-Tchéou ne dit point : *lao-hu*, mais *la-hu*; or « vénérable » s'exprime dans cette langue par *lau* et non point *la*. De même, dans le dialecte ci-dessus signalé et parlé dans le Nganhwi et le Hupeh d'aujourd'hui, le « tigre » se disait : *li-fu*, ce qui, par les caractères employés, signifierait « premier père » et non « vénérable tigre ».

Voici la différence des caractères :

Antique : *li*, 李; *fu*, 父;

Moderne : *lao*, 老; *hu*, 虎.

Enfin, les mots cités des langues non chinoises : *lef*, *lephe*, etc. prouvent encore que les deux syllabes appartiennent à la racine.

La contradiction existe donc bien, et il s'agit de l'expliquer. Pour cela, il faut recourir à la langue ancienne; or, au sujet du mot : *lofu*, tigre, la paléographie indique en *ku-wen* les variantes suivantes dans la composition du signe complexe :

1° *lu-vu* = cerf-fanion;

2° *lu-fei* = cerf-plume;

- 3° *lu-fi* = cerf-non ;
 4° *ho-vu* = cerf-fanion ;
 5° *ko-vu* = hache-fanion ;
 6° *ko-pa* = hache-tissu ;
 7° *kao-fu* = croisé-plume ;
 8° *kao-vu* = croisé-fanion.

C'est de la quatrième de ces combinaisons *ho-vu*, à but purement phonétique, qu'est dérivée par altération la combinaison actuelle orale :

9° *hu*.

Comment s'est fait le passage ?

Il est d'abord bien certain que les caractères ci-dessus transcrits n'avaient, pour exprimer l'idée *tigre*, qu'une valeur purement phonétique, car quel rapport existe psychiquement entre *hache-fanion*, par exemple, ou *cerf-plume*, et celle de *tigre*? Pas de doute sur ce point : l'expression graphique était toute phonétique, ressemblant par ce procédé à celui de l'écriture égyptienne, laquelle, la « bouche » se disant *ro*, emploie la figure de la bouche pour exprimer toute syllabe se prononçant *ro*.

Voici maintenant comment le passage s'est fait : 1° le *passage de dialecte à dialecte*; le passage de *lu* ou *lo* à *ho* est une altération phonétique régulière, rencontrée ailleurs et très fréquente; les dialectes qui aboutissent à *ko* finissent par prendre le dessus; on retrouve cette forme dans l'annamite *kop* « tigre ». Puis le *ko* se transforme en *ho*, et l'on aboutit à la forme *h*, à la forme *ho-vu*; 2° le *passage* de la forme *ho-vu* à la forme actuelle *hu*; *ho-vu* devient *hou* par la suppression fréquente dans toutes les langues de la dernière voyelle, puis *hao*, *hou* et enfin *hu*; c'est le résultat d'abréviation et de contraction.

Le mot qui exprime l'idée « tigre » est donc bien devenu dans la langue écrite *hu*.

Mais la langue parlée, qui ne coïncide point mais est parallèle, a conservé l'ancienne forme *luvu*, *lufu*, *lafu*, *laofu*.

Cette contradiction de la langue parlée et vulgaire et de la langue écrite et savante qui ont évolué chacune d'un côté différent, est assez gênante. Le peuple, comme toujours, a conservé l'ancienne forme; la lecture du caractère dans la nouvelle forme ne lui suffit donc plus pour exprimer le mot entier; le caractère dans sa lecture ne conserve du mot que des parties défigurées.

Alors a lieu une *réaction du mot parlé, du mot véritable et entier sur le mot écrit, le mot abrégé et atrophé*.

Cette *réaction* est très curieuse. L'écriture doit *réintégrer* par

un *processus nouveau* le mot qu'elle a *défiguré*. A son caractère se lisant *hu*, elle prépose un autre signe, signifiant idéographiquement «vénérable» et phonétiquement *lao*, et elle obtient le caractère complexe *lao-hu* qui ne signifie point en réalité «vénérable tigre» mais bien, 1° restitution de la partie perdue du mot primitif *la-fu*, *la-hu*; 2° conservation de la partie qui était restée seule dans la langue écrite précédente *hu*.

L'élément *lao* est ici un élément purement phonétique, et c'est par un contre-sens qu'on l'a pris pour un élément significatif.

Ce caractère complexe *lao-hu* ne doit donc se lire «vénérable tigre», pas plus que l'ancien caractère complexe *lu-fei* ne devait se lire «cerf plume»; l'un comme l'autre est un *caractère complexe suggérant*, c'est-à-dire qui a pour but de donner la composition véritable et originaire du mot; or remarquons que cette composition est *polysyllabique*.

Remarquons aussi que le caractère *hu*, lequel seul, à la rigueur, signifie «tigre» aujourd'hui, est une altération de *ho-vu* = «cerf-fanion», ce qui prouve bien sa lecture polysyllabique primitive. Nous avons déjà signalé plus haut une semblable dérivation parallèle quant à la prononciation.

Nous avons insisté sur cet exemple, parce qu'il rend bien compte de l'évolution tant graphique que linguistique.

Prenons un autre exemple: dans la langue primitive, l'idée «maître» s'exprime par le mot *tsifu*, *tchifu*; les anciens caractères *ku-wen* l'expriment phonétiquement par des signes ayant chacun le son de chacune de ces deux syllabes, mais n'ayant aucun rapport idéographique avec l'idée «maître». Dans l'écriture moderne, le mot dont la prononciation entière est conservée est écrit par deux caractères rapportant leur valeur graphique, mais nullement leur idée, caractères variables, et qui, si on les prend séparément et abstraction faite de leur emploi phonétique, signifient: *juge-instructeur*, *juge-occupation*, *maître-occupation*, *maître-instructeur*, *maître-colline*.

Remarquons que le *signe complexe* du *ku-wen ancien* diffère du *signe complexe* de l'écriture chinoise moderne en ce qu'il forme un signe unique, tandis que les caractères sont juxtaposés dans l'écriture actuelle.

Ce n'est pas le *dissyllabisme* seul qu'on peut ainsi retrouver, mais le *trisyllabisme*. M. de Lacouperie en donne pour exemple le symbole actuel *yh* «douter», lu encore *ngai* et *ngat* dans certains dialectes, et qui était en *ku-wen* un signe complexe qui devait se lire *togate*, racine qui se retrouve dans le japonais *otagai*.

Telle est la source la plus commune et aussi la plus curieuse du *monosyllabisme hystérogène* du chinois. Ce monosyllabisme tient

dans ce premier procédé, non seulement à *l'usure des mots*, comme le monosyllabisme de certaines langues dérivées, du français, par exemple, et de l'anglais, mais aussi et surtout à *l'action de l'écriture* tendant à réduire l'expression d'un signe graphique à un seul son, ou plus exactement à l'unité naturelle de phonétique la plus élémentaire, à la syllabe. Il y a là un résultat de l'effort d'une écriture, de passer de son *état figuratif*, et par conséquent possiblement et fréquemment *polysyllabique* à un *état phonétique, syllabique* par l'intermédiaire de la réduction du mot par tout moyen à un seul son, par conséquent à un *état monosyllabique*. En tout cas, l'effet de l'évolution de l'écriture est venu concourir avec l'effet de l'évolution du langage parlé pour user le mot, le contracter et le réduire à une seule syllabe.

Tant que les caractères *ku-wen* anciens furent conservés, le mot, sauf les altérations phonétiques, conserva encore ses syllabes, qui étaient exprimées phonétiquement par l'écriture, on en était à un stade de même degré que celui de l'écriture hiéroglyphique égyptienne, mais bientôt ces signes demi-phonétiques furent remplacés par des signes idéographiques purs, uniques et non complexes, et le *mono-figurisme*, si l'on peut s'exprimer ainsi, de l'écriture fit un *appel* à un *monosyllabisme* correspondant de la *prononciation*. Puis plus tard, comme nous l'avons dit, pour réparer l'écart qui s'était ainsi fait entre la langue populaire et parlée et cette langue factice, on ajouta à l'expression écrite de celle-ci des caractères idéographiques sans rapport psychique réel, mais avec un rapport psychique apparent, qui n'avaient réellement d'autre but que de *resuggérer* les anciennes syllabes supprimées.

C'est cette fluctuation de l'idéographie à une écriture syllabique, de celle-ci à une idéographie nouvelle, et de cette dernière à un syllabisme nouveau caché sous un développement d'idéographie, qui a contribué d'abord à passer du polysyllabisme au monosyllabisme, puis à déguiser ce passage. Quant à la cause du retour à l'idéographie, elle est externe et factice; elle eut pour but de fixer l'écriture, de manière à la rendre intelligible au travers de tous les dialectes.

Ce monosyllabisme n'est donc qu'un monosyllabisme hystéro-gène d'écriture. Mais le développement du monosyllabisme chinois a encore d'autres sources :

Il faut observer d'abord *l'acrologie*; les compléments de certains mots finirent par ne pas être observés : ainsi ceux des mots tels que *shu, yü, töu, tze*, etc., dans *sang-shu* « mûrier », *li-yü* « carpe », *fu-töu* « hache », *kwo-tze* « fruits », qu'on supprime mêmesouvent dans la langue parlée.

La troisième cause consiste dans la fusion de plusieurs mots

en un seul; par exemple *tsaowan* « le temps », composé lui-même de *tsao* « matin » et *wan* « soir », est devenu *tsan*. *Mo-kang* « ne pas oser » est devenu *mang*. Ce procédé existe dans toutes les langues.

Enfin la dernière cause, très active aussi, et commune au chinois et à beaucoup d'autres langues, fait de son monosyllabisme un *monosyllabisme de dépérissement*. Pour le prouver, M. de Lacouperie interroge d'autres langues devenues monosyllabiques et qui furent aussi polysyllabiques à l'origine, entre autres le *thibétain*. Ici, fait très curieux, la prononciation est franchement monosyllabique, l'écriture ne l'est pas ou ne l'est qu'à demi. L'idée « tête » s'exprime par un mot qui sonne et se prononce *u*, monosyllable parfait, mais ce mot s'écrit encore *dbu*, et ce *dbu* est resté dans les dialectes : en Sibsagar *Miri tub*, en Kusunda *chipi*, en Munni *thobo*; nous voilà en plein dissyllabisme, cette fois non seulement de prononciation, mais aussi d'écriture. L'évolution s'accomplit du polysyllabisme au monosyllabisme. De même *spra*, *sprèu* « singe » est en gyarung *shepri*; *zlava* « la lune » se décompose en *zla* + le suffixe *va*; *zla* semble monosyllable, il n'en est rien; on le retrouve dissyllabe dans le mongol *ssara*, le *sopka sora*, le gyarung *t-sile*, le *vayu cholo*.

Les lettres *muettes* et *préfixes* sont une particularité très curieuse du thibétain. M. de Lacouperie démontre que quelquefois elles ont bien été ajoutées artificiellement et sont de véritables préfixes, mais dans quelques cas seulement, par addition aux mots étrangers et pour faire ressembler au sanscrit, par exemple dans le mot *je* ou *she* « roi », qui est devenu *rje*, par imitation du sanscrit *rāja*, ou enfin pour uniformiser, mais que le plus souvent elles font partie de la racine et sont même le débris d'une syllabe de cette racine, se sont prononcées ensuite longtemps, et ne sont devenues *muettes* que beaucoup plus tard; c'est ce que démontrent les inscriptions bilingues en thibétain et en chinois de Lhasa qui datent de l'an 822; le mot *spudgyal*, prononcé depuis *pugyal*, y est transcrit *sut-poh-ye*; *khri*, prononcé *ti*, y est transcrit *kich-li*; *hbrong* = *puh-lung*; *snyau* = *su-njoh*, *srong* = *su-lung*; les exemples abondent. La comparaison des autres langues vient encore à l'appui : *brjad* « parler », prononcé *jod*, est en birman *pyaùtsa*; *mgo* « tête », prononcé *yo*, est en manipuri *moko*, en mishmi *mkura*. Quelquefois on trouve une partie du mot dans une langue, une partie dans l'autre; ainsi le mot *rta* signifie « cheval » et se prononce *ta*; il peut se décomposer en *r* + *ta*. Or on trouve la première partie en *sokpa*, *horpa*, *thocha* et *miniek*, sous la forme *ri*, *rhyi*, et la seconde en *lhopa*, *serpa*, *murmi*, *kami*, *tukpa*, sous la forme *tà*, *tuh*, *tah*, avec le même sens de « cheval ».

Cette démonstration directe pour le thibétain n'est sans doute qu'analogique pour le chinois, mais elle vient compléter les

preuves directes ci-dessus énumérées. Nous avons vu les mots *hovu*, *huvu*, venus eux-mêmes de *luyu*, *lufu*, devenir d'abord *hov*, *huv*, puis simplement *hu*; c'est un monosyllabisme de dépérissement si fréquent dans toutes les langues et si palpable dans l'anglais et le français, qu'il est inutile d'insister. Il suffisait de faire toucher, dans une langue voisine géographiquement du chinois et demeurée monosyllabique, la genèse de ce monosyllabisme dont les traces ont été conservées, grâce à l'écart entre l'orthographe et la prononciation.

Telles sont les grandes lignes de démonstration du polysyllabisme primitif de la langue chinoise; c'est grâce à l'étude surtout de l'ancienne écriture *ku-wen* et de ses caractères complexes, que M. de Lacouperie a pu fournir des preuves positives et matérielles, preuves que précisément l'écriture avait cachées, et que l'écriture scientifiquement observée cette fois lui a révélées.

On peut ajouter encore une autre preuve à celles-là. En français, les homophones sont nombreux, surtout si l'on envisage la seule prononciation; par exemple : *os*, *aux*, *oh*, *eaux*, *hauts*, sont identiques, et donnent cependant des sens irréductibles entre eux. Cela seul suffirait à prouver, *a priori*, que l'origine de ces mots est différente, que leur monosyllabisme est de dépérissement, et en effet les radicaux de tous ces mots sont dissyllabiques; si, au contraire, les divers sens, quoique éloignés, pouvaient se déduire les uns des autres par l'association des idées, cette preuve ne démontrerait plus rien. Or une foule de mots chinois, surtout si l'on fait abstraction de la différence causée plus tard entre eux par les tons, ont des sens entre lesquels l'association des idées ne peut établir aucun lien; donc leur état n'a pas toujours été le même, leur origine est diverse, ils sont chacun la réduction de mots plus longs, et par conséquent du monosyllabe on peut conclure au moins à un dissyllabe primitif.

Cette réduction hystérogène de dissyllabes différents à un seul et même monosyllabe a dû créer dans la langue chinoise une grande confusion, et il suffira de citer quelques exemples :

Man, signifie : 1° remplir; 2° tromper; 3° retarder; 4° aliments faits de farine; 5° truelle; 6° ornement extérieur d'un mur; 7° diverses plantes; 8° rideaux de portes.

Ma, signifie : 1° cheval; 2° maudire; 3° poids de la balance; 4° pierre précieuse; 5° maman; 6° sacrifice avant la guerre; 7° chanvre; 8° une sorte de maladie; 9° manier, toucher.

Ky, signifie : 1° se lever, lever, produire; 2° lettre horaire; 3° chroniques, annales; 4° combien?; 5° se moquer; 6° instrument pour tisser; 7° famine; 8° lente; 9° merveilleux; 10° chemin

escarpé; 11° confier, transmettre; 12° monter à cheval; 13° air, haleine; 14° il, lui; 15° jeux; 16° insulter, mépriser; 17° principe, fondement; 18° période; 19° drapeau; 20° souvent, beaucoup; 21° poule; 22° rejeter; 23° projet, ruse; 24° pot, ustensile; 25° bonheur, gain; 26° atteindre; 27° puiser; 28° prompt; 29° demander, mendier; 30° boue, soutien; 31° chair; 32° disette; 33° saison; 34° joindre; 35° prostituée; 36° souhaiter; 37° qui?; 38° invoquer; 39° contrat; 40° enseigner; 41° examiner; 42° sexagénénaire; 43° lance; 44° jet d'eau; 45° frapper; 46° donner; etc. Plusieurs de ces sens, au moins, sont irréductibles aux autres.

Le bon sens suffirait à prouver que le même mot n'a pu être pris originairement dans tant d'acceptions diverses et même contraires.

Comment cette confusion une fois faite a-t-elle pu se dissiper? C'est ici que se place la seconde des découvertes de M. de Lacouperie, l'*origine des tons*.

2. Origine des tons du chinois.

Il faudrait ajouter : « . . . et des autres langues dites *monosyllabiques* »; mais il suffit de faire la démonstration sur le chinois.

Il avait déjà été observé par plusieurs sinologues, en particulier par Edkins, que les nombreux tons des langues de l'Extrême Orient n'y existaient pas d'abord, s'y sont peu à peu formés, sont plus nombreux dans certaines de ces langues, moins dans d'autres, que ceux qui y existent à une certaine époque s'y dédoublent ensuite, et ce serait une très curieuse étude à faire que celle des tons, des causes générales de leur apparition, de leur existence en germe dans plusieurs langues de l'Afrique, de leur pleine floraison dans les langues indo-chinoises. Mais nous devons nous renfermer en ce moment dans celles-ci.

Deux facteurs ont donné naissance aux tons. L'un, c'est l'*hybridité*; nous l'examinerons dans le chapitre suivant; l'autre est une loi découverte par M. de Lacouperie, loi très importante et en un sens, générale, puisque l'effet s'en fait sentir jusque dans nos langues. Voici en quoi elle consiste.

Tout d'abord, quel a été l'heureux effet de l'introduction des tons? Il a satisfait au besoin de *diacritisme*. Nous venons de donner quelques exemples d'*homophonie*, homophonie née de la réduction des polysyllabes en monosyllabes. Une grande confusion va en résulter dans le langage. Le contexte fera connaître le sens actuel d'un mot entre mille sens possibles. C'est alors que les monosyllabes homophones mais à sens très divers vont se différencier de nouveau par des intonations différentes; ils se composent d'une consonne plus une voyelle; la consonne restera

la même; la voyelle ne variera ni *quantitativement*, ni *qualitativement*, mais *accentuellement*. Ce que les langues sémitiques ont obtenu dans l'ordre de la dérivation et de la grammaire en variant *qualitativement* leurs voyelles, les langues indo-chinoises l'obtiendront dans l'ordre lexicologique en les variant *accentuellement*. Plus les tons seront nombreux, plus la différenciation sera grande, plus le *besoin psychique de diacritisme*, de clarté, sera satisfait; aussi commence-t-on par un ou deux tons, puis on les multiplie.

Tel est le *résultat*, mais est-ce bien là linguistiquement la *cause*? Non, c'est une *cause finale*, et une *telle cause n'est pas une cause en linguistique*. Elle suppose une volonté, or le langage n'a rien de volontaire. Donc le diacritisme qui est la cause finale, le résultat, n'est pas la cause originare scientifique.

Cette cause, il faut la voir dans la *loi de compensation*. Une telle loi nous est déjà connue en indo-européen, où elle opère tantôt d'une manière quantitative, tantôt d'une manière qualitative. Le français suffit pour nous fournir des exemples bien connus de *compensation quantitative* : même pour *mesme*; carême pour *caresme*; tôt pour *tost*; en grec πατήρ est pour *πατερς; Φέρων pour *Φερόντς; en latin *ariēs* pour **ariēts*; exāmen pour *exāgmen*. La *compensation qualitative* se trouve dans nos mots époux de *sponsus*; couvent de *conventus*; en grec τίθεις de **τιθεντς*; en sanscrit *ubhau* pour **ambhau*. Elle peut se formuler ainsi : lorsqu'une consonne disparaît dans une syllabe, très souvent la voyelle qui la précède est allongée ou renforcée. ce qui établit compensation syllabique. Eh bien, en indo-chinois il s'agit de *compensation* non plus quantitative, ni qualitative, mais *accentuelle*.

Cette *compensation accentuelle* est, d'ailleurs, beaucoup plus puissante que celle quantitative, et que celle qualitative. Ces deux dernières, en effet, sont uniformes. La quantitative, par exemple, aura pour unique effet d'allonger la voyelle qui précédait la consonne disparue; elle ne l'allonge pas à plusieurs degrés d'allongement suivant les cas, mais toujours au même degré. Il en est de même de la compensation qualitative, qui pourrait, elle, au contraire, opérer dans des sens ou à des degrés différents, mais qui, dans une langue donnée, opère toujours dans le même sens, ou dans des sens variés sans direction précise. Cependant quelquefois la compensation s'y polarise. Avant de périr, la consonne suivante laisse son impression sur la voyelle précédente, ou, plus exactement, se fond souvent en une voyelle qui s'ajoute à la voyelle précédente, et se diphtongue avec celle-ci. C'est ainsi que l'*n* subséquent peut se fondre en *i* dans la langue grecque : τίθεις, **τιθεντς*; l'affinité de l'*n* et de l'*i* est bien connue; nous savons qu'en latin, l'*n* convertit souvent

en *i* la voyelle précédente : **en* devient *in*. Les exemples abondent. De même l'*m* se fond facilement en *u*, la voyelle labiale remplace la consonne labiale; **ambhau*, devient en sanscrit, *ubhau*. De même, en français, il existe une certaine affinité entre l'*l* et l'*u*, d'où la compensation dans *cheval*, pl. *chevaux*. Mais cette polarisation est encore mal déterminée, et n'est pas générale. La compensation accentuelle résultant de l'introduction des tons dans les langues indo-chinoises est beaucoup mieux différenciée.

D'abord les tons sont très nombreux, comme nous le verrons; dans certaines de ces langues, on en compte jusqu'à huit par dédoublements. Puis les consonnes à remplacer étaient moins nombreuses qu'en indo-européen; d'où possibilité d'une compensation variée et exacte.

Le chinois étant d'abord polysyllabique d'un polysyllabisme proprement dit, c'est-à-dire renfermant de suite deux syllabes ouvertes, réunit assez promptement comme chez nous par l'évolution naturelle du langage ces deux syllabes en une seule syllabe fermée, et convertit ainsi son polysyllabisme formel en polysyllabisme virtuel. Pour arriver au monosyllabisme, il n'y a plus qu'à supprimer la consonne qui ferme la syllabe. C'est ce que l'évolution se chargea encore de faire.

Mais en même temps elle se chargea de réparer la perte par une compensation accentuelle. La voyelle qui précéda la consonne disparue devint donc accentuée, c'est-à-dire se prononça *plus bas* ou *plus haut* que le discours normal, ou bien *en montant* ou *en descendant*. Cette innovation indiquait bien que la consonne finale s'était perdue, mais non *quelle* consonne, et si elle servait à distinguer le monosyllabe primitif d'un côté, de tous les polysyllabes anciens ayant même fin ou même commencement de l'autre; elle ne distinguait pas les uns des autres les divers polysyllabes confondus dans l'homophonie. De là l'accroissement et le dédoublement des tons, l'un *haut*, l'autre *bas*, l'autre *normal*, l'un *montant*, l'autre *descendant*, l'autre *montant et remontant*; l'un de ces tons compensa la perte de telle consonne finale, l'autre la perte de telle autre consonne, l'autre la perte d'une troisième consonne. Chaque consonne avant de périr mit son effet, sa survivance, sur la voyelle précédente dans un accent, dans un ton spécial.

Cette compensation, pas plus que celle quantitative qui se fait dans nos langues, ne fut un phénomène qui surgit spontanément après le décès de la consonne finale; un tel *processus* serait contraire à l'évolution naturelle du langage; la consonne avant de périr traça elle-même son image sur la voyelle, puis cette image, le ton, lui survécut.

De plus, la compensation accentuelle à sa naissance fut sou-

vent accompagnée d'une compensation qualitative qui, suivant les cas, se conserva ou disparut, mais son intervention détermine bien la nature de l'introduction des tons et leur *caractère compensatoire*.

Il faut observer à la fois ces trois points pour bien suivre l'évolution; 1° *un ton différent compensant chaque consonne disparue*; 2° *la consonne et le ton qu'elle a produit, vivant quelque temps côte à côte*; 3° *concomitance dans certains cas d'une compensation quantitative*.

Passons à la *démonstration concrète*. Ici il faut encore recourir au thibétain, où nous voyons le procédé en germe. Au VII^e siècle, la divergence énorme qui existe actuellement entre le langage parlé et le langage écrit n'existe pas encore. Plus tard, les consonnes, ici non plus les finales, comme en chinois, mais les initiales, disparaissent de la prononciation, mais pas d'un seul coup. Dans la province d'Uanel-Tsang, les voyelles *a, o, u* devant les finales *d* et *n* deviennent *ä, ö, ü*; les diphthongues *ai, oi, ui* devant les mêmes consonnes deviennent *é, ô, ú*. C'est la *compensation qualitative*. Voici l'*accentuelle* : les *sonores* deviennent dans ce dialecte des *aspirées* avec le *ton bas*; les mots qui commencent avec une *consonne simple* prennent aussi le *ton bas*; les *aspirées primitives*, au contraire, et les *consonnes initiales doubles* deviennent *ténues et simples*, et en même temps la voyelle qui les suit prend le *ton haut*, ou, comme disent les Thibétains, se prononce avec la voix aiguë de femme, et rapidement. Plus tard, on ne distingue plus la sonore initiale de la tenue, elles prennent la même prononciation, et il ne reste plus que la différence de ton de la voyelle qui les suit. Un habitant de Lhasa, par exemple, trouve la distinction entre *s* et *z*, entre *sh* et *zh*, non point dans la consonne, mais dans le ton de la voyelle suivante, prononçant celle qui suit *s* et *sh* avec un *ton haut* et celle qui suit *z* et *zh* avec un *ton bas*. Nous prenons donc ici, sur le fait, la *génération des tons*.

Nous avons ailleurs tenté de prouver que le système grammatical de l'expression des relations et des catégories grammaticales par la variation vocalique a pris naissance dans l'influence d'une voyelle ou d'une syllabe subséquente disparue depuis. Ici il s'agit d'un *processus* analogue que M. de Lacouperie a découvert avec une rare sagacité.

Ce qui s'est accompli en thibétain, là où la *formation de tons n'a pas été assez complète pour faire disparaître son échafaudage préalable*, a eu lieu aussi en chinois; mais il faut dans cette langue, où le résultat a été plus général et plus parfait, une investigation plus profonde pour l'apercevoir. Pourtant l'auteur que nous citons n'a pas reculé devant ces recherches, et il peut établir, par la comparaison du chinois classique et du chinois

actuel avec le chinois ancien d'une part, avec les dialectes vivants de l'autre, que telle consonne finale a existé autrefois, qu'elle a été remplacée par tel ton, qu'à telle consonne disparue correspond régulièrement tel ton existant, de sorte que l'évolution est parfaitement logique et ne présente pas de solution de continuité. Nous ne saurions le suivre ici dans les détails, sans donner à notre étude un développement qu'elle ne comporte pas. Nous voulions seulement signaler la très grande importance de la découverte et en indiquer la portée. Jusqu'ici la naissance hystérogène des tons, fait d'ailleurs reconnu, était restée un fait tout à fait inexpliqué.

3. *Origine de l'écriture chinoise.*

Ici notre exposé devra être très succinct, car on comprend combien ce sujet est délicat, combien une telle théorie doit être appuyée par de nombreux exemples pour être jugée en parfaite connaissance de cause, et qu'il faut réunir la science d'un assyriologue émérite à celle d'un sinologue, pour approfondir cette question.

Certainement M. de Lacouperie possède les deux, mais nous nous permettrons de faire tout d'abord à sa théorie une objection essentielle. Les écritures chinoises et cunéiformes qu'il compare et dont il veut établir la parenté, ont sans nul doute chacune une origine figurative, puis symbolique, puis acrologique ou syllabique, soit commune, soit différente. Or toutes écritures ayant une origine figurative peuvent se ressembler fortement, arriver à l'identité même pour certains caractères, sans que pour cela elles dérivent l'une de l'autre. Deux peuples peuvent arriver à peindre le même objet de la même façon, de même que dans certaines onomatopées le langage se rencontre. Sans doute, cette circonstance est loin de rendre impossible la parenté entre deux écritures, mais elle doit rendre le lecteur plus difficile en ce qui concerne les preuves et oblige à accumuler celles-ci.

D'ailleurs l'objection peut ne pas être aussi forte qu'elle le paraît tout d'abord, aussitôt qu'on consulte certains faits graphiques. C'est ainsi que Ad. d'Assier (*Essai de grammaire générale*, p. 16) a dressé un tableau de quelques hiéroglyphes simples, égyptiens, chinois et mexicains qui, pour la plupart, ne se ressemblent pas. D'un autre côté, M. de Lacouperie a évité de faire porter sa comparaison sur les signes trop simples d'objets dont une reproduction figurative identique aurait pu s'imposer.

M. de Lacouperie a découvert le rapport le plus frappant entre les caractères du chinois et les cunéiformes de l'Assyrie; mais disons tout de suite que dans cette comparaison il a procédé très

scientifiquement. Il ne compare pas les caractères actuels du chinois avec les caractères cunéiformes dans leur dernier état, pas plus qu'on ne doit en lexicologie comparer un mot d'une langue dérivée d'une famille avec un mot d'une langue dérivée d'une autre famille, les ressemblances qu'on rencontrerait ainsi seraient purement fortuites, mais il compare les caractères les plus anciens du chinois avec les caractères, non pas les plus anciens, des cunéiformes, nous verrons tout à l'heure pourquoi, mais avec des caractères anciens de ce dernier genre. L'auteur de cette découverte l'expose dans un ouvrage spécial : *The old Babylonian characters and their chinese derivatives*.

Avant lui, plusieurs autres, J. Oppert, G. Pauthier, W. Bos-cawen, Dr Hyde Clark, François Lenormand, avaient pressenti qu'il pouvait bien y avoir une parenté entre l'écriture chinoise et la babylonienne; mais ce n'était qu'un pressentiment qui ne pouvait trouver sa confirmation scientifique qu'après une connaissance plus grande de l'évolution de l'écriture dans chacun de ces pays.

Il fallait de plus, si l'on croyait que l'écriture chinoise dérive de l'autre, en rabattre un peu de la fameuse et fabuleuse antiquité attribuée à la civilisation chinoise.

Enfin il fallait admettre cette idée que la Chine n'est pas un foyer de civilisation originaire, mais que sa civilisation fut d'abord empruntée à l'Assyrie babylonienne.

En un mot, il y avait tout un terrain à déblayer avant de commencer les recherches.

En ce qui concerne les évolutions de l'écriture, l'ouvrage de MM. A. Amiaud et L. Méchineau : *Tableau comparé des écritures babylonienne et assyrienne archaïques et modernes avec classement des signes d'après la forme archaïque* fournit celle des caractères cunéiformes. Quant à celle des caractères chinois, elle est donnée par un ouvrage précieux, le *Luh shu t'ung* de *Min tsi-kih*, où l'on trace ces caractères dans la forme successive depuis la plus haute antiquité. Dès lors, la comparaison scientifique était possible.

L'objection préalable, née de l'antiquité respective du chinois et du babylonien, avait aussi disparu. On avait découvert que la date du Sagon remontait à 3800 avant Jésus-Christ; l'antiquité babylonienne se trouvait ainsi reculée, et la dérivation descendant du babylonien au chinois quant à l'écriture devenait possible.

Enfin, par une série de travaux dont nous ne parlerons pas ici, parce qu'ils sont historiques ou philologiques et non linguistiques, l'auteur démontre que sur beaucoup de points la civilisation chinoise a pris son point de départ dans la civilisation assyro-babylonienne. C'est ce à quoi il a consacré un ouvrage spécial intitulé : *Origin from Babylonia and Elam of the early chi-*

nese civilisation, ouvrage dans lequel il compare les sciences, les arts, la littérature, les institutions, les religions, les légendes et traditions de tous ces peuples.

Nous devons cependant signaler quelques-unes de ces preuves purement historiques de l'origine de la civilisation chinoise prise dans la chaldéenne : 1° l'art d'écrire de haut en bas et de droite à gauche, et pas en relief, mais en creux, l'emploi très étendu des sceaux; 2° les points cardinaux de l'Assyro-Babylonie avec une saute d'un quart d'horizon, et les symboles pour les écrire, beaucoup de noms d'étoiles et de constellations, ceux des vingt-quatre points stellaires, les douze mois babyloniens avec un intercalaire; 3° le mécanisme du gouvernement impérial, les titres de dignité, le système des douze pasteurs, la conception des quatre régions, l'idée politique d'un empire du milieu; 4° beaucoup de noms propres; 5° la notation décimale, les étalons de mesure, les douze échelles de musique; 6° l'art de bâtir avec des briques d'argile; 7° beaucoup de notions élémentaires d'arts et de sciences; 8° l'arbre symbolique de vie; 9° le culte d'Utuka comme Dieu suprême, etc.

Les abords ainsi déblayés et préparés, M. de Lacouperie établit sa thèse, à savoir que les caractères de l'écriture chinoise dérivent des cunéiformes. Voici l'ensemble de ce système :

Les caractères d'écriture ont été empruntés par les Chinois aux Assyro-Babyloniens à une époque où l'écriture de ces derniers avait dépassé le stade figuratif, et même le stade symbolique, et avait atteint le stade acrologique et syllabique, si bien que les Chinois n'ont même probablement jamais eu connaissance de la forme figurative primitive. Du reste, les plus vieux monuments ne présentent pas même sur le terrain assyro-babylonien l'écriture figurative ou picturale, ils ne remontent pas aussi loin. Il est même possible que le stade pictural n'ait pas existé en Chaldée, et qu'il soit antérieur.

Les caractères sont devenus cunéiformes en Chaldée parce qu'ils étaient écrits sur brique ou sur pierre avec des instruments appropriés à cette matière, et qui donnaient cette forme. Ils sont restés ou devenus arrondis en chinois, parce que les peuples Bak gravaient sur une matière tout autre, des tablettes d'écorce de bambou, ce qui rendait les traits plus recourbés. Or la forme courbe est plus favorable à la conservation de l'image ancienne que le trait angulaire; de telle sorte que l'écriture chinoise, quoique n'étant pas dérivée de la chaldéenne, peut rappeler plus que celle-ci les caractères figuratifs primitifs.

Les tribus Bak, qui constituent le noyau de la nation chinoise, sont arrivées en Chine environ 2300 ans avant Jésus-Christ. Elles n'ont pas emprunté les plus anciens caractères chaldéens, qui

remontent à environ 4000 ans, mais seulement les anciens cunéiformes existant en Assyrie vers l'époque de leur départ et qu'ils arrondirent.

La preuve que les Chinois n'ont pas emprunté leur écriture aux caractères chaldéens à l'époque où ceux-ci étaient encore symboliques, et que le sens de ces caractères était alors perdu, c'est que la direction donnée aux figures par les Chinois n'est plus naturelle. Par exemple, les branches ou les feuilles ne sont pas tournées en haut, comme elles devraient l'être et comme elles l'étaient dans les symboles les plus archaïques de la Chaldée; mais elles sont tournées en bas, ou les unes en haut et les autres en bas. À l'aspect, les caractères chinois sont dégénérés, et leur dégénération n'est pas régulière, mais semble une seconde étape de dégénérescence, indiquant la dérivation d'un style d'écriture particulière et plus simple que celui des cunéiformes archaïques.

Les caractères chinois conservent de nombreuses traces des angles cunéiformes, surtout dans l'écriture ancienne, traces perdues peu à peu, mais qui indiquent bien l'origine.

Les légendes et traditions marquent encore cette forme primitive de caractères. Shen-Nun, le roi de Let-sam, est réputé avoir fait usage de caractères en forme de langues de feu; à cette époque, les Chinois ne faisaient usage que de sortes de *quippos*. Dans une autre tradition, les caractères chinois furent suggérés par l'observation de traces, sur le sol, des pattes des oiseaux et animaux. La description de l'écriture primitive dans les ouvrages de *Ts'ai Yung*, paléographe du II^e siècle de notre ère, dit que ces caractères ressemblaient à des gouttes de pluie tombant et gelant à mesure, ce qui est bien l'apparence des cunéiformes.

Il semble au premier abord difficile que des caractères aussi nombreux aient pu dériver de ceux relativement peu nombreux des cunéiformes; mais les caractères chinois se réduisaient à l'origine à un petit nombre. Les 10,000 qui existent depuis le temps de la dynastie Han étaient le résultat de siècles de civilisation et de littérature; c'était le développement autour d'un noyau primitif de 500 environ. Ce sont ces 500 qu'il faut comparer aux cunéiformes.

Enfin une précaution à prendre dans cette comparaison consiste à observer que les caractères peuvent prendre diverses positions; ils apparaissent souvent, en passant dans le chinois, le sommet en bas ou couché sur l'un des côtés.

Tel est le système dans son ensemble. Nous ne pouvons donner de nombreux exemples de son application; cela nous entraîne-

rait trop loin. Nous nous contenterons de quelques-uns des plus frappants.

𐤊, *mak*, *ma* « bateau », signe figuratif, devient en assyrien 𐤎𐤎𐤎, en babylonien archaïque 𐤎𐤎, en vieux chinois 舟.

Le chinois 目 « œil », correspond au babylonien 𐤎; 𐤎 (*mu*) paraît sur un cylindre de Dungi 𐤎, en vieux babylonien se renverse 𐤎𐤎, en assyrien est 𐤎𐤎; c'est la figure d'une racine qui signifie « gloire, année ». En chinois, le symbole devient 𠄎 « année », en chinois moderne 年. Quant au mot, les anciens Chinois disaient *mu* pour « arbre » et *sot* pour « année », le mot « année » en babylonien étant *shettu*.

𐤎, *kin* « livre », en vieux babylonien 𐤎, s'abrégéa en vieux chinois en 斤, en moderne 經.

𐤎 « cœur », en vieux babylonien 𐤎, vieux chinois 心, chinois moderne 心, assyrien 𐤎𐤎𐤎.

𐤎 « porte », en vieux babylonien 𐤎, en vieux chinois 戶 et 戶, en moderne 戶.

La ressemblance est frappante. Elle l'est pour tout le monde, mais surtout pour ceux qui savent combien les caractères démotiques, par exemple, de l'égyptien paraissent au premier coup d'œil éloignés des hiéroglyphes.

La magnifique fortune de l'écriture égyptienne est bien connue; en admettant que les caractères chinois dérivent des cunéiformes pris à un certain degré de leur développement, la fortune de l'écriture chaldéenne ne serait pas moins merveilleuse.

4. Influence de l'hybridité sur la formation de la langue chinoise.

Un élément linguistique, encore fort peu étudié, c'est l'*hybridité*; c'est pourtant un des plus importants et dont l'observation amènera plus d'une surprise et résoudra plus d'une difficulté.

Les peuples s'allient, comme les individus et dans le même sens, et il en résulte des *produits métis* qui sont très curieux.

Ces métissages ont été étudiés seulement comme des cas isolés, comme des particularités ethnologiques et linguistiques.

Suivant M. de Lacouperie, ils ne constitueraient pas l'exception, mais la règle. Presque toutes les langues seraient mélangées dans une forte proportion, et le chinois plus que toutes les autres.

Les cas d'hybridité observés par MM. Schuchhardt et Adam sont relatifs aux patois nègres, à des jargons, non à des langues de plein développement. Si cette hybridité se trouve dans des langues telles que le chinois, son effet doit y être autrement puissant.

Enfin l'hybridité semblait cantonnée de telle sorte que le peuple inférieur perdait son vocabulaire entièrement, et le peuple supérieur entièrement sa grammaire; il se faisait ainsi une distribution régulière, la grammaire ne se partageait pas, le vocabulaire ne se partageait point non plus. Si l'on s'en tient aux jargons, aux parlars négro-aryens, par exemple, cela est parfaitement exact. Mais M. de Lacouperie démontre précisément qu'il n'en est pas de même quand l'hybridité s'applique à de vraies langues, c'est-à-dire quand il s'agit de nations mêlées les unes aux autres; alors le vocabulaire se partage; la phonétique se partage, de même la morphologie, et ce qui est plus important et paraît singulier, aussi la syntaxe et la partie purement psychique du langage. Le mélange monte très haut, puisqu'il atteint la pensée.

C'est dans un ouvrage spécial, autant ethnographique que linguistique, *Les langues de la Chine avant les Chinois*, que M. de Lacouperie démontre historiquement quels ont été les effets de l'hybridité dans la formation de la langue chinoise.

De même que les Aryens, entrant en conquérants dans l'Inde, y ont trouvé des races dravidiennes et autres qui les précédaient sur le sol, de même les Chinois, qui n'étaient autres que les tribus Bak, rencontrèrent des populations que M. de Lacouperie comprend sous l'appellation générique de *Pré-Chinois*, et qui n'avaient rien de commun avec eux.

Les Bak, à leur arrivée, avaient déjà subi l'influence de la civilisation babylonienne, en avaient emprunté une écriture dérivée, non de la cunéiforme, mais de la cursive, et se trouvaient ainsi supérieurs aux indigènes. Ils se soumièrent une partie de cette population, refoulèrent l'autre vers le sud, où elle forme actuellement la majorité de celle de l'Indo-Chine.

Les langues des Pré-Chinois se corrompirent sous l'influence du chinois, et ces divers degrés de corruption forment : 1° des langues *mêlées*; ce sont celles qui ne mêlent que leur vocabulaire, conservant leur grammaire intacte; 2° des langues *hybridées*, quand une partie de la grammaire a été atteinte; 3° des langues *hybrides*, lorsque la langue est le produit d'une nouvelle unité composée d'éléments différents. De son côté, le chinois sentit la réaction de ces langues étrangères à la fois dans sa phonétique, dans son vocabulaire et dans sa grammaire, ce qui constitue son état définitif, et aussi ses différents dialectes.

M. Terrien de Lacouperie recherche et classifie avec soin les langues pré-chinoises et les rattache aux familles :

- 1° Mon-Taï;
- 2° Mon-Khmêr;
- 3° Taï-shan, formant la branche indo-chinoise,

et aux familles :

- 1° Negrito;
- 2° Indonésienne, de la branche inter-océanique.

Puis une autre classe de dialectes est rattachée à la famille kuenlunique de la grande souche tourano-scythique.

Nous n'avons pas à le suivre sur ce terrain, malgré le vif intérêt qui s'attache à une telle étude; ce qui importe ici, c'est d'étudier la réaction de toutes les langues sur le chinois, et l'hybridité de ce dernier. Nous ne nous occuperons pas non plus, parmi les effets de cette réaction, de la formation de nombreux dialectes qui en furent la conséquence, nous examinerons seulement l'effet produit sur la langue chinoise principale, et surtout sur sa grammaire.

Nous avons dit que, contrairement à l'opinion commune, suivant laquelle l'hybridité ne s'en prend qu'au vocabulaire ou à la grammaire, le chinois fut atteint de tous ses côtés à la fois.

Il fut, en effet, profondément troublé : 1° dans sa phonétique; 2° dans sa morphologie; 3° dans sa syntaxe.

Ce qui est plus curieux, c'est le trouble phonétique, et c'est ici que se place une des découvertes les plus intéressantes de M. de Lacouperie. Nous avons vu plus haut que l'introduction des tons avait eu lieu sous l'influence de deux facteurs. Un de ces facteurs est le *phénomène de compensation accentuelle*, nous l'avons étudié plus haut; l'autre, que nous avons réservé, est précisément *l'hybridité, l'hybridité avec effet phonétique*.

D'abord les langues qui ont hybridisé le chinois se sont en même temps, comme nous l'avons dit, hybridisées par lui. Le vocabulaire taï-shan, par exemple, a plus du tiers de ses mots commun avec le chinois mandarin; d'autre côté, il a abandonné ses noms de nombres, sauf pour *un* et *deux*, pour prendre ceux du kuenlunique. Mais de plus, et c'est ce qui nous intéresse ici, cette langue a fait des pertes phonétiques continuelles par suite de mélange continu; de là, des homophonies nombreuses, et pour réparer ces pertes, en vertu du principe de compensation, est née la compensation accentuelle, le système des tons. Des deux facteurs de la formation des tons, l'un fut donc immédiat; le principe de compensation, l'autre médiat et antérieur, l'hybridité.

Le chinois subit l'influence, et l'effet médiat fut pour lui non seulement l'hybridité, mais la lutte entre les diverses langues qui l'ont hybridisé. Sur ce point curieux nous laissons la parole à M. de Lacouperie : « La différence entre les particularités phonétiques des deux grandes souches était aussi grande que l'opposition de leurs idéologies. Les méridionaux, môngs et indonésiens avaient des tendances à l'ellipse, et par-dessus tout, une précision caractéristique des sons vocaliques. Les septentrionaux ou kuenluniques, d'autre part, avaient justement la tendance inverse, consistant à simplifier les variétés de sons vocaliques et à unifier ceux d'un mot, procédé conduisant tout droit à la contraction et à la syncope. Un exemple du premier cas est fourni de nos jours par les rapports des savants européens sur l'extraordinaire vivacité des khmers à saisir les plus délicates nuances de couleurs dans les sons vocaliques. Un exemple du second est donné par le remarquable phénomène de l'harmonie vocalique qui existe dans beaucoup de langues ouralo-altaïques. Telles étaient les conditions de la lutte. Un compromis devait nécessairement se produire dans les phonologies opposées des populations entremêlées. Incapables de trouver dans une différence de couleur de la voyelle la compensation nécessitée par les pertes subies, elles trouvèrent cette compensation physiquement nécessaire au moyen d'une différence dans le diapason du son vocalique, le ton ainsi obtenu étant simple ou composé suivant le caractère particulier de la perte subie. Cette formation n'appartient en propre à aucune des deux souches, et elle n'a atteint que celles des deux langues opposées qui se sont trouvées en contact social. »

Ce qui est caractéristique, c'est que l'importance des tons dans les langues est en raison directe de la station qu'elles ont faite, sous l'influence de cette lutte, et aussi de la proportion de mélange que révèlent leur glossaire et leur idéologie. Les dialectes chinois ont 4 tons, quelquefois portés par segmentation à 8, le shan-siamois 5, les annamites 6, les birmans 2, certaines tribus, les miao, 8. M. de Lacouperie démontre que le nombre des tons augmente dans la mesure exacte où l'hybridité s'est plus prolongée et a dans le vocabulaire et les autres parties de la grammaire aussi de plus grands résultats, ce qui semble décisif pour sa thèse.

Nous ne parlerons pas des effets de l'hybridité en ce qui concerne le vocabulaire chinois, cela nous entraînerait dans de trop longues citations, et d'ailleurs, comme le dit M. de Lacouperie à la fin de l'une de ses études, il faudrait étudier et exposer pour cela les 50 à 55 dialectes ou langues.

Cependant nous devons dire que l'hybridité en lexicologie produisit un double effet, d'abord celui d'introduire dans la

langue des termes étrangers à cette langue qui restèrent, soit dans la langue commune, soit, comme provincialismes, dans différents dialectes. L'accumulation de vocables qui en résulta vers l'an 820 avant Jésus-Christ inspira à l'empereur Siuen Wang l'idée de fixer la langue chinoise, et cette mesure fut renouvelée deux fois. Cette fixation était d'une nature toute particulière et eut sur l'écriture elle-même une influence que nous avons décrite; elle se réalisa, en effet, par une mesure relative à l'écriture plus directement.

On simplifia les signes graphiques, en donnant un rôle dominant aux signes idéographiques aphones n'exprimant que des idées dont on ne s'était servi jusqu'alors que pour les joindre aux groupes de signes phonétiques pour mieux les déterminer. Ces mesures diverses prouvent l'introduction de nombreux mots étrangers. On trouve aussi beaucoup de ces mots dans le dictionnaire l'*Erh-ya*, ouvrage de la dynastie des Tchou, dont beaucoup de termes ne se trouvent dans aucun des livres littéraires.

Enfin le vocabulaire des mots régionaux compilé par Yang-hiung 53 avant Jésus-Christ est encore beaucoup plus riche en ces mots importés de langues étrangères.

Le second effet plus curieux qui atteignit la lexicologie est déjà en même temps phonétique. Des équivalents de son se produisent sous l'influence réciproque du chinois ancien et des dialectes indigènes représentants de ces idiomes étrangers, d'où résulta une grande déformation des racines. C'est ainsi que :

CHINOIS.	SINICO-ANNAMITE.	ANNAMITE.
—	—	—
<i>m</i>	<i>dz</i>	<i>m, dz</i>
<i>p</i>	<i>t</i>	<i>t, tch</i>
<i>p'</i>	<i>t'</i>	<i>m</i>
<i>tch</i>	<i>tr</i>	<i>tr, bl</i>
<i>l</i>	<i>oh</i>	<i>sh</i>
<i>k</i>	<i>ch, sh</i>	<i>sh</i>
<i>hw</i>	<i>v</i>	<i>v</i>
<i>h, y</i>	<i>hw, ho</i>	<i>v</i>
<i>p</i>	<i>b</i>	<i>v</i>

On retrouve des équivalences de ce genre : 1° entre tel dialecte chinois et tel autre dialecte; 2° entre le chinois et le taï; 3° entre le chinois et le cantonnais; 4° le chinois et le tcheng-tu.

Tel est le double effet de l'hybridité sur la lexicologie chinoise.

Les effets morphologiques sont très importants, mais il ne faut pas oublier que la morphologie chinoise est en dernière analyse de la syntaxe, que presque toutes les relations s'expriment dans cette langue par l'ordre syntactique, par la règle

de position seule. Cependant quelques-uns de ces effets morphologiques obtenus sans l'intermédiaire de la syntaxe sont à noter. Dans le cours de la formation des mots, le système usuel de postposer des particules pour spécifier les circonstances de temps et de lieu, d'accord en cela avec les langues ouralo-altaïques, a été interrompu en Chine, et très fréquemment le système de placer des préfixes a prévalu. D'autre côté, l'habitude d'employer des auxiliaires numériques ou particules ségrégatives est le résultat d'une influence aborigène.

Il ne nous reste, par conséquent, qu'à étudier l'effet de l'hybridité sur la syntaxe chinoise. Mais nous n'en traiterons que sous la rubrique suivante, M. de Lacouperie ayant fait sur la syntaxe chinoise dans son ensemble des observations qui constituent à elles seules une nouvelle branche de découvertes. Nous y verrons alors la part que l'hybridité a prise à la forme définitive de la règle de position.

5. *De la règle de position en chinois et de l'idéologie en général.*

Nous avons nous-même, dans une étude sur la *catégorie des cas* montré toute l'importance de la *règle de position*, c'est-à-dire de l'expression des relations par l'ordre seul des mots, non seulement dans la langue chinoise, mais dans un grand nombre d'autres. Nous avons dit que cette règle a été un des trois moyens, et le plus ancien, d'exprimer ces relations, soit la *relation d'un mot à un mot*, soit celle d'un mot à une proposition, soit celle d'une proposition à une autre proposition, et nous avons défini ce processus le *système psychologique*, par opposition au mode d'expression par l'emploi de *mots vides*, que nous avons défini système *morphologique*, et au mode d'expression par *variation des phonèmes*, que nous avons appelé *système phonique*.

En effet, lorsque les relations s'expriment par l'ordre des mots seuls, toute la relation reste, pour ainsi dire, dans la pensée, s'exprime avec le moins de matériel linguistique possible.

Lorsque les procédés d'expression par emploi de mot vide et par variation de phonèmes apparaissent, le procédé psychologique d'expression par ordre syntactique ne disparaît jamais complètement, et quelquefois réapparaît et très puissamment. Le regretté M. Bergaigne a démontré ici même que l'ordre libre du latin et du grec a été longtemps un ordre obligatoire, et est resté, en réalité, toujours un ordre habituel, malgré son apparence de liberté complète. D'autre part, l'ordre obligatoire est redevenu tel, et impérieusement tel dans les langues néo-latines, et en particulier dans le français.

M. de Lacouperie, frappé de l'importance extrême et univer-

selle de l'ordre syntactique, pensant, en outre, que c'est dans cet ordre syntactique surtout que se révèle le caractère linguistiquement psychologique de chaque peuple, a très ingénieusement classé chacun des ordres syntactiques admis, les a numérotés, de sorte qu'il suffit de citer quatre ou cinq chiffres pour formuler simplement, algébriquement, la règle de position dans chaque langue, et il a donné à cette étude le nom très approprié d'*idéologie*.

Voici l'ensemble de ce système : Pour classer l'ordre respectif entre *deux mots* seulement, l'auteur emploie les *chiffres arabes*; pour classer celui entre *trois mots*, il emploie les *chiffres romains*. Enfin soit dans l'une, soit dans l'autre de ces catégories, il emploie les *chiffres pairs* pour l'ordre *direct*, l'ordre descendant, et les *chiffres impairs* pour l'ordre *indirect*, inversif ou ascendant.

De là, les tableaux suivants :

A. *Ordre entre deux mots.*

1	génitif + nom;	2	nom + génitif;
3	adjectif + nom;	4	nom + adjectif;
5	objet + verbe;	6	verbe + objet;
7	verbe + sujet;	8	sujet + verbe.

B. *Ordre entre trois mots.*

I	objet + sujet + verbe;
II	objet + verbe + sujet;
III	sujet + objet + verbe;
IV	verbe + sujet + objet;
V	verbe + objet + sujet;
VI	sujet + verbe + objet;

Le caractère idéologique d'une langue peut ainsi s'exprimer avec 5 chiffres, 4 arabes et 1 romain.

S'agit-il d'une langue qui, comme le français, ait adopté la tournure directe, mais où cependant l'adjectif précède et règle le substantif, on emploiera les chiffres 2, 3, 6, 8, VI, qui seront sa formule idéologique.

Il serait peut-être utile d'ajouter un troisième tableau indiquant l'ordre entre *quatre mots* essentiels et comprenant ainsi, outre le *sujet*, le *verbe* et l'*objet direct*, de plus l'*objet indirect*, le complément indirect.

Cette expression algébrique est très commode, et M. de Lacouperie a rendu un véritable service à la science en la formulant.

Mais revenons au chinois. Sa formule, l'indice idéologique ancien, était 1, 3, 5, 8, III, tandis que celle des dialectes chi-

nois actuels (sinico-annamite, dialecte de Canton, du Fokien, de Shanghai, Mandarin, Hakka, Haïnan) est 1, 3, 6, 8, VI; l'indice du vieux chinois est d'ailleurs celui du groupe auquel il appartient, du groupe kuenlunique.

M. de Lacouperie a soin de donner à côté, pages 133 et suivantes de son ouvrage *Les langues de la Chine avant les Chinois*, l'indice idéologique de ces autres langues. En particulier celui de l'annamite est 2, 4, 6, 8, VI, celui du khmer, le même, celui du birman 1, 4, 6, 8, VI, etc.

Comment s'explique la différence de l'indice idéologique ancien du chinois 1, 3, 5, 8, III, et de celui du chinois actuel 1, 3, 6, 8, VI? Ce n'est pas d'un seul coup que s'opéra cette transformation. Dans les plus anciens dialectes, ceux de Fou-Tchéou, de Canton, de Tunghing, on trouve un autre indice : 1, 3, 5, 8, I; dans les classiques confucéens et taoïstes on rencontre de nombreux restes de l'idéologie primitive. Dans des textes plus anciens, on trouve la formule 2, 3, 6, 7, qui implique aussi l'indice IV ou V. Les caractéristiques 6, 7, qui indiquent la postposition du sujet, apparaissent dans les textes environ 2000 avant Jésus-Christ, précisément à l'époque où les Chinois poussaient une pointe au sud-est, à l'endroit où la langue chinoise venait se mêler aux langues tagalo-malaises dont l'indice est tel et qui postposent aussi le sujet au verbe.

La postposition du génitif au nom a lieu souvent dans les chants populaires du *Livre des vers*, sans qu'elle puisse être regardée comme une licence poétique; c'est une particularité syntactique qui a été causée par l'influence des langues môn et des langues taïc agissant dans le même sens.

La préposition de l'objet au verbe, archaïsme usité dans les dialectes du Sud-Est, est due à la même influence.

Quant à la divergence importante de la formule VI du chinois actuel d'avec la formule III de l'ancien chinois, la langue chinoise l'a vue se produire sous l'influence des langues indigènes môn.

Ainsi les formules idéologiques, 1, 3, 5, 8, III; 1, 3, 6, 7, IV; 1, 3, 5, 8, I; 2, 3, 6, 8, VI et 1, 3, 6, 8, VI permettent de suivre les lignes générales de l'évolution de la formation de l'ordre syntactique des mots en chinois. Chacune des déviations successives s'explique par l'influence du mélange d'une autre langue, est le résultat de nombreuses hybridations.

Ceci constitue un phénomène bien remarquable. L'hybridité, après avoir mêlé les vocabulaires, altéré les sons, monosyllabisé les mots et avoir à l'aide du principe de compensation causé la formation des différents tons, après avoir modifié successivement les articulations mêmes et le squelette des racines, après avoir

modifié aussi les procédés morphologiques, s'attaque à la partie psychique du langage qui jusqu'à présent avait été considérée comme hors de sa portée; un mélange se forme jusque dans la manière dont chaque peuple conçoit et coordonne les idées, et l'effet linguistique se prolonge en effet psychologique.

Étendant ensuite le domaine de ses observations sur ce point, M. de Lacouperie essaye d'établir d'une manière générale les règles d'après lesquelles l'hybridité fait sentir son influence partout où elle apparaît.

Ces règles, il croit pouvoir les formuler ainsi :

1° L'hybridité se fait sentir dans ses effets, d'abord sur la phonétique, en dernier lieu seulement sur l'idéologie, ou ordre respectif des mots;

2° Quand un langage reste parfaitement isolé et pur, son évolution est au *minimum* et se borne aux usures phonétiques, avec les compensations qu'elles rendent nécessaires;

3° Quand une langue vient en contact avec une autre supérieure en civilisation, c'est le vocabulaire qui est atteint le premier et se mélange;

4° Si les rapports sont plus étroits, les formes morphologiques s'introduisent peu à peu, mais la phonétique n'est atteinte que s'il y a mélange de sang;

5° Tant que l'hybridité ne s'étend pas jusqu'à la syntaxe, jusqu'à l'idéologie, la langue n'est pas encore hybride, elle n'est qu'hybridisée; ce n'est qu'un *mixed language*;

6° Une langue peut altérer son idéologie (ordre syntactique), ou par mélange avec un peuple d'idéologie différente, ou par superposition d'un langage religieux;

7° Les positions originaires dans une langue sont presque toujours celles qui ne demandent pas d'affixes pour la détermination de la relation, tandis que c'est l'inverse qui se produit pour les positions introduites du dehors;

8° Le degré de résistance au changement est inégal aux divers points de l'idéologie. La position de l'adjectif à l'égard du substantif est le point le plus faible; puis celle du génitif.

9° Quand la langue parlée par les immigrants est mise en contact avec une autre d'idéologie différente parlée par le peuple précédemment établi, le pouvoir d'imposer son idéologie est plus grand de la part du moins civilisé, qu'il soit l'immigrant ou l'autre;

10° Quand il y a superposition de deux langues parlées par

des peuples de civilisation inégale, la position du génitif à l'égard du substantif qui prévaut, est celle qui est propre à la langue la moins civilisée, souvent avec l'addition d'un suffixe;

11° Aux mêmes conditions, la position du verbe quant à son sujet et à son objet qui a le plus de chance de prévaloir est celle de la langue la moins civilisée, souvent avec addition de pronoms réitératifs comme sujet ou comme objet;

12° Le phénomène d'incorporation des pronoms, exprimant pléonastiquement l'objet ou le sujet, a lieu quand une langue d'ordre syntactique, inversif ou ascendant (*indirect standard*) vient se placer sous l'influence modificatrice d'une langue d'ordre syntactique direct et descendant (*direct standard*).

Ce dernier point est extrêmement important. Il expliquerait, s'il était admis, le singulier phénomène de la conjugaison dite *objective*, par l'effet de l'hybridité. Nous avons cependant nous-même donné de ce phénomène une tout autre interprétation. Suivant M. de Lacouperie, dans le cas de conflit entre deux idéologies, quelquefois la transaction suivante interviendrait. La langue conserverait sa propre idéologie dans les pronoms répétés pléonastiquement, elle adopterait celle de l'autre langue dans les pronoms ou les substantifs répétés dans l'état d'isolement.

Telles sont les découvertes récentes faites dans le domaine de la linguistique chinoise et indo-chinoise. Nous nous hâtons de dire qu'elles ne sont pas nôtres, que nous nous bornons à en présenter la synthèse, et qu'elles appartiennent à l'éminent sinologue que nous avons si souvent cité. Nous ne pouvons ici les discuter dans leurs preuves, ni les exposer dans leurs détails, mais nous croyons qu'il était utile de les faire connaître dans leurs grandes lignes, en raison surtout des faits suivants, à savoir : que les langues de ce groupe avaient été classifiées à tort comme monosyllabiques sur des données incomplètes, aujourd'hui complétées et rectifiées; que ces langues, cultivées au point de vue littéraire, philologique et historique par les savants européens, n'étaient pas encore entrées dans le cercle de la science linguistique proprement dite, ni au point de vue de la phonétique, ni à celui d'un élément qui prédomine chez elles, de la syntaxe, et que d'un autre côté, leurs civilisations propres, en elles-mêmes et dans une de leurs manifestations les plus caractéristiques, l'écriture, depuis longtemps isolées, n'avaient pas été rattachées encore aux foyers de civilisation qui, directement ou indirectement, ont été les nôtres.

NOTES SLAVES.

1. Slavon *jestĭstvo* « nature »; *istŭ* « véritable ».

Le slavon *sašt-ĭstvo* « substance, nature » est formé, comme le grec οὐσία, dont il est la traduction ordinaire, sur le participe présent du verbe « être ». Un synonyme de ce mot est *jest-ĭstvo*, formé également à l'aide du suffixe *-ĭstvo*, et qui repose incontestablement sur la même racine *es-*, *jes-* « être ». Ce qui est beaucoup moins clair dans *jes-t-ĭstvo*, c'est le *t* qui unit la racine au suffixe. Le suffixe *-ĭstvo* est, en effet, un suffixe secondaire qui ne se joint guère qu'à des thèmes nominaux; il semble donc à première vue que rien ne soit plus légitime que de chercher, comme on l'a fait, à la base de *jest-ĭstvo* un participe en *-tós*, soit **jestŭ* pour **s-tŭ*, indo-européen **s-tós*. Mais on s'aperçoit bien vite qu'une telle forme est simplement une monstruosité, aussi bien en slave qu'en indo-européen : on disait en indo-européen **bhŭ-tós*, grec Φυ-τός (Φυ-τόν), et l'on dit encore en slave *by-tŭ*, de la racine *bhŭ-*; mais jamais un participe de ce genre n'a appartenu au verbe **ésmi* qui, défectif dès l'origine, semble avoir été condamné presque partout à une sorte de stérilité. Il faut repousser de même toute étymologie qui ferait reposer *jest-ĭstvo* sur un prétendu féminin abstrait **jestŭ*, indo-eur. **es-tís*, **s-tís*, dont **bhŭ-tís*, slave *by-tŭ*, n'a jamais eu à redouter la concurrence.

Il ne reste, à mon sens, qu'une seule explication possible pour le slave *jest-ĭstvo* : c'est de reconnaître dans le premier élément la troisième personne *jestŭ*, indo-eur. **ésti* « il est ». Mais j'ai hâte d'ajouter qu'il ne faudrait pas interpréter cette formation comme une agglutination immédiate, rappelant bien moins l'usage indo-européen que la structure de certains idiomes de l'extrême Orient. Il est certain qu'entre *jestŭ* « il est » et *jest-ĭstvo* « substance », il faut rétablir certains intermédiaires et que la langue, à aucune époque, n'a conservé au *jest-* de *jest-ĭstvo* sa valeur personnelle nettement déterminée. Nous avons une preuve évidente de cette indétermination fonctionnelle qu'a pu revêtir, même à l'état libre et dans une syntaxe toute moderne, cette troisième personne *jestŭ* : c'est précisément le présent du verbe « être », lequel a été refait tout entier en polonais sur la troisième personne : *jest-em* ou *ja-m jest* « je suis », *jest-es* ou *ty-s jest* « tu es », etc.¹. Au pluriel, jusqu'à la fin du xvi^e siècle, c'était naturellement la troisième personne *sa* « ils sont », qui servait de base aux deux autres; on disait *sa-šmy*

¹ Les paysans de Silésie disent de même, en bohémien : *Ty-s je to řekl?* « C'est toi qui as dit cela? »

dérivé régulièrement d'un adjectif **jestü* « qui existe, qui est », lequel n'est autre chose que le *jest* du polonais *jest-em* et ne diffère guère en conséquence de la troisième personne *jestĭ*.

Il est vrai que l'adjectif **jestü* n'existe plus ni en bohémien ni ailleurs, ce qui peut faire supposer qu'il se dissimule sous une forme plus ou moins altérée par la phonétique. Pour ma part, je n'hésite pas à le reconnaître dans *istü*, qui signifie le plus ordinairement « vrai, réel, certain », de même que le sanscrit *sat-já*, proprement « ce qui est ». Malheureusement on manque d'exemples pour établir avec certitude dans quelles conditions *je-* initial devient *jĭ-*, puis *i-*. Il faut se borner à citer l'alternance slavonne *jestesi* ou *istesi* « les reins » et le substantif *istüba* (russe *izbá*) « tente, chambre » pour **jĭstüba*, **jestüba*, **estüba*, du v. h.-all. *stuba*.

En ce qui concerne **jestü*, *istü*, les significations parfaitement nettes de ce mot doivent, ce me semble, triompher de nos scrupules phonétiques. Il faut tout d'abord repousser tout rapprochement avec le lithuanien *áiszkus* « net, manifeste », qu'on a du reste comparé d'autre part à *jasinü* (= **jĕsinü*) « clair », comme *ráiszkus* (même sens) à *rĕsinü* « vrai ». L'histoire sémantique de *istü* nous transporte dans un ordre d'idées tout à fait différent. Dans le vieux droit russe, on applique le nom de *isto* au « capital », par opposition aux « intérêts », qui s'appellent *rĕzy*; ce sont proprement « l'essentiel » et « les morceaux ». Ainsi, dans la *Russkaja Pravda*, aux ordonnances de Volodimir (1282), on lit : *Аже кто възмѣтъ два рѣза, тѣ то възати ѿмоу нею, бакы ли възмѣтъ три рѣзы, то неа ѿмоу не възати*, ce qu'il faut, à ce que je crois, entendre de la manière suivante : « Si quelqu'un (le créancier) touche deux (fois) l'intérêt, alors (il peut) lui reprendre (au débiteur) le capital; mais s'il touche trois (fois) l'intérêt, alors il ne lui reprendra pas le capital. » C'est le même sens de « capital, somme principale » que nous trouvons encore aujourd'hui dans les dérivés *istuga* en slovène, *istina* en bohémien et *iścizna* en polonais, alors que déjà en slavon *istina*, proprement « le réel », a pris la signification tout abstraite de « vérité ».

En serbe, c'est l'idée d'« identité » qui est exprimée par l'adjectif *isti*, lequel répond au latin « idem ». Entre les idées de réalité, d'identité, puis d'authenticité, il existe un lien étroit dont d'autres langues nous donnent des exemples; c'est à peu près le même développement sémantique que nous trouvons dans le russe *nastojáščij*, qui signifie à la fois « présent, actuel » (*настоящее время*, sens étymologique) et « authentique, véritable » (*настоящая истина*, sens dérivé). Mais c'est avant tout le bulgare *sōstij* qu'il convient de comparer au serbe *isti* : l'un et l'autre signifient « le même », et précisément la forme bulgare n'est autre chose que le participe présent du verbe *sĭmü* « je suis »; il est donc clair

que *isti*, de son côté, était conçu dans l'origine comme une sorte de participe appartenant au même verbe. Quand bien même le polonais *istność* ou *jestność* « essence, réalité » ne suffirait pas à démontrer que le slavon *istŭ* est issu de **jestŭ*, ce dernier exemple devrait lever toute espèce de doute concernant l'origine de ce mot.

2. Serbe *romizga*, bulgare *rami* « il bruine ».

Le serbe *romizga* « il fait du brouillard, il bruine » et le bulgare *rami*, qui a le même sens, reposent manifestement sur un même prototype. Les deux formes s'expliquent l'une par l'autre, et la comparaison met en lumière l'étymologie. Le serbe *romizga* montre tout d'abord que le bulgare *rami* est pour **ramizga*; l'apocope a dû être amenée tout naturellement par l'influence de certaines formes de significations analogues, telles que *rosi* « il pleuvine », *vali* « il pleut », *snëgŭ vali* « il neige », *gŭrni* « il tonne » et autres impersonnels terminés par -*i* tonique¹.

D'autre part, le bulgare **ramizga* et le serbe *romizga* ne peuvent se concilier qu'à la condition d'admettre un primitif **ormizga*, lequel ne devient clair que si on l'interprète par **orz-miga*. Le premier élément est la préposition **orz-*, devenue dans la suite *roz-* ou *raz-* et qui correspond pour le sens au latin *dis-*; le second élément est un verbe **miga*, qui serait en slavon **migajetŭ* « il bruine » et qui provient de la même racine que le slavon *mig-la*, grec *δ-μίχ-λη* « bronillard, nuée », védique *miha* « pluie », etc. Ce qui rend la forme **miga* fort intéressante, c'est qu'elle offre le vocalisme fort de la racine, lequel n'est guère représenté ailleurs que par le sanscrit *megha* « nuage » et *mehati* « arroser ».

Le changement de **orz-miga* en **ormizga*, qui est à peu près l'inverse du lithuanien *smagenės* pour **mazgenės* « cerveau », s'explique suffisamment par les difficultés phonétiques que présentait un groupe tel que *-rm-*. La métathèse est d'ailleurs datée par le serbe, qui fait *romizga* et non **ramizga* (cf. *rob*, *resti*, etc.), ce qui constitue un témoignage précieux pour l'histoire des liquides implosives.

F. Geo. Möhl.

¹ L'apocope est fréquente en bulgare. Elle se trouve, par exemple, dans *dvaŭi* pour *dvá:di* « deux fois », dans *triŭi* pour *tri:di* « trois fois », ou encore dans *ma*, *bra* pour *májka* « mère », *bratŭ* « frère ». On peut citer également le macédonien *ka* (= *kŭ*) en regard du bulgare classique *kogá* et du slavon *kŭgda* « lorsque »; remarquons encore la prononciation locale *naistŭ* et même *naisŭ* pour *naistina* « vraiment », à peu près comme on dit en russe, dans le langage familier, *nádo* au lieu de *nádobno* « nécessairement ». Particulièrement dans les districts méridionaux de la Serbie, on surprend encore la forme intermédiaire entre *istinu* et *ist*, c'est-à-dire *istin*; ainsi, dans un poème du cycle de Marko Kraljević, recueilli par M. Milićević dans le district de la Toplica :

Каџ је био језеру на средџ,
истинџ мара у воду потонуџ.

« Lorsqu'il fut au milieu du lac,
Effectivement le « Sara » plongea dans l'eau. »

GLOSSAIRE MOYEN-BRETON.

(SUITE.)

H

Ha, et, dev. voyelle : *ameu ha anneuffenn*, Cms. Voir *entresea*.

Habasq, facilement, comp. *-squoch*, sup. *an habasquaff*, très légèrement; *habasq da digeraff* « chose ligiere a digerer »; *habasqdet*, souefueté, l. *suavitas*, Cb; van. *abasquet é en aüel*, le vent s'est rassis; ce mot *abasquet* « est bon pour signifier tout ce qui marque diminution », Chal. ms. Cf. corniq. *hebasca*, douceur, Meriasek vers 3753; composé du préfixe *he-*, bien, et probablement de *pasqa*, paître, nourrir, donner la becquée, Gr., gall. *pesgu*, du lat. *pasco*. L'assimilation de *e* à un *a* voisin est assez commune en breton : *caffarn*, caverne, Nom. 229, *charratter*, charretier, 111; *matalas*, matelas, 167; *tanaïll*, tenaille, 164, *tanaïl*, 175; *travarseser*, traversin de lit, 167, *letanand* lieutenant, *diffarant* différent Gr.; pet. Trég. *harach* chènevottes de lin, etc., *harech* Chal. ms., du v. fr. *areste*; v.-br. *camadas* et *comadas*, gl. *habilis*, etc., voir *couffabrenn*, *sanab*.

Il y a des cas où l'*a* étymologique, altéré en français, s'est conservé en breton, grâce à un autre *a* dans le même mot : *alabastr*, albâtre, Nom. 123, *canaffas*, canevas, 108; *dauanger*, devancier, 119, *garan*, tanière, 229 (= garenne, v. fr. *garane*), etc.

Habil da coezaff « habile a cheoir »; *habitaïff*, habiter, Cb, cf. Nl. 459; *habitant*, habitant, Cc; *habitation*, habitation, Cb; *habitation*, Cms.

Hacrat, être laid, enlaidir, Cb; ordoyer, v. *hoaruout*; *hacrat*, maculer, v. *soillaïff*; être ord, Cc; *hacrder* « laidure », Cb, v. *dif-furm*; non pureté, v. *puraff*; *hagr*, laid, Cathell, 23.

Had, semence; *hadeur da compsou*, semeur de paroles, Cb; *hadaf*, semer, Ca.

Haezl, manche de charrue, Cc, *hael*, Cb; voir *lech*.

Haffus, estival, Cb; *amser hañvus*, temps d'été, en une autre

saison, *frouëz hañvecq*, fruits d'été, Gr., au XIV^e siècle *Haffec*, v.-br. *Hamuc*, cf. Loth, *Chrestom.*, 135, 212.

Halaczonnou melin, Cms entre *hal* et *hace*; *halaczou* entre *hacr* et *hanaff*, Cms, Cb, *halazcon*, Cc.

Hanafat, mesure de capacité, Cartulaire de Quimperlé (XII^e-XIII^e siècle), *Chrestom.*, 212; de *hanaff*, coupe, hanap, C.

HANDON, source, Le Brigant, *Éléments de la l. des Celtes*, 1779, p. 37; *andon* id., *Histoariou* 199; sillon, Luzel, *Soniou Breiz-Izel*, 1890, I, 18, 112; *hent*, rayon, l. *sulcus*, f. (*diou* —), Nom. 235, pl. *hanchou*, 239, de *nantu-*, voir *cornandonn. yell*.

Hanff, nom, Cms, entre *hanaff* et *hanter*; *hanu*, Cb, même place; m.: *dou hanu*, Cb; *hanou*, Cathell, 1; *hanoff*, 25, 29, pl. *hanuou*, Cb, v. *doe*, cf. *Rev. celt.* XI, 486; *hanuer*, nommeur, f. *es*; **HANUS**, renommé, Cb; *hanuet*, *hauuet*, nommé, Cathell, 35.

Hanter cant, cinquante, Cc; *hanter cantuet*, 50°; **hantereur**, médiateur, Cb, -erer, Cc, f. *es*, *hanter antrenn* « soubzentrer », Cb.

HAÑVESQENN, *hâv-*, vache sans lait et sans veau, Gr., *hanvesk* (vache) qui passe une année sans faire de veau, ou qui avorte, Pel.; irl. *samaise*, génisse.

Hap : *dre hap*, l. *arreptim*, Cb; du radical du verbe *happaff*, happer.

Haquene, haquenée, Cb, v. *march*, *hanquanè*, Nom. 32, auj. *hinkane*; du fr.

Har, sur, en vannetais moyen (1554), d'Arbois de Jubainville. *Rev. celt.*, II, 213, vann. moderne *ar*, gall. *ar*, gaul. *are*, cf. grec *περί, παρά*. Le vannetais avait aussi, au XVI^e siècle, le synonyme *ouar*, qu'il a perdu depuis, et que les autres dialectes bretons ont seul conservé : à côté de *Har-her-pond*, sur le pont, M. d'Arbois de Jubainville cite *Lan-ouar-er-stancq*, lande sur l'étang (1572). Voir *arhoaz*, *her*, *tarauat*, *voar*.

L'h est très sensible, en pet. Trég., dans *hargas* chasser, expulser, congédier, (*argas*, *Histoariou* 202, part. -et, 2) de **ar-caq*; *herlaïne* (et *erlaïne*) l'année passée (léon. *varlene* Gr., *warléné* Gon.), cf. gall. *erlennedd*, *ellynnedd*. Sur *ar-* préfixe diminutif, voir *Rev. celt.* IV, 147, cf. gall. *argwsg* sommeil léger. Aux composés de *ar-* qui doivent être anciens, on peut ajouter :

Van. et cornou. *enn arbenn* à l'encontre, Trd, à la rencontre, pet. Trég., *war arbenn* à la rencontre, Trd, *war ar benn* Gon., van. *monet ar ben a v. b.* avancer, aller au-devant de qq., Chal. ms.; *dré en arben* (a) par le moyen de, *Guerzenneu eid esc. Gu.* 1857,

p. 66; *dré en arbèn m(a)* par la raison que *B. er s.* 227; *e yé en arben d'é berdégueu* (ses vertus) devançaient, hâtaient l'effet de ses sermons, 231; *arbennein* obvier l'A., *arbennein doh* s'armer de constance contre (le malheur), Chal. *ms.*, cf. *diarbenn* aller au-devant, débouter Gon., *dont d'hen diarbren* venir à sa rencontre, *Histoariou* 224; gall. *erbyn* contre, v.-irl. *ar-chium*, litt. « devant la tête ».

Cornou. *arboell*, *arbouell* m. ménagement, épargne, -a ménager Gon., *arbouëll* épargner Gr.; *arbouillen* ménager l'A., *arbölein*, *arboülein*, -illein id. (voir *Rev. celt.* XI, 360), *arboüillanç* lésine Chal. *ms.*, cf. gall. *arbyyll* raison.

Nom. 273 : *voar an tu á renep* (pieds tournés) en dehors, i. e. *ar enep*, cf. *an-tu-war-enep* le côté opposé Pel.; gall. *arwyneb* surface. *Garinép* m. envers, l'A., paraît conserver une trace de la prép. *war* en vannetais (= **goar-enep*).

Argad huée, troupe de paysans armés contre les loups, etc., *argadi* huer, chasser en huée, Pel., et agacer, irriter, provoquer. Pel., Gr., *argadenn* incursion Gr., cf. moy.-br. *cadarn* brave, et d'Arbois de Jubainville, *Él. gram.* 48.

Cornou. *Argoat*, *Argôet*, *Argot*, Pel., *Argoad* m. Gon., la pleine terre, le pays des forêts, par opposition à *Arvor*, le pays maritime, la côte, cf. gall. *argoed* f.

Arguila, reculer Gr., *arghila* Pel., van. *arguilein* Gr., cf. van. *ar güile* à reculons Chal. *ms.*, *ar guil*, hors de Van. *var guil* Gr., irl. *ar cúl*.

Van. *arhuêrhein*, *alhuêrhein* offrir la marchandise, en sonder le prix l'A., gall. *arwerthu* vendre aux enchères.

Arnodi commencer, essayer à bien faire quelque chose, Pel., cf. gall. *arnodi* noter.

Arsaô, *arzaô*, m. repos, cessation, relâche Gon., van. *arsâu*, gall. *arsaf*, station, cf. irl. *airisem* arrêt, repos.

Aruel querelle, noise, Chal. *ms.*; mot employé en outre *ibid.*, v. *bosse*, *ergoter*, *partir*, *playe*; *aruellour* ergoteur, Chal. *ms.*; cf. gall. *arfail* destruction, *rhyfel* guerre; moy.-br. *bell*, *bel* bataille, violence, douleur, v. celt. *Beladu-cadros*, épithète de Mars; v.-irl. *atbail* il périt. Cette racine, que M. Rhys tire de *gvel*, anglo-saxon *cwel-*, angl. *to kill* (*The Hibbert Lectures* 1886, p. 38), a pu se mêler, en breton, avec le lat. *bellum*.

Moy.-br. *aruez* il considère; air, aspect, prob. de *ar* et *beza* être, voir *Rev. celt.* XI, 461; cf. *beza arveset* être attentif, vigilant, D. 162 (l'avant-dern. syll. rime en *ez*).

Arvoualc'h assez D. 27, 111, *aruoaleh* 124, *ar voualc'h* 16, 131, *arvoalc'h* Quiquer 1690, p. 3, 37, *aroualc'h* 83, 85 (*avoalc'h* 37); *arhoalc'h* (et *avoalc'h*), van. *erhoüalh* Gr. Pour l'emploi des prép. *ar* et *a*, cf. *a-dré*, van. *ardrañ* par-derrrière Gr.; *pelloch* à sè d'autant plus loin, Nom. 185, van. *güëll-arzé* tant mieux l'A., *güel arzé* et *azé* Chal. ms., *güel à se* v. bon (*arzé* B. er s. 46, 412, etc.).

Harch den maru, châsse, Cc; *harchet*, Cb; *arch'* bière Chal. ms., voir *arch*; du fr. *arche*, dim. ancien *archete*.

Hardizhat, encourager, l. animo, *hardiztet*, hardiesse, Cb, v. *courag*; van. *hardéhatt*, devenir ou rendre hardi, *hardéhtedd*, hardiesse, f. l'A.; *hardimant*, hardiment, *Traj. Jacob*, 43, *hardiamant*, *Traj. Moyses*, 308, cf. *qaziamant* 4 syl., presque, quasiment, Ricou 92, *qasyamant* et *qasimant* Gr.

HARLUAFF, harceler, mot suranné selon le P. Grég.; -a, bannir, chasser quelqu'un d'un lieu; conduire par honnêteté ceux qui sortent d'une maison; guider; reconduire; « ce mot n'est qu'en Léon, je doute même s'il est dans le bas Léon », Gr., cf. v.-br. *arlu*, gl. proibuit; gall. *arluo*, arrêter, proprement encombrer, de *llu*, armée, v.-irl. *slóg*; gaul. *Catu-slogi*; *Rev. celt.*, VIII, 506.

Harpeur, joueur de harpe, f. *harperes*, Cb.

Harsa, arrêter, Cc; *men harz*, pierre bornale, Cms; *en hars*, auprès (du tabernacle), *Traj. Moyses*, 267.

Hastat, se hâter, Cms, v. *ampressaff*, *enem hastaff*, id. Cb, *hastet*, agile, v. *buau*; *hastiffdet*, soudaineté, hastiveté; *ent hastiz*, hâtivement, Cb, cf. J 115; *froez hastiz meur* « hastiff mature », l. pre-coquus, Cb, v. *raesin*; *hastiz e comsou* « qui dit souvent », l. frequentidicus, v. *daremprediff*; *hastizdet*, l. celeritas, v. *buau*.

Haua ouch, ressemblant à, Cb, *ouz*, Cc; *haffual*, Cb, v. *cas*, *heuell*, Cathell, 5; *hauaaff*, *haualout ouch*, ressembler à, Cb; *haualout outaff*, lui ressembler, v. *tat*; *a heuel ouch*, qui ressemble à, v. *lousouenn*; *haualder*, figure ou semblance, v. *figur*; *heuelebedigaez*, ressemblance; *heuelebedet*, id., v. *ober*; *e heuelep*, à la semblance, l. instar, Cb; *euelep seczon*, de telle façon que, Cathell, 25; *heuelep . . . maz*, si bien, de telle sorte que, 22, *heuelep ma*, 34; *heuelep . . . ez deuz*, si bien qu'il vint, 6; avec négation *euelep na* 15, *heuelep . . . na* 16, *heuelep [n]a* 34; *hevelep*, de telle sorte que, D 25, *hevelep maz* 17, *hevelep na* 25. Le vieux-breton avait à la fois *hamal* et *hemel*, semblable; cf. Loth. *Ann. de Bret.*, II, 391.

Haznatat, apparoir, Cms.

Hcaol. heol. soleil. Cathell. 5.

Hebion, Cathell, 34; *tremen e biou*, passer outre, Cb; *tremen*. . . *dre biou ti Gakist* passer près de chez Gakiste *Histoariou* 10; pet. Trég. 'bùo.

Hefflene, cette année, Cb (*heulene* C).

HELAVAR, affable, Pel., *elavar*, éloquent, Gr., v.-br. *helabar*, gall. *hylafar*, irl. *sulbair*; voir *hesent*.

HELMOÏ, s'accouder; *hebkouër*, accendoir, Gr., semble d'origine germanique; cf. angl. *elbow*, coude; allem. *ell(en)bögen* (*Rev. celt.*, IX, 375).

Hemme pe homme, celui ou celle; *homma*, vide in *hemma*, Cms, *homme*, celle-ci, Cathell, 2; pet. Trég. *hème*, celui-ci; *hennez*, celui-là, Cathell, 14, *henez* 5; *pe dre heny*, par lequel, 16, *pe da heny*, auquel, et à lui (ou à quoi, et à cela), 18, 23; *pe a palamour de* (lisez *da*) *heny*, à cause de qui, 21; *cleffet*. . . *pe dre hyni*, maladie par laquelle, Cb; *e gani*, le sien, Chal. ms., v. *trop*; *avel cani*, comme celle, *Histoer*. . . J.-C., 15, *de gani*, à celle, 14.

Henhaff, aîné; *henaffalaez*, droit d'aïnesse, Cms, *heneffaelez*, Cc; *henaour*, l'aîné, Maun., Pel., pl. *henaouerien* (4 syl.), *Traj. Moyses*, 219, gall. *henafgwr*, vieillard.

Hentaff, hanter, Cb, v. *abitaff*; *hentaff luxur*, exercer luxure, Cb.

Hentez. *Ar frouez* . . . *a vez gouazzeat an eil-re diouz o-hentez anezo pa en em douchont*, les fruits se gâtent au contact les uns des autres, *Introd.*, 221; *ur gontantamant a ro an eil-re d'o hentez anezo ils se donnent de la joie les uns aux autres*, 55.

HEOM, heaume, Cb, v. *gourre*, *moe*, du fr.

HÉOR, m. ancre, Gon., *héaur*, Gr., *caur*, *caufr*, Nom. 153, v.-br. *aior*, gall. *heor*, f., du b.-l. **angora* pour *ancora* (Loth).

Hep muyquet, sans plus, Cb. *Hequen*, H 19, n'est pas pour *hep quen*: *Visit an re clafu*. . . *nen deux hequen bras paourentez* = visite les malades: il n'y a pas de si grande misère (que la leur, que la maladie); cf. *Dict. étym.*, s. v. *quen* 1.

Her, car (*er* 2), P 266; Gw., Pel., v. *gardis*, *ghis*, Jer., v. *ri-baot*; cf. *Rev. celt.*, VIII, 505. *Her dre pat*, tant qu'elle durera, J 120 (la rime demande *her drez pat*), petit Tréguier *her dē m'heller*, tant qu'on peut, *her dē Doue m'heller*, id. (expression intensive), pour *her dre*; cf. gall. *er ys gwars*, depuis quelque temps. *Er* veut dire proprement «pendant, durant», cf. l'emploi de l'anglais *for*. On sait que *her*, *er* est un doublet de *har*. Voir *entre*, *tre*, *trotant*, et cf. *en dre bado ar seis blaves edus*, tant que dureront les 7 années fertiles en blé, *Buez Jos.*, 11; *etre pad hon buhe*, pen-

dant toute notre vie, *Son. Br.-Iz.* II, 30; *gen dra halle*, tant qu'elle pouvait, *Rimou*, 39.

Herberch, herberge, *Cms*, *-bech*, *Cb*; *-erchyet*, *-chyat*, hébergé, *Cms*. — *Hericin*, c'est un poisson de mer, *Cb*. — **Heritaff**, *-er*, *Cb*; *heritag*, *-age*, *Cc*.

Hesent ne se trouve guère que dans des passages où il peut passer pour un explétif, ou plutôt une cheville amenée par la rime, et le plus souvent il est mal écrit : *he sent*, *en sent*. Je suppose que son sens propre a été « docile, docilement » (cf. *hael* « généreux, doux », et aussi « bien, certes »), de *sentiff*, obéir, et de la particule *he*, voir *habasq*.

Voici d'autres composés analogues, qui semblent ne manquer que par hasard dans les textes en moyen-breton :

Hegleo, intelligible, qui s'entend aisément, et qui entend de même. *Pel.*, *hégléau*, écho, *Gr.* = *gall. hyglyw*, facile à entendre.

Hedorr, facile à rompre, *hegoll*, facile à perdre, à Landerneau (*Rev. celt.*, IV, 156; *Suppl. aux dict. bret.*, 60), *everz*, facile à vendre (d'où *dieverz*, difficile à vendre), *Suppl. aux dict. bret.*, 60, 107 = *gall. hydor, hygoll, hywerth*. Voir *habasq, helavar*.

HESQ, aride; *mont da hesq, da hesp*, tarir; haute Cornou. *hespo*, van. *hesqeiñ, hespeiñ*, tarir, *Gr.*; *pet. Trég. hésk*; *gall. hysp*; *irl. seasg*, de **sisqos* (lat. *siccus*, de **sit-cos*, cf. *sitis*, Brugmann).

HESQED, m. pl. *-ou, hesqidy*, furoncle, clou, au fig. endroit sensible, *Gr.*, *esquet Chal. ms*; cf. *irl. nescóit, niosgoid*.

Hesquemez, g. *chabluz, Cms*; *-ment*, *chabuz, Cb*; *esqemenn*, pl. *ou et hesqemer*, pl. *yen*, chantier, chevalet de charpentier, *Gr.*

Hesquennat, scier, p. *-nnet, Cms*; **hesquenner**, celui qui scie, *Cb, es-Nom.* 310, pl. *yen* 196; **hesquennic**, petite scie, *Cb*.

Het en spac a, pendant l'espace de (douze jours), *Cathell*, 19; cf. *'hed 'pad ann de, 'hed 'pad ar zîm*, pendant tout le jour, toute la semaine, *Son. Br.-Iz.*, II, 236. Il y a en van. une forme nasalisée : *heennte, hante*, pl. *-teu*, allonge, *heenntein, hantein* allonger l'A. (= *heda Pel.*); *peguehent* combien (longtemps), *Voy. mist.* 9, 28, *tré-quehent ma* tant que 107, voir *entre ma*; cette forme semble répondre mieux à l'irl. *seta*, long.

Heu, g. id., l. *heu, Cb*, interj.

HEUG « aversion des viandes », *Pel.*; aversion, répugnance, *Gr.*, *heûg*, m. *Gon.*, *Trd.*; *heugui, heugal* « soulever, presque vomir », *Gr.*, *heuguy, heugal*, roter, *Nom.* 260, cf. *gall. cyfogi*.

vomir, lat. *acer*, àère, etc.; voir *convoc*, *eaug*, mots composés de la même racine.

Heul, p. -*yet*, suivre; *heulyaff*, essuyure; *heulyus*, l. *immitator*, Cb.

Heusaff, p. *et*, houser; **heusic**, petite bottine, Cb.

Hezaff, cessare, C; voir *choazyet*.

Hezr, *herz*, hardi Nom. 18, *her* Gon., *Histoariou* 208.

Hezzreff, octobre, Cms; v.-br. *hedre*, *Chrest.* 113.

Hygolen, pierre à aiguiser, Cms.

Hili, sauce, Cms.

Hymnou, hymnes, Cb.

Hincher, l. *viator*, Cb; *hincher*, *henchour*, conducteur Gr. (de *hent*); *a drouc hent*, mal à propos, B 701.

Hystorier, qui fait histoires, l. *historicus*, Cb; voir *estoar*.

Hizieau, aujourd'hui, Cathell, 29, *hizeou*, 27.

Hoannenn, puce, Cms, pl. v.-br. *vuenn*, *Academy*, 18 janv. 1890, p. 46.

Hoaryer gant harp, joueur de harpe, Cc; *hoariff*, jouer, Nom. 193.

1. **Hoazl** *pe fraill* « baaillement ou fandance », **hoazliff**, *bazailat* (bâiller), Cb.

2. **HOAZL**, âge, *hir-hoazl*, *hoäel-hirr*, grand âge, *hirr-oazlus*, *hirr-oaëlus*, âgé, Gr. (*hirhoazlus*, C), *hoal*, m. Gon. âge, *oalet* âgé *G. B. I.* 1, 58; v.-br. *hoedl*, v. celtique de Grande-Bretagne -*sëll*(on) = lat. *sëclum* (Stokes); *Chrestom.*, 138.

Hobergon, haubergeon, Cms.

Hogos dan calon, près du cœur; *car hogos*, proche parent, Cb; **hogosder**, voisinage, v. *contigu*; rapprochement, v. *nessat*. Voir *hubot*.

Hogueu 2, mais, Cathell, 13, etc., *haguen* 22. *Hoguen* rime en *on*, P 31, cf. *hegon*, Gr., Pel. Sur un autre mot *hoguenn*, voir *yoh*.

Honorabldet, honorabilité, Cb, v. *enoraff*.

Hont. *Monet a hanenn dan lechont* « aller decza, dela », Cb.

Hopellant, houppeleande, Cms.

Horellaff, vaciller, C, *car orgellus*, chariot branlant, Nom. 179, van. *horguellét*, (la terre) ébranlée, *Voy. mist.* 106.

Horolog, horloge, Cb, *vu horolaig*, *vr rolaig*, Nom. 148. — **Horribldet**, horreur, cruauté (des supplices), Cathell, 24. — *Hospital*, hôpital, Cb, v. *coz*.

Houarm, fer, Cms, Cc, *houar*, Cc, v. *chaden*; *houarmer*, ferron, Cms.

Houce, housse, l. *epitagium*, Cms; *housse*, m. housse de cheval, l'A.; du fr.

Houch, porc, Cb; *houc*, *houc lart spazet*, *hoch goez*, Cms; **houchyc**, petit pourceau, Cb.

Houmissaff, honnir, Cms.

Hoz, g. chenille, Cms; cf. *Preff an cabl*, g. chenille, l. *eruca*. *Item*, c'est une herbe dite *escherolle*. . . *Item*, vide in *hoz*, Cms.

Huanadeur, l. spirator, g. soupirer (*lisez soupireur*), Cc, f° v; *vhanat*, soupir, Nom. 215, 260, van. *huannadal*, soupirer, *Voy. mist.* 72.

HUBOT « se trouve ainsi écrit dans mes livres », dit Pel.; *ubot*, *uhbot*, *uc'hbot*, *ibot*, canaille, gueux, *ubota*, etc., agir et vivre en gueux, mots cornouaillais, Pel.; *hubot*, *ubot* et *hubota*, Gon. M. Thurneysen propose (*Keltoromanisches*, 24, 25) de tirer *hubot* de **hibók* ou **hebók* = gall. *hebauc*, faucon, v.-irl. *sebocc*. Ces mots celtiques seraient empruntés au german (anglo-saxon *heafoc*); la forme bretonne aurait pénétré dans le domaine roman et donné lieu au français *hibou*.

Cette explication a contre elle à la fois le sens, puisque *hubot* n'est point un nom d'oiseau, et la forme, puisqu'elle ne rend pas compte du *t* final. Je crois que *hubot*, *ubot* vient de *ibot*, lui-même tiré par aphérèse de *hailhebod*, coquin, polisson, malotru, Gr., du v. fr. *halleboter*, *aleboter*, grappiller, glaner, cf. rouchi *alboder* « faire le fainéant, travailler . . . sans avancer l'ouvrage, le faire mal après s'être vanté qu'on le ferait bien », *albodeux* « marchand qui n'a que de mauvaises marchandises et qui n'offre aucune garantie » (G.-A.-J. H***, *Dict. rouchi-français*, 2^e éd., 1826).

Les phénomènes d'aphérèse sont fréquents en breton, surtout dans le langage familier; en voici des exemples :

Moy.-bret. *bremar*, maintenant, de *an pret man*, en ce moment; cf. bret. mod. *duman*, de ce côté-ci, chez nous, *duhoñt*, là-bas. bret. moy. *an tuman*, deçà, *an tuhont*, au delà; moy.-bret. *vase*, là, *vahont*, *vahunt*, là-bas, de **an man se*, ce lieu, etc. voir *Dict. étym.*, s. v. *a lech se*; tréc. *ré-me*, ceux-ci, *re-ze*, ceux-là = moy.-

bret. *an re man, an re se*; à Sarzeau *ri-nei*, les nôtres = *hun re-ni*, etc.; cf. *Rev. celt.*, III, 57.

Moy.-br. *coulx*, aussi bien que, de *quen couls*, auj. id., voir *goaz*; tréc. *sord*, que, quoi, de *pe-sort*, cf. gall. *sut*, comment, de *pa sut*; *muiquen*, seulement, Jac. 27, Mo. 159, de *hepmuiquen*, 208; tréc. *'n ini gar nè*, celui qui les aime = *ann hini a gar aneze*; *boe*, depuis = *abaoe*; *lec'h*, au lieu de = *e lec'h*; petit Tréguier, *ze vou éztoc'h 'ze*, ce sera d'autant plus facile, de *ézetoc'h a ze*; *'mañ 'du ganeign* il est de mon côté, de mon avis, de *a du*; *ba'n ti*, dans la maison = *ebarz ann ti*; *bamou-d è*, parce qu'il est, à Saint-Clet *a vam ma è*, de *abalamour*, van. *balamort* = *a* et *palamour* (du fr. *par amour*), etc.

Moy.-br. *za* de *eza*, donc, auj. *ta, eta*, van. *enta*; *squingnaff*, dissiper, du lat. *extendo*; *splet*, effet = fr. *exploit*; *spont* = fr. *épouvante*; *rabl* = fr. érable (cf. *huedez, ehuedez, alouette?*); tréc. *mañ* et *emañ*, il est, bret. moy. *eman*, gall. *mae, y mae*; tréc. *vel*, comme, *vit*, pour, et *evel, evit*; *zepet* excepté *Histoariou* 194, etc., = *exceptet*, *Intr.* 49, du fr.; van. *defice*, édifice, l'A., v. *domaine, domanial, frontispice, plan* = *endefic* Chal. ms., *edivicz*, Gr., moy.-br. *edeficc*.

Van. *toul-hui* « trou d'un fossé, pour attirer l'eau », l'A. = *hùïerr*, m., ventouse, *hùière*, barbacane, *hùïerr, huérr*, égout, *hùïerr, huére*, évier, *huér*, m., canal, l'A., hors de Vannes *eguer* « escuyer, l. aquarium », Nom. 240, du fr. *évier*: pour le changement de *vi* en *hui*, cf. van. *ahuitein énn ahuél* = fr. « éviter au vent », l'A., *Suppl.*; *ihuèrm*, enfer, l'A., de *ïvern* pour *ifern*; *morhuitenn* morve, l'A., dérivé du fr., etc.; pour le traitement de la terminaison française *-ier*, voir *manier*.

Van. *maginationneu*, chimères, l'A., du fr. *imagination*; léon. *tropic* = hydrique, Le Bris, *Instruction var . . . ar Rosera*, Quimper, chez Derrien, p. 118.

Léon. *brigesen* et *abriquesen*, abricot, Gr.; tréc. *ar c'hademi*, l'art, le grand genre, *G. B. I.*, I, 500, du fr. *académie* (le P. Grég. donne *academya*).

Léon. *gosisicq*, presque = *hogosisicq*, diminutif de *hogos*, id., Gr.; *hogos, hogosisicq* « joignant », Gr., *hogos, hegos*, presque, Pel.; voir *horolog*.

Van. *felen*, je pourrais, *B. er s.*, 48, *fehé*, il pourrait, 48, etc., de **(g)ouvehen*, voir *Ét. bret.*, VII, 77; cornou. *'Trou Doue!* Seigneur Dieu, *Barz. Br.* 37, *'Trô Doue! Sou. Br.-Iz.* II, 122, 212, de *aotrou, ôtro*; cornou. *'nan un. Barz. Br.* 36, pet. Trég. *'nañm, de unan*.

Van. *huillère*, m., étui à cure-dent, etc., l'A., *huillierr*, aiguillier, l'A., *Suppl.*, du fr. *aiguillier*; bret. moy. et mod. *arre*, de nouveau, probablement de *adarre*, id. = v.-irl. *aithirriuch*.

Van. *enu dedeu*, le Juif-errant, l'A., léon. *ar boudedeo*, petit Tréguier *Boudedi*, de *Butadeus*; dialecte de Batz *ur cheñt*, *uchañ*, *chañ*, quelqu'un, on, de *ur hricheñt*, un chrétien; hors de Vannes *coles* « faséoles, l. *phaseolus*, *delichus* », Nom. 75, du fr. *faséoles*; *sà de teus ak* = *cñtreze hac*, voir *entresea*; moy.-br. *üridic*, *ürdic*, et *dic* exact, du fr. *juridique*.

Argot trécorois de la Roche-Derrien *letez*, crêpes, campagnard, du fr. *galettes*; *granik*, faim, diminutif de l'ancien argot français *pégreune* « misère, malheur, faim », cf. *pégrenné* « affamé, très misérable », Lucien Rigaud, *Dictionnaire d'argot moderne*, Paris, 1881, p. 283; *Rev. celt.*, VII, 46. 43; *gistr*, van. *registr*, registre Gr.; tréc. *rusiped*, *siped* = vélocipède.

Trécorois *zamañ*, viens ici = *deuz amañ*; activement : *zamañ d'eign bara*, donne-moi du pain; au pluriel, dans les deux sens, *damañ*, *deud amañ*; cf. *d'ez aman d'in*, donne-moi, *Histoariou*, 11; *dama*, *plac'h iaouank*, 'r *mouchouer*, donnez, jeune fille, le mouchoir, *G. B. I.*, I, 158 = *deut àma d'in ur mouchouer*, donnez-moi un mouchoir, 156; *damañ ann ez-han*, donnez-la-moi (la lettre), 294; cf. *deut amañ ho sier*, donnez vos sacs, Jac., 79; *deuñ amañ ho tournicq diu* « donnez-moi votre menotte », *deuñ goulou amañ* « éclairez ici », Gr., *deut . . . dign*, donnez-moi, v. *béni*, chose; *deud din*, id., Coll. Peng., II, 119, 147; *deut d'in krog en dorn*, laissez-moi prendre la main, *G. B. I.*, I, 188. Le sens originaire est encore plus effacé dans *deuñ dign termen* faites-moi crédit, Gr. v. *crédit*. Le v.-bret. *doit* gl. *sustullerit* (. . . equum aut uaccam) peut être identique au bret. moy. *duetz*, *deuz*, il vint.

Moy.-br. *renu*, f., un quart (lat. *reuma*, C), *reun*, m., à Morlaix « un quartier », Gon., gall. *rhemmaid*, sorte de mesure, Davies, prob. de *pévarenn*, van. *pérann*, Gr. Le van. *évédranu*, *évéderaun*, m., pl. *eu*, demi-quart, l'A. = *(*en*) *deuved* [*pe*] *rann*, cf. tréc. *daouved*, *daoued*, deuxième, gall. *deufed*; voir *yell*, *parefarth*.

Mod. *hâaz*, obscène, H. de la Villemarqué dans le *Dict. br.-fr.* de Gon., de **ec'hazas*, **ex-adas*, inconvenant, cf. v.-br. *comadas*, *camadas*, convenable?

Pet. Trég. *de Die!* atténuation du juron *noñ de Die*; *c'houéz en dision*, une odeur horrible, du fr. *malédiction*, etc.

Guëznouicq, *Nouicq*, petit Goëneau (nom de baptême) Gr., etc.

Cf. en gall. *gethwr* de *pregethwr*, etc. (Loth, *Rev. celt.*, VII, 175, 176).

Huenn glou, sarcloir, Cms.

Hueru, amer, *heuru*, Cb, v. *lousonenn*.

Huerzin rire, gall. *chwerthin* = **svard-tin-*, cf. pour le suffixe l'irl. *do saichtin* à chercher, ionien $\delta\omega\text{-}\tau\acute{\iota}\nu\text{-}\eta$ présent (lat. *datio*); **hoarzaff* je ris, auj. *c'hoarzañ*, gall. *chwarddaf*, = **svard-ami*; cf. *Bull. mens. de la Fac. des Lettres de Poitiers*, VIII, 120. *De c'hoarhet*, (conte) pour rire, Chal. ms.

Huezaff, souffler, Nom. 196; enfler, *douar huezet* « enfleure de terre », Cb, v. *coezff*.

Huguen, lulette, Am., Pel. v. *ughen*; *hugnenn*, *hugenn*, *huguès*, van. *huguedeen*, Gr.; *hugnætt*, *huguedenn*, l'A.; *huqueten*, *huc*, Chal. ms.; *an hugus* (et *an luetten*), Nom. 20; pet. Trég. *hug*, *hugot*. Dérivé du lat. *uva*; = **uv'-c-inn-*, cf. *dorguenn*, *dorguenn*, ause, de **durnicinna*, *milguin*, manche, de **manic-inna*?

Huytout n'être pas bien Gr., *c'houta*, *c'houtout* Gon., *ne c'hvit ket* il est passable Pel., bas van. *c'huitan* je ne vais pas mal, *Barz. Br.* 341, tréc. *c'houtañ* manquer, gall. *chwitho* être étonné, etc., de *chwith* gauche. Voir *Rev. celt.* IV, 150, XI, 469, et *latar*.

Humor : *coeffuet dre drouc humezr* « enflé de mauvais humeurs », Cb; pl. *humeuryou*, Nom. 258.

Hureuhin. Le *Nomenclator* a *heureuchin*, gleron, rat gleron, l. glis (p. 33).

Hustou, robes (des femmes), Cb, v. *lost*.

Huzel, *huzil*, *hudel*, suie, Cms.

I

Ialch, bourse, Cb, v. *lech*, pl. *yelchier* (et non *yelcher*), v. *yalch*; *yalchou*, v. *ober*; *vn troucher da yalchou* « couppebourse », Nom. 327. Pet. Trég. *ober ialc'h adré*, litt. « faire bourse par derrière », se dit d'une femme qui fait des économies en se cachant de son mari.

Yell, nielle, plante G, *ysell*, Cb, v. *troel*; *hiel*, Pel, pet. Trég. *iel*, 2 syll., *iel douar*; cf. *bleum ial* (traduit « bleuet »), *Barz. Br.* 473; du fr. *nielle*, comme aussi, je crois, le van. *ivlenn*, f., « nielle, brouillard ou espèce de rouille jaune qui endommage les bleds prêts à meurir », *ivlénnein*, nieller, l'A., malgré sa ressemblance avec le gall. *nixlen*, brouillard. Le mot *yel*, épeautre, Nom. 75, *yell*, Gr., *iell* m., Gon. peut être différent et venir de **yeu-l-*, cf. irl. *eo-rna*, orge, grec ζε(ℱ)-ιζ, épeautre.

Pour l'aphérèse de l'*n*, cf. moy.-br. *ausaff*, arranger et *penaux*, comment; *eff* et *neff*, ciel; *ant*, raie et *cor-nandonn*, nain (voir ce mot); *en aztroat* et *noaz troat*, nu-pied (*en aztroad*, Gr.); *azr*, serpent, v.-br. *natr*; *Ycomedi*, Nicomédie, *Ormant*, Normand (« ceux qui ne savent que le breton disent tous *Ormandy* [Normandie], *Ormand*, [pl.] *Ormanded*, [*Ormandis*, f.] *Ormandès*, etc. » Gr.); *ezeff* besaiguë, mod. *neze*, *eze* doloire, *Rev. celt.* VII, 311, 312; à Batz, *eñjal*, voler de *neijal*, *odoné*, aiguille, bas cornouaillais *adour* (van. *adouë*, Gr.), plur. en pet. Trég. *adoueo*, géranium, bec-de-grue, br. moy. *nadoez*; à Sarzeau, *eiuden*, nids (mannois *edd*, un nid, moy.-br. *nez*); van. *aigre*, nègre, l'A., v. *marron*; *avæguëin*, naviguer (léon. *naviga*, Gr., *navigaff*, Nom. 220, *lavigan*, *Son. Br.-Iz.* II, 274), *avægour*, navigateur, l'A.; *odein*, mettre bas, cochonner, Chal. *ms.*, *nodein*, l'A.; *ouet* et *noued*, gouttière = franç. *noue*; *igrommancian*, chiromancien, Nom. 303, *ygromancer*, nécromancien, *ygroman*z nécromancie, Gr., moy.-br. *nyromance*; *elf* nerf, pl. *elfon*, *elvon* Gr., moy.-br. *neruou*; *onz an eac'h* en haut *Intr.* 58, *an neac'h*, *an nec'h*, le haut Gr., de *knech*; voir *néau*, *noeance*. La principale raison de cette chute de *n* initial, est que les articles *an* et *un* finissent par un *n* : *un azr* pour *un nazr* rappelle l'anglais *an adder* pour *a nadder*. Cf. Stokes, *Remarks*, 31.

Le *d* initial, qui était anciennement sujet à une mutation en *n*, gardée par le gallois, est parfois tombé de la même façon : moy.-br. *dor*, porte, *an nor*; *dorlech* « huysseirie » C, pl. *orlechyou vn or*, *an meïn á so á pep tu dan or* « les jambes ou jambages d'un huis ou d'une porte », Nom. 145; *an igoumnar*, mort-aux-chiens, Nom. 86, *an igoumar*; id. Gr. = *an digoumnar*, corne de cerf sauvage, plante, *an digoumnar*, *an igoumar* « chasse-rage ou passage » Gr., litt. (remède) contre la rage; *an inammen* « bouillon, l. verbascum, . . . *candela regia* . . . », Nom. 94, *an jnammen*, bouillon, plante, Gr., de *dinamm*, sans tache, etc., cf. *Dict. étym.*, v. *affuat*. Cette chute du *d* est fréquente dans le mot « deux », nous en avons vu un exemple (*évédramn*), s. v. *hubot*; cf. *an aoulin* et *an ivrec'h*, les genoux, les bras, *Intr.* 58. On peut ajouter le van. *quarh*, pl. *eu*, *quarhen*, pl. *-neu* « petit chemin entre deux hayes »; « sentier, petit chemin clos de deux hayes, ou une charrette ne peut pas passer »; *en quarh hont* « ce défilé (est un chemin serré entre des montagnes) », Chal. *ms.*, auj. *iwarh*, prob. de *diu (h)arh*, deux haies. Voir *noeaff*.

Yender, refroidissement, Cb, v. *recreaff*; froideur, Gr., gall. *ieinder*.

Iff an bet, (quand) je m'en irai de ce monde, B 278; *quemant mazif*, partout où j'irai, N 997; *maziff*, que j'aille, 71; *nen diff*,

je n'irai (pas), B 297, *nen dif*, J 192 b; *net diff*, B 521, var. *ne din*; y, tu iras, 636, J 52 b; *it*, allez, 104 b; *yt*, N 314; *eth*, Cb, et Cms.

Iffern, enfer, rime en *arn* dans deux passages du *Mirouert de la Mort* (*Chrestom.*, 295); cf. *iffarn*, Maun., *Templ consacret*, 156; cornique *yfarn*. — *Yffournaff*, enfourner, Cb, v. *fornes*, *yffornaff*, Cc. — IGNAPE, m. « mal . . . aux pieds des chevaux . . . qui fréquentent les marais », Gon., Trd., *ignarp*, Trd. = *ignis asper*, cf. bas-lat. *enisacrum*, *erysipelas*. sacer *ignis*.

Igoret, *dygoret*, ouvert, Jér., v. *seade*.

Ilyeauem, lierre C; *ilyo*, *ilyoen*, Nom. 105; à Saint-Mayeux, Corlaix, Plussulien, *dio*; à Séglien, *delià*; van. *delyau*, *delyau-rid*, ou (*delyau-*) *red*, Gr., *deliau-ritt*, l'A. en *deliau*, en *iliau*, Chal. ms.

Le Gonidec explique le vannetais *deliò-rid* par « feuilles qui courent », et les formes *deliauém-ritt*, f., pl. *deliauénneu-ritt* « lierre », que donne le *Dict.* de l'A., supposent cette décomposition. Mais c'est là, ce me semble, un nouvel exemple d'« étymologie populaire », fait assez fréquent en breton; cf. *Rev. celt.*, VIII, 31 et suiv.

En effet, le vannetais *delyau* ne diffère du léonais *ilyau*, Gr., *eliaw*, Pel., que par l'addition d'un *d* initial, phénomène qui a pu être facilité par les locutions comme *coad ilyo*, du lierre; *bod ilyo*, branche de lierre, Gr., et dont il y a d'autres exemples :

Pet. Trég. *déveder*, alouette; van. *daripoennte*, m. trepoint, l'A., *daripæntt*, arrière-point, *Suppl.*, du fr. *arrière-point* (sur le traitement de la terminaison *-ière*, voir *manier*).

A Sarzeau, *daronyall* = hirondelle, *Rev. celt.*, III, 236; *diañn*, droit, 239; à Mûr *deun*, pet. Trég. *war-deven*, tout droit, etc., voir *ent*.

On peut comparer la prothèse du *t* dans le bret. moy. et mod. *tourz*, bélier, cf. moy.-br. *maout tourz*, id., probablement de *maout* **hourz* (gall. *hwrd*, haut breton *hourr*).

Reste à rendre compte de l'addition de la syllabe qui termine *delyaurit*, variante de *delyau*. Je soupçonne une étroite parenté entre le vann. *delyaurit*, lierre, et le léon. *iliavrez*, m., chèvre-feuille, Gon.; cf. encore gall. *eiddiorwg*, lierre, avec un suffixe final différent, et *eiddiar*, bruyère.

Illicit, *illicite*, Cb.

Imbliff. Se trouve dans un seul passage de Sainte-Barbe, str. 754, v. 5 :

Hoguen ma dihasi re hastiff
A mennet lem dre hoz imbliff.

J'ai traduit, guidé seulement par le contexte : « Mais vous voulez me condamner trop vite dans votre *sévérité*. » C'est le tyran Dioscore qui parle; il relève des expressions blessantes par lesquelles la Conscience vient de flétrir le projet qu'il a de tuer sa propre fille.

L'édition de 1647 porte la variante *imbriff*. La rime intérieure, avec *lem*, indique que *imbliff* peut être une prononciation plus récente de **embliff*. C'est ainsi que les premières syllabes de *crediff* « croire » et de *pidiff* « prier » riment plusieurs fois en *et* (on trouve aussi écrit *crediff*, *pedifu*, formes plus primitives).

Or cette forme **embliff* peut se comparer au vieux français *en belif* « au travers de », d'où, dans l'anglais de Chaucer, *embelif*, adjectif et adjectif, « obliquement » et « oblique »; cf. *The Academy*, vol. XXXII (1887), p. 236, 287 et 373. Le breton aura fait de **embliff* un nom signifiant « détour, voies détournées, finesses »; cf. v. fr. *belif*, m. « situation critique », Godefroy. Le sens de *dre hoz imbliff* semble donc être « par vos raisonnements captieux, par vos subtilités ». La préposition *en* a été méconnue ici à peu près comme dans le cornique *impoc*, gall. *impog* « baiser », du lat. *in pace* (en breton *pok*).

Imperial, impérial, *Cb*, v. *gourchemenn*; du fr. — *Infamite*, infamie, v. *juñur*. — *Inclination*, g. id., v. *anclinaff*. — *Ingenius* « noble ou ingénieux », *Cb*; « homme qui moult comprend en sa mémoire », v. *quemeret*; *inginius*, v. *fur*, *mecherour*.

Ingneau est rendu en latin par *Ignacius* dans le *Catholicon*; le P. Grég. donne *Ignéau*, *Ignéau*, *Ignace*, cf. *Ignéo*, Le Jean, *Parrosian*, Rennes, 1874, p. 657; *Ignéo* (*pe Enaz*), 786. Le *Buez ar sant*, Saint-Brieuc, 1841, a *Ignac*, et le *Buhé er sant*, Vannes, 1839, *Ignace*. En réalité, il y a là deux noms tout différents : *Ingneau* vient du v.-bret. *Iuniv(us)*. Cf. Loth, *Ann. de Bret.*, II, 549, 398, et *Rev. celt.*, XI, 353.

Inquisition, g. id. (recherche), *Cb*, v. *encerg*, *enclasq*; du fr. — *Inrenabl*. Le sens propre n'est pas « ingouvernable », mais « déraisonnable », cf. *inraesonabl*; voir *renabl*.

Intaffeset, *yntaveset*, veuves, *Gw.*; *intanvien*, veufs, *Traj. Jacob*, 16; *intavaich*, veuvage, *Introd. d'ar v. devot*, 117.

Intendement, entendement, *Cb*, v. *obstinaff*, *intention*, g. id., *Cc*, v. *ententaff*.

Interdy, g. entredit (l'interdit), *Cb*, s. v. *uscumumuguenn*, excommunication. — **Inuisibl**, invisible, *Cb*, v. *contemplaff*, du fr.

Foh, f., pl. *eu*, entassement, amas, meule, *-em*, amasser, entasser, accumuler; *aioh*, abondamment, beaucoup, *l'A.*, etc.

Ces mots vannetais rappellent tout d'abord *yeu*, joug, lat. *jungere* (pour le double traitement du *g*, voir *trè*). Mais il y a hors de Vannes un mot *hoguenn*, ramas, assemblage, Gr., *hôgen*, f. Gon., Trd., qui, pour la finale, peut être avec *yoh* dans le même rapport que *bouguenn*, joue, avec *boc'h*, voir *clogoren*; quant à la variation de l'initiale, elle paraît reproduire celle du franç. *jucher*, normand *hucher*. L'idée de «jucher» est voisine de celle de «se tasser»; cf. bret. *kluda*, jucher = v.-br. *clutam*, gl. *struo*, gall. *cludo*, entasser.

Iou dans *tad iou*, aïeul, Cms, v. *hoar*; *tadioü* l. abavus, «le père du bisaïeul», Nom. 333, *tad you*, trisaïeul, van. *gourladieü*, aïeux; *manmyëü*, aïeule, pl. id., Gr.; *tadieu* grand-père, *gour-dadieu* bisaïeul, ancêtres, Chal. *Dict. br.-fr.*; *gour-vamieü*, pl. ér «biz-ayeule», l'A., *gour-dadieü* bisaïeul, v. *arbre*; *tad-you goz d'ar roue Charlaimagn*, *Buez s. Genov.* 1864 p. 243; pet. Trég. *bonbardio goz*, ancêtre, ascendant éloigné (par plaisanterie); à Batz, *brer-ieo*, beau-frère, pl. id.; *uer-ieo*, belle-sœur, pl. id. et *ueriozeit*. Ce mot a dû être un adjectif comme *cuñ*, doux, débonnaire, d'où *tad-cuñ*, bisaïeul, Gr., *tat cuf* id. Nom. 333; je rapporterais à cette origine le van. *iéuein* (part. *ieuétt*, prés. 3^e pers. *iéua*), croupir dans l'oisiveté, l'A.; *yeuein*, s'accagner, *Sup.*; *yeuéc*, casanier, cendrillon; claque-dent; paresseux, fém. *yéuéguéss*; *yeuage*, pl. *eu*, paresse; *yéuage*, crasse, ignorance, l'A.; *yeuec* paresseux, *yeuage* paresse, Chal., *Dict. br.-fr.* Voir *youst*, *iüin*.

Youst, mou, C, (poires) molles, Gr.; tréc. *yöst* (ou *iöst*) «fatigué» (*Rev. celt.*, IV, 157). Le van. *pèr foest* ou *foësq*, Gr., synonyme de *per youst*, rappelle le tréc. *wesk* (ou *oesk*) «agile, souple»; *eur pot wesk* «un garçon alerte» (j'ai entendu ce mot à Trévérec et à Taulé). Cf. encore gall. *gwystyn* «flétri, desséché»; *gwaisg* «agile, vif»; *gweisgi*, *gwisgi*, id.; *cnau gweisgi* «noix mûres».

Le ms. de Chalons donne en vannetais le diminutif *ioustric* «(il est) délicat», s. v. *blond*; *ur biren fouistr'* «une poire molle»; et *flistr'* «(fruit) plus que mûr». Dans toutes ces formes, l'r est une addition inorganique. L'l de *flistr'* pour *fouistr'* vient de l'analogie du mot *flistra*, jaillir (comme le jus d'une poire trop mûre); *flistra* = **fistla*, quasi lat. **fistulare*, voir *coustelé*, ou bien = **fistr'la*, gall. *chwistrellu*, cf. *Rev. celt.*, VI, 390.

Il y a deux façons d'expliquer la double initiale dans *youst*, *yöst* et *wesk*, *oesk*, dans l'hypothèse d'une origine commune.

1^o Ou bien il y a eu métathèse des éléments de la diphtongue, et *youst* vient de **ouist*, **wist*, comme en bret. moyen et moderne *diou*, *dïu* «deux» (fém.) vient de **doui*, gall. *dwy*, et *piou*, *piu* «qui» de **poui*, gall. *pwyl*. En ce cas, le rapport de *youst* à *wesk* est le

même que celui du bret. *eur* «on est» à *oar*¹, *id.* (*eur* = *eu*, *eo*, gall. *yr* «il est» + *r*; *oar* = gall. *-wyr*, de *-wy* + *r*. Voir *Dict. étym.* s. v. *ameur*; cf. Stokes, *The neo-celtic verb substantive*, p. 49 et 50).

2° Ou bien le *y* de *youst* vient d'une gutturale, comme celui du bret. actuel *yeot* «herbe» = *geot*, de **g(w)elt*, gall. *gwellt*. La série des transformations serait **gwest*, **ywest*, *youst*.

La première explication est préférable, car le changement de *gœautem* «herbe» en *yeoten* est récent, et il n'est pas prouvé que la forme **gwest* ait existé en moy.-breton.

L'*f* du vannetais *foest*, *foësq* ne peut correspondre directement au *g* du gall. *gwystyn*, *gwaisg*, etc. Mais ces deux sons semblent bien être des additions analogiques à un primitif **wist*, **west* = tréc. *wesk*. Il est très rare qu'un mot, sous sa forme radicale, commence en breton ou en gallois par un des sons *w* et *v*. De là une tendance naturelle à altérer ces initiales pour les assimiler complètement avec celles qui leur ressemblent le plus. A côté de *voer* «fade» et «fat», tréc. *euer* «fade, amer» et «canaille» = gall. *ofer* «vain», le vannetais a formé le diminutif *fouëric* «blet, blette» (F.A., *Supplément*), pour **voeric*; cet *f* peut se comparer à celui de *foest*, *foësq* = tréc. *wesk*. Cf. aussi moy.-bret. *en fad*, s. v. *en* 6; bret. mod. *feteiz*, s. v. *bet nary*.

Quant au *g* commun à toutes les formes galloises en question, je crois qu'il est de même nature que celui de *gwybren* «ciel», variante de *wybren* = corniq. *huibren*, *uibren*, bret. *oabren*, moy.-bret. *n-oabrenn*, et peut-être que celui de *gwyneb* «face», variante de *wyneb*, cf. bret. *enep* (cette variation semble tenir à une différence de quantité de la voyelle initiale: *wy*, *oa* = *ē*; *e* = *ê*, cf. cornique *ebron* «ciel», vann. *évr*). Ce *g* analogique n'est pas inconnu au breton: trécorois *goeturio* «des voitures», au singulier *eur voetur*; pet. Trég. *goalo*, des voiles, sing. *eur voal*, un voile (du français).

L'alternance de la dentale et de la gutturale après *s*, tant en breton (*youst*, *yóst*, *foest* et *foësq*, *wesk*) qu'en gallois (*gwystyn* et *gwaisg*, *gweisgi*, *gwisgi*), a son analogue en gallois dans *llost* et *llosgwrn* «queue» (bret. *lost*); cf. gall. *grwisg*, bret. *gwisk* «vêtement», lat. *vestis*; moy.-bret. *squingnaff* «dissiper», auj. *skigna*, *stigna*, *stegna* «répandre, étendre», du latin *extendere*². Dans ces mots la dentale est la plus ancienne.

¹ Les diphtongues *oa* et *oe* alternent souvent en breton, parfois dans un même dialecte; le breton moyen a *poan* et *poen* «peine»; *loar* et *loer* «lune»; *cloar* et *clouer* «clercs» (du latin *clérus* «clergé», sert de pluriel à *cloarec* = *cléricus*) etc., *Rev. celt.*, XI, 364.

² Le bret. *ascorn*, os, gall. *asgwrn*, qu'on rapportait à *ἀστέρον*, etc., vient

Il est possible qu'il en soit de même pour ceux que nous étudions ici : *youst* « molle, blette » ; *wesk* « souple, agile », etc., semblent remonter à un breton primitif **ēst*. Celui-ci, à son tour, pourrait provenir d'un gaulois **aistos* « brûlé, mûri, amolli » ; cf. lat. *æstus*, *æstas* ; bret. *oaz* « zèle, jalousie » ; gall. *aidd* « zèle, ardeur ».

D'un autre côté, si l'association de *youst* et de (*f*)*oëst* est purement accidentelle, les formes qui ont *we*, *wi*, viennent seules de **ēst* ; alors *youst*, *yôst* s'expliqueront par un dérivé (ancien superlatif?) de l'adj. *iou* (voir ce mot).

Iselhat, baisser (la tête), *Cb*, v. *soillaff* ; *den a lech yssl* « homme qui vient de petit lignage », v. *dastum*. *Is*, en bas, vient de **in-s-* ; cf. Rhys, *Celt. Britain*, 311.

Ysop, hysope, *Cb*, v. *sparff*.

Ysquyt, prompt, promptement, Jér.

Issill, exil ; *issillet*, exilé ; *issiller*, exilleur, *Cb*. — *Istrument*, instrument, *Cns*, v. *benhuec* ; *instrumant*, *Cb*, v. *cloarec* ; pl. -ou, Nom. 212.

Iuzeauues, juive, *Cb*, v. *ebre* ; *iuzeau*, juif, v. *cristen*, pl. -yen, v. *ilis*.

Yuerdon, Irlande N (le manuscrit porte *Ynerdon* et *Hiverdon*). Ce mot est un emprunt savant au gallois moyen *Iwerdon*, comme l'a indiqué M. Loth, *Ann. de Bret.*, III, 60.

Le nom populaire de l'Irlande, en breton, a été *Island* : le P. Maunoir donne *Islandr*, Hibernie ; *vn Islandr*, vn Hibernois ; le P. Grégoire *Hislandr* (et *Hirlandt*) Irlande, *Islandr*, un Irlandais, fém. *Islandrès*, et *islandraich*, la langue irlandaise (*Irland'*, Hibernie, un Hibernois, Chal. *ms*). Dans le mystère breton de *Sainte Tryphine*, publié avec traduction par M. Luzel, en 1863, on lit *ann Islanded*, les Irlandais, p. 2, *Islantez*, p. 222, irlandaise (et non islandaise ; l'erreur signalée ici par R. Kœhler, *Rev. celt.*, I, 224, se trouve seulement dans la traduction). Cette confusion de l'Irlande et de l'Islande se trouve aussi en vieux français ; cf. G. Paris, *Romania*, 1885, p. 603. Aujourd'hui, les marins trécorois donnent le nom de *bro 'n Islañtet* à l'Islande, qu'ils connaissent bien mieux que l'Irlande. Voir *Rev. celt.*, IV, 307, 308.

Iün é, il est bien fâcheux, Chal. *ms*, v. *souper*, il n'y a pas de plaisir, v. *souffrir*, *jüein é guenin* il m'est bien dur, bien étrange, v. *dur* ; *üein*, v. *estrange* ; *üün*, v. *mal* ; « *üün* et *souhek* signifient proprement étrange, je suis surpris ; mais ces deux expressions

d'être comparé par M. Fick (*Beiträge de Bezzenberger*, 1890, p. 171) à l'arménien *oçkr*, os, grec *ὄσφρος* hanche, de **osqhu-*.

se confondent souvent avec fâcheux, quoique non pas toujours, v. *fascheus*; gall. *iwin*, furieux, fou; semble dérivé de *iou* (voir ce mot) avec la terminaison d'adjectif *-in*, cf. moy.-br. *bleuin*, bon (ouvrier), de *blyou*, alerte, Gr.; *mibin*, agile, gall. *mabin*, juvénile, de *map*, fils. Il faut séparer de *iwin* l'expression *ur grampinell iwinec*, un puissant attrait, Gr., qui veut dire littéralement « un grappin crochu » (*iwinecq*, *iwinocq*, qui a de grands ongles, Gr.).

Un autre dérivé de *iou* est peut-être le nom masc. *ivydicq*, tempe, Gr., *ividik*, Gon. Trd.; proprement adjectif signifiant « sensible »? Pour la terminaison, cf. *rividik*, frileux, de *riou*, froid; *guiridik*, *kizidik*, sensible. Il y a une certaine affinité entre les suffixes de *iwin* et de *iv-idik*, qui sont d'origine différente, cf. d'Arbois de Jubainville, *Ét. gram.* I, 58, 56. La forme intermédiaire *-inic* se montre dans *priminic* pointilleux, *Introd.* 173, 192, de *prim* prompt, vif; je ne crois pas que l'*n* provienne ici phonétiquement de *d*, *z*, (*terridik* et *terrizik*, fatigant, Trd.), comme dans le van. *pihuinic* riche, *berhünant* bouillant Chal. *ms.* = *beruidant* l'A., cf. *Rev. celt.* V, 126, 127. On lit *kizidik* sensible, par un *l*, *Peng.* II, 194. Les suff. *-id-* et *-in-* se sont associés dans *lisqidinez* action de brûler, cf. *lisqidicq* brûlant Gr., et *guiridinez*, m., sensibilité, de *guiridic* sensible, *Intr.* 192. On ne peut expliquer *-idinez* par **-idic-nez* (cf. les synonymes plus fréquents *lisquidigu-ez*, *guiridigu-ez* Gr.), car la gutturale resterait, comme dans le bret. moy. *mezeg-niez* médecine, *mesec-nyez* Gr.

YZAR, lierre terrestre, Gr., *izar*, *izer*, *ijer*, m. Gon., cf. gall. *eidral*, id., du lat. *hedera*?

J

Jardin, jardin, Cb, v. *glas*, pl. ou, v. *arrousaiff*; *iardiner*, jardinier, v. *courtillag*; *iardrin*, dim. *iardnic*, Nom. 236, 37; *jardrin*, *Voy. mist.*, 53, pl. *jadrinieu*, 34.

Javet, *jot*, f., joue, mâchoire Pel., *jottus* joufflu Chal. *ms.*; voir *gauet*. Une forme intermédiaire est *jaoutenn* f. hure, en van., Trd., cf. pet. Trég. *jaoutenad* f. une chute, un saut; *joten* hure. De là *josquen* mâchoire, *Rev. celt.* XI, 300, *joscon* hure, rime en *on*, *Son. Br.-Iz.* II, 92. Pour le suffixe *-ken*, cf. *huguen* et peut-être *fesquenn*; pour le changement de *t* en *s* devant *k*, cf. pet. Trég. *maousken* f. peau de mouton (*maou-qen* Gr.), et *Rev. celt.* VII, 160.

Yoaff, joie, Cb, v. *can*, *canaff*; *ioyeulx*, joyeux, v. *fest*; *quinyat*

ioeulx, chantans de ioÿe; *yoaustet*, délice, v. *pechet*; *yoeusat*, se réjouir, v. *graczou*; *ioaustedou*, réjouissances, Nom. (à la table), *ioÿusou*, joyaux, 309. — *Ioinnaff*, joindre, Cb, Ce, v. *collateral*; *ioint an esquern*, jointure d'os, Cb. — *Jolory*, triomphe, cri de joie, Nl 108; *gra enor jolori*, Jér., « l'honneur fait plaisir », selon Pel.; ce doit être plutôt « fais (ou il fait) honneur, par des acclamations ». Cf. *Rev. celt.*, XI, 362, 363. — *Jourdoul*, sain, voir *couyorm*. — *Ioutaff*. . . *gant goaff*, jouer de la lance, Cb, du fr. *joûter*. — **Iubile** : *bloaz an —*, l'an de repos, Cb, v. *can*; du fr. *jubilé*. — *Iuridic* (Dieu) juste, H 8; voir *hubot*.

K

(*Kaer*, ville), voir Nl 387; *quear*, Cb, v. *habitañf*, *pez*; *vn guer voar an ploue*, ferme, l. villa, Nom. 235.

KEGHT ciguë Pel., *kégit* f. Gon., gall. *cegid*, cornique *kegaz*, pl. v.-br. *cocitou* gl. *intiba*; du l. *cicuta*. Une autre forme, d'origine française, est *cigut*, Nom. 82, *chagud* Gr., ciguë; cf. bas-cornou. *jagudi* monter en graine, Pel.

KÈGUS plantes à tiges creuses, en pet. Trég., gall. *cecys* tiges creuses, ciguë, cf. l'angl. *kex*. M. Skeat, qui regarde *kex* comme emprunté au gallois, explique ce mot par *keek-s*, avec *s* signe de pluriel, ce qui paraît contradictoire. Cf. gall. *cég* gosier, ouverture; *cegyr* ciguë.

KELF pl. ou tronc d'arbre qui n'est bon qu'à brûler, souche, en bas-cornou., Pel.; m., Gon., gall. *celff* m. tronc, pilier, irl. *colba* pilier.

KELLAËS, léon. *kelléas* « le premier lait que la vache donne après avoir fait son veau », Pel., gall. *cyllaeth*.

KEMBOT, *kombot*, m., pl. *-otou*, *-ochou*, étage, terrasse Gon., v.-br. *compot* division territoriale, gall. *cwmmwd*, voir *Chrest.* 119, 110; *Rev. celt.* XI, 461.

Kempenet, m., Cartul. de Landévennec, 31 (XIII^e siècle), prob. « champ » ou « plaine », du lat. *campus*, cf. v.-br. *camp*, *Chrestom.*, 113. J'ai comparé à tort (*Rev. celt.*, VII, 145) le v.-br. *kemenet*, f. « siège d'une division territoriale assez étendue », van. *er Gemene*, lat. *commendatio*, *Chrestom.*, 99, 196.

Keurod, *cemrod*, redevance, Cartul. de Quimperlé, de **com-rod*, gall. *rhodd* don? Loth, *Chrest.* 197.

KIRIN, pot de terre, Pell.; corniq. *ceroin*, cuve, pl. v. gall. *ce-roenhou*, du lat. *carœnaria*.

(*Knech*). *An quech dan tnou*, d'en haut en bas, Cms; *ancrech*, Cb, a *crech*, Cç, *dioux au crech*, d'en haut, Cathell, 15, cf. 26, *diouch an crech* (mâchoire) supérieure, Cb, Cc, v. *caruan*; *ouz cræch*, en haut, Nom. 270, *auel cræch*, vent d'amont, est, 220; *cneç'h* «en vannetais et dans tous mes manuscrits», dit Pel.; **knechic**, petite montagne, Cb, v. *menez*; voir *carrec*.

(*Knoenn*), *craoüen*, noix, *craoüen an frouez*, noyau de fruits, Nom. 69, *guezzen craou*, noyer, 98, *craou queluez*, noisetier, 105.

L

Laboureur en guiny, vigneron, Cc.

Lacquat, mettre M (au titre), *laquaff*, id., Jér., v. *pep*, *lequat*, id., Cb, v. *dius*, *emellaff*, *guin*, etc., Cc, v. *bonn*; *lequat*, *leguat*, Cb, *lequa*, il met, v. *alumaff*; *lacquaff*, il met, Nom. 204, *læcquer*, on met, 177. Pet. Trég. *lake oa d'äet* (= *laked oa d'ariout*), cela devait arriver, i. e. «c'était écrit», expression fataliste.

(*Laet*). Van. *canein let*, chanter pouilles, Chal. ms. — (*Laffn*), *lanu an guiader*, lame de tisserand, l. pecten, Nom. 172.

Laezaff clunagitare pourrait venir du lat. *lactare* pris dans le sens du composé *delectare*, cf. v. fr. *delitier*, A *lactare* attirer, séduire, leurrer, se rattachent les mots bret. LEZENNER trompeur, charlatan, *Aviel* 1819, IV, 442, pédant. pindariseur, *Dict. de du Rusquec*, van. *lehennour* charlatan, patelin, saltimbanque, vendeur de mithridate, *lehannour* triacleur, Chal. ms.; cf. *lezenni* pindariser, parler ou écrire avec recherche, du Rusquec, *lehennein* «charlatan-ner» Chal. ms.

(*Lagat*), *legat*, œil, Cb, v. *freill*, van. id.; dim. pl. *daoulagadigou*, Nom. 269. Quelquefois fém. : pet. Trég. *ober lagad vihan*, faire les yeux doux, *peder lagad*, quatre yeux, sobriquet de ceux qui portent lunettes; *më div lagad o div*, mes deux yeux. *Lagaden e' yar*, œil-de-perdrix, durillon, *ibid.*

Laguenn, voir *Rev. celt.*, XI, 357.

Lan, il enlève, Cb, v. *heritaig*; *lem*, il tire, P 7, 33.

Lamp, *lanpr*, lampe, Nom. 166, *lamb*, Cb, v. *pistin*, *lanpr*, Pel.

Lanpr, glissant, C; *limoun gludennec*, *douar lamp eguis pecq* «limon glueux», Nom. 253, cf. *lamper*, glisser, à Montbéliard (Contejean).

Gloss. du patois de M., 1876). Le mot *lampet*, sauter, fort usité en Tréguier, cf. *G. B. l. I*, 80, 168, et qui paraît dans la devise de Le Brigant sur la tour de Babel, *ahann a lampas* « c'est d'ici que (le celtique) s'est élançé », semble provenir d'un mélange des deux mots moy.-bret. *lamet*, sauter, et *lampraff* **lampaff*, glisser (car il n'y a guère moyen d'identifier phonétiquement *lamet* et *lampet*, *Chrestom.*, 493). La confusion que je suppose était facilitée par le fait que le subst. d'origine celtique *lam*, comme son synonyme français « saut », signifiait aussi « chute », sens bien voisin de celui de « glissade ». Cf. l'exemple du *Lexique roman* de Raynaud, *Eu en prec lam e fic*, « j'en pris glissade et contusion ». *Lamperrien*, sauterelles, *Mo.*, 211, cf. *lamerik*, id. (sing.), *Alman. de 1877*, p. 45.

Lanc, *lancc*, élan, moyen; rimes *ank* et *ans*. Le P. Maun. donne *lanc* ou *lanç* « occasion », ce qui indique bien une double prononciation. *Kaout he lank*, trouver l'occasion, le moyen, rime *añk*, *Peng.*, II, 163; *lançaff*, vomir, *lançadur*, vomissement, *Nom.* 260; *vn lanç croug* (gibier de potence), 327, *lanç ar groucg*, *bouëd ar groucg* « reste de gibet, reste de corde », *Gr.*

Une expression de même sens, *gaing an chaçc hac an b[r]iny* (proie des chiens et des corbeaux), *Nom.* 328, me fait penser que le bret. moy. *gaign*, terme de mépris, *gaign*, *caign* « charogne, corps d'un animal mort et corrompu », *Gr.*, vient du fr. *gain*, *gagner*, v. fr. *gaaigne*, *gagne*, gain, profit, butin, *gaignart* violent, pillard, voleur; cf. le dérivé *vn gaingnaouaër*, *an heny a eul ez tam* « un patelin, qui suit les lopins. I. parasitus, gnathio, assecla mensarum », *Nom.* 328.

Langager, parler, *Cb*, v. *comps*; *langager mat*, bien emparlé, *Cb*, v. *locancc*; *langager bras*, grand parleur, v. *guer*, *jangler*; *languager bras*, *Cc*; van. *langageour*, discoureur, l'A., -ger, prometteur, raconteur, *Chal. ms*; *langageal*, causer, bavarder, *Voy. mist.*, 15, discourir *Chal. ms*. — **Langouret**, languissant, *Cb*, v. *goeffaff*; *languissus*, id., *Voy. mist.*, 9; *languissamant* languueur, *Introd.* 25, cf. *ar gonvertissamant* la conversion 34, v. fr. *languissement*, *convertissement*.

Lann, voir *Chrest.* 216, 144. *Lan-dreguer* Tréguier (la ville), *Treguer* (le diocèse) *Gr.*, auj. *Landréger* et *Tréger* (le pays). Le premier de ces mots est francisé en *Lantriquet*, lisez *Lantriquer* (rime à *reveller*), dans la *Farce du Franc Archier de Baignolet* (Viollet-Leduc, *Ancien théâtre français*, Paris 1854, II, 332).

LANO, *lanv*, *lanvez*, flux, van. *lan*, *larv*, *Gr.*; *lanu* *Nom.* 224, *lanò*, m. *Gou.*, dérivé de *leun* = **lānos*, plein, cf. *gourleun*, haute

marée, Gr.; gall. *llanw*, *llanwed*, m. plénitude, flux, corniq. *lanwes*, abondance, cf. *Rev. celt.* XI, 89. Voir *manier*.

Lapideur, g. id., l. lapidator, Cb, v. *men*.

Lapous treut, oiseau maigre, ou chétif insecte, t. d'injure, *Moys.*, 180, *laboucc*, oiseau, Cb, v. *riuañff*; -*ouçc*, pl. et, dim. -*ic*, Nom. 36; *laboucetaer*, oiseleur, 175, -*aër*, 317, tréc. *lapous*, ver blanc, en pet. Trég. insecte nuisible, en général; à Plounérin, oiseau, dim. pl. *lapouztidigou*, G. B. I., I, 176. Du lat. *locusta*; cf. anglo-sax. *lopust*, *locusta*. Le bret. a encore la labiale dans *labistren*, petit congre ou anguille de mer, Pel., « pimperneau, l. anguilla », Nom. 43, cf. anglo-sax. *lopystre*, angl. *lobster*; il présente la gutturale dans *leghestr*, homard, Pel., *leguestr*, Gr., corniq. *legast*, gall. *llegest*, cf. fr. *langouste*. En gall. *llabwst* = *lapous* et *llabystryn* = *labistren*, désignent un homme maigre et élancé. Sur *ç* = *st*, cf. *Rev. celt.*, XI, 355.

Un autre nom de l'oiseau, d'origine germanique, peut se trouver dans le dérivé *falaouëta* « chercher les oiseaux dans les toits de glé, pendant l'hiver », et aussi « perdre son temps à des bagatelles », Gr., -*éta*, aller à la chasse aux oiseaux, -*étaer*, oiseleur, Gon., cf. angl. *fowl*?

Lard, la graisse, le gras, Cb; *largoüer*, lardoire, l. *lardarium*; *vu crocq-quiçq*, *pe largeger* « un croc, un lardoir », Nom. 163. — **Largcat**, élargir, l. amplifico; *larguentez*, accroissement, Cb, v. *fournissaff*.

LATAR, humidité, Gr., m. id., brouillard, Gon., -*i*, devenir humide, *latarus*, humide, Gr., cf. v. gall. *latharauc*, fangeux; irl. *lathirt*, gl. crapula, dérivé de *laith*, bière, v.-bret. *lat*, gl. *crupulam* (i. e. *crapulam*), corniq. *lad*, liqueur, gall. *llad*, cf. lat. *latex* (Stokes); v.-irl. *lathach*, marais (gaul. *Are-late*?); gall. *llaith*, humide, bret. *leiz*. Un *t* breton peut, dans certaines conditions, répondre à un *th* gall., cf. *huytout*, n'être pas bien, Gr., gall. *chwitho*; *c'huytell*, sifflet, Gr., pet. Trég. *c'houistell*, gall. *chwynthell*; ou à un *th* irl., voir *reter*.

Lauarher, on dira (et non « on dirait »), B 720 (cf. *Ét. bret.*, VII, 77).

Lazer, meurtrier, Cb, v. *muntraff*, auj. id.

LEACH, *liac'h*, f. pierre monumentale, Gon., *liac'h*, *liah*, pl. ou, Pel., v. irl. *lia*, gén. *liac*, cf. grec $\lambda\acute{\alpha}\iota\gamma\acute{\alpha}$, différent de LEC'H, *lac'h*, id. en haut Léon, Pel., gall. *llech*, v. irl. *lecc*, pierre plate = l. *planca*, grec $\omega\lambda\acute{\alpha}\xi$ (Stokes)? M. d'Arbois de Jubainville a

expliqué le gaul. (*fundus*) *Liccoleucus* par « blanc de pierres », *Rev. celt.*, XI, 170.

(*Leal*), **lealentes** « fiabilité, loyauté », *Cb*, v. *fizyaff*. *Leal*, loyal, *Chal. ms*, v. *procéder*; un *deen neal*, un homme de probité, *nealtet*, probité, *Chal. ms*. Cette dissimilation du premier *l* en *n* a lieu aussi en dehors du vannetais; cf. *Rev. celt.*, VII, 38; *eneal*, vraiment, P. Derrien, *Kanouen var eur belevad...*, dernière str.; *neal*, *Rev. de Bret. et de Vendée*, 1873, p. 288. Elle a fait croire à l'existence d'un mot *alia*, certes, Pel., Gon., dans l'expression *né alia*, non certes (je n'irai pas), Gon., *Dict. fr.-br.*, *ne-a-lia*, Pel., *ne-alia*, non certes (vous ne mourrez pas), ab. Henry, *Genes*, Quimperlé, 1849, III, 4, c'est-à-dire *néal ia*, ah bien oui! (ironiquement), de *en leal ia*. Je verrais également ce mot *néal* dans *ne c'hall*, traduit « impossible! », *Barz. Br.* 237 (La ceinture de noces).

Une autre dissimilation se montre dans le bas-van. *o lër*, employé (*Rev. celt.*, VII, 184) où les autres dialectes mettraient, comme nous l'avons vu, *eleal* et *néal*, en vérité, ma foi (en commençant une réponse); cf. *ho eleel*, Peng., I, 50; *el leel*, 96.

A *neal* de *leal*, on peut comparer moy.-br. *nigneleenn*, *ligneleenn*, lignicul; van. *Nomelec* en Surzur = *Locmellec*, en 1455; *namel*, *namein*, ôter, de *lénel*; pet. Trég. *lémen*, ôter; *lézen*, laisser, *delc'hen*, tenir, *gelven*, appeler, de *lezel*, etc. (voir *licel*); à *lër* de *leel*, *leal* (cf. corniq. *lél*), pet. Trég. *ruskelat*, bercer, de *luskellat*, et peut-être van. *gourhamble*, gourmand, l'A., *gourhambl*, Gr., du fr. *goule ample*, cf. *goulé*, m., pl. *-leu*, goulhier, l'A. ?

Lech, lieu, m. : *diren alech deguile*, *Cms*; *a lech de guile*, *Cb*, v. *techet*; *a lech arall*, d'ailleurs, *Cms*; *ez lech*, l. localiter, *Cb*; *leach*, *Cb*, v. *calch*, *canaff*. *Lech* rime avec la 1^{re} syll. de *ma quacc*, J 98, v. 2, = *leac'h* et *ma c'h(ac)*. On trouve de même la 1^{re} syll. de *neac'ho*, il chagrinerà, rimant en *ac'h*, Am. v. *gwac'ha*, = *neac'ho*; celle de *seacho*, il séchera, P 269, avec *an knech*, le haut, léon. *ann neac'h* et *ar c'hreac'h*; cf. *creach*, en haut, *peleach*, où, *leach*, lieu, *neach*, peine, p. 3, 4 et 5 de Sainte-Nonne (*Rev. celt.*, VIII, 230, 234); léon. *peleac'h*, *leac'h*, *neac'h*, *seac'h*, sec.

Ce changement d'*e* en *ea* sous l'influence d'un *c'h* suivant n'a pas lieu en trécorois, où l'on dit *kroec'h*, *lec'h*, *neac'h*, *zec'h*. Seulement, dans certains mots, il y a une variante trécoroise en *ac'h* : *pelec'h* et *plac'h*, où; *c'houec'h*, six, *triouac'h*, dix-huit; *banne* et *bannac'h*, une goutte (moy.-br. *bannech*); *divrac'h*, les bras, *Jac.* 97, rime *ac'h*; cf. bret. moy. *ozech* et *ozac'h*, homme, mari (*ozac'h*, *ozac'h*, *ozeac'h*, Gr.); mod. *marc'hallè* et *marc'hallaç'h*, lieu du marché, Gr.

La diphtongaison de *ec'h* en *eaç'h* paraît également étrangère

au vannetais, bien qu'on ait cru parfois l'y apercevoir (*Rev. celt.*, I, 92, 93; V, 125; VII, 172). En effet :

1° L'ancien son *ec'h* devient en vannetais *eh* et non *eah* : *béh*, fardeau, *déh*, hier, *huéh*, six, *téh*, fuite, l'A., Gr. = moy.-br. *bech*, *dech*, *huech*, *tech*, léon. *beac'h*, *deac'h*, *c'houeac'h*, *teac'h*.

Quelques exceptions apparentes peuvent s'expliquer par des compromis analogiques, comme *oheah*, mari, plur. *cheah*, Gr., cf. sing. *ohch* et *ohah*, Gr.; *meneah*, moines, *Livr bugalé Mari*, Rennes, 1881, p. 22, 64; cf. *mench* et *menah*, id., Gr.

2° Les *ch* vannetais venant de *eth*, *ith*, etc., moy.-br. et léon. *ez*, *iz*, *eiz*, ne donnent pas lieu non plus à des variantes en *eah* : *téh*, un pis, *méh*, honte, *gunéh*, froment, *bréh*, tacheté, bariolé, *néh*, nid, l'A., Gr. = léon. *tez*, *mez*, *guiniz*, *briz*, *neiz*, etc.

Le langage de Sarzeau, qui a une prédilection spéciale pour les diphtongues *ya* (= *ea*) et *ye*, *Rev. celt.*, III, 50-52, n'aurait pas manqué de développer une tendance vannetaise à changer *eh* en *eah*, si elle eût existé; or on dit dans ce sous-dialecte *gunéc'h*, *ketec'h*, aussitôt = *kentiz*, *chuéc'h*, fatigué = *skuiz*, *léc'h*, lieu, etc., *Rev. celt.*, III, 233. Il y a bien *piah* ou *pieh liau*, combien de lieues, *ibid.* 52; mais si *piah*, *pieh*, combien, est identique au léon. *pez*, quel, il a pu facilement subir l'influence de *piet*, forme régulière de *pet*, combien. Je doute aussi qu'on soit obligé d'admettre le changement de *ec'h* en *eah*, même à Sarzeau, à cause des mots de ce pays *aniac'h*, celui-là, *ibid.*, 49, 232 (cornouaillais *hanac'h*, van. *henéh*, l'A., *heneh*, Gr.), et *gueah*, fois, *ibid.*, 49, variante de *guéc'h*, 233; car il y a une diphtongue dans le vieux gallois *hinnoïd* = *aniac'h* (cf. v. gall. *henoid*, cette nuit = van. *hineah*), et dans le gall. *gwraith*, fois = *gueah*, léon. *gueach*, de **gwaeth*, par métathèse.

3° C'est la métathèse de *ae* en *ea*, qui explique les formes vannetaises ayant *eah*; cette métathèse existe aussi en Léon, elle avait déjà commencé en moy.-br.

Ainsi le haut-vannetais *liah*, lait (*Rev. celt.*, VII, 172), *leah*, (l'A., *Livr bug. M.*, 60, etc.) ne vient pas du bas-vannetais *lèh* (*leh*, l'A.), mais correspond au léon. *leaz*, de *laez*, du lat. *lact*-; c'est ce qui fait que ce mot est traité différemment de *leh*, lieu. Même distinction entre le van. *seah*, foudre = léon. *séaz* flèche, moy.-bret. *saez*, du lat. *sagitta* (cf. *sæzyou*, rayons du soleil, Gr.) et le van. *séh*, sec, de *siccus*. La diphtongue de *leac'h*, lieu, *seac'h*, sec, est purement léonaise.

On peut citer encore van. *quéah*, cher, léon. *keaz*, moy.-br. *quaez*, captif, chétif; *seahéin*, vaincre, léon. *seaza*, moy.-br. *faezaff* et les nombreux dérivés en *-eah*, *-yac'h* = moy.-bret. *-aez*, *-ez*,

léon. *-ez*, bien que la variante *-eaz* ne semble pas s'être développée dans les mots léonais correspondants : van. *madeleah*, bonté, *tiegueah*, ménage, *hireah*, vif désir, regret = moy.-bret. *hiraez*, impatience, léon. *hirrez*, ennui, Gr., gall. *hiraeth*; van. *moliah*, merveille = **meulâez*, cf. gall. *can-moliaeth*, recommandation.

Le van. *marhadoureak*, marchandise, prouve que le moy.-bret. *marchadourez* vient de **mercator-acta*; comparez à *Carpentoracte* et à l'irl. *cairpteoracht*, art de conduire les chars, le van. *calvéereah*, charpenterie, l'A., etc. Le même suffixe se trouve dans l'infinitif vannetais *laireah*, voler, moy.-bret. *lazrez*, trée. *laeres*; cf. van. *grateah*, promettre, *marhateah*, marchander, l'A., moy.-bret. *marheguez*, chevaucher, gall. *marchogaeth*, cornique *marogeth*, id. Le rapport est le même, en moy.-bret., entre *buaneecat* et *buane-gaez*, *buane-guez*, courroucer, qu'en vannetais entre *brehatât*, embrasser, Gr., et *brêhateah*, l'A., cf. *doh hum vrehateah*, *Voy. mist.*, 155; voir *dirigaez* et *taer*.

Devant une consonne autre que *c'h*, la métathèse de *ae* en *ea* se montre en moy.-bret.; elle devient fréquente en léonais moderne, mais seulement dans les cas où *ae* est ancien.

Exemples, en bret. moy. : *vaen*, *vean*, *ven*, vain; *veanhat*, devenir vain; *laesenn*, *leasenn*, *lesen*, loi; *ael*, ange, Cathell, 25, etc., *eal*, N (p. 6, str. 16), Cathell, 13; *aer* et *hear*, héritier; *maes* et *meas*, champ, *emeas*, dehors, Cathell, 27; *maezur* et *meazur*, nourrir; *baelec* et *bealeuc*, prêtre, cf. *bialég*, à Sarzeau; *Rev. celt.*, III, 56; VIII, 31; léon. *eal*, *meaz*, etc.; nous avons parlé plus haut de *leaz*, lait = *laez*, gall. *llaith*, etc.

Lorsque *ae* est une modification relativement récente de *az* devant une consonne, cette diphtongue ne subit pas de métathèse : léon. *aer*, serpent, *laer*, voleur, *impalaer*, empereur, *daerou*, larmes, etc. = moy.-bret. *azr*, *lazr*, *empalazr*, *dazrou*; léon. *kaer*, beau, moy.-bret. *cazr*, tandis que léon. *kear*, ville = moy.-bret. *kaer*. La prononciation *ae* pour *az* devant consonne avait commencé déjà en bret. moy., puisqu'on trouve dans Sainte-Nonne l'orthographe mixte *aez*, dans *caezraff*, *caezret*, cf. *caezr*, *aezr*, *laezr*. *impalaezr*, dans les *Nouvelou*, et moy.-bret. *mozrep*, *moezreb*, tante; *lozn*, *loezn*, bête, pl. *loeznet*, Cb, fol. xi, v°.

Le léon. *heal*, manche de charrue, Gr. = moy.-bret. *haezl*, montre que ce mot *haezl* n'est pas dans le même cas que *caezr* = *cazr*, v.-br. *cadr* (léon. *kaer*) et ne vient point de **hadl*, mais de **haedl* = **sagetl*-, cf. grec *ἐχέτλη*.

Le vannetais et les autres dialectes préférèrent, en général, contracter les deux voyelles en *ae* en *e*, au lieu de les transposer comme le léonais. Ces contractions se présentent aussi en breton

moyen, comme nous l'avons vu; elles peuvent n'avoir pas de variante connue, pour cette période de la langue, et alors le léonais moderne nous donne de précieux indices d'une prononciation antérieure à celle que représentent les documents du breton moyen. Ainsi le léon. *drean*, *draen*, épine, est mieux conservé que le breton moyen *dren* (gall. *draen*); cf. léon. *mean*, *maen*, pierre, moy.-bret. *mean*, *men*, v.-bret. *main*. — Voir *quea*, *neff*.

LECH, léon. *léac'h*, m. rachitis, Gon., *leac'h*, maladie des reins, Pel., pet. Trég. *droug'el léc'h*, cf. corniq. *léauch*, fièvre.

LÉCHYD, *leac'hyl*, van. *lêhyd*, vase, limon, *lêc'hyldecg*, van. *lêydecg*, lieu plein de vase, Gr.; *lec'hid*, m. sédiment, vase, lie, Gon.; *leidec*, *leimdec*, pl. *leidegui*, vase de la mer, Chal. *ms*; *war al lie'hid*, sur le rivage, Peng. VI, 181; pet. Trég. *lêc'hi*, mucilage, matière gluante; gall. *llaid*, m., et *llai*, proprement « dépôt », même racine que *lec'h*, lieu, allem. *lager*, couche, etc., et que le fr. *lie*, d'orig. celt. (*Keltoroman.*, 66). Le tréc. *lêet*, (cau) trouble, *Rev. celt.*, IV, 160, vient probablement de **leiet*.

(*Leff*) : *leuaff*, crier, Cb, v. *garm*.

Lein, dîner, subst., Cb, v. *hyr*; *leiniaff*, inf., v. *coan*. Pet. Trég. *ober ze ne ket eul lein debet*, c'est plus difficile à faire que de manger son dîner (plus fort que de jouer au bouchon).

Leizyaff, mouiller, Cb, v. *deltaff*; *leiz*, humide, *leizder*, moiteur, Nom. 233; voir *latar*.

Lencr, glissant, C, cf. *linc*, Pel.; *liñk*, *liñkr*, Gon.; *lingue*, (lait) qui file, l'A? Le Cb a « *risclus*, g. lincable, decourable, l. labilis »; ce fr. *lincable* rappelle le gascon *lingua*, glisser, *Mém. des Antiquaires de France*, 1874, p. 83. Sur le gall. *llithrig*, voir *lintr*. *Lenc-r* peut être distinct de *linc*, et avoir même origine que le bret. moy. *lencqu-er-nem*, ver intestinal, mod. *stlâon*, petites anguilles de mer, Pel., allem. *schlange*, etc., *Rev. celt.*, VII, 146. *Lencquernem* est comparé au lat. *lumbricus*, *Beitr. de Bezzenberger*, 1890, p. 257. En pet. Trég. *liqañn*, lisse, glissant, et leste, dégourdi (cf. *Rev. celt.*, IV, p. 161), vient de **linc-ant*.

LENN, couverture de lit, pl. *ou*, Gr., voc. corniq. *len*, gl. *sagum*, gall. *llên*, f. voile, rideau, v.-irl. *lenn*, f. manteau, gaul. *linna*.

Lenn, il lit, Cb, v. *dotrenal*. — *Lentilus* (qui a des taches au visage), Cb, v. *taig*.

LÈS, f. hanche, Gr., *lêz*, Gon.; *lêspos*, Gr., *lêzpoz*, *lêzpoch*, Gon. qui a une hanche plus haute que l'autre, pet. Trég. *poz-*

lést, composé de *pouez*, poids, cf. corniq. *pôs re teulseuch agas clin*, « heavily have ye thrown your haunch ». V.-irl. *less*, id., cf. *slás-sit*, cuisse, gall. *ystlys*, côté, flanc.

(*Lesquiff*, brûler), *lequiff*, Cb, v. *tan*.

Lestr, f. : *vn lestr beguec*, *e deffe vr beg hir*, l. *nauis rostrata*, « nauire begue », Nom. 149; m. : *á neza* (à la table).

Letter, litière, Cb, v. *doen*; pl. *you*, Nom. 321.

Leunhat *a greun*, remplir de grains, Cb, *leunaff*, id., v. *farsaff*, part. *leunet*, v. *scuyllaff*; *lun a buhez*, plein de vie, v. *beuaff*, *lun Intr.* 2; *leun merit*, plein de mérite, *Traj. Jacob*, 122; *leunidigaez*, fournissement, l. *amplicitas*, Cc, v. *fournissaff*. Voir *lano*.

LIBONICQ, pl. *-igued*, émouleur, van. Gr., *bibonig*, *limonig*, émouleur, affileur, l'A., voir *arléhuein*. Cette alternance de *b* et *n* paraît indiquer un *v* plus ancien, cf. gall. *llifaid*, aiguisé. C'est ainsi que le tréc. *libous*, *liboust*, viscosité = bret. moy. *limoes* et *liuoës*, mousse d'eau et d'arbres. Cf. bret. moy. *guiysher*, écureuil (= lat. *viverra*), mod. *guyusher* et *guyber*, van. *güinver*, Gr.; *babouz*, m., bave, Gon., *divabouz*, bavette, Gr., de **bavouz*, baveux, du haut-bret. *bavoux*, van. *baouïs*, Gr., *leah bàuouïs*, lait qui file, l'A.; cet adjectif a supplanté le nom *baff*, van. *baou*, *baü*, bave, Gr., comme dans *mormouz*, m. morve des chevaux, Gon., pet. Trég. *mormous*, de *mormous*, *morvous*, *morfus*, *morus*, van. *morous*, (cheval) morveux, Gr., du h.-bret. *morvoux* (*morf*, *morv*, *morm*, morve, Gr., van. *morouz*; id., Gr.); pet. Trég. *unrèal*, rêver, de *huvreal*, *hunvreal*; *talmeta*, tâtonner = moy.-br. *palsuata*; *kalmichat*, travailler le bois, de *kalviziat*; à Gurunhuel *dimoéckkel*, ailes, de *diveskel*, etc., voir *moui*, *tamouësen*.

Licel, linceul, Cb, v. *bez*; tréc. *nînsel*, pl. *nînsayo*, draps de lit, cf. *nisel*, *Histoariou*, 85, 86, pl. *ninceillou*, *Chimiq.*, 2, voir *leal*. — *Licher* (gourmand, débauché), Cb, v. *glout*; *lichizry* « lecherie », v. *gast*; *lichezraff* « deliter » (être sensuel), v. *delicius*. — *Lign*, lignage; *a lingu ez lingu*, de lignée en lignée, Cb, v. *enguhen-taff*; *linag*, lignage, v. *gener*.

LIX, m. pus, Gr., l'A., v. *loup*; *lin*, Gon., gall. *llynoryn*, pustule, v.-irl. *dolinim*, couler, Z², 435; cf. br. moy. *lenn*, étang, grec *λίμνη*, etc.

LINTR, lisse, poli, luisant, Gr., *lintr*, luisant, *lintra*, reluire, en parlant des corps polis, unis, Gon., *lintra* Gr., *lintri*, *Barz. Br.* 50, coranique *terlentry* id., gall. *llithro*, glisser, cf. *llethr*, pente, *llathr*, poli, luisant, *lleth*, *llyth*, aplati, flasque, mou, cf. lat. *lentus*, allem. *gelind*?

Lyon, couleur, m. : *sae a daou* —, Cb, *dou* — Cc; *lion*, Cb, v. *gnisquadr*; *lieu*, v. *men*; *lyeu*, v. *rosec*.

Liqueur, g. id., Cb, v. *scuyllaff*, auj. id., du fr.

Linfritz (lait) doux, Cms, v. *beurag*.

Lyzer, B 154* ne veut pas dire « missive », mais « Écriture sainte »; cf. J 205; *e lizer* semble signifier « sa religion, ses devoirs (religieux) », P 269, voir *griz*. — **Loc**, cellule, monastère, lieu consacré, dans *Locmellec*, 1455, *Chrestom.*, 217, v.-br. *loc*, 145, mod. *lôk*, *lôg*, *lôc'h*, f. loge, petite hutte, petite cellule, Gon., du l. *locus*; **LÔGEL**, f. pl. *-llou*, logette, Gon., pet. Trég., *lôgël*, *logol*, petite parcelle de terre, gall. *llogell*, f. cabinet, tiroir, v. gall. *locell*, gl. *ferculum*, corniq. *logell*, *logol*, boîte, coffre, du l. *locellus*.

Loch, étang, marais, Cartul. de Quimper, xiv^e siècle, *Chrestom.*, 217, v.-br. *luh*, 147, mod. *loc'h*, Pel., gall. *llwch*, corniq. *lo*; voir *clögoren*.

Locman. D. Le Pelletier dit, s. v. *loman*, qu'il a lu *loumman*, pilote, dans un dictionnaire de 1632, imprimé à Morlaix. Ce dictionnaire doit être le *Nomenclator*, qui porte, en effet, *loūman*, pilote, p. 149. Cf. *Rev. celt.*, XI, 354.

Loezn, bête, Cc, v. *troat*; pl. *loeznet*, Cb, v. *tropell*, *lozënet*, Cb, Cc, v. *lazz*; **loeznedus**, abondant en bêtes, Cc, v. *aneual* (*pinuizic a loeznet*, Cb).

Lofr (pourceau) ladre, Nom. 34, pl. *an lofryen*, les lépreux, 128; *laour*, 1 syll., lèpre, *Traj. Moyses*, 208, *laournes*, 2 syll., id., 281, *lofrnez*, Nom. 263.

Log, il loge, Cb, v. *herberchyaff*; *logeycc*, logis, v. *castell*, *logeis* D 178; *logeis*, logement, Nom. 130, *logeris*, *Voy. mist.*, 41.

Logotaer, synonyme de *razunell* (souricière), Cb.

(*Lom*). *Loum*, goutte (de pluie), Nom. 221.

LORC'H, flatterie, cajolerie, Gr., Pel., en pet. Trég. id., et vanité, luxe; *lorc'hañ*, flatter; van. *lorh*, épouvante, effroi, l'A., Gr., Pel. Ces deux sens peuvent provenir de l'idée de frapper; cf. *lorc'hennou* « les bras d'une charrette », Pel., cornique *lorch*, bâton, irl. *lorg*?

Lotrucc, autruche, C, *lotruçz*, pl. *ed*, id., *stomocq lotruçzecq*, estomac d'autruche, Gr. Le *Nomencl.* donne *autruig*, p. 41, sans agglutination de l'article français; cf. pl. *autruchet*, *Intr.* 4. Autres exemples de ce phénomène : *limaich* et *imaich*, image, Gr.; *lus-*

sierr, huissier, l'A., *hucher*, Gr. (en rouchi *lussier*); *lestel*, dévidoir, Nom. 169, moy.-br. *estell*; *an losseau*, l'ossec, l. *sentina*, Nom. 151, *al loz'éau*, ossec, sentine, Gr., *al loséô*, m., Gon., *al louséo* du Rusquec; pet. Trég. *lañs*, anse (d'un seau, etc.). Dans *lenet*, les quatre-temps, à Morlaix, ailleurs *enet*, Pel., l' provient, je suppose, de l'expression *ar zul ened*, le mardi-gras. Je ne sais comment expliquer *lais-lusen*, le premier lait que donne la vache, Pel., *léaz-lusén*, Gon., en regard de *læz vsen* « lait caillé, lait premier », l. *colostrum*, lac novum, Nom. 65, *léaz uzén* du Rusquec, ni *losqualen*, *losqual*, chardon, *diloscalein* « eschardonner », Chal. ms, à côté de *hoscalen*, etc. *ibid.*

(*Louazr*, auge), *laouer an toas*, l. *pistrinum*, Cb; *laouezr en toas*, Cc.

(*Louenan*). *Laouennanicq*, roitelet, Nom. 41.

(*Louff*). *Louferich*, *diloufericq*, petit chien de demoiselle, Nom. 31, cf. Troude, *Dict. bret.-fr.*; *fos da teurell ann louy diguez* « fosse pour mettre ordure », Cb.

LOUNEZ, *lonnec'h*, rognon, *loënnem*, longe, Gr., *léhéncém*, l'A., *lonec'h*, *lounec'h*, *lonez*, f., *lunac'h*, m., rein, Gon., pl. pet. Trég. *loëmezi*; cf. corniq. *lonath*, dérivé du v.-fr. *logne* = *longe* (angl. *loin*).

Lourd, vilain, (rustre), adj., Cb, v. *labourer*, du fr. *lourd*.

Lousder, ordure, Cb; v. *nettat*, non pureté, v. *puraff*, immondicité, v. *soillaff*; *lousdet*, saleté, D 28; *un louçc* « taison », Nom. 33.

Luchedaff, resplendir, Cc, v. *gueleuiff*; *luchedenn*, éclair, C, pl. *luhet*, Cb, v. *curun*; *luffet*, N 877; *luet*, *luchet*, Nom. 222; pet. Trég. *luheden*, pl. *luhet*, *luhedeno*, éclair, et aussi juron; van. *luhédeenn*, pl. *luhétt*, charbon dans le froment, *luhédtétt*, (blé) charbonné, l'A., de **luc-*; *luguerni*, luire, Cb, v. *sclærhat*; -y, Cc, v. *sterenn*; *luguernn*, il brille, Cb, v. *ezn*; **luguernus**, brillant, v. *brandon*, de **luc-* = lat. *lucere*; voir *clogoren* et *lufr*.

Le doublet *luhet* — *luffet*, qui rappelle all. *lachen*, rire = angl. *laugh* (pron. *läf*), existe encore aujourd'hui : léon. *luc'hedenn*, éclair, à Lanrodec *luc'hédenn*, à Laniscat *luc'hadenn*; cf. moy.-br. *paluhat*, préparer le chanvre, léon. *paluc'hat*, Lanr. *palevat*, Lanisc., Trévéeec, etc. *palivat*; moy.-br. *uhel*, haut, et *ufvel*, J 175 b, tréc. *uc'hel*, Lanisc. *uvel*, van. *ihuel*, *Rev. celt.*, III, 235.

Inversement, *c'h* vient de *f* dans *aīnac'h* à Lannebert, *aīnaf* à Trévéeec, orvet, moy.-br. *anaff*, *Rev. celt.*, V, 218; *colch* et *colo*, paille, Nom. 57, moy.-br. (*guenn*)*goloff*. Les deux sons se montrent simultanément, *h* + *v* dans *Gulchuenn*, Cartul. de Quimperlé,

de *Vulvinnus*, *Chrestom.*, 210, d'où *Goufenn*, *Cms* et *Goulcheun*, *Cc*, saint *Goulven* (= *Goulven*, *Goulc'hen*, *Goulyen*, *Golvin*, *Gr.*), et *v + h* dans moy.-br. *guispher*, *guispher*, écoreuil, d'où moy.-br. *guicher*, mod. *gwiç'her* et van. *guiver* = l. *viverra*.

L'affinité de *f* et *c'h* se manifeste aussi par des rimes comme celles de *lech* avec la première syllabe de *cleuas*, B 131, 7; *knech* avec *neu(ez)*, 300, 2; *deseu* et *eu* avec *dih(uy)*, à vous, pour *dech-uy*, 201, *bref* et *cref* avec *dih(uz)*, lisez *dihuy*, 217, aujourd'hui *d'ec'h-oui*, cf. *dech*, J 126 b, *deoch huy*, N 732; les rimes de *ef* et *eu* = *ev* sont légitimes, cf. *cref* — *teu* — *neu(ez)*, B 220. *Joseph* rime en *ec'h*, *Jac.* 118, *Mo.* 226; *coff* en *oc'h*, *Ricou* 130, etc.

M. Rhys sépare de *lucere* le gall. *lluched*, éclairs, etc., qu'il rattache à *lluchio*, lancer (*The Hibbert Lectures*, 1886, p. 59).

Luduec, foyer, l. *focus*, *Cb*, v. *tan*.

LUFER, éclat, splendeur, brillant, *Gr.*, m. *Gon.*, gall. *lleufer*, m., v. gall. *louber*; composé comme l. *luci-fer*, mais avec une première racine *leu*, d'où *guleuif*, briller, etc., qui ne peut être la même que celle de *lucere*; voir *luchedaff*. M. Rhys a rapproché *leu* des noms mythiques, gall. *Lleu*, *Llew*, irl. *Lug*, gaul. *Lugu-* (*Hibbert Lect.*, 408, 409, 429).

LUSQU'. *Ema ar lusqu'* «il est prest à partir», *Chal. ms*, s. v. *prest*, *point*, *piéd*; *lusque*, m., tendance, l'A., *Suppl.*; tentative; *lussque*, répétition, essai, impulsion, l'A.; *reit lusq d'hou caloneu trema en nean* = sursum corda, *Officieu*, 61, *reit lusq d'hur halon*. . . *trema en Nean*, élever notre cœur vers le ciel, *Voy. mist.* 10 = *lusquein hun incaneu trema en nean*, 81, cf. *Imitation*, 3; *lusquein*, tenter, répéter, essayer, tâcher; *lussquein*, s'efforcer, commencer (à se mettre à l'œuvre); *lussquemant*, m., pl. *eu*, effort, impulsion, l'A. (cf. s. v. *habitude*); *lusquein*, commencer sans finir, *lusquet ouen'en heent*, je m'étois mis en chemin, *Chal.*, *Dict. br.-fr.* Le pluriel du premier de ces mots vannetais est *lusqueu*, aspirations pieuses, oraisons jaculatoires, *Pedenneu aveit santesein en deuch*, Vannes, 1869, p. 106; il est identique au vieux-breton *uscou*, gl. *oscilla*.

Lustr (lustre) : a *my* *lustr*, plus *uisant*, *Cb*, v. *nobl*; du fr.

(A suivre.)

THE LIBRARY OF THE
JUN 4 - 1937
UNIVERSITY OF ILLINOIS

É. ERNAULT.

MÉMOIRES

DE LA

SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE

DE PARIS



TOME SEPTIÈME

4^e FASCICULE



PARIS

ÉMILE BOUILLON, LIBRAIRE-ÉDITEUR

67, RUE RICHELIEU, 67

1892

TABLE DES MATIÈRES

DU QUATRIÈME FASCICULE

	Pages.
F. Geo. MÖHL. Observations sur l'histoire des langues sibériennes.	389
Michel BRÉAL. Anciens mots germaniques d'origine latine.	435
Michel BRÉAL. Notes étymologiques. 1. <i>Atavus</i> . 2. <i>Avidus</i> . 3. <i>Laridum</i> « le lard ». 4. Ἐορτή-Ῥορτιά. 5. Δμός. 6. L'adverbe ombrien <i>sevom</i> , osque <i>sivom</i> . 7. Vha. <i>sálida</i> , anglo-sx. <i>sælfða</i> « salut, bonheur ».	447
E. R. WHARTON. Quelques <i>a</i> latins.	451
Maurice GRAMMONT. Le patois de la Franche-Montagne, et en particulier de Damprichard (Franche-Comté).	461
E. ERNAULT. Glossaire moyen-breton (lettres <i>M. N. O.</i>).	478
INDEX et TABLE du tome septième.	503

A ce fascicule sont joints : le titre du tome septième des Mémoires et la Liste des membres de la Société de Linguistique de Paris au 20 janvier 1892.

EN VENTE A LA MÊME LIBRAIRIE

LES NOMS GAULOIS CHEZ CÉSAR ET HIRTIUS

DE BELLO GALLICO

1^{re} SÉRIE: Les composés dont *Rix* est le dernier terme

Par H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE

Un volume in-18 jésus. Prix. 4 fr.

ÉTUDE SUR LES PRINCIPAUX ADVERBES

AFFIRMATION, NÉGATION, MANIÈRE

Par J. BASTIN

Un volume in-8. Prix. 3 fr.

LE STYLE DE LA LYRIQUE COURTOISE EN FRANCE

AUX XII^e ET XIII^e SIÈCLES

Par H. BINET

Un volume in-8. Prix. 3 fr. 50

LE DIALECTE FLAMAND DE FRANCE

Étude phonétique et morphologique de ce dialecte tel qu'il est parlé spécialement à Bailleul et ses environs (Nord)

Par D. CARNEL

Un volume in-8 accompagné d'une carte. Prix. 2 fr. 50

MÉMOIRES

DE LA

SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE

MÉMOIRES

DE LA

SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE

DE PARIS



TOME SEPTIÈME



PARIS

ÉMILE BOUILLON, LIBRAIRE-ÉDITEUR

67, RUE RICHELIEU, 67

1892

LISTE DES MEMBRES

DE

LA SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE DE PARIS

AU 20 JANVIER 1892

LISTE DES MEMBRES PERPÉTUELS.

M. ASCOLI, MEMBRE DONATEUR.

MM. BAUDOUIN DE COURTENAY.	MM. LEGER.
BERGER (Philippe).	MELON.
BIBESCO (le prince).	MENAGIOS (de).
BONNARDOT.	MEYER (Paul).
BRÉAL (Michel).	OLTRAMARE.
Le <i>British Museum</i> .	PARIS (Gaston).
MM. COUSIN.	PARENTIER (le général).
DELAIRE.	PEÑAFIEL.
DERENBOURG (Hartwig).	PLOIX.
DURAND-GRÉVILLE.	RHYS.
ERNAULT.	ROLLAND.
FLEURY.	ROSAPELLY.
GONNET.	SAYCE.
GUMET.	SCHLUMBERGER.
HAYERFIELD.	SÉBILLOT.
HAVET (Louis).	STORM.
HÉRIOT (l'abbé).	SUDRE.
JACKSON.	TEGNER.
JORET.	VOGÜÉ (le marquis de).
KIRSTE.	WHARTON.
LABORDE (le marquis de).	WILBOIS.
LARAY.	WIMMER.

LISTE GÉNÉRALE.

MM.

- ABBADIE (Antoine-Thomson d'), membre de l'Institut (Académie des sciences, section de géographie et navigation), 120, rue du Bac, Paris. — Membre de la Société depuis l'origine et son premier président.
- ABEILLE (L'abbé Lucien), Iglesia San Nicolas de Bari, calle Artes, Buenos-Aires (République Argentine). — Élu membre de la Société le 23 mai 1891.
- ADAM (Lucien), président de Chambre à la Cour d'appel, Rennes (Ille-et-Vilaine). — Élu membre de la Société le 7 février 1885.
- ANIART (Jules), professeur de rhétorique au lycée, Saint-Pierre (Martinique). — Élu membre de la Société le 7 mars 1885.
- ARBOIS DE JUBAINVILLE (Marie-Henry d'), membre de l'Institut (Académie des

inscriptions et belles-lettres), professeur de langues et littératures celtiques au Collège de France, directeur de la *Revue celtique*, 84, boulevard Montparnasse, Paris.— Membre de la Société en 1867 ; vice-président en 1881 et 1882 ; président en 1883.

ASCOLI (Graziadio I.), correspondant de l'Institut de France (Académie des inscriptions et belles-lettres), professeur à l'Institut royal, Milan (Italie).

— Élu membre de la Société le 22 juillet 1876 ; membre perpétuel.

AUDOUIN, maître de conférences à la Faculté des lettres, Aix (Bouches-du-Rhône). — Élu membre de la Société le 23 février 1889.

AYMONIER (Le commandant Étienne-François), directeur de l'École Coloniale, 38, rue du Général Foy, Paris. — Élu membre de la Société le 4 février 1882 ; vice-président en 1892.

BADAREŪ (Le Prof. Alexandre), ancien élève de l'École des hautes études, 36, strada Pecurari, Jassy (Roumanie). — Élu membre de la Société le 26 avril 1884.

10 BAILLY (Anatole), correspondant de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), professeur honoraire de l'Université, Orléans (Loiret). — Admis dans la Société en 1868.

BAIZE (Louis), professeur au lycée Charlemagne, 20, rue des Écoles, Paris. — Élu membre de la Société le 22 janvier 1881 ; bibliothécaire de 1882 à 1888.

BARBIER DE MEYNARD, membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), professeur au Collège de France et à l'École spéciale des langues orientales vivantes, 18, boulevard de Magenta, Paris. — Membre de la Société depuis le 2 février 1884.

BARON (Charles), maître de conférences à la Faculté des lettres, Clermont-Ferrand (Puy-de-Dôme). — Élu membre de la Société le 22 janvier 1887.

BARTH (Auguste), 6, rue du Vieux-Colombier, Paris. — Élu membre de la Société le 10 mars 1873.

BARTHÉLEMY (Adrien), drogman-chancelier du Consulat général de France, Alep (Syrie). — Élu membre de la Société le 16 février 1884.

BASSET (René), professeur de langue et de littérature arabes à l'École supérieure des Lettres, Agha 49, rue Michelet, Alger-Mustapha (Algérie). — Élu membre de la Société le 2 juin 1888.

BAUDAT (Emile), professeur à l'Université, Lausanne (Suisse). — Élu membre de la Société le 5 janvier 1878 ; bibliothécaire en 1879.

BAUDOIN DE COURTENAY (J.), professeur de grammaire comparée des langues slaves à l'Université, Dorpat (Russie). — Élu membre de la Société le 3 décembre 1881 ; membre perpétuel.

BAUER (Alfred), 17, rue Tournefort, Paris. — Élu membre de la Société le 9 janvier 1875.

20. BAUNACK (Docteur Jean), 32, Hospitalstrasse, Leipzig (Saxe). — Élu membre de la Société le 26 juin 1880.

BELJAME (Alexandre), maître de conférences de langue et littérature anglaises à la Faculté des lettres, 29, rue de Condé, Paris. — Membre de la Société en 1867.

BENLOEW (Louis), 48, rue Copernic, Paris. — Admis dans la Société en 1868.

BERGER (Philippe), sous-bibliothécaire de l'Institut, chargé du cours d'hébreu à la Faculté de théologie protestante, 1, rue de Seine, Paris. — Élu membre de la Société le 1^{er} juin 1872 ; trésorier depuis le 11 avril 1874 jusqu'au 31 décembre 1891 ; vice-président en 1890 et 1891 ; président en 1892 ; membre perpétuel.

- BAISSAC (Maurice), professeur au collège, Port-Louis (île Maurice). — Élu membre de la Société le 20 juin 1891.
- BEZSONOV (Pierre), professeur à l'Université, Kharkov (Russie). — Élu membre de la Société le 23 novembre 1878.
- BIANU (Jean), bibliothécaire de l'Académie roumaine, Bucarest (Roumanie). — Élu membre de la Société le 3 mars 1883.
- BIBESCO (Le prince Alexandre), 69, rue de Courcelles, Paris. — Élu membre de la Société le 6 juin 1874 ; membre perpétuel.
- BIBLIOTHÈQUE DE L'ÉCOLE FRANÇAISE D'ARCHÉOLOGIE DE ROME. Palais Farnèse, à Rome. — Admise comme membre de la Société le 25 mai 1889.
- BIBLIOTHÈQUE UNIVERSITAIRE DE CLERMONT-FERRAND. — Admise comme membre de la Société le 11 juin 1887.
30. BIBLIOTHÈQUE UNIVERSITAIRE DE TOULOUSE. — Admise comme membre de la Société le 2 mai 1885.
- BIJVANCK (W. G. C.), docteur ès lettres, 37^a Laarderweg, Hilversum, près Amsterdam (Pays-Bas). — Élu membre de la Société le 28 décembre 1889.
- BLANC (Alphonse), professeur au collège, Narbonne (Aude). — Élu membre de la Société le 20 février 1875.
- BOISSIER (*Marie-Louis-Antoine-Gaston*), membre de l'Académie française et de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, professeur de littérature latine au Collège de France, directeur d'études à l'École pratique des hautes études, maître de conférences à l'École normale supérieure, 8, rue de Tournon, Paris. — Membre de la Société depuis le 8 mai 1869.
- BONNARDOT (François), archiviste paléographe, sous-inspecteur du service des travaux historiques de la ville de Paris, 3, impasse Camus (72, rue des Plantes), Paris. — Admis dans la Société en 1868 ; vice-président de 1887 à 1889 ; président en 1890 ; membre perpétuel.
- BOREL (Frédéric), 22, rue de l'Arcade, Paris. — Élu membre de la Société le 3 mars 1883.
- BOSSERT (A.), inspecteur d'Académie, 51, rue d'Assas, Paris. — Élu membre de la Société le 2 décembre 1882.
- BOUCHERIE (Adhémar), chef de bataillon en retraite, Angoulême (Charente). — Élu membre de la Société le 12 mai 1883.
- BOVIER-LAPIERRE, ancien professeur de l'Université, 8, rue Garancière, Paris. — Présenté pour être membre de la Société le 9 juin 1871 ; bibliothécaire du 25 mai 1878 au 1^{er} janvier 1879.
- BOYER (Paul), professeur de langue russe à l'École spéciale des langues orientales vivantes, 86, rue de l'Université, Paris. — Élu membre de la Société le 8 décembre 1888 ; trésorier en 1892.
40. BRÉAL (Auguste), élève de l'École spéciale des langues orientales et de l'École pratique des hautes études, 15, rue Soufflot, Paris. — Élu membre de la Société le 5 décembre 1891.
- BRÉAL (*Michel-Jules-Alfred*), membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), inspecteur général de l'enseignement supérieur, professeur de grammaire comparée au Collège de France, directeur d'études à l'École pratique des hautes études, 15, rue Soufflot, Paris. — Membre de la Société en 1867 ; secrétaire depuis 1868 ; membre perpétuel.
- BRIEUSSEL, professeur au lycée, Talence (Gironde). — Élu membre de la Société le 28 février 1886.
- BRITISH MUSEUM. — Admis comme membre de la Société le 22 novembre

1890 ; membre perpétuel. Adresser à M. Borrani, 9, rue des Saints-Pères, Paris.

BUGGE (Sophus), professeur à l'Université, Christiania (Norvège). — Élu membre de la Société le 5 janvier 1878.

CALOIANO (Michel B. C.), docteur ès lettres, professeur au lycée, Craiova (Roumanie). — Élu membre de la Société le 8 mars 1879.

CARNEL (L'abbé), aumônier de l'Hôpital militaire, Lille (Nord). — Élu membre de la Société le 5 décembre 1891.

CARRIÈRE (Auguste), maître de conférences de langues hébraïque, chaldaique et syriaque à l'École pratique des hautes études, professeur de langue arménienne à l'École spéciale des langues orientales vivantes, 35, rue de Lille, Paris. — Élu membre de la Société le 10 février 1873 ; vice-président en 1875 et 1876.

CHABANEAU (Camille), chargé du cours de langues romanes à la Faculté des lettres, Montpellier (Hérault). — Élu membre de la Société le 21 novembre 1868.

CHARENCEY (*Charles-Félix-Hyacinthe GOUJER*, comte DE), membre du Conseil général de l'Orne, 24, rue de la Chaise, Paris. — Membre de la Société depuis l'origine et son premier secrétaire ; bibliothécaire de 1868 à 1873 ; vice-président en 1874, 1883 et 1884 ; président en 1885.

50. CHENEVIÈRE (Adolphe), docteur ès lettres, Campuget, par Montuel (Gard). — Élu membre de la Société le 20 janvier 1883.

COMTE (Charles), professeur de rhétorique au lycée, Versailles (Seine-et-Oise). — Élu membre de la Société le 4 février 1882.

CORNU (Jules), professeur à l'Université, 9, Salmovská ulice, Prague (Bohême). — Élu membre de la Société le 19 juillet 1873.

COUBRONNE (Louis), professeur au lycée, Nantes (Loire-Inférieure). — Élu membre de la Société le 25 janvier 1879.

COUSIN (Georges), maître de conférences à la Faculté des lettres, 59, boulevard Stanislas, Nancy (Meurthe-et-Moselle). — Élu membre de la Société le 8 février 1890.

CUNY (Albert), 60, rue du Port, Lille (Nord). — Élu membre de la Société le 9 mai 1891.

DARMESTER (James), professeur de langues et littératures de la Perse au Collège de France, directeur adjoint pour la langue zende à l'École pratique des hautes études, 9, rue Bara, Paris. — Élu membre de la Société le 20 décembre 1873 ; vice-président en 1884, 1885 et 1886 ; président en 1887.

DAVID (René), ingénieur, 60, rue des Écoles, Paris. — Élu membre de la Société le 18 février 1882.

DELAIRE (Alexis), 238, boulevard Saint-Germain, Paris. — Élu membre de la Société le 18 novembre 1876 ; membre perpétuel.

DELAPLANE (A.), chef de bureau au Ministère des travaux publics, 244, boulevard Saint-Germain, Paris. — Admis dans la Société en 1868.

60. DELONDRE (Gustave), 22, place des Palmiers, Hyères (Var). — Membre de la Société en 1867.

DERENBOURG (Hartwig), professeur d'arabe littéral à l'École spéciale des langues orientales vivantes, maître de conférences de langue arabe et directeur adjoint pour les religions de l'Arabie à l'École pratique des hautes études, professeur honoraire du Séminaire israélite, 56, rue de

la Victoire, Paris. — Membre de la Société depuis 1866 ; secrétaire adjoint de 1866 à 1868 ; membre perpétuel.

DERENBOURG (Joseph), membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), directeur pour l'hébreu rabbinique à l'École pratique des hautes études, 27, rue de Dunkerque, Paris. — Membre de la Société depuis le 22 juillet 1871.

DES MICHELS (Abel), professeur de langue annamite à l'École spéciale des langues orientales vivantes, 36, rue de l'Ermitage, Versailles (Seine-et-Oise.) — Admis dans la Société en 1868.

DIANO (Jean N.), licencié ès lettres, élève de l'École des hautes études, 18, rue de la Sorbonne, Paris. — Élu membre de la Société le 7 février 1891.

DIÉULAFOY (*Auguste-Marcel*), 2, impasse Conti, Paris. — Élu membre de la Société le 28 décembre 1884.

DONNER (O.), professeur de sanscrit et grammaire comparée à l'Université, Helsingfors (Finlande). — Élu membre de la Société le 19 juin 1869.

DOSSON (S.), professeur à la Faculté des lettres, Clermont-Ferrand (Puy-de-Dôme). — Élu membre de la Société le 14 mai 1887.

DOTTIN (Georges), maître de conférences à la Faculté des lettres, 20, boulevard Carnot, Dijon (Côte-d'Or). — Élu membre de la Société le 6 décembre 1884 ; bibliothécaire de 1888 à 1891.

DURAND-GRÉVILLE (*Émile-Alix*), 68, rue Blanche, Paris. — Élu membre de la Société le 1^{er} avril 1882 ; membre perpétuel.

70. DUTENS (Alfred), 50, rue François I^{er}, Paris. — Élu membre de la Société le 19 juillet 1879.

DUTILLEUL (Jean-Baptiste), 18, rue Servandoni, Paris. — Élu membre de la Société le 26 janvier 1889.

DUVAL (*Paul-Rubens*), membre de la Société asiatique et de la Société des études juives, 11, rue de Sontay, Paris. — Élu membre de la Société le 18 février 1882 ; vice-président en 1885 ; président en 1886.

DUVAU (Louis), maître de conférences de grammaire comparée à l'École pratique des hautes études, l'un des directeurs de la *Revue de Philologie de Littérature et d'Histoire anciennes*, 166, boulevard Montparnasse, Paris. — Élu membre de la Société le 6 décembre 1884 ; administrateur en 1892.

ÉDON, professeur au lycée Henri IV, 21, rue de Vaugirard, Paris. — Élu membre de la Société le 29 mai 1880.

ELLIOTT (Richard-T.), professeur à Trinity college, Melbourne (Australie). — Élu membre de la Société le 24 novembre 1888.

ERNAULT (*Émile-Jean-Marie*), professeur à la Faculté des lettres, 2, rue Saint-Maixent, Poitiers (Vienne). — Élu membre de la Société le 18 décembre 1875 ; administrateur de 1882 au 24 mai 1884 ; membre perpétuel.

ESTLANDER (Karl-G.), professeur à l'Université, Helsingfors (Finlande). — Membre de la Société en 1867.

ÉTIENNE (E.), professeur au lycée, chargé de cours à la Faculté des lettres de Nancy, 51, faubourg Saint-Sébastien, Maxeville, par Nancy (Meurthe-et-Moselle). — Élu membre de la Société le 6 décembre 1890.

FÉCAMP (Albert), bibliothécaire de la Bibliothèque universitaire, 15, rue du Manège, Montpellier (Hérault). — Élu membre de la Société le 13 janvier 1877.

80. FLEURY (Jean), lecteur à l'Université impériale, 33, rue des Officiers, Saint-

Petersbourg (Russie).— Élu membre de la Société le 21 décembre 1878 ; membre perpétuel.

GAIDOZ (Henri), directeur pour les langues et littératures celtiques à l'École pratique des hautes études, professeur à l'École des sciences politiques, l'un des directeurs de la revue *Mélusine*, 22, rue Servandoni, Paris. — Membre de la Société en 1867 ; administrateur de 1870-1871 au 27 janvier 1877 ; vice-président en 1879 et 1880 ; président en 1881.

GASC-DESFOSSÉS (Alfred), professeur au lycée, Alençon (Orne). — Élu membre de la Société le 9 mars 1889.

GILLIÉRON (Jules), maître de conférences de langues romanes à l'École pratique des hautes études, l'un des directeurs de la *Revue des Patois gallo-romans*, 2, place de la République, Levallois-Perret (Seine). — Élu membre de la Société le 28 avril 1877.

GODEFROY (Frédéric), 20, rue de l'Abbé-Grégoire, Paris. — Élu membre de la Société le 24 mai 1879.

GONNET (L'abbé), maison Sainte-Catherine, Écully (Rhône). — Élu membre de la Société le 12 juin 1875 ; membre perpétuel.

GRAFFIN (L'abbé R.), professeur à l'Institut catholique, 47, rue d'Assas, Paris. — Élu membre de la Société le 8 mars 1890.

GRAMMONT (Maurice), 18, rue Basse, Montbéliard (Doubs). — Élu membre de la Société le 14 décembre 1889.

GRANDGENT (Charles), professeur à l'Université de Harvard, Cambridge (Massachusetts, États-Unis d'Amérique). — Élu membre de la Société le 29 mai 1886.

GRANGES (Ch. M. DES), agrégé des lettres, professeur au Collège Stanislas, 9, chaussée de la Muette, Paris. — Élu membre de la Société le 22 novembre 1890.

90. GRASSERIE (Raoul de la), juge au Tribunal, 4, rue de Bourbon, Rennes (Ille-et-Villaine). — Élu membre de la Société le 14 mai 1887.

GRÉARD (O.), membre de l'Académie française et de l'Académie des sciences morales et politiques, vice-recteur de l'Académie de Paris, à la Sorbonne. — Membre de la Société depuis le 14 décembre 1889.

GUIMET (Émile), place de la Miséricorde, Lyon (Rhône), et au Musée Guimet, avenue d'Iéna, Paris. — Élu membre de la Société le 22 janvier 1881 ; membre perpétuel.

GUSTAFSSON (Docteur Fridolf-Vladimir), professeur de littérature latine à l'Université, 1, Andreeg, Helsingfors (Finlande). — Élu membre de la Société le 16 mai 1885.

HALÉVY (Joseph), maître de conférences de langues éthiopienne et himyarite et de langues touraniennes à l'École pratique des hautes études, 26, rue Aumaire, Paris.— Élu membre de la Société le 13 janvier 1872 ; vice-président en 1886 et 1887 ; président en 1888.

HARLEZ (C. DE), professeur à l'Université, Louvain (Belgique). — Élu membre de la Société le 18 novembre 1876.

HASDEŪ (Bogdan-Petriceicū), membre de l'Académie roumaine, de la Société littéraire serbe, etc., professeur de philologie comparée à l'Université de Bucarest, directeur général des Archives royales, membre du Conseil supérieur de l'instruction publique, directeur de la revue *Columna lui Traianŭ*, rue Mihaïlovodă, Bucarest (Roumanie). — Élu membre de la Société le 4 février 1882.

- HATZFELD (Adolphe), professeur au lycée Louis-le-Grand, ancien professeur à la Faculté des lettres de Grenoble, 7, rue de l'Odéon, Paris.— Élu membre de la Société le 1^{er} février 1873.
- HAAUVION, 40, rue des Écoles, Paris. — Élu membre de la Société le 20 novembre 1886.
- HAAVERFIELD (F.), professeur à Lancing College, Shoreham (Sussex, Grande-Bretagne). — Élu membre de la Société le 18 novembre 1882; membre perpétuel.
100. HAAVET (*Pierre-Antoine-Louis*), professeur de philologie latine au Collège de France, professeur de philologie latine à la Faculté des lettres, 5, avenue de l'Opéra, Paris. — Élu membre de la Société le 20 novembre 1869; secrétaire adjoint de 1870 à 1882; membre perpétuel.
- HAAENRY (Victor), professeur de sanscrit et de grammaire comparée à la Faculté des lettres, 105, rue Notre-Dame-des-Champs, Paris. — Élu membre de la Société le 22 janvier 1881.
- HAAÉRIOT (L'abbé *Étienne-Eugène-Louis*), professeur au grand séminaire, Écouchi (Orne). — Élu membre de la Société le 19 novembre 1887; membre perpétuel.
- HAAINGRE, chanoine de la cathédrale, Saint-Dié (Vosges). — Élu membre de la Société le 23 novembre 1878.
- HAAOVELACQUE (Abel), professeur à l'École d'anthropologie, 38, rue de Luxembourg, Paris.— Élu membre de la Société le 4 décembre 1869.
- HAAIMBERT, receveur de l'enregistrement, Piousat (Puy-de-Dôme).— Élu membre de la Société le 14 décembre 1889.
- HAAJACKSON (James), archiviste-bibliothécaire de la Société de Géographie, 15, avenue d'Antin, Paris. — Élu membre de la Société le 22 juin 1879; membre perpétuel.
- HAAJEDLIČKA (Jaromir), membre du séminaire de philologie slave à l'Université de Prague, 29, Tylovo náměstí, Královské Vinohrady (Bohême). — Élu membre de la Société le 19 décembre 1891.
- HAAJOB (Léon), professeur au lycée, 2, rue de la Hache, Nancy (Meurthe-et-Moselle). — Élu membre de la Société le 21 novembre 1885.
- HAAJORET (Charles), professeur à la Faculté des lettres, 5, rue Saint-Michel, Aix (Bouches-du-Rhône).— Élu membre de la Société le 10 janvier 1874; membre perpétuel.
110. HAAKERN, professeur de sanscrit à l'Université, 41, Noordeinde, Leyde (Pays-Bas).— Élu membre de la Société le 15 mars 1873.
- HAAKIRSTE (Docteur *Ferdinand-Otto-Jean*), VIII, Fuhrmannsgasse, 1 A, Vienne (Autriche). — Élu membre de la Société le 7 janvier 1872; membre perpétuel.
- HAAKLEFSTAD-SILLONVILLE, professeur à l'École des hautes études commerciales, 63, boulevard Péreire, Paris. — Élu membre de la Société le 20 décembre 1884.
- HAALABORDE (Le marquis Joseph DE), archiviste aux Archives nationales, 8, rue d'Anjou, Paris. — Élu membre de la Société le 29 décembre 1873; membre perpétuel.

- LACOUPERIE (Docteur Albert TERRIEN DE), ancien professeur de philologie indo-chinoise à l'University College, directeur du *Babylonien and Oriental Record*, 54, Bishop's Terrace, Walham Green, S. W., Londres. — Élu membre de la Société le 9 février 1889.
- LAMBERT (Charles), professeur au Lycée, 70, rue Chaussade, Le Puy (Haute-Loire). — Élu membre de la Société le 3 mai 1890.
- LARAY (Henri), capitaine d'infanterie de marine, 66, avenue Pèreire, Asnières (Seine). — Élu membre de la Société le 31 mai 1890 ; membre perpétuel.
- LAURENT, professeur au Collège Stanislas, 9, rue du Mont-Parnasse, Paris. — Élu membre de la Société le 14 avril 1883.
- LECOCQ (Gustave), 7, rue du Nouveau-Siècle, Lille (Nord).—Élu membre de la Société le 3 mai 1890.
- LEGER (Louis-Paul), professeur de langues et littératures slaves au Collège de France, professeur à l'École spéciale des langues orientales vivantes, à l'École de guerre et à l'École libre des Sciences politiques, 157, boulevard Saint-Germain, Paris. — Membre de la Société depuis l'origine. administrateur vice-président de 1866 à 1869, en 1880 et en 1881 ; président en 1882 ; membre perpétuel.
120. LEJAY (L'abbé Paul), 74, rue de Vaugirard, Paris. — Élu membre de la Société le 17 mai 1890.
- LÉVI (Sylvain), maître de conférences de langue sanscrite à l'École pratique des hautes études, chargé de cours à la Faculté des lettres, 3, place Saint-Michel, Paris. — Élu membre de la Société le 10 janvier 1885 ; vice-président en 1891 et 1892.
- LIÉTARD (Le docteur), Plombières (Vosges). — Membre de la Société en 1867.
- LOEB (Isidore), professeur au Séminaire israélite, professeur libre à la Faculté des lettres, 91, rue des Marais, Paris. — Élu membre de la Société le 19 décembre 1885.
- LOTH (Joseph), doyen de la Faculté des lettres, Rennes (Ille-et-Vilaine). — Élu membre de la Société le 25 mai 1878.
- LUCHAIRE (A.), maître de conférences à la Faculté des lettres, 61, rue Claude-Bernard, Paris.— Élu membre de la Société le 2 mars 1878.
- MALVOISIN (Édouard), professeur au lycée, 14, rue de Mulhouse, Saint-Quentin (Aisne). — Membre de la Société en 1867 ; bibliothécaire du 7 février 1880 à la fin de 1881.
- MASPERO (*Camille-Charles-Gaston*), membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), professeur de philologie et archéologie égyptiennes au Collège de France, directeur d'études pour la philologie et les antiquités égyptiennes à l'École pratique des hautes études, 24, avenue de l'Observatoire, Paris. — Membre de la Société en 1867 ; vice-président en 1877 et 1879 ; président en 1880.
- MASSIEU DE CLERVAL, 113, boulevard de la Reine, Versailles (Seine-et-Oise). — Membre de la Société en 1867.
- MATHEU, traducteur aux établissements Schneider, au Creuzot (Saône-et-Loire). — Élu membre de la Société le 8 mars 1890.
130. MAURY (*Louis-Ferdinand-Alfred*), membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), professeur d'histoire et morale au Collège de France, directeur d'études à l'École pratique des hautes études, ancien

directeur des Archives nationales, 12, rue de Condé, Paris. — Membre de la Société en 1868.

MEILLET (A.), maître de conférences de grammaire comparée, à l'École pratique des hautes études, 24, boulevard Saint-Michel, Paris. — Élu membre de la Société le 23 février 1889.

MÉLÈSE, professeur de l'Université, 30, rue de Vaugirard, Paris. — Élu membre de la Société le 8 mars 1889.

MELON (Paul), 24, place Malesherbes, Paris. — Élu membre de la Société le 19 novembre 1870; membre perpétuel.

MERWART (Docteur K.), professeur à l'Académie Marie-Thérèse et au collège du II^e arrondissement, II, Taborstrasse, 28, Vienne (Autriche). — Élu membre de la Société le 21 juin 1884.

METZGER (Moïse), rabbin, Belfort. — Élu membre de la Société le 9 mai 1874.

MEYER (Alphonse), professeur au lycée, 43, rue des Facultés, Bordeaux (Gironde). — Élu membre de la Société le 6 février 1875.

MEYER (*Marie-Paul-Hyacinthe*), membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), professeur de langues et littératures de l'Europe méridionale au Collège de France, directeur de l'École des Chartes, 26, rue de Boulainvilliers, Paris. — Membre de la Société en 1867; membre perpétuel.

MICHEL, professeur au lycée, Marseille (Bouches-du-Rhône). — Élu membre de la Société le 16 décembre 1876.

MICHEL (Charles), professeur à l'Université, 6, rue Guinard, Gand (Belgique). — Élu membre de la Société le 16 février 1878.

140. MICHELI (Horace), licencié ès lettres. — Élu membre de la Société le 28 décembre 1889.

MÖHL (*F.-George*), lecteur à l'Université, *Betlémské nám^ěsti*, 7 (I-351), Prague (Bohême). — Élu membre de la Société le 21 novembre 1885; administrateur en 1890 et 1891.

MONSEUR, professeur à l'Université libre, Bruxelles (Belgique). — Élu membre de la Société le 9 janvier 1885.

MONTAGUE, professeur à Amherst College, Amherst (Massachusetts, États-Unis d'Amérique). — Élu membre de la Société le 30 novembre 1889.

MORTEVEILLE (Stanislas), 15, rue Vineuse, Paris. — Élu membre de la Société le 11 janvier 1879.

MOWAT (Robert), chef d'escadrons d'artillerie en retraite, 10, rue des Feuillantines, Paris. — Membre de la Société depuis l'origine; président en 1878.

NOEL (Charles), professeur au lycée, Besançon (Doubs). — Élu membre de la Société le 10 janvier 1885.

NOMMÉS (*P.-H.*), 68, rue Saint-André-des-Arts, Paris. — Membre de la Société en 1867.

OLTRAMARE (Paul), professeur au gymnase, 12, rue Bonivard, Genève (Suisse). — Élu membre de la Société le 27 mai 1876; membre perpétuel.

OPPERT (Jules), membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), professeur de philologie et archéologie assyriennes au Collège de France, directeur d'études à l'École pratique des hautes études, 2,

- rue de Sfax, Paris. — Membre de la Société en 1867 ; vice-président en 1868 et 1869.
150. PARIS (Gaston-Bruno-Paulin), membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), professeur de langue et littérature françaises du moyen âge au Collège de France, président de la Section des sciences historiques et philologiques à l'École pratique des hautes études, 3, rue Pomereu (134, rue de Lonchamp), Paris. — Membre de la Société en 1867 ; vice-président en 1869, en 1870-1871 et en 1872 ; président en 1873 ; membre perpétuel.
- PARMENTIER (Léon), chargé du cours de philologie grecque et grammaire comparée à l'Université, 308, rempart de la Byloque, Gand (Belgique).— Élu membre de la Société le 5 décembre 1885.
- PARMENTIER (Le général de division *Joseph-Charles-Théodore*), 5, rue du Cirque, Paris. — Élu membre de la Société le 17 mars 1883 ; membre perpétuel.
- PASCAL (Ch.), professeur au lycée, Reims (Marne). — Admis dans la Société en 1886.
- PAULI (Docteur Charles), II, Elisenstrasse, 50, Leipzig (Saxe). — Élu membre de la Société le 3 mars 1883.
- PAYSANT, professeur au lycée Henri IV, 5, rue Bréa, Paris. — Admis dans la Société en 1868.
- PELLETAN (*Charles-Camille*), député, 7 et 9, rue Niepce, Paris. — Admis dans la Société en 1868.
- PEÑAFIEL (Docteur Antonio), professeur de médecine et de chirurgie à l'Université, directeur général du bureau de Statistique, Mexico (Mexique). — Élu membre de la Société le 11 mai 1889.
- PIERRET, conservateur du musée égyptien, au Louvre, Paris. — Était membre de la Société le 1^{er} février 1870.
- PLESSIS (Frédéric), professeur à la Faculté des lettres, Lyon (Rhône).— Élu membre de la Société le 26 avril 1884.
160. PLOIX (*Charles-Martin*), ingénieur hydrographe, 1, quai Malaquais, Paris. — Membre de la Société en 1867 ; vice-président en 1873 et en 1888 ; président en 1874 et en 1889 ; membre perpétuel.
- PSICHARI (Jean), maître de conférences de langue néo-grecque à l'École pratique des hautes études, 26, rue Gay-Lussac, Paris. — Élu membre de la Société le 15 février 1884 ; administrateur de 1885 à 1889.
- REINACH (Salomon), 31, rue de Berlin, Paris. — Élu membre de la Société le 21 février 1880.
- RENAN (*Joseph-Ernest*), membre de l'Académie française et de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, directeur du Collège de France, au Collège de France, Paris.— Président de la Société en 1867.
- RHYS (Prof. John), ancien fellow de Merton College, 87, Banbury road, Oxford (Grande-Bretagne).— Élu membre de la Société le 9 janvier 1865 ; membre perpétuel.
- ROGER (Maurice), professeur au lycée, 275, rue Solférino, Lille (Nord). — Élu membre de la Société le 20 mars 1886.
- ROLLAND (Eugène), l'un des directeurs de la revue *Mélysine*, château de Grantmont, à Aunay-sous-Auneau, par Auneau (Eure-et-Loir), et à Paris, 2, rue des Chantiers.— Admis dans la Société en 1868 ; membre perpétuel.
- ROSAPPELLE (Le docteur), ancien interne des hôpitaux, 10, rue de Bucy, Paris. — Élu membre de la Société le 27 mai 1876 ; membre perpétuel.

ROUSSELOT (L'abbé Jean), l'un des directeurs de la *Revue des Patois gallo romans*, 74, rue de Vaugirard, Paris. — Élu membre de la Société le 17 avril 1886.

RUDY (Charles), 7, rue Royale, Paris. — Membre de la Société depuis l'origine.

170. SABBATHIER (Paul), agrégé de l'Université, 15, rue du Cardinal-Lemoine, Paris. — Élu membre de la Société le 28 décembre 1889.
- SAINT-DIDIER (Le baron DE), 1, boulevard de Latour-Maubourg, Paris. — Élu membre de la Société le 7 mars 1891.
- SANCHEZ MOGUEL (Antonio), membre de l'Académie royale d'histoire, professeur à l'Université, Madrid (Espagne). — Élu membre de la Société le 5 février 1887.
- SAUSSURE (Ferdinand DE), professeur à l'Université, 2, rue de la Tertasse, à Genève (Suisse). — Élu membre de la Société le 13 mai 1876; secrétaire-adjoint de 1883 à 1891.
- SAYCE (*Archibald*-Henry), professeur à l'Université, Oxford (Grande-Bretagne). — Élu membre de la Société le 5 janvier 1878; membre perpétuel.
- SAYOUS (Édouard), professeur à la Faculté des lettres, Besançon (Doubs). — Élu membre de la Société le 2 mai 1885.
- SCHILS (L'abbé G.-H.), curé de Fontenoille, par Sainte-Cécile (Belgique). — Élu membre de la Société le 8 juin 1889.
- SCHLEMMER DE Bányavölgy (Le chevalier Charles), directeur de la Chancellerie des finances, consul de Perse, via Sant' Andrea, 573, Fiume (Hongrie). — Élu membre de la Société le 30 novembre 1889.
- SCHLUMBERGER (Gustave-Léon), membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), 140, rue du Faubourg-Saint-Honoré, Paris. — Membre de la Société depuis le 3 décembre 1881; membre perpétuel.
- SCHRIJNEN (Joseph), docteur en philosophie, 1, Commelinstraat, Amsterdam (Hollande). — Élu membre de la Société le 5 décembre 1891.
180. SCHWOB (Marcel), 2, rue de l'Université, Paris. — Élu membre de la Société le 9 février 1889; bibliothécaire en 1892.
- SÉBILOT (Paul), directeur de la *Revue des Traditions populaires*, 4, rue de l'Odéon, Paris. — Élu membre de la Société le 28 avril 1883; membre perpétuel.
- SENART (Émile), membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), château de la Pelisse, près la Ferté-Bernard (Sarthe), et à Paris, 10, rue Bayard. — Admis dans la Société en 1868.
- SÉNÉCHAL (Edmond), conseiller privé du gouvernement, Guatémala. — Élu membre de la Société le 16 mai 1885.
- SÉPET (Marius), employé au département des manuscrits de la bibliothèque nationale, 5, rue Gueydan, Sèvres (Seine-et-Oise). — Était membre de la Société le 1^{er} février 1870.
- SPEIJER (Docteur J.-S.), professeur de philologie latine à l'Université, Groningue (Pays-Bas). — Élu membre de la Société le 2 février 1878.
- SPIRO (*Jean-Henri*), professeur à l'Université de Lausanne, Vufflens-la-Ville, près Lausanne (Suisse). — Élu membre de la Société le 18 février 1882.
- STOKES (Whitley), associé étranger de l'Institut de France (Académie des inscriptions et belles-lettres), ancien membre du Governor's Council à Calcutta, 15, Grenville Place, S. W., Londres. — Élu membre de la Société le 5 novembre 1881.
- STORM (Johan), professeur à l'Université, Christiania (Norvège). — Élu membre de la Société le 23 novembre 1872; membre perpétuel.

- STURM (P.-V.), professeur à l'Athénée, Luxembourg (grand-duché de Luxembourg). — Élu membre de la Société le 20 février 1875.
190. SUDRE (Léopold-Maurice-Pierre-Timothée), professeur au collège Stanislas, 42, boulevard Montparnasse, Paris. — Élu membre de la Société le 2 avril 1887; membre perpétuel.
- SVEDELIUS (Charles). — Élu membre de la Société le 22 mars 1890.
- ŠVRĽJUGA (Gabriel), professeur au Gymnase royal, Strossmajerov trg, Jurdanova Kuća, Karlovac (Croatie). — Élu membre de la Société le 17 avril 1880.
- TAVERNEY (Adrien), Jongny, près Vevey (Suisse). — Élu membre de la Société le 17 mars 1883.
- TEGNÉR, professeur à l'Université, Lund (Suède). — Élu membre de la Société le 17 avril 1875; membre perpétuel.
- THOMAS (W.), professeur au lycée, Dijon (Côte-d'Or). — Élu membre de la Société le 8 mars 1890.
- THOMSEN (Willh.), professeur à l'Université, 150, Gamle Kongevei Copenhague (Danemark). — Élu membre de la Société le 21 mai 1870.
- TOUBLIN (Édouard), archiviste, Salins (Jura). — Élu membre de la Société le 5 mars 1887.
- TOURNIER (Édouard), directeur adjoint pour la philologie grecque à l'École pratique des hautes études, maître de conférences à l'École normale supérieure, 46, rue de Tournon, Paris. — Membre de la Société depuis l'origine; vice-président en 1872.
- TOURTOULON (Le baron Charles DE), Villa Aletti, Cannes (Alpes-Maritimes). — Élu membre de la Société le 25 avril 1869.
200. VANDAELE (Hilaire), professeur au collège, Dunkerque (Nord). — Élu membre de la Société le 14 mai 1887.
- VOGÜÉ (Le marquis Charles-Jean-Melchior DE), membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), ancien ambassadeur de France à Vienne, 2, rue Fabert, Paris. — Membre de la Société depuis le 27 mars 1879; membre perpétuel.
- WACKERNAGEL (Jacques), professeur à l'Université, Bâle (Suisse). — Élu membre de la Société le 20 novembre 1886.
- WATEL, professeur au lycée Condorcet, 105, rue de Miromesnil, Paris. — Élu membre de la Société le 13 janvier 1872.
- WEBSTER (M^{me} Hélène), 37, Nahont Street, Lynn (Massachusetts, États-Unis d'Amérique). — Élu membre de la Société le 28 décembre 1889.
- WHARTON (Edward-Ross), Merton Lea, Oxford (Grande-Bretagne). — Élu membre de la Société le 7 février 1891.
- WILBOIS, colonel de gendarmerie, 5, rue Stanislas, Paris. — Élu membre de la Société le 15 avril 1876; membre perpétuel.
- WIMMER (Louis-F.-A.), professeur à l'Université, 9, Norrebrogade, Copenhague (Danemark). — Élu membre de la Société le 29 mars 1873; membre perpétuel.
- WINKLER (Docteur Henri), Gartenhaus 34, Neudorfstrasse, Breslau (Silésie Prussienne). — Élu membre de la Société le 30 novembre 1889.
- WOTKE (Docteur Charles), VII, Kirchberggasse, 35, Vienne (Autriche). — Élu membre de la Société le 25 juin 1887.

210. ZUBATÝ, professeur de sanscrit et grammaire comparée à l'Université de Prague, 13, Švarcen bergova třída, Smichov (Bohême). — Élu membre de la Société le 19 décembre 1891.

ZVETAIEV (Jean), professeur à l'Université, Moscou (Russie).— Élu membre de la Société le 16 mai 1885.

LISTE DES PRÉSIDENTS

DE LA SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE DE PARIS

DEPUIS 1866.

MM.		MM.
1866.	† EGGER.	1880. MASPERO.
1867.	RENAN.	1881. GAIDOZ.
1868.	† BRUNET DE PRESLE.	1882. LEGER.
1869.	† BAUDRY.	1883. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE.
1870-71.	† EGGER.	1884. † GUYARD.
1872.	† THUROT.	1885. DE CHARENCEY.
1873.	GASTON PARIS.	1886. RUBENS DUVAL.
1874.	PLOIX.	1887. JAMES DARMESTETER.
1875.	† VAÏSSE.	1888. HALÉVY.
1876.	† EGGER.	1889. PLOIX.
1877.	† BENOIST.	1890. BONNARDOT.
1878.	MOWAT.	1891. † DE ROCHEMONTEIX.
1879.	† BERGAIGNE.	1892. PHILIPPE BERGER

MEMBRES

ENLEVÉS PAR LA MORT A LA SOCIÉTÉ

-
- BAUDRY (Frédéric), membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), administrateur de la bibliothèque Mazarine.— Membre de la Société en 1867 ; vice-président en 1868 ; président en 1869. Décédé le 2 janvier 1885.
- BENOIST (*Louis-Eugène*), membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), professeur de poésie latine à la Faculté des lettres de Paris.— Membre de la Société depuis le 7 mai 1870 ; président en 1877. Décédé le 22 mai 1887.
- BERGAIGNE (*Abel-Henri-Joseph*), membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), directeur d'études à l'École pratique des hautes études, professeur de sanscrit et de grammaire comparée à la Faculté des lettres de Paris.— Membre de la Société en 1864 ; secrétaire adjoint en 1868 et 1869 ; vice-président de 1873 à 1878 ; président en 1879. Décédé le 6 août 1888.
- BOUCHERIE (A.), chargé du cours de langues romanes à la Faculté des lettres de Montpellier (Hérault). — Élu membre de la Société le 21 novembre 1868. Décès notifié à la Société le 14 avril 1883.
- BRUNET DE PRESLE, membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), professeur de grec moderne à l'École spéciale des langues orientales vivantes. — Membre de la Société en 1867 ; président en 1868. Décédé le 12 septembre 1875.
- CHASLES (Philarète), professeur au Collège de France. — Élu membre de la Société le 15 février 1873. Décès notifié à la Société le 19 juillet 1873.
- CHASSANG (A.), inspecteur de l'Université. — Élu membre de la Société le 12 novembre 1870. Décédé le 8 mars 1888.
- CHODZKO (Alexandre), ancien chargé de cours au Collège de France et à l'École spéciale des langues orientales vivantes. — Membre de la Société depuis l'origine. Décès notifié à la Société le 16 janvier 1892.
- DARMESTER (Arsène), professeur de langue et littérature françaises du moyen âge à la Faculté des lettres de Paris, professeur à l'École nor-

- male de jeunes filles de Sèvres. — Membre de la Société en 1870. Décédé le 16 novembre 1888.
- DE LA BERGE. — Élu membre de la Société le 3 décembre 1870. Décédé le 13 mars 1878.
- DEVIC (Marcel), chargé du cours de langue et de littérature arabes à la Faculté des lettres de Montpellier (Hérault). — Élu membre de la Société le 19 février 1876; vice-président en 1878. Décédé en mai 1888.
- DEVILLE (Gustave), ancien membre de l'École française d'Athènes. — Membre de la Société en 1867. Décédé en 1868.
- DIDION (Charles), inspecteur général des ponts et chaussées en retraite, délégué général de la Compagnie d'Orléans.—Élu membre de la Société le 26 avril 1873. Décédé le 26 janvier 1882.
- DIDOT (Ambroise-Firmin). — Admis dans la Société en 1868. Décédé en 1876.
- EGGER (Émile), membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), professeur d'éloquence grecque à la Faculté des lettres de Paris.—Président de la Société en 1866, en 1870-71, en 1876. Décédé le 31 août 1885.
- EICHTHAL (Gustave D'). — Membre de la Société depuis 1867. Décédé en 1886.
- FLORENT-LEFÈVRE. — Élu membre de la Société le 29 mars 1873. Décédé en 1887.
- FOURNIER (Eugène), docteur en médecine et ès sciences naturelles.— Membre de la Société depuis l'origine. Décédé le 10 juin 1885.
- GEORGIAN (Professeur D^r C.-D.) — Élu membre de la Société le 21 mars 1875. Décédé en 1888.
- GOLDSCHMIDT (Siegfried), professeur de sanscrit à l'Université de Strasbourg.— Élu membre de la Société le 8 mai 1869. Décédé le 31 janvier 1884.
- GOULLET.— Élu membre de la Société le 7 juin 1873. Décédé en 1887.
- GRANDGAGNAGE (Charles), sénateur du royaume de Belgique. — Élu membre de la Société le 24 avril 1869.
- GRAUX (Charles-Henri), maître de conférences de philologie grecque à l'École pratique des hautes études, maître de conférences d'histoire grecque à la Faculté des lettres de Paris, bibliothécaire à la bibliothèque de l'Université. — Élu membre de la Société le 9 mai 1874. Décédé le 13 janvier 1882.
- GRIMBLOT (Paul), ancien consul de France à Ceylan. — Membre de la Société en 1867. Décès notifié à la Société le 4 juin 1870.
- GUEYSSE (Georges-Eugène). — Élu membre de la Société le 11 février 1888. Décédé le 17 mai 1889.
- GUYARD (Stanislas), professeur de langue arabe au Collège de France, maître de conférences de langues arabe et persane à l'École pratique des hautes études. — Élu membre de la Société le 13 avril 1878, vice-président en 1882 et 1883; président en 1884. Décédé le 7 septembre 1884.
- HALLÉGUEN (Le docteur).— Élu membre de la Société le 9 juin 1877. Décès notifié à la Société le 5 avril 1879.
- HANUSZ (Jean), professeur agrégé à l'Université de Vienne (Autriche). — Élu membre de la Société le 25 juin 1887. Décédé en juillet de la même année.
- HAUVETTE-BESNAULT, directeur d'études honoraire à l'École pratique des

- hautes études, conservateur adjoint de la bibliothèque de l'Université.
— Membre de la Société depuis 1870. Décédé le 28 juin 1888.
- HEINRICH (G.-A.), doyen de la Faculté des lettres de Lyon (Rhône). — Membre de la Société depuis 1867. Décédé en 1887.
- HERVÉ (Camille). — Membre de la Société en 1867. Décédé le 30 août 1878.
- JAUBERT (Le comte), membre de l'Institut. — Membre de la Société depuis 1868. Décédé le 1^{er} janvier 1875.
- JOZON, député. — Présenté pour être membre de la Société dans la séance du 2 décembre 1879. Décès notifié à la Société le 9 juillet 1881.
- JUDAS (Le docteur A.-C.), ancien médecin principal de première classe. — Membre de la Société depuis l'origine. Décédé le 17 janvier 1873.
- LACHAISE (L'abbé Romain CZERKAS). — Membre de la Société en 1867. Décès notifié à la Société le 26 avril 1873.
- LAMBRIOR, professeur à l'Université de Jassy (Roumanie). — Élu membre de la Société le 26 mai 1877. Décès notifié à la Société le 17 novembre 1883.
- LENORMANT (*Charles-François*), membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), professeur d'archéologie près la Bibliothèque nationale. — Membre de la Société en 1867. Décédé le 9 décembre 1883.
- LE SAINT (François), ancien officier. — Décédé en 1867.
- LÉVY (B.), inspecteur général de l'instruction publique. — Élu membre de la Société le 24 janvier 1874. Décédé le 24 décembre 1884.
- LITTRÉ (*Maximilien-Paul-Émile*), membre de l'Académie française et de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Membre de la Société depuis 1868. Décédé en 1881.
- LOTTNER (Le docteur Karl). — Membre de la Société en 1867. Décédé le 5 avril 1873.
- MERLETTE (*Auguste-Nicolas*). — Élu membre de la Société le 20 novembre 1886. Décédé le 13 mai 1889.
- MEUNIER (*Louis-François*), docteur ès lettres. — Membre de la Société en 1867; trésorier de 1872 à sa mort. Décédé le 11 mars 1874.
- MEYER (Maurice), ancien professeur à la Faculté des lettres de Poitiers (Vienne), inspecteur de l'enseignement primaire. — Admis dans la Société en 1868. Décédé en 1870.
- MOISY (Henry). — Élu membre de la Société le 12 juin 1875. Décès notifié à la Société le 18 décembre 1886.
- MUIR (John), correspondant de l'Institut de France (Académie des inscriptions et belles-lettres). — Élu membre de la Société le 21 novembre 1868. Décédé le 15 mars 1882.
- NIGOLES (O.), professeur au lycée Janson de Sailly. — Élu membre de la Société le 13 juillet 1878. Décès notifié à la Société le 22 décembre 1888.
- PANNIER (Léopold), attaché à la Bibliothèque nationale. — Était membre de la Société le 1^{er} février 1870. Décès notifié à la Société le 20 novembre 1875.
- PAPLONSKI (J.), directeur de l'Institut des sourds et muets, à Varsovie (Pologne russe). — Élu membre de la Société le 27 février 1869. Décédé le 28 novembre 1885.
- PEDRO II (S. M. dom), membre de l'Institut de France. — Membre de la Société depuis le 12 mai 1877. Décédé le 5 décembre 1891.
- PELLAT, doyen de la Faculté de droit. — Était membre de la Société le 1^{er} février 1870. Décès notifié à la Société le 18 novembre 1871.

- PIERON (Alexis), professeur au lycée Louis-le-Grand. — Admis dans la Société en 1868. Décès notifié à la Société le 7 décembre 1878.
- PONTON D'AMÉCOURT (Le vicomte Gustave DE). — Membre de la Société en 1867. Décès notifié à la Société le 28 janvier 1888.
- QUEUX DE SAINT-HILAIRE (Le marquis de). — Élu membre de la Société le 4 novembre 1882. Décédé en novembre 1889.
- RENIER (*Charles-Alphonse-Léon*), membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), professeur d'épigraphie et antiquités romaines au Collège de France, président de la section des sciences historiques et philologiques à l'École pratique des hautes études, conservateur de la Bibliothèque de l'Université. — Admis dans la Société le 24 avril 1869. Décédé le 11 juin 1885.
- RIANT (Paul-Édouard DIDIER, comte), membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres). — Membre de la Société en 1867. Décédé en décembre 1888.
- RIEMANN (Othon), maître de conférences à l'École normale supérieure et à l'École pratique des hautes études, l'un des directeurs de la *Revue de philologie, de littérature et d'histoire anciennes*. — Élu membre de la Société le 3 décembre 1881. Décédé le 16 août 1891.
- RIEUTORD. — Élu membre de la Société le 15 mars 1873. Décédé le 14 janvier 1884.
- RONEL (Charles), chef d'escadron de cavalerie en retraite. — Élu membre de la Société le 8 janvier 1881. Décès notifié à la Société le 26 juin 1886.
- ROCHEMONTEIX (*Frédéric-Joseph-Maxence-René DE CHALVET*, marquis DE), professeur libre à la Faculté des lettres, 11, rue des Beaux-Arts, Paris. — Élu membre de la Société le 7 juin 1873; vice-président en 1889 et 1890; président en 1891. Décès notifié à la Société le 2 janvier 1892.
- ROUGÉ (Le vicomte Emmanuel DE), membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), professeur au Collège de France. — Membre de la Société en 1867. Décès notifié à la Société le 4 janvier 1873.
- SCHÖEBEL (Ch.). — Membre de la Société depuis l'origine. Décès notifié à la Société le 8 décembre 1888.
- SEILLIÈRE (Aimé). — Élu membre de la Société le 13 février 1869. Décès notifié à la Société le 19 novembre 1870.
- THUROT (*François-Charles*), membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), maître de conférences à l'École normale supérieure, l'un des directeurs de la *Revue de philologie, de littérature et d'histoire anciennes*. — Admis dans la Société en 1868; vice-président en 1870-71; président en 1872. Décédé le 17 janvier 1882.
- TODD (J. *Henthorn*), senior fellow of Trinity College, professeur d'hébreu à Trinity College (Dublin), et conservateur de la bibliothèque. — Admis dans la Société en 1868. Décédé le 28 juin 1869.
- VASSE (Léon), directeur honoraire de l'École des sourds et muets. — Membre de la Société en 1867; président en 1875. Décédé le 10 juin 1884.
- VALLENTIN (*Ludovic-Lucien-Mathieu-Florian*), substitut du procureur de la République à Montélimar (Drôme), directeur du *Bulletin épigraphique de la Gaule*. — Élu membre de la Société le 21 janvier 1882. Décès notifié à la Société le 9 juin 1883.

OBSERVATIONS

SUR

L'HISTOIRE DES LANGUES SIBÉRIENNES.

I

M. Auguste Ahlqvist, le regretté professeur d'Helsingfors, a publié en 1871 une importante étude sur les *Kulturwörter* dans les langues finnoises occidentales¹. Cet ouvrage, avec celui que M. Vilhelm Thomsen, notre savant confrère de Copenhague, consacrait dès 1869 aux influences germaniques sur les langues finnoises², a contribué plus que tout autre à établir sur des bases scientifiques l'histoire des emprunts que les populations tchoudes ont été amenées, dans le cours des siècles, à faire aux civilisations voisines; depuis, les investigations des philologues sur un terrain si vaste ne se sont point ralenties, et chaque année pour ainsi dire a vu paraître des travaux considérables sur la formation et le développement des dialectes ougro-finnois; récemment M. Vilhelm Thomsen, poursuivant ses recherches, consacrait aux rapports des langues finnoises avec le letto-lituanien et à leurs emprunts réciproques une étude qui est un véritable monument, non seulement par ses dimensions imposantes, mais surtout par la rigueur et la précision minutieuse de la méthode³.

En même temps que les observations de M. Thomsen venaient

¹ *De vestfinska språkens kulturord*, Helsingfors, 1871. — Les personnes peu familiarisées avec la langue suédoise pourront consulter l'édition allemande de 1875 (Helsingfors), qui contient du reste des additions importantes.

² *Den gotiske Sprogklassens Indflydelse paa den finske*, Copenhague, 1869. — Une traduction allemande, due à M. E. Sievers, a paru à Halle, en 1870, sous ce titre : *Ueber den Einfluss der germanischen Sprachen auf die finnisch-lappischen*.

³ *Beröringer mellem de finske og de baltiske (litauisk-lettiske) Sprog*, Copenhague, 1890. — Il est juste de signaler, ainsi que l'a fait l'auteur dans son introduction (p. 10), un article que notre confrère, M. O. Donner, avait déjà publié sur le même sujet, en 1884, dans l'*Internationale Zeitschrift* de Techmer (I, p. 257-271).

éclairer d'un jour si lumineux les premiers échanges et les antiques relations des peuples finnois avec les Indo-Européens de la Baltique, M. Ahlqvist, complétant de son côté son premier travail, nous transportait à l'extrémité opposée du domaine ougro-finnois. Dans un article publié en tête du huitième fascicule du *Journal de la Société Finno-Ougrienne*¹, l'éminent philologue étudie, au moyen de la linguistique, l'histoire de la civilisation chez les Ougriens de la région de l'Ob². Cet article s'adresse avant tout à la philologie ougro-finnoise : néanmoins ces recherches m'ont paru d'une portée plus large, autant par les aperçus tout à fait nouveaux qui méritent d'en être dégagés que par les nombreuses observations de détail que l'article suggère, même chez un lecteur quelque peu profane en ces matières. C'est à ce titre uniquement que j'ai pris sur moi d'en entretenir la Société de linguistique.

Il est toujours intéressant en effet de suivre, chez des peuples d'une culture peu avancée, le développement régulier et méthodique d'une civilisation que les contacts étrangers perfectionnent peu à peu. Lorsque cette œuvre de civilisation s'accomplit à des époques historiquement connues et que nous en pouvons suivre avec quelque certitude les progrès, la philologie trouve ordinairement dans cette observation des enseignements précieux, tout un ensemble de principes qu'elle peut ensuite sans témérité transporter dans le passé le plus lointain. Non seulement cette étude nous montre, dans leur pleine activité, les moyens divers employés par l'esprit humain pour exprimer des idées nouvelles ; elle nous fait voir en outre dans quelles conditions les langues peuvent échanger entre elles leurs mots et leurs locutions. Car les emprunts ont leurs lois, moins inflexibles assurément, plus flottantes que celles de la phonétique, mais non moins complexes ; les mots ne s'empruntent point au hasard ; les peuples primitifs n'accueillent qu'avec prudence les termes étrangers, pas plus qu'ils n'acceptent les yeux fermés les objets nouveaux que leur proposent

¹ *Suomalais-ugrilaisen Seuran Aikakauskirja*, VIII, p. 1-22, Helsingfors, 1890. Dans nos citations, nous indiquerons toujours la page et, s'il y a lieu, le numéro correspondant aux listes contenues dans cet article. L'article est daté du mois de mai 1889 ; ce sont sans doute les dernières pages qui soient sorties de la plume de l'auteur. Quelques mois plus tard, la mort enlevait à la Finlande un poète délicat, et à la science l'un des fondateurs de la philologie ougro-finnoise.

² Le nom de ce fleuve est, en russe, Обь ; il faut donc transcrire *Ob* et non *Oby* ou *Obi*. Nous nous efforcerons, dans le cours de cet article, de transcrire autant que possible les noms géographiques d'après l'orthographe officielle de ces noms en langue russe. Le lecteur aura seulement à tenir compte de la convention : u = russe ю ; s = russe с et z = russe з. Ainsi nous écrirons *Yénisey* d'après Енисей ; *Ziryane* d'après Зирянинъ, etc.

« les hommes du dehors ». Il semble que la défiance naturelle qu'ils manifestent d'abord à l'égard de tout article d'importation agisse également sur les noms de ces objets; l'étymologie populaire s'exerce volontiers sur eux et les déforme; ou bien le terme propre ne satisfait point la conscience vulgaire qui lui substitue une dénomination parfois sensiblement différente; il y a enfin des mots qui, proposés à telle époque par telle langue à telle autre, se montreront absolument réfractaires à un emprunt, en vertu de causes parfaitement déterminables.

Pour en citer tout de suite un exemple, voici le verre que les Russes font connaître, sans doute par un intermédiaire finnois, aux peuples de l'Ob¹; le « verre », en russe, se dit *stekló*; les langues ougriennes se trouvèrent fort embarrassées devant ces groupes de consonnes tout à fait étrangers à leur phonétique et refusèrent l'adoption à *stekló*; le « verre » fut nommé « la pierre précieuse », *tinyň-keu*; mais cette expression elle-même n'est manifestement, ce me semble, que la traduction littérale du russe *dragocěnnyj kámenň*. Dans la suite, comme les mots russes se présentaient toujours plus nombreux, il fallut bien se résoudre à les prononcer tant bien que mal et à leur faire une place dans la langue courante. Mais ici encore le langage fit preuve de cette admirable logique qui le caractérise, et partout la phonétique ougrienne se montre parfaitement conséquente avec elle-même dans le traitement qu'elle fit subir à tous ces mots d'emprunt. Ainsi, il y eut des groupes de consonnes auxquels les organes ougriens finirent à la longue par se plier, mais il en est d'autres dont ils ne purent jamais venir à bout et pour lesquels il fallut recourir à une série de compromis toujours très régulièrement appliqués². C'est à cette époque que le russe *stekló*, dans son dérivé *stakánŭ* « verre à boire » se présenta une seconde fois aux langues de l'Ob : cette fois le mot fut reçu, grâce à une voyelle prothétique, et il fait aujourd'hui partie du vocabulaire ougrien sous la forme *astakan*. Comme, depuis plusieurs siècles, les mots russes ne cessent de les envahir, ces langues se trouvent aujourd'hui parfaitement outillées pour les bien accueillir, et, loin de les éviter comme jadis, elles semblent désormais les rechercher et les affectionner au point de préférer parfois la désignation étrangère au terme indigène.

¹ L'absence d'un terme spécial signifiant « verre » prouve que cette matière est d'importation récente, du moins parmi les tribus ougriennes du Nord; d'autre part, les Tatares ne paraissent pas avoir jamais apporté du verre sur les marches de l'Oural. Nous pensons donc que le verre leur est venu de Russie, par l'intermédiaire des Permiens, vraisemblablement au xiv^e siècle.

² C'est ainsi que les Slaves sont arrivés sans trop de difficultés à articuler le *f* germanique ou le *φ* grec, tandis que le *þ* et le *ð* n'ont jamais trouvé dans leur bouche que des représentants assez inexacts.

C'est d'ailleurs la marche habituelle que suivent les langues. Elles se familiarisent très vite avec les sons et les constructions d'origine étrangère, et nous les voyons souvent abandonner pour des mots d'emprunts jusqu'aux termes les plus usuels du vocabulaire national; le dictionnaire magyare contient plus de mots slaves que d'éléments ougriens, et les grands écrivains ottomans semblent mettre leur recherche à proscrire de leurs écrits tous les mots tures : de là, à notre point de vue du moins, la supériorité du djagatay ou du ture de Kazan sur la littérature osmanlite.

Mais n'oublions pas que les choses se passent bien différemment dans l'origine. Il me semble par exemple que personne n'a mieux dépeint que Kraszewski dans *Stara Powieść* l'instinctive défiance avec laquelle les Slaves durent accueillir les premières importations germaniques, et j'imagine que les Grecs ne se comportèrent pas autrement lorsque, pour la première fois, ils entendirent parler une langue sémitique. Mais qui jamais retrouvera, sous les sons du grec historique, les traces de ces emprunts des âges légendaires? Que de difficultés déjà dans l'établissement des emprunts archaïques du latin aux dialectes helléniques¹, et combien elles sont rares, ces heureuses inspirations de la philologie qui ramènent *littera* à *διφθέρα* (*Mém.*, t. VI, p. 2) ou qui identifient *faunus* avec *Φωνή* (*Ibid.*, t. VI, p. 25)!

Ce sont des considérations de ce genre que suggère, presque à chaque ligne, l'article de M. Ahlqvist, et peut-être faut-il regretter que l'auteur n'ait pas cru devoir les dégager lui-même de l'exposé des faits. Nous allons essayer de formuler ici ces conclusions; mais il nous faut avant tout réclamer l'indulgence du lecteur pour les détails quelque peu minutieux dans lesquels le sujet nous force à entrer tout d'abord.

L'auteur finnois, s'adressant à des spécialistes, n'a pas eu besoin de présenter à ses lecteurs les populations qu'il étudiait; mais, pour prêter à ces études une portée plus générale, il est indispensable de donner auparavant certaines indications géographiques et historiques sur ce rameau important de la race ougrienne. Les Ougriens de l'Ob se divisent en deux peuples distincts, différant parfois sensiblement l'un de l'autre en raison des territoires si divers qu'ils occupent, et parlant chacun une langue spéciale : au nord les Ostyaques, plus au sud les Vogoules. Les premiers habitent en Europe les extrémités orien-

¹ Il en est un peu de ces primitifs emprunts comme des premiers termes d'origine savante introduits dans notre roman vulgaire : tel notre mot *siècle*, d'une physionomie si étrange avec sa voyelle brisée et sa gutturale intacte (Bons fut li siècles al tens ancienor, *Alexis*, I, 1, en regard par exemple de l'esp. *siglo*).

tales des gouvernements d'Arkhangelsk et de Vologda, et couvrent en Asie la plus grande partie de la province de Tobolsk; les seconds sont répandus le long de l'Oural asiatique, depuis les confins des gouvernements de Vologda et de Perm jusque vers les Bashkires et les Tatares ouraliens.

Ce n'est guère du reste que depuis quelques années que ces peuples commencent à être connus d'une façon quelque peu satisfaisante. Les études de Wiedemann, d'Anderson, de Hunfalvy¹, d'Ahlqvist, de Donner, de Budenz, nous ont donné sur leurs langues les premières notions véritablement scientifiques, et, tout récemment, le Dr Bernard Munkácsy, envoyé chez les Vogoules par l'Académie magyare des sciences, a rapporté en Europe une collection de documents dont la richesse a dépassé toutes les espérances². Le savant magyare a trouvé là-bas, paraît-il, une littérature poétique des plus considérables; c'est à cette littérature que se rapportent les fameux poèmes consignés par Réguly et que d'aucuns avaient accueillis avec un scepticisme que justifiait l'impossibilité où l'on était de les traduire. M. Munkácsy a non seulement corrigé et expliqué sur place les textes de Réguly, mais il a pu y joindre quantité de pièces nouvelles, hymnes, invocations aux divinités des eaux, chants cosmogoniques, épisodes épiques, poèmes mythiques³, fables, proverbes et formules magiques. On peut juger, par cette énumération, de la place importante que la poésie vogoule va désormais occuper parmi les littératures ougro-finnoises, et tout porte à croire que la philologie et la linguistique trouveront également leur compte dans l'étude approfondie de ces documents. Qu'il nous suffise de constater ici, avec une légitime satisfaction, que ces recherches détruisent un préjugé encore assez généralement répandu en Europe et qui fait volontiers considérer les peuples du nord de la Sibérie comme des façons de sauvages qui ne mé-

¹ Cf. Hunfalvy, *A vogul föld és név*, 1864. — Pour l'ostyaque, il faut avant tout citer Ahlqvist, *Die Sprache der Nord-Ostjaken*, Helsingfors, 1880. On trouvera également des indications précieuses sur le vogoule-ostyaque dans Budenz, *Ueber die Verzweigung der ugrischen Sprachen* (*Bezenb. Beitr.*, IV, 192 sqq.). Je ne parle pas, bien entendu, des œuvres tout à fait capitales de Castrén.

² Malheureusement je n'ai pas encore entendu dire que la relation de M. Munkácsy ait paru dans l'une des langues de l'Europe occidentale, ce que le monde savant ne peut qu'appeler de tous ses vœux.

³ Une mention spéciale doit être accordée aux nombreux poèmes consacrés à l'ours. Cet animal occupe, dans la poésie des peuples de l'extrême Nord, à peu près la même place que le cheval chez les primitifs Indo-Européens (cf. l'*agvamedha* indien, l'idée attachée à la «tête de cheval» dans les cérémonies védiques, le radical *ἰππο-* dans l'onomatologie hellénique, etc.). Chez les Vogoules, l'ours est devenu une sorte de personnalité mythique; il est d'origine divine, on décrit sa venue du ciel sur la terre, et les poèmes qui réglementent son culte ou racontent ses exploits forment un véritable *cycle de l'ours*.

ritent pas de fixer notre intérêt plus que les ours ou les loups, comme disait Voltaire à propos du moyen âge.

Espérons aussi que M. Munkácsy aura pu déterminer avec exactitude les régions où domine actuellement la langue vogoule; car, comme toutes les populations allogènes (инородци) de la Russie, les Vogoules et les Ostyaques disparaissent rapidement devant la colonisation russe, abandonnant peu à peu de vastes contrées où jadis ils étaient florissants. On sait, par exemple, qu'autrefois les Vogoules et les Ostyaques occupaient un territoire beaucoup plus considérable qu'aujourd'hui : depuis les Samoyèdes et l'extrême Nord jusqu'aux premières dépressions de l'Oural vers la mer Caspienne et le lac d'Aral, depuis la Petchora et la Kama jusqu'à l'Irtysh et jusqu'aux affluents occidentaux du Yénisey, on était en pays ougrien. Aujourd'hui, sauf du côté du nord, ces limites ont été fort entamées, tant par l'élément slave que par l'élément tatar (cf. Ahlqvist, p. 8), l'immense bassin de l'Ob jusqu'à Tobolsk restant néanmoins le centre de ces tribus auxquelles on peut, pour cette raison, conserver le nom d'*Ougriens de l'Ob*.

L'importance de cette situation géographique n'échappera à personne. La possession des deux versants de l'Oural¹ principalement place ces populations dans des conditions toutes spéciales qu'il convient d'examiner avec une particulière attention. Si l'on relève sur la carte les routes naturelles qui mènent de Russie en Sibérie à travers l'Oural, on constate que presque toutes franchissent la chaîne dans les régions actuellement ou autrefois occupées par les Vogoules ou les Ostyaques : ainsi toutes les invasions, toutes les caravanes qui se sont rendues par l'Oural soit d'Orient en Occident, soit d'Occident en Orient, ont pu laisser chez les Ougriens quelque chose de leur civilisation propre.

Il y a, précisément dans cette partie du *pozas* européen-asiatique qu'on appelle l'Oural Ostyaque, une série compliquée de massifs, les plus élevés et les plus épais de la chaîne : c'est la vallée du fleuve Shtchougor, profondément encaissée entre des sommets redoutables, tels que le Ne-Pouby-Our (Tœl-Pos-Is), qui a 1,689 mètres d'altitude, et le Pétî-Our, qui en a près de 1,000. Ce sont là des chiffres faits pour effrayer; néanmoins la division constante de la chaîne en un double rameau et sa disposition en une série d'étages et de plans superposés rend l'ascension relativement aisée; une fois le Shtchougor franchi, la descente l'est plus encore, et ce sont des pentes assez douces qui, le long

¹ Il est vrai que les Vogoules ont aujourd'hui presque complètement abandonné le versant européen.

de la Zygva et de la Zosva, affluents de l'Ob, conduisent dans les plaines sibériennes. Aussi existe-t-il, dans toute cette région que la carte semble nous représenter tout d'abord comme quelque peu rébarbative, des passages nombreux et sans doute assez faciles; l'un d'eux, le long du Péti-Our, est assez régulièrement suivi par les caravanes, et il y a lieu de croire que ç'a été aux époques lointaines l'une des routes ordinaires de ces grands mouvements de peuples dont témoigne l'ethnographie sibérienne.

Si l'on descend vers le sud, au-dessous des massifs du Koshemls, du Tunder-Our et du Khourgaly, on rencontre un second passage fréquenté qui longe le Pirs-You, sous-affluent de la Petchora, pour aller rejoindre, sur l'autre versant, les sources de la Tol-Ya, dans le bassin de l'Ob. Ce passage forme à peu près la limite des Ostyaques dans l'Oural : au delà s'étend vers le sud l'Oural des Vogoules. Dès lors, à mesure qu'on s'avance vers le midi, les gorges et les passes deviennent plus nombreuses¹; du reste la chaîne, divisée en quatre ou cinq rameaux parallèles, ne présente plus guère, à part le Déneshkin-Kamen et quelques autres sommets élevés, que des massifs de moyenne altitude, tandis que d'immenses plateaux, coupés de quelques rivières qui marquent la limite entre les Vogoules et les Ziryanes, en facilitent l'accès du côté de l'Europe. Un premier passage serpente le long de la Vishéra, à la hauteur de la ville de Tcherdyn, dans le gouvernement de Perm : il est manifeste que cette route a dû servir d'assez bonne heure à établir quelques relations entre les Vogoules-Ostyaques et les souverains de Perm et de Kazan². Plus bas, les sentiers escarpés, contournant le mont Taganay, conduisent les caravanes de Zlatooust à Tobolsk, tandis qu'un passage fréquenté relie Yékatérinbourg aux sources de l'Isset et au bassin de l'Ob : c'est par ces passages que les Vogoules ont pu avoir leurs premiers rapports avec les Tatares de la Russie méridionale, par exemple avec les Bashkires.

L'histoire ne nous a malheureusement légué aucun document certain concernant les premières relations des Ougriens de l'Ob avec les peuples voisins. C'est au xvi^e siècle seulement que la Russie entreprend la conquête de la Sibérie; encore n'est-ce que vers le milieu du xviii^e que des rapports quelque peu réguliers s'établissent entre le gouvernement central et ces régions recu-

¹ Les convois de déportés et de colons pour la Sibérie orientale franchissent ordinairement la chaîne par la route Krasnooufimsk-Yékatérinbourg-Tumen.

² M. Ahlqvist exprime, à peu de chose près, la même opinion (p. 12). Il rappelle que la Byarmie faisait jadis avec ses voisins un commerce étendu dont le principal centre était le marché d'Obdorsk, sur le versant sibérien de l'Oural.

lées. Jusque-là, les tribus vogoules-ostyaques sont restées à peu près fermées à tout contact direct avec l'Europe et la civilisation occidentale. Entourées de toutes parts par des populations samoyèdes, finnoises ou tatares, c'est donc à celles-ci qu'elles ont emprunté leur première culture. Mais, en l'absence de tout témoignage historique, il faut ici renoncer à établir une chronologie quelconque; toute spéculation sur ce point ne saurait reposer que sur des hypothèses. Le seul fait qui doive, ce me semble, demeurer acquis à l'histoire, c'est que les Vogoules et les Ostyaques ont pu entrer de fort bonne heure en rapports avec leurs voisins immédiats; les épais massifs de l'Oural ne constituaient même pas, comme nous croyons l'avoir démontré, une barrière infranchissable du côté de la Byarmie et de l'Empire de Kazan. Rien ne prouve donc *a priori* que certaines relations n'aient pu tout naturellement s'établir, dès l'époque la plus reculée, entre les montagnards vogoules et les tribus finnoises des hauts plateaux; mais dans quelles mesures ces relations ont pu exercer une influence sur la culture des deux peuples, c'est ce que l'examen attentif de leurs langues pourra seul nous apprendre. D'autre part, il est de toute évidence que les Ougriens de l'Ob ont dû se trouver en contact, pour ainsi dire dès l'origine, avec leurs voisins du Nord et de l'Est; rien dans les plaines immenses qu'elles se partagent ne sépare les tribus errantes et dispersées des Samoyèdes de celles des Ostyaques, et les marais de l'Irtysh ne constituent entre les peuplades ougriennes et les Tatares sibériens qu'une limite vague et insuffisante.

Ces Tatares, qui occupent à peu près toute la partie centrale de la Sibérie, se divisent aujourd'hui en un certain nombre de rameaux dont plusieurs sont encore assez mal connus. Ce sont d'abord les Toungouz, répandus dans presque tout le bassin du Yénisey, et dont la civilisation et les dialectes ont été l'objet d'études approfondies; puis, vers le sud, une suite de peuples d'une moindre importance, tels que les Soyotes, les Karagases, les Tchapogires, les Barabintses vers la région de Omsk, d'autres encore qui confinent à la grande steppe de l'Ishim. Mais tout démontre aujourd'hui que l'ethnographie de la Sibérie a derrière elle un passé compliqué dont l'état actuel ne saurait éclaircir les mystères. Les inscriptions du Yénisey, les tombeaux des steppes, les antiquités que mettent quotidiennement au jour les recherches assidues organisées tant par les soins du Gouvernement impérial et du Musée de Minousinsk que par l'initiative privée, ont révélé l'existence d'une civilisation préhistorique dans l'Asie centrale. Quel était ce peuple, parvenu à ce haut degré de culture, et dont l'histoire ne nous a même pas transmis le nom? Sont-ce les Ousoun, les Kyen-Kouen ou les Ha-ka des historiens chinois? Sont-ce

les descendants des anciens Scythes, sont-ce des Finnois ou des Tatares, ou quelque race éteinte¹? Faut-il admettre, d'après les différences sensibles qu'offrent entre elles les gravures figuratives de ces monuments, qu'ils proviennent de peuples distincts à la fois par la race et l'époque, suivant l'hypothèse de M. Aspelin? Ou bien devons-nous croire tout au contraire qu'une même civilisation a dominé jadis depuis la Byarmie jusque chez les Mongols, ainsi que paraissent l'établir des découvertes toutes récentes? Des coupes en argent, trouvées dans le gouvernement de Perm, portent des dessins dont la ressemblance avec les figures du rocher de Souliek est manifeste, et l'une d'elle, découverte à Vyatka, présente des inscriptions analogues à celles du Yénisey. On conçoit l'importance de ce fait au point de vue spécial qui nous occupe : la conclusion immédiate serait que les Vogoules se sont jadis trouvés compris dans les limites de cette primitive civilisation sibérienne. Il est possible qu'ils ont précisément contribué à la détruire par leur établissement le long de l'Oural, durant ces grands mouvements de populations qui remanièrent si profondément toute l'ethnographie de la Sibérie².

On nous permettra même cette observation que sans doute les langues actuelles de l'Asie centrale et septentrionale conservent bien des formes, bien des mots empruntés jadis à ce mystérieux peuple disparu. Comment admettre en effet qu'une race, familiarisée à ce point, et dès une époque reculée, avec un système graphique singulièrement perfectionné, en possession par conséquent d'une langue déjà fixée et cultivée, n'ait exercé par elle aucune action sur les races certainement moins avancées et plus barbares qui l'ont soumise et absorbée? Il paraît certain que cet ancien peuple sibérien fut réduit au vi^e ou au vii^e siècle par les invasions des Tatares Tou-Kiuè, puis par les Tatares Ouigoures³ :

¹ On doit, jusqu'à plus ample informé, désigner les inscriptions sibériennes et la race qui les a livrées à notre perplexité sous un nom moins précis et moins hasardé que celui de *tchoude* ou *tchoudique* qui tend aujourd'hui à s'introduire dans la science. Il me semble qu'un terme très général et assez vague, comme inscriptions *scythiques*, civilisation *scythique*, aurait au moins cet avantage de ne rien préjuger dans un problème où aucune assertion certaine ne nous est encore permise. C'est ainsi que nous laisserons nous-même au lecteur le soin de rapprocher cette civilisation *scythique* d'une civilisation peut-être identique que nous essayons de reconstituer dans la suite de cette étude et pour laquelle nous proposons la dénomination de civilisation *cyclopéenne*. On verra d'autre part qu'il y a lieu peut-être de justifier, même historiquement, la qualification de *scythiques* attribuée aux inscriptions.

² A la fin du siècle dernier, les Ostyaques conservaient encore le souvenir d'un peuple singulièrement civilisé qui habitait jadis les bords de l'Ob et qui avait des villes, des chefs, un gouvernement et une écriture particulière. Cf. *Inscr. de l'Yéniseï*, Helsingfors, 1889, p. 7, col. 2.

³ Cf. l'étude de M. G. Devéria, dans les *Comptes rendus de l'Académie des*

mais la philosophie de l'histoire nous enseigne que, dans la lutte de deux civilisations, c'est toujours la civilisation la plus perfectionnée qui finit par l'emporter. C'est ce que nous voyons par la Chine, dont la culture, malgré tant d'invasions et de désastres, reste toujours debout et triomphante; c'est ce que nous montrent les Bulgares qui, à peine installés parmi les populations slaves, adoptent sans scrupules la langue et les mœurs des vaincus. Si une transformation aussi radicale ne s'est pas opérée chez les Tatares de l'Asie centrale, c'est évidemment que la domination de chacun de ces khanats que nous voyons s'y succéder du vi^e au xiii^e siècle a été trop instable et trop éphémère, les Tiu-Kiuè s'effaçant devant les Ouigoures, les Ouigoures devant les Kara-Kitay et les Kirgiz, les Kirgiz devant les Mongols. Au milieu de tant de révolutions, dès le viii^e siècle toute trace de notre énigmatique civilisation sibérienne semble avoir disparu chez les Ouigoures, et dès ce moment la clef des alphabets du Yénisey était perdue, puisque c'est vers cette époque que les Tatares adoptent l'écriture nestorienne, singulièrement incommode pour la transcription de leur langue, et à laquelle ils eussent très certainement préféré le système si complet des inscriptions de l'Ouibat ou de l'Ouloukem. Est-ce à dire que les premiers de ces Tatares conquérants, les Tou-Kiuè par exemple, n'aient pas su profiter, dans une certaine mesure, de la civilisation qu'ils détruisaient? Et puisque les mystérieuses inscriptions se rencontrent jusque dans les plaines du haut Ob, jusque sur les vases d'argent de Perm, n'y a-t-il pas lieu de penser que les Vogoules, eux aussi, ont pu faire encore quelques emprunts à la langue de ces inscriptions?

Peut-être un jour viendra où, les valeurs de l'alphabet une fois fixées, ces emprunts s'accuseront d'eux-mêmes et viendront à notre secours pour l'interprétation des textes. C'est ainsi que le lappon conserve encore aujourd'hui des formes du paléogermanique, qui viennent ainsi apporter une confirmation historique aux reconstructions de la philologie. Récemment, M. K. B. Wiklund, dans son *Lule-lappisches Wörterbuch*¹, a relevé, avec la collaboration de M. Evald Lidén, une liste de mots norrois passés en lappon et dont quelques-uns remontent à des formes antéhistoriques. Ainsi la terminaison lapponne *-as* provient du nominatif primitif en *-az*, tandis que *-ēs* représente la désinence postérieure *-z* (*r*)². Est-il excessif d'espérer que les langues

inscriptions et belles-lettres, 4^e série, t. XVIII, novembre-décembre 1890. p. 448 sqq.

¹ *Suomal.-ugril. Seuran Toimituksia*, I.

² L'antiquité de ces premiers emprunts désormais constatée, il semble que

modernes de la Sibérie, et en particulier le vogoule, réservent aux philologues de l'avenir des renseignements analogues quant à la langue des inscriptions yéniséyennes?

Une dernière question préliminaire demanderait ici à être résolue, dans l'intérêt de l'histoire de la civilisation chez les Ostyaques et les Vogoules. Malheureusement, bien qu'il s'agisse cette fois d'une époque historiquement connue, nous nous trouvons ici encore en face des mêmes incertitudes. Je veux parler des relations politiques des Ougriens de l'Oural avec les khanats tatars dont ils ont été les voisins à peu près immédiats, par exemple avec l'Empire de Kazan ou encore avec ce khanat de Sibir que Yermak, avec ses six mille Cosaques, détruisit en 1581. Quelle était au juste la situation des Vogoules et des Ostyaques à l'égard de ces différents États? Que des relations étroites se sont établies de bonne heure entre ces diverses populations, c'est, je le répète, un fait absolument hors de doute; mais n'y aurait-il pas témérité à admettre qu'un lien politique unissait autrefois les Ougriens à certains États voisins, par exemple à l'Empire de Byarmie? M. Ahlqvist incline néanmoins à le croire, et il appuie son opinion sur ce fait que le mot « impôt », en ostyaque comme en vogoule, repose sur un emprunt au ziryan (p. 22); pour notre part, comme nous l'expliquerons tout à l'heure, il ne nous paraît pas qu'il faille tirer de ce mot des conséquences aussi absolues et transformer en rapports de vassalité une simple prépondérance morale. Nous ne saurions davantage souscrire à cette opinion que les Khans de Sibir ont pu autrefois imposer aux Vogoules-Ostyaques un joug bien étroit (p. 21), et je ne puis croire que leur autorité ait jamais été susceptible de contrarier l'autonomie de tribus encore aujourd'hui à peu près indépendantes¹. Ce qui me paraît le démontrer, c'est que, d'après le témoignage même de M. Ahlqvist (p. 5), lorsque les Tatares vinrent s'établir sur l'Irtysh et y fonder un khanat, les Ougriens reculèrent vers le nord et échappèrent à la conquête en abandonnant aux vainqueurs une partie du territoire qu'ils occupaient.

l'explication de notre confrère, M. L. Wimmer, qui retrouve un vestige du primitif *ē* germanique (au lieu de *á* norrois) dans des mots tels que le finlandais *niekla* «aiguille» (cf. got. *neþla*), doit ici trouver sa confirmation, malgré les objections de MM. Donner et Thomsen, qui préfèrent rapporter ces mots au gotique. — Pour le dire en passant, je crois qu'on trouverait facilement des emprunts germaniques jusqu'en samoyède, particulièrement en samoyède-you-raque, où ils ont pu être introduits par un intermédiaire lappon. Tel le you-raque *tōlāu* «compter», *tōlir* «nombre», qui paraît bien être d'origine étrangère : norrois *tál*, v. h.-a. *zál*.

¹ On sait que les indigènes de la Sibérie ne sont généralement astreints qu'au *ясакъ*, c'est-à-dire à l'impôt sous forme de peaux ou pelleteries.

Ce qui se dégage en somme de ce rapide exposé historique, c'est ce fait incontestable que les Ougriens de l'Ob se sont trouvés placés dès l'origine dans les meilleures conditions pour nouer avec les populations voisines des relations plus ou moins étroites dont leur civilisation a dû profiter dans une large mesure. Il nous reste à examiner chacune de ces sources d'emprunts en particulier et à rechercher comment les langues des Ostyaques et des Vogoules y ont trouvé des moyens de perfectionnement.

II

M. Ahlqvist considère les Samoyèdes comme les premiers éducateurs des Ougriens de l'Ob (p. 5 sqq.), et tout paraît confirmer cette opinion. Seulement, cette influence civilisatrice, qui s'est naturellement surtout exercée sur les Ostyaques septentrionaux, ne semble pas tout d'abord leur avoir apporté des raffinements délicats ni même des objets bien variés. En effet, sur les dix-huit mots ostyaques que cite l'auteur comme empruntés au samoyède, la moitié au moins se rapporte exclusivement à l'élevage du renne. Ce sont donc les Samoyèdes qui ont appris aux Ostyaques à chasser et à domestiquer le « chameau du Nord » et qui leur ont enseigné à vivre sous les climats hyperboréens. Un fait intéressant au point de vue historique se dégage immédiatement de cette première constatation, et M. Ahlqvist n'a pas manqué de l'indiquer (p. 5) : c'est que l'établissement des Samoyèdes dans l'extrême Nord est plus ancien que celui des Ostyaques, qui paraissent n'avoir été refoulés vers ces régions ingrates qu'à une époque relativement récente. Il semble du reste que le Samoyède se montra assez jaloux de son droit de premier occupant et qu'il n'admit pas sans lutte les peuples ougriens au partage de ses solitudes. Je ne saurais dire si les Ostyaques, qui se distinguent à peine aujourd'hui de leurs voisins du Nord, gardent encore actuellement la rancune de ces inimitiés préhistoriques; mais les Vogoules tout au moins en conservent le souvenir très vivace, puisqu'ils ont fait des anciennes luttes de leur race avec les Samoyèdes, d'après le témoignage de M. Bernard Munkácsy, le thème principal de leurs chants héroïques.

Il ne serait pas impossible même que, dans ces rencontres, les Samoyèdes n'eussent pas toujours eu le dessous, et, s'il faut admettre que les Ougriens de l'Ob ont jamais connu la domination étrangère, nous aimerions mieux attribuer cette suprématie aux Samoyèdes qu'à toute autre population voisine. Ainsi s'expliquerait la fortune de deux mots samoyèdes parmi les Ougriens : le premier *kač* ou *koč* « esclave » (p. 6, n.7), a passé non seulement

au vogoule (*quě* ou *quš*), mais même au ziryané (*kes-jalny* « servir »); le second, *jeru* « maître, chef » (p. 6, n. 4), est devenu l'ostyaque *jor* ou *ūr(t)* et paraît avoir fourni aux Magyares eux-mêmes leur mot *úr* « maître, monsieur ». Ce sont là deux termes que les peuples n'empruntent guère qu'à des races victorieuses¹; l'emprunt devient tout à fait significatif, si l'on se rappelle qu'au témoignage de Castrén (*Jurak. Wörterverz.*, p. 8), les Samoyèdes-Youraques désignent les Ostyaques du nom de *habi* « esclave ».

J'avoue que les horizons ouverts si inopinément par ce double emprunt sur l'histoire primitive de l'Asie du Nord sont faits pour étonner. Il ne nous paraît pas cependant que ces conclusions puissent aisément être infirmées : le fait seul que les Vogoules, qui pourtant ne sont plus guère aujourd'hui en contact avec eux, ont fait de leurs luttes héroïques contre les Samoyèdes le sujet de leur épopée nationale, paraît suffisamment concluant par lui-même. Si l'on rapproche de ce fait cette tradition recueillie au siècle dernier par Messerschmidt parmi les tribus ostyiques et qui parle d'une race puissante tout à la fois guerrière et singulièrement civilisée qui aurait primitivement habité leur territoire², on conclut tout naturellement que ce peuple guerrier dont les Ostyaques gardent le souvenir sans le nommer est identique avec les Samoyèdes belliqueux chantés par les Vogoules. Assurément ces Samoyèdes légendaires ne rappellent en rien les tribus moroses que nos voyageurs nous décrivent, et sans doute celles-ci ne sont qu'un rameau égaré d'une race éteinte. Car il ne peut ici s'agir de deux races distinctes confondues sous un même nom par une tradition trop lointaine : la philologie est là, qui nous montre effectivement un peuple *samoyède* imposant sa domination aux Ougro-Finnois des deux versants de l'Oural, et dont l'influence s'étendait sans doute autrefois bien avant vers le sud.

Je ne puis m'empêcher de faire remarquer ici qu'on se fait généralement une idée singulièrement inexacte du domaine actuel de la race samoyède. Sur la foi des géographes qui n'appliquent le nom de Samoyèdes qu'aux nomades des *toundry* polaires, Youraques en Europe, Avamiens (Tavgy) en Asie, on oublie volon-

¹ On peut comparer par exemple le bulgare qui a adopté tous les termes turcs signifiant « seigneur » ou « monsieur », depuis *efendi* jusqu'à *čelebi* et *čorbadžı*, tandis que la domination phanariote introduisait d'autre part le mot *kırü* (*κύριος*). Depuis que la Bulgarie est indépendante, le slave *gospodínü*, *gospodáři*, *gospodárinü* regagne naturellement le terrain que les titres étrangers avaient accaparé.

² C'est cette même tradition qui nous servait plus haut (p. 397, n. 2) à démontrer les anciennes relations des Ougriens avec la civilisation *scythique* de l'Ob et de l'Yénisey. On verra tout à l'heure que ce n'est pas sans intention que nous avons recours ici au même témoignage pour établir l'existence d'une primitive civilisation *samoyède*.

tiers qu'il existe encore aujourd'hui, dans le centre et le sud de la Sibérie, des rameaux importants de cette race considérable, comme l'a établi Castrén voici tantôt cinquante ans. Les Samoyèdes-Ostyagues occupent une grande partie du gouvernement de Tomsk, le long de l'Ob supérieur; les Samoyèdes du Yénisey et, mêlés aux Tatares, les Kamasintses ou Kagmāzi, s'étendent depuis Touroukhansk jusqu'à Krasnoyarsk et Minousinsk, jusqu'aux montagnes de Mongolie, jusqu'aux frontières de l'Empire chinois, dans la région même des inscriptions yéniséennes. Nous admettions à l'instant que les Samoyèdes couvraient jadis des territoires encore beaucoup plus vastes, notamment la région de l'Oural; qui pourrait dire si ce n'est pas un rameau de cette race que déjà Hérodote (*Melpom.* IV, 23) définissait en ces termes : Οἰκέουσι ὑπαρρέην ὀρέων ὑψηλῶν (l'Oural) ἄνθρωποι λεγόμενοι εἶναι πάντες σιμοὶ καὶ γένεια ἔχοντες μεγάλα, φωνὴν δὲ ἰδίην ἰέντες, ἐσθῆτι δὲ χρεώμενοι σκυθικῇ...? Je ne saurais dire jusqu'à quel point ce portrait peut encore s'appliquer aux Samoyèdes d'aujourd'hui, auxquels l'anthropologiste Heusinger ne trouvait de parents que dans certains types du Caucase; mais on ne peut manquer de constater combien cette description concorde avec tous les traits saillants des figures sculptées du Yénisey, notamment avec les nos 3 et 7 (Ouybat, Tchirkov et Bey, Tcha'a taz) du recueil de la Société finlandaise d'archéologie. Ce sont deux admirables spécimens de la vieille statuaire sibérienne, auxquels la longueur du nez peu proéminent (*σιμός*) et surtout le développement extraordinaire du menton (*γένεια μεγάλα*) donnent un caractère tout à fait typique, essentiel au point de vue ethnographique. Et quant à l'*ἐσθῆς σκυθικῆς*, est-il besoin de rappeler qu'on l'a reconnue dès le premier jour dans les scènes guerrières de la Podkamennaya aussi bien que dans les représentations chamaniques du Kara-Yous?

Dans ces conditions, l'adoption ancienne du chamanisme par les tribus ougriennes, suivant la conjecture de M. Ahlqvist, devient extrêmement vraisemblable. Il faut convenir toutefois qu'on n'en saurait donner de preuves linguistiques bien assurées. C'est ainsi que le savant philologue d'Helsingfors invoque le témoignage de l'ostyague *pender*, qui représente le samoyède *pend'er*, désignant le « tambour » usité dans les incantations chamaniques (p. 7, n. 10) : sans prétendre en aucune façon faire la critique des étymologies samoyèdes-ougriennes — ce dont je serais sans doute fort incapable — je ne puis m'empêcher de considérer le samoyède *pend'er* comme singulièrement voisin du russe *bandúra*, qui est l'appellation ordinaire du « luth », ou plus exactement de la « mandore », signification que le mot conserve d'ail-

leurs, sous la forme *pöner*, dans les dialectes samoyèdes de l'Ob, et dont l'étymologie est bien connue : c'est le grec *πανδούρα*. Le russe *bandúra* a pu être emprunté dès le siècle dernier, comme l'a été *hlëbŭ* « pain », en samoyède-tavgy *kiriba*, en samoyède du Yénisey *kiłoba*, etc. L'exemple me paraît ainsi perdre quelque peu de sa valeur.

Un autre mot samoyède, sur lequel le russe aurait peut-être quelques droits à revendiquer, est le substantif *kues* « métal », cité à propos du vogoule *āt-kues* « plomb, étain » (p. 5, n. 2). L'histoire du grec *μέταλλον*, adopté successivement par toutes les langues de l'Europe, atteste la facilité avec laquelle les dénominations de ce genre s'empruntent de peuple à peuple et viennent peu à peu enrichir les langues auxquelles ces termes généraux jusque-là avaient manqué. C'est ainsi que le samoyède *kues* dépend peut-être de quelque forme russe apparentée au verbe *kovătĭ*, *kujŭ* « forger » et au substantif *kövŭ*, lequel, il est vrai, ne s'emploie plus guère aujourd'hui dans le russe littéraire qu'au sens figuré de « machination, intrigue », mais qui survit avec le sens de « métal » par exemple dans le bohémien *kov*. Mais comment admettre en samoyède un emprunt slave aussi ancien et dont surtout il serait absolument impossible de reconstituer l'itinéraire à travers les langues intrajacentes ? A moins qu'il ne faille plutôt retourner les choses et reconnaître dans le slavo-letto-germanique **ku-* « forger » (sl. **kuti*, lit. *kauti*, v. h.-all. *houwan*) l'héritage d'une civilisation jadis répandue dans tout le centre et le nord de l'Europe et dont les peuples de l'Asie du Nord seraient aujourd'hui les derniers dépositaires. Ainsi, les luttes des Samoyèdes contre les Finnois de Byarmie et les Ougriens de l'Oural nous apparaissent, à travers les traditions mourantes des Ostyaques et les récits épiques des Vogoules, comme la dernière lueur jetée par cette race étrange derrière les horizons extrêmes de l'histoire : et voici que la philologie semble vouloir ajouter à son primitif territoire, avec la Sibérie, une partie de l'Europe.

Assurément il serait dangereux de s'aventurer bien loin sur un pareil terrain. Voici cependant un mot dont le domaine est plus considérable encore et qui paraît trouver dans la même hypothèse le secret de son énigmatique origine. C'est à propos de l'ostyaque *kört*, *kürt*, ziryane *gort*, votyaque *gurt* « habitation, hameau » que M. Ahlqvist nous met sur la voie de cette étymologie (p. 6, n. 6). D'après lui, toutes ces formes reposent sur le samoyède *χārad*, et sans aucun doute cette dérivation s'appuie sur les plus solides raisons ¹. Il y a un rapprochement plus inté-

¹ La prononciation *χārad* appartient à un dialecte de la branche youraque ; la forme ordinaire est *hārad* qui, d'après la phonétique youraque, peut repré-

ressant, dont l'auteur n'a pas voulu aborder la discussion et qui pourtant s'impose avec force : c'est celui du slave *gradŭ* (russe *góródŭ*), lituanien *zárdis* et *gárdas*¹, gotique *gards*, latin *hortus*, grec *χóρτος*. Pour notre part, il nous paraît impossible de séparer ces mots les uns des autres : sans doute nous retrouvons ici encore un de ces mystérieux témoins de la primitive civilisation de l'Europe, dont M. Bréal nous entretenait récemment à propos du grec *πύργος* et du germanique *baúrgs* (*Mém.*, t. VII, p. 147). — Ainsi s'expliqueraient, en une certaine mesure, les contradictions phonétiques que toutes ces formes présentent entre elles et que, depuis si longtemps, on essaye en vain de justifier². Toutefois l'histoire de ce vieux mot, qui a passé jusqu'en tatar (*jurt*, d'où le russe de Sibérie *jurta* « habitation indigène »), reste encore singulièrement compliquée et difficile. C'est surtout dans les langues finnoises qu'il sera malaisé de démêler d'une manière satisfaisante la chronologie des formes multiples que ce vocable y a revêtues. Car le mot n'existe pas seulement en ostyaque et en ziryane-votyaque, comme l'établit M. Ahlqvist ; on le rencontre également dans les dialectes mordvines (*kardā*, *kardó* « étable », *kardas* « cour, ferme ») ; dans le finlandais *kartano* « ferme, enclos », et le live *kārand*, où le thème primitif a été augmenté du suffixe finnois *-no*, *-ndo* ; dans le tchouvashe *kardá* « enclos » ; vraisemblablement aussi dans le magyare *kert* « jardin »³ et dans d'autres formes encore dont les progrès de la philologie ougro-finnoise accroissent chaque jour la liste⁴. Notre très savant confrère, M. V. Thomsen, a essayé de faire l'historique de ce mot dans les langues finnoises⁵ ; de son étude si érudite et de sa

sentier simplement un ancien **karad* (cf. le tavgy *koru'*), ce qui d'ailleurs ne prouve rien contre l'aspirée initiale primitive dument attestée par nos langues européennes. — Toutes les formes samoyèdes citées dans la suite de cette étude sont données d'après Castrén : *Wörterverzeichnis aus den samojedischen Sprachen*, publiés par A. Schiefner, Saint-Petersbourg, 1855. Nous avons seulement pris sur nous de substituer à la notation ordinaire des voyelles longues une notation (~) plus conforme à leur nature, selon nous, purement tonique.

¹ Les hésitations de la gutturale dans le letto-slave (*gradŭ* : *zárdis*), qu'on retrouve par exemple dans *gáši* : *zššis*, témoignent en faveur d'un emprunt. Quant au lit. *gárdas*, c'est très probablement un emprunt nouveau fait au slave, à quoi l'accentuation tout au moins ne contredit nullement.

² On ne saurait adopter l'opinion de Brugmann (*Grundr.*, I, 294, 1 ; cf. 345), qui explique les formes letto-slaves comme empruntées au germanique.

³ D'autres expliquent que le magyare *kert* « jardin » est tout à fait étranger à la famille *gards-gradŭ* ; il y a lieu de s'étonner tout au moins de ces rencontres tout à fait fortuites qui abondent dans l'étymologie magyare.

⁴ Signalons également le ziryane-votyaque *kar* « ville ». — Il existe d'autre part en mongol, si mes souvenirs sont exacts, un mot ᠬᠣᠷᠢᠵᠠ (*kōrija*) « jardin » : c'est aux savants compétents de nous dire ce qu'il en faut penser.

⁵ V. Thomsen, *Beröringer mellem de finske og de baltiske Sprog*, p. 170. — Cf. p. 33.

discussion serrée, je ne veux retenir qu'un point, capital à mon sens : c'est que, dans aucune langue de la famille, le mot ne semble pouvoir s'expliquer par lui-même et autrement que comme un emprunt. Mais, si la philologie finnoise pas plus que la philologie indo-européenne n'est capable de résoudre les difficultés de cette formation, n'est-ce pas là un gage de vraisemblance en faveur de l'étymologie nouvelle que M. Ahlqvist a peut-être eu le tort de présenter trop timidement?

Faut-il décidément penser que ces vieux mots qui, tels que *ᾠρύγος-baurgs* et *χόρτος-gards-kartano*, nous apparaissent dans les langues finnoises aussi bien que dans les langues européennes comme les survivances d'une civilisation inconnue, sont en réalité l'héritage d'une grande race primitive dont les tribus samoyèdes seraient les derniers débris? Nous ne nous dissimulons nullement que notre hypothèse repose sur la base la plus humble et la plus étroite : est-elle cependant à ce point invraisemblable qu'on la doive rejeter sans examen? Si la race tatare, par exemple, vient jamais à disparaître, comme la statistique peut nous induire à le croire, et qu'il n'en reste d'autres vestiges que ces quelques tribus yakoutes « qui ne connaissent d'autre Dieu que le ciel bleu », comme dit Abel Rémusat, pourra-t-on soupçonner dans ces restes misérables les descendants d'une des races les plus considérables de la terre? C'est ainsi qu'on peut se figurer, aux origines de l'humanité, une première race d'hommes répandue à la fois dans la plus grande partie de l'Europe et dans l'Asie du Centre et du Nord. On ne saurait en effet lui assigner un domaine plus restreint, en supposant par exemple que le mot **χᾠrt*-¹ a été introduit dans nos langues avant le départ ethnique : les façons diverses dont il a été traité prouvent que l'emprunt remonte à une époque où tout au moins les divisions slavo-germanique et gréco-italique étaient accomplies. Remarquons aussi que les Éraniens ont également adopté ce mot, sous la forme *gērēda* (pour **garēda*?), tandis que la branche indienne paraît l'avoir toujours ignoré, comme elle ignore le nom européen du « sel », *ἄλς-sal-solī-salt*, que conserve, sinon l'éranien, du moins l'arménien *at*².

Il est bien certain qu'un ou deux exemples isolés seraient tout à fait insuffisants pour asseoir une théorie destinée à troubler des habitudes reçues et certaines convictions intimes. Le youraque *hārad*, à lui tout seul, n'aurait guère de valeur : c'est du moins

¹ C'est ainsi que nous proposons de représenter le prototype de *hortus-gards-harad*; le *t* retourné (ʔ) figurera cette variété de dentale que les langues historiques représentent tantôt par *t*, tantôt par *dh*, tantôt par *d*.

² Le védique *salilā* « mer » répond, à notre avis, bien mieux à *ἔλος* (« mer » chez les poètes) qu'à *ἄλς*.

un indice et une invite à rechercher d'autres identifications. Nous venons de citer le nom du «sel» dans les langues européennes; nous le retrouvons, lui aussi, dans les langues samoyèdes; ainsi, en yéniséyen *si^f* (pour **sil*, génit. *silō^f*), en youraque et en tavgy *sear* et *ser*. La phonétique comparative des langues samoyèdes montre que *s* est ici *s* primaire, et non *s* en alternance avec *k*, comme dans *sida*, *siti*, *sire* «deux» en regard du vieux samoyède (motorique) *kidde*. Il faut donc distinguer, au moins dans leurs formes historiques, *sear*, *si^f* «sel» de *sear*, *sera'a*, *siri* «blanc», qui avait en motorique la forme *kyr*¹; dès lors, on doit fixer comme prototype pansamoyède du nom du «sel» une forme **ssl*, dont il devient bien difficile de séparer l'européen **sal*, lequel n'est certainement pas, comme on sait, un mot primitif indo-européen. Quant au finlandais *saltte*, il semble établi que c'est un simple emprunt au germanique, aussi bien que *kulta* «or» et *silbba* «argent».

Un mot en tout point semblable à notre mot «sel» est le nom que nous donnons à la «mer», *mare-marei-morije*. C'est également un mot purement européen, car il paraît décidément que le sanscrit *mīra* n'a pas de valeur historique (cf. Wharton, *Et. Lat.*, s. v. *mare*). Bien que le -*g*- dans le samoyède-ostyaque *mogor* (pour **moor*, **mōr*?) n'ait peut-être rien d'étymologique, je n'ose comparer les formes correspondantes des autres dialectes, *mara*, *moru*, *mora*, *nori*, qui du reste signifient non «la mer» mais «le rivage». En revanche, le youraque *māri* «mer intérieure» nous paraît mériter une place tout à côté du latin *mare*, et je ne puis croire que les Samoyèdes, répandus le long de 10,000 kilomètres de côtes environ, aient eu recours, pour désigner la mer, à des termes étrangers.

Si je ne craignais de voir nos rapprochements taxés de fantaisie, j'essayerais également de rechercher dans le samoyède le prototype que M. Bréal réclame pour le grec *ῥόγος* «tour» et le germanique *burg*, dont l'aspect bizarre de thème consonantique se trouverait peut-être justifié précisément par l'hypothèse d'un très vieil emprunt. Nos modernes Samoyèdes n'élèvent, il est vrai, ni tours ni forteresses; mais ils savent désigner les rochers et les monticules de leurs *toundry* et de leurs steppes, et ils appellent ces «hauteurs» *perg* en samoyède-ostyaque, *pir* en youraque, *siṛagā* en tavgy, *phirze* en kamasinien, toutes formes dérivées de la racine *pir-per*. Un rapprochement cherché dans cet ordre d'idées aurait au moins l'avantage de rattacher, en vieux haut-allemand *burg* «forteresse» à *bērg* «montagne», et d'autre part en grec *ῥόγος* à *Πέργαμος*, qui est la «montagne» où s'élève l'en-

¹ Cf. Klaproth, *Motorisches Wörterverzeichnis*, dans l'*Asia polyglotta*.

ceinte militaire et religieuse (Ἰλιος ἱρή), et au pied de laquelle sont disséminées les maisons de la ville proprement dite (Τροίη τ'εὐρείη) :

Ἄλλ' ἄρα Κασάνδρῃ, ἐκέλη χρυσέῃ Ἀφροδίτῃ,
Πέργαμον εἰσαναβάσα. . . .

(Il., Ω, 699.)

Dans l'origine, presque toutes les vieilles cités de la Grèce avaient sans doute leur *πέργαμος*; mais presque partout les populations helléniques ont traduit le terme indigène par le composé bien connu *ἀκρόπολις*. Ainsi se trouverait confirmée cette idée que la fondation des villes antiques de l'Europe remonte à une civilisation antérieure à la nôtre et qui nous a enseigné l'art ingénieux des fortifications¹.

Ce qui est bien fait pour piquer notre curiosité, c'est la concordance singulière que nous constatons entre cette disposition des antiques cités européennes et celle des villes légendaires dont les traditions épiques des Samoyèdes gardent encore le souvenir affaibli. Dans un grand nombre de ces récits, qui ne sont pas sans présenter une vague analogie (évidemment toute fortuite, je me hâte de le déclarer) avec les données générales de certaines traditions helléniques, il est question de l'enlèvement de quelque Héléne samoyède, cause de guerres effroyables où nous voyons des peuples entiers exterminés par d'invincibles héros. Ces combats se livrent d'ordinaire autour d'une ville *située sur une montagne*, le long d'un fleuve, et dont les ennemis s'approchent sur des esquifs : *Takkendi anda čūžek | tabalat kuačet karend* « En bas, un navire s'avance Vers leur ville sur la montagne » (Castrén, *Sprachproben*, Ostj., IV, 2-3, p. 365). Quelques lignes plus loin, l'aède sibérien nous montre sept héros qui, par parenthèse, rappellent assez les Sept contre Thèbes et qui, eux aussi, laissent après eux sept, puis quatorze épigones; ils débarquent et s'avancent au pied de la citadelle : *Konnegand sēlže mādur | kare tūk* « Du rivage, sept héros Sont venus au pied de la montagne » (*Id.*, *ibid.*, IV, 58-59, p. 366). Dans un autre épisode (*Id.*, *ibid.*, II, 32-33, p. 345), il s'agit d'un jeune guerrier à la recherche d'une épouse : *Tāget pārond | kōn nēndogo kuanžak* « Je m'en vais (dit-il) sur la montagne pour (épouser) la fille du roi ». Il faut entendre qu'il y a sur cette montagne une ville où commande un chef illustre; on ne se représente pas autrement cette Pédase

¹ On dit en grec ἡ Πέργαμος, ὁ Πέργαμος ou bien τὰ Πέργαμα. Beaucoup de noms de lieux, dans la vieille géographie hellénique, s'accommodent ainsi à volonté de tous les articles. Nous pensons que ces hésitations révèlent une langue où la distinction des genres n'existait point; telles sont, encore aujourd'hui, les langues de la famille samoyède.

« escarpée » où Priam s'en allait, lui aussi, chercher une épouse auprès d'Altès, roi des Lélèges belliqueux :

... Ἄλτεω, ὅς Δελέγεσσι Φιλοπτολέμοισιν ἀνάσσει,
 Πήδασον αἰπήεσσαν ἔχων ἐπὶ Σατνιόεντι·
 τοῦ δ' ἔχε θυγατέρα Πρίαμος.

(Il., Φ, 86 sqq.)

Ces indications, si restreinte qu'en soit la portée, semblent néanmoins apporter à notre hypothèse quelque appui. Je ne crois pas du reste que ces témoignages soient isolés, et peut-être le moment est-il venu de présenter encore quelques rapprochements du même genre, où d'ailleurs le vogoule et l'ostyaque trouveront leur part aussi bien que le samoyède.

En l'état actuel, toutes sortes de raisons nous imposent, je tiens à le répéter, la plus extrême réserve dans une question si délicate et si nouvelle : aussi nous approuvera-t-on de nous en tenir, pour le moment, à une seule catégorie de mots dont le type nous est fourni par le samoyède *kues* « métal ». Considérons en effet à nouveau cette forme intéressante, et demandons-nous tout d'abord si un tel mot peut raisonnablement être né sur les rivages de l'Océan Polaire ou dans les steppes sibériennes, s'il ne dénonce pas au contraire, à lui seul, toute une civilisation féconde, particulièrement versée dans la science minière, et dont notre rapprochement avec le slavo-germanique *kujá-houwan* nous invite à rechercher les traces dans quelques dénominations particulières des métaux ?

Presque partout, dans nos langues, il y a désaccord entre ces noms, et c'est une idée qui a été émise depuis longtemps que ces noms remontent à une civilisation antérieure à toutes les civilisations historiques. Car les langues ougro-finnoises ne semblent décidément pas plus en état de les expliquer que les langues indo-européennes, auxquelles elles ont d'ailleurs emprunté la plupart des dénominations actuelles. Tout semble donc nous inviter à leur attribuer la même histoire qu'à ces vieux mots dont nous cherchions tout à l'heure à débrouiller les ténébreuses origines, et tout de suite la phonétique nous confirme jusqu'à un certain point dans cette vue. Elle nous montre en effet, dans deux noms de métaux, une correspondance frappante avec la bizarre alternance *ύργος* (Hésych. *Φοῦργος*) = *burg*; dans *χαλός* = lituan. *gelzís* (sl. *želězo*), nous observons un traitement analogue des muettes, et dans *χρυσός* (pour **χρυτjος*) = got. *gulþs* un même traitement de la liquide. On pourrait même s'exercer directement sur les noms des métaux dans les dialectes encore vivants des langues samoyèdes, notamment sur le nom du « fer », en *tavgy*

basa, kamasinien *baza*, yéniséyen *bese*, youraque *vese* (dial.) et *jése* dans les dialectes qui transforment *v* en *j* devant *e* ou *i*. Toutes ces formes nous paraissent reposer sur un primitif monosyllabique à voyelle radicale neutre, soit **t̄əs*, qui expliquerait peut-être, avec le magyare *vas*, le latin *ferrum*, pour **fes-rom*, **fezrom* (?). Mais on voit combien il est délicat, en l'état actuel, de marquer ici la limite entre la fantaisie et l'hypothèse scientifique. C'est pourquoi j'aime mieux insister sur un nom de métal dont l'histoire me semble plus certaine et sur lequel malheureusement M. Ahlqvist a gardé un complet silence.

C'est le nom du «fer» en ostyaque : *kart*. Il est difficile de ne pas le rattacher tout d'abord au ziryane *kört*, au finlandais *karta*, à l'estonien *kard* et au live *kārda*, qui désignent le «fer-blanc». D'autre part, il existe en lette et dans les dialectes lituaniens une série *skārds*, *skardas* ou *skarda*, qui a exactement la même signification et qu'on retrouve dans le vieux haut-allemand *skart* et dans le slavon *skrada* avec le sens de «poêle à frire, lèchefrite». Tous ces mots remontent, sans contestation possible, à un même primitif; la question est seulement de savoir dans quelle famille il le faut chercher. M. Thomsen, dans son savant ouvrage sur les rapports des langues finnoises avec le letto-lituanien (p. 218), n'hésite pas à considérer le mot comme étranger dans la famille finnoise et à rapporter l'origine du *karta-kārda* finnois au *skarda* de la famille lette. Notre confrère pousse même très loin le souci de l'exactitude dans l'histoire de cette dérivation, car il ajoute que la forme finlandaise a pu être transmise par l'intermédiaire de l'estonien : «At det finske Ord er udgaaet fra det lettiske, forekommer mig i høj Grad sandsynligt. Dog kan det i ethvert Tilfælde ikke vel høre til det ældste Lag af Laan, men synes at maatte forklares som indkommet i Finsk over Estisk.» Quant au ziryane *kört* et à l'ostyaque *kart*, il préfère les séparer complètement du finlandais *karta* et les considérer comme d'origine éranienne (zend *karēta* «couteau»). On avouera que cette distinction entre deux formes si voisines complique la question plutôt que d'y apporter la lumière dont elle a grand besoin. Car, si les formes finnoises reposent sur un emprunt au lette, où ferons-nous remonter le letto-slavo-germanique *skard-*, qui n'a pas trop l'air, de son côté, d'être bien ancien dans la famille indo-européenne?

Pour éclairer le débat, il est nécessaire, je crois, d'y introduire un élément dont on n'a pas encore tenu compte : c'est le latin *sartago*, qui signifie «lèchefrite», absolument comme le slavon *skrada*, et auquel il nous semble légitime de faire une place dans la série. Notre confrère, M. Wharton, dérive *sartago* de *sarcio*, *sartum*, et il l'explique par «putt the ingredients in good order,

make them serviceable¹». Je crois que *sartago* repose sur une étymologie beaucoup moins recherchée et qu'il faut tout simplement partir de la signification «quincaillerie, ferblanterie», en fixant à la base un substantif **sarta* «fer-blanc». Le premier exemple de ce mot se trouve dans Pline l'Ancien, et il y a lieu de croire que c'était dans le parler romain un terme de très bon aloi, nullement entaché de néologisme, et qui peut remonter fort loin dans l'histoire de la culture italique. Dès lors, comment séparer le latin **sarta* du lette *skarda*, du finlandais *karta* et de l'ostyaque *kart*, comment n'y pas reconnaître un très vieux nom du «fer-blanc», avec lequel le sanscrit *kart*, *kṛntāmi* «couper» et le zend *karēta* «couteau» n'ont sans doute rien à démêler? Il est vrai que la phonétique semble, à première vue, s'opposer au rapprochement : je crois au contraire qu'elle ne peut que le confirmer si l'on considère que la dentale y est traitée exactement comme dans *χόρτος*, *hortus* en regard du slavo-germanique *gradŭ-gards* et du finlandais *kartano*². Les deux mots *hortus* et *sartago* nous apparaissent ainsi comme contemporains, comme un double héritage de cette première civilisation de l'Europe qui a fait connaître aux peuples historiques le principe de la propriété individuelle, enclose d'une haie, et l'industrie des métaux. Il ne manque plus à notre rapprochement, pour être complet, que le mot «fer-blanc» sous sa forme primitive : malheureusement, il est à craindre qu'il ne soit à jamais hors de notre atteinte, car, si les Samoyèdes ont conservé *harad* pour désigner leurs habitations, ils ont perdu le nom du «fer-blanc», et il se pourrait même qu'il n'ait jamais appartenu à ce tronçon misérable de la race.

Le même cas nous paraît se présenter pour un autre nom de métal, le «plomb». En borussien *alwis* désigne le «plomb», en lituanien *alwas* signifie l'«étain»; les mêmes hésitations se manifestent dans la signification du mot en slave : en polonais *ołów* veut dire «plomb»; en russe *ólovo* est le nom de l'«étain». Il y avait donc, chez les Slavo-Lettes, un seul nom pour deux métaux; cette pauvreté du vocabulaire indique déjà que le nom, comme la chose, est d'introduction relativement récente. La phonétique confirme cette opinion, car non seulement la forme letto-slave ne représente pas grand'chose d'indo-européen, mais de plus le slavon *olovo*, *olovi*, au lieu de **lavo*, **lavi*, offre une anomalie dont on ne peut rendre compte qu'en admettant une différence initiale dans le timbre des deux premières

¹ *Etyma latina*, Londres, 1890, s. v.

² En continuant à représenter cette dentale par *ʃ*, nous obtenons un prototype **skarʃa* qui a bien pu devenir en latin **csarta*, comme plus tard *finisco* devient **finicso* dans les Gaules; **csarta*, à son tour, devient régulièrement **sarta*, comme **csuper*, **csipo* deviennent *super*, *sipo*.

voyelles; on peut fixer comme prototype **älovo-*; ce serait un exemple à joindre à ceux que nous avons donnés pour établir notre théorie de la conservation de *ä* dans le slave primitif, cet *ä* pouvant du reste, étant initial, procéder de *e* ou *o*¹. D'autre part, -*o*- médial dans **älovo-*, **olovo* paraît représenter une voyelle de svarabhakti, puisqu'il n'apparaît pas dans le lituanien *alwas*. Nous pouvons donc, en représentant cette voyelle indéfinie par *ɔ* fixer un prototype **obvo-* et **obvi-*. Faisons maintenant abstraction de *μ-* initial dans les formes helléniques *μ-όλυβος*, *μ-ολυβίς*, *μ-όλιβος*, *μ-όλυβδος*, *μ-όλιβδος* (car le « plomb » porte en grec tous ces noms), et l'on conviendra que le slavo-lette se rapproche sensiblement du grec. Il est vrai que nous ne sommes guère habitués à un *μ-* prothétique dans la langue grecque : aussi ne suis-je nullement porté à ne lui attribuer ici aucune valeur étymologique, pas plus que je ne prétends nier l'action de l'étymologie populaire s'exerçant sur la forme primitive (cf. *Mém.*, VI, 261). Ce mot devait avoir, dans la langue d'où il est issu, un phonème initial qu'il est bien difficile de déterminer, mais qui a pu disparaître en slavo-lette, tandis que l'influence de *μῶλυς* ou *ἄμελύς* le transformait en *μ* sur terre hellénique. Cette différence de traitement semble bien en tout cas dénoncer une consonne étrangère à l'organe aryen, peut-être un *ñ-* (*ng-*) guttural initial. On pourrait dès lors songer au youraque *ñolepe'*, qui, à la vérité, n'est pas attesté comme nom du « plomb », mais qui n'en repose pas moins sur une racine signifant « fondre » : de là le sens de « couleur, verni que l'on fait *fondre* pour badigeonner ».

La forme la plus pure nous est peut-être conservée par le nom ostyaque du « plomb » : *lōlpa*. Il est vrai que M. Ahlqvist considère ce mot comme une formation indigène, signifant proprement « le fondant » (p. 3, n. 7), et il faut convenir que, pour le sens tout au moins, cette étymologie mérite d'être prise en sérieuse considération. Le malheur est que, pour atteindre la racine signifant « fondre », il faut remonter jusqu'au finlandais *sul-*, qui n'offre plus avec *lōlpa* qu'une ressemblance assez vague. L'identité peut néanmoins se soutenir, car *l̄* ostyaque est un son fort complexe qui peut représenter des articulations très diverses. Dans un article spécial, intitulé *Erästä sekakonsonantista Ostjakin kielessä*², le regretté savant a consacré à l'histoire de *l̄* ostyaque une étude détaillée, de laquelle il paraît ressortir que cette consonne correspond tantôt à *l*, tantôt à *t*, tantôt enfin à *s* finnois. Comment *s* peut devenir *l*, c'est ce qu'il est assez malaisé d'expli-

¹ Cf. *Bulletin de la Société de ling.*, n° 35, p. cvj. — Les Magyares disent *ölom*, mais ils protestent que leur mot n'est pas emprunté du slave; le mieux est donc de le laisser en dehors du débat.

² *Suomal.-ugril. Seuran Aikakauskirja*, I.

quer, et quant à savoir dans quels cas *s* primitif persiste, dans quels cas au contraire il se modifie en *ostyaque*, c'est un point parfaitement obscur. Il nous a même semblé que la correspondance *s* finnois = *l* ostyaque n'était pas appuyée d'un nombre d'exemples suffisamment concluant : je m'empresse toutefois de déclarer que je ne prétends nullement faire ici la critique de la théorie de M. Ahlqvist et entrer en conflit d'opinions avec une autorité aussi compétente en cette matière. Cependant n'y aurait-il pas un moyen de tout concilier en admettant que l'étymologie populaire a pu s'exercer sur le nom primitif du « plomb » chez les Ostyaques comme chez les Grecs et en faire pour les premiers la « chose fondante » comme elle en a fait chez les seconds la « chose molle » ?

Il resterait à dégager de ces quelques observations une conclusion générale : mais je pense qu'il vaut mieux laisser ce soin à des voix plus autorisées que la nôtre. Remarquons seulement que cette idée d'une race primitive faisant connaître aux peuples historiques le travail des métaux se trouve généralement conforme aux traditions de l'antiquité et en particulier aux légendes helléniques. Que représentent ces noirs Titans qu'Hésiode nous dépeint arrachant au sol des rochers entiers et les entassant de leurs mains puissantes, sinon des hommes habitués à fouiller les entrailles de la terre ou à manier, sous le nom de Pélasges, la masse colossale des granits ? Qu'était cette ville de Thèbes, si voisine du Pélion et de l'Ossa (théâtres certains d'anciennes luttes ethniques), sinon l'un de ces centres primitifs du travail des métaux et qui devait garder à jamais le souvenir de son origine industrielle, ainsi que M. Victor Henry le rappelait il y a quelque temps (*Mém.*, VI, 95) ? Et, pour en revenir une fois encore à cette étrange racine *ku-* « forger » qui nous a servi de point de départ, ne peut-on penser qu'elle se cache également dans le mot *Κύκλωπες*, ces forgerons des anciens âges que la fable a donnés à Hèphaïstos pour compagnons d'enclume et auxquels elle n'a accordé qu'un œil, parce qu'elle a méconnu ou déformé leur nom ¹ ?

¹ Sans doute il serait inopportun d'examiner les rapports possibles de cette civilisation pélasgique, qui a marqué sa trace depuis la Grèce et l'Italie jusqu'à l'Allemagne, avec la civilisation scythique de la Sibérie, dont les monuments ont déjà été comparés aux tombeaux préhistoriques de la Hesse (cf. *Inscr. de l'Énésié*, p. 6, col. 2). Qu'il nous soit permis cependant de rappeler ici que, dans la collection des antiquités sibériennes conservée au musée de l'Ermitage, se trouve une figurine de bronze, dans laquelle un archéologue russe, M. Radlov, je crois, a reconnu un mineur : et, si l'archéologie autorise, en quelque mesure, malgré la différence des époques, la comparaison des pierres cyclopéennes du Péloponèse par exemple avec les masses imposantes des tombeaux de Tcha'a-Taz

Il nous paraît même que ce dernier rapprochement peut se justifier avec une certaine précision. Notons tout d'abord que le mot *kues*, qui n'a jusqu'à présent été relevé que dans les dialectes samoyèdes de l'Ob, n'en est pas moins, à ce que je crois, issu du fonds le plus antique de ces langues. On pourrait se demander, il est vrai, si c'est le sens général de « métal » ou le sens particulier de « fer » qui est le plus ancien; car le mot s'emploie aujourd'hui dans les deux acceptions. La question est nettement tranchée en faveur du sens général par le composé *kues-sal* « marteau, maillet forgé », qui nous révèle du même coup une acception plus primitive encore de la racine *kues* = forger. Si maintenant nous observons que *-s* final peut représenter une ancienne gutturale, quelque chose comme k_1 indo-européen, nous pourrions poser $*kuek_1-$, forme qui nous semble précisément attestée par les verbes *kuan-nap*, *kuetnam*, *kuetčam*, etc. (Castrén, *Wörterverz.*, s. v.), lesquels reposent tous sur une racine *kuet-*, dont nous serions disposé à considérer le *-t* final comme un simple développement de la racine en alternance avec *k* (*s*). C'est le même fait que nous croyons avoir reconnu dans *sūrun-nau*, *sūrun-nai* « peindre, badigeonner », pour $*surus-$, à côté de *sūrut-nam*, ou dans *lakkañ* « travailler », pour $*arkkañ$, en regard de *orttañ*. — Cette racine *kuet-*, présent *kuetnam*, ne signifie pas spécialement « forger »; le sens est plus général; c'est « frapper à l'aide d'un instrument contondant », par exemple un marteau; c'est donc exactement l'allemand *hauen*, que nous comparions tantôt au point de vue de la forme. Nous pouvons dès lors introduire un mot qui justifie définitivement notre reconstruction : *kuek*, qui se dit lorsqu'on brise la glace pour faire affluer le poisson; c'est le « coup de marteau ».

Pour obtenir l'équivalent de *Κύκλωπες*, il ne nous reste plus qu'à recourir à une formation de présent en *-la-*, laquelle nous est fournie effectivement par le dialecte tazovien (*kuetel'-a-m* « ich haue, erschlage »), et à y joindre la particule participiale *-vy*, *-va*. De là la forme historique *kuetel'ava*, forme primitive $*kuek_1\text{lapa}$, plus exactement sans doute $*k_2ek_1\text{lap}$. Il faut remarquer en effet que le vocalisme radical *-ue-* ne doit pas être directement rapproché de *-v-* grec, lequel est dû à l'influence de la gutturale. Nous croyons avoir constaté que *kue-* des dialectes de l'Ob procède, par un intermédiaire *kwa-*, *kua-*, de *ka-* pansamoyède (issu lui-même d'autres antécédents). En youraque au contraire, *ka-* devient *ha-*, de sorte qu'au tazovien *kuetel'ava* ($*kues-lava$) « qui forge » ne peut correspondre en youraque que $*hassava$, *hasava*.

(*Inscr. de l'énisséi*, fig. 1), on pourra remarquer également que si les *Scythes* de Sibérie se contentent de graver des figures d'animaux sur la face des rochers, les *Pélasges* de l'Europe les sculptaient à même le granit, comme on le voit par les portes de Mycènes.

Or *Hāsava*, *Κύκλωπες*, est le nom que ces peuples se donnent encore aujourd'hui à eux-mêmes¹; ils conservent, sans plus la comprendre il est vrai, cette dénomination de « forgerons », comme les Germains s'attribuaient le nom de « guerriers », et ils la justifient tout au moins dans les noms propres de leurs héros qui, presque tous, portent des noms *métallophores*. Ainsi *Jādava-Nārava* « Cuivre Forgé » (Castrén, *Sprachpr.*, p. 313, v. 63); *Sieseta-Jēse-Nji* « Ceinture de Fer possédant une tente aux provisions » (*Id. ibid.*, p. 312, v. 21); *Siunaci-Jēse* « Fer Bouillant » (*Id. ibid.*, p. 331, v. 177); *Njarava-Puijel'u* « Corne de Cuivre » (*Id. ibid.*, p. 337, v. 379); *Jēse-Meada-Jieru* « Maître de la tente de fer » (*Id. ibid.*, p. 337, v. 386), etc. Le surnom latin *Ahenobarbus* constituerait ainsi un excellent nom samoyède : *Jēse-Munat'e*. Mais que penser de semblables noms chez ces nomades misérables des plaines polaires? Ne sont-ce pas là des témoignages précieux et qui en disent long sur le passé?

C'est en tout cas, semble-t-il, un encouragement de plus à tenter, par la philologie, la reconstruction de cette primitive civilisation *cyclopéenne*, à laquelle paraissent avoir puisé tous les peuples de notre race, à l'exception des Indiens (et ceci doit naturellement devenir le criterium absolu de ces études). Sans doute, il serait inopportun de proposer dès maintenant une liste étendue des emprunts. Bornons-nous à citer, à titre d'exemples, deux mots qui se rapportent directement, croyons-nous, à l'état social de ces Européens préhistoriques. Lorsque les Italiotes, renonçant au communisme aryen où

ne signare quidem aut partiri limite campum
fas erat,

(Virg., *Géorg.*, I, 126.)

abandonnèrent le système de la propriété du clan, le *vr̥çāna* de la société védique, et qu'ils adoptèrent le système étranger de la propriété privée, le maître de la *villa* et de son *hortus* fut nommé *dominus*. C'est un mot de formation essentiellement italiote et indo-européenne; mais, à côté de *dominus*, subsista un synonyme que Caton, je crois, regardait comme étrusque : c'est le mot *erus* ou *hērūs*, que les Latins confondaient parfois avec *hēres* « héritier » (Festus, s. v.). Sans examiner si cette erreur ne contient pas une part de vérité, nous proposons de considérer *erus* comme l'équivalent indigène de *dominus*, comme le nom du maître du **Xārv-* cyclopéen, et qui survit avec le même sens et les mêmes attributions dans le *jēru*, *jieru* youraque, dont nous exposons en commençant l'extraordinaire fortune parmi les peuples finno-ougriens, et dans lequel la valeur du *j-* initial nous est clairement révélée

¹ La valeur phonétique de *Hāsa-va* ressort de la forme *Kvāia-k* des dialectes de l'Ob.

par la comparaison avec *erá, árá, íra*, titre des vieillards chez les Samoyèdes de l'Ob. — Si les Italiotes ont emprunté *erus*, les Hellènes ont bien pu, de leur côté, substituer au nom indo-européen des «veuves», **vidhévās*, un terme de la société pélasgique ou cyclopéenne. Les rapports déjà entrevus entre le grec *χῆρος, χήρα* (cf le *χ-* de *χόρτος*) et le slave *sirŭ* «orbus» (*s-* pour *k₁-*) deviennent en effet tout à fait clairs si l'on consent à y reconnaître un double emprunt dont nous avons la bonne fortune de pouvoir atteindre encore l'original dans les dialectes samoyèdes : *kearu'* en yéniséyen, *seru* en tavgy, *sēra, siera* en youraque (*s-* pour *k-*), qui répondent à tous les sens du latin «orbus, orba». N'est-ce pas le cas d'appliquer à ces vieux mots, toujours vivaces en dépit du temps dompteur de toutes choses, la formule poétique qui termine, dans les chants épiques des Samoyèdes, l'histoire de ces guerriers fabuleux «qui sont encore vivants au moment où nous sommes», *t'ekj l'ienad jil'ea'*, comme dit le chancre youraque?

Il est temps de revenir d'une façon plus directe à l'histoire des langues ougriennes de la Sibérie et, avant de passer à l'examen des mots que ces langues ont empruntés aux dialectes tatares, nous placerons ici, en manière de transition, une observation qui concerne plus spécialement les mots que le russe emprunte de nos jours aux peuples du Nord.

C'est à propos de l'ostyaque-vogoule *sonxal* (p. 8, n. 16) qui désigne le foyer de terre glaise et de gazon dont les Samoyèdes ont répandu l'usage dans tout l'extrême Nord. La forme samoyède est *songol*, devenu en russe *čuválŭ*; ce mot *čuválŭ*, qui manque dans la grande édition de Makarov¹, est sans nul doute un terme dialectal, usité seulement dans ces régions. On voit où j'en veux venir : *čuválŭ*, dérivé de *songol* (anc. **čongol?*), suppose forcément un intermédiaire **čavalŭ*. Ainsi, dans le langage des colons russes de l'Océan Glacial, les nasales d'origine moderne ont suivi exactement le même processus que les vieilles nasales slaves. L'exemple rappelle l'ingénieuse explication que M. Louis Leger a donnée du nom de *Žatŭ* qui, dans les traités de princes russes avec la ligue hanséatique, désigne la ville de «Gand»²; du reste, aujourd'hui encore, on surprend çà et là, dans les divers parlars de la Russie, des traitements analogues des nasales³.

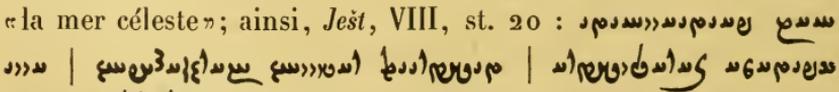
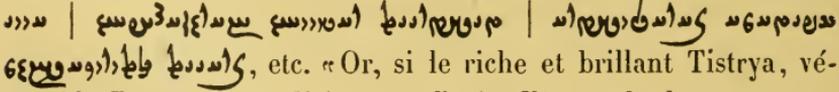
¹ Le mot n'a évidemment rien à faire avec le bulgare *čuválŭ*, synonyme de *plátnikŭ* «besace», et dont, par parenthèse, je n'ai trouvé nulle part l'étymologie. (Je ne crois pas que le mot existe en turc.)

² Cf. A. A. Куннкъ, Грамоты къ сношениямъ съверозападной Россіи съ Ригою и Ганзейскими городами. СПб, 1857.

³ Même dans la Grande-Russie, suivant M. L. Leger, dans la conversation vulgaire, on prononce couramment *úglijskij* pour *ánglijskij* «anglais», etc.

III

Les langues tatares ont fourni au vogoule et à l'ostyaque un nombre assez respectable de mots, et qui dépasse sensiblement la proportion des emprunts samoyèdes. Cette différence s'explique aisément par le prestige d'une civilisation plus avancée, autant que par les relations commerciales que les Vogoules et les Ostyaques ont de tout temps entretenues avec leurs voisins de race tatar. M. Ahlqvist a relevé une cinquantaine de ces mots, dont il donne la liste dans l'ordre alphabétique (p. 8-11); mais il suffit d'y jeter un coup d'œil pour s'apercevoir aussitôt que ces vocables proviennent de sources sensiblement différentes. Tel mot par exemple a dû être apporté aux Ougriens par les Bashkires de l'Oural méridional, tel autre provient sans doute des khanats sibériens¹, tel autre même peut remonter jusqu'au turc de Kazan. Un mot tel que *náí* « pain » (p. 9, n. 18) dont on n'atteint l'original que dans le persan *ná'n*, a certainement fait un voyage plus long et plus incertain encore.

Une première question se pose ici tout de suite à propos de ce mot *náí* : c'est la question des emprunts des langues ougriennes à l'éranien. Le problème est à la fois étendu et difficile, et M. Ahlqvist ne l'a pas même abordé. C'est sans doute que ces emprunts lui paraissent remonter à une époque antérieure à la séparation ethnique des Ougriens et être, en conséquence, sans objet dans une étude historique de l'ostyaque et du vogoule. Le fait est que l'on trouve également en magyare un certain nombre de mots éraniens, par exemple *az arany* « l'or », qui représente le zend *zaranja-*². Il faut remarquer toutefois qu'il y a rarement correspondance en ce qui concerne les emprunts éraniens entre le vogoule-ostyaque d'une part et le magyare de l'autre. Un exemple typique est, je crois, le nom de la « mer »; les Vogoules-Ostyaques l'ont appris des Éraniens, sans doute sur les bords de la mer d'Arak; ils se servent du mot *saryš* (vog.), *sâres* (ost.), qu'on rencontre d'autre part dans le groupe finno-permien, par exemple votyaque *zaryz*. Toutes ces formes procèdent du zend *z(a)rajas-*, lequel répond dans l'Avesta au *samudrá* védique, à « la mer céleste »; ainsi, *Jest*, VIII, st. 20 :  | , etc. « Or, si le riche et brillant Tistrya, vénérable Zoroastre, se dirige vers l'océan Vóouroukasha . . . »

¹ Par exemple *χón*, *χün*, « empereur ».

² D'après les conclusions de M. Joseph Halévy. Cf. *Bull. Soc. ling.*, t. VI, p. lv.

Au contraire, chez les Magyares, il n'y a pas trace de la forme éranienne; c'est au tatar *teñir* (turc *teñiz*, *deñiz*) qu'ils ont emprunté leur mot *tenger*. La chronologie des emprunts éraniens en ougrien nous paraît donc suffisamment obscure pour qu'il y ait chance de s'égarer à pousser trop loin les spéculations à ce sujet.

La question chronologique se pose également pour les mots vogoules-ostyaques d'origine tatar. Mais ici nous avons affaire à des époques moins éloignées de nous et qu'il est en général assez facile de distinguer : ainsi le turc *raqy* « eau-de-vie » (p. 9, n. 21), qui est commun à tous les peuples de l'islam (arabe *'araqi*, persan *'araq*) ou bien *tambaqu* « tabac » (p. 11, n. 44) qui est à la fois tatar, persan, hindoustani et malais, ont été empruntés à une époque certainement plus récente que, par exemple, le tatar *maçe* « chat » (p. 9, n. 16) qui a fourni d'autre part aux Magyares leur mot *macska*.

On peut hésiter en revanche en ce qui concerne le mot *çandug* « coffre, caisse » (p. 11, n. 39), bien que le terme ne soit pas turc d'origine et qu'il se soit généralisé dans tout l'Orient. C'est, je crois, un mot qui a dû commencer de fort bonne heure à voyager, avec les premières malles et les premiers colis qui expédièrent à travers le monde les marchandises et les denrées de l'Orient. Pour ma part, je n'hésiterais pas à reconnaître l'arabe *çandug*, ou quelque forme parente, dans le slavon *şadŭ*, *sŭ-şadŭ*¹, qui traduit le grec *σκεῦος* et qui a pu facilement pénétrer chez les Slaves par quelque intermédiaire byzantin. C'est ce mot qu'on retrouve dans le russe *sŭdno* « vase, bateau », *posŭda* « écuelles, vaisselle », en remarquant que toute cette famille de dérivés désigne spécialement des objets en bois. En bohémien, *sud*, qui avait primitivement la même signification que le mot slavon (aujourd'hui *osudŭ* « utensilia »), désigne à présent un « tonneau »; mais la forme dialectale *suden*, que Miklosich² traduit par « Schlüsselschrank » (synonyme de *misnik*), conserve encore très fidèlement, ce me semble, le sens de l'arabe *çandug*³.

La même incertitude chronologique se présente encore pour quelques autres mots. A quelle époque par exemple les Tatares ont-ils apporté aux Vogoules, avec le « savon », le mot *sŭpen* (p. 11, n. 40)? D'où est originaire ce mot, pour ainsi dire uni-

¹ La forme *çandug* a pu être considérée comme un diminutif, *şadŭkŭ*, dont on a facilement extrait le soi-disant primitif *şadŭ*. Pareille chose est arrivée pour le turc *aruq* « fossé » qui devient en russe et en bulgare *jarŭ*, alors qu'il reste *jarak*, *jarok* en serbe et en bohémien.

² F. Miklosich, *Etym. Wörterbuch der sl. Spr.*, s. v. *şodŭ* 3.

³ Le bulgare et le russe ont plus tard repris ce mot directement sous les formes *sŭndŭkŭ* et *sundŭkŭ*.

versel? Car il s'est étendu depuis la Grèce (*σάπων*, gr. mod. *σαποῦνι*) et les pays romano-germaniques jusqu'au Cambodge (*sabu*) et au Japon (*sabon*). A quel moment a-t-il pénétré dans les khans tatars de la Russie actuelle, et par quelle voie exactement est-il arrivé aux Vogoules?

Ce qui est certain, c'est que ni *çandug* ni *sabun* n'ont été transmis par un intermédiaire russe ou russo-permien, ce qui eût resserré la chronologie de ce double emprunt dans des limites beaucoup moins indécises. Il n'en est pas tout à fait de même en ce qui concerne le vogoule *solom* « paille », qui, ainsi que le remarque M. Ahlqvist (p. 10, n. 37), peut représenter le tatar *salam* aussi bien que le russe *solóma*; mais, comme le tatar *salam* n'est lui-même qu'un emprunt au russe, il en résulte que, de toute façon, le mot ne saurait être bien ancien parmi les Ougriens de Sibérie.

C'est à peu près l'inverse de ce qui s'est passé pour l'ostyaque *sukman*, qui désigne une étoffe de laine analogue à notre « castorine » (p. 11, n. 43) et qui représente, paraît-il, le tatar *çekmen*. Mais il est difficile de ne pas remarquer combien la forme ostyaque *sukman* est identique au russe (dial.) *sukmánü* et au polonais *sukmana*, lesquels, il est vrai, reposent eux-mêmes, à notre sens, sur le tatar *çekmen* modifié par l'analogie de *sukno* « drap »¹. Comme les Ostyaques n'avaient pas les mêmes raisons que les Slaves d'altérer de la sorte la forme tatar, il s'ensuit que *sukman* ostyaque n'est en réalité que *sukmánü* russe et n'a, en conséquence, aucun droit pour figurer ici.

Il en est à peu près de même pour le vogoule *arent*, ostyaque *ärtyn* « prêt, dette » (p. 8, n. 2), que l'auteur rapporte au tatar *arıjet*. La véritable étymologie ne saurait rester douteuse pour quiconque a présent à l'esprit le russe *arénda*. Il est vrai que ce mot désigne plus spécialement, du moins dans la Russie d'Europe, une terre ou un domaine que l'on afferme, un « fermage »; l'idée essentielle n'en reste pas moins celle d'un bien quelconque, meuble ou immeuble, qu'on loue à intérêt. La coexistence des deux significations, « prêt » et « dette » constitue un premier document pour la future sémantique vogoule-ostyaque et n'est même pas sans intérêt pour la sémantique générale; c'est presque la jolie expression latine *aes alienum* que nous retrouvons ici, chez les Ougriens de Sibérie, et peut-être pourrait-on, guidé par cet indice, poursuivre très loin les rapprochements. Pourquoi, par exemple, ne pas chercher dans un processus analogue l'explication

¹ Miklosich (*Etym. Wört.*, s. v. *sük-*) considère *sukmánü* et *sukmana* comme des formations slaves : mais il est bien difficile de voir dans *-manü* et *-mana* des suffixes de dérivation. Ce doit être un mot emprunté, tout comme *kaftánü*.

du gotique *dulgs* « dette » ? En slavon, on a tout à la fois *dlügŭ* « dette » et *dlügŭ* « long »¹ : on peut penser que le mot « dette », en slavo-germanique, a d'abord signifié expressément un « prêt à terme », mot à mot « une durée », et que par exemple le slavon *poplatiti dlügŭ* « payer l'intérêt d'une dette » n'est au fond pas autre chose que notre français « payer son terme ». Cette étymologie, à son tour, en suggère une seconde.

On a jusqu'ici interprété le serbe *morati* « devoir » comme identique à un prétendu **možati* « pouvoir »² ; outre que « pouvoir » et « devoir » sont deux idées sensiblement différentes, parfois même diamétralement opposées, la formation ne se justifie guère, puisque l'imperfectif de *mogu* « je puis » est *-magati* et qu'on n'a pas d'exemple d'une forme **možati*. Remarquons d'autre part que *morati* est un verbe complètement isolé dans les langues slaves ; on ne le trouve pas en dehors du serbo-croate et du slovène. Il est donc récent, et puisque les Bohémiens et les Polonais ont emprunté à l'allemand *muozan*, *müssen*, leur verbe *museti*, *musić* « devoir », les Serbes peuvent bien avoir emprunté de leur côté leur verbe *morati*. On sait combien sont nombreux et relativement anciens³ les emprunts que le serbe a faits au latin ou au roman. C'est un dérivé du latin *mora* « délai, laps de temps » (*mora temporis*, Ovide) que je voudrais retrouver dans le serbe *morati*. Ce serait par la langue des banquiers que le mot aurait pénétré chez les Slaves du Sud ; on distinguait peut-être sur les marchés de l'Adriatique les *bona promta* et les *bona morata*, comme les boursiers d'aujourd'hui distinguent les *valeurs au comptant* et les *valeurs à terme*⁴. Par suite, *morati* peut fort bien avoir signifié « être débiteur ». Ce n'est pas la seule fois, j'imagine, qu'une langue est allée demander au langage de la banque et de l'usure l'expression la plus élevée et la plus désintéressée de la morale.

Voilà certes des considérations fort étrangères à l'histoire de la langue ostyaque, et peut-être les trouvera-t-on quelque peu

¹ En bohémien, on dit *pro-dloužiti* « prolonger » et *pro-dlužiti* « s'endetter de quelque chose ». Cette explication s'applique naturellement aussi au vieil irlandais *dligim* (cf. *Mém.*, VII, 29³), qui se dit du créancier, et au breton *dléout*, qui se dit du débiteur. Au point de vue phonétique, le scr. *dirgha* ne fait pas difficulté, *d* remplaçant régulièrement *dh* ; il n'en est pas de même pour le grec *δολιχός* qui compliquerait ainsi les difficultés de son vocalisme d'une difficulté consonantique.

² Cf. Miklosich, *Etym. Wörterb.*, s. v. *mog-*.

³ La plupart de ces emprunts nous montrent le *c* latin conservant en toute position sa valeur gutturale, sans qu'on puisse ici recourir à l'hypothèse d'un intermédiaire grec.

⁴ L'adjectif *moratoire* existe du reste dans la langue du droit commercial, et lorsqu'un gouvernement sollicite un délai pour le remboursement d'un emprunt, on dit qu'il demande à ses créanciers un *moratorium*.

hors de propos. C'est pourquoi je me hâte de revenir aux Ougriens de l'Ob et à l'histoire de leurs relations avec les peuples tatars.

Pour une série importante de mots, la chronologie de ces relations peut, ce me semble, être fixée avec une certaine précision. Si l'on examine avec attention les listes dressées par M. Ahlqvist, il est impossible de n'être pas frappé de l'absolue concordance de nombre de termes empruntés par le vogoule-ostyaque avec les emprunts que le russe a faits, de son côté, au tatar. Voici, par exemple, le mot « cheval »; ce n'est pas *at*, qui est cependant le terme ordinaire chez les peuples turcs¹, c'est un nom beaucoup moins répandu, *alaša* (p. 9, n. 20), que les Vogoules leur ont emprunté pour désigner l'animal que les Tatars paraissent leur avoir fait connaître. De leur côté, les Petits-Russiens ont adopté le même mot, sous la forme *loša*; les Russes disent *lósadi*, avec un suffixe connu ailleurs dans les langues slaves². Voici également le vogoule *tinke* « monnaie » (p. 11, n. 46) et le russe *déněgi*, dérivés d'un mot tatar *tenke*, infiniment moins répandu que *aq*, *aqče*, par exemple³, et qui semble particulier à certains dialectes asiatiques. Voici encore le tatar *hasinē*, qui donne à la fois au vogoule *χosna*, à l'ostyaque *χasna* (p. 9, n. 10) et au russe *kazná* « trésor, fisc, caisse »⁴, et bien d'autres encore.

¹ Du turc, le mot *at* a passé notamment au bulgare (*átŭ*).

² Le russe *lósadi* me paraît avoir signifié d'abord « la cavalerie », « les juments » (des Tatars); le suffixe *-adi* est vraisemblablement le même que dans les collectifs serbes en *-ad* (th. *-adŭ-*) qui désignent tous soit des personnes, soit des animaux; ainsi *jagnjād* « des agneaux »; *štenād* « petits chiens »; *ubožād* « des pauvres », etc. Ce suffixe me paraît originairement étranger aux langues slaves, et c'est au suffixe grec *-ád-* que je serais tenté de le rapporter. Il est vrai que le grec classique ne connaît guère les collectifs, et en particulier le suffixe *-ád-* n'exprime pas ordinairement cette idée. Elle a dû néanmoins s'établir assez facilement dans la langue postérieure d'après des expressions telles que *ἡ ἰππὰς* « l'ordre équestre; la cavalerie », *πτελείδες* « des colombes », *δρυάδες* « des nymphes », *νυμφὰς ἀγέλη* « troupe de nymphes » (qu'on trouve, je crois, dans Proclus). Le point de départ a dû être *ἔσδομάς*, *δεκάς*, *χιλιάς*, *μυρία*, etc. Comparons aussi *Πλειάδας* « la Pléiade » et le serbe *Bliznād* « les Gémeaux » (mot à mot « les voisins »). Cette formation, particulièrement développée en serbe, est du reste panslave : ainsi slavon, russe, bulgare *čeljadŭ* « les gens de la maison », bohémien *čeled'* « les domestiques », polonais *czeladź*, etc., qui traduit peut-être un byzantin **οικιαίς* ou **γενεαίς*; cf. néo-grec *σκιλιτάδα* « familia ». L'explication que nous proposons ici trouvera, je pense, son plus solide appui dans la savante dissertation de M. Bréal touchant les *Premières influences de Rome sur le monde germanique* (Mém., t. VII, p. 135 et suiv.).

³ Le tatar *aqče* (*aqča*) a du reste passé lui aussi en vogoule : *qχše*, *qχša* (p. 9, n. 19); mais il est vraisemblable tout au moins que ces deux synonymes ont pénétré par des voies et à des époques différentes.

⁴ Le grec *γάζα* ne serait-il pas parent à un degré quelconque du tatar *hasine*, *hasna*? C'est ainsi que *παῖς* « paon » ne nous paraît pas représenter autre chose que le tatar *ta'uq* qui désigne encore aujourd'hui le « faisán » chez quelques peuplades turques. Cf. osmanl. *طاق* « poule ».

dont l'auteur a généralement pris le soin d'indiquer les équivalents russes à côté des formes ougriennes.

Les mots de cette catégorie seront donc très facilement reconnaissables pour le lecteur, et la comparaison montrera, je pense, d'une façon indéniable, que ces emprunts ne se sont pas effectués, en russe et en vogoule-ostyaque, d'une manière tout à fait indépendante. Il y a ici plus qu'une simple coïncidence, et tout prouve que les populations russes et les populations ougriennes ont emprunté ces termes à un même dialecte tatare et vers la même époque. Or la date de ces emprunts est fixée pour le russe : ils remontent aux grandes invasions du commencement du XIII^e siècle. Il est donc infiniment probable que les hordes de Batou, avant de pénétrer en Russie, s'étaient mises en contact avec les Vogoules et même avec quelques-unes des tribus ostyaques (cf. *Xasna*, ost.); peut-être même y a-t-il lieu d'admettre qu'elles ont exercé sur eux une domination réelle, bien que temporaire, et qu'elles ont essayé de les soumettre aux mêmes vexations qu'elles ont peu après imposées aux Russes. Ainsi s'expliqueraient en vogoule-ostyaque les mots d'emprunt désignant le « souverain », le « maître », l'« impôt » (tat. *jasaq*, vog. *josex*, russe *jasákü* « tribut sous forme de pelleteries ». Cf. p. 9, n. 5), et que M. Ahlqvist préfère attribuer à la suzeraineté des khans de Sibir (p. 21). Quoi qu'il en soit, il me paraît de toute évidence que les invasions tatares ont tout au moins traversé les territoires des Ougriens de l'Ob et qu'elles ont franchi l'Oural par les défilés vogoules : voilà du moins une indication dont il appartient à l'histoire de formuler les conclusions.

IV

La troisième source à laquelle les Vogoules-Ostyques ont emprunté leurs *Kulturwörter* est la langue ziryane. Ce qui frappe tout d'abord, lorsqu'on examine ces emprunts, c'est leur nombre restreint. M. Ahlqvist n'en a relevé que trente-deux; encore la plupart se rencontrent-ils exclusivement dans l'ostyaque. Il faudrait en conclure, semble-t-il, que les Permiens proprement dits n'ont exercé qu'une influence des plus précaires sur les Vogoules, qui sont cependant leurs voisins les plus immédiats. L'auteur insiste même sur ce fait, que jadis les Vogoules, occupant les deux versants de l'Oural, se trouvaient plus étroitement encore en contact avec la Byarmie (p. 12) : malheureusement les preuves linguistiques de ces relations sont assez pauvres et ne permettent guère de conclure à des rapports bien étroits entre les deux populations. Il y a là, à ce qu'il m'a semblé, un point insuffisam-

ment éclairci encore et sur lequel les études futures feront sans doute pleine lumière, car il est tout à fait improbable que l'ancienne Byarmie, qui entretenait sûrement un commerce relativement important avec les Vogoules et dont la barrière de l'Oural était insuffisante à arrêter l'expansion, ainsi que nous l'avons remarqué en commençant, n'ait pas exercé sur leur civilisation une action plus efficace. Faut-il penser que les tribus vogoules qui habitaient autrefois le versant européen de l'Oural et qui, pour une cause mal connue, ont abandonné aujourd'hui cette région, emportèrent avec elles les principaux témoignages de la culture permienne? Ou bien, ce qui peut sembler plus vraisemblable, cette culture était-elle assez peu développée, comparative-ment à celles des Tatares de l'autre versant, pour n'avoir fourni aux Vogoules que des notions insignifiantes et restreintes? C'est un problème délicat dont il n'appartient qu'aux savants compétents de nous donner la solution.

Pour notre part, nous ne pouvons que nous en tenir aux indications de M. Ahlqvist sur les termes empruntés par les Ougriens du Nord aux Ziryanes des hauts plateaux. Ici encore, le regretté philologue est enclin à admettre une sorte de suprématie politique exercée sur les Ougriens par leurs voisins de l'Ouest¹, et il en donne pour preuve le mot *ōt* (ost.), *ātteχ'* (vog.) « impôt, redevance », emprunté du ziryan *vot*, en vieux finlandais *veto* (p. 13, n. 19). Ce seul exemple me paraît insuffisant pour établir une hypothèse que l'histoire ne confirme point. Le mot « impôt » peut fort bien avoir été transmis par les Ziryanes aux Ostyaques en même temps que les mots « mesure », « balance » (p. 13, n. 15), « loi », « coutume » (p. 15, n. 26), « rouble » (p. 15, n. 27); or ces derniers, pour la plupart, sont eux-mêmes en ziryan des emprunts au russe. D'autre part, les mots ziryanes d'origine russe (et ils sont nombreux) ne sont guère antérieurs à la conversion de ce peuple au christianisme, c'est-à-dire à l'an 1375 environ. Voilà établie du même coup, si je ne me trompe, la chronologie des mots vogoules-ostyaques empruntés au ziryan.

M. Ahlqvist convient lui-même que c'est avant tout au christianisme que les Ziryanes ont dû leur rôle de civilisateurs à l'égard des Ougriens (p. 11-12). Nous pensons qu'il y a lieu de transformer cette simple remarque en un principe à peu près absolu, et nous considérons volontiers l'influence ziryan sur les populations ougriennes comme relevant à peu près exclusivement du prestige moral que la religion nouvelle assurait aux tribus converties. Ce n'est pas la seule fois du reste que la religion nous apparaît comme l'instrument le plus merveilleux de la civilisation, celui dont l'activité s'exerce, même à distance et d'une façon pour ainsi dire indirecte, avec la plus grande sûreté et une prodigieuse

expansion. Cyrille et Méthode ont à peine ébauché, devant les Moraves, les premières notions du culte nouveau, que déjà les invasions magyares jettent entre les catéchumènes et l'Eglise d'Orient une infranchissable zone barbare, et voilà le lien fragile à jamais rompu, voilà la Bohême, la Moravie et la Pologne désormais ouvertes aux missionnaires catholiques, à leurs églises, à leurs couvents, aux investitures de l'empereur d'Allemagne. C'est le triomphe assuré de la liturgie et de la langue romaine, de la civilisation occidentale et germanique : telle est pourtant l'étonnante vitalité des premières influences religieuses, qu'aujourd'hui encore, malgré la concurrence d'un culte rival, malgré les événements et le temps, les Bohémiens conservent çà et là dans leur langue des témoignages d'un passé avorté : nombre de mots ou de locutions survivant du slavon d'église ou du grec de Byzance¹. C'est du reste le propre de toute religion de prêter quelque chose de sa majesté à la langue qui le transmet et de lui donner déjà, en une certaine mesure, le caractère d'un idiome sacré; est-il besoin de rappeler la prodigieuse fortune de la langue arabe et les emprunts sans nombre qu'y ont faits tous les peuples mahométans? Il semble qu'une langue ainsi consacrée par la doctrine religieuse dégage tout autour d'elle une sorte de rayonnement merveilleux auquel les peuples viennent spontanément chercher la lumière, comme si le prestige d'une religion, qui souvent n'est même pas encore la leur, eût soudain dissipé toutes leurs instinctives défiances à l'égard de la civilisation étrangère. Le hasard des événements conduit vers la fin du vi^e siècle les exilés bouddhistes au Tibet; le tibétain, qui est aujourd'hui le dépositaire vénéré de la doctrine, était alors la langue la plus humble et la plus pauvre peut-être de l'Asie entière, et pourtant quelques années suffirent pour en faire une source féconde où les tribus voisines, d'elles-mêmes, venaient puiser.

C'est à peu près ce qui a dû se passer pour le ziryan, car aucun des mots que l'ostyaque lui a empruntés ne porte, à notre sens, les caractères d'une antiquité bien éloignée, comparable à celle qu'attestent par exemple certains emprunts au tatare. L'examen de la liste donne ici au contraire cette conviction que tous ces termes ont pénétré chez les Ougriens à une même époque et que cette époque est celle de la conversion des Ziryanes, c'est-à-dire la fin du xiv^e siècle ou le commencement du xv^e. Si, outre

¹ Ce n'est que dans les temps modernes que la liturgie catholique en Bohême substitue au slavon *Hospodin* « Seigneur » le terme exclusivement occidental *Pán*. Jusqu'au commencement du xvi^e siècle, on trouve encore fréquemment dans les prières les vieilles formules : *Hospodine pomiluj ny!* . . . *Prosím Hospodine svatý!* . . . *Pomniť Hospodine na ny!* . . . *Chvála Bohu Hospodinu!* etc.

les mots «église», «croix», «abstinence, jeûne», «coutume, loi», qui dénoncent certains progrès du christianisme ziryanne parmi les Ougriens, nous trouvons ici des expressions d'origine ziryanne désignant des animaux, des plantes, des objets usuels tels que le «mouton», le «porc», le «blé», le «foin», le «savon», la «fenêtre», la «bouteille», etc., c'est précisément qu'Étienne de Perm et ses missionnaires venaient de faire connaître aux Ziryanes beaucoup de ces objets, auxquels les relations désormais établies avec la Russie ajoutaient chaque jour quelque connaissance nouvelle. Que d'autre part quelques-uns de ces mots, par exemple le mot «tribut» que nous avons déjà signalé, soient ziryanes d'origine et aient eu cours chez ce peuple longtemps avant sa conversion, c'est un fait aussi indiscutable qu'il est naturel : mais il ne s'ensuit nullement que les Ougriens aient dû les emprunter de leur côté à une époque plus reculée.

Du reste, les mots ziryanes d'origine sont ici en nombre extrêmement restreint; presque tous se dénoncent comme d'origine russe, et les originaux sont le plus souvent parfaitement reconnaissables sous les formes ziryanes. Il y a pour le linguiste un véritable intérêt à étudier ces emprunts au second degré, qui du russe passent au ziryanne et du ziryanne à l'ostyaque ou au vogoule. Le fait est, au moins dans une telle proportion, assez exceptionnel pour qu'on y insiste.

M. Ahlqvist a reconnu l'étymologie russe d'un certain nombre de ces vocables, par exemple :

P. 12, n. 9. — Vog. *kinliskä* «flacon» : zir. *skljönica* : russe *stkljanočka*, *skljánica* (cf. boh. *sklenice*).

P. 13, n. 13. — Vog. *küäreχ* «poulet», ost. *kurek* : zir. *kurög* : russe *kúra*, *kúrica* «poule»¹.

P. 13, n. 14. — Ost. *moitek* «savon» : zir. *maïtög* : russe *mýtí* «laver»², etc.

P. 13, n. 18. — Vog.-ost. *oš* «mouton» : zir. *yž* (cf. mordv. *uča*) : russe *ovcá* «brebis».

P. 14, n. 23. — Vog.-ost. *pōrys* «porc»; zir. *porś* : russe *porosjá* «cochon de lait» (cf. boh. *prase* «porc»), etc.³.

Le vieux russe conserve *kürü*, *kurökü* «coq, poulet».

² Le ziryanne *maïtög* et l'ostyaque *moitek* peuvent reposer sur une forme russe dialectale **mytokü*, synonyme de *mýlo*; mais la formation peut aussi être ougro-finnoise. Ces langues ont en effet une tendance visible à dériver leurs mots d'emprunt au moyen de *-ög*, *-mög* (zir.); *-ek*, *mek* (ost.); *-eχ* (vog.). Cf. ost. *posmek* «peson, balance» pour russe *bezménü* (p. 18, n. 47), etc.

³ M. Thomsen (*op. cit.*, p. 206) donne pour ce mot toute la suite des formes dialectales en ostyaque : *purys*, *pūraš*, *pūreš*, *pōres*. De là le samoyède *pares*, *pōres*.

Sans vouloir en aucune façon revendiquer une compétence spéciale en matière d'étymologie ziryane, il me semble néanmoins qu'on peut sans trop de difficulté retrouver également les originaux russes des mots suivants :

P. 12, n. 1. — Ost. *akañ* « poupée » : zir. *akañ* : russe *ikóna* « image sainte », vraisemblablement un *Spottwort* plein d'irrévérence et remontant aux premiers temps de la conversion des Ziryanes.

P. 12, n. 5. — Vog. *isnas* « fenêtre », ost. *isni* : zir. *öšyn* : russe *okno*, peut-être par l'intermédiaire d'une prononciation locale **ok'no* (?).

P. 12, n. 6. — Ost. *istëk* « soufre » : zir. *iztög* : russe *istókü*, avec un sens spécial; cf. *istëklyj* « qui découle », par exemple du cratère d'une solfatare¹.

P. 12, n. 7. — Vog. *jarmak* « soie », ost. *jermak* : zir. *jermög* : russe *armjåkü* « camelot de poil de chameau », qui est du reste lui-même un mot d'origine orientale.

P. 13, n. 10. — Vog. *kür* « poêle », ost. *kör* : zir. *gor* : russe *górny* « fourneau »; cf. *gorëü* « brûler ».

P. 13, n. 11. — Ost. *kurmek* « poivre » : zir. *gormög* : cf. russe *gór-ïkij* « amer », mot à mot « qui brûle »; *gor-čákü* « poivre d'eau », *gor-čica* « moutarde », etc.

P. 13, n. 16. — Vog.-ost. *nepek* « écrit, lettre, papier, livre » : zir. *nebög*, qui représente, d'après M. Ahlqvist, le russe *bumága* « papier ». J'aimerais mieux reconnaître ici quelque dérivé dialectal de *pečätü* « cachet », *napečätatü* « cacheter, imprimer » ou de *napekätü*, mot à mot « cuire » le cachet sur la missive (?).

P. 13, n. 17. — Ost. *noi* « tissu, étoffe » : zir. *noi*, d'où également, paraît-il, le samoyède *noi*. Le mot est-il finnois d'origine, ou bien faut-il placer à sa base un dérivé du russe *nítü* « fil », quelque chose comme **noj*, formé du reste très maladroitement d'après *stroj*, *boj*, *za-vój*, etc.?

P. 14, n. 20. — Vog. *päsen* « table », ost. *pasan* : zir. *pyzan*; cf. russe *trapéza*; la finale *-n* est un suffixe que nous avons aussi dans ost. *poška-n*, vog. *peske-n* « fusil », du slave *puška* (p. 18, n. 48). Nous aurions ici un exemple d'apocope, à moins que la

¹ Ce qui me donne à penser que ces noms reposent sur une forme russe, c'est le terme dont on se sert en vogoule, où le « soufre » s'appelle *rus-taïga* (cf. p. 19, n. 55, ε) : c'est un composé, dont le second terme est obscur, mais dont le premier signifie « russe ». Il est donc probable que les peuples de l'Oural ne connaissent le soufre que par les Russes.

forme ziryane ne puisse être attestée comme terme finnois signifiant « planche » ou « bois, morceau de bois ».

P. 14, n. 21. — Vog. *pernä* « croix », ost. *perna* : zir. *perna*. Ce n'est assurément pas le russe *kréstü*; pourtant il est difficile de penser que le russe n'a pas fourni aux néophytes permien le nom du symbole suprême de la foi. On pourrait songer par exemple au substantif *vëra* « foi religieuse » ou à son adjectif *vërnyj*; le problème consisterait en ce cas à établir, dans les emprunts au russe, le changement de *v* en *f*, puis en *p*. D'autre part, les figures qui accompagnent les inscriptions sibériennes présentent fort souvent soit des ornements crucifères, soit des bâtons de magiciens aboutis d'une croix¹; la forme cruciale était donc connue très anciennement parmi les populations de la Sibérie; en conséquence *perna* peut fort bien n'être après tout qu'un simple équivalent indigène du russe *kréstü*.

P. 14, n. 22. — Vog. *pyč* « jeûne, abstinence », ost. *vis, us* : zir. : *viç* « santé, salut ». C'est, dans cette seconde signification, un mot foncièrement finnois; il me semble toutefois que le russe *póstü* « jeûne, carême », que la forme vogoule rappelle du reste étrangement, a quelque peu déteint sur lui, quand ce ne serait qu'en lui prêtant une acception nouvelle. De toute façon, la coexistence des deux sens « bonne santé » et « abstinence » intéresse suffisamment la sémantique pour être signalée.

Ces quelques exemples suffisent à montrer quelle sorte de mots le vogoule-ostyaque a empruntés au ziryane. En réalité, ce ne sont pas des mots permien, mais des mots russes; ce n'est pas la civilisation permienne, c'est la civilisation moscovite que les Ougriens adoptent dès le xiv^e siècle, près de deux cents ans avant l'expédition de Yermak en Sibérie. On conçoit sans peine quelles en ont été dans l'histoire les conséquences.

Ainsi, sans effort et sans lutte, d'une façon tout indirecte et peut-être inconsciente, la Russie peu à peu étendait son influence au delà de l'Oural, jusqu'à l'Ob et à l'Irtysh, jusqu'aux premières inclinaisons du bassin du Yénisey, et partout les populations sibériennes subissaient son prestige, d'autant plus volontiers que son action restait occulte et pour ainsi dire ignorée. On sait quels avantages le tsar Ivan IV et ses successeurs ont tirés dans la suite de cette sorte de conquête morale qui portait de proche en proche et jusqu'au cœur de l'Asie la civilisation de Moscou. Lorsque, en 1580, les six mille Cosaques de Yermak pénétrèrent

¹ On trouvera notamment cette forme sur l'une des inscriptions du rocher de Kayabashy, bassin du Kermchik. Cf. *Inscr. de l'én.*, n° XVII, 10.

dans ces régions, ils trouvèrent le chemin tout préparé devant eux, et il me semble qu'ainsi interprétées, les études de M. Ahlqvist éclairent d'un jour tout nouveau l'étonnante odyssee de ce chef de bande subjuguant avec une poignée d'hommes la moitié d'un monde. L'histoire peut donc ici emprunter à la philologie un solide témoignage, et je pense qu'on ne nous blâmera pas d'avoir insisté sur un point que le savant finlandais n'avait pas cru devoir mettre en lumière.

V

Nous aurons peu de chose à dire des mots directement empruntés au russe par les langues de l'Oural. De ceux-ci la liste s'ouvre naturellement après la conquête de Yermak, en 1580, et il n'y a pas encore lieu de la clore, puisque la civilisation russe apporte encore chaque jour à ces peuples des connaissances et des termes nouveaux. C'est par cette liste que M. Ahlqvist termine son article (p. 16-20, n. 1-76), et il n'a pas hésité à lui accorder la plus large place. Nous nous bornerons à remarquer que tous ces mots se distinguent très nettement des emprunts indirects que nous examinons tout à l'heure par leur apparence plus moderne et leur excellent état de conservation. La plupart attestent que le vogoule-ostyaque est désormais familiarisé avec l'emprunt russe, devenu en quelque sorte un des éléments les plus indispensables de la langue. Beaucoup portent d'ailleurs eux-mêmes leur date. Ainsi, les noms des fonctionnaires impériaux ne sont pas les dénominations actuellement usitées en Russie : ce sont, pour la plupart, les termes employés vers la fin du xvii^e siècle et jusqu'à la fin du xviii^e, tels que *kommisárû* (p. 16, n. 13), *kapitánû* (p. 16, n. 15), etc., aujourd'hui *zasédátelî*, *is-právníkû*, etc.

On retrouve aussi çà et là chez les Ougriens de l'Ob des expressions qui ont disparu aujourd'hui de la langue russe normale et que les dictionnaires ne mentionnent plus que comme rares et archaïques. Tel est par exemple le curieux mot *zélié*, mot à mot « des herbes », qui s'employait jadis pour désigner la « poudre » des armes à feu¹, et qui a passé avec ce sens tout spécial dans le vogoule-ostyaque (p. 19, n. 58). Tel est aussi le substantif *pús-ka*, qui signifie en vogoule-ostyaque, non pas un « canon », mais un « fusil » (p. 18, n. 48) : c'est la signification étymologique

¹ L'intermédiaire entre ces deux sens, si parfaitement différents, est une signification assez vague, comme notre mot *épices* ou le latin *venena*. On peut comparer le bohémien *koření*, *kořené zboží* « épices, aromates », proprement « des racines ».

que conservent notamment les langues yougoslaves; mais je ne sache pas que nulle part le mot soit attesté en russe avec ce sens. Déjà dans les œuvres de Lomonosov, si mes souvenirs sont exacts, *púška* ne signifie pas autre chose que « canon »; il y a du reste un proverbe populaire, qui a tout l'air d'être ancien, et qui parle de ceux qui « tirent aux moineaux avec un canon », по воровьямъ изъ пушки. Peut-être y a-t-il lieu de rapporter le vogoulo-ostyaque *pesken*, *poškan* à un dialecte de la petite Russie, ce que les anciennes relations des Ougriens avec les Cosaques rendent assez vraisemblable.

D'autre part, le mot « Cosaque » lui-même, qui est en vogoulo *kosyx* (p. 17, n. 23), ne remonte pas nécessairement à la forme polonaise ou ukrainienne *kozak* plutôt qu'au russe *kazákū*. Le représentant le plus ordinaire de *a* étranger de syllabe initiale en vogoulo-ostyaque est *o*; *a* de syllabe finale devient *y*, et le *-k* final devient presque toujours *-x*; du moins en vogoulo; ainsi :

P. 19, n. 62. — Ost. *sopek*, russe *sapógū* « botte ».

P. 19, n. 63. — Ost.-vog. *śos*, russe *časū* « heure ».

P. 11, n. 47. — Vog. *tōqyx*, lat. *tavyq* « poulet ».

P. 11, n. 41. — Vog. *sōpyn*, tat. *saban* « charrue ».

P. 9, n. 20. — Vog. *ōlyš*, tat. *alaša* « cheval ».

P. 16, n. 8. — Vog. *jāx*, vieux russe *dijákū* « secrétaire, écrivain », etc.

La dérivation *kosyx* = *kazákū* est donc tout ce qu'il y a de plus régulier en vogoulo¹.

Pour la même raison, l'ostyaque *kosal* « bouc », du russe *kozēlū* (p. 17, n. 22), ne préjuge absolument rien quant à la prononciation de *o* prétonique russe; au contraire, un mot comme *kamisar*, en regard du russe *kommisárū* (p. 16, n. 13), atteste que les Russes de l'Ob prononcent, au moins depuis un siècle, *o* prétonique comme on le prononce dans la langue classique.

Il ne faudrait pas davantage attacher une importance quelconque, au point de vue de la prononciation, à la vocalisation de *v* russe en vogoulo-ostyaque :

P. 17, n. 25, 28. — Vog. *kuas* « kvas », *kušša* « pâte aigre » = russe *kvásū*, *kvása*.

P. 20, n. 73, 74. — Ost. *ulja* « liberté », *una* « eau-de-vie » = russe *vólja*, *vinó*, etc.

Ces formes ne dénoncent pas plus pour le *v* russe une valeur *w* que nos futurs *j'aurai*, *je saurai* pour les infinitifs *avoir*, *savoir*. Tout

¹ Cosaque, *kazákū*, est du reste lui-même un mot tatar.

au plus le vogoule *pñxrou* « fête de l'Intercession de la Sainte Vierge », russe *pokróvũ* (p. 18, n. 53), en regard par exemple de *estop* « un stof (mesure) » russe *štófu* (p. 16, n. 4), montre-t-il une différence de prononciation entre *v* final et *f*¹.

VI

C'est ici le lieu d'examiner, en manière de conclusion, une forme particulière d'emprunt sur laquelle M. Ahlqvist n'a peut-être pas suffisamment insisté et qui offre cependant un haut intérêt pour le linguiste. Je veux parler de ces locutions formées exclusivement ou partiellement d'éléments indigènes calqués avec une fidélité souvent servile sur les éléments du terme étranger correspondant. Partout où un peuple sert d'instituteur à un autre, nous retrouvons, à côté des emprunts proprement dits, ces sortes d'emprunts de traduction (*Uebersetzungsentlehnungen*). Ces formations ont malheureusement été jusqu'ici assez peu étudiées, bien qu'elles constituent une partie importante de l'histoire des langues; la grammaire comparée s'enrichirait d'un chapitre considérable si l'on relevait dans nos idiomes modernes toutes ces expressions pour ainsi dire artificielles qui traduisent simplement des tournures grecques ou latines. Est-il douteux pour personne que des mots tels que *allmächtig* en allemand, *visemogaštĩ* en slavon, *wszecmocy* en polonais, *tout-puissant* en français; — ou bien *wahrscheinlich*, *vraisemblable*, *pravdèpodobnij* en bohémien; — ou encore *genugthun*, *udovletvorĩti* en russe, *dostiũčiniti* en bohémien, doivent uniquement leur existence aux composés latins *omnipotens*, *verisimilis* ou *satisfacio*²? On s'est étonné du vieux français *chascun-jornel*³, dont la formation est contraire au génie de notre langue: c'est que le mot n'a rien de naturel ni de spontané; il a été créé artificiellement sur le latin *quotidianus*. Voici un exemple des deux procédés d'emprunt réunis dans un même mot: c'est le

¹ On ne saurait espérer donner au complet une liste qui s'accroît tous les jours. C'est ainsi qu'on peut relever un certain nombre de mots empruntés au russe et qui ne figurent pas dans l'article de M. Ahlqvist. Tel est l'ostyaque-vogoule *kerep*, *karap*, dérivé, ainsi que le ziryane *karab* et le votyaque *korab*, du russe *koráblĩ* « navire »; tel encore l'ostyaque *sem*, *semy*, du russe *sénja* « semence », recueilli par M. Ahlqvist lui-même (*Sprache der Nord-Ostjaken*, p. 131). Citons encore le vogoule *ljon*, donné par Thomsen (*op. cit.*, p. 196) et qui doit en conséquence figurer à côté de l'ostyaque *lon*, du russe *lénũ* « lin » (p. 17, n. 31).

² Le sanscrit *alā-karomi* est formé exactement comme le latin *satis-facio*, mais il signifie « orner ». Ici du moins on peut être sûr que les deux langues ont réalisé le composé en question d'une façon absolument indépendante. Si la sémantique avait interverti les rôles, nul doute que l'allemand *genug-thun* signifierait « rendre satisfaisant, embellir ».

³ Cf. Arsène Darmesteter, *Traité de la formation des mots en français*.

mot «peintre» dans les langues slaves. Les Slaves, musiciens, chanteurs et poètes, ignoraient très certainement la peinture; les Bohémiens et les Polonais ont purement et simplement adopté l'allemand *maler* : de là leur mot *malř*, *malarz*; les autres peuples de la famille ont préféré traduire le grec *ζωγράφος* : de là, avec ses correspondants modernes, le slavon *živopisicŭ*. Plus curieux encore est le lituanien *patsverdas*, calqué scrupuleusement sur le russe *samovárŭ* «bouilloire à thé», mot à mot *αὐθέρης* : le piquant, c'est que *samovárŭ* ne contient étymologiquement aucune métaphore de ce genre; c'est l'étymologie populaire qui a ainsi déformé le tatar *sanabar*¹.

Nulla part le procédé n'a été appliqué dans une mesure aussi abusive que dans la langue tibétaine : en principe, tout composé sanscrit y est traduit terme à terme, élément pour élément, d'une façon toute mécanique et sans le moindre égard pour le sens général du mot. M. Foucaux, dans sa *Grammaire de la langue tibétaine*², a accordé une large place à l'examen de la méthode de traduction adoptée par les bouddhistes de l'Inde, et je me permets de recommander à l'attention de nos confrères les longues listes tibétaines-sanscrites qui terminent ce bel ouvrage³, espérant qu'ils prendront à cette lecture tout le plaisir que nous y avons pris nous-même. Pour ne citer ici qu'un seul exemple, il y a en sanscrit un substitut bien connu de *bhramara* «abeille» : c'est le composé *dvī-repha*, mot à mot «dont le nom contient deux r»; les traducteurs bouddhistes traduisent imperturbablement en tibétain : ར་ཡིག་གཉིས་པ་པ, *ra-jig-gñis-pa* «qui a deux lettres r⁴». C'est, on le voit, la traduction mécanique poussée jusqu'en ses dernières limites.

Ai-je besoin de dire que les Ougriens de l'Ob, dans leurs emprunts de traduction, ont montré infiniment plus de réserve? Il faut même avouer que les types étrangers, russes particulièrement, qui ont servi de modèles aux formations ougriennes, ne sont pas toujours immédiatement reconnaissables. M. Ahlqvist n'a guère identifié qu'une seule de ces locutions : c'est l'expression vogoule qui désigne l'«enfer», *onŭ-put*, mot à mot la «chaudière de goudron», qui repose, dit l'illustre savant, sur des représentations populaires de la damnation éternelle (p. 17, n. 34). Ce serait donc quelque chose comme *смолевой котёлъ, дегтярный котёлъ*. Ajoutons que cette conception, qu'on retrouve du reste plus

¹ Miklosich, *Etym. Wörtl.*, s. v. *samovarŭ*.

² Ph. Ed. Foucaux, *Grammaire de la langue tibétaine*, Paris, 1858.

³ *Appendices*, VII, p. 164 et suiv.

⁴ Foucaux, *op. cit.*, *Introd.*, p. xxviii.

ou moins dans la folklore de tous les peuples de l'Europe, remonte aux premiers temps du christianisme slave et vraisemblablement aux enseignements populaires de l'Église byzantine. C'est ainsi qu'en grec vulgaire *πίσσα* « la poix » désigne couramment l'« enfer » : il en est de même pour le slavon *piklŭ*, dont les rapports étymologiques avec le latin *pix* sont d'ailleurs de toute évidence¹.

Là ne s'arrête pas, ce me semble, la liste des emprunts de traduction en vogoule-ostyaque. Nous avons déjà parlé (voir plus haut, p. 391) de l'ostyaque *tinyŋ-keu* « le verre », proprement « pierre précieuse » (p. 4, n. 26), qui nous paraît formé sur le russe *драгоценный камень*; c'est, à notre sens, l'un des exemples les plus typiques du procédé, un de ceux qui en font le mieux comprendre le fonctionnement et les causes intimes.

Voici encore l'expression qui signifie « prison, cachot », en vogoule *jipyš küäl*, en ostyaque *patlam, xŋt*, mot à mot « la maison obscure » (p. 2, n. 1). C'est tout simplement une adaptation du russe *темница*, étymologiquement « endroit sombre »². Il est vraisemblable que les Ougriens ont appris de l'administration russe l'usage des prisons, et il sera intéressant de savoir comment les tribus turcomanes, récemment annexées à l'empire, exprimeront de leur côté la même idée. On sait que les Turcomans n'ont pas de prisons; d'après le témoignage de Vámbéry, les prisonniers de guerre qui ne sont ni réduits en esclavage ni mis à mort sont enchaînés à un anneau puissant fixé dans le sol.

Je crois qu'il y a lieu de ranger encore à cette place les termes ougriens qui désignent aujourd'hui les armes à feu et qui, étymologiquement, se rapportent au tir à l'arc. Ainsi le vogoule *úel*, ostyaque *úol*, proprement « une flèche », en finlandais *nuoli* (p. 3, n. 10), s'applique couramment aux « balles » des armes modernes, par exemple quand on dit en ostyaque *poškan-úol*, « une flèche de fusil ». C'est sans doute que la relation du verbe russe *стрѣлѣти* « tirer au fusil » avec le substantif *стрѣла* « flèche » n'a pas échappé aux peuples sibériens et qu'ils ont tout simplement procédé comme jadis leurs éducateurs slaves eux-mêmes appliquant aux engins nouveaux les termes du tir primitif³. Remarquons que les Samoyèdes du Yénisey appliquent au « fusil » une dénomination toute semblable : *támimo*, mot à mot « flèche à feu ».

J'en viens à des mots où la correspondance avec le russe, sans

¹ Le russe littéraire dit aujourd'hui *адү* (*Адүс*) pour « enfer »; mais il conserve *пекү* (= **pikŭ*) au sens de « poix ».

² De *temnyj* « sombre » (cf. scr. *tamas*, etc.). Le polonais *ciemnica* conserve les deux acceptions « lieu obscur, coin sombre » et « prison ».

³ Miklosich (*Etym. Wörb.*, s. v. *strēla*) cite un mot polonais *strzał* « Schuss » : ce serait un simple doublet masculin du féminin *strzala* « flèche ».

être moins exacte, n'implique pas toutefois qu'il y ait nécessairement eu traduction d'un modèle russe; l'expression est en effet si simple et si naturelle qu'elle peut fort bien avoir été créée spontanément, par l'invention propre des Ougriens. Tel est le cas pour l'ostyaque *pasan-laingyp* «nappe», textuellement «ce qui couvre la table» (p. 3, n. 12). On peut y voir, il est vrai, une traduction de *напрестоліе, напрестольная пелена* «l'antimense, la petite nappe de l'autel», car on se figure difficilement que les Ostyaques aient appris l'usage des nappes autrement que par les cérémonies du culte divin¹.

Tel est également le cas pour l'ostyaque *tōrym-χōt* «maison de Dieu», c'est-à-dire «temple, église» (p. 4, n. 28), qui ne repose pas nécessairement sur le petit russe *божница*, sur le russe *божѣнка, божій домъ* «église» ou «hospice» (cf. *Hôtel-Dieu*), ou sur toute autre expression semblable. Par contre, je ne puis m'empêcher de retrouver dans la jolie expression ostyaque *tōrym-vir-jīnk* «le vin qu'on boit le soir», proprement «l'eau du sang de Dieu» (p. 4, n. 31) un souvenir des communions de l'Église primitive. Il est curieux de ressaisir aujourd'hui, dans l'extrême nord de la Sibérie et comme un écho perdu des premiers temps du christianisme, un usage touchant que les Hussites renouvelèrent eux aussi, dans ces repas en plein air où, au coucher du jour, les sectaires partageaient le pain et le vin avec les passants et les mendiants des routes².

Parmi les mots cités (p. 2-4) comme spécimens de l'imagination ingénieuse des Ougriens en présence des objets nouveaux que leur apportait la civilisation étrangère, il en est peut-être plus d'un dont on atteindrait l'original dans les expressions populaires russes. Ainsi, des «lunettes» se disent *sēm-kartet* «fers pour les yeux» (p. 4, n. 20). Il est fort possible que le peuple, dans certaines régions de la Russie, ne s'exprime pas autrement. Dans les *Veillées du village de Dikanka*, de Nicolas Gogol, l'éleveur d'abeilles Roudyy Panko appelle les «lunettes» des «yeux achetés», *купленные глаза*³, et sans doute ce singulier instrument se prête encore à bien d'autres métaphores⁴. Il en est de même

¹ On ne peut guère songer au russe (*dskáterĭ* «nappe», formé assez bizarrement du substantif *doská* (*dská*) «planche, table», et de *terĕtĭ, tirátĭ* «frotter, essuyer». C'est sans doute *ruko-tĕrnikŭ* «essuie-mains, serviette» et autres semblables qui ont ici servi de modèle.

² On peut voir, dans la maison communale de Tábor, en Bohême, une de ces tables de pierre qui servaient aux communions des Hussites.

³ Н. В. Гоголь, *Вечерницы у Диканьки*, préface.

⁴ J'ai lu quelque part, si je ne me trompe dans le *Glossaire Moyen-Breton* de notre confrère, M. E. Ernault (*Mém.*, depuis VII, 416), qu'en breton on dit «quatre yeux» de qui porte lunettes. L'expression est fort jolie et rappelle les

pour le mot « miroir » : les Ostyaques disent « pierre pour regarder le visage » (p. 4, n. 32). J'aime mieux, je l'avoue, l'étymologie populaire qui transforme en polonais le slave **zrcadlo* en *zwierciadło*, c'est-à-dire le « réflecteur », « ce qui retourne (*zwiercić*) l'image »¹. Citons encore le mot « archet », en vogoule *šārjeut* « arc de crin » (p. 4, n. 24). Les Slaves et les Russes en particulier disent *smýčĕkŭ*, c'est-à-dire le « glisseur ». L'expression vogoule n'a donc rien de commun avec la métaphore russe; mais elle est identique à la nôtre, ce qui montre la facilité avec laquelle les races les plus diverses peuvent se rencontrer dans ces comparaisons populaires.

Nous avons réservé pour la fin deux mots ougriens dont l'histoire nous a paru contenir quelques indications utiles pour la philologie slave. Le premier de ces mots est le vogoule *sāt* (p. 4, n. 19), qui sert à la fois de numératif valant « sept » et de désignation pour la « semaine », comme le grec *ἑβδομάς* (néo-grec *ἑβδομάδα*). Le mot est certainement étranger en vogoule, mais je crois que le sens de « semaine » est plus ancien que la valeur purement numérale, qui m'a tout l'air d'être sortie postérieurement de spéculations sur le nombre des jours de la semaine. Nous pensons en effet que les emprunts de numératifs reposent presque toujours sur quelque relation de ce genre et dont l'origine est souvent toute matérielle. C'est ainsi que le byzantin *σάρακοντα* ne nous paraît pas avoir remplacé directement en russe, sous la forme *sórokŭ*, le slavon *četyredeseti* « quarante » : le mot a dû être réservé tout d'abord à la désignation des quarante jours du carême, en slavon *sarakusti*, en byzantin *(τεσ)σαρακοσίη* « quadregesima ». Je ne crois même pas que le vogoule *sāt* contienne étymologiquement l'idée des sept jours de la semaine. On sait combien d'une langue à l'autre les mots qui marquent des divisions du temps sont sujets à changer de valeur; en serbe *godina* est « une année », en polonais (*godzina*) c'est « une heure »; c'est à peu près ce qui a dû se passer pour l'ougrien *sāt* « semaine », qui me paraît trop près du ture *sa'at* « heure, temps » pour pouvoir en être séparé. Il est bien vrai que M. Ahlqvist considère le vogoule *sāt* comme d'origine indo-européenne, et qu'il l'identifie avec l'ostyaque *lābet* (= **sābet*?) qui, à la vérité, a exactement les mêmes significations, mais dont on s'expliquerait très mal la contraction en *sāt*. Et, du reste, à quelle langue rapporter cette forme **sabet*, **sabt*? Serait seul légitime un emprunt à l'éranien *hafta*, qui a fourni d'autre part au magyare la forme *hét* et qui paraît

« yeux achetés » de Roudyy Panko. En russe, on dit *očki*, mot à mot « petits yeux ».

¹ Voir *Bulletin de la Soc. de la ling.*, n° 35, p. xcix.

effectivement devoir être fixé comme prototype à l'ostyaque *lābet*¹ : mais, de toute façon, le vogoule *sāt* doit rester en dehors de cette série, à cause de son *s* initial. C'est bien, ce me semble, la confirmation de notre étymologie *sāt* = *sā'at*. Nous voudrions même pouvoir démontrer que ce mot *sa'at*, répandu aujourd'hui dans tout l'Orient et qu'on rencontre dès la fin du xvi^e siècle jusque chez les poètes dalmates, s'est étendu plus loin encore et qu'il faut le chercher également dans le pluriel russe *sūtki*, qui désigne toujours la « journée de vingt-quatre heures », comme on l'enseigne aux enfants russes : *Бъхали наши путешественники два дня, или, лучше сказать, двое сутокъ, потому что они бѣхали день и ночь* « Nos voyageurs voyagèrent deux jours, ou plutôt deux *soutki*, car ils voyagèrent le jour et la nuit² ». Si réellement ce pluriel *sūtki* (de **sutokŭ*, diminutif de **sutŭ*) est dérivé de *sa'at*, *sat* « heure », le sens primitif est simplement « les heures, la série des heures », sans que l'idée de « vingt-quatre » y soit plus exprimée que l'idée de « sept » dans le vogoule *sāt* « la semaine »³.

Je passe à une autre expression singulière dont les Ougriens de l'Ob se servent pour compter le temps. Le mot *put*, qui du reste est lui aussi un mot emprunté et récent⁴, signifie au propre « pot, marmite » : par extension, c'est « un espace de temps, une heure », mot à mot « le temps d'une cuisson » (p. 3, n. 17). Nos paysans ne procèdent pas autrement, lorsque, au lieu de s'embarasser de lieues ou de kilomètres, ils disent « le temps de fumer une pipe », « une pipe de chemin » ou simplement « une pipe ». Les Ougriens, eux, disent « une marmite », et l'on peut se demander si les slavistes ne trouveront pas dans une métaphore du même genre l'explication des rapports qu'on se plaît à reconnaître entre le substantif *vrēme* « le temps » et le verbe *vrēti* « bouillir », *variti* « faire bouillir »⁵.

F. Geo. Möhl.

¹ Nous aurions ainsi dans *lābet* = **habet*, *haft*, un exemple de *l* ostyaque issu non de *s*, mais de *h*. Peut-être *l* initial a-t-il la même origine dans *lōpa* « plomb », dont nous parlions plus haut (p. 411); en ce cas, on pourrait fixer le prototype de *lōpa*, slave *olovo*, grec *μόλυβδος*, sous la forme **holobo-*, aussi bien que sous la forme **holobo*. — Rappelons que le turc a également emprunté *حفتا* « semaine », mais n'a pas encore substitué ce mot à *يدى* « sept ».

² Ушинскій, Дѣтскій міръ.

³ La voyelle dans le russe **sutŭ*, *sūtki*, en regard de *sāt*, fait moins difficulté dans cet emprunt récent que dans les mots *muravěj* « fourmi » ou *šravlŭ* « grue », en regard du slavons *mravija*, *šravlŭ*.

⁴ Cf. Thomsen, *op. cit.*, p. 146, n. 1.

⁵ Il est vrai que *vrēme* s'emploie aussi de la « température ». Peut-être à l'origine *vrēti* se disait-il des ardeurs « cuisantes » du soleil, en sorte que *vrēme* serait étymologiquement quelque chose comme « apriçatio » en latin.

ANCIENS MOTS GERMANIQUES

D'ORIGINE LATINE.

À PROPOS DU LIVRE DE SKEAT, *PRINCIPLES OF ENGLISH ETYMOLOGY*¹.

Je voudrais appeler l'attention de nos confrères sur une publication anglaise qui est de nature à intéresser tous les linguistes : les *Principles of english etymology* de M. W. Skeat, professeur à l'Université de Cambridge. Cet ouvrage présente sous une forme claire les principaux résultats de la linguistique contemporaine, en ce qui concerne les origines et le développement de la langue anglaise. Comme la critique bibliographique est exclue de nos Mémoires, je n'entrerai pas dans un examen détaillé de ces deux volumes : je me contenterai d'en détacher un chapitre, celui qui est intitulé : *Early words of latin origin*, et, après l'avoir résumé, je tâcherai de le compléter.

Quand une population de race scandinave envahit la Grande-Bretagne au v^e siècle, dit M. Skeat, les Romains l'avaient déjà précédée. Le latin introduit parmi les Bretons durant le temps de l'occupation romaine et par eux transmis à l'anglais, est le latin de la première période. Voici les mots latins que M. Skeat relève comme appartenant à cette période. Il ajoute cette observation importante que peut-être les conquérants scandinaves étaient déjà eux-mêmes familiarisés, lors de leur arrivée, avec quelques-uns de ces termes latins.

LATIN.	ANGLO-SAXON.	ANGLAIS.
<i>castrum</i>	<i>ceaster</i>	<i>chester</i>
<i>strata</i>	<i>stræt</i>	<i>street</i>
<i>vallum</i>	<i>weall</i>	<i>wall</i>
<i>vicus</i>	<i>wic</i>	<i>wick</i>
<i>portus</i>	<i>port</i>	<i>port</i>
<i>padulis</i>	<i>poll</i>	<i>pool</i>
<i>milia</i>	<i>mil</i>	<i>mile</i>
<i>pœna</i>	<i>pin</i>	<i>pine</i>
<i>vinum</i>	<i>win</i>	<i>wine</i>

¹ Oxford, Clarendon Press, 1887-1891. 2 vol.

On remarquera que tous ces mots, à l'exception des deux derniers, appartiennent à la vie militaire ou à la topographie.

Une seconde couche de mots latins est rapportée par M. Skeat à une seconde période, qui est la période anglo-saxonne. Nous allons les énumérer, en les classant d'après les différents ordres d'idées auxquels ils appartiennent. Mais il faut dire à l'avance que cette liste est incomplète, M. Skeat n'ayant pris que les mots encore actuellement usités en anglais. Il a même exclu certains mots qui viennent du latin et qui sont encore employés, parce qu'ils ont été modifiés sous l'influence du normand ou du français : par exemple, *sanct*, qui vient de *sanctus*, mais qui a été remplacé plus tard par *saint*.

En première ligne, nous plaçons les mots appartenant à la langue religieuse :

LATIN.	ANGLO-SAXON.	ANGLAIS.
—	—	—
<i>altar</i>	<i>altare</i>	<i>altar</i>
<i>arca</i>	<i>arc</i>	<i>ark</i>
<i>credo</i>	<i>creda</i>	<i>creed</i>
<i>missa</i>	<i>mæsse</i>	<i>mass</i>
<i>prima (hora)</i>	<i>prim</i>	<i>prime</i>
<i>nona (hora)</i>	<i>non</i>	<i>noon</i>
<i>offerre</i>	<i>offrian</i>	<i>offer</i>
<i>templum</i>	<i>tempel</i>	<i>temple</i>
<i>eleemosyna</i>	<i>ælmesse</i>	<i>alms</i>
<i>angelus</i>	<i>engel</i>	<i>angel</i>
<i>antifona</i>	<i>antefn</i>	<i>anthem</i>
<i>apostolus</i>	<i>apostol</i>	<i>apostle</i>
<i>archiepiscopus</i>	<i>arcebiscop</i>	<i>archbishop</i>
<i>balsamus</i>	<i>balsam</i>	<i>balsam</i>
<i>episcopus</i>	<i>biscop</i>	<i>bishop</i>
<i>canon</i>	<i>canon</i>	<i>canon</i>
<i>cyriaca</i>	<i>cyrice</i>	<i>church</i>
<i>clericus</i>	<i>cleric</i>	<i>clerk</i>
<i>diaconus</i>	<i>diacon</i>	<i>deacon</i>
<i>diabolus</i>	<i>deofol</i>	<i>devil</i>
<i>martyr</i>	<i>martyr</i>	<i>martyr</i>
<i>monasterium</i>	<i>mynster</i>	<i>minster</i>
<i>monachus</i>	<i>munc</i>	<i>monk</i>
<i>pascha</i>	<i>pascha</i>	<i>pasch</i>
<i>papa</i>	<i>papa</i>	<i>pope</i>
<i>presbyter</i>	<i>preost</i>	<i>priest</i>
<i>psalmus</i>	<i>psalm</i>	<i>sealm</i>

En second lieu, les mots se rapportant à l'instruction :

LATIN.	ANGLO-SAXON.	ANGLAIS.
<i>schola</i>	<i>scolu</i>	<i>school</i> ¹
<i>discipulus</i>	<i>discipul</i>	<i>disciple</i>
<i>papyrus</i>	<i>paper</i>	<i>paper</i>
<i>penna</i>	<i>pinn</i>	<i>pen</i>
<i>versus</i>	<i>fers</i>	<i>verse</i>
<i>scribere</i>	<i>scrifan</i>	<i>shrive</i>
<i>dictare</i>	<i>dihtan</i>	<i>dight</i> ²

Comme termes topographiques et géographiques nous avons :

<i>mons</i>	<i>mnt</i>	<i>mount</i>
<i>lacus</i>		<i>lake</i>
<i>fons</i>	<i>font</i>	<i>fount</i>
<i>castellum</i>	<i>castel</i>	<i>castle</i>

À l'art de la construction appartiennent :

<i>pons</i>	<i>punt</i>	<i>punt</i>
<i>postis</i>	<i>post</i>	<i>post</i>
<i>pilum</i>	<i>pil</i>	<i>pile</i>
<i>tegula</i>	<i>tigele</i>	<i>tile</i>
<i>puteus</i>	<i>pyt</i>	<i>pit</i>
<i>palus</i>	<i>pal</i>	<i>pole</i>
<i>calx</i>	<i>cealc</i>	<i>chalk</i>

Aux poids, mesures et monnaies :

<i>pondo</i>	<i>pund</i>	<i>pound</i>
<i>uncia</i>	<i>ynce</i>	<i>inch</i>
<i>κύμην</i>	<i>cumb</i>	<i>comb</i> ³
<i>moneta</i>	<i>mynet</i>	<i>mint</i>
<i>circulus</i>	<i>circul</i>	<i>circle</i>

Justice :

<i>præpositus</i>	<i>prafost</i>	<i>provost</i>
-------------------	----------------	----------------

¹ Un doublet curieux de *school* est, à ce qu'il semble, *shoal* « multitude », qui s'emploie par exemple en parlant d'une quantité de poissons. Déjà en anglo-saxon *scolu* signifie à la fois « schola » et « caterva ».

² Ce verbe, qui veut dire « orner » en anglais moderne, s'est beaucoup écarté de sa signification primitive. Il s'est passé quelque chose de semblable pour l'allemand *erdichten*.

³ *Κύμην*, par l'intermédiaire du latin *cumba*, a donné à l'anglais deux mots, dont l'un signifie « auge » et est devenu le nom d'une mesure, et dont l'autre désigne une vallée.

Médecine :

LATIN.	ANGLO-SAXON.	ANGLAIS.
<i>febris</i>	<i>fefer</i>	<i>fever</i>
<i>cancer</i>	<i>cancer</i>	<i>canker</i>
<i>emplastrum</i>	<i>plaster</i>	<i>plaster</i>

Commerce et industrie :

<i>caupo</i>	<i>ceapman</i>	<i>chapman</i>
<i>fullo</i>	<i>fullere</i>	<i>fuller</i> ¹
<i>dispendere</i>	<i>spendan</i>	<i>spend</i>

Meubles et ustensiles :

<i>scrinium</i>	<i>scrin</i>	<i>shrine</i>
<i>scabellum</i>	<i>scamel</i>	<i>shamble</i>
<i>cista</i>	<i>cist</i>	<i>chest</i>
<i>cupa</i>	<i>copa</i>	<i>coop, cup</i>
<i>catillus</i>	<i>cetel</i>	<i>kettle</i>
<i>scutella</i>	<i>scutel</i>	<i>scuttle</i>
<i>discus</i>	<i>disc</i>	<i>dish</i>
<i>patina</i>	<i>panne</i>	<i>pan</i>
<i>culter</i>	<i>culter</i>	<i>coulter</i>
<i>secula</i>	<i>sicol</i>	<i>sickle</i>
<i>vannus</i>	<i>fann</i>	<i>fan</i>
<i>molina</i>	<i>myln</i>	<i>mill</i>
<i>pumex</i>	<i>pumic-stân</i>	<i>pumice</i>
<i>mortarium</i>	<i>mortere</i>	<i>mortar</i>

Vêtements et chaussures :

<i>tunica</i>	<i>tunic</i>	<i>tunic</i>
<i>palla</i>	<i>pæll</i>	<i>pall</i>
<i>cucullus</i>	<i>cugle</i>	<i>cowl</i>
<i>pellicea</i>	<i>pylce</i>	<i>pilch</i>
<i>sericum</i>	<i>seolc</i>	<i>silk</i>
<i>tapete</i>	<i>tæppet</i>	<i>tippet</i>
<i>stola</i>	<i>stole</i>	<i>stole</i>
<i>soccus</i>	<i>soc</i>	<i>sock</i>
<i>solea</i>	<i>sole</i>	<i>sole</i>

La toilette ne peut revendiquer qu'un seul mot, un adjectif :

<i>crispus</i>	<i>crisp</i>	<i>crisp</i>
----------------	--------------	--------------

Il est inutile de faire remarquer que les mots saxons supposent un latin *fullarius*.

Matériaux ou produits divers de l'industrie humaine :

LATIN.	ANGLO-SAXON.	ANGLAIS.
<i>cuprum</i>	<i>coper</i>	<i>copper</i>
<i>anchora</i>	<i>ancor</i>	<i>anchor</i>
<i>tunna</i>	<i>tunne</i>	<i>tun</i>
<i>struppus</i>	<i>stropp</i>	<i>strop</i>
<i>stuppa</i>	<i>stoppian</i>	<i>stop</i> ¹
<i>saccus</i>	<i>sacc</i>	<i>sack</i>
<i>pulvinus</i>	<i>pyle</i>	<i>pillow</i>
<i>candela</i>	<i>candle</i>	<i>candle</i>

Animaux :

<i>turtur</i>	<i>turtle</i>	<i>turtle</i>
<i>columba</i>	<i>culfre</i>	<i>culver</i>
<i>capo</i>	<i>capun</i>	<i>capon</i>
<i>pavo</i>	<i>pæwe</i>	<i>pea (cock)</i>
<i>phœnix</i>	<i>fenix</i>	<i>phenix</i>
<i>tructa</i>	<i>truht</i>	<i>trout</i>
<i>locusta (maris)</i>	<i>loppestre</i>	<i>lobster</i>
<i>musculus</i>	<i>muscle</i>	<i>muscle</i>

Végétaux :

<i>planta</i>	<i>plant</i>	<i>plant</i>
<i>beta (Pline)</i>	<i>bete</i>	<i>beet</i>
<i>buxus</i>	<i>box</i>	<i>box</i>
<i>pervinca</i>	<i>peruinca</i>	<i>periwinkle</i>
<i>lilium</i>	<i>lilie</i>	<i>lily</i>
<i>impotus</i>	<i>imp</i>	<i>imp</i>
<i>cannabis</i>	<i>henep</i>	<i>hemp</i>
<i>menta</i>	<i>minte</i>	<i>mint</i>
<i>palma</i>	<i>palm</i>	<i>palm</i>
<i>pix</i>	<i>pic</i>	<i>pitch</i>
<i>cuminum</i>	<i>cymin</i>	<i>cumin</i>
<i>feniculum</i>	<i>fenol</i>	<i>fennel</i>
<i>gladiolus</i>	<i>glædene</i>	<i>gladden</i>
<i>linum</i>	<i>lin</i>	<i>linen</i>
<i>malva</i>	<i>malwe</i>	<i>mallow</i>
<i>morus</i>	<i>mor</i>	<i>mul (berry)</i>
<i>pinus</i>	<i>pin</i>	<i>pine</i>
<i>pisum</i>	<i>pise</i>	<i>pea</i>
<i>papaver</i>	<i>popig</i>	<i>poppy</i>
<i>sabina</i>	<i>safne</i>	<i>savin</i>

¹ Remarquer le changement de sens, qui a passé de « étouper » à « arrêter ».

LATIN.	ANGLO-SAXON.	ANGLAIS.
<i>rosa</i>	<i>rose</i>	<i>rose</i>
<i>sorbus</i>	<i>syrfe</i>	<i>service-tree</i>
<i>cedrus</i>	<i>ceder</i>	<i>cedar</i>
<i>cærefolium</i>	<i>cærfille</i>	<i>chervil</i>
<i>caulis</i>	<i>cole</i>	<i>coleplant</i>
<i>pirum</i>	<i>pere</i>	<i>pear</i>
<i>prunum</i>	<i>plume</i>	<i>plum</i>

Comestibles et cuisine :

<i>caseus</i>	<i>cese</i>	<i>cheese</i>
<i>butyrum</i>	<i>buter</i>	<i>butter</i>
<i>piper</i>	<i>pipor</i>	<i>pepper</i>
<i>mustum</i>	<i>must</i>	<i>must</i>
<i>coquus</i>	<i>coc</i>	<i>cook</i>
<i>culina</i>	<i>cyhi</i>	<i>kiln</i>
<i>coquina</i>	<i>cycene</i>	<i>kitchen</i>

On remarquera sans doute l'abondance des noms de plantes. Mieux que de longues explications, cette série de mots nous montre le rôle civilisateur joué par le clergé au milieu des populations anglo-saxonnes : évidemment l'abbaye avait son jardin, où l'on continuait de cultiver les produits du midi de l'Europe.

Les termes que nous venons de voir sont généralement les mêmes qui se sont conservés en allemand : un état de choses pareil a donné des effets pareils dans la Grande-Bretagne et sur le continent. Nous ne reviendrons pas sur une question que nous avons traitée il n'y a pas longtemps¹. Mais aux noms précédemment rapprochés nous pouvons aujourd'hui en ajouter quelques autres qui ont échappé jusqu'à présent à l'observation des linguistes.

1. VIEUX HAUT-ALLEMAND *CHRANZ* « COURONNE ».

Il existe en allemand deux mots de signification tellement voisine, que nous n'avons, en français, pour les traduire, qu'un seul et même terme : ce sont les deux mots *krone* et *kranz*, qui signifient tous deux « couronne », mais avec cette différence que l'un désigne la couronne dans le sens du diadème, et l'autre dans le sens du latin *sertum*.

L'origine latine de *krone* = *corona* n'est point contestée; mais pour *kranz* on propose ou une étymologie purement germanique

¹ Voir ci-dessus, p. 144.

(*chrimphan* «s'infléchir»), ou une étymologie sanscrite (*granth* «enchaîner») ¹.

J'avoue que j'ai peine à admettre l'une ou l'autre, et que *kron*e et *kranz* me paraissent difficiles à séparer. Il est vrai que nous n'avons pas conservé en latin le mot que représente le vieux haut-allemand *chranz* : mais peut-être n'est-il pas impossible de le rétablir par hypothèse.

Il faut nous souvenir d'abord de l'importance qu'avaient les couronnes dans la vie militaire des Romains (*corona muralis, obsidionalis, vallaris, castrensis*, etc.). Il faut nous rappeler ensuite que les Germains servaient en grand nombre dans l'armée romaine et qu'ils y ont pris leurs premières leçons de latin.

De même que les verbes *apparare, ornare* ont donné les substantifs abstraits de la quatrième déclinaison *apparatus, ornatus*, on peut supposer que *coronare* a donné le substantif *coronatus*, désignant l'action de couronner ². On a dû dire *coronatum impetrare, coronatum petere*, comme on dit en français «être porté pour la décoration». Mais, ainsi qu'en français la *décoration* est devenue synonyme de croix ou de ruban, le mot *coronatus*, en se matérialisant, a pris l'acception de couronne.

Nous sommes dès lors conduits au vocable que les légionnaires germains, dans leur idiome, prononçaient *chranz*. Il faut supposer la prononciation *cronatus*. On sait que les langues germaniques, en s'appropriant les mots latins, déplacent l'accent : *Colonia, vocatus, cerata, moneta* deviennent *Cöln, vogt, kerze, münze*.

Le vieux haut-allemand a en outre une tendance à changer en *a* le son *o* suivi d'une nasale dentale : c'est ce qu'on voit, par exemple, par le mot *zahn* «dent» (gothique *tunþus*, anglais *tooth*), par le mot *gans* «oie» (anglo-saxon *gós*, anglais *goose*), par l'allemand *ander* «autre» (anglais *other*).

Il n'y a donc aucune raison pour séparer *kranz* de *kron*e et pour lui attribuer une autre origine.

2. GOTHIQUE *VADI* «GAGE».

On sait que Romains et Germains ne se sont pas toujours rencontrés à main armée : non moins souvent que sur le champ de bataille, ils se sont trouvés en présence sur le terrain juridique, par exemple pour traiter d'une concession de territoire, ou pour convenir d'un service militaire à titre de stipendiés ou

¹ Dictionnaire de Grimm, continué par Rudolf Hildebrand, *s. v.* Kluge pense à la racine sanscrite *granth* «nouer» ou au lithuanien *grandis* «bracelet».

² Cf. *coronator, coronamen*.

d'alliés. Il ne faut donc pas être surpris si des mots latins appartenant à la langue du droit ont passé dès les premiers temps dans les idiomes germaniques. C'est surtout quand on conclut un traité qu'il importe de ne pas laisser régner d'équivoque sur le sens des termes employés : entre peuples qui ne parlent pas la même langue, l'emploi en commun d'un seul et même terme est le moyen le plus ordinaire d'éviter les contestations. C'est ainsi que les noms des différentes sortes de monnaies ou de paiement passent d'une langue à l'autre. En gothique, le latin *pondus* est traduit par *pund*, le latin *siclus* par *sikls*. De même, *annona* « la solde » devient en gothique *anno*. De même encore, le latin *census* a donné en vieux haut-allemand *zins*, et le latin *telonium* a fait *zoll*.

Je voudrais traiter ici d'un mot qui devait servir fréquemment dans ces contrats ou conventions où la partie intéressée ne manquait pas de prendre ses sûretés au moyen d'un dépôt ou *gage*. Le terme classique, en latin, est *vadimonium* : mais en bas-latin, on a dit plus brièvement *vadium*, d'où les verbes *vadiare*, *revadiare*, *disvadiare*¹.

Ce vocable se retrouve en gothique sous la forme *vadi* « gage », d'où le dérivé *vadjon* « promettre ». L'identité de sens est parfaite. La plupart des linguistes expliquent cette entière similitude par le moyen d'une parenté remontant à la période indo-européenne. Kluge, d'après G. Curtius, cite le grec *ἄεθλος* et conclut à une racine indo-germanique *wedh* « conduire ». Curtius voit ici une identité remarquable pour l'histoire du droit primitif, puisque dès la période indo-européenne il y aurait eu un mot pour désigner l'idée de gage et de caution (grec *ἄεθλον*, latin *vas*, gothique *vadi*).

Quelque intérêt qu'aurait un rapprochement de cette sorte, je crois qu'il y faut renoncer s'il se présente une explication plus simple. Or il est beaucoup plus vraisemblable de penser que les Germains ont adopté tout uniment l'expression latine.

La seule difficulté vient de ce que dans les dialectes germaniques le mot a changé de genre. Le gothique *vadi* est féminin, et il en est de même du vieux haut-allemand *wetti*, de l'allemand *wette*, lequel, avant de signifier une gageure, a désigné le gage.

Mais il suffit d'examiner les mots étrangers qui passent de nos jours d'une langue à une autre pour voir avec quelle facilité ils changent de sexe. On dit en allemand *die courage*, *die mariage*, *die büste*, *die tour*, probablement parce que, à l'esprit du peuple emprunteur, se présentait au même moment quelque terme synonyme indigène qui était du féminin. Il y avait d'ailleurs un

¹ Voir du Cange, *s. v.*

féminin bas-latin *vadia*, qui existait à côté de *vadium*, et qui doit peut-être son origine au même fait grammatical qui nous a donné *folia* « la feuille », *arma* « une arme ».

Une tout autre question est de savoir si le français *gage*, avec son *g* initial, est issu immédiatement du latin *vadium*, ou s'il faut supposer comme intermédiaire le mot germanique. C'est une question qui, au fond, ne touche pas au sujet qui nous occupe, et que nous pouvons laisser indécidée.

Curtius cite, parmi ses rapprochements, le lithuanien *vadoju* « racheter un gage ». Mais le verbe lithuanien, si c'est là son sens primitif, est sans doute un emprunt aux langues germaniques.

3. VIEUX HAUT-ALLEMAND *PFANT* « PIGNUS ».

A ce propos nous citerons un autre mot appartenant au même ordre d'idées, et dont la provenance latine nous paraît également certaine. C'est le vieux haut-allemand *pfant*, allemand moderne *pfand*. Il signifie « pignus ». Je crois qu'à côté de *pactum* il a dû exister un bas-latin *panctum*, qui est devenu *pantum*, comme *quinctus*, *defunctus* ont donné *quintus*, *defuntus*. C'est la présence du *c* dans *panctum*, au moment de la seconde substitution de consonnes, qui a préservé le *t*.

Quant à l'insertion de la nasale, je ne voudrais pas l'expliquer par l'ancien verbe latin *pangere*, mais par la même tendance à la nasalisation dont nous avons des exemples dans *vinginti*, *singnum*.

Pfand appartient, aussi bien que *wette*, au premier contact de Rome avec le monde barbare¹.

4. VIEUX HAUT-ALLEMAND *CHOHUARI* « CARQUOIS ».

S'il est des noms destinés à se propager en dépit de la diversité des langues, ce sont les noms désignant les armes et autres ustensiles militaires : on ne comprendrait pas, en effet, que dans une même armée les mêmes objets communs à tous les soldats fussent désignés de noms différents. Aussi voyons-nous le latin *sparum* ou *sparus* « javelot » rendu en allemand par *speer*, *lancea* par *lanze*, *pilum* par *pfeil*. Si tous les noms latins de cette espèce n'ont pas survécu, cela ne prouve pas qu'ils n'aient pas été en usage, mais seulement que le synonyme germanique a fini par l'emporter.

¹ En moyen haut-allemand, *pactum* a donné *phaht*, lequel est du féminin, quoique *pactum* soit du neutre.

Nous n'hésitons pas, pour ces raisons, à rattacher le vieux haut-allemand *chohhâri* au latin *carchesium*. L'*r* de *chohhâri* est dû au rhotacisme germanique¹, à moins qu'il ne faille, ce qui nous paraît plus vraisemblable, reconnaître ici le suffixe ordinaire *âri*, emprunté du latin *arium* : quant au changement de *carch* en *chohh*, il s'explique de lui-même, une forme *chorhhâri* étant trop dure à prononcer.

On trouve en latin du moyen âge *cucurum* et en grec byzantin *κούκουρον*. Mais l'un et l'autre n'est pas autre chose qu'une reproduction du vieux haut-allemand *chochar* (moyen haut-allemand *kocher*, allemand moderne *köcher*).

En vieil anglais, on a *quequer*. Quant à l'anglais moderne *quiver*, il est probablement une reproduction du vieux français *cuiivre*, *cuevre*, *couivre*, *couire*. Le *v* de *quequer* est resté après la chute de la gutturale.

5. GOTHIQUE *PLAPJA* « PLACE, RUE ».

« Les mots qui appartiennent en propre à une langue et qui passent sans interruption d'une génération à l'autre, dont la forme, par conséquent, est fermement imprimée dans la mémoire, sont peu exposés à des changements arbitraires. Il n'en est pas de même pour les mots empruntés : qu'ils viennent d'un autre dialecte ou qu'ils sortent de la langue des livres, toujours on les accommode d'abord à la prononciation courante; on transpose les lettres si elles présentent quelque difficulté, on rattache de la manière la plus imprévue les mots empruntés aux mots faisant partie du fonds héréditaire. »

Ainsi s'exprime notre confrère, M. Meyer-Lübke, dans sa *Grammaire des langues romanes* (t. I, § 579), où il cite à l'appui quantité d'exemples. Ce qui est vrai pour les langues romanes ne l'est pas moins pour les langues germaniques, sans en excepter le gothique. Aussi n'hésitons-nous pas à expliquer par une altération, d'ailleurs assez rare, le mot qui signifie en gothique « rue, place ».

*Plapja*², substantif féminin, traduit le grec *πλατεῖα*, le latin *platea*. Ce mot, d'origine grecque, avait reçu droit de bourgeoisie dans tout le monde romain, comme l'indiquent les dérivés tels que *piazza* en italien, *plaza* en espagnol, *plassa* en provençal, *place* en français. Les Goths d'Ulphilas l'avaient adopté, de même

¹ Brugmann, *Grundriss*, § 581.

² Mathieu, vi, 5. La forme n'est pas absolument sûre. On a proposé de lire *platja*, ce qui rapprocherait encore les deux formes.

que les Allemands ont pris plus tard, mais en changeant le genre du mot cette fois, le français *place*, dont ils ont fait *der platz*.

6. GOTHIQUE *MES* « TABLE ».

Parmi les mots latins qui ont trouvé de bonne heure accès dans les langues germaniques, se trouve le mot *mensa* « table ». On savait déjà qu'il a donné le vieux haut-allemand *mias*, *meas*, l'anglo-saxon *meose*, *myse*. Ces mots, comme l'indique leur forme, n'ont pas été empruntés directement au latin, mais au français. Ils signifient « table » et ont donné l'anglais moderne *mess*. On sait que ce dernier mot est revenu en français pour désigner la table commune des officiers ou sous-officiers d'un régiment (le *mess* des cuirassiers).

Mais le mot *mensa* se trouve aussi dans la traduction d'Ulphilas. Pour désigner (Marc, XI, 15) les tables des changeurs, *mensas nummulariorum*, le gothique a *mesa skattjane*¹.

Le même mot *mes* se trouve encore employé trois autres fois. Il a le sens de « plat » (Marc, VI, 25, 28), en deux endroits où il est question de la tête de saint Jean rapportée à Hérode sur un plat. Le texte latin porte : *in disco*, le texte grec : ἐπὶ πίνυκι. L'anglais *dish* montre avec quelle facilité on passe du sens de « table » à celui de « plat ».

En un dernier endroit, *mes* entre dans la locution *dal uf mesa*, pour signifier « cuve ». (Marc, XII, 1). Le latin a *lacus*, le grec ὑπολήνιον. L'expression gothique, qui se rapproche ici du grec, signifie littéralement : « creux sous le pressoir ». Nous n'avons pas conservé en latin d'exemple de *mensa* employé au sens spécial de pressoir. Mais on sait que *mensa* entrait comme terme technique dans la nomenclature de différents engins, pour désigner une charpente. C'est en ce sens qu'il a aussi donné le français *moise*.

Un point à remarquer encore, c'est le changement de genre, *mes* ayant passé au neutre dans tous les dialectes germaniques qui l'ont admis.

7. VIEUX HAUT-ALLEMAND *ZĒLT* « TENTE ».

Le changement du groupe *nd* en *ld*, quoique assez rare, est attesté d'une façon incontestable par l'anglo-saxon *cild*, anglais *child* « enfant », qui représente le vieux haut-allemand *chind*, allemand moderne *kind*. On retrouve le même *l* dans le gothique *in-kilþo* « [femme] enceinte », littéralement « qui porte un enfant en elle ». Le changement de *nd* en *ld* étant donc établi, nous

¹ Texte grec : τραπεζας τῶν κολλυβιστῶν.

n'hésitons pas à identifier le vieux haut-allemand *zêlt* « tente » avec le bas-latin **tenda*, lequel n'est pas arrivé jusqu'à nous, mais lequel survit dans l'italien et le provençal *tenda*, l'espagnol *tienda*. Il y a complet accord, tant pour les consonnes dentales que pour le sens. Quant à la différence de genre, elle est la même que pour le neutre gothique *mes* = latin *mensa*.

Anglo-saxon *geteld*, norrois *tjald*¹.

8. VIEUX HAUT-ALLEMAND *WĪH* « OPPIDUM ».

Au nombre des mots latins cités par M. Skeat se trouve *vicus*, qui est resté dans les noms propres comme *War-wick*. Mais il y a, si nous ne nous trompons, une distinction à faire à ce sujet.

Le gothique a un substantif neutre *veihs*, génitif *veihs-is*, signifiant « village », dans lequel on doit sans doute reconnaître le congénère du grec *Ῥοῖχο-s*, du latin *vicu-s*, du sanscrit *vēca-s*. Malgré la différence des genres et des suffixes (car *veihs* se termine par un *s* thématique), ce sont des mots de même famille, faisant partie du fonds commun.

Il en est autrement pour le vieux saxon *wīk*, vieux néerlandais *wijk*. Ici nous avons, si je ne me trompe, des emprunts faits à la langue romaine, des représentants du latin *vicus*, lequel entrait fréquemment dans la nomenclature des noms de lieu, comme on le voit par le français *Newicq*, *Longvic*, *Moyenvic*, *Vic-Dessos* (Ariège), *Vic-en-Bigorre* (Hautes-Pyrénées), *Vic-le-Comte* (Puy-de-Dôme), etc.². C'est ce mot latin qui subsiste dans *War-wick*, *Nor-wich*, *Sand-wich*, *Green-wich*, *Ips-wich*, *Wool-wich*. On le retrouve dans le hollandais *Ryswick*, *Harderwick*, etc.

Le même mot a donné en vieux haut-allemand *wih* « oppidum » et en allemand moderne *weich*, lequel ne vit plus à l'état indépendant, mais subsiste dans le composé *weich-bild* « circonscription, banlieue »².

Michel BRÉAL.

¹ Kluge suppose une prétendue racine germanique *teld* « tendre des couvertures ».

² On trouve aussi, avec chute du *c* final, *Newy*, *Longwy*, *Blévy* (*Blesæ vicus*), *Dhennevy* (*Dinnæ vicus*), etc.

³ M. Schröder s'est récemment appliqué à démontrer que l'on a d'abord désigné par *weich-bild* la croix érigée, comme signe de l'autorité royale, au milieu du marché pendant la durée des foires. Plus tard, *weichbild* serait devenu le nom du territoire ainsi placé sous une juridiction spéciale.

NOTES ÉTYMOLOGIQUES.

1. *Atavus*.

En ce temps, où il est beaucoup parlé d'atavisme, une étymologie d'*atavus* ne paraîtra pas hors de propos. On a proposé autrefois de voir dans la syllabe *at* une particule adverbiale, le correspondant du sanscrit *ati* « sur, par-dessus ». Mais cette opinion n'est plus soutenue par personne.

L'explication la plus simple me paraît être d'y voir un composé de *atta* et *avus*. *Attam*, dit Festus, *pro reverentia seni cuilibet dicimus, quasi cum avi nomine appellemus*. Le mot a dû s'employer d'abord au vocatif : *atta ave*¹. Il a pris ensuite une déclinaison complète.

Par imitation, on a fait *atavia* et (ce qui était plus hardi) *ad-nepos*.

L'abréviation de la syllabe est comparable à ce qui s'est passé dans *idem*, *fārīna*, *sōlidus*.

2. *Avidus*.

J'ai cité autrefois des exemples de l'adjectif *avidus* signifiant « large, abondant, copieux »². Il faut y ajouter ces vers d'Horace :

Cælo supinas si tuleris manus
Nascente luna, rustica Phidyle;
Si thure placaris et horna
Fruge Lares, avidaque porca; . . .
(*Od.*, III, 23, 2.)

Avida porca, c'est ce que nous appellerions une truie grasse.

3. *Lāridum* « le lard ».

Rien n'est plus prosaïque que les idées des Romains en matière religieuse. Les Pénates président aux provisions, et ils ont

¹ C'est par le vocatif aussi qu'ont commencé les expressions françaises comme *beau-père*, *beau-frère*, *belle-mère*, et, plus près de nous, *bon papa*, *bonne maman*.

² Voir ces *Mémoires*, t. V, p. 193.

leur siège au plus profond de la maison, où se conservent le blé, les légumes et l'huile. Je crois que les dieux Lares avaient un voisinage de même sorte : la viande salée, la viande de porc tire son nom du lieu où elle était conservée. *Lāridum*, et par syncope *lardum*, c'est ce qui est gardé dans le *lararium*, considéré comme chambre des provisions. L'a long de *lāridum* se retrouve dans *Lār* et *Lārunda*.

4. Ἔορτή. — Ὀαρτά.

Une inscription archaïque récemment découverte par M. Maurice Holleaux dans le sanctuaire d'Apollon Ptoïos ramène l'attention sur le mot ἔορτή, dont elle fournit une variante curieuse. Voici le texte de l'inscription :

Καλῶν ἀγαλμα Φάνακτι Φοίδας. Ποίῤεσε μ' Ἐχέσιροτος.
Αὐτὰρ ἐπεμψαν ὄν Πτοῖῤεφι. Τὸς τῷ, Φάναξ, Φεφύλαξο, δίδου
ὄαρτάν¹.

Au lieu de ἔορτήν, nous avons ici ὄαρτάν. L'o de la seconde syllabe, sous l'influence du ρ, s'est changé en α.

Le sens de δίδου ὄαρτάν est celui de l'expression française « tiens-nous en joie ». C'est ce même sens de joie que nous trouvons ailleurs. Platon (*Phéd.*, 61) associe ἔορτή à παιδία « jeu, amusement » : Παιδίας καὶ ἔορτῆς χάριν.

La racine est probablement le verbe αείρω. Plutarque, dans la *Vie de Fabius* (chap. viii), raconte que le peuple romain, à la nouvelle d'un succès remporté sur Annibal, fut transporté d'enthousiasme, et s'assembla sur la place publique : Ὁ δὲ δῆμος ἤρτο καὶ μετὰ χαρᾶς εἰς ἀγορὰν συνέτρεχε.

Le mot ἔορτή n'a donc pas signifié du premier coup « fête » : il a d'abord désigné l'allégresse. Ce même sens, quoique modifié par la préposition, se retrouve dans les composés μετέωρος, μετήορος, παρήορος.

Au sujet du son o dans la seconde syllabe, comparez le plus-que-parfait ἄωρτο. Cet o est tout à fait régulier si l'on songe que αείρω est pour ἀφέρω. Le suffixe -τη est le même que dans τελευτή, ἀρετή. Quant à l'esprit rude, les anciens font déjà remarquer qu'il manque souvent.

5. Δμός.

Pas plus que *dominus*, je ne crois qu'il faille rapporter le grec

¹ Nous espérons que cette étymologie, plusieurs fois retardée, décidera enfin M. Holleaux à faire paraître son intéressante inscription.

δμῶς « esclave » à la racine *dam* « dompter ». On a bien pu dire par métaphore « dompter la rébellion, les peuples domptés » : ce sont là des métaphores poétiques. Mais quand on s'adresse à des hommes qu'on coudoie jour et nuit et dont les services vous sont nécessaires, on emploie des expressions adoucies. C'est l'euphémisme qui règne sur cette portion du vocabulaire. *Servus* était d'abord « le gardien ». *Δμῶς* est « l'homme de la maison » (*δῶμος*). Il a un sens analogue à *famulus*. Le suffixe est le même que dans *πάτρως*, *μητρως*, et peut-être dans *ἡρως*.

6. Ombrien *sevom*, osque *sivom*.

M. O. A. Danielsson a récemment proposé une conjecture sur le mot ombrien et osque *sevom*, *sivom*, qui a reçu, comme on sait, les interprétations les plus diverses¹. Je suis porté aujourd'hui à y voir un adverbe dérivé du pronom *suus*.

Prenons d'abord la table de Bantia :

Amiricatuld allo famelo in ei sivom « que le reste de la famille soit vendu ainsi que lui-même ». *Sivom* est, selon moi, un accusatif neutre de *suus*, signifiant « même ». On peut trouver cette formation quelque peu barbare : mais le français *même*, si l'on en examine l'origine, et l'allemand *selbst*, l'anglais *self*, comme nous l'avons montré ailleurs², le sont tout autant.

Passons maintenant à l'ombrien. Nous avons :

Tases pesnimu sevom.

(VI a 55.)

Sevom kutef pesnimu.

(I a 6.)

Le sens de *kutef* n'est pas douteux, quelle que soit d'ailleurs l'étymologie qu'on adopte : il correspond à *tases* et signifie « silencieux ». *Sevom* doit être joint à *pesnimu* « qu'il prie en lui-même » (allemand *für sich*).

Il reste enfin le passage (VI a 18) : *esisco esoneir seveir*; il se traduit très naturellement par : « cum his sacris suis » ou « ad hæc sacra sua ».

Quant à l'aspect extérieur de la forme *sevom*, *sivom*, on peut rapprocher l'osque *suwad*, *suvam*, *suveis*, le latin *sovo* et *sovom*. L'*i* ou l'*e* s'est probablement introduit par l'influence du pronom personnel *siom*, *seiom*.

¹ Voir ces *Mémoires*, IV, p. 144.

² *Mém.*, VI, p. 137.

7. Vieux haut-allemand *sálda*, anglo-saxon *sælda*
« salut, bonheur ».

Le romancier Gottfried Keller, qui aimait à placer dans son allemand des mots appartenant au dialecte suisse, emploie à plusieurs reprises le substantif féminin *selde* « bonheur ». Il dit, par exemple, *die selderbäre* « la bienheureuse ». Et ailleurs : « In heller Freude liessen die seldenvollen Frauen die Federspiele steigen. »

On a ici un débris des anciens temps, que le dialecte suisse a conservé. Au témoignage de Graff, le vieux haut-allemand possède un substantif féminin *sálda*, signifiant « salut, bonheur », lequel a donné divers composés :

unsálda « malheur » ;
werltsálda « bonheur terrestre » ;
liutsálda « bonheur des hommes », etc.

Graff cite les locutions : *hél unde sálda*, — *sálda gâben alte liute iro chinden*, *daz hiez benedicere*.

Le même mot existe en anglo-saxon sous la forme *sælda*. Il s'est également maintenu en moyen haut-allemand sous la forme *sælde* ; on le retrouve dans le nom propre *Sældenthal* « vallée du Salut », nom d'un couvent auprès de Landshut.

L'origine du mot est évidemment l'ancien substantif **sál* « bonheur » : *-ida* est un suffixe servant à former des noms abstraits.

La parenté avec *selig* n'est pas douteuse. Il est probable que, dans plusieurs noms géographiques, l'ancien *selde* a été remplacé par *selig*, dont le sens était à peu près le même.

Michel BRÉAL.

QUELQUES A LATINS.



Dans environ 90 mots latins on trouve un *a* où l'on attendrait *e* ou *o*. Ces mots se répartissent en six classes :

I. *a* + *v*;

II. *a* + liquide, en face d'une sonnante¹ dans les autres langues ;

III. *a* + liquide, non en face d'une sonnante dans les autres langues ;

IV. liquide + *a* ;

V. *a* supposé être ablaut d'*ē* ou d'*ō* ;

VI. *a* supposé être ablaut d'*ě* ou d'*ǫ*.

I

Les mots de notre première classe sont expliqués par Thurneysen (*K. Z.*, 28, 154 et suiv.) et Havet (*Mém. Soc. Ling.*, 6, 17 et suiv.) : *ov* primitif = lat. *av*, par exemple *avis caveō cavus lavō paviō* répondent à ὀ(Ḟ)ιωνός κο(Ḟ)έω κό(Ḟ)οι λό(Ḟ)ε πο(Ḟ)ίη. (*Bovis* et *ovis* doivent être non romains.)

II

Latin *a* + liquide, répondant dans les autres langues à une forme reconnue comme représentant une sonnante longue, peut justement représenter une sonnante longue : *anguis*, lithuanien *ang'is*² — *janitrīcēs*, sk. *yātar*-³ — *fallō palma salvus*, irlan-

¹ C'est-à-dire une liquide sonnante, soit nasale \bar{n} , \bar{m} , $\bar{ŋ}$, soit linguale \bar{l} , \bar{r} , \bar{r} .

² *Etyma Latina*, p. 144, j'ai suggéré que le lith. représente \bar{n} par *an*, et, p. 136, que l'irlandais représente les sonnantes-linguales longues par *al*, *ar*, comme aussi par *lā*, *rā*.

³ Dans *janitrīcēs haruspex parō, amō manus caleō varus, δολιχός πορσεῖν*, quelques étymologistes préférèrent voir des sonnantes brèves. Il n'importe à la valeur de notre argument. L'i de *janitrīcēs* et de *δολιχός* est bien obscur.

dais *dall lām slān*¹ — *ardea haruspex largus parō*, grec *ῥωδιός χορδή δολιχός πορεῖν* — *ars margō*, vieux haut-allemand *art marka* — *farcio*, irlandais *bārc*.

Il n'y a aucune raison valable de rejeter cette explication quand les autres langues ont une sonnante brève : le changement simple de quantité, par exemple *ἦπαρ-jecur*, est en effet le genre le plus ordinaire d'ablaut. Ainsi l'on peut expliquer *amō*, lith. *imti* — *manus*, ags. *mund* — *alcēs callum calvus*, skr. *ṛṣas kīṇas kulvas* — *caleō*, lith. *szilti* — *argentum bardus carpō quartus*, grec *ἄργυρος βράσσων καρπός τέταρτος* — *varus*, lith. *wiras*; et, en latin même, *scalpō*, *sculpō* — *marceō*, *morior*.

III

Mais où les autres langues n'indiquent pas une sonnante, l'*a* + liquide latin ne peut guère provenir de l'Ursprache et s'expliquer comme sonnante longue, parce que autrement les autres langues l'auraient aussi : *amārus*, irl. *om* — *candeō*, skr. *cand-* (= **gend-*) — *canis*, skr. *cvān-* (= **k-v-on-*, cp. *κύων* pour **κύων*) — *lanx*, grec *λεκίς*² — *ahnus palea*, lith. *elksnis pelai* — *ariet-*, ombrien *erietu* (Acc.), cp. lith. *éras* — *arvum*, cymrique *erw* « arpent », vieux haut-allemand *ero* « terre » — *hara*, *συφεός* pour **συ-φεός* (?) — *mare*, irl. *muir*, gothique *marei*, lith. *māres*³ — *pariet-*, *πείρατα* (Fick, *Wörterbuch*, 2, 143) — *pariō*, lith. *periū*.

D'un autre genre sont *nanciscor anguilla frangō*, formes régulières de **nenciscor *enguilla *frenḡō*, cp. *ένεγκεῖν ἔγγελυς* et goth. *brikan* : les combinaisons *enc* (avec exception de syllabe non initiale, seul exemple *juvencus*) et *eng* sont, pour une cause inconnue, prosrites en latin.

IV

Osthoff (*Morphologische Untersuchungen*, V, préface⁴) maintient que le latin peut représenter les sonnantes brèves non seulement par *n* + nasale, *o* + linguale, mais aussi par liquide + *a*,

¹ Grec **σλω-φός*, d'où *λώσιλος*, F. W. Thomas, *Cambridge Philological Society*, 22 janvier 1891.

² Doublet de **λεγκίς*, cp. *φάρυξ φάρυξ* (G. Meyer, *Gr. Gr.*², 295).

³ Sk. *mīras* est non authentiqué.

⁴ Hübschmann, *Indogermanisches Vocalsystem*, p. 135, avait suggéré que le *ra* de *gracilis* peut être pour *r*.

et ainsi il explique *magnus*, μέγας [et ἀγα-, Fick, *Bezz. Beitr.*, 5, 168] — *nactus*, goth. *bi-nauht* «légal» — *flagrô*, Φλέγω — *glaciēs*, *gelū*¹ — *labium*, ags. *lippe* — *laciō*, vieux haut-allemand *locchōn*² — *lapis*, λέπας — *fragilis*, goth. *brikan* [cp. ags. *brōc* «ruisseau», Osthoff, *Perf.*, 178] — *gradior*, goth. *grids* [et skr. *grdhñis* «rapide»] — *gravis*, βαρύς, goth. *kaurus* — *rapio*, *repens* — *ratis*, *serō*³.

Si nos comparaisons sont justes, il aurait pu ajouter *placeō*, *pulcer* — *cracens*, *curculiō* — *radius* «raclé», *rādō* (avec *rā* = \bar{r}).

Parmi ces exemples, *flagrô glaciēs labium lapis rapio ratis* s'opposent au principe général défini plus haut : si l'on avait ici en latin une sonnante, on l'attendrait aussi dans les autres langues.

Qu'une sonnante puisse être représentée soit par voyelle + liquide, soit par liquide + voyelle, c'est ce qui a été depuis longtemps admis pour les linguales grecques et allemandes (*αλ*, *αρ-λα*, *ρα*, et *ul*, *ur-lu*, *ru*), et Osthoff bien justement étend la remarque aux nasales dans les deux langues (*αμ*, *αυ-μα*, *να*⁴, et *um*, *un-mu*, *nu*), et aux linguales en letto-slave (*il*, *ir-li*, *ri*) et en zend (*er-ra*, ce dernier = *re* primitif?). Ainsi l'on peut représenter une sonnante longue soit par liquide + voyelle longue, soit (au moins devant consonne) par voyelle brève + liquide, dans le cas des linguales en grec (*λω*, *ρω-ολ*, *ορ*) et, selon notre théorie, en irlandais (p. 451, note); pour toutes les liquides en latin (*mā*, *nā-am*⁵, *an*, et *lā*, *rā-al*, *ar*) et selon Osthoff en germanique (*mō*, *nō-am*, *an*, et *lō*, *rō-al*, *ar*⁶). Mais toutes ces formes doubles ont ceci de commun, que dans tous les cas *la voyelle est la même*, soit que la consonne suive, soit qu'elle précède. (En germanique *am*, *al*, etc., à côté de *mō*, *lō*, etc., l'*a* = *o* primitif. Ainsi le *rā* dont Osthoff fait une forme arienne possible de \bar{r} — il ne donne qu'un seul exemple, skr. *rāj-* zd. *rāz-* — peut, si l'on admet cette explication, être complément d'une forme proto-arienne *ar* qui a survécu en zend, mais en sanskrit a été remplacée par une forme dialectale *ār* ou *īr*.) Ainsi l'analogie nous autorise à attendre en latin une représentation dialectale occasionnelle des sonnantes brèves par *me*, *ne*, *lo*, *ro*, comme on peut peut-être le reconnaître dans *metus*, ἀτύζομαι (Fick, *Bezz. Beitr.*, 7, 95) — *globus*, vieux haut-allemand *kolbo* — **grovis* (en latin nécessairement de-

¹ Mais pourquoi le *c* de *glaciēs*?

² Kluge rapproche *locchōn* du lith. *lugsti*.

³ On n'acceptera guère ce rapprochement.

⁴ Ses exemples sont *ματεύω γνάθος ναίω* à côté de *μεταλλάω γένος νέομαι*.

⁵ Brugmann, *Grundriss*, I, 253, ne donne pas d'exemple : pour notre part, nous rapportons *tamen* ($t\bar{m}-\bar{m}$) à *temnō*.

⁶ *Zur Geschichte des Perfects*, p. 178 et 418, il donne des exemples de *rā*; les autres formes sans doute seront relevées dans son ouvrage, *Liquida und Nasalis Sonans*.

vient *gravis*), βαρύς : mais elle n'explique pas le fait que la voyelle est *a*. Pourquoi le coefficient changerait-il sa qualité et non uniquement sa place?

V

Selon Brugmann (*Grundriss*, I, 109), l'Ursprache possédait une voyelle indistincte ou indéfinie qui apparaît dans les langues européennes et dans l'arménien comme *a*, mais dans l'arien comme *i*; et cette voyelle, selon lui, est l'ablaut faible d'*ē* ou *ō*. Ainsi il explique *capīō faciō jaciō, cēpī fēcī jēcī* — *lassus*, goth. *lā-tan* — *ratus satus, vēri sēmen* — *spatium*, lith. *spė'ti* — *catus datus, cōs dōs*.

Mais il est difficile de concevoir une voyelle de telle nature que toutes les races européennes et les Arméniens l'aient prise pour un *a*, les Ariens pour un *i*, une voyelle aussi qui peut apparaître en grec à la fin d'un thème comme *e* (*γενέτωρ*) ou *o* (*ὀμότης*). « Quo teneam vultus mutantem Protea nodo? » Il est plus naturel de supposer (cp. T. C. Snow, *Classical Review*, I, p. 65) que l'*i* sanskrit, dans les cas cités par Brugmann, est seulement un « sheva » inséré (sur l'analogie des mots dans lesquels l'*i* était primitif) entre deux consonnes lorsque la voyelle vraie avait disparu¹. Ainsi le zend (Spiegel, *Grammatik der Alterānischen Sprachen*, p. 267-268) a les trois formes : l'original *patā* (πατήρ), la contraction *ptā*, et la reconstruction *pita*².

De plus, le degré faible ordinaire de l'*ō* est *o* (*βοτόν δόσις ποτός*) et de l'*ē* est *e* (*ἄφεισις δέσις θεσις ξερών*) : il est difficile de croire qu'il soit aussi *a*. Selon Hübschmann et Brugmann, le degré faible d'*ā ē ō* également est *a*; mais si les formes primitives étaient *σλατός *θατός *δατός, ἴσλαμεν *τίθαμεν *δίδαμεν*, d'où le changement en *θετός δοτός, τίθεμεν δίδομεν*? ou peut bien admettre que l'analogie de *σλατός* pourrait changer *θετός δοτός* en **θατός *δατός*; mais on ne pourrait guère admettre la proposition réciproque.

L'ablaut *ō-a*, malgré Brugmann (*Grundriss*, I, p. 258), Hübschmann (*Vocalssystem*, p. 99-107), Bezzenberger (*Bezz. Beitr.*, 5, 314-315), n'est pas constaté :

(α) *τραγεῖν*, comme Hübschmann l'admet, a un *r* (cp. *τρώγω*

¹ Un *i* pareil se trouve en grec, vieux slavon et lithuanien. Voir Kretschmer, *K. Z.*, 31, 378-379.

² On a comparé la désinence moyenne grecque *-μεθα* avec la désinence (secondaire) sanskrite *-māhi*; mais dans *-μεθα* l'*α* semble être *η*, ablaut de l'*-ον* de *-μεθον*. Pour le nom. (et acc.) plur. neutre des thèmes consonantiques, l'arien a une désinence *i* (*bhāranti*), le grec une désinence *a* (*φέροντα*), c'est-à-dire *η*; cp. le *ῆ* du skr. *nāmā* « *ἀνόματα* » (pour **nām-ῆ*, Brugmann, *Grundriss*, II, 340).

= τῆ-γω) : δανείζω a un *u*, c'est-à-dire δαν- = δμ-ν-; la racine *den-* (δανείζω « prêter » n'a rien à faire avec δίδωμι « donner », chose bien différente¹). Αἰμάλωψ δάριν κναδάλλεται νάπη σαχνός σπατίλη de Bezenberger, tous d'origine obscure, peuvent être de racines avec *ā*, degré fort *ō*;

(β) Lat. *damūs* (cp. skr. *i-mās* « nous allons ») *datūs* (cp. δοτός) ont un *a* protonique, expliqué plus bas, et de ces formes *danunt dabam dabō dare* peuvent emprunter leur *a*;

(γ) Got. *haffjan*, ags. *bacan*, à côté de κώπη, Φάγω, ont à pour *o* primitif, comme l'admet Kluge dans le dernier cas.

Pas mieux fondé l'ablaut *ē-a*, Brugmann, p. 256-257; Hübschmann, p. 71-91; Bezenberger, p. 312-314. Dans lat. *capīō faciō jaciō satus spatium* l'*a* est protonique et on l'explique plus bas. Les autres exemples peuvent appartenir à la série *ā*, avec degré fort *ē* (Johansson, *Bezz. Beitr.*, 15, 307), au lieu de l'*ō* ordinaire : cp. (avec *ē*, *ā*, *a*) lat. *pēgī*, *compāgēs*, παγαῖναι — vieux slavon *rēpa*, lat. *rāpum*, vieux haut-allemand *raba* — goth. *slēpan*, lat. *lābor*¹ vieux slavon *slabū*, lat. *labō* vieux haut-allemand *slaf*, et (avec *ē*, *ā*) vieux haut-allemand *māgo*, grec μάκων — κνήν ψῆν χρῆσθαι, κνάω ψάω χρᾶομαι (G. Meyer, *Gr. Gr.*², 38 fin.). Ainsi dans le cas de vieux haut-allemand *ātum*, grec ἀτμός — ὀζήκης lat. *imbēcillus*, βάκτης βάκτρον lat. *baculum* — lat. *cēdō*, κεκάδοντο — λήγω, λαγαρός lat. *laxus*, islandais *slakr* — ἀπέληκα, λακίς lat. *lacer* — ῥήγνυμι, ῥαγή — ῥῆγος, χρυσοραγές, et dans Φῆσθαι, goth. *daddjan* — goth. *lētan*, *lats* lat. *lassus* — lat. *rēri*, *ratiō* goth. *raþjō* — goth. *tēkan*, islandais *taka*, peut-être seulement l'*ā*, degré moyen entre *ē* et *a*, a disparu. En tout cas, cette théorie est moins violente que de supposer que *δάσις soit devenu δόσις, quoique δανείζω ne soit pas devenu *δονείζω, et que *Ξαρόν soit devenu Ξερόν, quoique λαγαρός ne soit pas devenu *λεγαρός. — Je ferai seulement cette observation que l'admission d'un ablaut *ē* (ou *ō*)-*a* n'atteint en rien le principe général de notre théorie expliquée plus loin : seulement, en ce cas-ci, il faudrait exclure de cette explication les mots de notre cinquième classe.

¹ Dans Euphorion 90 (Meineke) τό ῥά οἱ δάνος ὤπασεν ἔκτωρ, δάνος (« à sa mort », cp. Il., 4, 155, Θάνατόν νύ τοι ὄρκει ἔταμνον) est un mot macédonien (Fick, *K. Z.*, 22, 205) qui n'a rien à faire avec le δάνος « emprunt » de Callimaque, avec lequel l'*Etymologus Magnus*, trompé par ce « poète bien obscur » Euphorion (Cic., *De Divin.*, II, 132) le confond en le traduisant par δῶρον.

² Feist rapproche *lābor* de skr. *lamb-* « être suspendu »; mais le sens n'est pas le même.

VI

Dans les dix à quinze mots qui restent, il n'est pas possible d'expliquer l'*a* comme degré faible d'aucune voyelle longue : *aper*, ags. *efor* — *badius*, irlandais *buide* (= **gvodios*) — *fatigó affatim*, *dēfetigó sessus* — *paciscor*, *dēpeciscor* (et *pecū*?) — *pateō*, *πετάν-νυμι*¹ — *quadru*-², *τετρα-* — *sapiō*, ags. *sefan* « enseigner » — *vacō*, *έκών* (Thurneysen, *K. Z.*, 28, 161) — *vadem*, *άεθλον* (= **ά-Φεθ-λον*) — *auris*, *ούς*, et, si j'ai raison dans mes rapprochements, *assis* (= **ad-tis*), *elementum* (= **edementum*, « unité ») — *atrōx* (d' **ad-rus*), *odium* — *sacer*, *sequor* (pour le sens cp. *όπισ*) — *stagnum*, *σλεγονόν* (« imperméable », où l'eau ne suinte pas, mais reste) — *vacca* (= **vet-cā*, « d'un an »), *έτος*.

Johansson (*Bezz. Beitr.*, 15, 307) suggère un ablaut *e* (ou *o*) - *a* : ainsi l'on ramène le vocalisme au chaos dont Brugmann, Collitz et de Saussure l'ont tiré. Bartholomæ (*Ibid.*, 17, 91 et suiv.) trouve le même ablaut en grec, celtique et arménien.

(α) Les exemples grecs ne sont pas convaincants. *Άστυ* « cité » et skr. *vāstu* « maison » n'ont guère la même signification, et s'il y a parenté, *άστυ* peut bien être étranger comme *άναξ βασιλεύς τύραννος* (Ramsay, *ibid.*, 14, 309) : *βασιλάζω* ne va pas avec *gerō*, le mot latin aurait *v-*, cp. *βαίνω veniō* : *σαφής* vient d'une racine *svembh-*, *σοφός* d'une racine *svebh-* : *σχάζω* « percer une veine » ou « baisser » n'a point de signification commune avec *σχεδίη* « radeau » : dans *βάραθρον* et *ίαρός* on a un *r* dialectal à côté de *er*, et dans *ναίω* un *n*, p. 453 ;

(β) Le vieux cymrique *ana-dl* à côté d'*άνε-μος* montre l'*a* régulier celtique de la syllabe atone, Stokes, *Neoceltic Verb Substantive*, p. 31 ;

(γ) En arménien, selon Hübschmann, on trouve *a* en face d'*e* primitif dans *vathsun tasn spasel garun* (lat. *sex decem speciō*, lith. *wasarà*), et en face d'*o* primitif dans *akn atéal atamn aīnul haikh* (lat. *oculus odium*, grec *όδούς οιδάω πόσις*). Mais cet *a* ne peut guère être le degré faible d'*e* ou *o*, ou bien on s'attendrait (p. 452) à trouver le même ablaut aussi dans les autres langues : il doit être dû soit à une influence arienne (*vasn* est même donné, p. 93, pour « mot emprunté de l'éranien »), soit à un phénomène spécialement arménien.

¹ Kluge nie la connexion, quoiqu'il l'admette dans le cas d'*aper sapiō vadem*.

² *Quātuor* (forme post-classique *quattuor*) a une voyelle longue d'origine bien obscure.

Ainsi, nos deux premières classes des *a* latins anormaux sont bien faciles à expliquer par les théories respectives de Thurneysen (*o* primitif devant *v* en latin) et de M. de Saussure (sonnantes longues). Mais n'est plus aussi simple notre classe III: pour celle-ci il faut chercher un autre principe. La classe IV a été expliquée, selon quelques-uns peut-être suffisamment, par Osthoff; la classe V, par Hübschmann; la classe VI n'a été expliquée que par l'hypothèse malheureuse d'un ablaut *e* (*o*)-*a*. Pour notre part, nous croyons avoir trouvé un principe assez simple qui explique bien les classes III et VI, et qui peut aussi être appliqué sans violence aux classes IV et V.

Selon notre théorie, déjà publiée dans l'*Academy* du 24 janvier 1885, *Latin Vocalism* (1888), et *Etyma Latina* (1890), p. 119-120, l'*a* de nos quatre dernières classes — sauf *nanciscor anguilla frangō* de classe III, et *lacer lassus laxus ratus* de classe V — est un phénomène spécialement latin, développé après la séparation des nations diverses et dû à l'influence d'un accent tonique suivant. Cet accent peut se justifier par l'analogie du grec ou du sanskrit. Pour la dérivation des mots, je renvoie le lecteur à mes *Etyma Latina*. Suffixes :

-*ó*- (cp. ζυγόν, πολιός) : *a* pour *e arvom labium*¹, pour *o badius radius valgus*. — *ā* (cp. Φυγή) : *a* pour *e hara vacca* **vada* (« caution », d'où *vas*), pour *o ansa*. — *i(j)ā* (cp. Ξυσία) : *a* pour *e labea palea*.

-*tó*- (cp. έτός, δότης) : *a* pour *e fractus nactus satus* **spatus* (d'où *spatium*), pour *o catus datus*.

-*nó*- (cp. σίεγνός) : *a* pour *e alnus magnus stagnum*. — *-nā* (cp. Φερνή) : *a* pour *o lacūna* (voir plus loin).

-*ló*- (cp. δμαλός) : *a* pour *e fragilis*.

-*ró*- (cp. άγρός, λαμπρός) : *a* pour *e aper labrum*, pour *o amārus sacer* et *atrōx* (p. 456).

-*ét*- (cp. άργέτι) : *a* pour *e ariēs pariēs*.

-*íd*- (cp. λεπίς) : *a* pour *e lapis*.

-*í*- (cp. skr. agnis, arís) : *a* pour *e assis* **fatis* (d'où *affatim*) **lancis* (d'où *lanx*) *ratis*, pour *o auris*.

-*í* neutre ² : *a* pour *o mare*.

-*ú*- (cp. skr. dhēnús, tanús) : *a* pour *e gradus*.

¹ Je vois la racine dans λέξης « vase ayant un goulot étendu », mot à mot « avec lèvres ».

² Selon Brugmann, *Grundriss*, II, p. 265, le thème primitif d'*auris* était un neutre en *-i*, lequel, comme semble en témoigner lith. *ausis*, était oxyton.

Désinences verbales :

-*ú(j)ō* (cp. τιμάω) : *a* pour *e* *flagrō vacō*.

-*é(j)ō* (cp. Φιλέω) : *a* pour *e* *candēō pateō*, pour *o* **cracēō* (d'où *cracens*).

-*jō* (cp. sk. *ci-yá-tē* médio-passif, et lith. *perùt*, etc., Wiedemann, *Litauisches Præteritum*, p. 74) : *a* pour *e* *capiō faciō jaciō laciō*¹ *pariō rapiō*.

-*ískō* (cp. εύρίσκω) : *a* pour *e* *paciscor*.

Ainsi *quadru-*, cp. skr. *catvāras* et goth. *fidvōr*, était oxyton, avec *a* pour *e*. — Le même changement se trouve dans *ō* devenant *ā* : *āter* pour **ōd-rōs* (cp. lith. *j-ūd-as*), *ācer* pour un thème en *-rō-*, cp. *ōcior* et *ώκός*.

Selon notre idée, on voit en latin deux dialectes côte à côte : dans le « dialecte tonal » (anglais « pitch-dialect ») l'accent tonique était assez fort pour changer un *e* ou *o* précédant en *a*, dans le « dialecte expiratoire » (anglais « stress-dialect ») l'accent d'intensité sur la première syllabe surmontait l'accent tonique suivant, et ainsi maintenait l'*e* ou *o* primitif. Mais il va sans dire (voir Bartholomæ, *Bezz. Beitr.*, 16, 274) que chaque langue et chaque dialecte ont les deux accents, le tonique et l'expiratoire; un homme parlant ne peut pas plus maintenir sa voix au même niveau dans deux syllabes consécutives qu'il ne peut éviter d'appuyer sur quelque syllabe du mot.

On ne doit pas s'attendre à trouver en latin beaucoup de doublets, dont une forme appartiendrait au dialecte tonal, l'autre au dialecte expiratoire; pour la plupart une seule forme a survécu, *pateō* non **peteō*, réciproquement *cervus* non **carvus*. Cependant *cōgō* vient de **co-ágō*², où l'accent tonique sur l'*a* a surmonté l'accent expiratoire sur l'*o*, pendant qu'en *adígō* et les autres composés d'*agō* l'accent initial était le plus fort : Plaute fait usage des deux formes *requerō* (supériorité de l'accent tonique de la deuxième syllabe) et *requirō* (supériorité de l'accent expiratoire de la première syllabe) : les vraies racines de *fatígō gradior laciō paciscor patior* se font voir en *dēfetígō* (et *fessus*) *aggredior* (et *gressus*) *ēlecebra dēpeciscor perpetior*, c'est-à-dire ces dernières formes attestent l'existence dans le dialecte expiratoire des formes **fetígō* **gredior* **leciō* **peciscor* **petior*, parce que autrement on aurait les formes **dēfētígō* **aggredior* **ēlecebra* **dēpeciscor* **perpetior*.

¹ Racine *leq-*, cp. *ēlecebra*, mais dérivation obscure. Peut-être *lacte*, forme ancienne de *lac*, = **lec-tí* « tiré ».

² **Co-igō* ferait **cægō*, comme *co-itus* fait *cætus*.

Ainsi l'on trouve *lacātiō* (Læwe, *Glossæ Nominum*, 1045) et *lacūna*, avec *a* protonique, à côté de *locātiō* et *lucūna* (pour **locūna*)¹; et *vacō* à côté de *vocō* «être vide» dans Plaute, cp. vieux français *voians* de *vocans* (Körting, *Lateinisch-romanisches Wörterbuch*, 8799)².

Les mots suivants, dans lesquels *e* (*i*) ou *o* (*u*) protonique reste sans changement, doivent appartenir au dialecte expiratoire. Suffixes :

-*ó-* : *luscus* (et *luxus*, adj.) *orbis serum* — *-i(j)ā* (fem.) : *hostia lorea quisquiliæ solea venia*. — *-i(j)ā* (masc.) : *gumia*.

-*vó-* (cp. *λαιός* pour **λαι-Φός*, Brugmann, *Grundriss*, II, p. 127) : *ærvus*.

-*kó-* (cp. *Φυσικός*) : *merācus opācus sonticus*.

-*tó-* : *cerritus fessus molestus peritus*, et avec *-so-* pour *-to-* *celsus*.

-*mó-* (cp. *ἔρετμόν, Ξερμός*) : *rēm̄us* (pour **ret-mus*) *fermē*. — *mā* (cp. *τιμή*) : *victima*.

-*nó-* : *genūinus germānus serēnus veterīnus*, et ainsi *omnis*. — *-nā* : *popīna*, et ainsi *cocturnix* (de **cocturna*).

-*ló-* : *bellum tēlum*³ *vēlum* (pour **ve-x-lum*), et ainsi *monīle sodālis sterilis*. — *-lā* (cp. *Σηλή*) : *cella epulæ ferula medulla merula stella*.

-*ét-* : *hebes seges*.

-*ón-* (cp. *χελιδών*) : *hirundō*.

-*í-* : *febris neptis vestis*, et ainsi *nox sons*.

-*ú-* : *census gressus lessum luxus* (subst.) *tribus*, et ainsi *levis*.

-*á(j)ō* : *beō cremō creō crepō dēfetigō domō errō juvō locō meditor meō necō negō opinor optō peccō populor precor-procō rogō secō servō vetō vexō vocō* «appeler» et *vocō* «être vide».

¹ *Lucūna*, voir Lachmann, *Lucr.*, III, 1031, ne peut pas se dériver de *lacus*; et c'est seulement en poésie que *lacūna* tire de *lacus* la signification «étang», en prose il signifie toujours «cavité», cp. *lacūnar* «plafond». Aussi, je dérive les deux formes de *locus*.

² Selon la théorie d'Osthoff, *Perf.*, p. 538, l'*e* (pour *a*) de *fessus* et de *gressus* est dû à l'analogie des composés *dēfessus* et *aggressus*, avec leur *e* régulier avant deux consonnes de la syllabe non initiale. Mais d'où vient le premier *e* (pour *i*) d'*ēlecebra*, puisque le participe d'*ēlicio* est *ēlicitus*, non **ēlectus*, et comment expliquer l'*a* des formes *lacātiō* et *vacō*?

³ I. e. **tex-lóm* : l'irlandais *tāl* au contraire, de la même origine, doit appartenir à un dialecte celtique *tonal*, comme aussi *rām* de **retmóm* (*ἔρετμόν*), et peut-être *āth* «gué» de **pontós* (cp. lat. *pons*).

-é(j)ō : *doceo egeō ferveō medeor mercō moneō niteō noceō oleō pendeō pudet sedeō-sileō tepeō terreō tondeō vegeō-vigeō vereor voveō.*

-nūō : *sternuō.*

-jō : *aggredior ferio fodiō hostiō poliō speciō.*

-iskō : *dēpeciscor herciscō.* — -éskō (cp. ἀρέσκω) : *serescō.*

Comparons ainsi les désinences d'*ēlece-bra* et d'*ἐπιβρά-θρα*, les mots *nebula octo septem* avec *νεφέλη ὀκτώ ἐπτά*, c'est-à-dire que l'accent tonique latin était *ēlecēbra nebūla octō septēm*, mais l'*e* ou *o* radical reste sans changement.

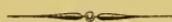
Il y a environ 67 mots qui ont comme coefficient d'une sonante un *e* (*i*) ou *o* (*u*) protonique non affecté par l'accent suivant : par exemple, *centum pinguis mollis stultus fortis curtus*. Il est également possible : 1° de supposer que ces mots appartiennent au dialecte tonal, en croyant qu'une voyelle protonique qui est coefficient d'une sonante n'est jamais affectée par l'accent suivant; 2° de voir dans *amō manus caleō haruspex janitricēs parō varus*, p. 451, un *e* ou *o* protonique changé par l'accent suivant, et d'ajouter ces sept mots au dialecte tonal, les 67 autres au dialecte expiratoire. On fera donc mieux peut-être de laisser hors de cause tous ces mots. Alors, des mots latins dans lesquels la voyelle radicale était ou est *e* (ou *o*) et où l'accent tonique suivait, le « dialecte tonal » posséderait pour sa part environ 50 mots, le « dialecte expiratoire » environ 115. Qu'on ait fait usage des deux dialectes tour à tour, il ne s'en faut pas plus étonner que de ce fait qu'un Romain instruit ne disait ni « *sedeo in sodio* » ni « *seleo in solio* », mais « *sedeo in solio* ».

E. R. WHARTON.

LE PATOIS DE LA FRANCHE-MONTAGNE

ET EN PARTICULIER

DE DAMPRICHARD (FRANCHE-COMTÉ).



Le patois de la Franche-Montagne, qui est le sujet de cette étude, nous a paru présenter un certain intérêt pour la linguistique romane, à cause des particularités de sa phonétique et de la pureté de ses formes.

Nous prenons le nom de Franche-Montagne au sens le plus restreint : le centre du pays dont nous avons étudié le patois est le canton de Maîche; ses limites extrêmes sont : au nord Saint-Hippolyte, au sud le Russey, à l'ouest Belleherbe, à l'est la frontière suisse. Cette petite région, défendue par ses montagnes, a su garder jusqu'à la fin du xvii^e siècle sa *franchise* et l'exemption de toute charge publique, excepté toutefois le service militaire en cas d'invasion de la province. En même temps notre patois était protégé contre tout contact et tout mélange avec celui des régions environnantes.

Comme il est nécessaire, pour avoir une phonétique constante, de se borner au patois d'un seul village, nous avons choisi de préférence celui de Damprichard, à cause de sa situation au milieu d'un cercle de villages de même langue qui forment autour de lui comme une barrière presque infranchissable à l'invasion de formes étrangères.

I

PALATALISATION DE -l- APRÈS PALATALE ET LABIALE ¹.

1. Groupe -cl- :

1^o Initial *cl-* devient *ç-* par l'intermédiaire de *ci-*. L'italien s'est

¹ Valeur des lettres et signes : Toute voyelle non surmontée de $\bar{\text{}}$ est brève,

arrêté à *ci* : *chiave*, *chiodo*. Le portugais du Sud, continuant le développement, est arrivé au même état que notre patois (*chave*):

<i>šā</i> « clé »	<i>šā</i> « clair »
<i>šó</i> « clou »	<i>šur</i> « fermer »
<i>šū</i> « tais-toi » <i>claude</i>	<i>šòc</i> « poule qui a des petits »

Remarque 1. — Ce dernier mot signifie littéralement « celle qui glousse ». Roquefort cite *clouque* « poule qui glousse », *clossier* « glousser », *clossement* « gloussement »; — cf. en outre languedoc. et prov. *clouco*, *cloucho*. Tous ces mots doivent être rapportés à *glocire* avec changement de la sonore en sourde.

Remarque 2. — Le fr. *cloche* est représenté par *sěč*. Ce mot, d'origine germanique (cf. all. *glocke*), parvenant dans notre patois avant le changement de *cl-* en *š-* devait donner **sěč*. C'est en effet de **sěč* qu'est sorti *sěč* par dissimilation : la palatale finale a dépalatalisé l'initiale.

2° Intérieur appuyé, le groupe *-cl-* donne le même résultat *-š-* :

<i>cvěš</i> « couvercle »	<i>byòš</i> « boucle » <i>buccula</i>
<i>saš</i> « cercle »	<i>ěšěrī</i> « éclairer »
<i>rěšā</i> « racler », v. fr. <i>rascler</i>	<i>ěšuz</i> « écluse »
<i>mòšā</i> « mêler » <i>misculare</i>	<i>òšòn</i> « enclume »

Remarque. — Quand ce groupe *-cl-* était suivi d'un *-i-*, il n'a pas pu évoluer au delà de la phase *-ci-*. A ce moment en effet le *-i-* est tombé naturellement devant l'*-i-*, et le *-c-* est resté intact, ce qui prouve qu'il l'était encore au moment où *-l-* était déjà *-i-* : *écis* « seringue », v. fr. *eschice*, *eschisce* (même sens), — *écisī* « éclairer ».

l'exception de *-ō-* qui est toujours long; *è = e* ouvert bref : *selle*; *ê = e* ouvert long : *mère*; *é = eu* ouvert bref : *neuf*; *é = e* fermé bref : *opéra*; *ê = e* fermé long : *fâché*; *ò = o* ouvert bref : *opéra*; *ô = o* ouvert long : *corps*; *ó = o* fermé bref : *pot*; *ô = o* fermé long : *chevaux*; *ö = eu* fermé long : *pieux*; *u = ou* bref : *bouteille*; *ū = ou* long : *roue*; *ü = u* bref : *fumer*; *ū = u* long : *rue*.

p, b, f, v, m, comme en français; *t, d, l, r, n*, comme en français; *s* et *c* sont toujours durs; *č = tch* : *tchèque*; *čj = dj* : *adjutant*; *š = ch* : *cheval*; *ž = j* : *jeter*; *ɣ = w* anglais : *oui*; *î = j* allemand : *biên*. — Pour les voyelles nasales prière de se reporter au chapitre des *voyelles nasales*, p. 472, sqq.

bousser », proprement : « éclabousser avec une seringue », v. fr. *eschicier*, *eschichier*, *eschisser* (même sens).

3° Intervocalique *-cl-* devient *-i-* par l'intermédiaire de *-iï-* comme en français :

<i>cuònai</i> « corneille »	<i>öï</i> « œil »
<i>butai</i> « bouteille »	<i>érai</i> « oreille »
<i>vèi</i> « vieux »	<i>éçai</i> « orteil »
<i>srai</i> « soleil »	<i>cöi</i> « caille »

Remarque 1. — La forme *ruòï* « grenouille » montre que le mot *ramuncula* avait perdu sa nasale au moment où la loi phonétique qui a transformé *-cl-* intervocalique en *-i-* est entrée en vigueur; sans cela *-cl-* eût été traité comme groupe intérieur appuyé, cf. *öšön*. — Les mots *žnūï* « genou » *genuculu*, *cuūï* « quenouille » *conucula* pour *colucula*, avaient déjà transformé *-cl-* en *-i-* quand ils ont pris leur nasale, ou peut-être ont-ils nasalisé directement leur voyelle *-u-* sans avoir jamais eu de nasale consonne.

Remarque 2. — Comme le groupe *-gl-* intervocalique devient aussi *-i-*, il n'est pas possible de décider si les mots *ai* « aigle » *aquila*, *évöï* « aveugle » *ab-oculu* doivent figurer ici ou dans l'étude sur le groupe *-gl-*.

Chronologie. — Le changement de *-cl-* en *-š-* est postérieur ¹ à la palatalisation de *-a-* tonique après palatale (cf. *čī* = *caru*, *mē-šī* = *manducare*), comme le montrent *rěšā* « racler », *mōšā* « mêler », etc. — Il est postérieur à la chute de *-r-* dans le groupe *-rcl-* (cf. *Groupes intérieurs composés de r + cons.*, 2°, *Rem. 2*), et par suite au changement de *-cl-* intervocalique en *-i-* : *cvěš* « couvercle », *saš* « cercle ». — Il ne se produit plus aujourd'hui, comme le montrent les mots empruntés récemment : *ěšclūr* « exiler ».

Le changement de *-cl-* intervocalique en *-i-* s'est produit à une époque où la loi de palatalisation d'un *-a-* tonique après palatale agissait encore, comme le montrent : *s'ěžnūï* « s'agenouiller », *évöï* « aveugler », etc. — Il est antérieur à la chute de *-s-* placé après

¹ Nous disons qu'une loi phonétique est *postérieure* à une autre lorsqu'elle n'a commencé à agir qu'au moment où l'autre avait cessé, et qu'elle est *antérieure* à une autre lorsqu'elle n'agissait plus au moment où l'autre est entrée en vigueur.

voyelle et devant consonne, comme le montrent *mòsā* « mêler », *êsz* « écluse », etc. — Il est antérieur à la chute de *-r-* dans le groupe *-rcl-*, et par suite au changement de *-cl-* en *-s-*.

2. Groupe *-gl-* :

Le groupe *-gl-* devient *-ġ-* dans toutes les positions, par l'intermédiaire de *-gġ-*, *-ġġ-*. L'italien s'est arrêté au stade *-gġ-* : *ghiande*, *ghiaja*, *teggia*, etc. :

<i>ġès</i> « glace »	<i>rġġ</i> « règle »
<i>ġonā</i> « glaner »	<i>ūġ</i> « ongle »
<i>ġē</i> « gland »	<i>s'êvuaiġ</i> « s'éveiller »
<i>ġōd</i> « Claude » * <i>Glaudiū</i>	<i>êtrġġ</i> « étrille »
<i>rġġ</i> « régler »	<i>êtrġġā</i> « étrangler »

Remarque. — A côté du français *glisser* on attendrait ici **ġisġ*. Mais ce mot est d'origine germanique, cf. all. *glitschen*. La palatale a été entendue sourde dans la Franche-Montagne; on aurait donc dû avoir **sisġ* par l'intermédiaire de *cl-*, *clġ-*, etc. Mais à la seconde étape le *-ġ-* tombait naturellement devant *-i-*, d'où la forme *cisġ*, qui est restée intacte jusqu'aujourd'hui. Cf. Groupe *cl-*, 2°, *Rem.*

Chronologie. — Le changement en *-ġ-* de *-gl-* initial ou appuyé d'une part et de *-gl-* intervocalique de l'autre ne sont pas contemporains. On pourrait le supposer en dehors de toute preuve directe d'après le français qui a gardé *-gl-* intact dans le premier cas, tandis qu'il l'a transformé en *-ġ-* dans le second. Mais nous avons mieux que cette hypothèse : les formes de notre patois ont l'avantage de porter en elles-mêmes leur date et avec une certaine précision. Le changement de *-gl-* intervocalique en *-ġ-* est contemporain de la loi de palatalisation de *-a-* tonique après palatale (cf. Groupe *cl-*, *Chronologie*), comme le montrent *rġġ* « régler », *êvuaiġ* « éveiller », *bġrbuòġġ* « barboter », etc. Le changement de *-gl-* initial ou appuyé en *-ġ-* est postérieur à cette même loi de palatalisation de *-a-* : *êtrġġā* « étrangler ». Toute loi palatalisant le groupe *-gl-* a cessé d'agir aujourd'hui, comme le montrent quelques mots introduits récemment dans la langue : *nġglġġ* « négliger ».

Tels sont les renseignements chronologiques qu'on peut déduire rigoureusement des faits. On peut en outre en induire que

le changement de *-gl-* intervocalique et celui de *-cl-* intervocalique en *-i-* sont contemporains, et que de leur côté le changement de *-gl-* initial ou appuyé en *-i-* et celui de *-cl-* initial ou appuyé en *-š-* sont également contemporains ¹.

3. Groupe *fl-* :

Le groupe *-fl-* devient *-š-* dans toutes les positions. L'italien s'est arrêté à l'état intermédiaire *f_i* : *fiamma*, *fiocco*, *fiore*, *soffia*. Le portugais du Sud a atteint le même développement que notre patois : *chamma*. Noter que le résultat de *fl-* est le même que celui de *cl-* initial ou appuyé.

<i>šē</i> « fléau »	<i>šēm</i> « flamme »
<i>šu</i> « fleur »	<i>öšā</i> « enfler »
<i>šël</i> « faible » <i>flebile</i>	<i>rnišā</i> « renifler »
<i>šē</i> « flanc »	<i>šüöš</i> « haleine »
<i>šēti</i> « flatter », v. fr. <i>flatur</i>	<i>šüöšö</i> « soufflet »

Chronologie. — La première phase du changement de *-fl-* en *-š-*, à savoir *-f_i-*, est déjà postérieure à la palatalisation de *-a-* après palatale : *öšā* « enfler », *ěšüöšā*. Elle est antérieure à la chute de *-é-* prétonique (cf. *Loi des trois consonnes*), comme le montrent *öflā* « enfler », *flir* « filière », etc. Elle ne se produit plus dans les mots récents : *dé flöt* « des flûtes de pommes de terre ».

4. Groupe *pl-* :

1° Initial ou appuyé le groupe *pl* devient *p_i*. (C'est l'état de l'italien : *piano*, *piaga*, *pieno*, *piuma*, *piombo*, *piantare*) :

<i>p_iā</i> « plaie »	<i>p_iü</i> « plein »
<i>p_iü_gi</i> « plonger »	<i>dép_iè_i</i> « déplier »
<i>p_iēn</i> « plaine »	<i>ö_pi_ei</i> « employer »
<i>p_ié_g</i> « pluie »	<i>è_pi_eti</i> « aplatir »
<i>p_iēmā</i> « éplucher »	<i>è_pi_enā</i> « aplanir »

¹ Quand nous disons que deux lois phonétiques sont *contemporaines*, il ne faut pas entendre qu'elles ont commencé et fini au même moment, mais simplement qu'à une certaine époque elles se sont trouvées être en vigueur en même temps.

Remarque. — Le $-i-$ = $-l-$ du groupe $-pi-$ disparaît devant $-i-$ et devant $-ü-$ (cf. Groupe *cl-*, 2°, *Rem.* et Groupe *gl-*, *Rem.*) :

röpir « remplir » *pürā* « pleurer »
pü « plus »

2° Après voyelle, $pl-$ paraît devenir $bi-$; mais nous avons trop peu d'exemples pour pouvoir l'affirmer. Du moins n'en avons-nous pas qui soit contre cette hypothèse, car *pēpi* « peuple » n'est pas autre chose que le mot français :

dubi « double » *dubiò* « coiffure de femme »¹

Chronologie. — Quoi qu'il en soit de ce que nous venons de dire sous 2°, il est certain que dans les mots qui ont transformé $-pl-$ latin en $-bi-$ le $-p-$ n'est devenu $-b-$ qu'à une époque où $-bl-$ latin intérieur n'était déjà plus $-bl-$, puisque ce $-bl-$ latin a donné un résultat tout différent de $-bi-$ (cf. *infra*).

Quant au changement de $pl-$ initial ou appuyé en $pi-$ il est postérieur à la palatalisation de $-a-$ après palatale : *piā* « plaie », *piēn* « plaine », et antérieur à la chute de $-ē-$ prétonique, comme le montrent *ēplā* « appeler », *ēplū* « étincelle », v. fr. *espelue*. Il ne se produit pas dans les mots récents *pērplū* « parapluie ».

5. Groupe *bl-* :

1° Initial $bl-$ devient $bi-$. C'est l'état de l'italien, *bianco*, *bieta*, *biasma* :

biāv « blème » *biē* « blanc »
biò « blet » *biö* « bleu »
biā « blé » *biösī* « blesser »

2° Il est probable que $-bl-$ appuyé donne aussi $-bi-$, mais les exemples font défaut. C'est ici le lieu de citer le mot *rsōnā* « ressembler », qui prouve que dans les mots qui ont donné le français « sembler, ressembler, semblable, rassembler, ensemble, trembler, etc. », *similis*, *simul*, *tremulare*, etc., le $-b-$ n'existait pas

¹ C'est un mouchoir plié en deux, *doublé*, que l'on se met sur la tête de telle sorte que les deux coins superposés retombent sur la nuque, tandis que les deux autres sont noués sous le menton.

en roman. C'est à tort que certains linguistes l'ont supposé en roman d'après l'accord des principales langues romanes : elles l'ont introduit chacune séparément.

3° Quand le groupe *-bl-* est intervocalique, l'*-l-* ne subit aucune palatalisation; le *-b-* s'adoucit en *-v-*, qui s'assimile à l'*-l-* après voyelle autre que *-a-*. Après *-a-* le *-v-* se vocalise et s'unit à l'*-a-* pour donner *-ô-* :

<i>sèl</i> « faible » <i>stebile</i>	<i>tòl, tòlā</i> « table »
<i>sèlaiḡ</i> « fléchir » <i>*stebilicare</i>	<i>s'ètòlā</i> « s'attabler »
<i>crèl</i> « crible »	<i>ètòl</i> « écurie » <i>stabulu</i>
<i>crèlā</i> « passer au crible »	<i>s'èflā</i> « s'envelopper » <i>affibulare</i>

Remarque. — Ce dernier mot signifie non pas, comme nous venons de le dire par abréviation, « s'envelopper » au sens large, mais spécialement « s'envelopper la tête et les épaules avec une pièce d'étoffe, ou même avec un sac, pour se protéger contre la pluie ». Cette pièce d'étoffe s'appelle *in èstlū*. Ces deux mots ont à peu près disparu aujourd'hui, tués par *pèrplū*. « S'envelopper la tête » est bien le sens ancien du fr. « s'affubler »; cf. Roquefort : « afeuler, affuler, afuler : coiffer, mettre sur la tête quelque espèce de coiffure ».

Chronologie. — Le changement de *-bl-* en *-bi-* est postérieur à la palatalisation de *-a-* après palatale : *biā* « blé », — et antérieur à la chute de *-é-* prétonique. Ce dernier fait est de la plus haute importance au point de vue de l'étymologie; car notre patois, qui a le sentiment de la correspondance de son *-bi-* au *-bl-* français, a changé directement *-bl-* en *-bi-* dans tous les mots qu'il a empruntés récemment : à côté de *rsònā*, cf. *rèsòbiā* « rassembler », *tròbi* « tremble (arbre) », *tròbiā* ou *trèbiā* « trembler ». Il en résulte que toutes les fois qu'on trouve dans notre patois un mot qui présente le groupe *-bl-*, on peut être sûr qu'il est ancien et qu'il possédait en roman une voyelle entre le *-b-* et l'*-l-* :

blūs « prune », cf. v. fr. *beloce* (Rom. de la Rose), *belocier* (du Cange), *baloce*. — Le mot *blū* « myrtille » appartient à la même famille.

blī « mouton », cf. v. fr. *belin*.

blôd « blouse », cf. *belosius* ou *balosius* « sorte de drap, — vêtement, — hopalandan » (du Cange).

On ne peut pas dire que dans ces mots l'-l- a été maintenu intact par le doublet *bl-*, *bél-*, car précisément ces mots ne sont pas dans les conditions nécessaires pour posséder un doublet avec -é-, cf. infra, *Loi des trois consonnes*. Leur forme a donc été fixée postérieurement à la chute de l'-é- et à la loi qui changeait *-bl-* en *-bĭ-*, et antérieurement à l'emprunt de tous les mots récents qui ont remplacé *-bl-* par *-bĭ-*. Conclure de ces mots récents que la loi qui consiste à palataliser l'-l- du groupe *-bl-* continue actuellement à agir ou même qu'elle revit, serait commettre une grave erreur, et prendre un fait de substitution analogique pour une loi d'évolution phonétique.

Quant à la loi exposée sous 3°, elle est antérieure à la loi de palatalisation de -l- après labiale. — Il est bon de noter que dans les mots récents qui tomberaient sous le coup de cette loi, on substitue *-bĭ-* à *-bl-* comme dans les autres positions; ce qui prouve que notre patois, comme nous le disions tout à l'heure, possède en gros le sentiment de la correspondance de son *-bĭ-* ou *-bl-* français, mais que sa perspicacité ne va pas au delà : *tèribĭ* « terrible », — *sābĭ* « sable », — *mēbĭ* « meuble », — *mēbiā* « meubler », — *ĕfūbĭā* « affubler », — *īpōsibĭ* « impossible », — *īsūpūò-čōbĭ* « insupportable ».

II

GROUPES INTÉRIEURS COMPOSÉS DE R + CONSONNE.

1° r + labiale reste intact :

<i>sārp</i> « serpe »	<i>sĕrvuāĭ</i> « surveiller »
<i>ārb</i> « herbe »	<i>fĭòrmĕĝ</i> « fromage » <i>formaticu</i>
<i>bĕrbi</i> « brebis » <i>berbĭce</i>	<i>fĭarmā</i> « fermer à clef »
<i>bārb</i> « barbe »	<i>vĭarmĭn</i> « vermine »

Remarque. — Le mot *ābr* « arbre » *arbōre* a perdu son -r- par une dissimilation due à celui de la syllabe suivante.

2° r + palatale. — L'-r- subsiste, et la palatale appuyée par lui évolue comme à l'initiale :

<i>fĭòrĕ</i> « fourche »	<i>bĭarĝĭ</i> « berger » <i>berbicariu</i>
<i>pārĕ</i> « perche »	<i>vĭarĝ</i> « verge »
<i>tĭòrĕū</i> « torchon »	<i>ĕĝuòrĝĭ</i> « égorgier »

Remarque 1. — *ūrġ* « orge » *hordeu* rentre dans cette catégorie, car *-dĭ-* dans cette position = *-g-*.

Remarque 2. — Devant le groupe *-cl-*, l'*-r-* tombe, mais ce groupe *-cl-* est néanmoins traité comme groupe intérieur appuyé (cf. Groupe *-cl-*, 2°) :

cvěš « couvercle »

saš « cercle »

On peut se demander si l'*-r-* est tombé devant *-cl-* intact, devant *-š-* ou devant l'un des intermédiaires : c'est important pour la chronologie. Or nous venons de voir ici même (2° *r* + palatale) que *-r-* ne tombe ni devant palatale ni devant dento-palatale; il n'a donc pas pu tomber devant le *-c-* par l'effet du *-c-*, ni devant le *-š-* par l'effet de l'élément dental compris dans *-š-* (pour la véritable nature de *-š-*, cf. *infra*, 3° *r* + dentale, *Remarque 4*), ni devant aucun des intermédiaires entre *-cl-* et *-š-* puisqu'ils ne présentaient que des éléments palataux. Il est donc tombé devant *-cl-* par un effet de dissimilation produit par l'*-l-*. Il en résulte : 1° que l'*-l-* qui a dissimilé l'*-r-* était encore intact lorsque cette dernière lettre est tombée; 2° que la loi phonétique d'après laquelle *-cl-* intervocalique est devenu *-ĭ-* n'agissait plus lorsque *-r-* est tombé; 3° que le changement de *-cl-* en *-š-* est dû à une loi postérieure à celle qui a transformé *-cl-* intervocalique en *-ĭ-*.

3° *r* + dentale. — Dans les groupes intervocaliques composés de *r* + dentale, *-r-* tombe; mais, tandis que dans les groupes *-rl-* et *-rn-* il tombe purement et simplement, la seconde consonne des groupes *-rt-*, *-rd-*, *-rs-* et *-rz-* subit en outre une modification particulière.

A. — *-rl-* et *-rn-* :

mĭāl « merle »

cūn « corne »

ŷòl « ourlet » fr. *orle*

cūònaĭ « corneille »

būn « borne »

ġĕnā « journée »

ŷfuònā « enfourner »

lĕtān « lanterne ».

Remarque. — Dans le mot *rlġġ* « horloge » *horologiu*, le groupe *rl-*, devenu initial antérieurement à l'action de la loi que nous venons d'exposer, a conservé son *r-* grâce à l'intensité propre aux consonnes initiales.

B. — -rt- devient -č-	-rs- devient -š-
-rd- devient -ğ-	-rz- devient -ž-

Le parallélisme est parfait. Voici comment s'explique cette transformation : l'*r*- dans notre patois est légèrement roulé; il se prononce un peu plus haut sur les dents que *-t-*, *-d-*, *-s-*, *-z-*. Ces dernières consonnes, étant étroitement unies à l'*r*- dans les groupes *-rt-*, *-rd-*, *-rs-* et *-rz-*, se déplacent en remontant vers le palais, de telle sorte que le point où elles se prononcent arrive à coïncider à peu près avec celui où se prononce *-r-*. Aussitôt elles sont prises dans le vibrement de l'*r*- et se mouillent. A ce moment l'*r*- tombe et *-t'*, *-d'*, *-s'*, *-z'* continuent à évoluer jusqu'à *-č-*, *-ğ-*, *-š-*, *-ž-* par un développement connu :

<i>ěčai</i> « orteil »	<i>bğü</i> « perdu »
<i>ěpuočā</i> « apporter »	<i>sěğě</i> « sourd » * <i>surdellu</i>
<i>ěmuočē</i> « amortir »	<i>vuaği</i> « verdir »
<i>pčü</i> « trou » <i>pertusu</i>	<i>vuağā</i> « garder »; cf. vha. <i>wartēn</i>
<i>měčē</i> « marteau »	<i>uğür</i> « ordure »
<i>püč</i> « porte »	<i>buoš</i> « bourse »
<i>pěči</i> « partir »	<i>cuošè</i> « corset »
<i>cěči</i> « jardin » <i>curtile</i>	<i>ětüş</i> « entorse »
<i>buošü</i> « bourdon »	<i>füošī</i> « forcer »
<i>cuošü</i> « cordon »	<i>iš</i> « herse »
<i>ěgi</i> « hardi »	<i>cětüž</i> « quatorze »

Remarque 1. — Chronologie. — Les palatales secondaires provenant de *-rt-*, *-rd-*, *-rs-*, *-rz-* n'ont aucune action palatalisante sur un *-a-* suivant : *puočā* « porter », — *ěcuočā* « accorder ». (Dans des mots comme *füošī* « forcer » *fortiare*, — *puošī* « percer » **per-tusiare*, la palatalisation de l'*-a-* est due au *-i-* qui suit le *-t-* ou l'*-s-*, et antérieure aux transformations de *-rt-*, *-rs-*.) Ces palatales secondaires se sont donc développées postérieurement à la loi de palatalisation de *-a-* après palatale; — postérieurement à l'assimilation à *-s-* de *-c-* devant *-e-* ou *-i-* : *iš* « herse »; — postérieurement à l'assimilation à *-si-* de *-ti-* dans des mots comme *füošī* « forcer » (cf. *puošī* « percer »); — postérieurement à la chute de voyelle posttonique autre que *-a-* et aux principales combinaisons des consonnes qui se trouvent mises en contact par cette chute : *iš* « herse », *cětüž* « quatorze ». (Dans les mots comme *pādr* « perdre », — *ūdr* « ordre », la chute de cette voyelle posttonique

supprimant l'intervocalisme de *-rd-* a empêché ce groupe d'évoluer); — postérieurement à la chute de voyelle prétonique nor initiale : *vuāġi* « verdir ».

Remarque 2. — Le *-č-* et le *-ġ-* provenant respectivement de *-rt-* et *-rd-*, lorsqu'ils se trouvent devant une dentale, perdent leur élément dental par une dissimilation d'une merveilleuse délicatesse :

pèznā « pardonner »

cyòzlò « petit cordeau »

mèslò « petit marteau »

òzdò « aujourd'hui »

Ce dernier mot est formé exactement comme le mot français : *ò-ġ(è)-d'-ò*. — Un autre mot composé non moins intéressant, c'est la formule des mendiants : *pyò l'èmyòġdū* « pour l'amour de Dieu » = *èmur de Dū* qui devient dès le moment de la composition **èmyòrdédū*, puis **èmyòġédū* et après la chute de l'*-è-* : *èmyòzdū*.

Il est très intéressant d'étudier parallèlement à *-č-* = *-rt-* et à *-ġ-* = *-rd-* les effets de cette dissimilation sur *-š-* = *-rs-* et *-ž-* = *-rz-*. Ces quatre produits sont des dento-palatales dont le premier élément est respectivement *-t-*, *-d-*, *-s-* et *-z-*. De même que *-č-* et *-ġ-* soumis à l'influence dissimilante d'une dentale qui les suit perdent leur élément dental, *-š-* et *-ž-* placés dans les mêmes conditions doivent perdre le leur aussi. Il en résulte, pour prendre un exemple, que dans le mot *byòš* « bourse » et dans le mot *byòšlòt* « bourselette, petite bourse » nous avons affaire en théorie à deux *-š-* différents : le premier est une dento-palatale et le second est purement palatal. Mais dans la réalité il n'en est pas ainsi : la prononciation a absolument confondu ces deux *-š-*, en sorte que le mot *byòš* « bourse » qui devrait avoir une dento-palatale et le mot *byòš* « boucle » qui n'a droit qu'à une palatale se prononcent et sonnent exactement de la même manière. Ces *-š-* ne sont pas des dento-palatales au même titre que *-č-* par exemple; ce ne sont pas non plus des palatales pures : c'est un son intermédiaire, sous lequel se dissimule un *-s-* dental qui y est compris pour ainsi dire en puissance, et qui n'apparaît que lorsque le son *-š-* subit une dissimilation de la part d'une palatale. On le voit clairement dans le mot *séč* « cloche » = **šéč* (cf. Groupe *-cl-*, 1^o *Remarque 2*). Nous choisissons cet exemple à dessein parce qu'il n'a pas droit à l'*-s-* dental et montre bien que la confusion dont nous parlions tout à l'heure est réellement parfaite.

Tout ce que nous venons de dire de *-š-* s'applique rigoureusement à *-ž-*.

Si nous transportons ces résultats dans le français où la prononciation du son *-š-* (écrit *-ch-*) est exactement la même que dans notre patois, ils nous permettent de répondre à ceux qui prétendent que *cage* est le produit d'une dissimilation pour **chage*, qu'ils se trompent : **chage* n'aurait pas pu donner par dissimilation autre chose que **sage*.

Remarque 3. — *vuaġ* « verte » correspond à un français **verde*; c'est le *-d-* du latin *viride*.

Remarque 4. — Le mot *bġü* n'est plus guère employé aujourd'hui que dans des expressions comme *ī lē bġü* « un lit dans une alcôve ». Le mot le plus usité maintenant pour dire « perdu » est *pēġü*, refait sur le français, sans doute parce qu'on ne sentait plus de rapport entre *bġü* et *pādr* « perdre ».

Remarque 5. — *pūorsēdr* est dû à une recomposition comme la plupart des verbes composés romans. Dans ce cas particulier, il s'agit de ce qu'on pourrait appeler une recomposition *continue*, c'est-à-dire dont les éléments sont aussi bien distingués aujourd'hui qu'il y a mille ou douze cents ans. Cf. *sēdr* « suivre ».

III

LES VOYELLES NASALES.

Pour la question des voyelles nasales, le patois de Dampri-chard offre un triple intérêt :

1° Il présente deux voyelles nasales que ne connaît pas le français, celle de *-i-* et celle de *-ü-*;

2° Il distingue nettement la voyelle nasale provenant de *-a + n* entravé de celle qui provient de *-i-* ou de *-e + n* entravé;

3° Il nous permet de saisir sur le vif le mécanisme de la nasalisation et de la dénasalisation.

Premier point. — Les voyelles nasales *ī* et *ü* de

fī, fīn « fin, fine »

brū, brūn « brun, brune »

correspondent à l' \bar{i} et à l' \bar{u} de « prie » et de « rue », comme la voyelle nasale de « mien » correspond à l' $-e-$ bref ouvert ($-è-$) de « jette », et celle de « pain » à l' $-e-$ long ouvert ($-ê-$) de « père ».

Remarque. — Une voyelle nasale se compose d'une voyelle non nasale qui en est la base, le substratum, + une nasalisation qui s'y surajoute pendant toute la durée du son. Il en résulte d'une part que le nombre des voyelles nasales est illimité comme celui des voyelles non nasales, et d'autre part que pour obtenir pratiquement la voyelle orale qui est le substratum d'une voyelle nasale donnée, il suffit de se disposer à prononcer cette voyelle nasale et, au moment où le son va se produire, de fermer les fosses nasales; et réciproquement *mutatis mutandis* ¹.

En appliquant rigoureusement ce procédé, nous avons été amené à abandonner les graphies généralement employées ($-ò-$ et $-ã-$) pour rendre en écriture phonétique les voyelles nasales que l'on écrit en français $-on-$ et $-an-$, $-en-$.

La voyelle orale qui correspond à la voyelle nasale du mot « écran » est l' $-o-$ bref ouvert ($-ò-$) du mot « opéra », par exemple. La voyelle orale qui correspond à la voyelle nasale du mot « mangez » est l' $-o-$ long ouvert ($-õ-$) du mot « corps ». Nous écrivons donc ces deux voyelles nasales respectivement $-ò-$ et $-õ-$ ².

De même nous écrivons $b\bar{u}$ le mot « bon » avec l' \bar{u} - qui sonne dans « roue ».

Quant au signe $-ã-$, si nous avons à l'employer, nous le réserverions pour la voyelle nasale de $-a-$ que l'on entend dans certaines régions dans des mots comme : *má dame*, *âme*, *lame*, prononcés : *madãm*, *ãm*, *lãm*.

2^e point. — La voyelle nasale provenant de $a + n$ entravé est $-è-$ et celle qui provient de $-e-$ ou de $-i + n$ entravé est $-ò-$. Cette distinction peut avoir une certaine importance, ne fût-ce que pour l'étymologie; en voici un exemple : à l'expression française « payer comptant » correspond dans notre patois non pas comme on pourrait s'y attendre : $p\bar{è}\bar{i}\bar{i}$ $c\bar{u}\bar{t}\bar{è}$, mais $p\bar{è}\bar{i}\bar{i}$ $c\bar{u}\bar{t}\bar{o}$ ou $p\bar{è}\bar{i}\bar{i}$ $t\bar{u}$ $c\bar{u}\bar{t}\bar{o}$.

¹ On obtient les mêmes résultats en observant les voyelles orales chez les personnes qui parlent fortement du nez, et les voyelles nasales au théâtre chez certains chanteurs qui les dénasalisent lorsqu'elles comportent élévation de la voix.

² Quand on dit que la voyelle orale correspondant à cette voyelle nasale est $-a-$, on devrait dire aussi, pour être conséquent, que celle qui correspond à $-un-$ en français dans « un, brun » est $-ü-$, alors que c'est l' $-e-$ ($-eu-$) du mot « fleur ».

Ce mot *cũtõ* ou l'expression plus complète *tu cũtõ* est employé dans n'importe quel cas avec les verbes des sens les plus différents pour dire : « tout de suite, immédiatement, sur-le-champ, sans balancer », exemple : *è fõ ï èlã tu cũtõ* « il faut y aller tout de suite », — *è bĩ! nó vjõ écur cũtõ* « eh bien! nous allons battre (en grange). immédiatement », — *cẽ õ-s c èl è çyò? Tu cũtõ* « quand est-il tombé? A l'instant même », — *cẽp suci cũtõ* « jette cela tout de suite », etc. Il n'y a même pas d'autre expression dans notre patois qui signifie « tout de suite », si ce n'est, avec le sens tout particulier de « maintenant même », la locution *tu mitnẽ, dra mitnẽ*, litt. : « tout maintenant, droit maintenant »; ainsi la phrase que nous citions tout à l'heure : « quand est-il tombé? A l'instant même » se dirait aussi bien : *cẽ õ-s c èl è çyò? Dra mitnẽ*. La phonétique et le sens montrent donc que notre mot *cũtõ* n'a rien à voir avec « compter » et représente le latin *contente*, qui a dû prendre en bas-latin, sous l'influence de *continuo* et de l'expression qui a donné le français « incontinent », le sens de « tout de suite, immédiatement » dont il était déjà très voisin à la fin de l'époque classique.

C'est sans doute ce même mot *contente* que dissimule l'écriture dans le français « payer comptant ». On peut en trouver des preuves dans le français même. D'abord, au point de vue sémantique, notre interprétation est aussi satisfaisante que possible, tandis que celle qui y voit le mot « compter » l'est peu. Aussi bien lorsqu'on paye six mois après l'achat, ne compte-t-on pas moins. Payer six mois après, c'est donc aussi payer *comptant*, mais ce n'est plus payer *content*, c'est-à-dire *tout de suite*. — D'autre part on trouve dans Roquefort et dans Littré les exemples suivants qui ne peuvent pas s'expliquer par l'idée de « compter » :

Roquefort. — « Contens, contend, content, tout contens : à l'instant, dans le moment, sur-le-champ » :

O Créateur du monde!
 Raconte-moi tout content,
 Le nombre pur et monde
 Des gouttes de ton sang.

(Cantique sur la Passion.)

Littré. — « Communes, VI, 9 : Dieu a payé contant en notre temps telles cruautés sans attendre. — Ronsard, 904 : Pour

Dieu, n'allègue ici les forcès de vertu ! Tu le perdrais contant (= tu serais vaincu à l'instant). »

Cette discussion ne peut pas être considérée comme démonstrative, puisque nous n'avons pas les intermédiaires. On pourrait nous objecter que notre mot *cūtē* n'est qu'un emprunt au français. Mais notre patois, qui a le sentiment du rapport de sa voyelle nasale *-ē-* avec le français *-ō-*, en aurait fait *cūtē*, à moins qu'il ne l'ait confondu avec le mot *cūtō* « content, satisfait ». Seulement, dans cette dernière hypothèse, il nous paraît impossible d'expliquer l'immense extension que ce mot aurait prise dans notre patois, au point de faire disparaître toute autre locution signifiant « tout de suite, immédiatement ». Il résulte donc de cette étude que l'étymologie généralement admise du mot *comptant* dans l'expression *payer comptant*, si elle n'est pas fausse, est du moins désormais douteuse.

Pour l'expression « argent comptant », notre opinion est qu'à l'origine elle renfermait également le mot *contente*, qui aurait cédé la place de très bonne heure au mot « comptant » *computante* sous l'influence d'expressions telles que « argent sonnante, trébuchant », etc.

3^e point. — Après ce qui a été dit dans le premier point, il nous suffira, pour la nasalisation et la dénasalisation, de citer des exemples.

-ē-, *-ē̄-* :

bē « bain »

crēm « crème » *cremu*, **crema*

(provenç.)

çēpā « jeter » **campare*

çētā « chanter »

pē̄ « pain »

mē̄ « main »

fē̄ « faim »

mē̄gī « manger »

Par dénasalisation *-è-*, *-ē-* :

sē bènī « se baigner »

fèn concurremment avec *fēn* « fruit du hêtre ».

pèn concurremment avec *pēn* « poutre », fr. *pan*, *panne*, bas-lat. *panna* (Scheler).

Remarque. — Il faut noter que c'est devant *-n-* que la dénasalisation se produit le plus facilement.

-ī- -ī- :

bèsī « bassin »]

bī « bien »

tī « tient »

çī « chien »

vī « vient »

sèpī « sapin »

Par dénasalisation -ī- :

bèsinā « bassiner un lit »

-ǖ-, -ǖ- :

brǖ, brün̄ « brun, brune »

prǖn « prune »

tǖ, tün̄ « tien, tienne »

dëgünā « déjeuner »

Par dénasalisation -ǖ- :

günā « jeûner »

Remarque. — Les formes *dëgünā* et *günā* existent aussi, mais elles sont moins fréquentes.

-ȫ-, -ȫ- :

öfünā « enfourner »

öpönǖ « paupière »

dȫ « dent »

öšön « enclume »

tȫ « temps »

ȫ « en »

Remarque. — *öpönǖ* est sans doute le même mot que le français « empennon » défini par Roquefort « l'endroit de la flèche où sont fichées les plumes » ; notre mot serait « l'endroit où sont fichés les cils ».

Par dénasalisation -ȫ- :

öcrön « cran, litt. **encran* » ; pour la seconde syllabe, cf. Pline *crena* ;

öšön « enclume » ; cf. supra *öšön* ;

öfë̄ « enfant » ;

fön « femme ».

Remarque. — Les mots lorrains tels que *tö* « temps », *lög* « langue », etc., reposent sur la même dénasalisation. Il en est de même des formes analogues d'autres patois.

-ū-, -ü- :

piū « plomb »

mī « mon »

puarū « parrain » *patronu*

bū « bon »

piū « plein »

cērū « brique »

Par dénasalisation -u-, -ū- :

myarūn « marraine » *matrona*

nūnā « dîner »

vūn « veine »

cumār « marraine »

tru d'cō « tronc de chou »

mūn « moine »

pūn « peine »

rūgī « ronger »

cūfru « bannière »

pum « pomme »

Remarque 1. — *nūnā* « dîner » représente le v. fr. *noner*, *nonner* « faire le repas de la neuvième heure » *nonus*.

Remarque 2. — *cumār* = fr. *commère* a abrégé son -u- parce que l'accent d'intensité est sur la finale. Il est au contraire sur l'initiale dans *cūfru*, qui est le même mot que le français « gonfalon » ; à côté de gonfalon on trouve « confanon » et aussi « conferon » (Roquefort) que notre mot représente exactement.

Remarque 3. — L'abrégement de l'-u- dans les mots du type : *tru d'cō* et *pum* est dû à une loi particulière que nous nous proposons d'étudier à part¹.

Maurice GRAMMONT.

(A suivre.)

¹ Notre étude sur la *Loi des trois consonnes*, à laquelle nous avons renvoyé plusieurs fois dans le présent travail, n'ayant pu trouver place dans ce fascicule, paraîtra dans le suivant.

GLOSSAIRE MOYEN-BRETON.

(SUITE.)

M

Ma, 1. *Va*, mon, D 138, (il) m'(a aidé), 173, *va em tenna*, me retirer, 172.

Ma, 3. *Ma veui*, que tu vives, D 128, *liessa ma c'hilly*, le plus souvent que tu pourras, 83, cf. 129, 157; *dre mac'h antrée*, parce que (la mer) entrant, *dre mac'h avancement*, à mesure qu'ils avançaient, 187, *mac'h obteno*, qu'il obtienne, 174, cf. 32, 52, 148; *mac'handurse*, qu'il souffrit, 29, *ma chanclino*, qu'il s'incline, 174, *m'ac'h anclinas*, 21, cf. 156. *Dihunet ma zoa*, une fois éveillé, quand il fut éveillé, 187, cf. « arriué qu'il fut », Amyot, *Theseus*, VI; auj. *diez ma cave*, comme il trouvait difficile, *Suppl. aux dict. bret.*, 52. *Nep ma apparchant dezaff an heritaig*, celui à qui appartient l'héritage, litt. « celui que l'héritage lui appartient », *Cb*; *nep ma ho deveus gallout* . . . *var nezo*, ceux sur qui ils ont autorité, D 108, *ar clas-ma rea* . . . *anni* (lis. *clas ma, enni*), la classe où il faisait, 187; *ar quarter mazedo ebarz*, le lieu où il était, 192; *hon tat* . . . *ma emouch en En*, notre père qui êtes (litt. « que vous êtes ») au ciel, 51, *da nep ma tleont he paea*, à ceux à qui ils doivent la payer, 104.

Machaff, opprimer, C, de **maccare*, espagnol *macar*, v. fr. *maquer*, etc. — (*Maczon*). Le Cc a *mazconn* (et non *maczonn*), maçon, s. v. *lignenn*.

MADRE, Pel., Trd., *bazre*, *baudre*, Gr., *madré*, *baré*, *baoudré*, m., Gon., sèneçon, cornique *madere*, gl. *sinitia*, cf. irl. *madra*, garance, *Rev. celt.*, IX, 240, anglo-saxon *mädere*, angl. *madder*, id., et v. fr. *madré*, *maderé*, veiné, tacheté, d'où *marella*, bigarrer, Gr., *marellet*, pommelé, Nom. 32, 33? Le gall. *modrwy*, salamandre¹, pourrait être identique à *madre*, *baoudré*, etc., pour

¹ *Modrwyfl*, id., est dû sans doute à l'influence de *modrwy*, anneau. Sur le double sens du fr. *mouron*, cf. Joret, *Soc. Ling.*, IV, 165.

**madroue*; voir *mouien*, *oade*. Le dict. ms. de M. de Coëtanlem, écrit pendant la Révolution au château de Trogriffon, près Morlaix, porte « *bâsred*, *sèneçon*, dans ce canton ». *Drasre*, m. « *sèneçon* commun », Trd., est sans doute pour **brazre* (voir *coustélé* et *Rev. celt.*, VII, 156). — Le Nom. donne *senessoun*, p. 83; pet. Trég. *zanson*, *zansoñneq*.

Maer dans *Manez an maer* en 1416 = v. br. *mair*, préposé; *Chrestom.*, 219, 149, pl. *meir*, gl. actores templi; gall. et irl. *maer*, fr. *maire*, du lat. *major*. De là le moy.-bret. *maerat*, *merat*, toucher, manier, pratiquer, v. fr. *mairer*, *merer*, maîtriser, gouverner; dans *an amser ma ouz magat*, le temps où (votre mère) vous a nourri, soigné, B 178, la rime exige *ouz merat* ou *maerat*; voir *Dict. étym.*, s. v. *euezhat*. Les dérivés *merer*, *merour*, fermier, *merery*, métairie, se lisent Nom. 315, 235; auj. id. *Maerat*, *merat* = bret. mod. *mera*, *merat*; *meza* et *mecin* ont une autre origine, voir *mezaff*.

(*Maes*, champ), en *meas*, Cb, v. *techet*; *cacet en meas bro*, Cms; en *mais e bro* Cb, van. *Rouanné a vès- bro*, rois étrangers, B. er s., 226; *er mæs-se*, dans ce champ, cette place (laissée libre par la mer), D 187; un *mesou*, *mesyou*, champ, l. ager, Nom. 233, 234, *mæsaër dan moch*, porcher, 316; *messaat*, garder les bêtes, Maun., *mesa*, *mesan*, faire paître, G. B. I., I, 170.

Maestr an scol, maître d'école, Cc.

(*Maezur*) *maces*, tu nourrirais, B 700, rime à *ez (ty)*. *Mague-reusou*, nourrices, D 112, *mageu-*, 110, *magueu-*, 100; *ar Vague-rezou*, rime *ou*, *Chanson*. . . *ar Vaguerezet*, chez Ledan, str. 1. Cf. *penerezo*, héritières, filles uniques, *Vie de saint Patrice*, myst. bret. cité *Revue de Bret., de Vendée et d'Anjou*, nov. 1888, p. 346; *amieguesou*, sages-femmes, D 132; *dënt debreresou* « dents maschoires », Nom. 20; moy.-br. *brasesou* (femmes) grosses, *caresou*, amies, *guerchesou*, *-esaou* (et *guercheset*), vierges, *martyrisou*, lis. *-esou* (et *martyriset*, lis. *-eset*), martyres, *santesou*, *-esaou* (et *santeset*), saintes, = gall. *santesau*, etc. On dit à Batz (Loire-Inférieure) *dersereiz*, raccommodeuse, pl. *eo*; *kohereis* « porteresse », i. e. porteuse de sel aux marais, pl. *koherezeo*; mais *nieiz*, nièce, pl. *niezeit*¹. Le van. a encore pour ces mots un suffixe pl. *-i*, *guïezi* (et *guïezet*), chiennes, Chal. ms, *leanezi*, religieuses, L. el lab., 92; *héyesi*, biches, *Celtic Hexapla*, II, 7; *polesy* (et *polesed*), poulettes, Gr., *polézi*, *pelézi*, P.A., *pelaizi* Chal. (pet. Trég. *pôlezi*²), sing. *vr boles*, Nom. 39. Voir *mazron*.

¹ *Koñsordeit* sert de pluriel à la fois à *koñsort*, ami, et à *koñsordeiz*, amie. Le pl. de *señt*, saint, est *señdeo*, celui de *señdeis*, sainte, est *señdeit*.

² *O ienezi*, vos poulettes, Peng., II, 191, pour *enezi*, influencé par *iarezet*?

Mailluraou, vient du v. fr. *mailluel*, *mailloul*, d'où le dim. *mail-loulot*, *maillot*, à Montbéliard. — *Mal*, 1, mâle. *Mailh*, délibéré, hardi, adj., et maître habile en son art, expert, bon drôle, subst., Gr., est le même mot : cf. *mailhard*, petit maître, bon drôle, canard, Gr., *maillard*, canard, Nom. 38, v. fr. *maillart*, *malart*, *maslart*, canard sauvage.

MÂLE, f. béquille, pl. *maleu*, van., l'A., *mal maleu* et *bail baileu*, « anille », Chal. *ms*, gall. *bagl*, pl. *au*, du lat. *baculus*; cf. léon. *bazloack*, béquille, de **bazlouec*, ayant des béquilles, avec étymologie populaire d'après *baz*, bâton, et *loa*, cuiller; cf. *Rev. celt.*, VIII, 30 et suiv., pl. *birjer loaiec*, *Miz Mari an Itron Varia Lourd* (1874), p. xi, etc. On dit à Pléhédel, en Goello, *kerzet oar valou*, marcher avec des béquilles. Voir *mouien*.

Malheureux, g. id.; Cb, v. *fortun*.

MALL-HEAUT, jusquiame, Pel., *mall-c'héot*, m., Gon., cf. gall. *mall*, mollesse? Le Nom. a, p. 86 : hannebanne, endormie, jusquiame, bret. *an hannebau*, en (lis. *-banen*) et *lousaoué*, *an cousquet*; le P. Grég. *lousaouënn santès Apollina*, *lousaouënn ar c'housged*.

Maluenn, paupière, C, *malven*, id. et cil, Pel., van. *malhuënn*, *maluënn*, f., paupière, l'A.; *malvenn*, *malfenn*, cil, Gr., *malven*, id., Gon., cf. v. irl. *mala*, gén. *malach*, sourcil (et grec βλέφαρον, paupière, de **mlegh*, cf. *μλφαι*, chute des poils du sourcil?) Le van. MALGUDEENN, f. cil, l'A., d'où *malgudeennour* « cilleur ou cillart », *toul malgudënn* ou *malgudënnéc* « salière des chevaux », l'A., etc., semble pour **malv-geden* « poil des paupières », cf. gall. *ceden*, poil.

(*Manachty*, monastère); *machty*, Cms, v. *abati*. — *Manc*, manchot, estropié, v. fr. *manc*; *mancqui da*, manquer de (rendre), D 177. — *Manchouer*, mâchoire, C, *mangouër*, Nom. 19, v. fr. *menjouere*; *majourniff*, mâcher, -Nom. 20, *majourni*, Maun. (*manjousli*, Pel.). — *Manegou*, gants, Cc, v. *guisquaff*; *maneguaff*, vêtir les doigts, Cb.

Manier, manière, m. : *try manier*, Cb; f. : *peder manier*, Cb, *en vannyer ma*, en telle manière, l. ita, Cms, et van. *ur vanier' estrang'*, un étrange procédé, Chal. *ms*; *mannier*, Cb, v. *oll*.

Je crois que c'est ce mot qui, ayant perdu sa dernière syllabe *-ier*, se trouve former le second terme du composé moy. -bret. *unvan*, *un van*, *unvoan*, *un moan*, égal, semblable; comparez *vnuanyer*, l. unimodus, C, et *un van*, a *un manyer*, B 310. Cf. *e nep mann*, en aucune façon, *Traj. Jacob*, 51. *Ne grahen nep man d'a beza doaniet* « je ne ferois aucune mine d'être chagriné », Pel., est évidemment un vers moyen-breton; d'après son rythme, il doit

être tiré des *Amours du vieillard* : cf. *Nac ada perlés hen touez ar mez moc'h*, Pel., v. *toüez*, etc.

C'est également le van. *meni*, m. « manière, sorte », « race », « engeance », « espèce », *meni cricheinn* « manière de chrétien », *meni* ou *gourr-huguenautt* « manière ou espèce de huguenot », *meni-huguenautt* « enfariné », *meni-queguinourr* « fricasseur », *meni-foll* « folâtre », *meni-amouëtt* « hipocondre », *meni-volanté*, f. « velléité », *meni-bosseenn*, f. « tac, maladie », l'A.; *em derian meni-bossennéc* « la fièvre putride » (s. v. *sudorifique*), *meni-argant*, m. « billon » (au *Supplément*); *meni* = *manniële* « espèce », l'A.; cf. *er meniér sang-zé* « cette sorte de boue », *Burhudeu en Intron-Varia é Lourdes*, Vannes, 1873, p. 17; *ur meniér bouistr*, une sorte de boîte, *Brediah er fé*, Vannes, 1861, p. 180; *un manier eutru* « une manière de gentilhomme », Chal. *ms*; hors de Van. *manyell-mauryan*, moricaud, Gr.; moy. -bret. *manier amplastr*, sorte d'emplâtre, Cb, *vn manier boet*, une sorte de mets, v. *pastel*, *vn manier oliff*, « cest une maniere doliue », v. *oliuen*; *manyer pressuet*, sorte d'insectes, Sainte-Barbe, 384. Il y a dans plusieurs de ces expressions une nuance de mépris, comme en français dans « une manière d'idiot » = *ur meni-foll*, etc.

Cf. v. bret. *costadalt* = *custos altaris*, voir *autel*; moy. -bret. *cazrhet*, combien beau = **cadreter*, voir *goaz*; van. *hui* dans *toul-hui*, trou d'un fossé pour attirer l'eau, = *huiërr*, *huërr*, égout, l'A., *un huère*, un conduit, Chal., du fr. *évier*, cf. *eguër* « esguière », Nom. 158, pl. *eguerou*, 134, voir *hubot*; van. *daripoennte* du fr. *arrière-point*; *brediah*, confrérie, Chal., *bredieh*, Chal. *ms*, *berdiah*, f. l'A., de **breuderiaz*, gall. *brodoriaeth*; voir *ilyeauenn*, *garm*, *kirin*.

Le van. *en derlicq*, dernièrement, Gr., contient le diminutif de **derl* = franç. *dernier*; pour le changement d'*n* en *l*, voir *orniff*.

Dans les noms d'agent, *-er* se supprime quelquefois : voir *quere*, *quiluizien*. Il est, au contraire, ajouté dans le moy. -br. *scrubuaigner*, auj. *skrivaniër*, écrivain; vann. *perhindour*, l'A. (moy. -bret. *pirchirin*), pèlerin; van. *peurerion*, des pauvres, etc.

Une autre variante de *manier* est, en vannetais, *merier* : *ur merier brut*, *ur merier noeh*, des voix confuses, Chal. *ms*, litt. une manière, une sorte de bruit, de voix, s. v. *voix*; *ur merier derhian*, fièvre lente, s. v. *fièvre*¹. Il y a là le même changement d'*n* en *r* que dans van. *eeret*, oiseaux, Chal. *ms*, v. *ramage*, à Batz *ereit* = moy. -bret. *eernet*; *erouët* et *anouët*, froid, Chal. *ms*, v. *transir*; *gurenen*, à Sarzeau *guininen*, abeille; *hanv*, *harv'*, nom; *laruu'*, flux, Chal. *ms*, *larhuë*, *lanhuë*, l'A.; *linat*, *lennat*, ortie, Chal. *ms*, à Sarzeau *lérad*, *Rev. celt.*, III, 55; *en tu diereb*, *en tu a enep*, à l'opposite, Chal. *ms*;

¹ S. v. *lent*, on lit *ur marier* (mot biffé), *merier dariant*.

cf. bret. mod. *an tu erep* et *ænep* « le côté de l'envers », Gr.; *urvan*, d'accord = *unvan*, de *unvanier*; *minvic* et *mirwic*, de la mie, Pel.; *heurling*, cauchemar, Pel., *hurlin̄k*, *heurlin̄k*, m., Gon., gall. *hunlle*, *hunllef*, id. (et peut-être *hurlou*, la goutte, Nom. 262, *urlou*, *droucq sant Urlou*, Gr.); *morgo*, collier des chevaux, Pel., gall. *mynci*? En pet. Trég. *morblu*, poil follet, duvet, prob. de **marblu* = gall. *manblu*, de *man*, petit, et *plu*, plumes; dans *marbleo*, Maun., *marblew*, Pel., *marbléau*, van. *marbléü*, Gr., *marbléó*, m., Gon., l'a primitif est resté, mais la seconde partie du composé a été assimilée, par étymologie populaire, au mot *bleo*, cheveux. Voir *un*.

Du v. fr. *se manier*, se remuer, *maniement*, action de remuer, God., vient *mannea*, remuer (les jambes), à Ploaré, *Rev. celt.*, IV, 73; *quement a vani en dour*, omnia quæ moventur in aquis, *Heuryou* de Le Bris, 318, nouv. édit. 319 (*manea*, *manier*, toucher, farfouiller, Gr.).

Manifestation, g. id, *Cb*, v. *prount*.

MANTRA, navrer, Gr., *mañtra*, accabler, opprimer, navrer, Gon., gall. *mathru*, fouler aux pieds. M. Thurneysen, *Keltorum.*, 107, tire *mathru* de **mat-*; le breton indique **mant-*. Cf. *Rev. celt.*, IX, 382.

Mar, 1. *Var vâz da gaout servicherien* (être) incertain, n'être pas sûr de trouver des ouvriers, *Traj. Moyses*, 230.

Mar, 3. Van. *mar*, tant, Gr., Pel.; *mar güir e*, tant il est vrai; *mar obliget omp*, tant nous sommes obligés; *mar bras e é zispeign*, *mar bras stat a gondu*, tant est grande sa dépense, Chal. *ms*, v. tant, cf. v. *force*, *four*, *intégrité*, *rareté*; *Voy. mist.*, 109; l'A., v. *insupportable*; *mar à bihuig é*, tant il est riche, l'A.¹ (voir *meurbet*). Avec adoucissement de l'initiale suivante, au féminin : *mar goh oai*, tant elle était vieille, *Voy. mist.*, 95. Cf. l'expression *gùlét mar divergond oai é seël*, voir combien son regard était farouche, 146. On confond quelquefois *mar* et *ma* : *ma du é*, tant il fait noir, Chal. *ms*; et inversement : *miar querhêt*, pour que vous marchiez, *Voy. mist.*, 1; *evel mar couëssont*, comme ils tombèrent, D 192; *mar em bo*, pour que j'aie, *Traj. Moyses*, 275. *Mar* est un doublet de *neur*, beaucoup, et répond au v. gall. *mor* dans *morliaus*, gl. *quam multos*, *mortru*, gl. *eheu*, combien misérable!

MAR, 4, préfixe péjoratif : *marneç'het*, très affligé, D 169; *bleizi marlong*, loups dévorants, *Feiz ha Breiz*, 9 août 1873, p. 1, col. 1; *marzonnj*, souvenir vague, *Suppl. aux dict.*, 107; cornouail. *mar-*

¹ En pet. Trég. on emploie *gañt* de la même façon : *n'elle ke kerzet gañd skwiz oa*, ou *gañd a skwiz oa*, il ne pouvait marcher, tant il était las; *gañd a c'houézañ ré*, tant il suait.

galoun, chagrin, Trd. (cf. *fall-galouni*, manquer de courage); *marnaonet*, très affamé; van. *güin fal*, *dister*, *margüen* « guinguet », Chal. ms; du v. fr. *mar* dans *marfoilleiz*, etc. Voir *mer diaoul*, *mouien*.

March, cheval; *marckbran*, corbeau mâle, C, *malfran*, *malbran*, *marbran*, id., Gr.; *mar-fran*, grailat, oiseau, Nom. 38, *marfran*, chouette ou choucas, 41; cornique *marchvran*, corbeau; *mareyen*, chevaliers, Cathell 19; *marcheguez*, chevaucher, Quiquer, Morlaix, 1690, p. 135, *mareguez*, Maun., voir *lech*; *marchaff*, saillir une jument, Nom. 321; l. catulire, 30.

Marchat-læch, lieu du marché, Nom. 242; *marc'hadiou*, marchés, D 95, 96, *-ajou*, van. *marhadën*, Gr., cf. *clevediou*, maladies, D 87, 2 fois; *clevegeou*, 17, 143; *banquetiou*, banquets, 96; *bouegeou*, aliments, 58, *bouegou*, Nom. 53; *effegeou*, effets, D 63, 132; *convenchou*, couvents, 104; *injurou*, 114, *-riou*, 116; *mysterou*, 16, 74, *-riou*, 95; *enoriou*, 47; *goueriou*, canaux, ruisseaux, 127, voir *gouher*; *breselyou*, guerres, 61, *drougou*, maux, 121, *drougjo*, Ricou, 118; *marc'hadourien*, marchands, D 107, *-rezou*, marchandises, 105.

Marchepi, m. marchepied, *G. B. I.*, I, 282, 288; *marchiff*, fouler, terme de tisserand, *an marchou* « les bois sous les pieds des tisserands, qui se lèvent et baissent l'un après l'autre », l. *iusilia* (lisez *insilia*), Nom. 172, *fals marc'h*, entorse, D 88, *falsvarcha*, faire un faux pas, Gr., v. fr. *mémarchure*; *marchsout*, ils marchèrent, D 193.

(*Maru*). *Na maruez* (cela empêche) que tu ne meures, B 611 est écrit comme si c'était un présent de l'indicatif, et en effet ce temps serait grammaticalement possible; mais les rimes étant en *es*, l'auteur a eu l'intention d'employer le subjonctif (ou conditionnel) = *ez marves* (il faut) que tu meures, B 706. *Ret eo ez meruhet*, il faut que vous mouriez, Jér. v. red. *Merueill*, mourir, Cc, v. *coezaff*, *mervel*, D 24, *-ell*, 25. *Maro*, il meurt, 41, *meruu*, 88, 131; *meru*, Nom. 53. *Maruu*, la mort, 1 syl., D 161, *marvu*, 26 (cf. *leshanvu*, surnom, 25); *maro*, 1 syl., 149; 2 syl., 154; *marou*, 125; adj. 116; *marvel* (pécher) mortellement, 91, *marvelanant*, id., 85, 99, *maru-*, 99. Cette forme doit être imitée de *mortelamant*, 88, *mortal-*, 103, *mortell-*, 87, 91, car ce suffixe adverbial, rare en bret. moy., reste, dans le *Doctrinal*, propre aux mots français¹ : *antieramant*, 43, *commodamant*, commodément, 101, *couragus-*, 143, *dign-*, 135, *egal-*, 15, *eternell-*, 89, *explicit-*,

¹ Il y a par ailleurs peu d'exceptions, comme *caranteüsemant*, amoureuxment, Chal. ms. — Les formes en *-ematt*, données par l'A. (voir *meuly*, *moment*), sont un compromis entre *-emant* et *mat*, bien, qui exprime proprement le superlatif de l'adjectif (pris adverbialement).

86 (on lit *explicité*, forme latine non soulignée, 130), *fauss-*, 92, *ferm-*, *fidell-*, 50, *fidel-*, *general-*, 48, *gratuit-*, 29, *gresus-*, 101, *grief-*, 132, *injust-*, 38, *insansibl-*, 179, *just-*, 34, *legitim-*, 145, *liberamant*, de propos délibéré, 85, *libramant*, librement, 91, *librement*, 86, *licitamant*, 92, *miraculus-*, 134, *moral-*, 86, *necesser-*, 29, *particulier-*, 28, *paternell-*, 55, *principal-*, 56, *pur-*, 121, *resounabl-*, 107, *real-*, 32, *scler-*, 34, *simpl-*, 100, *sommer-*, 134. Voir *guers*, *hardizhat*, *Rev. celt.*, IX, 379. La voyelle qui précède *-mant* manque rarement : *infinimant*, *Aviel*, 1819, I, 30; pet. Trég. *malmann* (être) mal, indisposé, détérioré = v. fr. *malement*, mal; mais *absoluamant*, *Aviel*, I, 141; *memesamant* « mèmement », *Jac.*, 11; *volontieramant*, volontiers, *communamant*, communément, *Intr.* 3. Dim. : *honestamanticq*, tellement quellement, passablement, Gr.

Maruail, merveille, G, v. *soez*; *den em maualle*, à s'émerveiller, *Cathell* 34; *marvallet*, conter fleurette, *G. B. I.*, I, 266. — *Mas*, 2. *Mais*, mais, D 53, 129, 158, *mes*, 139, 164, 173, *mæs*, 47, Gr. — (*Maternel*). *Marilh*, registre, pl. *ou*, Gr., du v. fr. *marille*, matricule, d'où le berrichon *marillier*, marguillier.

Matez. Pl. *mitizyen*, servantes, Nom. 130, cf. *Rev. celt.*, III, 238; XI, 182, 183.

Mazron. *Maëzronnez*, marraine, D 145; *maërounès* et *mammaëron*, Gr., *maezronés* et *mam maezron*, pl. *mæzroneset* et *maezronet*, Pel. L'addition de *-ez* s'est faite d'abord au pluriel : cf. pet. Trég. *kininterves*, cousine, *seures*, bonne sœur (*seur*, *Rimou* 39, *seurez*, *Miz*... *santes Anna*, Brest, 1877, p. 209, pl. *seurezet*, 207, *seureuseud*, Gr. v. *ordre*); Z² 293, *Rev. celt.*, III, 58; M. du Rusquec donne *c'hoarezik*, sœurlette. Voir *baut*, *degrez*, *goas*, *saus*, *Rev. celt.*, XI, 183.

Me a contraignez, moi, tu me contrains, *Cathell* 14, cf. *c'houi a viràn*, je vous garde, *Traj. Jacob*, 15; *c'houi a meus choazet*, *Peng.*, II, 97, etc.

Mechance, méchanceté, malheur, B; *mechanç*, e *mechanç*, peut-être, Pel., *mechanç*, Maun.; *michanç contant e vint*, sans doute ils seront contents, *Traj. Moyses*, 151; *meschanceté*, méchanceté, D 139. — *Mechenn*, mèche, Cb, v. *pourchenn*, du fr. — *Mecher*, métier, besoin, etc. Le Nom. écrit *euit meger an gouaf* (manteau) pour l'hiver, p. 112; *euit micher vn soudart*, pour un soldat, 113, etc.; *euit mecher vn den maru*, pour un mort, 283, *euit miger*, 27; *mescher*, D 112.

Mechienn, *mechien*, morve, C, de **moç'hien*, même racine que *moç'h*, pourceaux, et que lat. *mungere*, grec $\mu\acute{\upsilon}\xi\alpha$.

Medecin, médecin, D 17 (pl. -et, 107); *meudeucin*, Ricou, 78, *medicin*, Nom. 302, id.; -erez, médecine, remède, 274, ar *mede-*, D 30, -es, 31, id.; *er veudeucineres* (savant) en médecine, Ricou, 108; *medicamanchou*, médicaments, D 17. — **Mediation**, g. id., Cb, v. *hanter*; *mediateur* (g. id.), D 38, f. *mediatrices*, 67.

Megium, l. follis, C, pour *meguin*, Maun., *vn miguinou*, soufflets, Nom. 197, *beguiniou*, soufflets d'orgue, l'A.; cf. cornouaillais *me-ghel*, Pel., *megel*, f. tique, Gon., irl. *miach*, sac (Rev. celt., VII, 36, n. 8), boisseau; même racine que *moguet*, fumée? Voir *mouien*.

MEIL, [pl.] *meilly*, mullet, poisson, *meil-mean* « barbon, barbel, barbeau, surmulet, l. mullus, barbuis », Nom. 46, *meil ruz*, rouget, 45; *meilh*, pl. *y* et *ed*, mullet, Gr., *meill*, pl. *i*, Maun., *mel*, m., Gon., cornique *mehil*, pl. *mehilly*. La Gram. celt.² 1074, tire ce mot du lat. *mullus*, comme le synonyme *moullecg*, pl. -egued, Gr.; je crois que le premier vient de *mugil*, cf. franç. provincial *meuil*, etc., *Faune pop.* III, 158.

MEILH, *meilh an dôrn*, van. *meil-dôrn*, poing, Gr., *mel*, *mel-ann-dourn*, Gon., *meill dorn*, Maun., *meill dourn'*, Chal. ms, *meldorn*, Pel., cf. irl. *mul-dorn*, et probablement aussi gall. *moelldwrn*.

MEIS, intelligence (Cornouaille), *Suppl. aux dict. bret.*, 89; vann. *laquatt-mé*, prendre garde, l'A.; cf. *ib.*, s. v. *galoner*, *eucharistie*, *considérant*; *mé*, Chal. ms, v. *aguets*, *éviter*, *évitable*, *guet*, *garde*; *lacad me*, épier, surveiller, prendre garde; *quentoh me*, à plus forte raison, s. v. *fort*, *raison*; *tural mé de*, faire attention à, *Voy. mist.*, 97, *taulet-mé de*, remarquez, 53, *hi. . . E daul mé d(e)*, « elle examine (son parler) », *L. el Lab.*, 32; *doh en ol é taul mi*, il prend soin de tous (rime à *sourci*), *Guerzennou cid ol er blai*, du P. Larboulette, Vannes, 1864, p. 17. De **meiz* par *z* doux, pour **mid*; cf. gall. *meddwl*, pensée, esprit; v. irl. *midir*, je pense, même rac. que gr. *μέδομαι*.

Melcony, méditation, Cb, v. *pridyri*, *melconny pe study*, l. opera, v. *ententaff*, *melconiff* (plein de) pleurs, v. *enterraff*; tréc. *melanconi*, *Guerz nevez*, chez la veuve Le Goffic, str. 5, 9, 29, -ny, ms. celt. 97 de la Bibl. nat., f° 22; *melconiaff*, penser, avoir cœur, *melconyus*, pensif, méditatif, Cb, -ius (agonie) douloureuse, *Collocou ar c'halvar* de Le Bris, Quimper, 1827, p. 343; du v. fr. *malenconie*.

Melen, jaune, tréc. *melon* (cf. *zoûbon lés*, soupe au lait; *joscon*, voir *javet*; Rev. celt., XI, 193; *famelon*, femme, *Histoariou*, 195, etc.); v. fr. *melin*, jaunâtre. **MELLENEC**, verdier, Maun., *mellenec*, -nnoc, Pel., -necg, Gr., *mélének*, m., Gon.; gall. *melynog*, linotte, chardonneret, cornique *molenec*, chardonneret. A Sarzeau

mileinetch, *Rev. celt.*, III, 53; en pet. Trég. *mèlegañ*, pour le mâle, (de **melenegan*), *rouzegañ*, pour la femelle (de *rouz*, roux, cf. *Faun. pop.*, II, 199).

MELIS, van. fade, insipide, sans saveur, *melisder*, insipidité, Pel.; gall. *melys*, *melus*, doux, *melusder*, douceur; v. irl. *milis*, doux, gaul. *Meliddius*, *Melisseus*, *Melissus*, dérivé de **melit* = grec μέλι, miel, d'Arbois de Jubainville, *Ét. gramm.*, 32*-35*. Voir *meuly*.

Mell an chouq an gouzoucq, chignon, nuque du col, Nom. 20.

Mell, il mêle, dans *nep en emmell a guir* « qui de droit traicte », Cb, v. *jurisdiction*; en *hem vellout*, se mêler, Gr., van. *hum vélein*, B. er s., 69, pet. Trég. 'n *im vélañ*; différent de *en hem emellout*, Gr., moy.-bret. *emellaff*; du fr., cf. corneque *mellya*.

Mellat, jouer à la soule, B, van. *meellig* « bale de jeu », l'A., prob. du v. fr. *mellat*, nom de ce jeu en 1440 (God.).

Melus « moillé, plain de ius », l. *succidus*, Cb, v. *jus*; moelleux, Gr. — Memoratif « homme qui moult comprend en sa mémoire », Cb, v. *quemeret*; *memoratif* à *beneficou Douë*, qui se souvient des bienfaits de Dieu, D 180; *beet memoratif*, souvenez-vous, ms. celt. 97, f° 23 v°.

(Men, pierre), *mean*, Cb, v. *tailler*, *hanteraff*, D 33; *menec* « pierreur », l. *lapidarius*, Cb, *men tan*, pierre à feu, v. *caillauenn*; *mænstal* « accouoir, perron, saillie ou proiet de la maison », l. *podium*, Nom. 142.

(Médiant), *mediant*, Cms, Cb, v. *clasquer* (cf. cornou. *maidiant*, pl. *meidiantet*, homme inutile, fainéant et lâche, Pel.); *mèdiantet*, mendiants, D 112.

MENEC, mémoire, souvenir, réminiscence, attention, Pel., -ecq, nouvelle, en bas Léon, selon Grég., *menek*, m., mention, note, Gon., gall. *mynag*, m., rapport, irl. *munigin*, confiance, cf. moy.-bret. *goanac*; même racine que μένος, *memini*, *monea*.

Menez, montagne, m. : *menez Falern*, *hac e cresq ennaff guin mat* « montagne de Falerne, où croît très bon vin », Cb, v. *guin*.

Menn, chevreau, fém. *mennes*, Cb, v. *yourch*. Le *Dict. et colloque* de Quiquer, Morlaix, 1690, a, dans un « dialogve plaisant », p. 65, cette formulette rimée : *Caera mab jar scraperes*, à *vuoua é doüar carakes*, *so het gant ar Vannigueres en gouard an Euo* « le plus beau fils de poule grateresse, qui fut en la terre de Karhaix, est emporté par l'Écoufle en la region des Cieux ». *Mannigueres* « écoufle » doit signifier proprement « chasseuse de petits quadru-

pèdes » et dériver du dim. *mennik* : cf. lat. *aquila leporaria* (fr. sacre, bret. *gilouët, giroüët*), Nom. 37; br. *logodtaër*, tiercelet, Gr., fr. dialectal *ratié, xuriguer, hobereau*, etc., Roll., *Faune*, II, 29, 32, 53.

Mer diaoul unan, du diable si une seule (est restée), B 468. J'ai comparé le tréc. *mer dēm deu! mer dēm douël!* sorte de juron, cf. v. fr. *par la mère Dieu, par la merdé*. Mais il y a d'autres locutions modernes plus voisines de *mer diaoul* : *Mar ioul goennek eno assur nen deus chomet*, il n'est point resté un sou, Peng., I, 194; *ne voa maryol qi. . . Qer fidel. . . evel ma oa*, il n'y avait pas un chien aussi fidèle que lui, *Chanson ar c'hi Moustach*, chez Ledan, p. 2; *ma ioulc'h bane a enet (pour nep?) bane. . . na evin me*, je ne boirai pas une seule goutte, Peng., II, 60. *Mar* doit être le v. fr. *mar* dans « Et jura. . . Que mar en leiront nul Sarrasin retourner », God., v. *mar*, 1. La syllabe *yol* paraît dans d'autres expressions : *Ne voïent sur an tan yolvat Netra en tu-all na voye*, ils ne savaient, sûrement, rien du tout de plus que lui, Ricou, 107; *An den, oc'h ober eur min c'hoarz, A lavaras an tan yol farz*, l'homme, avec un sourire, dit en plaisantant, 73. *Diaoul* veut dire « diable »; *ioul, yol*, est, je crois, le mot *coull, ioul*, volonté, auquel le voisinage de *mar* communique une force imprécative¹. Cf. *mallig hini Ne deuyo*, pas une seule ne viendra, *Rimou ha gouennou*, chez Ledan, p. 18 (autre édit., 20), où *mallig* signifie proprement « maudit »; pet. Trég. *eur voelt ini* (pas) un seul, de *foeltr*; fr. pas un *malheureux* sou, un *traître* mot, etc.

Merc, marque, C, *merq en archant*, la figure qui est aux derniers, Cb, v. *figur*.

Merchaucy, écurie, Nl. 227, 236, *merchaussy*, Nom. 132, 182, *merchaucy*, 321, *merchoçzy*, Gr., v. *étroit*, cf. *Rev. celt.*, XI, 358, du v. fr. *merchauciee*, id.; *mareschalet*, maréchaux-ferrants, D 112. — *Merc'herves* : *ur* —, un mercredi, D 72.

Merchodenn, poupée, C, auj. *merc'hodenn* à Plounérim, etc.

Merieuret « susuest », p. 2 d'un calendrier xylographique du xvi^e siècle appartenant à M. le duc d'Aumale; litt. « grand sud-est », de *meur*, grand (cf. *mervent*), et de *geuret* « suest », ibid., 1. Le son *g*, venant de *k*, s'est lui-même amolli en *y*, cf. tréc. *er yér*, à la maison, de *gér* pour *kaer*; van. *a ier de ier*, littéralement, *a c'hir de c'hir, a c'hier de c'hier*, mot à mot, Chal. *ms*; *Ét. gram.*; 24; *Rev. celt.*, VII, 156.

¹ M. G. Milin m'a appris qu'en haut Léon. *ioul* (2 syll.) se prend absolument dans le sens de « colère concentrée, rancune profonde, jalousie » : *ioul am beus outañ* = « je lui en veux ».

Mernentic, petite peste, **mernentus** « pestilencieux », *Cb*, de *mernent*, peste, *C*, cornique *mernans*, *marnans*, mort. Ces mots sont peut-être à séparer de *marv* (*meruent*, mortalité, *Maun.*, *méluent*, *méruenn*, id. *Chal.*; *méruenn-queic*, m. « caugraine », l'A.)

Mervent « suroest », calendrier du xvi^e s., 5; *meruent cornoff* « oest sur oest », 6; *mervent* « sur-oüest », *Gr.*, *merveñt*, m., *Gon.*; *mervent cornauc* « oüest-suroüest », *Gr.*, cf. *cornovec* « oest », calendrier du xvi^e s., 7; *goallarn gornaouec* « oest noest », 8. Le mot *mervent* se trouve encore dans *en* : *tresuhamer iënt* « su caroest », 4, lisez *entre su ha meruent*, entre sud et sud-ouest, cf. *su* « su », 3, et *su-mervent* « su-suroüest », *Gr.* *Mer-vent* = grand vent; d'Arbois de Jubainville, *Ét. gramm.*, 3. Voir *Rev. celt.* XII, 413.

Merzirinty, le martyr, *Cathell* 20, *merzirienty*, 17, *merzerinthy*, *D* 101; *merser* (le damné est) tourmenté, 162; voir *Dict. étym.*, v. *martyr*.

MERZOUT, apercevoir, s'apercevoir, part. *merzet*, *Gr.*, *Gon.*, *merz*, il remarqua, *D* 187, cf. *diverz*, imperceptible, *Gr.*, van. *armerhein*, *amerhein*, *amerrein*, ménager, gall. *armerthu*, *darmerthu*, pourvoir, *dadmerth*, recevoir; *Rev. celt.*, IX, 375, XI, 360, 461. On dit en petit Tréguier *gwelet an albers* (ou *an distrap*) *eus eun dra*, etc., apercevoir quelque chose ou quelqu'un; peut-être *albers* vient-il de **armerz* = van. *armerh*. Pour l'l, cf. van. *arhuêrhein*, *alhuêrhein* (voir *har*) = gall. *arwerthu*, vendre à l'encan; pour le b, voir *libonicq*. *Albers* peut aussi venir de **abers*, **aperç* = fr. *apercevoir*, *aperçu*. *Merth* = **merc-t* saisir, cf. $\mu\acute{\alpha}\rho\pi\tau\omega$.

Mesennou, glandes (au bout de la langue), *Nom.* 20; amygdales, *Pel.*

Messengeraff, l. lego, as, *Cb*, v. *laes*. — *Metall*, métal, *Cc*, v. *pez*.

Meuly (parole de) louange, *Cb*, v. *quimyngadez*; *un dra meulabl*, une chose flatteuse, compliment, louange, *D* 25, *meulabl*, louable, *Introd.*, 157, *Jac.*, 17, *mèlabl*, *Voy. mist.*, 113; *meuleudy*, mélodie, *Nom.* 213; dim. pl. *meuleudiouigou*, *Introd.*, 256; *er melodiage*, la flatterie, *Voy. mist.*, 6, *un troh melodiage*, beaucoup de flatterie, 44. Il y a eu dans ces mots influence du fr. *mélodie*; cf. *melodius*, mélodieux, *Nom.* 213. Le mot *meulit*, louange, *J* 46 b, semble de même un compromis entre *meuly*, louer, et *merit*, mérite. Van. *ur moliah*, pl. *eu*, prodige, conte, merveille, l'A., cf. v. *croire*, *moliahuss*, merveilleux, *conzeu moliahuss*, grimoire (*Suppl.*), *moliahuzematt*, merveilleusement, dans *terlatein moliahuzematt*, enthousiasmer, *Suppl.*; *ur molieh caer*, un beau venez-y-voir, *Chal. ms*, v. *voir*, *un deen moliehus*, un homme qui se vante de plus qu'il ne

peut faire, *moriah*, vanterie, *moriahour*, *moliehour*, vanteur, Chal. *ms*; cf. gall. (*can-*) *moliaeth*.

Je doute qu'il faille ajouter à ces dérivés le vannetais *melezour*, vanteur, Chal. *ms*, *mellezour* (flatteur), v. *valet*, *melesour*, v. *assaisonnement*, *er mellezerion*, les flatteurs, v. *prester*; *melesoureh*, *melezoureh*, flatterie, v. *partir*. Ce mot se laisserait plutôt rapprocher de *melis*, doux, fade.

Meur, grand : *meur anqueniaou*, de grandes douleurs, Nl 534; *demercher an meur*, le jour des cendres, Nom. 226, tréc. *ar merc'her meur* (le grand mercredi); *dourmeur*, eau bénite, D 88, *an Turkmeur*, le grand Turc, *Disput. . . Jakez*, 27; grandement : *meur claf*, très malade, J 203 b, *na ve quet yach meur* (corps) mal sain (litt. qui n'est pas bien sain), Nom. 13, *ne oûn mat meur*, je ne sais guère bien, Maun., *pell-meur*, bien longtemps, *G. B. I.*, I, 396; cf. cornique *syngys mâr*, très obligé; irl. *arddmâr*, très haut, *mórailliu* « la plus grandement belle ».

Plusieurs, avec un nom régime, au singulier : *a meur a sillabenn*, Cb, *a meur sillabenn*, Cc, polysyllabe, cf. cornique *guel a veur a pow*, la vue de plusieurs pays; quelquefois au plur. : *meur a indulgançou*, *B. ar sænt*, 1841, p. vii; voir *Rev. celt.*, XI, 361.

Avec un verbe : *mar meur hon caras*, tant il nous aima, J 4, cornique *mar veur*, *mar vûr*; litt. si grandement, angl. *so much*; *mar* est ici un doublet de *meur*, non accentué (voir *mar*, 2).

Cet adverbe *meur* se trouve aussi dans les composés suivants :

V. bret. *immor*, gl. multo, cf. irl. *inmar*, gl. magnopere (Stokes);

Bret. moy. et mod. *nemeur*, pas beaucoup, gall. *nemawr*, irl. *nammâr*;

Dialecte de Batz *rever*, trop : *rever a souben*, trop de soupe; *rénver*, Maun., *reñver*, Gr., *renvel*, Pel., trop = v. irl. *ro mór*, très grand. Ce mot *renver* est expliqué, comme peu connu, par l'abbé Henry, *Kanaouennou santel. . . evit eskopti Kemper*, Saint-Brieuc, 1842, p. vi, et employé ibid., p. 99 (*renver an euz. . . sentet*, j'ai trop obéi), et 181 (*renver a garanté*, trop d'amour) = p. 269 et 202 de l'édition de Quimperlé, 1865, intitulée *Kantikou eskopti Kemper ha Leon*. Le Gonidec et Troude ne connaissaient pas ce mot dans l'usage.

Cf. cornique *pûr vér*, litt. « très beaucoup » (angl. *very much*, comme *rever* = *too much*).

Meurbet, beaucoup, très, C, *merbet*, Nom. 32; *lienen moan bras meurbet*, linge fort délicat (litt. « linge très grandement fin »), Nom. 120; *meurbet oa guisquet simpl*, il était vêtu très simplement, D 189; *meurbet à garuu eo guelé hon Salver*, le lit de notre Sauveur est bien dur, 152 (voir *mar*, 3). *Meurbet* est expliqué par « ma-

gnam rem», Z² 618; mais en ce cas on attendrait **meurbez*, de *pez*, pièce, chose. Peut-être *meurbet* vient-il de **meur pet*, litt. «immaniter quantum», ou «immaniter quantus», cf. *ne gous pet*, on ne sait combien, N 779, *auj. naousped*. La mutation du *p* de *pet* en *b* dans *meurbet* serait analogue à celles du gall. *mawrdeg*, magnifique (de *teg*, beau), *mor falch*, si fier (de *balch*), cornique *mar veur*, si grandement (de *meur*).

Mezaff toas, pétrir pâte, *Cb*, *méza*, *van. méciñ, meyeiñ, méat, méyat*, *Gr.*, *pet. Trég. méat*; *van. me*, *pl. méyeü*, *pétrin, Gr.*, *m. Gon.*, cf. *v. fr. mai, maist, maict, maye*.

Mezecnéz, breuvage de médecine, *l. potio, Cb*, *v. eueréz*. — **Mezer**, drap, *C*, *mazer*, *D 105*, *pet. Trég. mézel*; *mezerennou*, drapeaux, *Maun.*; voir *gouzavi*.

MEZEVELLI, éblouir, étourdir, *Gr.*, être étourdi, avoir le vertige, *Introd. 256*, *mezevenni*, éblouir, *Gr.*, *pet. Trég. mezevenin*; *kazek-vezeven*, manège, chevaux de bois qui tournent. Cf. gall. *methu*, manquer, faillir, *irl. meath*; cornique *mothow*.

Mezyer, ivrogne, *Nom. 325*, *mezier*, plein de vin, *fém. mezieres* (femme ivre), *Cb*, *v. guin*. Il y a en petit Tréguier un verbe féminin *mezezein*, rendre soule, enivrer (une femme), de *meves*, *fém. de mev*, ivre (pour les hommes «enivrer» se dit *mevein*); cf. *brazezein*, engrosser, de *brazes* «grosse».

(*Mezz*). **Mezec**, honteux, *D 187*, *mezeg*, *Ricou*, 38.

MYAOÛAL, miauler, *Gr.*, *miannale*, *l'A.*, *vianual*, *Chal. ms*, *gall. mewial*, onomatopée. *Miaulale*, *l'A.*, *v. chat*, est un gallicisme.

Mydiff (moissonner), *Cb*, *v. treuat*; **MEDELLERIE**n *a medellerezet*, moissonneurs et moissonneuses, *Peng.*, *VII*, 263, cf. cornique *midil*, *gl. messor*, *gall. medelwr*; *irl. methel* «a party of reapers», *Cal. of Oengus*.

MIGOURN, cartilage, *Nom. 14*, *Gr.*; *id. et migorn*, *Pel.*; *m.*, *Gon.*; *migorn*, le dernier os de l'extrémité des doigts des mains et des pieds, *Gr.*; *gall. migwrn*, *m.*, cartilage, la cheville, *irl. mudharn*, *f.*, *muthairne*, la cheville, *O' Reilly*, *mugdorn*, *O' Donovan*. Un emprunt au lat. *mucro*, cf. *ital. esp. mucronata*, (cartilage) xiphoïde, paraît moins probable qu'une composition celtique **mū-corn-*, quasi *musculi cornu*.

Mil, 1. *Terra an milbeu*, *Cart. de Quimper*, *XIV^e s.*, *Chrest.*, 221, cf. le nom d'homme *Milbeo*, *Pel.*, *Gon.* = *mil-bew*, animal vivant, *Pel. M. Loth* compare à *milbeu* le *gall. milfew*, petite chélidoine.

Mil, 2, mille, avec un pluriel : *moy.-br. mil ioaou*, *mil chancou*; *bret. mod. mil graçou*, mille grâces, *Traj. Jacob*, 89, 110. Adoucit

quelquefois l'initiale suivante : *mil ha mil dentationou*, *B. ar s.*, 1841, p. 624; *mil vlai*, mille ans, *Buhe er s.*, 1839, p. 312, *mil vlæ*, *Voy. mist.*, 27 (*mil bloaz*, Gr., pet. Trég. *mil bla*); *er vagadur a bemp mil zeen*, le rassasiement de cinq mille personnes, *Chal. ms*; *mil goms lous*, mille paroles sales, *Traj. Moyses*, 294; *mil dra*, mille choses, *Sin ar groaz*, 125; *cant mil vallos*, cent mille malédictions, Gr., v. *maudire*; *Iann mil-vicher* = « Jean mille-métiers », Trd; pet. Trég. *mil dra*, *mil micher*; *mil boan*, mille peines (cf. *mil vad*, mille biens, *Barz. Br.*, 516). Semble aspirer dans *mil-zoull*, f., mille-pertuis, plante, Gr., *mil-zoul*, Pel., de *toull* (*an mil toull*, Nom. 86); *mil zaol*, mille coups, *Introd.*, 360.

Ce mot donne lieu à des composés remarquables : pet. Trég. *miloreur 'm eus na goeche*, j'ai grand'peur qu'il ne tombe, du fr. mille, horreur. Cf. *mill aoun*, id., *G. B. I.*, I, 388; van. *mileærh*, m., grésil, petite grêle très fine, l'A., *mile-ærh a-ra*, il grésille, *Suppl.*, de *erh*, neige; le *Chal. ms*, confondant *grêle*, subst., et *grêle*, adj., traduit « une voix gresle » par *ur uoüeh milherh*, *crazerch* [i. e. *casarc'h*, l. grando], qu'il donne pour synonymes de *ur uoüeh moenn'*; il a aussi *millerh* « petite neige menue et gelée », et *milleh* « gresle, délié ».

Milguin, manche, C; le Cc a *miguin*, v. *houarnn*.

Milhezr, maladie des pieds, l. porrum, C, n'a rien à faire avec le fr. *mules*, br. *mul*, Nom. 265, *Chal. ms* : c'est le correspondant du gall. *maleithr*, *malerth*, tumeur, mules. De *mâl*, tendre, cf. *μῶλος* et *eithr*, en outre, v. irl. (*imm-*) *echtar*, extrémité, cf. lat. *extra*? Voir *Rev. celt.*, XI, 355, 356. On pourrait penser aussi au lat. *malandria*, d'où le bas-lat. *maladrinus*, *malerdrini*, et au v. fr. *meillarge*, chair gâtée.

Milliguaff, maudire, Cb, v. *drouc*; voir *mer diaoul*.

MİŃGL, tiède, van., Gr., *mingle*, l'A., *mil*, *migl'*, *Chal. ms*; *minglein*, attiédir, l'A., *miglein*, à Sarzeau *milein*, *Chal. ms*; *deur millet*, eau tiède, *migladur*, attiédissement, *Chal. ms*; *mingladurr*, tiédeur, l'A.; au fig. *mingl'*, tiède, sans zèle, *Boquet lis*, 16. Gall. *mwygl*, tiède, cornique *mygilder*, l. tepor, Lhuyd. Même origine que bret. moy. *moguet*, fumée?

Mynhuiguenn, mie de pain, C, *minuiguen*, Nom. 58. Le P. Maun. traduit en français *minhuiquen* par *minhuie*, ce qui est un bretonisme; dans son *Dict. fr.-br.* il rend « mie » par *minuic*.

Ministret, ministres, Cb, *mistret*, Cathell 27. — *Mintinyus*, matineux, Cb, v. *dezrou*. — (*Mintr*), *mitr*, mitre, Cb, v. *amucc*.

ΜΙΟΔ. *Bara miød*, pain émié dans le vin ou dans le bouillon,

Pel., gall. *mioden*, *bara-miod*, crêpe, beignet. Du fr. *mie* : cf. *miotée*, mie de pain bien trempée, dans les provinces voisines de la Bretagne, Pel.; normand *mio*, petit morceau, Joret. Un autre dérivé de *mie* est *bara-mioc'h*, pain à demi cuit, qui a beaucoup de mie, en Léon et Trég., selon Pel., *bara mioc'h*, Trd.; est-ce lui que Littré avait en vue, en parlant d'un prétendu bas-breton *mioc*, petit, s. v. *mioche*? Le suff. de *mioc'h* doit être le même que dans *kalloc'h*, voir *carrec*; cf. *minoc'h*, cosson, en Trég., selon Gr.; id. et espèce de souris qui a le museau plus pointu que les autres, en cornouail., Pel. (gall. *miniog*, pointu); van. *milloh*, linot, l'A. (de *mèll*, *mil*, millet, Gr., comme *lineguès*, linote, Gr., de *lin*¹). Le van. *un droet miorch'*, pied-bot, Chal. *ms*, pourrait venir du fr. *mioche*, comme *tarch* Gr. de *tache*.

(*Moal*, chauve), dim. Le **Moelic**, *Moaellie*, xv^e s., *Chrestom.*, 221.

Moderancc, attrempance, l. *temperantia*, Cb, v. *temperaff.* — *Moez*. A *voez*, de voix, Cb, v. *disaccordance* (2 fois); pl. *mouizygu*, Nom. 213.

Moezreb, tante, Cc, v. *hoar*.

MOL, dans le tréc. *usmol*, criblure, Gr., Gon., m., Trd. = gall. *mwl*, m., id., irl. *moll*; voir *ussien*.

Moment, moment, D 155, pl. *-ntchou*, Jac., 46, dim. *-antic*, D 124; *moméder*, balancier d'horloge, Pel., *moumañcher*, m., pouls, Trd., *pomedérr*, *-édérr*, l'A., cf. v. fr. *mouvement*, *moment*, languette d'une balance. *Meubl* (biens) meubles, D 108; voir *ab. Mobriérr*, méchant, mauvais, parlant des personnes, l'A., *mobriérematt*, méchamment, *Sup.*, du fr. *mobilier*, cf. *mébile*, chétif, malingre, à Montbéliard? — (*Monn.*) Pet. Trég. *moñkoñ*, maladroit, du v. fr. *mongon*, manchot?

Morchediff, soucier, *morhediff*, avoir sommeil, C, *morhet*, sommeil, Maun. M. d'Arbois de Jubainville, *Ét. gramm.*, 19, tire le léon. *mor'ched*, assoupissement, de *morza*, engourdir, et celui-ci de **mort*-. Mais le *z* de *morza* vient d'un *s* comme le montre le van. *morzadur* «rheume de cerveau», Chal. *ms*, cf. *morsa*, ne pouvoir marcher, «estre erné», *morset* «erné», Maun.; *morzañ*, boiter, marcher mal, *treid morz*, pieds de travers, qui ne peuvent marcher aisément, en pet. Trég.; *morseenn*, *logoden-mors*, mulot, Gr., *logoden mors*, souris des champs, Nom. 33. D'un autre côté le *c'h*

¹ Le mot de Gr. *linoch* «limon d'eau, espèce de laine verte qui croit au fond des fontaines, etc.», est mal transcrit *linoc'h* par Pel., Gon. et Trd., qui ne le connaissaient pas dans l'usage, et répond au gall. *llinos y dwfr*, lentille d'eau.

de *morched* se trouve déjà en moyen-breton, et le cornique *moreth*, chagrin, paraît venir de **morheth*. Ces mots peuvent donc remonter à **mor-c-*, cf. lat. *Murcia*, déesse de la paresse, *murcidus*, lâche, poltron, et aussi *marcere*, se flétrir, *marcidus somno*, accablé de sommeil, grec μάλκη, engourdissement, μαλκίω· κακῶς ἔχω, Hésychius, βλάξ, mou, etc. Quant à *mors* (engourdi), il doit venir de **mor-c-s-*, car **mor-s-* eût donné **morr*.

Le P. Grég. donne *mori*, *moredi*, dormir légèrement, et *morvitellat*, dormir profondément (*morvitella*, Gon.). Ce dernier rappelle beaucoup *maritella*, avoir des peines d'esprit, Maun., Gr., Gon., *maritell*, peine d'esprit, Maun., bas-léon. selon Gr., *maritel*, m., Gon.

Morcousquet, endormi, Cb, v. *diec*, *mor cousquet*, l. somnolentus, v. *hun*; *morcoussquet*, sommeiller, Maun., *mor-goussquett*, rêvasser, l'A., cf. *mor-hévreinnein*, id., *ibid*.

Mordeiff, naviguer, Nom. 220, *mordoiff*, 149, *merdeat*, marin, 318, *caul merdeat*, soldanelle, 80, pl. *merdeidy*, 317; *merdeatt*, pl. *merdeidi*, manœuvrier, *merdeidiein*, manœuvrer, *merdeidage*, pl. *eu*, manœuvres, terme de marine, l'A.

Le synonyme *martolot*, matelot, se trouve Nom. 318; *martolod*, Gr., *martelott*, l'A., *mortollod*, Peng., I, 251, -ot, 252; pl. *marteloded* L. *el lab.*, 144, tréc. *martolod*, *mortolod*. Le pl. *martolodet* se dit en pet. Trég. de quelques morceaux de pain qui surnagent dans la soupe (*rari nantes*). Le mot de Sarzeau *martautt* « mon bon-homme », l'A., p. vi, paraît être identique et présenter un sens plus voisin de l'étymologie (norrois *matunautr*, compagnon de table); cf. *martolot* « compagnon », Maun.

Morfoll, tout à fait fou, J 104 b, a une variante *mor jol*; cf. *marjoleun*, coquette, Trd., v. fr. *marjolet*, homme futile?

MORGO, pl. *morgheier*, collier d'un cheval qui tire la charrette, Pel., cf. gall. *mynci*, v. irl. *muince*, grec *μανιάκης*, lat. *monile*? Voir *manier*.

MOR-VRAN, cormoran, Gr., v. br. *morbran*, gl. merges, gall. *morfran*, v. irl. *muirbran* = corbeau de mer. Dans le syn. *mor vaud*, Gr., *morvâot*, Pel., *morueut*, pl. -*eudet*, Chal. *ms*, le second terme représente « mauve, mouette » plutôt que « mouton » : cf. normand *maute*, effraie, Rolland, *Faune*, II, 47; léon. *mâo* « oiseau de proie amphibie, que l'on dit avoir une pate d'oye et une d'écoufle; . . . peut être . . . *orfraye* », Pel. Un troisième syn. *morvankés*, Pel., paraît venir de *mank*, cf. fr. *manchot*, pingouin.

Morzol an laou (le marteau des poux), le pouce, Nom. 24. Le petit-trécorois *marzelek*, triste, préoccupé, paraît identique au

cornique *morthelek*, martelé, battu à coups de marteau (pour le sens, cf. le fr. «avoir martel en tête»?).

Moues, femme; lisez au *Dict. étym.*: «auj. *maouez*, féminin de **magu-s*, corniq. *maw*». Ce masc. paraît s'être conservé dans le nom propre breton du XIII^e siècle *Mauvedat* (*Rev. celt.*, VII, 64) = «valet de son père». Voir *Rev. celt.*, XI, 353.

MOUIEN, f. «mouche qui s'attaque aux chevaux», Perrot, *Manuel (livre de l'élève)*, p. 88, pl. *mouï*, taons, mouches qui piquent les vaches, etc., *Sarmoun great var ar maro a Vikeal Morin*, chez Guilmer, p. 9; *moui*, *Emgann Kergidu*, I, 73. Ce mot est identique au v. bret. *guohi*, gl. *fucos*, cornique *guhien*, gl. *vespa*, que M. Stokes a rapproché du lat. *vespa* (forme celtique **vox-i-*, Loth).

La syllabe initiale *mou-* devient régulièrement *vou-* par mutation faible. Il en est de même très souvent de l'initiale *gou-*, tant en trégorois qu'en léonais: *da vouela*, à pleurer, *da voueliou*, aux fêtes, *a vouel'has*, il lava, *Buez ar zent...* à *brezounec Leon*, par Perrot, 3^e édit., Brest, 1865, p. 52, *e vouïent*, ils savaient, 30, etc. Cette prononciation se montre en moyen-breton dans *auoéz*, ouvertement, C, qu'on écrivait ordinairement sans mutation *agoéz*, *a goéz*. C'est cette mutation commune *vou-* qui a fait parfois changer *gou-* en *mou-* aux formes radicales; non par voie phonétique, mais par analogie morphologique. *Eur vouïen*, un taon, de **gouïen*, a donné lieu à *mouïen*, comme *auoéz*, de *agoéz* (*a goéz an tut*, coram populo, etc.), à *é mouëz an oll*, en public, Gr.; comme *gourrenn*, f. sourcil (voir ce mot) à *mourren*, pl. *mourrennou*, Nom. 18, *mourenn*, Gr., *mouren*, *mourren*, Gon., id.

On peut comparer encore *menodenn*, pl. *ou*, van. *minodten*, sentier, Gr., *minôten* Gon., f., de *ur vinoten*, *eur venojen*, de *guenoden*, moy.-br. *gueznodenn*; *mandoz* (et *véntoz*), ventouse, Gr., pet. tréc. *mintous*, boutons, irritation de la peau, moy.-br. *guentus*; MOUGHEO, f. caverne sous les côtes maritimes, de *ar-vougheo*, Pel. = gall. *yr ogof*, de *gogof*, **vo-cav-*.

Le *b* s'adoucit également en *v* dans les mêmes conditions que *m* et *g(ou)*, *gu*; c'est pourquoi il s'échange parfois avec ces sons radicaux. Nous avons vu *b* pour *m* aux mots *bagol*, *bihin*, *megium*; cf. *méndt* et *béndt*, menthe, Gr., *meñt*, *beñt*, f., Gon. (*mènt*, Nom. 89, moy.-br. *mentenn*); *meny* et *buñcz*, van. *mæs*, m., muid, Gr., *buñs*, van. *méz*, Gon., moy.-br. *meuy*, *mu*; *bardell* (f.), Gr., *bardel*, f., Gon. = fr. *mardelle*, margelle d'un puits; *beitu* (3 syl.), où allez-vous, *Pevar map Emon*, nouv. édit., 206 = *ma it-hu* (cf. *Rev. celt.*, IV, 148); *borzevelleg*, grosse grive, Gr., *borzévellek*, *borzavellek*, *morzévellek*, m., Gon., prob. de *meur*, grand, et *savelleg*, râle, Gr., van. *savellek*, m., râle de genêt, Gon., moy.-br.

sauellec. De même en cornique *melin* et *belin*, moulin; *benewes*, alène, moy.-br. *menauet*; en gall. *bawd*, pouce, v. gall. *maut*, moy.-br. *meut*, etc.

Inversement, *m* pour *b* se trouve dans *mâle*, voir ce mot et *bagol*, *boungors*; cf. *muzuk* et *buzuk*, vers de terre, en pet. Trég.; *mencq an ty*, perron, Nom. 142, *mencq-ty*, Gr., *meñk*, m., Gon., gall. *mainc*, f. = banc; *marhaign* et *brehaign* (van.), stérile, Gr., *marc'hañ*, *brec'hañ*, Gon., *marhaingn* et *brehaingn'*, Chal. = fr. *brehaigne*, angl. *barren*, cf. bret. *sprec'henn*, haridelle, Gr., *sprec'hen*, f., Gon.; *mavy-camm*, *mavy-gamm* (m.), goutte sciatique, Gr., *mavi-gamm*, m., Gon., dérivé de *baó*, *bav*, m., engourdissement, Gon., *baw*, Pel., id., moy.-br., *bau*, lent, timide (pour la formation, cf. *glas*, *glasicq*, *glisy*, crampe, goutte-crampe, Gr., moy.-br. *glisi*). La variante *mamm-camm*, Gr., *mamm-gamm*, f., Gr., Gon., provient d'une étymologie populaire par *mamm*, mère.

Je crois qu'on peut ajouter le van. *mac'hbonal*, intermédiaire, entremetteur pour les mariages = cornouaillais *bazvalan*, id., pl. *bizier-valan*, Gr.; *baz-balan* «conducteur de mariage», lat. *auspex*, Nom. 334, litt. «bâton de genêt», *Rev. celt.*, VIII, 30-35, cf. *bazvalani*, faire des mariages (bas-cornou.), Gr., *bazvalaner*, présentateur, du Rusquec. M. Loth a objecté, *Rev. celt.*, IX, 110, 111, qu'il faudrait **bac'h-vonal*; qu'on prononce *marc'h-bonal*, et que plusieurs synonymes indiquent ici pour *marc'h* le sens ordinaire «cheval». Mais la distinction des sons *c'h*, *h* et *rc'h*, *rh*, est parfois très difficile en breton moderne: Troude signale (*Dict. bret.-fr.*, p. 680, 761, 768) la prononciation des finales *-arc'h*, *-orc'h*, pour *-ac'h*, *-oc'h*, cf. les rimes *erc'h*, *dec'h*, *neç'h*, *Barz. Br.*, 25, 32, etc.; dial. de Batz, *er Vrerh*, la Bretagne = *Breiz* (*Étude*, p. 17), *biterh* = *feteiz* (voir *bet nary*); *grouagerh*, femmes = *groagez*, *Rev. celt.*, III, 231, v. 30, etc. Le *b* de *mac'hbonal* peut être une conséquence du genre indécis du mot qui, s'il est féminin par sa formation, est masculin par son emploi: *ur vah vonal* = un bâton de genêt; *ur *bahvonol*, d'où *ur *bahbonal* = un (porteur de) bâton de genêt. Ce *b*, à son tour, a aidé à la transformation du précédent en *m* par dissimilation, cf. *Manenberen* de *Banenberen*, *Chrestom. bret.*, 189. Enfin le mot *baz*, une fois transfiguré en *marc'h*, a donné beau jeu à l'étymologie populaire, qui s'est permis bien d'autres fantaisies, cf. *Rev. celt.*, VIII, 31 et suiv.; nous venons d'en voir dans *mamm-gamm* un nouvel exemple. Avant de regarder *marc'h-bonal* comme primitif, il serait bon de savoir ce que peut signifier ce «cheval de genêt».

M initial peut tenir lieu d'un *v*: *moez*, voix, tréc. *vestren*, veste, pl. *ar mestreno*, *Chanson* . . . *arlivitemnou* chez Le Goffic, str. 4 et 3, ou même d'un *f*: *fesquen* et *masquen*, gerbe, Chal. *ms*, pet. tréc. *voeskën*, *veuskën*, du lat. *fuscis* (voir *bet nary*, *euver*, *youst*).

Un synonyme de *mouïen* est *boulien*, f., Perrot, Gon., pl. *bouli*, Gon., mot qui paraît identique au premier. Il est rare que *l* s'intercale entre deux voyelles, mais le fait n'est pas sans exemple : moy.-br. *coulourdenn*, concombre, du v. fr. *cohourde*; pet. Trég. *c'houlañ*, ne pas tutoyer, dire vous, de *c'houi*. Quant à la confusion du *b* et du *g*, qui a la même raison d'être que celle de *l'm* et du *g*, elle est assez fréquente. Nous en avons parlé au mot *baizic*; cf. *gwestl*, fiel, Gr., *gwésl* et *bésl*, f., Gon., moy.-br. *bestl*; léon. *guered*, f., cimetière, pl. *guerejou*, moy.-br. *bezret*; pet. Trég. *goest*, f. boîte, pl. *goecho*; *goaltam*, fronde, Maun., *Templ. cons.*, 157 = *baltam*, *batalm*, f., voir *coustelé*; van. *burzun* et *gurzun*, f., navette, Gr., *bulsun*, Nom. 172, moy.-br. id.; *bispid* et *güispid*, f., biscuit, Gr. (peut-être ce doublet provient-il d'une métathèse de la labiale et de la gutturale : cf. *biscuiden pe bara bispit*, Nom. 57); *bitrak* et *gwitrak*, m., petite grive, Gon., cf. *vitrac souchet*, le traquet pâtre, à Orléans. Rol., *Faune*, II, 259. Il est possible que *bezvoud*, liseron, Gr., *bézvoud*, m., Gon., soit identique à *güezvoud*, Gr., *gwézvoud*, m., Gon., moy.-br. *guezvouut*, chèvre-feuille. — Cf. *Rev. celt.* XII, 377, 378.

Mous : *bernou mous* (tas d'ordures), Nom. 28; cf. *mouz* (visium), *mouzein* (visire), l'A., v. *flatus*, *mouzein*, Gr.; cornique *musac*, puant, *mousegy*, puer; gall. *mws*, puanteur, puant. M. Loth a rapproché plusieurs de ces mots du grec *μύσος*, *Vocab. v. br.*, v. *admosoi*; je crois qu'ils viennent plutôt d'un parent du lat. *mucere*. Le sens de moisir apparaît dans le van. *mouheïn*, sentir le rance, Chal. *ms* = *goal mouheïn*, puer, *ibid.*, léon. *moueza*, puer, *mouéz*, m., puanteur, Gon., de **moeth* qui peut être pour **moeç*, cf. moy.-br. et léon. *moez*, voix, van. *boeh*, de **voeth* pour **voeç* (voir *Rev. celt.*, XI, 354). Le pet. tréc. *mozògel*, *mouzoùgel*, pl. o, femme sale, est en quelque sorte le féminin du cornique *musac*, irl. *mosach*; cf. *Rev. celt.*, III, 59.

On peut ajouter à ces mots *moués*, *mouéz*, humide (*mouésa*, *mouéza*, rendre humide), Gon., cf. van. *mouëst*, Gr., *moeste*, *mouïste*, humide, moite, l'A. = v. fr. *moïste*, cornique *mostys*, sale, *mostethes*, saleté; bret. *moustra*, souiller, Maun., van. *moustrage*, m., pl. *eu* « brume bien mouillante », l'A., v. *pluie*; brouée, brouillard, l'A., et aussi *moüeltr*, humide, Nom. 233, *moëltr*, Gr., *moeltr*, Gon. (l' *l* a été ajouté à cause de l'*r*, voir *coustelé*); *mouelret* (foin) moisi, Nom. 84.

Un autre descendant du lat. *mucere*, en bret., est *mucr*, moite, Pel., *mukr*, humide, Trd., du français provincial *mucre*, id., *Mém. Soc. ling.*, IV, 167, v. fr. *mucre*, qui sent le relent, God., mot étudié par M. Bréal, *Bull. de la Soc. de Ling.*, t. IV, p. cix, cx; cf. espagnol *mugre*, tache de graisse aux habits?

Moustaer en 1315, *Moustoer* en 1426, *Mostoer* en 1037 dans des noms de lieu du Morbihan, *Chrestom.* 222 = fr. Moustoir, *moustér*, moutier, monastère, pl. *you*, Gr., *mouster*, f., H. de la Villemarqué (Dict. de Gon.), du fr. — *Mouzaff*, boudier, Cc; cesser, s'arrêter, dans ce passage : *supression á misyou an graguez, pa mouz ó amser ouz an graguez*, Nom. 262, cf. Gr., v. *fleurs*.

MUDURUN, gônd, pivot (d'une porte), Nom. 146, *mudurun*, *mudurenn*, Gr., *mudurun*, *muduren*, f., Gon., *mugurun*, Pel., coranique *medinor*, cf. van. *mequenérr*, m., pl. *ieu* « pivot qui est au haut de la porte, tournant. . . avec elle », l'A.; *mequerinnieu*, *muduruneu*, gonds, Chal. *ms*, v. *librement*. Le gond s'appelle en pet. Trég. *korn butun*, m., litt. « pipe (à tabac) » et le fer qui s'y emboîte *koubleden*, f.

Muntr « occision », Cc, v. *lazaff*; *muntreur*, meurtrier, Cb, Cc, v. *assaill*.

MUNUS, Ca, Cb, v. *dars*; frai, alevin, Gr., du fr. *menuse* (meunise, Nom. 42), dérivé du lat. *minutiare*. Pour l'assimilation de l'u, cf. *eur munuet*, un menuet, *Traj. Jacob*, 131 et *Rev. celt.*, IV, 466, 467. Il semble que *minutiare* est l'origine du vannetais *munsat*, grappiller, « remordre », dans *n'en des netra de uunsat* (avec un m au-dessus du premier u) *en affer'sé*, il n'y a rien à remordre dans cette affaire, Chal. *ms*, (cf. l'angl. *to mince*, hacher menu) et de *munçzun*, pl. *ou*, gencives des petits enfants et des vieillards qui n'ont pas de dents, Gr., *munzun*, f., Gon. On dit en pet. Trég. *moñseno*, prononciation influencée prob. par *monç*, mutilé, Gr., v. *moignon*, émoussé, etc., *Rev. celt.*, XI, 354. Cette étymologie de *munzun* sépare ce mot de l'irl. *mant*, gencive, gall. *mant*, mâchoire, auquel il a été comparé.

Mur, mur, f. : *dirac he ben*, Cb. — *Mur*, mûr, Cms, v. *azff*; *meür*, Gr., *ez meur*, mûrement, Cb, *meüramant*, *Traj. Moyses*, 190, 206, du fr. — **MASUREUR** *da douar*, mesureur de terre, Cb, v. *geometri*; *musrou*, mesures, Nom. 295; *me ho muzuro*, je vous mesurerai de ce bâton, je vous baltrai, *Traj. Moyses*, 182.

N

Na deo quet (un homme) qui n'est pas, Cb, v. *test*; *vn den na veo nemeur* (un homme qui ne vit pas longtemps), v. *bet*; *goat nagediquet en corff*, sang qui est hors du corps, litt. qui n'est pas dans le corps, Cb; *guanet a vn mam ha neguint quet a vn tat* (nés d'une seule mère et qui ne sont pas du même père), v. *breuzr*. Van. *propiquoh na jauze*, plus élégamment qu'il ne convient (pour

p. eit na j.), l'A., *Suppl.*, v. *dameret*; *hou procez n'enn tale na n'enn tale*, votre procès n'est pas soutenable, l'A., litt. « ne le vaut, ni ne le vaut », i. e. ne vaut (rien). Voir *Ét. bret.*, VIII.

NAHENN, pl. *ou*, bande de tête ou bandelette, dont les femmes du commun se servent pour se coiffer; *nahen*, tresse de fil, haute Cornou. et Vannes, lacet plat de fil, ruban de fil, Gr.; *-nn*, tresse, cordon tressé, Pel.; *naheenn*, f. pl. *eu*, bande pour tenir les cheveux des femmes du commun, tresse; *nahénn*, lacet plat, l'A.; *ann nahenen wenn*, la tresse blanche, *Barz. Br.* 209 (cornou.). De **na-zenn*, par *z* dur, = **natt-* qui peut être une variante du gaulois *nāt-*, d'où bret. *neudenn*, fil (cf. d'Arbois de Jubainville, *Rev. celt.*, VIII, 182, 183), ou bien un emprunt au b.-lat. *natta*, natte (de jonc), du lat. *matta*. Le français *natte* a en même temps les sens de *matta* et de *nahenn*.

NAOUEIN l'A., *navein*, Chal., gratter, ratisser (des navets) = gall. *naddu*, couper, irl. *snaidim*, cf. *Rev. celt.*, VII, 311, 312, comme *claoueïn* (*claeïn*, approfondir, caver, Chal. *ms*), *spaoueïn* = *claddu*, *ysbaddu*; *faiüeïn* (et *farieïn*), adirer, égarer, Chal. *ms* = moy.-br. *faziaff*; voir *bez*, *cleuz*.

Natif, g. id., *Cb*, v. *guiniuaelez*; *natiff a France*, natif de France; *scuyllaff e natur* (sperma); *natur an gruec*, syn. de *blezu an grec*, *Cb*.

NÉAU, *néff* (f.), pl. *névyou*, *neffyou*, auge, Gr., *néó*, *nef*, *nev*, f., auge, pétrin, huche, Gon., *an eo tosec*, le « mæts a boulenger », Maun.; van. *nof*, crèche, Chal. *ms*, *off*, *offenn*, pl. *eü*, auge, Gr., *off*, f., pl. *oveu*, et *offeenn*, pl. *eu*, crèche, mangeoire, l'A., dial. de Batz *neïf*, pétrin, gall. *noe*, f. pétrin, v. irl. *nau*, navire, cf. lat. *navis*, grec *ναῦς*, etc.

Nebeudic, bien petit, *Cb*, v. *vn*; petite pièce, v. *bihan*; *vn neubet bras*, un peu grand, *Cms. M. Stokes* a lu *n* au-dessus de « minus » (*The breton glosses at Orleans*, 2^e édit., p. 52); ce doit être l'initiale de l'ancienne forme de *nebutoc'h*. *Nebeut a nebeut*, peu à peu, *nebut*, *Cb*; *a nebet en nebet*, petit à petit, v. *bihan*; pl. *a nebeudou*, peu à peu, *Traj. Moyses*, 182, dim. *nebediguéu glahar*, de petits moments de douleur, *Voy. mist.*, 99; *á nebeutdigou*, peu à peu, *Nom.* 159 (cf. *imagigou*, petites images, 197, mais on lit *imaigouigou*, 253; *brancouigou*, petites branches, 102, *pezyou igou*, petits morceaux, 98, etc.).

Neff, ciel, B 264, *enff*, Nl 294, pl. *roue neffaou*, Nl 492, *roue'n enffaou*, 97; *beden neffhou*, v. *ont*, B 503, lisez *neffhout* (jusqu'au ciel là-haut). Auj. *neñv*, *eñv*; van. *neñ* (*Devis étre un doctor hac ur begul*, Napoléonville chez Le Buzulier, p. 5) et *neañ*; l'A. donne

nean et *einhuë*. Cf. van. *inëu* (*Devis*, 5; dialecte de Batz *eneif*) et *ineañ* (*inean*, l'A.), âme; *creihuë* et *crean*, fort, l'A.; *preinhuë* et *prean*, ver, l'A.; *einhuë* et *ean*, il, l'A.; *neaihuë* et *nean*, nage, l'A. = moy.-br. *eneff*, *creff*, *preff*, *eff*, *neuff*. M. d'Arbois de Jubainville a signalé l'analogie de la diphtongue vannetaise de *neañ*, ciel, avec la diphtongue de l'irlandais moderne *neamh* (prononcé *nyáv*, cf. mannois *niau*), *Rev. celt.*, I, 92; cf. V, 487. Il y a quelques indices d'une prononciation analogue en moyen-breton devant le son *u* ou *v*: *cleuet*, *cleauuet*, *cleauet*, entendre; *bleu*, *bleau*, cheveux; *breulim*, *breaulim*, meule à aiguiser; *deuiff*, brûler, *deauiff*, Cms; *queffret*, *gueuret* et *gueauret*, ensemble.

Le vannetais présente une contraction de *eañ* en *añ*, dans *cleañ*, épée, Gr., de **cleeañ* = moy.-br. *clezeff*; *cleañ*, à son tour, peut se contracter en *clañ*. On a aussi *añ* pour *eañ* dans *ran*, bêche, variante de *reinkuë* = moy.-br. *reuff*, *Rev. celt.*, VIII, 509; *ardrañ*, par derrière, Gr. = moy.-br. (*di*-)oardreff; *gultan*, pincettes, l'A., bas-cornouaillais *gueltañ* = moy.-br. *guelteff*, grands ciseaux, *Rev. celt.*, VII, 311; *inean* et *inañv*, âme, Gr., etc. *Harnan a dro*, tourbillon, Chal., *harnan glaü*, ondée, Chal. ms, *barrad harnan*, orage, l'A., hors de Van. *arneu*, Gr. et *arnes*, *arne*, temps d'orage, Pel., comparé au gall. *aruwyf*, vigueur, etc., *Rev. celt.*, I, 95, ne peut se séparer du rouchi *arnu*, *rénu*, (temps) fade, orageux, *Dict. rouchi*, 1826; *arnuéy* «fermenté, aigri sous l'influence d'une température... orageuse», dans le Pas-de-Calais, *Rev. des pat. gallo-rom.*, I, 216, = bret. *arneuët* (beurre) échauffé, Gr., van. *harnueuet* (homme) énérvé (par la chaleur), *Imitat.* 296. Voir *lech*, *quea*.

Nein an ty, faite (d'une maison), Nom. 142; *nein*, sommet, le haut de la tête, Maun., *nein*, *néyn*, sommet, cime, Gr., *nein*, Gon., pl. v. br. *a ninou*, gl. *laquearibus*; cornique *nen-bren*, laquear, gall. *nen*, voûte. Le vocalisme du mot breton a été sans doute altéré par assimilation au synonyme *lein*.

Nemet quen «seautrement, l. *siquominus*», Cb, v. *autrement*.

Nerzder, vigueur, *nerzus*, l. *vegetativus*, Cb; puissant, v. *bras*.

Le van. *nerhein*, se fortifier, Gr., diffère de *nærein*, se plaire, parl. des animaux et des choses inanimées; *nærein arré*, revivre; *a cell*... *nærein*, *a nære*, végétale, végétal, l'A., *nerein*, (croître et) multiplier, *Manuel*, 2^e éd. 1867, p. 6; *laquatt pissquédigueu de nairéin énn ul leenn*, et activement *enn nairéin érhatt*, (pour) bien aleviner cet étang, l'A. v. *peuple*, *nairéin a boble*, *eel quéntt*, reupler, l'A., du v. fr. *nurrer*, il neure, nourrir, entretenir, et utr. être nourri, pulluler, cf. *nourrin*, alevin (pour van. *æ*, *ai*, fr. *eu*, cf. *andairéc*, *ævrein*, s. v. *ab*). *Guin crean ha nerhinus*

du vin pétillant, Chal. *ms*, a aussi une autre origine, et répond à *neruennus*, plein de nerfs, Cb, cf. *nerhennéc*, nerveux, l'A.

Nes. *Ez nes*, prochainement, Cb. Un autre adverbe formé de ce mot est *a nêz*, *a-nêz*, sans, n'était (cela), Gr., *anes* *Introd.*, 221, tréc. *anes*, *nes*; cf. gall. *nes*, jusqu'à ce que.

Netder, pureté, Cb, v. *puraff*, *nectery*, Cathell (cf. *crizder* et *crizdery*, cruauté, Gr.); *neat* (vin) pur, Cb, v. *guin*; *nettaet*, purgé, v. *guelchiff*.

Neuff. *Nep a neuff gant goel* « qui naige a voile », Cb.

Nigal, voler, C; auj. *nijal* (et non *nigal*).

NIZA, vanner, Gon., *niat* « venter », Maun., *nizet*, (cendre) jetée au vent, D 44, gall. *nithio*, id., cornique *nothlennow*, vans = **nict-*, cf. grec *νίκειν*, vanner, *νίκλον*, van Hésych., d'où *λίκνον*.

Noeaff, extrémiser, du l. *ungere* avec *n* préfixé, cf. van. *noïé*, jalousie, Chal. *ms* = *oaz*; moy.-br. *noabrenn*, nuée, pet. Trég. *n'eus ke tam noab*, il n'y a aucun nuage; *Ét. sur le dial. de Batz*, 18, etc.

Noeanç D 157, *noéanz*, race, Gr.; *noeans tud*, race, peuple, Le Bris, *Reflexionou*. . . *var ar finvezou divezu*, Quimper, chez Derrien, p. 189; *an nôeanç hac ar gruguel-ze a garanteziou fall*, *Introd. d'ar vuez devot*, p. 259. Forme vannetaise du bret. moy. *noeant*, être, créature, avec le sens de *noeance*: *peh ur goal-oüant so hommel*, *peh fal rum' a dut* « quelle chienne de race est cela », Chal. *ms*. *Oüant*, f., a perdu l'n initial, cf. *eff*, *env*, ciel, de *neff*, etc. Prob. du v. fr. *noiant*, chose de néant, rien, quelque chose, cf. *niantaille*, gens de néant, God.

Noesus « contencieux, noisieux », Cb, v. *striffaff*. — *Nombr*, -e, Cb, v. *vnan*; *nombraff*, compter, v. *caillauem*. — *Nopleat* « noble fait », Cb, v. *doen* = *nobléet*, anobli, participe de *noblaat*, van. *noblat*, Gr.

Nos, nuit, f. : *teir nos*, Cb, v. *space*; *peder nos*, v. *peuar*.

O

* *OADE*, *ode*, brèche, Trd.; *ode*, pl. *ou*, Maun.; gall. *adwy*, entrée, ouverture. *Ode* vient de *oade* comme *goro*, traire, de *goero*; bas-van. *bolow*, ventre (expliqué autrement *Rev. celt.*, XI, 78), de *boelo* (tréc.), léon. *bouzelou*, boyaux; *holen*, sel, de *hoalen*, etc., voir *pore*; *oade* vient de **adoe* = gall. *adwy* comme *hoalen*, sel, de

*haloen; tréc. *noade*, aiguille, de *nadoe*; *col*, huile, de **ole*, cf. *oleo*; cf. *-aelez*, *-aeguez*, de *-elaez*, *-egaez* dans le moy.-bret. *guiniuaelez*, naissance, *heuaſſaelez*, droit d'aïnesse, *ſcaffaelez*, légèreté, *pabaelez*, papauté, *madaelez*, bonté (*intaïvælez*, veuvage, Gr.); *aznaoudaeguez*, connaissance, etc. Voir *Rev. celt.*, VIII, 35, 508, 509; XI, 357.

On peut ajouter quelques autres cas où l'analogie n'est pas si complète, comme moy.-bret. *quoalen*, catulus, de **coloen*, gall. *colwyn*; *aouner*, génisse (voir *onner*), de *annouer*; la première syllabe de *profoet*, prophète, rime en *oe*, et la seconde en *et*, dans un passage de la destruction de Jérusalem cité par D. Le Pelletier, s. v. *dinoe*; comme si l'ancien auteur avait admis une variante de prononciation **proefet*. Voir *madre*.

Oaget, âgé, ancien, *Cb*, v. *coz*, *garu*; *Cc*, v. *bloaz*; *auj.* *oajet*, âgé.

Oar, sur, *uar*, *H*; *vnan oar nuguent*, vingt et un; *Cb*, v. *contaff*, voir *har*.

Oberer da ty, faiseur de maison, *obereur da fossyou*, faiseur de fosses, *an oberidiguez dan bet* « la faicture du monde », *Cb*; *de oberat*, jour ouvrier, *Chal. ms*; *an drouc-oberys eu all*, les autres malfaiteurs, *Nom.* 136, lisez *drouc-oberysyen*; cf. *van. obéroumatt*, pl. *obérieriou-vatt* et *oberision-vatt*, bienfaiteur, *l'A.* Les *Vannetais* ont donné une grande extension à ces pluriels en *-ision*, *-izion*, *-igean* = **e(n)s-ion-(es)*, cf. moy.-br. *bourchysyen*, pl. de *bourchis* = fr. *bourgeois*, *van. arvorision*, habitants de la côte, *l'A.* Exemples : *portéour*, pl. *porterion* et *portizion*, blatier; *marhadourr*, pl. *marhadision*, marchand; *labouérr*, pl. *labourision*, laboureur; *tavarnow*, pl. *tavarnierion* et *tavarnision* « beuvetier », *l'A.*; *deleour*, pl. *deleerion* et *deleigan*, redevable, *deleigen*, débiteurs, *Chal. ms*; *goulennision*, des demandeurs, v. *obséder*; *en dihuennision*, les intimes, les défenseurs, *Chal. ms*; *er hounidision*, les laboureurs, *Er Vretonèd*, 38 (sing. *gounidec*, 36), etc.

Obiection, g. id., *Cb*, v. *opposaff*. — *Oboïſance*, obéissance, *Cc*. — *Offic*, office, *Cb*, v. *mestr*. — **Offrag a' pri** « ouvrage de terre fraille », *Cb*, *offraig graet a pry*, *Cc*; **offrouer da ober barſſ**, boutique de barbier, *Cb*, *Cc*, v. *barber* = « ouvrir »; du fr. — **Oïgnement**, g. id., *Cb*, *oïgnement*, *Cc*, *oïgnament*, *Cb*, v. *mirr*, *oïgnemant*, v. *cedr*; *oïgnamant*, *Nom.* 276, dim. *oïgnamanticq*, 278; *onygnamentaff*, soigner (ses plaies), *Cathell* 20; *ongaut*, onguent, *Nom.* 176, pl. *ou*, 175; *ogan*, *l'A.*, v. *ogan* et *ingrédient*. — **Onestant**, quoique, *Cathell* 7, 29, tréc. *euostañt*, malgré, non-obstant, *Rev. celt.*, IX, 383; voir *Dict. étym.*, v. *non obstant*. **Nonobstant da ze**, malgré cela, *Traj. Moyses*, 153, *nobstant da*

guementse, 159, 234, *n. da ze*, 259, *n. se*, 157, *n. ze*, *Jac.* 98, *n. e pourve déc'h*, quoiqu'il vous assiste, *Mo.* 245, *n'obstant*, malgré, *Jac.* 116; en *nobstant (da)*, *Antretien etre daou zen yaouanq*, chez Ledan, p. 8. La métathèse des voyelles dans *onestant* et *enostañt* se retrouve dans *tréc. prespolite* = *prosperité*, prospérité, *Nom.* 220; *mouroch*, marsouin, 45, de *morouc'h (mourouch, moroch)*, *Nom.* 47); *dudi*, joie, de *didu*, moy.-br. *didui*, déduit; *sclotur* et *scutor*, bonde d'étang, Gr.

Onner, génisse, *Cb*, v. *youanc*; *ounner*, *aounner*, *Nom.* 33, voir *oade* et *Dict. étym.*, v. *annoer*.

Oppinion, opinion, *Cb*; *hopi-*, *Cms.* — *Opposition*, g. id., *opposaff*, opposer, *Cb.* — *Oppression*, g. id., *Cb*, v. *machaff.* — *Ordinal*, toujours, *Nom.* 26, *bep bloaz, ordinal* (semmer) tous les ans, 234, *auj. id.*, du fr. *ordinaire*; les Bretons disent en français *ordinairement* dans le même sens. *Ordonaff* (arranger), *Cb*, v. *constituaff*; *ordonna*, ordonner, v. *cusulyaff*; *ordonancc* (ordonnance), v. *determinaff*; *ordonance pobl*, plébiscite, *Cb.* — *Oreiller*, g. id., *Cb*, v. *pluffec*; *orillier*, *hor-*, oreiller, *Cms*; dim. *horileryc*, *Cb.* — *Orfebreur*, orfèvre, D 27, *offeuurer*, g. id., *Cc*, v. *goff*, *offebrer*, *Nom.* 128, 175; cf. *laoïen paffalecq*, morpion, *Nom.* 49, moy.-br. *louenn pàrfalec* (de *palv*, palma).

Orgouil, orgueil, *Cb*, *orgueil*, v. *coezffuaff*, *orguouill*, *Cc*; *orgouillaff*, *ourgouillaff* « orgueillir », *orgueillaff* « orgueilleux, bombancier », *Cb*, *ourgouillus*, orgueilleux, *Cc*, v. *vantaff*, *orguillus*, *Cb*, v. *dissolit*, *orgueillus*, v. *cruel*, *orgueilleux*, v. *desideraff.* — *Orin*. *Senessal pe orin* « vaisseau pour recevoir urine », *Cb.* — *Orniff*, orner, *Nom.* 158; *orlemant*, ornement d'église, l'A. Pour le changement d'n en l, cf. *tabarlanc*, dais, Maun., *taberneck*, *G. B. I.*, I, 288, dais (= tabernacle); *laviga* naviguer, *Rimou* 40; van. *palanchém*, panache, *palanche*, caparaçon, *palanchein*, empanacher, l'A., *melestrour*, administrateur, *melestrein*, administrer, l'A., v. fr. *menestrer*; *coh-boulommigieu*, des bonnes gens, l'A., v. *père*, dim. pl. de *boulom* = bonhomme. Voir *manier*.

Orzic, petit maillet, *Cb*, v. *morzol*.

Ottreyet, octroyé, *Cb*, v. *concedaff*, voir *Dict. étym.*, v. *autren.* — *Ourlaff*, ourler, *Cc.* — *Outrag*, efforcement, grand appareil, *outraig*, l. nixus, us, *Cb*, v. *queusiff*; l. *molimen*, *Cc.*

Ozech. Voir *clogoren*, *gouzavi*.

INDEX.

[Les mots sont rangés, lorsqu'il y a lieu, d'après l'ordre alphabétique particulier à chaque idiome; — l'astérisque (*) désigne les formes dialectales, archaïques, douteuses ou hypothétiques; le signe † indique les mots ou formations argotiques; les PETITES CAPITALES dénoncent les formes épigraphiques, excepté dans les langues qui ne nous sont connues que par les inscriptions; — les caractères gras marquent les mots de la langue ancienne, les caractères *italiques* ceux de la langue moyenne, lorsque ces divisions sont exactement établies; les caractères romains sont réservés alors aux formes de la langue nouvelle. Le signe = doit toujours se lire «provenant de». Le tiret (-), placé soit à droite, soit à gauche d'un phonème, indique la place de ce phonème dans les mots.]

Classification des langues préchinoises, 347. — Races préaryennes, 405.
— Ethnographie sibérienne, 396, 397, 398, 402, 412, 426. —
Civilisation cyclopéenne ou pélasgique, 397, 412, 414. — Langue
sintienne, 323. — Civilisation gréco-italique et celto-germanique,
286.

Monosyllabisme, 329. — Phonologie : les tons, 337; mots atones, 87,
183; harmonie vocalique, 348; prosthèse, 267; les gutturales, 152;
influence de la phonétique sur les flexions, 155. — Le genre, 17. —
L'ordre comme expression des rapports, 350. — Formules idéolo-
giques, 351. — Expression du temps, 433, 434. — Confusions de
mots, 202. — Morphologie : suffixes, 141; adverbes, 189; noms
devenus pronoms, 449; substantifs formés sur des participes, 354;
déclinaison refaite sur le vocatif, 447; conjugaison objective, 354.

Sémantique, 84, 117, 124, 127, 188, 228, 229, 237, 291, 293,
294, 304, 307, 309, 325, 357, 373, 418, 419, 426, 429, 437,
439, 459, 487; sémantique des particules, 84, 85, 88; métaphores,
49, 50, 184, 300, 411, 432, 433, 434; analogie et étymologie
populaire, 12, 13, 15, 16, 18, 24, 26, 43, 44, 48, 124, 161,
191, 200, 202, 220, 222, 227, 237, 277, 280, 283, 298, 300,
304, 358, 371, 373, 382, 412, 418, 425, 430, 447, 455, 459.
468, 475, 478, 480, 482, 488, 494, 497, 499; irradiation gram-
maticale, 20.

Hybridité et répartition dialectale, 148, 345, 346, 353, 460.

Emprunts, 145, 154, 353, 390, 444; emprunts d'adjectifs, 145, 147,
438; de numératifs, 433; de prépositions, 192; de suffixes, 140,
192, 420; de flexions, 191, 196, 353; de construction, 352. —
Doublets et remaniements dans les emprunts, 138, 143, 205, 361,
436, 441. — Emprunts indirects, 391, 418, 424, 427. — Em-
prunts de traduction, 429. — Noms géographiques, 276.

Langues sacrées, 423. — Archaïsmes dans les termes techniques, 27.
— Folklore, 431.

Les systèmes graphiques, 274, 341. — Action de l'écriture sur le langage, 330. — Transcriptions, 153, 154.

A. — LANGUES INDO-EUROPÉENNES.

Éléments préaryens dans les langues de l'Europe, 147, 403, 404, 408, 410; traitement des consonnes préaryennes, 404, 405, 408, 410, 415.

INDO-EUROPÉEN.

Accentuation, 61, 90.

PHONÉTIQUE : *Voyelles* : Alternances, 452, 454, 455, 456. — *ə*, 454; *u*, *ū*, 90; *r*, *r̄*, 92; *-i*, 87. — Prothèse, 63, 64.

Consonnes : Aspirées sourdes, 128; *g*₁ = *gh*₁ sanscrit, 164; *ug*, *ugh*, *uk*, 57, 59. — Chute des dentales finales, 80. — Groupes initiaux, 73, 162. — Nasalisation, 164. — Dissimilation, 90.

Doublets, 63.

LEXICOLOGIE : Racines, 90, 93. — Lettres formatives, 291. — Noms extraits de formes verbales, 355, 356. — Mots composés, 80. — Alternances de suffixes, 163; adaptation de suffixes, 18, 20; fausse adhérence, 24.

MORPHOLOGIE : Le genre, 17, 18. — Verbe «être», 14, 355. — Locatif, 87. — Pronom **tū*, 278. — Numératifs, 61, 73, 74, 91, 162.

Archéologie et *Mythique* : La société indo-européenne, 294. — Le cheval mythique, 393.

LANGUE GRECQUE.

GRAMMAIRE.

Alphabet et *Prononciation*, 129; le *F*. 132; *ι* souscrit, 154; *κ*, 151, 153; *σσ*, *ττ*, 151. — Transcriptions, 153.

Accentuation et *Prosodie*, 62, 165, 166, 167. — Allongement de *ι* initial, 187. — Loi de compensation, 338; loi d'allongement, 87, 88; loi d'abrègement, 80.

Analogie, 20, 62, 78, 80, 91, 164, 166, 167, 454.

PHONÉTIQUE : *Voyelles* : Alternances vocaliques, 454; *η*, *ω* : *α*, 455; *ε*, *ο* : *α*, 456; *ορ* : *αρ*, 448. — Traitement de *ə*, 454; *ε* ou *α*, 93. — Traitement des sonnantes, 59, 77, 78, 79, 88, 92, 453. — Groupes *ηη*, *ηη*, *ων*, *ων*, *ον*, *ον*.

92. — Alternance dialectale *o* : *υ*, 62; *υ* = *ο*, 59; *υ* = *ε*, 413; *ι* = *υ*, 78, 92. — Attique *ρη* = *ρα*, 91. — *ι* euphonique, 454. — Prosthèse, 61, 63, 187.

Consonnes : Esprit rude, 23, 448; aspiration et déaspiration, 91, 165, 166, 188, 419; $\varphi\theta = \pi\theta$, $\psi\tau$, 91. — Traitement des gutturales, 58, 60, 78, 79, 89. — Traitement des dentales, 80, 186, — Groupes avec *j*, 92, 151; avec *w*, 79, 86, 187; avec *s*, 76, 88, 90, 91, 151, 138, 232; avec liquide ou nasale, 93, 187, 338. — Traitement de *η* initial, 411. — Chute de liquides par dissimilation, 187, 188. — Métathèse, 93. — Nasalisation, 166, 452. — Consonnes euphoniques, 24, 166.

Doublets, 60.

LEXICOLOGIE : Éléments pélasgiques, 415. — Noms de lieux, 407. — Emprunts orientaux, 392, 418, 420, 456; latins, 136; (Byz.) allemands, 444. — Racines dissyllabiques, 90, 93.

Dérivation : Formatives *κ*, *τ*, 23, 24. — Verbes en *-άω*, 20; *ιάζω*, 22. — Adaptation de suffixes, 20. — Suffixes *-θορο*, 188; *-μνο*, *-μο*, 92; *-θο*, 32; *-τήριο*, 142; *-τη*, 448; *-αδ*, 420; *-ω*, 449.

Composition, 188.

MORPHOLOGIE : Formes refaites, 62, 78, 80, 91, 164, 166. — Formes actives tirées de formes moyennes, 84. — Participe *ών*, 14. — Désinences *-μέθα*, *-μέθον*, 454. — Pluriel neutre en *-α*, 454. — Comparatif, 229. — Numératifs, 91. — Adverbes en *-ως*, 189.

LEXIQUE.

- | | | |
|------------------------|---------------------|-----------------------|
| ἀγαθός, 453. | ἀμβλύς, 187. | αὐχὴν, 79. |
| ἀεθλος, 442, 456. | ἀμβροτος, 167. | ἄφραυρός, 187. |
| ἀείρω, 448. | ἀμφήν, 79. | ἄφρων, 91. |
| αἰζηοί, 89. | ἀμφί, 63. | |
| αἶμα, 101. | ἀναξ, 456. | *βαίκα, 75. |
| αἰμάλωψ, 455. | ἀνδράχλη, 165. | βαίνω, 456. |
| αἰπός, 78. | ἀνεμος, 456. | βάκτης, 455. |
| *αἰσητήρι, 93. | ἄνῆρ, 166. | *βάλτη (hγz.), 276. |
| αἰσυμένητης, 93. | ἄνθραξ, 165. | βάραθρον, 456. |
| αἶφνω, 91. | ἄνθρωπος, 166, 188. | βαρύς, 453. |
| αἶψα, 91. | ἄνω, 198. | βασιλεύς, 456. |
| ἀκέων, 86. | *ἀπέληνα, 455. | βαστάζω, 456. |
| ἀκὴν, 86. | ἄργυρος, 452. | βιώω, 90. |
| ἀκρόπολις, 407. | ἀστραπή, 79. | βίλαξ, 493. |
| *ἀλοξ, 187. | ἄστν, 457. | βλέφαρον, 480. |
| ἄλς, 405, 406. | ἄτμός, 455. | *βραδύ (néogr.), 325. |
| ἀμαλός, 187. | ἄτύζομαι, 453. | βράσσων, 452. |
| ἀμαρτάνω, 23. | αὐλαξ, 187. | *βρέμβος, 166. |
| *ἀμβλιανίσκω, 23, 167. | αὐτάρκης, 85. | βροτός, 167. |

- γάζα, 420.
 γαμβρός, 220.
 γενέτωρ, 454.
 γέρανος, 218.
 γλαμάω, 221.
 γλαυκός, 222.
 γλοιός, 221.
 γνάθος, 452.
 γυμνός, 93.
 γυρός, 165.

 δάκρυ, 88.
 δανείζω, 455.
 * δάνος, 455.
 δάριν, 455.
 * δάυχνα, δαυχμόν, 79.
 δάφνη, 79.
 δέξω, δέψω, 91.
 δίδαμι, 455.
 διφθέρα, 91.
 δμώς, 448.
 δολιχός, 419, 451, 452.
 δόσις, 455.
 * δρώψ, 166.
 δράγμα, 126.

 έβδεμος, 91.
 έγγύς, 165.
 έγγελος, 452.
 έθος, 32.
 είπειν, 60, 78.
 ειρήνη, 91.
 έκκαίδεκα, 91.
 έκτός, 91.
 έκών, 456.
 έλαχύς, 187.
 έλος, 405.
 ένθουσιάζω, 22.
 έννέα, 61.
 έντός, 165.
 έξ, 74, 91.
 έξαπίνης, 91.
 έορτή, 448.
 έπεφνον, 122.
 έπιτηδής, 87.
 έρείκη, 223.
 έρετμόν, 459.
 έτος, 456.
 εύθύς, 78.
 έφθός, 91.
 έχέτλη, 383.
 έχθρός, 91.
 έψομαι, 78.

 ΕΡΗΤΑ, 188.

 ζεία, 369.

 ήμεροτον, 184.
 * ήμί, 164.
 * ήμπλακον, 167.
 ήνεγκον, 452.
 ήνία, 88.
 ήπαρ, 452.
 * ήπιταδές, 87.
 ήρας, 449.

 Ξάμβος, 166.
 Ξέλυμον, 125.
 Ξιτάνω, 165, 166.
 Ξόμβρος, 166.
 Θρινακίη, 188.

 * ιαρός, 456.
 ΙΑΤΤΑΙ, 14.
 ιθύς, 78.
 * ίκκος, 79.
 ίπνός, 78.
 ίππος, 79.
 * ίσκλη, 91.
 ιχλη, 91.
 ιώξ, ιωκή, 186.

 κάρ, κάρα, 191.
 καρπός, 452.
 κάρουον, 101.
 * κεκάδοτο, 455.
 κήρ, 80.
 κίχλη, 91.
 κίων, 163.
 * κναδάλλεται, 455.
 κνώ, 455.
 κόγχος, 128, 157.
 * κόρμα, 98.
 κόρυμβος, 166.
 * κούκουρον (byz.), 444.
 κρέας, 128.
 κρήνη, 91.
 κτίζω, 76.
 κύκλος, 59, 79.
 Κύκλωπες, 412.
 κύνος, 79.
 κυλίω, 109.
 κύμβος, 165.
 Κυρήνη, 91.
 κύων, 452.
 κώπη, 455.

 λαγαρός, 455.
 λαγγάζω, 165.
 λαγγάω, 166.
 λαγξ, 380.

 λακίς, 455.
 λαμβάνω, 165.
 λάμπω, 167.
 λέβης, 457.
 λείπω, 293.
 λεικίς, 452.
 λέπας, 453.
 λευγαλέος, 78.
 λέχριος, 91.
 λήγω, 455.
 λίγδην, 78.
 λιγύς, 77.
 λίζω, 78.
 λικριφίς, 91.
 λίμνη, 385.
 λοιγός, 78.
 λοξός, 91.
 * λοφνίς, 60, 79.
 λύκος, 79.
 λυχνίς, 60.
 λύχνος, 91.
 λώιστος, 452.

 μάγγανον, 166.
 μάκαρ, 122.
 * μάκων, 455.
 μαλακός, 24.
 μάκη, 493.
 * μαλκίω, 493.
 μάλλον, 187.
 μάρπτιω, 488.
 ματεύω, 453.
 μέγας, 453.
 μέδομαι, 485.
 μέδλωκα, 167.
 μένος, 486.
 μέταλλον, 403.
 μετέωρος, 448.
 μέχρι, 165.
 μηχανή, 166.
 * μίλφαι, 480.
 * μινύζην, 90.
 μόλυβδος, 411, 434.
 μύξα, 484.
 μύσος, 496.
 μώλος, 491.

 ναίω, 453, 456.
 νάπη, 455.
 ναύς, 498.
 * νίκω, 500.
 νύξ, 59, 62, 78.
 νώνυμος, 92.

 Ξανθός, 166.
 Ξάνθος, 166.

- ξερός, 455.
 * ξέσφιξις, 77.
 ΟΑΡΤΑ, 448.
 ὄγχνη, 91.
 ὀζήκης, 455.
 οἶκος, 446.
 οἰνόφλυξ, 59, 60.
 ὀκρυόεις, 88.
 ὀλίγος, 187.
 ὀμβρος, 166.
 ὀμίχλη, 358.
 ὀμοτής, 454.
 ὀμφαλός, 63, 64.
 ὄνομα, 61, 62, 92.
 ὄνυξ, 59, 62, 79.
 ὄπισ, 456.
 ὀπίός, 78.
 ὄρτυξ, 59, 60.
 ὄρφανός, 293.
 ὄσφύς, 375.
 οὔθαρ, 190.
 οὔρανός, 195.
 οὔρον, 221.
 οὔσια, 355.
 παρήγορος, 448.
 πείθω, 84.
 πείρατα, 452.
 πειρατής, 92.
 πέλομαι, 162.
 Πελοπόννησος, 188.
 πεπίός, 60, 78.
 Πέργαμος, 406.
 περί, 87.
 πετάννουμι, 456.
 πειθομαι, 159.
 πήγνουμι, 455.
 * πίσσα (néogr.), 431.
 πλάξ, 380.
 πλοχμός, 91.
 ποιινή, 162.
 πορέω, 451, 452.
 πρόσ, 165.
 πρόμος, 92.
 προνωπής, 24.
 πρύμνος, 92.
 πύνδαξ, 166.
 πύργος, 147, 404, 406, 408.
 ραιθός, 29.
 * ραιθίας, 29.
 * ριθάσσει, 29.
 ρέμβω, 28.
 ρίξα, 79.
 ρόμβος, 29.
 ρωδιός, 452.
 σάπων, 418.
 σαφής, 456.
 σαχνός, 455.
 * σίνδραν, 167.
 σκάφος, 148.
 σκιαμαχία, 325.
 * σκλιτάδα (néogr.), 420.
 σόφος, 456.
 σπατίλη, 455.
 σπουδή, 31.
 στεγνός, 456, 457.
 στράγξ, 165.
 συφεός, 452.
 σφάλω, 145.
 σχάζω, 456.
 σχεδιά, 456.
 ταώς, 420.
 τεῖχος, 165.
 τέκτων, 91.
 τέμαχος, 93.
 τέμενος, 93.
 τέρπω, 83, 84.
 τέταρτος, 452.
 τετίμηαι, 86.
 τέτραξ, 163.
 τέχνη, 90.
 τίθημι, 454, 455.
 τιτύσκομαι, 185.
 τραγεῖν, 454.
 Τρινακρία, 188.
 τρώγω, 454.
 τυγχάνω, 166, 184.
 τύραννος, 456.
 τύχη, 185.
 * ὕ-, 89.
 ὑγίης, 89.
 * ὕφαις ζᾶν, 90.
 ὑπεῖρ, ὑπέρ, 87.
 Ξαῦλος, 187.
 Φημί, 291.
 φθίνω, 76.
 Φλαῦρος, 187.
 φλέγω, 77, 453.
 * Φοῦρορ, 147, 408.
 φρύγω, 77, 79.
 φρυκτός, 77.
 φάγω, 455.
 χαλκός, 408.
 χαύναξ, χαῦνος, 219.
 χῆρος, 415.
 χίω, 163.
 χλιαρός, 231.
 χορδή, 452.
 χόρτος, 404.
 χράομαι, 455.
 χρυσός, 408.
 ψάω, 455.
 ὠκός, 197, 458.
 ὠμός, 109.

LANGUES ITALIQUES.

Éléments pélasgiques, 414. — Usage panitalique de l'alphabet étrusque, 129, 130, 133. — Valeurs de *f*, 321, 322. — *u*, *m*, 167. — Formation du parfait, 322.

1. OSQUE ET OMBRIEN.

GRAMMAIRE.

Alphabet et Prononciation, 133; le *f*, 132, 321, 322; le *c* (*s*), 151; le *d*, *d*, 132, 133; le *o*, 152; le *u*, 133.

PHONÉTIQUE : Contraction, 322; voyelles parasites, 449. — $f = v$, 321, 322. — (Omb.) $ç = k$, 152, 155. — (Osq.) Traitement des dentales, 25, 26, 322. — Doublets, 321, 322.

MORPHOLOGIE : Parfait, futur antérieur, 322. — Enclitiques, 25, 322. — (Osq.) Adverbes en *-íd*, 188.

LEXIQUE.

OSQUE.	Pup(a), 25.	erietu, 452.
	sivom, 449.	esuf, 322.
amprufid, 188.	svaí, 75.	kastruvuf, castruo, 322.
dehad, dedad, 25.	tribarakkiuf, 321.	kutef, 449.
ekkelte, 25.	Ufria, 25.	sevom, 449.
ecuf, 322.	úttiuf, 320.	struśla, 155,
esuf, 321.		suesuvuv, 322.
fructatiuf, 321.	OMBRIEN.	tuf, 322.
zicolom, 26.		vesticos, 322.
ioklei, 26.	arslata, 155.	
προπομ, 132.	deśenduf, 322	

II. LATIN.

GRAMMAIRE.

Alphabet et Accentuation : Origine et développement de l'alphabet, 130, 131, 132, 133, 134, 152, 156; orthographe des noms propres, 131, 152. — Transcriptions, 419. — Prononciation de *k*, *c*, *t*, *qv*, 131, 149, 150, 151, 152, 153, 155, 156.

Accentuation et Prosodie : Accent primitif, 457. — Loi de compensation, 338. — Abrègement, 447.

PHONÉTIQUE : *Voyelles* : Divergences dialectales, 458. — Alternances \bar{e} , \bar{o} : *a*, \bar{a} , 454, 455. — Traitement des sonnantes, 77, 167, 451, 452, 453, 460. — Voyelles non initiales, 167, 458; finales, 167. — Diphtongues, 31, 128, 280, 451, 458. — Traitement des voyelles devant nasale, 167, 338, 452. — Voyelles protoniques, 451-458. — Groupes avec *-v-*, 31, 75, 76, 326; avec *l*, 56. — Harmonie vocalique, 26, 56, 167. — Prosthèse, 62; épenthèse, 449; chute de voyelles, 31, 128.

Consonnes : Traitement des gutturales, 31, 153, 164; $j = gj$, 164; $j = dj-$, 186. — Consonnes doubles, 7, 30; $nn = mn$, 128; $nt = nct$, 443; $n = \lambda$, 56; nasalisation, 443. — Traitement de *v*, 30, 31, 75, 76, 326; $u = b, f$, 323; *v* euphonique, 321. — Groupes *cs-*, *-sc-*, 75, 410; *-st-*, 356; $st = \sigma\pi$, $sp = \sigma l$, 31. — Dissimilation, 56. — Métathèse, 10, 31.

Doublets, 156, 458.

LEXICOLOGIE : Dialectes, 458, 459, 460. — Emprunts étrusques, 30; grecs, 29, 31, 392; emprunts de traduction, 325. — Mots de formation savante, 356.

Dérivation : Simples tirés de composés, 459. — Substantifs devenus adjectifs, 190; infinitifs devenus participes, 327; pronom 3^e pers. devenu réfléchi, 32. — Substitution de voyelles thématiques, 189, 324; plur. neut. devenus fém. sing., 442. — Substitution de suffixes, 102, 141, 215, 459; adaptation de suffixes, 22, 23. Verbes en *-eo*, *-esco*, 22. — Suffixes *-ario*, 141; *tāt-*, 190; *-tūdon*, 141; *-tīōn*, 163; *-tōrio*, 142; *-no*, 23; *-terno*, 26; *-lo*, 27; *-ido*, 128. — Noms propres en *-ius*, *-ēnus*, *-emnus*, *-ēnius*, *-emnius*, 5, 7.

Composition, 189, 191. — Agglutination de pronoms, 281.

MORPHOLOGIE : *Verbes* : Augment, 326. — Verbes en *-io*, *-eo*, *-(a)o*, 458. — Imparfait *eram*, 14.

Noms : Redoublement, 56. — Doublets dans les flexions, 155. — Cas cristallisés, 282. — Participes, 128, 324; infinitifs, 327. — Numératifs, 75, 167. — Adverbes en *-ē*, 188; *-ter*, *-tim*, 189.

Syntaxe : Les cas, 14. — Présent historique, 326.

Archéologie et Mythique, La société italique, 414. — Les jumeaux mythiques, 193. — *Tellus*, *Tellumo*, 30; *Vulcanus*, *Cacus*, *Caculus*, 193. — *Penates*, *Lares*, 447, 448. — *Saturnalia*, *Brumalia*, 26.

LEXIQUE.

- | | | |
|----------------------|------------------|-----------------------|
| acer, 197, 365, 458. | arvum, 452, 457. | callum, 452. |
| adagium, 164. | as, 456. | calvus, 452. |
| adnepos, 447. | atavus, 447. | canaba, 56. |
| ADVOCAPIT, 132. | ater, 458. | candeo, 452, 458. |
| affatim, 456, 457. | atrox, 456, 457. | canis, 452. |
| ajo, 164. | *atta, 447. | capio, 454, 455, 458. |
| alces, 452. | aufero, 323 | carpo, 452. |
| alnus, 452, 457. | aufugio, 323. | catus, 457. |
| alucinor, 29. | avidus, 447. | *caucus, 157. |
| amarus, 452, 457. | avis, 451. | caveo, 451. |
| ambo, 63. | auris, 456, 457. | cavus, 451. |
| amo, 451, 452, 460. | auspex, 191. | cedo, 455. |
| angvilla, 452, 457. | | *cer-, 191. |
| angvis, 451. | baculum, 455. | cernuus, 191. |
| annus, 128. | badius, 456. | cervix, 190. |
| ansa, 457. | bardus, 452. | cogo, 458. |
| aper, 456. | bibo, 164. | compages, 455. |
| ardea, 452. | bos, 451. | cos, 454. |
| argentum, 163, 452. | | cracens, 453, 458. |
| aries, 452, 457. | caelum, 27. | crudus, 128. |
| ars, 452. | caleo, 451, 460. | cruentus, 324. |

- crus, 324.
 CVPAT, 132.
 cura, 86.
 curculio, 56, 453.
 *curmen, 98.

 diurnus, 26.
 do, 455, 457.
 dominus, 414.
 dos, 454.

 elecebra, 458, 460.
 elementum, 456.
 erus, 414.
 essentia, 356.
 esurio, 22.
 exemplum, 27.

 facio, 454, 458.
 fallo, 451.
 falsus, 145.
 farcio, 452.
 fatigo, 456, 458.
 faunus, 392.
 fero, 31.
 ferrum, 409.
 fessus, 459.
 firmamentum, 28.
 flagro, 77, 453, 458.
 flamen, 77.
 flamma, 77.
 fluentum, 324.
 forda, 31.
 fragilis, 453, 457.
 frango, 452, 457.
 fruor, 84.
 fulgeo, 77.
 *fundibulum, 215.

 gabalus, 218.
 *gabata, 219.
 gelu, 453.
 gener, 220.
 gero, 456.
 glacies, 453.
 globus, 453.
 glus, 221.
 gracilis, 452.
 gradus, 453, 457, 458,
 459.
 gravis, 453.
 gurdus, 31.
 gurgulio, 56.

 *hara, 452, 457.
 haruspex, 451, 460.

 heres, 414.
 hortus, 404.

 jacio, 454, 458.
 janitrices, 451, 460.
 jecur, 452.
 imbecillus, 455.
 invideo, 189.
 is, iste, 280, 282.
 *jugis, 90.
 juveneus, 452.
 juvo, 84.

 labea, 457.
 labium, 453, 457.
 labo, 455.
 labor, 455.
 labrum, 457.
 lac, 458.
 *lacatio, 459.
 lacer, 455, 457.
 lacio, 453, 458.
 lacrima, 89.
 lacuna, 457, 459.
 lanx, 452, 457.
 lapis, 453, 457.
 largus, 452.
 laridum, 447.
 lassus, 454, 457.
 latex, 380.
 lavo, 451.
 laxus, 455, 457.
 lentus, 128, 385.
 limpidus, 167.
 lingua, 167.
 linquo, 293.
 liqveo, 221.
 littera, 392.
 luceo, 276.
 lucuna, 459.
 luna, 91.
 luxo, 91.

 magnus, 453, 457.
 maladrinus, 491.
 mansvesco, 32.
 manus, 451, 460.
 marceo, 452, 493.
 mare, 406, 452, 457.
 margo, 452.
 memini, 486.
 metus, 453.
 morior, 452.
 moneo, 486.
 monile, 493.
 muceo, 496.

 mungo, 484.
 munus, 30.
 Murcia, 493.
 murcidus, 493.
 murus, 30.

 nanciscor, 452, 457.
 navis, 498.
 nomen, 61.
 nudus, 93.

 obliviscor, 14.
 ocior, 458.
 odium, 456.
 orbis, 293.
 ovis, 451.

 paciscor, 456, 458.
 palea, 452, 457.
 palma, 451.
 paries, 452, 457.
 pario, 452, 458.
 paro, 451, 460.
 pateo, 456, 458.
 patior, 458.
 pavio, 451.
 pendeo, 22.
 pegi, 455.
 per, 88.
 petilus, 242.
 pilum, 27.
 placeo, 453.
 planca, 380.
 pluvia, 321.
 poena, 286.
 prelum, 27.
 pulcer, 453.
 putidus, 162.

 quadru-, 456, 458.
 quartus, 452.
 quatuor, 456.
 quietus, 86.
 quinque, 167.

 rabies, 25.
 radius, 453, 457.
 rado, 453.
 rapio, 453, 458.
 rapum, 455.
 ratio, 138.
 ratis, 453, 457.
 remus, 459.
 reor, 455, 457.
 repens, 453.
 *reqvaero, 458.

- rumpo, 164.
 sacer, 456.
 sacerdos, 191.
 sal, 405, 406.
 Sallastus, 30.
 salvus, 451.
 sapio, 456.
 sartago, 409.
 satisfacio, 429.
 savium, 75.
 scalpo, sculpo, 452.
 se, 75.
 seculum, 365.
 semper, 167.
 sequor, 456.
 sero, 453, 457.
 serus, 325.
 servus, 449.
 sex, 75.
 siccus, 364.
 *Sidonius, 199.
 *silenta, 324.
 similis, 167.
 simplex, 167.
 sino, 75.
 -sipo, 76, 410.
 *sis, 75.
 *siti, siticines, 76.
 situs, 76.
 spatium, 454, 455.
 stagnum, 456, 457.
 strenae, 26.
 studeo, 30.
 sturnus, 163.
 svasum, 75.
 sudo, 75.
 svesco, 31.
 super, 75, 410.
 tamen, 453.
 tellus, 30.
 telum, 459.
 tergoro, 27.
 texo, 91.
 *tolutarius, 191.
 turma, 163.
 vacca, 456.
 vaco, 456, 458.
 *vadium, 442, 456.
 valgus, 457.
 varus, 451, 460.
 vas, 457.
 uber, 190.
 velum, 27, 459.
 venio, 456.
 vespa, 494.
 verus, 146.
 vicus, 446.
 *vidobium, 234.
 viginti, 167.
 *vinnicus, 127.
 vinnulus, 127.
 umbo, 63, 64.
 umbratilis, 324.
 undecim, 167.
 unguis, 62.
 *voco, 459.
 Vulturinus, 196.

LANGUES ROMANES.

GRAMMAIRE¹.

Prononciation et Prosodie : (Fr.) Incertitudes de la prononciation, 119; voyelles nasales, 472, 473; voyelles et consonnes finales, 258, 259; transcriptions, 259; loi de compensation, 338. — *Intensité des initiales, 469; abrègement, 477; double variété de *ch*, 471.

PHONÉTIQUE : *Voyelles* : Prosthèse, 187. — (Fr.) Traitement de *a*, *ū* atones, 1, 2; chute de *e* muet, 465, 466, 467, 468, 471; *o* = *a* devant nasale, 12, 16; *a* tonique après palatale, 463-467, 470. — *Nasalisation et dénasalisation, 463, 475. — † Aphérèse, 45; nasalisation, 51, 53.

Consonnes : Le *c* palatal, 149, 151, 153; groupe *-ml-*, 466. — (Port., Ital., *Fr.) Traitements des groupes avec *l*, 462, 464, 465, 466. — (Fr.) Traitement des gutturales, 2, 10; des dentales, 1; *g-* = *w-*, 443; *c* = *ch*, 471; *r* = *j*, 183; traitement des liquides, 108, 339; *463, *468, *469; traitement et valeur de *-v-*, 321, 428; de *-s-*, 29, 187. *Dissimilation, 462, 468, 469, 471; † 48, 52, 53, 297, 308, 309; métathèse, 38; apocope, 46, 50, 52.

Doublets : (Fr.) 29, 323; *471; †44.

¹ Toute abréviation ou tout signe placé *en tête* d'un paragraphe est significatif pour le paragraphe entier, à moins d'indication contraire.

LEXICOLOGIE : Influences étrusques, 192; mots semi-savants, 392. — (Roum.) Influences slaves, 156. — (Fr.) Emprunts celtiques, 234, 241, 384; germaniques, 462, 464; italiens, 303; argotiques, 53; emprunts de traduction, 429; *des patois au français, 463-468, 472, 475; † en argot, 42, 45, 53, 302, 303, 305. — Noms de lieux, 1, 2, 3, 4, 5, 8, 375, 446; noms propres, 192. — L'homophonie, 336. — † Méthode et procédés de l'argot, 33, 34, 38, 43, 176.

Dérivation : (Fr.) Alternances de suffixes, 102; suffixes -ard, -et, -esse, 192; -oche, -uche, -luche, 52, 55. — † Séries argotiques, 305, 308; préfixes, 309; infixes, 303; suffixes, 35, 40, 41, 42, 43, 44, 45, 47, 48, 50, 51, 301, 302, 305, 312.

Composition : Recomposition verbale, 472. — (Esp.), 242. — (Fr.), 116, 429.

MORPHOLOGIE : *(Ital.) Désinences, 16. — (Roum.) Présent du verbe *séntem*, 356; le vocatif, 396. — (Fr.) Désinences, 12. Parfaits en -u, 16. Subjonctif, 16. Participe, 14. † Pronoms, 46.

Syntaxe et *Synonymie* : (Roum.) Article, 196. — † (Fr.) Synonymes, 43, 49, 50, 51, 307.

LEXIQUE.

ROMAN ET BAS-LATIN.	fonil, 215.	PROVENÇAL.
artona, 301.	macar, 478.	clouco, 462.
cata, 192.	mugre, 496.	debanar, 118.
*coementarium, 156.	† negro, 310.	*hounilh, 215.
*contente, 474.	† palomo, 310.	*lingua, 384.
cucurum, 444.	† quadro, 299.	tenda, 446.
gabata, 219.	tienda, 446.	
*morare, 419.	† vasir, 302.	
mucronata, 490.		FRANÇAIS.
natta, 498.	PORTUGAIS.	(Voir p. 296-320, <i>Glossaire de la Coquille</i> , lettres A-D.)
panna, 475.	tenda, 446.	abasourdir, 303.
*tuccare, 186.		† abé, 296.
ROUMAIN.	ITALIEN.	affres, 108.
† imtirim, 156.	† albume, 301.	affubler, 467.
ESPAÑNOL.	† aronte, atonte, 301.	alebiqueux, 208.
† artife, 301.	basire, 302.	aleboter, *alboder, 366.
† balada, 302.	† biancumm, 301.	† aquiger, † attiger, 53.
† blanco, 310.	caduno, 192.	† arche, † arque, 172.
cada uno, 192.	canova, 56.	297, 298.
† cayra, 312.	dispanare, 118.	argot, 46.
cementerio, 156.	guaime, 243.	† arquabot, † Arquin, 298,
† colar, 314.	† ribeccare, 305.	300.
† corredor, 302.	tenda, 446.	† artie, † artif, 301.

- †*Baboue*, 299.
baffe, 306.
balouer, 309.
 †*bâfrer*, 308.
bagout, 309.
baragouin, 309.
baguenaude, 51.
 †*baler*, 302.
baluchon, 55.
ban, 291.
 †*basac*, *bonssac*, 303.
 †*battre*, 52.
bec, *bêche*, 99, 305.
 †*befse*, 296.
belif (en), 372.
belin, 467.
beloce, 467.
 **benard*, 317.
biffe, 309.
 †*billin*, 308.
 †*bigner*, 304.
blague, 51.
 †*blanc*, 301, 310, 311.
blouse, 468.
bombance, 40.
bouffée, 308.
bourde, 317.
brester, 311.
 †*briber*, 308.
 †*briller*, 308.
bufse, 307.
buffet, 308.
buze, 303.

cake, 471.
caillasse, 45.
calandre, 56.
 †*caler*, 52.
cantonade (à la), 312.
 †*carotte*, 51.
 †*chaparder*, 42, 303.
chascunjornel, 429.
chaün, 192.
 †*chicot*, 53.
 **chimentiere*, 156.
 †*chiper*, 42.
chiquenaude, 51.
 †*chic*, 51.
chaquer, 42.
 †*claque*, 313.
cloche, 462.
 **closser*, 462.
 **clouque*, 462.
coi, 86.
comptant, 474.
 †*conard*, 317, 318.

content, 474.
 †*coquart*, 315.
 †*coquelourde*, 317.
coqueluche, 55.
coquin, 316.
 †*coulon*, 310.
 †*couleur*, 315.
coveiter, *covoiter*, *convoiter*, 191.
craquer, *croquer*, 53.
 †*crocque-teste*, 53.
croquet, 53.
cuevre, *couire*, 444.
 †*cuque*, 318.

 †*david*, 299.
davier, *daviet*, 319.
déchiqeter, 53.
défroque, 42.
delitier, 379.
dementer (se), 112.
 †*desbouser*, 297.
despinner, *dépenailler*, 122, 213.
dupe, 168.

 †*ébasir*, 302.
écorniller, 102.
empennon, 476.
esclandre, 108.
estable, 209.
 †*estamper*, 52.

faonable, 214.
 **fenouches*, 303.
 **feulu de mer*, 217.
fin, 204.
flouer, 297, 309.
frailler, 216.
fraite, 216.
frayonne, 216.
freux, 216.
fringant, 42, 217.
friper, 42.
 †*froard*, 309.
fronchier, 119.
 †*frusque*, 41.
gue, 309.
 †*feuille*, 299.
 **fule*, 217.

gage, 443.
gain, 243.
garane, *garenne*, 359.
gavelot, 218.
glisser, 464.

géomon, 217.
gonfalon, 477.
gone, *gore*, 230.
 †*gogo*, 46.
gogue, 219.
goulette, 46.
gourd, 31, 298.
gourfouler, 233.
graminaire, 183.
 †*grec*, 305.
grenon, 234.
grenu, 238.
grincheux, 305.
 †*gringuenaude*, 51.
guanchir, 243.
 †*guielier*, 169.

hibou, 366.
hucher, 373.

jabot, 219.
jaquette, 54.
 †*Jean*, 299.
joufflu, 103.
jucher, 373.

 **lamper*, 378.
 †*lancequiner*, 34, 41.
 †*Lantriquet*, 379.
lie, 384.
ligotter, 46.
 †*lime*, †*limasse*, 45, 303.
lincable, 384.
 †*lincepré*, 35.
logne, *longe*, 387.
 †*luer*, 306.

madré, 478.
magot, 45.
maillart, 480.
mairer, 479.
mais, 188.
maist, 490.
mannequin, 42.
maquer, 478.
mar, 487.
mar, 483.
 †*marié*, 168.
marille, 484.
matelot, 493.
matois, 316.
 †*mégot*, 45.
meillarge, 491.
mélasse, 45.
melin, 485.

- mellat*, 486.
mioche, 492.
mire, 183.
moise, 445.
 †*monseigneur*, 320.
mouchard, 42.
mouron, 478.
mucre, 496.

nigaud, 46.
nonner, 477.

paillasse, 45.
 †*paumer*, 297.
 †*pégrenne*, 368.
pélican, 319, 320.
peluche, 55.
 †*pigeon*, 310.
pitance, 40.

racler, *rafler*, 102.
 †*rebecquer*, 304, 305.
 †*rebigner*, 304.
rebuffade, 308.
regain, 243.
renifler, 102.
rêver, 29.
 †*ribon-ribaine*, 219.
ronfler, 102.

 †*sergent*, 320.
 †*server*, 39.
siècle, 392.
signet, 313.
 †*sire*, 317.
soufflet, 307.

tabarin, 38.
taloche, 52.

lampon, 52.
taper, 52.
 †*thune*, 312.
 †*tiller*, 305.
loqué, 50, 52.
torcher, 52.
toucher, 186.
tranche, 40.
tricher, 53.
trinquer, 53.
troquer, 53.
 †*tuffe*, 169.

 **verbre*, 241.
 †*vile sermentine*, 169.
 **vitrac*, 496.
voians, 459.
vouge, 234.

LANGUES CELTIQUES.

GRAMMAIRE¹.

Alphabet et Prononciation : (Gaul.) Le *d*, 133. — (Irl.) Notation des longues, 280; le *ch*, 157. — (Br.) Orthographe, 97, 98, 107, 200, 240, 383, 384. — Incertitudes de la prononciation, 119; *c'h*, *h*, *rc'h*, *rh*, 495; *g*, 216.

Accentuation et Versification : (Irl.) Proclitiques, 158; allongement par l'accent, 285. — (Br.) *h*-développé par l'accent, 227. Versification, 105, 225, 371, 372, 381, 388, 483.

PHONÉTIQUE : *Voyelles* : Alternance *ē* : *ī*, 199; *ī* = *ē*, 288; *ē* = *ei*, 280, 293; *a* = *e*, *o* atones, *ā* = *ē*, *ō* atones, 456, 459; traitement de *-u-*, 278. — (Irl.) Traitement des sonantes, 278, 451, 453; *a* = *e*, *o* atones, 280, 282; *ī*, *an* = *ein*, 280. Prosthèse, 61. — (Br.) Alternance *o* : *e* : *a*, 203, 204; *a* = *e*, 359; **e* = *a*, 114; *u* = *e*, 497; *u* = *e*, *a*, 118; *u* = *ī*, 102; *é* = *e* muet français, 219. Diphtongues, 114, 119, 374, 382, 383, 499, 500; alternances *ar* : *er*, *ra* : *re*, 363, 371. Harmonie vocalique, 209, 362. Contraction, 100, 240, 383, 499; métathèse vocalique, 373, 382, 500, 502; apharesse, 366; *chute de finales, 240.

Consonnes : Traitement des aspirées, 128, 157, 291; les fricatives, 128, 157; traitement de *-k-*, *-kk-*, 96, 99; les dentales, 281, 284; *-n* = *-m*, 285; *nk*, *nt*, *np*, 158; *-ans-*, 278; *-ons*, 285. — (Irl.) Traitement de *n*,

¹ L'abréviation *Br.* désigne indifféremment toutes les langues de la branche bretonne.

128, 278, 283. — (Br.) Traitement des doubles, 157; adoucissement de fortes, 490. — Les gutturales, *104, *110, 373, 374, 381, *382, 487, 494; *b* = *gw*-, 496; *nc*, *nh*, *cn*, *gn*, 104, 157, 376; alternance de gutturales et labiales, 380, 387. — Les dentales, *110, 235, 376, 380, 382; *j*, 291. — Les labiales, 103, 212, 234, 291, 387, 495, 496; **ean* = *eff*, 499; *v*, *w*, 374, 385, 495. — Les nasales, 237; *m*, 104, 106, 494, 495; *n*, 108, 123, 376, 481, 498, 500, 502; nasalisation, 200, 209. — Les liquides, 100, 107, 108, *115, 200, 214, 215, 217, 228, 232, 235, 373, 381, 488, 496; *ll*, 232; **gl*-, *cl*- = *dl*-, 125. — Les sifflantes, 209, 492; **u* = *z*, 98; traitement de *-az*-, 383; alternance *-ech* : *iz*, 221. — Groupes *st*, *sk*, *sg*, *tk*, 374, 376, 380; *-sb*-, 122; *chw*-, 74. — Dissimilation, 214, 381, 488, 495. Métathèse, 98, 108, 115, 200, 215, 217, 237, 496. Propercussion et répercussion de liquides, 107, 108. Prosthèse, 371, 374, 387; épenthèse, 232, 496; parathèse, 113, 373. Aphérèse, 370, 498, 500; apocope, 107, 118, 228, 229, 240, 367, 480, 481.

Doublets : 96, 278. — (Irl.) 158, 277, 278, 279. — (Br.) 94, *104, 124, 200, 227, 235, 482, 491, 494.

LEXICOLOGIE : Dialectes primitifs, 459. — Mots communs au celtique et au germanique, 286, 294; emprunts germaniques, 366, 380; latins, 157; emprunts entre les langues celtiques, 96. — Noms de lieux, 1, 2, 4. — Formatives, 291. — (Irl.) Emprunts latins, 128, 157; emprunts de suffixes, 143. Troubles dans les genres, 285. Accumulation de pronoms, 281; de suffixes, 229. — (Br.) Emprunts latins, 102, 106, 235; germaniques, 109, 363; français, 99, 102, 236. Confusion de racines, 379; fausses agglutinations, 116, 386; formations pléonastiques, 241, 376. — † L'argot breton, 223, 237, 368.

Dérivation : Alternances de suffixes, 96. Suffixes, 369. — (Irl.) Suffixes, 143, 163. — (Br.) Diminutifs, 126, 360. — Verbes en *-ea*, 219; *-cat*, *-gæz*, *-guez*, 233, 383; *-oczat*, 237. — Suffixes, 137, 200, 227, 233, 239, 376, 382, 479, 481, 483, 484, 485, 492.

Composition : Préfixes, 235, 360.

MORPHOLOGIE : Gén. fém. sing., 284; gén. plur., 284; trace du gén. sing. en *-sjo*, 281. Pronoms, 158. — (Irl.) Flexions féminines étendues au masc., 284; cas cristallisés, 282. Comparatif, 228, 229. Article 282, 283, 284. Pronoms, 277. — (Br.) Sing. refait

sur le plur., *115, 224; formes refaites, 494; *adjectifs invariables, *115; formations du pluriel, 123, 479, 501. Comparatif, superlatif, exclamatif, 226, 227. Pronoms, 277. Infinitifs en *-er*, 200. Adverbes en *-mant*, 483.

Syntaxe : (Irl.) Les cas, 277, 278, 279. — (Br.) Pluriel employé comme singulier, *115. Expression du doute, 113. Adjectif supplantant le nom, 385.

Archéologie : La famille celtique, 293, 294.

LEXIQUE.

- GAULOIS.
- *ambactos, 289, 290.
ambi-, 289, 295.
Ambigatus, *Ambicatos, 295.
*are, 360.
ARELATE, 380.
*becco, 99.
BELADVCADROS, 361.
BITVDAGA, 240.
Bituriges, 288.
Bodiocasses, 158.
BOVDICCA, 158.
-brigi, 147.
Glevum, 222.
Dagobitus, 240.
*DAGOVASSOS, 111.
Egorigium, 288.
EXACON, 197.
ETIC, 206.
KAPNVE, 95.
Caturiges, 288.
*catos, 295.
Catuslogi, 362.
CONDATE, 111.
KOVPMI, 98.
LICCOLEVCOS, 381.
linna, 384.
Lugu —, 388.
MANIAKHC, 493.
MELIDDIVS, 486.
nāt-, 498.
*n̄igio, 288.
- r̄ix, 288.
*ritum, 4.
Segorigiensis, 288.
-sēt̄l, 365.
SOSIX, 282, 283.
Teutobodiaci, 158.
trigaranus, 218.
Vendesetli, 240.
Venicarus, 295.
- IRLANDAIS.
- (Voir p. 277 sqq. la liste des thèmes pronominaux.)
adbondim, *atboind, 291.
áibell, óibell, 217.
aidle, 210.
ainm n-, 61.
airisem, 361.
airlicim, 293.
aithech, 96.
ál, 197.
alachta, 197.
and, 282, 285.
ar-, aur-, air-, 293.
ar cúl, 361.
archiunn, 361.
arddmár, 489.
atbail, 361.
áth. 459.
*banscála, 291.
bárc, 452.
blonac, 196.
bocc, 99.
brec, 221.
buaird, 158.
buide, 456.
carric, 96.
caullach, 96.
cnocc, 96.
colba, 377.
comarpi, 293.
cōsmil, 167.
cúach, 128, 157.
cuirm, 98.
cumsanad, 198.
dall. 452.
dealt, 116.
deil, del, 116.
dligim, 293, 419.
dolnim, 385.
dorímu, 117.
duús, dús, 113.
easbadh, 210.
écath, 128.
-echtar, 491.
eclas, 199.
ed, 265.
corná, 369.
erpim, 293.
feid, fadéin, 285.
fiach, 293.
fiamuín, 232.
fidha, 234.
fine, 231, 294.
fingalach, 295.
fir, 146.
flesc, 221.
fluich, 221.
folt, 232.
*forbanda, *forbandi, 290.
formad, 234.
fo-thrucat, 158.

- fracc, 96.
fráech, 223.
- gablach, 96.
gabul, 213.
gann, gand, 239.
gel, 239.
giall, 292.
glaith, 221.
glè, 222.
grád, 236.
grend, 234.
gresaim, 238.
gulban, 230.
- ibhar, iubhar, 210.
ibim, 164.
imb, 63.
Imchad, 295.
immlind, 63.
inchinn(e), 200.
inid, 202.
innar, 489.
- laith, 380.
lám, 452.
lathach, 380.
lecc, 380.
lenn, 384.
less, 385.
lia, 380.
loch, 99.
lorg, 386.
Lug, 388.
lugæ, 292.
- madra, 478.
maer, 479.
mala, 480.
mant, 497.
meath, 490.
methel, 490.
míach, 485.
midiur, 485.
milis, 486.
mórailliu, 489.
mosach, 496.
mrecht, 221.
mug, 292.
muince, 493.
muir, 452.
muirbran, 493.
muldorn, 485.
munigin, 486.
muthairne, 490.
- nammar, 489.
nau, 498.
neamh, 499.
nescóit, 364.
- óbar, uabar, 209.
ocut, 285.
oeth, 292.
om, 209, 452.
orlár, 293.
orbe, orpe, 293.
- rám, 459.
rige, 289.
rím, 117.
ro mór, 489.
- samail, 167.
samaisc, 360.
scála, scál, 292.
scoloc, sgolog, 292.
seasg, 364.
sebocc, 366.
seta, 364.
sid, 199.
slán, 452.
slóg, 362.
snaidim, 498.
sulbair, 363.
sund, 283, 285.
- taidchur, 114.
tál, 459.
techim, 99.
tesbuiith, 124.
tor-, 293.
torbe, 293.
- GALLOIS.
- a, as, 206.
adrifo, edrifo, 117.
adwy, 500.
afallach, 210.
aidd, 375.
alu, 197.
am, 63.
amaeth, 290.
anadl, 456.
ar, 360.
arad, 223.
arbwyll, 361.
arddodi, 210.
argoed, 361.
arluo, 362.
armerthu, 488.
- arnwyf, 499.
arsaf, 361.
arwerthu, 488.
arwyneb, 361.
asgwrn, 374.
- bagl, 480.
bet, byhet, 206.
brawd, 228.
budd, 158.
budicaul, buddugawl,
159.
- cawg, 157.
cecys, 377.
cég, 377.
cegid, 377.
celff, 377.
ceroenhou, 378.
clasgu, casglu, 215.
cod, 230.
cornant, 103.
colwyn, 501.
cwch, 157.
cwmwd, 377.
cwnwc, 96.
cwyrf, 98.
cydio, 120.
cyfogi, 364.
cyd, cyhyd ag, 203.
cynllaeth, 377.
cynnygaf, 106.
- chwech, 74.
chwerthin, 369.
chwitho, 369.
- dadmerth, 488.
deisyf, 124.
diauc, 197.
dirmygu, 122.
doeth, 127.
dych, 125.
dylait, 125.
dyllyfu gen, 122.
dyrifo, 117.
- echwydd, 199.
eglur, 221.
ehang, 198.
ehegr, 197.
ehelaeth, 197.
eiddil, 242.
eiddimed, 230.
eidral, 376.
eisiwed, 210.

- eithr, 491.
 emenydd, 200.
 enfys(g), 207.
 erbyn, 361.
 erw, 452.

 fflag, 212.
 ffest, 212.
 ffrawdd, 217.
 ffreu, 216.
 ffrwg, 217.
 ffynel, 215.

 gall, 218.
 garan, 218.
 garthou, 219.
 gell, 239.
 genec, 239.
 gethwr, 368.
 gilbin, 230.
 glafoer, 221.
 glaiad, gleiad, 221.
 gloiu, 222.
 gobennydd, 233.
 gofer, 231.
 gogledd, 223.
 golchion, 243.
 golwrch, 221.
 golyrchaid, 221.
 gorfyn(t), 234.
 gorlas, 220.
 gorthaw, 235.
 grann, 234.
 gres, 238.
 gudif, gwyddif, 234.
 guetig, guotig, 206.
 gulip, 221.
 gumbelauc, 223.
 gwaethed, 225.
 gwaisg, gweisgi, 373.
 gwallt, 232.
 gwan, 224.
 gwên, 240.
 gwera, 241.
 gwich, 243.
 gwir, 146.
 gwisg, 374.
 gwlaw, 221.
 gwllith, 221.
 gwlych, 221.
 gwres, 238.
 gwybren, 374.
 gwyneb, 374.
 gwynfydedig, 240.
 gwystyn, 373.
 gythu, 243.

 hebauc, 366.
 hedd, 199.
 helaeth, 197.
 henafgwr, 363.
 heor, 363.
 hudd, 110.
 hufen, 101.
 hydor, 364.
 hygryw, 364.
 hylafar, 363.
 hysp, 364.
 hywerth, 364.

 ieuanc, 157.
 impog, 373.
 iwin, 376.

 llabwst, 380.
 llad, 380.
 llai(d), 384.
 llraith, 380.
 llenw, 380.
 latharauc, 380.
 llathr, llethr, 385.
 llawlyw, 221.
 llech, 380.
 llegest, 380.
 llen, 384.
 llew, 388.
 llinos y dwfr, 492.
 llithrig, 384.
 llithro; llyth, 385.
 locell, hogell, 386.
 llosywrn, 374.
 loubet, lleufer, 388.
 lluched, 388.
 llw, 292.
 llwch, 385.
 llynoryn, 385.

 madrwy, 478.
 maer, 479.
 mâl, 491.
 maleithr, 491.
 mall, 180.
 mant, 497.
 mathru, 482.
 maut, bawd, 495.
 mawrdeg, 490.
 meddwl, 485.
 medelwr, 490.
 melyneg, 485.
 melys, melus, 486.
 methu, 490.
 migwrn, 490.
 milfew, 490.

 moelddwrn, 485.
 moliaeth, 489.
 mor-, 482.
 morfran, 493.
 mws, 496.
 mwygl, 491.
 myg, 122.
 mynag, 486.
 mynci, 493.

 naddu, 498.
 noe, 498.
 nemawr, 489.
 nen, 499.
 nes, 500.
 nthio, 500.

 of; ofer, 209.
 ogof, 494.

 pesgu, 359.

 rhennaidd, 368.
 rhif, 117.
 rhodd, 377.
 rhydd, 291.
 rhyfel, 361.

 tawel, 124.
 tra, 203.
 tranoeth, 204.
 trochi, 158.
 trwch, 158.
 tua(g), 206.

 ufelyn, 217.

 wyr, 126.

 yng, 201.
 ynyd, 202.
 ystlys, 385.

 CORNIQUE.

 aidlen, 210.
 also, elfo, 108.

 *belin, 495.
 benewes, 495.

 ceroin, 378.
 coref, 98.

 daryvas, 117.
 delehid, 125.

- deseñ, 124.
 dismigo, 122.
- chal, 197.
 enez, 202.
- gerthi, garthou, 219.
 gloas, 221.
 gubennid, 233.
 gueluin, 230.
 guhien, 494.
 guilat, 230.
- hebasca, 359.
- impoc, 372.
- kegaz, 377.
- lad, 380.
 lanwes, 380.
 léauch, 384.
 legast, 380.
 len, 384.
 lo, 386.
 lonath, 387.
 lorch, 386.
- madere, 478.
 mar, 489.
 marchvran, 483.
 maw, 494.
 mehil, 485.
 midil, 490.
 molenec, 485.
 moreth, 493.
 morthelek, 494.
 mostethes; mostys, 496.
 mothow, 490.
 mousegy, 496.
 mygilder, 491.
- nen-bren, 499.
 nothlennow, 500.
- pùr vèr, 489.
- terlentry, 385.
- uïidimm, 234.
- BRETON.
- (Voir *Glossaire moyen-breton*, lettres C et D,
- p. 94 sqq.; E-G,
 p. 197 sqq.; H-L,
 p. 359 sqq.; M-O,
 p. 478 sqq.).
- acc*, 118.
acourti, 108.
adal, *adalecq*, 206.
adreff, **adrec*, 206.
aior, 363.
 **albers*, 488.
alfò, 108.
 **ali*, 207.
 **aniac'h*, 382.
 **añkouac'hat*, 105.
 **arfleu*, 108.
 **arhuêrhein*, 488.
arlu, 362.
arnef, *arneu*, 499.
arre, 368.
ascorn, 374.
astenn, 123.
 **at*, 206.
- **bardrac'h*, 108.
 **bazloaek*, 480.
bazalan, 495.
bell, *bel*, 361.
 **bennaket*, 228.
bet, 240.
bete, *bedec*, 206.
bezvoud, 496.
bispid, *güüspid*, 496.
bitrak, *gwitrak*, 496.
 **blasc*- (h)oarhein, 220.
blonec, 96.
boulien, 496.
brech, *briz*, 221.
brediah, 481.
buc, 99.
buch, 96.
Budic, 158.
 **bugale*, 115.
- cadarn*, 361.
cadr, *caezr*, **kaer*, 383.
 **caigein*, 120.
callouch. *kalloc'h*, *quel-
 lecq*, 96.
caniblenn, 105.
cazrhet, *caezrhet*, 226,
 481.
chantre, 219.
chot, 219.
 **clasq*, 215.
clouar, 231.
- cnoc'h*, *quenech*, *knec'h*,
 96.
cochuy, *koç'hu*, 101.
coguenou, 231.
com-, *con-*, *co-*, 100,
 101.
compot, 377.
condon, 106.
cornigl, 102.
costadalt, 481.
couc'h, 157.
coulourdenn, 496.
couloux, *kouls*; *ker-
 kouls*, 229, 367.
cunuc'ha, 106.
cunuda, 106.
- da*, 240.
 **derguéye*, 115.
 **derlicq*, 481.
deseuout, 124.
 **deüst*, **dus*, 113.
dialalhez, 197.
diaz, **dias*, 118.
dieteguetic, 117.
diffiet, 117.
digor, 114.
dilloet, **dillo*, 232.
dioueret, 209.
 **dishillan*, 220.
dispenn, 213.
dlé, *dléout*, 294, 419.
 **drasre*, 479.
 **dremad*, 206.
dubeneticion, 122.
duez, *deuz*, *deut*, 368.
- e, ec, 206.
ebarz, 206.
edeiunetic, 230.
efflo, 210.
 **elbic*, 208.
elf, 210.
eluen, 217.
 **énéh*, 240.
enepwert, *enebarz*.
 294.
englenaff, 221.
enpad, 204.
ercoo, 114.
 **éto*, 206.
eusouion, 208.
enteurvout, 116.
evor, 210.
- fuezaff*, **feaza*, 382.

- falaouëta*, 380.
 *fehen, 367.
felu-mor, 217.
fesquen, masquen, *voes-
 kën, 495.
 feür, 119.
 filit, 217.
 *flistr', flistra, 373.
 *foetañ, 212.
 *foest, *foesq, 373, 374.
 *fôtañ, 212.
 *fouéric, 209, 374.
 *frædëtt, 216.
 freuz, 217.
 *futéale, 214.

gaign, caign, 379.
 *gañt, 482.
 *gaolek, 96.
gaou, gou, 219.
 garan, 359.
 *gauloc'h, 96.
 glau, 221.
 gleb, 221.
gleboroc'h, 96.
 gliz, 221.
goanac, 486.
 gogea, 219.
 golbinoc, 230.
 *gosicq, 367.
 goude, 206.
goufen, 235.
gou-zronquet, 158.
 †granik, 368.
 *gress', 238.
groach', groec, 96.
 *gueah, 382.
 gueadom, 234.
guelhet, 225.
 *guèhhoarh, 240.
guennголо, 240.
guerso, 241.
guezouot, 496.
guinuclou, 102.
guinuizic, 235.
guinsher, guicher, guy-
 ber, 385, 388.
Gulchuenn, Goulfenn,
 387.
guohi, 494.
guoliat, 232.
 *gurlass, 240.
Gwinglass, 240.
 gwisk, 374.

 *ha, *hac, 206.

liâaz, 368.
haezl, *heal, 383.
 hailhebod, 366.
 haillen, 110.
hambrouc, 200.
 *han-azé, 104.
 *hañdon, 103.
 *hel(e)bini, 208.
 *heli, *heri, 207.
heurlinik, 482.
hezaff, 199.
hoazl, 240.
hoedl, 365.
 hogos, 367.
 *hoguenn, 373.
houch, 96.
 *huillêr, 368.
hurenn, 110.

 *iéuein, 373.
igoumar, 370.
 impiloc, 209.
 *impinion, 200.
impiot, 209.
inammen, 370.
inardotas, 210.
inmor, 489.
inues, 207.
 ioul, yol, 487.
Island, 375.
ivydicq, 376.

 *jourdoul, 107.

 *kast, *kastañ, 219.
 kavailen, quevalen, 106.
kavazez, 106.
kemenet, 377.
 -ken, 123.
 *ken, *quenn, 212.
Kenec, 96.
 kenwalen, 105.
 kignat, 123.
 *kina, 198.
 kivioul, 106.
 koun, 104.
 *kreat'h, 96.
kufr, 98.

labistren, 380.
laguenn, 99.
lais-lusen, 387.
 lat, 380.
 lé, 292.
 *leah, *leaz, 382.
 *lêet, 384.

leguestr, 380.
 leiz, 380.
lencquernenn, 384.
 *lenet, 387.
lenn, 385.
lêr (o), 381.
 †letez, 368.
linoch, 492.
 *liqañn, 384.
losqual(en), 387.
 *lousken, 212.
luchedenn, 99.
luguerniff, 99.

 *mac'hbonal, 495.
 *manea, 482.
 *mâo, 493.
 maouez, 494.
maritell, 493.
martolot, *martautt, 493.
Mauvedat, 494.
navy-camm, 495.
 *melezour, 489.
 *meni, 481.
mennat, 124.
 *merier, 481.
 mével, 292.
 *mioc'h, 492.
moguet, 485, 491.
 *moliah, 488.
 *morblu, 482.
morgablou, 218.
morgo, 482.
 *mori, *moredi, 493.
mors, 493.
 morza, 492.
mougeho, 494.
mouien, 496.
mucr, 496.
 *munsat, 497.
 munzun, 497.

neal, 381.
 *neañ, 499.
 nemeur, 489.
 neudenn, 498.

 oaz, 375.
 ober fouguè, 219.
 -odec, -ozec(h), 96.
 or, 370.
 *orglezeu, 108.
 *ouar, 360.

 pad, 204.
 peder lagad, 378, 432.

- * piah, 382.
pignat, 123.
 * *proefet*, 501.
 proff, 229.
- quaez*, * *quéah*, 382.
 queit ha, 203.
quem, *kemm*, 94.
queulusquiff, 106.
quimzyen, 106.
 quivilin, 106.
- roc'hal, 103.
renn, 368.
reuer, * *rever*, 489.
 rube-rubene, 219.
- ruffa, 102.
- saez*, * *seah*, 382.
 * *splet*, 367.
 * *spont*, 367.
 * *squingnaff*, *stigna*, 123,
 367, 374.
 slâon, 384.
- taguelguiliat*, 124.
techaff, 99.
 * *toul-hui*, 481.
 tourz, 371.
 * *traman*, * *tremañ*, 206.
 tre(s)dre, tro, * *étretant*,
 trotant, 203, 204, 205.
- trouch, 158.
- unvan*, *un moan*, 480.
urlou, 482.
uscou, 388.
- * *vattein*, 212.
 * *voére*, * *voire*, 209.
 * *vréjañ*, 216.
- wert, 294.
 * *wesk*, * *oesk*, 373, 375.
- yawank*, 157.
yeot, 374.
 * *yuarh*, 370.

LANGUES GERMANIQUES.

Alphabet et Prononciation : (Got.) Graphie du *n*, 136; transcriptions, 153. — (All.) Déplacement de l'accent latin, 441; transcriptions, 153, 154.

PHONÉTIQUE : Substitution des consonnes, 164, 287. Traitement des sonnantes, 289, 453; des aspirées, 291. Rhotacisme, 444. Groupe *ks-*, 74. — (Got., Agx., All.) *a* = *ā* latin, 143; *l* = *n*, 137, 445, 446; métathèse, 92. — (Angl.) Aphérèse de *n-*, 370; traitement de *-w*, 323. — (All.) *ä* — *ē*, 146, 288; *a* = *o*, 441; *-st* = *-hst-*, 93.

LEXICOLOGIE : Éléments préaryens, 403, 404, 406, 409; traitement des consonnes préaryennes, 405, 410. — Mots communs au celtique et au germanique, 286, 294, 295. Emprunts celtiques, 160, 287; grecs, 139; latins, 135, 138, 140, 141, 143, 191, 289, 435, 438, 440, 446; français, 191, 192, 445; de traduction, 429; (All.) bas-allemands, 158. — Troubles dans les genres, 442, 443, 445, 446. — Substitution de finales thématiques, 288. — Suffixes, 140, 141, 142, 143, 163, 444, 450.

MORPHOLOGIE : Numératifs, 74. — (All.) Pluriels en *-s*, 191.

LEXIQUE.

- | | | |
|---|--|---|
| GOTIQUE.

(Voir p. 139, listes de mots empruntés au grec; p. 136, au latin; p. 139, au latin ecclésiastique.)

<i>aiþs</i> , 292.
<i>anno</i> , 442. | <i>arbi</i> , 293.
* <i>astapþs</i> , 141, 356.

<i>baírhts</i> , 77.
<i>binauht</i> , 453.
- <i>biudan</i> , 159.
<i>brahv</i> , 77.
<i>brikan</i> , 452, 453.
<i>baúrþs</i> , 147, 404, 406,
408. | <i>gazds</i> , 219.
<i>gards</i> , 404.
<i>gaþaúrfs</i> , 85.
<i>gríþs</i> , 453.
<i>gulþs</i> , 408.

<i>daddjan</i> , 455.
<i>dulgs</i> , 287, 294, 419.

<i>hafjan</i> , 455. |
|---|--|---|

hliuþ, 86.
þaurban, þaurfts, 83,
85.

izvis, 279.
inkilþo, 446.

kaurus, 453.

laggs, 165.
leihvan, 293.
letan, 454, 455.
liugan, 287, 292.

magus, 287, 292.
marei, 406, 452.
mes, 445.

-nagljan, 62.
namo, 61.

*plapja, 444.
pund, 442.

raþjan, 138.
raþjo, 137, 455.
raupjan, 164.
reiks, reiki, 287, 288.

safhs, 74.
salt, 405, 406.
sikls, 442.
skalks, 291.
skip, 147.
slepøn, 455.

tagr, 89.
tekan, 455.

vadi, 441.
vadjon, 442.
vaifþs, 294.
vamba, 223.
veibs, 293, 446,
-verjan, 146.

fidurdogs, 80.
fravardjan, 86.
fruma, 92.

VIEIL ISLANDAIS.

býti, 158.
hljódr, 86.
skalkr, 291

skip, 147.
slakr, 455.
taka, 455.
tjald, 446.
þyrft, 85.
vinn, 294.

VIEUX SAXON.

hlust, 86.
rethia, 138.
wik, 446.

ANGLO-SAXON.

(Voir p. 435-440, liste
de mots empruntés
au latin.)

bacan, 455.
bróc, 453.
byrig, 147.
cild, 445.
efor, 456.
forma, 92.
geteld, 446.
heafoc, 366.
lippe, 453.
lopystre, 380.
mædere, 478.
meose, 445.
mund, 452.
sælda, 450.
sceort, 146.
scolu, 437.
sefan, 456.
swâr, 326.
þearf, 85.

ANGLAIS.

(Voir p. 435-440, liste
de mots empruntés
au latin.)

adder, 370.

baffle, 308.
blow, 307.
borough, 147.
buffet, 308.

child, 445.
clear, 147.
cod, 230.
crack, 53.

davit, 320.
dish, 445.

embelif, 372.

fowl, 380.
free, 291.
funnel, 215.

**gown*, 231.
greedy, 236.

heaven, 28.

kex, 377.
kill, 361.
knight, 292.

loan, 293.
lobster, 380.
loin, 387.

madder, 478.
mess, 445.

oath, 292.

*Philipp, 213.

quequer, quiver, 444.

rave, 29.
read, 138.
round, 147.

ship, 147.
shoal, 437.
short, 146.

well, 196.
-wich, -wick, 446.

VIEUX FRISON.

cort, 146.

NÉERLANDAIS.

-wick, 446.
wijk, 446.

HAUT-ALLEMAND.

(Voir p. 144 sqq. et
p. 154, liste de mots
empruntés au latin.)

- **ä*, 192.
 allmächtig, 429.
ambahiti, *aml*, 287, 289.
 ansel, 91.
 anbrechen, 77.
 ander, 441.
 art, 452.
 aufhören, 86.
ätum, 455.
- †*beff*, *bafferen*, *böfen*, 308.
 bann, 287, 290.
beraht, 77.
bërg, 406.
biute, *beute*, 158, 160.
bieten, 159, 160.
blecken, 77.
 brauchen, 84.
brehen, 77.
burg, 147, 406, 408.
- chleimën*, 221.
chliban, *kleben*, 221.
chohhâri, *köcher*, 443.
chranz, *kranz*, 440.
churz, *kurz*, 146.
- darbën*, 85.
 drossel, 91.
durfan, *dürfen*, 83, 85.
- eid, 287, 292.
 erbe, 287, 293.
 erdichten, 437.
ero, 452.
- falsch, 145.
fasel, 197.
firwësan, 86.
 frei, 287, 291.
füst, *faust*, 93.
- gans*, 441.
geisel, 287, 293.
- gelind, 385.
 genugthun, 429.
gerta, *gerte*, 219.
- himmel, 28.
houwan, *baeun*, 403, 408, 413.
- kaiser, 289.
 kerze, 441.
kiste, *kiste*, 154.
 klar, 147.
 klei, 221.
 knecht, 292.
kolbo, 453.
 krone, 440.
kümmel, 137.
- lang*, 146.
 leihen, 287, 293.
locchôn, 453.
- mâgo*, 455.
marka, 452.
mias, 445.
 mist, 93.
 münze, 441.
- nuomen*, 61.
- orgel, 137.
- pfahrt*, 443.
pfant, *pfand*, 443.
prisen, 138.
- raba*, 455.
radja, 138.
redina, 138.
 reden, 138.
redihafiti, 138.
- †*ribling*, 299.
richi, *reich*, 287, 288.
 rund, 147.
- sâilda*, *sâlde*, **selde*-, 450.
- schalk, 287, 291.
 schele, 307.
 schiff, 147.
 schlange, 384.
sêhto, 91.
 seim, 101.
sihhur, *sicher*, 145.
 skart, 409.
skriban, 138.
skurz, 146.
 slaf, 455.
 strang, 165.
swâri, *swër*, **schwer*, 326.
- umbi*, 63.
ûtar, *euter*, 190.
- verdërben*, 85.
 vogt, 441.
- wahr, 145.
 wahrscheinlich, 429.
 währschaft, 146.
Walah, 287.
 war, 146.
wâra, 146.
- **weih*, 287, 293.
 **weichbild*, 446.
- †*weiszkäuffer*, 311.
 welle, 196.
wempel, 223.
 werth, 287, 294.
wetti, *wette*, 442.
wich, 446.
wini, 231.
- †*wiltstock*, 311.
 wolke, 196.
wurzi-, 79.
- zahn*, 441.
 zêlt, *zelt*, 445.
zêltâri, *zelter*, 191.
zins, 442.
 zoll, 442.
 zöllner, 142.

LANGUES LETTO-SLAVES.

Éléments préaryens, 403, 404, 409, 410, 415; traitement des con-
 sonnes préaryennes ou étrangères, 391, 405, 410, 415; chute de
û-, 411. — Divergences dans les gutturales, 404; groupes *kv*, *gv*,
 83; *k₁s*, *ks₂*, 76. — Emprunts germaniques anciens, 392. 404.

I. LANGUES LETTO-PRUSSIENNES.

GRAMMAIRE.

Écriture et Prononciation : (Prus.) Notation des brèves, 79; le *y*, 78; *au* et *aû*, 80; hésitations entre *aû*, *ouû*, *û*, 80. — (Lit.) Allongement, 74.

PHONÉTIQUE : (Pr.) Chute des dentales finales, 80; $i = \bar{e}$; *aû*, *ouû* = \bar{u} tonique, 80. Influence des gutturales et labiales sur le vocalisme : $o, u = a$; $\hat{u} = \bar{a}$; $oi = ai$, 82, 83. — (Lit.) Traitement des sonantes, 93, 451, 453; traitement de \bar{a} devant nasale, 83; *i* euphonique, 454. Groupe k_2s , 74. Assimilation : $sz = s$ devant sz , 74. Métathèse, 93.

LEXICOLOGIE et MORPHOLOGIE : Emprunts germaniques, 443; slaves, 404. Numératifs, 74. — (Pr.) Déclinaison refaite sur le nominatif, 83; fém. en $-û$, 82. Pronoms atones, 81.

LEXIQUE.

<p>VIEUX PRUSSIEN.</p> <p>alwis, 410. anterpinsquan, 84. buwinanti, 82. daûsin, dûsin, 82. drücktan, 82. emmna-, 61. enterpo, 84. gallû, 83. galwasdellikei, 83. mergwan, 83. pûdauns, 82. siran, 79. toû, tu, 81. urs, 82. uschts, wuschts, 74.</p> <p>LITUANIEN.</p> <p>aiszkus, 157 aîwas, 410. apynasris, 88. aszara, 88.</p> <p>baltas, baltûju, 276. brêkszta, 77.</p> <p>elksnis, 452.</p>	<p>eras, 452.</p> <p>gajus, 90. gardas, 404. gelzis, 408. gyti, 90.</p> <p>imti, 452.</p> <p>jûdas, 458.</p> <p>kauti, 403. kepu, 93. kumstê, 93.</p> <p>liga, 78. lugsti, 453.</p> <p>marês, 452.</p> <p>nagas, 62.</p> <p>patswerdas, 430. pelai, 452. per, 88. periu, 452. pirmas, 92.</p> <p>raiszkus, 357.</p>	<p>*skardas, *skarda, 409 smagenês, 358. spêti, 454. swarus, 326. szeszi, 74. szilti, 452.</p> <p>tarpa, 86. tarpstu, 85.</p> <p>ugnis, 93. uszês, 74. uszininkê, 74.</p> <p>wadoju, 443. winkszna, 91. wiras, 452. wirszus, 165.</p> <p>zardis, 404. žasis, 404.</p> <p>LETTE.</p> <p>kluss, 86. pār, 88. skârds, 409.</p>
---	---	---

II. LANGUES SLAVES.

GRAMMAIRE.

Écriture et Prononciation : Mots atones, 183; transcriptions latines, 419. (Rus.) Prononciation de *o* protonique, 428; des finales sonores, 429. Transcription, 390. — (Boh.) Prononciation de *mj*, 92.

PHONÉTIQUE : *Voyelles* : Traitement des sonnantes, 93; *ǎ* distinct de *o*, 411; *o* = *ǎ* = *e*-, *o*-, 411; -*olo*-, 410; *i* = *jǐ* = *je*-, 357. Voyelles euphoniques, 411, 454. — (R.) *u* = *o*, *e*, *a*, 434.

Consonnes : Traitement de *sve*-, 74; *k₁t*, *k₁st*, *k₂st*, 76, 93; *k₂t*, 91; *k₂s*, 74. 76. — *r* = *ř*-, 183, 419. — (Blg., Sb.) Traitement de *-l*, *-r* devant consonne, 358. Métathèse, 358. Apocope, 358. — (Pol., R.) Nasales, 156, 415.

LEXICOLOGIE : Emprunts allemands, 419, 430; grecs, 420, 423; latins, 419; roumains, 196; arabes, 417; tatares, 183, 401, 417, 418, 420, 421, 428, 430. 434; (Boh.) grecs et slavons, 423; (R.) samoyèdes, 415. — Emprunts de traduction, 429; de suffixes, 143, 420; (Blg., Sb.) de désinences, 196. — Primitifs extraits de faux diminutifs, 417; personne verbale devenue participe, 356. — (Blg., Sb.) Prépositions extraites de noms, 160; interjections extraites de flexions, 196. — Suffixes, 143, 355, 420.

MORPHOLOGIE : Indétermination fonctionnelle, 355. — Flexion *-ǎ* : *tǎ* 3^e sing., 356. — Numératifs, 74, 76. — (Boh., Pol.) Présent refait sur la 3^e sing., 355, 356. — (Blg., Sb.) Pluriels en *-uria*, 196; vocatif en *-le*, *-ljo*, 196.

LEXIQUE.

SLAVON.	jestlistvo, 355.	olovo, olovī, 410, 434.
blato, 276.	želēzo, 408.	piklū, 431.
būdēti, 159.	živopisici, 430.	pestī, 93.
bytū, byti, 355.	ime, 61.	raz-, roz-, 358.
vlūga, 78.	istīna, 357.	rēpa, 455.
vrēme, 434.	istū, 355, 357.	rēšinū, 357.
všemogaštī, 429.	istūba, 357.	sarakustī, 433.
vēra, 146.	kuja, 403, 408.	sirū, 415.
goiti, 90.	morije, 406.	skrada, 409.
gradū, 404.	mīgla, 358.	slabū, 455.
gasi, 404.	nogūtī, 62.	solī, 405.
dlūgū, 419.	oko, 164.	sadū, 417.
jestesi, istesi, 357.		saštīstvo, 355.
		trēba, 83.

čeljadí, 420.

šestí, 74, 76.

jasinů, 357.

BULGARE.

atů, 420.

barů, baremů, 183.

*bra, 358.

*dvaži, 358.

díra, dirja, 160.

dirjo, 160.

dori, dure, 183.

*ka, 358.

*lele, leljo, 196.

*ma, 358.

podirů, 160.

podirí, 160.

poslě, 160.

rami, 358.

-re, -r, 183.

sledů, 160.

sündüků, 417.

søstij, 357.

*triži, 358.

čeljadí, 420.

čuvalů, 415.

jarů, 417.

SERBE.

bar, barem, 183.

Bliznad, 420.

godina, 433.

gojiti, 90.

isti, 357.

jarak, 417.

jer, 183.

*lele, leljo, 196.

morati, 419.

*more, 183.

-re, -r, 183.

romizga, 358.

SLOVÈNE.

istinga, 357.

morati, 419.

-re, -r, 183.

BOHÈMIEN.

bláto, 276.

čeled', 420.

dostiuciniti, 429.

Hospodin, 423.

istina, 357.

járok, 417.

jestota, jestotiny, 356.

kořeni, 427.

kov, 403.

malíř, 430.

museti, 419.

*neborák, 183.

osudí, 417.

pravděpodobný, 429.

prodloužiti, 419.

prodlužiti, 419.

sud, *suden, 417.

POLONAIS.

bláto, 276.

ciemnica, 431.

cmentarz, 156.

czeladź, 420.

godzina, 433.

iścizna, 357.

istność, jestność, 358.

istotny, 356.

kozak, 428.

malarz, 430.

musieć, 419.

ołów, 410.

*strzał, 431.

sukmana, 418.

wszechmocny, 429.

zwierciadło, 433.

PETIT-RUSSIEN.

loša, 420.

RUSSE.

adů, 431.

arenda, 418.

armjaků, 425.

bandura, 402.

boloto, 276.

Volga, 196.

gorikij, 425.

denigi, 420.

*Žatů, 415.

žuravli, 434.

zelie, 427.

izba, 357.

isto, 357.

kazaků, 428.

kazna, 420.

kapitanů, 427.

kaftanů, 418.

kladbišče, 156.

kovati, 403.

kommisarů, 427, 428.

kurů, kuroků, 424.

lošadi, 420.

muravej, 434.

*nado, 358.

nastojščij, 357.

- | | | |
|----------------|-----------------|---------------------|
| olovo, 410. | skatertī, 432. | udovletvoritī, 429. |
| očki, 433. | smyčėkū, 433. | čeljadī, 420. |
| pekū, 431. | sorokū, 433. | *červalū, 415. |
| posuda, 417. | strēljatī, 431. | *jarta, 404. |
| puška, 427. | sudno, 417. | jarū, 417. |
| rēzy, 357. | *sukmanū, 418. | jasakū, 421. |
| samovarū, 430. | sundukū, 417. | |
| | sutki, 434. | |
| | temnica, 431. | |

LANGUE ARMÉNIENNE.

GRAMMAIRE.

Alphabet et Prononciation : Graphie arbitraire de *h-*, 162. — Mots atones et proclitiques. 163, 164, 165.

PHONÉTIQUE : *Voyelles* : Traitement des sonnantes, 165. — *a = e, o*, 456; *-aj = -ey*; *-oy = -ey-*, 57, 58; *u = n*, 59. — Chute de voyelles initiales, 165; finales, 161, 163; de *u*, 58.

Consonnes : Substitution des consonnes 161, 164; traitement normal de *p, t, k₂*, 161; divergences dans le traitement des sourdes, 162. — Les gutturales vélares, 57, 162, 163; le *č*, 58, 161; les gutturales palatales, 57, 161, 764; le *č̄* et le *č̈*, 57, 164; gutturales voisines de *u*, 57, 59; gutturales après *n*, 59. — Les dentales, 161, 162, 163, 165; *-ur- = -tr-*, 163. — Les labiales, 162, 163, 165. — Déaspiration après aspirée, 163. — Chute de *h-*, 162. — Traitement de *v*, de *-r-*, de *-rs-*, 165. — Groupes de trois consonnes initiales, 162; groupes *ks, ps, pj*, 161; *c' = sk*, 165; *st = u*, 165; *s = c* devant consonne, 164.

Doublets, 164.

LEXICOLOGIE : Place de l'arménien parmi les langues indo-européennes, 60. — Éléments préaryens, 405, 406. — Emprunts éramiens, 58, 162, 456; pehlvis, 58. — Mots en *-kn*, 164. — Suffixes, 58, 163.

MORPHOLOGIE : Conjugaison analogique, 164.

LEXIQUE.

- | | | |
|----------------|-----------------|---------------------|
| alikh, 162. | angoyk, 58. | ateal, 456. |
| acem, 57. | anvan-, 61. | ard, 161. |
| akn, 164, 456. | añ-, eñaç, 165. | arcath, 163. |
| ał, 405, 406. | asaçi, 164. | armoykn, 58. |
| ajtnoyl, 456. | asem, 164. | |
| ajć, 165. | astl, 161. | bazoyk, 58. |
| ankiyn, 59. | atamn, 456. | bojc, boycanem, 57. |

- garoyñ, 456.
ger, 165.
gitaći, gitem, 164.
giyt, 59.
-d, 163.
doy, 163.
doyst, 58, 161.
drand, 161.
droyzan, držel, 58.
elanim, 162.
es, 164.
erg, 161.
ereyim, 165.
ey, 163.
eythn, 162, 163.
əmpel, 164.
ənd, 164.
əst, 164.
thanġr, 59.
thařamin, 165.
thoykh, 58.
žolovoyrd, 163.
i, 162.
iž, 57.
im, 61.
inč, 162.
iver, 165.
i veroyst, 164.
lizoyñ, 57.
lojc, loycanem, 57.
lojs, 58.
loyc, 57.
cnöt, 164.
coyř, 165.
koy, 59.
kskic, 164.
krčel, 58.
hajr, 161.
hajćel, 162.
hajkh, 456.
hay, 162.
het, et, 162, 163.
hing, 59, 161.
hot, 162.
hoym, 162.
hoyn, 161.
ġeřn, 57.
ġiyn, 163.
ġoykn, 58.
mec, 164.
meřanim, 165.
merġ, 165.
mořanam, 165.
moykn, 58, 161.
o, 162.
otn, 162.
orcām, 57.
oćkr, 375.
oyth, 163.
oymp, 164.
oyst, 162.
okh, 163.
č-, oč, 165.
sin, 57.
siyn, 163.
skesoyn, 59.
soyg, 58.
-soyn, 161.
spasel, 456.
vathsoyn, 456.
tasn, 456.
tatrak, 163.
tar, 163.
tarm, 163.
tartam, 163.
teyel, 163.
č-, 165.
yerkuoyst, 164.
phaġoyst, 163.
phetoyr, 162, 163.
phoyt, 162, 163.
phoykh, 58.
khan, 162.
khařasoyñ, 162.
khēn, 162.
kbsan, 161.
ōcanem, 59.
ōġ, 59.

LANGUES INDO-IRANIENNES.

GRAMMAIRE.

PHONÉTIQUE : *Voyelles* : Loi de compensation, 338. — Traitement des sonnantes, 453, 454; la voyelle ə, 454. — (Scr.) *rā = erə (ari)*, 77; *i* euphonique, 454.

Consonnes : Les gutturales après *u*, 60. — (Scr.) Traitement de *g*₁, 77. Groupes *kst*, *ksd*, 76. Dissimilation : *š = kš* précédant *kš*, 76. — (Zd.) Traitement des syllabes aspirées consécutives, 166. Groupes *k₁s*, *k₂s* distincts, 76; *χš̄*, *χs̄* = *š̄*-, *s*-, 73.

LEXICOLOGIE : (Éran.) Éléments préaryens, 405. — (Zd.) Adjectifs formés sur personne verbale, 356. — (Scr.) Préposition devenue substantif, 87.

MORPHOLOGIE : Formes refaites, 454. — (Scr.) Plur. neut., 454. Infinitif 327. — (Persan) Passé indéfini, 15.

LEXIQUE.

SANSKRIT ¹ .		
acha, 165.	dirgha, 419.	vāstu, 456.
abhi, 63, 289.	deh-, 165.	veça, 446.
amī, amū, 63.	drāghījān, 77.	çakuna, 79.
ambu, 166.	dvirepha, 430.	çañkha, 128, 157.
ajam, 280.	nakha, 62.	çvan, 452.
alākaroni, 429.	nagna, 93.	šaš, 76.
açru, 88.	nasja, 88.	
	nāma, 61.	
		satja, 357.
ājus, 89.	pañkti, 93.	satvan, 356.
āha, 164.	pibāmi, 164.	sanomi, 198.
	pūti, 162.	satila, 405.
ugra, 89.	pūrva, 192.	sika, 79.
upari, 87.	pr̥thuçāghana, 80.	svadhā, 32.
ubhā, 63.	prija, 291.	
		hārd-, 80.
ūdhar, 190.	bodhāmi, 159.	
		PĀLI, PRĀCRIT.
uça, 452.	bharga, 77.	chatt, 76.
kīṇa, 452.	Bhrgu, 77.	
kim, 162.	bhrāçāmi, 77.	ZEND.
kumbha, 165.	mīha, 358.	*astvan, 356.
kulva, 452.	*mīra, 406, 452.	asman, 28.
kravis, 128.	megha, 358.	kaēna, 162.
kšajāmi, 75.	mehāmi, 358.	çūmba, 166.
kšīṇomi, 76.		çšaš, 73.
	juvan, 89.	*çšjaoṇna, 73.
gṛdhu, 453.		*çštā-, 73.
cakra, 79.	rāç, rāça, 288, 453.	gōrōda, 405.
cand-, 452.	roga, 78.	torāfjāt, 83.
		patā, *pta, *pita, 454.
çuçjūšāmi, 90.	laghu, 187.	magna, 93.
	labh-, 165.	javaēçī-, 89.
tava, 279.	varšman, 165.	raoçšna, 91.
tr̥pnomi, 83.	valgu, 77.	rāz, 453.
tr̥pti, 85.	vāri, 221.	zrajas, 416.

B. — LANGUES OURALO-ALTAÏQUES.

LANGUES SAMOYÈDES.

Archéologie et Philologie : Les peuples samoyèdes, 401. — Ancienne civilisation samoyède, 400, 405, 407, 414.

¹ Les italiques désignent les mots védiques.

GRAMMAIRE.

PHONÉTIQUE : Nature tonique des longues, 404. — Double série de gutturales; $s = k_1$, 406, 413, 415. — (Ob.) $kvā$, kue = ka - (k_2a -), 413; $-g$ - épenthétique, 406. — (Your.) h -, $*\chi^2 = k$ -, 403, 413; $j = v$ -, 409; j prosthétique, 414.

LEXICOLOGIE et MORPHOLOGIE : Emprunts germaniques, 399; russes, 402, 403. — Noms propres, 414. — Formatives t , k (= k_2), s (= k_1), 413. — Particule $-vy$, $-va$, 413. — Présents en $-la$ -, 413.

LEXIQUE.

VIEUX-SAMOYÈDE (MOTORIQUE).	AVAMIEN (ТАҮҮҮ).	
kidde, 406.	basa, 408.	noi, 425.
kyr, 406.	kiriba, 403.	orttañ, 413.
	koru, 404.	perg, 406.
	moru, 406.	pöner, 403.
	ser, 406.	pöres, *pares, 424.
	sera'a, 406.	siri, 406.
	seru, 415.	sūrutnam, *sūruniān, 413.
	firagā, 406.	soñgol, 415.
YOURAQUE.		YÉNISEYEN.
vese, *jēse', 408.		bese, 409.
jeru, 401, 414.		kearu', 415.
mara, 406.		kiłoba, 403.
*māri, 406.		mora, 406.
ñolepe', 411.	OBIEŃ,	si', 406.
pend'er, 402.		tūmimo, 431.
pir, 406.	āra, era, 415.	
sear, 406.	*kač, *koč, 400.	KAMASINIEN.
sēra, siera, 415.	Kvālak, 414.	baza, 409.
tōlāu, 399.	*kuannap, kuetnam, 413.	nori, 406.
tōlir, 399.	kuek, 413.	phirže, 406.
habi, 401.	kues, 403, 408, 413.	
hārad, *χārad, 403.	kuessal, 413.	
Hāsava, 414.	*kuetel'am, 413.	
	*lakkañ, 413.	
	mogor, 406.	

LANGUES FINNO-OUGRIENNES.

Archéologie, Mythique et Philologie : La philologie finno-ougrienne, 389, 393. — Les Vogoules et les Ostyaques. 392, 394, 396, 421, 422. — Civilisation permienne et zirvane, 395, 421, 422. — Le chamanisme, 404. — L'ours mythique, 393.

GRAMMAIRE.

PHONÉTIQUE : Traitement des mots empruntés, 391, 424; (Finl.) conservation de \bar{e} germanique, 399. — (Zir.) $p = f = v$, 426. — (Vog.) o -, $-y = a$, 428; $u = v$, 423; $-\chi^2 = -k$, 428. — (Ost.) le \bar{l} , 411, 434. Apocope, 425.

LEXICOLOGIE et MORPHOLOGIE : Éléments préfinnois, 404. — Noms de métaux, 408. — Emprunts germaniques, 389, 398, 406; lettres, 389, 409; éraniens, 409, 416, 433; tatares, 416, 417, 421, 428, 433; russes, 391, 418, 422, 424, 427, 429; pet.-russiens, 428; (Magy.) slaves, 392; (Vog., Ost.) ziryanes. 399, 421, 422; samoyèdes, 400, 403; emprunts indirects, 391, 418, 422; de traduction, 391, 430. — Suffixes, 404, 424, 425. — (Vog., Ost.) Composition, 425. — (Lapp.) Nominatifs en *-as*, *-ēs*, 398.

LEXIQUE.

LIVE.	maitög, 424.	päsen, 425.
kārdā, 409.	nebög, 425.	pernä, 426.
kārand, 404.	noi, 425.	pesken, 425, 427, 428.
	ošyn, 425.	pōrys, 424.
	perna, 426.	put, 434.
ESTONIEN.	porś, 424.	Pūχrou, 429.
	pyzan, 425.	pyč, 426.
kard, 409.	skljōniča, 424.	quč, quš, 401.
	vž, 424.	rušānqa, 425.
FINLANDAIS.		saryš, 416.
	VOTYAUQUE.	sāt, 433.
karta, 409.	gurt, 403.	solom, 418.
kartano, 404.	kar, 404.	sōpen, 417.
kulta, 406.	korab, 429.	sōpyn, 428.
niekla, 399.	zaryz, 416.	soiχāl, 415.
saltte, 406.		soś, 428.
silbba, 406.		tinke, 420.
veto, 422.		tōqyχ, 428.
	VOGOULE.	χōn, χān, 416.
MORDVINE.	ārent, 418.	χōsna, 420.
	ātkues, 403.	šār-jeut, 433.
kardā, kardas, 404.	ātteχ, 422.	
uča, 424.	estop, 429.	OSTYAUQUE.
	isnas, 425.	
TCHOUVASHE.	jarmak, 425.	akañ, 425.
	jāχ, 428.	ārtyn, 418.
kardā, 404.	jipyš kūāl, 431.	astakan, 391.
	joseχ, 421.	viš, uš, 426.
	karap, 429.	isni, 425.
	kinliskā, 424.	istēk, 425.
ZIRYANE.	kosyχ, 428.	jermak, 425.
akañ, 425.	kuas, 428.	jor, ūr(t), 401.
vič, 426.	kušša, 428.	kamisar, 428.
vol, 422.	küäreχ, 424.	kart, 409.
gor, 425.	kür, 425.	kerep, 429.
gormög, 425.	ljon, 429.	kōr, 425.
gort, 403.	nepek, 425.	kört, 403.
jermög, 425.	ñañ, 416.	kosal, 428.
izlög, 425.	nel, 431.	kurek, 424.
kar, 404.	ōlyš, 420, 428.	kurmek, 425.
karab, 429.	oñχ-put, 430.	lābet, 433.
kesjalny, 401.	oχša, 420.	lōlpa, 434.
kört, 409.	oš, 424.	lon, 429.
kurög, 424.		

moitek, 424.
 nepek, 425.
 noi, 425.
 nói, 431.
 ôt, 422.
 oš, 424.
 pasan, 425.
 pasan-laŋgyp, 432.
 patlam-χ'ôt, 431.
 pender, 402.
 perna, 426.
 posmek, 424.
 poškau, 425, 427, 428.

purys, *pūraš, *pōres, 424.
 sem, semy, 429.
 sêm-kartet, 433.
 sopek, 428.
 sukman, 418.
 sāres, 416.
 sônχâl, 415.
 šoš, 428.
 tinyñ-keu, 391, 431.
 tōrym-vir-jiñk, 432.
 tōrym-χ'ôt, 432.
 ulja, 428.

una, 428.
 χāsna, 420.

MAGYARE.

arany, 416.
 Balaton, 276.
 hét, 433.
 kert, 404.
 macska, 417.
 ólom, 411.
 tenger, 417.
 úr, 401.
 vas, 409.

LANGUES TATARES.

Les Tatars de Sibérie, 396, 399. — Emprunts arabes et persans, 392; russes, 418.

LEXIQUE.

TATARE DE SIBÉRIE.

ārijet, 418.
 alaša, 420.
 *ta'uq, 420.
 tenke, 420.
 'hasine', 420.

salam, 418.
 jurt, 404.

TURC OSMANLITE.

ta'uq, 420.
 tambaqu, 417.

hafta', 434.
 raqy, 417.
 sa'at, 434.
 çanduq, 417.

MONGOL.

kōrija, 404.

C. — LANGUES DE L'EXTRÊME ORIENT.

Archéologie et Philologie : La sinologie et la philologie indo-chinoise. 328. — Origines chaldéennes de la civilisation chinoise. 343.

GRAMMAIRE.

Écriture : (Chin.) Origine et développement de l'écriture, 330, 331, 332, 334, 341, 344; symboles aphones et épithètes graphiques, 331, 333, 334, 349; action de l'écriture sur le langage, 334. — (Tibét.) Orthographe, 335.

Tons et Accentuation, 337, 339. — (Chin.) Origine des tons, 337, 348. Loi de compensation tonique, 338. — (Tib.) Origine des tons, 340; action des consonnes sur la tonalité, 340.

PHONÉTIQUE : Polysyllabisme et monosyllabisme, 329, 330, 333, 334, 335, 339. — (Chin.) Homophones, 336. Apocope, 334. Contraction, 335; -u = -ovu-, 332; h-, k- = l-, 332. — (Tib.) Action des consonnes sur le vocalisme, 340.

LEXICOLOGIE : Parenté des racines chinoises, indo-chinoises, japonaises, mandchoues et mongoles, 330, 333, 335, 349. — (Chin.) Dialectes, 330, 347; hybridité et emprunts, 337, 345, 346, 349, 350, 352.

— (Tib.) Emprunts sanscrits de traduction, 430. Préfixes et suffixes, 335.

Syntaxe : (Chin.) Construction empruntée, 350, 352; particules postposées ou préposées, 350.

LEXIQUE.

CHINOIS.	ANNAMITE.	mgo, 335.
yh, *iaï, <i>togate</i> , 333.	kop, 332.	ra-jig-gnis-pa, 430.
ky, 336.		rgje, rgjal-po, 335.
can, 335.	CAMBODGIEN.	rta, 335.
cifu, <i>čifu</i> , 333.		spra, 335.
ma; man, 336.	sabu, 418.	zla-va, 335.
mañ, 335.		JAPONAIS.
lao-hu, 331, 332.	TIBÉTAÏN.	olagai, 333.
	dbu, 335.	šabon, 418.
	brgjad, 335.	

D. — LANGUES SÉMITIQUES ET CHAMITIQUES.

GRAMMAIRE.

Écriture : (Hébr.) Ordre raisonné de l'alphabet, 131; l'alphabet carré, 69; les quiescentes, 69; paléographie de *j*, *h*, 67. — (Égypt.) Écriture phonétique, 331; orthographe, 274. — (Copte) Alphabet, 248, 249, 260, 271, 273; origines de l'alphabet, 274, 275; lettres composées, 265, 266; représentation du *hamza*, 266. Orthographe, valeurs conventionnelles et multiples, 260-265, 269, 270, 274. Transcriptions, 246, 259. Signes orthographiques, 266. — (Nubien) Valeurs de *ç*, 274.

Prononciation et Accentuation : (Arabe) Prononciation d'Égypte, 264, 265, 266; système vocalique, 268, 272, 273; le *hamza*, 266. — (Chamit.) Les finales; indistinction des muettes et des nasales, 259; les tons, 337. — (Égypt.) Système phonique et prononciation, 260, 267, 274. — (Copte) Prononciation thébaine et memphitique, 261; prononciation moderne, 245, 275. Les consonnes, 257-267. Les semi-voyelles, 270-271. Les voyelles, 267-272. Les diphtongues, 268, 271, 272. Vocalisme instable et indistinct, 267, 270, 272. Prononciation du grec, 257, 260, 262, 269, 271. L'accent, 257. — (Bishari) Le *d*, 246, le *b*, 258.

PHONÉTIQUE : Origine des mutations vocaliques, 338. — (Arabe) L'*alef* prosthétique, 267. — (Égypt.) Chute de *n*, 260. — (Copte) Traitement des fricatives finales, 259; traitement de *n*, 260. Prosthèse, 267. Traitement de *o* atone, 271. Diphtongaison, 160, 270, 272. Contraction des diphtongues primitives, 270. Génération de *a*, *o*, *ou* sous *h*, 265.

LEXIQUE.

HÉBREU ET PHÉNICIEN.

ARABE.

'adōnaj, jāhvēχ, 68.
 mrvq', 28.
 raqīja', 28.
 šāmāim, 28.

*'Eh'nā's, 260.
 çanduq, 417.

ERRATA.

-
- P. 3, l. 4 inf., note 1. Lire : 3.
 P. 4, l. 6, Chartes. Lire : Charles.
 P. 61, l. 7, *ime*. Lire *ime*.
 P. 79, l. 17, ι arès. Lire : après.
 ——— l. 18, λ. Lire : λι.
 P. 116, l. 2 inf., *enteurvout*. Lire : *euteurvout*.
 P. 151, l. 25, κηρύκω. Lire : Φυλάκω.
 P. 276, l. 1 inf., vada. Lire : vado.
 ——— l. 2 inf., loco. Lire : loca.
 P. 301, l. 27, gergo. Lire : zergo.
 P. 356, l. 4, *nowiř-em*. Lire : *mówiř-em*.
 P. 342, l. 3 inf., Sagon. Lire : Sargon.

TABLE DES AUTEURS.

	Pages.
ARBOIS DE JUBAINVILLE (H. d'). Mélanges celtiques. 1. De quelques composés géographiques gaulois. — 2. Noms de lieux dérivés de gentiles en <i>-enus</i> , <i>-ennius</i>	1
Déclinaison des pronoms personnels en vieil-irlandais	277
De quelques termes du droit public et du droit privé qui sont communs au celtique et au germanique	286
AUDOUIN (E.). Prothèse vocalique	61
BERGER (Philippe). Les inscriptions hébraïques de la synagogue de Palmyre	65
BRÉAL (Michel). Deux prétendus cas d'analogie. 1. La première personne du pluriel en français. — 2. L'origine du féminin dans les langues indo-européennes	12
Notes grecques et latines. 1. De l'irradiation grammaticale. — 2. Étymologies grecques : <i>Ἀμυρτάνω</i> , <i>ἀμβλακίσσω</i> , <i>Προνωπής</i> . — 3. Une inscription votive osque. — 4. Un dérivé osque de <i>dies</i> . — 5. <i>Strenæ</i> . — 6. <i>Diurnus</i> . — 7. <i>Tergorare</i> . — 8. <i>Cælum</i> . — 9. <i>Rabies</i> . — 10. <i>Sallustus</i> . — 11. <i>Tellus</i> . — 12. <i>Munus</i> . — 13. <i>Studeo</i> . — 14. <i>Forda</i> , <i>horda</i> ; <i>gourd</i> , <i>dégourdir</i> . — 15. <i>Suescere</i>	20
Sur les rapports de l'alphabet étrusque avec l'alphabet latin	129
Premières influences de Rome sur le monde germanique	135
De la prononciation du <i>c</i> latin	149
Varia. 1. <i>Τύχη</i> . — 2. <i>ἰωνή</i> pour <i>διωνή</i> . — 3. <i>Ἀφαιρός</i> . — 4. <i>Μᾶλλον</i> « mais ». — 5. <i>Θριπαιή</i> . — 6. Les adverbes latins en <i>ē</i> . — 7. <i>Invideo</i> . — 8. <i>Uber</i> . — 9. <i>Cervix</i> . — 10. Allemand <i>zelter</i> . — 11. Français <i>convoiter</i> . — 12. Le mécanisme grammatical peut-il s'emprunter?	184
Sur la prononciation de la lettre <i>F</i> dans les langues italiques	321
A propos de l'inscription de Lemnos	323
Varia. 1. <i>Silenta</i> , <i>Fluentum</i> , <i>Cruentus</i> . — 2. <i>Umbratilis exercitatio</i> . — 3. <i>Serus</i> . — 4. Une trace des formes à augment en latin. — 5. Anciens infinitifs latins changés en participes	324
Anciens mots germaniques d'origine latine. A propos du livre de Skeat, <i>Principles of english etymology</i> . 1. Vieux haut-allemand <i>chranz</i> « couronne ». — 2. Gothique <i>vadi</i> « gage ». — 3. Vieux haut-allemand <i>pfant</i> « pignus ». — 4. Vieux haut-allemand <i>chokhâri</i> « carquois ». — 5. Gothique <i>plappa</i> « place, rue ». — 6. Gothique <i>mes</i> « table ». — 7. Vieux haut-allemand <i>zêlt</i> « tente ». — 8. Vieux haut-allemand <i>wih</i> « oppidum »	435
Notes étymologiques. 1. <i>Atavus</i> . — 2. <i>Avidus</i> . — 3. <i>Lāridum</i> « le lard ». — 4. <i>Ἐορτή</i> , <i>ἄαρτά</i> . — 5. <i>Δρώς</i> . — 6. L'adverbe	

	Pages.
ombrien <i>sevom</i> , osque <i>sivom</i> . — 7. Vieux haut-allemand <i>sâlda</i> , anglo-saxon <i>sælda</i> «salut, bonheur»	447
DUVAU (Louis). Varia. 1. Latin <i>uinno-</i> et ses composés. — 2. Latin <i>crûdus</i> . — 3. Vieil-irlandais <i>cúach</i>	128
ERNAULT (É.). Glossaire moyen-breton (suite). C-O, 98, 197, 359,	478
GRAMMONT (Maurice). Le patois de la Franche-Montagne et en particulier de Damprichard (Franche-Comté).	461
GRASSERIE (Raoul de la). Des recherches récentes de la linguistique relatives aux langues de l'Extrême Orient, principalement d'après les travaux de M. Terrien de Lacouperie	328
HAVET (Louis). <i>Canaba. Curculio, gurgulio</i>	56
LOTH (J.). Étymologies celtiques. 1. <i>Cúach, caucus; cwch, κόγχος</i> . — 2. <i>Buaid, bud, beute</i>	157
MEILLET (A.). Les groupes indo-européens <i>uk, ug, ugh</i>	57
Notes de phonétique. 1. Les occlusives sourdes en arménien. — 2. Arménien <i>es, asem</i> . — 3. Étymologies arméniennes. <i>End, est. Ar. Merj. Ç-. Iver. Cur. Erevim</i> . — 4. Traitement des aspirées précédées de nasale en grec. — 5. <i>n, m</i> en latin.	161
MÖHL (F. Geo.). Bas-latin <i>*cæmenterium</i> «cimetièr»	156
Bulgare <i>podiri</i> «après»	160
Bulgare <i>dori</i> «jusqu'à ce que»	183
Le mécanisme grammatical peut-il s'emprunter?	196
Slave <i>blato</i> «marais»	276
Notes slaves. 1. Slavon <i>jestistvo</i> «nature»; <i>istû</i> «véritable». — 2. Serbe <i>romizga</i> , bulgare <i>rani</i> «il bruine»	355
Observations sur l'histoire des langues sibériennes.	389
PLOIX (Ch.). De l'étymologie du nom du dieu <i>Vulcanus</i>	193
ROCHEMONTEIX (M. de). La prononciation moderne du copte dans la haute Égypte	245
SAUSSURE (F. de). Varia. 1. Les formes du nom de nombre «six» en indo-européen. — 2. <i>Φρυκτός</i> . — 3. <i>Διγύς</i> . — 4. Vieux prussien <i>siwan</i> «le cœur». — 5. Traitement de l' <i>û</i> en vieux-prussien. — 6. Les féminins en <i>-û</i> du vieux-prussien. — 7. Gotique <i>þarf, þairbum</i> «avoir besoin». — 8. <i>Ἀκέων</i> . — 9. <i>Τετίνημαι</i> . 10. <i>Ἐπιτηδές</i> . — 11. <i>Περί</i> = <i>*ὑπερι</i> . — 12. <i>Ἡνία</i> . — 13. <i>Ὀκρυόεις</i> . — 14. <i>Ἰγνής</i> . — 15. <i>χ, φ</i> pour <i>ks, ps</i> . — 16. Attique <i>-ρη-</i> pour <i>-ρ^α-</i> . — 17. <i>-υμνο-</i> pour <i>-ομνο-</i> ? — 18. Lituanien <i>kùmstė</i> «le poing»	74
SCHWOB (Marcel) et † GUIEYSSÉ (Georges). Étude sur l'argot français	33
SCHWOB (Marcel). Le jargon des Coquillars en 1455.	168 et 296
WHARTON (E.-R.). Quelques <i>a</i> latins.	451

MÉMOIRES

DE LA

SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE

DE PARIS

MÉMOIRES

DE LA

SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE

DE PARIS



TOME HUITIÈME



PARIS

ÉMILE BOUILLON, LIBRAIRE-ÉDITEUR

67, RUE DE RICHELIEU, 67

1894

MÉMOIRES

DE LA

SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE

DE PARIS

TOME HUITIÈME

1^{er} ET 2^e FASCICULES



PARIS

ÉMILE BOUILLON, LIBRAIRE-ÉDITEUR

67, RUE DE RICHELIEU, 67

1892

TABLE DES MATIÈRES

DES FASCICULES 1-2.

	Pages.
Abel BERGAIGNE. Quarante hymnes du Rig-Véda, traduits et commentés (publiés par V. HENRY). Première partie: I-XIV.	1
Michel BRÉAL. Étymologies latines et grecques. 1. <i>Memor</i> . 2. <i>Ambagio, adagium</i> . 3. <i>Sodes, si audebunt</i> . 4. <i>Lar, largus, lascivus</i> . 5. <i>Confusaneus</i> . 6. <i>Praestigiae</i> . 7. La préposition <i>ab</i> devenue <i>afet a</i> . 8. <i>Au-viderare</i> « ouvrir ». 9. <i>Alucinari</i> . 10. <i>Dalivus</i> . 11. 'Εξάς.	45
Maurice GRAMMONT. Le patois de la Franche-Montagne, et en particulier de Damprichard (Franche-Comté). Suite: IV. La loi des 3 consonnes.	52
Michel BRÉAL. Allemand <i>schröpfen</i> « poser des ventouses »	90
V. HENRY. <i>Coucher</i>	90
J. KIRSTE. Le gouna inverse.	91
E. ERNAULT. Glossaire moyen-breton (Suite et fin — lettres P-V. — Corrections et additions).	104
A. MEILLET. Notes arméniennes. I. Notes sur la déclinaison arménienne. 1. Traitement de <i>o</i> . 2. Le locatif. 3. Génitif en <i>-i</i> des thèmes en <i>-a</i> . 4. <i>erkan</i> . 5. <i>erkow</i> . 6. <i>mekh</i> . 7. Pluriel <i>-ownkh</i> . 8. Ablatif <i>aysm</i> . 9. Les nominatifs en <i>-r</i> des thèmes en <i>-u</i> . — II. Verbes en <i>-owl</i> . — III. Étymologies.	161
Auguste BRÉAL. Les mots anglais dans les journaux hindoustanis.	166
V. HENRY. Semantica. 1. <i>Multus</i> . 2. <i>Sine</i> . 3. Le suffixe dérivatif <i>-tumo-</i>	171
Paul BOYER et A. MEILLET. Sur l'une des origines du mouvement de l'accent dans la déclinaison slave.	172
Maurice HOLLEAUX. 'Οαρτά, έορτή	180
F. Geo. MÖHL. Notes slaves. 1. Slavon <i>sǫpati</i> « dormir ». 2. Bohémien <i>*pivo</i> « bière ». 3. Bulgare <i>gi</i> « eux », <i>gu</i> « elle ».	181
Louis DUVAU. Varia. 1. <i>Imbecillus, uacillare</i> . 2. <i>Florus</i> . 3. Sur la prononciation de l'y en latin. 4. <i>Oscillatio</i> . 5. Expressions hybrides.	185

EN VENTE A LA MÊME LIBRAIRIE

LA ROSE DANS L'ANTIQUITÉ & AU MOYEN AGE

HISTOIRE, LÉGENDES ET SYMBOLISME

Par Charles JORET

Professeur à la Faculté des lettres d'Aix, correspondant de l'Institut.

Un volume in-8. Prix. 7 fr. 50

LES MOTS LATINS DANS LES LANGUES BRITTONIQUES

(GALLOIS, ARMORICAIN, CORNIQUE)

Phonétique et commentaire avec une introduction sur la romanisation de l'île de Bretagne

Par J. LOTH, doyen de la Faculté des lettres de Rennes, lauréat de l'Institut.

Un volume grand in-8. Prix. 10 fr.

PHONOLOGIE DÉTAILLÉE D'UN PATOIS WALLON

Contribution à l'étude du wallon moderne

Par Paul MARCHOT

Un volume in-18 jésus. Prix. 3 fr.

LE MUSÉE DE LA CONVERSATION

Répertoire de citations françaises, dictons modernes, curiosités littéraires, historiques et anecdotiques avec une indication précise des sources

Par Roger ALEXANDRE

Un volume in-8. Prix. 4 fr.

440,5
50
v. 8

pt. 4 waiting

QUARANTE HYMNES DU RIG-VÉDA,

TRADUITS ET COMMENTÉS

PAR

ABEL BERGAIGNE.

J'ai dit dans la préface de ma *Chrestomathie Védique* qu'au dépouillement des manuscrits d'Abel Bergaigne on avait trouvé la traduction annotée de quarante hymnes du Rig-Véda, choisis par lui pour entrer dans ce recueil dont il m'avait confié la rédaction. Un manuel destiné à l'enseignement ne comportait point le luxe de références et de délicates controverses qui avait présidé au travail de préparation : c'est de résultats avant tout que les débutants ont affaire, et je suis absolument sûr d'avoir répondu aux intentions de mon cher et regretté maître en n'empruntant à son commentaire que quelques citations isolées. Mais je me réservais de le publier un jour en son entier, sans addition ni lacune, sans autres changements que de pure disposition extérieure. C'est ce que je fais aujourd'hui. Je le dédie à la Société qui vit les brillants débuts de Bergaigne, à ses confrères et à ses dignes élèves : en suivant dans ces pages le progrès de sa pensée, ils admireront une fois de plus avec quel scrupule ce rare et sincère esprit se critiquait et se corrigeait incessamment lui-même, sans autre souci que la recherche désintéressée de la vérité. Je saisis enfin cette nouvelle occasion de témoigner ma reconnaissance à sa famille, si cruellement éprouvée, dont la confiance et l'amitié m'ont permis de lui rendre ce dernier et pieux devoir.

V. HENRY.

I

I, 65.

A Agni.

1-2. — Caché comme un voleur avec le bétail¹, — toi qui attelles² l'hommage, toi qui traînes l'hommage³, — tu as été suivi à la trace⁴ par les sages⁵ réunis⁶ : — tous ceux qui ont droit au sacrifice se sont respectueusement approchés de toi.

3-4. — Les Dieux ont suivi les lois de l'ordre⁷ : ni le ciel ni la terre n'ont pu les arrêter⁸. Les eaux nourrissent ce nourrisson⁹ merveilleusement beau¹⁰, dans la matrice de la loi¹¹, qui est sa matrice, — lui le bien-né.

5-6. — Comme une abondance agréable, comme une large

COMMENTAIRE.

¹ Qu'il a volé. Cf. VII, 86, 5 *. C'est le mythe bien connu d'Agni qui se cache, mais qui est retrouvé par les Dieux.

² Prenant la prière pour attelage, se laissant amener par elle au lieu du sacrifice.

³ Amenant lui-même la prière aux Dieux (en temps ordinaire, non quand il est caché). Cf. l'hymne X, 51 en entier.

⁴ *padatīh* : X, 46, 2 ; cf. I, 62, 2.

⁵ Les Dieux.

⁶ *sajōśās*, qui se construit avec un duel (I, 118, 11, et IV, 56, 4), et peut-être avec un accusatif singulier (VII, 10, 4) ou même un datif (X, 20, 10), paraît être là un nominatif singulier de *sajōśas* employé abusivement comme adverbe. Il a peut-être la même origine dans les cas où il est, comme ici, construit avec un pluriel. Le thème *sajōśa*, que suppose le duel *sajōśau* (le prétendu *sajōśā* féminin, de Grassmann, est en réalité *sajōśās*), a peut-être été abstrait artificiellement de *sajōśās* construit avec un pluriel.

⁷ On dit indifféremment : « la loi », « l'ordre » ou « la loi de l'ordre ». Voir *Religion Védique*, III, p. 210 sq. C'est la suite de la stance précédente.

⁸ Cf. X, 22, 5 « ni les Dieux ni les mortels », avec la négation exprimée une seule fois.

⁹ Agni, comme fils des eaux.

¹⁰ Cf. III, 1, 13.

¹¹ La « matrice de la loi » est souvent la place du sacrifice. Mais il s'agit ici de la « matrice » céleste, qui est d'ailleurs aussi la place d'un

* A moins d'autre indication, les chiffres renvoient au R. V. Les références entre crochets ont été suppléées par moi. — V. II.

demeure, — comme une montagne avec ses jouissances¹², — comme un flot salulaire, — comme un cheval qui se précipite d'un élan sur la route, comme une rivière avec ses flots¹³. . . Qui pourrait l'arrêter?

7-8. — Frère des eaux¹⁴ comme un frère l'est de ses sœurs, il se nourrit des bois comme un roi [se nourrit] des riches¹⁵. Quand, poussé par le vent, il s'est répandu dans les bois, Agni tond les poils de la terre.

9-10. — Il siffle dans les eaux¹⁶, s'y posant comme un flamant. Très brillant¹⁷ par sa volonté propre¹⁸, — hôte¹⁹ des races humaines qui s'éveille à l'aurore, — ordonnateur du sacrifice comme Soma, — engendré selon la loi, — comme un jeune animal, — se répandant et brillant au loin²⁰.

sacrifice, du sacrifice célébré par les dieux dans les eaux du ciel avec le feu qu'ils y ont découvert. Cf. III, 1, 3, et *passim*.

¹² « Avec ses eaux » en particulier. Cf. d'une part *Vāl.* 1, 2 [*Aufrecht*² VIII, 49, 2], et de l'autre *Vāl.* 2, 2 [*Aufrecht*² VIII, 50, 2] et VIII, 77 [*Aufrecht*² 88], 2. Pour la construction, voir *Syntaxe des comparaisons védiques*, in *Mélanges Renier*, p. 95 [p. 21 du tirage à part]. La même construction se retrouve dans la même stance : *síndhur ná kṣódaḥ* = I, 66, 10. [Voir aussi *Chrestomathie Védique*, p. 56, n. 5-6 b.]

¹³ Toutes ces comparaisons sont sans verbe. Les dernières même ne sont rattachées que par le sens, non par la construction, à la proposition finale.

¹⁴ Agni est tour à tour (ou à la fois) le fils, le frère, l'amant et le père des eaux du ciel.

¹⁵ Sur lesquels il lève un tribut.

¹⁶ Les eaux du ciel.

¹⁷ Cf. VIII, 46, 20.

¹⁸ Cf. *krátvā yáthā vácas* : VIII, 50 [*Aufrecht*² 61], 4; VIII, 55 [*Aufrecht*² 66], 4 [*vácat*]; I, 165, 7 [*krátvā yád vácāma*].

¹⁹ Proprement « l'Éveillé-dès-l'aurore des races ». L'idée d'« hôte » est exprimée aux vers VI, 4, 2, et VI, 15, 1. Sur celle d'« éveillé », cf. I, 157, 1, et *passim*.

²⁰ Série de comparaisons sans verbe. [Sur la traduction « jeune animal », voir *Chrestomathie Védique*, p. 310, s. v. *çiṣvan.*]

II

II, 1.

A Agni.

1. — Toi, ô Agni, tous les jours, toi, tu veux briller. Toi, — du sein des eaux, — Toi, — de la pierre¹, — Toi, — du bois, — Toi, — des plantes, — Toi, roi des hommes², tu nais brillant.

2. — A toi, Agni, appartient la fonction de hotar, à toi la fonction régulière du potar, à toi celle du neṣṭar; tu es l'agnidh pour celui qui suit la loi; à toi appartient la fonction du praçāstar; tu joues le rôle de l'adhvaryu; tu es le brahman et le grhapati dans notre demeure³.

3. — Tu es, ô Agni, Indra, le taureau entre les êtres⁴. Tu es Viṣṇu, qui traverse l'espace, digne d'hommage. Tu es le brahmane⁵, maître des richesses, ô Brahmaṇas-pati. Tu es, ô Vidharatar, accompagné de Puramdhi.

4. — Tu es, ô Agni, le roi Varuṇa, qui maintient la loi. Tu es Mitra, *dasma*⁶, digne d'être invoqué. Tu es Aryaman, le maître des êtres⁷, pour celui dont (tu partages)⁸ le festin. Tu es Aṃça, ô Dieu, prêt à faire les parts dans l'assemblée.

5. — Tu es Tvaṣṭar, ô Agni. (Tu donnes)⁹ la richesse en héros à celui qui te sert. Tu es de notre race, ô Gnāvas¹⁰, toi qui as

COMMENTAIRE.

¹ La pierre du ciel.

² Avec une correction : *urṇām* sans accent, comme dépendant du vocatif *urpate*. Cf. VII, 98, 6, et *passim*.

³ Cette stance est répétée X, 91, 10.

⁴ Cf. VI, 67, 1, et III, 31, 8.

⁵ Non plus le *brahmán* humain, comme à la stance précédente, mais la *brahmán* divin, c'est-à-dire Brahmaṇaspati.

⁶ [Au-dessus et au crayon le manuscrit porte « puissant ».]

⁷ Cf. ci-dessus stance 3.

⁸ Je suppose un verbe sous-entendu avec l'accusatif *sambhūjam* : cf. la stance suivante et surtout la stance 9. Pour le tour, cf. stance 7 et *passim*.

⁹ Verbe sous-entendu (cf. le 3^e pāda), comme dans la stance précédente. On remarque ainsi plusieurs fois dans cet hymne un laconisme qui s'explique par la nécessité de rendre chaque pāda indépendant. Voir surtout la stance 9.

¹⁰ Vocatif, malgré l'accent, qui est à retrancher : cf. I, 15, 3. Le nominatif neutre serait *gnāvat*. Par cette épithète, Agni est assimilé au neṣṭar : cf. *ibid*. Le neṣṭar (qui conduit les femmes) vient bien après Tvaṣṭar, Dieu de la génération.

la grandeur de Mitra. Tu donnes, étant Âcuheman¹¹, la richesse en chevaux. Tu es le Çardhas des hommes¹², possédant de nombreux trésors.

6. — Tu es, ô Agni, Rudra, l'Âsura du grand ciel. Étant le Çardhas des Maruts¹³, tu es maître de la nourriture. Tu vas avec les vents rouges¹⁴, propice à la maison. Étant Pūṣan, tu protèges ceux qui te servent, assurément.

7. — Tu es, ô Agni, Draviṇodās pour celui qui te sert. Tu es le dieu Savitar, qui donne des trésors. Étant Bhaga, ô roi, tu es maître de la richesse. Tu es, dans la demeure, Pāyu¹⁵ pour celui qui te sert.

8. — Vers toi, ô Agni, dans ta demeure, maître des peuples, les peuples se dirigent, — vers toi, roi qui partages de beaux présents. Tu possèdes tous les biens, ô toi qui as un beau visage; tu vaux toi-même dix centaines de mille.

9. — C'est toi, ô Agni, que les hommes, dans leurs désirs, appellent¹⁶ comme un père. C'est toi, dont le corps est brillant, qu'ils servent¹⁷ avec zèle, pour que tu te montres leur frère. Tu deviens le fils de celui qui t'a servi. Ami bienveillant, tu protèges contre toute attaque.

10. — Tu es, ô Agni, R̥bhu, qu'on doit honorer en sa présence. Tu es maître du butin¹⁸, de la richesse faite de nourriture.

¹¹ Celui qui excite des chevaux rapides : épithète exclusive d'Apām Napāt (II, 31, 6; II, 35 [infra XXI], 1; VII, 47, 2), qu'elle désigne ici.

¹² Formule équivalente à Narāçamsa. Voir au vers suivant le çardhas des Maruts, et cf. les deux çamsa humain et divin, *Religion Védique*, I, p. 305 sq.

¹³ Opposé au çardhas des hommes, vers 5.

¹⁴ Accompagnés d'éclairs. Cf. l'épithète *vātatoṣ*, «qui a l'éclat du vent», V, 57, 4. Celui qui va avec les vents pourrait être Vāyu, le vent par excellence. Mais il se peut aussi que le poète ait en vue Parjanya : cf. V, 83, 4; IX, 22, 2; X, 66, 10.

¹⁵ Le protecteur divin, qui, comme Bhaga, est à moitié confondu avec Savitar (X, 100, 9), à moitié distingué de lui (VII, 37, 8). Il en est en tout cas distingué ici, en même temps qu'il en est rapproché.

¹⁶ Verbe sous-entendu : cf. vers 4 et 5, et ci-après.

¹⁷ Verbe sous-entendu.

¹⁸ *Vāja* : c'est en même temps le nom du second des trois R̥bhus; l'allusion est claire.

Tu brilles¹⁹, brûles²⁰, pour donner. Tu es celui qui partage²¹, tendant le sacrifice²².

11. — Tu es, ô Agni, Aditi pour l'homme pieux. Étant Hotrā Bhārati, tu t'accrois par le chant. Tu es Ḥā, comprenant cent hivers²³, pour l'activité. Toi qui tues les Vṛtras, ô maître des richesses, tu es Sarasvati.

12. — Tu es, ô Agni, étant bien nourri, la vigueur suprême. Dans ta belle couleur on voit toutes les parures. Tu es le grand butin qui sauve²⁴. Tu es la richesse épaisse et large en tous sens.

13. — C'est toi, ô Agni, que les Âdityas ont pris pour bouche, toi qu'ils ont pris pour langue, eux les brillants, ô sage. C'est toi que les Rātiṣāc²⁵ ont recherché dans les sacrifices. C'est en toi que les Dieux mangent l'offrande sacrifiée.

14. — C'est en toi, ô Agni, que tous les immortels non trompeurs, que les Dieux mangent avec la bouche l'offrande sacrifiée. C'est par toi que les mortels rendent le breuvage savoureux. Tu nais brillant, embryon des plantes.

15. — Tu les embrasses²⁶ tous dans ta grandeur; tu les égales tous en grandeur, ô Agni, bien né, et tu les dépasses, ô Dieu. Car ton abondance, dans sa grandeur, s'est ici répandue dans le ciel et la terre, dans les deux mondes.

16. — Les sūris²⁷ qui abandonnent aux chantres, ô Agni, des présents qui commencent par des vaches et qui ont pour ornement des chevaux, eux et nous, conduis-nous à une plus grande richesse. Puissions-nous, en parlant à voix haute dans l'assemblée, obtenir de bons héros!

¹⁹ *vi bhāsi* : allusion, par fausse étymologie, au nom de *Vibhvan*, le troisième des Ṛbhus.

²⁰ Les Rakṣas.

²¹ *viçikṣu* : allusion au personnage auquel s'adressent les Ṛbhus dans le vers IV, 35, 3 : *sūkhe vi çikṣa*. Ce sont les seuls emplois de *viçikṣu* d'une part, de *çikṣ* avec *vi* de l'autre.

²² Comme une chaîne d'étoffe : métaphore connue.

²³ Amenant une vie de cent années : la vigueur personnifiée.

²⁴ La richesse qui assure de nouvelles victoires.

²⁵ Une catégorie particulière de Dieux, proprement « ceux qui recherchent le don [l'offrande] ». [On reviendra sur ce point à propos de VII, 35, 11 c, hymne XVIII du présent recueil.]

²⁶ [Sur *sām as*, voir *Journal Asiatique*, 8^e série, IV, p. 506.]

²⁷ [Au-dessus et au crayon le manuscrit porte « riches ».]

III

III, 5.

A Agni.

1. — Agni, brillant, s'est éveillé en face¹ des aurores, lui le *viprá*², guide³ des poètes. Répandant une vaste lueur quand il est allumé par ceux qui honorent les Dieux, le Porteur-d'offrandes⁴ a ouvert les deux portes⁵ de l'Obscurité⁶.

2. — Agni a été accru⁷ par les louanges, par les chants des louangeurs⁸, lui qui est digne d'hommage, par les hymnes. Recherchant les faces multiples de la Loi⁹, il a brillé, comme messager, dès le lever de l'aurore.

3. — Agni a été déposé chez les races humaines, lui l'embryon des eaux¹⁰, lui Mitra¹¹, qui fait réussir¹² conformément à la loi.

COMMENTAIRE.

¹ Cf. IV, 51, 10; VII, 80, 1; 81, 3, et *passim*, d'une part; I, 157, 1, et *passim*, de l'autre. Le verbe *budh* au moyen n'a pas le sens d'«éveiller», et il ne prend pas ce sens par l'addition de *práti*; mais il peut alors avoir un régime direct, parce qu'il signifie «s'éveiller en face de», c'est-à-dire en somme «en même temps que».

² [On lit au ms. : «le prêtre», barré; au-dessus et à l'encre, «le *viprá*»; puis, au crayon, «prêtre»; enfin, en note à *viprá* :] L'inspiré, le poète, le prêtre, plus tard le brâhmane.

³ Proprement «qui s'empare des traces», cf. *padajñá* (I, 62, 2), «qui connaît les traces». Le même mot, au féminin, a pris dans la langue classique le sens de «chemin»: le chemin en effet *conduit* au but.

⁴ *Váhni*, proprement «celui qui traîne» (d'où l'emploi de ce mot avec le sens de «cheval»), garde son sens étymologique dans son application à Agni, comme le prouve la locution *váhnir áśá*, [I, 76, 4; 129, 5, et *passim*, cf. I, 61. 3], «qui traîne avec la bouche», et est synonyme de *havyaváh* ou *havyaváhana*.

⁵ La porte à deux battants.

⁶ [Au-dessus et au crayon : «des ténèbres».]

⁷ [Au-dessus et au crayon : «fortifié».]

⁸ [Au-dessus et au crayon : «de ceux qui le louent».]

⁹ Ici «cherchant à les réaliser lui-même». Voir la suite, particulièrement le vers 5. Cf. III, 3, 10, et X, 124, 3.

¹⁰ Dont le nom propre est *Apāṃ Napāt*. Voir II, 35.

¹¹ Voir le vers suivant.

¹² Qui fait réussir le sacrifice, la prière, cf. X, 74, 3. Cette expression abrégée se retrouve au vers VII, 34, 8, avec un détail caractéristique : le suppliant, qui fait réussir son propre sacrifice «conformément

L'aimable, digne du sacrifice, est monté sur le sommet¹³, le *viprá*¹⁴ a mérité d'être lui-même invoqué par les prières.

4. — Agni devient Mitra quand il est allumé¹⁵, Mitra comme *hotar*¹⁶, Varuṇa comme connaissant-les-êtres¹⁷, Mitra comme *adhvaryu*¹⁸, actif, attaché à la demeure¹⁹, Mitra²⁰ des rivières et des montagnes.

5. — Il garde le Sommet de la Tromperie, qui lui est cher, — le Séjour de l'Oiseau²¹. Il garde, lui le jeune²², le chemin du soleil. Agni garde sur son nombril²³ celui qui a sept têtes²⁴: le haut garde le festin des Dieux²⁵.

à la loi», s'oppose lui-même aux Yātus, c'est-à-dire aux démons et aux enchanteurs, qui emploient des moyens contraires à la loi.

¹³ Le place du sacrifice, où naît Agni, est appelée le sommet de la terre, VI, 48, 5; mais, en l'absence de toute désignation, et dans un passage qui décrit «les faces multiples de la Loi», le sommet dont il est ici question paraît être plutôt le sommet du ciel; cf. d'ailleurs le vers 7.

¹⁴ [Mêmes corrections successives qu'à la note 2.]

¹⁵ Et par conséquent manifesté: Varuṇa au contraire est caché.

¹⁶ Prêtre récitant.

¹⁷ Sous une forme céleste.

¹⁸ Prêtre chargé de toutes les opérations matérielles du culte.

¹⁹ Soit sa propre demeure (V, 1, 8), soit la demeure des hommes (VII, 9, 2; X, 46, 6), où se trouve d'ailleurs sa demeure à lui, l'autel.

²⁰ C'est-à-dire «ami»: jeu de mots. Pour tout ce vers, voir *Rel. Véd.*, III, p. 134 sq., et cf. surtout X, 8, 4-5.

²¹ Formules désignant le ciel invisible: *Rel. Véd.*, II, p. 76 sq.

²² *yahvá*, «jeune» ou «nouveau», opposé à *pratná*, «ancien» (VIII, 13, 20), et de même origine que *yahú*, qui, dans la formule *sahas yahús*, a le même sens que *sahas yuvan* (I, 141, 10), «jeune...» c'est-à-dire «fils de la force». Le sens de «jeune» ou «nouveau» convient à tous ses emplois, ainsi qu'à ceux de *yahvánt*. [Il est remarquable que, par une voie toute différente, celle de l'illyrien (G. Meyer, *Etym. Wb. d. Alban. Spr.*, p. 486, s. v. *zok*), on arrive pour *yahú* à un sens bien voisin de celui qu'admet Bergaigne.]

²³ Agni paraît être assimilé ici au non-né, portant le Premier-né attaché à son nombril, X, 82, 6 (comme plus tard Viṣṇu porte Brahmā), c'est-à-dire au premier auteur de toutes choses.

²⁴ Probablement le Premier-né, manifesté sous sept formes différentes dans les sept mondes, comme Soma, qui se fait trois têtes (dans les trois mondes) pour se laisser prendre: IX, 73, 1. Dans ce vers même il est question des «nombrils réunis»: *sám aranta nábhayah*.

²⁵ Toujours sans doute dans le ciel invisible; cf. IX, 113, 10, et l'hymne entier.

6. — Rbhu²⁶, il a pris un beau nom²⁷ digne d'être invoqué, Dieu qui connaît toutes les règles. La Peau du Dormeur²⁸, le Séjour plein de beurre de l'Oiseau, ce séjour, Agni le garde avec vigilance.

7. — Agni est monté sur la matrice pleine de beurre qui voyage au loin²⁹; il y est monté volontiers, et elle l'a reçu volontiers. Brillant, pur, haut, purifiant, il a incessamment rendu la jeunesse à ses parents³⁰.

8. — Aussitôt né, il s'est accru par les plantes, alors que les mères³¹ le nourrissent avec le beurre, comme des eaux suivant leur pente, en soignant leur parure³². Qu'Agni nous³³ protège dans le sein de ses parents³⁴.

9. — Le jeune, étant loué, sur le nombril de la terre³⁵, a élevé ses flammes, grâce à la bûche, jusqu'au sommet du ciel. Qu'Agni, qui est Mitra, digne d'être invoqué, qui est Mātariçvan³⁶, amène³⁷, comme messager, les Dieux, pour leur offrir le sacrifice.

10. — Le haut Agni, en prenant sa forme suprême, a étayé

²⁶ Certainement nom propre, comme *Mitra* et *Varuṇa* au vers 4.

²⁷ «Nom», dans les formules de ce genre, est l'équivalent de «forme», «manifestation».

²⁸ Toujours le ciel invisible, voir ci-dessus [note 21].

²⁹ Le sein des eaux célestes qui le portent et le traînent, II, 35, 9; cf. l'épithète *prthūpragāman*, appliquée à Agni lui-même, I, 27, 2.

³⁰ Le Ciel et la Terre : mythe bien connu.

³¹ Peut-être les épis d'herbe sacrée réunis en un faisceau qui sert à asperger le feu de beurre; mais peut-être aussi les offrandes en général.

³² Ce détail conviendrait plutôt à des épouses (cf. X, 110, 5) qu'à des mères; mais ces images se confondent sans cesse.

³³ «Nous» est sous-entendu.

³⁴ Les deux arāṇis, ou encore le Ciel et la Terre.

³⁵ La place du sacrifice. Cf. Delphes, nombril de la terre.

³⁶ Au vers suivant, Mātariçvan n'est plus le feu, mais il allume le feu. Agni est pourtant identifié formellement à Mātariçvan, au vers III, 29, 11.

³⁷ Il faudrait *mātariçvā*, avec un *ā* à réunir à *vakṣat*, cf. III, 4, 1. [C'est bien ainsi qu'accentue Aufr².] Pour la construction de *devān* avec *yajá-thāya*, cf. III, 17, 1, et *passim*: l'accusatif dépend ici à la fois de *yajá-thāya* et de (*ā*) *vakṣat*.

avec sa bûche³⁸ la voûte du ciel³⁹, quand Mātariçvan l'a allumé comme Porteur-d'offrandes, lui qui se tenait caché et éloigné⁴⁰ des Bhṛgu⁴¹.

11. — Fais, pour celui qui t'invoque, réussir IIā⁴², fais réussir la conquête merveilleuse de la vache⁴³. Puissions-nous avoir un fils, prolongeant notre race et qui se perpétue⁴⁴. O Agni, montre-nous ainsi ta bienveillance envers nous!

³⁸ La bûche qui «brille dans le ciel» (V, 6, 4) et qui nourrit le feu céleste. Il y a trois bûches, qui nourrissent les feux des trois mondes: III, 2, 9.

³⁹ *nākaṃ rocanānām*, cf. *nākaṃ divāḥ*: IX, 73, 4; 85, 10 [*nāke* aux deux endroits]. Pour construire autrement, il faudrait, semble-t-il, changer *uttamó* en *uttamām*.

⁴⁰ L'ablatif *bhṛgubhyaḥ*, accompagné de *pāri*, dépend de *gūhā śāntam*. Cf. VII, 100, 6, et X, 17, 2. Cette construction m'avait échappé quand j'ai interprété une première fois ce passage (*Relig. Véd.*, I, p. 56), et, ne pouvant me résoudre à admettre la construction, inadmissible en effet, de Grassmann, j'avais cru devoir admettre une variante du mythe mentionné au vers I, 60, 1: c'était un contresens.

⁴¹ D'après I, 60, 1, Mātariçvan a apporté le feu à Bhṛgu.

⁴² L'offrande, plus ou moins personnifiée. Cf. X, 74, 3, déjà cité plus haut [note 12].

⁴³ Cf. VI, 56, 5. «Fais-la conquérir par l'offrande»: deux accusatifs construits dans des rapports différents avec le verbe.

⁴⁴ Cf. dans le Dictionnaire de Pétersbourg la racine *jan* avec *vi*, n° 3. [*Sic* depuis, Geldner, *Ved. Stud.*, I, p. 170.]

IV

IV, 1

A Agni.

1. — C'est toi, ô Agni, que pour toujours¹ les Dieux, d'un commun accord, ont établi, Dieu toi-même, comme ordonnateur [du sacrifice], — ont établi dans cette intention². — Honorez l'immortel chez les mortels; engendrez le Dieu qui honore les Dieux, le sage; — honorez celui qui honore tous les Dieux³, le sage.

2. — Ô Agni, roule vers ton frère Varuṇa, — vers les Dieux, — avec bienveillance, — vers celui qui agrée le sacrifice, vers l'aîné de ceux qui agrément le sacrifice, — l'Āditya fidèle à la loi qui est l'appui des hommes, — le roi qui est l'appui des hommes.

3. — Ami, roule après ton ami, comme la roue après le (cheval) rapide, comme les roues d'un char dans leur course rapide, — pour nous, *dasma*⁴, d'une course rapide. Ô Agni, trouve pour nous miséricorde chez Varuṇa, chez les Maruts qui ont toutes les splendeurs. Pour nous faire procréer des enfants⁵, ô très brillant, sois-nous propice. A nous, ô *dasma*, sois propice.

4. — Apaise pour nous, ô Agni, la colère du Dieu, de Varuṇa, toi qui sais. Toi, le meilleur sacrificateur, le plus habile porteur d'offrandes, très brillant, détache de nous toutes les haines⁶.

COMMENTAIRE.

¹ ? Cf. IV, 7, 7; VI, 1, 5; VII, 11, 2. L'expression, signifiant proprement « toujours », paraît avoir été empruntée à ces formules et transportée ici un peu abusivement. Ou, si l'on veut, *sādam* ū porte seulement sur *aratīm* et sur *īti krātīvā*.

² Cf. I, 138, 3. Ce n'est donc pas *īti* seul, c'est *īti krātīvā* qui annonce la répétition.

³ *Viçvam ādevam*. Comparer VII, 38, 5 : *rātīm divó rātīśācaḥ prthivyāḥ*. Dans cet autre exemple, *rātīm* dépend de l'idée exprimée par *sāc* dans le composé *rātīśāc*. Dans le nôtre, *viçvam* dépend pareillement de *ā*, qui logiquement gouverne le terme *devá* à l'accusatif. Ici même la hardiesse de la construction est tout particulièrement justifiée par le principe de la répétition, qui est de règle dans le mètre *aṣṭi*.

⁴ [Sur *dasmá*, cf. *supra*, II, note 6.]

⁵ Cf. I, 105, 2.

⁶ « Délivre-nous de toutes les haines. »

5. — Sois pour nous, ô Agni, le plus proche⁷, avec ton secours, le plus voisin, au lever de cette aurore. Apaise pour nous Varuṇa par le sacrifice, en lui faisant des dons. Exerce la miséricorde⁸. Exauce-nous.

6. — Son aspect, à lui, le bien partagé, est le plus beau, — l'aspect du Dieu est le plus brillant, — chez les mortels, — pareil au beurre brillant de la vache, quand il est fondu; — il est désirable, l'aspect du Dieu, comme celui de la vache avec les dons.

7. — Elles sont trois⁹, ses naissances suprêmes; elles sont réelles, elles sont désirables, les naissances¹⁰ du Dieu, d'Agni. Enveloppé dans la (pierre)¹¹ sans fin, il est venu¹², clair, brillant, lui l'*arya*¹³ resplendissant.

8. — Comme messenger, il recherche tous les séjours, — lui le hotar, — avec un char d'or¹⁴, — avec une langue charmante¹⁵, — avec des chevaux rouges, — beau, brillant, toujours charmant comme une réunion où règne l'abondance¹⁶.

9. — Fils du sacrifice¹⁷ de Manus¹⁸, il a donné l'intelligence¹⁹. Ils le conduisent par une grande bride²⁰. Il séjourne dans ses demeures²¹, assurant le succès²². Le Dieu est devenu le guide²³ du mortel.

10. — Qu'Agni nous conduise, lui qui sait, vers les trésors

⁷ Proprement « le plus bas ».

⁸ Cf. vers 20.

⁹ Littéralement « trois fois ».

¹⁰ Le mot s'emploie comme s'emploieraient les mots « forme, essence ».

¹¹ Cf. I, 130, 3 : le ciel ou le nuage. Agni y est « enveloppé » comme dans le sein de sa mère : I, 128, 1; 164, 32; IV, 3, 2; X, 46, 6; et cf. vers 11.

¹² Sur la terre ?

¹³ [Sur *aryá*, voir *Journ. Asiat.*, 8^e sér., IV, p. 204].

¹⁴ Comme messenger.

¹⁵ Comme hotar.

¹⁶ Cf. I, 144, 7.

¹⁷ Ou « parent de Manus par le sacrifice » ? Cf. *īlāyās putró*, III, 29, 3, d'une part, et de l'autre III, 1, 3.

¹⁸ Cf. ci-après et vers 10.

¹⁹ Cf. X, 110, 8.

²⁰ Cf. IX, 87, 1.

²¹ Dans les demeures de Manus.

²² Du sacrifice.

²³ Cf. le vers suivant.

que les Dieux lui²⁴ ont destinés pour sa part. Ces trésors, que tous les immortels ont faits par la pensée, — que le ciel père qui engendre a faits, — ils les ont effectivement²⁵ répandus.

11. — Il est né le premier dans les demeures, au fond du grand²⁶, dans la matrice de cette atmosphère. Sans pieds, sans tête, cachant ses extrémités, les rentrant en lui-même, dans le nid du taureau²⁷.

12. — Le premier *çárdhas*²⁸ s'est élevé avec admiration, dans la matrice de la loi, — dans le nid du taureau. Désirable est le jeune, le beau, le brillant. Sept bien-aimées²⁹ ont enfanté pour le mâle.

13. — Ici nos pères, fils de Manus, se sont établis pour accomplir la loi, — en s'essoufflant. Les bonnes laitières qui avaient la pierre pour étable, à l'intérieur du gouffre, les vaches aurores³⁰, ils les ont fait sortir en les invoquant.

14. — Ils se sont parés³¹ après avoir fendu la montagne. Les autres³² ont proclamé de toutes parts cet exploit qu'ils avaient accompli. Ils adressèrent un hymne au bétail³³, n'ayant rien (d'autre) pour le conduire³⁴. Ils ont conquis la lumière; ils ont supplié avec les prières.

15. — Dans le désir qu'ils avaient des vaches, cette montagne qui les retenait, fermée, arrêtant les vaches et les entourant, cette étable solide pleine de vaches, les héros, avec la parole divine, les Uçij³⁵ l'ont ouverte.

²⁴ A Manus. Cf., par exemple, I, 106, 5; 114, 2, etc.

²⁵ [Le ms. porte «vraiment» biffé, puis au-dessus et à l'encre «effectivement», et au-dessus, au crayon, «en effet».]

²⁶ Du ciel, cf. X, 37, 1. Voir aussi IV, 17, 14.

²⁷ Qui est aussi le «nid» de l'oiseau. Il y est enveloppé; cf. vers 7. Il représente là, sans doute, le soleil caché, le soleil qui apparaît au vers 17 après le lever des aurores appelées par les pères.

²⁸ Plutôt que le *çárdhas* des Maruts. Cf. I, 39, 5, mais aussi V, 25, 8. Ce serait la première formule, le premier hymne de louange. [Sur ce mot, voir *supra*, II, notes 12-13.]

²⁹ Les sept prières? ou les sept rivières?

³⁰ Cf. VII, 76, 4.

³¹ Revêtus des aurores. Voir [IV, 25, 2; V, 49, 3; VI, 3, 6; VII, 69, 5; VIII, 46, 26, etc.]

³² Les *ṛsis* qui sont venus après eux.

³³ Voir vers 13. Je corrige *páçv ayantráso*.

³⁴ Ils ont été ainsi *çlókayantra*, «conduisant au moyen de l'hymne». Cf. IX, 73, 6.

³⁵ [Sur *uçij*, voir *Religion Védique*, I, p. 57 sq.]

16. — Ils ont compris le premier nom³⁶ de la vache. Ils ont trouvé les trois fois sept noms suprêmes de la mère. Connaissant cela³⁷, les amantes³⁸ ont répondu par un mugissement. La rouge³⁹ est apparue dans toute la gloire de la vache⁴⁰.

³⁶ La première essence, la première forme.

³⁷ Cf. III, 31, 4.

³⁸ Les femelles célestes. Le sens de «troupe», donné au mot *vrā*, ne peut être suggéré que par ses emplois au pluriel. Mais il est employé une fois au singulier, *vrām* (I, 121, 2), parallèlement, semble-t-il, à *ménām ācvasya* et à *mātāraṃ góh*, et paraît désigner là la femelle céleste dans son inceste avec le père (cf. X, 61, 5-8) : *ānu svajām mahiṣāc cakṣata vrām*. Les Aṅgiras et l'*arunī* sont nommés immédiatement après, au vers 3, ce qui rappelle les conditions de notre hymne, où le mot figure d'ailleurs au pluriel, désignant les femelles célestes. Il est employé de même, c'est-à-dire comme sujet d'un verbe *abhy ānūṣata*, au vers X, 123, 2, et dans l'Ath.-V. II, 1, 1; et dans l'un et l'autre passage figure Vena, ce qui fait naturellement songer aux amantes de Vena. On voit, en tout cas, qu'il s'agit d'une formule consacrée. Restent trois passages où le mot figure dans des comparaisons. Au vers I, 124, 8, *āñjy āñkte samanagā ivā vrāh*, dont on peut rapprocher les formules *sāmanam nā yōśāh* (X, 168, 2), *sāmaneva yōsū* (VI, 75, 4), *sām agrūvo nā sāmanesv āñjan* (VII, 2, 5), lesquelles nous ramènent toujours à l'idée de femmes qui vont s'unir à leur époux ou à leur amant. Au vers VIII, 2, 6, la comparaison *mrgām nā vrā mrgāyante* peut signifier que ceux qui cherchent à prendre Indra avec des vaches (des offrandes, des prières) ressemblent à ceux qui cherchent à prendre un animal sauvage en prenant des femelles pour appât; si *vrās* est au nominatif, et non à l'instrumental, ce peut être par une de ces libertés de construction si fréquentes dans les comparaisons : l'instrument est substitué à l'agent. Bref, dans six emplois de notre mot sur sept, le sens de «femelle» ou «femme», particulièrement de «femelle en rut» ou de «femme amoureuse», — qui peut s'expliquer par la racine *var*, «choisir, désirer», cf. *varā* «fiancé», — convient parfaitement. Le septième, c'est-à-dire le vers I, 126, 5, n'est pas moins favorable à notre interprétation : les *viçyā vrā(s)* doivent être des courtisanes (plus tard *veçyā*), soit que la forme doive être considérée comme un nominatif ou un accusatif : dans le premier cas, les Pajras, dans leur désir de gloire, c'est-à-dire de richesse, étant comparés à des courtisanes; dans le second, les Pajras désirant la gloire comme on désire des courtisanes (cf. la comparaison, plus tard courante, de la fortune à une courtisane); et c'est précisément cette comparaison, quelque peu inattendue, qui explique l'addition, peut-être assez tardive, des deux vers obscènes qui terminent l'hymne. Bref, le mot *vrā* ne doit avoir aucun rapport avec le mot *vrāta* «troupe».

³⁹ L'aurore.

⁴⁰ De la vache céleste, dont elle est l'une des manifestations.

17. — L'obscurité répandue⁴¹ a disparu. Le ciel a brillé. La splendeur de la Déesse Aurore s'est levée. Le soleil a monté sur les hautes campagnes, voyant chez les mortels ce qui est droit et ce qui est tortueux.

18. — Et ensuite, s'éveillant, ils ont vu, et ils ont joui du trésor qu'ils avaient reçu en partage du ciel⁴², eux tous les Dieux, dans toutes leurs demeures⁴³. Ô Mitra, ô Varuṇa, que la prière ait son effet!

19. — Je veux invoquer Agni très brillant, le hotar qui nourrit tous les êtres, le meilleur sacrificateur. Il a en quelque sorte fendu le pis brillant des vaches, pour en faire sortir comme la liqueur purifiée de la plante, qui s'épanche.

20. — Que lui, qui entre tous ceux qui sont dignes du sacrifice est l'*Aditi*⁴⁴, qui pour tous les hommes est l'*atithi*⁴⁵, qu'Agni, demandant aux dieux leur faveur, soit très miséricordieux, lui qui connaît les êtres⁴⁶.

⁴¹ Cf. II, 17, 4.

⁴² Cf. le vers 10.

⁴³ Cf. IV, 51, 5.

⁴⁴ Lui qui, de tous les Dieux, personnifie le mieux *āditi* «la liberté». Le mot *āditi* est amené ici par jeu de mots pour faire pendant à *atithi*.

⁴⁵ «L'hôte».

⁴⁶ Ou «les naissances», *jātavedas*. [Mais cf. *Chr. Véd.*, p. 230 i. n.]

V

VI, 7.

A Agni Vaiçvānara.

1. — Tête du ciel¹, ministre² de la terre, Agni Vaiçvānara, né dans l'ordre, poète³, roi universel, hôte des hommes, a été engendré par les Dieux qui en ont fait une coupe dans leur bouche⁴.

2. — Nombriil des sacrifices⁵, séjour des richesses, grand vase à puiser⁶, les Dieux l'ont acclamé. Ils ont engendré Vaiçvānara pour en faire le cocher des sacrifices, l'étendard du sacrifice.

3. — De toi, ô Agni, naît⁷ le *vipra*⁸ qui fait du butin⁹. De toi naissent les héros qui triomphent de l'envie¹⁰. O Vaiçvānara, donne-nous des richesses, ô roi, des richesses désirables.

4. — A ta naissance, ô immortel, les Dieux t'acclament comme un enfant nouveau-né. C'est par ta volonté qu'ils ont atteint l'immortalité, ô Vaiçvānara, quand tu as brillé en sortant de tes parents¹¹.

COMMENTAIRE.

¹ Cf. I, 59, 2; III, 2, 14; — parce qu'une de ses places est au sommet du ciel, «à la tête du monde», X, 88, 5.

² Ministre du sacrifice.

³ [Au-dessus et au crayon on lit «sage».]

⁴ Les offrandes leur arrivent par l'intermédiaire d'Agni.

⁵ Il est appelé ailleurs le «père des sacrifices» (III, 3, 4), et les deux formules sont équivalentes. Voir III, 5, 5 [*supra*, III, 5], et notes. De l'idée du Fils attaché par le nombriil au nombriil du Père, on a passé, par une sorte de métonymie, à l'emploi du mot «nombriil» dans le sens d'«origine». Ainsi, au vers I, 164, 33 : «Le ciel est mon père qui m'a engendré; mon nombriil est là.» Ici on pourrait comprendre à la rigueur «est attaché là». Mais cet expédient ne serait plus de mise au vers X, 10, 4 : «Le Gandharva dans les eaux et la Femme aquatique, voilà *notre nombriil*, voilà notre parenté suprême (ce qui nous rend frère et sœur).»

⁶ Cf. le vers 1, où Agni est une coupe dans la bouche des Dieux.

⁷ Agni donne de tels fils.

⁸ L'«inspiré», le poète, le prêtre.

⁹ Cf. III, 29, 7; VII, 56, 15; — c'est-à-dire qui en fait faire à celui qui l'emploie dans les sacrifices. Cf. I, 86, 3.

¹⁰ Des ennemis qui désirent nos richesses.

¹¹ Les deux arāṇis, ou le ciel et la terre. — [Lapsus de traduction : le texte ne peut signifier que «sur tes parents» (sur leur giron)].

5. — O Vaiçvānara, personne ne s'est attaqué à ces grandes lois qui sont les tiennes : en naissant, — dans le sein même de tes parents, tu as trouvé¹², conformément aux règles¹³, l'étendard des jours¹⁴.

6. — Les sommets du ciel ont été mesurés¹⁵ par le regard¹⁶ de Vaiçvānara, par l'étendard de l'immortalité. C'est sur sa tête que tous les mondes ont poussé comme des branches, comme sept rejetons¹⁸.

7. — Vaiçvānara, dont la volonté est forte, qui a mesuré les espaces, — le sage qui a mesuré les espaces brillants du ciel, qui, en s'étendant, a enveloppé tous les mondes, — est le gardien infailible, le gardien de l'immortalité¹⁹.

¹² Et fait apparaître.

¹³ Cf. *vayūne*, synonyme de *rté*, III, 29, 3, et ci-dessus vers 1. [Sic depuis, Pischel, *Véd. Stud.*, I, p. 295 sq.]

¹⁴ Probablement l'aurore, voir le vers suivant. Expression consacrée, III, 34, 4, et *passim*.

¹⁵ Parcourus.

¹⁶ Le soleil : regard, X, 37 [*infra*, XX], 1; œil, I, 115, 1; de Mitra, de Varuṇa, et aussi d'Agni, *ibid*.

¹⁷ L'aurore : III, 61, 3.

¹⁸ Les sept mondes.

¹⁹ Cf. vers 4.

VI

I, 61.

A Indra.

1. — C'est à lui, au fort, au prompt, que, comme une offrande favorite, je présente l'hymne de louange; au grand, au *rciçama*¹, dont la vache ne retient pas son lait², — la méditation pieuse³; à Indra, les prières bien offertes.

2. — C'est à lui que, comme une offrande favorite, j'ai présenté, j'apporte l'hymne, — pour le serrer de près⁴, — en disposant bien le *barhis*⁵. Par le cœur, par la pensée, par la réflexion, les prières se sont lavées⁶ pour Indra leur antique époux.

COMMENTAIRE *.

¹ Épithète de nature, appliquée uniquement à Indra, de sens inconnu.

² Interprétation tout à fait conjecturale. L'épithète paraît en tout cas contenir en composition le mot «vache»: *ádhrī-gu*, pl. *ádhrī-gāvas*. De plus, le composé, d'après l'accentuation, est possessif. [Le premier terme peut être décomposé en *á-dhri-* «qui ne retient pas».] La vache d'Indra est le symbole de ses faveurs.

³ [Sur le sens du mot *óha*, voir aux annexes.]

⁴ Pour le faire prisonnier, le retenir ici. Pour le sens de *bādh*, cf. d'une part VI, 18, 14; IX, 70, 9, et de l'autre III, 30, 3; et ci-dessous, vers 4.

⁵ Le gazon sacré, la jonchée de l'autel. Cf. le composé correspondant *vṛktá-barhis*, désignant les sacrificateurs, et *námo-vṛkti* avec le génitif *barhíças* (X, 131, 2), formule expliquée par le rapprochement de III, 61, 5; V, 41, 2; et de X, 63, 5, et VII, 94, 4. Vieil instrumental singulier à la fin des pādas de onze syllabes, employé comme l'instrumental pluriel *svṛktībhis* à la fin des pādas de huit et douze syllabes: véritable formule.

⁶ Littéralement «frottées, nettoyées». Les prières, épouses d'Indra, image consacrée. D'autre part, l'Aurore «montrant son corps pour être vue» (comme une femme qui se livre à son époux, I, 124, 7) est comparée à une jeune femme «frottée, lavée par sa mère» (I, 123, 11).

* Pour cet hymne et les quatre suivants, on a trouvé dans les papiers de l'auteur deux rédactions, sensiblement concordantes, de la traduction et du commentaire: je les ai fondues en une seule; mais comme l'une est visiblement le brouillon de l'autre, je n'ai reproduit que celle-ci dans les rares cas où elles se contredisent. Il s'y joignait des feuilles volantes, contenant de longues et minutieuses discussions de sens: j'en publierai quelques-unes sous forme d'annexes.

3. — C'est à lui que j'apporte avec la bouche cet hymne suprême, qui conquiert le ciel, — pour fortifier le très libéral avec les invocations des prières, le *sūri*⁷, en disposant bien le *barhis*.

4. — C'est à lui que j'envoie l'hymne de louange, comme le charron un char, à lui qui se laisse prendre ainsi⁸, — et des chants, à lui qui a pour véhicule les chants⁹, — en disposant bien le *barhis*, à Indra le sage, — l'hymne¹⁰ qui met tout en mouvement¹¹.

5. — C'est à lui que, comme un cheval, dans mon désir de gloire¹². . . . Pour Indra, j'oins l'hymne avec la cuiller¹³, — pour louer le héros qui s'arrête au partage de l'offrande¹⁴, le briseur de forteresses dont la gloire est célébrée.

6. — C'est pour lui que Tvaṣṭar a fabriqué la foudre céleste, qui fait la meilleure des besognes¹⁵, — pour la joie¹⁶, — la

⁷ Synonyme de *maghāvan*, et, comme lui, désignation commune de l'homme riche qui, faisant célébrer le sacrifice, donne le salaire aux prêtres, et d'Indra qui répand ses dons sur tous les hommes. Il désigne ici le Dieu.

⁸ Cf. ci-dessus, vers 2. Littéralement «qui a cela (cet hymne) pour lien»: cf. *Rel. Véd.*, II, p. 200, n. 3, et III, p. 97, n. 1.

⁹ C'est la même idée: les chants amènent le Dieu au sacrifice. Cf. *Rel. Véd.*, II, p. 286-288.

¹⁰ Le mot n'est pas répété dans le texte, et l'épithète s'accorde avec le mot «hymne» (ou avec le mot «char»), précédemment exprimé, par-dessus les mots qui précèdent et qui sont traités comme une sorte de parenthèse.

¹¹ Qui détermine le mouvement régulier de l'Univers.

¹² Anacoluthie, sinon dans les termes, au moins dans l'image: on attendrait «j'envoie l'hymne», comme dans le vers précédent; mais le poète passe immédiatement à une autre image. Quant au désir de gloire, c'est le désir de la richesse, qui rend célèbre: cf. vers 10.

¹³ Métaphore hardie: d'une part, le beurre, que verse la cuiller du sacrifice, est un onguent; de l'autre, l'offrande est un complément, un ornement de l'hymne.

¹⁴ Proprement «qui a pour séjour la part de l'offrande». Ailleurs (VII, 32, 4) le soma est appelé le «séjour» d'Indra, parce qu'il le retient. On vient de voir que l'hymne «l'enserre» et «le lie». [VII, 32 = hymne IX du présent recueil.]

¹⁵ Comme Tvaṣṭar lui-même, le «bon artisan» qui l'a fabriquée, Elle fait cette besogne quand elle est dans les mains d'Indra. Voir I, 85, 9.

¹⁶ Ici «la joie du combat». Le mot a pris, dans la langue classique, le sens pur et simple de «combat».

foudre avec laquelle il a trouvé la partie faible de Vṛtra, ébranlant¹⁷, lui souverain, avec celle qui ébranle, et donnant on ne sait à qui¹⁸.

7. — C'est dans les pressurages de sa mère¹⁹ qu'ayant bu immédiatement²⁰ les aliments favorisés²¹ du grand, son père²² Viṣṇu, très fort, a volé²³ la nourriture cuite²⁴. L'archer a frappé le sanglier à travers la montagne²⁵.

8. — C'est pour lui, pour Indra, que les femmes même, épouses des Dieux, ont tissé²⁶ un hymne dans le combat contre Ahi. Il a embrassé les deux vastes, le ciel et la terre, et eux ne peuvent enfermer sa grandeur.

9. — C'est sa grandeur qui dépasse le ciel, la terre²⁷, l'at-

¹⁷ Cf. *infra*, vers 14.

¹⁸ Proprement « donnant à qui ? » Cette épithète paraît résumer les questions souvent adressées au Dieu : « A qui feras-tu des dons ? Qui rendras-tu riche ? » etc. Voir par exemple I, 81 [*infra*, VII], 3.

¹⁹ Mythe développé dans l'hymne III, 48.

²⁰ Immédiatement après sa naissance : *ibid.*, vers 1-2.

²¹ Le soma : cf. VII, 98, 2.

²² Avec une correction au texte : *pitūh* (pour *pitūm*) d'après le vers III, 48, 2. L'expression *cārv ānūā*, désignant le soma, peut très bien être le régime direct du verbe « boire » : cf. VII, 98, 2. C'est d'ailleurs sans doute le rapprochement de ce verbe qui a amené la leçon supposée fautive.

²³ Anacoluthie : c'est Indra qui avait bu ; Viṣṇu a volé *pour lui* ; cf. VIII, 66 [Aufr². 77], 10.

²⁴ Ailleurs (VI, 17, 11) Viṣṇu « cuit » lui-même des buffles pour Indra. Les aliments ont dû être volés au père d'Indra, ou, pour moins préciser, aux ennemis qu'il combat dès sa naissance. Pour l'idée du « vol », cf. X, 99, 5.

²⁵ Partie assez obscure du mythe. Au vers VIII, 66 [Aufr². 77], 10, le sanglier figure avec les buffles et la bouillie cuite « apportés » par Viṣṇu. Dans la Taittirīya-Samhitā (VI, 2, 4, 2-3), il « porte la richesse des Asuras ». Dans ce dernier passage, c'est, à ce qu'il semble, Indra qui le frappe. Mais Indra n'est qu'exceptionnellement représenté comme un archer : X, 103, 3. Il se pourrait donc que le meurtrier du sanglier fût, dans notre vers comme au vers X, 99, 6, Trita, allié d'Indra, le sanglier restant toujours un être démoniaque. Quant à la montagne, elle représente naturellement le nuage.

²⁶ Métaphore consacrée : cf. II, 28, 5.

²⁷ *pāri* ne fait qu'accentuer la fonction ordinaire de l'ablatif : cf. VI, 47, 27 ; VIII, 77 [Aufr². 88], 5.

mosphère. Indra, roi par lui-même²⁸, et que tous célèbrent dans leur demeure²⁹, vase³⁰ céleste³¹, a grandi pour la joie.

10. — C'est par sa propre force qu'Indra a fendu avec la foudre Vṛtra qui siffle. Il a délivré les rivières comme des vaches enfermées, cherchant³² la gloire³³, pour la donner, — d'accord avec nous.

11. — C'est sa majesté rayonnante³⁴ qui a arrêté les rivières³⁵, alors qu'il les refrénait avec la foudre. Donnant la souveraineté³⁶, servant qui le sert, il a fait un gué pour Turviti³⁷, lui qui sait passer.

12. — C'est à lui que tu dois³⁸, étant mis en branle, pré-

²⁸ C'est-à-dire «qui a conquis lui-même sa royauté, qui ne la doit qu'à lui-même».

²⁹ Cf. *dâme-dame*. [Ce rapprochement jeté en passant me paraît contenir, au moins en germe, dans la pensée de Bergaigne, le mode de traduction qui me semble préférable : *vicvā-* détaché de la composition et construit avec *dâme*, équivalent ainsi à *dāma ā vicvasmin gūrtāḥ*, cf. *vicvam ādevam*, supra, IV, n. 3.]

³⁰ Plein de présents pour ses suppliants. Cf. *Études sur le lexique védique*, s. v. [*Journ. Asiat.*, 8^e sér., III, p. 525.] Voir en particulier, au vers III, 36, 4, le rapprochement de l'épithète *virapćin*, expliquée par III, 50, 3 = VII, 101, 4 [XXX, 3, et XXV, 4, du présent recueil].

³¹ Il ne paraît pas impossible d'admettre une forme *svarī* = *svaryā*, comme *nāri* = *naryā* : I, 85, 9; VIII, 85 [Auf. 2 96], 19.

³² L'idée d'«aller» est sous-entendue avec *abhi*. Cf. V, 65, 3 (*abhi* et *prā*).

³³ La richesse qui rend célèbre. Cf. vers 5.

³⁴ Cf. : d'une part, I, 85, 8; VI, 22, 9; et de l'autre, X, 89, 2, et VIII, 43, 3.

³⁵ *ranta* pour *ramanta* : voir Roth, *K. Z.*, XX, p. 70.

³⁶ Cf. *ṛsikṛt*.

³⁷ Le nom même de Turviti paraît signifier «qui passe, qui traverse».

³⁸ Apostrophe adressée au prêtre, à Nodhas (cf. ci-dessous, vers 14, et I, 64, 1), comme au vers suivant *prā brūhi*. A la vérité, une formule «présente la foudre à Vṛtra» pourrait être adressée à Indra; cf. II, 30, 3. Mais il semble inadmissible que, dans un hymne dont tous les autres vers (à l'exception de la conclusion, vers 16) commencent par un pronom désignant Indra, le début identique du vers 12 s'applique à Vṛtra, Indra étant, par une exception unique (sauf la conclusion), invoqué à la 2^e personne. On n'a même pas la ressource de supposer une interpolation amenée par cette similitude de début; car l'épithète «donnant on ne sait à qui», déjà employée au vers 6, est un autre trait caractéristique, dont la coexistence avec le premier, dans un vers qui n'aurait eu primitivement rien de commun avec notre hymne, serait in-

sender la foudre pour Vr̥tra³⁹, — souverain, donnant on ne sait à qui⁴⁰. Tranche en quelque sorte par le travers les articulations de la vache⁴¹, lançant les torrents des eaux pour qu'ils coulent.

13. — C'est de lui, du rapide, que tu dois proclamer les exploits anciens dans des hymnes nouveaux⁴², quand, lançant ses traits pour le combat, et s'agitant, il fait rouler à terre ses ennemis.

14. — C'est par crainte de lui que, dès sa naissance, les montagnes solides, le ciel et la terre s'ébranlent. En lui annonçant le vase⁴³ de *vena*⁴⁴, puisse Nodhas lui communiquer sur-le-champ l'héroïsme⁴⁵ !

15. — C'est à lui qu'ils⁴⁶ ont abandonné ce qu'il a conquis

vraisemblable au plus haut degré. On pourrait songer aussi à l'hypothèse de deux vers primitifs, confondus en un seul par suite d'une répétition de *prá bhara*, appliqué une première fois au prêtre, qui doit présenter l'hymne ou l'offrande à Indra, et une seconde fois à Indra «présentant la foudre à Vr̥tra»; mais cette hypothèse n'expliquerait toujours pas l'exception unique d'une invocation directe à Indra. J'admets donc que le vers entier est adressé au prêtre. La «foudre» qu'il présente à Indra est le soma qui lui tient lieu de foudre (*Relig. Véd.*, I, p. 169, et II, p. 253; cf. en particulier, V, 32. 7 et 5 rapprochés et I, 121. 12). Le poète continue en lui attribuant [au prêtre] les épithètes d'Indra lui-même et en l'invitant à accomplir les exploits du Dieu (par l'action qu'il exerce sur lui). Les Gotamas (voir vers 16) sont particulièrement hardis dans leurs hymnes : ils s'attribuent également les œuvres propres des Maruts (I, 88, 4; cf. I, 85, 10-11), et ne trouvent rien de mieux, pour célébrer les présents de l'aurore, que de les comparer à ceux de Nodhas (I, 124, 4). Voir aussi, plus bas, la note sur la dernière partie du vers 16 [*infra*, n. 52].

³⁹ Pour tuer Vr̥tra. La formule ordinaire est *vr̥trāya hantāve*.

⁴⁰ Épithète d'Indra (cf. vers 6) transportée au prêtre (cf. n. 38).

⁴¹ C'est-à-dire «de la montagne» céleste, du nuage : cf. I, 57, 6, rapproché de X, 79, 6.

⁴² *nāvyas* n'est pas ici adverbe : c'est l'adjectif sans désinence avec le substantif décliné, comme inversement le substantif sans désinence accompagne l'adjectif décliné dans *nāvyasā vácaḥ* : II, 31, 5; VI, 48, 11; VIII, 39, 2.

⁴³ Ou un ustensile quelconque employé dans la préparation du soma.

⁴⁴ L'«amant», désignant ici, comme en différents passages, le soma. Voir *Relig. Véd.*, II, p. 40. C'est à tort que j'avais, dans ce passage, rapporté le mot à Indra (*ibid.* note 2).

⁴⁵ Cf. d'une part, l'expression *bhāvā no vrdhé* (VI, 46, 3 et *passim*), de l'autre, III, 32, 5 et *passim*.

⁴⁶ Les Dieux. Cette stance est en partie expliquée par la stance V, 29, 5, qu'elle explique aussi en partie elle-même.

seul⁴⁷, lui le maître d'abondantes richesses. Indra a aidé Etaça qui luttait pour le soleil⁴⁸; il a aidé le pressureur de soma⁴⁹ à conquérir de bons chevaux.

16. — Telles sont, ô Indra, les prières, attelant tes chevaux bais⁵⁰, que les Gotamas ont faites pour toi. Mets en eux une inspiration qui ait tous les ornements⁵¹. Qu'il vienne vite le matin, celui qui est riche d'inspiration⁵².

⁴⁷ Le breuvage de soma : cf. V, 29, 5.

⁴⁸ Pour la conquête du soleil : cf. II, 19, 4-5 (voir aussi IX, 91, 1*). C'est la même idée qui doit être exprimée en d'autres termes au vers V, 29, 5.

⁴⁹ Probablement Etaça lui-même. Voir *Relig. Véd.*, II, p. 331.

⁵⁰ Avec une correction au texte : *hāriyojanā*, en conservant l'*ā* long de la *samhitā*, que le *pada-pāṭha* remplace par un *a* bref, mais en y ajoutant l'accent; correction de M. Roth dans le dictionnaire de Pétersbourg (cf. l'épithète *brahma-yūj*, « attelés par la prière », appliquée aux chevaux d'Indra). On a vu, au vers 5, l'hymne comparé lui-même à un cheval; ici, par une image équivalente, il attelle les chevaux d'Indra.

⁵¹ Cf. X, 98, 2-3 (et X, 36, 5). Y compris peut-être la récompense même de l'inspiration, c'est-à-dire de la prière, les faveurs du Dieu : II, 34, 6; 35, 1. Je ne crois pas toutefois qu'on puisse assimiler entièrement notre passage aux derniers cités, en faisant de *viçvápeçasam* un attribut en apposition, et en donnant à *dhā* un sens qui ne paraît bien établi que pour *kar*.

⁵² Le dernier quart de la stance est une conclusion commune aux hymnes : I, 58; I, 60-64; VIII, 69 [80 Aufr.²]; IX, 93. Le personnage appelé n'est pas nécessairement le Dieu à qui l'hymne est adressé (voir en particulier I, 64). Ce pourrait être partout Agni : cf. III, 3, 2; 28, 1. Mais je crois plutôt que c'est le poète inspiré, capable de faire réussir le sacrifice, l'« hôte du matin » qui est célébré aux vers 1-2 de l'hymne I, 125, attribué à un membre de la famille de Gotama (Kaksivat), *comme tous ceux où se rencontre notre formule*.

* Référence répétée aux deux manuscrits, mais inexacte. Sans doute IX, 90, 1 — V. H.

VII

I, 81.

A Indra.

1. — Indra a été accru pour l'ivresse¹, lui le meurtrier de Vr̥tra, — pour la force, — par les hommes. C'est lui que, dans les grands combats, et aussi dans les petits², nous invoquons. Qu'il nous aide au jour du butin³!

2. — Car tu combats dans les armées⁴, ô héros. Tu livres une abondante proie. Tu accrois même un petit avoir⁵. Tu donnes au sacrifiant⁶; tu as de grandes richesses pour celui qui pressure le soma⁷.

3. — Quand les combats surgissent, le butin⁸ est offert au hardi⁹. Attelle les deux chevaux bais qui te donnent l'agitation de l'ivresse¹⁰. Qui frapperas-tu? Qui feras-tu riche? Nous, ô Indra, fais-nous riches.

COMMENTAIRE.

¹ Combinaison de deux formules consacrées : — Indra a été accru par les hommes, c'est-à-dire a reçu d'eux le soma qui accroît ses forces; — Indra a bu le soma pour s'enivrer. La même combinaison se retrouve au vers IX, 106, 8 [avec tournure active].

² Le pluriel n'est exprimé qu'avec le premier adjectif. Cf. le vers I, 102, 10, où, par une construction plus sommaire encore, les deux adjectifs sont au pluriel, mais le substantif est au singulier. Cf. enfin les cas où l'un des deux mots qui doivent s'accorder reste sans désinence aucune : I, 61, 13 [*supra*, VI, 13], et la note.

³ Cf. *vāje-vāje*... *dhāneṣu* (VII, 38, 8), *dhāneṣu hitēṣu* (VIII, 16, 5), et *dhāne hité* (*passim*).

⁴ Cf. *viçveṣu sēnyo jāneṣu* (VII, 30, 2), « combattant dans toutes les races, dans toutes les armées (tour à tour) ». C'est l'équivalent du classique *sainya* « soldat ».

⁵ *dabhrá* opposé à *bhūri*, comme souvent.

⁶ A celui qui fait offrir et qui paye le sacrifice.

⁷ *Bhūri te vāsu*, formule toute faite (cf. 6) et qui paraît bien former une phrase à elle seule au vers VIII, 32, 8.

⁸ Autre défaut d'accord (cf. v. 1, et note) : le verbe au singulier avec un sujet au pluriel. Cf. [I, 63, 9; 162, 8, 9, 14; VII, 21, 6; X, 76, 6; etc.]. La leçon du S. V., *dhānam*, peut très bien n'être qu'une correction, une leçon savante.

⁹ A Indra — *dhṛṣṇú* est une épithète constante d'Indra — le Dieu hardi, qui le livre, le distribue (cf. 2 et 6) à qui il veut.

¹⁰ Épithète ordinaire du soma, transportée aux chevaux d'Indra, ne fût-ce que pour exprimer le vertige d'une course rapide.

4. — Par sa seule volonté¹¹, le grand, — en vertu de sa propre nature, le terrible s'est accru en force. C'est pour sa parure¹² que le Haut, qui porte les deux *çiprā*¹³ et qui attelle les deux chevaux bais, a gardé¹⁴ dans ses deux mains rapprochées la foudre d'airain.

5. — Il a rempli l'espace terrestre; il a heurté dans le ciel la voûte brillante¹⁵. Un être pareil à toi, ô Indra, n'est jamais né et ne naîtra jamais. Ta croissance a dépassé les limites de l'univers.

6. — Que celui qui livre à qui le sert les subsistances de l'ennemi, qu'Indra nous fasse des dons! Partage! tu as de grandes richesses¹⁶. Que j'aie part à tes présents.

7. — Car, à chaque fois qu'il s'enivre chez nous, il nous donne des troupeaux de vaches, lui qui a une volonté droite. Rassemble beaucoup de centaines, des richesses emplissant tes deux mains. Aiguise-nous¹⁷ : apporte-nous des biens.

8. — Enivre-toi au soma pressuré, — pour être fort, ô héros, pour nous faire des dons. Car nous te savons maître de grandes

¹¹ Plus haut, il était accru par les hommes. Mais ici la foudre même n'est plus pour lui qu'une parure : voir ci-après. La conception change, comme souvent à l'intérieur d'un même hymne : sur cette autre conception, cf. X, 54, 2.

¹² Cf. l'emploi du datif *çriyé* dans des vers où sont décrites les parures des Maruts (par exemple, V, 60, 4), rapproché de formules comme celles des vers : I, 85, 2; I, 166, 10, et *passim*.

¹³ Les deux pièces d'une sorte de casque. Au pluriel seulement quand il s'agit d'une troupe, des Maruts qui ont des *çiprā* d'or sur la tête : V, 54, 11; VIII, 7, 25. Les *Ṛbhus*, dans un passage où ils sont représentés avec des ornements pareils à ceux des Maruts (*suniskās*), reçoivent l'épithète *āyaḥçiprās*, «aux *çiprā* d'airain» : IV, 37, 4. Indra détache ses deux *çiprā* pour boire le soma (I, 101, 10; cf. III, 32, 1; VIII, 65 [76 Aufr.²], 10; X, 96, 9), qui monte à ces *çiprā* en même temps qu'à ses mâchoires (V, 36, 2). Il reçoit l'épithète *çiprū*, dont le féminin *çiprūṇī* (I, 30, 11) paraît désigner une armée d'hommes qui portent les *çiprā*. Indra, avec ses deux *çiprā*, vaut [à lui seul] une pareille armée : X, 105, 5.

¹⁴ Gardé (*nī dadhe*) comme on garde un trésor (*nīdhī*).

¹⁵ Parce qu'il est trop haut, plus exactement encore «il a exercé une pression sur elle».

¹⁶ Cf. *supra*, note 7.

¹⁷ Cf. VIII, 4, 16 : «Aiguise-nous comme le rasoir... donne-nous des biens.» Le sens est ; «rends-nous terribles à nos ennemis». La richesse, en effet, est un instrument de victoire : cf. I, 8, 1-2, et *passim*.

richesses. Nous répandons vers toi nos désirs. Sois donc notre protecteur.

9. — Ces gens que voici, ô Indra, prospèrent, grâce à toi, en toutes sortes de biens. Puisque tu as découvert¹⁸ la richesse des gens, — de l'ennemi, — des impies¹⁹, apporte-nous leur richesse.

¹⁸ Cf. I, 72, 7; II, 27, 3, et *passim*.

¹⁹ «Des gens impies qui sont nos ennemis». Sur cette construction *paratactique*, voir *Études sur le lexique du R. V.*, s. v. *arí* [*Journ. Asiat.*, 8^e sér., IV, p. 171].

VIII

III, 47.

A Indra.

1. — Indra, taureau, accompagné des Maruts¹. . . . Pour la joie, bois le soma tout ton soûl², pour l'ivresse. Fais couler dans ton ventre le flot de la liqueur. Tu es dès longtemps le roi des somas pressurés.

2. — D'accord avec les Maruts, ô Indra, avec leur troupe, bois le soma, toi meurtrier de Vṛtra, ô héros, toi qui t'y connais³. Tue les ennemis, chasse les malveillants⁴, et donne-nous de toutes parts la sécurité.

3. — Et au temps marqué, toi qui bois au temps marqué, bois, ô Indra, avec les Dieux tes amis, le soma que nous avons pressuré. Les Maruts à qui tu as donné leur part et qui t'ont suivi⁵. . . .⁶ Tu as tué Vṛtra, ils t'ont donné la force.

4. — Ceux qui t'ont fortifié dans le combat contre Ahi, ô *maghavan*, ceux qui t'ont fortifié dans le combat contre Çambara, ô toi que traînent les deux chevaux bais, et dans la recherche des vaches, — maintenant que⁷ les prêtres sont pris d'enthousiasme pour toi⁸, — bois le soma, ô Indra, en compagnie, de ces Maruts.

5. — Le taureau qui se fortifie en compagnie des Maruts⁹.

COMMENTAIRE.

¹ La phrase commence par des nominatifs, puis le tour change brusquement. Cf. le vers 3.

² Proprement «selon ta nature», donc «autant qu'il t'en faut».

³ Qui sais le moment où tu dois boire : cf. le vers suivant.

⁴ Proprement les «négligents», l'un des noms des démons et des impies. Cf. les «avares».

⁵ *tvānu* «à la suite de toi». Voir T. S. III, 2, 5, 6 (cf. 5); Çat. Br. V, 4, 2, 5, 7; et pour l'idée R. V. III, 35, 9.

⁶ Anacoluthie probable (cf. vers 1), bien qu'on pût aussi rattacher ce membre de phrase à ce qui précède. [Bien plutôt à ce qui suit, en mettant *ahān vṛtrām* entre parenthèses. — V. H.]

⁷ Le relatif *yé* du 3^e pada est sans antécédent et équivaut à une simple conjonction : cf. I, 48, 14, et *passim*.

⁸ T'acclament, te chantent, comme t'ont chanté autrefois les Maruts eux-mêmes.

⁹ Soit parce que les Maruts le fortifient (cf. le vers précédent), soit

Indra qui n'est pas avare et qui est l'instituteur divin ¹⁰, celui qui triomphe de tout, — pour un nouveau secours, — le fort qui donne la force, invoquons-le ici ¹¹.

parce qu'ils se fortifient ensemble en buvant le soma offert par les hommes.

¹⁰ Cf. I, 68, 10.

¹¹ Ce vers se retrouve tout entier VI, 19, 11.

IX

VII, 32.

A Indra.

1. — Que des sacrificateurs¹ même ne te retiennent pas² loin de nous ! Du plus loin, viens à notre festin, ou, si tu es ici, écoute-nous.

2. — Car, pour toi, ces prêtres se tiennent près du soma, comme les mouches au bord de la liqueur³. Les chantres, désirant la richesse, ont mis leur désir en Indra, comme on met le pied dans un char⁴.

3. — Désirant la richesse, j'appelle celui qui tient la foudre et dont la droite⁵ est généreuse, — comme un fils son père.

4. — Pour Indra ont été pressurés ces somas cuits⁶ par leur mélange avec le lait aigre. Viens à eux pour l'ivresse, ô toi qui portes la foudre, — pour les boire, — avec tes deux chevaux bais, — comme à une demeure⁷.

5. — Qu'il écoute ! A celui qui a des oreilles pour entendre nous demandons des richesses. Pourrait-il négliger nos chants⁸ ? Celui qui d'un seul coup a donné des centaines de milliers, personne ne peut l'arrêter quand il veut donner⁹.

6. — Ce héros est irrésistible et, grâce à Indra, puissant avec

COMMENTAIRE.

¹ Le mot *vāghāt* (sans thème fort) paraît s'appliquer indifféremment aux prêtres et à ceux qui font offrir le sacrifice à leur profit.

² *śú* (pour *sú*) renforce l'impératif avec ou sans négation et *u* suit souvent *mā* comme en général il suit les particules ou les pronoms.

³ Cf. [pour cette comparaison] IV, 45, 4.

⁴ Indra est le char qui conduit l'homme au but désiré.

⁵ Cf. VIII, 33, 5.

⁶ Les autres offrandes sont cuites sur le feu. Le soma est considéré comme cuit par son mélange avec le lait ; [car] le lait lui-même passe pour déjà cuit dans le pis de la vache, d'où il sort chaud : cf. X, 179.

⁷ Demeure, séjour habituel et favori. Le soma, les offrandes en général, et les hymnes même, attirent Indra et le retiennent. C. VIII, 33, 2. Indra fait sa demeure près du soma, ainsi que les prêtres : II, 19, 1 ; cf. pour ceux-ci la description du vers 2, et pour Indra le souhait du vers 1.

⁸ On peut croire que la valeur négative de *nū cid* a été précédée d'une valeur interrogative.

⁹ Cf. VIII, 77 [88 Aufr. ²], 3.

ses guerriers, qui prépare pour toi, ô meurtrier de Vrtra, d'abondantes libations par le pressurage et le lavage¹⁰.

7. — Sois, ô *maghavan*, la sauvegarde des *maghavan*¹¹, en domptant ceux qui mènent grand bruit¹². Donne-nous en partage les richesses de celui que tu frappes. Apporte-nous les biens de l'impie¹³.

8. — Pressez le soma pour le Buveur-de-soma, pour Indra Porte-foudre. Cuisez les Offrandes-cuites pour qu'il nous secoure. Faites qu'il nous secoure¹⁴. A qui nous emplit vous ne plairez¹⁵ qu'en l'emplissant lui-même.

9. — Ne faites pas de fautes¹⁶, pressureurs du soma. Faites œuvre utile pour le Grand¹⁷. Faites qu'il mette en branle la richesse et nous l'apporte. Seul, le diligent est victorieux, jouit de la paix, prospère. Les Dieux ne sont pas pour l'avare.

10. — Nul n'a cerné ni arrêté le char du libéral¹⁸. Celui qu'Indra, que les Maruts secourent, celui-là atteindra l'étable pleine de vaches.

11. — Il atteindra le butin, ô Indra, le mortel cherchant le

¹⁰ Le lavage des tiges de soma déjà pressurées, qu'on pressure ensuite une seconde fois. Le verbe qui a pris tôt ou tard le sens de «laver» signifiait peut-être seulement, à l'origine, «secouer (dans l'eau)». Voir IX, 72, 8 (où il faut sans doute corriger *sotré*; cf. notre vers, et VIII, 1, 17; 2, 25; 31, 5; IX, 11, 5), et le participe *dhūtá* (*passim*), remplacé dans le S. V. par *dhautá*.

¹¹ Ce mot, qui signifie «riche, généreux, libéral», est une désignation commune du riche qui paye le sacrifice, et d'Indra.

¹² Voir l'interprétation de *mārutam çárdhaḥ* [*supra*, II, n. 12].

¹³ Avec une correction au texte : *dūdāço*, correction proposée par Grassmann. Cf. A. V. I, 13, 1.

¹⁴ *ávase* porte sur *pácatā pakttr* et est sous-entendu avec *kṛṇudhvám* *ít*; c'est du moins ce que paraît indiquer l'accentuation du second verbe. — «Faire» au sens absolu, ce peut être aussi «sacrifier». — [Plutôt «faites qu'il vous secoure», à cause de l'emploi de la voix moyenne. — V. H.]

¹⁵ Cf. I, 176, 4.

¹⁶ Contre les rites.

¹⁷ Cf. au vers VII, 97, 8 : «Faites œuvre utile pour celui qu'il faut utiliser.»

¹⁸ Ou «de Sudās», nom propre, voir [*Religion Védique*, II, p. 361 sq., et p. 449, n. 4]. Mais ici il semble bien que la formule est d'une application générale.

butin¹⁹, à qui tu viens en aide. Viens en aide à nos chars, ô héros, à nos guerriers.

12. — Il²⁰ a la meilleure part, comme butin du vainqueur. . . . Les tromperies ne trompent pas Indra aux chevaux bais : il donne l'adresse efficace au Pressureur de soma²¹.

13. — Offrez une formule sans défaut, bien composée, bien ornée, à ceux qui ont droit au sacrifice. Même de nombreux assauts ne peuvent vaincre celui qui par l'œuvre pie trouve un refuge en Indra²².

14. — Quel mortel, ô Indra, peut assaillir celui dont tu es la richesse ? C'est par la foi en toi²³, ô *maghavan*, qu'au jour décisif celui qui fait du butin cherche à conquérir le butin.

15. — Dans les combats contre l'ennemi, pousse en avant les *maghavan* qui nous donnent les richesses que nous aimons. Sous ta conduite, ô toi qui a des chevaux bais, puissions-nous avec les *sūri*²⁴ franchir tous les mauvais pas.

16. — C'est à toi, ô Indra, qu'appartient la richesse inférieure ; tu prospères dans la possession de la moyenne ; tu règnes sur tout l'ensemble de la supérieure²⁵. On ne peut t'arrêter dans la conquête des vaches²⁶.

17. — Tu es connu pour celui qui donne tout le butin des combats²⁷. C'est ton nom, ô toi le très invoqué, qu'implore qui-conque demande du secours sur cette terre.

¹⁹ Avec une correction au texte, un changement d'accentuation : *vājāyān* au lieu de *vājāyan*. Le second aurait pu sans doute être amené là par simple allitération comme au vers 1, 4, 9 ; mais on attendrait un régime.

²⁰ Le Pressureur de soma, nommé ensuite : ellipse ou anacoluthie.

²¹ Et non aux trompeurs.

²² Cf. VII, 86, 2 [*infra*, XXVI, 2].

²³ Instrumental en *ā*. Cf. Lanman, *Noun-inflection in the Veda*, p. 447 (quoique l'auteur propose de voir ici un nominatif primitivement en *s*, p. 444 ; la leçon primitive était peut-être pourtant *ṣraddhāyēt*, cf. X, 151, 4). On pourrait aussi supposer un adjectif *ṣraddhās* « croyant » (au nominatif).

²⁴ Cf. I, 61, 3, et la note [*supra*, VI, n. 7.]

²⁵ Les richesses des mondes inférieur, moyen et supérieur, c'est-à-dire de la terre, de l'atmosphère et du ciel. Cf. *passim*.

²⁶ Cf. le locatif *dhāne* équivalent à *dhāne hité*, etc.

²⁷ *vīcvasya dhanadās* = *vīcvasya dhānasya dhanadās* (sorte de pléonasmisme bien connu). Le pronom relatif *yé* sans antécédent, comme souvent. [Cf. *supra*, VI, n. 29, et VIII, n. 7.]

18. — Ô Indra, si je commandais à des richesses pareilles aux tiennes, je voudrais gagner la reconnaissance de mon chantre, ô toi qui ouvres les trésors; je ne le livrerais pas à la méchanceté²⁸.

19. — Je donnerais à celui qui me glorifie chaque jour, — de la richesse²⁹, — en quelque lieu qu'il dût la trouver³⁰. Car il n'y a pas pour nous, ô *maghavan*, d'autre amitié meilleure que la tienne, — pas même un père.

20. — C'est le diligent qui va à la conquête du butin avec Puramdhi³¹ pour alliée. Je *tourne* vers vous avec mon chant Indra le très invoqué, comme le charron une jante de bon bois³².

21. — Ce n'est point par une louange mal composée que le mortel acquiert des biens. La richesse ne va pas à celui qui fait des fautes³³. C'est pour toi chose facile, ô *maghavan*, que le don à faire, au jour décisif, à un chantre tel que moi.

22. — Nous mugissons vers toi, ô héros, comme des vaches qu'on n'a pas traites, vers toi qui vois le *svar*³⁴, maître du monde mobile, ô Indra, et du monde immobile.

23. — Ni dans le ciel, ni sur la terre, aucun autre n'est né ni ne naîtra pareil à toi. Désirant des chevaux, ô *maghavan*, ô Indra, — du butin³⁵, des vaches, — nous t'invoquons.

24. — Apporte-nous, ô Indra, une force³⁶ qui l'emporte sur celui qui, nous étant supérieur, sera [toutefois] plus faible qu'elle. Car, ô *maghavan*, tu es depuis longtemps possesseur de nombreux trésors, et tu dois être invoqué à chaque butin qu'on veut faire.

25. — Chasse les ennemis, ô *maghavan*; fais-nous conquérir

²⁸ Aux méchants. Cf. VIII, 19, 26.

²⁹ Pour la construction de *â* avec *çiks*, cf. I. 112. 19; et, pour le rejet de la particule après *râyás*, VIII, 81 [92 Aufr.²], 9.

³⁰ Cf. IX, 87, 8.

³¹ Un nom de la femelle céleste délivrée, aurore ou nuée, et par suite aussi, de l'offrande ou de la prière. Cf. III, 62, 11.

³² Comparaison frisant le jeu de mots. Cf. VIII, 64 [75 Aufr.²], 5.

³³ Contre les rites; cf. vers 9.

³⁴ Le ciel invisible. Opposez IX, 48, 4. Tous les êtres, y compris les hommes, voient par exception le *svar* quand la lumière en sort.¹

³⁵ Proprement, à ce qu'il semble, « faisant du butin », cf. vers 14.

³⁶ Ou « une richesse ». Cf. VI, 26, 7.

aisément les richesses. Aide-nous quand il y a un grand butin à faire. Fais croître tes amis.

26. — Indra, apporte-nous la volonté ferme, — comme un père à ses fils. Fais-nous des dons, ô toi le très invoqué, dans cette marche³⁷. Pussions-nous rester en vie et posséder la lumière³⁸.

27. — Que des inconnus, des perfides³⁹ aux intentions mauvaises, des malveillants ne nous écrasent pas ! Pussions-nous avec toi, ô héros, traverser toutes les vallées, toutes les eaux !

³⁷ Dans ce sacrifice ? Ou dans cette marche guerrière ?

³⁸ Cf. (avec Ludwig) Tāṇḍya Mahābrāhmaṇa, IV, 7, 4.

³⁹ Avec une correction au texte : *vrjīnā* pour *vrjānā*, correction qui permet de conserver à ce mot et à *ājñātā* l's du pada-pāṭha (*vrjāna* est neutre). Cf. V, 3, 11. La leçon a pu être corrompue sous l'influence de X, 27, 4.

X

VIII, 54 [65].

A Indra.

1. — Ô Indra, que tu sois appelé par les hommes à l'orient¹ ou à l'occident, au nord ou au midi², viens vite avec les rapides³.

2. — Soit que tu t'enivres de liqueur⁴ au flot coulant du tamis céleste⁵, dans le sacrifice des Dieux⁶, — ou dans la mer⁷.

3. — Je t'appelle par mes chants, toi grand et vaste, — comme une vache pour en jouir⁸, — ô Indra, pour boire le soma.

4. — Que tes chevaux bais amènent ta grandeur, ô Indra, ta puissance, ô Dieu, la traînant sur ton char!

5. — Ô Indra, tu es chanté, tu es loué comme grand, fort et donnant la souveraineté⁹. Viens au soma que nous avons pressuré, et bois¹⁰.

6. — Nous avons le soma, nous avons l'offrande favorite, et

COMMENTAIRE.

¹ Ces adverbess'emploient à la question *ubi* aussi bien qu'à la question *quo*. Cf. VIII, 10, 5 et *passim*.

² Cette demi-stance se retrouve VIII, 4, 1.

³ « Avec tes chevaux ».

⁴ Génitif partitif avec *mad*, cf. VIII, 13, 14, et *passim*.

⁵ Cf. IX, 83, 2 : *prasrávana* est bien l'écoulement à travers le tamis», cf. VIII, 33, 1.

⁶ *svárṇara* s'oppose à *vaiçvānará* (de *viçvānara*). Il qualifie Agni (II, 2, 1; VI, 15, 4; VIII, 19, 1) en tant que feu céleste, propre aux Dieux (aux hommes du ciel), et non commun à toutes les races, — et le *ṛtá* primitif, céleste (IX, 70, 6) : par suite, il est pris substantivement dans le sens de «*ṛtá* céleste, sacrifice des Dieux».

⁷ La mer de l'atmosphère. Cf. l'opposition du ciel et de la mer (VIII, 10, 1) et celle de *svárṇara* et de *samudrá* à demi personnifiés (VIII, 12, 2).

⁸ Cf. I, 4, 1; Vāl. 4, 4 [Auf. ², VIII, 52, 4]. Aucun parallélisme entre les deux derniers membres de phrase : la comparaison ne porte même pas davantage sur le verbe; elle se rapporte uniquement à Indra, qui est une «vache à lait» pour ses suppliants. Le troisième pāda est aussi tout à fait indépendant.

⁹ Opposez *ṛṣikṛt*.

¹⁰ [Traduction motivée par l'accent de *pība*].

nous t'appelons pour que tu viennes t'asseoir sur notre *barhis*¹¹ que voici.

7. — Tu es, il est vrai, ô Indra, le bien commun de tous les hommes ; mais c'est nous qui t'invoquons¹².

8. — Voici la liqueur du soma que les hommes ont traitée¹³ pour toi avec les pierres. Bois-la, ô Indra, et prends-y plaisir.

9. — Néglige tous nos ennemis, les inspirés¹⁴. Viens vite. Donne-nous une grande gloire¹⁵.

10. — Que le roi¹⁶ qui me donne des caavales mouchetées¹⁷ et conquérant de l'or¹⁸, que ce *maghavan*¹⁹, ô Dieu, n'éprouve jamais aucun dommage!

11. — Sur les mille caavales était de l'or brillant, grand et large²⁰, resplendissant, qui est devenu mon bien.

12. — Les petits-fils de Durgaha, en me faisant don d'un millier de caavales, se sont acquis de la gloire chez les Dieux²¹.

¹¹ Le gazon sacré, la jonchée de l'autel.

¹² En ce moment : donc, en ce moment, sois à nous seuls. — Ce vers entier se retrouve IV, 32, 13.

¹³ Métaphore courante.

¹⁴ «Les chantres qui sont nos ennemis, ceux de nos ennemis qui t'invoquent en même temps que nous». Cf. VIII, 1, 4 et 52, 7 [Aufr.², VIII, 63, 7]; cf. aussi IV, 48, 1, et *passim*.

¹⁵ Ce dernier pāda se retrouve I, 9, 8, et *passim*.

¹⁶ Le roi au profit duquel le sacrifice est célébré et qui le paye. (Voir la note 19.) Ce vers et les deux suivants forment une *dānastuti* ou un «éloge des dons» [faits au poète].

¹⁷ Dans d'autres *dānastuti*, il est question de femelles «rouges» (Vāl. 7 [Aufr.², VIII, 55], 3), qui sont des caavales (VIII, 57 [68 Aufr.²], 18). Les «mouchetées» doivent être ici aussi des caavales, puisqu'elles «conquièreient l'or». (Voir la note suivante.)

¹⁸ Le sens propre de la racine *vī* (racine unique et non double) est «prendre possession de» : on y ramène aisément tous ses emplois. Pour la «conquête» du butin, cf. en particulier VII, 19, 6. Cf. aussi un nom de l'oiseau de proie *parṇavi* (IX, 3, 1) «qui conquiert au moyen de ses ailes».

¹⁹ Celui qui fait faire et qui paye le sacrifice. Le mot signifie «généreux, libéral».

²⁰ Beaucoup d'or.

²¹ Cf. V, 18, 4 et opposez IV, 51, 11, et *passim*.

XI

IX, 104.

A Soma Pavamāna.

1. — Amis, prenez place. Chantez pour celui qui se clarifie. Comme un nouveau-né, servez-le avec vos sacrifices, pour le parer.

2. — Réunissez-le comme un veau à ses mères, lui qui fait prospérer la maison, — pour une ivresse¹ qui plaît aux Dieux, — deux fois forte.

3. — Clarifiez celui qui donne la sagacité², de la façon dont il est³ le plus agréable⁴ au Çardha⁵, à Mitra, à Varuṇa, pour qu'ils l'agrément.

4. — Après toi, qui conquiers pour nous les trésors, les chants ont mugé. Nous habillons ta couleur de vaches.

5. — Ô maître des ivresses, ô Indu, tu es pour nous le mets favori des Dieux. Comme un ami, pour ton ami, sois celui qui trouve le mieux la route.

6. — Éloigne de nous avec toute sa séquelle⁶ le Rakṣas dévorant, quel qu'il soit. Éloigne de nous l'impie, celui qui est double, l'angoisse.

COMMENTAIRE.

¹ Cf. IX, 6, 2-3.

² [Au-dessus et au crayon, on lit «sagesse».]

³ [*Idem* «qui le rend».]

⁴ Pour cette construction de *yáthā*, cf. I, 113, 1; VI, 45, 5.

⁵ Des Maruts. [Au-dessus de «au Çardha» le manuscrit porte au crayon «aux Maruts».]

⁶ [Au-dessus et au crayon «tous les siens».] Littéralement «avec la jante». Or la «jante» est l'expression du tout qui embrasse les parties (les rayons): I, 32, 15, et *passim*.

XII

IX, 108.

A Soma Pavamāna.

1. — Clarifie-toi, très liquoreux, — pour Indra, ô Soma, ivresse toute pleine d'énergie, — grandement, ivresse toute céleste¹.

2. — Quand il t'a bu, le taureau² veut faire acte de mâle, — quand il l'a bu, lui³ le céleste. — Bien avisé, il s'est élancé à la conquête des vigueurs, comme Etaça⁴ à la conquête du butin⁵.

3. — C'est bien toi, ô Pavamāna, le très céleste, qui as appelé⁶ les races divines, pour l'immortalité⁷.

4. — Toi par qui Navagva, Dadhyañc découvre⁸, par qui les prêtres, étant en faveur auprès des Dieux, ont obtenu une part⁹ de l'amṛta précieux, — par qui ils ont atteint la gloire.

5. — Le voici qui, pressuré à flots, se clarifie à travers la laine de brebis, très enivrant, — se jouant comme la vague des eaux.

6. — Lui qui, en fendant la pierre, en a fait sortir par la force les vaches rouges, les vaches des eaux qui y étaient enfermées...

COMMENTAIRE.

¹ Cf. en particulier VII, 31, 2. C'est ce que les hommes peuvent « faire de céleste » en tant qu'hommes.

² Indra.

³ Passage brusque à la 3^e personne. La construction paraît bien plus étrange encore dans le texte, où la proposition suivante est réunie à la précédente par un relatif. Il paraît sûr pourtant que le sujet de la seconde est Soma : voir note 4, et cf. le vers 6.

⁴ Cette comparaison (voir IX, 16, 1), aussi bien que toute la terminologie de cette phrase (voir en particulier IX, 64, 29), semble prouver que le sujet est bien Soma, et non le taureau Indra.

⁵ [Cf. *supra*, VI, 15, et notes.]

⁶ Allusion au bruit des pierres du pressoir (X, 76, 6) ou des hymnes qui accompagnent le pressurage (I, 83, 6).

⁷ Pour leur donner l'immortalité.

⁸ Cf. IX, 94, 2.

⁹ Cf. IX, 70, 2 : là c'est Soma lui-même qui demande et obtient l'amṛta, le soma céleste, répondant à l'appel du soma terrestre.

Tu¹⁰ t'empares de l'étable des vaches, de l'étable des chevaux; comme armé d'une cuirasse, ô hardi, brise-la.

7. — Faites couler par le pressurage, répandez le soma¹¹, — comme un cheval, — traversant les eaux, traversant l'espace, — bruissant¹² dans le bois¹³, nageant dans l'eau.

8. — Le taureau aux mille flots, nourri de lait¹⁴, cher à la race divine, qui, né selon la loi, s'est accru selon la loi, — lui le roi, le Dieu, développant¹⁵ la grande loi¹⁶.

9. — Brille pour atteindre¹⁷ la splendeur, la grande gloire, ô maître de la vigueur, ô Dieu, en recherchant les Dieux. Détache¹⁸ le seau du milieu¹⁹.

10. — Élançe-toi par bonds dans les deux cuves, ô très habile, étant pressuré, comme un chef de races sur sa monture²⁰. Clarifie-toi en pluie du ciel²¹, en écoulement des eaux. Donne la vigueur aux prières pour la recherche des vaches.

11. — Ce taureau qui communique²² l'ébranlement de l'ivresse, aux mille flots, ils l'ont trait, — lui qui porte toutes les richesses.

12. — Le mâle est né, engendrant²³, lui l'immortel, brûlant les ténèbres avec son éclat. Bien loué par les poètes, il a pris un vêtement, triplement, par sa puissance merveilleuse.

¹⁰ Passage de la 3^e personne à la 2^e. Cf. le passage inverse, vers 2.

¹¹ Avec une correction au texte : *sómam* pour *stómam*.

¹² Traduction conjecturale, cf. VIII, 65 [76 Aufr².], 11 (aucun autre emploi).

¹³ Dans la cuve de bois. Cf. Agni et le bois qu'il brûle en crépitant.

¹⁴ Cf. IX, 84, 5, et aussi VII, 101, 3 [*infra*, XXV, 3].

¹⁵ [Au-dessus et au crayon, on lit « manifestant ».]

¹⁶ Ce pāda se retrouve au vers IX, 107, 15. L'accusatif *ṛtām brhāt* y porte sur *pāvamānaḥ* (voir vers 10 ci-après), comme ici sur *vivā-ṛdhé* : c'est l'accusatif avec le verbe neutre, précisant l'idée du verbe.

¹⁷ Et pour nous donner.

¹⁸ Pour le verser.

¹⁹ De l'atmosphère. Sur les trois seaux [et les trois trésors], voir VII, 107 [*infra*, XXV], 4, et *passim* [et *supra*, IX, 16].

²⁰ Voir *Syntaxe des comparaisons Védiques*. [Je ne sais quel passage vise cette référence, peut-être la note 6 de la page 76 des *Mél. Renier*.]

²¹ C'est-à-dire : « Que le résultat de ta clarification soit la pluie du ciel », etc.

²² [Au-dessus et au crayon, le manuscrit porte « donne ».]

²³ Cf. IX, 110, 4; par exemple « une postérité », IX, 97, 40. Les hommes, en effet, sont sa postérité, ses enfants : I, 43, 9.

13. — Il est pressuré, lui Soma, lui qui apporte les trésors, les richesses, les aliments et la paix heureuse.

14. — Pour qu'Indra l'accepte de nous et le boive, pour que les Maruts le boivent, et Bhaga avec Aryaman, — afin qu'avec lui nous attirions Mitra et Varuṇa, afin que nous attirions Indra pour une grande faveur.

15. — Pour qu'Indra te boive, ô Soma, conduit en bride par les hommes, porteur de belles armes, très enivrant, clarifie-toi, très liquoreux.

16. — Entre dans le cœur d'Indra, [qui est un] vase à soma²⁴, comme les rivières dans la mer, — agréable à Mitra, à Varuṇa, à Vāyu, étai suprême du ciel.

²⁴ Ce pāda se retrouve IX, 70, 9.

XIII

I, 157.

Aux Açvins.

1. — Agni s'est éveillé sur la terre¹, le soleil se lève; la grande aurore éclatante a brillé² avec splendeur; le Dieu Savitar a mis en mouvement³ tous les êtres vivants⁴.

2. — Quand vous attetez, ô Açvins, votre char mâle⁵, arrosez pour nous de beurre fondu, de liqueur⁶, le *kṣatrá*⁷; donnez la vitesse⁸ à notre *bráhman* dans les combats. Puisseions-nous avoir du butin en partage dans les conquêtes des héros⁹!

3. — Que le char des Açvins, à trois roues, charriant la liqueur, aux chevaux rapides, arrive, étant bien loué. Que le bien-faisant, à trois caisses¹⁰, renfermant toutes les abondances, apporte le bonheur à nos bipèdes et à nos quadrupèdes.

4. — Apportez-nous l'aliment, ô Açvins. Donnez-nous¹¹ le

COMMENTAIRE .

¹ Proprement «de la terre», se levant de terre. Cf., pour l'emploi de l'ablatif, VII, 9, 1, et IV, 51, 10.

² [Voir *Chrestom. Véd.*, p. 296, s. v. *1 vas.*]

³ Comme il les fait rentrer dans le repos le soir, cf. VI, 71 [*infra*, XXIV], 2, et *passim*. — *prásāvīt* avec allusion au nom de Savitar.

⁴ Littéralement «le monde mobile, chacun à part».

⁵ C'est-à-dire «fort». La même épithète est donnée, par exemple, aux bras d'Indra portant la foudre : VIII, 50 [61 Aufr².], 18.

⁶ La pluie, ou plus généralement, par métaphore, tous les dons du ciel.

⁷ Mot abstrait éveillant l'idée des rois ou des guerriers, de ceux qui formeront la caste des *kṣatriyas*; par opposition au mot *bráhman*, désignant ici les prières, mais éveillant l'idée des prêtres, des futurs *bráhmanes*. Cf. VIII, 35, 16-18, et ci-dessous vers 6.

⁸ Comme à un cheval ou à un char de bataille. Cf. I, 118, 2; II, 40, 3.

⁹ Le combat.

¹⁰ Voir surtout I, 82, 3.

¹¹ Proprement «unissez-nous à » Voir *Rel. Véd.*, II, p. 261. Le verbe *mikṣ* (*myakṣ*), signifiant «gratifier de», proprement «unir à», s'est pris même sans régime indirect dans le sens absolu de «gratifier» (gratifier le sacrifice), dans des formules tout à fait analogues à celles où figure ce régime indirect, et peut-être par simplification abusive de ces formules : I, 22, 13; cf. VIII, 10, 22.

fouet qui fait couler la liqueur ¹². Prolongez notre vie, purifiez-nous des maladies; écartez la haine; soyez nos compagnons ¹³.

5. — Vous déposez l'embryon dans les femelles vivantes, vous déposez l'embryon dans tous les mondes. Vous avez, ô mâles, fait sortir le feu, les eaux, les arbres.

6. — Vous êtes des médecins avec vos remèdes, et vous êtes des cochers avec vos charretées ¹⁴, — et vous donnez le *kṣatrá* ¹⁵, ô forts, au sacrifiant qui vous sert de bon cœur.

¹² Ailleurs on les prie de donner ce fouet «au sacrifice» (I, 22, 3), ou simplement de donner au sacrifice «la liqueur» (I, 34, 3; 47, 4; 157, 4). [Supprimer la dernière référence.] Le fouet rappelle celui avec lequel Parjanya fouette les chevaux et fait apparaître les «messagers pluvieux»: V, 83, 3.

¹³ Cette demi-stance est répétée, I, 34, 11.

¹⁴ Ou «avec vos chevaux». Le sens de «charretée» paraît meilleur, et précisément le mot *rāthya*, ayant ici un *ā* long dans la samhitā, peut être différent de *rāthya*, qui signifie incontestablement «cheval».

¹⁵ Voir plus haut, vers 2.

XIV

VII, 68.

Aux Açvins.

1. — Venez, brillants, Açvins aux beaux chevaux, agréant, ô faiseurs de miracles¹, les chants de celui qui vous est dévoué, — et prenez les offrandes que nous vous présentons.

2. — Les breuvages enivrants vous ont été présentés. Approchez-vous pour prendre mon offrande. Écoutez-nous, à travers² les invocations de l'ennemi.

3. — Votre char, rapide comme la pensée, s'avance, à travers les espaces, ô Açvins, avec cent faveurs, — venant vers nous, ô vous qui avez Sūryā pour richesse.

4. — Quand cette pierre³, qui recherche les Dieux, vous appelle, levée toute droite, pressurant le soma pour vous, que le prêtre, Dieux beaux⁴, vous tourne vers lui avec ses offrandes!

5. — La nourriture brillante⁵ qui est vôtre, vous l'avez attelée⁶, en y joignant une épouse⁷, pour Atri, qui reçoit votre remède rafraîchissant⁸, vous étant cher.

COMMENTAIRE.

¹ *dasrá*, épithète presque exclusivement réservée aux Açvins [cf. *dasmá*, *supra*, II, n. 6].

² Sans vous laisser arrêter par elles. Il est probable que *çrutám* est accentué à tort.

³ La pierre du pressoir, dont le nom, *ádri*, n'a peut-être pas d'autre sens usuel que celui de « montagne », et aurait été appliqué aux pierres du pressoir, par allusion aux montagnes où croît la plante du soma, et à la montagne du ciel, d'où il est descendu.

⁴ [Mais *valgú* n'est pas au vocatif. — V. H.]

⁵ Cf. VII, 74, 2. Cette nourriture vient en effet du ciel.

⁶ Comme un char (cf. VII, 92, 3 et 5), pour la conduire à votre protégé : cf. encore l'expression « cocher de richesses », VII, 5, 5, et *passim*.

⁷ Traduction tout à fait conjecturale. La formation *máhišvant* serait une énigme. Aussi, bien qu'on puisse à la rigueur sous-entendre avec l'accusatif masculin *máhišvantam* un mot tel que *rayim*, peut-on être tenté de restituer un accusatif neutre en *-vat*, se rapportant à *bhójanam*, ce qui obligera à augmenter le mot d'une syllabe, par exemple sous la forme *máhišivat*. Or le mot *máhiši* « femelle du buffle » et par métaphore « épouse d'un prince » ne se trouve que trois fois dans le R.-V., et les trois fois dans des hymnes du v^e maṇḍala (2, 2; 25, 7; 37, 3), attri-

6. — Et vous avez fait ceci, ô Aṣvins, pour Cyavāna tombé dans la décrépitude : vous lui avez donné, à lui, qui vous avait présenté l'offrande, une forme jeune, attrayante¹⁰.

7. — Et ce Bhujyu, ô Aṣvins, a été abandonné par ses méchants amis au milieu de la mer. Que l'ennemi¹¹ qui vous est dévoué le sauve!

8. — Vous avez donné même au loup épuisé¹², et vous avez écouté Çayū, quand il vous a invoqués; vous qui avez fait gonfler

bué précisément à la famille d'Atri. Il y a peut-être là autre chose qu'une coïncidence purement fortuite. — Le don d'une épouse, que les Aṣvins font à certains de leurs protégés, à Cyavāna, à Kākṣivat. ne figure pas ailleurs dans la légende d'Atri. Mais une allusion à la vieille d'Atri, au vers I, 119, 6, permet de croire à un mélange des mythes d'Atri et de Cyavāna, marié après son rajeunissement. [Je ne découvre pas l'allusion ci-dessus. — V. H.]

⁸ Quand il est dans la fosse brûlante : c'est le trait essentiel de la légende d'Atri. Le mot *omān* signifie « remède rafraîchissant », comme *ōsadhi*, formé de la même racine *av*. C'est ce qui ressort particulièrement de son emploi au vers VI, 50, 7, et de ce fait que partout ailleurs il désigne une faveur des Aṣvins, les médecins divins (I, 34, 6), la faveur qu'ils ont faite à Atri dans la fosse brûlante : VII, 69, 4; I, 118, 7; 112, 7; X, 39, 9, et ici même*.

⁹ *itāti*. Ce sens paraît pouvoir être justifié au moins aussi bien que celui de « durable ». Voir, en particulier : I, 146, 2; X, 31, 7; 61, 2.

¹⁰ Cyavāna rajeuni a inspiré des désirs à sa fiancée : V, 74, 5. — [Le mot] *pratīya*, au vers IV, 5, 14, comme épithète d'une parole sans efficacité, signifie « à qui on peut résister » ou « qu'on peut attaquer ». Mais *prāti*, avec *i*, signifie « aller vers » aussi bien que « aller contre ».

¹¹ Proprement « l'avare ». Cf. X, 40, 7, avec la correction indiquée par M. Ludwig pour ce passage : *yuvōr āravā*. Il faut pareillement lire au vers VIII, 39, 2 : *ārātir āravṇām*. Mythe obscur [cf. depuis : Henry, *Rohitas*, IV, 25]. Le loup dont il est question au vers suivant est aussi un avare : VI, 13, 5.

¹² Cf. VI, 13, 5.

* Sur le sens de *omān*, voir une étude toute récente : Neisser, *Vorwedisches im Veda*, in *Bzbg. Btr.*, XVII, p. 244. Le nouvel interprète se rencontre avec Bergaigne par une voie sensiblement différente : pour lui aussi *omān* contient essentiellement l'idée de « fraîcheur » (cf. zend *aota* « froid »); mais le mot est un cliché que l'arrangeur trouvait traditionnellement dans le récit de la légende d'Atri et employait sans plus le comprendre. — V. H.

la vache¹³ comme les eaux¹⁴, toute stérile qu'elle était, par votre pouvoir, ô Aęvins, par vos puissances secourables.

9. — Ce chantre que voici chante avec ses hymnes, s'éveillant au commencement des aurores, muni de bonnes formules. Que la vache le nourrisse avec l'aliment, avec son lait! — O vous, protégez-nous toujours en nous donnant le bien-être!

¹³ La vache de Çayü.

¹⁴ Les eaux du ciel, en particulier.

(*A suivre.*)

ÉTYMOLOGIES LATINES ET GRECQUES.

1. *Memor.*

Bien que les plus hautes autorités en matière d'étymologie, je nommerai seulement Pott et Curtius, séparent unanimement *memor* de *memini* pour le rapporter à une racine sanscrite *smar*, dont aucune trace ne s'est conservée en latin, le sentiment intime proteste et cherche à ramener l'adjectif au milieu de la famille latine où sa place semble marquée. Voyons donc s'il est impossible d'opérer cette réintégration.

Le verbe *memini* est un des plus archaïques qui soient restés en latin : de même qu'il a un impératif parfait *memento*, qui est seul de son espèce, il nous a, je crois, conservé un exemplaire unique de participe parfait, correspondant aux formes grecques comme *βεβῶς*, *ἔσιώς*, *εἰδῶς*. Ce participe parfait a dû être *me-mn-ōs*. Mais, isolé comme il l'était, il s'est vu livré sans résistance à l'action des lois phoniques. D'altération en altération, *memnōs* est devenu *mēmōr*, comme *germnanus* est devenu *germanus*, comme *arbōs* est devenu *arbōr*. Ce *memor* a été ensuite traité comme un adjectif, et a donné *immemor*, *memoria*, *memorare*.

C'est ainsi que le latin a gardé un spécimen unique de participe aoriste : *parentes* = *τεκόντες*.

Le participe *me-mn-ōs* était identique, pour la forme, au grec *μεμῶς*. Mais les deux mots ont pris des sens différents¹.

2. *Ambagio*. — *Adāgium*.

Dans l'édition du *De lingua latina* de Varron, par Otfried Muller, p. 132, ligne 3, il faut évidemment faire une correction :

Au lieu de *adagio*, *adustum*, il faut lire : *abagio*, *abustum*, lesquels équivalent, selon les habitudes de l'ancienne orthographe latine, à *ambagio*, *ambustum*. De cette façon, le passage devient très clair.

¹ On demandera peut-être ce qu'est devenu le *F* ou *v* du suffixe. Mais après *mn* ce *v* devait disparaître : il disparaît après *n* dans *minor* pour *minvor*, dans *sterno* pour *sternuo*. Voir ces *Mémoires*, VI, p. 124.

« *Abagio dicta ut abustum, quod circum ustum est, ut ambiagna bos apud augures, quam circum aliæ hostiæ constituuntur.* »

De *abagio*, *ambagio*, rapprocher le substantif *ambages* et le verbe *ambigere*.

Ceci nous amène à parler d'un mot qui, depuis une vingtaine d'années et plus, est rangé dans une famille à laquelle il est, je crois, absolument étranger.

L'étymologie de Corssen qui, le premier, a rattaché *adagium* au verbe *aio*, m'a toujours paru suspecte. Elle a cependant passé dans tous les ouvrages de linguistique : je vois même qu'aujourd'hui l'on marque la seconde syllabe comme longue, probablement parce que l'a de *aio* est long.

Adagium ou *adagio* ne peut être séparé du précité *ambagio*. Tous les deux viennent du verbe *agere*. *Adagio* signifie une application (en allemand *eine Anwendung*). C'étaient probablement, à l'origine, des termes d'école. La formation savante se reconnaît à l'a de la seconde syllabe : un mot populaire aurait changé l'a en i. Cf. *prodigium*.

3. *Sodes*. — *Si audebunt*.

Si l'étymologie de *sodes* = *si audes* laissait encore quelques doutes, ils devraient céder devant un passage d'Aulu-Gelle, où cet écrivain, amateur de locutions archaïques, met l'expression au pluriel. *Præfatio*, 18. L'auteur répond d'avance aux critiques dont son ouvrage pourra être l'objet : *Quæ vero putaverint reprehendenda, his, si audebunt, succenseant, unde ea nos accepimus*. « Si l'on trouve quelques endroits répréhensibles, que mes critiques s'adressent, s'ils en ont envie, aux auteurs de qui nous les avons empruntés. » Nous avons ici *audeo* dans son sens primitif « désirer, avoir envie » : cf. *aveo*, *avidus*. Il est clair que *s'ils osent* ferait un sens peu satisfaisant, car les écrivains dont il s'agit sont d'anciens grammairiens et compilateurs, nullement faits pour intimider la postérité.

4. *Lar*, *largus*, *lascivus*.

On rapproche ordinairement *largus* du grec *δολιχός* et du sanscrit *dirgha*. Mais *largus* n'est arrivé que tard à marquer une idée d'étendue dans l'espace : le sens primitif est « généreux, abondant », comme on le voit par le dérivé *largiri*.

Je crois que *largus* ainsi que *lascivus* sont des dérivés de *Lar*. L'idée de provision touche de près à celle d'abondance et de joie. Je suppose qu'on a dit d'abord **lascus*, d'où *lascivus*, *lascivire*; l'affaiblissement graduel en **laz^egus*, *lar^egus*, comparable à celui

de *mergo* = sanscrit *masg*, date de la même époque où *Lases* est devenu *Lazes*, puis *Lares*¹.

Le verbe *largio* a dû signifier d'abord « faire le généreux », au sens neutre, comme on a *lascivio* de *lascivus*, *superbio* de *superbus*.

5. *Confusaneus*.

Aulu-Gelle, dans la préface de ses *Nuits attiques*, emploie le mot *confusaneus*, qui pourrait bien être de sa création : *Variam et miscellam et quasi confusaneam doctrinam*. En tout cas, le mot est spirituellement inventé. On voit comment la synonymie influe sur le choix du suffixe. *Collectaneus* et *miscellaneus* sont ici les chefs de file. L'irradiation² fait qu'il semble que le suffixe ait eu en lui-même quelque chose qui le rendit particulièrement propre à être choisi. Cependant il est le même que nous avons dans *ultroneus*, *idoneus*, *extraneus*, *subterraneus*, *mediterraneus*.

6. *Præstigiæ*.

Il arrive souvent qu'en latin, pour éviter la présence de deux *r* trop rapprochés, on supprime le second. C'est ainsi que l'adjectif *rufrus* (cf. *έρυθρός*) devient *rufus*. Il semble qu'avec un *b* le rapprochement ait été moins désagréable, car on a *rubra*, *rubrum*. Cependant nous avons *erubesco*, et non *erubresco*. En ombrien, les deux *r* sont restés : *rufru*, *rufra*. En grec, la chute du second *ρ* s'observe dans *έρύθημα* « fard », *έρυθαίνω* « rougir ».

Un autre exemple de la perte d'un *r* est le parfait *increbui*, venant de *increbresco*.

On trouve sur des inscriptions funéraires qui datent, il est vrai, d'une assez basse époque, la même formule répétée six fois : DE PROPIO (pour *de proprio*) SVO EMIT ARCAM³.

Cette tendance de la langue latine étant bien constatée, il n'y a aucune raison pour écarter l'ancienne étymologie de *præstigiæ*, qui signifie littéralement « escamotage, illusion⁴ ». Le mot vient de *præstringere* (*oculos*) « éblouir », et non, comme le suppose Va-

¹ Le rapport de *stultus* et *stolidus*, celui de l'ombrien *umzus* et du latin *umerus*, peuvent jusqu'à un certain point être rapprochés.

² Sur le phénomène de sémantique que nous avons appelé l'irradiation, voir ces *Mémoires*, VII, p. 20.

³ *Notizie degli scavi*, juin 1890, p. 170.

⁴ On a encore quelques exemples de l'ancienne forme *præstigiæ* : *Cæcil.*, com. 209, ms. de Fronton, *ad M. Cæs.*, I, 5, p. 13, 1. *Præstrigiator* se trouve deux fois chez Plaute (*Aulul.*, 630 et *Pæn.*, 1125; une fois dans le manuscrit de Fronton *de orat.*, p. 156, 14; de même *præstrigiatrice*, Plaute, *Amph.*, 782, *Truc.*, 134. Nous empruntons ces indications au *Lexikon der lateinischen Wortformen* de Georges, Leipzig, 1890. (Note de M. Duvau.)

nicek, de *præstinguere* « éteindre ». L'escamoteur, *præstigiator*, fait croire à des sortilèges par la rapidité de ses mouvements qui éblouissent les yeux.

Observons à ce propos que le français *prestige* est du petit nombre de mots qui, dans la suite des temps, d'une signification mauvaise soient montés à un sens plus ou moins favorable; la chose est rare, car le sort habituel des mots de cette espèce est plutôt de descendre et de déchoir. Je suppose que les moralistes et les prédicateurs sont les auteurs involontaires de ce changement. On a tant parlé des prestiges de l'ambition, du théâtre, des arts, du pouvoir, que le public a fini par prendre ces prestiges en sérieuse considération. Ces aventures ne sont pas sans exemple dans la vie réelle : il y a des illusions et des dangers qu'il ne faut pas trop signaler, trop décrire, pour ne pas risquer de produire sur l'auditeur l'effet contraire à celui qu'on se propose.

L'ancien *prestigiator* a été remplacé chez nous par le *prestidigitateur* : ce dernier mot m'a tout l'air d'une correction faite après coup par quelque honnête physicien qui voulait éloigner de son art tout soupçon de magie.

7. La préposition AB devenue AF et A.

Ce que nous avons dit récemment au sujet de la prononciation de l'F italique¹ peut servir à faire mieux comprendre ce qui s'est passé pour la préposition *ab*, laquelle, devant certaines consonnes, s'est changée en *ā* : *ā-mitto*, *ā-spernor*, *ā-vertō*.

Ce n'est pas, comme on le dit quelquefois, le *b* qui est tombé : le *b* est devenu *f*, puis *v*, et finalement la diphtongue *au* s'est changée en *ā*.

Nous pouvons encore suivre ces différents degrés sur les inscriptions. On trouve AF MVRO (*C. I. L.* 1143), AF SOLO (1161), AF LVCRETIA (1055), AF LYCO (587), AF CAPVA (551, à côté de AB REGIO), AF VOBEIS (201, 11). C'est surtout devant un *v* que le changement semble être fréquent, et cela paraîtra naturel si l'on se rappelle l'affinité des deux articulations *f* et *v*. Sur une inscription d'Amiternum nouvellement découverte² on lit : AF VINIEIS, AF VILLA à côté de AB SEGETE, AB CASTELLO. Nous avons ici le commencement des formes comme *avello*, *averto*.

¹ Voir ces *Mémoires*, VII, p. 321.

² *Notizie degli scavi*. Mars 1891, p. 96. Cf. octobre 1891, p. 323. — A en juger d'après certains indices, entre autres d'après l'orthographe SECETE au lieu de SEGETE employé cinq lignes plus haut, cette inscription est d'une époque assez ancienne. — Je constate au dernier moment que des observations semblables sont faites, à propos de la même inscription, par M. Wölflin, dans le dernier numéro de l'*Archiv* (VII, p. 506).

Il est probable qu'on a dit AV-VERTO, avec un V voyelle suivi d'un V consonne. Quelque chose de cette prononciation nous est indiqué par Festus quand il donne l'étymologie de AV-RVM *Nonnulli quia mentes hominum avertat.*

Il semble que la voyelle *a* favorise le changement de *b* en *v*. Nous ne voyons pas que, pour les prépositions *sub* et *ob*, pareille chose se soit produite : on écrit *obverto*, *subvenio*.

Puisque nous venons de toucher à la question de l'F italique, nous ajouterons un mot relatif à l'osque.

Le *fondo Patturelli*, dont nous avons déjà plusieurs fois entretenu la Société¹, a de nouveau livré quelques inscriptions se rapportant toujours au même ensemble de cérémonies religieuses. Il est clair que ce fonds de terre recouvre les débris d'un ancien sanctuaire, dont la langue était l'osque, et dont le culte comportait des fêtes revenant à intervalles réguliers (*eidols mamertiais* « aux ides de mars », *fisiais pomperiais* « aux fêtes de cinq jours »), à peu près comme revenaient aux mêmes époques les fêtes des frères Arvales. Une partie importante du culte est formée par une certaine *iovila* ou *diuvila* dont il n'est pas encore possible de bien apercevoir la nature, mais qui paraît être une chose assez coûteuse, car plusieurs citoyens se réunissent pour en supporter les frais. On nomme chaque fois le magistrat (*meddix*) préposé à l'offrande de cette *iovila*, et c'est cette mention du magistrat qui donne en même temps la date de l'inscription.

Ces textes nous arrivent malheureusement dans un tel état de mutilation qu'il est bien périlleux d'en essayer une lecture suivie. Une autre difficulté tient à cette circonstance que les mots sont écrits en abrégé.

Une des dernières inscriptions (*Scavi*, p. 23) nous donne une forme qui vient confirmer ce que nous disions récemment. Elle se termine par le mot (*s*)*akrafid* (c'est ainsi qu'il faut lire, et non *sakrafir*) qui est évidemment le latin *sacravit*. Le pluriel se trouve sur une autre inscription (p. 24) : (*sak*)*rvist*, ce qui suppose en latin *sacravisunt*. Le mot qui est à la ligne suivante, *destrst*, représente également une troisième personne du pluriel.

8. *Auviterare* « ouvrir ».

Parmi les tombes de mercenaires romains récemment découvertes à Concordia-Sagittaria² (Vénétie), s'en trouve une qui présente un verbe assez étrange. Au lieu de la formule ordinaire

¹ Voir ces *Mémoires*, VI, p. 301; VII, p. 25. Les dernières inscriptions se trouvent dans les *Notizie degli Scavi*, 1889, p. 22. Cf. *Rheinisches Museum*, t. 43 et 45.

² *Notizie degli Scavi*, novembre 1890, p. 340.

SI QVIS ARCAM APERIRE VOLVERIT, on lit : SI QVIS ARCAM AV VITERARE VOLVERIT . . .

On peut différer d'avis sur l'explication de cet ἀπαξ λεγόμενον. Je suppose que l'intention était de mettre AVVERTARE, forme populaire pour APERTARE¹.

Dans le même endroit, une autre tombe (p. 342) porte : SI QVIS EAM CONTRERIVIT. L'éditeur suppose qu'il faut lire *contractaverit*. Mais il est plus probable de penser à *contriverit*. Le latin *terere* avait donné déjà *deterere*, *detrimentum*.

9. *Alucinari*.

Ἄλῶ, ἄλυσθάνω, ἄλῦσσω, ἄλυσμός, sont des termes fréquents, dans les écrits d'Hippocrate et de Galien, pour marquer un malaise physique ou moral, qui se traduit par l'inquiétude du corps ou les divagations de l'esprit. Comme beaucoup d'autres expressions médicales, celle-ci a passé chez les Romains² : seulement, pour en tirer commodément un verbe, il a fallu lui donner une flexion latine. A l'imitation de *sermocinari*, *vaticinari*, et probablement pour faire antithèse à *ratiocinari*, on a dit *alucinari*. Comme le mot était d'origine étrangère, la prononciation et l'orthographe sont toujours restées incertaines, de sorte qu'on a écrit *halucinari*, *allucinari*, et que les étymologies les plus étranges ont été déjà proposées par les anciens³.

L'h dont on fait souvent précéder le mot vient de ce que, selon quelques grammairiens grecs, ἄλῶ devait avoir l'esprit rude.

10. *Dalivus*.

« *Dalivum* supinum ait esse Aurelius; Ælius, stultum. Oscorum quoque lingua significat insanum. Santra vero dici putat ipsum quem Græci δειλαιον, id est, propter cujus fatuitatem quis misereri debeat. »

Ainsi s'exprime Festus (p. 68). Il ressort de ce passage que les Romains se servaient du mot *dalivus* comme d'un terme de mépris ou de pitié : le sot ! le fat ! le misérable ! Paulus nous apprend, en outre, que Santra, l'auteur d'un traité *de antiquitate verborum*, identifiait *dalivus* avec le grec δειλαιος.

Ce rapprochement nous paraît fondé. Le mot s'est modifié comme *Achivus* = Ἀχαιοίς, *oliva* = ἐλίαια. Puisque l'existence en osque du même terme nous est expressément attestée, il est na-

¹ *Apertare* se trouve déjà chez Plaute, *Men.*, V, 5, 12. Dans *auvertare* on voit naître le son initial du français *ouvrir*.

² Voir dans ces *Mémoires* (VII, p. 28), le mot *rabies*.

³ Gell., XVI, 12; II, 3. Fulgent., *De prisce. serm.*, n. 54. Non. II, 406.

turel de supposer qu'il est arrivé à Rome par cette voie, et cela nous permet de conjecturer le même chemin pour les deux autres mots que nous venons de citer. Le son *a* de la première syllabe est assez conforme aux habitudes de la langue osque : c'est ainsi qu'elle a *dadikatted* = *dedicavit*, *amprufid* = *improba*.

Les langues s'empruntent volontiers les unes aux autres des termes méprisants : le français a pris *schoufflique* à l'allemand, lequel doit au français *schubjak* (= *sujet*, c'est-à-dire mauvais sujet).

11. Ἐκάς.

Le sens primitif de *ἐκάς* est « à part, loin de ». Comme on l'a justement reconnu, cet adverbe est formé du pronom réfléchi de la troisième personne *σφε* (cf. en latin *seorsum*). Mais qu'est-ce que la seconde syllabe *-κας*? On ne l'a pas cherché jusqu'à présent.

Il y a un autre adverbe formé de la même manière : *ἀνδρακάς*, *Odyssée*, XIII, 13 :

Ἄλλ' ἄγε οἱ δῶμεν τρίποδα μέγαν ἠδὲ λέβητα
 Ἀνδρακάς· ἡμεῖς δ' αὐτε ἀγειρόμενοι κατὰ δῆμον
 Τίσομεθ'· ἀργαλέον γὰρ ἓνα προικὸς χάρισσθαι.

L'*Etymologicum Magnum* explique *ἀνδρακάς* par *κατ' ἄνδρα*, et c'est là en effet le sens. Alcinoüs invite les Phéaciens à s'imposer, *par homme*, de la valeur d'une certaine pièce de monnaie pour aider Ulysse à s'équiper.

Non seulement *ἀνδρακάς* équivaut à *κατ' ἄνδρα*, mais nous croyons que c'est exactement *κατ' ἄνδρα*, avec la seule différence que la préposition est placée après son régime. On sait que beaucoup de prépositions ont commencé par être construites de cette façon. Pour *κατὰ* en particulier, nous trouvons dans Homère : *Πύλον κάτα*, *δρόμον κάτα*, *πόλιν κάτα*, *δῶμα κάτα*. Ici *κατὰ* a fait corps avec son régime, parce que nous avons affaire à une locution usuelle. La forme *κατ* pour *κατὰ* ne doit pas faire difficulté : on a de même *καμμέσσον* pour *κατ μέσσον*, *καππεδίον* pour *κατ πεδίον*, *καρ ῥόον* pour *κατ ῥόον*, *καγ γόνυ* pour *κατ γόνυ*, *καδ δ' ἄρ' ἀκτῆς* pour *κατ δ' ἄρ' ἀκτῆς*. Le *τ* de *κατ*, étant final, s'est changé en *ς*¹. La préposition est accentuée, comme cela est de règle quand elle vient la dernière.

Κατὰ avec l'accusatif a le sens distributif. Cette préposition a

¹ On demandait jusqu'à présent un second exemple d'une dentale finale changée en *ς*, le premier exemple étant les adverbes grecs comme *σοφῶς*, *καλῶς*. A ce point de vue, *ἀνδρακάς*, *ἐκάς* comblent une lacune de la phonétique.

donné non seulement en grec les locutions comme καθ' ἕνα, καθ' ἡμέραν, κατὰ μῆνα, κατ' ἐνιαυτόν, κατὰ κόμας, κατὰ Φῦλα, mais elle a passé au même sens en latin, et du latin dans les langues romanes. Dans le pèlerinage de Silvia aux lieux saints on lit : *Cata singulos hymnos fit oratio*. L'italien a *caduno*, l'espagnol *cada uno*, le roumain *cate unul*, le vieux français *kiede*, *chaïn*, *cheün*. Nous avons parlé ailleurs de cette singularité d'une préposition passant d'une langue dans une autre : la cause est évidemment la difficulté qu'il y avait à exprimer par un mot l'idée distributive. L'expression une fois créée, d'autres idiomes s'en sont servis. C'est cette même préposition qui se trouve à la fin de *ἀνδρακάς*. On peut seulement se demander si *ἀνδρα* est un accusatif ou une forme non fléchie, comme dans *ἀνδράποδον*. Je penche pour l'accusatif, car la locution *ἀνδρακάς*, quoique employée dans l'*Odyssée*, paraît relativement moderne.

Revenons maintenant à *ἐκάς*. La composition est exactement la même. Nous avons ici, soit l'accusatif, soit le thème du pronom réfléchi de la troisième personne. *Ἐκάς* a d'abord signifié « quant à soi », et de là il a passé au sens de « à part ». On peut encore observer ces nuances, *Il.*, XIII, 263 :

οὐ γὰρ ὁίω
Ἀνδρῶν δυσμενέων ἐκάς ἰσθίμενος πολεμίζειν.

Od., XVII, 73 :

οὐδ' ἄρ' ἔτι δὴν
Τηλέμαχος ξείνοιο ἐκάς τράπετ', ἀλλὰ παρῆσιν.

L'idée « à part » devait conduire à celle d'éloignement, surtout si l'on tient compte du régime au génitif.

De *ἐκάς* vient *ἐκαστος*, pour lequel le digamma est attesté de la façon la plus indubitable par le dialecte locrien et par l'inscription de Gortyne. Ce mot se compose de l'adverbe *ἐκάς* et du thème pronominal *το*. Cf. la composition de *αὐ-τό-ς*, ainsi que celle de *ἐκεῖ-νο-ς*. Il semble que *ἐκαστος* ait produit aux Grecs l'impression d'un superlatif : c'est ce qui explique la façon dont il est accentué. Cela explique aussi la formation de *ἐκάτερος*. Quand on dit καθ' ἐκαστον on emploie une locution pléonastique à peu près comme on a un pléonisme dans l'adverbe français *aujourd'hui*.

Une difficulté que nous ne voulons pas dissimuler vient de l'adverbe latin *secus*, qu'on avait rapproché jusqu'à présent de *ἐκάς*. Il faut probablement les séparer, d'autant plus que, pour le sens, ces deux mots se correspondent imparfaitement.

LE PATOIS DE LA FRANCHE-MONTAGNE

ET EN PARTICULIER

DE DAMPRICHARD (FRANCHE-COMTÉ).

(SUITE.)

IV.

LA LOI DES TROIS CONSONNES.

Tout le monde a remarqué que, dans le français parlé, l'*e* dit muet est *actuellement* tantôt prononcé et tantôt omis. Il en est de même dans notre patois et peut-être, pourrait-on dire d'une manière très générale, dans tous les dialectes de langue d'oïl. Cette différence de traitement est déterminée et réglée uniquement par les consonnes qui entourent cet *e*; ce qui nous en donne une preuve indiscutable c'est que tel groupement de consonnes qui le maintient, est capable d'en susciter un lorsque l'étymologie ne le fournit pas. Nous pouvons donc aborder l'étude des intermit- tences de l'*e* muet sans aucun souci de l'étymologie, et, ne considérant que les consonnes qui l'enveloppent, énoncer la loi ainsi : L'*-é-*, étymologique ou non, n'apparaît que lorsqu'il est nécessaire pour éviter la rencontre de trois consonnes comprises entre deux voyelles fermes¹. Cela revient à dire qu'il sert à empêcher qu'une syllabe ne commence ou ne finisse par deux consonnes, difficulté qu'on écarte par tous les moyens possibles. Quand les trois consonnes sont des momentanées, il est la seule ressource; quand l'une au moins est une continue, on peut avoir recours à d'autres pro-

¹ Nous appelons *voyelles fermes* toutes celles qui ne sont pas susceptibles de tomber par l'effet de cette loi, telles que *-a-*, *-ü-*, *-i-*, *-o-*, etc., et nous dési- gnons sous le nom de *-é- caduc* l'*é* que cette loi fait tantôt apparaître et tantôt disparaître.

cédés qui consistent, suivant les cas, à atténuer, supprimer ou renforcer la continue.

Cette loi, qui diffère dans le détail avec chaque dialecte, est beaucoup plus variée et par conséquent beaucoup plus intéressante dans le français de Paris que dans notre patois : cela tient surtout à ce que le mot *je*, qui joue le rôle le plus important dans cette loi en français, n'a rien à voir avec elle dans notre patois où *je* se dit *i*. Nous donnerons donc dans cette étude la principale place au français de Paris, et dans ce français de Paris nous distinguerons la *langue des personnes cultivées* et la *langue des boulevards extérieurs* ou *parler populaire*. Cette dernière ne figurera dans notre travail que pour les cas où elle présente un intérêt tout particulier.

De toutes les lois de la prononciation, c'est peut-être celle-ci qui est la plus importante et la plus délicate. Un provincial, un étranger, ne peuvent pour ainsi dire jamais s'y rompre complètement : ceux qui sont le plus cultivés, qui ont longtemps habité Paris et dont on dit qu'ils n'ont plus d'accent, trahissent pourtant encore quelquefois leur origine par les infractions qu'ils font à cette loi.

Afin d'éviter tout malentendu, nous ne saurions trop insister sur ce point, que la prononciation française dont nous parlons n'est ni le débit oratoire, ni la prononciation souvent artificielle et archaïque de la Comédie-Française, ni celle des professeurs, qui n'est généralement qu'un mélange incohérent du débit oratoire et du parler commun ; c'est la prononciation familière et courante d'un homme du monde. Nous devons ajouter que tous nos exemples ont été rigoureusement contrôlés.

Avant d'aborder ce qui est proprement la *Loi des trois consonnes*, il est bon de considérer un cas plus simple, celui où il n'y a que deux consonnes, qui nous y introduira tout naturellement et nous aidera à en saisir le mécanisme.

1^{er} type. — LOI DES DEUX CONSONNES. — Lorsqu'il n'y a que deux consonnes entre deux voyelles fermes, elles ne sont jamais séparées par un -é-, et la coupe des syllabes est entre les deux¹, c'est-

¹ Nous marquons la coupe des syllabes par un trait vertical. Dans les exemples français, quand nous mettons un -e- entre parenthèses, il tient lieu de ce trait vertical.

à-dire que la première des deux consonnes se rattache à la voyelle ferme qui la précède et la seconde retombe sur celle qui la suit :

lè p tèt	ĩ tō̄ d naǵ
lè f mèl	è n vé pè
rès̄ t̄ā	lè mèl n̄ā
èn mèn vèl	f̄ār sè b zuòni
rèp l̄ā	i c̄ēp̄ r̄ā
ĩ mǖl t̄ī	i but r̄ā

La loi est la même en français :

la p(e)tite	un vent d(e) neige
la f(e)melle	on n(e) veut pas
tout l(e) monde	sans l(e) sou
rapp(e)ler	j'aim(e)rai
je touch(e)rai	je vol(e)rai
je vous r(e)mercie	est-ce assez r(e)battu?
la qu(e)relle	la m(e)ringue ¹
c'est bien c(e)la	je ne veux pas la p(e)ler
c'est lui qui l(e) dit	c'est la s(e)conde fois
c'est c(e)pendant vrai	c'est c(e) qui vous trompe
il l'a j(e)té	rach(e)ter
la f(e)nêtre	pendant c(e) temps-là
trop d(e) fierté	des bouts d(e) cigare
une grand(e) femme	pendant qu(e) j'allais
un p(e)tit mot	n'ét(es)-vous pas?
je me suis l(e)vé d(e) bonne heure	
ce n'est pas l(e) moment d(e) fair(e) des embarras	

Remarque 1. — Le principal intérêt de cette chute de l'-e- en patois, c'est qu'il en peut résulter le contact d'une dento-palatale primaire avec une dentale. La dento-palatale primaire, de même que la dento-palatale secondaire dans la même situation (cf. *supra*, Groupes intérieurs composés de r + consonne, 3°, B, *Remarque 2*), perd alors son élément dental par dissimilation, d'où les doublets syntactiques suivants :

ǵénèl-žnèl « poule »	čènovr-šnovr « chanvre »
rècèt « rachète » — rès̄tā	ǵénivr-žnivr « genièvre »
« racheter »	

¹ Si ce mot s'était figé sous la forme réduite, on dirait aujourd'hui « la *bringue ».

Il est à peine besoin de noter que cette dissimilation est forcément postérieure à la chute de l'-é- prétonique.

Remarque 2. — Le français est aujourd'hui une langue trop fixée par l'écriture pour admettre des dissimilations aussi délicates et de pareils doublets syntactiques. Toutefois cette chute de l'-é- produit souvent la rencontre d'une sourde avec une sonore. La première des deux est légèrement modifiée par ce contact : si c'est une sourde, elle tend à devenir sonore, et si c'est une sonore, elle tend à devenir sourde. On peut s'en apercevoir en prononçant des couples de phrases comme celles-ci :

Il a la têt(e) carrée — il a la têt(e) dure
Cet escalier craqu(e) toujours — cet escalier craqu(e) beaucoup
Un tap(e)cu — il tap(e) des pieds
Une rad(e) bien située — une rad(e) perfide
Une langu(e) de vipère — une langu(e) pointue
Un Arab(e) deguenillé — un Arab(e) taciturne

La nuance est souvent presque insaisissable à l'oreille. Il faudrait, pour s'en rendre compte avec précision, posséder un instrument qui notât exactement les sons.

Elle est beaucoup plus sensible lorsque, au lieu de momentanées, il s'agit de certaines continues, telles que -s-, -z-, -ž- :

Un pass(e)-port — un pass(e)-droit
Tu te repos(es) beaucoup — tu te repos(es) toujours
Vous l(e) jétez mal — est-ce que tu l'as j(e)té

Dans cette dernière phrase, par exemple, le peuple prononce franchement : *tü l'a šté*, comme *acheté*; les personnes cultivées et qui ont l'habitude de voir le mot écrit prononcent, autant que nous avons pu nous en rendre compte, un -j- qui commence en sonore et finit en sourde.

(En dehors de la loi de chute de l'-é-, on peut observer les mêmes faits dans des phrases comme :

un bec pointu — un bec d'aigle

ou dans des mots comme :

abcès, absent à côté de abdiquer
observer, obtenir à côté de objet, obvier, etc.

2^e type. — LOI DES TROIS CONSONNES. — Lorsqu'il y a trois consonnes entre deux voyelles fermes, il reste (ou il s'intercale) un -e- entre les deux dernières, et la coupe des syllabes est entre les deux premières et après l'-e- :

èn pè tèt	èn ġè nèl
èn fon dè rō	èn bêt cè mū
èn vèç cè ġip	dī mil pè çū
l ār bē sac̄	s ò l cūtrār dē lū
i n vè pè fār dē bū	èn vèç̄ mè tēn
èn lè muònr	èn tē nūr

La loi est la même en français :

un œuf dé canard	un os dé poulet
je res té rai	je cour bē rai
jus té ment	cet(te) pè tite
un(e) pè tite	un(e) fè nétre.
qu'est-c(e) qué c'est ?	c'est le contrair(e) dé la vérité
une têt(e) dé pipe	un nez d(e) bē lette
encor(e) dē main	un(e) qué relle
un(e) mè ringue	je ne suis pas d(e) sē maine
dil(es) lē quel vous voulez	c'est un(e) lē çon difficile
nous n'avons plus d(e) lē vain	au soleil lē vant
il n'est pas encor(e) lē vé	le motif dé cette question
tu as tort dē l'obstiner	je ne peux pas l(e) pè ler
quand j(e) té dis non	veux-tu t(e) lē ver ?
il était en fac(e) dé moi	il m'a fait un sign(e) dé tête
el(le) sē couait la tête	j'y vais quel qué fois
au bout d'un(e) sē maine	il attend la visit(e) dé son fils
il ne peut plus s(e) lē ver	est-c(e) qué tu ne peux pas t(e) lē ver ?
ça risque beaucoup d(e) sē casser	je vous promets d(e) mè taire
il était vêtu d(e) vè leurs	je vais m(e) lē ver
ça n(e) mè fait rien	on n(e) té croira pas
ce n'est pas à lui d(e) lē réclamer	
je crois que c'est l(e) nē veu du curé	
une société d(e) sē cours mutuels	
tu ne m'y prendras pas un(e) sē conde fois	
que m'importe l'opinion d(e) cē lui-ci ou d(e) cē lui-là ?	
il n'a pas d(e) lē vier assez puissant	
tu m(e) dé mandes des choses étonnantes	

vous ne connaissez pas la méchanceté d(e) cé | taureau
 si j(e) mē | trouvais dans cette situation
 est-ce qu'il a fixé l'époqu(e) dé | son retour?
 j'examinais la toilet(te) dé | ma voisine
 el(le) ré|gardait toujours | dé|hors | dé | temps en temps
 vous n(e) mē | dites pas c(e) qué | vous en pensez
 si vous n(e) mē | trouvez pas, laissez un mot
 ce n'est pas le moment de fair(e) lé | difficile
 tu ne vois pas le péril qui m(e) mē|nace
 j'espère qu'il aura au moins l(e) se|cond prix
 dis-lui que je le prie d(e) vē|nir tout de suite¹

Il est bon de noter que cette loi ne vaut à Paris que pour le français de la bonne conversation. Dans le parler populaire elle est renversée : l'-ê- se place entre les deux premières consonnes et non entre les deux dernières; en voici quelques exemples :

une tête d pipe	quand jê l dis
il ne peut pas sé l ver	ça né m fait rien
je vas mē l ver	j'ai promis dé m taire
veux-tu té l ver	je ne suis pas dé s maine

ce n'était pas à toi dé l | réclamer
 qu'est-ce que tu mē d | mandais
 je crois que tu mē m | naces
 il gagne pas mal éd | braise
 tous les soirs éj | l'emmène
 il vient dé | dlà

Le principal intérêt de ce traitement porte sur la coupe des syllabes. Il montre, dans le parler populaire de Paris, une tendance à terminer autant que possible toute syllabe par une consonne. Cette tendance est bien accusée par le dernier exemple que nous venons de citer. Elle l'est encore davantage par le doublement bien connu d'une liquide dans des phrases comme celles-

¹ Nous avons cru nécessaire de citer un assez grand nombre d'exemples divers afin que chacun puisse voir par soi-même que cette loi est purement mécanique et que la place de l'-ê- ne dépend en rien (sauf pour l'-r- et l'-s- dans les conditions indiquées plus bas) de la nature des consonnes, ni de l'accent tonique dont le rôle est encore très mal connu en français et sur le compte duquel on met volontiers tout ce qu'on ne comprend pas.

ci : tu l|l'as vu, — vous l|l'avez reconnu, etc. — Nous aurons à revenir plus loin sur ce traitement à un autre point de vue.

3^e type. — Plus de trois consonnes entre deux voyelles fermes. — Les trois premières consonnes obéissent à la loi des trois consonnes, et, un premier -é- une fois déterminé, il en apparaît d'autres après lui de deux en deux consonnes.

èn étal | cé s | myòč « une étoile qui file »
 èn pâr | čéd | bī bō « une perche de bon bois »
 c ô s | cé t | vé ? « qu'est-ce que tu veux ? »
 but | lu p | tè putò sū lè tōl « mets le petit pot sur la table »¹
 èl | né m | bèi pū rō « elle ne me donne plus rien »
 vé t | té t | ni ? « veux-tu rester tranquille ? »
 i n | té l | dé | mēd pè n ètu « je ne te le demande pas non plus »
 c ô s | cé s | pé | tè vé ? « qu'est-ce que ce petit enfant veut ? »
 s ô puòš | cé t | lu vya bī « c'est parce que tu le vois bien »

La loi est la même en français :

tourne-toi vers | lé l(e)vant
 el(le) né m(e) donne plus rien
 est-ce que tu m(e) lé d(e)mandes sérieusement ?
 celui-ci est bien plus drôl(e) que c(e)lui-là
 c'est d(e) cé ch(e)val | qué j(e) vous parle
 el(le) né m(e) laisse pas tranquille
 je me suis levé de meilleure heur(e) que d(e) coutume
 el(le) né s(e) rappelle plus rien
 el(le) né t(e) craint pas
 el(le) né s(e) montre pas
 je lui ai dit d(e) sé t(e)nir prête
 tu as peur | qué l(e) troupeau ne s'égare
 tu n(e) mé l(e) demandais pas
 qu'est-c(e) qué j(e) té disais ?
 la longueur | dé c(e) levier
 mais vous n(e) lé d(e)vénez pas, vous l'étes
 qu'est-c(e) qué c(e) petit chien aboie ?
 nous n(e) té l(e) demandons pas non plus
 puis | qué j(e) té vois

¹ Notons une fois pour toutes que l'article masculin singulier a deux formes, *l* et *lu*, qui sont réparties rigoureusement d'après la loi des trois consonnes. L'*u* de sa forme pleine doit donc être considéré dans cette loi comme l'équivalent d'un -é-.

CAS PARTICULIERS ET GROUPES FIGÉS.

1° *Le pronom lu*, — *le après un impératif*. — Il y a un mot qui, dans une situation nettement déterminée, n'obéit pas à cette loi : c'est le pronom masculin singulier patois *lu*, — français *le*. Lorsque ce pronom se trouve immédiatement après un impératif, il garde toujours sa voyelle :

tū lu dèvo tū mècé
mēgī lu tu cūtō
bua lu tu d'ī cō
vois-lé s(e) tenir sur un pied
mangeons-lé tout de suite
empêchez-lé d'y aller
tuez-lé sans pitié

L'origine de cette particularité ne doit pas être cherchée dans la loi des trois consonnes. La persistance de la voyelle dans les exemples cités plus haut n'est pas analogique d'après le type : *lés lu çuòr*, — *lais(se)-lé tomber*. Ce qui le prouve, c'est que la persistance de la voyelle de ce pronom ainsi placé enfreint aussi une autre loi, celle de l'élision d'un *-é-* devant une voyelle : *fā lu è pèci*, — *but lu ò dèrī*, — *fais-lé entrer*, — *lais(se)-lé aller*. — Ce n'est pas non plus une voyelle ferme¹ ; la preuve, c'est que dans toute autre position ce pronom obéit à la loi des trois consonnes : *té n pé pè l mēgī*, — *tu ne peux pas l(e) manger*, — ni une voyelle maintenue par les besoins de la clarté, puisque dans toute autre position elle se soumet à la loi de l'élision : *i n pé pè l'èpēr* (*l = lu* ou *lè*), — *je ne peux pas l'apprendre* (*l' = le* ou *la*).

En réalité nous sommes ici en présence d'un cas que nous n'avons pas encore rencontré, le traitement d'un monosyllabe composé de consonne + *é* lorsqu'il finit la phrase. Dans cette situation, un tel monosyllabe ne peut jamais se dessaisir de sa voyelle : *lés mé*, — *caz té*, — *prō lu*, — *tī lu*, — *prends-lé*, — *tiens-lé*, — *laissez-lé*, etc. Comme dans la très grande majorité des cas ce pronom *lu*, — *le* placé immédiatement après un impératif est final de phrase, le traitement de ce pronom final de

¹ Il y a des *-é-* fermes : français *neud*, *neuf* (devant consonne, = en écriture phonétique *nē*), — patois : *vè* «veut», — *pè* «peut», — *pè* «puis», etc.

phrase est devenu, par une extension facile à saisir, le traitement de ce pronom placé immédiatement après un impératif.

2° Groupe figé : *jé n(e)*. — Il y a en outre quelques groupes de monosyllabes qui ne sont plus susceptibles d'aucun mouvement vocalique. Ces groupes se trouvant, dans presque toutes les phrases où ils peuvent entrer, dans la même position relativement aux voyelles fermes, se sont *figés* avec la structure que la loi des trois consonnes leur imposait dans cette situation. De sorte que s'il arrive, ce qui est relativement très rare, qu'ils se trouvent dans une position différente, ils gardent malgré la loi générale la même structure. Comme plus haut pour le pronom *le*, nous avons affaire ici à des formes transportées d'une place où elles sont régulières dans une autre où elles sont contraires à la loi. Loin d'être une objection à la loi générale, cette particularité en est donc la plus belle confirmation.

Ces groupes se composent toujours de deux monosyllabes (ou de leur équivalent) et ne font groupe que s'ils sont suivis d'une consonne au moins avant la voyelle ferme.

Il est toujours facile de trouver où un groupe figé a pris naissance : il suffit de réunir un assez grand nombre de phrases de structure différente et de faire la statistique. La grande difficulté, c'est de reconnaître l'existence de tel ou tel groupe figé puisque les cas où ils sont en contradiction avec la loi sont généralement très rares.

Nous parlerons peu des groupes figés en patois : ils y sont sans importance parce que le monosyllabe qui joue en français le principal rôle dans ces groupes, le mot *je*, y est vocalique : *i*.

Le groupe figé le plus important en français est le groupe *jé n(e)*. Il a pris naissance à l'initiale de la phrase : *jé n(e) sais pas*. (Cf. *infra*, *Initiale de la phrase*.) A l'intérieur de la phrase, il est presque toujours en lutte avec d'autres groupes figés, et à ce propos nous le retrouverons plus loin ; mais il est quelquefois absolument indépendant :

*à compter de ce moment jé n(e) l'ai plus aperçu
si je le savais jé n(e) té l(e) demanderais pas*

3° Groupe figé *què j(e)*. — Le groupe *què j(e)* s'est fixé dans les phrases du type : *est-ce què j(e) sais ; puisquè j(e) sais ; parc(e) què j(e) sais ; tout c(e) què j(e) sais*. En dehors de ce type et

du type également régulier : *le cheval que j(e) monte*, voici quelques exemples où il est nettement figé :

*ce n'est pas du premier que j(e) vous parle
pendant tout le temps que j(e) vais passer là
dis-lui que j(e) la prie de venir
c'est de ce tribunal-là que j(e) vous parle
c'est plus long que j(e) n'aurais cru
est-ce que tu crois que j(e) voudrais?
ce n'est pas de toi que j(e) l'ai entretenu
ce n'est pas de cela que j(e) te parlais*

4° Groupe figé *té l(e)*. — Le groupe *té l(e)* est très difficile à reconnaître, parce qu'il se trouve presque toujours dans une position où il est conforme à la loi des trois consonnes. C'est précisément ce qui lui a valu sa fixité :

*quand j(e) té l(e) dis
puisque j(e) té l(e) dis
el(le) té l(e) disait bien
c'est qu(e) jé n(e) té l(e) dirais pas
est-c(e) que j(e) té l(e) demande?
puisque jé n(e) té l(e) dis pas*

Voici pourtant quelques exemples qui nous ont permis de surprendre son immobilité :

*je voulais précisément té l(e) dire
est-ce qu'il oserait té l(e) proposer?
je ne voulais pas té l(e) demander*

5° Groupe figé *jé l(e)*. — Le groupe *jé l(e)* est né à l'initiale de la phrase comme le groupe *jé n(e)*, type : *jé l(e) vois bien*.

*si jé l(e) savais je ne te le demanderais pas
je l'aurais demain si jé l(e) voulais*

6° Groupe figé *qué l(e)*. — Le groupe *qué l(e)* s'est figé dans les mêmes conditions que le groupe *qué j(e)* : *est-c(e) qué l(e) cheval; puisque l(e) cheval; parc(e) qué l(e) cheval; tout c(e) qué l(e) cheval*.
Exemples :

*je ne pensais pas que l(e) plus difficile fût encore à faire
si tu crois que l(e) second vaut mieux que l(e) premier*

7° Groupe figé *dé n(e)*. — L'origine du groupe figé *dé n(e)* doit être cherchée dans le type : *il est sûr dé n(e) pas manquer le but :*

*je ne te promets pas dé n(e) pas revenir
j'ai pris la résolution dé n(e) pas y aller*

C'est un des rares groupes figés que le patois de Damprichard présente aussi :

i t èvò bī di dé n pè i èlā

8° Enfin il y a quelques mots dont la structure est figée. C'est par exemple le mot *ressemeler* dont la première syllabe seule est encore vivante : *r(e)ssēm(e)ler, réssēm(e)ler*. De toutes les positions que ce mot peut occuper dans la phrase, il n'en est qu'une seule (cf. *infra*, *R initial*) qui pouvait lui demander la forme **réss(e)mé-ler*; il est donc tout naturel que la forme des autres positions se soit figée et étendue aussi à cette position unique :

il faut que je fasse réssēm(e)ler mes chaussures

d'après :

il ne fait jamais r(e)ssēm(e)ler ses bottines, etc.

C'est aussi une classe des mots tombant sous le coup de la loi de Darmesteter : nous verrons pourquoi en temps et lieu.

Remarque 1. — Il peut arriver que trois monosyllabes consécutifs soient tels que les deux premiers pris à part puissent former un de ces groupes, et que les deux derniers pris également à part puissent en former un autre. Dans ce cas, comme le monosyllabe du milieu ne peut pas appartenir à deux groupes à la fois, celui des deux groupes qui est le plus fortement uni l'emporte sur l'autre : le troisième monosyllabe qui devait constituer une partie de l'autre groupe s'en détache et retombe sous le coup de la loi générale.

Le groupe *jé n(e)* l'emporte sur tous les autres; c'est d'ailleurs presque uniquement avec le groupe *qué j(e)* qu'il a l'occasion d'entrer en lutte :

c'est qu(e) jé n(e) té l(e) dirais pas

Dans les exemples suivants il semble au premier abord que

les deux groupes *quē j(e)* et *jē n(e)* coexistent, mais ce n'est qu'une apparence, car la coupe des syllabes tombe avant le groupe *jē n(e)* et après le mot *quē* dont l'-*é-* est postulé par ce qui précède et non par ce qui suit :

c'est précisément c(e) quē | jē n(e) veux pas dire
est-c(e) quē | jē n(e) saurais plus compter?
puisquē | jē n(e) vois rien
puisquē | jē n(e) lē vois pas
puisquē | jē n(e) sais pas
est-c(e) quē | jē n(e) lē vois pas?
tu me demand(es) c(e) quē | jē n(e) sais pas
c'est parc(e) quē | jē n(e) lē sais plus
est-c(e) quē | jē n(e) tē l(e) disais pas?
tu pens(es) quē | jē n(e) tē l(e) demanderai pas
puisquē | jē n(e) tē l(e) demande pas

Le groupe *quē j(e)* et le groupe *jē l(e)* sont de même force si l'on peut s'exprimer ainsi, de sorte que c'est tantôt l'un tantôt l'autre qui l'emporte :

puisquē j(e) lē vois
s'il savait quē j(e) lē trompe
c'est parc(e) quē | jē l(e) sais bien.
est-c(e) quē | jē l(e) savais?
tu te figur(es) quē | jē l(e) prendrai
est-c(e) quē | jē l(e) demande?

Remarque 2. — Il est très instructif de rapprocher des exemples tels que :

dis-lui quē j(e) la prie de venir
dis-lui qu(e) jē l(e) prie de venir

ou bien :

dis-lui qu(e) jē n(e) sais pas
dis-lui quē j(e) n'en sais rien, etc.

R- INITIAL.

Quand, parmi les consonnes placées entre deux voyelles fermes, se trouve un *r* initial d'un mot et suivi dans le même mot d'au moins une consonne avant la voyelle ferme, il en résulte un traitement spécial.

I. *Patois*. — En patois l'r n'est jamais séparé par un -é- de la consonne suivante, et il est toujours immédiatement précédé d'un -é-. Il y a cependant deux cas à distinguer soigneusement au point de vue de la coupe des syllabes :

1° Quand l'r- est immédiatement précédé d'un monosyllabe du type consonne + é caduc, la coupe des syllabes est avant ce monosyllabe et après l'r- :

i viòrò bí | lu r | ténì
s ò dē ša ġé | lu r | virò dlè fēt
èl è còsā | lu r | cèlmò
c ò s cé | té r | lüç?
i n té fā pè | dé r | préġ
è | té r | sòn
i n ā pè | dé r | léġ
è vī | dé r | bómi
è fō | lu r | tòcùonā
ò s cé t vé | té r | tiri?
è vé cra bí òcùò | sé r | tūdr
èn élüz cé vī | dé r | lür

2° Quand l'r- est immédiatement précédé d'un mot finissant par voyelle ferme + consonne, la coupe des syllabes est après cette consonne et après l'r- :

èn | ér | cuzür « une cicatrice »
èn | ér | nūòì « une grenouille »
ī vēì | ér | léġ « une vieille horloge »

II. *Parler populaire de Paris*. — La loi est exactement la même qu'en patois :

1° *j(e) veux ben | té r | ténir*
c'est toujours ça qui | mé r | vient
i | sé r | tend
i | sé r | pent
tu | té r | coquilles, mon vieux

2° *un(e) ér | vendeuse*
un(e) ér | ténue
el(le) ér | pousse du goulot
i m'a fai(t) un(e) ér | mise
Joinvil(le) él | Pont
est-ce qu'el(le) ér | pique?

III. *Français*. — Il y a les mêmes cas à distinguer qu'en patois et dans le parler populaire, mais le traitement n'est le même que pour le premier cas :

- 1° *allez | lé r(e)conduire chez lui*
ah ! tu | té r(e)pens maintenant
tu | té r(e)poses beaucoup
elle est toujours à | sé r(e)garder
on ne peut pas | sé r(e)tourner
tu n'auras pas le temps | dé r(e)commencer
un style plein | dé r(e)dondances
c'est le moment | dé r(e)chausser les pommes de terre
on ne peut pas | sé r(e)cueillir dans cette église
expulsons | lé r(e)belle
il faudra | lé r(e)boiser complètement
l'ouragan a enlevé | lé r(e)bord du pont
on ne doit jamais | sé r(e)buter
est-ce qu'on | té r(e)demande ce qu'on t'a donné
on ne peut pas | lé r(e)ténir
comment peux-tu | lé r(e)jéter
ce n'était pas à lui | dé r(e)léver le gant
el(le) sé r(e)garde dans la glace
el(le) sé r(e)commande par ses antécédents
il secoua la tête en sign(e) dé r(e)fus
son nom n(e) mé r(e)vient pas
la tour | sé r(e)flète dans la rivière
on vient de fair(e) lé r(e)censement
el(le) né r(e)vient pas de son étonnement
je voudrais | lé r(e)dév(e)nir
le rest(e) né | té r(e)garde pas
si tu crois qué j(e) mé r(e)pens

2° Dans le second cas, à savoir quand l'*r-* se trouve immédiatement après un mot finissant par voyelle ferme + consonne, l'*-é-* se place entre l'*r-* et la consonne qui le suit, c'est-à-dire que la loi générale des trois consonnes l'emporte sur la loi particulière à l'*r-* initial. Elle l'emporte parce qu'elle est secondée par une autre loi propre au français de la bonne conversation : *on évite par tous les moyens possibles de terminer par un -é- un mot contenant au moins une voyelle ferme*. Nous aurons à revenir plus loin sur cette loi. Voici quelques exemples de ce second cas :

la rent(e) rémonte
c'est un(e) réfonte complète
el(le) réjimbe
c'est une bon(ne) récette
il a eu un(e) réchute
cette dam(e) réçoit le mardi
une mauvais(e) réconstitution
il faut beaucoup de patience pour | récueillir tous les fais
il fallait le voir | rébondir
il voulait me fair(e) rébrousser chemin
un(e) rét(e)nue
je lui paye un(e) réd(e)vance annuelle
quand pourra-t-el(le) rév(e)nir?

Le principal intérêt de ce second cas, c'est qu'il nous permet de pénétrer avec précision la nature des groupes figés. Il nous montre que l'-é- d'un groupe figé est devenu une voyelle ferme et que des groupes tels que : *jé n(e)*, *té l(e)*, *dé n(e)* sont, pour la loi des trois consonnes, l'équivalent d'un mot comme *seul* par exemple (en écriture phonétique *sél*) :

tu croyais qu(e) jé n(e) regarderais pas
je crois qu'é j(e) regretterai toujours
el(le) né té l(e) réd(e)mande pas
nous n(e) té l(e) reprochons pas
parc(e)qu'é jé l(e) révois toujours avec plaisir
il n'y a plus qu'é l(e) rebut
il ne me rest(e) qu'é l(e) regret
il fut surpris dé n(e) réc(e)voir ni l'un ni l'autre

Il peut pourtant y avoir fluctuation pour quelques groupes figés qui sont moins étroitement unis; nous les avons déjà signalés. La loi de l'r- initial peut l'emporter :

si tu crois qu(e) lé r(e)vénu de mes terres
elle ne me lais(se) qu'é lé r(e)pentir

Remarque. — Il y a un troisième cas que nous ne ferons qu'indiquer parce qu'il a peu d'importance. Quand l'r- vient immédiatement après la voyelle ferme, il n'est pas séparé par un -é- de la consonne qui le suit. Cette loi vaut à la fois pour notre patois :

ò s cé t vé r | p'èci?

pour le parler populaire de Paris :

veux-tu r(e)partir?

et pour le français :

veux-tu r(e)vénir?

son pourvoi sera r(e)jeté

la r(e)ténue

ce sont des choses qu'on ne doit pas r(e)démander

combien r(e)cévez-vous d'appointements?

je voudrais r(e)dév(e)nir jeune

Ce troisième cas peut être considéré comme une application pure et simple de la loi des trois consonnes.

Mais il est en même temps conforme à la conclusion générale de cette étude sur l'*r-* initial : l'*r-* initial ne se sépare pas de la consonne qui le suit, si ce n'est par la coupe des syllabes, et la voyelle d'appui se place avant lui. Cette loi ne souffre d'infraction qu'en français et dans une seule position (cf. *supra*, Français, 2°). C'est qu'elle repose sur un phénomène physiologique, et il faut certainement rapprocher du traitement de l'*r-* initial dans les trois langues modernes où nous venons de l'étudier, le traitement de l'*r-* voyelle initial dans les langues anciennes. Le groupe hellénique, pour ne citer que celui-là, qui représente l'*r-* voyelle indo-européen tantôt par voyelle + *r*, tantôt par *r* + voyelle, le rend toujours par voyelle + *r* quand il est initial :

ἄρκτη-s = sk. *īkṣa-s*, — zd. *er^exšō*, — armén. *arj*, — lat. *ursus*

ἄρσην, ἄρρην, cf. sk. *rṣabhás*

ἄρρυμαι, cf. sk. *rṣōmi*

et de même l'*r-* voyelle long :

ἄρθός = **r̄dhwós*, — sk. *ūrdhvás*, — lat. *arduus*

GROUPES INSÉPARABLES.

Les groupes consonantiques, qui déjà en roman n'étaient séparés par aucune voyelle, n'admettent aucune intercalation d'*-é-* sous le coup de la loi des trois consonnes. Il en faut distinguer plusieurs catégories :

I. GROUPES COMPOSÉS DE CONSONNE + R OU L.

A. *Initiaux ou intérieurs*¹. — Ces groupes sont traités comme deux consonnes lorsqu'ils se trouvent après une voyelle et comme une seule lorsqu'ils se trouvent après une consonne :

c'est un grédin
il n'y a pas d(e) grand tableau

Si, dans le premier cas, le groupe -gr- valait une seule consonne, on aurait : **un gr(e)din* ; si, dans le second cas, il valait deux consonnes, on aurait : **il n'y pas de grand tableau* (car les deux consonnes étant inséparables leur effet serait régressif).

Il en résulte que ces groupes devront forcément être suivis d'une voyelle (qui sera un -é- comme dans l'exemple : *c'est un grédin*, si le mot ne présente pas de voyelle ferme à cette place), mais qu'ils ne peuvent exercer aucune influence sur la répartition des -é- dans la partie de la phrase qui les précède. Si les consonnes qui les précèdent amènent devant eux, d'après une des lois exposées plus haut, un -é-, ils vaudront deux consonnes ; si elles n'en amènent pas, ils n'en vaudront qu'une.

Il nous suffira donc de ranger sans autre explication quelques exemples dans le cadre tracé plus haut, comme si ces groupes ne valaient qu'une consonne :

Premier type. — Deux consonnes.

α. Patois :

èn | gréd fôn
öbrèsî è lè grôs | brèsî
grülâ d | fra
è n î è pè d | brüsîu

β. Français :

un(e) grande femme
un(e) planche
il n'a pas d(e) blessure
une sueur | froide
c'est l(e) premier
c'est l(e) fleuret qui s'est brisé

¹ Initiaux ou intérieurs dans le mot dont ils font partie.

Deuxième type. — Trois consonnes.

α. Patois :

i grülāv | dé fra
è mēcāv | lu prēmī cō
i ċēpāv | lu grē^{tr} trucò

β. Français :

je n'ai pas d(e) secret
j'achèterai un(e) lévrette
le cristal | le plus pur

Troisième type. — Plus de trois consonnes.

α. Patois :

s ò stē fōn | cē t | prai^{iv} dé vni
c ò s | cē t | prō[?]

β. Français :

el(le) nē m(e) blāmera pas

Groupes figés.

le second vaut mieux quē l(e) premier
dis-lui qu(e) jē l(e) prie de venir tout de suite
ne crois pas quē j(e) tē blāme
tu pens(es) quē jē n(e) blāme pas ces gens-là

Remarque 1. — Il est bon de noter qu'en patois quelques groupes secondaires composés de labiale + *l* (nous avons vu qu'il ne peut pas en exister de primaires) sont devenus inséparables, ce qui prouve avec une certitude absolue que la chute de l'*-é-* entre deux consonnes est antérieure à la palatalisation de *-l-* après labiale (cf. d'ailleurs *infra*, *Chronologie*) :

dē blūš — èn blūš
mē blōd — èn blōd

Il n'y a toutefois que trois ou quatre mots pour lesquels il en soit ainsi. Dans les autres le groupe est resté séparable :

lè flīr — èn fēlīr

Remarque 2. — Quant à la présence de l'-é- après ces groupes, qui est constante comme nous le disions plus haut, il n'y a pas lieu d'y insister puisque c'est toujours le même cas. Nous nous contenterons d'en citer encore quelques exemples :

α. Patois :

dé frēmi
i rōtrērā

lu prēmī
ī librēcī

β. Français :

un premier prix
je rentrerai
je sabrerais
ventrédieu
ventrēbleu

je montrerai
je sablerai
mercredi
il frédonne
une entreprise

Dans ces deux derniers exemples, le second groupe -bl- et -pr- n'a aucune influence sur la présence de l'-é-.

B. *Intérieurs après un r- initial.* — Ces groupes ne peuvent de nouveau exercer aucune influence sur la répartition des -é- devant eux. Nous nous bornerons donc encore à citer quelques exemples suivant le cadre que nous avons tracé plus haut pour l'r- initial :

- 1° tu té r(e)croquevilles
on met à profit le r(e)flux de l'océan
ne laisse pas ton dîner se r(e)froidir
el(le) se r(e)tourne à tout moment
- 2° je n'ai jamais vu un pareil réflet
une nouvel(le) recrue
un(e) représentation
- 3° le dîner s'est r(e)froidi en t'attendant
il reproduit tous les r(e)ffets de lumière

II. GROUPES INSÉPARABLES COMPOSÉS DE CONSONNE + i.

1° Consonne non liquide + i.

Pour ce qui est de la loi des trois consonnes, ces groupes équivalent à une consonne unique¹ :

¹ La prononciation de la consonne qui précède le -i- n'est pourtant pas la même après consonne et après voyelle. Après consonne elle est explosive, après voyelle elle est au moins partiellement implosive.

il n'y a plus d(e) bière à la cave — nous mangeons à la bière
 c'est l'opinion d(e) bien des gens — c'est bien
 du drap à 15 francs la pièce — un(e) pièce de 5 francs
 une entorse au pied gauche — un coup d(e) pied
 est-ce que tu l(e) tiens? — il y tient beaucoup
 il a étudié tout l(e) dialecte — c'est un petit dialecte
 un(e) miette de pain — ramassez les miettes
 on voyait des lueurs dans l(e) ciel — c'est un bien beau ciel
 est-ce qu'el(le) vient? — est-ce que tu viens?
 je ne prends jamais d(e) fiacre — il faut prendre un fiacre
 c'était le grand siècle — c'est fin d(e) siècle

2^b Liquide + i.

α. r + i compte pour deux consonnes et par conséquent se fait précéder de -c- quand il vient après consonne :

ce ne sera rien

mais :

je ne vous demandé rien

je ne m'occupe plus de rien

il m'a fait cadeau d'un pauvre rien

nous aimerions mieux

nous serions bien contents

Cette loi est si impérieuse qu'elle peut l'emporter sur certains groupes figés assez résistants :

je vous promets d(e) ne rien dire

β l + i. Puisque -ri- n'est pas traité comme *consonne non liquide* + i, il est à prévoir que -li- présente aussi un traitement spécial différent de celui de *consonne non liquide* + i et en même temps de celui de -ri-, car -l- a moins de poids, si l'on peut s'exprimer ainsi, que -r-. Nous croyons pouvoir formuler ainsi le traitement de -li- : Après voyelle, -li- ne subit pas de modification pratiquement importante; après consonne, le -i- devient -i- voyelle :

la liaison est mauvaise

une mauvais(e) liaison

C'est d'après ce principe qu'on dit :

nous voulions — nous rouillions, etc.

mais :

nous ractions — nous sarctions, etc.

je déliais à côté de : je dépliais

Mais comme cette nuance est extrêmement délicate, on peut attendre toutes les fluctuations, et de fait la même personne prononce souvent le même exemple de deux manières différentes à quelque intervalle. Nous avons relevé entre autres :

<i>un mauvais lieu</i>	} sans différence pratiquement importante
<i>un(e) lieue</i>	
<i>c'est un beau lièvre</i>	
<i>il n'y a plus d(e) lièvres dans nos campagnes</i>	
<i>un lion — un(e) lionne</i>	
<i>un lion — un(e) lionne</i>	

et même :

un lion — un(e) lionne

Remarque 1. — Toutes ces divergences s'expliquent aisément : elles reposent toutes sur ce fait que *-li-* prononcé normalement forme une somme d'éléments consonantiques plus considérable que celle qui peut commencer une syllabe.

Dans : *la liaison*, l'*-l-* appartient au moins partiellement au mot *la*.

Dans : *un(e) liaison*, il appartient tout entier à la syllabe qui le suit.

Dans : *un(e) lionne*, le groupe *-li-* est suffisamment atténué pour pouvoir tout entier commencer la syllabe : ce n'est plus en quelque sorte qu'un *-l-* mouillé.

Enfin dans : *un lion*, il y a une légère pose après *un*, de sorte que *-l-* retombe tout entier sur ce qui suit.

Remarque 2. — Ces observations nous expliquent toutes les fluctuations qu'éprouve la prononciation des mots où ce groupe *-li-* est précédé d'un *r-* initial (cf. *supra*, *R-* initial) :

un mauvais r(e)lieur (cf. *un(e) liaison*)

un mauvais relière — une bel(le) relière (cf. *la liaison*)

(le groupe *-li-*, restant intact, agit comme deux consonnes et détermine la présence d'un *-é-* devant lui)

une bel(le) relière (cf. *un lion*)

(l'-i- étant voyelle, nous retombons dans le cas de r- initial 2°, d'où la présence de l'-é-; la coupe des syllabes est après ré-).

Remarque 3. — Toutes ces lois concernant les groupes composés de consonne + $\dot{\imath}$ sont les mêmes en patois.

III. CONSONNE + \underline{u} .

Les groupes composés de consonne + \underline{u} ne comptent que pour une consonne.

1° Patois :

fâr sè bzuòni — *è nè pè d bèzuòni*
lè muòç — *èn muòç*
i n pè pè pèr dè muòç

2° Français :

c'est à moi — *ce n'est pas pour moi*
aller en voiture — *les petit(es) voitures*
il y a mis deux doigts — *il s'est pris l(e) doigt dans l'engrenage*
c'est mon coiffeur — *je n'ai pas d(e) coiffeur*
un bien joli toit — *l'orage a démoli l(e) toit*
j'y passe toutes mes soirées — *nous y avons passé une bon(ne) soirée*

Remarque 1. — Dans ces exemples -oi- se traduirait en écriture phonétique - \underline{u} a- avec un - \underline{u} - consonne, dans tous les cas.

Remarque 2. — Les groupes composés de liquide + \underline{u} font presque totalement défaut dans notre patois. En français nous n'avons pu saisir aucune différence de traitement entre - \underline{lu} - après consonne et - \underline{lu} - après voyelle :

c'est la loi — *c'est un(e) loi insensée*
c'est trop loin — *on le voit d(e) loin*
ça vous donnera des loisirs — *je n'ai pas assez d(e) loisirs*

Le groupe - \underline{ru} - ne paraît pas présenter non plus de traitement spécial. D'ailleurs les exemples sont rares : à l'initiale il n'y a guère à étudier que le mot *roide* qui n'est presque plus usité au-

jourd'hui, le mot *roi* qui ne peut pas toujours être décisif, et les dérivés de ce dernier :

elle est roide — elle était tout(e) roide
savez-vous quel est l(e) roi qui a succédé à François I^{er}?
le princ(e) royal — de quel royaume parlez-vous?

Dans les exemples tels que :

il a une fierté dé roi — nous ne voulons plus dé roi

l'-é- n'a sans doute pas d'autre origine que le besoin d'éviter l'homophonie avec le mot *droit*. Ce qui prouve d'ailleurs qu'après un *-r-* le *-u-* est extrêmement ténu, c'est qu'il admet avant lui dans la même syllabe, sans se modifier, un groupe inséparable composé de consonne + *r* :

jé n(e) crois pas
elle était déjà tout(e) froide

IV. — GROUPES INSÉPARABLES FINAUX.

A. *Patois*. — En patois les groupes finaux persistent intégralement et par conséquent sont suivis d'un *-é-* :

l'ābré d | lè möl
lu mātéré d écól
i n vé pè pādré s | cō si
è vé cra bī pādré tu lè cō
è vé s tūdré l | pī
èn pārcé d | bū bō
lè fnētré d | lè cēbr ôt

Le mot *cètr* « quatre » fait seule exception ; il perd sa liquide devant consonne :

cètr òm — cèt fòn

B. *Français*. — Tous les groupes finaux sont dominés par cette loi que nous avons déjà eu l'occasion de signaler : *On évite autant que possible de terminer par un -é- un mot contenant au moins une voyelle ferme*. Le problème à résoudre est donc celui-ci : rattacher tout le groupe final à la voyelle qui le précède. Il faut distinguer trois catégories de groupes finaux :

1° Dans les groupes qui se composent de *consonne + liquide*, on atténue la liquide jusqu'à ce que le groupe tout entier puisse se rattacher à la voyelle qui le précède :

*il enfl(e) dé c(e) côté-ci
c'est une fièvr(e) rébelle
ta chambre est aussi sombr(e) qu'un caveau
elle ne se montr(e) pas à sa fenêtre
cette maison a besoin d'êtr(e) réblanchie
il a la fièvr(e) scarlatine
je ne pourrai lui êtr(e) qué d'un faibl(e) secours*

Un groupe ainsi réduit est le maximum consonantique qui puisse terminer un mot, et il y a une réelle difficulté à atteindre exactement le point convenable; il en résulte deux nouveaux traitements, suivant que le sujet parlant reste en deçà de ce maximum ou au contraire le dépasse.

α. Dans le premier cas, la liquide disparaît totalement :

*quat(re) femmes
un maît(re) d'école
je l'ai vu l'aut(re) jour
c'est l'aut(re) cocher
je le rencont(re) tous les jours
il m'est impossib(le) dé r(e)venir demain
as-tu lu l'artic(le) du Petit Journal?
il vous faudra prend(re) l'express
récitez vot(re) leçon
un triang(le) rectangle
on ne veut pas me rend(re) ma place
un chef-d'œuv(re) de stratégie
vous allez voir cette joie quand son maît(re) réviendra
il faut tend(re) le p(e)tit doigt
une let(tr)e de r(e)commandation
je ne sais pas quand mon onc(le) réviendra
c'est un obstac(le) rédoutable
les ong(les) réviennent naturellement
elle demande à êtr(e) réfaite entièrement*

Remarque. — Ce traitement par suppression totale de la liquide est constant dans le parler populaire de Paris.

§. Dans le second cas, la liquide est prononcée pleinement et par conséquent suivie d'un -é- :

*le cyc(le) de la tablè ronde
ils étaient assis autour d'une tablè verte
nous avons ressenti une terrible s(e)cousse*

Ce cas est très rare dans le français de la bonne conversation ; au contraire, dans un certain nombre de parlers dialectaux, c'est le traitement unique.

Remarque. — Il est à peine besoin de noter que devant voyelle ces groupes sont toujours prononcés intégralement :

*quatr(e) hommes
prendr(e) une leçon
un maîtr(e) à chanter, etc.*

2° Quand le groupe se compose de 2 consonnes + liquide, la liquide disparaît :

*as-tu vu le spect(re) solaire?
le vent a renversé tous les arb(res) de la promenade
les cerc(les) de c(e) tonneau
tu vas te tord(re) le pied*

Quelquefois la liquide s'ébauche dans la bouche du sujet parlant qui peut en avoir conscience, mais le sujet écoutant ne l'entend pas.

3° Quand le groupe n'est pas terminé par une liquide, aucune consonne ne peut disparaître, mais le groupe peut s'atténuer :

*il l'a plié en form(e) de lettre
le rest(e) ne t(e) r(e)garde pas
je n'ai pas la forc(e) d'en dire davantage
je suis plus mort(e) que vive
ça risqu(e) beaucoup de se casser
il ne me rest(e) que l(e) regret
je cherch(e) le s(e)cret de cette aventure
il nargu(e) le spectateur
je vais à l'Arc de Triomphe
décrire un arc de cercle*

Remarque 1. — Toute cette partie sur les groupes finaux n'a qu'une médiocre importance pour le sujet qui nous occupe spécialement. Mais elle mériterait une étude particulière. Il serait très utile d'établir avec précision ce que deviennent les différents groupes finaux dans telle ou telle position, quelle est la valeur relative des différentes consonnes dans chaque groupe, quels sont les fusions de consonnes ou les groupements secondaires qui peuvent se produire. Par exemple, lorsqu'un groupe finissant en dentale se trouve devant un mot commençant par une dentale, il y a fusion des deux dentales ou disparition de la première :

Ernest Daudet
il habite à l'ouest de Paris
ou à l'oues(t) de Paris

Une dentale suivie d'une sifflante s'unit à elle pour former le son du -z- allemand :

est-ce qu'il res|t(e) souvent chez lui?

Une dentale suivie d'une palatale forme avec elle une dento-palatale :

est-ce qu'il res|t(e) chez lui?

($t + ch = \check{c}$), etc.

Remarque 2. — Dans le parler populaire, les groupes de 3^e restent intacts et l'-é- les suit :

je suis plus morté qu(e) vive
l'arce d(e) triomphe
un arcé d(e) cercle
Ernesté R(e)nan
à l'ouesté d(e) Paris, etc.

V. — GROUPES INITIAUX COMPOSÉS DE S + CONSONNE.

Ces groupes n'existent pas dans notre patois, mais ils y ont existé. Ils ont disparu en ancien français comme en patois, car tous ceux qui existent actuellement en français sont relativement récents ou appartiennent à des mots savants. La prononciation de ces groupes dans le français de la bonne conversation nous instruit sur la nature de l'-s-. L'-s- ne fait pas apparaître d'-é- devant lui, et, loin de s'atténuer, il augmente d'intensité au point

de se suffire à lui-même et de rendre un son qui n'est pas l'équivalent d'un son vocalique, mais est pourtant suffisant pour permettre le passage de la consonne qui le précède à celle qui le suit :

les promenad(es) scolaires
il n'a pas d(e) scrupules
j'en fais mon étud(e) spéciale
une répons(e) spirituelle
des couleurs splendides
je n'ai pas d(e) scabieuses dans mon jardin
un triang(le) scalène
il a l'air stupide
il n'y a pas d(e) station dans cette rue
c'est une bel(le) statue
il n'y a pas lieu d'ét(re) scandalisé
il a la fèv(re) scarlatine
il n'y a pas d(e) squelette plus décharné
il a obtenu le grand prix d(e) sculpture

Remarque. — Si le mot est particulièrement savant, la consonne qui précède l'-s- s'appuie néanmoins sur un -é- :

garder le statu quo
il n'a plus de spasmes
donne-moi le scalpel

Dans ce cas l'-s- reprend sa valeur ordinaire.

Il en est de même si les consonnes qui le précèdent amènent un -é- devant lui de par la loi générale :

le deuxième tour | de scrutin
il nargu(e) le spectateur
ça manqu(e) de spontanéité
un chef-d'œuvr(e) de stratégie
je n'ai pas de goût pour | le stoïcisme

Prononciation populaire. — Dans le parler populaire, la consonne qui précède l'-s- s'appuie toujours sur un -é-. Il n'y a d'ailleurs qu'un très petit nombre de ces mots qui soient populaires :

ne faites pas | de s | candale
on lui fera un(e) és | tatue
une petit(e) és | tation

Remarque. — C'est cette prononciation populaire qui nous explique comment se sont formés les mots tels que : *échelle*, *écarlate*, etc.¹. Ce n'est pas du type : *ne faites pas de scandale*, que ces formes ont pu sortir. La coupe des syllabes *pas | dé s | candale* ne permet pas d'admettre une évolution phonétique qui aurait amené le type : *pas d'échelle*, d'où *un(e) échelle*. Le *-d-* faisant partie de la syllabe *-dés-*, l'*-é-* était beaucoup plus étroitement lié au *-d-* qu'à l'*-s-* et ne pouvait pas s'en détacher.

C'est le type *un(e) éstation* qui a été le point de départ. Ici la coupe des syllabes est immédiatement avant l'*-é-* (cf. pour le même fait, *R-initial* 2°) et n'a pas besoin d'être modifiée.

Quant à l'évolution *és + consonne > é + consonne*, elle est d'autant plus facile à saisir que les mots des différentes époques nous présentent actuellement tous les intermédiaires :

1° *és + consonne > ès + consonne*, cf. *espace*, *espèce*, *estomac*, etc., et populaire : *un(e) ès | quelette* (féminin);

2° L'*-s-* tombe en allongeant et fermant l'*-è-* : *ès + consonne > ê + consonne*. C'est l'état que présente aujourd'hui notre patois : en *êcîl* « une échelle »;

3° En français l'*-é-* est redevenu bref, mais est resté fermé : *étroit*, *échelle*, *écarlate*, etc., parce qu'il est suivi de la coupe des syllabes. Le jour où l'on couperait *ét|roit* par exemple, l'*-é-* s'ouvrirait.

GROUPES À *-S-* INTÉRIEUR.

Il n'y a pas lieu de distinguer ici des groupes séparables et des groupes inséparables : la prononciation ne les distingue pas.

1° *Français.* — L'*-s-* n'est séparé ni de la consonne qui le précède ni de celle qui le suit :

faire ecsprès
prendre l'ecspress
c'est parsqu'elle est aveugle
tu as tort de t'opstiner
tu vas te faire esclure
Saint-Pétersbourg, Phalsbourg, etc.

¹ Nous n'oublions pas que l'*ê* a commencé à apparaître dans ces mots dès en latin vulgaire, et nous n'avons pas ici d'autre intention que d'expliquer par des faits modernes ce qui s'est passé anciennement.

est-ce que tu n(e) s(e)ras pas bientôt prêt?
je me demand(e) c(e) qu'il en adviendra
tu gaspill(es) c(e) que ton père a gagné
tu demand(es) c(e) que c'est

Ici encore l'-s- rend un son suffisant pour permettre le passage de la consonne qui le précède à celle qui le suit.

2° *Parler populaire.* — Cette prononciation intense de l'-s- étant inconnue au parler populaire, il en résulte le double traitement suivant :

α. Les mots couramment employés perdent la consonne qui précède l'-s- :

fair(e) esprès
prendre l'essress
pasque
eschure, etc.

β. Les mots savants ne perdent aucune consonne, mais prennent un -é- d'appui après l'-s- :

Saint-Pétersébouurg
Phalsébouurg
Wursébouurg, etc.

INITIALE.

Quand les consonnes susceptibles de tomber sous le coup de la loi des trois consonnes commencent la phrase, la détermination du premier é est soumise à des lois particulières.

I. 2 consonnes.

1° La première est une continue. Elle n'est pas suivie de -é-, ce qui s'explique par ce fait qu'en sa qualité de continue elle peut avoir une sorte de son par elle-même. Le principe général reste donc vrai même dans ce cas :

j(e) n'en sais rien
c(e) n'est pas de cela que je te parle
j(e) n'ai plus d'argent
n(e) faites pas de scandale
j(e) n'ai pas de goût pour la peinture
c(e) n'était pas à lui

j(e) t'écris ce qui est arrivé
j(e) vous remercie mille fois
j(e) l'ai vu dernièrement
j(e) voudrais bien que ça réussisse
v(e)nez nous voir demain
j(e) suis bien tranquille
j(e) cherche le secret de cette affaire
n(e) peux-tu donc pas venir?
j(e) finis ma lettre
j(e) veux bien
n(e) vois-tu rien là-bas
l(e) meilleur moyen, c'est . . .
j(e) m'en garderai bien
c(e) notaire n'est pas honnête
n(e) laisse pas tomber ton paquet
r(e)mettez-vous
r(e)tirez-vous
r(e)couvrez bien vite ce qui vous est dû
l(e) vrai moyen, c'est . . .
l(e) plus joli tableau que j'aie vu de ma vie
j(e) prends mon temps
l(e) plus beau de l'histoire, c'est . . .
(e) brode un tapis
n(e) blâme pas les malheureux
r(e)prenez votre blague à tabac

Remarque. — Si les deux consonnes sont la même continue répétée, l'-é- apparaît entre les deux :

cé sac est percé
né néglige rien
lé luxe insensé qu'ils étalent . . .
jé joue au billard deux fois par semaine

Ce fait s'explique très simplement : s'il n'y a pas d'-é- entre les deux continues, on n'en entendra qu'une; elle pourra être un peu plus prolongée que s'il n'y en avait qu'une en réalité, mais la confusion sera facile; si je dis par exemple à quelqu'un :

j(e) joue au billard deux fois par semaine

il pourra se demander si je lui dis que c'est moi qui joue au

billard, etc., ou si je lui conseille de jouer au billard, etc., soit :

joue au billard deux fois par semaine

C'est donc uniquement le besoin de clarté qui amène cet -é-, et c'est ce qui nous explique que dans les mêmes conditions il n'apparaisse pas dans l'intérieur de la phrase :

ce n'est pas c(e) sac-là que je voulais

le commencement de la phrase nous indique suffisamment que la continue est double même si nous l'entendons simple. De même au commencement de la phrase l'-é- n'apparaîtra pas si cette phrase est une réponse immédiate à une question qui en détermine nettement la structure :

qu'est-ce que tu faisais donc au café? — J(e) jouais au billard

2° La première des deux consonnes est une momentanée. Comme elle ne peut pas avoir de son par elle-même, l'-é- apparaît :

qué dites-vous?

qué pensez-vous?

qué notez-vous?

té faut-il de l'argent?

té manque-t-il quelque chose?

qué m'importe l'opinion de la foule?

qué voulez-vous donc?

té trouves-tu bien?

Remarque. — Si la deuxième consonne est une spirante, l'-é- peut disparaître :

qu(e) voulez-vous qu'on y fasse?

Cette phrase commence alors par un groupe à peu près semblable à celui de la phrase :

prends ton parapluie

II. Trois consonnes.

1° La première est une continue :

α . La deuxième est aussi une continue : l'-*e*- apparaît entre les deux :

jé n(e) suis pas de semaine
jé n(e) vous demande pas de réponse
jé n(e) sais pas
jé n(e) peux pas
jé n(e) veux pas
jé n(e) crois pas
jé n(e) suis pas tranquille
jé n(e) finirai jamais
jé r(e)viendrai demain
né m(e) laisseras-tu pas tranquille?
lé r(e)tour de la noce
dév(e)nez plus modeste
jé m(e) tiens debout toute la journée
réc(e)vez mes salutations
né m(e) détourne pas de ce projet
jé l(e) rencontre tous les jours
lé l(e)ver du soleil
lé r(e)boisement sera long
lé r(e)flux laisse la plage à découvert
rél(e)vez-vous
rév(e)nez demain
jé m(e) suis levé de bonne heure
jé l(e) vois tous les jours
jé l(e) trouverai bien
jé l(e) savais déjà

Remarque. — C'est ici, comme nous l'avons indiqué plus haut, qu'ont pris naissance les groupes figés *jé n(e)*, *jé l(e)*.

β . La deuxième est une momentanée : l'-*e*- n'apparaît qu'entre la deuxième et la troisième :

j(e) té dis la vérité
n(e) té l'avais-je pas dit?
j(e) té vois rarement
c(e) petit enfant va tomber
j(e) déviens vieux
n(e) té scandalise pas

Remarque. — Il peut y avoir quelques fluctuations, soit que α influe sur β , soit que β s'introduise dans le domaine de α .

2° La première est une momentanée : l'-é- la suit :

qué r(e)gardes-tu?
té r(e)trouves-tu?
qué d(e)mandez-vous?
qué t(e)nez-vous à la main?
té l(e) rappelles-tu?

III. Plus de trois consonnes.

Quand il y a plus de trois consonnes, le premier -é- est déterminé rigoureusement par les lois formulées sous II. *Trois consonnes*, et les autres -é- apparaissent après lui régulièrement de deux en deux consonnes suivant la loi générale, sauf pour les groupes figés que nous connaissons déjà :

1° α . *jé m(e) demande ce qu'il en adviendra*
jé n(e) té promets pas d'y aller
jé n(e) té dis pas non
lé r(e)vénu de mes terres
né l(e) régarde pas
jé n(e) réviendrai plus
jé m(e) lévais quand vous êtes arrivé
jé l(e) régrette amèrement
jé n(e) té l(e) dis pas
jé n(e) mé r(e)pose pas
jé n(e) mé r(e)buterai pas
jé n(e) té l(e) demande pas

Remarque. — r- initial :

j(e) mé r(e)pose
j(e) mé r(e)commande à toi
j(e) lé r(e)trouverai bien
j(e) lé r(e)déviendrais volontiers

β . *j(e) té l(e) dis sans détour*
j(e) té l(e) répète
c(e) qué j(e) veux
j(e) té l(e) donne à regret
c(e) qué j(e) demande, c'est . . .
c(e) qué j(e) té d(e)mande
n(e) té l(e) réd(e)mande-t-elle pas?
c(e) qué j(e) réd(e)manderais volontiers

c(e) qué jè n(e) t'ai pas dit, c'est que . . .
c(e) qué jè n(e) veux pas
c(e) qué jè n(e) té d(e)mande pas
c(e) qué jè n(e) réd(e)manderai jamais, c'est. . .

2° *qué n(e) vèniez-vous ?*
tè l(e) demande-t-il ?
qué r(e)demandez-vous ?

CONCLUSION. — Notre patois et le parler populaire de Paris, comme on l'a vu, nous ont fourni, malgré leur pauvreté relative, des renseignements précieux pour l'interprétation même du français. En somme, cette loi, si compliquée qu'elle paraisse, est extrêmement simple et parfaitement constante. Tous les cas particuliers qui au premier abord pourraient faire croire à des dérogations, n'en sont que des applications modifiées par les circonstances. Même les groupes figés sont le produit de cette loi qu'ils semblent contredire.

Sans doute il peut y avoir quelques fluctuations : nous en avons signalé quelques-unes en passant; il y en a d'autres que nous avons négligées parce qu'elles n'ont aucune importance. Mais toutes les fluctuations s'expliquent aisément : elles résultent en général de la rencontre de deux lois ne pouvant agir qu'à l'exclusion l'une de l'autre, soit la loi générale et une loi particulière, soit deux lois particulières. C'est généralement la même loi qui l'emporte dans le même cas, mais il n'y a pas de règle absolue. Si je dis par exemple : *tu t(e) rébiffes*, c'est la loi générale qui l'a emporté sur celle de l'*r-* initial; l'*r-* initial a été traité comme une consonne quelconque. Si je dis : *tu crois qu(e) lé r(e)vènu de mes terres me permet. . .*, la loi de l'*r-* initial unie à la loi générale l'a emporté sur le groupe figé *qué l(e)*.

Il peut arriver que le sujet parlant fasse une légère pause au milieu de sa phrase, laisse reprendre aux organes la position du repos; les premiers mots qui suivent l'arrêt tombent alors sous le coup des lois de l'initiale : c'est l'*initiale fictive*. — Ou bien le sujet parlant veut mettre en relief tel ou tel mot : ce mot prend alors une importance exagérée, il est en dehors de toute loi.

L'*h- aspiré*. — Le cas de la rencontre d'une consonne avec l'*h-* initial dit aspiré présente une véritable infraction à la loi : nous n'en avons encore rien dit. Sans faire ici, ce qui serait nous écarter de notre sujet, l'histoire de ce prétendu *h* aspiré qui se

prononce sans aspiration, ou plus exactement ne se prononce pas, nous mentionnerons quatre points qui sont relatifs à notre étude :

1° quand le mot qui précède l'*h* se termine étymologiquement par une consonne, la prononciation est rigoureusement la même que si l'*h* n'existait pas : *par hasard*, *le poil hérissé*, *un cheval hongre*, *avoir honte*, etc.;

2° quand le mot qui précède l'*h* est un monosyllabe du type consonne + *é* caduc, l'*é* persiste : *tu n'as pas de honte*, *il en est le héros*;

3° quand le mot qui précède l'*h* se termine par voyelle ferme + consonne + *é* caduc, l'*é* persiste encore : *uné halte*, *uné honte*;

4° pour certains mots la prononciation est flottante; l'*h* de certains autres agit ou reste sans effet suivant leur emploi; enfin, les renseignements qu'on trouve au sujet de l'*h* aspiré dans les dictionnaires les plus autorisés sont souvent contradictoires :

uné hernie, mais aussi *un(e) hernie*;

la hanse, mais *la ligu(e) hanséatique*;

le héros, mais *l'héroïne*, *le genr(e) héroïque*;

uné hachette, mais *Jeann(e) Hachette*;

le hanneton, mais *des soucis d'hanneton* (Dictionnaire de l'Académie, 1878);

le halo, *la halotechnie*, mais *un(e) hémiplegie*, *un(e) hémorragie*;

mordre à l'hameçon, mais *hameçonné*, *hamaux* avec l'*h* aspiré, d'après Littré;

haltère : l'Académie ne se prononce pas, mais Littré indique l'*h* comme aspiré; on dit pourtant *dézaltèr* (des haltères);

la hiérarchie : l'Académie dit que l'*h* s'aspire, Littré dit non, tout en laissant entrevoir que le traitement est le même que si l'*h* était aspiré; mais ne dit-on pas *l'ordr(e) hiérarchique*, et d'autre part *lezhhiéroglyphes*, *le styl(e) hiératique*?

la huitaine : l'Académie note que l'*h* s'aspire; on dit en effet *la huitaine*, mais *un(e) huitaine*.

On pourrait prolonger cette liste.

Les exemples cités au 2° cas violent la loi des deux consonnes, car si, au lieu de cet *h* qui ne possède ni son ni bruit, nous mettons une consonne véritable, nous dirons : *pas d(e) fonte*, *pas d(e) conte*, *pas d(e) règle*, etc.

Le 3° cas viole la même loi et, en outre, celle qui interdit à

un mot contenant au moins une voyelle ferme de se terminer par un *-é-*. De plus, si l'on compare ce 3^e cas avec le 1^{er}, on remarque une inconséquence relativement à la loi des trois consonnes, car nous avons vu qu'en français un mot comme *par* et un mot comme *une* sont traités exactement de même. Chacun sent très bien, sans s'en rendre compte avec précision, qu'il y a là certaines lois qui sont heurtées, car nous éprouvons tous une hésitation et une sorte de malaise lorsque nous sommes obligés de dire : *une longue halte, une grosse hache*, etc.

Enfin, le 4^e cas, par ses contradictions, par la tendance qu'il montre à supprimer cet *h* aspiré, nous indique clairement que ce traitement tel qu'il existe aujourd'hui est devenu contraire au génie de notre langue. Cet *h* n'est d'ailleurs pas d'héritage latin, mais d'intrusion germanique, c'est-à-dire qu'il a été emprunté au groupe de langues dont le caractère diffère le plus de celui du français.

La conclusion qui résulte de tout cela n'est-elle pas qu'au lieu de retenir comme on le fait, par les grammaires, par les dictionnaires, par l'enseignement, cette anomalie ou plutôt cet ensemble d'anomalies, il faudrait travailler à les supprimer? Ce ne serait probablement pas une œuvre bien difficile : il suffirait peut-être de ne pas les soutenir pour qu'elles tombent d'elles mêmes. Y aurait-il beaucoup de mécontents? nous ne le pensons pas; même les conservateurs et les étymologistes ne pourraient pas trop se plaindre, car en supprimant l'*h* étymologique d'un certain nombre de mots germaniques, on écarterait aussi celui des mots latins que personne ne songe à défendre : *haut* (altum), *hurler* (ululare), *huppe* (upupa), etc.

La versification. — Un autre archaïsme dont le maintien n'est pas plus justifié, c'est le moule de nos vers français. On met en vers aujourd'hui les idées du xix^e siècle, avec les expressions du xix^e siècle, et le moule, la prononciation obligatoire date du xvii^e et du xvi^e. Pourquoi tant de personnes en France ne peuvent-elles ni comprendre ni goûter la poésie française? c'est parce qu'elles y trouvent une langue qu'elles ne reconnaissent pas, qui en son temps a été parlée, a été celle de la prose comme celle de la poésie, mais qui maintenant n'est plus qu'un appareil vieilli, un vêtement du temps jadis qui fait contraste avec les idées qu'il habille. Prenons au hasard cent vers d'Alfred de Musset, celui des trois grands poètes de notre siècle dont la langue

se rapproche le plus du parler ordinaire, les cent premiers de *Rolla* par exemple : combien sont rigoureusement conformes à la loi des trois consonnes ? seulement dix-neuf, c'est-à-dire à peine deux sur dix¹. Loin de nous la pensée de rien reprocher aux autres : ils sont assez beaux pour être inattaquables, et d'ailleurs ils représentent déjà le passé. Mais puisque tout évolue, puisque tout marche d'un pas lent mais certain, tout ce qui reste en arrière est destiné à périr de mort violente. Pour sauver notre poésie française, il faut la renouveler, il faut qu'elle soit de son temps comme les idées qu'elle exprime. Ce n'est pas aux sources taries du passé qu'on la rajeunira, ce n'est pas en compliquant à l'infini les petites règles mécaniques relatives aux coupes ou à la rime, ou en lui faisant exprimer des pensées inintelligibles, c'est en la rendant vivante, en lui faisant parler la langue de son siècle. Qu'un versificateur vulgaire se mette à appliquer la loi des trois consonnes, son œuvre aura grand'chance de tomber sous le ridicule. Mais vienne un grand poète, il y trouvera une richesse et une variété de rythme inconnue à ses devanciers ; il pourra même parfois, pourvu que ce soit à propos, violer la loi, et du heurt résultant de cette infraction faire jaillir les plus puissants effets.

Chronologie. — La loi des trois consonnes, disions-nous, n'existait pas au moment où s'est formée la poésie française telle qu'elle est aujourd'hui ; en effet, c'est une loi récente. Le français ne peut guère nous fournir de renseignements propres à en déterminer la date, mais notre patois nous donne des faits précis, desquels on peut même tirer quelques indices pour le français.

De nombreuses classes de mots donnent des indications pour la date de la chute de l'-é- en patois ; nous ne citerons que les plus importantes :

1° Des mots comme *ěslòt* = **ěscělòt* à côté de *ěcīl*, et *žnèl* à côté de *ğènèl* montrent que la chute de l'-é- est postérieure au changement de -c- en -č- et de -g- en -ğ- devant -a-.

2° Des mots comme *èplā*, *blūš*, *ǒflā* montrent que la chute de

¹ Ce sont les vers 7, 15, 16, 17, 20, 22, 43, 45, 60, 64, 66, 71, 73, 75, 76, 80, 86, 91, 93.

l'-é- est postérieure aux changements : $pl > p_i$, $bl > b_i$, $fl > s$, c'est-à-dire à toute palatalisation de -l- après labiale et à plus forte raison à toute palatalisation de -l- après palatale. (Cf. *supra*, Groupes composés de palatale ou labiale + l, *Chronologie*.)

Paris, juin 1891.

Maurice GRAMMONT.

(A suivre.)

Allemand *schröpfen* «poser des ventouses».

On ne saurait assez protester contre cette habitude d'inventer des racines, dites indo-germaniques ou simplement germaniques, pour expliquer des mots dont on néglige de rechercher l'origine par la filière et par l'histoire. Cette habitude est particulièrement accusée dans le Dictionnaire, d'ailleurs si utile, de Kluge.

S'agit-il, par exemple, d'expliquer en allemand moderne un verbe *schröpfen* «poser des ventouses», qui se retrouve en moyen haut-allemand sous la forme *schrepfen* ou *schrefften*? Pour en rendre compte, Kluge suppose une racine germanique *skrapjan* «racler, faire des incisions», dont il avoue cependant qu'il n'y a pas d'exemple, et une racine indo-germanique *skrap*, à laquelle il se demande si l'on ne pourrait pas rattacher aussi l'adjectif *scharf*.

Comme tant d'autres termes de médecine, ce mot vient du latin, qui lui-même l'a tiré du grec : il s'agit du latin *scarificare*, lequel, au moyen âge, s'est contracté en *scarifare*. Au sujet de l'*f* devenu *pf*, rapprocher *offero* = *opfern*. Michel BRÉAL.

Coucher.

On constate ordinairement, sans en rechercher la cause, la curieuse restriction de *collocare* au sens de *coucher*¹. Il me paraît possible de tracer avec plus de précision la filière sémantique. *In lecto collocare* est le terme technique qui désigne l'acte de dresser le mort sur le lit de parade où on l'expose aux regards avant de l'inhumer. La suppression du déterminant *in lecto* répond dès lors à un principe sémantique posé par Darmesteter², et quelque plaisantin macabre aura imaginé le premier de dire *se collocare* pour se «mettre au lit».

V. HENRY.

¹ A. Darmesteter, *Vie des mots*, p. 173.

² *Ibid.*, p. 57 sq.

LE GOUNA INVERSE.

1. — D'après la grammaire hindoue, on obtient le gouna ou premier renforcement vocalique en plaçant un *a* bref devant la voyelle à renforcer. La quantité de la voyelle primitive ne change rien au résultat, qui est, par conséquent, *ai* de *i* ou *ī*, *au* de *u* ou *ū*, *ar* de *r* ou *r̄*. Mais, dans un certain nombre de cas, on voit apparaître, à côté ou à la place des diphtongues *ai*, *au*, *ar*, les groupes inverses, à savoir *ya*, *va*, *ra*, et cela précisément dans les mêmes conditions qui produisent le gouna régulier. J'ai réuni les exemples suivants, et je vais commencer par la liquide, vu que c'est chez elle que le phénomène en question se montre le plus clairement.

2. — a. Comparaison :

Quand le comparatif et le superlatif sont formés à l'aide des suffixes *īyas* et *iṣṭha*, la voyelle radicale du positif doit être gounifiée. Exemples : *brhát*, *bárhiṣṭha*; *gurú*, forme qui est sortie, d'après la théorie ingénieuse de M. de Saussure (*Syst.*, 267), de **gṛú*, *gárīyas*, *gářiṣṭha*. Or nous trouvons *ra* au lieu de *ar* dans les cas suivants : *kṛcá*, *krácīyas*; *pṛthú*, *práthīyas*, *práthiṣṭha*; *mṛdú*, *mrádīyas*; *kṛdhú*, *krádhīyas*, *krádhiṣṭha*; *dr̥dhá*, *drádhiṣṭha*; *bhr̥ca*, *bhraçīyas*; *t̥prá*, *trápīyas*. *R̥jú* fait à volonté *ījīyas*, *ījiṣṭha* ou *rájīyas*, *rájiṣṭha*, tandis que *kṛṣṇá* n'a que *kṛṣṇīyas*, *kṛṣṇiṣṭha*. On peut y ajouter, sur l'autorité des grammairiens hindous, *parivr̥dha*, *parivradhīyas*.

b. Devant les suffixes *tum*, *tavya*, *tṛ* :

Les formes *kártum*, *kartávya* ou *kartavyà*, *kartṛ* tirées de la racine *kṛ*, ainsi que *tartum*, *tarítum*, *dártr* venant de *tṛ* et *dṛ* montrent que ces suffixes exigent le gouna de la voyelle radicale. Or les deux racines *dr̥ç* et *sr̥j* font *dráṣṭum*, *draṣṭavya*, *dráṣṭṛ*, *sráṣṭum*. De plus, les racines *kṛṣ*, *tṛp*, *dr̥p*, *mṛç*, *sr̥p*, *sp̥rç* ont à volonté *ar* ou *ra*, par exemple, *karṣṭum*, *kraṣṭum*, *tarptr*, *traptr*.

c. Futur :

Devant le suffixe *sya*, les voyelles susceptibles de gouna sont

renforcées. De *kr* on fait *karīṣyāti*, de *tṛ*, *tarīṣyati*. Les racines citées tout à l'heure se comportent de la même manière que dans le cas *b*, c'est-à-dire *dr̥ṣ* et *sr̥j* font *drakṣyāti*, *sraḥṣyati*, tandis que les six autres prennent *ar* ou *ra*, par exemple *karḥṣyati*, *krakṣyāti*; *tarṣyati*, *tarpīṣyati*, *trapsyati*.

d. Devant le suffixe *tha* du parfait :

Le gouna de la voyelle radicale est de rigueur, comme on le voit par *cakārtha* de *kr*. Les huit racines dont nous venons de parler font à volonté *ar* et *ra*; par exemple *dadar̥ṣtha*, *dadr̥ṣtha*; *sasar̥jitha*, *sasark̥tha*, *sasar̥ṣtha*; *tatar̥pitha*, *tatar̥pitha*, *tatr̥pitha*.

e. Intensif :

Avec le gouna régulier on trouve *car̥īkar̥ṣṭi*, *tar̥ītar̥pti*, *par̥īspar̥ṣṭi*, *var̥īvar̥ṭti*, avec le gouna inverse *car̥īkraṣṭi*, *tar̥ītr̥apti*, *par̥īspr̥ṣṭi*.

f. Dérivation :

Les verbes dénominatifs qui ont pour base un adjectif à la voyelle *r* montrent *ra*; ainsi l'on a *kraṣāyati* de *kr̥ṣā*, *trapāyati* de *tr̥pā*. (Voir Benfey, *Or. u. Occ.*, III, 76.) Noms : *tradā* de *tr̥d*; *brahmán* ou *bráhman* de *br̥h*; *mrakṣá* ou *m̥rkṣá* de *m̥r̥ṣ*; *vrajá* de *vr̥j*; *vráta* ou *vratá* de *vr̥* (ou *vrt* d'après Whitney, *Roots*). *Vlag* est probablement apparenté à *vr̥j*. (Pischel u. Geldner, *Ved. St.*, 140.)

Quant à *rátha* et *krátu*, il est bien évident qu'ils se rattachent aux racines *r* et *kr*; mais la question est de savoir si l'a fait partie du suffixe. En effet, l'*Uṇādisūtra* (I, 78) trouve dans le dernier mot le suffixe *atu*.

M. Whitney, dans ses *Roots*, tire aussi *rāji* « ligne » et *irajyú* de la racine *rj*; mais, avant de nous prévaloir de ces formes, il nous faut nous expliquer sur l'origine de la voyelle initiale de *irajyú* et *irajyati*. M. Bartholomæ (*Ar. F.*, II, 93) voit dans l'*i* de cette forme, ainsi que de *iradhanta* et *irasyati*, une sorte de redoublement attique, et prétend que *ra* est sorti de *r̥r̥*. Abstraction faite des difficultés intrinsèques auxquelles vient se heurter cette hypothèse (*nir̥rti*, qui appartient au plus ancien fonds de la langue, a maintenu intact le groupe *r̥r̥*; puis est-il probable que les verbes en *asyati* aient amené le changement de la sifflante cérébrale de **ir̥ṣyati* en dentale?), il est impossible d'expliquer de cette façon *iyakṣ*, *inakṣ*, *iṣkr̥ta* et *iṣkr̥ti*. Je ne peux voir dans l'*i* de toutes ces formes que le doublet de la préposition **is* (slave *izŭ*, lith. *iš*), sur l'origine de laquelle j'ai publié un article dans l'*Archiv f. slav. Phil.*, VIII, 395 et suiv. (Voir aussi Olshausen *K. Z.*, XXVI, 558.) En tenant compte d'une observation faite par M. Jagić, je crois maintenant que déjà la langue mère avait développé les doublets

i et *is*, *ni* et *nis*, etc.¹. Les trois formes *iraj*, *iradh*, *iras* s'ajoutent donc à la série des mots tirés par le gouna inverse des racines *rj*, *rdh*, *rs̄* (**r̄s̄*); il y a aussi avec le gouna régulier *arj*, *ardh*, *ars̄*.

g. Formes isolées :

À côté de *adarçisata* on trouve *adrakṣata*; à côté de *darçis̄iṣṭa*, *drakṣiṣṭa*. *Prakṣé* est rattaché par Grassmann à la racine *pr̄kṣ* (ou *prakṣ*). *Graha* « maison » à côté de *gr̄há*; *krami* à côté de *k̄mi* ou *kr̄mi*; *drahyát*, expliqué généralement comme participe de la racine *dr̄h*.

3. — La grammaire hindoue ne connaît pas le gouna inverse. Voici les règles qu'elle donne pour expliquer les rapports qui existent entre *ra* et *r*. *Ra* se substitue à *r*, dit Pāṇini (VI, 4, 161) dans les formes telles que *práth̄yas*, *práth̄iṣṭha* : dans les racines *dr̄c*, *sr̄j*, *tr̄p*, etc., il nous faut faire l'intercalation d'un *a* après la semi-voyelle, qui se change alors en *r*, dit le même grammairien. (VI, 1, 58, 59.) D'autre part, l'*Uṇādisūtra* (IV, 145) nous apprend que le *ra* de *brahman* se substitue au *r* de la racine *br̄h*. Voilà pour les formes, pour lesquelles les grammairiens admettent des racines à *r*.

Mais il y a toute une série de mots dans lesquels le *ra* est plus persistant que dans les exemples allégués ci-dessus, et il aurait été oiseux, sinon impossible, de déterminer à l'aide de règles dans quel cas ils prenaient *ra* à la place du gouna régulier. Les grammairiens n'hésitaient donc pas à trancher la difficulté d'une manière radicale en admettant des doublets de racines. C'est pourquoi nous trouvons dans le *dhātupāṭha* *k̄rp*, *krap*; *dh̄rj*, *dhraj*; *pr̄th*, *prath*; *bhr̄ks*, *bhrakṣ*; *bhr̄jj*, *bhrāj*; *m̄rd*, *mr̄ad*; *m̄rkṣ*, *mrakṣ*. Les formes telles que *akrap̄iṣṭa*, *cakrape* en regard du présent *k̄pate*; *mr̄adate* en regard de *m̄rdnāti*; *mr̄akṣati* en regard de *m̄rkṣati* devenaient ainsi des dérivés tout réguliers.

Enfin, comme troisième mode d'explication, les grammairiens supposaient des racines à *ra*, dont les formes à *r* se dérivait en vertu du processus dit *samprasāraṇa*, qui consiste dans la « vocalisation » de la semi-voyelle avec suppression de la voyelle suivante. C'est de cette manière que Pāṇini (VI, 1, 16) rend compte des formes à *r*, dérivées des « racines » *gr̄ah*, *pr̄ach*, *bhr̄aj* et *vraçc*. Pour *bhr̄aj* il était en outre nécessaire de donner une règle spéciale, les formes *bhar̄ṣṭr̄* à côté de *bhraṣṭr̄*, *bhar̄kṣyati* à côté de

¹ L'opinion des grammairiens hindous, qui expliquent *iṣkr* par *niṣkr* en admettant le retranchement du *n* (*Vāj. Prāt.*, V, 42), ne mérite pas d'être réfutée. Elle montre d'ailleurs qu'eux aussi voyaient dans l'élément en question une préposition. MM. Pischel et Geldner (*Ved. St.*, 17) admettent un *i* prosthétique, dont on conçoit difficilement la raison d'être devant une consonne simple.

bhrakṣyati, etc. ne pouvant se tirer de la racine *bhrj*, vu que celle-ci est une racine dite *udātta*, et intercale, par conséquent, la voyelle *i* devant le suffixe *ṭr*, au futur, etc. (*bharjṭr*, *bharjisyati*). En effet, Pāṇini (VI, 4, 47) nous apprend que *bhrajj* peut être remplacé par *bharjj* (*bharj*), règle des plus curieuses, vu qu'elle prouve que le grand grammairien se souciait peu d'expliquer d'une manière tout opposée les rapports de *bhrajj* et *bharj* d'un côté, et de *draç* et *darç* de l'autre côté.

Par un procédé plus compliqué, l'*Uṇādisūtra* (IV, 121) rend compte des deux formes collatérales *krīmi* et *kīmi*, à côté desquelles nous trouvons aussi *krami*, en les rattachant toutes les deux à la racine *kram*. La première s'obtient en remplaçant l'*a* de la racine par *i*, la seconde par l'application du *samprasāraṇa* à la première¹. *Bhīmi* et *bhīmi* à côté de *bhrami* est tiré *debh ram* à l'aide du *samprasāraṇa*. (Uṇ., IV, 120.) Je note en outre *āçr-thita* appartenant à la racine *çrath*, *çrmbhá*, de *çrambh*, *bhṛú* de *rabh*. La grammaire hindoue use donc de trois moyens principaux pour rendre compte des rapports qui existent entre *r* et *ra*, à savoir :

- A. *Ra* se substitue à *ar*.
- B. Il y a des doublets à *r* et *ra*².
- C. *R* est sorti de *ra* par *samprasāraṇa*.

4. — Une explication tout autre en a été donnée en Europe par M. Benfey. (*Or. u. Occ.*, III, 28.) Il suppose la filière *ar*, *ara*, *ra*, et voit dans le second *a* de *ara* la voyelle dite *svarabhakti*. Pour *draṣṭum*, par exemple, on devrait admettre le développement historique sur sol indien de **darṣṭum*, **daraṣṭum*, *draṣṭum*. Cette hypothèse prête le flanc à la critique sur plusieurs points. Il est surprenant, pour ne pas dire inconcevable, que le type *ara* ne se soit pas conservé. La forme isolée *tarásanti* prouve tout au plus que *tras* pouvait remplir deux syllabes dans la métrique; mais nous ne savons pas si cet épel était une simple licence poétique ou reposait sur un fond historique. Encore un coup. Le slave montre une voyelle nasalisée à la place de *a* sanscrit: *tręsti*; est-ce là un indice qu'il nous faut supposer un antécédent **trns* ou **trns*, de sorte que l'*a* de *tras* est sorti d'un *n* voyelle, et n'a rien à faire avec les phénomènes qui nous occupent?

Les preuves que M. Benfey tire des voyelles euphoniques en zend et en grec ne sont pas plus solides, car ces voyelles n'ont pas

¹ D'après Pāṇini (V, 2, 55), *trīya* est issu de *tri* par *samprasāraṇa* du *r*, ce qui entraîne la chute de la voyelle suivante.

² M. Bartholomæ suppose de même des formes collatérales *ratus*, *ṛtus* (*Z. M. G.*, XLII, 154).

réussi à évincer la voyelle légitime qui se trouvait de l'autre côté de la liquide. Quant au zend, la svarabhakti est si faible qu'elle ne compte pas dans la métrique. En outre, elle n'apparaît ni dans la transcription des langues étrangères (ἄρξιφος, *erezifsa*; Ἰντα-Φέρνης, *viñdaqarena*), ni dans les langues modernes (*çareta*, np. *sard*; *bareçman*, *barsum*; *meregha*, *murgh*; *tareç*, *tarsūdan*). La question de savoir quelle était la forme véritable des racines iraniennes est d'ailleurs des plus embarrassantes. M. Justi a mis dans son dictionnaire les « racines » *gārew*, *tareç*, *pareç*, tandis que M. Bartholomæ (*Verbe iranien*, 100, 120) nous laisse le choix entre *garb* et *grab*, *tars* et *thras*, *pars* et *fras*. Dans les verbes persans, *girištan*, *girstan*, *birīštan* (Hübschmann, *K. Z.*, XXIV, 406, n. 3), c'est, selon toute probabilité, la première voyelle qui est adventice, comme dans *sirišk*, répondant au zend *çraçka*, en dépit de la forme *çaraçka*.

Les choses ne sont pas plus claires en grec; mais il paraît impossible d'expliquer l'échange de βροτός — μορτός, δρατός — δαρτός, κραδίη — καρδιά par un type intermédiaire contenant ορο, αρα. Quant à ρα, il faut d'abord écarter les exemples dans lesquels ρα représente l'r voyelle indo-européen, et il n'est pas facile d'en faire le compte exact. Ainsi κραδίη représente-t-il un primitif **krd* (slave *srūdce*) ou **kred*, **krod* (scr. *çrad*) changé en *κραδ-*, comme τρέπω en τράπω? Ἐδραμον peut-il être assimilé à ἔτραπον, ce dont doute M. de Saussure (*Syst.*, 46), et quel étage vocalique représente alors leur ρα?

De son côté, le αρ n'est-il autre chose que le continuateur légitime de l'r voyelle, ou peut-il remonter à son tour à un antécédent ερ, comparez φέρω et φάρω? Les formes ὀρέγω, ὀλοφ-, κάλαθος, auxquelles se réfère M. Benfey, ne peuvent pas être citées en faveur de sa thèse, vu que précisément le type à liquide suivie de voyelle fait défaut, de même que pour παλάμη, ὠλένη, etc. D'ailleurs, en grec aussi bien qu'en iranien, une voyelle svarabhakti se glisse entre une consonne et une liquide pendant le développement historique de la langue, par exemple, dans γάλακτι-, μόλυβος, πέλεθρον en regard de πλέθρον, de sorte qu'il reste à décider si πέλεκυσ correspond lettre par lettre au scr. *paraçú*¹, forme de laquelle l'*Uñādisūtra* (I, 34) tire, par suppression de l'*a*, *ράρι*, ou s'il faut y appliquer la loi trouvée par M. Bréal (*Mém. Soc. Ling.*, V, 394), et déclarer le premier ε anaptyctique.

Le retranchement d'un *a* initial, à l'aide duquel M. Benfey tire *rajatá* d'un hypothétique **arajata*, identique à l'osque *aragetu*, a grand besoin d'être confirmé par des exemples sûrs (voir Curtius,

¹ Comp. *kalaça*, κάλιξ. *Bhuraj* (πομφόλιξ, Schmidt, *Voc.* II, 4) semble être formé comme *bhisaj*.

*Grdz.*⁵, p. 32 et suiv.), et quant au russe *gólodŭ* en regard du paléoslave *gladŭ*, cité par le savant de Göttingue, il faut se rappeler que l'*a* de la seconde forme est long. C'est donc à **drāstum* et non pas à *drastum* qu'on devrait s'attendre d'après cette analogie¹.

Je persiste donc à croire que les preuves que M. Benfey allègue en faveur de son hypothèse sont insuffisantes.

5. — Enfin, c'est le parallélisme de *r* — *ra* d'un côté et de *i* — *ya*, *u* — *va* de l'autre côté² qui empêche absolument d'admettre un type intermédiaire *ara*. *Grah* fait au passif *grhŷate*, comme *yaj* et *vac* font *ijŷate*, *ucŷate*. Si *grah* était sorti de **garah*, il en découlerait que *yaj* et *vac* eussent passé par **ayaj* et **avac*, qui, de leur côté, se seraient développés par svarabhakti de **aij*, **auc*. Mais il y a encore plus. Après avoir supposé la filière **garh*, **garah*, *grah*, M. Benfey se voit obligé, pour expliquer la forme faible *grh*, de recourir au même expédient que l'*Uṇādisūtra* emploie pour rendre compte des trois formes *krami*, *krimi*, *kr̥mi* (voir plus haut). En effet, il dit (*l. c.*, p. 35) : « **jagrahús* s'affaiblit par l'influence de l'accent en **jagrihús*, puis *ri* se change en *r*. » De la sorte nous obtenons la série **garh*, **garah*, *grah*, **grih*, *grh*. Mais le *r* qui est en rapports directs avec *ar*, par exemple dans *srj* et *sarj*, est né d'une autre manière, lisons-nous à la page 33, à savoir : *sarj* devient **sar^aj*, **s^ar^aj*, et cette dernière forme n'est qu'une autre graphie de *srj*. On peut figurer ces deux développements dans le tableau suivant :

		<i>ar</i>	
	<i>ar^a</i>		<i>ar^a</i>
			<i>^ara</i>
	<i>^aj^a</i>		<i>ra</i>
			<i>ri</i>
	<i>r</i>		<i>r</i>

Il est d'autant plus surprenant que M. Benfey se soit arrêté à une telle théorie, qu'il signale lui-même dans le premier paragraphe de son travail les rapports identiques qui existent entre *r* et *ra* d'un côté et entre *i* — *ya*, *u* — *va* de l'autre côté. Malheureusement il ne nous dit pas, en partant de *ai* et *au*, si *i* et *u* ont suivi les mêmes routes que *r*. On voit que tout cela tient à ce que

¹ Peut-être n'est-il pas hors de propos de rappeler ici que la théorie de M. Schmidt, qui tire les groupes slaves *ra*, *la* du « plein-son » russe *oro*, *olo*, à l'instar de Benfey, a été combattue vivement par M. Jagié (*Arch. f. slav. Phil.*, I, 381 et suiv.).

² F. Müller, *Grundriss*, III, 11, 447; Brugmann, *Grundriss*, I, 247.

M. Benfey regarde la forme «gounifiée» comme la forme primitive à l'inverse des grammairiens hindous qui parlaient généralement de la forme faible. Puisque c'est aussi l'opinion courante¹, et que nous ne partageons ni l'un, ni l'autre avis, il nous en faut dire quelques mots.

La racine, comme le dit M. F. Müller (*Grundriss*, III, II, p. 453), n'est qu'une abstraction qui n'a pas de vie réelle. C'est seulement par l'accent, qui décide de son étage vocalique, qu'elle devient un mot, qu'elle entre dans l'existence. Soit que l'on parte de *vid* et explique *vaid* par gouna, soit que l'on regarde la dernière forme comme primitive en tirant d'elle *vid* par la chute de l'*a*, on fait la même erreur que si l'on voulait expliquer en arabe l'impératif *uktub*², par la chute du premier *a* et par l'obscurcissement du second *a* du prétérit *katab*. Or *katab* n'est ni plus ni moins l'antécédent historique de *uktub*, que ne l'est *vid* par rapport à *vaid*, ou *vaid* par rapport à *vid*. *Vid* et *vaid* sont des formes collatérales, et ils ne sont pas, par conséquent, sortis l'un de l'autre par développement historique.

Qu'il me soit permis d'alléguer une analogie prise dans les sciences naturelles. L'eau est une combinaison d'hydrogène et d'oxygène, et selon la pression d'air ces deux éléments produisent ou l'eau à l'état liquide ou la vapeur. De la même manière la gutturale *K* et la liquide *R* se combinent, et selon l'accent on obtient ou *kr* ou *kar*. La formule chimique H_2O représente donc exactement ce qu'on doit nommer «racine» dans la science du langage, qui dans l'espèce n'est ni *kr* ni *kar*, formes réelles caractérisées par l'accent, mais qu'on pourrait figurer par *K-R*, comme on écrit *كتب*, c'est-à-dire *K-T-B* en arabe. Je me rallie donc tout à fait à M. F. Müller (*Grundriss*, III, II, p. 453) qui propose d'écrire *V-C*³, *Y-J*, *SV-P* au lieu des «racines» hindoues *vac*, *yaj*, *svap*. D'ailleurs les grammairiens hindous, les grands maîtres des sciences grammaticales, ont enseigné la même doctrine que je viens d'exposer, et c'est à eux que je la dois. Le «dhātu» se distingue du «pada» par l'absence de suffixe, et si par hasard le «pada» est phonétiquement identique au «dhātu», le premier est néanmoins dérivé du second par le suffixe «kvip». Quant au «dhātu» *vid*, il est identique au «pada» *vid*, dernier membre d'un composé, par exemple dans *vedavid*, mais tiré du «dhātu» *vid* à l'aide du suffixe «kvip» ou zéro. Le «dhātu» est donc la véritable racine idéale dans le sens que nous assignons au terme «racine», il ne fait pas partie du langage

¹ Voir F. de Saussure, *Syst.*, 124.

² Le premier *u* est prosthétique.

³ Je me permets de changer la transcription employée par ce savant pour la rendre conforme à la mienne.

parlé, et il n'a pas d'existence hors de la grammaire théorique. Il va sans dire que « dérivation » ne signifie pas « développement historique » aux yeux des grammairiens hindous, et que même en dérivant *veda* de *vid* à l'aide du *gouna*, ils n'entendent pas par là de nous faire assister à une évolution qui a eu lieu dans le temps. Il s'ensuit que la forme sous laquelle les racines apparaissent dans le *dhātu-pāṭha* ne représente pas une forme réelle du langage, quoique, naturellement, les cas soient rares où elle ne coïncide avec aucune (par exemple *do*, *so*) et où elle a été choisie telle par des considérations d'ordre pratique.

Dès lors on comprendra pourquoi je ne peux adhérer à la doctrine de la « nouvelle école », qui part toujours de la forme pleine des racines en expliquant les formes faibles par la chute de l'*a*, doctrine nettement précisée par M. de Saussure, qui dit (*Syst.*, p. 50) : « l'*a* tombe, voilà tout. » Non, l'*a* ne tombe pas ; il ne pouvait pas tomber, parce qu'il n'y était pas auparavant. Dans l'esprit de celui qui parlait, il y avait un germe latent qui donna *kr* et *kar*, *grah* et *grh*, *vid* et *vaid*, *yaj* et *ij*, etc., selon les circonstances, tout en n'étant ni l'un ni l'autre.

6. — Après cette digression à laquelle nous avons été obligé pour réfuter la théorie de M. Benfey qui voit dans la forme hypothétique *grah*¹ des grammairiens hindous l'antécédent historique de *grh*, passons à l'examen des rapports entre *i-ya*, *u-va*, rapports qui, à cause de leur analogie avec ceux qui existent entre *r* et *ra*, sont en eux-mêmes le plus fort argument contre la théorie de la *svarabhakti*.

Je peux citer les formes suivantes : védique, *myakṣ* (mimiyákṣa, mimikṣur) ; *vyac*, *vicati* ; *vyajana* à côté de *vījana*, éventail ; *vyath* et *vithurá* ; *vyadh*, *vidhyati*. La racine védique *bhyas* semble être un élargissement de *bhī*, comparez *bhīṣma*. Je n'ai pas réussi à me former une opinion sur les rapports historiques ou non des formes telles que *madrík* à côté de *madryák* ; *pratyac* et *nyac* faisant aux cas faibles *pratic* et *nīc* ; *dadhyaṇa* et *dalīca* les désinences *bhis*, *bhyas*, zend *bīs* ; *bhyam* répondant au lat. *bei*, grec $\Phi\iota$. Par contre, *dvīpa* ne peut être expliqué autrement que par la contraction de **dviapa* ; à comparer encore *parīñkhayātai* (*Ath.*, V. xviii, 2, 58) avec *pariñkhayāte* (*Rg.*, V. x, 16, 7) ; mais que faire du nom. pl. védique *devīs* en regard du classique *devyās* ? Sommes-nous là encore en présence d'une contraction qui contredit la chronologie des formes, ou sont-ce des formes collatérales ? Malheureusement tout ce qui touche à la déclinaison des thèmes en

¹ La forme *grah* est hypothétique en tant qu'elle est racine. L'accent qu'elle reçoit comme telle est un accent purement artificiel.

ya est entouré de plus grosses difficultés, et c'est seulement sous bénéfice d'inventaire que je cite ici les formes *sāmagrī*, *vaicitrī*, appartenant, à ce qu'il paraît à des thèmes en *ya*.

Les exemples dans la série de l'*u* sont plus nombreux. Nous avons les racines : *ukṣ* et *vakṣ*, *uṣ* (véd. *ucchāti*) et *vas*, *ūh* et *vah*, *jur* et *jvar*¹, *tur* et *tvar*¹, *ṣuṣ* et *ṣvas*¹, *ṣulk* et *ṣvalk*². Puis : *tvác* et *ātúc*, *dvará* et *dúr*, *dhvan* et *dhúni*, *vac* et *ucyáte*, *vaj* et *ugrá*, *vap* et *úpya* (*ūpya*), *vaṣ* et *uṣánti*, *svap* et *suptá*, *svàr* et *sūra*, *svadhá* (nectar) et *sudhā*, *hwárate* et *juhuras*. M. Curtius (Et. No. 152) y ajoute *varg* et *ūrj*; M. Müsler (Int. Zeit. f. Spr. III, 18) *vabh* et *ubh*; M. Weber (Ep. i. ved. R. 29) *varvara*, crépu er *ur-várā*, blés en herbes. Le thème *catur* (et **katūr*, voir de Saussure, *Syst.*, 210) alterne avec *catvar*, *urú* fait *várīyas*, *várīṣṭha*. En regard des thèmes faibles *ṣún* et *yún*, nous avons les thèmes forts *ṣván* et *yúvan*.

Avec *maghavan* nous arrivons aux suffixes. La forme faible du suffixe *van* est *un*, qui, ajouté à *magha*, forme le thème *maghon*. On retrouve le même procédé en zend, où *ashavan* fait *ashaon* aux cas faibles, et *ashāum* au vocatif avec *ā* devant le suffixe, comme par exemple dans le sanscrit *aṣvāvat*, et *ātharvan*, *āthraom*.

Us est la forme faible du suffixe *vas* (*viduṣas*, *vidvas*) expliqué naturellement à l'aide du samprasāraṇa par Pāṇini, VI, 4, 131. Il faut reconnaître ce suffixe dans le vocatif *bhos*, c'est-à-dire *bha-us*, appartenant au thème *bha-vat*, qui est à distinguer du thème *bhav-at*, participe présent de la racine *bhū*, et dans lequel par conséquent le *v* appartient au thème. Sont formés de la même manière *bhagos* et *aghos*; thèmes *bhaga-vat*, *agha-vat*.

Les rapports de *párus* et *párvan*, de *dhánus* et *dhánvan*, ne font pas de doute.

Je cite en outre *bhāsurá* à côté de *bhāsvará*; *sthāvará*, zend *ṣtawra*, grec *στειρός*; peut-être *ṣvácuras*, *ἔκυρός*, *socer* pour **svequer*, doivent-ils s'expliquer de la même manière.

Dans le composé *par-ut*, nous rencontrons la forme faible du mot *sam-vat* (an).

A comparer les désinences verbales zendes *dūm* et *dhwem* en regard du sanscrit *dhvan*, et le pronom *tūm* avec le sanscrit *tvám*.

Il est plus difficile de savoir à quoi s'en tenir pour *pínvate* en regard du zend *pinaoti*. M. Benfey (*loc. cit.*, p. 211) suppose le passage du thème en *u* à la conjugaison thématique en *a*. M. Delbrück (*Altind. Verbum*, 155) croit à une influence analogique de la troisième personne du pluriel (*pínvanti*). Une troisième explication qui se présente à l'esprit serait de prendre *pinau* et

¹ Whitney, *Roots*.

² Westergaard, *Radices*.

pinva pour des formes gounifiées en sens droit et inverse par rapport à *pinū* (comp. *δεικνῦμι*, zend *kerenūishi*)¹.

Notons en outre la contraction de *ua* en *ū* dans *anūpa*.

Les phénomènes que nous venons d'observer pour *r*, *i* et *u*, nous les retrouvons pour la nasale-voyelle. Ainsi le thème *pums* fait au vocatif *pūmas* ou *pūman*. Dans la conjugaison, c'est la septième classe verbale identique, d'après l'hypothèse ingénieuse de M. de Saussure², avec la neuvième qui oppose *na* des formes fortes à la nasale simple des formes faibles (*yunākti*, *yuñjās*).

7. — La difficulté que nous venons d'éprouver en essayant d'expliquer *pinva* à l'aide du gouna inverse, se renouvelle chez quelques formes qui montrent *ra* à la place de *r*. M. Benfey (*loc. cit.*, p. 200) voit dans *jāgrata* au lieu de *jāgrta* le même passage de la conjugaison non thématique à la thématique, qu'il admet pour le thème *pinva*. Mais il est à noter que dans la prononciation vulgaire *ra* se substituait facilement à *r*, de sorte qu'on trouve même *krata* à la place de *kṛta*, fait³, dans les inscriptions, qui toutefois étaient écrites par des lettrés. D'un autre côté, il est extrêmement difficile, pour ne pas dire impossible, de distinguer *r* de *ra* précédé d'une consonne dans plusieurs alphabets hindous, notamment dans l'écriture « grantha ». Les copistes avaient donc beau jeu de mettre des *ra* à tort et à travers. Prenons par exemple le mot *bhrakuṭi* (froncement de sourcils). Son *ra* est dû à une mauvaise prononciation (ou écriture) de l'*r* de la forme *bhṛkuṭi*, mais l'*r* de cette forme n'est pas légitime non plus, car c'est *bhrukuṭi* qui est le composé originel. Parce qu'on prononçait fautivement *r* comme *ru*, prononciation qui est blâmée déjà par le *Rgvedaprātiçākhya* (XIV, 12), on ne se faisait pas scrupule de remplacer inversement un *ru* organique par *r*, comme cela est arrivé à la racine *ṛru* faisant au présent *ṛṛnoti*⁴. Une mauvaise prononciation vient donc se greffer sur une autre pour produire finalement *bhrakuṭi*.

¹ M. de Saussure (*Syst.*, 187, n.) croit, il est vrai, à un allongement hystéro-gène pour l'*ū* iranien. Je n'en vois pas la preuve.

² Quoique je ne m'occupe pas ici des nuances vocaliques représentées par l'*a* sanscrit, je me permets de demander s'il ne vaut pas mieux expliquer l'*ā* de *prṇāti* par *a₂A* plutôt que par *a₁A*, et de prendre l'*i* des formes faibles (*prñimās*) pour le continuateur du groupe indo-européen *a₁A*. (Voir F. de Saussure, *Syst.*, 2/10.) *Prṇāti* serait à *prñimās* ce que *ἀέπειθα* est à *ἀέπεισμαι*.

³ *Jāgratha* et *jāgrata* au lieu de *jāgrtha* et *jāgrta* se trouvaient dans tous mes manuscrits du *Hiranyakeçigṛhyasūtra*. (Voir mon édition, p. viii.)

⁴ Un exemple intéressant de cette prononciation de l'*r* est le participe *hruta* pour **hvruta*, à côté de *hṛta* (Pān. VII, 2, 31; comp. *pracr. rukka* pour **vrukka*, *vṛkṣa*. (Voir de Bradke, *Z. M. J.*, XL, 351.) Une confusion analogue a amené *ṭṭiya* de *tri*.

Graha, maison (ne pas confondre avec *gráha*) au lieu de *grhá*, n'apparaît qu'à une époque relativement récente. D'ailleurs, le zend *geredha* est là pour prouver la légitimité de l'*r*-voyelle. Ni le slave *gradŭ*, ni le grec *γρωθύλος* (Schmidt, *Voc.*, II, 318) ne peuvent être invoqués en sa faveur.

Quant à *krami* à côté de *křmi*, il ne me paraît pas douteux que son *ra* ne soit dû à une prononciation négligée de l'*r*, vu que le lith. *kirmis*, le slave *čřivŭ* supposent l'*r*-voyelle. Malheureusement ce moyen fait défaut, quand il s'agit de décider si *bhrami* est frère germain de *bhřmi*.

On voit d'ailleurs que ces incertitudes ne portent que sur quelques mots isolés, contenant *ra*, tandis que pour la majorité des exemples énumérés plus haut il n'y a pas de doute que *ra*, *ya*, *va*, *na*, n'aient été produits par le jeu des lois morphologiques de la langue sanscrite. Il suffit de comparer *prthú*, *práthiyas*; *dřřtá*, *drářtum*; *mimykřa*, *mimikřúr*; *urú*, *várijas*; *yunákti*, *yunj-más* à *břhát*, *bárhřřtha*; *křtá*, *kártum*; *véda*, *vidúr*; *dŭrá*, *dávrijas*; *mŭrdhán(i)*, *mŭrdhnú*, pour s'en convaincre. On voit en outre par ces parallèles pourquoi nous avons attribué le terme de «gouna inverse» aux groupes *ra*, *ya*, *va*, *na*¹. Prenons par exemple les trois mots *fulgur*, *bhargas*, *Φλέγω*²; ils remontent à des antécédents indo-européens *bhr̥g*, *bharg*, *bhr̥g*, et je ne vois pas de raisons pour interpréter les rapports de *bhr̥g* et *bhr̥g* d'une façon différente de celle dont on conçoit ceux qui existent entre *bharg* et *bhr̥g*.

8. — En dernier lieu, nous avons à rendre compte des raisons qui ont produit les doublets phonétiques *ar* et *ra*, *aï* et *ya*, *au* et *va*, *an* et *na*. Il est facile de voir que l'accent seul peut en être responsable. Tout le monde reconnaît aujourd'hui que l'étage vocalique des formes fortes est dû à l'influence de l'accent. Or il y a deux espèces³ d'accent fort que les grammairiens slaves ont nommés «descendant» et «ascendant», selon que le maximum d'intensité frappe le commencement ou la fin d'une voyelle. L'histoire des langues germaniques et des langues romanes montre qu'une voyelle simple se dédouble sous l'influence de l'accent, et

¹ Il va sans dire que ce terme ne s'applique pas aux groupes qui sont nés par l'adjonction d'un *a* suffixal ou par le sandhi.

² M. de Saussure (*Syst.*, 173, n.), en invoquant *flagrare*, suspecte la primordalité de l'apophonie *Φλέγω*, *Φλόξ*; mais la forme latine est de formation secondaire. De son côté, la racine sanscrite *bhr̥j* (*bhr̥j*) est probablement sortie de *bhr̥z̥g* par allongement compensatoire. (Voir mon article dans l'*Archiv f. slav. Phil.*, XII, 309.)

³ Il y en a encore une troisième espèce, l'accent «droit», qui existe par exemple en tchèque; mais je crois le pouvoir passer sous silence, parce qu'il ne produit pas, que je sache, des changements vocaliques.

on a eu recours à ces deux variétés d'accents pour expliquer les différentes diphtongues qui naissent de cette manière. Voici ce qu'en a dit M. Havet (*Rom.*, VI, 323) : « Sous l'influence de l'intensité, l'ancienne voyelle aiguë se prolonge et devient double en durée. . . . [Ensuite] les deux parties dont se compose la diphtongue prennent chacune un enuance distincte ». Il ajoute en outre que l'accent était primitivement « décroissant », et se changeait plus tard en « croissant ». Ce n'est pas l'avis de M. Schuchardt (*Zeit. f. rom. Phil.*, II, 188) qui, si je le comprends bien, lui attribue cette qualité dès le commencement de son action. M. Havet attire en outre l'attention sur l'*ě* russe qui vaut *yo*, et dans cette langue l'accent ascendant n'existe pas, à ce que je crois. Par contre il est des plus fréquents dans le lithuanien et le serbe. Dans quelques dialectes de cette dernière langue, un *ē* long se double toujours, qu'il soit frappé de l'accent ascendant, ou de l'accent descendant. Exemples *bēla* ou *biela* (blanche) avec l'accent ascendant, *snĕg* ou *sniieg* (neige) avec l'accent descendant.

Quant aux langues germaniques, on a, à différentes reprises (Kuhn, *K. Z.*, XII, 143; Scherer, *Gesch. d. deutsch. Spr.*², 39 ss.), essayé de mettre à profit la diphtongaison des voyelles simples pour expliquer le gouna indo-européen; mais d'un côté on n'a pas tenu compte de la différence des deux accents, dont nous venons de parler, et, d'un autre côté, M. J. Schmidt (*Voc.*, I, 140 ss.), tout en épousant cette théorie, a montré que, dans plusieurs langues des voyelles, longues persistent en dépit de l'accent qui les frappe.

Enfin, et c'est là le principal, avons-nous le droit d'attribuer à la langue sanscrite deux accents forts l'un montant, l'autre descendant, amenant à leur suite le gouna régulier et le gouna inverse? MM. Pischel et Geldner (*Ved. St.*, 192), ont essayé d'expliquer quelques formes védiques à l'aide de l'accent ascendant, et M. Masing, dans son étude sur l'accent serbe (p. 72, n.), est arrivé à son tour d'attribuer à l'*udātta* une tendance ascendante. Peut-être l'observation suivante pourra-t-elle servir à corroborer ces vues. Le mètre exige de compter pour deux syllabes les mots *tvām* et *suār*, il faut lire *tuām* et *suār*, ou, ce qui revient au même, *sūar*. La diphtongue *ua* peut donc être accentuée de deux manières différentes selon que le premier ou le second élément porte l'*udātta*; mais si l'on voulait faire sortir ces deux mots de *tūm* et *sūr* par l'influence de l'accent, qu'ils portent dans le sanscrit védique, on se heurterait tout de suite à la difficulté que cet accent quoique différent a produit *ua*, et non pas *au* et *ua*.

On voit donc que l'accent védique n'explique pas la différence *au* et *va*. Mais cet accent était-il aussi l'accent de la langue parlée? Assurément non, puisque dans la récitation de la poésie

cultivée on se servait de l'ictus (voir Bühler, *Sitz. wien. Akad.*, 1890 [cxxxii], 39), et qu'il serait impossible d'expliquer par l'influence d'un accent tonique les ravages que les formes de l'ancienne langue ont subis dans la bouche du peuple². Enfin la loi de Verner a montré la coïncidence de l'accent germanique, qui est un accent d'intensité, avec l'accent sanscrit dans une partie importante de la grammaire. En dernier lieu, on peut bien aussi attacher quelque importance à ce fait, de nos jours, que les brahmanes, en parlant sanscrit, n'emploient pas l'accent musical des védas, mais un accent d'intensité. (Bühler, *Leitf.*, Observations sur l'accent.) Tout cela nous porte à croire que l'accent tel qu'il nous a été décrit par les grammairiens n'est pas l'accent de la langue populaire, de la vraie langue hindoue, mais une modulation employée pour la récitation des textes sacrés. Toutefois il va sans dire que l'accent élevé ne pouvait pas différer du tout au tout de l'autre dont il était sorti; comme par exemple il serait impossible à un compositeur français de mettre des notes fortes ou élevées sur les *e* muets ou à un compositeur allemand de faire accentuer dans un récitatif le mot «gébet» (donnez), comme le mot «Gebét» (prière).

C'est cet accent qui, nous l'espérons, nous donnera la clef de l'échange *ar* et *ra*, *ai* et *ya*, etc.; et nous le chercherons, dans un prochain article, à travers le fatras dans lequel les grammairiens hindous ont enveloppé la théorie de l'*udātta*, devenu accent purement musical.

J. KIRSTE.

¹ L'accent tonique pourrait-il rendre compte de l'aspiration et de la chute des consonnes ?

GLOSSAIRE MOYEN-BRETON.

(SUITE.)

P

Payen, païen. Avant *pagan* et *payan*, le P. Grég. donne *payff*, pl. *ar bayffed*; fém. *payffès*, pl. *-esed*; cf. *payffaich*, paganisme, ibid.; on lit aussi *païf* et *païfach*, m. chez Le Gon., *Dict. fr.-bret.* La substitution d'un suffixe *-if* à la syllabe finale *-ian*, *-ien*, se montre encore dans *ganciff* « gentienne, l. gentiana, aloë Gallica », Nom. 85, *geanciff*, gentiane, Gr. — *Palem* l. furmus *Cms* « tan, mélange. . . à mettre dans le plain pour tanner les cuirs » Gr.; m., poussière. . . pour tanner les cuirs, cornou. *ti-palem*, tannerie, Trd; van. *palmérr*, *palmére*, m. *plain*, *plein* de tanneur, l'A, cornique *pilm* « flying dust like flour », fr. *plain*, *pelin*, v. fr. *pe-lain*, d'où fr. *plamer*, peler le cuir; = v. fr. *pelain*, pelage, it. *pe-lame*, id., esp. *pelamen*, *pelambre*, id. et *plamée*, de **pilamen*.

Paluhât « pesseler », *paluhenn* « pessell », ne viennent pas du lat. *palus*, mais de *paxillus*, *paxillare*, par métathèse. On lit dans Du Cange : *Paxillus*, « Paiseau, maschoir de chanvre ». Selon la définition de D. Le Pelletier, s. v. *paluc'h*, le pesseau, en haute Bretagne *pessel* = *paxillus*, est « une lame de fer ou de bois plantée sur un petit banc ». Troude indique aussi, pour *paluc'henn*, le sens d'« échalas des vignes » et de « rames pour les pois »; cf. Du Cange : « *Passellus*, *Paxillus*. . . . *Echalias*, alias *Paissel* »; « *Paxillare*, *paxillo vineam fulcire*. *Paxillum*, *Paiseau*, . . . quod alii *Eschalias* » voir aussi *peissellus*; cf. dans l'édition Favre, t. VIII, p. 460 : « *Paxilli sunt pali*, quibus junguntur vites » (en 1259). Cf. aussi moy.-bret. *balu* (*palüat*, pesseler, Maun.).

Le bret. moy. *paluhât* vient de **pahulat* pour **pac'hillat*; cette forme première se reconnaît dans le breton moderne *puç'huiltat* « consumer, détruire peu à peu », participe *puç'huiltet*, que donne le dictionnaire de M. du Rusquec.

Quant au sens, comparez *paluc'het* « pulvérisé, foudroyé », à Saint-Thégonnec, etc., *pulluc'het*, *Jac.* 21, 49, *pulluhet*, *Mo.* 292, inf. *pulluc'hi*, 273.

Des métathèses tout à fait semblables à celle du bret. moy.

paluhat, auj. *paluc'hat*, pour **pahulat*, auj. *puç'huilat* = *pacillare*, ne sont pas sans exemples. On peut citer :

Bret. moy. *melezour* et *mezelour* « miroir », léon. *mellezour*, tréc. *mezelour*, du bas lat. *mirador*-; *palazon* et *pazalon* « peillete », du b. l. *padella* (*Dict. étym.*, v. *palon*); *dinozelaff* et *dinolezaff* « débou-tonner », du bas lat. *nodellus*; bret. moy. *disguely guen*, bâiller = *disleuy-guen*, id., Nom. 260, an' *disleuy guen*, le bâillement, 261, etc.

Breton du xiii^e siècle, *banalec* et *balanec*, genetaie (*Rev. celt.*, III, 400); vann. *hanal*, haleine, léon. *alan*; vann. *menal*, gerbe, léon. *malan*; léon. *charnell*, saloir, haut cornouaillais *charlem*, P. Grég., du franç. *charnier*; *turzulen*, tourterelle, pl. an *durzulennet*, *Heuryou*, 47, l'éd. de 1856 a les formes plus communes *turzunel*, an *durzumelet*; pet. Trég. *minelein* et *milenein*, boucler (un pourceau); cornouaillais et vannetais *coulin*, lapin, Grég., *koulin*, Le Gon., *couline*, l'A., du v. fr. *connil*; *foulin*, entonnoir, *foulina*, entonner, Gr., de *foumill*, *fouilla*, Gr.

Bret. moy. *pinuizic*, riche, léon. *pinvidik* = gall. *pendefig*.

Petit Trég. *betek* et *beket*, jusque.

Léon. *general* et *gerenal*, général, adj., Grég., vann. *général* et *gernale*, l'A., tréc. *gerenal*, *Devocion d'ar g. s. a Jesus*, p. 234, van. *gernalein*, *generalein*, généraliser, l'A., *Suppl.*; du français.

Bret. moy. *bratell* et *trabell* « tartenelle de molin ».

Bret. moy. *teureul* et *teuleur*, jeter, auj. *teurel* et *teuler*, Troude; bret. moy. *breulim*, meule à aiguiser, auj. *breolim* et *blerim*, Troude, *blérym*, Grég. Comparez ces autres exemples du chassé-croisé de *l* et *r*, dans des conditions différentes : moy.-bret. *derchell* et *delcher*, tenir, *derc'hel* et *delc'her*, Grég.; *mervel*, mourir, en bas léon. *mel-ver*, Grég., à Saint-Mayeux, id.; *gervel* et *gelver*, appeler, Troude; *sparfel*, épervier, petit Trég. *spalfer*; *creuzeul* et *cleuzeur* « petite lampe de cheminée », P. Grég., moy. bret. *creuseul* « croissel, lumière de nuyt », *Catholicon*; *chistær* et *crystal*, clystère, Nom. 177; bret. moy. *burtul*, mod. *bultur*, vautour; voir *Glazron*. Il est vraisemblable que le vann. *hulére*, m. « suie », l'A., vient de **hulez* pour *huzel* (ou de **hurel* pour *huzel*); sur *r* = *z* doux, en vannetais et en trécorois, cf. *Rev. celt.*, V, 127; VI, 390. Cf. espagnol *parabla*, *palabra*; *milagro*, *peligro*, etc.

On peut comparer en gall. *uddyf* = *ufudd*, humble, obéissant; *clefydd* = *cleddyf*, glaive; *llaswyr* = *sallwyr*, psautier, etc.; en mannois *aspick*, évêque, du lat. *episcopus* = bret. *escop* (la racine *spek*, lat. *spec-to*, devenue *skep* dans le grec *ἐπί-σκοπος*, est ainsi

rendue à sa forme première après deux métathèses en sens inverse). — Voir *ac'hubi*, *spontaill*.

Un doublet de *paluh-enn* est le van. *peisseell*, f., pl. *eu*, crochet planté dans une muraille de l'étable pour attacher; *peincéll*, f., pl. *ieu*, *pieu*, l'A., *peincell*, pl. *eu*, v. *claye*; *peincell-guiniéc*, échalas, l'A., du v. fr. *païssel*. Pour la nasale de *peincell*, voir *Rev. celt.*, XI, 354.

Par force, avec force, Cathell 24, *par forca* (arraché) de force, Nom. 97; van. *parforçeññ*, violenter, Gr.; *er-ré e hum balforçou eit er scrapein* (violenti rapiunt illud), *Voy. mist.*, 150. L'a final de *par forca* provient de l'e de *par force*; cf. *avalou renetàn*, pommes reinettes, *Jac.*, 86, etc.; *Rev. celt.*, XI, 353, 354, 363. Voir *gorgaff*, *rae*.

Parefarth, *perefart*, quart, quarteron, Cartul. de Quimperlé, *Chrestom.*, 223, cf. 16; *palefars*, *palevars*, m., pl. *you*, van. *palevarh*, Gr., dial. de Batz *parlouarc'h*, pet. Trég. *palvaz*. Je crois que ce mot est une ancienne abréviation de **pevare farz*, quatrième partie, avec *f* dû à l'analogie de *pevar farz*, quatre parts: cf. *an trede fouent* le 3^e point, *Intr.* 90.

On sait avec quelle facilité les noms de nombre se simplifient dans l'usage. *Pare-* pour *pevare* est exactement comme *parzek*, quatorze, *par-ugen*, quatre-vingts, formes des plus fréquentes aujourd'hui, pour *pevarzek*, *pevar-ugent*; cf. *pareal* 4 réaux, un franc, *Chanson eur c'horn bras populou*, chez Le Goffic, str. 56, *parealat vutun*, un franc de tabac, str. 3, etc.

Une contraction du même genre se montre dans le van. *pærénn*, *pæran*, m., pl. *eu*, quart. . . pour mesurer le grain; minot, l'A., *péran*, Gr. = léon. *pévarenn*, f., Gr. *Pévarenn* lui-même vient très probablement de *pévare-renn*, *pévare-rann*, d'où aussi *pévarearn* = «quatrième partie»; toutes formes données par le P. Grégoire (Maun. a *peuareren*, *peuarearn*) et confirmées par le moy.-bret. *trederann*, tiers, *trede-rann*, *trederenn*, *tredearn*, van. *terderann*, Gr. = «troisième partie». L'explication différente du van. *perann*, donnée *Chrestom.*, 16, en ferait le correspondant du gall. *pedryran*; je pense qu'il se rattache mieux à *pedwaran*.

Le moy.-bret. présente même une réduction de *pévare-renn*, *pévarenn*, *pærenn*, en *renn* «un quart», lat. *renna*, G; = *renn*, m., mesure qu'on appelle à Morlaix un quartier, Gon. La même aventure est arrivée, en breton moderne, à **pevare farth*, *parefarth*, *palvas*: *an trifars* (*eus ar goaset*), les trois quarts, la plupart (des garçons), *Disput etre eul Leonard hac eun Tregueriat*, chez Ledan, p. 2 = *an tri-palevars* (*eus ar bloas*), les trois quarts (de l'année), la plupart (du temps), *Almanach du Père Gérard* (1791),

p. 58; cf. cornou. *ann daou deren*, les deux tiers, *Alm. de Léon et de Cornouailles*, 1876, p. 62, de *trederenn*. Voir *hubot*, *parz*.

Pareil, g. id., *Cb*, v. *égal*. — *Partag*, partage, v. *diuidaff*; *partiaff e cant* «partir en cent», *Cb*, *participation*, g. id., v. *commun*. Du fr.

Parz dre parz (percer) de part en part, *Cb*, v. *toullaff*; gall. *parth*, m., partie, voir *Dict. étym.*, v. *abarz*. Ce mot est d'origine celtique, tandis que le moy.-bret. *perz*, *auj. peurz*, f., vient du latin *partis*, cf. *meurz*, mars, gall. *mawrth* = *Martis*. Mais ces deux mots ont bien pu se confondre quelquefois. On lit *an oll pher-ciou eus ar c'horf*, toutes les parties du corps, *Tad Gérard*, 19, forme qui peut venir aussi bien de *parz* que de *perz*; pour l'*y*, cf. *sul phasq*, le dimanche de Pâques, Gr.; *an eil Ferson*, la seconde personne (de la Trinité).

Nous avons vu un composé de *parz* dans *parefarth*, qui s'abrège en *fars*. Cf. *an daou phars*, *an naou phers*, *an daou phart eus e vadou* «les deux tiers de son bien»; *an naou pherz*, *an daou pharz*, van. *en deü pherh*, *en deü pharth* «les deux parts», Gr.; *é rebatér enn eu falk ag er resspéd* «(quand on les regarde de près) on en rabat beaucoup de cette vénération (que la suite des siècles leur ont attirée)», l'A., v. *père*. Cette expression est sans doute imitée de *an trifars* = les trois quarts; le mot *daou* ne change pas un *p* suivant en *f*. On lit même *er partieu nobl. . .*, *er farheu considera-blan es er c'horf* les parties nobles du corps, *Chal. ms*.

Un autre composé de *parz* est *dibarz*, choisir, Gr., gall. *dy-barthu* et *parthu*, séparer, cornique *dybarthy*, cf. van. *debeairh*, m., contingence, l'A. (idée de répartir, d'échoir), *Rev. celt.*, XI, 117.

Pat, durer, continuer, (pouvoir) y tenir, cf. corniq. *hy a begyas* = «cela dura», *Pascon agan Arluth*, 201; *mara peys pel* = «si (la pluie) dure longtemps», *Origo mundi*, 1082; van. *hum bad* (je ne pus) me tenir, m'empêcher de rire, *Voy. mist.*, 58; *ez padus*, longuement, perpétuellement, *Cb*, *padus*, *padel*, durable, *Nom.* 121, *terzyen padus*, fièvre continue, 266; *padelus*, perdurable, *Maun*.

Paterou, patenôtre, *Cb*, *Pater*, f., un *pater*, *B. er s.*, 229, pl. *er Paterieu*, 491; *paterein*, *pateratt*, dire des patenôtres, *patérénn*, pl. *eu* «patenostres, de chapelet», l'A., *vr pateren perlec* «une patenôtre de perles», *Nom.* 171; *huezein a boteranedeu*, suer à grosses gouttes, *Chal. ms*, de **paterenedeu* «gouttes grosses comme des grains de chapelet» (gall. *paderau*).

Pau, patte, gall. *pawen*, cf. v. fr. *poe*. Le *Paubl*at en 1252, *Rev. celt.*, VII, 202, littéralement «qui a des pattes plates», cf. cornique *trúzplat*, cagneux, *Pau-bran* «bacinet; l. *ranunculus* . . .

officinis pes corui», Nom. 92; bassinet, grenouillette, Gr., *paó-bran*, bouton d'or des champs (et non pissenlit, comme le dit Pel.), Gon.; mot passé en haut breton, *Rev. celt.* V, 223.

Le mot *pau*, m., veut dire aussi «branche de la fourche de la charrue», Gr., *paó*, Gon.; en ce sens il a un synonyme *poguenn*, pl. *ou*, Gr., *pógen*, f., Gon. = *paogen*, chaussure, Gon., gall. *pawgen*, f., socque. Comparez la formation de *talguenn*, pl. *ou*, frontal, fronteau, Gr., *talgenn*, m., fronteau, Gon. (en gall. *talcen* a le même sens que *tal*, front); cf. aussi le van. *peenngueenn* (par *u* muet), f., pl. *eu*, bride, têtère, *staguell pénnguenn* «sou gorge», l'A., de *penn*, tête.

Pauiot, banchier C, banquier Cb, l. bancaire, banchale, voulait dire «housse placée sur un banc, tapis», cf God.; quoique rangé dans les *pav-*, c'est donc une erreur pour *paniot*, du v. fr. *paniot*, m. housse, God., cf. *paniaus*, housse, pan de robe, Roquefort.

Pe a hyni (l'arbre) duquel, dont (sort l'huile), Cb, v. *eol*; *godell penlech ma douguer an bara* (poche où l'on porte le pain); Cb; *vn canol pe dre læch ez ret an dour* (un canal par où coule l'eau), *vr counduit pe dre hent ez tremen an dour* «conduit par où l'eau s'écoule», Nom. 239; *guelè... pe voar è debre' n dut ancien*, lit sur lequel mangeaient les anciens, 132; *pe en re* (jours) dans lesquels, 225; *a betra e teuje* (pour savoir) ce que deviendrait (son frère), *Traj. Moyses*, 162, cf. 122, 178; *pe da heur finissa* (nous ne savons pas) quand nous mourrons, *Traj. Jacob*, 139; on dit à Tressigneaux *n'oñ ket pe dē gouls* (à Trévère *pe d' amzer* ou *ped amzer*), je ne sais quand; tréc. *petore*, *petare*, quel (cornouaill. *pedare*, Trd.), de *pez doare*, quelle sorte, cf. *peseurt*, *pesort*, *ma feadra*, ma fortune, *pet*. Trég. *mē verdra*, de *peadra* = *pe a dra*, de quoi; *p'lac'h 'tije qe rî?* comment (litt. où) n'aurais-tu pas froid, comment veux-tu que tu n'aies pas froid ainsi, etc.

Peban, *pe ban*, d'où, a fait croire à l'existence d'un mot *pan*, lieu, endroit, pays, Pel.; de là l'expression nouvelle *a be ban*, *pe a ban*, d'où, Gr.; *pe ban* a dû remplacer un simple **pan* = gall. *pan*, irl. *can*, d'où.

Pechedic, petit péché, Cb; *pecheut*, péché, v. *monstr*, Cc, v. *beuez*; *pechez*, tu pêches, J 113; **pechus**, vicieux, Cb. — *Peleterien*, pelletiers, dans *Ker an p.*, 1413, *K. an beleterian*, 1432, *Chrest.*, 224.

PEMP-DELYEN «cinque-feuille», Nom. 90, *lousaouënn ar pemp-delyen* «quinte-feuille», Gr., gall. *pumdalen*, cf. gaul. *πεμπέδουλα*.

Penet, peine, paraît venir de **pœnitio*, et *penigenn*, pénitence, de **pœnitiois*; il y aurait eu un mélange des mots latins *pœni-*

tentia et *punitio*. Cf. *bennoez* = *benedictio*, *malloez* = *maledictio*, à côté de *binizien*, *millizyen* = *-dictionis*.

Penguen, mot bret. francisé dans « deux penguens », « deux penguenes de terre », xv^e s., *Chrestom.*, 224 = *peñguenn*, pl. ou, sillon; planche de jardin, airette; *pengûenn*, m., pl. *penguenou*, arpent, Gr.; *peñgenn*, m., sillon, planche, arpent, journal, Gon., cf. gall. *pyngu*, se grouper, *pwng*, groupe, assemblage; van. *punein*, se masser, *L. el lab.*, 186, 188; *péré né bunou quétt complott* (qui n'ourdiront pas de complot), l'A., v. *mission*; hors de Vannes *daspugn*, amasser, Gr., *daspugn*, amas, amasser, Gon. Le pet. trec. *pengeneiñ*, réussir, a dû signifier au propre « mener le sillon jusqu'au bout », cf. Sauvé, *Prov.* 3; Pel. donne en cornou. *penghen* « le bout d'un sillon ». *Pengot*, paquet (de lin ou d'étoupe), « tortillé et comme cordé, suffisant pour faire une quenouillée » Pel., peut avoir la même racine. Cf. irl. *cuing* joug, et *συγή*, *συγάω*.

Penkaer « bout du village », dans *Penkaer-Lesquoet*, 1429, *auj. Penher-Losquet*, Morbihan = van. *penhêr* « hameau, bout du village », Chal., *hou panmer* traduit « vos maisons », *L. el lab.*, 74, « vos habitations », 78, etc., *Rev. celt.*, XI, 364.

(*Penn*, *pen*, tête, bout), dim. *pennic*, Nom. 102; *penn boyll*, al's *euyenn* (source), *penn eteau*, tison, Cb, gall. *pentwyn*; *pen eth*, épi de blé, Nom. 74, *penn-ed*, Gr., cornique *pedu yz*, cf. *pennaoui*, glaner, Gr.; *vn pendocq*, un nain, Nom. 267; PEN-DUEN, roseau, 94, pl. *penduennou*, 237, *penduenn* « canne ou roseau, qui porte à sa cime un bout noir », Gr., cornique *pendixen*, roseau; **pengam**, surnom au xiv^e s., *Chrestom.*, 224 = *penn-gamm*, m., torticolis, mal, et celui qui a ce mal, Gr., *pengamm*, qui a la tête penchée, Gon., gall. *pengam*, cf. van. *peñgamein* « pencher », l'A.; PEN-GLAOU, mésange, Nom. 40, *penn-glau*, pl. *ëd*, Gr., *penn gleu*, m., pl. *ët*, l'A., gall. *penlöyn*; PENNSAC'U, dépôt d'humeurs, pl. *pennséyer*, *pénmsayou*, Gr.; *pensac'h*, m., tumeur, goître, Gon., cf. Sauvé, *Prov.* 905, 906, gall. *pensach*, esquinancie.

Le moy.-br. *penn doc* l. capito, paraît abrégé de *penn-dolog*, van. *pendolecg*, têtard, Gr., *pendolloc*, Pel., *peendoléc* l'A., dérivé de *PEËNNDOLEIN* échouper, étêter (des arbres), *peændolatt* part. -lét, éhouper l'A., *Sup.*, cf. gall. *toli*, écourter. *Pendolecg*, têtard, est à *peændolét*, comme *castreuc* à *castratus*; voir *castr-egen*.

Pet. Trég. *penañ ra 'zaläden*, la salade monte; *pen-dé*, demi-journée, *bop pen-dé*, deux fois par jour; van. *têhein peænnan ma eëllér* « fuir à veau de route », l'A., litt. « le plus directement ou le plus immédiatement qu'on peut », cf. gall. *penaf*, anglais *chiefest*; *mui a bèn-vad*, plus de succès, *B. er s.*, 174; *pèn conze*, sujet de

conversation, *Voy. mist.*, 83, 143, *ben goms, taul comps* « pour-parlé », *Chal. ms.*

Peoare, (le) quatrième, *Cb*, v. *bes, march*; voir *parefarth*.

PER, f., pl. *iou*, bassin, *Gon.*, cornique *per*, chaudron, gall. *pair*, irl. *coire*, védiq. *caru*. Un diminutif de ce mot celtique a passé dans les langues romanes : fr. et prov. *pairol*, esp. *perol*, it. *pajuolo*, cf. Schuchardt, *Romania*, IV, 256.

Perfez, parfait (*Dict. étym.*, v. *parfet*) = *pervez*, vigilant, attentif à ses intérêts, *Pel.*, avare, *Gon.*, *pérvéh*, attentif, l'A., v. *collation*, *pèrhuéh*, exactement, *perhuéh bras*, mesquin, *perhuéh*, chiche, l'A., (recherche) soigneuse, (compte) sévère, *B. er s.*, 13, 76, *perhuéhage*, m., chicheté, l'A.; du l. *perfectus*. Pour le traitement de l'f, voir *Rev. celt.*, IX, 372, 373; pour le sens, cf. *parfed*, attentif, *Gr.*, etc. *Pèrhuédiguiah*, exactitude, l'A., vient de **perfezedigaez* comme *brazédiguiah*, grossesse, l'A., de **brasesedigaez*, comme le moy.-bret. *guennuedic*, bienheureux, de **guenededic* (cf. irl. *finnbethadach*, *Rev. celt.*, XI, 400); voir *binizien*, *guenn*, et *Rev. celt.*, XI, 464. *Parfet*, r. *ez*, J. 230, v. 2.

Perguen, expressément, J. 10, etc. *perguen*, surtout, *Explication an doctrin christen*, II, Guingamp, 1838, p. 180, 186, *pet.* Trég. *pergen* et *perc'hen*, id.

Perpetual, perpétuité, l. *perpes*; *perpetuel*, perpétuité, l. *perpetuitas*, *Cc.* — *Pesacz*, pâte ou pain fait de pois, Jér.; c'est plutôt « tige de pois », *favaçz*, voir *faffen*. — *Peur abillaff*, très habile; adv. *ent peur abilhaff*, *Cms.*

Pezicq, petite pièce (d'or), *Am.*, v. *souc'h*.

PIBI, *poba*, van. *pobeñ*, *pobat*, cuire, part. *pobet*, *Gr.*, cornique *peba*, *pobas*; gall. *pobi*, de gaul. **pop-* = celtique **poq* pour **poq*, cf. *poaz*.

(*Picmoan*). Le P. Grég. donne *picmoan* « gros et menu par différens endroits », v. *gros*, cf. v. *fil*; Troude a *neud pik moan*, fil inégal, v. *moan*, d'après *Gr.* On dit en *pet.* Trég. *neud pillewaïn*, par l mouillé; cf. *tilhen*, *Gr.*, *tillen*, *Pel.*, une tique; *drillen*, *trilleu*, trique, *Chal. ms.*

PIDENN, f., *Gon.*, gall. *pidyn*, mentula; origine romane, voir *Keltorum.*, 74.

Piguaff, poindre (d'épines), *Cb*, v. *dren*; *er picat*, le toucher, le fléchir (Pharaon), *Traj. Moyses*, 203; *picant* (bête) piquante, 208; *PIGUELL*, pl. *ou*, van. *ëu*, houe, hoyau, *Gr.*, *pigel*, f., *Gon.*, cornique *pigol*, id.; cf. gall. *picell*, f., javeline. — *Pipat* : *vn* —

guyn, un tonneau de vin, *Cb*, v. *berr*. — *Pirchiryn*, pèlerin, *Cb*, v. *Roum*.

Pistiguaff, blesser, *Cc*, v. *heurtaff*, *mahaignaff*.

Pistolet, des pistoles, *Am.*, v. *scoet*, du fr.

Plac'heta, chercher des filles, *Am.*, v. *rut*; *auj. id.*, du pl. *plac'het*, *D.* 100, 154, 191, de *plach*, fille, dim. *-ic*, *Nom.* 12; *auj. plac'h*; pour **pal-ac'h*, cf. *pao-tr*, garçon (d'Arbois de Jubainville).

Planquenn, planche, *C*, pl. *plaing*, *plancoet*, *Nom.* 144, *planchot*, 186. — **Plegabl** « flectable », l. flexibilis, *Cc*, v. *stoeaff*; **plegus**, flexible, *pleguet en try*, plié en trois, *Cb*, inf. *pleguaff*, v. *croc*. — **Pleresy**, pleurésie, *Cb*, v. *costez*, *pleureusy*, *Nom.* 259, *pleuresy*, *Gr.*, *purezi*, pl. *eu*, l'A. (cf. *cabluss* et *cabuss*, coupable, l'A.); du fr.

Plet : *doen plet*, faire attention, *B.* 105, *taol pled id. Histoariou* 194, cf. *G. B. I.* 11, 172, *plé* *Jac.* 35, 90, *teulit splé mat* 54, *splet*, *Aviel*, 1819, 1, 136; *pet. tréc. tol plé*; *pléal gañt*, se mettre à, s'occuper à, cf. *pleal. . . en profit*, travailler pour, *Var ar peoc'h*, chez *Ledan*, p. 6. Du v. fr. *plait*, *plet*, *plai* = mod. *plaid* : « tenir plait » tenir compte, *God.*, « fere plet », id., *Petit de Julleville*, *Les Mystères*, 11, 561, voir *bahu*. On lit *plediff*, plaider, *Nom.* 224, 299, cf. *D.* 95.

Plez, tresse (de cheveux), *C*, cornique *pleth*; cf. van. *pléhenn*, f., pl. *eu*, palis; *pléhénn* « haye, de branches entrelacées qu'on nomme echalier », l'A., *plehennein*, entrelacer, *Chal. ms.*; *peb seurt pleissinet*, toutes sortes d'infirmités, *Instr. . . ar rosera*, de *Le Bris*, chez *Perier*, p. 137 (chez *Derrien*, p. 118), cf. v. fr. *plaisier*, plier, abattre, accabler. — *Plommet*, plombé, *Cb*. — *Plousen*, paille, *Cc*, v. *coloenn*.

Poaz, brûlé, *poez* dans *Garzpenboez* (Morbihan) en 1461, *Chrestom.*, 226; *poeth*, *Cart. de Landévennec*, 18; pour *oa* et *oe*, cf. *moal*, *moelic*, et *Rev. celt.*, XI, 364.

POCHAN, plongeon, oiseau de mer, *Nom.* 40; *poc'han*, pl. *et*, « les dictionnaires vieux et nouveaux l'ont ainsi », *Pel.* C'est un dérivé de **poc'h* = **pocc*, anglo-saxon *pocca*, fr. *poche*. *Poche* était en français un nom d'oiseau de mer : « pelican, pale, truble, poche, l. pelacanus vel pelicanus, platea », *Nom.* 40. Cf. *bret. Marc'harit ar ialc'h*, pélican, *Troude*, litt. *Marguerite à la bourse*, « à cause de son bec en forme de poche ». (*E. Rolland*, *Faune populaire*, II, 382.)

Pocq, un baiser, Am., v. *rog*; *poq*, id., *poquet*, baiser, inf., Cb, v. *aff*.

Poellat, intention, pensée, B, etc.; se peiner, Maun.; van. *pouiladét*, (il a) réfléchi, *Voy. mist.*, 92; rac. sanscr. *ci*, apercevoir.

Poenzon a ty « poinzon de maison », Cb, *penn an ty*, Cc; *poignet*, poigné, Cb, v. *calch*, *pont an deiz*, l'aube du jour (= point du jour), v. *gueleuiff*. — **Pollution**, g. id., Cb, v. *honissaff*, du fr. — **Pompader**, arrogant, Cb, f. *-es*, vanteuse, Cc; grec *pompadus*, la femme convoiteuse de vaine gloire; « bombanceux »; carer *pompadus* « aymeur de jactance », Cb. — *Ponner*, pesant, Cb, v. *diéc*; *ponner a penn*, ébahi, tardif, v. *sot*; *pouner cleu* « sourdeté », Nom. 258, *un den pouner-cleu* « quelque peu sourd », 271, *ponereh* « tardiuité », Chal. ms. — **Pontifical** : *ez* — pontificalement, Cb, v. *escopdet*. — *Porchellie*, petit pourceau, Cb, v. *houch*; *perchil* des pourceaux, Nom. 59, *perc'hell*, Gr., *porc'hellet*, *perc'hell*, *perc'heill*, Pel., gall. *perchyll*. Pet. Trég. *perc'helet e 'wis*, la truie a cochonné.

PORE, m. pl. *aou*, maladie forte et subite; *ur pore dangerus*, maladie dangereuse; haute Corn. et bas Vannes, Gr.; de **poere* (voir *oade*) pour **pozrez*, cornique *podreth*, meurtrissure, gangrène; gall. *pydredd*, m. corruption, pourriture; *pydru*, corn. *pedry*, *podre*, pourrir; du lat. *putreo*.

Portezour da cnou, g. portant noyes, l. *nuclearius*, Cms, v. *cnouenn*; *portezzer*, porteur, portefaix, Nom. 205, 321; pl. *portezouryen*, 181; *portezzer*, pl. *portezidi*, van. *portéour*, pl. *-yan*, *portizyon*, portefaix, Gr.; *portezour*, porteur, *portezour a sameu*, portefaix, Chal. ms; pet. Trég. *portier*, garçon de moulin (syn. de *pot marc'h*). Du fr. *porter*.

Porz, port, pl. *ou*, Jér., v. *egori*; *portz*, porte (de ville), Nom. 242, *portz mor*, port de mer, 203, 243; *porz*, barrière, *porz rastel*, barrière devant une maison, Maun., *portz-rastell*, verrou, barre, barrière, l. *repagulum*, repages, Nom. 146, *porrastel*, m., porte cochère, à Plounérin; barrière (de cimetière), *Michel Morin* 11; *porzzer*, portier, Cb, v. *dor*; *portzier*, huissier, portier, 288. Cette façon d'écrire *portz* se trouve encore dans *Portz-briendo*, xvii^e s., *Chrestom.* 226. Le *tz* paraît indiquer le son du *th* anglais dur, cf. *gartz*, haie, Nom. 241 (gall. *porth*, *garth*); moy.-bret. *atcoan* et *atzcoan*, second souper; *atzcoaniaff*, Cc, *azconiaff*, Cb, souper de nouveau; *atcoezet* et *atzcoezet*, retombé. Le Gonidec, au mot *merzzer*, martyr (gall. *merthy*), remarque que ce *z* et beaucoup d'autres se prononcent comme en anglais *th*, mais il oublie de dire lequel. Le son du *th* anglais doux n'est pas inconnu en breton. Voir d'Arbois de Jubainville, *Ét. gram.*, 43*-46*.

On pourrait voir, d'après ce *tz = th* (dur), une tentative pour représenter *dh* (ou *th* doux), dans la graphie *zd* (*Cazdre*, *Pezdron*, xv^e et xvi^e s.), signalée et expliquée autrement, *Chrestom. bret.*, 196, 224.

Posteuc, *Postuec*, Cart. de Quimperlé, xiv^e s., *Chrestom.*, 227 = *postecq*, robuste, Gr., *postek*, ferme, stable, immobile, constant; Gon. — *Potag*, potage, Cb, v. *yot*. — *Pouliot* « poulicul », *Cms*, est sans doute le nom de plante *pouliot*, *saouren* « pouliot »; *pouliot*, *bliot* « serpoulet », Chal. *ms*; *pouliet*, *lousaouën ouz á chuen*, herbe à puces, Nom. 91, *poulièt* « pulege, pouliot, l. *pulegium* », 91-92, cf. irl. *puliol ruighel*, *pulegium regale*, *Rev. celt.*, ix, 226.

Pourchacc, se procurer, B, etc. (et non *pouchacc*). — *Pourhat*, devenir pauvre, Cc, v. *quaez*; *paourhat*, Cb; *paourentez*, pauvreté, f. : *he*, H 19, voir *hep*. — *Pourpy*, g. id., C, *poulpri*, *piepoul* « pourpré », Chal. *ms*, *pepour* « pourpier », v. *tremper*; *pourpy*, id., Nom. 91, Gr.

Pratel, préau, C, *prateell*, f., issue, sortie, *pratéll*, pl. -*egui*, pelouse, *pratéllic*, préau, l'A. = *pradell*, pl. *ou*, van. id. et *pretell*, pl. *ëu* « espèce de pré », Gr; inversement *pradenn*, petit pré, C, « espèce de pré », pl. *ou*, Gr., *pragen*, pré, Nom. 234 = pet. Trég. *pratenn*, syn. de *buoc'h prat*, vieille vache qu'on laisse au pré pour l'engraisser; vieille femme (par moquerie). — **Precellancc**, précéllence, Cb, v. *sourmontaff*; **preminancc**, prééminence, Cb, v. *gneniff*. Du fr. — **Presbiter**, presbytère, *Cms*, v. *bealeuc*, *presbyter*, Cb, v. *cambr*, -*itoer*, v. *baelec*, Cc; *presbytal*, van. *prespytoër*, Gr., *sprébitere*, cure, l'A., *Sup.*; pet. Trég. *presbitoar*; du fr.

Pret, temps. Le gall. *pryd*, aspect = irl. *cruth*, forme, est sans doute à séparer du gall. *pryd*, temps, bret. *pret*.

Preuf goulou, ver luisant, *preu goulouyer*, cloporte, porcelet, Nom. 49.

Prezegus, prédicatif, Cb, v. *sarmon*.

Pry, argile. *Cambr an pry melen*, garde-robe, Nom. 134.

Priedez « espousailles, l. sponsalia », Cb, Cc, v. *dimiziff*, *fest an priedez*, banquet des noces, Nom. 54; *priadelez* « desponsation », Cb, *ibid.*; (lit) nuptial, v. *guele*; *pryadeleaz*, -*délez*, mariage, Gr.

Priseur *pe mesureur da douar* « géométrien », Cb; *prisounier*, prisonnier, *Cms*, v. *chetiff*, pl. *prisouneryen*, Cb, v. *milguin*. — (*Privauff*). *Cambr privet*, chambre privée, l. *conclavis*, *Cms*.

Prob syn. de *coant* (joli), item l. *probus* Ca; *prob* g. propre, l. *probus*, v. i. *coant* Cc; propre à, B. 811, N. 1717; proprement, précisément, J. 23 b, 184, 191 = *propr* propre, C., D.

17, 186, 191, *prob* (son) propre (salut), 180, van. *prope*, id., *Rev. celt.*, XI, 187; *prop*, *prob*, *propicq*, *probicq*, joli, Gr., *propic*, f. belette, Pel., fr. *propette*, gentille, encore employé par La Fontaine, *Fables*, VII, 10. — *Proff*, *prouff*, offrande, don, tiré du l. *profero*, v. *goaz*, vient plutôt, je crois, du v. fr. *preu*, *prou*, *proulf*, profit, avantage, chose utile : *daz prouff*, B. 519 = « pour vostre preu », cf. N. 1303.

Prunen an lagat, la prunelle de l'œil, Cb, v. *emdiuat*.

Puer : *aua* *puer* « pomme douce, l. malomellum », Cc; *aua* *doucc*, l. malomellum; *guezenn aualou puer*, l. malomellus, Cb, v. *aua*. Prob. différent de *aaual-per*, pomme-poire, Nom. 68; il est douteux que ce soit une faute pour *hucc*. Correspondant du gall. *pér*, doux? *Lard poer*, gras à lard, Chal. *ms*, peut venir du haut breton *pouer*, porc.

Q

QELASTRENN, *quylastrenn*, f., pl. *ou*, Gr., *kélastren*, Gon., houssine, baguette, pet. Trég. *glasten*, f.; rapporté par M. d'Arbois de Jubainville, *Ét. gram.*, 66, à **celāt-tr(on)*, cf. grec *κέλης*, coureur.

QËST, Gr., *kést*, f., pl. *ou*, Gon., corbeille, panier, ruche, v. br. et gall. *cest*, du lat. *cista*.

QEVATAL, équivalent, équipollent, Gr., *kévatal*, proportionné, égal, Gon., *kevatal*, cornouaill. *kavatal*, égal, semblable, Trd.; du v. br. **com-attal*, peut-être même déjà **camattal*, composé de *attal*, gl. (reddet) uicarium; voir *couffabrenn*.

QIB, pl. *ou*, « les boîtes de fer dans le moyeu », Gr., v. *charrette*; *kib*, cercle de fer qui garnit l'intérieur du moyeu d'une roue; et en général tout cercle interne, Pel.; *kib*, m., id., et boîte, coque, pot, Gon., gall. *cib*, m., coupe, gousse, v. gall. *talcip*, tonneau, irl. *tailchube*; du lat. *cupa*, cf. moy.-br. *quibell*, cuve f. : *vk quibel*, une tine où l'on nettoie les ordures, Nom. 157; pl. *quibellou*, étuves, 319.

QIVIGEA, tanner, *qivyg*, tan, Gr., *kivicha*, *kivija*, tanner, *kivich*, *kivij*, m., tan, Gon.; *lezr auset*, *quiffiget* « cuir accoustré », Nom. 118; gall. *cysseithio*, macerare, *cysseith*, tan; = **co-afeth-ya-*, du lat. *affectare*, ou **com-feth-ya*, lat. **confectare*, cf. *confectiorum*, corroyeur. Sur le v breton, qui a fait supposer une autre origine, *Ét. gram.*, 22, voir *perfez*. On trouve en bas latin *affaitare*, *affectare*, tanner, *affectator*, tanneur, v. fr. *affaiteur*, id., *afaitier*,

arranger, préparer, *affait*, tannerie; *auj. affaitement*, manière de façonner les peaux à la tannerie, Littré.

Queazour, l. pubes, C, *queazour*, Cc, *quezour*, Cb, v. *crib*.

Quaffet, trouvé, B 391 (inf. *caffout*); ind. pr. *queffez*, B 393; *queff*, 481, J 119, *ques*, 106, N 352; *queffet*, B 575, *queffit* (rime à *credet*, J 5 b), *quesit*, 9; *queffont*, B 466-467, var. *quesont*, J 215 b; prêt. *quiffys*, 189 b; fut. *quifif*, 160 b; 2° pers. *quify*, B 506*, *quiffy*, 519, pl. *queffet*, 59, J 190 b, 202; cond. *quaffenn*, B 742, *quaffen*, J 191; *quaffeck*, B 364; *queffent*, 586; impér. *quifit*, N 1421.

Qualan mae, le premier mai, P. (*Dict. étym.*, v. *kalander*); *quel an gouà* « le jour de tous les saints », Nom. 226.

Qualet, dur, fatal, J 32, B 332, *qualetder*, peine, 359, *qualether*, 327.

Quannat, messager, Cb.

Quarc, chanvre, en 1327, *Chrestom.*, 199; voir *coïarh*.

Quarell, querelle, l. *querela*, Cc, v. *clem*; van. *qarell*, m. et f., pl. *ëü*, Gr. (voir *querell* au *Dict. étym.*). — *Quarter* (fièvre) quartaine, Cb, du fr. *Ar quatuero*, les Quatre-Temps, D. 73, *gotuërou*, van. *qaartualëü*, en *hoartualëü* Gr., *er hortualeu* en 1693, *Chrest.*, 332, emprunt savant au lat. *quatuor*.

Quazc, envoyer, Cb, v. *leuzriff* (*cacc*, C); prêt. *quacet*, J 174 b, *quaczet*, B 619; ind. prés. *quacc*, 624-625; impf. *quacent*, J 123, prêt. *quaczas*, B 333; fut. *quacif*, J 124 b; impér. *quaczc*, B 645, 2° pers. pl. *queczet*, 618, *quecet*, J 98, *quecyt*, 165 b, *quycit*, 78 b.

Quea, va! Jér., v. *kei*; J 100 b, v. 1 (avec variante *que*), et 198, où j'ai indiqué une rime en *a* qui n'est point certaine. La forme *quae* est plus fréquente, mais *quea* n'est pas suspect comme on l'a cru (*Beiträge de Kuhn*, V, 347) : c'est le léon. *kea*. On dit en tréc. *ké* (et aussi *kés*, *Rev. celt.*, XI, 459), en van. *quei*, *Gramm. de Guillome*, 85, *kei*, *Liv. bug. M.* 12, *quai*, *Choége nehué a gannenneu*, Vannes, 1829, p. 140.

Il n'est pas probable que *quea* vienne immédiatement de *quae*, par suite de la métathèse étudiée au mot *lech*; car ce phénomène n'existe généralement pas pour *ae* final.

Ainsi l'on a en breton moderne aussi bien qu'en breton moyen *brae* « broye, instrument pour broyer le chanvre »; *dalae*, tarder, *diffrae*, rapide, *esmae*, émoi, *essae*, essai, *fae*, fi, *gae*, gai, *mae*, mai, *pae*, paye, *quae*, clôture, *sae*, robe. Les variantes de prononciation en breton moyen (et moderne) sont : *e*, *dale*, *auj. id.*; *a*, *esma* (ne t')émeus (pas), *essa*, essai (*auj. id.*); et *oa*, lorsque

ae répond au fr. *oi* : *esmoa*. Si le P. Grégoire cite, s. v. *faire*, une prétendue forme léonaise *séa*, robe, c'est qu'il était influencé par son explication inexacte de *qéa* et *réa*; aussi n'en fait-il point mention au mot *robe*.

A final alternant avec *ae* est fréquent surtout après le son *o* : moy.-br. *goae* et *goa*, malheur! cornique et gall. *gwae*; *ioae* et *ioa*, joie, *Monioae*, Montjoie, aúj. *joa*, *joe* (voir *Genouefe*). Sur une exception apparente à cette loi de prononciation, voir *rae*.

Cette règle ne s'applique pas à la conjugaison en moyen-breton et en léonais moderne. Exemples :

Moy.-br. *groae*, Cathell 3, *grae*, *grea*, il faisait, léon. *grea*, tréc. *groé*, *gré*; *yae*, *ye*, *yea* (Cathell 4), il allait, léon. *iea*, tréc. *ié*;

Léon. *lekea*, il mettait, tréc. *lake*, de *lakae*; *añkounac'hea*, il oubliait (tréc. *añkouae*, *añkoue*), etc.

Ceci s'explique naturellement par l'analogie d'autres formes verbales où la métathèse de *ae* en *ea* était régulière :

Yea, il allait, d'après léon. *(y)eann*, *(y)eas*, *(y)eamp*, *(y)eac'h*, *(y)eant*; *eant*, ils allaient, Nl 224; cf. *eaz*, il alla, Cathell 4, 19 (*a yez*, 19, 33), de *aez*, gall. *aeth*; *eat*, allé, J 201 b, P.;

Grea, il faisait, d'après léon. *greann*, etc., cf. moy.-br. *grear*, on fait (*Cb*, v. *contrel*, *venim*), *groear*, Cathell 33; *great*, fait, Cathell 22, 28, 29, cf. 5 (*grtat*), *groeat*, 4, *græat*, 5; *great*, on faisait, *gread*, Cathell 34;

Léon. *lekea*, il mettait, d'après *lekeann*, etc., cf. *lequear*, on met, *Cb*, v. *pellenn*, *pinuizigaez*; *lequeat*, mis, Cathell 3, 5, *laqueat*, 5, 16, 32, 35, etc. On lit *lequea* et *pellea*, il éloignait, *Introd. d'ar v. d.*, 158; *na gassean-me quet nep ho cassea* « nonne qui oderunt te . . . oderam », *Heuryou*, 497, etc.

Quae, va! ne serait donc pas plus devenu *quea* que son homonyme *quae*, quai, sans l'influence d'une forme verbale voisine. On ne peut guère songer à l'analogie générale des imparfaits en *ea* (3^e pers.), et *quae* est le seul impératif 2^e pers. sing. en *ae*. Il est donc probable que *quea* est une imitation d'un moy.-br. **queat* pour **quaet*, allez = tréc. *két*, léon. *kit* (*qit*, Gr.), cf. cornique *kewgh*. Ce verbe breton est défectif et n'a pas d'autres formes.

Queffnyt (toile d')araignée, *Cb*, *Cc*.

Queffrann. A *vn* — *heguille* « a vne part et a lautre », *Cb*, v. *anneil*, comme si le mot était masculin; *queaffrann*, *Cms*, v. *hep*; pl. *queffrennou*, Nom. 223.

Queflusq, mouvoir, *Cb*, v. *gueruell*; *quefflusq*, v. *excitaff*.

(*Queyn*, dos), *quey*, *Cms*, v. *bocenz*.

Quelchic, petit cercle, *Cb*, v. *cercl*.

Quellenner, docteur, *Cb*, v. *scol*. *Quelingnadez*, enseignement, de *quelemn*, et *quimingadez*, message, de *quemenn*, indiquent un suffixe *-yad-ez*; comparez à *quimingadez* le gall. *cymmyniad*, legs.

Quelidaff, germer, *Cb*, v. *brouczaff*; *qellid*, germe, *Gr.*, van. *bihue -kæll*, tout vif, l'A.; cf. *chui*, germe d'un œuf, *Nom.* 37 (*vy*, *üy*, œuf, 37).

Quehyen raden, voir *quilleguy*.

Quemenet, *Kemenet* (gl. *commendatio*) dans des noms de lieu, XIII^e et XIV^e s., auj. *Guéméné*; du lat. *commendare*, *Chrestom.*, 196, 197, 136.

Quemeneur, f., es, couturier, *Cb*.

Quement e nombr euel e ment « tant en nombre comme en quantité », *Cb*; *quement ha quement*, tant pour tant, v. *guez*.

Quempenn, il arrange, *Cb*, v. *couche*; inf. *qempenn*, van. *campeeneñ*, *Gr.*; *quempen*, convenablement, avec soin, *D* 21; gall. *cymhenu*, orner.

Quempret, prendre, *J* 24, *quemeras... truez*, il prit pitié, *Nl* 328; *quemerabl*, acceptable, **quemerediguez**, prise, *Cb*, *quemeredigaez*, *Cc*; ez **quemerus**, prenablement, l. capaciter, *Cb* (voir *Dict. étym.*, v. *compret*).

Quenan, mot à rétablir, *P* 270; voir *Rev. celt.*, XIII. Cf. *diez kenan*, tout à fait incommode, *Emgann Kergidu*, II, 302; *ur marui' quenane*, *ne ra quet dehou er pek a so necesser' de veüein* « il se plaint sa vie », *Chal. ms*, litt. « (c'est) une vraie mort ».

QUENDAMOUÉZ, émulation, *Maun.*, *qendamouëz*, *Gr.*, *keñdamouez*, f., *Gon.*, de *com-*, *do-*, *am(b)-*, **uc-t-*, même racine que *bret.-moy.* *amouez*, relâcher, *amouc*, retard.

Quenderuiez, germanité, l. *germanitas*, *Cb*, v. *germen*; *quin-diruy*, cousins, *Nom.* 333. *Qevenderv*, petit-cousin, *Gr.*, est peut-être le correspondant du gall. *cyfylder*, dont le premier *r* serait devenu *n* sous l'influence de *quenderu*, cousin. *M. Loth* a expliqué *yr* dans *cyf-yr-der* par le mot *wyr*, petit-fils, voir *douaren*. *Qeffnyand*, *qevnyand*, *qivinyand*, pl. *ed*, cousin au quatrième degré, *Gr.*, paraît tiré d'un ancien pluriel **com-nient*, cf. gall. *neiaint*, neveux.

Queneuenn, arc-en-ciel, *Cb*, *Cc*, v. *goarac an glau*; variante de *ganiuedenn an glau*; *C*.

Quenquis, maison de plaisance, plessis, xv^e s., *Chrestom.*, 197, xi^e s., *Kenkist*, Carl. de Red., 276; *keñkiz*, m., pl. *ou*, -*isiou*, Gon.

Querch, avoine, semble parent du grec *κρόκος*, auquel Pel. l'a comparé.

Quere, cordonnier, C, *kere* en 1126, pl. dans *Caer Chereon*, Cartul. de Quimperlé, *Chrestom.*, 197; *qere* et *qereour*, Gr., tréc. *kere* et *kereer*; *quere*, pl. -*ourien*, Maun.; *quééré*, pl. *quéerion*, l'A.; voc. cornique *chereor*, du lat. *coriarius*, auquel le *Catholicon* donne le sens de « cordonnier »? Voir *manier*.

Querintiez, l. necessitudo (parenté), Cb, v. *necesser*; *quiryntyez* « confinité », Cc, v. *ameseuc*; van. *quéærnttét*, apparenté, l'A., *Suppl.*

QUERNIGUEL, vanneau, l. capra, vanellus, Nom. 38, huppe, 42, *qerniguell*, *qorniguell*, pl. *ed*, Gr., *kernigel*, *ko-*, f., Gon., vanneau; gall. *cornicell*, m., pluvier.

Querzidigaez, allure de pied, Cc, v. *monet*, *querzydiguez*, Cb, Cc, v. *hent*.

Questeur, mendiant, Cc, v. *clasquer*.

Queunet (tas de) bois, Cb, Cc, v. *groachell*.

Queusuez, mègeue, C, v. br. *cosmid*. *Cour-bæz* « mesgue, l. serum », Nom. 34, peut être le même mot, ainsi que le tréc. *cujen*, petit-lait, Pel., *kujen*, m., Gon., Trd., de **kuzveen* = *queusuez* + *enn*?

Queuer, 2 : *e queffuer*, *a quever*, à côté, au sujet de = gall. *cyfar*, face, *cyfer*, opposition, *ar gyfer*, en face, irl. *comair* dans *fo chomair*, pour, contre, *i n-aurchomair*, auj. *ar cómhair*, vis-à-vis, en face, des deux prép. *com-* et *air*, gaul. *are*; Ascoli, *Gloss. palaeohibernicum*, v. *ar*, *air-*.

Quyc sall, du salé, Cc, v. *pastell*; *quic treut*, chair sans graisse, Cb, v. *caher*; auj. id.

Quichen. *En* — auprès, Cms.

Quilleguy, coqs, Cc, v. *bell*, sing. *quillocq*, *quillecq*, Nom. 39, *qilhocq*, -*hecq*, m., pl. -*héyen*, Gr., *kilek*, -*ok*, par *l* mouillé, Gon., gaul. *Calīācos*, cf. *καλέω*, *Bezz. Beitr.*, xvi, 240. Le moy.-bret. *quellhyen raden* et *quelyen raden*, sauterelles, est sans doute pour *qilhéyen-radenn*, id., sing. *qilhocq-radenn*, Gr. = gall. *ceiliog rhedyn*, cornique *celioc reden*, id.; altération amenée par l'influence du mot *quelyen*, mouches.

Quiluzien, charpentiers, Cb, v. *reul*, pl. de *caluez*; *ar guiluzicien*, D 112, *qilvizyen*, van. *qelveyon*, Gr., *qelunion* et *quehuerion*,

Chal. *ms* (cf. le sing. *ar c'halveer*, Ricou 96, fém. moy.-br. *caluczeres*, voir *quere*). Peut-être *Quilmezien* en 1459, *auj. Quilvien* (Morbihan), *Chrest.*, 198, est-il ce même pluriel : cf. le sing. *calmez* dans *Kaer-calmez* en 1337, *auj. Kerancalvez*, près Concarneau, *Chrest.*, 194, et *cleminsat*, couper par petits copeaux avec un couteau, Gr., pet. tréc. *kalmichat* = *kalfichat*,¹ *Rev. celt.*, IV, 157. *Calmez* rappelle bien le v. br. *celmed*, gl. efficace, gall. *cel-fydd*, habile.

Quinyadus : *cog* —, coq chantant; *quinydy*, chanteurs, Cb, pl. de *quinyat*, voir *Dict. étym.*, v. *can*.

Quinizyen, offrir, est probablement formé de *quennigaf*, j'offre, d'après l'analogie de *binizien*, *bennigaf*; voir *penet*.

Quynnet. *Lequet y en poan ha quynnet* « mettez-les en punition et sujet de plaintes ou de gémissements », Jér., selon Pel., v. *keini*; l'auteur ajoute : « Ce *quynnet* est un participe qui ne paraît pas fort propre en cet endroit. » On pourrait être tenté de corriger le mot en *goanet*, affligé, puni, dont la première syllabe rimerait avec *poan*; mais la rime intérieure peut aussi bien être ici avec *y*. D'un autre côté Pel. cite, d'après un vieux dictionnaire, *guninez*, tourment; peut-être faut-il lire **guinnez* et comparer *quynnet* (pour **quynnet*?). Cf. aussi *amguin* (voir ce mot) et gall. *gwyn*, par *y* long, douleur, tourment.

Quoalen, l. *catulus*, Cb, v. *caz*; voir *oade*.

R

Rachaer, *rakaer*, faubourg (de Quimper), XIV^e s., *Chrest.*, 227, *raquerr*, m. pl. *ieu*, issue, sortie; glacis, esplanade, l'A., *raguer*, *raguer*, issue, sortie d'un village, espace attenant au village, en van., Gr., gall. *rhaggaer* f. ouvrage avancé, de *rac* et *kaer*.

Rae, raie, poisson, C, *ray*, pl. *étt*, l'A., du fr. D'après la loi phonétique étudiée au mot *quea*, la métathèse de la diphtongue ne doit pas avoir lieu dans ce mot; pourtant le *Nom.* a *roe*, *rea*; *ræ*, *rea*, p. 46; le P. Maun., *raë*, *rea*; le P. Grég., *rea*, *raë*, *ræ*, D. Pel. *râe*, *râhe*, *rée* et *réa*; le *ms.* de Châlons, *rae*, *rea* « raye ». Mais *rea* ne vient pas de *rae*; il vient de *rée* = fr. *raie*, par le changement d'e final en a, cf. *cicorea*, chicorée, *santorea*, centauree, Gr., etc. — *Rancun* : *caffet* — *ouz an bouëgou* (être dégoûté des mets), *Nom.* 260. — *Raoulet*, enroué, Cms, *roulladur*, enrouement, Cb v. *aduocat*, *raouladur*, *Nom.* 216, *raoulamant*, *id.*, 258.

RAVÉND, pl. *ravénchou*, sentier, dim. *ravétiçg*, Gr.; *raveñt*, m. Gon., *ravent*, *ravvet*, Pel., cf. irl. *rámát*, *rámút*, *rámhad*, route, qu'on a rapproché du sanscrit *rantu*.

(Re 1), *recruel*, très cruel; *re droucguiez* « tres grand mauuaistie », l. *scelus*, Cb, v. *drouc. Reir*, trop longtemps, 1 syll., *Traj. Jacob* 128, *Buez ar p. m. Emon* 317.

(Re 2). *Tri re*, *a re da re*, trois générations, l'une après l'autre, *Traj. Jacob* 11 (cf. *Rev. celt.*, VI, 528); pet. Trég. *tri re dud*, trois ménages, trois familles. Pl. *ar Reou-vras*, les grands, *Introd. d'ar vuez devot* (1710), p. 171. L'adoucissement de l'initiale suivante est de règle après *ar re*, ceux, sauf en vannetais : *er rhé penhuic*, les riches, *Histoer... J. C.* 11, etc.

(*Rebeig*, *rebeig*, reproche); tréc. *rebech*, revanche, vengeance, *G. B. I.*, I, 348; cf. fr. *rebrécher*, censurer, critiquer, Lacombe.

Rebelant da, rebelle à, *Traj. Moyses*, 145; *rebelus* (un) rebelle, 202, (lévites) rebelles, 192. — *Rebet*, rebec, Nom. 213. — *Receu*, il reçoit, Cb, v. *donaesoner*; *recevour*, intendant, *Traj. Jacob*, 44.

Redy. Dre —, par force, D 26.

Redigea, réduire (au néant), D 25. — *Redimat*, racheter (rime en *at*), *Traj. Jacob*, 139. — *Redondi* : à *zeu da — d'ar Mam* (la gloire du fils) rejaillit sur la mère, D 64, part. B 503, ind. pr. 386, J. 188 b, v. fr. *redonder*, angl. *to redound*. — **Reediffiaff**, réédifier, Cb, du fr. Quelquefois la particule française *re* se trouve avec des mots bretons d'origine ou bretonnés : *refresquiff* (mettre la bière à) rafraîchir, Nom. 134, *reffresquif*, rafraîchir (le vin), 162; *renhuéin*, renouveler, *Voy. mist.*, 13, *rehadein*, ressemer, *reueat* = *meat arré* « repaistrir », *groeit ha regroit é bet é brocés* « on lui a fait et parfait son procès », Chal. ms; à l'île de Groix *revèwet*, ressuscité, *Chrestom.*, 378, 379.

Refr, anus, Cms.

Regimen, g. id. (régiment, gouvernement), Cb, v. *gouarn*.

Reguezen, braise, Nom. 165.

Reguiff, découper, Cb, v. *trouchaff*; *regueiff*, déchirer, v. *squegiass*; auj. *regi*, part. *roget*, voir *Dict. étym.*, v. *roegaff*.

Reiff, donner. Sur ce verbe, voir Zimmer, *Kuhn's Zeitschrift*, XXX, 217 et suiv.

Ren, mener. Cet infinitif est resté pétrifié dans *rendaël*, disputer, contrarier, raisonner, répliquer, Gr.; c'était originairement une locution *ren daël*, mener du bruit, analogue au moy.-bret.

ren tatin, et synonyme de *ober an daël*, Gr. La conscience de cette composition s'étant perdue, on dit au participe *rendaëlet*, Gr., au lieu de **reet dael*; et l'on fit le dérivé *rendaëlus*, pointilleux, Gr. Ensuite l'assimilation de *rendaël* aux infinitifs où *-el* s'ajoute au radical a donné lieu au participe *rendaët* et au dérivé *rendaër*, raisonneur, Gr. Voir *renabl*.

On peut comparer à *rendaëlet* de *ren-daël* des formations comme *ledouedou*, jurements, *Templ. cons.*, 77, au lieu de *leoudouet*, *Prep. d'ar maro*, 68 = « serments jurés »; *posfëro*, des marmites, *posfërad*, marmite, pl. *o*, en petit Trég., de *po fer* = pot de fer; *heñprazeo*, grands chemins, en dialecte de Batz, *Étude*, p. 20, tréc. *héncho bras*; pet. Trég. *ituen*, *utuen*, grain de blé noir, *Rev. celt.*, IV, 467, pour **eden du*; *kermäis* « les habitants d'ici », Pel., de *ar gëris ma*, etc. (voir *guers*).

Renabl « menable », C. Cette traduction paraît inspirée par une étymologie d'après *ren*, mener, *renaff*, régner, étymologie que j'ai adoptée trop facilement. *Renabl* veut dire plutôt « doux, bon », et vient du v. fr. *regnable*, *reinable*, *resnable*, proprement « raisonnable », comme *drouc renablet*, odieux, mauvais; voir *inrenabl*. Le mot *renabl* est traduit chez le P. Maunoir par « police »; D. Le Pelletier dit que Roussel le rendait par « revue » et « police »; et il ajoute : « C'est une maison, et particulièrement un moulin en état d'être rendu au propriétaire, par le fermier qui le quitte, et tel qu'il doit être remis à un autre. » Cette définition a été influencée par les préoccupations étymologiques de l'auteur, qui regardait *rennable* comme une altération de *rendable* « en état d'être rendu ». Aujourd'hui ce mot se prononce *renap* en petit Tréguier et en Goello et signifie « inventaire, état des lieux qu'on fait avant de laisser une maison à un nouveau locataire ou fermier »; d'où *renabi*, *renabeign änn treo* « faire l'inventaire des objets ». Ce mot *renable* se dit aussi en français de Bretagne : « On appelle *renable*, *souche* ou *ensouchements* les objets. . . que le fermier reçoit au commencement du bail. . . ; procès-verbal de *renable* ou d'état des lieux. . . , l'acte qui contient l'énumération de ces objets ». *Usages et règlements locaux. . . des Côtes-du-Nord*, par Aulanier et Habasque, Saint-Brieuc, 1846, p. 152. « Si le moulin est au *grand renable*, tout ce qui tourne est la propriété du meunier; s'il est loué au *petit renable* » (il en est autrement). *Usages et règlements locaux. . . d'Ille-et-Vilaine*, par Quernest, 3^e éd., Rennes, 1870, p. 148. Cf. « Prenant caution de rendre le *renable*, hoc est quod Juriconsultus ait, cum perfecta præstita, probataque ex lege opera sunt. » D'Argentré, *Commentarii in consuetudines ducatus Britannicæ*, 7^e éd., Paris, 1661, col. 1369.

Reng, rang, f. : *diou* —, Nom. 140. — *Renoncc dan feiz*, l.

scisma, Cc. — *Rep*, cruel, pet. tréc. *rip* (temps) dur, cf. gall. *rhaib*, action de saisir, du lat. *rapio*; voir *ribus*.

(*Ressis*, certes), en haut et bas Léon *ressis* «régulièrement», *Suppl. aux Dict. bret.*, p. 100. — *Resucitet*, ressuscité, Cb, v. *ozech*.

Ret, 1. Le Dr Liégard explique (*Flore de Bretagne*, 1879, p. 13) *reed* par *myrica*, piment royal; ce mot est donc identique à l'irl. *rait*, *raid*, qui désigne le même arbrisseau (angl. *sweet-gale*), *Rev. celt.*, IX, 242.

RETER, *avel reter*, est, vent d'orient, Gr., *réter*, m., Gon., *reitér*, *Voy. mist.*, 20, *retel*, est, orient, Chal. *ms*, cf. irl. *airtier*; pour le *t*, voir *latar*, cf. *eteau*, tison, gall. *etwyn*, corniq. *itheu*, id., irl. *itharnae*, «a rush-light».

Retournn de bro (retourner dans son pays), Cb; *retourniff*, Nom. 155. — **Retredou**, latrines, Cb, v. *cambr aes*, du fr. *retrait*; cf. *rettraet*, retraite, Nom. 232.

Reuf da guentat ann et «payle a venter le blé», l. ventilabrum, Cb, v. *pal*; *roüef*, *ruef*, rame, Nom. 152, pl. *rouifuou*, 154; *rouëuat*, ramer, 151, *reuyat*, *roueuat*, *tennaff an roueu*, 155.

Reun, crin. Le Gonidec rapporte à ce mot *reûnik*, m., pl. *-iged* «loup marin suivant les uns et bœuf marin selon d'autres», *reûnic*, bas-léon., *reuniel*, loup-marin, Pel., qui pourrait être aussi le correspondant du gall. et cornique *moel-ron*, irl. *rón*, mannois *raun*, chien de mer, phoque, que M. Stokes compare à l'anglo-saxon *hron*, baleine.

REUSTL, pl. *ou*, brouillerie, état des choses embrouillées, Gr., *reústl*, *rouestl* (1 syll.), m., brouillerie, confusion, Gon., *reustladur*, confusion, *reustla*, brouiller, Gr., *reústla*, *rouestla*, brouiller, mêler, tracasser, semer la discorde, Gon., gall. *rhwystr*, m., obstacle, *rhwystro*, empêcher; dérivé du lat. *rete*, filet, selon M. d'Arbois de Jubainville, *Ét. gramm.*, 66.

REVERZIOU *bars* (lire *bras*) grandes marées, D 191, *reversy*, *reverzy*, f. grande marée, Gr., m. Trd, *reverzi*, *referzi*, m. Pel., *réverzi*, f. Gon., *reverhi* l'À., gall. *rhyferthwi*, haut-bret. et bas-norm. *reverdie*, Pel.

Ribault, ribaud, Cms, v. *auoeltr*. — RIBL, bord (de la mer), D 187, rivage (d'une île), 193, pl. *ou*, bord, côte, rive, rivage, Gr., m., *é ribl*, au bord, Gon., du l. *ripa* ou *ripula*, cf. cornique *ryp*, *ryb*, *reb*, à côté de; voir *riff* et *gouziblaff*.

Riboul «le vaseau en quoi len gette leau de la nef», Cb, v. *louezr*; *riboull*, la pompe (d'un vaisseau), *riboull an scob*, bois

creux avec lequel on épuise l'eau (dans un navire), l. *haustrum*, *riboulat*, vider l'eau, Nom. 152, *riboul*, pl. *ou*, pompe, machine à pomper l'eau du fond d'un vaisseau, etc., Gr., m., Gon.; van. *scèl ribouléq*, regard farouche, *Voy. mist.*, 66. Cf. haut-bret. *déri-bouler*, dégringoler.

Ribus dans *rés-ribus*, «rés le bord d'une mesure» Am. = *ribus* et *rebus*, «d'emblée, d'abord et comme d'assaut», rapide; rapidement, *ribusdèr*, *rebusdèr*, rapidité, Gr., gall. *rheibus*, rapace, voir *rep*.

Riff, rive, Cb, v. *glann*, *riffier*, rivière, v. *fluaff*, dim. *riuieryc*, v. *auon*.

Rigne, N 1455. La 1^{re} syll. rimant en *ic*, il est assez probable qu'il faut lire *rigue*, car en breton *gn* rend presque toujours le son de l'*n* mouillé. Cf. van. *rigueasse*, dispute, *riguiasse*, noise, *riguasse*, m., pl. *-sseu*, riotte; *riguiotte*, noise, *rigueassein*, *-ssale*, disputer, l'A.; «(l'équipage d'un garçon barbier qui bat la semelle) consiste seulement en sa *trousse*», . . . *a gonsist'*, *a rigass'* en e *drouss hep quen*, Chal. *ms*.

Riou (avoir) froid, Cb, voir *Dict. étym.*, v. *reau*.

RITH, *ritt*, m. gué; *ér ritt*, à gué, l'A., *Suppl.*; gall. *rhyd*; gaul. *ritu*; voir *Dict. étym.*, v. *roudoez* et *Chrestom.*, 162.

Roc, outrecuidant, Cb, v. *foll*; orgueilleux, dre *roguentez*, l. contumaciter, v. *desfaill*; *rochony*, fierté, v. *garu*; *roguentez*, *rogouny*, arrogance, Gr. — *Rochat euèl march*, froncer les narines, Cb, v. *fron*; gall. *rhochi*, grogner, de **rocc-*, pour *ronc-*, du l. *rhonchare*; voir *conniff*. La forme *ronc* se montre, d'ailleurs, dans *RONQAT*, *ronqellat*, râler, *ronqell*, *roconell*, râle, Gr., *roñkel*, *rokonel*, *roñkonel*, f., id., *roñken*, f., glaire, flegme, pituite, Gon., pet. Trég. *renklen*, râle, cf. cornique *rencia*, ronfler, gall. *rhwncian*, râler, v. gall. *runtniau*, lisez *runcniau*, ronflements (espagnol *roncar*, etc.). Le vannetais paraît avoir mêlé les deux prononciations *roc'h* et *ronc*, dans *rohquém*, f., pl. *eu*, râlement, l'A., *rohgen*, Gr., où *-quen* a fait l'effet d'un suffixe.

Roed, rets, filet, Cb, v. *seulen*, *roedeur*, faiseur de rets, v. *gouly*; *roédèn*, le voile (est tombé de mes yeux), *Voy. mist.*, 73; voir *reustl*. — *Roimus* «grateux», Cb, v. *dibriiff*. — *Roncet* et *ronceet* chevaux, cf. *rounçet*, Nom. 116, 182, et *rounçet*, 132, 182; *ronceed*, Gr., sing. *ronce* (cornouaillais), Gr., *roñsé*, H. de la Ville-marqué.

Ros, tertre, colline, cf. *Rev. celt.*, VII, 203; *Rosgo* Roscoff, D 192; *ros*, pl. *you*, petit tertre couvert de fougère ou de bruyère,

Gr.; n'est pas inusité comme le croyait Troude : *roz*, *G. B. I.*, I, 314, *Mélusine*, III, 572. Dim. *reüseulen*, éminence, banc de sable, Pel. Cornique *rôs*, prairie sur une montagne; irl. *ross*, *ros*, bois, promontoire.

(*Rosenn*). *Ros-moch*, pavot, Nom. 90, auj. *roz moc'h*.

Rostou, des rôts, Jér. v. *soub*. — *Roum*, Rome, *Cb*.

Roussingl «soulcie», Nom. 81, «soucet», 83, voir *Dict. étym.*, v. *rossecu*.

Roux, roux, *Cb*, v. *marc'h*.

Ruillen, *ruilleres*, syn. de *raclouër*, *racluire*, rouleau (de boulauger), l. *radius*, *hostorium*, Nom. 173.

Run, colline, dans *villa Rungant* en 1233, *Chrest.*, 229, *rûn*, *reûn*, peu usité en dehors des noms propres, Gon., v. br. *Run-lin*, *Chrest.*, 163; cornique *runen*, *rhynen*, *rhyn*, pl. *runiow*, colline, promontoire, gall. *rhyn* = irl. *rind*, pointe, sommet et promontoire. Une autre explication de *run*, donnée *Ét. gram.*, 9, rattache ce mot à la racine du gothique *hlains*, lat. *in-clino*; mais la chute d'un *c* initial semble difficile à justifier.

S

SAC'HA, s'arrêter, ne point couler, Gon., à Péder nec *zac'hed* è *m'èlon*, ma respiration est arrêtée; *vn fos en læch ma sach an dour*, fosse où l'eau s'arrête, Nom. 246, *dour sach*, *dour stang*, eau croupie, 218, *dour sac'h*, *dour chag*, *dour chac'h*, eau dormante, Gr., *dour zâc'h*, Gon., prob. de **sta-cc-*, dérivé de la même racine que moy.-br. *ves e saff*, étant debout; cf. lat. *stagnare*, allem. *stocken*.

(*Saereguenn*). *Sereguen* «liset piquant», Nom. 93.

(*Saez*, flèche), pl. *sazeou*, *Cms*, *saczou*, *Cb*, *seziou*, *Cc*, v. *chas*.

(*Saff*). *Seo*, il se lève, *Cb*, *Cc*, v. *euzic*, petit Trég. *eur sâ-vri*, *eur sâv-i-vri*, un curieux.

Sagaël, seigle, *Cc*, v. *marr* (pour *saegal*). — *Saïllaff* (entrer et sortir, *Cb*, v. *guichet*; dial. de Batz *chalen*, id., cf. espagnol *salir*.

Salliner et *salyer*, salière, Nom. 157; *guerzer dan sallen* «saurmeur, vendeur de saieures», 313. — *Sam bihan*, petite malle; *samet*, *malet*, chargé de malle, *Cb*.

SANAB, morelle, Nom. 93, Grég., m., Gon., du lat. *sinapi*; pour l'assimilation de l'*a*, voir *habasc*.

Santaff, odorer, *santout huez mat*, fleurir bon, l. redoleo, *santus*, odorable, Cb, v. *guent*.

Saout, vaches, Cb, v. *crou*, *gozro*, *mirer*, auj. id., van. *seutt*, l'A., du lat. *sol'dus*, Loth, *Ann. de Br.*, vi, 605, 608.

Saouzanaff, tromper, Cb, v. *deceff*, *saouzanidiguez* (égarement), *saouzanus*, sans chemin, sans voie, v. *dihinchaff*, *souzanns* (lis. -nus), vogue, instable, l. erro, onis, v. *erratic*; voir *Dict. étym.*, v. *souzan*.

(*Sapiancc*, *sauant*), *savanç*, science, sagesse, D 18. — *Sarra*, clore (les mains, de joie), Cb. — *Saus*, anglais, C, pl. *Saason*, D 189; *brosaus*, Angleterre, Cb; *sauzon* « anglois », pl. *saus*, *sauzonet*, Chal. ms. *Sauzon* est un pluriel pris comme singulier, cf. *dour-qy*, pl. *dourgon*, et *dourgon*, pl. *dourgoïmed*, loutre, Gr.; *oign'*, agneau, pl. *oigni*, *eigni*, Chal. ms; voir *degrez*, *goas*.

Scaffaelez, légèreté, Cms, *squaffelez*, Cb, v. *buan*, *squaffder*, v. *nobl*; *scaffdet*, id., Nom. 293; *scànvadurez*, id., *Traj. Moyses*, 166; *squaffidiguez a corff*, agitation de corps, Cb, v. *doen*; van. *scanbouelic*, volage, Chal. ms.

Scandalaff « tencer », Cb, v. *controuersite*; *scandalat*, Cc; *scandalus* (l'enfer, séjour) horrible, D 161.

SCARRA, *scarilla*, se fendre, s'ouvrir par le chaud ou par le froid, se gercer, Gr., *skarra*, Gon.; *scarra*, fêler, crevasser, Gr., *scarrein*, hâler, *scaradur*, hâle (des lèvres), *scarre*, m., gerçure du bois, l'A., *scarr*, pl. *ou*, fente, gerçure, crevasse, Gr.; cf. angl. *scar*, balafre; de la rac. *scar*, séparer, v. br. *scarat*, gall. *ysgar*, v. irl. *scarad*, moy.-br. *discar*, abattre. Il est possible que *scarnila*, *sqalfa* et *scarnil*, *sqalf*, pl. *ou*, synonymes de *scarra* et de *scarr*, Gr., aient la même origine; cf. *scalf* « la fourchure (de la vigne) », Nom. 101, *skalf*, m., enfourchure d'un arbre, séparation des doigts, etc., Gon. M. Thurneysen (*Keltorum.*, 78) propose de rattacher à la même racine *skâr*, m., pl. *ou*, enjambée, Gon., cf. *scara*, courir vite et à grands pas, Pel., *squarinneq* « un homme à longues jambes », Nom. 273, *sqarignecq*, *sqarinnecq*, Gr.; on peut comparer, pour le sens du radical, les synonymes van. *fourchecq*, bas léon. *gauloc'h*, Gr. Le Dict. de l'A. donne *scarbléc* « qui a de longues jambes », cf. *ur jardelec*, escogriffe, Chal. ms; en pet. Trég. *skarbelek* veut dire qui marche mal, qui se frappe la cheville du pied en marchant.

SCARZA, vider, van. *scarheñ*, Gr., *scarza ar plaçz*, s'en aller, Gr., *scarzat ac'hane*, s'enfuir, s'en aller, *Traj. Moyses*, 164, cf. v. bret. *iscartholion*, gl. stupea, gall. *ysgarthu*, purger, irl. moy.

escart, gl. *scupa* (stuppa). Voir *carzaff*. M. Thurneysen rattache *scart-* à *scar-*; voir le mot précédent.

Slacenn, glace, Cms, Cb, v. *clezrenn*; *sclasset*, glacé, 2° s. r. aç, D 162. Du fr. *glace*; sur l'addition de l's, voir *Et. gram.*, I, 26; *Rev. celt.*, VII, 50; *Ét. sur le dial. de Batz*, 17; *Dict. étym.*, v. *scorn*, *sclezrenn*, etc. Le scrupule exprimé, *Rev. celt.*, VI, 508, n'est pas justifié : en dialecte de Batz *pou-skec'h*, pauvre cher, est bien un masculin. On dit en pet. Trég. *perles* et *sperles*, *perles*, *kirch* et *skirch*, du *kirsch*, cf. van. *scлимпse*, éclipse, l'A., etc. — *Sccleryaff gant meyn precius*, resplendir ou orner de pierres précieuses, Cb, *sclerhat*, resplendir, éclaircir, *sccleryus* « luysable », *sclarder*, clarté, v. *gueleuiff*; chandelle, v. *dihuner*; *sclardeur*, v. *aer*; pour l'a, cf. *sclarissat vn differant* (éclaircir un différend), Nom. 296; *disclaryaff* (déclarer, expliquer), Cb, v. *compser*.

Sclicc en tan, étincelle, Nom. 165.

SCLOQUAT, « pioler », Maun., *sqlocqat*, piailler, piauler, *sclocqat*, *clochat*, glousser, Gr., pet. tréc. *sklòkal*, van. *sclopat*, *clohat*, *clotal*, id., Chal. ms, *yar clocheres* « géline gloussante ou clupante » Nom. 39; *cloga*, *scloga*, piauler et glousser, Pel.; *sclossein*, *sclossal* « pioler », Chal. ms, *sclossein*, glousser, l'A., onomatopées; cf. gall. *clocian*, franç. *cloquer*, *clocher*, etc., *Faune pop.*, VI, 24, 25.

Scoutour (et non *tour*), C, *sclotur*, *sclutor*, *sclotouër* « la bonde pour retenir ou pour laisser couler l'eau de l'étang », Gr., v. *moulin*; an *scoutour*, an *rot á vez en dour* « ce qui soustient l'eauë, l. tympanum », Nom. 147; voir *onestant*.

(*Scoaz*, épaule) lisez au *Dict. étym.* : sanscrit, *skandha*.

Scobitell « acilles », l. *pila clauaria*, m. : *try* —, Nom. 195, cf. *scopette*, palette pour le volant, l'A., du fr. *escopette*.

Scolpenn (éclisse), Cc, *scalpenn*, Cb, v. *ascløedenn*.

Scourchic (Le —), recteur de Séné en 1568 (abbé Luco, *Bulletin de la Société Polymathique du Morbihan*, 1883, p. 188), cf. *skoerj*, arrogant, effronté, hagard en parlant de la mine, des yeux, à l'île de Batz, Trd.; un *deen sourch'* « un bon reioüi », *chourg* (esprit) bouillant, Chal. ms.

SCRAV, *scraf*, pl. et, dim. plus usité *scravedit* (lire -ic) « éterlet », oiseau de mer ressemblant à un pigeon, blanc, la tête en partie noire, les pattes rouges, Pel., cf. gall. *ysgräell*, *ysgräen*, hirondelle de mer (sterna, norm. *étélet*, *Faune pop.*, II, 389).

Scriff, il écrit, Cb, v. *paper*; *scriuāner*, auteur, v. *estoar*; -anner,

v. *describaff*; —*âner da hymnou*, auteur d'hymnes, *scriffuâiner dan bet*, l. cosmographus, *scriptur an bet*, l. cosmographia, Cb. On se sert d'une façon singulière, en petit Tréguier, de ce mot *skritur* dans des phrases comme celle-ci : *hon c'hochon*¹ (*sal respect*) *ra ket skritur vad*, notre pourceau ne profite pas, litt. «ne fait pas de bonne écriture». (Cf. l'emploi du mot *silaben*, *silabren*, syllabe, cité *Dict. étym.*, v. *sillabenn.*)

SCRIGEA, frémir, Gr., *skrija*, Gon., gall. *ysgryd*, m., frisson, cornique *scruth*; voir *cridyenn*.

Scubell, balai, Cb, v. *balet*. — *Scudel*, écuelle, Cb, v. *pezel*; *scudell-dorz*, plat ou écuelle large, Nom. 161.

Squyllaff, répandre, C, *squyllaff* (*goat*), Cb.

Scredou, secrets, B 186, *an sacredou sacr*, mystères, Nom. 200 = (*levr ar*) *zellédou*, l'écriture sainte, *Rev. celt.*, IV, 170, cf. pet. Trég. *salamañtein*, grogner, gronder, prob. de **sakramañtein*, jurer, du lat. *sacramentum*, cf. van. *sacrein*, *sinsacrein*, jurer, préférer des exécutions, l'A.

SEIM, sève de vin, etc., l'A., *seim*, sève (d'une plante), sève de vin, Chal. *ms*, cornique *seym*, graisse, gall. *saim*, v. fr. *saim*, ital. *saima* = *sagimen* (voir *guim*); au contraire *sein*, m., «saindoux», «huisle de poisson»; *sein huéc*, pommade, l'A., vient du fr. *sain*, cf. bret. *saynell*, saindoux, Gr.

Seiz, soie, C, *ceiz*, Cb, v. *ourll*.

Sell, aspect, Cb, *auj.* regard; *seit* (1 syl.), voyez, voici, *Jac.* 6, 50, pet. Trég. *sét*.

Semblter, faiblesse, Cb, v. *clun*, *semblter*, id., D 25; *semplder*, *semplerez*, pâmoison, Nom. 260. — *Sergent*, g. id., Cb, v. *matez*; *seruicc da doe*; service de Dieu, v. *azeuliff*; *serviteur*, domestique, v. *doeuaff*; *seruiter*, v. *douaesonaff*; *seruichus*, serviable, v. *officc*; *seruuet*, serviette, Nom. 157.

(*Serz*, ferme, droit) *cerzczoc'h* (barbe) plus touffue, *Introd.*, 194; *serz* (chanter) gaiement, *Rev. de Bret. et de Vendée*, 1864, XVI, 56; *sers*, vertical, *Suppl. aux Dict. bret.*, 107.

¹ On m'a reproché en Bretagne d'employer ce mot *kochon* dans des phrases données comme exemples; cela prouve simplement qu'il choque les personnes qui ne l'ont pas dans la langue de leur village. En petit Tréguier, c'est le terme le plus usité pour rendre son correspondant français; le *Nomenclator* de 1633 donne «cochon, porcelet, *porchel*, *porchel bian*, *couchoun*», p. 33; cf. le P. Grégoire, *Dict.*, v. *petit*: «Entre le Port-Louis et Sarzau, ils disent, pour petit chien, petit levraut, petit ànon, etc. . . , *cochon qy*, *cochon gad*, *cochon azen*, *cochon qah*, etc., p. *cochoned*.» Le même auteur cite le vannetais *cochon yar*, pl. *cochoñned yar*, poulet, litt. «cochon de poule».

Sy. Aux emplois divers de ce mot cités *Rev. celt.*, VIII, 506, 507, on peut ajouter l'expression *war si wintel, war si 'n im win-trañ*, en danger de tomber, de perdre son équilibre, pet. Trég.

Sicour. Nep enem — *a dou dorn*, celui qui s'aide des deux mains, *Cb*, *lès an sicouryou*, les aides, Nom. 203.

(*Sidan*, linotte). Le *Dict. de l'A.* donne *cidan*, m. roitelet.

SIFFOC'HEL, espèce de seringue d'enfants pour jeter de l'eau ou de petits morceaux de papier, *Pel.*, *sifo-*, f. sarbacane, *Gon.*, de **sifoncella*, cf. lat. *siphunculus*.

Sig, siège, chaise, *C*, *sichen*, Nom. 157, pl. *sichennou*, 198, *sigennou*, 132; *sichen*, un as, l. canus, canicula, monas, 194; *jich ar gwer*, la tige des verres, *Son. Br. Iz.*, II, 162; pet. Trég. *jjjen*, base, planchette qui soutient un objet. On dit en trécorois *ari e ar jjjen war hon zreo*, nos provisions s'épuisent, litt. « le siège (action d'assiéger) est arrivé sur nos choses ». Pour le traitement de la diphtongue française *ie*, cf. pet. Trég. *ze ne si ket*, cela ne *sied* pas; *pich*, piège; *marchepi*, marchepied.

Sigur. L'expression *oar hon sigur*, pour notre cause, à notre place, se trouve chez le P. Grég., dans un sens un peu altéré : *an eil var sigur*, ou *var sigour eguile*, chacun à son tour. *Ober é afferieu ar goust er real*, ou *ar sigur er re al*, « tirer les marrons du feu avec la patte du chat », *Chal. ms*; *é-sigurr*, *a-sigurr*, sous prétexte, l'A. (*sigur*, prétexte, s. v. *couleur*, *ombre*, *Sup.*, v. *dé-trousseur*, *gasconner*).

Sylienn, anguille, *Cc*, v. *gobien*.

Simphoniaff « jouer de symphonie », *Cb*, v. *jnstrument*. — **Simuliff** (feindre, simuler), v. *finchaff*. — *Sinaff guant an noulagat*, consentir par signe, v. *guingnal*; *sinet*, anneau, Nom. 171. Le mot *signa*, du lat. *signare*, veut dire charmer, attirer, s'attacher par des douceurs, *Introd. d'ar v. devot*, 354, 407, 432, *signa ar bugale* « soutirer les enfants », *Maun.*; cf. gall. *syno*, *swyno*, enchanter, irl. *sénaim*.

Sinancc « esquinance » *C*, ne vient pas de ce mot français, comme le mot *sqinançz*, *Gr.*, mais d'un représentant du lat. *synanche*. A *synanche* lui-même paraît se rattacher *sinac'h* (pourceau) malade, en mauvais état faute d'appétit, *Pel.*, *signac'h* (gens) dégoûtés, *Sarm.*, 9.

Syohan, nom pr. en 1387, de la Borderie, *Rev. de Bret.*, de *Vendée et d'Anjou*, de septembre 1890, p. 201, *siohan* et *sio-c'han*, faible, délicat, exténué de faim, *Pel.*, *sioc'han*, faible,

avorton, Gon., cf. irl. *suacht*, faiblesse, maladie, gothique *siuks*, angl. *sick*?

Siuy, *siuiy*, fraise, Nom. 70, *siuy*, *planten sueuy*, fraisier, 85; *suyuien ret* « eufrase », 84. (*Dict. étym.*, v. *seuienn.*)

SKIBER, loge, apprentis, Pel., m., hangar, apprentis, remise, loge, en cornouaillais, Gon., *squiberic*, hameau, Maun., cornique *sciber*, f., grange, grand appartement, v. gall. *scipaur*, auj. *ysgubor*, cf. *ysgub*, f., gerbe, angl. *sheaf*.

So. *A pell so* « de long aage », Cb, v. *hyr*; *a trydez so*, depuis trois jours, Cc, v. *goude*; *a tridez*, Cb.

(*Sodell*, ornière). On lit *sodel car* en ce sens, dans les *Fables* de Gœsbriand, Morlaix, 1836, p. 18; cf. Le *Sodellec*, recteur de Theix en 1505, ab. Luco, *Bull. de la Soc. polym. du Morbihan*, 1883, p. 213.

Soïn, *soïn* : *dre* —, soigneusement, Cb, v. *bras*, *soigneus*, *soigneus*, D 133, du fr. — *Solempnite* (fête), Cb, v. *celebraff*; *solénisaff*, festoyer, v. *fest*. — *Soneri*, sonnerie, Cb; *sounou*, sons, Nom. 213, *sounettesou*, sonnettes, 198; *sonnenneu lous*, chansons profanes, *Voy.*, 145.

(*Sor*). *Harinquen sol* « harang soré », Nom. 45.

Sou, à gauche, terme de charretier, Gon., *sou*, *soûd*, Pel.; cf. gall. *asw*, *aswy*, gauche.

Soubenn en guin « soupe en vin », Cb. — *Soublaff*, syn. de *deltaff*, mouiller, Cb; *soubla da*, se soumettre à, *Mo.*, 153; *soublet* . . . *trema en doar* (yeux) baissés vers la terre. *B. er s.*, 146; du fr. *souple*, de même que *soublder* « refroidement, attrempe-ment, l. refrigerium », Cb, v. *recreaff*, que j'avais rapporté à *sobr*. Voir *coubl*.

Souc'h, émoussé, obtus, Pel., Gon., -a, émousser, rendre obtus, Gon., cornique *talsoch*, gl. hebes; voir *disouc'henne*.

Souffisant (-issant, Cb, v. *armaff*) et *suffisant*, suffisant; *soumetaff* et *summetaff*, soumettre; *sourmontaff* et *surmontaff*, surmonter; *sourprenet*, *souprenet* (*somprenet*, *B. er s.*, 744), surpris, fut. *surpreno*, etc. Ces alternances des sons *ou* et *u* en moyen-breton doivent être attribuées, au moins partiellement, à l'analogie; les deux prépositions françaises *sur* et *sous* s'étant mêlées et confondues, comme le montrent entre autres les mots suivants :

Soulbach, D 168; *soul bec'h*, 173, rimes à *pec'h(et)*, surcharge charge accablante (du péché);

Van. *soulaleurein*, *soul-aleurein*, surdorer, l'A., cf. tréc. *silouret*, *chilaouret*, cornouaill. *selaouret*, *Rev. celt.*, IV, 166 = *sur* + *aouret*;

Van. *soul-arhuérhein*, surfaire (une marchandise), cf. *soul-huérhein*, survendre, *soul-huérh*, f., survente, l'A.; *soul-üerheîn*, vendre trop cher, Gr.; *soul-bayein*, surpayer, *soul-gassein*, l'A., *soul-gas*, Trd., surmener; *soul-sau*, m., surhaussement, l'A.; *soul-gargein*, surcharger, *soul-griskein*, surcroître, Trd.;

Van. *sourblomein*, surplomber, *sourblomm*, m., surplomb, l'A.; cf. *sourbas*, soubassement, Nom. 141, *sourbaçz*, Gr.;

Van. *sourgall*, f. pl. *eu*, surjet, *-geelle*, rentrature, *-gêlle*, rentrais; *-gallein* « surjetter », *-gellein*, *chourgellein*, rentraire, l'A., *sourgellein*, *chou-*, Gr., du fr. *surjet*; sur la substitution de *-el* final à *-et*, voir *Rev. celt.*, VI, 392;

Léon. *sulpeden*, imprécation, malédiction, Pel., *sulbedenn*, Gr., *sulbeden* dans le gloss. explicatif des *Kanaouennou santel*, 1842, p. vii; de *sur* et *peden*, prière; cf. tréc. *zoubpedet*, que M. Luzel traduit « priée en dessous », *G. B. I.*, I, 312; peut-être est-ce plutôt « priée, invitée d'une manière plus pressante ».

Soumounaff, semondre, Cb, v. *aiournaff*; *somonaf*, v. *citaff*; *symonaff*, Ce. — *Souteni*, soutenir, Cb, v. *peul*. Le Cb a « b. soutenir, supporter », lisez *souteniñff*, *suportaff*. Cf. « l. pessumdo, as, g. suppediter, b. id. », Cb, v. *troat*, i. e. *suppeditaff*. — *Soutil*, subtilement, *soutildet*, subtilité, Cb, v. *consideraff*, *soutilded*, *sut-*, pl. *ou*, Gr.

Space, espace, Cb, v. *crou*; *spaczus*, spacieux, Gr. — *Spaz*, (cheval) hongre, Cb. — *Speraff*, espérer, Cb, v. *goanac*.

SPEUÑYAL, crier comme le renard, ou comme les petits enfants, glapir, Gr., *speuñia*, *speuñial*, Trd.; *speuñiadur*, glapissement, Gr. C'est un doublet du moy.-bret. *hueual*, l. gannire, gael. *sgiamh*: cf. le rapport du gall. *co-sp*, châtiment, v. irl. *co-sc*, à gall. *chwecl*, conte, bret. moy. *que-hezl*, nouvelle, de **co-huett*, van. *quevel*.

Spillenner, syn. de *clouyer* « espinglier », Cb; *claouyer*, *spilhouër*, pl. *ou*, van. *spilher*, pl. *ëu*, étui à mettre des épingles, Gr.

SPINEK: *bek* —, mine de malade, pet. Trég.; *spinac'h*, gerçure, Gr., *spinaheem*, l'A., cf. gall. *yspinawg*, *ysbinog*, f. esquinancie.

SPISEIN, publier, l'A., cf. s. v. *fabrique*, *spisétt* (visite) annoncée, v. *dénoncer*; *spiset* (mandement) publié, *Burhudeu . . . é Lourdes*, Vannes, 1873, p. 28, *spizet* (édit) proclamé, *Bu. er s.*, 1839, p. 155; cf. gall. *ysbysu*, *hysbysu*, informer, annoncer. Prob. du l. *spissus*, cf. van. *sellet spis*, regarder bien, *B. er s.*, 5, *spis*

(son) clair, 67, *spiss*, éclatant, clair, distinct; distinctement, l'A.; *spiss guèle*, m., clairvoyance, l'A., *Suppl.*

Splann, clair, N, etc., *splam*, Pel., r. *am* (honorer) avec zèle, D 128; van. *splanig* (petite lueur), l'A., v. *voye*, de lait; *splanzer*, lumière, *Histoer* . . . J.-C., 13, de *splander*, cf. *tuémzér*, rut (chaleur), l'A., *Rev. celt.*, V, 126.

Splusen, pépin, Nom. 67 (*plustren*, *splusen* et *pipin*, 71), pl. *spluce*, 236; *spus an resin*, pépin de grappe, Cb, v. *greunyaff*; *spuncenn*, f., pl. -eu, et *spunce*, id., l'A.; *spuncéc*, *spungéc*, f., pépinière, *spunséc*, m., pl. *spunséguétt*, bâtardière, *aval spunce* ou *spuncéc*, pomme que produit un arbre venu de bouture; *spunçour*, pl. *spuncerion*, pépiniste, l'A.

Spontail (épouvantail), cartul. de Quimperlé, *Chrest.*, 230; *spoutailh*, van. *sqon-*, Gr.; *va bleo spond*, mes cheveux se dressent de peur, D 141. *Spouwon*, peur, Jac. 8, -et, effrayé, 12, pet. Tréc. id. de *ex*, *pavor*, cf. ital. *spaurare*, et, pour le suffixe, *hardison*, hardiesse. Le petit trécorois a aussi *spoluein*, effrayer, part. -uet, de **spoüret*, **expavôrat*. — *Spum*, écume, Cb, v. *con*. — *Squiantus* «ententif», l. *intentius*, Cb; (sensé), v. *fur*; *squiantiou*, sciences, D 186.

SQUILFOU . . . *an ouch goüez*, armes (défenses) du sanglier, Nom. 20, *sqilfou*, id., et serres d'oiseau de proie, Gr., *skilfa*, griffer, dérober, ravir, Gon.; par métathèse de *squivleenn*, f., défenses de sanglier, *squvléc*, qui a de longues dents, l'A., gall. *ysgwyl*, proie, *ysgyflu* et *ysgyflu*, ravir, piller. *Lf*, qui a disparu dans le bret. moy. *soul*, milan, voc. cornique *soul*, id., et dans le bret. *soulat*, gelée, Pel., se prononce encore dans le pet. Trég. *skouflat*, m., giboulée, tourmente, et particulièrement «temps de neige».

SQUIN carr, rayon d'une roue, Nom. 180, *skin*, rayon d'une roue, d'un champ, Pel., *squïn*, rayon d'une roue, *sqyn*, id. et rayon du soleil, Gr., *skin*, m. Gon., même origine germanique que le fr. *échine* : cf. all. *schienbein*, tibia (et, pour la liaison des sens, *κνήμη*, etc.).

Stalaff, 1, établir, Cb, van. *stalérr*, on établit (une vérité), l'A., v. thèse. Pet. Trég. *eur stal*, et simplement *stal*, beaucoup. — **Stalaff**, 2, f. : *vn nor á diou stalaff*, une porte à deux battants, Nom. 146; m. : *daou stalaf*, *Emg. Kerg.*, I, 121.

Stanguaff, l. stagnare, C, *stancguaff*, étancher (le sang), Nom. 276, *stancqa a ra ar c'han*, le tuyau s'engorge, Gr., *stanquein*, engorger, l'A., pet. Trég. *stoñkañ*, s'engouer; s'étouffer, haleter, être essoufflé. De là probablement СТАНВОУНЕТ «celui

qui remplit trop sa bouche en mangeant, de sorte qu'il ne peut parler», Pel., pet. Trég. *stañbouc'hañ*, *stañbouc'hein*, s'engouer; bourrer, en parlant d'un aliment; le P. Grég. donne *stambouc'ha*, enfler, s'enorgueillir, *stambouc'h*, enflure du cœur. Le second élément de ce composé doit être *boc'h*, joue, cf. gall. *bochlwytho*.

STAON « estrave », Gr., v. *navire*; *stāon*, Pel., *staoñ*, f., pl. *iou*, étrave, Gon., v. sax. *stamm*, d'Arbois de Jubainville, *Ét. gram.*, 11. Cf. *courstaon*, *coustaon* « contr'estrave », Gr.

Starnet, attelé, Cb, v. *yeu*; *starn guelè*, chaslit, Nom. 166, gall. *ystarnu*, seller.

Stautet, uriner, cf. Loth, *Romania*, XIX, 593, 594. Le Chal. ms. rend cette idée par *monet*. . . *d'er staul*, litt. « aller à l'étable », s. v. *diurétique*.

STELLEN, maladie des nerfs, nerf raccourci par ce mal, Pel., cornou. *stszl*, maladie de nerfs, *stellenna*, consolider avec des liens un objet brisé, Trd, cf. gall. *ysteliad*, tension, et le fr. *atelle*.

Ster, 3, étoiles, P., etc. Le van. *stir-gannèq*, (nuit) étoilée, *Voy. mist.*, 35, *stir-gannèq* (temps, ciel) étoilé, 71, cf. *Rev. celt* III, 235, ne veut pas dire littéralement « brillant (*cann*) d'étoiles (*ster*) », mais « plein d'étoiles brillantes », il dérive de *stirr gann* (étoiles visibles) dans *aibre carguéd à stirr gann*, ciel émaillé, l'A., *Suppl.*, imitation de *loargann*, clair de lune.

STER, 4, f., pl. *iou*, rivière, Gon., *stear*, *stær*, f., pl. *you*, id., *stær*, lavoir, Gr., v. br. *ster*, *staer*, *Chrest.*, 165; cf. *stervenn*, morve, Gr., et lat. *stiria*?

Steudenn *an balance*, la languette de la balance, Cb; *steuden*, *steut*, tenon de mortaise, Pel., pet. Trég. *steuden*, id., *steudenet mat*, bien monté, bien fixé, *rein steut* (et *steu*) *d'ar goz*, faire attention à la conversation (*steud*, id., *Histoariou*, 189); *steut*, f., rangée de gerbes; *steud*, *steuden*, sillon, ibid.; *steüt*, série, Pel.; *bernou fouën græt à steudennadou* « monceaux de foin par ordre », Nom. 84, *stèd pradeu*, suite de prairies, *Voy. mist.*, 43, cf. 53, 65; *sted' bahadeu*, volée de coups de bâton, *stedennat*, enfilade, Chal. ms; gall. *ystod*, f., couche, rang, du lat. *status*.

STYFF, à Ouessant, ailleurs *styffell*, *stypèll*, pl. *ou* lavoir, Gr., léon. et cornou. *stivel*, source tombant d'un rocher, Pel., f., Gon., du b.-lat. *stūba* = étuve. Cf. *stovel*, ornière, à Saint-Mayeux, *Rev. celt.*, IV, 167.

Stlapa, jeter, Am., v. *rog*, van. *stlaffein*, flanquer, *stlaffein*, plaquer, l'A.; pet. Trég. *sklapat*, claquer, *stlafad*, Gr., *stafad*, f. Gon. Voici d'autres exemples de cette alternance : pet. Trég.

naples, mal vénérien, léon. *naplez* (v. fr. mal de Naples); *an taff*, le couvercle (d'un tonneau), l. operculum, Nom. 161, *taff*, pl. *ou*, bouchon de bouteille, Pel., cf. v. fr. *tape*, d'où *tapon*.

Stou pe anclin, muable, fléchissable, l. flexus, a, um, Cb; *stouaff*, fléchir, v. *anclinaff*; part. *stoufet*, D. 192. Cf. *Στουκία ποταμοῦ*, Ptolémée II, 3 (lire *Στουκία?*), gall. *Ystwyth* (*ystwyth*, souple); irl. *túag*, arc? La racine peut être la même que dans l'angl. *to stoo-p*.

Stoup (fruit) vermineux, Nom. 67, cf. *stoubennéc*, mol, mou, l'A.; *aval-stoup*, coing, Gr., *avale-stoup*, l'A., pl. *avaleu stoubéc*, v. *colignac*; *avaleenn-stoup*, cognassier, l'A.

Stourmer, guerroyeur, Cms, v. *bellaff*; *stourmus*, l. pugnax, Cc, v. *bell*.

Stram, odieux, affreux, semble répondre à l'ital. *strambo*, canineux, fantasque, de **strambus*, pour *strabus*, cf. *Archiv für lat. Lexikogr.*, V, 480.

Strat dans *Caer-strat*, Cart. de Quimper, xiii^e s., etc., *Chrest.*, 30, *an strat* «le creux, le ventre de la navire», Nom. 151, *tratt*, solide, d'un navire; serrage ou serres, l'A., *strad*, fond; fond de cale d'un navire, Gr.; *strád*, Pel., m., fond (cornouaill.), l'on., *e strad he galon*, au fond de son cœur, *Buez D. M. Nobletz*, ar A. Drézen, 18; gall. *ystrad*, vallée, endroit uni, cf. lat. *stratus*, et moy.-br. *strêhet* (*strehat*, voie, Cb, v. *carbont*).

Stroez, broussailles, *strouez*, Nom. 233, cf. *strouach*, m., traîne, menus bois, du Rûsquec; et l'alle. *strauch*, *gesträuch*?

(*Stroton*, t. d'injure) *stroton*, *strodton*, *strodenn*, femme malpropre, laideron, salope; «ces mots se disent pour le fém. aussi en que pour le masc.», Gr.

(*Stuchyaff*) *stuc'hen*, gerbe, pl. *stuc'hennou*, *Traj. Jacob*, 24; *stuc'henn*, tresse de cheveux, *stuhenn-sclerdér*, rayon de lumière, l'A.; *stuyou an sezyou*, ailes de flèches, Nom. 185; *stéc'henn*, quenouille (de lin, etc.), Gr., *stec'hen*, Pel.; de **stu-cc-*, cf. sanscrit *stukā*, tuffe, flocon.

Suget. *A bout suget pan ouz acuytas*, J 117; on prononçait *a vout* *ir p'ouz acuytas* (d'être) assujettis, pluriel comme *sugit* J 128 b. *iedet*, les sujets (d'un prince), Nom. 204, *su-*, D 157, *su-*, 6, paroissiens (d'un curé), 115. Le van. *sujité*, id., l'A., etc., *steté*, *Hist. . . J.-C.*, 14, est proprement un nom abstrait, sens ordé dans *dindan ho sujete*, sous votre sujétion, domination, *ij. Moyses*, 177; cf. gall. *menechi*, moines = bret. *menec'hi*, en- s de moines, asile, lat. *monachia*; gall. *meistri*, bret. *mistri*,

maîtres = cornique *meystry*, puissance, latin *magisterium*, etc., *Rev. celt.*, VII, 101; br. moy. *cloar*, *clouer*, clercs, du l. *clerus*, clergé.

SUYENN, pl. *ou*, dorade, Gr., *suien*, f., Gon., cf. cornique *sew*, *siw*, *ziu*, brème, du lat. *zeus*? Le haut-breton *siou*, vive, *Faune pop.*, III, 179; Sébillot, *Trad. de la Haute-Bret.*, II, 273, peut venir d'une forme bretonne, **siu-en*.

(*Suluguenn*). *Losquadur an guez pe pa vezont siullet* «brulure d'arbre ou autre gâtement», lat. *sideratio*, Nom. 100.

Superfluyte a boet «superfluité de viande», Cb, v. *dibriff*, pl. *-iteou*, D 106.

T

Taer, impétueux; gall. id., ardent, vif; cornique id., puissant; van. *taere*, bilieux, colérique, l'A.; *teari*, se mettre un peu en colère, Gr.; cf. gall. *terig*, ardent, (animal) en chaleur, d'où les composés *caterig*, catuliens, catulire, *hwch ryderig*, sus subans, catuliens, Davies. Ces mots ne peuvent se séparer du moy.-br. *dirigaez* «estre en sault», dérivé de l'adjectif **diric*, en cornouaillais actuel *dirik* (vache) en chaleur, cf. *gouentrik* (jument) en chaleur, dans le même dialecte, Dict. de J. Moal. L'affaiblissement du *t* initial peut être attribué à la mutation régulière de l'adjectif après un nom féminin : *buch diric* = *buch* + **teric*.

Taffoessat, *bazz da* —, le baton sur quoy est demene le crible, l. *hec teruida*, Cms. Le C a *tamoestat*, sasser, après *taffha*. Il devait y avoir *taffoessat* à cette place dans le manuscrit. Le P. Grég. a *tamoësat*, van. *tañoüeseñ*, sasser, tamiser; *tamoës*, van. *tamoës* et *tañoüës*, sas, tamis. On dit en petit Tréguier *taoñs* (1 syll.), fém *Tammouës*, tamis, Nom. 164, *raz tammoueset*, chaux criblée, 140

Taguer, dévoreur, Cc, v. *distrugaff*.

(*Tal*, front), *talet*, *taletten*, frontier, l. frontale, Nom. 170 *talguen*, ruban de tête, 111, *frontier pe talguen an brid*, fronteau frontière de bride, l. frontale, 181 (cf. *dorguenn*, anse); TALA «premier sillon d'un champ labouré», Pel., v. br. id., *Chrest.* 166, cf. 167, n. 2, gall. *talar*, f.; *an-nor dal* «la porte du fron d'une église, le frontispice», Pel., gall. *talddrws*; van. *el lettrenne tâl*, les lettres initiales, *Vocabulaire nouveau*, Vannes, 1863, p. vi Voir le suivant.

Talpennaff, l. *climagito* (lisez *clunagito*), Cb, v. *fregaff*, c. *talpen*, croupe d'un cheval, Maun., *talpen*, *talben*, *dalben*, la partie postérieure de l'homme et des gros animaux; extrémité quel

conque d'un champ, etc., Roussel; bout de quelque corps gros et long, Pel.; «croupe d'une haie plus élevée en son extrémité qu'en tout le reste», Grég. (chez Pel.). Tout ceci indique comme sens général «une extrémité grosse et massive», comme le remarque D. Le Pelletier, qui compare avec raison le gall. *talp*, masse, cf. *talpen*, f., protubérance, monticule. La racine est la même que dans le van. *tolpein*, assembler, ramasser, *tolpe*, m., affluence, l'A. (cf. v. *salimbanque*), dans le français *trop*, *troupe*, etc.

Le moy.-bret. *talpenn* «frontière, la partie devant», l. frontispicum, *Cb*, *talbenn*, m., frontispice, pignon, Gon., doit être le même mot, quoique sa traduction m'ait suggéré d'abord une explication par **tal-benn* «bout de devant», voir *tal*. Je soupçonne le mot *talier*, Pel., f., Gon., *talyer*, Gr., croupe de cheval, d'être tout différent et de venir du fr. *derrière*, bien que Grég. et Le Gonidec lui donnent aussi le sens de «frontispice». Sur *t* pour *d* initial, voir *tarauat*.

Taluout «recompensation, l. talio», *Cb*; *de daluoet* (payer) par provision, *Chal. ms.*

Tamyc, petit morceau, *Cb*, v. *dant*, auj. id., m., gall. *tamig*, cornique *temmig*.

Tamouësen pe pen eth, épi, Nom. 74, *tamoezen*, *Traj. Jacob*, 61, 63.

Tan goall, incendie, D 146, auj. id.; TANTAT, grand feu, feu de joie, 88, Pel., *tantez tan*, Maun., pet. Trég. *tata tañn*, m., gall. *taulawd*, *tandod* (cf. irl. *tentide*, enflammé).

TAOUARC'H, D 191, *taouarc'henn*, pl. *taouarc'h*, tourbe, motte d'herbes et de terres marécageuses pour brûler, Gr.; *tawarc'hen*, motte de terre, gazon, tourbe, pl. *tewerc'h* Pel., gall. *tywarchen*, pl. v. gall. *tuorchennou*. Ce mot diffère du bret. moy. *thouchenn*, gazon, et du mod. *tawlpez*, *torpez*, mottes de bouses de vaches, etc., pour faire du feu, Pel. (orig. germ., cf. franç. *tourbe*); il peut provenir d'un celtique **tov-arc-*, même racine que le lat. *tu-mulus*.

TAOUSENN yeuse, pl. *taous*, Gr., *taouzen*, pl. *taouz* Gon., en trec., du lat. *taxus*, *Loth Ann. de Bret.* VI, 605.

TÀRAN, pl. *et*, éclairs de tonnerre, et en bas-léon. feu follet, Pel.; *taran*, m., Gon.; haut-vannetais *tarannein*, faire du bruit, *Loth, Annales de Bretagne*, I, 200; cornique et gall. *taran*, f., tonnerre, v. irl. *torand*, gaul. *Tărănis*, Lucain, génitif ogamique *Toranias*; dérivé de **tōros*, bruyant (grec *τορός*, sanscrit *tāras*), pour **tōn-ros*, même racine que lat. *tonare*, selon M. Bugge, *Bezenberger Beiträge*, XIV, 75, sqq.

Tarauat, froter; gall. *taraw*, *taro*, frapper; doublet de bret. *darhau*, p. *darháuet*, battre, Maun.; *dar'hav*, *-haff*, *-ho*, Gr. Le vannetais de Sarzeau a *tôreïn*, frapper, *Rev. celt.*, III, 233. Cf. gall. *dyrchafu*, *derchafael*, s'élever; corniq. *drehevel*, élever; v. irl. *tercbál* «prolatio», *tercbal* «oriens», *targabáal* «delictum», *Gr. celt.*², 884. La source de tous ces mots était *do ou *to-ar(e)-gab- «proferre», racine celtique *gab* «prendre», qu'on peut identifier à celle du latin *habere*.

À côté de *do ou *to-ar(e)-gab-, il y avait un autre composé, *do- ou *to-ver-gab-, qui s'est confondu avec le premier, en irlandais : *tuargab*, *tuargaib*, *dofúargaib* «il leva, il s'éleva», etc. Windisch, *Irische Texte*, I, 853. Nous constatons ici, dans la composition du vieil irlandais, l'échange des deux prépositions *air*, *ar*, gaulois *are* = $\omega\epsilon\rho\acute{\iota}$, et *for*, gaulois *ver* = $\acute{\iota}\pi\acute{\epsilon}\rho$, échange qui s'est produit aussi plus tard entre ces mots employés séparément, cf. *Irische Texte*, I, 565, col. 2. De même le vieux gallois avait les deux prépositions *ar et *guar*; le gallois moyen et moderne n'a gardé que *ar*. Le vannetais moyen avait *har* et *ouar*, le vannetais moderne n'a gardé que *ar*. Inversement, les autres dialectes armoricains ont généralisé l'emploi de *war* et perdu *ar* de bonne heure; les textes n'en offrent pas de trace. Ainsi le correspondant du vieil irlandais *arse* «à cause de cela», est encore en vannetais *arze* «donc», mais déjà en breton moyen *oarse*. Cf. *Dict. étym.*, s. v. *arhoaz* et *an hoaz*.

Il y a, entre *tarauat* = *t-ar-gab- et *dar'hav* = *d-ar-ccab-, deux divergences phonétiques : l'une relative au traitement du *g* après l'*r*; l'autre à la prononciation de la préposition *do ou *to-.

1° Un *g* celtique précédé de *r* ou *l* avait deux prononciations : l'une s'atténuant de plus en plus, et aboutissant en gallois et en breton à une spirante *y* ou *h*, ou à une voyelle *a*, ou à rien; l'autre, au contraire, renforcée, et donnant lieu successivement aux orthographes suivantes : *gg*, *c*, *cc* (irlandais); *ch* (gallois = *c'h* breton); cf. *Revue celtique*, VII, 155-157. Le rapport entre *tarauat* et *dar'hav* est le même qu'entre le gallois *bul* «cosse» et le breton *bolc'h*, id., tous deux du gaulois *bulga* «sac de cuir», en vieil irlandais *bolg* et *bolc* «sac, outre». A la prononciation *dar'c'hav*, gall. *derchafael*, se rattache l'irlandais *tuarcaib* «il s'éleva», variante de *tuargaib*.

2° Reste à parler de l'alternance des formes *do-* et *to-* ou *tu-* pour le premier préfixe : bret. *tar-auat*; v. irl. *tuar-gaib*, à côté de bret. *dar-c'hav*, irl. *dofúar-gaib*. M. Thurneysen a étudié les règles de cette alternance en irlandais, *Revue celtique*, t. VI, p. 145 et suiv. La cause originaire du phénomène est, d'après lui, la mobilité de l'accent, qui, selon les circonstances, doit frapper soit

le premier élément *to-*, soit le second *-for-* ou *-air-* (cf. p. 130, etc.). Ces lois, que l'auteur a déterminées avec beaucoup de soin, subsistent d'ailleurs, même en vieil irlandais, diverses infractions, que M. Thurneysen constate; et cela arrive précisément dans le mot qui nous occupe «*to-for-gab-* (proférer, avancer)», et dans les verbes composés où *to-* est suivi d'une autre préposition commençant par une voyelle (p. 149). On ne peut s'attendre à trouver observées rigoureusement dans les idiomes bretons les conditions primitives de cette alternance. Mais il est intéressant de montrer que l'échange des deux formes de préposition *to* et *do* a eu lieu, en composition, aussi bien dans le rameau breton que dans le rameau gaélique des langues néo-celtiques.

Voici d'autres cas analogues au doublet gallois et breton *taraw*, *tarauat* — *dyrchafu*, *darç'hav* :

Trégorois *tarbar* et *darbar* «aider les couvreurs», d'où *darbareur* «aide-maçon», mot passé en haut-breton; van. *dalbar*, servir (une machine à battre) *Rev. de Bretagne, de Vendée et d'Anjou*, sept. 1890, p. 214; cornique *darber* «prépare», de **do* et **to-are* et lat. *parare*, *Rev. celt.*, VII, 148, 149.

Breton moyen *tarloncaff* «eructare», *tarlonca* «router», Maun., trégorois *tarloñkañ* «s'engouer»; gall. *tarlyncu* et *darlyncu* «eructare», de **do-are-slung-* (irl. *sluccim*, cf. allem. *schlucken*, grec λύζω). Je crois qu'on peut ajouter le breton *trelonca* «avalier», *trelonc* «(fruits) âcres», Pel.; comparez *tarlonquein*, *trelonquein*, s'engouer Chal. *ms.*, et le suivant.

Tarnijal «voler de côté et d'autre», à Trévélec (petit Tréguier) et Tréméven (Goello) = *darnigeal* «bavoler», P. Maunoir, voler bas, Grég., *darneijale*, voleter, l'A., probablement identique au cornique *trenyge*, *trenydzha*, voltiger.

V. br. *tor-* dans *torleberieti* devins (cf. *toreusit* il broya, et *torguisi*, voir *terguisiaeth*) = *dar-* dans *darleber*, gl. *phitonicus*.

Br. mod. *tour-* dans *tourbaba*, *toull-baba*, *toull-papa* chercher en tâtant, tâtonner, Pel. (cf. pet. tréc. *dibab i hent* choisir le meilleur endroit d'une route en marchant) = *dour-* dans *dourlonca*, synonyme de *tarlonca*, avaler avec peine, Pel. et dans le moy.-br. *dourpilat*, battre, accabler de coups.

V. gall. *termisceticion* «troublés», participe du verbe actuel *terfysgu* «agiter», cf. irlandais *teirmeasgaim* «I meet with, find; disappoint», O'Reilly. Même préfixe que dans les mots précédents, et dans le gallois *dirfawr* «très grand», v. irl. *dermár*, pluriel v. bret. *dermorion*. Voir *terguisiaeth*.

Les mêmes faits se produisent dans une autre série de composés, ceux de *do*, *to*, avec *ate* (= v. irl. *taith-*, *doait-*) :

Bret. *tavarer* « aide-maçon », Le Pell.; moy.-bret. *daffar* « matériaux », gall. *daphar* « préparer », de **do* et **to-ate* et lat. *parare*, *Rev. celt.*, VII, 155.

Vann. *taquenéein* « ruminer », l'A., à Trévélec *taskognat* = moy.-bret. *daz-quilyat*. Le P. Maunoir a *dasquiliat* et *dasquiriat*; le P. Grég. *dazqiryat*, *dazqilyat*, *dazcreignat*, van. *taqeneein*; le ms. de Châlons porte *dasquenein*, avec cette remarque : « Quand cest une beste qui rumine on dit *tresuelat* ». Ce dernier mot doit être une variante des autres, moins exposée à être prise au figuré : cf. *taquenéuss* « ruminant » et « pensant », l'A.

M. Loth a cité des exemples gallois pour la préposition *do*, *to*, employée seule en composition, *Mémoires de la Société de linguistique*, VI, 339 : gall. *dy-weddaf* « je me marie » = irl. *do-fedim* « je conduis », à côté de *tywyssawc* « chef », irl. *tóissech*, etc. On sait que le génitif *Tovisaci* se trouve sur une inscription du Denbighshire (v^e-vii^e siècle).

Cf. au xv^e s. le nom *le Touarren*, *Archives de Bret.*, t. IV, *Lettres de Jean V*, Nantes, 1889, p. 91, *Touaren*, t. V, p. 26 = *le Douarain* p. 141, voir *douaren*; van. *tinissein*, rapprocher, Chal. ms, moy.-br. *denessa*, approche! et *tiquemerein erhat*, régaler, Chal. ms, *tikemer*, réception, Pel., *diguemer*, recevoir, Gr.; voir *tnou*.

La constatation de ces phénomènes doit-elle avoir pour conséquence de faire séparer la préposition celtique *do* (*to*) de l'anglais *to* et du slave *do*? Je n'en suis pas sûr. Il se peut que le *d* soit plus ancien et ait été renforcé en *t* par le fait de l'accent initial : *Tovisācos*, *tywyssawg*, viendrait de **ddovisācos* ou **dhovisācos* = **dōvisācos*, **dywyssawg*. Comparez ce qui a lieu pour l'autre accent : breton *treud* « maigre » (gall. *tlawd* « pauvre », de **tlātos* = dor. *τλᾶτός*; le second *t* est devenu régulièrement *d* entre voyelles), d'où *treutoc'h* « plus maigre », *treutañ* « le plus maigre », *treutat* « maigrir », de **treudhoc'h*, **treudóc'h*; **treudhaf*, **treudáf*, etc.; trégorois *zolid* « solide », *zolitoc'h* « plus solide », etc.; gall. *lledan* « largeur », *lletach* « plus large », etc. (Voir *goaz*.)

L'emphase qui atteignait quelques premières syllabes, à une certaine époque, peut être aussi une des causes d'autres renforcements de consonnes initiales (cf. *Étude sur le dialecte... de Batz*, p. 13); exemples :

Vann. *toezen* « épi », gall. *twysen*, v. irl. *días*; *terenn* f. rayon de miel l'A., de *direnn*; — moy.-bret. *tauancher* et *dauangrier* « tablier », *tauanger*, Nom. 114, aujourd'hui *tavañcher* et *davañjer*, du français *devantière*; mod. *tufen* et *dufen* Pel. = *douve* de tonneau; *tun*, *tunien* Pel., *tun*, *dun* Gr. colline, *tunenn*, *dunenn* falaise Gr., pet. tréc.

tunien f. lande montueuse, du fr. *dune* (expliqué autrement, *Et. gram.*, I, 28); pet. tréc. *tousenein an it*, mettre le blé en meules, par *douzaines* de gerbes; bas-cornouaillais *tourghen* et *dourghen* «anse», Le Pell., de **dourn-'k-en*. Voir *talpennaff*, *toupyer*.

Taru, taureau, v. br. *Taruu*, *Chrest.*, 166. De là le composé TARV-HED, second essaim, Gr., *tarv-héd*, m., Gon., *terrhouét* l'A., pl. *terhoedeu* l. *el lab*. 164; gall. *tarwhaid*.

(*Tarz.*) *Vn tarzell*, un pertuis, Nom. 146; *tarheriss*, enfoncement, crevasse, *Voy. mist.*, 28.

(*Taul.*) *Ez taoller an goat*, on crache le sang, Cb, v. *costez*; voir *teurel*.

Teaulenn, morelle, C, *an teaul*, *lousaoüen ouz an ting*, pareille, herbe aux teigneux, Nom. 88.

Techel, fuir, H; *tec'hel*, fuir, s'écarter, s'absenter, Gr., *G. B. I.*, I, 174; *Jac.*, 48; *Pev. m. Em. anc.*, 117; *Aviel*, 1819, I, 130, 199 (sortir [de sa place]), 262, etc.; pet. Trég., id.; *tec'hel demeus*, éviter (toute discussion), *Mo.*, 240; *hon tec'hel ouz Pharaon*, nous faire échapper à Pharaon, 233; cf. irl. *techel*, fuir (*Saltair na rann*, v. 6, 219), gall. *techial*, se cacher. La racine est *teq*, courir, couler, cf. gaul. *Tic-inus*, Brugmann, *Grundriss*, I, 334; II, 149; voir *clogoren*. *Tec'hel* est proche parent du lithuanien *tekētas*, pierre à aiguiser, littéralement «ce qui court». Le celtique s'est recentré avec l'arménien dans l'emploi d'un suffixe *-l-* à l'infinitif: armén. *mnal*, rester, *meranil*, mourir, cf. bret. *menel*, *mervel*, etc.

TELENN, m., harpe, pl. *ou*, Gr., *télen*, f., Gon.; gall. *telyn*, f., cornique *telein*. M. Rhys compare le slave *tornjaja* lyre, et le grec *τορύνη*, *Lectures*, 2^e éd., 184.

TELL, pl. *ou*, tailles, subsides, Gr., *tellou*, Maun., gall. *toll*, id., voc. cornique *tollor*, gl. *theolenarius*; du b.-lat. *teloneum*.

TELT, *telten*, pl. *teltou*, *teltennou* «tente de cabaretier dressée aux foires et autres assemblées; tente de charpie que les chirurgiens mettent dans une plaie profonde»; *telta*, tendre une tente, Pel.; *teltr*, pl. *ou*, tente, charpie roulée, *telt*, *teltenn* «petit emplâtre qu'on met sur les tempes» Gr.; *tellou*, tentes (de guerre), *Traj. Moyses*, 229, 232, 233; pet. tréc. *telten* tente de cabaretier. Mot d'origine germanique, cf. allem. *zelt*, angl. *tilt*, anglo-saxon *teld*, etc.; espagnol *toldo*, fr. *taud*, *taude* (t. de marine), Littré, cf. *taudis*. Le second sens du mot breton vient sans doute de l'homonymie du fr. *tente* 1 (de *tendre*) et *tente* 2 (de *tenter*), Littré.

Tencaff, haine, tencon, discorde, l. *simultus*, Cb, v. *buanequez*.

(*Tennaff*), *tenaff*, tirer, Cb, v. *anclinaff*.

TERÉNEIN, remettre à plus tard, atermoyer (van.), *Guerzenneu eid ol er blai*, Vannes, 1864, p. 32, 181, cf. 33; *téren*, id., 34 (= *terén*, *Guerzenneu eid escobty Guénèd*, 1857, p. 73), de **terveni*, gall. *terfynu*, terminer, du lat. *terminus*, cf. *Rev. celt.*, VII, 308. *Dereinein*, *derein*, traîner, agir lentement, Gr., semble le même mot, influencé par le verbe tout différent qui était en moy.-bret. *deren*, amener.

Terguisiaeth, *terguisiaed*, XIII^e s., *teruysiez*, XIV^e s., *tervisiez*, XV^e s., etc., sorte de rente, *Chrest.*, 232, 525. L'étymologie qu'on lit, *Dict. de Du Cange*, v. *terguisiaeth*, cf. La Curne de Sainte-Palaye, n'a rien de plausible. M. Loth explique ce mot, avec doute, par « trois bannies », de *ter*, trois, f., et compare le gall. *gwys*, sommation. J'y verrais plutôt un parent du v. bret. *torguisi*, gl. fidoque, cf. *toruisiolion*, gl. fidis. *Torguisi* est sans doute à compléter en *torguisi[ol]*, fidèle, singulier de *toruisiolion*. Je crois que *-guis-*, *-uis-*, vient ici de *goas*, serf, vassal = gaul. *vassos*. Pour l'*i*, cf. le plur. moy.-bret. *guisien*, *guysion*, d'où le nouveau singulier vannetais *guiss*, *guis*, vassal, redevancier, l'A., voir *degrez*. C'est ainsi que de *map*, fils, plur. *mibien*, on a formé en moy.-bret. les dérivés *mibiliez*, enfance, *mibin*, agile. *Tor-*, *ter-*, doit être la préposition composée *to-er-*, voir *tarauat*.

Terrestr (paradis) terrestre, Cb, v. *riuyer*; *terez*, *Bue s. Gen.*, 30. — *Terribltet*, inhumanité, Cb, v. *humen*.

Terryff, briser, Cb, v. *breauyaff*, *terry*, v. *clun*; **terridiguez a clun** « rumpement de rains », *ibid.*, *terrydiguez* « froisseure », Cb, *terridiguez*, Cc, v. *breauyaff*; hernie, Nom. 262; *terridighez*, maladie qui fatigue, Pel.

TERS, fesse, pl. *ou*, Gr., *terçou*, Nom. 22; f. Gon., du v. fr. *trers*, *tries* « derrière » (prép.); prov. *tras*, id., esp. *tras*, prép. et subst.

Testeni, témoignage, C, *testeuni*; *testeuniâff*, témoigner, Cb, *testuniâff*, v. *contestaff*, du lat. *testimonium*. Il a dû exister en breton une forme sans *i*, comme le gall. *testun*, *testyn*, thème, texte, d'où le verbe *testyno* à côté de *testunio*; pour le sens, cf. irl. *testimîn*, texte; le grammairien Virgile a employé de même le latin *testimonium*. A cette ancienne forme sans *i* se rapporte, je crois, le v. bret. *testoner*, gl. (qui indictum ieiunium rumpit absque) *ineuitabili* (necessitate), c'est-à-dire [*a*] *testoner*, qu'on établit, qu'on prouve. C'était la première explication donnée par M. Stokes, qui en a depuis adopté une autre de M. Loth; d'après celle-ci *testoner* = *t-es-* + *doner*, on vient. Mais comment d'une telle compo-

sition pourrait résulter le sens de « dont on ne peut s'échapper » ? C'est ce que je n'ai jamais compris, cf. *Rev. celt.*, VI, 382. La forme **doner* est aussi des plus suspectes.

Un autre dérivé de **testen* = gall. *testyn* est *testenabez*, témoignage, Maun., pl. *ou*, Grég.; *testénabez*, Gon. Pour la terminaison, cf. *sotinabes*, sottise (du moy.-bret. *sotin*, sot), mot employé trois fois dans l'almanach du P. Gérard, p. 23. C'est un pluriel dans l'un des passages : *ne hellont quet o ober, hep beza punisset, ar sotinabes-se* « ils ne peuvent les faire sans être punis, ces sottises-là » ; ce peut être un singulier dans les deux autres. D. Le Pelletier a *testennadez*, témoignage, et *testenni*, témoigner ; mais le premier de ces mots est sans doute pour *testenabez*, dont la terminaison insolite aura effarouché l'auteur ; et le second est le substantif *testeni*, témoignage.

Teurel, jeter, *Cb*, v. *crapaff*; *teul*, il lance, v. *dart*; voir *taul*.

TEÛS, lutin, spectre, dans un vieux diction. *theüz* fantôme ; tréc. *toës* ; pl. *teüset*, *teusiou*, Pel. ; *teuz*, esprit follet Gr. ; au XI^e s. *tuthe*, vie de Saint Maudez, *Soc. d'Émulation*, Saint-Brieuc, 1890, p. 206, cf. 216, 236, 256 ; *Tuthe* n. d'homme au IX^e s., *Cartul. de Redon*, p. 49 ; cf. irl. *tucht* forme, apparence ? Le van. *tê* fantôme, Trd., a subi l'influence de *teein* = *teuzi* fondre, disparaître.

Quant à *duz* *Rev. celt.* 1, 423, dim. *duzik* *Barz. Br.* 59, son *d* peut provenir du plur. *ann Duzigou noz* 36 (= *Gwerz. Br. Iz.* 1, 134), cf. *teuz-noz* spectre, Moal. C'est ainsi que *dihell* chartre Pel., *dyeller* chartrier Gr. vient de *an dyellou* les chartres Gr., du v. fr. *tièle* titre, La Curne de Sainte-Palaye. Il faut tenir compte aussi d'une étymologie populaire par *du* noir, cf. *Barz. Br.* 60, 61 ; Mahé, *Essai sur les antiquités... du Morbihan*, 1825, p. 189. Le gaul. *dusius*, comparé à *duz*, *Deutsche Mythologie* de J. Grimm, 4^e éd. 1875, p. 398, en est aussi différent que de l'angl. *deuce*, et vient prob. de *dhves*, cf. moy. h.-all. *gedwäs*.

Teuzyff, l. liquescit, *tuezaff*, l. mano, fluere, decurrere ; *teuzadur*, liqueur, l. liquor, *Cb*, v. *fluaff*.

Teuzl, titre, *C*, pl. *teuliou*, Trd ; prob. de **tuzl*, **tiil*, lat. *titulus*.

Teualhat, obscurcir, *teualder*, obscurité, *Cb*, v. *couffabrenn* ; *teualdeur an guelel* « esbloir comme les yeulx esbloissent », l. glaucus, a, um (i. e., trouble de la vue), v. *ebil*.

TÉVÈNN, m., pl. *ou*, côte de la mer, lieu exposé au soleil près de la mer, sous un quart de lieue de la mer, Gr., *téven*, *téven*, abri, lieu exposé au soleil et à couvert du vent ; abri qui se trouve sur ou sous les côtes de mer tournées vers le soleil ; pâturage près de la mer où le bétail va prendre le frais, Pel., *téueenn*,

f., pl. *eu*, falaise, l'A., v. *côte*; *tevenn*, m., dune, falaise, Gon., Trd; *tevenni* abriter, Pel.; *tevenna*, aller au soleil près de la mer, Gr.; cornique *towan*, rivage sablonneux, gall. *tywyn*; cf. *taouarc'h*.

TÈZ, pl. *you*, *ou*, pis, tétine, van. *teeh*, *teh*, Gr.; *tez*, Pel.; m., Gon.; gall. *teth*, f., cornique *tethan* (diminutif), cf. fr. *tette*. Le cornouaillais *tevez*, Pel., *tévez*, Gon., paraît contenir le suffixe *-vez*, cf. *Rev. celt.*, VII, 39, 40.

Ty, maison, m. : *a ty de guile*, d'une maison à l'autre, J 84. *Ennhj*, là, dans elle, B., 281, vers 6, ne se rapporte probablement pas à *em ty*, vers 4, mais à l'expression *dan kaer*, vers 1. **Tyeguez**, ménage, Cb, v. *dispensaff*, pl. *tiegueziou* familles D 177; auj. id.

TINVA, prendre, en parlant d'une greffe, se rejoindre, se rattachier, en parlant d'une plaie qui guérit, Pel., Gon., gall. *tyfu*, pousser, cornique *tevy*, *tyfy*; cf. moy.-bret. *didinva*. De là le bas-cornouaillais *teon*, *teñon*, haut-cornouail. *teñv*, sève, Gr.; cornouail. *téon*, *ténv*, m., Gon. Cf. lat. *tumco*.

Tiourent, N. 840. Peut-être *ez tiourent* signifie-t-il ici « dans ton domaine »; cf. « desuper thiorento ipsius sito apud Kerueggar »; « super dicto tigovento seu manerio suo », etc., Cartul. de Quimper, XIV^e s., *Chrest.*, 233. Ce mot doit contenir *tí(g)*, maison.

Tizaff, atteindre, C, *tiuein*, ratteindre, Chal. *ms* (voir *cleuz*); *quement all*, *marteze*, *a dissec'h da gavet*, vous pourriez peut-être en attraper autant, *Traj. Jacob*, 56; *ne oai quet téhét teign paud hé honsidérein*, je ne pus, je n'eus pas le loisir de la considérer beaucoup, *Voy. mist.*, 100, cf. 120.

TLËÜNV, *tleunh*, *tleun*, garniture d'une quenouille, quenouillée, *tleünhi*, *tleünvi*, *tlúi*, *tlúa*, garnir la quenouille, Pel.; probablement de **tleuff* = **tlām*, qui serait en grec **τλημα*, portée, cf. *treut*, maigre, gall. *tlawd*, misérable = *τλητός*.

Tnou, vallée, C, *dantnou* al's *dantrou* (en bas), Cb; *auel traou*, vent d'en bas, vent d'aval, vent d'ouest, Nom. 221; *tnaou* en bas D 52, 158, 176, *traou* 125; *traouen* vallée, 38; *tnou-*, *trou-*, XIV^e s., *tenou-*, XIII^e s., etc., voir *Chrest.*, 233; v. br. *tnou*, 167; gall. *tyno*, cf. *dynëu*, répandre, bret. moy. *dinou*? Voir *tarauat*.

TOAGEN, f., pl. *o*, taie (d'oreiller), pet. Trég., etc., *Rev. celt.*, IV, 168, van. *tuæc*, m., pl. *tuægueu* « taye de lit de plume », l'A., gall. *twygg*, couverture, *twygo*, couvrir, envelopper, du lat. *thēca*, comme le v. irl. *tiag*, gl. *pera*, *Kuhn's Zeitschr.*, XXX, 556, 559. Il est bien probable qu'il faut joindre à ces mots le léon. *tóec*, toison, Pel.

Toas, pâte, C, *vn laouër toasecq* « vne may ou auge », l. mactra, Nom. 165; voir *néau*.

Toc'h, invalide, débile, épuisé et sans force, en Cornouailles, Pel.; Gon.; Trd; *toc'hor*, faible, débile, Gr., abattu de maladie ou de fatigue, languissant, en Léon et Cornouailles, Pel., Gon., Trd. *Toc'h* doit être identique au pet. tréc. *teuc'h*, râpé, usé, tout près de se déchirer, en parlant du linge, des habits; à *teuc'h*, rassasiant, Gon., et au gall. *tawch*, vapeur, vaporeux, cf. *tochi*, tremper, devenir brumeux. Pour les sens, on peut comparer en bret. *leiz*, humide, et plein; *gwalc'hi*, laver, *gwalc'ha*, rassasier. La racine de *toc'h*, *teuc'h*, gall. *tawch* = **tācc-* ou **iōcc-*, peut être la même que dans *techel*. Le suffixe de *toc'h-or* rappelle ceux de *clog-oren*, *guid-oroc'h* (*coloren* doit être différent; pour la racine de *guidoroch*, cf. *goude*, après, gall. *gwedi*).

Toemmass, échauffer, Cms, v. *binizien*.

TONN, flot de la mer, onde, à Douarnenez et dans le voisinage, pl. *ou*; *ton*, sorte de goémon gras que la mer jette sur son rivage, Pel.; *bezin-ton*, goémon que la mer jette à la côte, Gr., cornique *ton*, flot, gall. *tonn*, pl. v. gall. *tonnou*; irl. *tond*, *tonn*.

Tonquaff, prédestiner, C; *toncadurr*, m., destinée, l'A., *Sup.*; *bihuein malheureus e zou tonquet deign*, vivre malheureux, voilà ma destinée, *Voy. mist.*, 124, *tonquet -è de guement den- zou merhuel ur ùeh*, tout homme doit mourir une fois, 113. Cf. irl. *tocad*, destin; voir Rhys, *Lectures on the origin and growth of religion as illustrated by celtic heathendom*, 1888, p. 536.

Torch an listri, *torch an refr*; *torchic*, petit cierge, *torchadur* « torcheure », l. abstersio, Cb; *toirg*, une torche, Nom. 166, pl. *torgou*, 283.

Torocennic douar, petite motte de terre, *torocennus*, plein de mottes, Cb, v. *moudenn*; *torossen*, élévation, en Basse-Cornouailles tumeur, Pel.; *doh tor raus ur mané* « sur le versant d'une montagne escarpée » *L. el lab.* 130, *tarros* montée, *tossen*, élévation, *torghen*, montagne, motte, butte de terre, *torgos*, homme gros et court, nain, Pel.

Torr, ventre, C, flanc (d'une montagne, d'une colline), *Voy. mist.*, 75, 80; *torhuinial*, se coucher sur le ventre, 56, *torvenial*, 149; *torc'hwenial*, Pel.

Tortillet « (serpent) qui se enuolope (pour decepuoir) », Cb, Cc, v. *azr*, du fr. *tortillé*. — *Tostennou*, des rôties, Nom. 163.

TOUIGN, camus, Maun., Gr., Pel., *touing*, Nom. 18, 270, *tougn*, Gon.; tréc. *togn*, de *touigna*, émousser, Maun., Gr., Pel., du lat.

tundere; cf. *stegn*, roide, de *stigna*, *stegna*, tendre = ^{*}(e)x-tend-ya-. Le gall. *twn*, coupé, cassé, est à *tougn*, *touign*, comme le bret. *stenn*, roide, est à *stegn* (cf. *tenn*, tendu, roide, gall. *ty*n).

(*Toupyer*, *touzyer*, *touyer*, nappe, f.) = *toubier*, *touzier*, Maun.; *toubyer*, *touzyer*, Nom. 157; pet. Trég. *toubier*, f. Ce mot n'a rien à faire avec *touaill* : il vient de ^{*}*doublier* (cf. *an douzier*, J 49 b, *an dousbier*, Quiquer, 1690, p. 17) = v. fr. *doublier* « serviette, petite nappe » (Du Cange), « nappe pliée en double, nappe en tout genre, serviette, linge de table », Godefroy; cf. dans un texte du xiv^e siècle *unum dupleare* « un doublier ou nappe de double œuvre », selon l'éditeur, M. A. Le Prevost, dans les *Mémoires de la Société des Antiquaires de Normandie*, vol. XIII, 1844, p. 96 et 98.

Pour l'initiale, voir *tarauat*. Pour la chute de *l* dans *toubier*, cf. *an tabbier*, table (à jouer), l. *calculus*, Nom. 194, = *tablier da hoariff* « tablier à jouer », *ibid.*; *tablér*, m., pl. *ieu*, bureau, l'A. On dit encore en petit Tréguier *doñd war an tabier*, venir sur le tapis, en parlant d'un sujet de conversation.

Enfin le *z* de *touzyer* vient de *l* mouillé, cf. *fizyol*, filleul, *fazia*, faillir, et peut-être *grizyez*, *gryez* énorme, grief Gr. du v. fr. *griefs*, cf. *Rev. .celt.*, v, 126.

Tourny, frémissement; grincement (des roues), Nom. 214; bruit, tapage, D. 124.

Tra, chose, pl. *trazou* dans *entrentrazouman*, Cb. Masc. : *pep tra en deffe son*, toute chose qui a un son, v. *clock*.

Traezer, couloire, C, *trezer*, entonnoir, Gr., m. Gon.; *treizer*, Pel. = allem. *trichter*, anciennement *trechtere*, *trahter*, etc. L'origine de ces mots germains est, selon O. Schade, *Altd deutsches Wörterbuch*, 1872-1882, un bas-latin *tractarius*, de *tractus*, *trahere*; selon F. Kluge, *Etymologisches Wörterbuch der deutschen Sprache*, 3^e éd., 1884, un bas-latin *tractarius*, transformation du latin *trajectorium* « entonnoir ». Sur les représentants de ce mot latin dans les langues romanes et ailleurs, voir G. Meyer, *Etym. Wört. der alban. Spr.*, 1891, s. v. *taftär*.

Je crois qu'il est difficile de justifier phonétiquement la comparaison que j'ai proposée, avec un signe de doute, entre le breton *traezer* et le mot du centre de la France *tressoirer* « laisser tomber de haut un liquide en le transvasant »; ce mot paraît se rattacher plutôt au français *tressoir*, du verbe *tresser*.

Il n'y a pas de raison pour attribuer à *traezer* une origine germanique. Le mot, en effet, n'est pas isolé en breton. Sa parenté évidente avec le moyen-breton *treiza* « faire passer quelqu'un

en bateau», permet d'affirmer que le *z* était dur (= **traether*, **traetter*), car le vannetais présente ici un *h* (= *th*) : *tréhein*, *tréhant* « passer les voyageurs à un trajet d'eau » (= *treiza*); *treih* « passage par eau » (léon. *treiz*); *treihourr* « passager, qui donne passage par bateau », l'A., (*treizyer*, batelier, Nom. 203, léon. *treizer*). Il ne faut pas confondre *treiza* « faire passer », vann. *tréhein* = **trajectare*, avec *treuzi* « traverser », vann. *trezein*, *trésein* (l'A. s. v. *passer*) = gall. *troisi*, cf. lat. *transire*. Peut-être cette confusion a-t-elle eu lieu dans le van. *trezer*, entonnoir, que le Chal. *ms* donne en même temps que *antonouër* et *fournil'*; je crois plus probable que *trezer* a été pris par l'auteur dans un dictionnaire d'un autre dialecte.

Un doublet de *treiza*, qui se rattache à l'emploi figuré du sens de *trezer* « entonnoir », est *treza* « prodiguer », Maun., Gr., d'où *trezer* « prodigue », Maun., pl. -*ed*, Gr., -*ien*, Gon. *Treza* est une contraction de **traeza*, cf. *traezer*; pour la relation du vocalisme de *treiza* (et *treizer* « entonnoir », Pel.), cf. tréc. *taer*, léon. *teir* « trois » (féminin), gall. *braen* « pourri », bret. moy. et mod. *brein*; gall. *blaen* « extrémité »; bret. moy. *blein*; gall. *traethu* et *treithio* « traiter », tous deux dérivés du lat. *tractus*, *tractare*.

Enfin le sens général de *trajectus* « trajet » s'est gardé, non seulement dans *treiz* « passage en bateau », mais aussi dans le moyen-breton *traez* « rivage de la mer »; léon. *treaz* « sable », tréc. *trez*, gall. *traeth*; corniq. *traith*, *treth* « banc de sable, rivage sablonneux ».

Il semble que tous ces dérivés du latin *trajectus*, *trajectorium*, indiquent une contraction de *traject-* en *tract-*, peut-être sous l'influence de *tractus*. Voir *treiz*.

Transgresseur, g. id., Cb, v. *contrell*.

Tre, dans *entre (ma)*, tant que; *tro*, dans *trotant*, cependant, voir ces mots, *entresea*, *her*, *tronnos*, et *Dict. étym.*, v. *dre*; *tra* dans *en tra vezo*, tant qu'il sera, D 177, cf. 165, *en dravé*, tant qu'il est, 72, *endra ma zouc'h*, tant que vous êtes, *Intr.*, 145, *endr' all* (il pleut) à verse, litt. « tant qu'il peut », Gr., etc. Ce mot, comme nous l'avons vu, se combine avec des prépositions ou des conjonctions (cf. v. fr. « très en mi un guaret », *Chanson de Roland*, 1385) : *tre divar an Auter* (prendre du charbon) de sur l'autel, *Mo.*, 274; *tre- beteg traon Elorn* (depuis. . .) jusqu'aux vallées d'Elorn, *Barz. Br.*, 121. *En tre uesomp*, tant que nous serons, *ms.* de saint Divi, fol. 17, *en tre ueso*, tant qu'il sera, 31; *en tre pat ar vuué*, pendant toute la vie, 30; van. *tré ma vivein*, tant que je vivrai, *Doue ha mem bro*, 8; *tré ma chomamb*, tant que nous restons, *Timothé*, 60.

Le van. *trema*, *dremad*, vers (cornou. *trem' ar stivel*, *Barz. Br.*

498, *tram ar c'huz heaul, Miz Mari...* *Lourd*, p. 111, *tram an envou*, 356) peut signifier proprement « par ici » : cf. bas-van. *tro-zreme*, céans, *Barz. Br.*, 341, et l'expression analogue *varzuma*, dans *ho deues en em efforcet...* *varzuma da concedy Graçou*, D 68, litt. (les papes) « ont tendu vers ici (= à ceci, savoir) à accorder des grâces ». Il y aurait là changement d'adverbe en préposition; explication plus simple que celle qu'on a vue au mot *entresea*.

TRÈ, *tref*, reflux, Nom. 244, *treaic'h, trec'h, tre*, van. *treh*, m., Gr., *tréac'h, trec'h, tré*, Gon., à Sarzeau *tré*; cornique *trig*, gall. *trai*, m., iri. *traigh*. Voir *yoh*.

Trebuchaff, chanceler, Cb, v. *crenaff*.

Trechy, l. superemineo, **trechus**, l. supereminens, Cb, v. *gne-niff*; *trec'her* (être) vainqueurs (au pl.), *Traj. Moyses*, 250, *trec'hour*, id., 266, plur. *trec'hourien*, id., 284.

Treff (Trèves), C, *Trev*, id., *B. s. Gen.*, 19, 29, *Trèv*, 22, *Trevès*, 17.

Treffeus, trêve, C, *treuès* « trefues », Nom. 187.

Treill, treille, vigne, Cb; *guinyenn treill*, vigne sauvage, Cc; *buhalyer*, a l'r *traill*, « petite distance entre les ays », Cb.

Treiz en 1572, *treth* en 1237, passage sur une rivière ou un bras de mer, **trethur**, passeur, Cartul. de Quimperlé, *Chrest.*, 235; *vn treiz pe passaig* (barque ou bateau) de passage, Nom. 149; v. bret. *treith, treth*, passage, *Chrest.*, 169; van. *tréhig*, m., *ba-chot*, l'A. Voir *traezer*.

Treudiff, languir, *treudet*, pourri, **treuderez**, pourriture, Cb, v. *goeffaff*; *treut quy*, maigre comme un chien, Nom. 267. Voir *tleüv*.

Trev, *tref, tre*, territoire d'une succursale, mot fréquent dans les noms de lieu, cf. Dottin, *Rev. celt.*, VIII, 72, 73 (xiii^e siècle); IX, 126; Loth, *Chrestom.*, 234; *tréf, trév, tréó*, hors de Léon *tré*, f., pl. *tréfou, tréviou, trévou*, Gon., cornouail. *trew*, pl. *ien*, Peng., IV, 79, van. *treu'*, succursale, Chal. *ms, tréhuë*, f., pl. *tréhuëyeu*, id.; *iliss tréhuë*, église succursale, *tréhuïanniss* « qui est de cette succursale », l'A. (i. e., habitants d'une succursale, cf. léon. *parosianiz*, paroissiens); avec un sens plus général, *dré bé dré*, par où? l'A., v. *où, dre pé dré*, v. *par*; *auj. trev, treo*, succursale, v. br. *treb*, village, cornique *tre, trev*, gall. *tref*, même racine que gaul. *Atrebates*. De là le haut-bret. *trève*, succursale.

Treuat, moisson, C, pl. *an treuagou*, ms. de saint Divi, fol. 23^vo; cf. cornique *trevas*, culture.

Try, trois, C, *triezec*, treize, Cb, v. *contaff*, *tryguent*, soixante, Cc; *forch try-beseq*, fourche à trois dents, Nom. 178, *trybiseq*, 174; *pot try-troadeq*, pot à trois pieds, 162.

Trihori, *trihorry*, *triori*, *tri hory*, m., sorte de danse de Basse-Bretagne, dans les textes français du xvi^e siècle, La Curne de Sainte-Palaye, v. *trihoris*, *trioris*; *Rev. de Bret., de Vendée et d'Anjou*, mars 1889, p. 209, 211; H. de la Villemarqué, *Bull. de la Soc. archéol. du Finistère*, 1883, p. 29. *Saltatio trichorica*, Eutrapel, chap. XIX, n'est qu'une latinisation fantaisiste de l'expression « la danse du Triori »; mais il est probable que *tri-* veut bien dire ici « trois ».

Troadet, emmanché, Cb; *vn troat-boull*, qui a les pieds courbés et tournés en dehors, Nom. 273, *troad-boul* « pié-botte », pied-bot, Gr., du fr. *boule*.

Troaeyen, de Troie, l. troianus, Cc.

Troell « iargerie », l. erugo, mauvaise herbe qui gâte les blés, Cb, v. *mercl*; *vr poues*, *vn droël da nezaff*, peson, vertoil (d'une quenouille), Nom. 169; *troarall*, autrefois, Cb, v. *guez aral*; *oar vn tro*, ensemble, v. *couuiaff*; *troïdellat* (tournoyer), Nom. 245, *troïdellamant pen* « étourdissement de tête », 256.

Tromperez, tromperie, Cb, v. *ober*; *trompeur*, faux, décevant, Cb, v. *fals*; fém. *tromperes*, Cc, v. *cauillation*; *troumpieur*, f. *-peres*; *troumpaff*, tromper, Cb; *an troumpill pe musell vn eleffant*, la trompe ou museau d'un éléphant, Nom. 28, *troumpiller*, un trompette, 290 (du v. fr. *trompille*).

Trôn, trône, Cb, abréviation pour *tronn*.

(*Tronzaff*), **troucer**, recourseur, l. succinator, Cc, v. *crisaff*, *trouceres*, surcinte, l. succintorium, Cb, *tronceres*, Ca.

Tronnos, après-demain, C, de **trom-nos*, cf. v. gall. *trennid*, le lendemain, de **trem-did*, v. irl. *intrem-did*. Je crois que la forme **trom-* se montre dans le v. br. *tromden*, gl. peruolauit. On a comparé cette première syllabe au bret. mod. *trum*, prompt, mais la voyelle primitive de celui-ci devait être *i* plutôt que *o*. Cf. v. br. *tre-orgam*, gl. per-foro; v. irl. *trem-feidligfet*, gl. per-manebunt, Z² 879, etc. Voir *tre*.

Trotant, N. 794. Au lieu de « cependant, en attendant », je traduirais aujourd'hui « continuellement, sans relâche »; = vanne-tais *troittant*, toujours, Chal. ms, v. *marcher*; *n'er c'honduou truet-tant dre vn heent n'en des quet a veen* « je le mènerai tambour battant par un chemin où il n'y aura pas de pierres », v. *mener*; *Haval gue-neign perpet é huélan un anqueu . . . Erbad e mès ridéq . . . Troédant*

é vai gueneing, il me semble toujours voir un spectre; j'ai beau courir, il est continuellement avec moi, *Voy. mist.*, 103. Cette variante curieuse confirme, du reste, l'explication de la première syllabe de *trotant* donnée plus haut, s. v. *entre ma; tro-*, van. *troé-*, est la préposition d'origine celtique étudiée au mot *tre*, etc. Aux locutions qui conservent la forme *tro*, on peut ajouter en tréc. *etro pade an offiçou*, tant que dureraient les offices, *Ar c'his ancienna*, chez Lédan, p. 4; *tro ma oa bew*, pendant qu'elle vivait, *Soniou Br. Iz.*, II, 288; et en van. *tro guet : ne zigouscan gran tro guet en nos* « je dors la nuit tout d'une pièce », *Chal. ms.*, à la lettre, **non dedormio grano trans cum nocte.*

Trouchez : *dre* —, l. lacerue, *Cb*, v. *pillotadur*.

TROUSQUEN *an gouly*, la croûte de la plaie, Nom. 265, *trousq en fry*, 263; *trusqenn*, *trousqenn*, Gr., *trousk*, *trousken*, Pel., pet. Trég. id.; *trousken*, *trusken*, f., croûte, écaille sur la peau, Gon.; cornou. *druskenn*, f., couche de plâtre, de chaux, etc., Trd.; v. irl. *trosc*, lépreux, de **trod-c-*, cf. gothique *thruts-fill*, lèpre, etc., *Rev. celt.*, II, 190. Il est possible que le trécorois *tousqann*, mousse terrestre, mousse rampante, Gr., *touskan*, m. Gon., Trd. ait la même origine : j'ai toujours entendu dire *trouskañn*, en petit Tréguier et en Goëlle, pour la mousse qui vient sur le tronc des arbres.

Trufter, truflleur, *Cb*, *truflurien*, trompeurs, f. pl. *trusfleureuset*, D 106; **truflerez**, mensonge, *Cb*, *Cc*, v. *gou*.

Trugarequeyt deomp, ayez pitié de nous, *Cb*, v. *autrou*.

TRUM, promptement, *trumoc'h* « plutôt » (i. e. plus tôt), Gr., *trum*, prompt, diligent, diligemment, « ce mot n'est guère connu que dans le Bas-Léon » Gon., *trum*, promptement, vite, en cornouaillais, Trd., cf. gall. *cythrym*, instant. Voir *tronnos*.

Tu, m. : *dou tu dehou*, deux dextres, *Cb*.

TURIA, *turiat*, nouveau dict. *turc'hat*, fouir, Pel., tréc. *turiat*, fouir, fouiller, *turyadenn goz*, taupinée, Nom. 231, *turiaden*, taupinière, Pel; gall. *turio*, fouir; cf. *τορύνη*, lat. *trua*.

U

UFERN, *wern*, m. cheville du pied, Gr., gall. *uffarn*; irl. *od-brann*; composé dont la première partie *od-* = grec *ωοδ-*, pied (Stokes), voir *Rev. celt.*, II, 325.

Vhell, haut, *Cb*, v. *roch*; *a vhel* (regarder) d'en haut, *Cb*, **vhel tet** « hauteesse », v. *gourren*; *auch an prat bihan*, au-dessus du

petit pré, en 1450, *Chrest.*, 236, cornique *a uch*, cf. gall. *uch eu penn*, au-dessus de leur tête, *Mabinogion*, III, 264.

(*Vy*), *vuy*, œuf, *Cb*, v. *creis*.

(*Un*, un) *auoun costez*, d'un côté; *a vng bro*, d'un pays, *Cms*; *vn het ann dez ha nos* (égale longueur du jour et de la nuit), *Cb*, v. *quehidell*; *vn moan* «celuy mesmes», *Cb*, *Cc*, v. *henez*; *comps outaff ehunan* «parole a soy mesmes», *Cb*; *vr*, un, devant des consonnes, *Nom.* 239, 240, etc.

(*Vsaig*), *droucvsag*, abus, *Cb*.

USIEN, 2 syll., écorce de l'avoine mondée; criblures de blé vanné, *Gon.*, *ussien*, *Pel.*, *uczyen*, *Gr.*, *usien*, *uchen*, en cornouail., *Trd.* Ces deux auteurs font *usien* du féminin, mais Perrot écrit *usien kerc'h*, p. 176. C'est le gall. *usion*, balle, paille, voc. corn. *usion*, paille, qui semble le pluriel de *us*, gall. moy. et mod., Z² 1080. Le singulatif gall. de ce mot est *usyn*, qui rappelle beaucoup *eisin*, *usun*, du son, de la balle, plur. v. bret. *eusiniou*, *Rev. celt.*, I, 356, 357; pour les suffixes *-yon*, *-yen* et *-in*, cf. *Rev. celt.*, VII, 149. Le tréc. *usmol*, syn. d'*usien*, *Gr.*, m., *Gon.*, contient peut-être un correspondant de l'irl. et gaél. *moll*, de la balle; voir *mol*. On dit en petit Trég. *uzor*, petits fragments qui voltigent quand on travaille le lin.

V

Va, mon, *Am.*, v. *drouin* (2 fois), *harp*, etc.; *Nom.* 332, 333, 334, etc., léon. *va*; voir *Dict. étym.*, v. *ma*.

Vanagloer, vaine gloire (*carer a —*), *Cms*, *carer avanegloer*, *Cb*; *væna gloar*, *Quiquer*, 1690, p. 166. — *Vantaff*. Le *Cc* renvoie à *vanter*, s. v. *pompadaff*.

Vece, vesce, *Cms*, v. *charronce*. — (*Vellis*), *meliscr*, mélisse, *Nom.* 79. — **Venerabl**, vénérable, *Cb*, v. *grefaff*. — *Vengence*, vengeance, *Cb*, v. *cannaff*.

Venin, venin, *Cms*, v. *ampoeson*. — **Veritabl**, véritable, *Cb*, v. *guir*.

Vetez, voir *bet nary*. *Van. bete ne zeï*, il ne viendra pas ce soir, *donnet e rei bete*, elle viendra ce soir, *Gr.*, v. *soir*.

Victor, victoire, *Cb*, v. *ioa*. — **Viel**, vieille, *Cb*, v. *harp*; *byell*, pl. *ou*, *Gr.*, id., bas-cornouaillais *viella*, être oisif, perdre le temps, aller çà et là, *vieller*, f. ès, oiseux, *viell*, *vihell*, oisiveté, *Pel.*; du fr. *vielle*, *vieller*; pour le sens figuré de ce mot, qui est

celui du bret. *viella*, on peut comparer l'allein. *leiern*. — *Vigil*, vigile, *Cb*, v. *dihuner*. — (*Vil*), *toull an vileniou*, égout d'immondices, *Nom.* 230.

Virginal, g. id., *Cb*, v. *guerch*. — **Visachic** : *fals* —, petit faux visage, l. *laruula*, *Cb*, v. *gueen*. — (*Vitaill*), *neb a vitaill*, celui qui vitaille, *Cc*, v. *bitaillaff*.

Voar, sur, voir *har*, *harluaff*, et *Dict. étym.*, v. *oar*. *Var n'o devo offanc*, pourvu qu'ils ne soient pas détériorés (mes vases, ma vaisselle), *Mo.*, 227.

Vost ho stat, l'éclat de leur pompe, *P* 238; *ho vost, ho stat*, leur prestige, leur grandeur, 242; *ober vost a enep e azrouant* «faire assault», *Cb*, v. *assaut*; van. *ober uost'*, faire figure, *Chal. ms*, v. *faire*; *a vostad*, en foule, *Livr el lab.*, 50, 166, *Martired Castelfidardo*, 222, *Buhé er sant*, 1839, p. 132.

CORRECTIONS ET ADDITIONS.

L'abréviation *D* désigne le *Doctrinal ar Christenien*, édition de Morlaix, 1628, et non celle de Nantes, 1626 (la première page manque dans l'exemplaire dont je me suis servi).

(*Aproff*), ligne 4, lisez *aproquer*.

Arsaill. Arsaôt, assaut, *Jér.*, v. *ribaot*.

ARZELL, jarret, *Pel.*, *arzel*, m., *Gon.*, cf. lat. *artus*. Il peut y avoir entre *arz-el* et *couff-aut* le même rapport qu'entre *bols* et *baut*, voir ce mot.

(*Autem*), l. 21, lisez Favre.

(*Azeul*), l. 10, lis. vaut.

Berz. Drouc-berz, malheur, *Gr*.

Breselec, l. 2, lis. *brezeleñ*.

Coabren, l. 5, lis. 403.

Cocic. Cet article devrait venir après celui de *coc'hen*.

Couff. Cet article finit à « v. *memorial*; » (lis. *memorial*).

Couffabrenn, l. 3, lis. la forme plus complète.

(*Courz*), l. 2, lis. *Ann. de Bret.*, IV, 164, 165. *Pet. Trég. piqued e i c'hours d'ei*, elle est enceinte. Ce mot est fém. dans *eur gours-gris*, *Soniou Breiz-Izel*, II, 88, cf. 11.

Coustelé, 6^e alinéa, l. 2-3, lis. et *meurta*.

Dehasta «dépêcher, hâter d'aller, de sortir», *Gw.*, v. *hast*. (*Dict. étym.*, v. *hast*.)

(*Deuruout*), l. 10, lis. *euteurvout*.

Dibunaff, 2^e al., l. 1, lis. gall. *sawl*.

Dirigaez, voir *taer*.

Dispingneus, 3^e al., l. 10-11, lis. moy.-br. *baz* « bâton », plur.; — 4^e al., l. 14, lis. où.

Distavaff, l. 8, lis. *tan*.

Doanger se lit aussi dans la *Vie de sainte Anne*, ms. du XVIII^e s. (voir plus loin *goaz*), fol. 74 v^o, 79 v^o.

Dracc est le même mot que *drast* (*Dict. étym.*, v. *drastaff*), voir *Rev. celt.*, XI, 355.

Druill, l. 2, lis. *druill dracc*; — l. 4, lis. *queguin*.

Entre ma, 13^e al., voir *trotant*.

Goaz. Dans ses *Éléments de la langue des Celtes*, Le Brigant distingue, p. 3 et 4, cinq degrés de comparaison pour les adjectifs :

« *just*, Positif, juste, françois, et *justus* latin.

« *justig*, Diminutif, un peu juste.

« *justoh*, Comparatif, plus juste.

« *justan*, Superlatif, le plus juste.

« *justed*, Admiratif, qu'il est juste! »

Il est à remarquer qu'il note, p. 31, « les cinq degrés de comparaison » parmi les traits caractéristiques de la langue bretonne.

A la page 28, il nomme les quatre dialectes du breton armoricain : pour lui « la *Trécorienne* » est « la plus brève, la plus pure et la moins altérée »; « la *Vannetaise* » est « la plus défigurée et la plus écartée de l'original ».

M. de la Villemarqué a inséré dans le *Dict. bret.-franç.* de Le Gonidec l'article suivant : « *Mâted*, superlatif régulier, mais peu usité, de *mâd*, bon... »; cette forme est celle de l'exclamatif vannetais : cf. *matet un deen*, « la bonne pièce! » Chal. *ms.*, v. *pièce*. La grammaire de Guillome signale la terminaison *-et*, p. 121, 122, cf. 125.

Voici des exemples de la terminaison *-et*, en trécorois :

O Doue carret chans

Ocheux Jouachin hac o priet ha chuy;

litt. : « Ô Dieu! quelle belle chance vous avez, Joachim, et votre épouse et vous », *Vie de sainte Anne*, ms. du siècle dernier appartenant à M. Bureau (cf. *Rev. celt.*, V, 327, 328), fol. 33; cf. *carret gracs hon euz nif*, quelle belle grâce nous avons, fol. 69.

O Marie buguel quer brasset perplexité

Teriplet eur combat a so e volonté;

litt. : « Ô Marie, chère enfant, quelle grande perplexité! Quel terrible combat est dans ta volonté! » *Ibid.*, fol. 56; cf. *brasset eur charité*, quelle grande charité (a la pauvre Anne), fol. 84.

Sel brauet discourer ha suret vn ostis
So arriu ouz ma zy da goulleu logeis;

« Voyez quel beau parleur et quel sage hôte est venu chez moi demander à loger »; *ibid.*, fol. 64 v°.

La tragédie de *Nabuchodonozor*, ms. que M. Bureau a bien voulu me communiquer, comme le précédent, contient, fol. 28 v°, une chanson de berger dont le dernier couplet commence ainsi :

Dousset eur calm goude quer bras tourmant;

« Quel doux calme après si grand tourment! »

Ce ms. porte, fol. 50 v°, la date de 1804 avec le nom du propriétaire, Jacques-Yves Le Floch, de Tréglamus. Le dialecte de la pièce est nettement trégorois (*vesoïnt*, ils seront, fol. 19 v°, *voïnt*, id., fol. 20, etc.).

Le ms. du mystère de saint Divi, que M. Luzel m'a obligeamment communiqué en même temps qu'une copie qu'il en avait faite, présente des exclamatifs en *at* : *ho carat eur mirac*, Ô quel beau miracle! fol. 33 v° (= *o kaera ur mirakl*, vers 1634 de la copie); *carat eur mirac*, id., fol. 35 (= *kaera da ur mirakl*, copie, v. 1705); *horiblat eun den*, quel homme horrible, fol. 26 v° (= *orrupta da un den*, copie, v. 1253).

Hanff, l. 3-4, lis. **hanuus**.

Har, 4^e al., l. 2, lis. *arbouillein*.

12^e al., l. 4, lis. *Belatu-cadros*.

14^e al., l. 6, *güel arzé*.

Huytout, l. 2, lis. *ne c'huitan*.

Iffern, l. 1, lis. *Mirouer*.

Yoh, lis. *You*.

Lech, dernier al., l. 2, lis. les deux voyelles de *ae*.

Lenec, l. 3, lis. le gascon *linqua*.

Lotrucc, l. 10, lis. le dimanche gras.

Lusqu', dernière l., lis. *luscou*⁽¹⁾.

E. ERNAULT.

(1) D'autres rectifications à ce *Glossaire* se trouveront au tome II des *Etudes grammaticales sur les langues celtiques*.

NOTES ARMÉNIENNES¹.

I

NOTES SUR LA DÉCLINAISON ARMÉNIENNE.

I. — TRAITEMENT DE *o*.

Le phonème *o* est fréquent dans les désinences et les suffixes : on ne saurait faire une étude définitive de la flexion sans connaître la manière dont il est traité. Dans son article du volume XXIII du journal de Kuhn, M. Hübschmann n'a pas tranché la question; M. de Saussure (*Mémoire*, p. 97), voyant que l'*o* indo-européen était rendu en arménien tantôt par *o*, tantôt par *a*, supposa que l'*o*, ablaut de *e*, subsistait, tandis qu'un autre *o* qu'il désigne par *o* devenait *a*; M. Hübschmann dans ses *Armenische Studien* ne mentionne pas cette hypothèse; enfin M. Bartholomæ (*Bezz. Beit.*, xvii, p. 91 et suiv.) l'a reprise pour son compte, sans en nommer le premier auteur.

On ne saurait dire qu'il l'ait établie. D'abord le nombre des faits sur lesquels il s'appuie est très restreint. L'*o* de M. de Saussure, *â* de M. Bartholomæ, n'est représenté par *a* que dans deux exemples bien assurés : *ač-kh* ($\omega\zeta\chi$), cf. v. sl. *oči* et *ateal* ($\omega\alpha\tau\omega\iota$), cf. lat. *odium*; le rapprochement de *Hay* ($\zeta\omega\jmath$) « Arménien » et de **poti*- « maître » n'a rien de convaincant; dans *aytnowl* ($\omega\jmath\alpha\tau\omega\iota\iota$) « se gonfler », *ay-* représente sans doute *ai-*; cf. lat. *aemidus*. Il est imprudent de doter l'indo-européen d'un nouveau phonème pour expliquer deux mots arméniens. D'ailleurs : 1° l'*o* indépendant de *e* (*o* de M. de Saussure) est rendu par *o* dans divers cas : dans *hotil* ($\zeta\alpha\omega\iota$) « sentir » = $\delta\zeta\omega$, cf. lit. *ūdziu*, *hot* ($\zeta\alpha\omega$) « odeur » = lat. *odōs*, *odōris*, gr. * $\delta\delta\epsilon\varsigma$ - (dans $\delta\upsilon\sigma\acute{\omega}\delta\eta\varsigma$). L'*h* initiale

¹ Pour ne pas trancher par des transcriptions non justifiées des questions de prononciation, il faut transcrire lettre à lettre les mots arméniens en caractères latins. On trouvera donc dans le cours de cet article les caractères ι et \jmath toujours rendus par *w* et *y*, c'est-à-dire que $\alpha\iota$, $\iota\iota$, $\omega\jmath$, $\omega\jmath$ seront représentés par *aw*, *iw*, *oy*, *ay* (*u*, *i*u, *oi* ou *oy*, *ai* ou *ay* de Hübschmann).

n'est pas une objection sérieuse contre cette étymologie (cf. *Mém. Soc. ling.*, VII, p. 162). Bartholomæe remarque que *hot* est un thème en *-o-* (gén. *hotoy*) et que par suite son *o* doit être en ablaut avec celui de $\delta\zeta\omega$ et identique à celui de $\lambda\omicron\iota\pi\acute{o}\varsigma$, etc. Cette distinction des deux *o* est invraisemblable *a priori*; d'ailleurs il n'y a pas trace d'un thème i. e. **odo-*, tandis que lat. *odōs*, gr. $\delta\upsilon\sigma\acute{\omega}\delta\eta\varsigma$, nous attestent l'existence d'un thème **odes-*, passé secondairement aux thèmes en *-o-* en arménien; cf. peut-être *get* ($\eta\epsilon\mu$) « fleuve » = **vedos-*, gén. *getoy*; le vocalisme *e* de la racine écarte l'hypothèse d'un suffixe *-o-* — dans $\omicron\lambda\acute{\jmath}$ ($\eta\eta\varrho$) « entier » = v. irl. *uile*, cf. got. *alls* (Fr. Müller, *Armeniaca*, VI, p. 5) — dans *owm* ($\eta\epsilon\mu$) « épaule » = got. *amsa* — *loganal* ($\rho\eta\mu\acute{\omega}\omega\iota$) « laver », cf. gr. $\lambda\omicron\acute{\omega}\omega$, etc. — 2° L'*o*, ablaut de *e* est rendu par *a* dans les cas suivants : *ali-kh* ($\omega\iota\lambda\epsilon$) « cheveux blancs » = $\omega\omicron\lambda\iota\acute{o}\varsigma$ (cf. $\omega\epsilon\lambda\iota\acute{o}\varsigma$, de Saussure, *Mémoire*, p. 105) — *atean* ($\omega\eta\epsilon\mu$) « siège », cf. lat. *solium*, *sedeo* — gén. *jean* ($\delta\lambda\omega\acute{\omega}$) « de la neige » = $\chi\iota\acute{\omicron}\nu\omicron\varsigma$ — le génitif du suffixe **-tion-*, *-thean* ($-\theta\epsilon\mu$) = **-tion^e/o*. Peut-être *-mat* = lat. *modus* dans *ham-e-mat* ($\zeta\omega\mu\epsilon\mu\omega$) « proportionné » (qui a la même mesure), etc.

Il est du reste vain de chercher dans le double traitement arménien de i. e. *o* la trace d'une distinction indo-européenne, parce que le fait s'explique au moyen de lois particulières à l'arménien. L'*o* est régulièrement conservé devant *r* et λ (ρ et λ) : *khoyr* ($\rho\eta\eta\rho$) « sœur », nom. plur. *khorkh*, i. e. **swesor-*; l'*o* est celui de *-or-* : cf. le gén. *kher* = **swesr^e/o* — *khorel* ($\rho\eta\eta\epsilon\lambda$) « gratter », cf. $\rho\epsilon\epsilon\epsilon\epsilon$, gr. $\kappa\epsilon\acute{\iota}\rho\omega$, lit. *kertù* — *phor* ($\psi\eta\rho$) « creux », d'où « ventre », *phorel* ($\psi\eta\rho\epsilon\lambda$) « creuser », — *hol* ($\zeta\eta\lambda$) « terre, champ », cf. russe *полъ* « plancher », v. sl. *polje* « champ », cf. russe *полюй* « ouvert » et arm. *holani* ($\zeta\eta\lambda\omega\iota$) « découvert »; — *-wor* « qui porte » = **-bhor-* par exemple dans *lowsawor* — $\omicron\lambda\omicron\lambda\epsilon\lambda$ ($\eta\eta\eta\eta\epsilon\lambda$) « inonder », cf. *heloul* ($\zeta\epsilon\eta\mu\epsilon\lambda$) « verser » — les adjectifs *nor*, *molor*, *bolor*, etc. On a aussi attribué à *w*, *v* une influence conservatrice sur l'*o*; le seul exemple de valeur est *kov*¹ ($\eta\eta\eta$) « vache »; mais il s'agit ici de la diphtongue longue *-ōu-*, ce qui est un cas spécial; si l'on admet cette influence de *-w-*, le mot *haw* ($\zeta\omega\mu$) « oiseau » a un *a* identique à celui de $\alpha\acute{\iota}\epsilon\tau\acute{o}\varsigma$ et non à l'*o* de $\delta\iota\acute{\omega}\nu$; l'*a* du lat. *avis* est ambigu. Ces cas particuliers écartés, reste la loi générale qui explique tous les autres faits : *o* subsiste en syllabe fermée et devient *a* en syllabe ouverte.

1° Exemples en syllabe fermée : *ost* ($\eta\eta\eta$) = $\delta\zeta\omega\varsigma$, got. *asts* — *bok* ($\rho\eta\eta$) « nu » = **bhos-k₂o-s* (?), cf. v. sl. *bosŭ* — *o* (η) « qui ? » =

¹ Encore faut-il noter que ce mot se présente dans le dialecte de Karabagh sous la forme *kaw*, tandis que *sov* ($\omega\eta\eta$) « faim », *cov* ($\delta\eta\eta$) « mer » ont persisté.

skr. *kás* — gén. *mardoy*¹ (Մարդոյ) = **mrtosyo*. — *kogí* (Կողի) «beurre» = skr. *gavya-*; le *g* = *w* devant *y* comme dans *aregi* = **arewyo*s, ancien gén. de *arew* = skr. *raviṣ* — *hotil* (Հոտիլ) «sentir» = ḫζω, i. e. **odye-*; pour le traitement de *y* dans ces deux cas, cf. *srti* (սրտի) «du cœur» = **sirti* = **k₁ērdyos* — *loganal* (Լոգանալ) «se laver» = **lownal*, cf. λούω; *g* = *w* devant *n* comme dans *aganil* «s'habiller» = **awnil*, cf. lit. *aunù*, lat. *ind-uo* (Bugge, *Beiträge*, p. 13). Pour le développement de *a* devant *n*, cf. *ewthanasown* «soixante-dix» en face de *ewthn* «sept», et le nom plur. *kanaykh* «les femmes» = **g₂nās* : si l'a était ancien entre *k* et *n*, la finale *a* n'aurait pu subsister, peut-être aussi le gén. sing. *šaržman* où *-man* = **-mn^e/os*, cf. skr. *nāminās*. — *gos* (Գոս) «tu es» = **wos-si*; la racine est celle du parfait got. *was*; la première personne a *o* au lieu de *ow*, de même que *em* «je suis» doit son *e* au lieu de *i* à *es* = **essi* «tu es»; l'*o* de *gos* est celui de la racine du parfait et n'est pas dû au *w* précédent : cf. *z-genowm* = Φέννυμι; *kheṛ* = **swesr^e/os*, etc. — *khown* (Կուոն) «sommeil» = **swopnos*; le *p* est devenu *w* comme dans *ewthn* = lat. *septem*, puis s'est fondu avec *o* dans la prononciation *u*.

Quand la consonne suivante est une nasale, *o* entravé devient *-ow-* (Bartholomæ, *Bezz. Beit.*, x, 293) : *hown* (Հուոն) «gué» = **pon-tis*; *owm* (ուոմ) «à qui?», skr. *kāsmāi*; *owm* (ուոմ) «épaule» = got. *amsa*; *-sown* (par exemple dans *eresown* «trente») = *-κοντα*. — Dans *orb* (= lat. *orbis*), *-orj* (= ὄρχις), *gorc* (= **worg₁o-*, cf. ὄργανον, dor. δᾶμι-οργός, att. κακοῦργος = **κακό-Φοργος*), *oļj* (= v. irl. *uile*), on ne peut déterminer si la conservation de l'*o* est due à la double consonnance ou à *r*, *λ*. — L'*-ow-* de *anowrj* (անուրջ) «songe» représente sans doute l'*ō* de i. e. **onōr-* qui est à ὄναρ ce que τέκνωρ est à τέκμαρ (cf. Schmidt, *Pluralbild. der Neut.*, p. 193 et suiv.). Le mot *dowrgn* (դուրգն) «tour», cf. gr. τροχός, doit représenter un substantif racine **dhrogh-* (cf. *otn* «pied» en face de dor. *ωός*); le déplacement de l'*r* fait difficulté dans tous les cas. — Dans *yarnel* (յարնել) «s'élever», *-ar-* ne peut représenter que *r*; *or-* de ὄρνυμι, *or-* du lat. *orior* ont sans doute la même origine.

2° Exemples en syllabe ouverte : on a déjà vu les principaux

¹ La valeur du *-y* final est difficile à déterminer. L'arm. *-oy-* rend d'ordinaire i. e. *-ou-* (resp. *-eu-* ?) : *boyc* (բոյծ) «nourriture» = skr. *bhoga-*; *loys* (լոյս) «lumière», cf. lat. *lux*, et, dans les mots iraniens le v. pers. *au* = pers. *ō* : *boyr* «odeur» = v. p. **bauda-*, pers. *bōi*. En syllabe non intense, *-oy-* devient *-ow-* : le génitif de *loys* est *lowsoy*. Dans les dialectes modernes *-oy-* est généralement rendu par *-ow-*, sauf dans celui du pays d'Ararat, où *-oy-* intérieur devient *i* (dans le village d'Aschtarak par exemple, *loys* est devenu *lis*, tandis que *jioy* «du cheval» a donné *jiow*, cf. dans le même dialecte *tla* = *tlay* «gars» en face de *lān* = *tlayn* «le gars»). Peut-être prononçait-on *ō* (français *œu-*).

açkh, *ateal*, *alikh*, *atean*, gén. *jean*, *-thean*, le mot *-mat*. Ajoutons *atamn* (*ատամն*) « dent », cf. *ὀδούς* — *gan* (*գան*), gén. *gani* « coup », cf. *Φόβος* — *yesan* (*յեսան*) « pierre à aiguiser », cf. *ἀκόνη* — *malal* (*մալլալ*) « broyer », cf. lit. *malu*, got. *malan*; on a supposé une forme **m^ole-* pour expliquer le gallois *malu*; le traitement de l'*ö* en celtique n'est pas assez clair pour imposer cette hypothèse. — L'*a* qui unit les deux termes des composés représente l'*o* des thèmes en *-o-* : *mard-a-cin* « qui enfante un homme » = **mrt-o-g₁enos* et l'*ā* des thèmes en *-ā-*. L'objection de Hübschmann (*Arm. St.*, p. 85) que cet *a* ne peut représenter l'*o* des thèmes en *-o-* parce qu'il est commun à tous les thèmes ne prouve rien; cf. gr. *πατροφόβος*, etc. D'ailleurs des formes telles que **sirti-bek* « dont le cœur est brisé », **zardow-sēr* « qui aime la pature » devaient aboutir à **srtbek*, **zardsēr*, d'où par analogie *srtā-bek*, *zardā-sēr*, comme *mardā-cin*, les nominatifs n'ayant trace d'aucune voyelle thématique : *mard* = **mrtos*, *sirt* = **kērdi(s)* (?), *z-ard* = **artus* (gr. *ἄρτύω*, lat. *artus*, cf. skr. *ṛtú-*). — Les substantifs à nominatif en *-i* tels que *telī* (*տէղի*) « lieu » sont des thèmes en *-yo-* ou *-io-*; gén. *telwoy* : leur instrumental est en *-eaw* (*տեաւ*). Le *-w* représente ici un ancien *-bh-*; le cas est dans tous les cas différent de celui de *kov*. Puisque **-obhi* devient *-aw*, l'instrumental *mardow* doit son *o* au gén. *mardoy*.

Les mots *otn* (*ոտն*) « pied » et *anown* (*անուն*) « nom » demandent une explication particulière. Bartholomæ (*Bezz. Beit.*, xvii, p. 132) suppose un thème **ἡwn* d'après l'anc. gallois *enw*; mais, sans rechercher si le *w* gallois ne s'explique pas par une dissimilation de *m* après *n*, constatons seulement qu'un primitif **ἡwn* aurait donné **ann*, cf. *inn* « neuf » = **enwn*, et un primitif **onun*, **an* ou **ann*, puisque la voyelle de la syllabe finale indo-européenne tombe toujours en arménien; on pourrait encore poser *anown* = *ὄνομα* (cf. *ἀνώνομος*), mais cet *o* ne peut guère passer pour indo-européen; du moins Kretschmer, qui réunit un certain nombre d'exemples plus ou moins comparables (*K. Z.*, 31, 377), ne trouve-t-il rien de pareil à citer en dehors du grec. La seule hypothèse qui subsiste est donc *anown* = **onomn*, (gr. *ὄνομα*); elle est confirmée par la forme dialectale (à Erivan) *anowm*. — De même *otn* (nom. plur. *otkh*) est à rapprocher des autres cas où l'arménien présente un thème en *-n* en regard de thèmes consonantiques ou de thèmes en *-r* de l'indo-européen : *dowrn* (*դուռն*) « porte », i. e. **dhwer-*; le mot *dowrs* « dehors » = **dhursⁱ/_u* (cf. lat. *foris*) atteste l'existence en arménien du thème **dhur-*, sans nasale. — *jejn* (*ձեռն*) « main », nom. plur. *jejkh*, gén. plur. *jejaç*; cf. *χείρ* — *amajn* (*ամառն*) « été », cf. v.h.a. *sumar* — *jmerj* (*ձմեռն*) « hiver », cf. *χειμέριος*, *χειμερινός* — *khirtn* (*քիրտն*) « sueur », d'un thème **swider-* supposé par gr. *ἰδρός*, lett. *swidrs*,

gr. *ιδρῶς*, cf. peut-être lat. *sādor*. Si nous comparons le traitement de *-m* final dans *khan* (*քան*) = lat. *quam* et de *-m* final dans *ewthn* = lat. *septem* et *tasn*, cf. lat. *decem*, nous sommes amenés à poser : *otn*, *dowrn*, *jern*, *amarn*, *jmejn*, *khirtn* = **podm*, **dhurm*, **g₁herm*, **s^omrn*, **g₁himerm*, **swidrm*, c'est-à-dire que ces formes sont d'anciens accusatifs, qui, après avoir pris l'emploi de nominatifs, ont donné naissance à une déclinaison en *-n* au singulier de ces substantifs. Les formes indo-européennes sur lesquelles reposent *otn* et *anown*, **podm* et **onomm* présentent *o* en syllabe ouverte; la persistance de l'*o* suppose au contraire que la syllabe était fermée au moment où *o* en syllabe ouverte est devenu *a* en arménien, et par suite que *-m*, *-n* fonctionnaient à ce moment comme consonnes.

Cette conclusion est importante : en effet ce que nous voyons persister dans *ewthn*, *tasn*, *otn*, etc., c'est une *-n* consonne précédée de consonne : il n'y a pas lieu d'en conclure que *-m*, *-n*, consonnes finales précédées de voyelles ne tombaient pas. On peut donc poser : *mard* = **m₁rtos* et **m₁rtom*; *sirt* = **k₁ērdis* et **k₁ērdim*; *z-ard* = **artus* et **artum*, et la confusion du nominatif et de l'accusatif singulier s'explique phonétiquement. C'est cette confusion de **m₁rtos* et **m₁rtom* dans *mard* qui fait que l'accusatif *otn* a pu être employé comme nominatif. L'emploi général du nominatif singulier comme accusatif, que suppose Brugmann (*Grundriss*, II, § 212), est peu vraisemblable, l'arménien ayant la distinction des deux cas au pluriel, et ne tendant pas en général à confondre les diverses formes casuelles les unes avec les autres.

II. — LE LOCATIF.

Le locatif est en arménien un cas nettement distinct de tous les autres. Hübschmann (*Zeitschr. der Morg. Ges.*, 36, 122) a montré que les noms qui ont le nominatif en *-i*, gén. *-woy* forment en général leur locatif singulier en *-woj*, par exemple *i telwoj* « dans le lieu »; le mot *ogi* (*ողի*) « esprit » échappe à cette règle : Év. Marc, I, 8, *և ողիսց յիսուս յողի եւր*. Le *-j* de cette désinence est inexplicable; on peut comparer l'infinitif sanscrit en *-dhyai* qui suppose l'existence de cas en *-dhy-*; pour la phonétique, cf. *mēj* (*मेज*) = skr. *mādhyas*. Les thèmes en *-o-* ont le locatif singulier identique au nominatif accusatif; par exemple on lit : Év. Matthieu, xxviii, 13, *մինչև եւր եւս էս եւր* « tandis que nous étions dans le sommeil »; en effet une forme primitive **swopn^e/oi* devait donner *khown* comme **swopnos*. Le locatif singulier des autres thèmes est identique à leur datif génitif. Mais il y a encore des traces de l'ancien locatif : ainsi le locatif de thème en *-i-* *giwλ* (*գիւղ*) « village » (inst. *giwλiw*) est resté *i giwλ*, grâce à l'isole-

ment de la déclinaison de ce mot : $g\acute{i}\omega\lambda = *gewlis$; gén. $g\acute{e}\lambda\acute{j} = *gewlyos$; loc. $g\acute{i}\omega\lambda = *gewl\acute{e}(i)$. De même le locatif de certains mots empruntés au grec est identique à leur nominatif : *Egiptos*, gén. *Egiptosi*, loc. *γEgiptos*. La confusion du génitif datif et du locatif doit être partie des thèmes en *-r-* et en *-n-*, où les désinences du génitif, du datif et du locatif : *-e/s*, *-ai*, *-i* sont tombées, laissant derrière elles une forme identique pour les trois cas; cette hypothèse suppose que les différences de vocalisme du suffixe que présentaient les trois cas avaient été effacées antérieurement.

Au pluriel, le locatif et l'accusatif sont partout identiques. Ainsi *gets* « les fleuves »; *i gets* « dans les fleuves ». L'*-s* de ces locatifs est visiblement celle du locatif pluriel indo-européen *-s^{i/u}*. Mais, dans la plupart des déclinaisons, cette forme du locatif est analogique. En effet dans les thèmes en *-o-*, *-i-*, *-u-* et *-ā-* : 1° *s* devait tomber entre deux voyelles : cf. *now* (*нoу*) « bru » = skr. *snusā*; 2° si *s* eût été conservée, on aurait : **mar-dēs = *mytois^{i/u}*; **srtis = *kērdis^{i/u}*; *zardows = *artus^{i/u}*; **amas = *somās^{i/u}*, de *am* « année » = skr. *sāmā*. La confusion du locatif et de l'accusatif s'est produite tout d'abord dans les thèmes en *-r-* : *dsters = *dhukterns* et **dhukters^{i/u}*¹. Dans les thèmes en *-n-*, **k₁ions^{i/u}* devait donner **siows*; l'*n* une fois rétablie sous l'influence des autres cas, on obtenait *siowns* identique à l'accusatif. Tels ont été les points de départ de l'action analogique qui a reproduit en ancien arménien les locatifs pluriels indo-européens.

III. — GÉNITIF EN *-i* DES THÈMES EN *-a*.

Le mot *am* (*ամ*) « année » forme son instrumental singulier et pluriel, et son génitif, datif, ablatif avec une voyelle thématique *-a-* : *amaw*, *amawkh*, *amaç*. Tomson (Историческая грамматика Армянского языка города Тифлиса, Saint-Petersbourg, 1890, p. 85) a reconnu que cet *-a* repose sur l'*-ā* de la déclinaison indo-européenne en *-ā*. Il donne comme exemples le mot *kin* « femme » = **g₂énā*, inst. *knaw = *g₂enābhi*; gén. plur. *kanaç = *g₂nā* + la désinence arménienne *-ç* (cf. l'alternance irlandaise : *ben*, gén. *mnā* et la présence des deux formes *kvenna* et *kona* en vieux norois), et le mot *am = skr. sāmā*. Il faut ajouter *lezow* « langue », cf. skr. *jihvā*, lat. *lingua*. L'ablatif de cette déclinaison est identique à celui des thèmes en *-i* (*amē*, comme *srtē*) et visiblement formé d'après le génitif *ami* dont la désinence est identique à celle de

¹ Le traitement de *-rs-* est le même que dans *dours = *dhurs^{i/u}* et différent de ce qu'il est dans *ger, wer = *wers-*. On trouve une différence analogue dans *kher = *swesr^{e/s}* en face de *garown = *wesrōn-* « printemps ».

srti. Reste à expliquer ce génitif; il suppose une forme **somi-* ou **somy-* suivie d'une voyelle; il ne peut s'agir que de **somyās* ou **somyēs*, emprunté aux thèmes en *-ī*. Cf. v. irl. *tuaithe*. (Brugmann, *Grundriss*, II, p. 572, § 229.) L'emprunt a pu être fait dès l'époque indo-européenne pour quelques noms : en effet il ne s'explique facilement ni en arménien ni en celtique. Au contraire l'indo-européen possédant deux types de féminins des thèmes en *-o-*, le type en *-ā* et le type en *-ī* (lat. *dea*, skr. *devī*), on conçoit une combinaison des deux : nom. **deiwā*, gén. **deivyās*.

IV. — *erkan*.

Le mot *erkan* (Էրկան) « moulin » suit la déclinaison en *ā* : gén. *erkani*, inst. *erkanaw*. Bugge (*Beit.*, p. 15) l'a rapproché de skr. *grāvan-*, got. *qairnus*, etc.; nous voudrions montrer que, sans admettre les lois phonétiques auxquelles cette étymologie sert de preuve dans la brochure de M. Bugge, le rapprochement peut être conservé. Il faut partir de i. e. **g₂erwā-*.

I. V. sl. *žrūny*, got. *qairnus*, lit. *gīrnos*, v. nor. *kvern* (génitif *kvernar*), skr. *grāvan-*, v. irl. *bró* (gén. *brón*) ont le sens de « pierre à broyer, moulin ». Pour expliquer complètement ces formes divergentes, il faudrait rechercher un mot indo-européen dont tous les mots cités pussent être soit des dérivés, soit des formes d'ablaut généralisées. Le suffixe seul nous intéresse ici : il se présente sous trois formes : *-nā-*, *-nā-*, *-wen-*. Le suffixe *-nā-* = *-nue-* (cf. de Saussure, *Mém.*, p. 248), ablaut de *-nwā-*; cf. got. *tuggo*, v. sl. *jezy-kū* (Schmidt, *Pluralbildungen*, p. 68 et 74); les suffixes got. *-þwa* (*þjaþwa*) et gr. *-τῦ-* (*βσητῦς*). Si l'on songe aux déplacements du *w* dans le voisinage des sonnantes (cf. **k₂etru-* à côté de **k₂etw₂-* « quatre »), on peut poser : *-nuō-* = *-wnō-*, forme faible de *-wnā-*. Ce *-wnā-* est dérivé de *-wen-*, comme *λιμνή* de *λιμνήν* (cf. *λείμων*) — *ὑσμίνη* de *ὑσμίν-* (Brugmann, *Grundriss*, II, p. 337) — *ἀκόνη* de *ἄκων* — lit. *dėnà* de **dein-*. Schmidt (*Pluralbildungen*, p. 117) donne de nombreux exemples de dérivés en *-ā-* des thèmes neutres. Au lieu de devenir *-u-*, le *w* a subsisté sous l'influence de *-wen-*. Le suffixe *-nā-* est donc une réduction de *-wnō-* et le suffixe *-nā-* une réduction de *-wnā-*. On peut par suite poser un primitif **g₂erwā-*. On obtient alors un système (Cf. Meringer, *Beit. zur g. der decl.*, p. 23 et suiv.) :

$$\left. \begin{array}{l} g_2 er \\ g_2 \bar{r} \\ g_2 r\bar{o} (?) \end{array} \right\} - \left\{ \begin{array}{l} wnā-, \\ nā-, \\ nū-, \end{array} \right.$$

qui trouve une vérification dans le système parallèle :

$$\left. \begin{array}{l} sve \\ swē \end{array} \right\} - \left\{ \begin{array}{l} -k_1urā \text{ (gr. } \acute{\epsilon}\kappa\nu\rho\acute{\alpha}, \text{ cf. arm. } skesowr, \text{ gén. } skesri); \\ -krā \text{ (got. } swaiuro); \\ -krūs \text{ (skr. } \acute{c}va\acute{c}rūs, \text{ lat. } socrūs). \end{array} \right.$$

La forme primitive est **swěkwerā*, d'où **swěkurā* (**swěkurā*), avec élimination de *w* **swekrā* et avec ablaut et déplacement du *w* **swekrū-*. L'explication que Kretschmer (*K.Z.*, 31, 446) donne de ce mot n'est pas convaincante : il y voit une épenthèse, mais il n'en peut montrer aucune autre du même genre en indo-européen ; car l'épenthèse de av. *brātuiryō* = skr. *bhrātṛvyas* ne se trouve dans aucune autre langue et doit être iranienne.

II. La forme **g₂erwnā* ainsi obtenue explique arm. *erkan*. On attend **kergan* d'après *loganal*, *aganil*. Mais, sous l'influence du *k* initial, le *w* est devenu *k* au lieu de *g*, d'où **kerkan*. **kerkan* est devenu *erkan*, comme **korkor* (cf. *kokord*) est devenu *orkor* « gossier », cf. *γέργερρος* et **xowrax* (cf. *xrax*) *owrax* « joyeux »¹. (Dervischjan, *Հնդեւրոպէական հասկումքը*, p. 78.)

V. — *erkow*.

Brugmann (*Grundriss*, II, § 166, p. 469) a tort de mettre en doute l'étymologie que Bugge (*Beit.*, p. 41 et suiv.) a donnée de *erkow* « deux ». Le mot *erkow* n'a pas le signe du pluriel *-kh* dont sont pourvus les deux noms de nombre suivants : *erekh* et *çorkh* : *-ow* y représente donc la désinence du duel i. e. *-ō(u)*. Cela suppose que *er-* est une addition postérieure à la chute des finales : autrement *-ow* n'aurait pu persister. Bugge a, par suite, eu raison d'isoler **kow*. Il n'existe pas d'autre exemple du traitement de *dw-* initial en arménien ; mais les cas analogues justifient l'hypothèse arm. *k* = i. e. *dw*. En effet i. e. *tw-* = arm. *kh-* dans arm. *kho* « de toi » = **twod* : le *kh* d'après arm. *th* = i. e. *t*. — i. e. *sw-* = arm. *kh-* dans *khown* « sommeil » = **swopnos* ; le *kh* d'après arm. *h* = i. e. *s* ; il ne s'agit pas ici comme en iranien d'une spirante issue de *hw-* : on aurait alors *x* (*hw*) et non *kh* (*hw*). — i. e. *k₁w-* = arm. *sk-* : *skesowr* « belle-mère » cf. skr. *çvāçura-*. *skownd* « petit chien » = **k₁wont-*, cf. all. *Hund*. Dans ces trois cas, *w* après consonne initiale donne en arménien une occlusive gutturale, dont la forme dépend de la consonne précédente : le *d* de *dw* devait devenir sourd en arménien : l'occlusive gutturale issue de *w* doit donc apparaître comme *k*.

¹ L'opposition de *xrax* et de *owrax* est une bonne illustration de la remarque de Bartholomæ que *i* et *u* initiaux ne tombent pas.

VI. — *mekh*.

Lit. *mēs* (cf. v.sl. *my*), arm. *mekh* « nous » et prāk. *mo* (Hémacandra, III, 106), (cf. la contamination pâlie *mayan*) peuvent s'expliquer par un primitif indo-européen **mes*. Cette hypothèse est aussi plausible que celle de Brugmann, qui voit dans ces formes de nouvelles formations indépendantes les unes des autres. Le grec la confirme indirectement : lesb. *ἄμμες*, dor. *ἄμές* ne peuvent avoir été refaits sur les accusatifs *ἄμμε*, *ἄμέ* : il n'y avait pas de modèles pour cela. On s'explique au contraire qu'un nominatif **mes* soit devenu **ασμες* sous l'influence de **ασμε*, etc.

VII. — PLURIEL *-ownkh*.

La plupart des mots en *-mn* forment leur nominatif pluriel en *-mownkh* : ainsi *šaržowmn* (*շարժումն*) « mouvement » fait au pluriel *šaržmownkh*. Les abstraits en *-mn* répondent aux neutres en *-ma* du sanskrit, *-μα* du grec, *-men* du latin. Si l'on écarte le *-kh*, signe commun de tous les nominatifs pluriels arméniens, *-ownkh* se réduit à *-own* qui est identique à skr. *-āni* (*dhāmāni*), got. *-ona* (*hairtona*).

Quelques autres, tels que *sermn* (*սերմն*) « semence », forment leur nominatif pluriel en *-mankh* : *sermankh*. *-man* représente i. e. **mones*. L'arménien reproduit ici l'opposition de *τέρμα* = lat. *termen* et *τέρμων*, lat. *termō*.

VIII. — ABLATIF *aysm*.

Les démonstratifs *ays*, *ayd*, *ayn*, ont aux cas obliques deux formes, l'une longue qui se place après le substantif déterminé, et l'autre courte qui le précède. La forme longue de l'ablatif est *aysmanē*, *aydmanē*, *aynmanē*. La forme courte est *aysm*, *aydm*, *aynm* (par exemple Év. Jean, VIII, 23, *Էս չէ՞՞ յայսմ աշխարհէ*), identique au datif locatif. La désinence est *-m* dans tous ces cas, pour un plus ancien *-own*, dont la voyelle est tombée, parce que, ces mots étant proclitiques, leur *-ow-* était soumis à l'influence de l'accent du substantif suivant. La désinence pronominale *-own* répond donc au skr. *-asmāt* aussi bien qu'à *-asimn* et *-asmai*. Mais elle n'a conservé sa valeur d'ablatif que dans ces trois démonstratifs, et cela grâce à la forme particulière qu'y avait prise la désinence *-own*. Partout ailleurs la caractéristique *-ē* de l'ablatif a été ajoutée.

IX. — LES NOMINATIFS EN *-r* DES THÈMES EN *-u-*.

Les adjectifs arméniens qui suivent la déclinaison en *-ow-* ont un nominatif en *-r* : ainsi *manr* (մանր) « menu », gén. *manow*; *khalcr* (քաղցր) « doux », gén. *khalcow* — *canr* (ծանր) « lourd », gén. *canow*. Il en est de même de quelques thèmes substantifs en *-ow* : *asr* (ասր) « toison », gén. *asow* — *melr* (մեղր) « miel », gén. *melow* — *calr* (ծաղր) « rire », gén. *calow* — *cownr* (ծուշր) « genou », cf. gr. γόνυ. — De ces faits, Hübschmann rapproche gr. μάρτυς, μάρτυρος (*Arm. St.*, p. 88), et Tomson, Φρέαρ, Φρέατος (Ист. грам., p. 88), et skr. ūdhar, ūdhnas (*ibid.*, p. 98). Ni l'un ni l'autre ne s'étendent sur ce sujet. Il mérite cependant attention : nous sommes en présence d'un fait indo-européen conservé avec fidélité par l'arménien.

Brugmann (*Grundriss*, II, § 116, p. 340) montre que le suffixe indo-européen *-wen-* est un élargissement par *-en-* du suffixe *-u-* (*-eu-*). C'est ainsi que **aiven-* (gr. αἶών, skr. āyuni-) doit être coupé **ai-w-en-* d'après skr. āyú-; skr. maghāvan- doit être coupé, au point de vue étymologique, *maghav-an-* (cf. av. moyu-); av. *ašavan-* représente **artav-an-* (de i. e. **artu-*), etc. Tout thème en *-u-* pouvant être élargi par *-en-*, la forme primitive et l'élargissement coexistaient de telle sorte qu'ils ont pu se fondre dans un même paradigme : got. *manna*; dat. *mann* = **manwi*. Cf. l'explication de εὐθύνω (cf. ἀρτύνω, βαθύνω, etc.) dans Brugmann (p. 342), les génitifs pluriels skr. *bhrūñām*, *sūnūñām*, ags. *cūna*, le féminin lat. *Iūnō* du thème *Dyeu-*, la flexion en *-nt-* des neutres grecs en *-u-* : γόνυ, **γονφῆτος* (cf. ὄνομα, ὀνόματος, en face du lat. *nōmen*, *nōminis*; le *-t-* est un élargissement indo-européen, cf. lat. *cognō-mentum*).

Les thèmes en *-n* étaient accompagnés de thèmes en *-r* qui fournissaient : 1° le nominatif singulier neutre : *πίων*, *πίαρ*; 2° quelques féminins skr. *pīvarī*, gr. *πίειρα*; 3° des dérivés en *-e/-* : skr. *pīvar-ā-*, gr. *πίερ-ό-ς*, (Brugmann, *Grundriss*, II, § 76, rem. 1, p. 189.) Les thèmes dérivés en **-w-en-* pouvaient donc comporter : 1° un nominatif singulier neutre en *-ur-* ou *-wr-*; 2° un féminin en **-werī* (resp. *-weryā?*); 3° un dérivé en **-wero-* ou *-uro-*. Le nominatif neutre en **-w-r-* est attesté par le gr. *πειραρ* (nom. plur. *πειράτα*), en face de i. e. **peru-*, que supposent skr. *pāruṣ-* (cf. *mādhuṣ-* en face de *mādhu-*) et gr. *ἄπειρος*, c'est-à-dire *ἄπερφος*. — Le gr. *πρέσβειρα* est un féminin en *-r-* répondant à *πρέσβυς*. — Les dérivés en *-o-* fournissent des témoignages abondants : *λιγυ-ρ-ός*, *γλαφυ-ρ-ός* sont à *λιγύς*, *γλάφυ* ce que **pīw-er-o-* est à **pīw-er-*. Cf. lit. *vidurys* en face de *vidūs*, *dūburys* en face de *dubūs*. Il faut noter aussi

ἄρουρα en face du lat. *aru-om* : l'ou de ἄρουρα est la diphtongue. (K. Z., 31, 449, Inscr. d'Idalion, l. 20/21.) On trouve l'alternance de -r- et -n- dans gr. ἄργυρος, skr. *árjuna-* de **arg₁u*, gr. ἀργύ-Φεος, lat. *arguō*; skr. *ṛjrá-* et i. e. **arg₁nt-* (de **arg₁n-*), lat. *argentum*, arm. *arcath* représentent les mêmes formes avec chute de *w* — gr. *πῶρα*, et gr. *πῶν*, lat. *prōnus*; cf. skr. *pūrva-*, gr. **πρω*Φο-, v. sl. *prǔvyjǐ* — ὀδύρομαι, ὀδύνη — peut-être av. *sru-ra-* en face de **k₁rwen-* supposé par lat. *cornu* = **k₁rnu* = **k₁rwn* (cf. got. *qairnus* = **g₂ernus* de **g₂erwn-*) et par **k₁rn-* (skr. *çṛṅga-*, got. *haur̥n*), = **k₁rwn-*; le primitif **k₁eru-* est supposé par av. *sru-*, lat. *ceruos*, germ. **herut-* (ags. *heorot*).

Les nominatifs en -r des thèmes en -ow arméniens sont, par suite, d'anciens nominatifs neutres en *-ur. La forme *cownr*¹ « genou » est le nominatif régulier d'un thème **g₁onwn-* (gr. γούνατος). Les adjectifs, plus remarquables encore, présentent à la fois les trois thèmes : -u- dans le génitif *manow*; -ur- dans le nominatif singulier *manr* (= **minur*, cf. gr. *μινυρός*); -un- dans le nominatif pluriel *manownkh* (= **minunes*, cf. gr. *μίνυνθα*).

II

VERBES EN -owl.

Le type de conjugaison des présents indo-européens en -*neu-* est largement représenté en arménien, et deux verbes de ce type se retrouvent à la fois en arménien et en grec : *ainowl* (αινωλ) « prendre », gr. ἄρνωμαι et *z-genowl* (ζεγνωλ) « se vêtir », gr. ἔννωμι. Il existait aussi en indo-européen des présents en -u-, attestés par le sanskrit et par le grec; les présents en -owl de l'arménien doivent être des représentants du même type; c'est ce que montrent les rapprochements suivants :

1° *gelowl* (γελωλ) « tordre », d'où « torturer », gr. *Φελύω*, lat. *uoluō*.

2° *thowl* (θowl) « laisser de côté, pardonner »; cf. skr. *tari-* « passer ». Le développement de sens est le même que celui du français « passer sur quelque chose ». L'u apparaît dans skr. *tarute* et *tārvati*. (Cf. de Saussure, *Mémoire*, p. 244.) — L'o de *thowl* n'est pas clair.

3° *helowl*¹ (ζελωλ) « verser », *z-elowl* (ζελωλ) « déborder », rappelle skr. *sar-* « couler ». Déjà Fr. Müller (*Armenica*, VI,

¹ L'-ow- remonte à *ō* (cf. *γωνία*) ou provient de l'influence d'un génitif **cownow* = **g₁onwos* disparu.

p. 4) a rapproché arm. *hołm* « vent, tempête » de gr. ὄρμη, skr. *sárma-* « courant ». L'arm. *hełow-* fournit une forme **seru-* intermédiaire entre **ser-* (skr. *sar-*) et **sru-*, *sreu-* (skr. *srávati*, gr. ρέτω). Le rapport de **ser-* et de **seru-* est le même que celui de **k₂er-* (skr. *kartár-*) et **k₂eru-* (skr. *karóti*)¹.

Dans *tholowl* et *hełowl*, un i. e. *r* est représenté par arm. *ł* devant *u*. On trouve de même *ł = r* dans *neł* « étroit », cf. ags. *nearu*, et devant labiale : *elbayr*, *albeur*; peut-être *astł* (= gr. ἀσθήρ) doit-il son *ł* à l'instrumental *astelb*. Nous ne pouvons cependant pas dégager la loi du phénomène : cf. *orb*, *arbenam*, *sowrb*, *marmin*, etc.

Quant à *argelowl* « empêcher », dérivé de *argel* « obstacle », cf. peut-être le type grec δηλώω, ἐδήλωσα.

III

ÉTYMOLOGIES.

I. L'adjectif *manr* (մար), gén. *manow* « menu », est un thème en *-u-*. Il est donc naturel de le rapprocher du thème i. e. **minu-* (gr. μινύ-θω, μινυ-ώριος, got. *minnists* = **minwistos*, lat. *minuō*), comme l'a fait en dernier lieu Fr. Müller (*Armeniaca*, VI, p. 4). L'a est la seule difficulté que présente cette étymologie. Les exemples suivants montrent qu'il est dû à l'*-ow-* qui suit : *vathsown* « soixante » en face de *vec* « six » — *calr*, gén. *calow* « rive » (gr. γέλωσ) — *garown* « printemps » = **wěsrōn-*, contamination des deux thèmes **weser-* (lit. *vasarà*) et *wesen-* (v.sl. *vesna*). — Cet *umlaut* manque dans les verbes en *-owl*, où l'*e* de la racine a été rétabli d'après les formes de l'aoriste : *hełowl*, *zgenowl*, etc., doivent leur *e* aux aoristes : *hełi*, *zgeci*, etc.; *hanowl* « tisser » représente la forme phonétique en regard de *henowl*, analogique de *heni*. Les mots *zgest*, gén. *zgestow* « vêtement » (lat. *uestis*), *arew*, gén. *arewow*² « soleil » (skr. *ravi-*), *melr*, gén. *melow* « miel » (got. *miliþ*, gr. μέλι) ont passé secondairement à la déclinaison en *-ow*, alors que la loi avait cessé d'agir. L'*e* de *neł* « étroit », peut être dû au nominatif où l'*u* a disparu.

Le mot *lezow* « langue » (lit. *lėzūvis*) présente un cas d'*umlaut* plus récent : certains dialectes, notamment celui de Tiflis et celui de l'Ararat, ont encore aujourd'hui la forme régulière *lizow*.

¹ Nous recevons pendant la correction un article de M. Bugge (K. Z. 32, p. 1 et suiv.) où se trouve une autre étymologie de *hełowl* qui rend moins bien compte du sens que celle qui est proposée ci-dessus et qui n'explique pas la flexion.

² Le véritable génitif ancien est *aregi*, sur lequel a été refait un nominatif *areg*.

De même à Aschtarak, on dit *kirakowr* (կիրակուր) = v.arm. *ke-rakowr* « nourriture », *kisowr* (կիսուր) = v.arm. *kesowr* « belle-mère ». Il en résulte que v. arm. *skesowr* représente i. e. **swēk₁urā* (cf. all. *schwager*). Dans la langue classique elle-même, on trouve : *erēc*, *erīcōw* — *zēn*, *zīnōw* : l'alternance *ē*, *i* a été rétablie d'après les cas analogues (*dēm*, *dīmi*, etc.).

II. *terēl* (տերուլ) « écorcher, égratigner », lit. *dirī* « écorcher », gr. *δέρω*, etc.

III. *keḷel* (կեղեղ) « tourmenter », lit. *gēlti* « faire mal », v.h.-a. *quēlan* « éprouver une violente douleur », *quāla* « tourment ».

IV. *darbin* (դարբին) « forgeron » rappelle lat. *faber*, dont le primitif serait **dhabhro-* dans cette hypothèse. C'est une confirmation du rapprochement de *faber* avec got. *gadaban* « convenir », lit. *dabinū* « j'orne ».

V. *hawanil* (հավանիլ) « croire » (cf. *hawan* « persuadé », *hawāt* « foi ») est avec *haw* « oiseau » dans le même rapport de sens que *δίωμαί* avec **owi-*, gr. *διωνός*. Comme *haw* est le représentant arménien de i. e. **owi-*, **awi-*, le développement de sens en question doit être indo-européen.

VI. *lanjkh* (լանջք), gén. *lanjaç* « poitrine ». Cf. v.h.-a. *lungun* « poumon ». Le *j* suppose un *y* ou un *i* suivant, c'est-à-dire un dérivé **h₂g₂hyo-* ou un féminin **h₂g₂hī-*. *lanjkh* est un *plurale tantum* : cf. angl. *lungs* et russe *лѣгкія*.

VII. *zerown* (զերուն) « serpent ». Le *z-* peut être préfixe : cf. *z-genowl*. Reste *erown*, participe en *-own* (i. e. *-ōno-*, skr. *-āna-*) de i. e. **serp-* « ramper » (cf. lat. *serpens*). Après *r*, le *p* est devenu *ḅ*, qui a disparu devant *-ow-*.

A. MEILLET.

LES MOTS ANGLAIS

DANS LES JOURNAUX HINDOUSTANIS.

On sait avec quelle souplesse les Hindous des villes se sont approprié les dehors de la civilisation et les perfectionnements de toute sorte apportés par les Anglais. Il s'est fondé à Bombay, à Calcutta et à Lahore un assez grand nombre de journaux rédigés en langue hindoustanie; ces publications quotidiennes sont disposées à la façon des grands journaux anglais, les gérants ont adopté le système d'annonces et de réclames usité en Angleterre, et, ayant à traiter des sujets en grande partie nouveaux pour l'Inde, obligés de se servir d'un vocabulaire spécial, ils ont pris les mots anglais tels quels et les ont transcrits à leur manière.

On peut se demander si le système de la transcription littérale des mots étrangers vaut mieux pour un peuple qui renait à la civilisation et reçoit des objets nouveaux et des idées nouvelles, ou si la traduction plus ou moins fidèle et rendant à peu près le sens de ces mots est préférable. Les Grecs d'aujourd'hui, par exemple, parlant une langue fort rapprochée du grec classique, désirent introduire le moins possible de vocables étrangers et les traduisent presque tous avec une fidélité souvent excessive. Ils disent : τὸ σῶμα διπλωματικόν « le corps diplomatique »; πλοῖον τῆς γραμμῆς « un vaisseau de ligne »; σιδηροδρομικὴ ἀμαξοστοιχία « un train de chemin de fer »; κανονοστοιχία μυδροβόλων « une batterie de mitrailleuses »; ἔθνοφυλακὴ « garde nationale »; σιηθόδεσμος « corset »; etc. Ces traductions rendent la lecture des journaux grecs assez déconcertante d'abord; elles semblent un peu enfantines et sont parfois incompréhensibles pour les indigènes eux-mêmes; il y faut une véritable initiation.

Les Hindous au contraire ont pris les noms en même temps que les choses : peut-être est-ce une preuve que ces marques de civilisation ne sont encore que tout extérieures et aussi faciles à perdre qu'à acquérir? Les mots anglais dans les journaux de l'Inde seraient alors comme leurs compatriotes qui errent par le monde sans se mêler à la vie des pays qu'ils traversent, restant immuablement anglais partout et en tout et ne frayant pas avec les indigènes. Peut-être est-ce naturaliser un mot étranger que de le traduire. La traduction équivaldrait-elle à un acte d'ad-

option définitive? Il est permis d'en douter : les cigares de la Havane ne sont pas devenus des cigares allemands depuis qu'on les appelle « Rauchrollen » dans les magasins de l'empire germanique, et la langue allemande s'est enrichie, dans les dernières années, d'un certain nombre de composés qui ne servent guère qu'à étonner celui qui les rencontre pour la première fois.

Mais le système des transcriptions peut aussi procurer des surprises au lecteur, et les mots anglais, quand ils sont écrits par un Hindou en caractères devanagaris ou en caractères hindopersans, prennent souvent un aspect étrange auquel il faut s'habituer. Le touriste anglais a été habillé par un tailleur du pays qui a pris une étoffe de l'Inde et l'a adaptée, souvent avec grande adresse; mais, s'il a pris mesure sur la personne de son client, il n'a pas coupé les vêtements à l'anglaise : l'Hindou ne s'est pas préoccupé de l'orthographe anglaise qu'il ignore, mais du son du mot qu'il a entendu prononcer et qu'il a essayé de reproduire. La meilleure façon de reconnaître un mot anglais dans un article de journal hindoustani est donc de lire le passage à haute voix : on verra avec quelle habileté la prononciation anglaise est rendue, et le lecteur français sera parfois tout étonné de prononcer mieux l'anglais écrit en caractères devanagaris que l'anglais écrit en caractères romains et avec l'orthographe anglaise, la transcription hindoustanie étant une véritable notation phonétique.

Pour trouver des exemples de ces transcriptions, il n'est pas besoin de faire de longues recherches; ils abondent dans les journaux hindoustanis : tous ceux que nous donnons ici sont extraits d'un numéro du « Bhârata mitra » et d'un numéro de l'« Hindosthan ». On en trouverait encore beaucoup d'autres dans ces numéros mêmes.

La première ligne du « Bhârata mitra » du 15 janvier 1891 commence par ces mots :

स्टीमर कर्लिउ *stîm'r karliu* (steamer curlew), le vapeur « Courlis ».

C'est le commencement d'un horaire de bateaux à vapeur; au bas de l'horaire se trouvent les mots suivants :

मेर्सस किलबोर्न एण्ड कों :

मेनेजिंग एजेण्ट

mes'rs Kilborn and kom,
menejing ejent ¹.

(MM^{rs} Kilborn and Co managing agent.)

¹ On ne prononce pas l'hindoustani comme nous prononçons le sanskrit clas-

Il faut remarquer que les Hindous notent toujours par des cé-
rébrales les dentales anglaises (*ejent*). Cette règle générale une
fois donnée, il y a très peu d'observations à faire sur la trans-
cription des consonnes; nous rencontrons cependant quelques
inconséquences, le mot anglais *street* est écrit tantôt **स्ट्रीट** *strît*
(*s* chuintant) et tantôt **स्ट्रीट** *strît* (*s* dur).

Certaines consonnes sont complètement supprimées dans la
transcription qui n'en est que plus fidèle :

न्यूकासल *niukâsl* (Newcastle), **मेम** *mem* (madam); d'autres
fois le *w* anglais est transcrit par un **व** devanagari : **कार्नवालिस**
karnvâlis (Cornwallis); **विलियमस** *viliyems* (Williams¹).

La terminaison anglaise *tion* est fort bien rendue par l'*s* chuint-
tant, **स्टेशन** *stēs'n* (station) et d'autres fois par *jh*, **नेक्शनल**
nejhn'l (national). On trouve de rares exemples de l'*l* rendu par
un *r* : on appelle les Anglais **अंगरेजी** *angrezi*²; ce mot, employé
dans toute l'Inde, est probablement antérieur à la domination
anglaise.

Quant au *th* anglais, les Hindous ont beaucoup de difficultés
à le prononcer; ils le transcrivent par la dentale **द** qui se pro-
nonce souvent *dz* en hindoustani. Ex. : **दी** *dzi* (the).

Les transcriptions de voyelles offrent, comme c'était à prévoir,
beaucoup plus de variété. Les sons, souvent indécis, des voyelles
anglaises peuvent être approximativement rendus de plusieurs
façons différentes. On trouve, à quelques lignes de distance :

स्कैर *skvair* (square) et **सकौयर** *skoyer* (square).

Le **च** peut avoir plusieurs sons en hindoustani : après une
voyelle, comme dans l'exemple précédent, il équivaut à *i* ou *y*
français suivis d'un *e* ou d'un *a* très brefs.

Ex. : **हारमोनियम** *hârmoniyem* (harmonium).

Entre deux voyelles il correspond à notre *y*.

Ex. : **क्लैरियोनेट** *klairiyonet* (clarinet); **फलजियोलेटस**³ *flajiyolets*
(flageolets)⁴.

sique : on n'ajoute pas d'*a* à toutes les consonnes non marquées du virâma;
cela est vrai surtout quand il s'agit des consonnes finales : *ejent*, et non *ejenta*.

¹ Le **व** a d'ailleurs très souvent le son d'une véritable voyelle, comme le
montrent les transcriptions **क्वीन** *kvîn* (queen) **क्वालिटी** *kvâliṭi* (quality).

² Le **द** hindoustani correspond au *;* persan et au *z* français.

³ Le **फ** hindoustani correspond à notre *f* : **फलूटस** *flûts* (flutes).

⁴ Cette abondance de noms d'instruments vient de ce que toute une page du
journal est remplie par l'annonce d'un luthier.

Entre deux consonnes il se prononce *e*.

Ex. : गवर्नम्यएट *gvarnment* (government); पार्लिम्यएट *pârliment* (parliament); स्यल्फटीचिङ्गबुक *selfticingbuk* (selfteachingbook).

La voyelle anglaise *o* est souvent rendue par l'*a* hindoustani.

Ex. : काटलाग *kâtlâg* (catalogue), कांग्रेस *kângres* (congress); कालेज *kâlej* (collège); आरारूट *ârârût* (arrowroot); कार्नेटस *câr-nets* (cornets).

Les voyelles brèves de l'anglais, parfois très difficiles à percevoir exactement, sont assez bien rendues par le son bref et indistinct que les Hindous font entendre après une consonne non accompagnée de voyelle :

Ex. : टिकट *tok't* (ticket); मिस्टर *mist'r* (mister); लण्डन *lnd'n* (London); स्टेशन *s'te's'n* (station); जनरल *j'nr'l* (général); कम्पनी *k'mp'nî*¹ (company).

L'*a* anglais ayant souvent le son *e* est transcrit par cette voyelle.

Ex. : हेरलड *her'ld* (Harold); एण्ड *end* (and); लेन *len* (lane); मैनेजिंग *menejing*² (managing); कैप्टिन *keptin* (captain).

La diphtongue *ou* est ainsi transcrite : पाउण्ड *pâund* (pound). L'*i* long anglais devient ऐ. Ex. : अप्रैल *aprail* (april); le mot anglais *violin* est écrit वाइलिन *vâilin*; *style* devient स्टाइल *stail*.

Nous terminerons ce qui a trait à la transcription de l'anglais en caractères devanagaris par un exemple de la fidélité vraiment excessive avec laquelle les Hindous transcrivent certaines annonces anglaises. Voici ce qu'on trouve à la dernière page d'un numéro du « Bhârata mitra » :

टू एच, ई, दी वार्डसराय ऐण्ड एच, ई, दी कामांडर ईन चीफ ॥
टू एच, एच, दी लेफ्टेनेंट गवरनर अफ वेगल एच, एच, दी लेफ्ट-
नेंट गवर्नर अफ ऐन, डबलू, पी, एण्ड चीफ कमिश्नर अफ अवध :

¹ Cet *i* long rendant l'*y* bref de *company* est une inexactitude de transcription. Cette erreur vient probablement, comme l'a fait remarquer un membre de la Société, M. Victor Henry, d'une fausse application de la règle de la formation du féminin en hindoustani : l'*i* est en effet la marque du féminin; *larka*, garçon; *larki*, fille; etc. Les Hindous connaissant des mots comme l'anglais *lady* (dame), ont probablement pensé que tous les mots finissant par le son *y* étaient féminins et leur ont donné le signe du féminin en hindoustani.

² Ce mot *manage* est transcrit de toutes sortes de façons différentes, nous trouvons tantôt *menejing* comme ci-dessus, tantôt मनेज्जर *m'nej'r* (manager), tantôt मैनेज्जर *mainej'r* (manager); tantôt मवनिज्जर *menij'r* (manager).

En anglais cela serait : To H. E. the Viceroy and H. E. the commander in chief || to H. H. the lieutenant governor of Bengal H. H. the lieutenant governor of N. W. P. and chief commissioner of Oudh¹.

Ce sont, comme on le voit, les transcriptions de voyelles qui offrent le plus d'intérêt. L'écriture persane ne marquant pas les voyelles, nous aurons fort peu de choses à ajouter pour ce qui concerne les transcriptions de l'anglais en caractères hindopersans. Les vocables anglais sont généralement plus difficiles à reconnaître dans cette écriture qui ne sépare pas les mots; surtout quand le nom anglais est décliné, comme cela arrive souvent, avec les particules postposées de l'hindoustani.

Voici quelques exemples de transcriptions en caractères hindopersans.

کای لانیساحبکی هندوستانی ورنکولر ڈارکطری

*gâilanesâh'bkîh'ndustâniv'rn'kul'rđâr'k'ŗ'ŗi*².

En caractères hindoustanis comme en caractères devanagaris, la règle de la transcription des dentales par des cérébrales est fidèlement observée :

Ex. : وڈنسبری *v'dnsb'ŗi* (Wednesbury) لندن *l'nd'n* (London).

L'o anglais est fréquemment rendu par un *â*.

Ex. : افسر *âfs'r* (officer); ڈاکٹر *dâkt'r* (doctor); کامشنر *kâm'shn'r* (commissioner).

L'r est quelquefois supprimé :

Ex. : رپوت *r'poṭ* (report).

En général les transcriptions sont faites suivant le même système que pour les caractères devanagaris, avec cette différence que l'absence des voyelles laisse une bien plus grande initiative au lecteur.

On voit, par ces exemples, comment les Hindous ont appliqué le système de la transcription des mots étrangers. L'hindoustani est d'ailleurs une langue qui semble faite pour emprunter sans

¹ Le transcripteur a écrit en toutes lettres le son qu'ont les initiales quand on récite l'alphabet anglais.

² Ce serait en anglais : M^r Guy Lawney's hindustani vernacular directory; le transcripteur a traduit *mister* par *sahib*.

scrupule des mots à d'autres idiomes; composée d'éléments sanskrits, persans, arabes, turcs, etc., elle n'est pas gênée par le souci de rester pure, prend où elle les trouve les mots qui lui manquent et ne se donne pas la peine d'enlever l'étiquette des produits qui lui viennent d'Europe et dont elle se sert.

Auguste BRÉAL.

SEMANTICA.

Multus.

On a très ingénieusement supposé *multus* « moulu » dans une épigramme de Catulle¹ qui en effet n'est qu'un plat non-sens si elle ne recèle un double sens obscène². Il y a lieu de penser que le mot *multus* « beaucoup » ne diffère pas originairement de *multus* « moulu », soit *multus populus* « un peuple serré », *multa copia* « une masse drue », *multi-tādō* « la foule, la presse », etc.

Sine.

La préposition *sine* n'a de commun que le sens avec la vieille préposition *sē* = **sēd*. C'est tout simplement l'impératif du verbe *sinō*. Si elle régit l'ablatif au lieu de l'accusatif, c'est, d'une part, qu'en l'assimilant à *sē*, on lui a naturellement fait régir le même cas, — d'autre part, que, dans la locution typique *ī, sine mē* « va et laisse-moi (rester ici) », le mot *mē* pouvait être pris à volonté pour un accusatif ou un ablatif : c'est logiquement qu'on s'est arrêté à ce dernier parti lorsqu'on l'a comprise *ī sine mē* « va sans moi ».

Le suffixe dérivatif latin *-tumo-*.

Le suffixe dérivatif de *fīni-tumu-s mari-tīmu-s* ne diffère pas plus au fond que dans la forme, du suffixe spécifique du superlatif : en d'autres termes, *fīni-tumo-* signifie « ce qu'il y a de plus frontière », d'où « limitrophe ». C'est ainsi que le sanskrit védique a un superlatif *mātī-tamā* « la plus mère », qui revient au sens de « la plus maternelle » (v. g. R. V., III, 33, 3). Une fois le mot conçu comme un adjectif, l'analogie dut amener à le fléchir aux trois genres : si en sanskrit *mātī-tamā* ne paraît jamais que féminin, cela tient au sens exclusivement féminin du positif; mais il n'y avait aucune raison pour confiner à perpétuité **legitumā* dans le genre féminin ou *maritumo-* dans le neutre, et il est remarquable que le positif *fīnis* est à la fois de deux genres.

V. HENRY.

¹ Cat. 112 (111 Nisard) : *in Nasonem*.

² Bury, *Bzbg. Btr.*, VIII, p. 329.

SUR L'UNE DES ORIGINES
DU MOUVEMENT DE L'ACCENT
DANS LA DÉCLINAISON SLAVE.

Wheeler a cité (*Nominalaccent*, p. 15 et suiv.) un assez grand nombre de mots sanskrits et grecs où les nominatifs accusatifs singuliers portent le ton sur l'initiale, tandis que les cas obliques sont oxytonés. Brugmann (*Grundriss*, II, p. 388) et Kretschmer (*K. Z.*, 31, p. 326 et suiv.) ont posé des paradigmes indo-européens accentués suivant ce principe; ils expliquent par là les variations du vocalisme telles que got. *filus*, skr. *purús* — gr. *ἔϋ*, skr *sú* — skr. *krátuṣ*, gr. *κρατύς* — v.h.-a. *wëlla*, v.sl. *vlúna* — v.irl. *ben*, gén. *mná* = i. e. **g₂énā*, **g₂nás* — lat. *pecten*, gr. *κτείς* — v.h.-a. *gërsta*, gr. *κρῖθή* — v.sl. *zemlja*, gr. *χαμᾶζε* — skr. *ácvas*, gr. *ἵππος* (= **°k₁wos*) — lit. *bérzas*, skr. *bhūrjas* — skr. *váyas*, lat. *uis*, etc. On explique de même les différences d'accent dont le skr. *bāhús* en face de gr. *πῆχυς* fournit un exemple bien connu. Cf. l'opposition singulière de *ἔκτος*, *τέταρτος* et *σατήης*, *caturthás*, *τριακοσῆός*. Le mouvement du ton entre le commencement et la fin du mot n'est pas propre aux thèmes en *-s-*, *-i-* et *-u-* dont parlent Brugmann et Kretschmer. Il s'étend à tous les thèmes, comme le montrent *κύνα*, *κυκνός*; *κύνα*, *κυνός*; skr. *púmāmsam*, *pumśás*; *μία*, *μῖās*; skr. *mādhyas*, *madhyā*; *útaras*, *uttarāt*, etc. Il s'est produit au duel aussi bien qu'au singulier; *ἄμφω*, *ἀμφοῖν*; *δύο*, *δυοῖν*; skr. *úpāke*, *upākāyoṣ*. L'accusatif pluriel est accentué sur la désinence (skr. *pumśás*), mais le nominatif pluriel l'est sur l'initiale : skr. *pánthās*, *cátasras*, gr. *κύνες*, *ἄρνες*. On trouve, il est vrai, *μητέρες*, *θυγατέρες* au lieu de **μήτερες*, *θυγάτερες*; cette accentuation vient de l'habitude d'accentuer la voyelle du suffixe; cf. *πατήρ*, *πατέρες*. Les nominatifs pluriels en *-eyes*, *-ewes* (skr. *ádrayas*, *vásavas*) ont un *e* posttonique comme **bhēreti* (skr. *bhārati*), **pénk₂e* (skr. *pāñca*), **ék₁we* (skr. *ácva*).

Le mouvement du ton entre la syllabe désinentielle et la syllabe prédésinentielle¹, fréquent en sanskrit, mais à peine attesté en

¹ Ce terme indispensable est emprunté aux leçons de notre maître M. de Saussure.

grec par quelques exemples de valeur douteuse (*γυναῖκες*, *γυναικῶν*, cf. skr. *gnā*), n'est pas nécessairement primitif et s'explique même dans l'hypothèse que le mouvement entre le commencement et la fin du mot ait été la règle générale à une époque ancienne. En effet, tandis que le génitif, le datif, etc., étaient accentués sur la désinence, le locatif l'était sur la syllabe prédésinentielle : cf. *pitré* et *pitári*, *paçvás* et *sūnávi*, *çirṣnáset* *çirṣáni*. Le vocalisme du locatif présentait certains avantages : dans bien des cas il évitait des accumulations de consonnes très incommodes, et il était identique ou analogue au vocalisme de l'accusatif singulier et du nominatif pluriel; cf. *pitári* et *pitáram*, *pitáras*. Aussi son extension fut-elle considérable; le datif, le génitif ont pris souvent le vocalisme et en même temps l'accentuation du locatif, d'où skr. *ātmánas*, *ātmáne* comme *ātmáni*, *uśásas* comme *uśási*; l'accusatif pluriel a, dans une large mesure, participé à ce mouvement. Son vocalisme une fois rapproché de celui du nominatif correspondant (par exemple *-ésus* à côté de *-eses*), on conçoit que son accent ait été attribué au nominatif, d'où *-eses*, et ait passé de là au nominatif accusatif singulier : telle est l'origine des thèmes oxytons; c'est pour cette raison que les masculins sont souvent oxytons par opposition aux neutres qui n'étaient pas soumis à cette action de l'accusatif pluriel : cf. *ψευδής*, *ψεῦδος*; skr. *tarás*, *táras* et *Ἰημών*, *Ἰῆμα*; skr. *brahmā*, *bráhma*. Au contraire des masculins, les neutres ont généralisé dans toutes leurs déclinaisons l'accent du nominatif et sont d'ordinaire accentués sur l'initiale. Cela tient à ce que les formes caractéristiques du neutre (nom. acc. sing.; nom. plur.) ont toutes l'initiale accentuée. Il est arrivé que le vocalisme du locatif ne se soit étendu qu'à une partie des cas : alors l'accent ancien a souvent subsisté dans les anciennes formes conservées : skr. *mahatás*, *praticás*, gr. *μητρός*. Cependant l'analogie des formes où un *e* accentué avait été restitué a fait que, dans de nombreux mots, là même où le suffixe a *i*, *u*, *r* pour voyelle, il prend l'accent : ainsi *havíśas* et *janúśas* comme *uśásas*, *vajríśas* comme *ātmánas*. Ces généralisations d'accent ont été favorisées par une autre circonstance. Le ton n'est pas une partie essentielle du mot indo-européen, et, comme les verbes, les noms sont parfois atones; on retrouve des traces de ce fait dans skr. *dámpatiś*, gr. *δεσπότης* et *δέσποινα* (i. e. **démspotis*), cf. lit. *vėszpats*, avec accent immobile (Kurschat *Gramm.*, § 687), skr. *dvádaça* = *δώδεκα*, dans *τριάκοντα* «trois dizaines», *Διόσπολις*, *Ἡλιούπολις*, *Πελοπόννησος* (le double *v* montre que la fusion des deux mots est récente), *Διόσκουροι*, *νεώσοικοι*, *Κυνόσουρα*, *δίφιλος*, et en skr. *rāyáśkāmas*, *jáspatiś*. Un accent qui était sujet à disparaître pouvait à plus forte raison être déplacé.

Ce n'est pas ici le lieu de développer toute l'histoire de l'accentuation nominale; il y faudrait sans doute tenir compte des thèmes à accent nécessairement fixé sur le suffixe comme **ptér-* (zend *ptā*) avec son doublet **p^optér-* (skr. *pitā*, gr. *πατήρ*), mais les remarques précédentes suffisent pour montrer que le type de mouvement entre la première et la dernière syllabe des noms peut avoir été le seul primitivement employé en indo-européen. Comme d'autre part on explique ainsi un grand nombre de faits, il y a lieu de croire que les choses se sont en réalité passées suivant l'hypothèse qui vient d'être exposée. Par exemple, les thèmes sanskrits en *-in-* sont tous oxytons; cf. gr. *δελφίς*, etc. : c'est que *-in-* est une forme dont le vocalisme est celui des cas obliques, étendu au nominatif accusatif; cf. le type gr. *μαλακίων*, *Κρονίων* qui a au contraire généralisé le vocalisme et l'accentuation du nominatif. On trouve en sanskrit *kṛtvān-* et *kṛtnú-* : les deux types renferment un ancien suffixe **-twn-*, mais, dans le premier, l'e a été conservé (nominatif-accusatif), dans le second, il est tombé (cas obliques), d'où **-twn-*, **-tnu-* (cf. **k₂etru-* pour **k₂etwṛ-*). Les seuls thèmes neutres du sanskrit qui soient régulièrement oxytons sont ceux en *-is-* : leur vocalisme est visiblement celui du génitif datif étendu au nominatif. Les dérivés secondaires sanskrits en *-vant-* accentuent le suffixe dans une partie des cas où le primitif est oxyton, jamais quand le primitif est baryton : en effet, l'accentuation du nominatif *āṅgirasvān* coïncidait avec celle de *āṅgiras-*; elle avait par là un avantage sur celle de **āṅgirasvatās*, qui n'a persisté que dans le type adverbial *āṅgirasvāt*; au contraire, les deux accentuations **ākṣanvān*, **ākṣanvatās* avaient des chances égales, ne coïncidant ni l'une ni l'autre avec celle du primitif. L'accentuation sur l'initiale des comparatifs grecs et sanskrits (skr. *vāsya-*, grec neutre *βέλτιον*) s'explique par le fait que le vocalisme du nominatif accusatif a été étendu à tous les cas : d'après **wésyosm* (cf. gr. *ἀμείνω*) on a dit **wésyoses* (skr. *vāsyaśas*) au lieu de **usisés* qui a disparu. Enfin, l'accentuation sur l'initiale des vocatifs sanskrits et de beaucoup de vocatifs grecs n'est sans doute qu'un reste de l'ancienne accentuation des nominatifs vocatifs accusatifs.

La fixation de l'accent à une place déterminée dans chaque mot, la constitution de types oxytons et barytons a commencé de très bonne heure; il y a coïncidence pour beaucoup de mots et même de types grecs et sanskrits. Cependant la plus grande partie des fixations s'est accomplie dans chacune des langues séparément, à en juger d'après les indices suivants : 1° A des formes grecques ayant conservé le type ancien le sanskrit répond par la forme à accentuation fixe : *mātár-*, thème oxyton en face de *μήτηρ*, *μητρός*. 2° L'accentuation dite adverbiale de

ἀμαχεί, ἡσυχῶς, skr. *saiāt*, *madhyā*, etc., prouve d'anciennes alternances ἀμαχος, ἀμαχεί; ἡσυχος, ἡσυχῶς; *sānas*, *sanāt*, etc., puisque ces formes casuelles ne sont devenues des adverbes qu'en grec et en sanskrit. On pourrait aussi tirer argument d'infinitifs tels que skr. *tujāse*, *dohāse*, *drāye*, gr. *ίέναι*, *λελυκέναι*, etc.

3° A l'intérieur d'une même langue on trouve simultanément les deux accentuations; c'est un fait qui est attesté en germanique d'une manière particulièrement fréquente grâce à la présence de plusieurs dialectes qui ont choisi des accents différents, par exemple : v.h.-a. *zahar*, got. *tagr*. (Voir Kluge, K. Z., 26, p. 92 et suiv. et la bibliographie citée par Wheeler, *Nominalaccent*, p. 22.) On trouve de même gr. *πώνηρος*, *μόχθηρος* en face de *πωνηρός*, *μοχθηρός* (Göttling, p. 304) et en sanskrit dans le R̥g-veda : *ṛakti-* et *ṣakti-*, *ṛpti-* et *tṛpti-*. L'existence de deux types d'accent a été employée pour distinguer les noms propres des noms communs : on a ainsi opposé *Ξάνθος* à *ξανθός*, *Σωζομενός* à *σωζόμενος*, etc., et en sanskrit *Κίσηνας*, *Κηῆνας* à *κηηνάς*, *κηῆνάς*; et les adjectifs employés comme substantifs; ainsi *ἄργυρος* en face des adjectifs en *-ρός*, skr. *ānam*, *śīnam* en face des participes en *-νά-*, gr. *φρῦνος*, *στέρνον* (cf. pour le sens skr. *ūras*) en face de *στυγνός*, *σεμνός*. Les thèmes sanskrits en *-tar-* présentent un autre principe de généralisation, proprement indien : ils sont accentués sur l'initiale quand ils ont une valeur verbale, parce qu'alors ils sont presque toujours au nominatif. Si généralisé que soit un type, on trouve d'ordinaire trace des deux places anciennes de ton; ainsi, parmi les comparatifs en *-teros*, qui reculent régulièrement l'accent d'après l'analogie des comparatifs en *-yos-*, le skr. *katarás*, *pratarás*, gr. *ἀριστιερός*, *δεξιτερός* ont conservé l'accent des cas obliques. L'accentuation des noms propres *Φύλης*, *Ὄρφης*, *Τύδης*, *Σιμωνίδης*, *Αἰακίδης* en regard de *Φυλεύς*, *Ὄρφεύς*, *Τυδεύς*, *Σιμωνιδεύς*, *Αἰακιδεύς* est remarquable. Ces formes en *-ης* sont les nominatifs singuliers des thèmes en *-ηF-* et ont perdu leur *u* dès l'époque indo-européenne; cf. *Zḥs*, et lat. *diēs*; on les trouve encore en arcadien : *γραφης* et en chypriote : *ιερης*. Les noms propres *Φύλης*, *Ὄρφης*, etc. ont conservé l'ancienne forme et l'ancienne accentuation du nominatif, tandis que *Φυλεύς*, *Ὄρφεύς*, etc. empruntaient aux cas obliques leur *u* et leur accent. L'accentuation du nominatif a été généralisée dans *Ἄρης*, *Ἄρην* (cf. *Zḥv*), *Ἄρεως*. — Ces trois indices joints aux cas de persistance cités par Wheeler montrent que le sanskrit, le grec et le germanique ont présenté à une époque ancienne beaucoup d'exemples du fait.

Il est donc naturel d'attendre que le mouvement de l'accent ait persisté dans une autre famille de langues, et Wheeler lui-même a rapproché le mouvement de l'accent letto-slave. Mais,

dominé par l'idée que le mouvement du ton entre syllabe désinentielle et syllabe prédésinentielle était ancien, il a indiqué la chose en passant, sans y insister, de même qu'il a tiré un très faible parti des autres faits rassemblés à la page 15 de sa brochure. Cependant, si l'on étudie l'accentuation des noms en letto-slave à la lumière des conclusions précédentes, on verra que le russe moderne par exemple paraît avoir conservé des traces plus nombreuses et surtout plus régulières de l'accentuation primitive que le grec et même que le sanskrit védique.

Déjà un certain nombre de rapprochements précis ont montré que l'accent slave a le droit d'être considéré comme le successeur direct de l'accent indo-européen. J. Schmidt (*Pluralbindungen*, p. 41) a indiqué que l'accentuation des pluriels neutres en russe a son parallèle en grec et en sanskrit. On sait en effet qu'en russe les noms neutres accentués sur l'initiale au singulier, transportent, au pluriel, l'accent sur la finale et inversement : слово, словá; поле, полá; облако, облакá; озеро, озерá, etc.; mais : лицó, лицá; бревнó, бревнá, etc. De même, les pluriels masculins en -а, -я, accentuent toujours sur la finale : голосъ, голосá; колоколъ, колоколá, etc. Schmidt compare skr. *svádanam* : ἡδονή; Φῦλον : Φυλή; νεῦρον : νευρά; puis, pour répondre au type лицó : лицá, skr. *bhrātrām* : Φράτρα. Le comparatif simple est accentué sur l'initiale comme celui du grec et du sanskrit : рýмце, прóмце; бóльше, дáльше, etc. Hanusz (*Archiv f. slav. phil.*, VII, p. 363) a retrouvé l'opposition γυνή : γύναι dans les vocatifs du petit russe et du serbe qui reculent l'accent vers l'initiale et qui, au moins pour les mots dissyllabiques, présentent une concordance parfaite avec ce type γυνή : γύναι. C'est ainsi qu'on a en petit russe : Петро, voc. Пётре; винóк, винку; etc. De même, pour les thèmes en -а, les vocatifs крáско, céстро, etc. En serbe čakavien : otàc, voc. òće; sestrà, sèstro, etc.

Dans tous ces cas, la ressemblance avec les types d'accentuation indo-européenne est trop frappante pour être fortuite. On en peut dire autant du mouvement de l'accent dans la déclinaison russe, ou du moins d'un des aspects les plus remarquables de ce mouvement : l'alternance, dans un même paradigme, d'accentuation sur l'initiale et d'accentuation sur la finale. Les faits principaux peuvent se résumer ainsi qu'il suit :

Les substantifs féminins en -а, quand ils sont accentués sur la finale au nominatif singulier, transportent presque tous, à certains cas, l'accent sur l'initiale, et la règle de répartition se laisse aisément identifier avec la règle générale posée au début de cet article : accent sur l'initiale à l'accusatif singulier et au nominatif pluriel; accent sur la finale aux cas obliques. Le nominatif singulier porte l'accent sur la finale; mais cette accentuation provient

sans doute d'un phénomène phonétique propre au letto-slave et dont il n'y a pas lieu de tenir compte ici. Exemples dissyllabiques : nom. sing. *горá*, acc. sing. *гору*, nom. pl. *горы*, mais gén. sing. *горы́*, dat. pl. *горáмъ*, etc.; mouvement d'accent tout pareil dans les substantifs *зимá*, *золá*, *порá*, *водá*, *рукá*, *блoхá*, *зоря́*, etc. Cf. čakavien : nom. sing. *gorà*, acc. sing. *gòru*, nom. plur. *gòri*, mais gén. sing. *gorí*, dat. pl. *gorán*; voir Nemanič, *Sitzber. der Wien. Akad. d. Wiss., phil. hist. cl.*, vol. CV, p. 529. En štokavien, si l'on tient compte du déplacement bien connu, même accentuation : *гòра*, *гòру*, *гòре*, *гòрама*. De même en kašub, d'après Brandt : *ràńka*, acc. *ràńkan*, inst. *ràńkù*). Au génitif pluriel ces substantifs sont monosyllabiques, et la place de l'accent ne peut faire question. Mais, quand les substantifs dissyllabiques en -á ont un génitif pluriel avec voyelle d'appui, ce génitif porte l'accent sur la finale : *овцá*, *óвцу*, *óвцы*, *овéцъ*; *свинья́*, *сви́нью*, *сви́ньи*, *свинéи*, etc. (cf. lit. nom. sing. *mergà*, acc. sing. *mėrga*; nom. plur. *mėrgos*; gén. sing. *mergòs*). Exemples trisyllabiques, au nombre d'une douzaine environ : *головá*, *гóлову*, *гóловы*, *голóвъ*, *головáмъ*; *бородá*, *бóроду*, *бóроды*, *борóдъ*; *хлопотá*, *хлопóту*, *хло́поты*, *хлопóтъ*; etc. (Cf. lit. gén. *vasaròs*; nom. plur. *vāsaros*.) Enfin, deux exemples à quatre syllabes : *сковородá*, *скóвороду*, *скóвороды*, *сковорóдъ*; *plur. tant. по́хороны*, *похорóнъ*, *похоронáмъ*. (Cf. lit. gén. *dedervinēs*, acc. sing. *dėdervinė*.)

Une accentuation aussi délicate se prêtait naturellement à des nivellements analogiques. L'accentuation déjà signalée du nominatif singulier se retrouve à l'accusatif dans un grand nombre de ces substantifs : *вдовá*, *вдовú*; *дугá*, *дугú*; *сестрá*, *сестрú*. Inversement, quelques autres, très peu nombreux il est vrai, ont généralisé au pluriel, d'après le nominatif, l'accent initial sur tous les cas obliques : *íгры*, *íграми*; *жéны*, *жéнами*. D'autres encore présentent, soit au génitif pluriel seulement, soit à tous les cas obliques du pluriel, une hésitation de l'accent qui, malgré l'influence progressive de l'analogie, conserve partiellement l'état ancien : *судья́*, nom. pl. *сúдьи*, gén. *судéи* et *сúдей*, mais *сúдыамъ*, *сúдыами*, *сúдыяхъ*; *доскá*, *дóски*, *досóкъ* et *дóсокъ*, *доскáмъ* et *дóскамъ*; *пчелá*, *пчéлы*, *пчелáмъ* et *пчéламъ*, etc.

En grand russe, les substantifs en -а non accentués sur la finale au nominatif singulier ont l'accent immobile; les deux exceptions isolées de *дерéвня* et *дóля* offrent un mouvement de l'accent qui confirme d'ailleurs notre loi de répartition, au moins en partie : nom. pl. *дерéвни*, mais *деревéнь*, *деревни́амъ*; *дóли*, mais *долéи*, *доля́мъ*. En petit russe les substantifs similaires accentuent tout le pluriel sur la finale, le nominatif ayant suivi l'analogie des cas obliques : *ба́ба*, pl. *бабí*, *бабáм*; *лáвка*, pl. *лавкí*, *лавкáм*, etc.

Les masculins en -ъ, -ь offrent de nombreux exemples du

mouvement de l'accent au pluriel : le nominatif a l'accent sur l'initiale, les cas obliques sur la finale, tandis qu'au singulier l'accent est partout sur l'initiale : зубъ, зѣба, зѣбы, зубовъ, зубамъ; вѣтеръ, вѣтра, вѣтры, вѣтровъ, вѣтрамъ; волкъ, волка, волки, волковъ, волкамъ; корень, корня, корни, корнѣй; голубъ, голубя, голуби, голубѣй; лапотъ, лаптя, лапти, лаптѣй, etc. L'analogie, ici encore, a fait son œuvre : beaucoup de masculins ont étendu au nominatif pluriel l'accent des cas obliques : долгъ, долга, долги, долговъ; цвѣтъ, цвѣта, цвѣты, цвѣтовъ; садъ, сада, сады, садовъ, etc. Brandt (Начертаніе славянской акцентологии, p. 28) signale deux masculins précieux à retenir : конь et гвоздь qui, partout accentués sur la finale, tant au singulier qu'au pluriel, accentuent le nominatif pluriel sur l'initiale : конь, коня, кони, конѣй; гвоздь, гвоздя, гвозди, гвоздѣй.

D'ailleurs, un grand nombre de substantifs masculins possèdent au singulier un cas oblique qui porte toujours l'accent sur la désinence : le locatif en -ѣ, -ю, soit qu'il existe seul, soit qu'il double le locatif en -ѣ non accentué; ce locatif en -ѣ, on le sait, n'est possible qu'après les prépositions въ et на : садъ, въ саду; корень, въ корнѣю; вѣтеръ, на вѣтрѣ; погребъ, въ погребу, etc.¹ (Cf. les adverbes gr. *τηλοῦ, ἀρχοῦ*, etc., régulièrement périspomènes. Hirt, *Idg. Forsch*, I, p. 30.)

Les féminins en -ѣ, quand ils ont l'accent sur l'initiale au nominatif singulier, accentuent le plus souvent la désinence aux cas obliques du pluriel, le singulier tout entier gardant l'accentuation du nominatif : кость, кости, ном. pl. кости, mais костѣй, костямъ, etc. (cf. čakavien : *kóst*, gén. sing. *kòsti*, nom. pl. *kòsti*, mais instrum. *koščàmi*, loc. *koščàh*); люди, людѣй, etc. (Cf. štokavien : *луди*, gén. *лудѣй*; mêmes faits en kašub : *lędzi*, gén. *lędzŏ*, v. Brandt, p. 186.) нѡвость, нѡвости, новостѣй; вѣдомость, вѣдомости, вѣдомостѣй; проповѣдь, проповѣди, проповѣдѣй, etc. (Cf. lit., nom. sing. *naktis*, acc. sing. *nākti*, nom. plur. *nāktys*, gén. sing. *naktės*.) Quand l'instrumental pluriel a l'ancienne forme en -ѣми, il accentue naturellement la syllabe -ми : дверьми, лошадыми, etc.; pareillement, en blanc russe, слезми, слезьми à côté de слезами. De plus, les féminins en -ѣ possèdent un locatif singulier en -ѣ dont l'emploi syntactique correspond à l'emploi du locatif en -ѣ des masculins et qui, comme celui-ci, accentue la finale : на вѣтви, на брови, въ степи², на площади, на Руси, etc. Grot (Филол. разыск.,

¹ En haut-krajnien (slovène) quelques locatifs et datifs en -u, placés après préposition, ont aussi l'accent sur la finale : *na lanū, pri slapū, h slapū, na plazū*. (Valjavec, *Rad*, XLVII, p. 28.)

² Dans les gouvernements de la moyenne Volga, on dit въ степѣ, forme employée par «Сибирякъ» dans sa nouvelle «На кумысѣ».

t. I, p. 396) signale, mais pour en dénoncer la « complète irrégularité », les prononciations usuelles изъ Твери́, изъ Пермí, съ Русí; ces génitifs accentués sur la finale sont au contraire parfaitement conformes à la règle primitive du mouvement de l'accent. A ces exemples de prétendue irrégularité on peut ajouter : по степí, по грязí (datif), les adverbes исконí (génitif) et впередí, ces deux derniers malgré la règle posée par Grot, d'après laquelle, dans tout adverbe composé d'une préposition et d'un substantif en -ъ, l'accent doit frapper la préposition. Enfin les infinitifs en -тí ont conservé leur ancienne accentuation de cas obliques : нестí (= serbe нèсти), иттí (= serbe íти), etc.

Les noms de nombre en -ъ ont conservé le mouvement de l'accent au singulier : au nominatif, accent sur l'initiale, aux cas obliques, accent sur la finale : во́семь, восьмí, восьмью́; де́вять, девятí; де́сять, десятí (cf. lit. nom. *děszimtis*, gén. *deszimtēs*); двáдцать, двадцатí; т́ридцать, тридцатí. De même, les noms de nombre en -ь à nominatif monosyllabique : пять, пятí, пятьо́; шесть, шестí; семь, семí.

On retrouve également le mouvement primitif de l'accent dans les pluriels очí, очéй (čakavien : *oči*, gén. *oči*). у́ши, уше́й, ainsi que dans les pluriels des thèmes en -er-, -en- et -es- : ма́ть, nom. pl. ма́тери, gén. матерéй; дочь, дочери́, дочерéй (čakavien : nom. plur. *kčeri*, dat. *kčeran*, štokavien : кѣри, gén. кѣрѣ; cf. lit. nom. pl. *dūkters*, gén. sing. *dukteřs*); вре́мя, gén. pl. времѣнь, dat. pl. временáмъ (cf. lit., nom. plur. *ākmens*, gén. sing. *akmeňs*); небо́, небéсъ, небеса́мъ¹. Les thèmes neutres en -en- et -es- ont au nominatif pluriel l'accent sur la finale : временá, небеса́.

Enfin, après cette rapide revue de quelques-uns des aspects généraux du mouvement de l'accent dans la déclinaison russe, il y a lieu de citer encore quelques faits particuliers : la série des collectifs en -оро : чéтверо, четвёрыхъ; пýтеро, пятерыхъ; де́сятеро, де́сятерыхъ, etc.; les nominatifs дво́е, трóе, mais, au locatif, двоёмъ, втроёмъ; parmi les pronoms, le nom. pl. са́ми, mais, aux cas obliques, самíхъ, самíмъ, etc. Ce mouvement du ton est demeuré si vivant dans la langue, qu'on le voit se produire dans un mot d'emprunt tel que le nom de nombre « quarante » со́рокъ, сорока́.

Quant au mouvement de l'accent entre la désinence et la syllabe prédésinentielle, très fréquent en sanskrit, il manque presque entièrement en russe. On pourrait citer четы́ре, четырёхъ, четырёхъ, cf. skr. *catvāras*, *caturñām*; mais il ne semble pas que le fait soit indo-européen : cf. τέσσαρες.

¹ En vieux slave, les thèmes neutres en -es- avaient probablement l'accent sur la finale aux cas obliques du singulier о́ко, очесé; са́ово, словесé; voir Brandt, p. 34, 95 et 115.

L'étude de l'accentuation letto-slave n'est pas encore assez avancée pour qu'il soit possible d'expliquer le détail des fixations d'accent dans les divers dialectes. Mais les coïncidences qui viennent d'être signalées vérifient bien les conclusions déjà autorisées par le grec, le sanskrit et le germanique sur le mouvement du ton dans la déclinaison indo-européenne; elles apportent en même temps la preuve du caractère ancien de l'accentuation slave.

Paul BOYER et A. MEILLET.

Ὁαρτὰ, ἑορτή.

Dans le dernier fascicule paru (t. VII, fasc. iv, p. 448), M. Michel Bréal a bien voulu faire connaître une inscription grecque fort ancienne, rédigée en dialecte béotien, que j'avais eu le plaisir de lui communiquer, ainsi qu'à plusieurs autres savants, peu de temps après l'avoir découverte. Je serais heureux d'insérer dans ces *Mémoires*, avec l'autorisation de la Société, la reproduction épigraphique de ce monument et un essai d'interprétation, d'autant mieux que plusieurs de mes lectures diffèrent assez sensiblement de celles que propose M. Bréal. Mais la publication de l'inscription a été de tout temps réservée au *Bulletin de correspondance hellénique*, édité par l'École d'Athènes; c'est comme membre de l'École, en effet, que j'ai découvert ce texte intéressant. Retardée jusqu'ici par des circonstances tout à fait indépendantes de ma volonté, cette publication sera faite dans le prochain numéro du *Bulletin*.

Mes observations ne porteront aujourd'hui que sur un seul point, celui qui a spécialement attiré l'attention de M. Bréal. Le savant professeur lit ainsi les deux derniers mots de l'inscription : *δίδου ὀαρτάν*; et considère *ὀαρτάν* comme un équivalent de *ἑορτήν*, « l'o de la seconde syllabe, sous l'influence du ρ s'étant changé en α. » En conséquence, il traduit : « tiens-nous en joie » (ou plus exactement « tiens-les en joie »), et fonde son interprétation du mot *ἑορτή* (= *ὀαρτάν*) sur un passage de Platon (*Phédon*, 61).

A mon grand regret, il me paraît impossible d'accepter cette explication. Un examen attentif, soit du monument original, soit des photographies ou des empreintes que j'en possède, m'a persuadé depuis longtemps qu'on doit lire, à la fin du texte, non pas : *δίδου ὀαρτάν*, mais bien : *δίδου* (ou peut-être *δίδουι?*) δ' ἄρ-

τάν. La présence de la conjonction δέ après δίδου est indispensable. Quant au mot ἀρτάν, il ne peut guère être autre chose que ἀρετάν, soit qu'il y ait syncope, soit que par mégarde on ait omis l'ε. Il faut interpréter ici ἀρ(ε)τάν non par « bravoure » ou « vertu », mais plutôt par « prospérité » ou « force ».

Mon vénéré maître M. Weil, qui a bien voulu lire et étudier l'inscription, m'a indiqué deux rapprochements intéressants. A la fin des deux hymnes homériques XV et XX (ainsi qu'à la fin de l'hymne I de Callimaque), on lit :

δίδου δ' ἀρετήν τε καὶ ὄλβον.

Il semble donc que nous retrouvions dans notre texte une formule d'un usage assez fréquent, mais abrégée ici par la suppression des mots : τε καὶ ὄλβον. En résumé, je pense qu'il faut traduire : « Protège-les, ô roi, et donne-leur la prospérité (ou la force). »

Maurice HOLLEAUX.

NOTES SLAVES.

1. Slavon *sŭpati* « dormir ».

Le verbe *sŭpati* « dormir » a, en slavon, une conjugaison singulière : au lieu de faire au présent **sŭp(l)ja*, **sŭp(l)ješi*, **sŭp(l)jetŭ*, d'après *sŭlati*, *drĕmati*, *klepati*, etc., il passe sans raison apparente dans la conjugaison des dénominatifs en -i : *sŭp(l)ja*, *sŭpiši*, *sŭpitŭ*, etc. Dans l'ensemble des langues slaves, c'est le seul verbe qui présente une semblable anomalie. Je crois que l'ancien *sŭpja*, **sŭpješi*, **sŭpjetŭ*¹ est devenu *sŭpja*, *sŭpiši*, *sŭpitŭ* sous l'influence du dérivé *sŭnja*, *sŭniši*, *sŭnitŭ* « je rêve ». Ces deux verbes, issus de la même racine, à force de se rencontrer côte à côte dans les mêmes phrases, devaient tendre tout naturellement à établir l'unité entre leurs désinences. Encore aujourd'hui, on aime, dans les langues slaves, à rapprocher ces deux verbes : c'est une habitude de certains paysans moraves de souhaiter au

¹ Le serbe conjugue encore *pospati* : *pospem*, *pospeš*, *pospe* (imperfectif *pospavam*) « dormir un peu », lequel suppose en slavon **sŭpa*, **sŭpeši*, **sŭpetŭ*, comme *tŭkati* : *tŭka*, *tŭčesi*, *tŭčetŭ* « tisser ».

voyageur qui va passer la nuit sous leur toit « de bien dormir et de faire des rêves dorés » : *At' spí a sní zlatokrásné!*

2. Bohémien **pívo* « bière ».

Lorsqu'on voyage en Bohême ou en Moravie, on surprend fréquemment une prononciation **pívo*, avec *i* long, au lieu de *pivo* « la bière », avec *i* bref. Cette prononciation vicieuse est toute sporadique et inconsciente; peu de Tchèques s'en rendent compte et aucun ne veut avouer une faute de prosodie. Le meilleur moyen de ne plus l'observer, c'est de la faire remarquer à l'interlocuteur. Si au contraire on amène adroitement la conversation à porter à la fois sur la bière et sur le vin, on constate que la prononciation **pívo* se multiplie jusqu'à devenir presque générale, et l'on en surprend du même coup l'origine : la contamination de *víno* « le vin ».

3. Bulgare *gi* « eux », *gu* « elle ».

Il semble que l'accusatif pluriel *gi*, qui répond en bulgare au slavon *je* et au latin « illos, eos », n'a pas encore reçu sa véritable explication, si l'on en juge par les hésitations et les contradictions auxquelles son étymologie donne lieu chaque jour dans les ouvrages spéciaux. Dans sa grammaire bulgare (en bohémien), M. Jan Wagner suppose que, dans cette forme aussi bien que dans l'accusatif singulier féminin du même pronom en macédonien, *gu* « illam, eam », le *g* est une prosthèse : « Někdy bývá r přisuvné; na příklad r (je, eos), maked. ry (ji, eam) »¹. L'auteur eût été, je crois, fort embarrassé de citer un second exemple d'une semblable prosthèse en bulgare. De son côté, M. Miklosich, dans son dictionnaire étymologique (s. v. *jǔ*), se borne à mentionner « *gi* für *ih*, *je* ». Ce laconisme est fait pour rendre perplexe : et pourtant peu de *Neubildungen* ont une histoire aussi simple et aussi claire; *gi* et *gu* ne sont autre chose qu'une extension au pluriel et au féminin du masculin singulier *go*, forme atone de (*n*)*ego*, slavon *je-go* « ejus » ou « eum ». C'est un exemple fort clair d'une flexion détachée de sa racine et fléchie à son tour comme mot indépendant :

Sing. masc.	(<i>je</i>)- <i>go</i> , <i>go</i> ;
fém.	<i>gu</i> ;
Plur. comm.	<i>gi</i> .

Les mêmes formes se retrouvent dans les dialectes du sud de

¹ *Mluvnice jazyka bulharského*, 2^e éd., Prague, 1884; p. 18, pozn. 1.

la Serbie, avec cette particularité que l'accusatif féminin *gu* y fonctionne également comme datif; ainsi dans ce vers,

ШТО МОЛИЛА, ТО ЗУ БОГ И ДАЈА ¹

Ce qu'elle a demandé, Dieu le lui donna

ou encore dans cette formule poétique si fréquente dans les poèmes serbo-bulgares :

Лице ЗУ је као јарко сунце

Son visage est comme un brillant soleil.

Cette fusion de l'accusatif et du datif dans les pronoms atones est conforme à ce que nous observons dans les autres langues, depuis le sanskrit, le néo-scandinave (p. ex. *mig* pour l'ancien *mér*), le grec vulgaire (p. ex. *μὲ λέγει* « il me dit ») et le roman jusqu'au bohémien, lorsque les Pragois disent par exemple : *Já tě dám!* au lieu de *já ti dám!* « Je t'en donnerai! »². Il n'en est que plus intéressant de constater que le bulgare de Macédoine conserve généralement beaucoup plus nette la distinction entre l'accusatif *gu* et le datif *i*.

Il resterait à expliquer une double tendance, diamétralement opposée semble-t-il, à laquelle la langue bulgare a obéi en utilisant la désinence slave *-go*. Nous venons de voir, d'une part, que la conscience populaire, croyant reconnaître dans la forme pronominale *go*, apocopée de *jego* (rac. *je-*, désinence *-go*), une fausse racine *g-*, a édifié sur ce thème imaginaire un nouveau pronom et en a tiré successivement les formes *gu*, *gi*, etc. C'est ici l'analogie des autres pronoms sous leur forme serbo-bulgare ou macédonienne qui a plus particulièrement servi de modèle, par exemple *to-zi*, *tu*, *ti* « hic, hanc, hi », etc. Ceci nous indique du même coup la région où cette façon d'interpréter la forme *go* a originairement pris naissance : c'est la région de la Vieille-Serbie, de la Macédoine et, partiellement, de la Roumélie³, en quoi les faits confirment pleinement les conclusions de la philologie.

Mais en même temps un courant tout opposé s'est manifesté, et de fort bonne heure, dans les régions du Nord. Dans cette partie du domaine bulgare, le peuple a gardé un sentiment très

¹ Miličević, *Kraljevina Srbija*, Belgr. 1884; IV, *Toplica*, p. 408.

² Le célèbre écrivain bohémien, le regretté Jan Neruda, a publié jadis (1874), sous une forme humoristique, un article « sur le tchèue de Prague » (*Nico z pražské češtiny*), où le philologue trouvera plus d'une observation curieuse. Voir *Studie krátké a kratší*, Prague, 1888 (nouv. édit.).

³ A Plovdiv (Philippopoli), par exemple, le pluriel de l'article est *-ti* plutôt que *-tē*; donc là également un pluriel *gi* n'a rien que de légitime.

net de la valeur de *go*, apocopée de *jego*, *négo*; il n'a donc pas essayé d'en restaurer la déclinaison. Tout au contraire, il a si bien compris la flexion *go* des adjectifs et des pronoms comme le signe essentiel du génitif-accusatif au masculin et au neutre, qu'il s'en est servi pour refaire un génitif singulier aux pronoms *sjákij* «chacun» et *drúgij* «autre». Ce sont les formes *sjáki-go* «cujusque» et *drúgi-go* «alterius, alius»¹, en regard du slavon *višjakaago*, *drugaago* ou du serbe *svekoga*, *drugoga*, avec lequel coïncident d'ailleurs les génitifs bulgares sporadiques, tels que *svetóga* ou *svetógo*, etc. On ne saurait donc attribuer aux génitifs *sjáki-go*, *drúgi-go* une origine phonétique. Ce sont de très curieuses restaurations édifiées sur le *nominatif*, soit *sjákij*, *sjáki*, suivi de la désinence *-go* qui perd dès lors sa valeur de flexion pour fonctionner à la façon des particules dans les langues altaïques. Nous atteignons ici, si je ne me trompe, un souvenir encore net de l'ancien idiome des Bulgares ougriens d'Asparuch, un témoignage de leur origine, et qui prouve que, absorbés complètement, après vingt années seulement, dans la merveilleuse civilisation slave du VII^e siècle, ces Bulgares sentaient parfois encore de vieilles récurrentes de jadis s'éveiller en eux, venir les troubler jusque dans l'expression de la pensée.

F. Geo. Möhl.

¹ Les génitifs *sjákigo*, *drúgigo*, et, par extension, les datifs *sjákimu*, *drúgimu*, aussi bien que le pluriel *gi*, ont aujourd'hui pénétré dans la langue commune des Bulgares, de telle sorte que ces deux formations, qui révèlent deux consciences linguistiques diamétralement opposées, se sont rejointes et cohabitent, sans faire, ma foi, trop mauvais ménage.

VARIA.

Imbecillus, uacillare.

Imbecillus, imbecillis est proprement l'invalidé, l'impotent, celui qui doit s'aider d'un bâton, *baculum* ou *bacillum* : l'étymologie semble évidente; elle est généralement admise depuis Isidore de Séville¹. Mais la phonétique présente quelque difficulté : l'*a* de *baculum, bacillum* est bref; **in-bacillus* aurait dû aboutir à **imbicillus* : cf. *efficio, Iuppiter*². De plus, la seconde syllabe du mot *imbecillus* est comptée comme longue par tous les poètes latins. Ce n'est qu'à l'époque chrétienne qu'on la trouve brève; or un *a* long extérieur reste intact : cf. *adactus, profanus*. L'*e* de *imbecillus* semble donc ne pouvoir être concilié ni avec un *a* long primitif, ni avec un *a* bref final de syllabe, mais seulement avec un *a* bref suivi d'une consonne dans la même syllabe : il ne rentre ni dans le type d'*efficio*, ni dans celui d'*adactus*, mais dans celui d'*effectus*.

Un mot proche parent de celui-ci pour le sens, est *uacillare*, qui signifie « chanceler, avoir besoin d'appui, être *imbecillus* » et avec une signification plus restreinte « boiter ». Un glossaire le traduit par *σκάζω*, et Cicéron, employant sans doute une expression toute faite, dit : *tota res uacillat et claudicat*. Il ne semble pas possible de séparer ce mot de *baculum* et de ses dérivés, quelque difficulté que présente l'alternance *u/b* de l'initiale, sur laquelle nous reviendrons. Or la prosodie de *uacillo* offre une particularité curieuse, la première syllabe, ordinairement brève, est une fois comptée pour une longue chez Lucrèce, III, 502 :

Tum quasi uacillans primum consurgit et omnes...

Les deux manuscrits de Leyde, dont le témoignage, comme le prouve mainte autre particularité, est plus important pour les détails orthographiques que ne le sont d'ordinaire les copies du

¹ Isidore voit dans *in* la particule négative, ce qui semble peu probable. *Imbecillus* est formé comme *inlustris*, non comme *insanus*.

² On ne peut mettre en parallèle l'*e* de *undecim* conservé, contrairement à l'usage, à l'intérieur du mot. Là, c'est la voyelle du simple qui subsiste ou a été rétablie, tandis que dans *imbecillus* cette même voyelle est de toute façon altérée.

moyen âge, écrivent ici *uaccillans*, tandis qu'ailleurs, et par exemple dans le même passage (III, 477; cf. I, 806; IV, 1116; V, 1094, 1234; VI, 554, 575), ils l'écrivent par un seul *c*.

Il est tentant d'établir un rapport entre l'existence de cette double prononciation et l'*e* anormal de *imbecillus*; une forme ancienne **im-baccillus* rendrait compte à la fois du timbre de la voyelle et de la longueur de la syllabe; quant à la réduction de *cc* à *c* et à l'allongement de la voyelle, on connaît assez, par les langues romanes, l'incertitude de la prononciation des consonnes doubles en latin (cf. les doublets *cūppa* = *coupe* et *cūpa* = *cuve*) pour ne point attacher trop d'importance à cette difficulté. Il est important de noter, de plus, que la grande majorité de nos textes poétiques latins sont en vers dactyliques, dans lesquels un mot commençant par un crétique ne pouvait être admis; la forme avec deuxième syllabe brève reprise à l'époque chrétienne, a dû exister concurremment avec la forme à syllabe longue, et a pu influencer sur l'orthographe de celle-ci. C'est ainsi que la finale de parfait *-auērunt* ne se trouve pas dans nos textes classiques, où elle est remplacée par la forme à *e* long. Les textes archaïques, par contre, présentent la forme à *e* bref, prouvée d'ailleurs par la syncope de *ue* dans *-arunt*. Un autre fait qui se rattache plus étroitement à la question qui nous occupe est la quantité de *hoc*, qui, à l'époque de Plaute, se prononçait *hōcc'* (cf. *hocce*) et qu'on a continué à compter en général pour une longue, quoiqu'on l'écrivit à l'époque classique par un seul *c*.

On ne peut guère contester que *baculum* ne soit le même mot que *βάκτρον*; bien que le consonnantisme du suffixe ne soit pas sans offrir quelque difficulté¹, il est certain que l'élément *-culo-* correspond ici à *-τρο-* du grec : la forme reconstruite contiendrait deux *c*, l'un final de la racine, l'autre initial du suffixe : comparé à **baculum*, *baculum* peut-être soit un doublet né spontanément, soit une forme secondaire influencée par le diminutif, **baccillum* ayant dû passer de bonne heure à *bacillum* comme **mammilla* (cf. *mamma*) à *mamilla*. Quant à l'alternance *u/b* de l'initiale, il convient de remarquer que si le mot n'est pas emprunté au grec ou par tous deux à quelque autre langue, c'est *u* et non *b* qu'on attendrait en latin comme correspondant de *g₂* indo-européen, car on ne peut guère songer à un *b* primitif. Dans ce cas², *uacillo* est plus régulier que *bacillum* et *baculum*, l'identité de sens assurant d'autre part la parenté de ces deux mots avec *βάκτρον*. Si au contraire on admet l'emprunt, la parenté du *b* et de l'*u* consonne rappelée plus haut par M. Bréal et pour laquelle on pour-

¹ Cf. le travail de M. Osthoff, t. I de ses *Morphologische Untersuchungen*.

² Il est évident que dans cette hypothèse il faudrait, à cause du vocalisme du latin, rejeter toute idée de parenté entre *βάκτρον* et *βάλνω* (**g₂nyō*).

rait encore citer d'autres exemples¹ rend toute naturelle l'existence d'une hésitation entre les deux sons.

Florus.

Les vers XII 605 s. de l'Énéide sont ainsi écrits dans la plupart des manuscrits, abstraction faite des menues variantes orthographiques :

Filia prima manu flauos Lauinia crinis
Et roseas laniata genas . . .

Mais le commentaire de Servius nous signale une particularité intéressante : FLAVOS LAVINIA CRINES antiqua lectio «floros» habuit, id est florulentos, pulchros; et est sermo Ennianus. Probus sic adnotavit: neotericum erat «flauos», ergo bene «floros»: nam sequitur «et roseas laniata genas»: Accius in Bacchis «nam flori crines, uideo, ei propositi iacent», in iisdem «et lanugo flora nunc demum inrigat», Pacuius Antiope «ceruicium floros dispergit crines».

Il résulte de ce texte qu'il existait pour l'adjectif *floreus* formé sur *flōs*, *flōris* comme *arboreus* sur *arbōs*, *arbōris*, *sidereus* sur *sidus*, *sideris*, une forme secondaire *florus* employée par différents écrivains; Virgile, amateur d'archaïsmes, l'avait introduite dans ce vers, d'où les copistes et les reviseurs l'ont d'ailleurs bientôt expulsée pour le remplacer par un mot plus commun et plus facilement intelligible: *flauos*. C'est là du moins, la manière dont on considère habituellement ces faits: mais à les regarder de plus près, on ne peut s'empêcher d'être surpris que cette forme secondaire d'un mot qui signifie «fleuri» ne s'emploie guère qu'en parlant des cheveux ou de la barbe. Le rapport que Probus veut établir entre l'emploi de *floros crinis* au vers 605 et celui de *roseas genas* au vers suivant, est contraire au bon sens, et cette explication particulière ne conviendrait certainement pas aux passages cités d'Accius et de Pacuvius. L'emploi métaphorique de *florus*, difficilement admissible en lui-même, le devient bien plus si l'on songe qu'il serait restreint d'une part à la forme contracte, d'autre part à l'emploi de ce mot comme épithète des substantifs *crinis*, *lanugo*, ou autres de même sens. Il est de toute évidence que *floros crinis* n'a pas d'autre sens que *flauos crinis*, et que la *flora lanugo* d'Accius est tout à fait comparable à tel pas-

¹ Cf. par exemple les formes *uulua*, *uulba*, *bulba* étudiées par M. Louis Havet, *Mém. Soc. Ling.*, VI, 116, et *ferueo*, *ferbui*, radical *bherw* (cf. v. irl. *bruth* avec la forme réduite); cf. aussi *proter-uus* en regard de *acer-bus*, mais ce dernier rapprochement aurait besoin d'une justification que je me propose de donner prochainement avec plus de détail.

sage de Virgile, par exemple : *Æn.*, X, 324 *flauentem prima lanugine malas*.

En autres termes *florus* a un sens nettement différent de *florus*; il n'en est pas un doublet, et n'a rien à voir avec *flos* pas plus pour le sens que pour la dérivation. Il est synonyme de *flauus*, et équivaut exactement pour la forme et pour le sens général au grec *χλωρός*, dont *flauus* est également parent. Le nom propre *Florus* signifie « le blond », ce qui est moins poétique, mais plus vraisemblable que si ce mot dérivait de *flos*. Quant au nom de la déesse *Flora*, il doit être séparé de *Florus* : il se rattache incontestablement à *flos*, mais il en est dérivé par ce procédé particulier, et, je crois, très artificiel (*Flora* et non *Florea*) dont on retrouve nettement la marque dans la formation des noms des divinités romaines les plus « populaires », telles que *Iterduca* et *Abeona* et qui doivent leur existence moins à l'instinct populaire qu'à une savante théologie.

SUR LA PRONONCIATION DE L'Y EN LATIN.

A propos de la note publiée par M. Louis Havet dans ces *Mémoires*, t. VI, p. 79, sur le nom de la lettre *y*, il peut être intéressant de remarquer que l'*υ* est souvent noté par le groupe *ui* dans les manuscrits latins. On trouve dans des glossaires¹ *quigneum* (*κύκνειον*), *quinici* (*κυνίσι*), *quines* (*κύνες*), *quilismata* (*κυλίσματα*), *quinoclosa* (*κυνόγλωσσος*), *quinoroda* (*κυνόρροδα*), *Coquitus* (*Κοκύτις*). Les manuscrits de Lucrèce (V, 295) écrivent de même par *ui* l'*υ* de *lychni* (*λύχνοι*). C'est ainsi également qu'il faut interpréter les épels QVIRILLVS (De Rossi, *Inscr. christ. urbis Romae*, vol. I, n° 355), et QVIRENARICE (*Corp. Inscr. lat.* t. III, n° 2063) pour *Cyrellus* et *Cyrenaicae*, au lieu d'*υ* voir, comme M. Seelmann (*Die Aussprache des Latein*, p. 221), une preuve de la confusion, que nous ne contestons d'ailleurs pas, de *y* et de *i* en latin vulgaire.

Sans vouloir entrer ici dans le détail de la difficile question de la prononciation de l'*υ* dans les pays de langue grecque et de langue latine à l'époque impériale, il convient de noter que les transcriptions grecques de mots latins rendent quelquefois inversement le groupe *qui* par KY : M. Seelmann (p. 351) cite KYPHNA (*Corp. inscr. graec.*, t. II, n° 2460) et KYNTHΛIOC (*ibid.*, n° 2488) pour *Quirina* et *Quintilius*. L'emploi tout particulièrement fréquent de *ui* pour *υ* et inversement après la gutturale semble indiquer que pour les Latins, la prononciation admise (nous ne disons pas la prononciation usuelle) de l'*υ* se rappro-

¹ Cf. Löwe, *Prodromus corporis glossariorum latinorum*, p. 376 s.

chait sensiblement de celle de *ui* dans le groupe *qui*; autrement dit, elle se rapprochait de la prononciation de *ui* là où le premier élément de ce groupe avait conservé son ancienne valeur de semi-voyelle (*qui* étant resté *kwi*, mais *uiuere* étant devenu *vivere*). Les transformations phonétiques qu'a subies le nom de cette lettre (français *gui*¹) indiquent qu'il remonte à une époque ancienne : il n'est pas impossible que, dans les écoles, on ait adopté pour ce son étranger la prononciation de *ui*, et que ce soit à cette prononciation que la lettre doive son nom.

On est trop porté à négliger, dans l'étude du langage, l'influence de l'enseignement de l'école : cette influence a dû pourtant être grande dans le développement du latin à l'époque impériale; une partie des contradictions que présente cette *farrago*, que les romanistes appellent le latin vulgaire, est certainement due à cette cause. Je serais tenté, en particulier, d'établir un rapport entre la prononciation de *ui* (*wi*) de la lettre *y* et une anomalie de la phonétique romane : si *gui*, latin *uisum*, a été traité, en français, comme si l'initiale avait été *wi* et non *vi*, c'est peut-être que ce mot a été considéré à tort par quelque demi-savant comme commençant par un *y* noté *ui*. Un nom de plante était plus qu'un autre exposé à être considéré comme venant du grec, un très grand nombre de mots de ce genre en provenant effectivement. Je ne me dissimule pas ce que cette hypothèse peut présenter d'arbitraire au premier abord; mais l'anomalie de *gui*, je crois, ne peut être expliquée par une influence germanique, comme c'est le cas, par exemple, pour *guêpe*, latin *uespa*, influencé par son synonyme germanique (vieux haut-allemand *wespa*, *wesfe*). En outre, on ne doit pas oublier que les changements phoniques sont non pas généraux, mais généralisés, ce qui est fort différent, et qu'il n'y a à l'origine même d'une « loi » phonétique qu'un fait de prononciation vicieuse d'un individu.

Oscillatio.

Oscillum est formé sur *osculum*, comme *bacillum* sur *baculum* : il désigne le petit masque, la petite figure humaine en métal que les paysans italiens suspendent à certaines occasions dans leurs vignobles : cf. Virgile, *Georg.*, II 389 : *oscilla ex alta suspendunt mollia pinu*. Un mot qui semble aussi propre parent de celui-ci pour la forme qu'il en est éloigné pour le sens est *oscillatio*, qui désigne le jeu de la balançoire; Corssen (*Kuhn's Zeits.*, XV, 156) a proposé de rattacher ces deux mots l'un à l'autre. Il existe sur leur étymologie trois ou quatre textes assez obscurs, qui semblent

¹ Cf. Louis Havet, *loc. cit.*

indiquer que les anciens voyaient dans le verbe *oscillo* « se balancer » un composé de *ob-s* ou du substantif *os* et d'un simple *cillo* (ou *cilleo*) dont l'existence est plus que douteuse. M. A. Funck, qui rassemble ces textes (*Archiv für lat. Lexikogr.*, IV, 82), n'y attache pas plus d'importance qu'ils ne méritent, mais il fait à l'hypothèse de Corssen une objection assez sérieuse : comment le mouvement d'oscillation des petits masques, produit accidentellement par le souffle du vent, a-t-il pu être considéré comme le caractère dominant des *oscilla* au point que ce sens ait subsisté seul dans *oscillatio*? Je pense pourtant que l'étymologie de Corssen — que celui-ci d'ailleurs ne s'était guère mis en peine de justifier, — doit être conservée. La critique de M. Funck porte à faux. Son raisonnement n'est juste qu'au point de vue de la logique abstraite; *oscillatio* n'est pas un terme technique pour désigner un mouvement de va-et-vient; ce n'est rien de plus que le nom d'un amusement. C'est donc un mot de la langue des enfants, pour qui le caractère religieux des *oscilla* était lettre close, mais qui, se balançant sur une corde fixée à deux branches d'arbre, s'amusaient à jouer « à l'*oscillum* ». C'est par le même procédé que ce mot *oscillum* a pris, à côté de son sens ancien, une signification nouvelle : « la balançoire »

EXPRESSIONS HYBRIDES.

Une inscription publiée par M. de Rossi dans le *Bollettino dell' Istituto archeologico germanico*, t. V, p. 285, est ainsi conçue : *tace, noli perierare, ego te uidi aliam auiare*. Elle est gravée sur une agrafe d'or trouvée à Bolsène, et peut être datée à peu près du milieu du v^e siècle de notre ère. Elle contient un mot qui manque dans les lexiques, *auiare*, mais dont le sens est, croyons-nous, suffisamment déterminé par le contexte¹. Il est tout d'abord évident que nous avons ici un démenti formel adressé à la personne qui devait recevoir ce bijou et qui avait nié d'abord un fait que l'auteur de l'inscription affirme avoir vu de ses propres yeux. Parmi les sens possibles du dernier mot de l'inscription, il en est un qui expliquerait la véhémence de ces reproches, c'est celui qu'on obtiendrait en traduisant servilement dans un dialecte germanique ce mot d'aspect latin : *auiare* est à *auis* ce que le vieux haut-allemand *fogalôn* est à *fogal*. *Fogalôn* est, dès la période du moyen haut-allemand, employé dans le sens de *coire*, et il n'est pas

¹ Par suite de différentes circonstances, nous avons connu le texte de l'inscription sans pouvoir recourir au travail de M. de Rossi : ce n'est qu'au dernier moment que nous avons pu en prendre connaissance et constater que l'éminent archéologue était arrivé, par une voie toute différente, à une interprétation tout à fait analogue nôtre.

douteux que, sans le caractère presque exclusivement clérical de la plus ancienne littérature allemande, nous rencontrerions, dès les premiers monuments de la langue, le mot *fogalôn* avec ce sens particulier. Que l'on admette cette interprétation, ou qu'on attribue à *auiare* le sens moins brutal du vieux français *oiseleur*, nous croyons que c'est dans cette voie qu'il convient de chercher l'explication de cet ἀπαξ εἰρημένον.

S'ensuit-il que nous pensions qu'en latin il existait comme en germanique un mot dérivé, avec ce sens particulier, du mot signifiant « oiseau », et dont un seul exemple se serait conservé jusqu'à nous? Nous ne contestons pas la possibilité d'une rencontre fortuite; mais il nous semble plus probable que cette coïncidence doit être expliquée autrement. Si l'on songe à la date très basse de notre texte, il ne semblera sans doute pas difficile d'admettre la présence d'une expression hybride, formée d'éléments latins sur un modèle germanique : soit que le mot ait été créé par l'auteur même de l'inscription, soit qu'il ait été déjà répandu parmi les Germains établis en Italie; peu importe d'ailleurs, l'essentiel est que nous croyons que le mot a été créé par un Germain. Je voudrais à ce propos présenter quelques observations et réunir quelques faits relatifs à l'hybridation du langage, en me bornant pour le moment à la sémantique.

Parmi les phénomènes de ce genre, le plus intéressant est sans aucun doute l'emploi d'un mot d'une langue à partir d'une certaine époque, ou dans une certaine région, dans un sens qui n'est point le sien, mais qui appartenait à un mot en partie synonyme de celui-ci dans une autre langue : quand deux groupes linguistiques différents entrent en contact, ces phénomènes se produisent immédiatement en grand nombre. En apprenant imparfaitement la langue voisine, on généralise pour tel ou tel mot une synonymie qui n'est que partielle. C'est ainsi que les Hauts-Bretons, qui ne parlent que français, disent indifféremment *gagner* ou *cultiver*, *gagnerie* ou *culture*¹. L'origine de cette bizarrerie est claire : en breton, le même mot *gounidegez* signifie à la fois « gain » et « labourage ». Les premiers Bretons qui ont adopté l'usage du français ont employé dans les deux sens du mot *gounidegez* de leur langue maternelle le mot français qu'ils savaient lui être équivalent dans certains cas.

Un autre phénomène d'hybridation est la création dans une langue d'un mot nouveau, dérivé ou composé à l'aide d'éléments existant déjà dans cette langue, et ne se distinguant en rien par l'aspect extérieur des mots plus anciens, mais qui, en fait, n'est que le calque d'un mot existant dans la langue maternelle de

¹ Le Gonidec, *Dictionnaire breton-français*, éd. La Villemarqué, s. v.

celui qui s'essaye à un parler nouveau. Outre les mots nés par voix orale, il y aurait, dans une étude détaillée de ces phénomènes, que nous essayerons peut-être un jour pour un groupe de langues, à tenir compte des expressions créées par les écrivains, et qui passent ensuite dans la langue courante : on serait étonné de la masse de créations nouvelles jetées dans les différentes langues du monde par la seule traduction des Livres saints. Mais ce n'est pas ici le lieu de traiter cette question avec tous les développements qu'elle comporte : nous voulons rappeler seulement deux ou trois exemples de ces calques d'expressions, parmi les plus certains et les plus frappants.

C'est ainsi que si l'on s'attache à l'esprit et non à la lettre, le mot *compagnon* est germanique au même titre que le provençal *gasalha* « communauté ». Dans ce dernier cas nous avons l'emprunt brutal à un dialecte germanique (gothique?); dans le premier nous avons la transcription d'un vieux terme germanique : le gothique *gahlaiba* (cf. *hlajfs* « pain ») avait déjà le sens général qu'a *compagnon* en français; il traduit chez Ulphilas *συμμαθητής* (Joh. XI, 16) et *συστρατιώτης* (Phil., II, 25); il signifie « confrère » dans le charte de Naples. Le vieux haut-allemand *galeipo* a le même sens.

Les deux composés roman et germanique, synonymes eux-mêmes, sont composés d'éléments synonymes : mais, loin qu'il faille voir dans cette rencontre le résultat d'un développement sémantique parallèle, c'est uniquement dans le passé germanique qu'il faut aller chercher l'histoire de ce mot. Inversement le vieux haut-allemand *anabôz* « enclume » est un calque du latin *incus* (*ana-bôzan* = *in-cudere*), le moyen haut-allemand *gegene* « contrée » un calque du roman *contrata* (*gegen* = *contra*), et ce n'est pas un hasard si le vieux français *aval* et le vieux haut-allemand *ze tal* (*tal* = *uallis*) ont tous deux le sens général de « en bas ».

Le jour où l'on étudiera le détail de ces faits, bien des phénomènes de sémantique expliqués jusqu'ici par une logique abstraite apparaîtront sous un jour tout nouveau, et comme un grand nombre d'entre eux ont pour première origine l'imitation savante d'œuvres étrangères, les langues littéraires, après avoir été trop longtemps l'objet du mépris des linguistes, deviendront pour eux le plus curieux et le plus fécond des sujets d'étude.

LES UNIVERSITÉS FRANÇAISES AU MOYEN AGE

Avis à M. Marcel Fournier, éditeur des Statuts et Privilèges des Universités françaises

Par le Rév. P. Henri DENIFLE, O. P., avec des documents inédits

Brochure grand in-8. Prix. 2 fr.

PRÉCIS D'ANTIQUITÉS ROMAINES

(VIE PUBLIQUE ET VIE PRIVÉE)

Par C. KRIEG

Traduit sur la troisième édition par l'abbé O. JAIL, licencié ès-lettres

Préfet des études à l'école Saint-Maurice de Vienne

Un fort volume in-8 orné de deux plans de Rome antique et du Forum et de 53 gravures dans le texte. Prix. 6 fr.

PÉTRARQUE ET L'HUMANISME

D'APRÈS UN ESSAI DE RESTITUTION DE SA BIBLIOTHÈQUE

Par Pierre DE NOLHAC

Un volume grand in-8 orné d'un portrait et de 3 pl. de fac-similés. Prix. 16 fr.

DE PATRUM ET MEDII AEVI SCRIPTORUM CODICIBUS

IN BIBLIOTHECA PETRARCAE OLIM COLLECTIS

Disserebat Petrus DE NOLHAC

Grand in-8. Prix. 2 fr.

CATALOGUES DES LIVRES GRECS & LATINS

Imprimés par Alde Manuce à Venise (1498-1503-1513)

reproduits en phototypie avec une préface

Par Henri OMONT

Grand in-folio avec 4 planches. Prix. 15 fr.

LES MANUSCRITS GRECS DATÉS DES XV^E & XVI^E SIÈCLES

De la Bibliothèque nationale et des autres bibliothèques de France

Par le même

Grand in-8. Prix. 3 fr.

LA QUESTION DES MYTHES

Par Félix ROBIOU

1^{re} PARTIE

Un volume in-8. Prix. 2 fr. 50

L'ORIGINE DES CONTES POPULAIRES EUROPÉENS

ET LES THÉORIES DE M. LANG

Mémoire présenté au congrès des traditions populaires de 1889

Par Emmanuel COSQUIN

Grand in-8. Prix. 1 fr.

ILIOS ET ILIADE

Les ruines d'Ilios. — La formation de l'Iliade — Essai de restauration de l'Iliade primitive. — L'Olympe et l'art homériques.

Par Gaston SORTAIS, S. J.

Un fort volume in-8, orné d'une carte de la Troade. Prix. 5 fr.

GUERRE DE CÉSAR ET D'ARIOVISTE ET PREMIÈRES OPÉRATIONS DE CÉSAR EN L'AN 702

Par le Colonel Baron STOFFEL

Un volume in-4 avec cartes et plans. Prix. 30 fr.

HISTOIRE DE JULES CÉSAR GUERRE CIVILE

Par le même

Deux volumes in-4 avec un atlas. Prix 100 fr.

HISTOIRE DU RÈGNE DE MARIE STUART

Par M. PHILIPPSON

Tome I : L'Avènement de Marie Stuart. Tome II : Succès de Marie Stuart en Écosse. Darnley.

Deux volumes in-8. Prix. 12 fr.

L'ouvrage complet se composera de trois volumes.

LA CONSTITUTION D'ATHÈNES

Par ARISTOTE

Traduit par B. Haussoullier, avec la collaboration de E. Bourguet, J. Bruhns et L. Eisenmann.

Un volume grand in-8. Prix. 5 fr.

LES NOMS GAULOIS CHEZ CÉSAR ET HIRTIUS DE BELLO GALLICO

1^{re} SÉRIE: Les composés dont Rix est le dernier terme

Par H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE

Un volume in-18 jésus. Prix. 4 fr.

ROMANIA

Recueil trimestriel consacré à l'étude des langues et des littératures romanes

Publié par MM. P. MEYER et G. PARIS, membres de l'Institut

Paris : 20 fr. — Départements et Union postale : 22 fr.

La collection complète (1872 à 1891 inclus), y compris la table des dix premières années :
broché, 520 fr.; relié en demi-maroquin, coins, tête dorée, ébarbé, 550 fr.

REVUE CELTIQUE

Fondée par H. GAIDOZ

Publiée sous la direction de M. d'ARBOIS DE JUBAINVILLE, membre de l'Institut, avec le concours de M. J. LOTH, doyen de la Faculté des Lettres de Rennes, et E. ERNAULT, professeur à la Faculté des Lettres de Poitiers.

Paris : 20 fr. — Départements et Union postale : 22 fr.

La collection complète des 12 vol. (années 1870 à 1891 inclus), au lieu de 240 fr., net 190 fr.

RECUEIL DE TRAVAUX RELATIFS A LA PHILOGIE Et à l'Archéologie égyptiennes et assyriennes

Pour servir de bulletin à la Mission française du Caire, sous la direction de G. MASPERO
Prix d'abonnement au volume complet : Paris, 30 fr. Départements et Union postale : 32 fr.

La collection des 13 premiers volumes pris à la fois, au lieu de 400 fr., net 300 fr.

Chartres. — Imprimerie DURAND, rue Fulbert.

MÉMOIRES

DE LA

SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE

DE PARIS



TOME HUITIÈME

3^e FASCICULE



PARIS

ÉMILE BOUILLON, LIBRAIRE-ÉDITEUR

67, RUE DE RICHELIEU, 67

1893

TABLE DES MATIÈRES

DU FASCICULE 3.

	Pages.
H. POGNON. Une incantation contre les génies malfaisants, en mandaïte* (avec une planche)	193
A. MEILLET. Varia : 1. Étymologies. 2. Questions d'accentuation. 3. Sur l'élosion de <i>i</i>	235
Michel BRÉAL. Étymologies. 1. Αἰρέω. 2. Μέλλειν. 3. Κνήμη « jambe ». 4. Παροιμία « discours » 5. Allemand <i>lesen</i> . 6. <i>Mon pé et ma mé</i> . 7. Κατορρέντερον. 8. Ἐρινός. 9. Χερσόνησος. 10. ΔΙΕΞΗΕΙΝ.	246
Louis DUVAU. Italo-celtica. 1. <i>Ferox, atrox</i> . 2. <i>Vxellodunum</i> , ὑψηλός. 3. Le groupe latin <i>-cl-</i> . 4. A propos de <i>quoniam</i>	256
Abel BERGAIGNE. Quarante hymnes du Rig-Véda, traduits et commentés (publiés par V. HENRY). Deuxième partie : XV-XVIII.	264

*ERRATUM. P. 199, l. 26, 29; p. 207, l. 6, *au lieu de*: II^e siècle, *lire*: III^e siècle. — P. 200, l. 8, *au lieu de*: second, *lire*: troisième. — P. 205, l. 1, *au lieu de*: Deir-Kounna, *lire*: le couvent de Kounna; l. 34, *au lieu de*: près de Deir-Kounna, *lire*: près du couvent de Kounna (ce couvent nestorien portait également le nom de couvent de Saint-Mari).

EN VENTE A LA MÊME LIBRAIRIE

LES FABLIAUX

ÉTUDES DE LITTÉRATURE POPULAIRE ET D'HISTOIRE LITTÉRAIRE DU MOYEN AGE

Par J. BÉDIER

Un fort volume gr. in-8. Prix. 12 fr. 50

DE NICOLAO MUSETO (*gallice* COLIN MUSET)

FRANCO GALLICO CARMINUM SCRIPTORE

Par le même

Un volume in-8. Prix. 3 fr.

LES SOURCES DU ROMAN DE RENART

Par L. SUDRE

Un volume gr. in-8. Prix. 12 fr.

PUBLII OVIDII NASONIS METAMORPHOSEON

LIBROS QUOMODO NOSTRATES MEDII Aevi POETAE IMITATI INTERPRETATIQUE SINT

Par le même

Un volume in-8. Prix. 3 fr.

SOLUTION DE QUELQUES DIFFICULTÉS DE LA PHONÉTIQUE FRANÇAISE

Chapitre du Vocalisme

Par P. MARCHOT

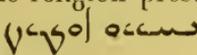
Un volume in-8. Prix. 3 fr. 50

UNE INCANTATION

CONTRE LES GÉNIES MALFAISANTS

EN MANDAÏTE.

Pendant une excursion que je fis à Bismaya¹, j'achetai, dans un campement d'Arabes nomades établi à quelques centaines de mètres du tumulus, une coupe en argile que des enfants avaient trouvée tout près de là à fleur de terre ou presque à fleur de terre quelques jours auparavant. Sur cette coupe qui a environ 195 millimètres de diamètre et 65 millimètres de hauteur, deux inscriptions en mandaïte ont été tracées à l'encre : l'une fort longue est écrite en spirale à l'intérieur du vase; l'autre n'a que deux lignes et se trouve à l'extérieur. Un des côtés de la coupe a malheureusement été brisé, probablement à une époque ancienne; trois fragments qui avaient été retrouvés me furent vendus, mais un ou plusieurs morceaux manquaient et, malgré les recherches que je fis faire à l'endroit où le vase avait été découvert, il fut impossible de les trouver. Il y a par suite une lacune dans les deux inscriptions, et le texte ne peut pas être complètement restitué.

Ces inscriptions sont certainement l'œuvre d'un individu professant le mandaïsme ou une religion presque semblable à celle des Mandéens²; la formule  et la *Vie est victorieuse*, qui termine la plus longue d'entre elles, suffit à le prouver, mais

¹ Les Arabes donnent le nom de Bismaya ou Mismaya à un grand tumulus situé à une vingtaine de kilomètres au sud-est de Bagdad, au delà de la Diala, entre le Tigre et le Nahrawan. Ce tumulus est probablement la plate-forme d'une forteresse, d'un palais ou d'un temple de l'époque babylonienne, mais je n'y ai trouvé aucune brique portant des inscriptions cunéiformes. Il est indiqué, sous le nom de Mismaï, sur la carte de Kiepert intitulée : *Nouvelle carte générale des provinces asiatiques de l'Empire ottoman sans l'Arabie*. Berlin, 1884.

² Le fait qu'une inscription est rédigée en mandaïte ne suffirait pas, selon moi, à prouver qu'elle a été écrite par un Mandéen. La langue religieuse des Mandéens, à laquelle nous donnons le nom impropre de mandaïte, a certainement été parlée, ainsi que je le dirai plus loin, dans une partie de l'Iraq, et il est possible qu'on trouve un jour des inscriptions païennes écrites en mandaïte.

il me paraît impossible de déterminer avec exactitude l'époque à laquelle elles ont été tracées.

De nombreux travaux ont été composés sur la religion mandéenne¹ et je n'ai pas l'intention d'exposer ici ses croyances et ses dogmes qui paraissent avoir été empruntés au christianisme, au judaïsme, au parsisme et probablement aussi à beaucoup de sectes gnostiques que nous ne connaissons pas. Deux seulement des livres sacrés des Mandéens ont été publiés jusqu'à ce jour : le *Ginza* (trésor), aussi appelé *Sidra rba* (grand livre), et le *Qoulasta*². Le plus ancien de ces livres, le *Sidra rba*, me paraît être une compilation qui a été faite longtemps après l'invasion arabe, mais qui renferme des fragments et peut-être des chapitres entiers empruntés à d'anciens ouvrages composés à des époques et dans des régions différentes. Cette volumineuse et ennuyeuse compilation contient de nombreux passages où il est question des Chrétiens³, des Juifs, des Musulmans et de plusieurs sectes

¹ On peut lire notamment, au sujet de la religion mandéenne, l'ouvrage de M. Brandt intitulé : *Die mandäische Religion, ihre Entwicklung und geschichtliche Bedeutung*. Leipzig, 1889.

² Le *Qoulasta* a été publié par M. Euting sous le titre suivant : *Qolasta oder Gesänge und Lehren von der Taufe und dem Ausgang der Seele als mandäischer Text mit sämtlichen Varianten nach pariser und londoner Manuscripten*. Stuttgart, 1867, et le *Sidra rba* par Petermann sous le titre de *Thesaurus seu liber magnus vulgo «Liber Adami» appellatus opus Mandæorum summi ponderis*. Leipzig, 1867. Au commencement de ce siècle Norberg a également publié le texte du *Sidra rba* avec une traduction *Codex nazaræus, liber Adami appellatus, syriace transcriptus latineque redditus*. Malheureusement Norberg paraît avoir considéré le mandaïte non pas comme une langue, mais comme une sorte de patois syriaque corrompu; il a eu la malencontreuse idée de supprimer les gutturales qui représentent des voyelles, et le texte qu'il a publié en caractères syriaques n'est en réalité ni du mandaïte ni du syriaque. Il n'a pas indiqué les variantes des manuscrits et a fait, sans prévenir le lecteur, des corrections qui sont souvent tout à fait malheureuses. Sa traduction latine, sans être précisément mauvaise, contient d'innombrables contresens; elle n'est accompagnée d'aucun commentaire philologique et ne peut être utile qu'à ceux qui, sans avoir étudié le mandaïte, désirent connaître en gros le contenu du *Sidra rba*.

³ Les renseignements que le *Ginza* nous donne sur les chrétiens sont en général très vagues et je ne connais qu'un seul passage qui contienne une allusion véritablement claire aux pratiques religieuses des Nestoriens, la secte chrétienne qui avait le plus d'adhérents dans l'empire des Sassanides au moment de l'invasion arabe. Le voici :

ܘܢܫܘܢܐ ܕܥܘܠܡܐ ܕܡܢ ܩܕܡܐ ܕܥܘܠܡܐ ܕܡܢ ܩܕܡܐ ܕܥܘܠܡܐ
 ܕܡܢ ܩܕܡܐ ܕܥܘܠܡܐ ܕܡܢ ܩܕܡܐ ܕܥܘܠܡܐ ܕܡܢ ܩܕܡܐ ܕܥܘܠܡܐ
 ܕܡܢ ܩܕܡܐ ܕܥܘܠܡܐ ܕܡܢ ܩܕܡܐ ܕܥܘܠܡܐ ܕܡܢ ܩܕܡܐ ܕܥܘܠܡܐ
 ܕܡܢ ܩܕܡܐ ܕܥܘܠܡܐ ܕܡܢ ܩܕܡܐ ܕܥܘܠܡܐ ܕܡܢ ܩܕܡܐ ܕܥܘܠܡܐ
 ܕܡܢ ܩܕܡܐ ܕܥܘܠܡܐ ܕܡܢ ܩܕܡܐ ܕܥܘܠܡܐ ܕܡܢ ܩܕܡܐ ܕܥܘܠܡܐ

gnostiques : nous y trouvons, par exemple, la mention des Yanzoukéens (ܝܢܘܟܝܐܝܢ), des Mnounéens (ܡܢܘܢܝܐܝܢ), et des allusions aux coutumes et aux pratiques religieuses de certaines sectes semi-chrétiennes qui ne sont pas nommées. Si ces allusions étaient plus claires et si nous connaissions mieux les sectes gnostiques de l'Iraq pendant les premiers siècles de notre ère, nous pourrions peut-être, grâce aux renseignements que le *Ginza* contient sur les religions étrangères, déterminer la date de quelques-uns des morceaux qui le composent¹; malheureusement nous ne les connaissons guère, et il me paraît impossible, du moins pour le moment, d'indiquer avec certitude l'époque à laquelle remontent les plus anciens chapitres du *Ginza*².

ܘܢܘܩܡܝܢ ܘܢܘܩܡܝܢ ܘܢܘܩܡܝܢ ܘܢܘܩܡܝܢ ܘܢܘܩܡܝܢ
ܘܢܘܩܡܝܢ ܘܢܘܩܡܝܢ ܘܢܘܩܡܝܢ ܘܢܘܩܡܝܢ ܘܢܘܩܡܝܢ
ܘܢܘܩܡܝܢ ܘܢܘܩܡܝܢ ܘܢܘܩܡܝܢ ܘܢܘܩܡܝܢ ܘܢܘܩܡܝܢ

Ensuite elle leur enseigna une autre pratique religieuse : Tout philosophe, tout patriarche, tout métropolitain, tout évêque, tout prêtre, tout diacre qui mourra parmi vous, placez-le dans l'église, adorez et priez au-dessus de lui et ne le faites pas sortir de votre temple; de même tout periodrute, tout docteur (?), tout veilleur qui sortira de parmi vous, et qui aura été instruit dans les doctrines (?) du Messie, placez-le dans le sanctuaire. (*Ginza*, édition Petermann, section de droite, p. 227, l. 1, 2, 3, 4, 5, 6.)

Nous trouvons dans cette phrase plusieurs mots qui désignent des grades de la hiérarchie ecclésiastique nestorienne, notamment ܘܢܘܩܡܝܢ (en syriaque ܘܢܘܩܡܝܢ) le patriarche et ܘܢܘܩܡܝܢ (en syriaque ܘܢܘܩܡܝܢ) le veilleur, et il est manifeste que notre passage fait allusion à la coutume qu'avaient les Nestoriens d'enterrer les grands personnages dans les églises.

¹ Une étude attentive du texte, des formes grammaticales et des mots que l'on y trouve, nous permettrait peut-être de reconnaître approximativement la date des différentes parties du *Ginza*. Malheureusement cette étude est presque impossible pour le moment. Il y a peu d'ouvrages anciens dont le texte soit plus corrompu que celui du *Ginza* : on y trouve beaucoup de mots dont le sens est obscur ou inconnu et de nombreux passages dont le texte altéré et incompréhensible l'était déjà pour les scribes qui ont copié les plus anciens manuscrits. L'absence du *hé*, marque du pronom suffixe de la troisième personne, qui, dans la plupart des manuscrits, se confond avec l'*aleph*, suffit à elle seule à rendre douteux le sens de beaucoup d'autres passages, et je ne crois pas, pour ma part, que l'on puisse traduire en entier avec exactitude les livres mandaites, tant que nous n'aurons pas des manuscrits plus anciens que ceux que nous possédons. En aurons-nous jamais? Il est permis d'en douter. J'ajouterai que, de toutes les langues sémitiques, le mandaïte est celle qui a été le moins étudiée, que le dictionnaire n'a pas été fait (le glossaire qui termine l'ouvrage de Norberg est fort mauvais et ne peut servir à rien), que plusieurs ouvrages sont encore inédits, comme le *Livre de Jean* et le *Livre des signes du zodiaque*, et que le seul travail véritablement important qui ait paru jusqu'à présent sur cet idiome est l'excellente grammaire de M. Nöldeke.

² Le seul chapitre du *Sidra rba* dont on puisse à peu près déterminer la date est celui qui termine la section de droite de cet ouvrage. Ce chapitre a probab-

L'origine des Mandéens est aussi obscure que celle de leurs livres. Le dialecte dans lequel sont écrits le *Sidra rba* et le *Qoulasta*, et auquel nous donnons le nom de mandaïte, parce que tous les textes que nous possédons sont l'œuvre des Mandéens, a certainement été parlé, pendant les premiers siècles de notre ère, dans une partie quelconque de l'Iraq, peut-être dans la Mésène, comme le suppose M. Nöldeke¹. Si cette hypothèse est exacte, ce serait dans la Mésène que la religion mandaïenne aurait pris naissance. Mais il est impossible de rien affirmer, et tout ce que je peux dire, c'est qu'à une époque très ancienne, les Mandéens paraissent avoir été nombreux dans la partie centrale de l'Iraq, notamment dans la région de Bagdad et sur les bords du Tigre. On trouve, en effet, fréquemment dans les environs de cette ville des vases avec inscriptions mandaïtes²; de plus, on rencontre dans plusieurs passages du *Ginza* le mot ܘܥܘܘܢ employé avec le sens de *fleuves, cours d'eau*³, par exemple dans les phrases sui-

ment été écrit dans la première partie du viii^e siècle. Voir l'avertissement de la grammaire de M. Nöldeke, p. 22. (*Mandäische Grammatik*, Halle, 1875.)

¹ Voir l'avertissement de la grammaire de M. Nöldeke, p. 26. Les musées d'Europe possèdent un certain nombre de monnaies en cuivre de la Kharacène, sur lesquelles plusieurs travaux ont été publiés. Le dernier en date est de M. Drouin; il est intitulé : *Essai de déchiffrement des monnaies à légendes araméennes de la Kharacène* et a paru dans la *Revue de numismatique* en 1889. Sur ces monnaies on voit d'un côté des légendes en caractères que je ne connais pas, et de l'autre des légendes en caractères araméens. Leur lecture me paraît extrêmement difficile,

mais on trouve certainement sur quelques-unes d'entre elles le mot ܘܥܘܘܢ , ܘܥܘܘܢ *roi* (ܘܥܘܘܢ) dont les caractères, surtout le o final, ressemblent singulièrement aux caractères mandaïtes. On pourrait donc admettre que le mandaïte a été parlé dans la Kharacène, mais est-il bien certain que ces monnaies sont des monnaies de la Kharacène?

² J'en possède trois, sans compter celui qui fait l'objet de ce travail. L'un a été trouvé à Tel Djoulfa, à quelques heures au nord de Bagdad, sur la rive droite du Tigre; l'Arabe qui l'a découvert l'a lavé et frotté avec de la terre, de sorte que l'inscription a presque complètement disparu. Le second a été trouvé entre Ctésiphon et le Nahrawan. Le troisième a été acheté par moi à Bagdad et doit provenir des environs; ces deux derniers étaient recouverts d'un dépôt calcaire qui en empêchait la lecture; en essayant d'enlever ce dépôt j'ai, malheureusement, effacé en partie les inscriptions.

³ Le mot ܘܥܘܘܢ *Jourdain* est également très fréquemment employé dans les textes mandaïtes, tant au singulier qu'au pluriel, avec le sens de *fleuve, rivière*; mais il serait tout à fait téméraire, selon moi, d'en conclure que les Mandéens sont d'origine juive. Le Jourdain a toujours été célèbre chez les Chrétiens, à cause du baptême de Jésus, et il est tout naturel que les Mandéens qui considèrent saint Jean-Baptiste comme un personnage divin et pour qui le baptême a une importance considérable, aient fait du fleuve dans lequel saint Jean baptisait un fleuve sacré et donné son nom à tous les fleuves en général. Pour moi, le mot « Jourdain » est, dans les textes mandaïtes, un terme de théologie

deux fleuves d'Assyrie, le géographe Yakout ajoute : وبيّن بغداد وواسط زابان اخران ايضا ويسميّان الزاب الاعلى والزاب الاسفل اما الاعلى فهو عند قوسين واطنّ ماخذه من الفرات ويصب عند زرقامية وقصبة كورته النعمانية على دجلة واما الزاب الاسفل من هذيين

*Entre Bagdad et Wassit, il y a aussi deux Zab qui sont appelés le Zab supérieur et le Zab inférieur; le Zab supérieur est auprès de Koussaini, et je pense qu'il tire son eau de l'Euphrate, il se jette dans le Tigre auprès de Zourfamijah et Nomaniyah sur le Tigre se trouve au centre de son district; quant au Zab inférieur, le canal Sabous est dans sa partie centrale*¹. (Jacut's geographisches Wörterbuch herausgegeben von Ferdinand Wüstenfeld, t. II, p. 903.)

D'après le même géographe, Namaniyah était une petite ville située à mi-chemin entre Bagdad et Wassit, sur les bords du Tigre² : on voit, sur la carte de la brochure de M. Kiepert intitulée *Begleitworte zur Karte der Ruinenfelder von Babylon*, une ruine appelée Tel Naman qui pourrait bien être l'ancienne Namaniyah; quant au canal Sabous, il se trouvait, d'après Yakout, à une journée de marche au-dessus de Wassit³. Il y a donc eu dans le centre de l'Iraq des canaux qui portaient le nom de Zab, et il est probable, selon moi, que des Mandéens ont habité, à une époque fort ancienne, le pays arrosé par ces canaux, et que les passages cités ci-dessus ont été extraits de livres écrits dans cette région.

A quelle époque la secte mandéenne est-elle née? Nous l'ignorons et l'ignorons peut-être toujours : je serais, pour ma part, assez porté à croire que, comme le manichéisme et comme beaucoup de sectes gnostiques, elle date du n^e siècle de notre ère.

Je ne prétends pas dire, du reste, que la religion de ceux qui ont rédigé le *Ginza* était identique à celle de leurs ancêtres du n^e siècle. Les religions varient toujours avec le temps, et celle des Mandéens paraît avoir beaucoup varié pendant toute la durée

¹ La phrase de Yakout, que j'ai traduite littéralement, n'est pas très claire, et ce géographe oublie de dire que le mot زاب désignait non seulement des canaux, mais encore les districts arrosés par ces canaux. Un canal ne peut pas être au centre d'un autre canal, et Yakout veut dire qu'au centre du district du Zab inférieur se trouvait le canal Sabous. D'après Ibn Khordadbeh, il y avait dans l'Iraq trois cantons des Zab : le canton du Zab supérieur (طسوج الزاب الاعلى), celui du Zab moyen (طسوج الزاب الاوسط) et celui du Zab inférieur (طسوج الزاب الاسفل). Voir de Goeje, *Kitab al-masalik wa'l-mamalik auctore Abu'l-Kasim Obaidallah ibn Abdallah ibn Khordadbeh*, p. 8 du texte arabe.

² بلبيدة بين واسط وبغداد في نصف الطريق على ضفة دجلة. (Yakout, édition Wüstenfeld, t. IV, p. 796.)

³ فوق واسط بيوم. (Yakout, édition Wüstenfeld, t. IV, p. 840.)

du moyen âge¹; bien des hérésies et des schismes ont pu naître parmi les anciens Mandéens, et c'est peut-être à la suite d'une hérésie ou d'une réforme que le *Sidra rba* a été compilé, postérieurement à l'invasion arabe.

Les inscriptions du vase de Bismaya ayant été tracées par un individu qui professait le mandaïsme ou une religion qui ressemblait beaucoup à celle des Mandéens, ne peuvent donc pas, selon moi, être antérieures au second siècle de notre ère; mais elles sont certainement antérieures aux plus anciens manuscrits que nous possédons², ainsi que j'essayerai de le démontrer plus loin.

L'alphabet de ces inscriptions est à peu près celui des manuscrits; pourtant certains caractères ont une forme qui mérite d'être signalée :

Le *beth* (𐤁, 𐤂) ressemble assez au *beth* de l'alphabet carré des vases de Babylone et au *beth* palmyrénien; il a généralement, dans sa partie inférieure, une pointe qui descend un peu au-dessous de la ligne.

Le *zain* diffère beaucoup de celui des manuscrits, il est ainsi fait 𐤆 et se lie souvent par le haut à la lettre précédente, par exemple dans le mot 𐤆𐤇𐤈 *ser*.

Le *youd* isolé ressemble à une petite virgule ou à un petit trait (𐤊, 𐤋). Jointe au caractère précédent, cette lettre a les formes suivantes : 𐤌, 𐤍, 𐤎, 𐤏; en général elle ressemble beaucoup au 𐤎 et peut parfois être confondue avec lui, mais le 𐤎 se lie au caractère suivant, tandis que le 𐤏 ne s'y lie jamais.

Le *semkath*, qui ressemble en général beaucoup plus au 𐤑 qu'au 𐤒 des manuscrits, a les formes suivantes : 𐤓, 𐤔, 𐤕, 𐤖.

Enfin, le *gouf* a parfois à peu près la forme du 𐤗, mais il est fermé par le bas, tandis que cette dernière lettre est ouverte.

On sait que les scribes du xv^e et du xvi^e siècle ont continuellement confondu le caractère 𐤏 qui indique le pronom suffixe de la troisième personne du singulier, avec l'*aleph* et que dans beaucoup de manuscrits le 𐤏 est presque toujours remplacé par un 𐤐³. Dans nos inscriptions, le suffixe de la troisième personne diffère

¹ Pour n'en citer qu'un exemple, le *Sidra rba* prohibe les sortilèges et condamne formellement les magiciens; les Mandéens modernes semblent s'occuper beaucoup de magie et ont même un ouvrage de magie intitulé le *Livre des signes du zodiaque*.

² Les plus anciens manuscrits mandaites connus en Europe sont du xv^e siècle.

³ D'après M. Nöldeke, 𐤏 est souvent très difficile à distinguer de 𐤐, même dans les meilleurs manuscrits; dans les plus mauvais, la confusion est complète. (*Mandäische Grammatik*, p. 68.)

complètement de l'aleph par la forme; nous le trouvons dans les mots suivants : ܐܢܫܐܠܐ elle sera à lui; ܐܢܫܐܠܐ ses fils; ܐܢܫܐܠܐ elles le regarderont; ܐܢܫܐܠܐ sa femme; ܐܢܫܐܠܐ ses filles. Je parlerai plus loin du nom propre ܐܢܫܐܠܐ qui s'écrit également avec le caractère ܐ .

La langue des inscriptions du vase de Bismaya est absolument celle du *Ginza* et du *Qoulasta*; il convient pourtant de signaler les formes archaïques ou dialectales suivantes : ܐܢܫܐܠܐ pour ܐܢܫܐܠܐ demeure, ܐܢܫܐܠܐ pour ܐܢܫܐܠܐ les démons, ܐܢܫܐܠܐ pour ܐܢܫܐܠܐ les ténèbres, ܐܢܫܐܠܐ pour ܐܢܫܐܠܐ femme.

Le pronom relatif est, comme dans les manuscrits, représenté par un caractère spécial qui est ainsi fait : ܐܢܫܐܠܐ , ܐܢܫܐܠܐ , ܐܢܫܐܠܐ , ܐܢܫܐܠܐ : M. Nöldeke a admis que ce signe était une ligature se lisant ܐܢܫܐܠܐ . Le ܐܢܫܐܠܐ ayant dans nos inscriptions la forme suivante ܐܢܫܐܠܐ , je serais porté à croire que ܐܢܫܐܠܐ est composé des lettres ܐܢܫܐܠܐ liées ensemble. Le pronom relatif aurait donc été originairement *zi* en mandaïte; il est certain, du reste, qu'il s'est ensuite prononcé *di*, ainsi que le prouvent les formes ܐܢܫܐܠܐ le mien, ܐܢܫܐܠܐ le tien. Aujourd'hui le signe ܐܢܫܐܠܐ se prononce *ed*, et il en était déjà ainsi à l'époque où nos inscriptions ont été tracées, car toutes les fois que cette particule est précédée de la conjonction ܐܢܫܐܠܐ , elle devient ܐܢܫܐܠܐ ¹, et nous trouvons dans le texte tracé à l'intérieur du vase ܐܢܫܐܠܐ et de sa femme, ܐܢܫܐܠܐ ² et de leurs fils, ܐܢܫܐܠܐ et de leurs filles.

Ce qui frappe le plus dans les inscriptions du vase de Bismaya, c'est l'omission de quelques voyelles dans un certain nombre de mots; ces mots sont :

ܐܢܫܐܠܐ pour ܐܢܫܐܠܐ les mauvais génies;

ܐܢܫܐܠܐ deux fois répété pour ܐܢܫܐܠܐ elle sera à lui;

ܐܢܫܐܠܐ pour ܐܢܫܐܠܐ les entraves;

ܐܢܫܐܠܐ pour ܐܢܫܐܠܐ le fer;

ܐܢܫܐܠܐ pour ܐܢܫܐܠܐ les enchanteurs;

ܐܢܫܐܠܐ pour ܐܢܫܐܠܐ femelles;

ܐܢܫܐܠܐ pour ܐܢܫܐܠܐ enchanteresses;

ܐܢܫܐܠܐ deux fois répété pour ܐܢܫܐܠܐ fantômes;

¹ Il en est de même dans beaucoup de passages du *Qoulasta* et du *Sidra rba*.

² La fin du mot a disparu.

ܐܘܪܝܢܐܘܪܝܢܐܘܪܝܢܐ pour ܐܘܪܝܢܐܘܪܝܢܐ *enchainées* (?);
 ܐܘܪܝܢܐܘܪܝܢܐ deux fois répété pour ܐܘܪܝܢܐ *homme*;
 ܐܘܪܝܢܐ pour ܐܘܪܝܢܐ *corps*;
 ܐܘܪܝܢܐܘܪܝܢܐ deux fois répété pour ܐܘܪܝܢܐ *construction*;
 ܐܘܪܝܢܐܘܪܝܢܐ (le mot est presque effacé et douteux) pour
 ܐܘܪܝܢܐܘܪܝܢܐ *leurs faces*.

Faut-il attribuer ces omissions à la négligence du scribe? C'est probable pour ܐܘܪܝܢܐܘܪܝܢܐ qui est écrit une autre fois ܐܘܪܝܢܐܘܪܝܢܐ, avec toutes les voyelles. Mais, dans tous les autres mots, surtout dans ceux qui sont répétés deux fois, un pareil oubli serait bien singulier. Je crois plutôt que les inscriptions de Bismaya ont été tracées à une époque fort ancienne où l'on n'écrivait encore que les voyelles des désinences et celles qui paraissaient utiles à la lecture ¹.

La forme archaïque de quelques lettres, l'emploi du caractère qui indique le suffixe de la troisième personne du singulier et surtout l'omission de certaines voyelles prouvent, selon moi, que notre texte est de beaucoup antérieur aux manuscrits du xv^e siècle, et je crois même pouvoir établir qu'il n'est certainement pas postérieur au xii^e siècle; mais, pour le prouver, je suis obligé de faire une digression sur la géographie des environs de Bismaya.

Le fleuve qui porte le nom de Diala se jette aujourd'hui dans le Tigre à 15 kilomètres environ au sud-est de Bagdad et l'on voit sur les cartes, notamment sur celles de M. Kiepert, un ancien canal appelé le *Nahrawan*, qui part de la Diala à 20 kilomètres environ au-dessus de son embouchure et va rejoindre le Tigre beaucoup plus bas, au delà des ruines de Djardjaraya. Le *Nahrawan*, aujourd'hui complètement à sec, n'est pas un ancien canal, mais bien l'ancien lit de la Diala. En effet, Ibn Khordadbeh s'exprime en ces termes sur le *Nahrawan*, dans son ouvrage intitulé *Livre des routes et des royaumes* ² :

ومخرج النهر وان من جبال ارمينية ومجرّ بباب صلوى وبسمى هناك تامراً
 وبستمّ من القواطيل فاذا صار بباب جسرى سسمى النهر وان ويصبّ في
 دجلة اسفل جبل

¹ Jamais, même à la basse époque, les Mandéens n'ont écrit toutes les voyelles : quelques mots très usités ܐܘܪܝܢܐ *fils de*, ܐܘܪܝܢܐ *fille de*, ܐܘܪܝܢܐ *avec, de* se sont toujours écrits sans voyelle et, dans les mots suivis du suffixe de la troisième personne du singulier, la lettre ܐ indiquant suffisamment ce suffixe, sa voyelle était souvent omise; dans certains cas elle était représentée par un ܐ.

² Édition de Goeje, p. 175 du texte arabe.

Tigre; la région arrosée par le Nahrawan était habitée et cultivée; elle était divisée en trois cantons : le canton du haut Nahrawan, le canton du moyen Nahrawan et le canton du bas Nahrawan, qui payaient des impôts assez élevés¹.

Au contraire, à l'époque à laquelle Yakout écrivit sa géographie, c'est-à-dire au XIII^e siècle, la Diala² portait le même nom et avait la même embouchure qu'aujourd'hui; le mot Nahrawan ne désignait plus que le lit desséché du fleuve jusqu'à son ancienne embouchure, et toute la région arrosée par le bas Nahrawan était inculte. Voici en effet comment ce géographe commence l'article qu'il consacre au Nahrawan :

نهر روان وأكثر ما يجري على اللسنة بكسر النون وهي ثلاث نهروانات
الاعلى والاوسط والاسفل وهي كورة واسعة بين بغداد وواسط من الجانب
الشرقي حدها الاعلى متصل ببغداد وفيها عدة بلاد متوسطة منها
اسكان وجرجرايا والصفاية ودير قنّي وغير ذلك وكان بها وقعة لامير
المومنين على بن ابي طالب رضه مع الخوارج مشهورة وقد خرج منها
جماعة من اهل العلم والادب فمن كان من مدنها نسب الى مدينة ومن
كان من قراها الصغار نسب الى الكورة وهو نهر مبتدأه قرب تامرا او
حلوان فآني لا احققه ولم ار احدا ذكره وهو الان خراب ومدنه
وقراه تلال يراها الناس وبها حيطان قايمه وكان سبب خرابه اختلاف
السلطين وقتال بعضهم بعضا في ايام السلجوقية

Nahrawan, ce mot se prononce le plus souvent avec un hesra sur le noun (Nihrawan). Il y a trois Nihrawan : le Nihrawan supérieur, le Nihrawan moyen et le Nihrawan inférieur. C'est un vaste canton entre Bagdad et Wassit, du côté de l'est, dont la limite supérieure se trouve près de Bagdad et qui renfermait nombre de localités d'importance

¹ Voir Ibn Khordadbeh, édition de Goeje, p. 13, 14.

² Je serais très porté à croire qu'on donnait primitivement le nom de Diala à un canal qui allait du Nahrawan au Tigre, canal qui s'agrandit ensuite, finit par recevoir toute l'eau du fleuve et par devenir l'embouchure actuelle. Un passage d'Ibn el Djarrah, cité par Yakout, passage où il est question de l'expédition de Badjkam contre Bagdad et qui ne me paraît malheureusement pas très clair, semble prouver que ce canal existait en l'an 326 de l'hégire, bien que le fleuve eût encore son ancienne embouchure. (Yakout, édition Wüstenfeld, t. IV, p. 849.)

moyenne, et, parmi elles, Iskaf¹, Djardjaraya², Safiyah³, Deir-Kounna et d'autres encore. Dans ce canton eut lieu une bataille fameuse entre l'émir des croyants, Ali fils d'Abou Taleb (que Dieu soit satisfait de lui!) et les révoltés. Beaucoup de savants et de littérateurs en furent originaires; ceux qui étaient originaires des villes du Nihrawan portaient un surnom (نسب) formé du nom de la ville; ceux au contraire qui étaient originaires des petits villages portaient un surnom formé du nom du canton⁴. Le Nihrawan est aussi un canal⁵ qui commence près du Taamarra⁶ ou de Helwan, mais je n'ai pas vérifié le fait et ne connais personne qui en ait fait mention. Il est aujourd'hui ruiné, ses villes et ses villages sont des tumulus que l'on aperçoit et dans lesquels des murs se tiennent encore debout. Sa ruine a été causée par les changements de sultans et les combats qu'ils se livrèrent les uns aux autres à l'époque des Seldjocides. (Yakout, édition Wüstenfeld, t. IV, p. 846, 847.)

Yakout ayant écrit son ouvrage vers 1218, c'est-à-dire un peu plus de cent cinquante ans après la mort de Togrul Beg et une trentaine d'années après la fin de la dynastie des Seldjocides de Perse, il n'y a aucune raison de douter de l'exactitude de son récit, et nous devons admettre que c'est dans la seconde moitié du XI^e siècle ou, au plus tard, au XII^e siècle que le Nahrawan, c'est-à-dire l'ancien lit de la Diala, cessa de recevoir de l'eau et

¹ Yakout nous apprend, dans un autre passage, que deux districts portant le nom d'Iskaf se trouvaient sur le Nahrawan, et il ajoute : وهاتان الناحيتان : الآن خراب بخراب النهروان منذ أيام الملوك السلجوقية et ces deux districts sont aujourd'hui ruinés par suite de la ruine du Nahrawan, depuis le temps des rois Seldjocides. (Édition Wüstenfeld, t. I, p. 252.)

² جَرَجَرَايَا يَفْتَحُ الْجِيمَ وَسَكُونُ الرِّاءِ الْاَوَّلَى بِلَدِ مِىْ اَعْمَالِ النَّهْرَوَانِ الْاَسْفَلِ بَيْنَ وَاَسْطِ وَبَغْدَادِ مِىْ الْجَانِبِ الشَّرْقِ كَانَتْ مَدِيْنَةً وَخَرِبَتْ مَعَ مَا خَرِبَ مِىْ النَّهْرَوَانَاتِ

Djardjaraya (avec un fatha sur le djim et le premier ra sans voyelle), localité dans les territoires du Nahrawan inférieur entre Wassit et Bagdad, du côté de l'est; c'était une ville, mais elle a été ruinée lorsque les cantons appelés Nahrawan furent ruinés. (Yakout, édition Wüstenfeld, t. II, p. 54.)

³ D'après Yakout, Safiyah était située près de Deir Kounna, dans les environs de Namaniyah. Elle avait été ruinée en même temps que les autres villes du Nahrawan. (Yakout, édition Wüstenfeld, t. III, p. 362.)

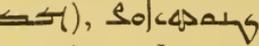
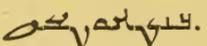
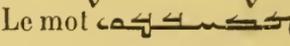
⁴ C'est-à-dire que ceux qui étaient originaires des villages portaient le surnom نهروانى.

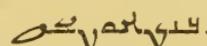
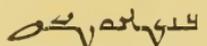
⁵ Yakout emploie le mot نهر pour désigner les canaux aussi bien que les fleuves. Dans le passage cité ci-dessus, il considère évidemment le Nahrawan, non pas comme l'ancien lit de la Diala, mais comme un canal.

⁶ D'après Yakout, Taamarra était non seulement le nom d'une rivière, celle qui était aussi appelée Diala; c'était encore le nom d'un canton du Sawad, à l'est de Bagdad. (Yakout, édition Wüstenfeld, t. I, p. 813.)

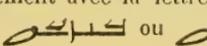
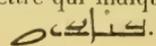
que toute la région qu'il arrosait devint inculte et déserte, comme elle l'est encore aujourd'hui.

Or Bismaya est justement située dans cette région; cette localité était probablement arrosée jadis par un canal qui partait du Nahrawan et aboutissait au Tigre. Aujourd'hui l'on n'y trouve que des nomades, et je crois que le pays est complètement inhabitable pendant l'été, par suite du manque d'eau. Les Mandéens ont une grande répugnance à s'éloigner du cours des fleuves et des rivières; ils n'ont jamais été nomades et n'ont pu habiter Bismaya qu'à une époque où ce canal existait encore et où le pays était cultivé par des populations sédentaires. Par suite, les inscriptions du vase de Bismaya ne peuvent pas avoir été écrites plus tard qu'au ^{xii}^e siècle.

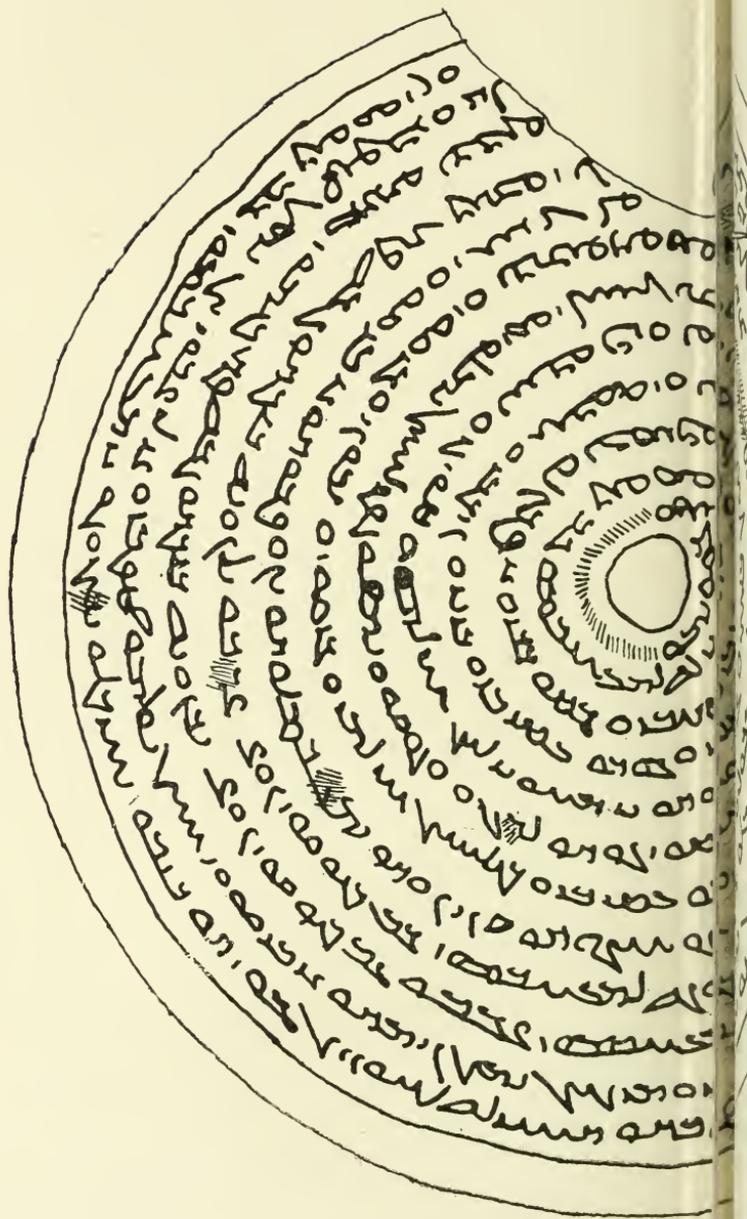
On y trouve trois noms propres d'hommes  (écrit une fois par erreur ,  et  et un nom propre de femme . Le mot  me paraît bien dur, et il est probable qu'il se prononçait *Meherqai* avec un second *é* après le *س*. (Nous avons vu que certaines voyelles étaient omises dans beaucoup de mots.)

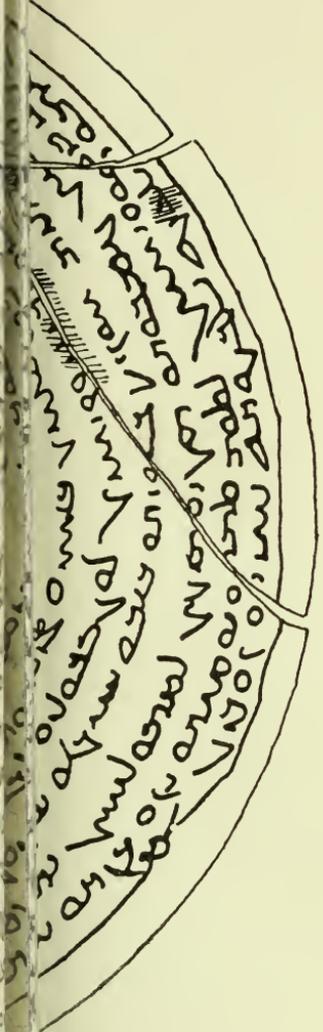
Dans , la voyelle finale est indiquée par le caractère qui sert à écrire le pronom suffixe de la troisième personne du singulier. Ce pronom suffixe devait avoir en mandaïte un *é* au masculin et un *a* au féminin: il est probable que la dernière syllabe de  se prononçait avec un *é*, absolument comme si ce mot avait été terminé par le pronom suffixe de la troisième personne du masculin, et c'est sans doute pour ce motif que cet *é* a été représenté par le caractère qui indique le suffixe¹.

Aucun de ces noms propres ne me paraît être sémitique, et je serais porté à les considérer comme d'origine persane. M. Darmesteter, professeur de pehlvi au Collège de France, à qui j'ai demandé des renseignements, pense que Méherqai pourrait être un adjectif dérivé de *Meher*, forme pehlvie du nom *Mithra*: Méherqai signifierait donc *le mithriaque*. D'après lui, *Doukhtanbeh* pourrait être formé de *doukhtân*, pluriel de *doukht* (fille), et de *beh* (bon, excellent), et signifierait dans ce cas *la meilleure des filles*. Bien que M. Darmesteter ne se souvienne pas d'avoir rencontré les noms *Méherqai* et *Doukhtanbeh* dans les textes pehlvis, ces étymologies, surtout celle du second, me paraissent très probables. Du reste, comme les anciens noms propres pehlvis ont pu

¹ M. Nöldeke cite dans sa grammaire (p. 69) un autre nom persan qui s'écrit également avec la lettre qui indique le suffixe de la troisième personne; ce nom est  ou .

INSCRIPTION TRACÉE EN SPIRALE A L'INTÉRIEUR DU VASE DE BISMAYA





INSCRIPTION EN DEUX LIGNES INCOMPLÈTES A L'EXTÉRIEUR DU VASE DE BISMAYA

10 15 20
30 35 40 45

être employés pendant très longtemps par les Mandéens, je ne crois pas que la présence des noms *Meherqai* et *Doukhtanbeh* dans notre texte suffirait à prouver (alors même que leur étymologie serait certaine) qu'il est de l'époque sassanide.

En résumé, les inscriptions du vase de Bismaya ne peuvent pas être antérieures au II^e siècle de notre ère; elles ne peuvent pas non plus être postérieures au XIII^e siècle, mais il me paraît impossible de déterminer d'une façon plus précise l'époque à laquelle elles ont été tracées. J'ajouterai seulement que l'absence de certaines voyelles dans un grand nombre de mots me porterait à croire que ces inscriptions sont fort anciennes.

INSCRIPTION TRACÉE À L'EXTÉRIEUR DU VASE DE BISMAYA.
(Voir la planche.)

Première ligne 𐎧𐎡𐎢𐎣𐎤𐎥𐎦𐎧𐎨𐎩
Deuxième ligne 𐎧𐎡𐎢𐎣𐎤𐎥𐎦𐎧𐎨𐎩
Traduction : *Ils sont liés des mauvais génies*

INSCRIPTION TRACÉE EN SPIRALE À L'INTÉRIEUR DU VASE.
(Voir la planche.)

𐎧𐎡𐎢𐎣𐎤𐎥𐎦𐎧𐎨𐎩¹ 𐎧𐎡𐎢𐎣𐎤𐎥𐎦𐎧𐎨𐎩
𐎧𐎡𐎢𐎣𐎤𐎥𐎦𐎧𐎨𐎩 𐎧𐎡𐎢𐎣𐎤𐎥𐎦𐎧𐎨𐎩 𐎧𐎡𐎢𐎣𐎤𐎥𐎦𐎧𐎨𐎩
𐎧𐎡𐎢𐎣𐎤𐎥𐎦𐎧𐎨𐎩 𐎧𐎡𐎢𐎣𐎤𐎥𐎦𐎧𐎨𐎩 𐎧𐎡𐎢𐎣𐎤𐎥𐎦𐎧𐎨𐎩
𐎧𐎡𐎢𐎣𐎤𐎥𐎦𐎧𐎨𐎩 𐎧𐎡𐎢𐎣𐎤𐎥𐎦𐎧𐎨𐎩 𐎧𐎡𐎢𐎣𐎤𐎥𐎦𐎧𐎨𐎩
𐎧𐎡𐎢𐎣𐎤𐎥𐎦𐎧𐎨𐎩 𐎧𐎡𐎢𐎣𐎤𐎥𐎦𐎧𐎨𐎩 𐎧𐎡𐎢𐎣𐎤𐎥𐎦𐎧𐎨𐎩²
𐎧𐎡𐎢𐎣𐎤𐎥𐎦𐎧𐎨𐎩 𐎧𐎡𐎢𐎣𐎤𐎥𐎦𐎧𐎨𐎩 𐎧𐎡𐎢𐎣𐎤𐎥𐎦𐎧𐎨𐎩
𐎧𐎡𐎢𐎣𐎤𐎥𐎦𐎧𐎨𐎩 𐎧𐎡𐎢𐎣𐎤𐎥𐎦𐎧𐎨𐎩 𐎧𐎡𐎢𐎣𐎤𐎥𐎦𐎧𐎨𐎩³

¹ L'inscription commençait certainement par la formule 𐎧𐎡𐎢𐎣𐎤𐎥𐎦𐎧𐎨𐎩 𐎧𐎡𐎢𐎣𐎤𐎥𐎦𐎧𐎨𐎩.

² Les caractères 𐎧𐎡𐎢𐎣𐎤𐎥𐎦𐎧𐎨𐎩 sont illisibles.

³ La troisième lettre de ce mot a en partie disparu; cette lettre paraît être un 𐎧 ou un 𐎡.

p. 16, l. 9 et suiv.). La première consonne de ce verbe étant en réalité une sifflante par suite de la disparition de la gutturale initiale, le \aleph caractéristique de l'iphthéal était inséré après la sifflante; exemple : $\aleph \aleph \aleph \aleph \aleph \aleph \aleph \aleph \aleph \aleph$ il a été lié dans les liens du faux dieu (GD., p. 34, l. 13). $\aleph \aleph \aleph \aleph \aleph \aleph \aleph \aleph \aleph \aleph$ et lui il sera enchaîné dans la montagne de son seigneur (GD., p. 58, l. 16). On trouve aussi, mais plus rarement, une autre forme d'iphthéal dans laquelle le \aleph est placé régulièrement avant la sifflante : $\aleph \aleph \aleph \aleph \aleph \aleph \aleph \aleph \aleph \aleph$ les âmes des planètes sont enchaînées dans leurs enfers (GD., p. 119, l. 22 et 23).

$\aleph \aleph \aleph \aleph$ ne peut être qu'une faute pour $\aleph \aleph \aleph \aleph$ qui se trouve écrit $\aleph \aleph \aleph \aleph$ à la seconde ligne de l'inscription tracée à l'extérieur du vase. Ce mot très usité désigne les mauvais génies : $\aleph \aleph \aleph \aleph \aleph \aleph \aleph \aleph \aleph \aleph$ les mauvais génies, les démons et les diables s'éloigneront de lui (Q., p. 13, l. 25). $\aleph \aleph \aleph \aleph \aleph \aleph \aleph \aleph \aleph \aleph$ $\aleph \aleph \aleph \aleph \aleph \aleph \aleph \aleph \aleph \aleph$ le roi Salomon, fils de David, naîtra et existera; il sera roi de Juda et le grand chef de Jérusalem, les mauvais génies et les démons lui seront soumis (GD., p. 27, l. 8 à 10).

$\aleph \aleph \aleph \aleph$ pour $\aleph \aleph \aleph \aleph$ est le pluriel irrégulier de $\aleph \aleph$ entrave, très usité dans les textes mandaïtes : $\aleph \aleph \aleph \aleph \aleph \aleph \aleph \aleph \aleph \aleph$ il sera délivré de l'entrave et du lien (Q. p. 14, l. 12). $\aleph \aleph \aleph \aleph \aleph \aleph \aleph \aleph \aleph \aleph$ tous ceux qui ont fait des œuvres mauvaises et siègent ici dans les fers (GG, p. 88, l. 10 et 11).

$\aleph \aleph \aleph \aleph$ elles sont liées, est un pluriel féminin à l'état simple; à cette forme l'*n* finale tombe très souvent en mandaïte, de sorte que l'état emphatique du singulier masculin, l'état simple du singulier féminin et l'état simple du pluriel féminin sont parfois identiques.

$\aleph \aleph \aleph \aleph$ signifie probablement au propre *mirage*, comme le syriaque ܡܝܪܝܓܝܢ ; on trouve souvent ce mot avec les sens d'*illusion*, *déception*, *hallucination*, *mensonge*; exemples : $\aleph \aleph \aleph \aleph \aleph \aleph \aleph \aleph \aleph \aleph$ qui m'a jeté parmi les irrités qui sont tous pleins de colère, de

ܩܘܠܫܬܐ est un adjectif féminin pluriel¹ qualifiant ܩܘܠܫܬܐ; je ne l'ai rencontré qu'une seule fois dans la phrase suivante du *Qoulasta* où il paraît signifier comme dans notre inscription *torturées, tourmentées* : ܩܘܠܫܬܐ ܩܘܠܫܬܐ ܩܘܠܫܬܐ (Q, p. 8, l. 29). Ce mot vient de la racine ܩܘܠܫܬܐ qui a donné naissance en mandaïte à deux thèmes différents : un thème à première et seconde radicales défectueuses et un thème à seconde radicale défectueuse dans lequel le ܩ s'est changé en ܩ. Du premier thème dérivent, outre l'adjectif dont il a été question ci-dessus : 1° le substantif ܩܘܠܫܬܐ (*ܩܘܠܫܬܐ*) *tourment, souffrance*; ܩܘܠܫܬܐ ܩܘܠܫܬܐ ܩܘܠܫܬܐ *le mal et la souffrance de ce monde* (GG, p. 136, l. 12); 2° Le substantif ܩܘܠܫܬܐ *tristesse* dont on ne trouve que l'état simple et l'état construit ܩܘܠܫܬܐ (GD, p. 186, l. 12; GD, p. 357, l. 5). 3° Un verbe usité au participe peal : ܩܘܠܫܬܐ *celui qui souffre*. Ce participe s'emploie à l'état simple du féminin singulier avec la particule ܩ dans un sens impersonnel et doit alors être traduit par *je souffre, tu souffres, etc.*; exemple : ܩܘܠܫܬܐ ܩܘܠܫܬܐ *les torturés qui souffrent* (GD, p. 369, l. 4). ܩܘܠܫܬܐ *si tu souffres* (GG, p. 84, l. 22; p. 85, l. 3).

probablement à une très basse époque, le sens de *faire bouillir*, comme l'arabe *سَلَقَ*; on trouve, par exemple, dans un passage du *Ginza* relatif à une secte gnostique ou semi-chrétienne qui n'est pas nommée : ܩܘܠܫܬܐ ܩܘܠܫܬܐ ܩܘܠܫܬܐ (les variantes portent ܩܘܠܫܬܐ) *ils enfouissent une casserole dans la terre, volent de l'eau du fleuve* (littéralement : *du Jourdain*), *la font bouillir sur le feu et la jettent dans la casserole; ils font descendre les hommes et les femmes, après les avoir dépouillés de leurs vêtements, les baptisent dans l'eau et leur font boire de cette eau, ils prononcent sur eux un nom de mort, ils les baptisent au nom du Père, du Fils et de l'Esprit de sainteté et prononcent sur eux le nom du Messie*. Le mot ܩܘܠܫܬܐ ou ܩܘܠܫܬܐ désigne évidemment une sorte de vase ou de récipient; peut-être vient-il du persan *tangir* (casserole); un autre mot qui s'écrit aussi ܩܘܠܫܬܐ signifie *querelle, conflit*. (Nöldeke, *Mandaïsche Grammatik*, p. 133.)

¹ Par sa forme ܩܘܠܫܬܐ est plutôt un substantif qu'un adjectif; peut-être est-ce le pluriel de ܩܘܠܫܬܐ *douleur*, mais, dans ce cas, il faudrait supposer que ce mot désignait parfois une sorte de mauvais génie femelle.

Du thème à seconde radicale défectueuse vient le verbe ܣܘܦܝܘܢ *il eut peur, il a été épouventé*, que l'on rencontre fréquemment : ܠܡܢܣܘܦܝܢ *n'aie pas peur* (GD, p. 135, l. 23). ܣܘܦܝܘܢܝܗܘܢ *j'ai peur* (GD, p. 157, l. 14). A l'aphel il signifie *épouvanter, torturer*; exemple : ܘܣܘܦܝܘܢܝܗܘܢ *ils l'ont épouventé* (GG, p. 55, l. 13).

ܣܘܦܝܘܢܝܗܘܢ (féminin pluriel à l'état emphatique) signifie *sale, malpropre*; je n'ai trouvé ce mot qu'une seule fois dans le *Ginza* : ܘܣܘܦܝܘܢܝܗܘܢܘܢ *qui sont sales et ont une mauvaise odeur* (GD, p. 279, l. 9).

Après ܘܣܘܦܝܘܢܝܗܘܢ vient un mot dont la troisième lettre en partie effacée me paraît être un ܣ ou un ܕ . Je le lis ܘܣܘܦܝܘܢܝܗܘܢܘܢ , ce qui serait une forme dialectale pour ܘܣܘܦܝܘܢܝܗܘܢܘܢ , participe passif pael d'un verbe que l'on trouve plusieurs fois et qui signifie *enchaîner* : ܘܣܘܦܝܘܢܝܗܘܢܘܢ *il vint et enchaîna les seigneurs de ce monde* (GD, p. 341, l. 21 et 22).

Après ܘܣܘܦܝܘܢܝܗܘܢܘܢ vient une lacune, puis quelques caractères effacés ou douteux. Je crois que le texte portait ܘܣܘܦܝܘܢܝܗܘܢܘܢ , mais je n'oserais pas l'affirmer.

Le verbe ܘܣܘܦܝܘܢܝܗܘܢ se trouve souvent au pael avec le sens d'*élever*¹ : ܘܣܘܦܝܘܢܝܗܘܢܘܢ *c'est lui qui exalte et humilie, qui élève et abaisse*² (GD,

¹ Dans quelques passages, ܘܣܘܦܝܘܢܝܗܘܢ paraît avoir le sens de *guérir* (Q, p. 13, l. 8); (GD, p. 219, l. 7; p. 234, l. 14).

² ܘܣܘܦܝܘܢܝܗܘܢܘܢ est le participe pael d'un verbe à troisième radicale défectueuse (la troisième consonne était probablement un ܥ ou un ܫ) que l'on trouve avec le sens de *descendre* au pael, et celui d'*abaisser, faire descendre*, au pael. Exemples : ܘܣܘܦܝܘܢܝܗܘܢܘܢ *le bon par sa bonté montera et verra le lieu de la lumière, le méchant par sa méchanceté descendra aux portes de l'obscurité* (GD, p. 80, l. 8 et suiv.); ܘܣܘܦܝܘܢܝܗܘܢܘܢ *lorsqu'ils veulent élever leur tête, ils la font descendre aux portes de l'obscurité* (Q, p. 65, l. 10 et 11); ܘܣܘܦܝܘܢܝܗܘܢܘܢ *tu as dit à*

p. 231, l. 7 et 8); $\text{לְיָמֵי הַיְלָלִים יִשְׁעוּן}$ ils élèveront ton trône (GD, p. 195, l. 7). A l'iphtaal il signifie s'élever כְּעָלָה il s'éleva au-dessus d'eux (GG, p. 53, l. 19 et 20).

J'ignore le sens exact de עָלָה et je serais porté à croire qu'il signifie au propre éclat, lumière, comme l'arabe جَلَّ . L'expression $\text{עָלָה עֵינָיו וְקָרַב עֵינָיו}$ il a élevé les yeux de sa face se trouve souvent dans les textes et paraît vouloir dire jeter les yeux, regarder, considérer, ainsi que le prouvent les exemples suivants : $\text{וְהָיָה שִׁבְעָה יָמִים וְעָלָה עֵינָיו וְקָרַב עֵינָיו}$ toute fée malfaisante qui regardera ces âmes (Q, p. 8, l. 23 et 24); $\text{וְעָלָה עֵינָיו וְקָרַב עֵינָיו}$ il leva les yeux, regarda et dit (GD, p. 142, l. 1).

וְקָרַב עֵינָיו est la troisième personne du pluriel féminin de l'aoriste du verbe קָרַב avec le pronom suffixe de la troisième personne du singulier. Ce verbe très usité dans les textes mandaïtes s'emploie au péal, à l'iphtéal et au pael avec le sens de regarder, voir, apercevoir, considérer, exemples : $\text{וְקָרַב עֵינָיו וְקָרַב עֵינָיו}$ lorsque la Vie regarda, elle aperçut le monde (Q, p. 52, l. 24). $\text{וְקָרַב עֵינָיו וְקָרַב עֵינָיו}$ mes yeux qui voient la lumière (Q, p. 67, l. 14 et 15). $\text{וְקָרַב עֵינָיו וְקָרַב עֵינָיו}$ mes yeux considèrent le monde, je regarde et je vois une âme (GG, p. 99, l. 4 et 5). $\text{וְקָרַב עֵינָיו וְקָרַב עֵינָיו}$ je levai les yeux et j'aperçus le monde (GD, p. 263, l. 5). $\text{וְקָרַב עֵינָיו וְקָרַב עֵינָיו}$ je levai mes sourcils, je regardai et je vis mille et mille hommes libres qui se tenaient dans le soleil (GD, p. 212, l. 8 et 9). $\text{וְקָרַב עֵינָיו וְקָרַב עֵינָיו}$ c'est toi que mes yeux regardent (GD, p. 370, l. 3). $\text{וְקָרַב עֵינָיו וְקָרַב עֵינָיו}$ je le vois cet homme que mes yeux considèrent (GG, p. 23, l. 23).

בֵּית est une forme dialectale pour בֵּית demeure, habitation. Ce mot se trouve fréquemment dans les textes mandaïtes,

tes adorateurs : voici que je vous ferai monter au jardin de l'Eden, à l'endroit que vos yeux regardent; et tu les as fait descendre jusqu'au Cheol inférieur (GD, p. 230, l. 15 et 16).

notamment dans l'expression **ܘܢܘܩܪܘܢܐ ܕܥܘܠܡܐ ܕܥܘܠܡܐ** *la demeure brillante*¹ qui désigne le séjour de la Grande vie et des bienheureux. L'état construit est **ܘܢܘܩܪܘܢܐ**; exemples : **ܘܢܘܩܪܘܢܐ ܕܥܘܠܡܐ ܕܥܘܠܡܐ** *la demeure de ceux qui sont obscurs* (GD, p. 133, l. 7). **ܘܢܘܩܪܘܢܐ ܕܥܘܠܡܐ ܕܥܘܠܡܐ ܕܥܘܠܡܐ** *va en paix, fille libre, que dans la demeure des méchants on a traitée d'esclave* (Q, p. 38, l. 26 et 27).

Les mots **ܘܢܘܩܪܘܢܐ** et **ܘܢܘܩܪܘܢܐ** ne se trouvent ni dans le *Sidra rba*, ni dans le *Qoulasta*, mais leur sens n'est pas douteux; le premier désigne évidemment l'action d'être gardé et le second signifie *scellage, action d'être scellé*.

GLOSSAIRE.

Classer les mots d'après leur racine dans un dictionnaire mandaïte ou dans un dictionnaire assyrien serait la meilleure manière d'en rendre la recherche à peu près impossible au lecteur. J'ai donc classé les mots dans ce glossaire, d'après les consonnes qu'ils ont réellement, sans tenir compte des voyelles ni des consonnes disparues. L'abréviation v. B. indique les inscriptions du vase de Bismaya; P. indique la page.



ܘܢܘܩܪܘܢܐ, 1° ou, ou bien; 2° si (s'emploie souvent avec le participe)
P. 197, 212 (ܘܢܘܩܪܘܢܐ).

¹ **ܘܢܘܩܪܘܢܐ** signifie au propre *stable, solide*; mais on le trouve souvent avec le sens de *brillant* : **ܘܢܘܩܪܘܢܐ ܕܥܘܠܡܐ ܕܥܘܠܡܐ ܕܥܘܠܡܐ ܕܥܘܠܡܐ** *il est assis dans son char et revêtu d'un brillant rayon de lumière* (GD, p. 312, l. 19 et 20). Le substantif **ܘܢܘܩܪܘܢܐ** qui vient du même thème signifie *éclat, lumière* : **ܘܢܘܩܪܘܢܐ ܕܥܘܠܡܐ ܕܥܘܠܡܐ ܕܥܘܠܡܐ ܕܥܘܠܡܐ** *le soleil et la lune cesseront, leur éclat leur sera enlevé, leur lumière et leur éclat leur seront enlevés* (GG, p. 56, l. 3 et 4) : **ܘܢܘܩܪܘܢܐ ܕܥܘܠܡܐ ܕܥܘܠܡܐ ܕܥܘܠܡܐ** *lorsque la lumière du soleil sera cachée, ta lumière à toi se lèvera* (GD, p. 311, l. 17 et 18).

ك

كك, père. P. 212 (احل).

كك (GG, p. 26, l. 6), il a demandé, il a voulu. *Part.* كككك ils veulent. P. 213 (حدا).

ككك (GD, p. 378, l. 33), il a fait, P. 210, *part. passif*; كككك, elle a été faite. P. 211. *Echtaphal*, كككككك, ils sont soumis. P. 210 (حدا).

كككك, plur., œuvres, actions. P. 210 (حدا).

كككك, nom d'un génie. P. 209.

كككك, *part. plur.*, ils cessent. P. 215 (حدا).

ككك (GD, p. 86, l. 24; GG, p. 3, l. 6), il a pleuré. *Aoriste*, كككك, vous pleurerez. P. 197, 198. *Part.* كككك, il pleure. P. 197, 198 (حدا).

ككك, plur., cris, gémissements. P. 197, 198 (احل).

ككك (GD, p. 43, l. 11; p. 60, l. 19), les fils, v. B. ككك, ses fils, v. B. P. 201. كككك, leurs fils, v. B. P. 201 (حدا).

ككك (Q, p. 15, l. 29; GD, p. 137, l. 10), entre, parmi. P. 210 (حدا).

كككك, v. B. كككك (GD, p. 244, l. 23), construction. P. 202 (حدا).

كككك (GD, p. 43, l. 11; GG, p. 11, l. 15), les filles. كككك, ses filles, v. B. كككك, leurs filles, v. B. P. 201 (حدا).

كككك, parmi vous. P. 194, 195 (حدا).

ككك, fils. P. 212. *état const.* كك v. B. P. 202, 210 (حدا).

ككك, plomb; v. B. (احدا).

كككك ou كككك (GG, p. 27, l. 3; Q, p. 24, l. 3; GG, p. 44, l. 12), bénédiction. P. 211 (حدا).

ككك mauvais, méchant, plur. masc. ككك, v. B. plur. fem.

ܘܟܘܢܘܗܘܢܘܢ, v. B., ܘܟܘܢܘܢ, méchamment, pour le mal, dans une mauvaise intention, v. B. P. 212, 213, 215 (ܘܟܘܢܘܢ).

ܘܟܘܢܘܗܘܢܘܢ (GD, p. 254, l. 3), mal, méchanceté. P. 212, 213 (ܘܟܘܢܘܢ).

ܘܟܘܢܘܗܘܢܘܢ, maison, v. B. *état const.*, ܘܟܘܢܘܢ P. 194, 195, plur. ܘܟܘܢܘܢ (GD, p. 6, l. 5; p. 256, l. 6) (ܘܟܘܢܘܢ).

ع

ܘܟܘܢܘܗܘܢܘܢ, *état const.* ܘܟܘܢܘܢ (GD, p. 129, l. 16; GG, p. 118, l. 6 et 7; Q, p. 8, l. 6), intérieur; ܘܟܘܢܘܢ, dans elle. P. 197 (ܘܟܘܢܘܢ).

ܘܟܘܢܘܗܘܢܘܢ. Ce mot désignait une matière que les gens en deuil mangeaient, soit seule, soit mélangée avec du pain. P. 197, 198 (ܘܟܘܢܘܢ).

ܘܟܘܢܘܗܘܢܘܢ, mes sourcils. P. 214 (ܘܟܘܢܘܢ).

ܘܟܘܢܘܗܘܢܘܢ, v. B. ܘܟܘܢܘܢ; 1° homme, individu du sexe masculin, mari. P. 202, 214 (GD, p. 12, l. 21; p. 116, l. 21). 2° être, individu *en général*; les génies sont parfois ainsi appelés (GD, p. 379, l. 3; Q, p. 59, l. 26) (ܘܟܘܢܘܢ).

ܘܟܘܢܘܗܘܢܘܢ, plur. 1° les hommes, les individus du sexe masculin (GG, p. 27, l. 22). P. 212; 2° les êtres humains *en général* (GD, p. 385, l. 21); 3° les êtres, les génies sont parfois ainsi appelés (GG, p. 16, l. 3).

ܘܟܘܢܘܗܘܢܘܢ, éclat, lumière; *sens très douteux* (ܘܟܘܢܘܢ), v. B. ܘܟܘܢܘܢ, il a jeté les yeux, il a regardé. P. 213, 214. Un autre mot dont on ne trouve que le pluriel ܘܟܘܢܘܢ (ܘܟܘܢܘܢ) signifie *flot, onde* (Q, p. 31, l. 30; p. 52, l. 11).

ܘܟܘܢܘܗܘܢܘܢ (GD, p. 182, l. 14), il a volé, *part.* ܘܟܘܢܘܢ, ils volent. P. 212 (ܘܟܘܢܘܢ).

ܘܟܘܢܘܗܘܢܘܢ (GG, p. 111, l. 11), jardin, *état const.* ܘܟܘܢܘܢ. P. 213 (ܘܟܘܢܘܢ).

ܘܟܘܢܘܗܘܢܘܢ, *part. plur. fém.*, enchaînées (?), v. B. P. 202, 213.

Ⲙ

ⲙⲉⲛⲟⲩ v. B. ⲙⲉⲛⲟⲩ (GD, p. 19, l. 14; p. 354, l. 1), les diables.
P. 201, 210 (ⲙⲉⲛⲟⲩ).

ⲙⲉⲛⲟⲩ (Q, p. 1, l. 30), *ét. const.* ⲙⲉⲛⲟⲩ (Q, p. 36, l. 32), main;
ⲙⲉⲛⲟⲩⲙⲉⲛⲟⲩ, vos mains. P. 211. ⲙⲉⲛⲟⲩⲙⲉⲛⲟⲩ, leurs mains.
P. 209. 211 (ⲙⲉⲛⲟⲩ).

ⲙⲉⲛⲟⲩ, David (GD, p. 50, l. 9; p. 383, l. 12). P. 210.

ⲙⲉⲛⲟⲩ, ils mentionnent. P. 212 (ⲙⲉⲛⲟⲩ).

ⲙⲉⲛⲟⲩⲙⲉⲛⲟⲩ, Doukhtanbeh, *nom propre de femme*, v. B. P. 201,
206.

ⲙⲉⲛⲟⲩ, *pacl*, élever et peut-être guérir. P. 213, 214, ⲙⲉⲛⲟⲩⲙⲉⲛⲟⲩ
troisième p. plur. fém. elles lèveront, v. B. ⲙⲉⲛⲟⲩⲙⲉⲛⲟⲩⲙⲉⲛⲟⲩ, ils l'é-
lèveront. ⲙⲉⲛⲟⲩⲙⲉⲛⲟⲩ, élevant. *Ethpaal*, s'élever; ⲙⲉⲛⲟⲩⲙⲉⲛⲟⲩ,
il s'éleva. P. 213, 214 (chald. ⲛⲉⲣⲉⲛⲉ).

ⲙⲉⲛⲟⲩⲙⲉⲛⲟⲩ, elle accoucha; ⲙⲉⲛⲟⲩⲙⲉⲛⲟⲩ, j'accoucherai, voir à ⲙⲉⲛⲟⲩⲙⲉⲛⲟⲩ.
ⲙⲉⲛⲟⲩⲙⲉⲛⲟⲩ, voir à ⲙⲉⲛⲟⲩⲙⲉⲛⲟⲩ.

ⲙⲉⲛⲟⲩⲙⲉⲛⲟⲩ (Q, p. 20, l. 3), Adam. P. 211.

ⲙⲉⲛⲟⲩⲙⲉⲛⲟⲩ, similitude, forme, apparence, image, fantôme (Q,
p. 10, l. 23; p. 48, l. 15; GG, p. 66, l. 23; GD, p. 52,
l. 11; p. 56, l. 10; p. 310, l. 20; p. 214, l. 23); *plur.*
ⲙⲉⲛⲟⲩⲙⲉⲛⲟⲩ v. B. ⲙⲉⲛⲟⲩⲙⲉⲛⲟⲩ. P. 201 (ⲙⲉⲛⲟⲩⲙⲉⲛⲟⲩ).

ⲙⲉⲛⲟⲩⲙⲉⲛⲟⲩ, il s'est levé, *en parlant d'un astre* (GD, p. 28, l. 9), ⲙⲉⲛⲟⲩⲙⲉⲛⲟⲩ,
il se lèvera. P. 215 (ⲙⲉⲛⲟⲩⲙⲉⲛⲟⲩ).

ⲙⲉⲛⲟⲩⲙⲉⲛⲟⲩ, Eden. P. 213 (ⲙⲉⲛⲟⲩⲙⲉⲛⲟⲩ). *Il ne faut pas confondre ce mot*
avec ⲙⲉⲛⲟⲩⲙⲉⲛⲟⲩ, temps, moment (GD, p. 148, l. 20; p. 300,
l. 5) (ⲙⲉⲛⲟⲩⲙⲉⲛⲟⲩ).

ⲙⲉⲛⲟⲩⲙⲉⲛⲟⲩ, *aphel*, il regarda. P. 214 (ⲙⲉⲛⲟⲩⲙⲉⲛⲟⲩ).

ⲙⲉⲛⲟⲩⲙⲉⲛⲟⲩ, génération (GD, p. 26, l. 11 et 14; GG, p. 16, l. 23);
plur. ⲙⲉⲛⲟⲩⲙⲉⲛⲟⲩ. P. 197 (ⲙⲉⲛⲟⲩⲙⲉⲛⲟⲩ).

ⲙⲉⲛⲟⲩⲙⲉⲛⲟⲩ, v. B., ⲙⲉⲛⲟⲩⲙⲉⲛⲟⲩ, *état const.*, ⲙⲉⲛⲟⲩⲙⲉⲛⲟⲩ, habitation. P. 201. 214,
215 (ⲙⲉⲛⲟⲩⲙⲉⲛⲟⲩ).

سككوه (Q, p. 37, l. 18; GD, p. 320, l. 13), ceinture. P. 209 (سككوه).

سكككاه, 1° vertèbre (GD, p. 118, l. 22; p. 164, l. 17);
2° fée malfaisante. P. 214 (Q, p. 8, l. 12) (سكككاه).

سككاه, mais, au contraire. P. 197 (سككاه).

سكك, avoir peur, être épouvanté; سككك, tu auras peur;
سكككك, j'ai peur. *Aphel*, سككككي, ils t'ont
épouvanté. P. 213 (سكك).

سكك, plur., hommes libres. P. 214 (GG, p. 76, l. 20; GD,
p. 264, l. 3); سكككك, fille de condition libre.
P. 215 (سكك).

سككك (Q, p. 10, l. 2; p. 14, l. 2), route. P. 198 (سككك).

سككك, autre. P. 194, 211 (سككك).

سككك plur. سكككك, mirage, illusion, déception, hallu-
cination, mensonge; v. B. P. 210, 211 (سككك).

سكككك, magie. P. 211 (سككك).

سكككك, v. B., سككككك (GG, p. 105, l. 14; GD, p. 51,
l. 14), sorciers, enchanteurs. P. 201 (سككك).

سككككك, v. B., سكككككك (GG, p. 17, l. 10; p. 105,
l. 14), magiciennes. P. 201.

سكككك, s'obscurcir, être obscur (GD, p. 84, l. 15; GG, p. 56,
l. 24); سككككك, ceux qui sont obscurs. P. 215 (سككك).

سكككك, état simple, obscurité. P. 213. سككككك, v. B.
سككككك, état emphatique. P. 201 (سككك).

سككك (GG, p. 31, l. 1; GD, p. 145, l. 12), il a scellé,
fermé. *Part. passif*, سكككك, il est scellé, v. B.; سككككك,
elles sont scellées. P. 209 (سكك).

سككككك, action d'être scellé, scellage. P. 215. v. B.

}

ءءءء (GD, p. 1, l. 6; p. 41, l. 16), femme, épouse; ءءءءءء, sa femme. P. 201. v. B. (ءءءءءء mariage, ءءءء épouse).

ءءءء, lumière, éclat. P. 215 (ءءءء).

ءءءءءء, plur., les fleuves, les cours d'eau. P. 196, 197, 198.
On trouve aussi une forme ءءءءءء qui est probablement fautive (GG, p. 98, l. 21) (ءءءء le Zab).

ءءءء (GD, p. 332, l. 10 et 11), colère. P. 210 (ءءءءءء).

ءءءءءء (GD, p. 20, l. 21), irrité, qui est en colère; plur., ءءءءءءءء. P. 210.

ءءءءءءءءءء, plur. fém., irritées. P. 212.

ءءءءءء, 1° justice. P. 209. 2° aumône (GG, p. 37, l. 15; p. 100, l. 16) (ءءءء).

ءءءءءء (GD, p. 2, l. 2; p. 30, l. 22), puissant, plur. fém. ءءءءءءءءءء, v. B. (ءءءءء).

ءءءءء (GD, p. 336, l. 19), il a vaincu, part. plur. masc., état simple, ءءءءءءءء, v. B. P. 193 (ءءء).

ءءءءءء on trouve aussi ءءءءءءءء (GG, p. 74 en marge, GD, p. 12, l. 20; p. 67, l. 17), mâle, plur. masc., ءءءءءءءء, v. B. (ءءءء).

ءءءءءءءء (GD, p. 274, l. 11), victoire, v. B. (ءءءءء).

ءءءء (GD, p. 101, l. 20), il est allé, impér. ءءءءء. P. 215. et ءءءءء (GD, p. 77, l. 1) (ءءء).

ءءءء (GG, p. 26, l. 12), sang. P. 211; on trouve aussi la forme ءءءءء (GD, p. 45, l. 19) (ءءء).

ءءءءءءءء (GD, p. 182, l. 18; p. 194, l. 2), chevelure, cheveu, v. B. (ءءءءء).

ءءءءء, fraude, tromperie. P. 211 (ءءء).

ءءءءءءءء (Q, p. 38 l. 30), puant, plur. fém. ءءءءءءءءءء, v. B. (ءءء).

ܐܘܪܝܟܝܐ, plur., qui puent. P. 213.

ܐܘܪܝܟܝܐ (GD, p. 120, l. 20 et 22; p. 223, l. 23), les Yazoukéens, nom d'une secte. P. 195.

4

ܐܘܪܝܟܝܐ, bon. P. 213 (ܐܘܪܝܟܝܐ).

ܐܘܪܝܟܝܐ, bonté. P. 213 (ܐܘܪܝܟܝܐ).

ܐܘܪܝܟܝܐ, part. plur. masc. du pael, ils les souillent, v. B. (GD, p. 6, l. 22, p. 57, l. 1, p. 330, l. 4) (ܐܘܪܝܟܝܐ).

ܐܘܪܝܟܝܐ (Q, p. 42, l. 24; p. 44, l. 2; GG, p. 99, l. 6), ongle; plur. ܐܘܪܝܟܝܐ, v. B. (ܐܘܪܝܟܝܐ).

ܐܘܪܝܟܝܐ, montagne. P. 198, 210 (ܐܘܪܝܟܝܐ).

5

ܐܘܪܝܟܝܐ, mensonge, P. 210 (ܐܘܪܝܟܝܐ).

ܐܘܪܝܟܝܐ, tout. P. 194, 197, 198, 210, 212, 214. ܐܘܪܝܟܝܐ, eux tous, v. B. ܐܘܪܝܟܝܐ, elles toutes, v. B. (ܐܘܪܝܟܝܐ).

ܐܘܪܝܟܝܐ (GD, p. 380, l. 24), il a mangé; ܐܘܪܝܟܝܐ, vous mangerez. P. 197, 198; ܐܘܪܝܟܝܐ, ils mangent. P. 197 (ܐܘܪܝܟܝܐ).

ܐܘܪܝܟܝܐ (Q, p. 30, l. 7 à 9), combien. P. 197 (ܐܘܪܝܟܝܐ).

ܐܘܪܝܟܝܐ, Koumaï, nom propre d'homme, v. B. P. 206.

ܐܘܪܝܟܝܐ (GD, p. 55, l. 7; p. 348, l. 9), cacher, ethpéel, être caché, ܐܘܪܝܟܝܐ, il est caché. P. 215 (ܐܘܪܝܟܝܐ).

ܐܘܪܝܟܝܐ (GD, p. 78, l. 6), trône, siège; ܐܘܪܝܟܝܐ, ton trône. P. 214 (ܐܘܪܝܟܝܐ).

ܐܘܪܝܟܝܐ, Kouachizag, nom propre d'homme, v. B. P. 206.

ܐܘܪܝܟܝܐ, vérité. P. 209 (ܐܘܪܝܟܝܐ, chald. ܩܘܫܝܐܝܐ).

ܐܘܪܝܟܝܐ, titre des patriarches nestoriens. P. 194, 195 (ܐܘܪܝܟܝܐ).

J

كلمده (GD, p. 1, l. 3; p. 191, l. 15), sur, au-dessus de;
كلمده سبي, sur eux. P. 194, 212, 214 (ح).

لمده, *part.*, il est revêtu de, il se revêt de. P. 215 (حم).

لم (GG, p. 63, l. 12; GD, p. 114, l. 8), il a pris;
لم لكلس, vous prendrez. P. 197, 198.

لكم (Q, p. 58, l. 5; GG, p. 15, l. 6; p. 46, l. 24), pied,
لكم سبي, leurs pieds; v. B. (ف).

لكم, *participle ethpeel*, il est né. P. 210. (GD, p. 21, l. 14;
p. 41, l. 21). *Ce verbe ne se trouve qu'au participle ethpeel; aux
autres temps il est remplacé par un verbe dérivé d'un thème
ي د ل. Exemples : لهلم, elle accoucha (GD, p. 170,
l. 14); كك, j'enfanterai (GD, p. 155, l. 18) (ح).*

لهسم, 1° Dieu (GD, p. 1, l. 22); 2° fausse divinité, divinité
méchante. P. 210 (Q, p. 15, l. 24; GD, p. 336, l. 3
et 8) (ا).

لسم (GG, p. 35, l. 9; GD, p. 42, l. 21), pain. P. 197,
198 (ص).

لكم, *plur.*, les Lilit, les mauvais génies femelles, v. B.
(GD, p. 51, l. 14; p. 55, l. 22) (ك).

لم, monde. P. 212, 213, 214. (GD, p. 31, l. 21 et 22);
لمك, à jamais; v. B. (Q, p. 23, l. 1) (ص).

لم, jusque; v. B. (ص).

لم, *mot composé de ل ou ك et de م (face)*, vers.
P. 214.

لم (GD, p. 8, l. 12; p. 67, l. 23); mille. P. 214 (ح).

لم, *part. passif*, il est instruit. P. 195 (ح).

لم, elles seront souillées; لم, elles sont
souillées; لم سبي, ils les souillent; v. B. P. 211.

لم, il n'est pas. P. 197 (ح).

ك

كع, eau. P. 198, 209, 211, 212 (مصلا).

كعكع plur. كعكعكع (GD, p. 54, l. 21 et 22; GG, p. 16, l. 24), mer. P. 197, 198 (مصلا).

كك (GD, p. 66, l. 4), jour; ككك, chaque jour. P. 197 (مصلا).

كككك, pont ou peut-être passage, lieu de passage. P. 197, 198 (du thème كك).

كككككك, (part. aphel plur. masc.) ils les baptisent. P. 212. *Ce verbe emprunté au syriaque (ككك) ne paraît pas s'être employé en parlant du baptême des Mandéens.*

كككككك, le sanctuaire; littéralement : la maison de l'autel. P. 195 (مصلا).

كككككك, Méherkaï, nom propre d'homme; v. B. P. 206.

كككككك (GG, p. 8, l. 8; p. 27, l. 14), enfer, كككككككك, leurs enfers. P. 210 (du thème كك).

كك (GD, p. 354, l. 9), il a aplani; كككك, aplanissant. كككككك, il m'aplanira. P. 198 (مصلا).

كك (GG, p. 102, l. 20), il a été plein, part. pass. plur. masc.; كككك, ils sont remplis. P. 210 (مصلا).

كككك, collectif, gémissements. P. 197, 198. (GG, p. 22, l. 6; p. 23, l. 2, 4 et 5.) (ككك).

كككك, roi. P. 196, 210 (مصلا).

كككك (GD, p. 26, l. 7; p. 84, l. 9; Q, p. 68, l. 15), parole plur. كككككك. P. 211 (مصلا).

كككككك (Q, p. 15, l. 16; GD, p. 57, l. 14), parole; كككككككك, mes paroles. P. 197 (مصلا).

ككك, qui? كككك, quiconque. P. 197, 198, 210 (مصلا).

ⲛⲟⲩⲁⲓⲛⲟⲩⲁⲓ (GD, p. 38, l. 11; Q, p. 2, l. 13), droite; ⲛⲟⲩⲁⲓⲛⲟⲩⲁⲓ, leur droite, v. B. (ⲛⲟⲩⲁⲓ).

ⲛⲟⲩⲁⲓⲛⲟⲩⲁⲓ, les Mnounéens, nom d'une secte. P. 195 (GD, p. 225, l. 11). (ⲛⲟⲩⲁⲓ les Manichéens?).

ⲛⲟⲩⲁⲓⲛⲟⲩⲁⲓ, peut-être adoration; ⲛⲟⲩⲁⲓⲛⲟⲩⲁⲓ, votre temple. P. 194 (GD, p. 45, l. 17; p. 46, l. 11).

ⲛⲟⲩⲁⲓⲛⲟⲩⲁⲓ (GD, p. 27, l. 16; p. 51, l. 1), les séducteurs, les corrupteurs, ceux qui portent l'homme à faire le mal. P. 211. Les sept planètes sont très souvent ainsi appelées (ⲛⲟⲩⲁⲓ, séduire).

ⲛⲟⲩⲁⲓⲛⲟⲩⲁⲓ (GD, p. 54, l. 3; Q, p. 6, l. 16), baptême. P. 209 (ⲛⲟⲩⲁⲓ).

ⲛⲟⲩⲁⲓ, 1° avec l'aoriste en ou, limiter, délimiter, mettre une limite, un terme; ⲛⲟⲩⲁⲓⲛⲟⲩⲁⲓ, il mettra pour moi une limite. ⲛⲟⲩⲁⲓ, il est limité. ⲛⲟⲩⲁⲓⲛⲟⲩⲁⲓ, une limite a été posée pour toi. P. 197, 198. 2° avec l'aoriste en a : tomber (GD, p. 35, l. 10).

ⲛⲟⲩⲁⲓ, ét. const., celui qui met une limite. P. 198.

ⲛⲟⲩⲁⲓ (Q, p. 34, l. 10; p. 21, l. 26; GG, p. 17, l. 9), fin, limite. P. 197, 198 (ⲛⲟⲩⲁⲓ, chal. ⲛⲟⲩⲁⲓ).

ⲛⲟⲩⲁⲓⲛⲟⲩⲁⲓ (GD, p. 202, l. 3; p. 244, l. 16), cervelle. P. 211 (chal. ⲛⲟⲩⲁⲓ).

ⲛⲟⲩⲁⲓⲛⲟⲩⲁⲓ (GD, p. 2, l. 7; p. 341, l. 12), seigneur. plur., ⲛⲟⲩⲁⲓⲛⲟⲩⲁⲓ. P. 210, 213 (ⲛⲟⲩⲁⲓ).

ⲛⲟⲩⲁⲓⲛⲟⲩⲁⲓ, il a dit; P. 214. ⲛⲟⲩⲁⲓⲛⲟⲩⲁⲓⲛⲟⲩⲁⲓ, tu leur as dit. P. 213 ⲛⲟⲩⲁⲓⲛⲟⲩⲁⲓ, je te dirai. P. 197 (ⲛⲟⲩⲁⲓ).

ⲛⲟⲩⲁⲓⲛⲟⲩⲁⲓ (GD, p. 28, l. 18), char. P. 215 (ⲛⲟⲩⲁⲓ).

ⲛⲟⲩⲁⲓⲛⲟⲩⲁⲓ (Q, p. 43, l. 26; GD, p. 233, l. 11), huile, onguent. P. 211 (ⲛⲟⲩⲁⲓ).

ⲛⲟⲩⲁⲓⲛⲟⲩⲁⲓ (GD, p. 27, l. 14; p. 28, l. 15), le Messie. P. 195, 211, 212 (ⲛⲟⲩⲁⲓ).

𐎠𐎡𐎴 (GD, p. 394, l. 11), il est mort. *Part.* 𐎠𐎡𐎴𐎠. P. 194,
Part. passif, 𐎠𐎡𐎴, mort. P. 198 (𐎠𐎡𐎴).

𐎠𐎡𐎴, mort. P. 212 (𐎠𐎡𐎴).

𐎠𐎡𐎴𐎠 (GG, p. 103, l. 7), servante, femme esclave. P. 215
(𐎠𐎡𐎴).

𐎠𐎡𐎴𐎠𐎡𐎴, métropolitain. P. 194 (𐎠𐎡𐎴𐎠𐎡𐎴).

𐎡

𐎡𐎴, œil; P. 214. 𐎡𐎴𐎡𐎴, vos yeux. P. 213. 𐎡𐎴, mes
yeux. P. 214 (𐎡𐎴).

𐎡𐎴𐎠 (GD, p. 308, l. 17; p. 378, l. 28 et 29; GG, p. 49,
l. 18), étendre, pousser des cris, tirer, retirer une chose
d'une autre. *Part. plur.* 𐎡𐎴𐎠𐎡𐎴. P. 197 (𐎡𐎴).

𐎡𐎴𐎠, lumière, 𐎡𐎴𐎠, *état simple*. P. 213, 214 (𐎡𐎴𐎠).

𐎡𐎴𐎠 (GD, p. 54, l. 24, GG, p. 2, l. 18), il est descendu. P. 209.
Aphel, faire descendre; 𐎡𐎴𐎠𐎡𐎴𐎠, ils les font des-
cendre. P. 212 (𐎡𐎴).

𐎡𐎴𐎠𐎡𐎴 (Q, p. 14, l. 18), *troisième pers. plur. masc. de l'aor.*,
ils s'éloigneront de. P. 210 (𐎡𐎴).

𐎡𐎴𐎠 ou 𐎡𐎴𐎠 (GD, p. 235, l. 19; voir les variantes), il a
gardé; 𐎡𐎴𐎠𐎡𐎴, il me gardera. P. 198 (𐎡𐎴).

𐎡𐎴𐎠, *état const.*, gardien. P. 198.

𐎡𐎴𐎠𐎡𐎴, action d'être gardé; v. B. P. 215.

𐎡𐎴𐎠 (Q, p. 1, l. 29), il a pris; *part. ethpél*, 𐎡𐎴𐎠𐎡𐎴𐎠,
il est pris. P. 215 (𐎡𐎴).

𐎡𐎴𐎠𐎡𐎴, *part.*, il sort. P. 195, 197, 198. *Aor. aphel avec suff.*;
𐎡𐎴𐎠𐎡𐎴𐎠, vous le ferez sortir. P. 194 (𐎡𐎴).

𐎡𐎴𐎠𐎡𐎴, âme; 𐎡𐎴𐎠𐎡𐎴𐎠, leurs âmes. P. 209 (𐎡𐎴).

ܘܠܘܟܘܢܝܗܘܢ, ܘܠܘܟܘܢܝܗܘܢ, ܘܠܘܟܘܢܝܗܘܢ (GD, p. 12, l. 20; p. 245, l. 5; p. 268, l. 20 et 24; GG, p. 74 en marge; Q, p. 14, l. 18), femelle, plur., ܘܠܘܟܘܢܝܗܘܢ, v. B., ܘܠܘܟܘܢܝܗܘܢ, v. B. P. 201, 202 (ܘܠܘܟܘܢܝܗܘܢ).

ܘܠܘܟܘܢܝܗܘܢ, feu. P. 212 (ܘܠܘܟܘܢܝܗܘܢ).

ܘܠܘܟܘܢܝܗܘܢ, homme. v. B. (ܘܠܘܟܘܢܝܗܘܢ).

ܘܠܘܟܘܢܝܗܘܢ, plur., les femmes. P. 212 (GD, p. 21, l. 23 et 24; p. 23, l. 21) (ܘܠܘܟܘܢܝܗܘܢ).

ܘܠܘܟܘܢܝܗܘܢ, état simple, âme.; état emph., ܘܠܘܟܘܢܝܗܘܢ; plur. emph., ܘܠܘܟܘܢܝܗܘܢ. P. 197, 209, 210, 214 (ܘܠܘܟܘܢܝܗܘܢ).

ܘܠܘܟܘܢܝܗܘܢ (GD, p. 12, l. 21; p. 26, l. 11 et 18), femme. P. 201 (ܘܠܘܟܘܢܝܗܘܢ).

ܘ

ܘܠܘܟܘܢܝܗܘܢ (GG, p. 100, l. 2), il a adoré; ܘܠܘܟܘܢܝܗܘܢ, adorez. P. 194 (ܘܠܘܟܘܢܝܗܘܢ).

ܘܠܘܟܘܢܝܗܘܢ, tes adorateurs. P. 213 (ܘܠܘܟܘܢܝܗܘܢ).

ܘܠܘܟܘܢܝܗܘܢ, entrave, plur. ܘܠܘܟܘܢܝܗܘܢ, v. B.; ܘܠܘܟܘܢܝܗܘܢ. P. 201, 210 (ܘܠܘܟܘܢܝܗܘܢ).

ܘܠܘܟܘܢܝܗܘܢ (GD, p. 104, l. 12; p. 313, l. 10), témoigner, croire à une chose; ܘܠܘܟܘܢܝܗܘܢ, vous croirez. P. 211 (ܘܠܘܟܘܢܝܗܘܢ).

ܘܠܘܟܘܢܝܗܘܢ, v. B., ܘܠܘܟܘܢܝܗܘܢ, plur., les mauvais génies. P. 201, 210 (ܘܠܘܟܘܢܝܗܘܢ, sorcier).

ܘܠܘܟܘܢܝܗܘܢ (Q, p. 12, l. 28), il a regardé, aperçu, vu, considéré; ܘܠܘܟܘܢܝܗܘܢ, elles le regarderont; v. B. P. 201, 214. ܘܠܘܟܘܢܝܗܘܢ, ils l'aperçurent. ܘܠܘܟܘܢܝܗܘܢ, ils voient (part.) ܘܠܘܟܘܢܝܗܘܢ, je le vois. P. 214. Pael., considérer, regarder; ܘܠܘܟܘܢܝܗܘܢ, ils considèrent. P. 214. ܘܠܘܟܘܢܝܗܘܢ, ils le regardent. P. 213. ܘܠܘܟܘܢܝܗܘܢ, je vois. P. 214. Ethpeel, regarder; ܘܠܘܟܘܢܝܗܘܢ, je regarde. P. 214 (chald. ܘܠܘܟܘܢܝܗܘܢ).

صهك (GD, p. 211, l. 25), sot; plur., صهك. P. 197 (صهك).

صهك, docteur, homme intelligent; sens douteux. P. 195 (صهك).

صهك, 1° monter; aor. صهك, il montera. P. 211, 213. 2° faire bouillir. صهك, ils le font bouillir. P. 211. صهك, ils les font bouillir. P. 212. *Aphel*, faire monter; صهك, je vous fais monter. P. 213 (صهك).

صهك (Q, p. 63, l. 23; GD, p. 275, l. 23), placer; imp. صهك, placez-le. P. 194, 195 (صهك).

صهك (GD, p. 54, l. 23), échelle. P. 211 (صهك).

صهك (Q, p. 2, l. 14), gauche; صهك, leur gauche; v. B. (صهك).

صهك (GG, p. 45, l. 19; GD, p. 31, l. 24; p. 259, l. 12), haïssable, odieux, mauvais; plur. masc. صهك; v. B. P. 210. plur. fém. صهك; v. B. (صهك, haïr).

صهك, voir à صهك.

صهك (GD, p. 4, l. 3; p. 54, l. 6), lune. P. 215 (صهك).

صهك, périodeute. P. 194. (صهك).

صهك, troisième pers. masc. de l'aor., il descend. *Pael* صهك, il abaisse; صهك, il les font descendre; صهك, tu les fais descendre. P. 213.

صهك, il a lié. *Impér.* صهك. *Aor.* صهك, ils lui lieront. *Part.* صهك, ils lient. P. 209. *Part. passif* صهك, il est lié; v. B. صهك, ils sont liés; v. B. صهك, elles sont liées; v. B. P. 209, 210. *Part. iphtéal* صهك, elles sont liées. P. 210. *Autre forme de l'iphtéal* صهك, il a été lié. صهك, il sera lié. P. 210 (صهك).

صهك (GD, p. 290, l. 11), les liens. P. 209 (صهك).

كصكك (GD, p. 13, l. 15; p. 215, l. 13, p. 349, l. 20), lien. P. 210 (أشؤ).

مصكك (Q, p. 4, l. 1), guérison; v. B. (اصكك).

مصكك voir à كصكك.

٧

صو, aussi. P. 194 (أ).

صو, v. B., صو, corps. P. 197, 198, 202 (صو).

صو, première pers. sing. du préterit, j'ouvris. P. 214 (GG, p. 11, l. 20; p. 10, l. 13; GD, p. 173, l. 11, p. 174, l. 23); (صو).

صو, il est revenu en arrière, il s'est détourné de (au propre et au figuré), il a changé une chose en une autre (Q, p. 52, l. 11; p. 64, l. 14; GD, p. 174, l. 19; p. 176, l. 19); (صو), vous vous détournerez. P. 211 (صو).

صو, philosophe. P. 194. (صو).

صو, Youpin, nom d'un génie. P. 211.

صو (GD, p. 55, l. 17 et 18; p. 287, l. 5; p. 336, l. 2), couper; (صو), on lui coupera. P. 197 (صو).

صو, évêque. P. 194. (صو).

صو, aor. iphtaal, il sera délivré. P. 210 (صو).

صو (GG, p. 13, l. 13); (صو), v. B. P. 200, 201; fer (صو).

صو, face, figure (GD, p. 53, l. 23; p. 68, l. 1); (صو), leur face; v. B. P. 202; 214 (صو).

صو, état const., fille. v. B. P. 202 (صو).

٧

٥٥٥٥, plur. fém. du part. passif, baptisées, elles ont été baptisées. P. 209. ٥٥٥٥, troisième pers. fém. plur. du prétérit iphtéal; elles ont été baptisées. P. 209 (٥٥٥٥).

٥٥٥٥, plur. masc., sales, malpropres. P. 213. Plur. fém. ٥٥٥٥, v. B. (٥٥٥٥).

٥٥٥٥, impér., priez. P. 194 (٥٥٥٥).

٨

٥٥٥٥, part. plur. masc., ceux qui souffrent. ٥٥٥٥, tu souffres; ٥٥٥٥, ils souffrent. P. 212 (٥٥٥٥).

٥٥٥٥ état simple; ٥٥٥٥ état const., tristesse. P. 212.

٥٥٥٥, part. plur., ils enterrent. P. 212 (٥٥٥٥).

٥٥٥٥ (GD, p. 40, l. 11), devant, avant; ٥٥٥٥, devant lui. P. 210 (٥٥٥٥).

٥٥٥٥ (GD, p. 362, l. 3). Ce mot s'emploie toujours dans un mauvais sens en mandaïte et signifie *fausse sainteté, sainteté mensongère*; ٥٥٥٥, l'Esprit saint. P. 212 (٥٥٥٥).

٥٥٥٥ église? P. 194 (٥٥٥٥).

٥٥٥٥ (GD, p. 34, l. 12), se tenir, être debout; ٥٥٥٥, ils se tiennent. P. 214. *Aphel*, ٥٥٥٥, ils le feront tenir. P. 198. ٥٥٥٥, ils les font tenir; v. B. (٥٥٥٥).

٥٥٥٥ (Q, p. 1, l. 13), il a appelé; ٥٥٥٥, ils t'ont appelé. P. 215 (٥٥٥٥).

٥٥٥٥, il les enchaîna. P. 213; part. plur. fém. ٥٥٥٥. P. 213.

٥٥٥٥, prêtre chrétien. P. 194 (٥٥٥٥).

٥٥٥٥, tourment, souffrance. P. 212 (٥٥٥٥).

ܐܘܩܘܡܐ, *fém. plur.*, torturées, tourmentées (?) P. 212. v. B. Ce mot est peut-être le pluriel de ܐܘܩܘܡܐ qui désignerait une catégorie de fées malfaisantes. P. 212.

ܐܘܩܘܡܐ voir à ܐܘܩܘܡܐ.

ܐ

ܐܘܩܘܡܐ, grand, *plur.* ܐܘܩܘܡܐ. P. 197, 209, 210, 211 (ܐܘܩܘܡܐ).

ܐܘܩܘܡܐ, Jourdain, fleuve. P. 196, 209, 212 (ܐܘܩܘܡܐ).

ܐܘܩܘܡܐ, ce mot est toujours féminin en mandaïte, esprit, fée malfaisante; *plur.* ܐܘܩܘܡܐ, v. B. P. 212 (ܐܘܩܘܡܐ).

ܐܘܩܘܡܐ, 1° secret, mystère; 2° pratique religieuse, rite; 3° être caché, être mystérieux; 4° mixture, drogue préparée d'après des rites magiques. P. 194, 211. *plur.* ܐܘܩܘܡܐ, v. B. (ܐܘܩܘܡܐ).

ܐܘܩܘܡܐ, ܐܘܩܘܡܐ, Rouzbeh, nom propre d'homme. P. 206.

ܐܘܩܘܡܐ (Q, p. 43, l. 15; GD, p. 82, l. 13; p. 118, l. 24), il a jeté; ܐܘܩܘܡܐ, il m'a jeté. P. 210; ܐܘܩܘܡܐ, ils les jettent. P. 212; *part. passif* ܐܘܩܘܡܐ, il a été jeté pour toi. P. 197 (ܐܘܩܘܡܐ).

ܐܘܩܘܡܐ, *aphel*, il a élevé, il a porté en haut. P. 214; ܐܘܩܘܡܐ, j'élevai. P. 214; ܐܘܩܘܡܐ, élevant. P. 213 (ܐܘܩܘܡܐ).

ܐܘܩܘܡܐ (GD, p. 273, l. 4; p. 311, l. 5), les nuages. v. B. (ܐܘܩܘܡܐ).

ܐܘܩܘܡܐ (GD, p. 3, l. 24; p. 28, l. 14), terre. P. 212 (chald. ܐܘܩܘܡܐ).

ܐܘܩܘܡܐ, tête; ܐܘܩܘܡܐ, leur tête, v. B. P. 213. ܐܘܩܘܡܐ, leur tête, *fém.* v. B. (ܐܘܩܘܡܐ).

ܐܘܩܘܡܐ (GD, p. 29, l. 20; p. 23, l. 18; p. 27, l. 7), Jérusalem. P. 210 (ܐܘܩܘܡܐ).

ܐ

ܐܘܩܘܡܐ, *pacl*, il a préparé, il a fait, il a formé, il a posé, il a placé au propre et au figuré, il a rendu de telle ou telle ma

avoir confiance en (GG, p. 48, l. 5; Q, p. 38, l. 6 et 18);
 ܘܟܘܢܘܢܝܘܢ, ils délient. P. 209. ܘܟܘܢܘܢܝܘܢ, vous vous reposerez
 sur. P. 211. *Ethpéel*, être délié, être délivré; *part.*
 ܘܟܘܢܘܢܝܘܢ. P. 197 (ܘܟܘܢ).

ܘܟܘܢܘܢܝܘܢ, plur., apparitions? v. B. P. 211.

ܘܟܘܢܘܢܝܘܢ (Q, p. 38, l. 18); chaîne, plur., ܘܟܘܢܘܢܝܘܢ (GD,
 p. 377, l. 18), les chaînes, v. B. (ܘܟܘܢܘܢ).

ܘܟܘܢܘܢܝܘܢ, voir à ܘܟܘܢ.

ܘܟܘܢ

ܘܟܘܢ (Q, p. 3, l. 10; GD, p. 64, l. 10), il vint. P. 213 (ܘܟܘܢ).

ܘܟܘܢܘܢ (GG, p. 11, l. 12; GD, p. 324, l. 18), il s'est assis;
 ܘܟܘܢܘܢ, il siège. P. 215; ܘܟܘܢܘܢ, ils sont assis. P. 197,
 210 (ܘܟܘܢ).

ܘܟܘܢܘܢ (Q, p. 22, l. 14; p. 23, l. 25; p. 29, l. 4), le monde.
 P. 214 (ܘܟܘܢܘܢ).

ܘܟܘܢܘܢ (GG, p. 18, l. 2), couronne. P. 209 (ܘܟܘܢ).

ܘܟܘܢܘܢ (GG, p. 18, l. 8, p. 30, l. 17, p. 82, l. 22), conflit,
 querelle. P. 212 (ܘܟܘܢܘܢ).

ܘܟܘܢܘܢܘܢ, casserole(?) P. 212.

ܘܟܘܢܘܢܘܢ, les enseignements (sens conjectural). *Ce mot est
 douteux et ne se trouve que dans la phrase citée p. 195. Il est
 probable que les scribes qui ont copié les manuscrits de la Biblio-
 thèque nationale n'en connaissaient plus le sens, car ces manuscrits
 portent les variantes ܘܟܘܢܘܢܘܢܘܢ, ܘܟܘܢܘܢܘܢܘܢ, ܘܟܘܢܘܢܘܢܘܢ.*

ܘܟܘܢܘܢܘܢ voir aux lettres ܘܟܘܢ.

ܘܟܘܢܘܢ (GD, p. 1, l. 17; p. 26, l. 17), ensuite. P. 194 (ܘܟܘܢ).

ܘܟܘܢܘܢܘܢ voir aux lettres ܘܟܘܢ.

ܘܟܘܢܘܢܘܢ, plur. ܘܟܘܢܘܢܘܢ, 1° stable, solide; 2° brillant. ܘܟܘܢܘܢܘܢ,
 la demeure brillante, nom du séjour des bienheu-
 reux. P. 211, 215 (ܘܟܘܢܘܢ).

عكك, éclat, lumière. P. 215.

كك (GD, p. 174, l. 2; Q, p. 11, l. 9), porte, plur. ككك.
P. 213 (كك).

كك, état const. كك, lieu, endroit. P. 213 (كك).

ككك, génie, plur. ككك. P. 209, 211.

ككك, forme dialectale pour ككك, femme, v. B. P. 201
(كك).

كككك, plur. masc. inférieurs, qui sont dessous (GD, p. 2,
l. 4; p. 30, l. 24), fém. sing. كككك. P. 213 (كك).

Note additionnelle. — Le vase de Bismaya est recouvert, en certains endroits, d'un dépôt calcaire qui rend la lecture de plusieurs passages très difficile. Si l'on mouille le vase, ce dépôt devient à peu près transparent et beaucoup de mots illisibles deviennent lisibles. C'est à tort que j'ai dit, dans la note 2 de la page 207, que, dans le mot ككككك, les caractères كك étaient illisibles; on les distingue très bien lorsqu'on regarde l'inscription à la lumière du soleil, après avoir fortement mouillé le vase.

De même, à la page 208 (ligne 10), j'ai indiqué à tort une petite lacune après les mots . . . ككككك; cette lacune n'existe pas et on lit assez facilement lorsque le vase est mouillé : ككككككك.

Enfin à la même page, ligne 14, le texte porte : ككككككك, ainsi que je le supposais, du reste, dans la note 8.

H. POGNON.

V A R I A.

ÉTYMOLOGIES.

I. — Johansson (*Beitr. zur griech. sprachkunde*, p. 81) rapproche gr. $\delta\epsilon\delta\Phi\omicron(\gamma)\alpha$, $\delta\epsilon\delta\Phi\acute{\iota}\sigma\kappa\omicron\mu\alpha\iota$ de **dwoi-* «deux»; le parallélisme de arm. *erknčil* «craindre», aoriste *erkeay* à côté de *erkow* «deux» et de skr. *bháyate*, *bhímás*, v.sl. *boja se*, lit. *báimé* à côté de i. e. **bhoi* (got. *bai*) prouve l'hypothèse. On peut suivre le développement du sens; le point de départ est l'idée de «douter»; v. h.-a. *zwifal*, lat. *dubius*, hom. *δοίη* (I, 230), arm. *erk-mit* «irrésolu» (de *erkow* et *mit* «pensée»), zend *dvaiddi* «doute» (*Yasna*, 29, 5), lit. *abejóju*. Le fait qu'il s'agit d'un doute ayant un intérêt particulier pour le sujet est indiqué par la voix dans skr. *bháyate*, gr. $\delta\epsilon\delta\Phi\acute{\iota}\sigma\kappa\omicron\sigma\alpha\iota$, arm. *erknčil* et par la forme réfléchie de v.sl. *boja se*, lit. *bijaũs*. — Ces verbes sont intransitifs, partout sauf en grec; leur complément est à l'ablatif en sanskrit et en arménien, au génitif en slave et en lithuanien; ce qui indique un ablatif indo-européen; le sujet fuit donc l'objet désigné par ce complément, l'idée de crainte résultant de celle de l'éloignement, comme dans le grec $\Phi\acute{\omicron}\beta\omicron\varsigma$ (rac. *bheg-* lit. *bé'gu* «je cours») qui signifie chez Homère «fuite devant un ennemi» et plus tard «peur». — Il n'y a pas lieu de poser des racines **dwei-*, **bhei-*; il s'agit de dérivés de **dwoi-* **bhoi-*, **dwi-* **bhi-* (gr. $\acute{\alpha}\mu\Phi\acute{\iota}\gamma\upsilon\varsigma$), dont ils ont conservé le vocalisme; on s'explique ainsi l'o de v.sl. *boja*, et l'on doit voir dans l'o de $\delta\epsilon\delta\Phi\omicron(\gamma)\alpha$ celui de **dwoi* plutôt que le vocalisme du parfait; on remarquera en effet l'absence d'un présent actif correspondant en grec.

II. — L'homérique $\acute{\epsilon}\tau\acute{\omega}\sigma\iota\omicron\varsigma$ «vain» a un *F* initial. On lit par exemple χ , 256.

$\tau\acute{\alpha}\ \delta\acute{\epsilon}\ \pi\acute{\alpha}\nu\tau\alpha\ \Phi\epsilon\tau\acute{\omega}\sigma\iota\alpha\ \Theta\eta\eta\kappa\epsilon\nu\ \acute{\Lambda}\theta\eta\eta\nu\eta.$

La difficulté formée par $\delta\acute{\omega}\rho\alpha\ \delta'\ \acute{\epsilon}\tau\acute{\omega}\sigma\iota\alpha\ \tau\acute{\alpha}\upsilon\tau\alpha$ (ω , 283) est facile à écarter par la suppression du δ' . Le mot dont est dérivé $\Phi\epsilon\tau\acute{\omega}\sigma\iota\omicron\varsigma$ a subsisté dans la locution attique $\omicron\upsilon\kappa\ \acute{\epsilon}\tau\acute{\omicron}\varsigma$, anciennement $\Phi\epsilon\tau\omicron\varsigma$. — Ce thème $\Phi\epsilon\tau\omicron\varsigma$ rappelle got. *aups* «désert», v. h.-a. *ōdi* «vide, léger», qu'Osthoff a rapprochés de got. *wan*

« manque », zend *ūna* « manquant », arm. *ownayn* « vide », gr. *εἶνις* (*M. U. IV*, 368 et suiv.) — Une troisième forme, différente de **wet-et* **wen-*, se trouve dans v.h.-a. *wuosti*, lat. *uastus* et *uānus*.

III. — Le thème **domu-*, attesté par lat. *domus*, v.sl. *domŭ*, skr. *dāmūnas-*, a été retrouvé récemment par M. Bréal dans *δμῶς* (thème en *-ōu-* comme *πάτριωσ*, dans ces *Mémoires*, VII, p. 448). L'arménien en possède aussi une trace : dans *tanowtēr* « maître de maison », *tanow-* représente le génitif **dom*/*us*, arm. primitif **ta-moy-tēr*. La nasale *-m-* est devenue *n* sous l'influence de *town*, gén. *tan* « maison ». Arm. *tanowtēr* répond pour le sens à i. e. **déms potis* (skr. *dāmpatiṣ*, et gr. *δεσπότης*, cf. *δέσποινα*; cf. lat. *dominus*).

IV. — Les nasales voyelles peuvent être représentées en slave par *ŭ*, comme le montrent deux exemples : *sŭto* « cent », lit. *szimtas* (de Saussure, *Mémoire*, p. 278); et la première personne des aoristes sigmatiques tels que *pešŭ*, *pe* (= **pensm*, **penst*), *žrčhŭ*, *žrč* (= **žersm*, **žerst*); les premières personnes du pluriel et du duel, par suite de l'identité de la finale de *pešŭ*, *žrčhŭ* avec celle de *nesŭ*, *tekŭ*, sont devenues *pešomŭ*, *žrčhomŭ*, *pešově*, *žrčhově* d'après *nesomŭ*, *tekomŭ*; *nesově*, *techově*, tandis que la deuxième et la troisième personne conservent les formes anciennes : *pešte*, *peše*, *pešta*. Il faut ajouter que russe *tonkij* « mince » (cf. v.h.-a. *dunni*) suppose **tŭnŭkij* en face de v.sl. *tŭnŭkŭ*, et que le mot *bratrŭ* « frère » s'expliquerait bien par un accusatif **bhratrŭ* (= lat. *frātre*m). A l'initiale, ce *ŭ-* apparaît sous deux formes différentes : *ognŭ* repose sur **ngnis* qui, seul, rend compte de skr. *agnis*, lat. *ignis*, lit. *ugnis* (v.lit. *ungnis*) : le groupe de consonnes semble avoir agi sur la voyelle. — En syllabe ouverte, on attend *vŭ-* suivant le traitement ordinaire de *ŭ-* initial : *vŭnŭ* = **udnom*, cf. v.h.a. *ūzana*, et russe *vy* = v.h.-a. *ūz* : on peut par suite expliquer *vezati* « lier » comme une contamination de **ezati* et de **vŭzati* (racine **ng₁h-* en face de **ang₁h-*, dans *gza* « lien »). — Enfin *vŭtorŭ* peut représenter **ntorom*.

Cette forme **ntoro-* (resp. **ntero-* **ntro-*) est à got. *anþar*, lit. *añtras* ce que **ambhi* (gr. *ἀμφί*, lat. *amb-āgēs*, arm. *amb-olj* « tout entier ») est à **mbhi*. M. de Saussure a signalé (*Mémoire*, p. 276 et suiv.) un certain nombre de cas de ce genre, où, à l'initiale, une sonnante simple est remplacée par *a* plus sonnante. On peut ajouter plusieurs faits à sa liste; ainsi *ἀνήρ*, *ἀνδρός* : skr. *nar-*, gr. *δράψ* — angl. *and* : all. *und* — v.h.-a. *anut*, lit. *antis*, russe *utka* = **gŭtka* : skr. *ātis*, gr. *νησσα* — ombr. *ander*, v.sl. *gtrŭ* : lat. *inter* — v.sl. *ramę* : skr. *īrmās* — lat. *albus* : v.sl. *lebedŭ*

« cygne » — lat. *ancus*, gr. ἀγκών en face de ὄγκος, lat. *uncus*. Le fait est donc certain quelle que soit son explication.

Le traitement lithuanien de *ŋ* qui répond à v.sl. -ŷ- est -um-, dans *ŷtumpas* = *ŷtimpas* « Ansatz zum sprunge »; lit. *krumslŷs*, cf. lett. *krimslis*; lit. *shuñkius*, cf. *shuñkis*. Le lett. *tumschs* est à lit. *pr̃tamsùs*, ce que skr. *thúṣ* est à lit. *platus*, pâli *garu-* à *gurú-*, skr. *kathiná-* (= **kṛthina-*) « dur » à got. *hardus*. Le lett. *tumst* a un vocalisme plus régulier que le lit. *témsta* « il fait sombre ».

V. — Bartholomae (*Studien zur indo-germanischen Sprachgeschichte*, II, p. 24) conteste qu'en arménien *y* devienne *ŷ* après *r* et *l* suivant la théorie de Hübschmann, en s'appuyant sur *ayl* « autre » = ἄλλος. Il veut expliquer le *ŷ* de *sterŷ* « stérile » par *gy* et compare all. *stärke* : mais le *ŷ* ne peut sortir que de sonore aspirée ou de sourde placée après *r* et *l* : cf. *mēŷ* et *arŷ*; en aucun cas une sonore simple indo-européenne ne donne une sonore arménienne. D'ailleurs *oļŷ* « entier » ne saurait être séparé de v.irl. *uile* « entier », et Bartholomae ne trouve aucune explication pour *anowrŷ* « songe ». Il faut donc s'en tenir à l'hypothèse de Hübschmann. Mais il devient impossible de poser *ayl* = **alyos*; *ayl* suppose **ailos*. On connaît la forme chypriote *ailwv* (Meister, *Die gr. dialekte*, II, p. 268) et l'éléen *ailotria* (*ibid.*, p. 58) : en éléen on trouve ἄλλα; dans l'arcadien, si voisin du chypriote ἄλλοις. Hoffmann croit, sans doute avec raison, ἄλλος panhellénique (*Die gr. Dialekte*, I, p. 219). Dès lors, *ailos* suppose un plus ancien **ailos*, comme l'arménien, et cette forme doit être attribuée à l'indo-européen. Malgré son apparence étrange, elle y trouve place dans une série de dérivés qu'il est intéressant de rappeler.

En face de lit. *anàs* « celui-là », v.sl. *onŷ* « celui-là », arm. -*n*, suffixe indiquant l'objet le plus éloigné, on trouve skr. *anyás* « autre », v.sl. *inŷ* « autre » = **inom*, arm. *ayn* « celui-là » = **aino-*, v.sl. *vŷtorŷ* « second » = **ntorom*, got. *anþar* « autre » = **ántros*. On peut comparer les formes parallèles : lat. *ulŷ* « au delà », gr. ἄλλος, lat. *alius*, v.irl. *aile*, got. *aljŷis* = **alyos*, lat. *ille* (= **ile*?) arm. *ayl*, gr. *ailos* = **aylos*, lat. *ultrā* = **l̃trā*, *alter* = **alteros*. Il y avait donc en indo-européen deux thèmes démonstratifs pour indiquer l'objet le plus éloigné et l'« autre » : **ne-* et **le-*, l'un en usage dans les langues orientales, l'autre dans les langues occidentales : le germanique et l'arménien renferment les deux à la fois.

VI. — *Kúlam* n'est pas le seul représentant indien de la famille des mots : russe *koléno* « tribu » et v.sl. *čeljadŷ* « familia », lit. *kiltis* « race », v.irl. *cland*, gall. *plant*, gr. τέλος « troupe ». Le thème **k₂eles-* supposé par τέλος peut avoir une forme faible **k₂les-* qui admet un dérivé **k₂ls-tŷ-*; c'est le védique *kṛṣṭŷ-*, nom.

plur. *krstáyas* « les populations ». Voir les exemples de *-ti-* employé comme suffixe secondaire, chez Brugmann (*Grundriss*, II, §§ 101 et 102). Il faut ajouter les abstraits arméniens *govest* « louange » de *govel*, *owrast* « renoncement » de *owranal*, *hangist* « repos » de *hangčil*, *phaxowst* « fuite » de *phaxčil*. Un autre dérivé de **k₂eles-* est fourni par skr. *caršanáyas* « les hommes, les races d'hommes ». Voir en particulier, R. V., I, 7, 8 et 9.

VII. — La particule affirmative prāk. *ira*, qui a le sens de *kila*, prāk. *kira* (voir *Hemacandra*, II, 186 et la note de Pischel) est sans doute parente de gr. ἄρα, lit. *ir* et *aī*.

VIII. — Le v.sl. *sŭlŭ* « messenger » et le russe *podsylŭ* « espion » attestent l'existence d'un ancien mot slave **sŭlo-*, dont sont dérivés les verbes *sŭlati* et *-sylati*. Ce mot se retrouve en arménien dans *յօւլարկել* « envoyer » et dans le dérivé *յլել* « envoyer. Le verbe *յօւլարկել* renferme en réalité deux mots : **յօւլ* « envoi » et **արկել* « lancer, mettre » cf. *arkanel*. Les dialectes modernes présentent généralement *լերկել* (resp. *լերգել* ou *xerkel*), qui suppose un ancien **յերկարկել*. La chute de *-ow-* ne se produit à date ancienne que s'il est primitif, c'est-à-dire issu de *u* ou *ō*, et non s'il sort de *eu*, *ou*; on peut donc affirmer que l'arménien *յօւլ* représente **sŭlo-*; le maintien de *-ow-* qui est attesté par la forme *յօւլարկել* prouve que **յօւլ* était encore senti comme mot distinct au moment des chutes anciennes¹ de voyelles non finales. La racine **su-* se retrouve dans gr. ἔΨάω (Fick, *Ēt. Wört.*⁴, p. 563), lat. *sēū* (de *sero*), ags. *sáwan*, peut-être gr. ἕει, etc.

IX. — L'oxytonaison de *εἶ-* dans *εἶθε* montre que *θε* est un enclitique; ce mot *θε* répond à skr. *ha* = v.sl. *že* (cf. skr. *gha* = v.sl. *go*).

QUESTIONS D'ACCENTUATION.

I. — L'accent de ἔκυρός ne s'accorde pas avec celui de skr. *çváçuras*, v. h.-a. *swēhur*, russe *svēkorŭ*, serbe *svēkar*; mais le mot ne se trouve en dehors d'Homère que chez quelques poètes de basse époque; les grammairiens alexandrins n'avaient donc de renseignement précis ni sur l'esprit ni sur l'accent qu'ils devaient lui attribuer. Nous savons que certains lui accordaient un esprit doux. Quant à l'accent, il a été supposé d'après l'analogie de *πενθερός* et de *ἐκυρά*. Il n'y a pas lieu de chercher une explication linguistique à une hypothèse en l'air des Alexandrins.

¹ Par opposition à la loi plus récente (arménien moderne) de chute des voyelles intérieures (c'est-à-dire placées ailleurs qu'en première ou en dernière syllabe).

De même l'accent de hom. *έύς* ne s'accorde pas avec celui de gr. commun *εὔ*. Rien ne nous empêche d'écrire *έύς* : les grammairiens ont accentué d'après *βαρύς* etc., mais on trouve aussi gr. *ωρέσβυς*, skr. *vásuṣ*, *tápuṣ*, got. *seiþuṣ*, ags. *tóh*.

II. — La différence d'accent de *τοῖος* et *τοιόςδε* s'explique par le fait que *τοιόςδε* renferme *τοῖος* suivi de l'enclitique *-δε*, soit **τοῖόςδε*; le mot étant senti comme un n'a gardé qu'un accent, nécessairement le second : d'où *τοιόςδε*. Cf. *ούτοσί* pour **οὔτοσί*. De même *οἴκαδε* représente **οἴκαδέ*; mais **οἴκα* n'existant pas isolément, le périspomène de *οἴ-* n'était maintenu par aucune analogie et l'on a prononcé *οἴκαδε* en appliquant la loi des trois syllabes. Le cas de *ένθάδε*, *ένθα* est semblable à celui de *τοιόςδε*, *τοῖος* : Aristarque accentuait *ένθά τε* (Göttling, p. 400); c'est dire que l'on prononçait *ένθάτε* (Wheeler, *Der griech. nominalaccent*, p. 126); donc *ένθάδε* repose sur **ένθάδε*. Il en résulte que la graphie *ένθα* est inexacte au moins pour une période ancienne de l'histoire de la langue grecque; la prononciation *ένθα* était sans doute en voie de disparition à l'époque alexandrine; de là l'hésitation entre *ένθά τε* — qui est relativement correct, comme le montre *ένθάδε* — et *ένθα τε* qu'on emploie d'ordinaire dans les éditions modernes.

Τηνικάδε est composé de **τηνικά* suivi de l'enclitique *-δε*; les deux mots se sont soudés avant l'action de la loi de Wheeler qui a transformé **τηνικά* en *τηνίκα*; cf. *τηλικόσδε* en face de *τηλίκος*. D'après *ένθα*, *ένθάδε*; *τηλίκος*, *τηλικόσδε*, on a dit *τόσος*; *τοσόσδε* : fait d'analogie très simple.

III. — Streitberg (*Indogermanische Forschungen*, I, p. 282) nie que le double traitement *-i* et *-ě* de *-oi* final en vieux slave puisse s'expliquer par une différence d'intonation, c'est-à-dire que *-oi* frappé¹ donne *-ě* (cf. *vě*, lit. *vědu*) et *-oĩ*, *-i* (cf. *mati* = lit. *motě*); cf. *vlřka* = *vilřu* en face de *kamy*, lit. *akmĩ*. Le parallélisme s'impose cependant et ne doit être abandonné que si les deux difficultés qui ont arrêté Streitberg sont réellement insurmontables.

La première est grave, c'est le locatif *dvorě* = i. e. **dhworoi*, alors qu'on attend **dvori*². Le seul moyen d'y échapper est de poser lit. *dvarě* = v.sl. *dvorě* = i. e. **dhworě* où *-ě* = i. e. *-ě* tandis que l'*i* des thèmes en *-yo-* (par ex. dans *krai*) représente *-yoi*; il est vrai que **wlřkě*, aurait donné **vlřčě*, mais le *k* a pu être rétabli d'après le locatif pluriel slave primitif **vilkoichu* et les autres

¹ On traduira ici l'allemand *gestossen* par «frappé» et *geschliffen* ou *schleifend* par «coulé».

² Il serait téméraire de vouloir retrouver cette forme supposée dans les ad-
verbes *prědi*, *zadi*.

cas au moment où *-ōi* final et *-oi-* intérieur ont passé à *-ě* et donner alors *c* régulièrement. Cette finale *-ē* de locatif se retrouve dans quelques mots grecs : *αἰή*, hom. et créat. ὄπη, ἦ « où » (accent sans doute analogique du datif ἦ), lacon. *πήποκα*, en latin : *die quinte* et dans le locatif ombrien en *-e*, en sanskrit : *savyā* « à gauche », *dakṣiṇā* « à droite », *apākā* « au loin », *vasāntā* (de *vasāntā-*, locatif puisqu'il est employé à côté de *grīṣmé*, comme l'indique le dictionnaire de Saint Pétersbourg), et sans doute aussi *nācā*, *prācā*, *paçcā* — en germanique enfin où le primitif *-ē* frappé rend compte de got. *wulfa*, v. h.-a. *wolfe*, v. irl. *ulfe*, *ulfi*. (Hirt, *Idg. Forsch.*, I, p. 210.)

Il semble établi par les exemples précédents qu'il a existé en indo-européen deux types pour ce cas : 1° *-ēi* resp. *-ōi* qui a subsisté régulièrement en indo-iranien et sporadiquement ailleurs — 2° *-ě* qui est resté une désinence ordinaire du letto-slave et dont on ne retrouve dans les autres langues que des traces. La forme *-ē(i)* est à *-ei* ce que *-ēu* est à *-eu* = *-ewi*¹. (Brugmann, *Grundriss*, II, § 261, p. 613 et suiv.) On objectera que la perte du second élément des diphtongues longues est établie dans les cas d'intonation frappée seulement. Mais on a négligé un exemple solide de chute de *i* dans *-ōi-*. Brugmann a montré contre Schmidt que la caractéristique *-ōs* des adverbes grecs ne pouvait s'expliquer par la finale d'ablatif *-ōd*. L'explication qu'il préfère n'est pas convaincante : sans doute on voit des préfixes avec et sans *s* final s'échanger : *ἀμφί* et *ἀμφίς*, skr. *prá* et *purás* (i. e. **p^oros*), etc. ; mais il y a loin du sens de ces préfixes à celui de *ὄτως*. Le grec *-ōs* suppose bien plutôt un i. e. *-ōs*, qui explique l'instrumental pluriel en *-y* du vieux slave : les adverbes tels que *maly* « peu » répondent exactement aux adverbes grecs en *-ōs*. L'existence d'une voyelle longue à l'instrumental pluriel est garantie par skr. *-aiṣ* ; mais, puisque i. e. *-ōis* est devenu *-ōs*, la forme sanskrite ne peut être autre chose qu'une contamination de *-ōis* (gr. *-oĩs*, lat. *-īs*, lit. *-āis*) et de *-ōs* (v. sl. *-y*, gr. *-ōs*), de même que *dyáus*, *gáus*, *náus* sont sans doute des contaminations des deux types indo-européens : **diēs* (lat. *diēs*, gr. Ζῆς), **g₂ōs* (lat. *bōs*), **nās* (v. nor. *nór*) et **dyeus* (gr. Ζεύς), **g₂ous* (βούς), **naus* (ναῦς) ; cf. zend *yaoš*

¹ Le résultat de la réduction est une voyelle longue frappée comme à l'instrumental singulier *-ō* = *-ōm* = *-om* (lit. *vilkù*, v. h.-a. *taḡu*) et à la première personne des verbes **bheró* (got. *baira*, v. h.-a. *bēru*, lit. *sukù*) en face de **bherōm* (v. sl. *berq*). Hirt conteste ces deux faits au nom de l'opposition des nominatifs des thèmes en *-n* : gr. *-ón* lit. *-ñ* : il est plus prudent de constater que l'origine des différences d'intonation nous échappe. Aucune des trois raisons exposées, *Idg. Forsch.*, p. 26, ne rend compte du génitif pluriel : gr. *-ōν*, lit. *-ū*. v. sl. *-ū* par exemple. L'exemple *έγώ* : *έγών*, skr. *ahám* est au-dessus de tout doute ; cf. aussi la désinence de la deuxième personne duel v. sl. *-ta* en face de gr. *-ταῖν*, skr. *-tām*.

et zend *guōs*, skr. *vēs*, gr. *χούς* (thème racine de *χεν*- cf. skr. *juhā-*) qui garantissent l'existence des nominatifs à voyelle brève. Si l'explication qui précède paraît trop hypothétique, on peut supposer que *vlüć* a pris l'intonation de *racé* : cf. *χαμαί* (à côté de *χαμαῖζε*).

Si l'on peut à la rigueur tenir *-ě* pour le représentant régulier de *-oi* final frappé, il n'y a aucune difficulté à poser *-i* = *-oi* : La différence de *tebě*, *sebě* et de *ti*, *si* rappelle celle de *σοί*, *οἷ*. La 2^e personne *beresi* peut être une contamination de **beresi* et de **beri* (cf. lit. *sukì*, gr. *Φέρεις*). On objectera le nominatif pluriel *vlüci*, cf. lit. *geri*, gr. *πιστοί*; mais il est tout naturel d'identifier *vlüci* à lit. *vilkaĩ*, got. *blindai*; si l'intonation *-oi* est la plus ancienne, les raisons qui expliquent le changement en *-oi* dans *vilkaĩ* et *blindai* serviront aussi à expliquer le slave primitif **vilkoĩ* pour **vilkoĩ*. D'ailleurs le caractère primitif de l'intonation frappée n'est pas établi; on trouve d'une part *vlüci*, *vilkaĩ*, *blindai*; de l'autre *geri*, *πιστοί*; la plus ancienne des deux intonations est celle qui ne peut s'expliquer par une influence analogique. Hirt suppose que le nominatif pluriel **wlk₂oi* est devenu **wlk₂oi* d'après **wlk₂ōs*. Mais le transport de l'intonation d'une finale à une autre de forme phonétique toute différente est surprenant; et surtout rien n'autorise à affirmer que tous les dialectes indo-européens et le letto-slave en particulier aient possédé **wlk₂ōs*, ni que **wlk₂oi* soit relativement récent et emprunté à la déclinaison pronominale. Au contraire, le nominatif grec *πιστοί* au lieu de **πιστοῖ* s'explique par l'influence du féminin *πιστοί* (cf. lit. *geri*, v.sl. *racé*), dont *πιστοί* a pris l'intonation finale, tandis qu'il lui donnait le sens pluriel. En lituanien, l'intonation frappée ne se trouve que dans l'adjectif, où l'influence du duel féminin *-ě* pouvait se faire plus aisément sentir. — Le dorien a peut-être conservé une trace de l'intonation *-oi*. Les grammairiens enseignent que l'on accentuait en dorien : *Φορήται*, *Φιλοσόφοι*, etc. Meister a établi que, en ce qui touche les verbes, le renseignement est inexact. Comme le témoignage doit reposer sur quelque fait réel, il y a chance pour que l'accentuation *Φιλοσόφοι* soit exacte; la finale *-oi* y est traitée comme dans *οἴκοι*, *εἴποι*. Si les grammairiens ont raison d'écrire *ἀγκύραι*, la finale *-αι* avait pris en dorien l'intonation de *-oi*. On pourrait expliquer de même *ἐλέγον*, *ἐλύσαν* en supposant *ἐλέγοῖ*, *ἐλύσαῖ*; les formes communes *ἔλεγον*, *ἔλυσαν* résulteraient de la perte de la prononciation *-oi*, *-ai*; cf. *ἔνθα τε* de *ἐνθάτε*.

Si ces conclusions sont justes, les finales *-oi* sont coulées, et les finales *-ai* frappées. Il serait donc imprudent de limiter trop étroitement avec Hirt le domaine de l'intonation coulée.

SUR L'ÉLISION DE *i*.

Benfey a établi que, dans le ṛg-veda, le *-i* final ne devient *-y* devant voyelle que dans quelques préfixes; v. Oldenberg, *Die Hymnen*, p. 438. La transformation de *-i* en *-y* est presque aussi limitée en pâli et se produit seulement là où il y a étroite liaison entre les mots : *ajjhaḡamā* = **adhyaḡamāt*; *vuttī assa* «sa conduite»; *iccetam* = **ity etam* etc. Dans l'Avesta le passage de *-i* à *-y* ne s'accomplit qu'entre mots très liés par le sens et encore sans aucune conséquence. Ce passage ne se retrouve d'une manière sûre dans aucune langue indo-européenne: on explique gr. εἰνάλιος, ὑπεῖρ ἄλλα par **ἐνγαλιος*, ὑπερυ ἄλλα: mais εἶν, εἶνι, ὑπεῖρ ne se trouvent que chez les poètes et en particulier chez Homère toujours devant deux brèves, par suite au temps fort: le εἶ a toutes chances de représenter un allongement de ε devant deux syllabes brèves (cf. *ἄθάνατος*, *Πουλυδάμας*) dans les cas où il ne résulte pas du traitement phonétique régulier, comme εἰνάλιος = **ἐνσαλιος*¹. Même *ῥρος*, qui paraît représenter **proty* devant voyelle, peut être pour un ancien **protis*. En admettant que l'*-i* final de certains préfixes tels que **proti* soit parfois devenu consonne, il s'agit, dans ces cas, d'une liaison tellement étroite que la phonétique appliquée est celle du mot, non celle de la phrase, et, par ailleurs, rien n'autorise à croire que *-i* final ait jamais pris dans la phrase indo-européenne la valeur de consonne.

En revanche, l'élosion de *-i* final devant voyelle est très fréquente en grec; on admet d'ordinaire que c'est une innovation hellénique; G. Meyer (*Gr. Gr.*², § 153) croit même retrouver la trace du *i* réduit devant voyelle dans des cas où le *-i*, bien qu'écrit, ne compte pas dans le vers: c'est oublier que la graphie ne tient souvent compte que du mot isolé et néglige les modifications syntactiques. La manière dont se serait produite l'élosion en grec est inconnue: on ne saurait dire que le *-i* est devenu *-y* puis a disparu, puisque d'une part l'hypothèse du passage de *-i* à *-y* est gratuite et que de l'autre non seulement *-e* qui devient difficilement consonne, mais même *-a* qui ne peut absolument pas le devenir sont sujets à élosion. En revanche le latin présente une prononciation si atténuée des voyelles finales en hiatus, que la syllabe qu'elles constituent cesse de compter dans le pied dont elle fait partie; et en sanskrit la métrique atteste l'existence d'un abrègement de voyelles longues finales devant initiale vocalique (Oldenberg, *Die Hymnen*, p. 465 et suiv.).

¹ Voir maintenant, Schulze, *Quaestiones epicae*, p. 137 et suiv. — Note de correction.

Puisque l'hiatus affaiblit ainsi les voyelles finales, il y a lieu de se demander si le grec n'aurait pas conservé dans l'élosion un ancien phénomène syntactique indo-européen.

Les chutes sporadiques de *-i* final en latin (*et = ἔτι*, etc.), le skr. *yád = yádi* s'expliquent aisément par l'hypothèse d'une chute ancienne de *-i* dans certaines conditions syntactiques. Enfin il y a trois cas indo-européens où s'échangent des formes avec et sans *-i* final : 1° le locatif singulier de tous les thèmes semi-vocaliques et consonantiques (Brugmann, *Grundriss*, II, § 256, p. 609); 2° les désinences *-mi* et *-m* de l'instrumental singulier (Hirt, *Indogerm. Forsch.*, I, p. 13 et suiv.)¹; 3° les désinences verbales *-mi -si -ti -nti* et *-m -s -t -nt*. Il y a deux manières d'expliquer ces échanges : on peut partir des formes sans *-i* et supposer que l'*-i* est une addition postérieure, ou inversement partir de formes munies de *-i* et en tirer les formes plus courtes par chute hypothétique de *-i*.

En ce qui concerne le locatif, on ne saurait sérieusement nier que les formes avec et sans *i* ne fussent primitivement identiques : il est clair que skr. *parut* est le même mot que *πέρυτι*. Si l'on regarde les formes munies de *i* comme les plus anciennes, le locatif apparaît comme une formation nominale régulière; si l'on tient pour primitives les formes sans *-i*, il faut expliquer pourquoi le thème nu indique le lieu plutôt qu'autre chose et d'où vient l'anomalie de l'absence totale de désinence.

Hirt¹ suppose que *-mi*, désinence de l'instrumental, a été formé de *-m* d'après *-bhi*. Mais il existe d'autres désinences en *-m*; cf. v.isl. *þimr* et lit. *naktimìs* d'une part, got. *wulfam*, lit. *vilkamus*, v.sl. *vlükomü* de l'autre et enfin v.sl. *vlükoma*; si *-mi* sort de *-m*, toutes ces désinences en devraient sortir aussi. Il faut bien plutôt reconnaître le parallélisme de : *-bhi*, *-bhis*, *-bhos* et *-mi*, *-mis*, *-mos* (?), qui reparaît dans la dérivation : skr. *púmas-* (gén. *pumásas*), lat. *púbēs* — skr. *dhūmās*, gr. *τῦφος* — v.h.-a. *arm*, lat. *orbis* — ags. *fram*, lat. *probus* — lat. *glomus* et *globus* — skr. *sūma-*, gr. *σίφος* — gr. *ἔτυ-μ-ος* et *ἄργυ-φ-ος* — lit. *arty-m-as* et *ankstý-b-as*. De même que la désinence *-sōm* du génitif pluriel renferme la désinence simple *-ōm*, de même que *-bhos* renferme le *-os* du génitif ablatif singulier (cf. encore *-tos*), *-bhi* et *mi*, *-bhis* et *-mis* se terminent par d'anciennes désinences d'instru-

¹ Parmi les preuves de l'instrumental en *-m*, Hirt a négligé de citer les adverbes tels que skr. *satyán* «vraiment» (Whitney, § 1111, *b* et *c*). Ils ont été confondus par la langue avec des accusatifs neutres, comme le montre leur traitement slave *tako* «ainsi», *kako* «comme». Cette confusion se produit aussi dans les thèmes féminins, et dans les thèmes consonantiques : gr. *-α*, skr. *-am*. De là l'emploi de l'accusatif au sens d'instrumental (Eurip. *Bacch.* 460 *λέξον ὄσῆς εἰ γένος*. Cf. Démosthène, 20, 30 : *ἔσῆι γένει μὲν ὁ Λαύκων ξένος*) qu'on trouve dans la plupart des langues indo-européennes.

mental : *-i* et *-is*. La finale *-i* se retrouve dans la terminaison grecque en *-ι* : *ποδί* a le sens instrumental aussi et plus souvent que celui de locatif; il en est de même du lat. *pede*; cf. les datifs gothiques tels que *gumin* ou v.irlandais comme *bráthir*. Sur *-is*, voir Brugmann, *Grundriss*, II, p. 716. Si, d'après ce que l'on vient de voir, l'élément qui, dans *-mi*, caractérise l'instrumental est *-i*, c'est par chute de cet *-i* que doit s'expliquer *-m* : le v.sl. *vlükomĭ* représente une forme plus archaïque que skr. *satyám*; cf. v.sl. *patĭmĭ* et *osobĭ* « en particulier ». Ce sera par chute de *-i* final de l'instrumental que l'on rendra compte du type skr. *anġirasvát*, cf. *anġirasvān* : l'adverbe est oxytoné, l'adjectif barytoné; l'adverbe a conservé l'accentuation des cas obliques, tandis que l'adjectif prenait celle du nominatif; cf. *ákṣi*, *akṣṇás*. Le skr. *-vát* représente **-wġt = *-wġti*.

Quant à *-mi*, *-si*, *-ti*, *-nti* en face de *-m*, *-s*, *-t*, *-nt*, il y a trois remarques à faire : 1° l'addition de *-i* aux désinences secondaires pour former les désinences primaires est inexplicable; 2° *-si* est à la désinence moyenne gr. *-σαι*, skr. *-se* ce que skr. *jāmi*-est à *γύναι* (cf. skr. *kānye*); 3° si l'on suppose que la distinction des désinences primaires et secondaires résulte de l'adaptation à des emplois différents de deux formes syntactiques ayant primitivement le même sens, on s'explique ses deux caractères : d'abord elle n'est pas absolue, son existence indo-européenne n'étant attestée par la coïncidence d'au moins deux langues que pour le groupe *-mi*, *-m*; *-si*, *-s*, etc., et nullement pour les autres désinences verbales; en second lieu elle n'est pas rigoureuse : les 2° et 3° personnes du subjonctif sanskrit admettent les deux types de désinences; la première personne *Φέρομι* est plus ancienne en grec que *Φέρωιν* (Hoffmann, *Das Präsens*, p. 18); la première personne **bhérō* attestée par toutes les langues européennes suppose **bhérōm* (v.sl. *berā*), c'est-à-dire une désinence *-m*.

Ainsi dans les trois cas où alternent en indo-européen les formes avec et sans *-i* final, il y a lieu de tenir les formes munies de *-i* pour les plus anciennes et par suite d'admettre la chute de *-i*. L'accentuation en fournit un autre indice. Les mots invariables terminés par *-i* sont tous barytonés en sanskrit (sauf *abhí*, à côté duquel on trouve v.perse *abiš*, cf. *ἀμφί*, *ἀμφίς*) et en grec (*ἔπι*, *ἄρχι*, etc.); la désinence *-i* du locatif peut porter le ton : skr. *padí*, gr. *ποδί*, skr. *mahatí*, mais, en général, il est rejeté sur la syllabe prédésinentielle, et le vocalisme montre qu'il en était ainsi dès avant les chutes de *e* protonique : skr. *dātā* et *dātāri*; *sāmāri*; gr. *ἡδέι*. Les adverbes ont conservé de beaux exemples de ces locatifs, comme **péri* « en avant de, plus que » (gr. *ἔσπε*, skr. *pāri*, lat. *per-magnus*), locatif du mot dont **p^orós* (skr. *purás*) est le génitif; **ópi* « près de » (skr. *ápi*, gr. *ἔπι*),

locatif du mot dont **pós* (skr. *paç-cā*, lat. *pos-*, etc.) est le génitif, etc. Dans tous ces cas, les formes munies de *-i* ont emprunté l'accent des formes élidées : on comprend ainsi pourquoi la désinence du locatif, seule entre celles des cas obliques, est le plus souvent atone. C'est pour la même raison que les désinences verbales *-mi*, *-si*, *-ti*, *-nti* ne sont jamais accentuées tandis que la désinence d'impératif *-dhi*, dont l'*i* est fixe l'est toujours : skr. *ihí*; l'opposition des troisièmes personnes active et moyenne : *sánti* et *duhaté* est frappante. Il n'est pas très facile d'expliquer le détail des raisons pour lesquelles l'accent a reculé sur le suffixe dans la plupart des cas à désinence en *-bh-*; on remarquera cependant que ce recul est récent, puisque le suffixe n'a pas conservé son *e* : *-i-bhiṣ*, *-ú-bhiṣ*, etc. L'influence des désinences en *-mi/-m* doit être pour beaucoup dans ce déplacement. Il n'y a pas trace d'élision dans les finales *-bhi* et *-dhi*, sans doute parce que l'indo-européen avait une répugnance pour les sonores aspirées à la fin des mots, ou parce qu'il leur faisait subir dans cette situation un changement tel que l'identité de *-bhi* *-dhi* et de leur doublet élidé cessait d'apparaître, ce qui entraînait sa disparition.

L'*-i* est la seule voyelle indo-européenne qui soit très fréquente à la finale. Dans le petit nombre de cas où apparaissent les autres, on trouve encore des traces d'élision. La troisième personne du parfait skr. *papraú* représente i. e. **peplēu* (cf. lat. *implēu-ī*, gr. *πλέως* de *πληFos*, *πλοῦτος*, got. *filus*; Fick, *Wört.*⁴, p. 87), c'est-à-dire une forme à désinence élidée. Ce fait permet de supposer qu'un primitif **tetone* pouvait devenir **teton* et avec allongement de la finale **tetōn*; le skr. *tatāna* représenterait-il cette forme avec rétablissement de la désinence? Les pluriels neutres sans désinence étudiés par Schmidt, *Pluralbild.*, p. 82 et suiv. se trouvent tous en face de formes analogues munies de désinences; ainsi cf. zend *manao*, et skr. *mānāṃsi*, etc. Ces indices permettent de croire que l'élision n'était pas bornée à l'*i* final et atteignait toutes les voyelles brèves en indo-européen comme en grec.

A. MEILLET.

Note relative aux *Questions d'accentuation*, III, *sup.*, p. 237 et suiv. — Je reçois pendant la correction *Idg. Forsch.*, II, fasc. 3 et 4. La théorie de Hirt sur le traitement de *o* dans les finales slaves est assez séduisante, mais celle relative à *oi*, *ai* (p. 351 et suiv.) ne me paraît pas prouvée. — L'existence des différences d'intonation en slave primitif a été établie par Fortunatov, *Archiv*, IV, p. 575 et suiv. La règle que, à la finale, les longues et diphthongues frappées ont le même traitement qu'à l'intérieur du mot, et que les mêmes éléments ont un traitement à part s'ils sont coulés n'en est pas la seule preuve. — A. M.

ÉTYMOLOGIES.

Αἰρέω.

Au nombre des verbes grecs qu'un usage journalier, joint au morcellement des dialectes, ne pouvait manquer de défigurer, se trouve le verbe αἰρέω «prendre». C'est un mot difficile, sur lequel les étymologistes ne nous apprennent pas grand'chose, et dont les phonéticiens se détournent volontiers. Essayons d'en réunir les diverses formes :

Nous avons d'abord la forme ordinaire αἰρέω, sur la nature de laquelle nous nous abstenons pour le moment d'émettre aucune conjecture.

A côté de αἰρέω l'on trouve pendant toute la durée de la langue grecque une forme altérée ἀγρέω, qui n'a rien de commun, comme l'a déjà montré Buttmann¹, avec le verbe ἀγρεύω signifiant «chasser».

Ἄγρει «prends!», pluriel ἀγρεῖτε, se trouve cinq fois dans Homère. Les scolastes le traduisent par λαβέ, φέρε, ἄγε.

Le même verbe se retrouve dans un fragment d'Archiloque cité par Athénée : ἄγρει δ' οἶνον ἐρυθρὸν ἀπὸ τρυγός «il boit le vin jusqu'à la lie».

Le γ existe dans une série de composés : αὐτάγρετος «pris volontairement»², παλινάγρετος «repris, capable d'être repris»³, πυράγρα «tenailles pour manier le feu», κρεάγρα «crochet pour saisir la viande», ζωαγρέω ou ζωγρέω «prendre vif, épargner la vie d'un captif»⁴, etc. Il faut sans doute rapporter également ici le mot ἀγρεταί, qui désignait à Cos neuf jeunes filles choisies tous les ans pour desservir le culte de Minerve. Ἀγρεταί· παρὰ Κώοις ἐννέα κόραι κατ' ἐνιαυτὸν αἰρούμεναι πρὸς Θεραπείαν τῆς

¹ *Lexilogus*, I, 129.

² Cf. *Od.*, XVI, 148. Εἰ γὰρ πως εἴη αὐτάγρετα πάντα βροτοῖσιν «si tout était laissé au libre choix des mortels». Le mot de la langue ordinaire est αὐθίρετος.

³ *Il.*, I, 526. Οὐ γὰρ ἐμὸν παλινάγρετον οὐδ' ἀπατηλὸν «ma volonté n'est ni révoquée ni trompeuse» (paroles de Jupiter).

⁴ De là τὰ ζωάγρια «la rançon». A l'imitation de ce composé on a fait μοιχάγρια «amende infligée à l'adultère pris sur le fait».

Αθηνᾶς. Pott rapproche avec raison les κοῦροι Ἰθάκης ἐξαίρειτοι dont il est question dans l'*Odyssée* (IV, 643).

Enfin, dans une inscription trouvée à Olympie, on a deux fois ἐξαγρέω pour ἐξαιρέω¹.

Comment expliquer ce changement de αἰρέω en ἀγρέω? Il y a là un fait de phonétique non encore étudié. Je suppose que le phénomène est double. On a eu le changement de αἰρέω en ἀργέω, par la même transformation qu'on observe dans le vieux haut-allemand *scerjo* « serviteur » devenu en allemand moderne *scherge*. Il y a eu en outre métathèse de ἀργέω en ἀγρέω, le ρ ayant une tendance à changer de place, comme on le voit par exemple dans καρτερός et κρατερός. La ressemblance avec ἀγρός, ἀγρεύω, a pu d'ailleurs aider à la métathèse.

Au lieu de la diphtongue αἰ, nous avons en locrien un α. La forme d'infinitif ἀρέσται (pour ἀρέσθαι) est deux fois employée dans l'inscription de Naupacte. L. 32 : τὰν δίκαν πρόδιφον ἀρέσται ποτοὺς δικαστήρας, ἀρέσται καὶ δόμεν. Il n'est pas douteux que ce ἀρέσται est de la même origine que αἰρέω. L'expression δίκαν ἀρέσται est tout à fait équivalente à la locution courante δίκην λαβεῖν². Curtius voit dans ἀρέσθαι un aoriste second comme ἐλέσθαι.

C'est peut-être ici le lieu de rappeler aussi le parfait ἀραίρηκα, qui prend le redoublement à la manière des verbes les plus anciens.

Nous passons maintenant aux formes qui, au lieu d'un ρ, présentent un λ.

Tout le monde connaît l'aoriste second εἶλον, moyen εἰλόμην. On a pu douter longtemps si cet aoriste appartenait véritablement à la même racine que αἰρέω. Mais les doutes ne peuvent guère subsister depuis que l'inscription de Gortyne a fourni les formes suivantes :

ἀναιλέσθαι, ἀναιλέθαι, ἀναιλίθαι, ἐναιλεθέντος, αἰλεθεῖ (pour αἰλεθηῖ),

à côté desquels on a les aoristes :

παρέλει, ἐλέν, ἐλόντα, ἐλόνσι, ἀνελέται, ἐλομένο³.

Nous connaissons déjà par deux autres inscriptions crétoises des exemples de αἰλέω. On avait eu ἀφαιλήται, ἀφαιλ(ήσεσθαι) et ἀφαιλήσθαι.

Le rapport de εἶλον avec αἰλέω, pour être assez visible, n'en

¹ Röhl, p. 178, n° 113 c.

² V. Curtius, *Studien*, II, 448.

³ V. Bannack, *Die Inschrift von Gortyn*, p. 40.

est pas moins quelque peu extraordinaire. L'origine du mot reste obscure. L'hypothèse de Curtius, d'après laquelle le verbe commençait par un *v* (racine *var*), est loin d'être démontrée.

On doit se demander si *άλίσκομαι* « être pris » peut être rapporté à la même famille. A première vue, la chose paraît assez plausible : on pense aussitôt à des verbes comme *σπείρσκω* à côté de *σπέρομαι*, *εὔρισκω* à côté de *εὔρε*. Le sens paraît également assez voisin : ainsi l'un et l'autre verbe s'emploie dans la langue du droit pour signifier « être convaincu d'un délit ». On trouve, par exemple, dans Aristophane : *Κλέωνα δάρων ἐλύοντες* « ayant convaincu Cléon de corruption » et chez Démosthène *ἀσεβείας ἤλωκε* « il fut convaincu d'impiété ». Cependant je suis porté à douter du rapprochement des deux verbes. En premier lieu, *άλίσκομαι* commence certainement par un *F*. C'est ce que prouve, entre autres faits, une inscription thessalienne : *Νόμος. Αἴνε τῶν Φασσιῶν κισ Φαλίσσηται κοινὰ χρήματα ἔχων . . .*¹. L'augment syllabique à l'aoriste *έάλων* en est une autre preuve. Au contraire, pour *αἰρέω*, *αἰλέω*, *εἴλων*, le digamma n'est nullement attesté : l'inscription de Gortyne, si soigneuse ordinairement sur ce point, ne le présente jamais. D'un autre côté, les significations, pour être assez rapprochées, ne se confondent pourtant pas. *Αἰρέω* peut s'employer en bonne part : il se dira, par exemple, de quelqu'un qui emporte un prix, une récompense ; *άλίσκομαι*, avec ses dérivés comme *άλωσις*, et ses composés comme *ἀναλίσκειν*, ne participe à aucun de ces emplois favorables. Enfin, *Γα* de *έάλων*, *ἀναλίσκω* est long.

Nous venons maintenant à une troisième série où le *λ* s'est changé en *ν*.

Au lieu de *είλετο*, l'ancienne langue a dû avoir un aoriste second *εἴλτο*, comme on a *δέκτο*, *ἴκτο*, *λέκτο*, *κατέπηκτο*. Or on connaît la tendance de la langue grecque à changer en *ν* un *λ* suivi d'une dentale. Nous avons, par exemple :

ένθειν pour *ελθειν*,
Φιντάται pour *Φιλτάται*,
βέντιστος pour *βελτιστος*.

L'aoriste second *εἴλτο*, s'étant changé de cette façon, a donné **εἴντο*. Un exemple tout pareil nous est fourni par Aleman, qui emploie l'aoriste *κέντο* (fragm. 141) venant de *κέλομαι*.

Ainsi s'explique la forme *γέντο* « il prit », quatre fois employée par Homère. Le *γ* est encore ici un remplaçant plus ou moins exact : il s'agissait de représenter la syllabe *ει*, transformée par métathèse en *je*. Les commentateurs traduisent *γέντο* par *έλαβε*.

¹ Prellwitz, dans les *Annales de Bezzenberger*, XIV, p. 301.

Il y faut joindre tout de suite la glose d'Hésychius : γέννου· λάξε, dans laquelle on a une forme tirée de γέντο, d'après le modèle de ἴκου, ἴκτο. Hésychius ajoute un autre sens de γέννου. Il signifierait en dialecte cyprote « assieds-toi ». Mais c'est là probablement une manière de parler analogue au tour employé par Corneille :

Prends un siège, Cinna. *Prends*, et sur toute chose...¹.

On voit combien diverses sont les formes de cet énigmatique αἰρέω, dont il resterait à trouver l'origine et le type primitif. Mais c'est là une recherche qui, dans l'état actuel de nos études, me paraîtrait encore prématurée.

Μέλλειν.

Il est difficile au langage d'exprimer d'une façon abstraite l'idée du futur. Aussi a-t-il habituellement recours à quelque idée accessoire, telle que vouloir, devoir, aller, avoir, laquelle peu à peu pâlit et cède la place à la simple conception de l'avenir.

C'est à l'idée de vouloir qu'il faut, à ce que je crois, rattacher le verbe μέλλω. En ce qui concerne la consonne initiale, nous avons la glose d'Hésychius : βέλλειν· μέλλειν, dont il faut rapprocher cette autre : βέβλειν· μέλλειν. Dans ces deux formes on voit apparaître les consonnes du latin *velle*².

En ce qui concerne le sens, on peut d'abord remarquer que l'idée de vouloir conduit aisément à celle d'un simple futur. Nous en avons pour preuve (sans parler de l'anglais *I will*) le futur grec moderne, qui est formé à l'aide de θελω. Dans l'Amphitryon de Plaute (I, 1, 206), Mercure dit à Sosie : « Prends garde à toi, tu vas te faire rosser si tu ne pars pas tout de suite. » *Vide sis, quam mox vapulare vis, nisi actutum hinc abis*. D'autre part, on trouve encore le verbe μέλλω employé en des constructions où il marque quelque chose de plus que le simple futur; par exemple dans ce vers d'Homère (*Il.*, XXII, 356) :

Ἢ σ' εὖ γνώσκων προτιόσομαι, οὐδ' ἄρ' ἐμέλλον
· Πείσειν

Ce qui veut dire : « Je te connais bien, je vois le fond de ton cœur, et je n'espérais pas te persuader. » Ou bien cette phrase de Xénophon (*Cyrop.*, I, 6, 17) : Δεῖ στρατίαν, εἰ μέλλει πράξειν τὰ δέοντα, μηδέποτε παύεσθαι. « Il faut qu'une armée, si elle veut faire le nécessaire, ne soit jamais en repos. »

¹ Je préfère du moins cette explication aux conjectures fort lointaines de Maurice Schmidt.

² Peut-être βέβλειν est-il une altération pour *βελφεῖν.

En présence de ces analogies de sens et de forme, je crois qu'il faut conclure à la parenté étymologique. Je considère βέλ-λειν comme le correspondant, dans une autre nuance de voyelle, de l'éolien βόλλομαι.

Pour compléter les analogies avec βούλομαι, il ne sera pas inutile d'ajouter que μέλλω prend un η à l'augment et qu'il fait au futur μελλήσω.

Κνήμη «jambe».

Nous voyons, au commencement d'un mot, le groupe κν alterner avec γν dans κνέφας «obscurité» et γνόφος (même sens), dans κνιπός «avare» et γνίφων (même sens), dans κνέφαλον «bourre de matelas» et γνάφαλον (*id.*), dans κνάπλω «peigner, carder» et γνάπλω, etc.

C'est ce qui me fait penser que le mot bien connu κνήμη «jambe» ne doit pas être séparé de γόνυ. La forme γένυ, semblable au latin *genu*, est attestée par le génitif pluriel γεύνων. Dans le composé πρόχτυ «à genoux» l'on voit pareillement le γ faire place à une lettre forte.

Les fameuses cnémides des guerriers grecs, qui sont représentées sur les monuments grecs comme couvrant les genoux, ne démentent pas cette étymologie.

Il se peut que κνήμη ait été fait sur le modèle de πυγμή. Une formation analogue nous est présentée par γένυς «menton», à côté duquel on a γνάθος et γναθμός.

Παροιμία «discours».

On a voulu voir une influence chrétienne dans l'adoption du mot *parole* (*parabola*) au sens général où nous l'employons. Mais il n'y a peut-être là qu'un fait ordinaire de sémantique. Certains mots savants, à signification spéciale, trouvent faveur auprès du peuple et sont étendus bien au delà de leur acception primitive.

Nous avons en grec, dans les mimes d'Hérodas, qui nous donnent un tableau si curieux du parler populaire, le pendant exact de ce qui s'est passé en latin pour *parabola*. Un *leno* ou πορνοβοσκός plaide devant le tribunal contre un homme qui lui a enlevé de force une de ses pensionnaires. Après divers développements, il s'arrête, pour ne pas fatiguer ses juges :

ἐγὼ δ' ὅπως ἂν μὴ μακρηγορέων ὑμέας,
ἄνδρες δικασταί, τῇ παροιμίῃ τρύχω. . .

Παροιμία, qui est pris ici dans le sens de «discours», signifie ordinairement «proverbe» ou «parabole».

Allemand *lesen*.

D'où vient le double sens du verbe allemand *lesen*, qui veut dire à la fois «recueillir» et «lire»?

Je crois qu'il y a là une imitation du latin. Les Germains apportaient avec eux le verbe *lisan* «recueillir, assembler». Comme ils trouvèrent en latin un verbe *legere* qui avait le même sens, mais qui à ce sens joignait celui de «lire», ils firent une pareille adjonction dans leur propre langue : adjonction d'abord savante, mais qui a fini par dépasser le seuil de l'école¹.

Ce second sens ne se trouve pas en gothique : il n'existe pas non plus en norrois ni en anglo-saxon.

C'est ainsi que les Romains trouvant au mot grec *κόσμος* les sens «ordonnance, ornement» et «monde», ajoutèrent à *mundus*, qui signifiait «ornement, toilette», l'acception d'univers. L'histoire des langues est pleine de ces sortes d'imitation.

Kluge aime mieux remonter à l'usage des runes ; il rappelle la phrase de Tacite : *surculos ter singulos tollit* (*Germ.*, 10). Cela ne peut étonner, quand on le voit inventer pour le verbe *schreiben*, si évidemment emprunté au latin, une racine germanique *scrib*.

Mon pé et ma mé.

Dans un roman de Guy de Maupassant, l'auteur, qui possède à fond une certaine variété du patois normand, fait prononcer à un de ses personnages la formule de serment suivante :

«Sur la tête d'mon pé, d'ma mé, d'mon grand-pé, de ma grand-mé, et du bon Dieu qui m'entend, je jure que c'est point mé.»

Nous avons ici, pour ces vieux mots indo-européens désignant les plus proches degrés de parenté, un état de dégradation qui semble difficile à surpasser. Que *mater* ait fini par aboutir au même son que le pronom de la première personne, cela représente à peu près le point où en sont les homonymes dans la langue chinoise.

Supposons maintenant qu'un suffixe, par suite de sa présence dans quelque terme très employé, vienne s'ajouter, en manière d'ornement ou de rallonge, à ces noms rudimentaires : supposons, par exemple, qu'à cause de *filleul* (*fieu*) le *pé* devienne le *péieu* et que la *mé* devienne la *méieule*; nous aurons vu recommencer, à quelques quarante siècles de distance, ce qui s'est passé

¹ J'ai montré ailleurs (*Revue des études grecques*, III, 125) d'où venait le double sens du verbe latin.

pour les noms comme *pi-tar*, *mā-tar*. Mais ce ne sera pas une raison pour chercher dans la syllabe radicale autre chose que ce que le langage y a voulu mettre, c'est-à-dire le nom du père et de la mère.

Κατορρέντερον.

Dans une inscription de Mantinée récemment publiée par M. Fougerès¹ se trouve deux fois le mot assez énigmatique KATOPPENTEPEON. La pierre est tellement fruste qu'il est difficile de suivre la pensée générale : cependant l'on voit qu'il s'agit de pénalités édictées contre certains individus. Ceci peut nous conduire à reconnaître le sens du mot en question.

La phrase est ainsi conçue : Κατορρέντερον γένος ἦναι ἄματα πάντα. Ce qui doit signifier : « Sa race sera maudite à jamais. »

Il faut d'abord rapprocher Hézychius :

Ἀράντισιν· ἐρινύσι. Μαχεδόνες.

Le substantif ἀραί, évidemment apparenté à Ἀράντισι, avait primitivement sa première syllabe longue, ce qui explique les deux ρ.

Le comparatif est ici employé dans le sens particulier qu'il a quelquefois en grec et en latin, quand il s'agit d'opposer l'un à l'autre deux hommes, deux choses, deux idées. Ainsi, dans la loi de Gortyne, deux plaideurs étant en présence, celui à qui est déféré le serment s'appelle ὀρκιώτερος. Quand on dit, par exemple, que l'esclave violée sera crue sur serment : ὀρκιωτέραν δ' ἡμεν τὰν δάλαν. Le même emploi du comparatif a donné naissance, en grec et en latin, aux expressions *dextra*, *sinistra*, ἀριστερά, et chez Homère *Θηλύτεραι γυναῖκες*.

Nous obtenons de cette façon, en détachant le suffixe du comparatif, un équivalent dialectal de κατάρα « malédiction ». Au sujet de Ἰο, comparez les mots arcadiens *δεκόταν*, *Ἐχοτόμβοια*, etc.

Peut-être faut-il supposer un ancien verbe καταρρέννυμι, comme nous avons *σφορρέννυμι*, *σκεδάννυμι*.

Ἐρινύς.

Ceci peut faire naître quelques doutes sur l'interprétation qui a été donnée, il y a quarante ans, par Adalbert Kuhn, du nom d'Erinnys. On sait que, dans un travail resté célèbre, il identifiait Ἐρινύς avec *Saranjū*, la fille de *Tvashtar*, l'épouse de *Vivasvat*, la mère des *Açvins* : c'était une personnification de la nuée

¹ *Bulletin de correspondance hellénique*, décembre 1892, p. 570.

d'orage¹. M. Max Müller, tout en acceptant le rapprochement avec *Saranjū*, aimait mieux voir dans cette déesse un symbole de l'Aurore². Mais, outre qu'on ne voit pas ce qu'est devenu le *s* initial, il semble que le caractère de la divinité grecque ne cadre pas très bien avec ces explications. Quel rapport entre la cavale des védas, célèbre surtout par les jumeaux auxquels elle donne naissance dans les circonstances les plus étranges³, et les divinités grecques, d'un caractère tout moral, vengeresses du parjure et de l'impiété, mais n'ayant aucune légende proprement mythique. Ces divinités sont ordinairement nommées au pluriel. Un nom abstrait, comme celui des *Furæ* ou des *Diræ* en latin, conviendrait mieux pour désigner ces personnifications de la vengeance céleste.

Nous croyons, en effet, que *ἐρινύς* est un nom commun, signifiant « malédiction, imprécation », synonyme de *ἀρά*, et proche parent de ce dernier.

Voyons d'abord ce qui concerne le sens.

Que *ἐρινύες* soit encore employé comme nom commun, synonyme de *ἀραί*, dans Homère, c'est ce que nous voyons par deux passages : *Il.*, XXI, 412, Athéné, s'adressant à Mars, qu'elle vient de blesser, lui dit que c'est pour expier les erinyes de sa mère, irritée de ce qu'il a abandonné la cause des Grecs :

οὕτω κεν τῆς μητρὸς ἐρινύας ἔξαποτίνοις,
ἢ τοι χωομένη κακὰ μῆδεταί, οὐνεκ' Ἀχαιοὺς
κάλλιπες, αὐτὰρ Τρωσὶν ὑπερφιάλοισιν ἀμύνεις.

La même expression, *μητρὸς ἐρινύες*, se retrouve dans l'*Odyssée*, XI, 280, en parlant d'Œdipe, qui a souffert toute sorte de maux, comme les produisent les erinyes d'une mère :

τῷ δ' ἄλγεα κάλλιπ' ὀπίσσω
πολλὰ μάλ', ὅσσα τε μητρὸς ἐρινύες ἐκτελέουσιν.

On peut même être tenté d'expliquer de cette façon un vers de l'*Odyssée* (*Il.*, 135), où Télémaque dit qu'il ne peut songer à renvoyer sa mère :

ἐπεὶ μήτηρ στυγεράς ἀρήσειτ' ἐρινῦς,
οἴκου ἀπερχομένη· νέμεσις δέ μοι ἐξ ἀνθρώπων
ἔσσεται.

¹ Dans son *Journal*, t. 1, p. 439 et suiv.

² *Nouvelles leçons sur la science du langage* (trad. fr.), II, p. 231. — Bergaigne, laissant de côté l'une et l'autre interprétation, voit dans *Saranjū* une personnification de la Prière.

³ Ce mythe a été récemment étudié par M. Maurice Bloomfield, dans le *Journal of the American Oriental Society*, XV (1891), p. 172.

On aurait dans ἔρινϋς ἀράσθαι une expression analogue à βουλήν βουλεύειν, ὄλεθρον ἀπολέσθαι, πῶμα πίπειν, διεξόδους διεξελθών. C'est comme s'il y avait en latin *imprecari imprecationes*. L'expression a pu être entendue autrement plus tard, sans que pour cela notre interprétation en soit moins fondée. Cela me paraît d'autant plus vraisemblable qu'il n'y a pas, hormis ce vers, d'exemple de ἀράομαι avec le nom de la personne à l'accusatif.

D'autre part, ce qui montre l'identité des deux mots, Ἄραί se substitue à Ἐρινύες, comme on le voit par le vers d'Eschyle (*Euménides*, 417) :

Ἄραί δ' ἐν οἴκοις γῆς ὑπαὶ κεκλήμεθα.

Les Grecs d'un âge postérieur, dans ce nom de Ἐρινύες, devenu pour eux mystérieux, croyaient sentir le verbe ἐρευνάω « poursuivre, rechercher », ou encore ὀρίνω « mettre en mouvement », et c'est ce qui explique peut-être les nombreux passages où l'on compare les terribles déesses à des chasseresses ou à des chiennes. On les appelle *κυνηγετίδες*, *κύνας*. Eschyle, *Choéph.*, 924 :

Ὅρα, φύλαξαι μητρὸς ἐγκότους κύνας.

Mais, en réalité, ce nom n'appartient pas plus à la famille de ces deux verbes qu'il n'appartient à ἔρις « la dispute » et à ἐρίζω « disputer ».

C'est au verbe ἀράομαι « maudire », ou à quelque forme comme le précité ἀρέννυμι, qu'il faut, selon nous, le rapporter. Il est impossible de dire avec certitude quel est le dialecte auquel nous devons la forme Ἐρινύς, Ἐριννύς. On a sur une inscription Ἐρεινύς¹. Divers exemples prouvent que les peuples helléniques, en adoptant les divinités les uns des autres, leur conservaient habituellement le nom de leur lieu de naissance. La présence de l'ε peut faire croire à une origine arcadienne : c'est ainsi qu'on a δέρεθρον pour βάραθρον, κρέτος pour κράτος, Θέρσος pour Θάρσος, Ἄθανεῖον pour Ἄθαναῖον, βεβεΐα pour βεβαΐα, etc. Quant au changement de la diphtongue ει en ι long, il est trop connu pour qu'il soit nécessaire d'en donner des exemples².

Si cette explication est fondée, nous aurions restitué aux Grecs, et à ce panthéon déjà demi-philosophique des divinités telles que Ἄτη, Δίκη, Νέμεσις, Μοῖραι, les terribles déesses mises en scène par Eschyle. La dissertation de Kuhn est une de celles

¹ *Corpus*, II, p. 353.

² C'est aussi en Arcadie que le verbe ἐριννύειν paraît être resté dans l'usage courant. Pausanias (VIII, 25, 4) rapporte que, chez les Arcadiens, ἐριννύειν veut dire « se mettre en colère ». Voici ses mots : τῶ θυμῷ χρῆσθαι καλοῦσιν ἐριννύειν οἱ Ἀρκαῖδες. Nous avons ici un exemple de mot à signification affaiblie, comme quand nous disons en français *jurver*, *sacrer*.

qui ont inauguré les études de mythologie comparée : elle a séduit les esprits, non seulement par la science qui y abonde, mais par l'attrait qu'on ressentait à voir un arrière-plan naturaliste se former à la base des conceptions morales de la Grèce. Aujourd'hui que la mythologie comparée est plus en état de distinguer les périodes successives par lesquelles a passé le sentiment religieux, elle peut renoncer à un rapprochement inexact sans rien renier de ses méthodes ni de son objet général.

Χερσόνησος.

On explique ordinairement la première partie de *Χερσόνησος* par l'adjectif *χέρσος* « sec, aride, inculte ». Mais cet adjectif, qui est probablement apparenté à *ξηρός* « sec », donne un sens peu satisfaisant : une presqu'île n'est pas nécessairement un désert de sable ; plusieurs des chersonèses connues des anciens sont au contraire renommées pour leur fertilité.

Je crois que ce *χέρσος* est une métathèse pour *σχερός*, qui veut dire « continu, non interrompu ». Nous avons ici un dérivé du verbe *ἔχω*, qui est quelquefois lui-même employé en cette signification. Ex. *νησος ἐχομένη* « l'île adjacente ». — *Τοῦ ἐχομένου ἔτους* « l'année suivante ». — *Ἐν τοῖς ἐχομένοις* « dans ce qui suit, dans la suite de cet ouvrage ».

La métathèse de *σχερός* en *χέρσος* est l'inverse de ce qui s'est passé pour *πρέσβυς*, *πρέσγυς*, qui est devenu en dorien *σπέργυς*.

Une chersonèse est donc *une île qui tient au continent*.

ΔΙΕΞΗΕΙΝ.

Je signale un exemple curieux de forme analogique dans une inscription de Délos récemment publiée par M. Doublet (*Bulletin de correspondance hellénique*, XVI, p. 371). L'inscription est de l'année 130 av. J.-C. Il s'agit d'un citoyen qui obtient une couronne pour avoir rempli sa charge d'agoranome honnêtement, justement et sans se laisser corrompre : *ἐπὶ τῷ πάντα τὰ κατὰ τὴν ἀρχὴν ΔΙΕΞΗΕΙΝ ἀπλῶς καὶ δικαίως καὶ ἀδωροδοκῆτως*. Le sens exige un prétérît. Je crois qu'il faut accentuer *διεξηεῖν*, et je suppose ce temps de l'infinitif fait à l'imitation de *ἐνεγκεῖν*, *εἰπεῖν*. De même que *ἤνεγκα*, *εἶπα* ont donné *ἐνεγκεῖν*, *εἰπεῖν*, de même *ἦα* et son composé *δι-έξ-ηα* (du verbe *εἶμι* « aller ») a donné *διεξηεῖν*. L'inscription appartient à une époque où l' : souscrit pouvait s'omettre. Le sens est donc : « pour avoir parcouru tous les devoirs de sa charge. . . »

ITALO-CELTICA.

1. *Ferox, atrox.*

De même que *uōx*, *uōcis* correspond à ὄψ, ὀπός (*Φόψ*, *Φοπός*) «voix», de même ὠψ, ὠπός «visage, aspect», dans lequel la gutturale primitive est attestée par le sanscrit *akṣi-*, le latin *oculus*, etc., devrait être représenté en latin par un substantif **ox*, **ocis*. Ce mot n'existe pas à l'état simple, mais je crois le retrouver en composition dans *ferox* et *atrox*. D'une part, en effet, le suffixe *-ōc-* est assez rare en latin pour qu'on soit autorisé à chercher pour chacun des exemples qui en existent une explication particulière; d'autre part, ce suffixe ne peut être exactement comparé aux suffixes *-ac-*, *-ic-*, car on ne voit pas sur quel thème (en *ō*?) aurait pu se former ce suffixe secondaire.

Nous éliminons tout d'abord, parmi les mots présentant cette finale, *praecox* dont l'*o* est bref et qui est évidemment parent de *coquo*, *esox* dont l'*o* est également bref (cf. v. irlandais *eo*, gén. *iach*) et qui, de plus, n'est pas un mot du vieux fonds latin. Restent comme principaux mots en *-oc-*, *solox* «bourru» (ordinairement en parlant de la laine, aussi épithète de *pecus*, etc.), mot obscur de toute façon; *celox* déformation évidente de *κέλης* sous l'influence de *uelox*; *uelox* lui-même, qui est assez peu clair, mais doit se rattacher à *uchere*, *uēlum* et à ὠπός, et enfin *atrox* et *ferox*.

Ferus est proprement «le sauvage», *ferox* «celui qui a le regard, l'air sauvage»; *atrox* est «l'homme au regard, à l'air sombre» (nous disons bien en français un regard «noir»). La différence de quantité qui existe entre *āter* et *ātrox* n'est pas de nature à détruire un rapprochement évident en lui-même, quelle que soit l'explication particulière que l'on croie devoir donner du suffixe — nous dirons de la finale — du second de ces mots.

2. *Vxellodunum, ὑψηλός.*

Le rapprochement de ὑψηλός «haut», d'une part, avec le vieil irlandais *uasal* (même sens), et de *uasal* avec le premier élément du nom de ville gaulois *Vxello-dunum*, d'autre part, est assez généralement admis; il présente pourtant deux difficultés assez graves.

En premier lieu, l'*υ* de *υψηλός* était bref (cf. *ύψος*, non **ύψος*); même long, il ne pourrait que difficilement être considéré comme le représentant d'un plus ancien *eu* ou *ou*; la diphtongue irlandaise de *uasal*, par contre, suppose un plus ancien *ō*, lequel peut lui-même remonter, d'après des lois connues de la phonétique celtique, soit à *ou*, soit, indirectement, à *eu*. La forme gauloise attendue serait donc **ouxello-*, **euxello-*; son *u* simple, d'accord avec le grec, est en contradiction avec l'irlandais, mais sans doute n'y a-t-il pas lieu d'attacher une grande importance à cette notation particulière, le mot ne nous étant connu que par César. Les noms de villes bretonnes *Ούξειλλον* et *Ούξειλλα* cités par Ptolémée ne peuvent guère non plus éclairer la question. Nous ne voulons pas insister sur cette question de vocalisme, pour laquelle nous ne voyons pas de solution bien nette; l'identité de sens entre les séries *uas* « en haut », *uasal* « élevé » et *υψηλός*, *ύψος*, *ύψι*, etc. est assez frappante pour que, faisant abstraction de la question de vocalisme, nous admettions un rapport originel entre ces deux séries, si toutefois le consonantisme ne fait pas difficulté.

Or, précisément, le rapprochement de *υψηλός* et de *Vxellodunum* présente l'exception la plus frappante à une règle posée par M. Ferdinand de Saussure dans les *Mémoires* de notre Société (t. VI, p. 161) : que la gutturale ne se labialise pas en grec après *υ*, d'où l'opposition de *βουκόλος* et *οιοπόλος*. Un groupe primitif *-uk₂* ne peut donc aboutir en grec qu'à *-υκ-*, non à *-υπ-*. Il y a là une difficulté à laquelle on s'est jusqu'ici buté : M. Fritz Bechtel, en particulier, dans un livre récemment paru (*Die Hauptprobleme der indogermanischen Lautlehre seit Schleicher*, p. 353 et suiv.), s'est assez longuement étendu sur ce sujet sans donner de solution.

Mais quelles raisons nous forcent à supposer que le *π* de *υψηλός* représente une gutturale? En fait, il n'en existe aucune; c'est une hypothèse en l'air. Le grec y contredit; le celtique ne l'appuie en aucune façon.

En effet, pour ne parler d'abord que du grec, l'élément *υπ-* apparaît avec le sens d'« élévation, hauteur », non seulement dans *υψηλός*, *ύψος*, *ύψι*, *υψοῦ*, *υψόθει*, mais aussi dans *υπ-έρ*. La présence de l'esprit rude suffit à indiquer que, au moins dans l'esprit des Grecs, ces mots ne formaient qu'une seule famille; et le latin *super*, le sanscrit *upári*, le gothique *usar* montrent, ce dont personne n'a jamais douté pour *υπέρ*, sinon pour *ύψος*, que l'élément commun à toutes ces formes était **up* et non **uk*. La restitution d'un prototype **uk* n'est donc pas seulement en contradiction avec une loi bien attestée de la phonétique grecque; elle nous contraint à séparer *υψηλός* et ses congénères de toute la

série des mots grecs (et indo-européens) exprimant l'idée d'élévation.

Les formes celtiques exprimant la même idée sont-elles réellement apparentées à *ὑπέρ* et *ὑψηλός*? La difficulté que présente le vocalisme pourrait, dans une certaine mesure, nous autoriser à rejeter *a priori* tout rapprochement, surtout s'il était démontré que *uxello-* et *uas*, *uasal* présentent un consonantisme incompatible avec celui du grec, dont la nature primitive est suffisamment attestée par l'étude du grec même. Mais il n'en est rien : on peut présenter certains arguments établissant d'une manière assez certaine, semble-t-il, que les formes celtiques n'exigent nullement la restitution d'un prototype **uk-s*.

Un fait bien connu est celui qui a amené dans toutes les langues celtiques, à une certaine époque, la disparition totale du son *p* soit qu'il fût tombé sans laisser aucune trace : cf. sanscrit *pibām* « je bois », vieil irlandais *ibim*, breton *evann*; grec *ὑπέρ*, gaulois *uer-* (préfixe augmentatif), v. irl. *for* (où *f* représente l'ancien *u*), etc., soit qu'il se fût modifié en un autre son : cf. latin *septem* « sept », v. irl. *secht-n*, moyen-gallois *seith*, breton *seiz*. Il est bien évident que le consonantisme celtique, qui ne renferme aucun *p* remontant à l'époque indo-européenne, doit recéler, sous une forme quelconque, des représentants de l'ancien groupe *ps*, qui certainement a existé à un moment donné. L'analogie du traitement du groupe *pt* (*septem*, *secht-n* où *ch* remonte à *k*), d'une part, le rapprochement au moins probable de *ὑψηλός* et de *uxello-*, d'autre part, nous autorisent à poser provisoirement *ks* comme représentant celtique de *ps* indo-européen. Cette hypothèse se trouve immédiatement vérifiée.

Le représentant gallois d'un groupe celtique *ks* (gaulois *x*) est *ch*, par exemple, dans *chwech* « six », grec *ἕξ*. L'adjectif gallois *uchel* « haut » correspond donc bien à *uxello-* et à *uasal*. Or, parmi les mots qui présentent *ch* dans des conditions analogues, il en est deux, *crych* « frisé » et *ucher* « soir » particulièrement intéressants pour la question qui nous occupe. *Crych* suppose un gaulois *crixos*, et ce mot est, en effet, connu comme nom propre par Silius Italicus : *Crixus dux Boiorum*. On ne peut guère contester (l'identité de forme étant certaine) le rapprochement de *Crixus* et de *crych*, le sens convenant parfaitement d'ailleurs pour un nom d'homme. Or *Crixus* est le latin *crispus*. L'autre mot, *ucher*, est en latin *uesper*; *ucher* suppose **ukser*[*o*].

Il est de toute évidence (*Crixus* nous le prouve directement) qu'il faut partir d'un celtique *ks*, et *crispus*, *uesper* nous attestent également que la consonne qui accompagnait l'*s* était, à l'origine, labiale et non gutturale; le prototype des formes celtiques est donc **kripso-*, **nepser*[*o-*].

Quant à savoir quelle est la forme la plus ancienne de *sp* ou de *ps*, cela n'a rien qui intéresse directement la question en jeu; on peut seulement indiquer que le latin présente par ailleurs *sp* en regard de *ps* des autres langues congénères dans *uespa* « guêpe », v. h.-all. *wespa*, lithuanien *vapsà*, v. prussien *wobse*. Les probabilités sont pour que le celtique ait conservé dans les mots cités la position relative ancienne des consonnes; mais de toute façon notre hypothèse ne serait pas modifiée.

Nous ne croyons pas qu'il n'y ait rien à tirer, pour l'éclaircissement de la question qui nous occupe, du vieil irlandais *fescor* « soir ». C'est sans aucun doute un mot emprunté au latin, sous l'influence de la liturgie chrétienne. Le second élément de l'expression anglaise qui le traduit dans les dictionnaires « after noon » (on dit aussi « après none » dans certaines parties de la France) suffit à nous prouver combien cette influence a été grande partout. Le *c* de *fescor* ne remonte nullement à la période celtique; c'est le substitut habituel du *p* dans les mots latins empruntés à une époque ancienne: cf. *case* (*pascha*), *clum* (*pluma*), *corcur* (*purpura*). Mais les mots gallois *ucher* et *chrych* ne sont certainement pas empruntés. Pour ce dernier, la forme *Crixus* suffirait à le prouver; de plus, le changement de *p* en *c* dans les mots empruntés au latin est propre à l'irlandais, qui, à l'époque où se sont faits les premiers emprunts, ne connaissait pas le son *p*. Il n'en était pas de même en gallois où le son *p* était fréquent, *k₂* y ayant régulièrement abouti. C'est pour cela que le gallois a conservé intact le *p* latin, et dit *plumawc* où l'irlandais dit *clum*; et, de même, *pupall* (*papilio*), *ysp* (*hospes*). Par contre, le cornique *gvespar*, le breton *gousperou* (pluriel) sont manifestement empruntés (lat. *uespera*).

En résumé, la consonne qui précédait à l'origine l'*s* de *ύψηλός* et de *uxello-* doit d'après le grec, peut d'après le celtique, être un *p*; rien n'exige le *k₂*. Ainsi tombe la seule exception bien nette à la loi formulée par M. F. de Saussure. Tous ces mots ont pour base, non *uk₂s-*, mais un élément **ups-* (**eups-* ou **oups-* d'après le celtique; mais il faut tenir compte de l'instabilité habituelle au vocalisme des particules de ce genre), qui est à *ύπ-* de *ύπερ* comme *έξ* est à *έκ*.

3. LE GROUPE LATIN *-cl-*.

On sait que le groupe *kl* dans les langues italiques peut représenter indifféremment un plus ancien groupe *kl* ou *tl*; on sait aussi que la voyelle brève (ancien *o*: arch. *pocolom*; plus tard *u*), qui s'est développée en latin devant la consonne *l* de ce groupe,

n'a jamais eu qu'une existence assez précaire, les formes en *-culum* et les formes en *-clum* alternant capricieusement pour les mêmes mots, jusqu'au moment où la première eut complètement disparu. Il est important de noter que cette inconstance dans la prononciation du groupe *cl* n'existe pas seulement où l'*u* est d'origine récente : le composé *nomenclator* dont le second élément est évidemment apparenté au verbe *cālare* est beaucoup plus employé sous la forme *nomenclator*, et de même, plus tard, *uetulus*, dont l'*u* était déjà dans le primitif *uetus*, s'est prononcé *uetlus* et *ueclus* (italien *vecchio*). De ces faits bien connus, il résulte d'une façon indubitable que l'ensemble résultant de l'adjonction d'un suffixe *-lo-* (celui qui se déduit par exemple de *annu-lus*) à un thème terminé par *-co-* sera identique au groupe *-colo-* (*-culo-*) provenant de **klo-*, et devra présenter les mêmes oscillations que celui-ci entre *-clo-* et *-culo-*. Or dans le substantif *uilla* nous avons un exemple d'une variation nouvelle, la réduction pure et simple de *c(u)l* à *ll*.

Il est impossible en effet de contester l'étroite parenté de ce mot avec *uicus* dont il a même mieux conservé le sens primitif, témoin le grec *οἶκος* et l'indien *vēcās*, et d'expliquer *uilla* autrement que par **uicōla*, **uīcla*; pour la différence du genre, cf. inversement, *rota* et *rotulus*. La seule étymologie qu'on ait proposée pour *uilla* (**uixla*, mais cf. *tēla*, *āla*, *māla*, etc., par un seul *l*) n'est pas assez évidente par elle-même pour faire sérieusement obstacle.

Malheureusement on ne trouve guère en latin d'autre exemple aussi évident de ce fait : on pourrait songer pourtant à expliquer ainsi le rapport de *paullus* (*paulus*) à *paucus*, *pauculus* étant considéré comme un diminutif refait à une date plus récente. Mais la raison du traitement différent de *uilla* et de *pocolom*, par exemple, reste à déterminer : on peut seulement remarquer que l'assimilation qui se produit dans le premier cas indique évidemment une prononciation plus négligée, telle qu'elle peut se produire quand la voyelle précédente est prononcée faiblement, ce qui rappelle immédiatement les phénomènes de phonétique germanique expliqués par la loi de Verner : on est donc conduit à supposer à une époque ancienne une prononciation *uīc(u)lā* et *pōc(o)lom*. Je n'ignore point ce qu'il y a de dangereux à ajouter un nouveau système d'accentuation aux différents systèmes d'accents d'intensité ou d'acuité déjà restitués au latin préhistorique; en effet il n'y a rien là de semblable, ni pour la place ni pour la nature, à l'accent latin historiquement attesté, ni, pour la place du moins qui ici serait indépendante de la structure du mot, avec l'intensité propre aux initiales. J'ai du moins pour excuse que la place de cet accent coïncide avec celle qui nous est connue par le sanscrit pour le

correspondant de *pōcolom* (*pātram*), et de même pour un autre mot qui rentre dans cette catégorie, *uehiculum* (*vahūtram*).

Le mot *uilla* étant proprement latin, il est impossible de fournir la contre-épreuve de la règle; mais cette vérification nous semble possible pour un autre mot, resté jusqu'ici inexpliqué du moins dans le détail de sa formation, *pullus*. *Pullus* (subst.) signifie « le petit d'un animal », mais aussi « petit garçon »; il peut, d'après l'exemple de *uilla* être pour **pullo-*, lequel à son tour est l'équivalent exact du sanscrit *putrás* « fils ». L'équivalence des sens est tout à fait exacte, si l'on tient compte que dans *putrás* le sens de « fils » ne doit pas être primitif, l'idée de « fils » étant exprimée en sanscrit même par *sūnús*, mot qui se retrouve avec ce sens dans les langues germaniques et letto-slaves : le sens primitif de *putrás* a dû plutôt être celui de « petit » comme pour son congénère *pōtas* (cf. lithuanien *putýtis* « poussin » et vieux slave *pōtištvo* « petit d'oiseau »). La coexistence de deux mots pour le nom de « fils » ne peut guère s'expliquer d'ailleurs que si l'un des deux est un terme familier, tel que « le petit ». Or l'accent du mot indien *putrás* est bien celui que la théorie ferait attendre, l'opposition d'accent entre *putrás* et *pātram* se refléterait en latin dans la différence de consonantisme : *pullus*, *pōculum*. Il résulterait de là aussi que *uilla* remonterait à un plus ancien *uiculá* (*uicolá*), fait qui ne peut d'ailleurs être ni démontré ni contesté directement.

Nous n'avons voulu aujourd'hui qu'indiquer le principe d'une théorie nouvelle, remettant à un autre moment de rechercher le détail de ses applications. Voici seulement l'indication de quelques points accessoires.

Tout d'abord, il n'y a dans ce qui précède aucune contradiction avec l'hypothèse d'une intensité propre aux syllabes initiales de l'ancien latin, si bien établie par M. Louis Havet dans ces *Mémoires* (t. VI, p. 11 et suiv.). Il suffirait, pour concilier les deux systèmes, d'admettre une différence chronologique : l'intensité des syllabes initiales, existant encore à l'époque historique du latin, a pu apparaître seulement dans une période relativement récente. Mais il n'est même point besoin de recourir à cette explication, car la coexistence de deux accents d'intensité dans un même mot, l'un lié à la forme actuelle du mot, l'autre transmis par tradition et dont le principe phonétique a cessé d'être apparent, n'est nullement un fait inouï : dans le développement du français, par exemple, les voyelles initiales atones n'ont pas été traitées comme les voyelles atones médiales.

En second lieu, *pātram* et *putrás* ne diffèrent pas seulement par l'accent : ils diffèrent aussi par la coupe des syllabes (*pā-tram*, *put-ras*); c'est là une différence dont il semble qu'on puisse faire

abstraction, étant donné que **ūicola* (**ueicola*) est traité au point de vue du consonantisme comme *pullus* et non comme *pōculum*.

Ensuite, j'indiquerai une hypothèse accessoire trop hasardée pour que je l'aie mêlée à l'exposé d'une théorie peut-être déjà trop hardie : un italice **puklós* peut remonter soit à **putlós* devenu **puklós*, soit directement à **puklós*. Le premier de ces termes est, comme je l'ai dit, identique au sanscrit *putrás*; le second serait en germanique **fuglaz* (**foglaz*), c'est-à-dire identique au prototype hypothétique du gothique *fugls*, v. h.-allemand *fogal* «oiseau». L'étymologie de ce mot germanique est obscure : la seule explication vraisemblable qu'on en ait donnée jusqu'ici est celle qui le rattache à la racine germanique *fliug* «voler», **foglaz* étant pour **floglaz* par dissimilation. Peut-être pourrait-on admettre qu'il y a dans le substantif latin *pullus* deux mots originellement distincts, équivalant l'un à *fugls*, l'autre à *putrás* : le groupe latin *llo* viendrait d'un italice *kló*, provenant lui-même dans le second cas de *tló*. Il y aurait à distinguer aussi toute une série d'homonymes : *pullus* «poulain» (*πῶλος*, goth. *fula*, etc.); *pullus* «sombre»; *pullus* = *putrás*, et *pullus* = goth. *fugls*. Les deux premiers sont incontestablement distincts; le troisième n'est pas absolument sûr, le quatrième n'est indiqué ici qu'à titre d'hypothèse accessoire.

Enfin, au sujet de *pullus* = *putrás*, on peut noter qu'une inscription osque (pélignienne) trouvée à Solmona contient, après plusieurs noms propres au nominatif la formule *ioviois puclōis sestatiens* (Zvetaiëff, *Inscr. Italiae infer. dialecticae*, n° 34), et les restes d'une dédicace analogue se retrouvent dans une inscription du pays des Marses (Zvet., *I. I. i. d.*, n° 40). M. Bücheler (*Lexicon italicum*, article *puklo*, et *Rheinisches Museum*, XXXIII, p. 15), sans faire d'ailleurs d'autre rapprochement qu'avec la racine *pu* de *puer*, *pupus*, *pusus*, *pullus*, voit dans *puclōis* le datif pluriel d'un mot signifiant «enfant», et traduit *ioviois puclōis* par *Διοσκούροισ*. Lecture et interprétation sont également douteuses; s'il en était autrement, on aurait un indice pour la délimitation chronologique ou géographique du phénomène que nous étudions. Mais le fait est trop peu assuré pour que nous puissions en tirer une conclusion présentant quelque degré de probabilité. Le même mot se retrouve à plusieurs reprises dans une autre inscription osque (Zvet., *I. I. i. d.*, n° 129), sans qu'on puisse en déterminer davantage le sens exact.

4. A PROPOS DE *quoniam*.

A *quom* s'oppose *quon-* dans *quon-iam*, formé comme *etiam*, *nunc-iam*; pourquoi n'aurait-on pas conservé **quoniam* comme *prae-*

mium? On ne peut guère comparer le cas de *uenio*, goth. *qiman*, car dans ce cas la nasale dentale se trouve aussi dans *βαίνω*, il est vrai aussi devant un *i* consonne primitif. Si même on admettait que **quom-jam* eût dû aboutir nécessairement à *quoniam* comme **uem-jo* à *uenio*, la question ne serait pas entièrement élucidée. En effet, le cas de *quoniam* n'est pas isolé : pourquoi *nonus* en regard de *nouem*?

Un coup d'œil jeté sur les nasales finales du latin suggère une explication : en fait, les finales en *n* sont très rares, en dehors des petits mots comme *en*, *an*, *in*. La nasale de ce dernier d'ailleurs, toujours proclitique, ne rentre pas à proprement parler dans la catégorie des finales. Reste la grande catégorie des mots neutres en *-en*, *-nis*, dans laquelle entrait peut-être anciennement aussi *tamen*; mais leur *n* est au moins suspect d'analogie, et ne prouverait rien contre la règle qui semble indiquée par le rapprochement de *quoniam* et de *quom*, de *nonus* et de *nouem* : à savoir que le latin à une certaine époque de son existence a changé en *m* tout *n* final. On ne peut objecter les formes comme *uiden*, *non*, etc., dont l'*n* n'est devenu final qu'à une date assez récente (*uidesne*, *noenu[m]*).

Une confirmation de cette hypothèse peut être trouvée en osque. Tandis que le latin présente dans *quom* la même finale que dans *equom*, l'osque distingue par la finale l'accusatif *pum* « quem », de la conjonction *pon* (*pun*); il distingue de même *pan* « que » (dans les comparaisons) de *paam* « laquelle », tandis que le latin a pour l'un et l'autre de ces mots la forme *quam*. L'*n* de *quoniam* semble donc bien justifié étymologiquement; c'est l'*m* de *quom* qui est récent. Le latin a confondu deux sons restés distincts en osque.

Quant à l'*n* de *nonus*, toute preuve directe nous manque pour établir son ancienneté; on ne peut affirmer qu'il ne soit pas pour *m* par assimilation avec l'initiale, mais ce serait là une hypothèse inutile, le rapprochement de *pun*, *quom* et *quon-iam* indique que *nouem* peut parfaitement être pour **nouen*. Les autres langues indo-européennes ne s'opposent pas à cette conclusion : l'indien *navamá* n'est pas plus probant pour l'existence de la nasale labiale à la fin du nom de nombre « neuf » que ne le serait *pañcamá* pour l'existence d'une nasale quelconque à la fin du nom de nombre « cinq ». L'analogie de *saptamá*, *ḍaḥamá*, nécessaire pour expliquer *pañcamá*, est suffisante pour expliquer *navamá*.

Louis DUVAL.

QUARANTE HYMNES DU RIG-VÉDA,

TRADUITS ET COMMENTÉS

PAR

ABEL BERGAIGNE.

(SUITE.)

XV

V, 55.

Aux Maruts.

1. — Les Maruts, voués au sacrifice¹, armés de lances flamboyantes, portant sur la poitrine des bijoux d'or, se sont fait une grande force. Ils s'avancent avec des chevaux dociles au frein, rapides. A la suite² ont roulé leurs chars quand ils vont déployer leur parure.

COMMENTAIRE.

¹ Au sacrifice céleste. Le mot *práyajyu* est avec *yájyu* dans le même rapport que *prá yaj* avec *yaj*. A la vérité il est appliqué toujours à des Dieux (au vers VII, 82, 1, il faut sans doute corriger *dirgháprayajyū* d'après T. Br. II, 8, 4, 5), excepté peut-être au vers VI, 49, 4. Mais *yájyu* est aussi appliqué aux Açvins, X, 61, 15, c'est-à-dire aux deux *adhvaryus* divins, cf. I, 181, 1. Le mot *práyajyu* est appliqué principalement aux Maruts, c'est-à-dire aux prêtres célestes par excellence. Il l'est aussi à Agni, III, 6, 2; ce qui ne peut faire difficulté. Le cheval du vers I, 180, 2, est un cheval mythique, et l'on sait qu'Etaça est à la fois un cheval du soleil et un sacrificateur [cf. *supra*, VI, 15]. Enfin il l'est abusivement à Indra, mais dans deux vers d'un même *ṛši*, VI, 21. 10. et 22, 11; et dans le second en même temps que l'épithète également sacerdotale de *vedhás*. Le désidératif *iyakṣ* donnerait lieu à des observations analogues.

² Des chevaux. Ce *pā* la sera répété ensuite comme refrain à chaque vers, sans se construire avec ce qui précède.

2. — Vous vous donnez à vous-mêmes la force comme vous savez le faire. Ô grands, vous réglez³ grandement et au loin. Et ils⁴ ont avec vigueur mesuré⁵ l'atmosphère. — A la suite. . .

3. — Nés ensemble, eux dont la nature est bonne⁶, grands ensemble, les héros ont continué à croître pour la beauté, brillants comme les rayons du soleil. — A la suite. . . .

4. — Votre grandeur, ô Maruts, est digne qu'on y cherche un appui⁷, digne d'attirer les regards comme la vue du soleil. Et menez-nous à l'immortalité⁸. — A la suite. . . .

5. — Vous faites, ô Maruts, sortir⁹ de la mer¹⁰, vous faites pleuvoir la pluie, ô maîtres du Purīṣa¹¹. Vos vaches, ô faiseurs des miracles¹², ne s'épuisent pas. — A la suite. . . .

6. — Quand vous avez attelé comme chevaux à vos jougs les

³ [Au-dessus et au crayon, «brillez».] Le sens de «régler, commander à» est sûr aux vers X, 159, 6, et 174, 5.

⁴ On remarquera dans tout l'hymne * un passage brusque de la deuxième à la troisième personne, et réciproquement.

⁵ Parcouru.

⁶ Forte, puissante.

⁷ Littéralement «qu'on cherche à être en elle» : *bhūṣ* est un véritable désidératif (sans redoublement) de *bhū*, et garde son sens étymologique, par exemple au vers X, 160, 5 (cf. VIII, 3, 2; et *tous les emplois de sumati* au locatif, sans exception). Pour notre passage on peut comparer d'une part, VIII, 55 [66], 7; 88 [99], 2; de l'autre, VII, 86, 2 [infra, XXVI, 2].

⁸ Proprement «mettez-nous dans l'immortalité».

⁹ Cf. VIII, 7, 3, où le même verbe (au moyen) gouverne pareillement un accusatif dépendant de deux verbes. On ne peut donc citer aucun exemple sûr d'un sens neutre de *ūd īray*. . . , même au moyen.

¹⁰ Céleste.

¹¹ Le Purīṣa paraît être distingué de la mer (céleste), I, 163, 1, IV, 21, 3, comme placé dans la moitié supérieure du ciel avec le «Père», I, 164, 12, ou encore dans le monde du soleil, X, 27, 21, cf. III, 22, 3. C'est peut-être le réservoir invisible des eaux du ciel. Donnait-on le même nom aux réservoirs, aux sources des eaux terrestres, VI, 49, 6?

¹² Epithète ordinaire des Aṣvins, transportée aux Maruts.

* Non, mais seulement dans les stances 2-4.

mouchetées¹³, et revêtu vos vêtements d'or, vous dispersez, ô Maruts, tous les envieux¹⁴. — A la suite.

7. — Ni les montagnes ni les rivières ne vous ont arrêtés. Là où votre attention a été attirée¹⁵, vous y allez, ô Maruts. Et vous parcourez¹⁶ le ciel et la terre. — A la suite.

8. — L'ancienne et la nouvelle¹⁷, celle qui est dite et celle qui est récitée¹⁸, toutes vous les remarquez. — A la suite.

9. — Ayez pitié de nous, ô Maruts; ne nous frappez pas; accordez-nous une vaste protection. Songez à notre hymne de louange, à l'amitié qui nous unit. — A la suite.

10. — Conduisez-nous à l'accroissement de nos richesses; conduisez-nous hors des angoisses, ô Maruts, étant chantés. Agréez le don de notre offrande, vous qui êtes dignes de sacrifices. Puisse nous être maîtres des richesses!

¹³ Les antilopes mouchetées. Le mot *pr̥ṣatī* ne peut désigner des antilopes aux vers VIII, 54 [65 = *supra*, X], 10 et 11. Mais je ne vois pas de bonnes raisons pour lui refuser ce sens quand il désigne les attelages des Maruts. Notre vers, et le vers V, 58, 6, où le féminin *pr̥ṣatī* ne peut être une épithète du masculin *ācva*, doivent s'entendre en ce sens qu'ils prennent, en guise de chevaux, des antilopes. L'épithète *pr̥ṣadacva* peut avoir le même sens, puisque le masculin *pr̥ṣat* a, en sanscrit classique, le même sens que *pr̥ṣatī* *.

¹⁴ Tous les ennemis.

¹⁵ [Par la prière;] cf. le vers suivant.

¹⁶ [Plus rigoureusement « vous faites le tour du »].

¹⁷ Prière.

¹⁸ Sous forme de *castrá*.

* Bergaigne s'est ici rencontré avec M. Pischel (*Ved. Stud.*, I, p. 226), ainsi que je l'avais déjà noté *Rev. crit.*, XXIX, p. 85 i. n. — V. H.

XVI

V, 57.

Aux Maruts.

1. — Venez, Rudras, accompagnés d'Indra, tous ensemble, vous qui avez des chars d'or, pour nous ouvrir la voie. Cette pensée¹ de nous vous agréée², comme les sources du ciel à celui qui a soif, à celui qui demande de l'eau.

2. — Armés de haches, armés de lances, — sages, — armés d'arcs, armés de flèches, armés de carquois, — vous avez de beaux chevaux, de beaux chars, ô fils de Pṛçni; — portant de belles armes, ô Maruts, — vous allez déployer votre parure³.

3. — Vous secouez le ciel, les montagnes⁴, et vous en faites tomber des trésors⁵ pour votre serviteur. Les bois, par crainte, cèdent à votre course. Vous excitez⁶ la terre, fils de Pṛçni, quand, pour déployer votre parure, ô foris, vous avez attelé les mouchetées⁷.

4. — Avec l'éclat qu'ont les vents⁸, les Maruts, qui prennent

COMMENTAIRE.

¹ Prière.

² «Est reçue par vous avec plaisir», sens passif. Dans tous ses autres emplois, où il a le sens actif, le verbe *hary* avec *prâti* a les désinences actives.

³ Cf. le refrain de l'hymne V, 55 [le précédent].

⁴ Du ciel, c'est-à-dire «les nuages».

⁵ Double accusatif : III, 45, 4.

⁶ Vous la faites mouvoir, vous l'ébranlez.

⁷ [Ce mot est accompagné d'une note où on lit «cavales mouchetées», et ce sens est lui-même justifié par un renvoi à R. V. VIII, 54 (Aufr.² 65), 10-11, c'est-à-dire à l'hymne X (10-11) du présent recueil. Mais voir, sous XV, 6 (n. 13), la discussion à la suite de laquelle Bergaigne s'était arrêté à l'acception d'«antilopes». Si ce passage lui avait repassé sous les yeux, il eût effacé la contradiction. — V. H.]

⁸ Les vents d'orage accompagnés d'éclairs. Le seul sens bien établi de *twiṣ* est «éclat, étincelle, rayon». L'épithète *vātaviṣ* serait le seul argument sérieux en faveur d'un autre sens «impétuosité». [Mais] le vent a un char brillant, IV, 48, 1; il est appelé lui-même brillant ou «blanc», VII, 91, 3 (cf. 90, 3), et «beau à voir», IV, 48, 1*; cf. la «parole» de Parjanya, c'est-à-dire le bruit du tonnerre, appelée brillante, V, 63,

* Je ne m'explique pas cette référence. — V. H.

la parure de la pluie⁹, tout semblables comme des jumeaux, bien ornés, avec des chevaux rouges, avec des chevaux vermeils, — sans tache, très énergiques, et, en leur grandeur, vastes comme le ciel¹⁰.

5. — Maîtres d'abondantes gouttes¹¹, oints d'onguents¹² maîtres des beaux flots, d'aspect étincelant¹³, disposant de dons qu'on ne peut leur arracher¹⁴, bien nés de par leur naissance¹⁵, portant sur la poitrine des bijoux d'or, les chantres du ciel ont eu en partage le nom¹⁶ d'immortels.

6. — Des lances, ô Maruts, sont sur vos épaules; dans vos bras a été placée l'énergie, la vigueur, la force; dans vos têtes, l'héroïsme; sur vos chars, des armes; sur vos corps, toute beauté a pris forme.

7. — Donnez-nous, ô Maruts, un présent fait de vaches, fait de chevaux, fait de chars, fait de héros, fait de choses brillantes¹⁷. Rendez-nous célèbres¹⁸, fils de Rudra. Que j'aie part à votre faveur divine!

[*infra*, XXXV], 6, par la même raison. Les Maruts reçoivent encore la même épithète au vers V, 54, 3. Cf. d'ailleurs la note suivante. Les observations ci-dessus paraissent rendre le sens [d'« impétuosité »] inutile. Aussi bien, la pluie, dans le même vers, est-elle appelée aussi une parure, un vêtement brillant des Maruts : c'est qu'elle ne va pas non plus sans éclairs.

⁹ Toujours accompagnée d'éclairs.

¹⁰ Série d'épithètes sans verbe, comme souvent dans les hymnes aux Maruts.

¹¹ Les gouttes de la pluie.

¹² Et par conséquent luisants.

¹³ Et majestueux, comme des rois, I, 85, 8.

¹⁴ Sans leur consentement, proprement « qu'on ne peut faire tomber », parce qu'ils sont trop haut, placés sur un pilier (I, 166, 7), qui n'est autre que le pilier du ciel, comme la mer céleste elle-même (X, 149, 2) qu'ils [les dons des Maruts] représentent. Cette idée de biens célestes placés hors de la portée des hommes s'oppose à celle de la branche qu'ils peuvent saisir (VI, 57 [*infra*, XXXII], 5; cf. I, 8, 8) et qui représente la bienveillance d'Indra. Dans le même passage [I, 166, 7], les Maruts reçoivent l'épithète *alātrmá*, que M. Roth lui-même traduit « qui ne [se] dessaisit de rien », et qui en fait, dans son seul autre emploi [III, 30, 10], qualifie *valá*, c'est-à-dire la caverne personnifiée qui retient les vaches célestes.

¹⁵ Pléonasme pur et simple.

¹⁶ Et la nature.

¹⁷ D'or, par exemple.

¹⁸ Célèbres parmi les hommes (VII, 90, 2) par les biens que nous

8. — Ô héros Maruts, ayez pitié de nous, très magnifiques, immortels, connaissant la loi; sages qui écoutez la vérité, jeunes, qui traversez les hautes montagnes¹⁹, qui grandissez immensément²⁰.

aurons reçus de vous; ou, s'il s'agit des prêtres, célèbres chez les *sūri* (VII, 84, 3 [= *infra*, XXXIV, 3]) par le succès de nos sacrifices.

¹⁹ Les montagnes du ciel : cf. I, 39, 3.

²⁰ Cf. *bṛhadūkṣ*, III, 26, 4, d'une part; et. de l'autre, *sākamūks*, VII, 58, 1, rapproché de *sākām ukṣītāḥ*, V, 55 [*supra*, XV], 3 (*sākām jātāḥ*).*

* A la dernière collation, je constate que le vb. *dadā* de la st. 7, traduit, comme chez Grassmann, par « donnez-nous », ne peut signifier que « vous nous avez donné » : lapsus que j'avais déjà relevé, au surplus, dans le *Man. Véd.*, p. 239, s. v. 1 *dā*. — V. H.

XVII

I, 89.

Aux Vigye Devās.

1. — Que les vœux¹ salutaires nous viennent de toutes parts, infaillibles, impossibles à entraver, triomphants, — pour que les Dieux nous fassent prospérer sans cesse, gardiens vigilants, de jour en jour!

2. — La bienveillance propice des Dieux est à ceux qui cherchent la voie droite : que le don des Dieux descende vers nous. Nous avons recherché l'amitié des Dieux : que les Dieux prolongent notre existence pour que nous vivions !

3. — Nous les invoquons selon la *nivid*² antique, Bhaga, Mitra, Aditi, Dakṣa³ qui ne fait pas d'erreurs, Aryaman, Varuṇa, Soma, les Aṣvins. Que Sarasvatī la bien partagée nous donne la joie!

4. — Que le Vent en soufflant nous apporte ce remède qui donne la joie! Que la terre mère, que le ciel père, que les pierres qui pressent le soma, qui donnent la joie, nous l'apportent! Ô vous, ô Aṣvins, écoutez ceci, ô *Dhīṣṇyas*⁴.

5. — Nous appelons à notre secours ce souverain du monde mobile, maître du monde immobile, qui donne la vigueur à la prière, — pour que Pūṣan augmente nos richesses, lui le protecteur, le gardien infaillible, pour notre bien-être.

6. — Le bien-être, qu'Indra à la grande gloire nous le donne, que Pūṣan, qui dispose de toutes les richesses, nous le donne, que Tārksya, dont la jante ne peut éprouver de dommage⁵, nous le donne, que Brhaspati nous le donne!

7. — Que les Maruts, qui ont pour chevaux des antilopes⁶,

COMMENTAIRE.

¹ Cf. X, 64, 1. [2, selon toute apparence.]

² Courtes invocations, conservées dans les rituels, et qui probablement sont en effet d'une haute antiquité.

³ L'habileté (*dakṣa*) personnifiée, comme le montre l'épithète même qui suit [: cf. *supra*, IX, n. 16].

⁴ Épithète presque exclusivement réservée aux Aṣvins, de sens inconnu.

⁵ Cf. I, 38, 12.

⁶ [Cf. *supra*, XV, n. 13, et XVI, n. 7.]

qui ont pour mère Pṛeṇi, allant déployer leur parure dans les assemblées, rapides, — que les fils de Manu⁷, qui ont pour langue Agni⁸ et pour regard le soleil⁹, — que les Viçve Devās viennent ici, nous apportant un secours!

8. — Puissions-nous n'entendre avec nos oreilles que des choses de bon augure, ô Dieux! Puissions-nous ne voir avec nos yeux que des choses de bon augure, ô vous qui êtes dignes du sacrifice! Vous ayant loués, puissions-nous, avec des membres solides, des corps solides, atteindre l'âge déterminé par les Dieux¹⁰!

9. — Ce sont donc cent automnes seulement¹⁰, ô Dieux, qui sont près du jour où vous avez fixé pour nos corps la mort de vieillesse, où les fils deviennent des pères¹²: ne nous blessez pas au milieu du chemin de notre vie¹³.

10. — Aditi est le ciel; Aditi est l'atmosphère; Aditi est la mère; elle est le père; elle est le fils¹⁴; Aditi est les Viçve Devās; Aditi est les cinq races; Aditi est ce qui est né; Aditi est ce qui doit naître.

⁷ Proprement «les Mânes». Il s'agit là apparemment des *pitâras*, qu'on voit invoqués ailleurs dans un hymne adressé pareillement aux Viçve Devās, VII, 35 [le suivant], 12.

⁸ Parce qu'ils reçoivent des offrandes par l'intermédiaire du feu.

⁹ Parce qu'ils habitent le Soleil. Ce mythe s'est conservé dans l'Inde.

¹⁰ Comme limite de la vie humaine : cent ans.

¹¹ Une vie de cent années.

¹² Des *pitâras*, des Mânes.

¹³ [Proprement «ne blessez pas notre vie à mi-chemin».]

¹⁴ Sur l'application possible de ces termes, voir par exemple I, 101, 3. [Je ne m'explique pas cette référence, et ne trouve rien qui y ressemble *Rel. Véd.*, III, p. 89 sqq., où Bergaigne commente abondamment le présent passage. — V. H.]

XVIII

VII, 35.

Aux Viçve Devās.

1. — Propices nous soient Indra et Agni, avec leurs secours! Propices Indra et Varuṇa, à qui l'offrande est présentée¹! Propices Indra et Soma, propices, favorables² [pour nous frayer la route]³! Propices Indra et Pūṣan dans la conquête du butin!

2. — Propice nous soit Bhaga! Propice Çamṣa⁴! Propice Puramdhi⁵! Propices nous soient les richesses! Propice la For-

COMMENTAIRE.

¹ Sens exceptionnel de *rātāhavya*, qui se retrouve dans un petit nombre d'autres passages. Dans son acception ordinaire, le mot signifie «qui présente l'offrande». La construction assez fréquente du composé avec *námasā* comme régime de *rātā-*, montre que les deux termes gardaient bien chacun leur valeur propre, ce qui permettait d'en faire varier aisément le rapport.

² Il faut deux mots; mais personne ne sait quelle est la nuance entre *çám* et *yós*.

³ [*svitāya* oublié à la traduction. — V. II.]

⁴ L'hymne, considéré dans son action magique et bienfaisante, et à demi personnifié. Le mot *çámṣa* se prend en bonne et en mauvaise part. Il y a aussi le *çámṣa* des hommes (II, 34, 6, cf. *Narāçamṣa*) et celui des Dieux (X, 31, 1), c'est-à-dire, en somme, des hommes d'autrefois (des Pères, X, 78, 3). *Çamṣa* semble personnifié encore (comme *Narāçamṣa*) au vers VII, 35, 2 [notre passage], à côté de Bhaga. Mais la personnification est si peu définitive, qu'au vers X, 64, 10, toujours à côté de Bhaga, et dans une énumération de personnages divins dont la protection est invoquée, on trouve le mot *çámṣa* avec une épithète et un génitif, «l'hymne charmant du sacrificateur», ce qui ne laisse pas de doute sur l'origine de notre *Çamṣa*.

⁵ Autre personnification qui, bien qu'éveillant l'idée de richesse, d'abondance, peut très bien avoir un tout autre sens étymologique.

mule⁶ du *satyá*⁷ bien conduit⁸ ! Propice nous soit Aryaman aux nombreuses naissances⁹ !

3. — Propice nous soit le créateur ! Propice le conservateur ! Propice nous soit Urūcī¹⁰, selon sa nature ! Propices les deux grands mondes ! Propice la montagne¹¹ ! Propices nous soient les succès¹² dans les invocations des Dieux !

4. — Propice nous soit Agni, qui a la splendeur sur sa face ! Propices Mitra et Varuṇa ! Propices les Aṣvins ! Propices nous soient les bonnes œuvres¹³ de ceux qui font de bonnes œuvres ! Propice nous soit le Vent vigoureux en nous envoyant son souffle !

5. — Propices nous soient le Ciel et la Terre, dans l'invocation du matin ! Propice nous soit l'atmosphère, pour que nous voyions¹⁴ ! Propices nous soient les plantes, les arbres ! Propice nous soit le maître de l'espace¹⁵, vainqueur !

⁶ Encore la formule, *çámsa*, mais avec un complément au génitif. Le *satyá* est ici identique au *rtá* et éveille l'idée de culte *loyal*. Cf. vers 12.

⁷ [Au dessous on lit au ms. «la louange de la richesse réellement acquise», avec renvoi à une note ainsi conçue :] Ce mot [«richesse»] se sous-entend aisément d'après les épithètes qui y sont jointes, surtout d'après la seconde : cf. d'une part III, 14, 6 ; de l'autre II, 24, 15, et 27, 17. [Cette note n'est pas biffée, mais les mots qui y renvoient le sont : elle doit donc être tenue pour non avenue. On voit que Bergaigne a beaucoup hésité sur ce passage énigmatique, et je ne crois pas qu'il en ait résolu la difficulté : cf. *Man. Véd.*, p. 307. — V. H.]

⁸ Proprement «bien tenu en bride», Métaphore connue : Agni est le cocher du sacrifice.

⁹ Cf. X, 64, 5.

¹⁰ Ce nom, qui n'est proprement qu'un adjectif signifiant «qui s'étend au loin», est une épithète d'Aditi au vers VIII, 56 [67 Aufr.²], 12. Mais, comme Aditi est nommée plus loin dans notre hymne, il désigne ici la vache céleste sous une autre forme caractérisée par ce nom même : cf. I, 2, 3 ; III, 31, 11. Cf. [pourtant] les deux mondes dans ce vers et le ciel et la terre au vers 5, le vent (*vāta*) au vers 4 et Vāyu au vers 9.

¹¹ [Sur le sens propre de *ádri*, cf. *supra*, XIV, n. 3.]

¹² Les succès liturgiques, les bonnes conditions de l'invocation : voir A. V. XIX, 8, 3-4 ; cf. aussi R. V. X, 64, 4.

¹³ Les sacrifices.

¹⁴ Particulièrement, pour que nous voyions (à travers l'atmosphère) la lumière du soleil (IX, 91, 6), c'est-à-dire pour que nous vivions, pour que notre vie soit prolongée (X, 14, 12).

¹⁵ Peut-être Brhaspati, qui n'est pas nommé ailleurs dans cet hymne, et qui reçoit deux fois l'épithète, d'ailleurs assez rare, de *jīṣnú* «vainqueur» : IV, 40, 1 ; X, 67, 9. Ou simplement un personnage incolore comme «le maître du champ» du vers 10.

6. — Propice nous soit le Dieu Indra avec les Vasus! Propice, avec les Ādityas, Varuṇa, bienveillant¹⁶! Propice Rudra, avec les Rudras, guérissant! Propice nous soit Tvaṣṭar, nous écoutant ici avec les femmes¹⁷!

7. — Propice nous soit Soma! Propice la prière! Propices les pierres¹⁸! Propices nous soient les sacrifices! Propices nous soient les érections de poteaux¹⁹! Propices les mères²⁰! Propice la *vedi*²¹!

8. — Propice nous soit le soleil aux vastes regards, quand il se lève! Propices nous soient les quatre directions²²! Propices nous soient les montagnes solides! Propices nous soient les rivières! Propices nous soient les eaux!

9. — Propice nous soit Aditi avec les lois! Propices nous soient les Maruts aux beaux hymnes! Propice Viṣṇu! Propice nous soit Pūṣan! Propice la subsistance²³! Propice Vāyu!

10. — Propice nous soit le Dieu Savitar, nous protégeant! Propices nous soient les aurores brillantes! Propice nous soit Parjanya, pour notre descendance! Propice nous soit le maître du champ²⁴, qui est propice!

11. — Propices nous soient les Dieux, formant la troupe des Viṣve Devās! Propice nous soit Sarasvatī avec les pensées²⁵! Propices ceux qui (nous) recherchent²⁶! Propices ceux qui re-

¹⁶ Proprement « n'employant que des formules propices » (et non des incantations malveillantes).

¹⁷ Les femmes divines.

¹⁸ Du pressoir.

¹⁹ Les poteaux auxquels on attache les victimes.

²⁰ Les épis de l'herbe sacrée, composant le barhis.

²¹ L'autel.

²² Les points cardinaux.

²³ *bhavitra*, « instrument, moyen d'existence ».

²⁴ Dieu de l'agriculture : cf. IV, 57, 1-3, et X, 66, 13.

²⁵ Les prières.

²⁶ Les *abhiṣāc*. Ce mot, également rapproché de *rātiṣāc* « qui recherche l'offrande » au vers X, 65, 14, paraît désigner les *pitāras* (A. V. XVIII, 4, 44), qui reparaitront sous leur nom ordinaire au vers suivant, et qu'on voit pareillement en compagnie de Sarasvatī au vers X, 17, 8. Il les désignerait, soit comme « revenants », soit plutôt comme venant chercher les hommes pour les conduire à leur propre demeure : A. V. *loc. cit.*

cherchent l'offrande²⁷ ! Propices ceux du ciel, ceux de la terre ! Propices ceux des eaux²⁸ !

12. — Propices nous soient les maîtres de la vérité²⁹ ! Propices les chevaux ! Propices nous soient les vaches ! Propices les Rbhū aux bonnes œuvres, aux mains habiles ! Propices nous soient les Mānas³⁰ quand nous les invoquons.

13. — Propice nous soit le Dieu Aja Ekapād³¹ ! Propice Ahi Budhnyā³² ! Propice la Mer ! Propice Apām Napāt, l'embryon³³ ! Propice nous soit Pṛcni³⁴, gardée par les Dieux !

14. — Les Ādityas, les Rudras, les Vasus ont agréé³⁵ cette prière nouvelle que nous avons faite. Qu'ils nous écoutent, ceux qui sont dignes du sacrifice, ceux du ciel, ceux de la terre, et ceux qui sont nés de la vache³⁶.

²⁷ Les *rātiṣāc* pourraient être un autre groupe de *pīṭaras*. Mais rien ne l'indique. Ajoutons que les *abhiṣāc*, aussi bien que les *rātiṣāc*, peuvent être uniquement parce qu'ils figurent dans les hymnes aux Vierge Devās, ont été compris parmi ceux-ci dans le rituel des cérémonies Çrauta : Çāṅkh. Çr. Sūtra, VIII, 21, 1.

²⁸ Les *pīṭaras* sont répartis entre les trois mondes (X, 15, 1-2), comme les Dieux : cf. vers 14.

²⁹ [Du *satyā*] confondu avec la «loi», le *ṛtā*, avec ou sans allusion au culte : cf. vers 2.

³⁰ [Le manuscrit porte «les Pītris».]

³¹ [Sur ce personnage et sa signification mythique, cf. Bergaigne, *Rel. Véd.*, III, p. 20 sqq., et Henry, *A. V.*, XIII, 1, 6.]

³² [Sur ce Budhnyā et les confusions auxquelles il a pu donner lieu, cf. Bergaigne, *ib.*, p. 24, et Henry, *A. V.*, VII, 9.]

³³ Des eaux, le nom même Apām Napāt signifiant «fils des eaux». Le mot *perū*, malgré la différence d'accentuation, doit avoir le même sens que *pēru*. Cf. en particulier l'expression *apām pēru*, appliquée à Soma (X, 36, 8) et équivalente à *apām garbhā* (IX, 97, 41). Le sens d'«embryon» paraît hors de doute dans la T. S. III, 1, 11, 8, cf. [R. V.] I, 105, 2. Il est possible au vers R. V. IX, 74, 4, cf. X, 73, 2, et I, 6, 4, et ne fait pas de difficulté, même avec l'accentuation *perū*, au vers V, 84, 2. Le vers I, 158, 3 est obscur : peut-être le mot désigne-t-il là Apām Napāt lui-même. [Sic depuis Pischel, *Ved. Stud.*, I, p. 89; cf. *Revue critique*, XXIX (1890), p. 83 i. n.]

³⁴ La vache céleste.

³⁵ [J'aimerais mieux traduire par l'injonctif. — V. H.]

³⁶ Du nuage, des eaux du ciel : les Maruts en particulier; bref, les Dieux des trois mondes, cf. X, 53, 5, et VI, 50, 11.

15. — Ceux qui sont dignes du sacrifice entre tous les Dieux dignes du sacrifice, les immortels qui ont droit au sacrifice de Manu³⁷, connaissant la loi, — qu'ils nous donnent aujourd'hui le vaste espace. — Ô vous, protégez-nous toujours en nous donnant le bien-être!

³⁷ Et des hommes, ses descendants.

(*A suivre.*)

ANDREAS GRYPHIUS ET LA TRAGÉDIE ALLEMANDE AU XVII^e SIÈCLE

Par L.-G. Wysocki

Un volume in-8. Prix 15 fr.

DE PAULI FLEMINGI GERMANICIS SCRIPTIS ET INGENIO

Par le même

Un volume in-8. Prix 3 fr.

CORRESPONDANCE INÉDITE DE LA REINE CATHERINE DE WESTPHALIE

Née princesse de Wurtemberg

AVEC SA FAMILLE ET CELLE DU ROI JÉRÔME
LES SOUVERAINS ÉTRANGERS ET DIVERS PERSONNAGES

Publié par le Baron A. du CASSE

Un volume in-8. Prix 7 fr. 50

PER LA STORIA COMPARATA DELLE LETTERATURE NEO-LATINE

CONSIDERAZIONI INTRODUTTIVE ED ACCENNI SU QUALCHE TEMA SPECIALE

Per G. de GREGORIO

Un volume in-8. Prix 4 fr.

ANTHOLOGIE POPULAIRE DE L'ALBRET

(SUD-OUEST DE L'AGENAIS OU GASCOGNE LANDAISE)

Par l'abbé L. DARDY

Deux volumes in-8. Prix 14 fr.

LA ROSE DANS L'ANTIQUITÉ & AU MOYEN AGE

HISTOIRE, LÉGENDES ET SYMBOLISME

Par Charles JORET

Professeur à la Faculté des lettres d'Aix, correspondant de l'Institut.

Un volume in-8. Prix 7 fr. 50

LES MOTS LATINS DANS LES LANGUES BRITTONIQUES

(GALLOIS, ARMORICAIN, CORNIQUE)

Phonétique et commentaire avec une introduction sur la romanisation de l'île de Bretagne

Par J. LOTH, doyen de la Faculté des lettres de Rennes, lauréat de l'Institut.

Un volume grand in-8. Prix 10 fr.

LE MUSÉE DE LA CONVERSATION

Répertoire de citations françaises, dictons modernes, curiosités littéraires, historiques
et anecdotes avec une indication précise des sources

Par Roger ALEXANDRE

Un volume in-8. Prix 4 fr.

CATALOGUES DES LIVRES GRECS & LATINS

Imprimés par Alde Manuce à Venise (1498-1503-1513)

reproduits en phototypie avec une préface

Par Henri OMONT

Grand in-folio avec 4 planches. Prix 15 fr.

ILIOS ET ILIADÉ

Les ruines d'Ilios. — La formation de l'Iliade. — Essai de restauration de l'Iliade primitive. — L'Olympe et l'art homériques.

Par Gaston SORTAIS, S. J.

Un fort volume in-8, orné d'une carte de la Troade. Prix. 5 fr.

HISTOIRE DU RÈGNE DE MARIE STUART

Par M. PHILIPPSON

Tome I : L'Avènement de Marie Stuart. Tome II : Succès de Marie Stuart en Écosse. Darnley. Tome III : Darnley. Le meurtre de Riccio. La catastrophe ; fin du règne

Trois volumes in-8. Prix. 22 fr.

LA CONSTITUTION D'ATHÈNES

Par ARISTOTE

Traduit par B. Haussoullier, avec la collaboration de E. Bourguet, J. Bruhns et L. Eisenmann.

Un volume grand in-8. Prix. 5 fr.

ROMANIA

Recueil trimestriel consacré à l'étude des langues et des littératures romanes

Publié par MM. P. MEYER et G. PARIS, membres de l'Institut

Paris : 20 fr. — Départements et Union postale : 22 fr.

La collection complète (1872 à 1892 inclus), y compris la table des dix premières années : broché, 540 fr. ; relié en demi-marquain, coins, tête dorée, ébarbé, 570 fr.

REVUE CELTIQUE

Fondée par H. GAIDOZ

Publiée sous la direction de M. d'ARBOIS DE JUBAINVILLE, membre de l'Institut, avec le concours de M. J. LOTH, doyen de la Faculté des Lettres de Rennes, et E. ERNAULT, professeur à la Faculté des Lettres de Poitiers.

Paris : 20 fr. — Départements et Union postale : 22 fr.

La collection complète des 13 vol. (années 1870 à 1892 inclus), au lieu de 260 fr., net 210 fr.

REVUE DE PHILOLOGIE

FRANÇAISE ET PROVENÇALE

RECUEIL TRIMESTRIEL

Consacré à l'étude des langues, dialectes et patois de la France

Publié par L. CLÉDAT, Doyen de la Faculté des Lettres de Lyon

Paris : 15 fr. — Départements et Union postale : 16 fr.

LE MOYEN AGE

BULLETIN MENSUEL D'HISTOIRE ET DE PHILOLOGIE

Direction, MM. A. MARIGNAN, M. PROU et M. WILMOTTE

Paris : 10 fr. — Départements et Union postale : 11 fr.

RECUEIL DE TRAVAUX RELATIFS A LA PHILOLOGIE

Et à l'Archéologie égyptiennes et assyriennes

Pour servir de bulletin à la Mission française du Caire, sous la direction de G. MASPERO
Prix d'abonnement au volume complet : Paris, 30 fr. Départements et Union postale : 32 fr.

La collection des 13 premiers volumes pris à la fois, au lieu de 400 fr., net 300 fr.

Chartres. — Imprimerie DURAND, rue Fulbert.

MÉMOIRES

DE LA

SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE

DE PARIS

TOME HUITIÈME

5^e FASCICULE



PARIS

ÉMILE BOUILLON, LIBRAIRE-ÉDITEUR

67. RUE DE RICHELIEU, 67

1894

TABLE DES MATIÈRES

DU FASCICULE 5.

	Pages.
Michel RIABININ. Essai sur l'histoire comparée des liquides ivériennes.	369
Ch. PLOIX. La préposition grecque ἀμφί.	382
Abel BERGAIGNE. Quarante hymnes du Rig-Véda, traduits et commentés (publiés par V. HENRY). Suite.	393
F. de SAUSSURE. A propos de l'accentuation lituanienne (Premier article). . .	425
<i>Mélanges.</i> Jaromír JEDLIČKA, Les noms de lieux en -υδών, p. 447.— V. HENRY, <i>Adulter</i> , p. 448.	

EN VENTE A LA MÊME LIBRAIRIE

TRAITÉ DE LA FORMATION DES MOTS COMPOSÉS

DANS LA LANGUE FRANÇAISE COMPARÉE AUX AUTRES LANGUES ROMANES
ET AU LATIN

Par ARSÈNE DARMESTETER

Deuxième édition revue, corrigée et en partie refondue, avec une préface

Par GASTON PARIS, membre de l'Institut

Un volume in-8. Prix. 12 fr.

LA LEGENDE DE SALADIN

Par G. PARIS, membre de l'Institut de France

Brochure in-4. Prix. 3 fr.

DE NICOLAO MUSETO (*gallice* COLIN MUSET)

FRANCO GALLICO CARMINUM SCRIPTORE

Par J. BÉDIER

Un volume in-8. Prix. 3 fr.

LES SOURCES DU ROMAN DE RENART

Par L. SUDRE

Un volume gr. in-8. Prix. 12 fr.

PUBLII OVIDII NASONIS METAMORPHOSEON

LIBROS QUOMODO NOSTRATES MEDII AEVI POETAE IMITATI INTERPRETATIQUE SINT

Par le même

Un volume in-8. Prix. 3 fr.

ESSAI
SUR
L'HISTOIRE COMPARÉE
DES LIQUIDES IVÉRIENNES.

Le groupe linguistique ivérien (ou kharthvel) embrasse les langues caucasiques des Géorgiens, des Mingréliens, des Souanes et des Lazes, ainsi que les idiomes des Pshaves et des Khevsoures. Mais les langues souane et laze étant encore aujourd'hui presque complètement inconnues, c'est sur le mingrélien et le géorgien que rouleront en principe mes comparaisons, et je ne recourrai aux deux premiers idiomes que dans des cas relativement rares.

En géorgien, nous avons une littérature considérable; quant au mingrélien, il nous est connu par deux livraisons des *Études mingréliennes* de M. Gagareli¹.

Pendant de longs siècles le mingrélien a subi d'une manière considérable l'influence du géorgien, ce qui est prouvé par de nombreux emprunts. Cependant, étant donné l'affinité de ces deux langues et la manière insuffisante dont leur phonétisme a été étudié, il est parfois difficile de se prononcer sur l'origine réelle de tel ou tel vocable en particulier. Il n'en est pas moins certain que l'emprunt a pu porter quelquefois sur des mots représentant des notions essentielles. C'est ainsi, par exemple, que je considère comme emprunté au géorgien le mot pour « mille » *anthasi* = géorg. ათასი *athasi* (composé de ათი *athi* « dix » + ასი *asi* « cent »), qui devait se porter en mingrélien comme *vithosi* (c'est-à-dire *vithi* + *osi*), conformément à la structure du mot géorgien.

En confrontant les mots géorgiens avec les mots mingréliens correspondants, j'aurai soin de choisir, s'il est possible, des exemples sûrement authentiques ou d'indiquer, dans chaque cas en particulier, les réserves nécessaires.

La raison pour laquelle je me suis occupé d'abord des sons

liquides s'explique par la facilité relative de leur étude, et par la richesse des matériaux à notre disposition.

En premier lieu, nous considérerons les liquides en syllabe finale¹. En les étudiant, on constate que *-li* mingrélien, dans les dissyllabes et les polysyllabes ne contenant pas d'autre liquide dans les syllabes précédentes, correspond à un *-li* géorgien, de même que *-ri* géorgien correspond à un *-ri* mingrélien (non inversement) dans des cas semblables; quant au *-li* géorgien, il trouve son correspondant dans la plupart des cas dans un *-ri* mingrélien dans les mêmes conditions; ces cas étant des plus nombreux.

Nous trouvons ainsi :

-li mingrélien correspondant à *-li* géorgien dans les cas très peu nombreux, comme : mingr. *tholi* = géorg. თალი *tháli* « œil », mingr. *čili* = géorg. ცალი *coli* « femme », mingr. *cali* = géorg. ცალი *cali* « pair » (le mot mingr. est probablement emprunté).

-li géorg. = *-ri* mingr. : géorg. გული *guli* = mingr. *guri* « cœur », géorg. სული *suli* = mingr. *šuri* « âme » (mais peut-être est-ce au géorg. შური *šuri* « inspiration » qu'il faut comparer le mingr. *šuri*), géorg. წყალი *čqali* = mingr. *čqari* (ou *čqari*) « eau », géorg. კბილი *kbili* = mingr. *kibiri* « dent », géorg. თაფლი *thaphli* = mingr. *thophuri* « miel », géorg. უჭმელი *učmeli* = mingr. *učkomuri* « celui qui n'a pas mangé », géorg. უსმელი *usmeli* = mingr. *ušumuri* « celui qui n'a pas bu », géorg. მგელი, გელი *mgeli, geli* = mingr. *ngeri, geri* « loup », géorg. ასული *asuli* = mingr. *osuri* « femme », géorg. ვაშლი *vašli* = mingr. *uškhuri* « pomme », géorg. სისხლი *sisxli* = mingr. *zisxiri* « sang », géorg. ცეცხლი *cecxli* = mingr. *dačxiri* « feu », géorg. ყველი *qveli* = mingr. *quari* « fromage », géorg. გველი *gveli* = mingr. *güeri* « serpent ».

-ri géorg. = *-ri* mingr. (les exemples de cette concordance sont pour la plupart suspects d'emprunt au géorgien) : géorg. სერი *seri* = mingr. *seri* « soir », géorg. მტერი, ტერი *mteri, teri* = mingr. *nteri, teri* « ennemi », géorg. მტვერი, ტვერი *mtveri, tveri* = mingr. *ntveri, tveri* « poussière », géorg. ჭიხური *čixuri* = mingr. *čixuri* « tour de bois », géorg. ნახშირი *naxširi* = mingr. *noškheri* « cendre », géorg. მინდორი *mindori* = mingr. *mindori* « champ » (cet *r* apparaît aussi dans le souane *mindver* sans voyelle finale, ce qui caractérise les mots souanes par opposition aux mots géorgiens et mingréliens).

Le *-ri* géorgien, dans les conditions ci-dessus indiquées, ne correspond pas toujours au *-ri* mingrélien, un *-ği* énigmatique tenant lieu du *-ri* mingrélien dans quelques cas. Tels sont :

¹ Je dis *syllabes finales* et non *terminaisons* parce que je ne distingue pas ici la liquide du thème de celle de la terminaison.

géorg. ხარი *xari* = mingr. *xoği* « bœuf », géorg. ლარი *gori* = mingr. *yeği* « cochon », géorg. მხარი *mxari* = mingr. *bxoği* (chez M. Cagareli *xuği*) « épaule », géorg. ფური *phuri* = mingr. *phuği* « vache », géorg. პირი *piri* = mingr. *piği* « bouche », géorg. ყური *quri* = mingr. *quği* « oreille », géorg. ჯმარი *khmari* = mingr. *khomonği* « homme, mari », géorg. ცვარი *cvari* = mingr. *cunği* (ou *cundi*) « rosée », géorg. მწერი *mçeri* = mingr. *çanği* (ou *çandi*) « mouche ».

Nous savons d'autre part qu'un *d* mingrélien peut se transformer en *ğ* (c'est-à-dire subir l'amollissement compliqué du premier genre). Ainsi, par exemple, géorg. ხიდი *xidi* « pont »¹ se montre en mingrélien sous la forme *xinği* avec *ği* provenant de *di* et épenthèse d'un *n* comme c'est l'habitude en mingrélien devant la dentale. Le même *ği* provenant de *di* se retrouve dans les mots mingréliens *çanği*, *cunği* qui ont parfois la forme *çandi*, *cundi*. On pourrait peut-être aussi ranger dans cette catégorie le mingrélien *çvanği* « goutte » = géorg. წვეთი *çvethi*, bien qu'à côté du *çvanği* on ait la double forme *çvathi* et non *çvadi*. C'est ainsi qu'en regard des formes telles que *yeği*, *phuği* = géorg. *gori*, *phuri*, on trouve d'autres formes comme *cxvindi* = géorg. *cxviri* « nez », ainsi que les formes citées plus haut *cundi* = géorg. *cvari* (l'*u* mingr. provenant de *ua* par l'intermédiaire de *o* fermé, et *n* étant épenthétique devant *d*) et *çandi* = géorg. *mçeri*² qui peuvent prendre aussi l'aspect de *cunği*, *çanği* comme nous l'avons déjà vu. De telles correspondances sembleraient indiquer que *ği*, dans les cas qui nous occupent, doit toujours être considéré comme résultat d'un *di*. Cependant, cette étymologie acceptée, il reste difficile de comprendre de quelle façon un *r* géorgien pouvait répondre à un *d* mingrélien. La difficulté n'est pas atténuée du fait que notre *ği* pouvait alterner avec un *li* mingrélien (*khomoli* à côté de *khomonği*).

Un *ği* mingrélien, apparemment de même nature, existe comme suffixe de participes et de noms d'agent, par exemple : *maxenği* (nom. ag.) « voleur, brigand », *narenği* « existé », etc. M. Cagareli l'identifie au suffixe géorgien *ri*, *di* dans les formes comme : მწოლარი *mçolari*, ქებადი *khebadi*, კმნადი *khmnađi*, auxquelles on

¹ Le géorgien *xidi* est emprunté au persan *خید* *xid* dans *خیدک* *xidäk*, et a passé ensuite au mingrélien. Je ne crois pas nécessaire de dire qu'il n'est pas emprunté à l'ossète (*xed*).

² *M* est ici un son prothétique exactement comme dans les mots géorgiens მღვენი *mđevi*, მტერი *mđeri*, მგელი *mđeli* qui tous peuvent s'employer sans ce *m* et qui ne le possédaient probablement pas antérieurement; le fait est hors de doute pour *đevi* = pelevi *đev* (néo-pers. *دیو* *điv*) ainsi que pour *đeli* = arménien *գայլ* *gayl*, d'où vient néo-arm. *գել* *ğel*. En mingrélien, cette nasale prothétique du géorgien peut disparaître; si elle est conservée, elle se change en nasale dentale devant la dentale.

peut ajouter შე-მომქმედლო *še-mokhmedi* « créateur » (nom. ag.), მდუღარნი *mduyari*, etc., des verbes წოლა, ქება, ქმნა, ღმლა.

Si l'on peut accepter partout l'explication de *ġi* par *di*, il faut admettre que *d* mingrélien dans notre cas était autrefois d'un genre particulier, se rapprochant de *r* : le *d* de cette sorte, s'étant transformé en dentale, serait dans les conditions nécessaires pour la formation du *ġi*.

D'ailleurs, si nous n'avons en vue que les formes mingréliennes et les cas où *ġi* n'alterne pas avec *di*, il est possible de présenter une autre explication bien plus naturelle, ne nécessitant pas l'hypothèse d'un *d* mingrélien spécial. En effet, les formes *yeġi*, *phuġi*, etc. pourraient être considérées comme provenant de *yeli*, *phuli*, etc. avec un *l* qui devait se modifier entre voyelles à peu près comme il se modifie aujourd'hui dans le mot *zalami* « fort », qui devient *zayami* et qui peut-être autrefois se transformait toujours en *y* entre voyelles. Cet *y* entre voyelles pouvait se transformer en *z* (si ce n'est en *ġ*) dans la finale du mot comme il le faisait devant voyelle à l'initiale. C'est ainsi, par exemple, que j'explique le mingr. *ziri* « deux » (= géorg. ორი *ori* = souane *yor*), qui provient d'un ivérien **yor* avec *o* assimilé à *i* sous l'influence du *y* précédent qui s'est conservé en souane et tombé en géorgien. De plus, rien n'empêche de supposer que ce *ziri* soit pour **ġiri*, où le son composé *ġ* aurait perdu son premier élément (*d*), comme *č* (*t + š*) s'est réduit à *š* dans le mingrélien *šxuri* « brebis ».

Si cette conjecture est exacte, les formes *yeġi*, *phuġi* s'expliqueraient très facilement comme provenant de formes primitives *yeli*, *phuli*, etc. (dont une trace se voit encore dans *khomoli*), d'où *yeyi*, *phuyi*, et ensuite *yeġi*, *phuġi*. La même explication peut s'appliquer aux formes de participes et de noms d'agent en *ġi*. De là, il résulterait que la forme *maxenġi* provient de *ma-xer-li* (où *xer* est la racine du verbe *xirua* et a perdu son *r* dans la combinaison *rl*), d'où plus tard *maxeyi*, *maxeġi*, *maxenġi* (avec la nasale épenthétique comme dans *khomonġi*). De même, la forme *mareġi* (nom. ag) viendrait de *ma-re-li* (où *re* est la racine du verbe *rina*) par les intermédiaires *mareyi*, *mareġi*, *mareġi*. L'histoire de ce développement serait la même dans les formes de participes *narenġi* et *orenġi*.

Si l'on accepte que l'*y* mingrélien dans les cas cités se transformait en *z* (*ziri*) et non pas directement en *ġ*, ce *z* dans la syllabe *zi* pouvait lui-même se changer en *ġ*, comme mingrélien *zangi* se change en *ġangi*¹.

¹ Ce mot est emprunté au persan (par l'intermédiaire du géorgien) = نوپرس. زنگ *zāng* «rouille».

Pour bien comprendre le caractère particulier du *l* dont nous avons conjecturé l'existence dans les mots primitifs *γeli*, *phuli*, etc., il n'est pas superflu de remarquer qu'en mingrélien, dans les conditions ci-dessus indiquées, ce n'est pas indifféremment tout *l* qui disparaît ou se change en *y*. Ainsi nous avons *zayami* de *zalami*, mais *cai*, *kaathi* de *cali*, *kalathi*. Il est évident que *l* qui se change en *y* doit avoir une qualité spéciale dont est dépourvu celui qui disparaît sans traces. Sans changer rien d'essentiel à notre explication, nous pourrions donc admettre que les mots primitifs *γeli*, *phuli* avaient un *l* mou qui, devant la voyelle *i* et par suite d'un amollissement de plus en plus développé, pouvait (cf. Cag., II, p. 90) aboutir au groupe *ll* (mou, se changeant lui-même ensuite en *ly* et puis en *yy* d'où vient *y*). Le mingrélien *xoli* avec un tel *l* a donc dû aboutir successivement à *xolli*, *xolyi*, *xoyyi* et *xoyi*; cf. espagn. *caballo* (c'est-à-dire *kavalyo*) qui dans la prononciation mexicaine devient *kavayyo*, ou franç. *fille*, se changeant en *fy*. On pourrait mettre aussi l'histoire de cet *l* en rapport avec le son *ly*, dont M. Cagareli observait l'existence dans le même *zalami*, qui devient *zayami*¹.

Il est intéressant d'examiner les monosyllabes mingréliens auxquels correspondent des dissyllabes géorgiens ayant *-li* dans la seconde syllabe. Tels sont : mingr. : *ve* = géorg. ველი *veli* « champ », mingr. *xe* = géorg. ხელი « main », mingr. *ğa* = géorg. ღელი *zeli* « bois »², mingr. *skhua* = géorg. შვილი *švili* « fils » (mingr. *skh* = géorg. *š*, *vi* provenant de *üe* par l'intermédiaire de *üi*), mingr. *-xe* « fille », s'il répond au géorgien ქალი *khali* (bien que d'ordinaire ce soit l'inverse qui se produise, c'est-à-dire qu'un *x* géorgien répond au *kh* mingrélien), mais *zali* = géorg. ძალი *zali* « force » (peut-être emprunté).

Remarque. — Ce *-li* des dissyllabes géorgiens où *l* appartient à la racine doit être distingué du *l* dans la syllabe *-li* qui sert exclusivement de suffixe formatif. Même chose pour la syllabe *-ri*. Ces syllabes *-li* et *-ri* employées dans leur valeur formative manquent souvent dans d'autres langues du groupe ivérien. Tels sont, par exemple, les adjectifs mingréliens *çüha* « rouge » et *na-*

¹ Remarquons à ce propos qu'il est douteux qu'on puisse comparer le suffixe participial *ği* avec le suffixe ordinaire turc *ği*, qui sert en osmanli à désigner la profession (cf. *kitâği*, *ğeuherği*, *konduraği*, *yazęği*).

En laze parallèlement à *piği* semble exister un *piri*, que l'on doit expliquer par *piyi* avec *y* se transformant en *x* (cf. espagn. *hijo* ou *trabajo*).

² M. Cagareli compare le mingr. *ğa* « arbre » au géorg. ხე *xe* « arbre », mais mingr. *ğ* et géorg. *x* ne se correspondant pas, c'est plutôt au *z* géorgien de ღელი *zeli* « tronc, lignum » que je crois possible de comparer le *ğa* mingrélien.

tha «clair» = géorg. წითელი *çithe-li* et ნათელი *nathe-li*, où *l* n'est pas connu même dans les dérivatifs (cf. mingr. *si-nath-e* «lumière» = géorg. სინათლე *si-nath-le*). Le *-ri* géorgien, de même nature, se trouve par exemple dans géorg. მოძღვარი *mozyvari* «directeur, guide», auquel répond le souane *mežeyv* dans le nom mythologique *skarxla mežeyv*, littéralement «grandinis praefectus».

Dans la formation du pluriel, les monosyllabes mingréliens cités prennent un *l* entre le thème et le suffixe mingrélien du pluriel *eph* (= géorg. ებ *eb*, d'une forme ivérienne fondamentale **ebh*), ce qui a donné à M. Cagareli l'idée de voir dans cet *l* une caractéristique du pluriel identique à celle du souane : *xuro-l* «les charpentiers», *mare-l* «les hommes». A l'appui de cette hypothèse, on pourrait citer le fait que les monosyllabes mingréliens sans *-li* final correspondant aux monosyllabes géorgiens (comme mingr. *za* de *gza*, laze *gaza* = géorg. გზა *gza* «chemin», mingr. *da* = géorg. და *da* «sœur», mingr. *tqa* = géorg. ტყე *tqe* «forêt» etc.), obéissent à la même règle. Cependant il semble plutôt que cette particularité des mots mingréliens en question doive s'expliquer par la phonétique mingrélienne et par l'influence de l'analogie.

A mon avis, le *xe* mingrélien, p. ex., a pu venir de *xeli* (s'il n'est pas possible de le déduire directement de *xel*) où *l* est tombé, et *e* + *i*, d'une manière ou d'une autre; s'est contracté en *e*. Il y a beaucoup d'exemples d'un *l* supprimé, principalement entre deux voyelles, dans le mingrélien actuel; p. ex. *khobai* de *khorbali* «froment» (cf. géorg. *xorbali* de *xüarbali*), *axai* de *axali* (cf. géorg. ახალი *axali* «nouveau») *çii* de *çili* «femme», *cai* de *cali* «pair». Le même phénomène aurait bien pu se produire dans **veli*, **ğali*, etc., d'où viennent les formes actuelles *ve*, *ğa*, *xe*. Leur déclinaison en singulier ne présentait pas de difficultés, parce que les flexions (*i*)*çi*, *sçi*, *ša* s'attachaient très facilement aux thèmes *xe*, *ve*, *ğa*. Au pluriel, le suffixe *-eph* étant lié, deux voyelles (*ee*) contiguës faisant un hiatus, la production de *l* était due à une nécessité phonétique. Je crois qu'il n'y a aucune valeur étymologique à attacher à *l* dans les cas cités; car nous ne le rencontrons qu'avec le suffixe ordinaire *-eph*. Suivant l'analogie des cas peu nombreux où *l* apparaît régulièrement entre le thème et le suffixe, il a commencé à être employé en général dans la déclinaison de tous les noms monosyllabiques et polysyllabiques, qui se terminent principalement en *a* (si *a* ne se perd pas). Ainsi, par exemple, *muma* «père», *muma-l-ephi* (nom. pl.), mais *cira* «fille» (*cirephi*). En un mot, au point de vue du *l* en question, les mots *xe*, *ve*, *ğa*, etc. seraient complètement équivalents à *çii* ou *cai*, qui seront *çilephi*, *calephi* au pluriel.

J'ai dit plus haut que *-li* géorgien (final) ne correspond à un *-li* mingrélien que dans les mots n'ayant pas une autre liquide. Dans les mots avec deux liquides, cette correspondance en général n'existe pas; la raison en est que le mingrélien, pas plus que le géorgien, ne souffre deux *r* dans un seul et même mot, et n'admet que *r* et *l* ou deux *l* (jamais contigus); il faut ajouter ici que deux *l* dans un mot n'étaient pas d'ordinaire, à ce qu'il semble, des sons primitifs.

Ainsi, chaque fois qu'un mot contenait deux *r*, l'un d'eux se changeait nécessairement en *l*; après quoi, sous l'influence du *l*, le second *r* pouvait se changer lui-même en *l*. Cette particularité des sons liquides permet de croire que, en mingrélien, il n'existait point en général une syllabe *-li* comme la terminaison identique en sa qualité au *-li* géorgien, et que, dans les cas rares où elle apparaît en mingrélien, son *l* doit être attribué à la racine du mot; en d'autres termes, si nous trouvons la correspondance dans certains cas entre les *-li* mingrélien et géorgien, nous devons nous attendre à rencontrer la même coïncidence dans tous les cas où rien ne s'oppose en mingrélien à l'apparition d'un *l*.

En partant de ce principe, je suis incliné à considérer *-ri* mingrélien (et *-li* géorgien) comme une addition postérieure et par conséquent comme ne se rapportant pas à la racine dans les mots : géorg. წაბლი *çabli* « châtaigne » = mingr. *çuburi*, géorg. თაფლი *thaphli* « miel » = mingr. *thophuri*, géorg. ვაშლი *vašli* « pomme » = mingr. *ušxhuri* (où géorg. *vaš-* provient de **ušxh*, d'où, en mingr. *ošxh* et par l'intermédiaire d'un *o* fermé, *ušxh*- cf. géorg. *cxvari*, de *cxüari* = mingr. *šxuri*, de *čxuri*) ou géorg. ძაღლი *zayli* « chien » = mingr. *ğoyori*, ce qui est confirmé dans ce dernier cas par le souane *-zey*, où l'on ne recouvre ni la voyelle finale ni même la liquide.

On a pu remarquer dans les mots mingréliens cités la présence de voyelles qui manquent dans les correspondants géorgiens. Ce n'est pas un obstacle à l'identité primitive, car, en mingrélien, les labiales et même certaines métapalatales (les fricatives et l'aspirée) développaient à côté d'elles des voyelles d'un timbre semblable aux voyelles existant déjà dans le mot. Ainsi nous avons *çubu-* de *çub-*, *ğoyo-* de *ğoy-*, *ušku-* de *uškh-*, *thophu-* de *thoph-*, *khiminua* de *khminua* (cf. géorg. ქმნა *khmna* « faire »), *kho-mo-li* de *khmo-li* (cf. géorg. ღმარა *khmari*), *çiminde* de *çminde* (cf. géorg. წმინდა *çminda* « saint ») *kibi-ri* de *kbi-ri* (cf. géorg. კბილი *kbili* « dent »), *zisxi-ri* de *zisx-ri* (cf. géorg. სისხლი *sisxli* « sang »), *-epheri* de *ephri* (cf. géorg. ებრ *ebr* « tel, pareil »); *çilamuri* de *çilam-ri* (cf. géorg. ცრემლი *cremli* de *ciremli* « larme »).

L'influence caractéristique des labiales sur les voyelles, qui s'exprime d'ordinaire par un changement des sons, avec tendance

vers *o* et *u*, ainsi que l'influence analogue des métapalatales citées (qu'on peut supposer, dans certains cas, avoir été labialisées), se fait sentir particulièrement sur les voyelles ivériennes de la série *a*; quant aux voyelles qui apparaissent dans les mots mingréliens sans avoir de correspondant en géorgien, je crois qu'il faut les faire remonter à une voyelle irrationnelle qui, dans le géorgien, (dans nos exemples) était portée à s'évanouir, et dans le mingrélien, se fortifiait en voyelle de pleine formation qui subissait des changements ultérieurs sous l'influence des sons voisins; on peut même croire que la voyelle irrationnelle ivérienne était tantôt syllabique, tantôt non syllabique, et que c'est de là que viennent les différences qu'on peut constater dans sa destinée.

De cette manière, de la forme ivérienne fondamentale **kh^ama-* où *a* touche sans doute à *a* pur (cf. géorg. *khma-ri* qui, selon toutes les vraisemblances, n'est pas identique au souane *mare* ayant la même valeur), c'est *kh^amo-* et puis *khomo-* qui sont reçus dans le mingrélien; de même, la forme ivérienne fondamentale **gay^a* avec un *a* ivérien de la même qualité aura pu devenir *ğoy^a* et *ğoyo*. D'après ces deux exemples, le son *a*, dans la forme fondamentale pour mingr. *ğubu-* et géorg. *ğab-* se déterminerait comme *â* qui, dans le mingrélien, selon toutes les apparences, donnait très facilement un *u* par l'intermédiaire d'un *o* fermé (cf. l'évolution parallèle du groupe *ña* se transformant en mingrélien en *o* ou *u* selon que l'*a* fondamental était un *a* pur (*a^a*) ou un *â*).

Quant aux voyelles des séries *e* et *i*, elles restaient apparemment sans variation dans les pareilles conditions, la seconde voyelle semblable pouvant se développer d'une irrationnelle ivérienne, peut-être non syllabique.

Le mingr. *čilamuri* présente de même un bel exemple de la dissimilation de *r*: dans le mot **čiramuri* (forme primitive) l'un des deux *r* devait se changer en *l*, et c'est de cette manière que nous avons obtenu la forme actuelle *čilamuri*. En géorgien, le thème *cirem-* ayant reçu une syllabe *-li*, le *r* du thème a pu rester intact. De même, le mingr. *luri* «sommeil» provient d'un primitif **ruri*, qui, en géorgien, a pris les formes *ruli*, puis *luli*.

Si l'on tient compte de cette particularité relative au son *r*, on peut croire que la coïncidence des *l* dans les mots géorg. მერცხალი *mercxali* «hirondelle», ვერცხლი *vercxli* «argent» d'une part, et les mots mingréliens *marčixoli*, *varčixili*, n'est qu'apparente, et due à la présence d'un *r* dans les mots mingréliens; autrement dit, *marčixoli*, *varčixili* tiennent lieu des plus anciens *marčixori*, *varčixiri*, ayant *marčixo-* *varčixi-* pour thèmes correspondant aux thèmes *mercx-*, *vercx-*.

Deux *l* (non contigus) pouvaient subsister dans le mot, comme

je l'ai déjà dit, aussi bien en géorgien qu'en mingrélien; par exemple : géorg. ლული *luli* «sommeil», ლბილი *libili* «doux»; mingr. *lulua* «aboyer», *ġgala-l-ephi*, les habitants du village *ġgala*, *giliula* «il marche».

Je connais en mingrélien un cas de deux *r* contigus; c'est *ġqurgili* «source», proprement «l'eau froide», composé de *ġqar* (= *ġqari* «eau») + *rgili* «froid», d'où *ġqargili* et, avec changement de *a* en *u*, *ġqurgili*.

De même que *l* mingrélien peut s'évanouir dialectalement entre voyelles, de même *r* est susceptible de disparaître dans les mêmes conditions et aussi dans d'autres; par exemple : *ġgua* de *ġgura* «tel, pareil»; *ġgü* de *ġgiri* «bon»; *dosĭ* dat. de *dro* «temps» (= géorg. დრო *dro*, = souane *drev*, forme fondamentale **drau*) au lieu de *drosĭ*. De même il peut s'évanouir après voyelle devant consonne; par exemple : *mikvedi* de *mikverdi* «je me suis étonné» (où *r* correspond au géorgien, cf. გაკვირვება *ga-kvirveba*). Le même fait se produit aussi en géorgien; cf. *xorbali* et *xobali*, *vecxli* et *vecxli*, *rku* et *ku*. Mais il est probable que dans la plupart des cas, l'*r* ainsi disposé était d'une origine postérieure et n'a rien à faire avec la racine, comme *r* dans mingr. *ardgili* «lieu».

Ce dernier mot est intéressant pour nous parce qu'il peut expliquer l'histoire de la dissimilation du *r*; en effet, *adgiri* (= géorg. ადგილი *adgili*) a développé un *r* épenthétique devant *d*, et par suite son *r* dans la syllabe *-ri* devait se changer en *l*, car dans les cas de cette sorte où un autre *r* paraissait dans le mot, c'est le premier *r* qui se changeait en *l*. C'est pour cela que nous avons *ġlamuri* et non pas **ġramuli*, du thème *ġramu-ri*; c'est l'*r* du thème qui s'est modifié.

Devant *k*, *kh*, *x*, *s* et peut-être devant *d*, c'est en *r* que *l* mingrélien se change d'ordinaire; par exemple : *thorsĭ*, *thorkhĭ*; dat. et forme définie de *tholi* au lieu de *tholsĭ*, *tholkhĭ*; excepté toutefois quand le changement de *l* est empêché par la présence d'un autre *r*; par exemple : *samarthalkhĭ*, *samarthalsĭ*, forme définie et dat. de *samarthali* «justice».

Les liquides en combinaison avec les consonnes pouvaient subir un déplacement qui consistait en général en ce que la liquide venait se rapprocher de la fin du mot. En s'exprimant d'une manière conventionnelle, on peut dire que le déplacement en mingrélien a eu lieu apparemment à une époque primitive et qu'il a frappé principalement les combinaisons *r* + labiales qui, en géorgien, restent invariables.

Exemples : mingr. *ġabri* «sourcil» = géorg. წარბი *ġarbi*; mingr. *obri* «aigle» = géorg. ორბი *orbi*; mingr. *ebro* «beurre» = géorg. ერბო *erbo*; mingr. *xumra* = géorg. ხურმა *xurma*- (= néo-pers.

خرما *xurmâ* « datte ») avec le même rapport entre les mots géorgiens et mingréliens qu'entre arménien սուրբ *sûrb* et sanscrit *cubhra* (si l'on a le droit de comparer ces deux mots).

C'est ici que se rapporteraient les cas comme : géorg. ბარბი *zyarbi* « hérisson », ნებნი *nerbi* « brebis », ყვებნი *qverbi* « foyer » (sans rapport avec mingr. *keburî*, même sens), si ces mots ne suivaient l'exemple du *xorbali*, c'est-à-dire s'ils ne perdaient leur *r*. Le phénomène de déplacement ne s'observe pas au commencement des mots géorgiens où le groupe primitif s'est conservé; par exemple : ბრანგვი *brangvi* « ourse », ბრაწი *braçi* « peuplier », პრასი *prasi* « veau », პროსი *proši* « lèvres », მრავალი *mravali* « nombreux » (= mingr. *brecli*, où *v* est tombé).

Les exemples tels que : géorg. ხარფუზი *xarphuzi* (= néo-pers. خربوز *xärbûz*) « pastèque », ბაბრი *babri* « castor » (évidemment emprunté — cf. russe бобръ *bobr*), საბრი *sabri* (cf. ar. صبر *aloès*), nous montrent que les mots empruntés renfermant les groupes labiale + *r* ou *r* + labiale devaient les conserver en géorgien. Ce fait est intéressant pour le mot داربازي *darbazi* « salle, palais » (voir le dictionnaire de Čubinov, s. v.). Sa comparaison avec néo-persan دروازہ *därvâzäh* est difficile à admettre. D'après notre opinion, le *darbazi* géorgien coïncide complètement avec l'assyrien 𐎠𐎢𐏁𐎠𐎢𐏁𐎠 *tarbašu* (st. constr. *tarbaš*), par exemple dans l'expression *tarbaš êkallišu* « la cour de son palais » (« sein Palasthof », comme l'a traduit M. Fr. Delitzsch dans son *Assyrisches Wörterbuch*, p. 3). Il faudrait pouvoir préciser davantage la valeur de l'idéogramme 𐎠𐎢𐏁𐎠𐎢𐏁𐎠 < 𐎠𐎢𐏁𐎠 qui, malheureusement, n'est intelligible que dans sa première partie 𐎠𐎢𐏁𐎠 = ass. *rabu* « grand ». Néanmoins, le sens de « cour » va bien dans notre cas; on n'a qu'à se rappeler le russe дворецъ *dvor-ec* « palais », ou дворъ *dvor* dans un sens spécial = franç. *cour*, angl. *court*.

Remarque. Cet exemple d'un mot assyrien passé dans le Caucase ne semble pas unique. On y pourrait ajouter géorg. აგური *aguri* = ass. *agurru* « brique » (d'où viennent également les mots arabes أَجْر *ağur* et أَجْر *ağurr*); de même, arménien կիտիկ *kenikh* « sceau », qui n'est pas susceptible d'une étymologie arménienne satisfaisante et correspond parfaitement à l'ass. 𐎠𐎢𐏁𐎠𐎢𐏁𐎠 *kunukku* (st. constr. *kunuk*) dont l'idéogramme est composé de TAK = *abnu* « pierre » + ŠID = *menu* « nombre ».

Quant au déplacement mingrélien dans les syllabes sans labiale, il avait lieu dans les combinaisons des liquides avec les métapalatales (*k*, *kh*, *x*, *γ*) et dentales (*s*, *d*, *t*) précédentes. Il faut de même remarquer que *l* mingrélien dans les groupes primitifs *kl*, *khl*, *xl*, *sl* et *dl*, après son déplacement, se change en *r* d'après la règle indiquée plus haut.

Exemples pour *r* : géorg. ოქრო *okhro* « or » = mingr. *orkho*; géorg. გრილი *grili* « froid » = mingr. *rgili*; géorg. ჭრელი *čreli* « bigarré » = mingr. *rčeli*; géorg. მათრახი *mathraxi* « fouet » (= arabe مطرح *maṭrah*) = mingr. *marthaxi*; géorg. ფიქრი *phikhri* « pensée », (arabe فكر *fikr*) = mingr. *phirkhi* avec le même rapport entre les mots géorgiens et mingréliens qu'entre avest. *puṭhra* et ossète *furth*, avest. *ṣukhra* et néo-pers. سرخ *surx*.

Remarque. — On voit par ces exemples que les groupes primitifs *consonne + r* restent intacts en géorgien, même dans les mots empruntés. Dans cette catégorie rentre aussi le nom du tigre ვიგრი *vigri* = arm. վաղր *vagr* = sanscr. व्यग्र *vyaghra*; l'étymologie **wagr* proposée par M. Hübschmann (*Armenische Studien*) étant peu vraisemblable.

Exemples pour *l* : géorg. კლება *kleba* « diminuer » = mingr. *rkeba* (de *lkeba*); géorg. ნისლი *nisli* « brouillard » = mingr. *nirsi* (de *niksi*); géorg. მოახლე « servante » (nom. ag. de \sqrt{axl} « être près » -*mo-axl-e*) = mingr. *muarxe* (de *muarxe*); géorg. მადლობა *madloba* « reconnaissance » = mingr. *mardoba* (de *maldoba*).

Le groupe *voyelle + r* en syllabe fermée, la voyelle étant précédée, soit d'une fricative ou aspirée métopalatale, soit de l'aspirée dentale *th*, était parfois sujet à un déplacement secondaire dont le résultat était le transport du *r* de la troisième place à la première.

Exemples : géorg. თურმე *thurme* (verbe impersonnel « il s'est trouvé ») prend en mingrélien la forme *thrume*, puis *rthume*; géorg. ქურვი *khürvi* « veuf, veuve » se changeant en mingrélien en **khrvivi*, d'où vient *rkhvii* (de *rkhvivi*); géorg. ღირსი *γirsi* « digne » = mingr. *γirsi* (il n'y a pas eu de déplacement secondaire). A ce dernier cas se rattache un exemple de déplacement du groupe géorgien *ir*, dans le mot გირგალი *girgali* (et გრიგალი *grigali*) « tourbillon, ouragan » (mot emprunté selon toute vraisemblance).

Ne subissaient pas de déplacement les *r* précédés de voyelles en syllabes fermées, si la voyelle n'était pas elle-même précédée soit d'un *th* soit d'une fricative ou aspirée métopalatale, non plus que les *r* précédés d'une voyelle au commencement du mot, et dans ces cas, la voyelle ne subissait pas de modifications. Il en était de même de la liquide *l* : les changements de la voyelle ne dépendaient ici que de sa qualité dans les formes ivériennes fondamentales. Par exemple : mingr. *varčxili*, géorg. *vercxli* « argent », mingr. *marčixoli*-, géorg. *mercxali*, mingr. *arṭhi*-, géorg. *erṭhi* « un » où mingr. *a*, géorg. *e*, remontent à ce qu'il semble à un *a* ivérien enclin vers *e*, tandis que dans mingr. *γoryonti* (de *γoryoti*), géorg. *γeryeti* « oie », mingr. *o* et géorg. *e* semblent tirer leur origine d'un *o* ivérien enclin vers *e* (si ce n'est d'un *a*^e).

Quant à la combinaison *r*+*voyelle*, le cas plus clair de cette sorte est pour moi un *r* suivi d'un *a* dont je ne détermine pas la qualité, mais qui était apparemment un *a* primitivement long. Un tel *ā* en combinaison avec l'*r* en question donne en géorgien une syllabe *ra* avec un *a* devenu bref, comme le sont toutes les voyelles géorgiennes; en mingrélien, ce groupe *r*+*ā* passe à *oro*, et en souane, à ce qu'il semble, à *ara*. Exemples : géorg. ცხრა *cxra* «neuf» = mingr. *čxoro* = souane *čxara*; géorg. გაყრა *ga-qra* «il s'est fâché» = mingr. *ga-čqoro*; géorg. კრეფა «recueillir» (où *e* semble provenir d'un *a*) = mingr. *koropha*. Voici un autre exemple de ce *rā* qui a son correspondant en souane. C'est le numératif «huit», géorg. რვა *rva*, mingr. *ruo*, souane *ara*, ce qui fait supposer une forme ivérienne fondamentale **hūra*, d'où, en géorgien et en mingrélien, par suite d'un déplacement du *r*, *hrūa* (d'où *rva*) et *hrua* (d'où *ruo*); et en souane (*hū* ayant disparu pour une raison quelconque), régulièrement *ara*.

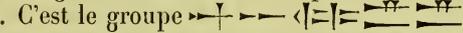
Parmi les mots présentant un *r* dans la racine, le nom de «Dieu» est celui qui offre le plus d'intérêt pour nous parce que nous l'avons sous différentes formes ivériennes : géorg. ღმერთი *γmerthi*, mingr *γoronthi*, laze *γomorth*, et souane *γerbeth*. La comparaison de ces mots me fait croire que l'on doit restituer une forme fondamentale **γārth-i* (avec un *ā* d'une qualité indéterminée).

En expliquant la genèse du mot *γmerthi*, il faut admettre que l'*ā* primitif du thème **γārth-* s'est changé en géorgien en *é*, lequel s'est résolu lui-même ensuite en deux *é* brefs (*yeerth-*), entre lesquels s'est développé un *v* pour éviter l'hiatus. Ce *v* est ensuite devenu *m*, d'où *γmerthi*, et, sous l'influence de l'accent *γmerthi*. Le *v* existe encore maintenant dans le gén. sing. ღმერთისა *γvthisa*.

En mingrélien, le groupe *ār* du thème aurait subi la métathèse ordinaire en de tels cas, la syllabe *γār* étant fermée et commençant par un *γ*; dans *γārth-* qui s'est produit de cette façon, la syllabe *rā*, d'après la phonétique mingrélienne, s'est transformée en *oro*, d'où *γorothi*, puis, par insertion de la nasale devant la dentale, *γoronthi*. En laze, *ār* du thème n'a pas, à ce qu'il semble, subi de métathèse, et c'est **γārth* qui a donné *γovorth-* (d'où vient *γomorth*) à peu près par la même voie que le russe ancien **skarda* «poète» (= anc. haut-allem *scart*) a donné aujourd'hui *skovoroda*.

Le thème ivérien *γārth-* semble avoir subi à peu près les mêmes changements en souane et en géorgien. En souane, comme en géorgien, le primitif *γārth-* s'est transformé pour une raison quelconque en *γérth-* avec un *e* long qui s'est résolu bientôt en deux *e* brefs séparés, entre lesquels s'est inséré un *v* épenthétique (ce qui était, semble-t-il, le moyen habituellement

employé pour éviter l'hiatus). Puis *γeverth* ainsi obtenu s'est changé en *γerveth* (peut-être par une métathèse dans la syllabe *ver* analogue à la métathèse mingrélienne dans les syllabes fermées); *γerveth* devait donner ensuite la forme souane *γerbeth*, d'après la règle qui veut que tout *v* primitif souane se transforme en *b* : ainsi, par exemple, du thème *šav-* (= géorg. შავი *šavi* « noir », égale peut-être à l'ossète *sau* [arm. սիւաւ *seav*]) nous obtenons *šab*, ou avec une épenthèse de la nasale devant *b* *šamb*.

Il est intéressant de noter que la forme ivérienne fondamentale **γarθi*, supposée par nous, pourrait se trouver en rapport avec le groupe de caractères qui, dans les inscriptions cunéiformes de Van, sert à désigner Dieu, comme le prouve le déterminatif assyrien . C'est le groupe  AN. *haldinini* (se rencontrant par exemple dans les inscriptions d'Armavir et de Colakert) que l'on traduit habituellement (d'une manière hypothétique) « les dieux de Haldi » en faisant de *haldi* un nom propre, mais on doit plutôt traduire « dieux ». Quant à la différence vocalique de *haldi* et *γarθi*, elle n'est pas considérable, car, au lieu de *haldi*, on peut lire indifféremment *γalθi* ou *γaldhi*; le suffixe *ni* équivaut ici au suffixe du pluriel géorgien ნი *ni*, de sorte que le mot *haldini* (*γaldhini*) correspond étymologiquement au géorgien *γmerθni*; il faut de même ajouter que l'emploi du suffixe *ni* redoublé n'est pas étranger au géorgien (en particulier dans les formes adjectives d'origine et de possession, quoique les valeurs des deux *ni* ne soient pas toujours identiques); par exemple : ტყანის ცხვრისანი *tqani cxvrisani* « les peaux de brebis », ou ტყანის ცხვრისანანი *tqani cxvrisanani* (au lieu de *cxvrisanani*), ხმელთაისანი *som.xethisanni* (*som.xethisanani*) « les Arméniens »; თქვენისი *thkhvenni* (*thkhvenini*) « les nôtres », etc.

Michel RIABININ.

LA PRÉPOSITION GRECQUE ἈΜΦΙ.

Les grammairiens et les linguistes répètent depuis bien longtemps que la préposition grecque ἄμφι signifie « autour ». Cette opinion était peut-être déjà celle des Latins de l'époque classique; elle s'est propagée et répétée depuis des siècles, peut-être sans beaucoup de réflexion. L'origine de l'expression est pourtant aujourd'hui bien connue et ne paraît pas contestée.

Le radical de ἄμφι est le même que nous trouvons dans le grec ἄμφω, dans le latin *ambo*, qui signifient « deux » et le mot comporte nécessairement l'idée de dualité. Ἀμφι est une préposition dont le sens est « des deux côtés ». Tel était certainement le sens originaire. S'est-il perdu à une époque plus récente, c'est ce qu'il faudrait rechercher. Les Grecs avaient pour exprimer l'idée d'*autour* la préposition περι et n'avaient nul besoin de détourner de sa signification une autre préposition. La langue latine, qui a dû avoir aussi son ἄμφι, le perdit probablement de bonne heure puisqu'on l'y retrouve seulement en composition (sous les formes *amb*, *am* ou *an*). Cette perte gêna les Romains lorsqu'ils voulurent traduire le grec; ils crurent pouvoir employer à cette traduction (n'ayant pas de mot qui signifiait « des deux côtés ») leur préposition *circum*, et telle est peut-être l'origine de l'attribution du sens de « autour » à la préposition ἄμφι.

Quoi qu'il en soit, ἄμφι doit être traduit « des deux côtés », et c'est avec ce sens qu'il est entré en composition dans tous les mots où on le trouve comme préfixe. Pour le moment, je me bornerai à passer en revue tous les mots latins qui contiennent son homologue et dont la formation doit être assez ancienne, puisque, comme nous venons de le remarquer, nous ne le connaissons plus dans cette langue.

Nous passerons brièvement sur les mots dans lesquels le sens de la dualité est nettement reconnu, et nous commencerons par ceux-là.

Ambidexter : celui qui se sert également des deux mains. — *Ambidens ovis* : suivant Festus, *quæ superioribus et inferioribus est dentibus*. — *Ambigenus*, de double race. — *Ambegna ovis*, « la brebis qu'on sacrifiait avec ses deux agneaux jumeaux » (Ful-

gence). — *Ambegni bos et vervex*, « le bœuf et le mouton qu'on amenait sacrifier entre deux agneaux » *cum ad eorum utraque latera agni in sacrificium ducebantur* (Festus). — *Anceps*, « qui a deux têtes »; *anceps ferrum*, « arme à double tranchant »; *anceps sententia*, « opinion qui flotte entre deux directions ». — *Ampulla*, *amphora*, *ambiga*, « vase à deux anses ». — *Ambiformis*, *ambiformiter*, « ce qui est équivoque ». — *Ambifarius*, « à double sens ». — *Ambiguus*, *ambiguitas*, « double sens »; hésitation entre deux opinions. Les centaures, moitié hommes, moitié chevaux, sont dits *virii ambigui* (Freund, *Dict.*). *Proles ambigua* est une famille dont les ancêtres appartiennent à deux races différentes (Virg. *En.* III, 180).

Ambigere, être irrésolu, discuter le pour et le contre. Jusqu'ici il n'y a aucune hésitation. Mais pour *ambigere*, suivant Freund, l'étymologie du mot exige qu'il signifie « rôder autour d'un endroit ». L'exemple qu'il donne de ce sens n'est nullement concluant. Lorsque Tacite, parlant de Tibère qui n'ose pas rentrer dans Rome, le montre *deviis itineribus ambigens patriam et declinans*, cette phrase ne signifie pas que le vieil empereur fait le tour de Rome, mais qu'il s'en approche d'un côté et de l'autre, pour s'en éloigner ensuite (*Ann.*, VI, 15).

Ambages, au sens concret, s'applique aux détours que l'on fait en marchant, lorsque, au lieu de suivre la ligne droite, on s'en écarte à droite ou à gauche, c'est-à-dire des deux côtés. Le sens abstrait est le même. Ce sont les digressions du discours, les faux-fuyants.

Ambagiosus se dit de tout ce qui est équivoque, obscur, à double sens. Cette épithète est appliquée par Ovide au Sphinx et par Virgile aux oracles.

Lorsque Varron (*L. L.* VII, 30) dit que *ambages* vient du mot *ambe* que l'on trouve dans *ambitus* et *ambitiosus*, on ne doit donc pas traduire *ambe* par « autour ».

Ambulare, « se promener », signifie « aller et venir, aller et revenir au point de départ » donc « marcher dans deux sens ». *Via est jus eundi et ambulandi*, non seulement de marcher dans une direction donnée, mais de marcher en tous sens. Il n'y a là aucune idée circulaire. — *Ambulacrum*, la promenade plantée d'arbres, était probablement une allée droite. — Dans la langue militaire, *ambulare* signifie : faire des exercices de marche. Si Pline parlant du Nil, dit : *Nilus spatio immenso ambulans*, c'est que le fleuve ne suit pas une ligne droite. — De même, dans Caton (*R. R.* I, 3), *amnis qua naves ambulant* n'est pas le fleuve dont les navires font le tour, mais le fleuve qu'ils parcourent dans deux

sens, en remontant ou descendant son cours. — Enfin il ne saurait y avoir aucun doute dans l'application que Vitruve (X, 13) fait de cette expression pour décrire le va-et-vient du piston d'une pompe, auquel il donne l'épithète d'*ambulatilis*.

Ambire. Il est possible qu'*ambire* ait pris dans certains cas la signification de « faire le tour » ou plutôt que la signification propre se soit parfois confondue avec celle-ci, mais il a certainement, à l'origine, le même sens qu'*ambulare*. Pour exprimer l'idée du tour, le latin possédait d'ailleurs le verbe *circuire* et n'avait nul besoin d'un mot pour le remplacer.

À l'occasion de *ambire*, et aussi à l'occasion de quelques verbes dont il sera question plus loin, il s'est produit le fait suivant. Avec l'idée préconçue que leur préfixe signifiait autour, on a donné à ces mots un sens conforme et il s'est trouvé que l'on obtenait une traduction raisonnable, ce qui a semblé confirmer l'étymologie. Mais puisqu'il y avait de nombreuses expressions où l'idée de dualité était marquée indubitablement par ce préfixe sans qu'il fût possible de trouver un autre sens, il eût fallu se demander si une traduction également raisonnable ne résulterait pas de la même interprétation. Le fait peut se vérifier facilement et il est inutile de supposer deux sens au préfixe *amb*.

Lorsque, par exemple, Ovide dit en parlant de Typhée qui conduit son char dans les profondeurs de l'Etna (*Met.*, V, 361) : *ambibat Siculæ fundamina terræ*, la phrase peut signifier que Typhée faisait le tour des fondements de la Sicile; mais nous pouvons admettre aussi qu'il se promenait simplement, allant à droite et à gauche, au fond de la Sicile. Nous conserverons ce dernier sens parce qu'il y a d'autres cas où le premier n'est pas possible. Ainsi, dans l'expression de Velleius (II, 101) : *insula quam amnis Euphrates ambibat*, on ne doit pas comprendre l'île dont l'Euphrate fait le tour, mais l'île des deux côtés de laquelle coule l'Euphrate. Sans doute l'île est entourée d'eau partout, mais *ambire* exprime un mouvement, et le mouvement de l'eau n'est nullement circulaire.

Ambitio désigne d'abord les allées et venues du candidat aux charges publiques. *Ambire*, dans cet ordre d'idées, signifie faire mille pas et démarches. On sait que le mot *ambitus* (démarches pour obtenir les honneurs) vient de l'habitude où étaient les candidats de se promener au Champ de Mars ou au Forum pour solliciter les suffrages. Ils n'en faisaient pas le tour, mais s'y mouvaient de côté et d'autre.

De chaque côté des maisons romaines, un espace laissé libre séparait chacune d'elles de ses voisines. Cet espace se nommait *ambitus*, c'est-à-dire qui permet de passer à droite et à gauche.

L'*ambitus stellarum* peut se concevoir aujourd'hui comme un mouvement circulaire. Pour les anciens, ce n'était pas autre chose que le va-et-vient des étoiles qui vont d'Orient en Occident et reviennent d'Occident en Orient. Il y a *ambitus* parce qu'il y a mouvement dans deux sens opposés.

C'est donc à tort que Varron, Macrobe et Festus prétendent assimiler *ambitus* et *circuitus* en expliquant *amb* par *circum*.

Cette identification se trouve dans Varron (*L. L.*, V, 22) à propos de l'*ambitus parietis*. Or nous devons remarquer que *paries* signifiant un mur ou une clôture étroite, pour ainsi dire sans épaisseur relativement à la longueur, on n'en fait pas le tour, on va et vient des deux côtés; dans cette circonstance, *ambitus* est le mot juste et ne saurait être remplacé par *circuitus*.

Peut-être est-il nécessaire de faire remarquer que j'emploie le mot français «tour» dans son sens originaire, applicable seulement à un espace étendu à la fois en longueur et en largeur, au centre duquel on ne pénètre pas. Les Latins n'avaient pas de terme traduisant ἀμφί; à leur exemple les Français n'en ont pas davantage. Le mot «tour» a pris dans notre langue un sens abstrait, et le Parisien qui va faire un tour de boulevard ou un tour sur le boulevard, ne fait le tour de rien du tout. Il y a donc une distinction à établir.

Revenons aux mots latins.

Anhelare, être haletant, n'exige pas une longue explication. Le préfixe indique le mouvement de va-et-vient de l'aspiration suivie de l'expiration. Respirer tout autour, dit le dictionnaire de Freund. Cela n'a pas de sens¹.

Anquirere, que Festus explique par *circumquærere*, veut dire : chercher de côté et d'autre. Le verbe s'applique aux enquêtes judiciaires. Or l'examen d'une affaire ne consiste pas à en faire le tour, mais à y pénétrer et par tous ses côtés.

Après avoir signifié de deux côtés, *amb* a dû par extension signifier de tous les côtés. Ainsi s'explique *ambedere*. Il ne faut pas traduire par «ronger autour», mais «ronger à droite et à gauche», et à force de ronger de ci, de là, on finit par tout dévorer. Dans Tacite (*Ann.*, XV, 5), les sauterelles *ambederant quidquid herbosum aut frondosum*; elles ont tout dévoré; le préfixe indique qu'elles ont accompli l'action en se portant tantôt d'un côté tantôt de l'autre. — Virgile, en parlant de la coque embrasée des navires, a raison de dire : *robora ambesa flammis* (*Én.*, V, 752).

¹ On a cherché à rattacher *anhelare* au même radical *an* d'où est dérivé *animus*. Je ne crois pas qu'on puisse séparer *anhelare* de *halitus*, *inhalare*, *exhalare*. *Inhalare*, c'est aspirer, *exhalare*, expirer; *anhelare* exprime l'essoufflement qui se caractérise par les mouvements précipités de la poitrine et du cœur.

Comme dans l'exemple cité plus haut de *paries*, la coque du navire est un objet allongé dont les deux côtés sont en flammes.

C'est avec le même sens que nous venons d'expliquer pour les sauterelles, que Plaute se sert du mot *ambedere*, appliqué au mari qui mange la fortune de sa femme : *ambedissee suæ uxoris dotem* (*Merc.*, II, 1, 15). Et Cicéron emploie *amburere* avec la même signification : *ambustas reliquias fortunarum* (*Dom.*, 43). En français nous disons, d'un homme qui a gaspillé sa fortune, qu'il a mangé la chandelle par les deux bouts.

Amictus est le vêtement de dessus, que l'on jette sur les deux épaules et qui par conséquent couvre des deux côtés. *Nube candentes humeros amictus Apollo*, dit Horace (*Od.*, I, 2, 31). Sans doute on peut s'en envelopper complètement, mais on peut aussi le laisser pendre à droite et à gauche. Les Latins distinguaient nettement les vêtements de dessus (tels que la toge) des vêtements de dessous (tels que la tunique, analogue à la chemise moderne). Tandis qu'on employait le mot *induere* pour se revêtir de la tunique, on se servait, pour le pallium ou la toge, du verbe *amicire*.

Ambecisus est expliqué par Varron ce qui est échanuré des deux côtés (*L. L.*, VII, 43). — *Ancisa* est appliqué par Lucrèce (III, 660) aux parties d'un serpent coupé en morceaux. Chaque morceau a subi à ses deux bouts l'action du couteau. Certains vases ciselés et gravés se nommaient *ancæsa*; Festus, qui nous a transmis cette expression, l'explique suivant son habitude : *quod circumcædendo talia fiunt*. Nous ne les connaissons pas autrement, mais nous pouvons croire que leur dénomination provenait de ce qu'ils étaient gravés des deux côtés. — *Amflexus* est ce qui est recourbé, plié en deux. — *Amfractus*, ce qui est brisé en deux. — *Amputare* signifie couper en deux morceaux, ou en plusieurs morceaux et, dans ce cas, chaque morceau a été coupé à ses deux bouts. *Circumputare* n'aurait pas de sens. — *Amplecti*, embrasser, doit son préfixe au mouvement des deux bras qui se replient sur eux-mêmes quand on fait l'action dont il s'agit. — *Ampectere* signifie battre, donner une peignée à quelqu'un. Celui qui bat ne fait pas le tour de sa victime, il le frappe à droite et à gauche. — *Antermini* est interprété par Festus : *qui circa terminos provincie manent*; nous devons donc comprendre ceux qui sont limitrophes. Mais ceux-là n'habitent pas autour de la limite de la province; ils habitent des deux côtés de la limite. — Un sens analogue doit être attribué à *amsegetes* : *quorum ager viam tangit* (Festus). Freund traduit : les propriétaires dont les champs bordaient la route; par conséquent ceux qui sont des deux côtés de la route.

Nous ne dirons rien d'*ampedices*, que Festus identifie avec *appendices* et qu'il interprète *quod circum penderent*; nous ne savons pas exactement ce que le mot signifie.

Pour compléter cette énumération, il resterait à parler des cérémonies religieuses que les Romains appelaient *amburbium* et *ambarvalia*. Les renseignements précis nous font défaut sur la manière dont ils y procédaient. C'étaient des processions dont on a peut-être déterminé hypothétiquement la marche en raison de l'étymologie qu'on a cru pouvoir assigner à leur nom.

Lucain et Apulée parlent de processions qui peuvent être supposées celles de l'*amburbium*. L'une se promène dans l'intérieur de la ville, l'autre autour de l'enceinte. Quant aux Ambarvales, supposer les prêtres faisant le tour des champs est bien invraisemblable, pour peu que les champs eussent une certaine étendue. Cette dernière cérémonie ressemblait probablement à la fête catholique des Rogations, où l'on va dans la campagne prier pour la fertilité de la terre. On va et on revient dans les champs, on n'en fait pas le tour.

Ce dernier mot épuise la liste des mots latins, munis du suffixe *amb* ou *am*, que j'ai pu recueillir dans le dictionnaire de Freund. Je n'y ai pas joint la série fort courte d'ailleurs des mots grecs qui ont passé dans les auteurs latins et que renferme ce dictionnaire. Je pourrais cependant citer les principaux; le sens étymologique en est très clair. Ce sont :

Amphibrachys, *amphibrevis* « qui a une syllabe longue entre deux brèves ». — *Amphimacrus* « une syllabe brève entre deux longues ». — *Amphisbæna* « serpent qui marche en avant et en arrière ». — *Amphibolia*, *amphibologia* « amphibologie ». — *Amphismile* « couteau à double tranchant ». — *Amphimallum*, *amphitapos* « étoffe ou couverture à longs poils des deux côtés ». — *Amphiprostylos* « monument qui a des colonnes devant et derrière et n'en a pas sur les côtés ». — *Amphitheatrum* « double théâtre », formé de la réunion de deux théâtres construits en face l'un de l'autre. On sait que le théâtre grec formait un demi-cercle, n'avait des gradins que d'un côté. Il n'en pouvait être autrement, la moitié des spectateurs aurait alors vu les acteurs de dos.

Dans ces expressions, aucune hésitation n'est possible sur le sens d'*ἀμφί*.

Pour que la démonstration soit complète, il faudrait peut-être dresser une liste analogue de tous les mots grecs commençant par le même préfixe et les examiner aussi à tour de rôle. Cette liste serait fort longue, entraînerait de nombreuses répétitions. On n'aura d'ailleurs aucune difficulté à appliquer à la plus grande partie de ces mots des raisonnements semblables à ceux qui

viennent d'être exposés. Quelques expressions cependant pourront embarrasser; ce sont les termes dont le temps a modifié la signification, qui ont pris un sens abstrait et dont l'abstraction a fait complètement disparaître l'idée originaire. Leur étymologie reste généralement douteuse.

Toutefois, il importe de faire voir que le sens attribué à ἀμφί ne lui convient pas seulement quand il entre en composition dans les mots de la langue grecque, et d'examiner cette expression à l'état isolé. A cet effet, j'ai relevé tous les ἀμφί qui se trouvent dans les six premiers chants de l'*Iliade*, séparés ou en composition et nous allons les passer en revue. J'ai choisi l'*Iliade* comme étant le plus ancien monument de la littérature grecque, où ἀμφί doit avoir par conséquent mieux conservé son sens concret et primitif.

Ἀμφί s'emploie tantôt comme préposition, tantôt comme ad-
verbe. Il signifie «des deux côtés», puis d'une manière plus générale (certains objets n'ayant que deux côtés), «aux côtés de», «à côté».

Καῦσῆριον ἀμφὶ ῥέεθρα (II, 461), Βοαγρίου ἀμφὶ ῥέεθρα (II, 533), des deux côtés d'un fleuve, sur les deux rives. Autour serait ici impossible

Dans l'énumération des chefs et des peuples qui composent l'armée grecque, Homère cite ceux qui habitent à côté d'Harma (soit à droite, soit à gauche), οἱ τ' ἀμφ' Ἄρμ' ἐνέμοντο (II, 499); à côté d'Hélikè, ἀμφ' Ἑλικην (II, 575); à côté de Titaresios, ἀμφὶ Τιταρήσιον (II, 751); ou, en accolant la préposition au verbe, οἱ Ῥόδον ἀμφενέμοντο (II, 655), Αἴγιον (II, 574), Σάμον (II, 634), Κρήτην (II, 649), c'est-à-dire ceux qui habitent des deux côtés ou des divers côtés de la Crète, de Samos, etc.

Les soldats combattent aux côtés de leurs chefs et ne font pas cercle autour d'eux. C'est pourquoi, lorsque Nestor range ses compagnons en bataille, il les dispose ἀμφὶ Πελάγοντα, Ἀλάστορά τε Χρομίον τε (IV, 295), aux côtés de Pélagon, d'Alastor, de Chromios.

Les Grecs combattent aux côtés de Diomède, ἀμφὶ βίην Διομήδεος (V, 781). Trois fois les plus braves des Grecs tentent l'assaut d'Ilion, aux côtés des Ajax et des Atrides, ἀμφ' Αἴαντε δύω, ἀμφ' Ἀτρείδης (VI, 436-437). Lorsque Agamemnon parcourt le camp des Grecs, il rencontre Menesthée. Aux côtés de Menesthée sont les Athéniens, ἀμφὶ δ' Ἀθηναῖοι (IV, 328). Plus loin, il trouve Ulysse et à ses côtés les Céphalléniens, Κεφαλλήνων ἀμφὶ σίχες (IV, 330). Ici ἀμφί est employé adverbialement, c'est un adverbe de lieu. Zeus lance la foudre aux côtés de Typhée, ἀμφὶ Τυφώει (II, 782). Les chiens tremblent quand ils se

trouvent près d'un lion, ἀμφί λέοντα (V, 476). On doit évidemment supposer ici que les chiens sont devant le lion, mais à droite et à gauche, dans toutes les directions où il peut les voir. De même quand Ulysse en face des Troyens et attaqué par eux regarde ἀμφί ἔ (IV, 497), il ne regarde pas derrière lui où il n'y a pas d'ennemis (donc pas autour de lui), mais à droite et à gauche devant lui, car il peut être assailli des deux côtés. L'épée de Ménélas est brisée en quatre morceaux; les morceaux tombent à ses côtés, cf. ἀμφ' αὐτῆ (III, 362). — Le cadavre qui échappe aux mains de Leukos tombe aussi à côté de lui, ἀμφ' αὐτῶ (IV, 493). Lorsque les phalanges grecques vont au combat, leurs armes brillent ἀμφί πᾶσι (IV, 431). On doit comprendre que ceux qui les regardent les voient briller à droite et à gauche.

Dans le lieu où Lycaon remise ses chars, ἀμφί δὲ ἑπέλοι ἑπτανται (V, 194). Ici il ne serait pas inadmissible que des étoffes fussent étendues tout autour des chars; il est cependant plus vraisemblable qu'elles sont étendues des deux côtés. D'ailleurs les deux sens étant possibles, nous devons nous en référer à celui qui convient à tous les cas.

Mais il n'y pas deux interprétations au sujet du flot qui vient frapper avec bruit les flancs du navire, ἀμφί δὲ κύμα στείρη ἴαχε (I, 481); la mer résonne des deux côtés, à tribord et à bâbord. Nous avons déjà remarqué que le navire, en raison de sa forme allongée, est considéré comme n'ayant que deux côtés. C'est pourquoi on trouve appliquées aux navires des épithètes ayant ἀμφί préfixé, ἀμφιεπίσσαι νῆες (II, 165) quel que soit le sens d'ἐπίσσαι).

De même, lorsque le flot du large vient se briser contre un promontoire, il se soulève ἀμφί ἄκρας (IV, 425), des deux côtés de la pointe qui s'avance dans la mer, et il n'en fait pas le tour.

Ἀμφί s'applique très logiquement à tout objet qui a deux extrémités. Hébé attache les roues au char, ἄξονι ἀμφίς (V, 723), des deux côtés de l'essieu, ou des deux côtés des chars ἀμφ' ὀχέεσσι (V, 722) et en parlant des moyeux d'argent, le poète a soin de dire qu'il y en a des deux côtés, ἀμφοτέρωθεν (V, 726).

Et de même, lorsqu'il s'agit d'embrocher les viandes, comme la broche les traverse de part en part, nous lisons dans Homère : ἀμφ' ὀβελοῖσιν ἐπειραν (II, 428). Dans cet exemple, ὀβελοῖσιν ne me paraît pas devoir être considéré comme le régime d'ἀμφί, celui-ci doit avoir la même signification que s'il était préfixé au verbe : des Grecs transpercèrent les viandes avec les broches.

Ἀμφί s'applique également à tout objet double, par exemple aux parties du corps situées symétriquement de chaque côté de l'axe.

Est-il question des épaules? La déesse Athéna βάλετ' αἰγίδα ἀμφ' ὤμοισιν (V, 738) jette l'égide des deux côtés de ses épaules, ou des deux côtés sur ses épaules, ou plus simplement sur ses deux épaules. L'égide était probablement à l'origine une peau de chèvre. Nous avons ici l'équivalent du latin *amictus*. De même Agamemnon ἀμφὶ δ' ἄρ' ὤμοισιν βάλετο ξίφος (II, 45); il s'arme de son épée dont le baudrier retombe probablement de ses épaules des deux côtés. Pâris aussi revêt ses armes ἀμφ' ὤμοισιν (III, 328). La crinière du cheval qui galope s'agite sur ses deux épaules, ἀμφὶ δὲ χαῖται ὤμοις αἴσσονται (VI, 509). Dans tous ces exemples, je suis disposé à regarder ὤμοισι comme n'étant pas le régime d'ἀμφί.

Est-il question des bras? Lorsque Aphrodite, couvrant de son peplos Enée pour le soustraire à la mort, passe ses bras sur les épaules de son fils, le poète dit : ἀμφὶ φίλον υἱόν (V, 314), soit parce qu'il y a deux bras, ou deux côtés de la tête. Le mot grec employé par Homère pour désigner la poitrine est sous la forme du pluriel. Il signifie très probablement les seins. Il justifie donc l'emploi d'ἀμφί. Abantès se dispose à percer la cuirasse des ennemis ἀμφὶ στήθεσσι (II, 544). Il les frappera à droite et à gauche sur la poitrine. Autour de l'image d'Énée, suscitée par Apollon, les Grecs et les Troyens frappent sur leurs boucliers, ἀμφὶ στήθεσσι (V, 452); ils se frappent la poitrine à droite et à gauche. Et dans la chaleur du combat, la courroie qui attache le bouclier sue ἀμφὶ στήθεσσι (II, 388). D'ailleurs le bouclier, ἀσπίς, reçoit l'épithète d'ἀμφιβρότη « qui recouvre les deux côtés du corps » (II, 389). Quand Zeus envoie un songe à Agamemnon endormi, le héros, à son réveil, croit entendre la voix divine : Θείη δέ μιν ἀμφέχυντ' ὀμφή (II, 41). Le préfixe ne signifie pas que la voix résonne autour d'Agamemnon, mais qu'elle résonne encore à ses deux oreilles.

Parlant de la femme qui vient de perdre son mari et qui s'est lacéré le visage en signe de deuil, Homère la dit ἀμφιδρυφής (II, 700); ses deux mains lui ont abîmé les deux côtés de la figure.

Encore ἀμφί, s'il s'agit des organes de la vue. Quand Enée, blessé par Diomède, tombe sans connaissance, ἀμφὶ δὲ ὄσσε κελαϊνὴ νύξ ἐκάλυψεν (V, 310); une nuit sombre obscurcit ses deux yeux. Ἀμφί doit encore ici être une expression adverbiale. Nous le retrouvons préfixé au même verbe au vers 262 du second chant, où il est question d'un vêtement qui recouvre les parties honteuses, τὰ τ' αἰδῶ ἀμφικαλύπτει; il les cache probablement par devant et par derrière.

C'est encore le même verbe, lorsque Pâris dit à Hélène que l'amour lui trouble l'esprit : ἔρωσ φρένας ἀμφεκάλυψεν (III, 442). Qu'est ce que φρένας? Avant de signifier l'esprit, ce mot a dû

désigner quelque organe corporel, et le pluriel employé indique que cet organe était double. Je ne saurais le déterminer, mais cette duplicité est nécessaire pour justifier le pluriel et le rapprochement d'ἀμφί. Hélène dit aussi à Hector : πόνος φρένας ἀμφιέβηκεν (VI, 355); ton âme est pleine de soucis. Et le substantif φρένες reçoit ailleurs l'épithète d'ἀμφιμέλαιναι (I, 103).

Revenons à ἀμφί appliqué à deux objets placés vis-à-vis l'un de l'autre. Lorsque les Grecs et les Troyens soulèvent la poussière du champ de bataille et que cette poussière obscurcit l'atmosphère, nous lisons dans Homère : ἀμφὶ δὲ νύκτα Ἀρης ἐκάλυψε μάχην (V, 506). La nuit se fait en même temps pour les deux partis.

Au moment où Ménélas et Pâris doivent mettre fin à la guerre par un combat singulier, les deux armées ennemies se rapprochent et ne laissent entre elles que l'intervalle nécessaire pour le duel; ὀλίγη δ' ἦν ἀμφὶς ἄρουρα, il y a peu d'espace de chaque côté (III, 115).

Et quand il s'agit d'exprimer que les dieux se mettent d'accord et cessent de former deux partis opposés : οὐ γὰρ ἔτ' ἀμφὶς ἀθάνατοι φράζονται (II, 30), les immortels ne pensent plus de deux manières différentes.

Un seul cas peut offrir quelque embarras. Si les Troyens et les Grecs souffrent pour une femme, ἀμφὶ γυναικί (III, 157), si Pâris et Ménélas combattent pour une femme, ἀμφὶ γυναικί (III, 254), ἀμφί peut s'expliquer parce qu'il y a deux partis opposés en présence. Il n'en est plus de même lorsque le poète dit que Pâris combat pour Hélène, ἀμφ' Ἑλένη μάχεσθαι (III, 70), ou que les Troyens combattent pour Ilion, Ἴλιον ἀμφεμάχοτο (VI, 461). — Mais ne peut-on supposer qu'ἀμφιμάχομαι a d'abord signifié combattre aux côtés de quelqu'un et par suite a pris le sens abstrait de combattre pour quelqu'un, la personne n'étant plus présente?

Dans un dernier exemple, ἀμφί est accolé à περί. Les Grecs sont réunis ἀμφὶ περι κρήνην (II, 305), des deux côtés et autour d'une fontaine. Ils peuvent être en effet à droite et à gauche de la fontaine et en faire réellement le tour. Si les deux mots étaient synonymes, le poète les eût-il réunis?

Pour en finir avec les six premiers chants de l'*Iliade*, je citerai encore les verbes, substantifs et adjectifs non compris dans l'énumération précédente et qui ont ἀμφί pour préfixe. Ce sont :

Ἀμφιβαίνω, protéger, est dit d'Apollon qui protège Chrysa (I, 37). Le dieu se présente pour la défendre soit à droite soit à gauche, de quelque côté qu'elle soit attaquée (cf. le latin *ambigere*). — Lorsque Ajax redoute l'ἀμφίβασις des Troyens (V, 623), il n'est pas nécessaire de supposer qu'il craint d'être enveloppé;

les Grecs sont derrière lui; il craint d'être attaqué de plusieurs côtés à la fois, du côté de droite et du côté de gauche. — Ἀμφιδάομαι se dit d'une ville qui brûle (VI, 329), où l'incendie est allumé de divers côtés et certainement dans l'intérieur de la ville (cf. *amburere*). — Ἀμφιποτάομαι, voltiger à droite et à gauche. Cette expression est appliquée à l'oiseau dont un dragon menace le nid (II, 315); la mère, dans sa frayeur, n'ose pas s'approcher trop près du nid; on peut dire, il est vrai, qu'elle vole autour du nid, mais elle n'accomplit pas un mouvement circulaire, elle s'en éloigne et s'en rapproche tour à tour, dans des directions différentes. Elle pousse en même temps des cris; elle crie à droite et à gauche, ἀμφιαχυῖα (II, 316). — Ἀμφίφαλος κυνήη, un casque à deux aigrettes (V, 743). — Ἀμφηρεφής Φαρέτρη (I, 45). — Ἀμφικύπελλον (I, 584), une sorte de vase. Cf. ἀμφιφορεύς, ἀμφορεύς, d'où le latin *amphora* « vase à deux anses ». — Ἀμφίπολος, servante, domestique (I, 143 et *passim*); celui ou celle qui se tient toujours aux côtés du maître ou de la maîtresse pour les servir. En parlant de ceux qui escortent et secourent Ménélas blessé, Homère dit : ἀμφεπένοντο Μενέλαον (IV, 220). De même ceux qui escortent Sarpedon blessé sont ἀμφιέποντες (V, 667). Ils n'entourent pas, puisque ἔπομαι signifie suivre, ils accompagnent. Le mot est synonyme d'ἀμφίπολος; ce sont les suivants ou suivantes, et ce dernier terme existe en français, appliqué aux domestiques.

Ces exemples me paraissent suffire pour démontrer que le mot grec ἀμφί n'a pas le sens d'« autour ». Je ne saurais méconnaître cependant que, la langue française n'ayant pas de terme unique pour le rendre, et le mot autour ayant pris en français un sens un peu abstrait, il serait possible de traduire parfois ἀμφί par « autour » sans altérer la signification du texte. Mais de tels cas sont rares, et, quoi qu'il en soit, on doit toujours donner à ceux qui apprennent une langue le sens précis des expressions qui s'y trouvent, sauf au traducteur à choisir ensuite dans sa propre langue le mode de traduction qui lui semble convenable.

Ch. PLOIX.

QUARANTE HYMNES DU RIG-VÉDA,

TRADUITS ET COMMENTÉS

PAR

ABEL BERGAIGNE.

(SUITE.)

XXV

VII, 101.

A Parjanya.

1. — Prononce les trois paroles, précédées d'une lumière¹, qui ont trait² ce pis³ d'où s'échappe une douce liqueur. Faisant de son veau un embryon des plantes⁴, le taureau⁵ mugit dès sa naissance.

2. — Ce Dieu qui fait croître les plantes, qui fait croître les eaux, qui commande au monde entier, — qu'il nous donne un abri, une protection triple, la triple splendeur⁶ avec la supériorité⁷.

COMMENTAIRE.

¹ Cf. la parole de Parjanya lui-même, V, 63 [infra XXXV], 6, c'est-à-dire la voix du tonnerre, que précède l'éclair. L'épithète est transportée à la prière, précédée d'ailleurs aussi de la lueur du feu qui s'allume, ou de l'éclat du soma, du liquide brillant coulant à travers le tamis : IX, 7, 3, et *passim*. Mieux encore, elle est transportée aux trois paroles, correspondant aux trois mondes, auxquelles notre formule fait vaguement allusion, quelle qu'en soit la signification dans le rituel (un tercet?).

² [Lapsus : *duhré* est un présent, malgré la désinence.]

³ Le pis d'où s'échappe le lait de la pluie, ici le lait d'un mâle, de Parjanya, cf. vers 3 : le pis appartient donc aussi à ce mâle; cf. le pis du père, qu'Agni trouve en naissant, III, 1, 9.

⁴ Cf. V, 83, 1. L'embryon des plantes peut être Agni (III, 1, 13) ou Soma dont Parjanya est formellement appelé le père (IX, 82, 3).

⁵ Parjanya.

⁶ Vague allusion aux trois mondes où s'exerce la puissance de Parjanya. Cf. vers 1.

⁷ Sur nos rivaux.

3. — Tantôt il est femelle stérile, tantôt il met bas⁸ : il se fait un corps à sa volonté. La mère reçoit le lait⁹ du père, et ce lait nourrit le père et le fils¹⁰.

4. — En lui sont¹¹ tous les mondes, les trois cieus; en lui, les eaux coulent triplement¹²; en lui, trois seaux¹³ qui se déversent débordent de tous côtés d'une surabondance de liqueur,

5. — Que cette parole pénètre jusqu'au cœur¹⁴ de Parjanya, roi par lui-même¹⁵, et qu'il l'agrée! Puissions-nous avoir les pluies bienfaisantes et les plantes aux beaux fruits, sous la garde des Dieux¹⁶!

6. — Il est le taureau qui féconde toutes les femelles¹⁷. En lui est l'âme du monde mobile et immobile. Que cette loi¹⁸ me protège pour une vie de cent automnes. — Ô vous, protégez-nous toujours en nous donnant le bien-être!

⁸ Sur le «taureau» qui «met bas», cf. III, 38, 5.

⁹ Suite du paradoxe : la mère peut, d'après le vers 1 (cf. V, 83, 1), être la plante aussi bien que la terre.

¹⁰ Le fils, Agni ou Soma, que la pluie nourrit dans la plante; le père à qui son «lait» reviendra sous forme d'offrande. Cf. I, 164, 51 : «Les nuages (*parjanyaś*) vivifient la terre; les feux vivifient le ciel.»

¹¹ J'ai [dû], pour simplifier la construction, supprimer le relatif de la première moitié de la stance : le sens n'en souffre pas.

¹² Dans les trois mondes.

¹³ Formule à peu près équivalente à la précédente, à cela près qu'elle peut comprendre, non seulement les eaux, mais toutes sortes de biens. Cf. VII, 33, 7 (rapproché de notre vers 1), et *passim*. Cf. surtout le taureau à trois pis (III, 56, 3), qui, comme Parjanya, dont il ne diffère pas sans doute, «féconde toutes les femelles», *ibid.*, cf. vers 6.

¹⁴ Cf. IV, 58, 11; VII, 86 [infra XXVI], 8; IX, 73, 8.

¹⁵ Epithète ordinaire d'Indra transportée à Parjanya.

¹⁶ L'épithète *devāgopās* se trouve souvent à la fin d'un pada (I, 53, 11; V, 45, 11; VII, 64, 3; VIII, 46, 32), rapportée aux suppliants. C'est aussi à eux qu'elle se rapporte pour le sens. Il y a anacoluthie.

¹⁷ Toutes les plantes.

¹⁸ Que j'observe, ce sacrifice que j'accomplis.

XXVI

VII, 86.

A Varuṇa.

1. — Elle est sage avec grandeur, la nature¹ de celui qui a étayé en les séparant ces deux mondes si vastes². Il a écarté³ le ciel haut et grand; oui⁴, il a écarté l'astre⁵, — et étendu la terre.

2. — Et je me dis à moi-même : Quand trouverai-je un refuge en Varuṇa⁶? Quelle offrande de moi goûtera-t-il, apaisant sa colère? Quand pourrai-je, ayant le cœur pur⁷, voir les effets de sa pitié?

3. — Je m'informe de mon péché, ô Varuṇa, pour le connaître⁸. Je vais interroger ceux qui savent. Tous les sages même ne m'ont fait ensemble qu'une réponse : c'est Varuṇa qui est irrité contre toi.

4. — Quel était-il, ô Varuṇa, ce grand péché, pour que tu veuilles frapper le chantre ton ami? Dis-le-moi, ô infailible,

COMMENTAIRE.

¹ Littéralement «les natures», et même «les naissances». Cf. la formule «il a été bien fait par ceux qui l'ont fait» : VII, 62, 1, et VI, 19, 1.

² Littéralement «même les deux mondes vastes».

³ Et non «il a mis en mouvement». Ce serait, à ma connaissance, à la fois le seul exemple de *prá nud* dans ce sens, et le seul texte où il serait fait mention d'une révolution du ciel [lui-]même. Cf. d'ailleurs VII, 99, 2.

⁴ [Le mot] *dvitá* est probablement un abstrait de *dvi-*, à l'instrumental, et a dû signifier primitivement «doublement, deux fois». Mais il est devenu une simple particule qui renforce et insiste. C'est ce que mettent hors de doute, et la locution *ádha dvitá* employée presque exclusivement à la fin d'un pāda, et plus généralement la construction ordinaire de *dvitá* à la fin, quelquefois aussi au commencement d'un pāda. Ce mot est devenu une véritable cheville, un *padapurāṇa*, comme disent les commentateurs indiens.

⁵ Le soleil (en même temps que la voûte du ciel sur laquelle il se meut).

⁶ Cf. VII, 32 [supra IX], 13, et II, 29, 6.

⁷ Cf. X, 37 [supra XX], 7.

⁸ L'adjectif désidératif *didr'kṣu* avait-il dans la vraie leçon une désinence *s* [ici *r*] ? Ou est-il pris adverbialement au neutre ? Pour l'idée, cf. la formule *vīdmāne ná vidvān*, I, 164, 6.

qui gardes ta nature propre⁹. Puissé-je, devenant sans péché, ô Dieu prompt¹⁰, t'échapper¹¹ grâce à cet hommage!

5. — Délie pour nous les fautes¹² de nos pères, délie celles que nous avons commises nous-mêmes. Détache, ô roi, Vasiṣṭha, comme un voleur qui s'était nourri de bétail volé¹³, comme un veau¹⁴, — de la corde qui le lie.

6. — Ce n'était pas mon intelligence¹⁵, ô Varuṇa. C'était une tromperie; c'était la boisson enivrante, la colère, le dé, l'inadvertance. Le sommeil même est le plus fort dans la transgression du plus faible, le sommeil qui rend inadvertant¹⁶ à l'injustice¹⁷.

7. — Puissé-je servir le¹⁸ comme un esclave, étant sans péché devant le Dieu qui ne sommeille pas¹⁹! Le Dieu *arya*²⁰ a donné l'intelligence à ceux qui en manquent. L'habile même est conduit à la richesse par ce Dieu plus sage que lui.

8. — Que cet hymne de louange, ô Varuṇa, qui gardes ta nature propre, aille jusqu'à ton cœur²¹. Que le bonheur soit à nous dans le repos et dans l'action. — O vous, protégez-nous toujours en nous donnant le bien-être!

⁹ Indépendant.

¹⁰ Avec une correction au texte : *tureyām*, pour *turā iyām*, qui rend le vers faux. La correction a déjà été indiquée par Grassmann. [Mais voir pourtant Henry, *Man. Véd.*, p. 13 i. n.]

¹¹ Voir le vers suivant, et cf. *áva* avec *yā*, particulièrement VI, 66, 5. [On a peine à comprendre qu'un verbe contenant *áva* et signifiant «échapper à» puisse régir l'accusatif, et non l'ablatif; voir le *Man. Véd.*, p. 202 i. n. — V. H.]

¹² Proprement les «tromperies».

¹³ Cf. I, 65, 1, et *passim* [et *Man. Véd.*, p. 106 i. n.].

¹⁴ Cf. II, 28, 6.

¹⁵ Nous dirions «ma volonté».

¹⁶ Cf. *práyuti*, et X, 164, 3. La traduction ordinaire, «le sommeil même n'écarte pas l'injustice», supposerait qu'un ṛṣi peut sentir le besoin de constater que les fautes commises pendant le sommeil n'en sont pas moins des fautes : pour lui, la chose va de soi. Le sommeil pourtant est une excuse, en ce qu'il explique l'«inadvertance»; c'est à ce titre qu'il figure ici dans une série d'excuses.

¹⁷ Proprement à l'«illégalité».

¹⁸ [En blanc dans le manuscrit, cf. supra, XXIII, 3, n. 8.]

¹⁹ Proprement «qui s'agit, actif».

²⁰ [Cf. supra, IV, 7, et XXI, 2.]

²¹ Cf. IV, 58, 11, et VII, 101 [le précédent], 5.

XXVII

I, 185.

Au Ciel et à la Terre.

1. — Quelle est la première, quelle est la seconde d'entre elles¹? Comment sont-elles nées? Ô sages, qui le sait? Elles nourrissent tout ce qui existe². Les deux jours³ roulent comme avec une roue⁴.

2. — Les deux qui ne marchent pas⁵ ont maint embryon qui marche⁶, — qui a des pieds, elles⁷ qui n'ont pas de pieds, tel qu'un propre fils dans le sein de ses parents⁸. — Ô Ciel et Terre, gardez-nous du mal.

3. — Le don d'Aditi, à l'abri des haines⁹, à l'abri des blessures¹⁰, je l'appelle, lui qui est céleste, à l'abri des coups, pieux¹¹. Ô vous les deux *rodasī*, faites-le naître¹² pour le chanter. — Ô Ciel. . . .

4. — Nous voulons servir¹³ celles qui ne connaissent pas

COMMENTAIRE.

¹ De l'aurore ou de la nuit : voir ci-après, cf. A. V. X, 7, 42-43.

² Proprement « toute essence, toute espèce » (*nāma*).

³ Le jour et la nuit, les deux jours de couleur différente (VI, 58, 1), le jour noir et le jour blanc (VI, 9, 1) : ils reviendront au vers 4.

⁴ Cf. II, 34, 9 et 14 (et non X, 89, 4) : les deux roues roulent ensemble, tandis que le jour et la nuit se suivent.

⁵ Le ciel et la terre.

⁶ Tous les êtres vivants.

⁷ Dans tout cet hymne (sauf aux vers ajoutés 10-11), le ciel et la terre sont considérés comme un couple de femelles.

⁸ Ce dernier détail est amené par l'idée de fils ; mais le ciel et la terre, considérés ici tous deux comme femelles, ne sont pas directement comparés à un père et à une mère. Cf. le vers 5.

⁹ *anehās*, voir *Études sur le lexique du R. V.*, s. v. [*Journ. Asiat.*, 8^e série, III, p. 210]. Préférer pourtant une autre étymologie (pas de séparation dans le padapāṭha) : *a-nehās*, *nīh*, A. V. II, 6, 5, et V. S. 27, 6.

¹⁰ L'article *anarvā*, *anarvān*, dans mes *Études* [sur le lex. du R. V. = *Journ. asiat.*, 8^e série, III, p. 188], est probablement à supprimer. Cf. en somme [le mot] *ārus* « blessure ».

¹¹ Parce que ce don est l'*anāgāstvā* (I, 162, 22, et *passim*), c'est-à-dire l'innocence, l'exemption de péché.

¹² [Au-dessus et au crayon, « produisez-le ».]

¹³ Proprement « suivre », cf. III, 47 [supra VIII], 3.

la douleur, qui nous aident de leur aide, les deux *rodasī* qui ont pour fils les Dieux, — elles deux entre les Dieux, et dans les deux espèces de jours¹⁴. —

5. — Les deux jeunes femmes réunies, contiguës¹⁵, les deux sœurs germaines dans le sein de leurs parents¹⁶, flairant¹⁷ le nombril du monde¹⁸. —

6. — J'invoque selon la loi les deux séjours larges, grands, les mères des Dieux, — et leur assistance¹⁹, — à elles, les belles qui ont en partage l'immortalité. —

7. — Les larges, les vastes, les solides²⁰, dont les extrémités sont loin, je les invoque en m'inclinant, dans ce sacrifice, — elles qui ont en partage une belle part, d'heureux avantages²¹. —

8. — Quelque péché que nous ayons commis envers les Dieux, ou envers un ami en quelque temps que ce soit²², ou envers le chef de famille, que cette prière les apaise. —

9. — Que les deux *narāçamsa*²³ nous aident! Que tous deux me²⁴ secondent, avec leur secours, avec leur aide, en faveur de celui qui donne beaucoup, qui donne plus que l'avare²⁵. Enivrés de vigueur, puissions-nous être vigoureux, ô Dieux!

¹⁴ Les jours et les nuits.

¹⁵ Cf. VII, 80, 1.

¹⁶ Cf. vers 2. Ici on voit mieux encore que le détail est amené uniquement par l'idée de sœurs : il est clair que les « parents » ne représentent pas le ciel et la terre, ceux-ci étant au contraire « les deux sœurs ».

¹⁷ Comme une mère, une vache, par exemple, flairer son petit.

¹⁸ Le sacrifice, I, 164, 35, c'est-à-dire le récompensant. [Cette dernière glose doit viser « flairant », mais je ne la comprends pas. — V. H.]

¹⁹ [Au-dessus et au crayon, « j'implore ».]

²⁰ Proprement sans doute « grosses, épaisses ».

²¹ Les épithètes *subhāge*, *suprātūrti* paraissent suppléer le régime sous-entendu avec *dadhāte*.

²² Cette formule est répétée V, 85, 7.

²³ Ou plutôt, le *narāçamsa* et le *çamsa* des Dieux : IX, 86, 42; cf. encore IV, 4, 14. Les deux formules personnifiées. Ce vers, comme les deux suivants et le premier, semblent des additions à l'hymne primitif caractérisé par le refrain : rien ne nous oblige donc à croire que les deux *çamsa* désignent le ciel et la terre.

²⁴ [Bergaigne avait d'abord écrit « nous », puis il a corrigé « me », mais en oubliant de faire la même correction plus haut.]

²⁵ L'ennemi.

10. — J'ai par ces paroles accompli la loi pour le Ciel, pour la Terre, pour qu'ils m'écoutent les premiers²⁶, étant sage. — Gardez-moi du péché, du danger, — devant nous. — Etant²⁷ un père et une mère, protégez-nous avec vos secours.

11. — Que ceci, ô Ciel et Terre, s'accomplisse, — ô père, ô mère, ce que j'implore de vous. Soyez pour nous les plus proches des Dieux, avec vos secours. — Pussions-nous obtenir la vigueur²⁸, un séjour²⁹, où abondent les gouttes rapides³⁰!

²⁶ Cf. X, 12, 1. [Peut-être plutôt « le premier » ici : le chantre matinal, celui qui prévient les autres et se fait écouter avant eux a les meilleures chances d'être exaucé : supra, XXII, 2, n. 3. — V. H.]

²⁷ [Au-dessus et au crayon, « vous qui êtes ».]

²⁸ [Bergaigne corrigeait-il *iṣam* paroxyton? ou n'a-t-il pas attaché d'importance à l'accentuation? — V. H.]

²⁹ [Aucune observation sur ce *vṛjāna* masculin, dont ailleurs Bergaigne paraît contester l'existence : supra, IX, 27, n. 39. — V. H.]

³⁰ Bien arrosé par la pluie. Conclusion commune des hymnes d'Āgastya.

XXVIII

VI, 59.

A Indra et Agni.

1. — Je veux, quand le soma est pressuré¹, proclamer les exploits² que vous avez accomplis. Vos pères, qui avaient pour ennemis les Dieux, ont été tués³; mais vous, ô Indra et Agni, vous vivez.

2. — Certes, votre grandeur, ô Indra et Agni, est très admirable. Vous avez le même père; vous êtes frères, et jumeaux, tout en ayant vos mères, l'une ici, l'autre là.

3. — Vous qui êtes habitués au soma, comme deux chevaux, deux coursiers, à leur nourriture⁴, ô Indra et Agni qui portez la foudre, nous vous prions de venir ici, ô Dieux, avec vos faveurs.

4. — Celui qui vous louerait, ô Indra et Agni, fidèles à la loi, quand ces somas sont pressurés, — ceux qui prononcent des paroles qui vous plaisent, ô vous qu'ont invoqués les Pajras⁵, — vous ne le dévorez⁶ jamais, ô Dieux.

5. — Ô Indra et Agni, quel mortel peut comprendre cette merveille de vous? L'un de vous va en attelant ses chevaux dans un sens différent, tout en étant sur le même char.

6. — Ô Indra et Agni, celle-ci, qui n'a pas de pieds, est arrivée avant celles qui ont des pieds. Ayant abandonné la tête

COMMENTAIRE.

¹ Cf. d'une part : vers 4; IV, 32, 11; V, 30, 3; VII, 26, 3; VIII, 88 [Aufr.² 99], 2, où il s'agit à la fois du panégyrique et des exploits; et de l'autre : I, 105, 7; IV, 49, 5; VII, 26, 5; VIII, 33, 2; 53 [Aufr.² 64], 6; 84 [95], 1, où il ne s'agit que du panégyrique : ce ne sont donc pas « les exploits que vous avez faits quand le soma était pressé ».

² Proprement « vos exploits que vous avez faits » : *vām* ne porte pas sur *sutēṣu* (cf. vers 4); ce locatif absolu est trop *absolu* dans tous ses emplois, malgré Vāl. 11 [Aufr.² VIII, 59], 1, où il y a une sorte de pléonasme justifié par la place de *prá* qui équivaut à une répétition du verbe.

³ Par vous-mêmes, apparemment.

⁴ ? Avec une correction, *ádane*? [C'est bien ce qu'on lit au texte Aufr.²]

⁵ Cf. I, 117, 10, et *passim*.

⁶ Le terme ne convient proprement qu'à Agni dévorant les Rakṣas.

qui parle, qui marche par la langue⁷, elle a occupé les trente séjours.

7. — Ô Indra et Agni, les hommes tendent leurs arcs entre leurs bras : ne nous abandonnez pas dans cette lutte pour un grand butin, dans la recherche des vaches.

8. — Ô Indra et Agni, les ennemis perfides, les avares me brûlent⁸. Éloignez les haines; écartez-les du soleil⁹.

9. — Ô Indra et Agni, en votre possession sont les richesses du ciel et de la terre. Apportez-nous ici la richesse qui donne la nourriture à tous les Āyus¹⁰.

10. — Ô Indra et Agni, qui prenez pour char les *uktha*¹¹, que les hymnes de louange rendent attentifs aux invocations, venez, appelés par tous les chants¹², pour boire ce soma.

⁷ [Semble un lapsus : « qui marche, qui parle avec la langue » est plus conforme au texte. — V. H.]

⁸ Avec leurs incantations : cf. VI, 52, 2; 62, 8; VII, 104, 2.

⁹ Faites-les rentrer dans les ténèbres, pour qu'ils [les avares, les ennemis?] n'en sortent plus : cf. VII, 104, 3.

¹⁰ [Sur ce terme, cf. supra, XXIII, 8, n. 16.]

¹¹ [Au-dessus et au crayon, « hymnes ».]

¹² [Le texte n'a rien qui corresponde à « appelés par ». J'aimerais mieux entendre qu'Indra et Agni sont invités à venir avec les chants, c'est-à-dire à les apporter, à les inspirer. C'est ainsi qu'Indra doit avec les chants pénétrer dans le prêtre (Henry, *A. V.*, VII, 110, 3) : une fois entrés, les chants ressortiront par sa bouche au profit du sacrificiant. — V. H.]

XXIX

VI, 72.

A Indra et Soma.

1. — Ô Indra et Soma, voici votre grandeur immense. Vous avez fait les premières œuvres, les grandes. Vous avez conquis le soleil, conquis le ciel. Vous avez chassé toutes les ténèbres et les insulteurs¹.

2. — Ô Indra et Soma, vous faites briller l'aurore; vous faites lever le soleil avec sa splendeur. Vous avez étayé le ciel avec un étai; vous avez étendu la terre mère.

3. — O Indra et Soma, vous frappez Ahi Vṛtra, qui enveloppait les eaux. Le ciel vous a cédé. Vous avez lancé les flots des rivières; vous avez rempli beaucoup de mers².

4. — Ô Indra et Soma, vous avez déposé le cuit³ dans le ventre des vaches crues; vous avez pris le brillant qui n'était plus retenu⁴ dans les brillantes devenues mobiles⁵.

5. — Ô Indra et Soma, c'est vous qui donnez la richesse⁶ qui sauve, faite de postérité, illustre; vous avez revêtu les hommes d'une force virile, victorieuse dans les combats, ô forts.

COMMENTAIRE.

¹ Les démons.

² Ou plutôt «de fleuves»? C'est le seul emploi certain de *samudrá* neutre. D'une façon générale, *samudrá*, dans le sanscrit védique, exprime l'idée d'eaux réunies, soit l'ensemble des eaux du ciel, soit la réunion des eaux du Penjâb, plutôt que l'idée propre de mer.

³ Le lait cuit [cf. supra, IX, 4, n. 6, et XXI, 6, n. 12].

⁴ Voyez au contraire X, 68, 8.

⁵ Après qu'ils les eurent fait sortir de l'étable, de la caverne où elles étaient enfermées avec leur lait.

⁶ Sous-entendu.

XXX

IV, 50.

A Indra et Bṛhaspati.

1. — Celui qui a séparé en les étayant¹ les extrémités de la terre, — lui Bṛhaspati aux trois demeures, — par le bruit qu'il a fait², — les anciens ṛsis, plongés dans la méditation, les prêtres l'ont mis à leur tête, — lui dont la langue est enivrante³,

2. — Les impétueux, perspicaces dans l'ivresse⁴, ô Bṛhaspati, qui sont venus vers nous⁵. — Garde, ô Bṛhaspati, l'étable mouchetée⁶, glissante, inaccessible à la ruse, matrice de ce monde⁷.

3. — Ô Bṛhaspati, c'est du lointain le plus lointain que sont venus les fidèles de la loi⁸ quand ils ont siégé pour toi⁹. Pour toi les puits creusés, traits avec les pierres¹⁰, dégouttent de toutes parts d'une surabondance de liqueur¹¹.

4. — Bṛhaspati, dès qu'il fut né d'une grande splendeur dans le ciel suprême, — par le bruit qu'il fit¹², — lui le très fort, à sept bouches¹³, à sept rênes¹⁴, — dissipa les ténèbres.

COMMENTAIRE.

¹ En même temps que le ciel [cf. supra, XXVI, 1].

² Cf. I, 71, 2; 62, 4, et surtout VII, 33, 4; cf. aussi ci-dessous, vers 3 et 4.

³ [La ponctuation indique que Bergaigne rattachait à la stance 1 la demi-stance 2, mais le manuscrit ne fournit aucune explication à ce sujet. Tout dépend du sens qu'on donne à l'obscur *abhī tatasré*.]

⁴ Proprement «ivres d'une façon perspicace»? *supraketām* (cf. pour le sens X, 36, 5) pris adverbialement.

⁵ Pour nous offrir le modèle du sacrifice, cf. X, 130 [infra XXXIX], 1 et 7. Ce sont les ṛsis divins.

⁶ Le nuage.

⁷ Cf. IV, 1 [supra IV], 11; [IV,] 17, 14.

⁸ Les anciens ṛsis des vers 1 et 2.

⁹ Dans le sacrifice céleste.

¹⁰ Dont la liqueur a été traitée avec les pierres, donc pleins de soma, cf. I, 55, 9*, mais de soma céleste, cf. VII, 101, 4.

¹¹ Ce dernier pāda se retrouve VII, 101 [supra XXV], 4.

¹² Voir vers 1 et 5.

¹³ Pour [proférer] les sept prières.

¹⁴ Pour conduire les sept prières.

* Cette référence doit viser I, 55, 8, où il est en effet question d'*avatās*, mais je ne vois pas qu'il y soit fait mention du soma. — V. H.

5. — Avec la troupe aux belles louanges, avec la troupe qui chante, il a brisé Vala, le réservoir¹⁵, — par le bruit qu'il fait, Bṛhaspati, en mugissant, en a fait sortir les vaches joyeuses¹⁶.

6. — Ainsi servons le père de tous les Dieux, le mâle, avec nos sacrifices, avec notre hommage, avec nos offrandes. Ô Bṛhaspati, puissions-nous, avec une belle postérité, avec des héros, être maîtres des richesses!

7. — Ce roi dépasse¹⁷ toutes les richesses¹⁸ de ses rivaux d'autre race, grâce à sa force, grâce à son héroïsme, — qui nourrit Bṛhaspati¹⁹, qui le nourrit bien²⁰, qui le comble de prévenances, qui le loue en lui donnant la première part²¹.

8. — Il habite en paix, fermement établi dans sa demeure; pour lui *Īlā* est toujours gonflée²²; les peuples²³ s'inclinent d'eux-mêmes devant lui, devant le roi chez qui le *brahmán*²⁴ marche au premier rang.

9. — Irrésistible il conquiert les richesses de ses rivaux d'autre race et de ceux de sa race; le roi qui ouvre la voie²⁵ au *brahmán*²⁶ implorant son aide est lui-même aidé par les Dieux.

10. — Ô Indra et Bṛhaspati, buvez le soma, dans ce sacri-

¹⁵ Vala peut passer pour nom propre dans tous les cas, soit comme nom de la caverne céleste, soit comme nom du démon qui personnifie cette caverne. Mais le mot *phaligá* est nom commun au vers VIII, 32, 25, où il gouverne un génitif *udnás*, et peut-être dans tous les cas. Ici, et au vers I, 62, 4, il est construit en apposition avec le nom de Vala, comme la locution *vrajó góh*, «l'étable de la vache», au vers III, 30, 10.

¹⁶ Qui en sortent volontiers.

¹⁷ Il est au-dessus, comme le ciel est au-dessus de la terre, voir VI, 20, 1. L'idée de conquête sera exprimée au vers 9.

¹⁸ [Sous-entendu :] voir ci-dessous vers 9.

¹⁹ Dans la personne du brahman [*sic*].

²⁰ [Le mot] *súbhrtam* n'est pas une simple épithète, mais marque le résultat de l'action exprimée par *bibhárti*. Cf. *pūrvabhājam* ci-après [et supra XXVII, 7, n. 21].

²¹ [Le mot] *pūrvabhājam* n'est pas non plus une simple épithète et exprime le résultat de l'action.

²² De lait.

²³ Les *viç*, plus tard les Vaicyas.

²⁴ [Sans accent dans le manuscrit.]

²⁵ Proprement «l'espace», en écartant les entraves.

²⁶ [Sans accent, mais l'accentuation s'impose.]

lice, vous enivrant, ô *vṛṣaṅvasū*²⁷. Que les gouttes de soma toutes prêtes²⁸ pénètrent en vous. Donnez-nous une richesse composée d'enfants qui soient tous des héros²⁹.

11. — Ô *Brhaspati* et *Indra*, faites-nous croître. Que votre bienveillance soit toujours avec nous ! Venez en aide à nos prières ; éveillez les *puramdhi*³⁰. Épuisez les ennemis, les malveillances de nos agresseurs.

²⁷ Cette épithète appartient proprement aux Açvins, et les désigne comme « ayant pour richesse le mâle », c'est-à-dire le cheval mâle qu'ils donnent à leur protégé *Pedu*. Elle est appliquée quatorze fois aux Açvins ; elle l'est en outre une fois (ici même) à *Indra* et *Brhaspati*, une fois aux deux *Haris* [I, 111, 1], une fois au soleil et à la lune [X, 93, 5], toujours à des couples, et toujours à la fin d'un *pāda*. Il semble donc qu'elle était devenue une formule banale, presque indéclinable, qu'on appliquait à un couple selon le besoin du vers.

²⁸ *svābhū*. L'article *ānābhū* de mes *Études sur le lexique du R. V.* [Journ. asiat., 8^e série, III, p. 197] est à supprimer.

²⁹ [J'ai déjà fait mes réserves sur cette traduction de *sārvavira*, supra XIX, n. 40. — V. H.]

³⁰ [Sur *puramdhi*, voir plus haut, IX, 20, n. 31.]

XXXI

VI, 69.

A Indra et Viṣṇu.

1. — Je vous conduis, par l'acte pieux et par l'offrande, ô Indra et Viṣṇu, jusqu'à l'autre bout¹ de cette œuvre². Agréez le sacrifice, et donnez la richesse, nous conduisant au but³ par des chemins sûrs.

2. — Vous qui êtes les pères de toutes les pensées⁴, ô Indra et Viṣṇu, cuves à soma, que les invocations récitées vous secondent, et les louanges chantées, avec les hymnes⁵.

3. — Ô Indra et Viṣṇu, maîtres des ivresses, venez au soma, porteurs de richesses⁶. Qu'elles vous oignent avec les onguents des pensées⁷, les louanges récitées, avec les hymnes.

4. — Que vos chevaux, qui triomphent de l'envie, et qui sont vos compagnons de festin, ô Indra et Viṣṇu, vous amènent! Agréez toutes les invocations des prières. Écoutez mes prières et mes chants.

5. Indra et Viṣṇu, voici de vous une œuvre admirable : dans l'ivresse du soma, vous avez fait de larges enjambées⁸. Vous avez élargi l'atmosphère, et vous avez étendu les espaces, pour nous, pour la vie⁹.

6. — Ô Indra et Viṣṇu, qui grandissez par l'offrande, qui mangez les premiers, auxquels les offrandes sont présentées avec

COMMENTAIRE.

¹ Le locatif *pāré* est employé de même avec un verbe de mouvement aux vers I, 116, 4, et 167, 2.

² De ce sacrifice.

³ Il y aura ainsi réciprocité.

⁴ Prières.

⁵ Cf. la construction de *ukthaiḥ* au vers suivant.

⁶ En sous-entendant *hāste* ou *hāstayos*, exprimé ailleurs : VII, 45, 1 ; IX, 90, 1.

⁷ Des prières.

⁸ Allusion aux trois enjambées de Viṣṇu, attribuées ici au couple Indra et Viṣṇu. Cf. I, 155, 4, et 154, 2, mais aussi VIII, 52 [63 Aufr.²], 9 [où l'exploit est attribué à Indra seul].

⁹ Pour que nous vivions.

l'hommage, à qui appartient le breuvage de beurre fondu, donnez-nous la richesse. Vous êtes une mer ¹⁰, une cuve à soma.

7. — Ô Indra et Viṣṇu, buvez de cette liqueur; ô vous qui faites des miracles ¹¹, remplissez votre ventre de soma. Les liqueurs enivrantes sont venues vers vous. Écoutez mes prières, mon invocation.

8. — Tous les deux vous avez gagné, vous n'avez pas perdu. Aucun des deux n'a perdu ¹². Quand vous avez rivalisé, ô Indra et Viṣṇu, vous avez fait apparaître ¹³ trois fois mille.

¹⁰ Soit une mer de soma, quand vous avez bu, soit une mer de richesses pour les suppliants.

¹¹ Épithète des Aṣvins, transportée à Indra et Viṣṇu.

¹² Sorte d'énigme. [Cf. Henry, *Ath.-V.*, VII, 44, 1, p. 16 et 72.]

¹³ En tirant ces biens du lieu où ils étaient renfermés, par exemple des forteresses du ciel : I, 51, 11, et *passim*.

XXXII

VI, 57.

A Indra et Pūṣan¹.

1. — Invoquons maintenant² Indra et Pūṣan, pour l'amitié, — pour le bien-être³, — pour la conquête du butin.

2. — L'un vient au soma⁴ pressé dans les deux cuves. L'autre désire la bouillie⁵.

3. — L'un⁶ a pour attelage des boucs⁷. Pour l'autre sont harnachés⁸ les deux Haris⁹, et avec eux il tue les Vṛtras¹⁰.

4. — Lorsque Indra a conduit les grandes rivières qui coulent¹¹, lui le mâle par excellence, Pūṣan était là avec lui¹².

5. — Cette bienveillance de Pūṣan, — et celle d'Indra, — nous la saisissons comme la branche d'un arbre¹³.

COMMENTAIRE.

¹ [Sur l'identification de Pūṣan, voir une suggestion dans V. Henry, *Ath.-V.*, VII, 9, 1, p. 53.]

² *nū* garde au moins quelquefois (I, 96, 7) son sens étymologique de «maintenant», et un mot qui n'a pas d'autre sens, *adyá*, s'emploie de même dans les invocations (I, 180, 10).

³ Pour qu'ils soient nos amis et nous donnent le bien-être.

⁴ Il «s'en approche» en personne, ou, comme dit le vers X, 99, 8, corporellement. Cf. aussi VIII, 47, 16.

⁵ Offrande spécialement destinée à Pūṣan.

⁶ Pūṣan. [Cf. le bouc sacrifié à Bacchus, Dieu venu de l'Inde, et dont un compagnon au moins, Silène le vieillard édenté, offre quelques traits de ressemblance avec Pūṣan. — V. H.]

⁷ [Le texte porte «chevaux» biffé, et au-dessus «attelage». C'est à la première version que se réfère la note:] Le mot *vāhni* a encore, il est vrai, son sens étymologique «qui traîne, qui charrie», dans la locution *vāhnir āsá* [cf. supra III, 1, n. 4]. Mais l'épithète de Pūṣan, *ajācva*, paraît justifier notre traduction.

⁸ Cf. le substantif *sambhārá*, et le composé *sambhṛtasambhāra* [T. S., I, 5, 2, 4]. Le sens général du mot est «équipé, préparé».

⁹ Les chevaux bais d'Indra.

¹⁰ Les démons ou les ennemis en général.

¹¹ Traduction tout à fait conjecturale : le mot *rít* ne se rencontre nulle part ailleurs.

¹² *abharat śacā*, cf. le composé *sacābhū*.

¹³ Cf. d'une part VI, 24, 3, et de l'autre IV, 20, 5.

6. — Nous lâchons¹⁴ Pūṣan, comme un cocher les rênes, — et Indra, — pour un grand bien-être¹⁵.

¹⁴ *úd yu* s'explique par son contraire *ní yu*.

¹⁵ C'est-à-dire : nous les faisons partir, comme un cocher, en lâchant les rênes, fait partir ses chevaux, à la conquête du butin que nous désirons.

XXXIII

IV, 46.

A Indra et Vāyu.

1. — Bois les prémices des liqueurs, le soma pressuré, ô Vāyu, dans le service divin¹. Car c'est toi qui bois le premier.

2. — En nous apportant cent supériorités, avec bon attelage et Indra pour conducteur, ô Vāyu, buvez tous les deux votre soûl de soma.

3. — Que mille Haris², ô Indra et Vāyu, vous traînent vers le breuvage qui vous est cher, — pour boire le soma.

4. — Car vous montez, ô Indra et Vāyu, sur le char aux caisses d'or, composé de beaux sacrifices, et qui s'élève jusqu'au ciel³.

5. — Sur un char au vaste éclat, venez vers celui qui vous sert; ô Indra et Vāyu, venez ici.

6. — Ô Indra et Vāyu, voici le soma pressuré : en compagnie des Dieux buvez-le dans la maison de celui qui vous sert.

7. — Qu'ici soit votre but. Ô Indra et Vāyu, détez ici, pour boire le soma.

COMMENTAIRE.

¹ Proprement «le désir, la recherche du ciel».

² Représentant probablement les prières des hommes : cf. II, 18, 4-7, et voir le vers suivant.

³ Voir le vers précédent et la note. [Malgré le rapprochement, je ne crois pas que les Haris soient des prières, et j'interpréterais plutôt le passage cité du Rig-Véda dans le même sens que la multiplication des pieds de la vache, A. V., XIII, 1, 42, p. 33 de ma traduction. — V. H.]

XXXIV

VII, 84.

A Indra et Varuṇa.

1. — Puissé-je, ô rois, dans ce sacrifice, vous tourner vers moi, par mes offrandes, ô Indra et Varuṇa, par mes hommages! La cuiller¹ pleine de beurre que vous portez dans les mains, oui², elle erre³ sous des formes diverses⁴.

2. — Le ciel seconde⁵ votre haute royauté, à vous qui liez par des géoliers⁶ qui n'emploient pas de cordes⁷. Que la colère de Varuṇa nous épargne! Qu'Indra nous ouvre un vaste espace!

3. — Faites que notre sacrifice soit apprécié dans les assemblées, que nos prières deviennent célèbres chez les *sūris*⁸. Que la richesse envoyée par les Dieux nous arrive! Secourez-nous avec des secours dignes d'envie.

4. — Donnez-nous, ô Indra et Varuṇa, une richesse compre-

COMMENTAIRE.

¹ L'idée de «cuiller» n'est pas exprimée; mais elle est très souvent sous-entendue avec l'épithète «pleine de beurre», et paraît devoir l'être ici aussi. Le détail qui suit «portée dans vos mains» ne permet pas de sous-entendre un mot abstrait comme celui qui est exprimé avec la même épithète au vers III, 30, 7, «la bienveillance d'Indra». Ce qu'Indra porte ordinairement dans les mains, — littéralement «dans les bras», — c'est la foudre. Il peut y avoir dans notre vers une allusion et une opposition intentionnelle à cette formule consacrée. Cf. le vers X, 153, 4, où c'est «l'hymne» qu'Indra porte dans ses bras.

² *tmānā* est une sorte de particule qui renforce ou insiste, comme *dvitā* [supra XXVI, 1, n. 4]. Cf. en particulier les locutions *ādha dvitā* et *ādha tmānā*, à la fin d'un pāda.

³ En se déversant tour à tour pour des protégés différents des deux divinités.

⁴ Ce qu'elle verse est, soit la pluie, soit toute sorte de biens. La même formule est appliquée à Agni prenant des formes diverses, V, 15, 4.

⁶ Et par conséquent «accepte». Cf. X, 124, 4, et Mitra et Varuṇa «maîtres du ciel», V, 63 [infra XXXV], 3.

⁶ Proprement des «lieurs». Sans doute les mêmes qui sont appelés souvent les «espions» de Varuṇa.

⁷ Les «lacets» de Varuṇa sont en effet invisibles.

⁸ Parce qu'elles auront été exaucées : cf. I, 53, 1; [I, 113 (supra XIX), 19;] VII, 10, 10; X, 160, 3.

nant tous les biens précieux, des trésors, des aliments. Si⁹ l'Āditya¹⁰ rend l'injustice¹¹ impuissante, le héros¹² donne en partage des richesses immenses.

5. — Ce chant de moi a atteint Indra et Varuṇa. Mis en branle, il nous a aidés à obtenir¹³ enfants et descendance. Pussions-nous obtenir de grands trésors¹⁴ en allant au festin des Dieux! — Ô vous, protégez-nous toujours en nous donnant le bien-être!

⁹ Le pronom relatif fait ici, comme en beaucoup d'autres cas, l'office d'une simple conjonction : il est construit sans antécédent exprimé ni sous-entendu, et donne seulement l'idée d'un rapport entre les deux propositions successives.

¹⁰ Varuṇa.

¹¹ Proprement « l'illégalité ».

¹² Indra.

¹³ Cf. VIII, 59, [70 Aufr.²], 6.

¹⁴ Le souhait porte naturellement sur l'épithète *surātnāsas* plus que sur le verbe lui-même.

XXXV

V, 63.

A Mitra et Varuṇa.

1. — Les deux gardiens de la loi montent sur leur char, eux¹ dont les lois s'accomplissent dans le ciel suprême. Pour celui que vous protégez ici-bas, ô Mitra et Varuṇa, la pluie du ciel² s'enfle d'une douce liqueur.

2. — Rois universels, vous gouvernez ce monde, ô Mitra et Varuṇa, dans votre assemblée³, vous qui voyez le ciel invisible. Nous vous demandons la pluie en présent, l'immortalité⁴. Les tonitrueux⁵ traversent le ciel et la terre.

3. — Rois universels, forts taureaux, maîtres du ciel et de la terre, qui traversez tout⁶, vous vous dirigez vers le bruit⁷ avec des nuages brillants; vous faites pleuvoir le ciel par votre *māyā* d'*Asura*.

4. — Votre *māyā*, ô Mitra et Varuṇa, a le ciel pour séjour.

COMMENTAIRE.

¹ [Lapsus : «Gardiens de la loi, vous montez sur votre char, vous...». J'ai introduit la même correction dans la traduction de la st. 3.]

² Cf. VI, 13, 1, et *passim*. C'est une locution toute faite.

³ Sur le roi dans l'assemblée, cf. III, 55, 7; III, 56, 5, et IV, 21, 2. Sur l'assemblée (la cour?) des Ādityas, cf. II, 27, 8, et III, 38, 5-6. On compte quelquefois trois assemblées (VI, 51, 2; VIII, 39, 9, et IX, 66, 10), apparemment pour les trois mondes, comme on en compte deux (VIII, 39, 1) pour le ciel et la terre.

⁴ Rapprochement justifié par l'idée que le soma, le breuvage d'immortalité, est mêlé aux eaux de la pluie et coule du ciel avec elles.

⁵ Les Maruts : cf. vers 5, et I, 23, 11.

⁶ «Qui traversez», c'est-à-dire sans doute «qu'aucun obstacle ne peut retenir». Cf. le mot *carṣaṇī* «qui va», désignant tous les êtres vivants. Notre mot *vicarṣaṇī*, qui a le préfixe *vi* en plus, et qui est appliqué presque exclusivement aux Dieux, les désigne peut-être surtout comme traversant le ciel et la terre (cf. vers 2) ou l'espace intermédiaire (X, 92, 12, et *passim*) [infra, st. 5].

⁷ Allusion sans doute à la légende de Saramā, se dirigeant aussi vers le bruit qu'elle a reconnu la première : III, 31, 6. Mais, dans cette légende, Saramā n'est qu'une auxiliaire du Dieu qui conquiert les vaches sur les démons. Ici point de lutte : c'est Mitra et Varuṇa qui font tomber la pluie «par leur *māyā* d'*Asura*»; cf. *Religion Védique*, III, p. [81]. Le bruit est naturellement le bruit du tonnerre.

Le soleil s'avance, — splendeur, — arme brillante. Vous le cachez dans le ciel avec le nuage, avec la pluie⁸. Les gouttes liquoreuses de Parjanya⁹ s'élancent.

5. — Les Maruts attellent, pour briller, leur char au bon moyeu, comme un héros, ô Mitra et Varuṇa, à la recherche des vaches¹⁰. Les tonitruants traversent les espaces brillants¹¹. Ô vous, les deux rois universels, arrosez-nous du lait du ciel.

6. — Ô Mitra et Varuṇa, Parjanya prononce bien la parole qui donne l'aliment¹², brillante, étincelante¹³. Les Maruts se sont revêtus des nuages. Par votre *māyā*, faites pleuvoir le ciel vermeil, sans tache.

7. — Selon la loi, ô Mitra et Varuṇa, Dieux inspirés, vous gardez les lois par votre *māyā* d'Asura. Vous gouvernez dans l'ordre le monde entier. Vous placez le soleil dans le ciel comme un char brillant.

⁸ [Plus précisément «vous le dérobez... sous le nuage, sous...»]

⁹ Avec une correction au texte : suppression de l'accent de *párjanya*, qui doit former un composé avec *drapsās*. Parjanya est le nuage personnifié.

¹⁰ Dont il veut faire son butin, par conséquent «dans les combats».

¹¹ [Il est vrai que le texte pada lit *citrā*; mais le sens ne serait-il pas plus satisfaisant si l'on interprétait par *citrās*, soit «les tonitruants resplendissants»? — V. H.]

¹² Cf. V, 83, 4. La voix du tonnerre accompagnée de la pluie, qui alimente la terre et, par suite, tous les vivants.

¹³ Accompagnée de l'éclair.

XXXVI

IV, 35.

Aux Ṛbhus.

1. — Venez ici, fils de la force¹. Fils de Sudhanvan², Ṛbhus, ne restez pas loin de nous. Car c'est dans ce pressurage que vous avez votre part de trésors³. Que les ivresses aillent à vous après⁴ Indra⁵.

2. — La part de trésors des Ṛbhus est venue ici : ils ont eu le breuvage de soma bien pressuré, parce que, par leurs œuvres pies⁶ et leur habileté d'artisan, ils ont partagé en quatre la coupe unique⁷.

3. — Vous avez partagé la coupe en quatre. « Ami⁸, dis-

COMMENTAIRE.

¹ Proprement « petits-fils, descendants de la force », c'est-à-dire sans doute tout simplement « forts ». L'expression rappelle des formules comme celles des vers IV, 17, 4; X, 120, 1, etc. Il ne faut pas confondre les formules composées d'un mot signifiant « fils » ou « descendant » et du génitif *çávasas*, avec celles où ce génitif est remplacé par *sáhasas* : les dernières, appliquées exclusivement à Agni, le désignent comme produit par les deux arañis qu'on frotte l'un dans l'autre « avec force » (VI, 48, 5; cf. V, 11, 6); les autres sont appliquées à différentes divinités, et particulièrement à Indra.

² Étymologiquement « le bon archer ». C'est une épithète de Rudra (V, 42, 11) et des Maruts ses fils (V, 57, 2), avec qui les Ṛbhus ont certains rapports, au moins comme sacrificateurs divins.

³ Le soma même : cf. vers suivant et vers 9. Autrement on pourrait aussi comprendre : « que vous donnez ».

⁴ Pour le sens de *ánu* avec l'accusatif, cf. III, 47 [supra VIII], 3. [Donc « enivrez-vous à la suite d'Indra ». — V. H.]

⁵ En somme « en même temps que », cf. vers 9, et IV, 34, 1. [Il n'y a point parité entre ces deux stances et la nôtre : on y invite *en même temps* Indra et les Ṛbhus au 3^e pressurage; mais ici, considérant le 3^e pressurage par rapport aux deux premiers (cf. st. 7) qui ont été l'apanage exclusif d'Indra, on invite spécialement les Ṛbhus à venir maintenant s'enivrer *à sa suite*. — V. H.]

⁶ Cf. en particulier III, 60, 3 : *sukṛtaḥ sukrtyáyā*.

⁷ Mythe célèbre.

⁸ Probablement Indra : cf. vers 7.

tribue ⁹, » avez-vous dit. Ensuite, ô Vājas ¹⁰, vous avez pris le chemin de l'immortalité, et vous êtes arrivés ¹¹ dans la troupe des Dieux, ô Ṛbhus aux mains habiles.

4. — De quoi donc était-elle faite, cette coupe que par votre sagesse vous avez partagée en quatre? Ensuite vous avez pressuré le pressurage pour l'ivresse. Vous avez bu, ô Ṛbhus, de la liqueur de soma.

5. — Par votre puissance secourable vous avez rajeuni votre père et votre mère ¹²; par votre puissance secourable vous avez rendu la coupe propre à abreuver les Dieux ¹³; par votre puissance secourable vous avez fait les deux Haris très rapides, qui traînent Indra, ô Ṛbhus qui avez pour trésor le butin ¹⁴.

6. — Celui qui pressure pour vous, à la fin du jour ¹⁵, un pressurage fort ¹⁶, ô Vājas, pour l'ivresse, — à celui-là faites, ô Ṛbhus, une richesse composée de tous les héros ¹⁷, ô mâles, après vous être enivrés.

⁹ Le « distributeur » (*viçikṣur*), au vers II, 1 [supra II], 10, où Agni est identifié successivement aux trois Ṛbhus, représente un quatrième personnage (une quatrième forme d'Agni) en relation avec les Ṛbhus. [Ce mot] *viçikṣu* [est le] seul emploi à citer, avec le nôtre, d'une formation, nominale ou verbale, de *çikṣ* avec *vi* : cette combinaison peut donc passer pour une formule consacrée de notre mythe.

¹⁰ Nom du deuxième Ṛbhu, — qui, d'après le vers II, 1 [supra II] 10, a dû être interprété comme « maître du butin » (*vāja*), — appliqué [ici] à la triade. Le nom de Ṛbhu lui-même appartient en propre au premier [d'entre eux].

¹¹ Le verbe signifiant « aller » est construit avec deux accusatifs, celui du chemin et celui du but.

¹² Ou « le père et la mère » probablement le ciel et la terre.

¹³ Par le partage en quatre. Comme coupe unique, elle ne servait qu'à l'Asura (I, 110, 3), c'est-à-dire peut-être à Tvaṣṭar; cf. I, 161, 2 et 4. Au vers X, 53, 9, les coupes servant au breuvage des Dieux sont mises entre les mains de Tvaṣṭar : c'est sans doute par oubli du mythe primitif. Quant au vers I, 161, 5, il faut peut-être l'entendre en ce sens que les Ṛbhus, aux yeux de Tvaṣṭar, ont profané la coupe précisément en la rendant propre à abreuver les Dieux.

¹⁴ *vāja*, rappelant le nom de Vāja.

¹⁵ Proprement « à l'arrivée (au but) des jours ». [Cf. depuis l'article *prapitvā* de M. Geldner, *Ved. Stud.*, II, p. 155.]

¹⁶ Dans le sens de « liqueur forte ». [Le 3^e pressurage est plus spécialement *tivrā* parce qu'on y extrait le soma des marcs des deux premiers pressurages, qui ont déjà subi un commencement de fermentation.]

¹⁷ De beaucoup d'enfants mâles. [Cf. supra XXX, 10.]

7. — De bonne heure tu as bu le soma pressuré, ô toi qui as pour chevaux les Haris¹⁸. Le pressurage de midi est pour toi seul. Bois¹⁹ avec les R̥bhus, qui donnent des trésors, que tu as pris pour amis, ô Indra, à cause de leurs œuvres pies.

8. — Vous qui êtes devenus des Dieux par vos œuvres pies, qui, pareils à des faucons, vous êtes posés dans le ciel, donnez-nous des trésors, ô fils de la force. Ô fils de Sudhanvan, vous êtes devenus immortels.

9. — Ce troisième pressurage, dont vous avez fait votre part de trésors²⁰ par votre habileté d'artisan, ô vous dont les mains sont habiles, le voici versé pour vous, ô R̥bhus : buvez en même temps qu'Indra s'enivre²¹.

¹⁸ Indra.

¹⁹ À ce pressurage, celui du soir.

²⁰ Cf. les vers 1 et 2.

²¹ Proprement «de concert avec les ivresses d'Indra». Cf. vers 1, et IV, 34, 1-2.

XXXVII

VII, 51.

Aux Ādityas.

1. — Puisseons-nous avoir avec nous le secours actuel des Ādityas, leur protection très salutaire! Que les rapides, nous exauçant, accordent à ce sacrifice¹ l'exemption de toute faute et la liberté².

2. — Que les Ādityas, qu'Aditi s'enivrent, Mitra, Aryaman, Varuṇa, très droits³! Que les gardiens du monde soient à nous! Qu'ils boivent maintenant le soma chez nous, pour nous secourir!

3. — Tous les Ādityas, tous les Maruts, tous les Dieux⁴ et tous les Ṛbhūṣ, Indra, Agni, les Aṣvins, étant loués⁵. . . Ô vous, protégez-nous toujours en nous donnant le bien-être!

COMMENTAIRE.

¹ Proprement «placent ce sacrifice dans l'exemption de faute et la liberté». La liberté est la conséquence de l'exemption de faute, puisque la faute est un lien : les deux idées sont souvent rapprochées dans des formules semblables.

² «Pour nous», apparemment. A moins qu'une formule, qui proprement ne peut guère s'appliquer qu'à l'homme, ne soit ici abusivement transportée au sacrifice.

³ Très justes.

⁴ Les Devas.

⁵ Anacoluthie. Tous ces mots sont au nominatif. †

XXXVIII

X, 154.

Hymne funéraire.

1. — Le soma se clarifie pour les uns. D'autres viennent chercher le beurre fondu. Ceux pour lesquels coule la douce liqueur¹, qu'il arrive chez ceux-là même!

2. — Ceux que l'ascétisme rend inattaquables, ceux qui par l'ascétisme sont allés au ciel, ceux qui se sont fait de l'ascétisme une grandeur, — qu'il arrive chez ceux-là même!

3. — Ceux qui combattent pour le butin, les héros qui font le sacrifice de leur corps, ou ceux qui ont donné mille *dāksīṃās*, — qu'il arrive chez ceux-là même!

4. — Ceux qui les premiers ont observé la loi², suivant la loi, fidèles à la loi, les *pitāras* qui ont pratiqué l'ascétisme, ô Yama, — qu'il arrive chez ceux-là même!

5. — Les poètes aux mille modes³, qui gardent le soleil, les ṛṣis qui ont pratiqué l'ascétisme, ô Yama, — qu'il arrive chez ceux-là même!

COMMENTAIRE.

¹ Du ciel? Cf. IX, 113, 6-11.

² [Sur *ṛtāsāp*, cf. depuis Geldner, *Ved. Stud.*, II, p. 135.]

³ Proprement «aux mille conduites».

XXXIX

X, 130.

L'institution du sacrifice.

1. — Le sacrifice qui est tendu de tous côtés en chaîne d'étoffe, tendu avec cent et un services divins¹, ces *pitáras* qui sont venus² le tissent : « Tisse en avant, tisse en arrière », ainsi disent-ils, assis devant le sacrifice tendu.

2. — Le mâle le tend ; il le file ; le mâle le tend sur le ciel que voici³. Voici les chevilles à leur place. Ils ont pris les *sáman* comme navettes, pour tisser⁴.

3. — Quel était le modèle ? Quelle était la copie ? Quel était le principe ? Quel était l'*ájya*⁵ ? Quel était le *paridhí*⁶ ? Quel était le mètre ? Quel était le *práuga*⁷ ? Quel était l'*ukthá*⁸ ? Quand tous les Dieux ont sacrifié le Dieu⁹.

4. — La *gāyatrí* devint la compagne d'Agni¹⁰. Savitar fut uni

COMMENTAIRE.

¹ Comme fils de la chaîne.

² Cf. IV, 50 [supra XXX], 7, et ci-dessous vers 7. « Ces » *pitáras* sont apparemment les mêmes que les sept *ṛṣis* divins dont il est question plus loin ; mais le poète les « voit » en effet, par les yeux de l'esprit : cf. vers 6.

³ Ce qu'il tend, c'est probablement lui-même ; car il est le sacrifice, ou du moins l'offrande de ce sacrifice. Cf. le sacrifice du *Puruṣa*, X, 90.

⁴ Ce vers se retrouve, avec des variantes, dans l'*Atharva-Véda*, X, 7, 43-44 : là, les chevilles servent à soutenir le ciel, comme dans le *Rig-Véda*, VII, 99, 3, *Viṣṇu* soutient la terre avec des chevilles ; dans l'*Atharva-Véda*, *ibid.*, 42, il est question de six chevilles pour le tissu sans fin que font le jour et la nuit (apparemment les six saisons) [bien plutôt les six *dīśas*, cf. Henry, *Ath.-V.*, XIII, 3, 20, p. 48].

⁵ Le beurre de l'offrande.

⁶ Ou plutôt les *paridhí*, les bûches qui servent de cadre au feu de l'autel.

⁷ Le second *ṣastra* du pressurage du matin.

⁸ Hymne récité.

⁹ Le mâle, le *puruṣa*, identifié au sacrifice. Cf. plus bas, vers 6.

¹⁰ Probablement parce que son nom vient de *gā* « chanter », et qu'Agni est le chantre par excellence.

à l'*uṣṇihā*¹¹. Soma grandit par l'*anuṣṭūbh*¹² en forme d'ukthas. La *bṛhatī*¹³ seconda la voix de Bṛhaspati.

5. — La *virāj* para¹⁴ Mitra et Varuṇa. La *triṣṭūbh* fut ici pour Indra la part d'un jour¹⁵. La *jāgati* entra¹⁶ dans les Viçve Devās. A cela se sont conformés les ṛsis humains.

6. — A cela se sont conformés les ṛsis humains, nos pères, quand fut né le sacrifice ancien. Je songe, en les voyant par le regard de l'esprit, à ceux qui les premiers ont sacrifié ce sacrifice.

7. — Avec les hymnes de louange, avec les mètres, tournés vers nous¹⁷, avec les règles¹⁸, eux les sept ṛsis divins. — Suivant des yeux le chemin des anciens, les sages, comme des cochers, ont pris à leur tour les rênes.

¹¹ Autre nom de l'*uṣṇih*. — Peut-être parce que Savitar opère au lever de l'aurore (*uśās*). On rencontre des « à peu près » de cette force.

¹² Jeu de mots probable sur *anuṣṭūbh* « louange qui suit » : Soma en effet coule *āgre vipām*, etc. « en tête des prières » qui commencent seulement quand il coule déjà ; voir plus bas (vers 5) l'origine prétendue de la *triṣṭūbh*.

¹³ Le rapport de la *bṛhatī* avec Bṛhaspati est aisé à comprendre ; mais ce n'est toujours qu'un jeu de mots.

¹⁴ Voir *Études sur le lexique védique*, s. v. [*Journ. asiat.*, 8^e sér., III, p. 242]. — Évidemment parce que Mitra et Varuṇa gouvernent (*vi rā-jathah*, V, 63 [supra XXXV], 7) le monde.

¹⁵ Parce qu'Indra est loué trois fois par jour, aux trois *sāvana*.

¹⁶ Entra, parce qu'elle est mobile, *jāgati* ; dans les Viçve-Devās, parce que c'est *viç* qui signifie « entrer ».

¹⁷ Cf. vers 1.

¹⁸ [Le mot *pramā* de la st. 3 est traduit « règle » ; puis « règle » a été biffé et remplacé par « modèle » : il y a donc lieu, ce semble, d'admettre ici la même correction.]

XL

X, 107.

La Dakṣiṇā.

1. — Leur grande libéralité¹ s'est manifestée. Tout le monde des vivants a été délivré des ténèbres. La grande splendeur donnée par les pères² est venue. Le vaste chemin de la *dakṣiṇā* est apparu³.

2. — Ceux qui donnent la *dakṣiṇā* ont leur séjour là-haut dans le ciel. Ceux qui donnent des chevaux sont avec le soleil. Ceux qui donnent de l'or ont en partage l'immortalité. Ceux qui donnent des vêtements, ô Soma⁴, prolongent leur vie⁵.

3. — L'abondance divine, la *dakṣiṇā* méritée par le sacrifice offert aux Dieux, ne sont pas pour les avarés⁶; car ils ne donnent pas eux-mêmes abondamment. Aussi beaucoup d'hommes, offrant la *dakṣiṇā* par crainte du péché⁷, donnent-ils abondamment.

4. — Ils voient Vāyu aux cent torrents, l'hymne qui a conquis le ciel⁸; contemplant les hommes⁹ ils voient l'offrande¹⁰.

COMMENTAIRE.

¹ La libéralité des pères. Voir ci-après.

² L'aurore? Cf. IV, 1 [supra IV], 13 et suiv.

³ Peut-être s'agit-il ici de la *dakṣiṇā* des Dieux : voir vers 3. Cf. d'ailleurs I, 123, 1.

⁴ Invoqué ici parce qu'il prend les vêtements les plus divers?

⁵ Toute la seconde moitié de la strophe est une reproduction, avec variante, de I, 125, 6.

⁶ [C'est par pure conjecture et tradition qu'on donne aux deux rares mots *kavāri* et *kavatnū* (supra IX, 9) le sens d'«avare» : en le supposant réel, il a pu d'ailleurs sortir du sens d'«impie»; or c'est ce sens qui se trouve indiqué comme primitif par le zend *kava* «aveugle», qui désigne (notamment *Yasna*, IX, 18, et la note de J. Darmesteter) l'impie incapable de voir et d'entendre la loi. — Communiqué par A. Meillet. — V. H.]

⁷ Du péché d'avarice.

⁸ L'hymne des premiers *pitāras* qu'ils rejoignent.

⁹ Comme le soleil, VII, 60, 2 : c'est le sort des *pitāras* (IX, 83, 3; cf. III, 53, 9-10 [et supra XXXVIII, 5] et la récompense des libéralités faites aux prêtres. Cf. vers 2, et aussi vers 1.

¹⁰ Et en ont leur part.

Ceux qui donnent abondamment, ceux qui offrent dans l'assemblée ¹¹, ceux-là traitent ¹² une dakṣiṇā composée de sept mères ¹³.

5. — Celui qui donne la dakṣiṇā marche au premier rang, où on l'appelle; celui qui donne la dakṣiṇā marche en tête, conduisant le village; celui que je regarde comme le roi des hommes, c'est celui qui le premier a pris à cœur ¹⁴ la dakṣiṇā.

6. — Celui qu'on appelle *ṛṣi* ¹⁵, celui qu'on appelle *brahmán*, conduisant le sacrifice, chantant le *sāman*, récitant l'*ukthá* ¹⁶, celui qui connaît les trois corps du brillant ¹⁷, c'est celui qui le premier a fait don de la dakṣiṇā.

7. — La dakṣiṇā donne le cheval, la dakṣiṇā donne la vache, la dakṣiṇā donne aussi l'or brillant. La dakṣiṇā conquiert la nourriture qui est notre âme. Il prend pour cuirasse la dakṣiṇā, celui qui la connaît ¹⁸.

8. — Les bienfaisants ne meurent pas, ils ne vont pas à leur perte; ils n'éprouvent pas de dommage, ils ne trébuchent pas, les bienfaisants. Ce monde entier, et le ciel, la dakṣiṇā leur donne tout cela.

¹¹ Du sacrifice.

¹² Jouissent de . . .

¹³ Des sept rivières célestes (I, 34, 8), avec allusion aux sept ṛṣis divins.

¹⁴ [Le verbe] *vī* avec *á* a le même sens au vers I, 71, 4 (régime *dū-tyām*, qui se construit aussi avec le simple au vers IV, 9, 6, dont le sens est particulièrement clair), et aussi au vers X, 6, 2 (régime *sakhyá*). Il se construit encore dans le même sens avec un datif, *sacáthāya* (I, 156, 5), comme un autre datif, *ṛtāya*, est construit avec le simple au vers X, 8, 5, très analogue à IV, 9, 6.

¹⁵ En effet, les Angiras eux-mêmes sont arrivés au ciel par le don de la dakṣiṇā : X, 62, 1.

¹⁶ Le composé *ukthá-çás*, quelle que soit l'étymologie réelle de son second membre, a certainement pris le sens de « qui récite des hymnes ». C'est ce qui résulte à la fois de l'emploi du mot dans des formules de rituel où il désigne le hotar, et de son emploi ici même (en opposition à *sāmagá*), ainsi qu'au vers VII, 19, 9 (*nārah çamsanty uktháçāsa ukthá*).

¹⁷ De Soma? Cf. IV, 41, 1-2 [je ne puis ni retrouver ni corriger cette référence]; IV, 47, 1 et *passim*. [Pourquoi pas tout simplement « la triple incarnation d'Agni »? — V. H.]

¹⁸ Qui connaît ses vertus, cf. vers 3.

9. — Les bienfaisants ont gagné, avant tous les autres¹⁹, une couche²⁰ parfumée; les bienfaisants ont gagné une fiancée aux riches vêtements; les bienfaisants ont gagné le breuvage de surā; les bienfaisants ont gagné ceux qui se présentent sans qu'on les appelle²¹.

10. — Pour le bienfaisant on étrille un cheval rapide; pour le bienfaisant il y a²² une jeune fille bien parée; la demeure du bienfaisant est comme un étang plein de lotus; elle est ornée, brillante, comme les demeures des Dieux²³.

11. — Le bienfaisant est traîné par des chevaux qui le traitent bien²⁴. Le char de la dakṣiṇā²⁵ est un char qui roule bien. O Dieux, aidez le bienfaisant quand il y a du butin à faire! Le bienfaisant triomphe de ses ennemis dans les combats.

¹⁹ Cf. VIII, 89 [100 Aufr.²], 2; X, 85, 38. Voir aussi vers 5.

²⁰ Cf. X, 34, 11, et 18, 7.

²¹ Des serviteurs zélés.

²² [Est-ce un lapsus de traduction? Le texte porte *āste*, «est assise, se tient», et non pas *asti*. — V. H.]

²³ Cf. X, 135, 7.

²⁴ *sus̥thu-* = *su-* comme en sanscrit classique.

²⁵ Cf. I, 123, 1.

(A suivre.)

À PROPOS

DE

L'ACCENTUATION LITUANIENNE.

(INTONATIONS ET ACCENT PROPREMENT DIT.)

I

Ce qui suit est le contenu d'une communication faite à la Société de Linguistique il y a quatre ans¹. Ayant le projet, dès cette époque, de développer les mêmes observations dans un ouvrage spécial, traitant à la fois des intonations du lituanien et de l'accent tonique de cette langue, je n'en avais pas fait l'objet d'un article dans nos *Mémoires*; mais quelques pages de M. Bezzenberger (parues dans l'intervalle et qui m'avaient échappé d'abord) sur lesquelles je reviens plus loin, me donnent occasion de reprendre quelques points principaux, en attendant qu'ils soient exposés ailleurs d'une manière complète.

C'est une conséquence directe, ou plutôt c'est la supposition préalable de la loi de Leskien sur l'abrègement des finales, que les intonations «geschliffen» et «gestossen» existent (ou ont existé à un moment donné) *aussi bien chez les longues atones que chez les longues toniques*. Les finales «gestossen» s'abrègent, et les finales «geschliffen» gardent leur quantité, sans égard à la place de l'accent. Il est vrai que la loi de Leskien ne permet strictement de conclure à l'intonation des atones que dans le rayon précis des syllabes finales, et que l'existence d'un régime particulier pour ces syllabes serait parfaitement concevable et admissible. Mais une série d'autres faits, dont quelques-uns rapportés plus bas, ne nous laissent plus de doute sur la présence des in-

¹ Séance du 8 juin 1889. *Bulletin de la Société de linguistique*, t. VII, p. liij. — Seul le point qui concerne les brèves primitives *ă ę ǫ ũ* (voir plus bas, p. 436) est une addition nouvelle, un peu postérieure au premier exposé du système.

tonations chez toute espèce de longues, toniques ou atones d'abord, intérieures ou finales ensuite.

Ceci établit clairement le terrain sur lequel une étude des intonations se trouve placée. Il ne s'agit décidément plus, sous ce nom, d'explorer un fait qui accompagne en lituanien l'accent tonique, mais un fait qui accompagne la QUANTITÉ LONGUE¹. Les intonations sont une partie intégrante de la prosodie des syllabes lituanienues; elles ne sont dans aucun rapport nécessaire avec l'accent. Qu'il y ait des influences (très importantes comme on le verra) de l'intonation sur l'accent, et de l'accent sur l'intonation, c'est possible : de même il y a des influences de l'accent sur le vocalisme, et il ne s'ensuit pas que vocalisme et accent soient des sujets naturellement connexes. L'intonation, il est vrai, nous demeure cachée en syllabe atone; elle ne devient visible (directement) qu'à la faveur de l'accent qui la rend intense. C'est par là, simplement, que ce dernier élément joue, à titre d'informateur, un rôle inévitable et continuuel dans la recherche.

Nous remplaçons dès à présent les termes de «geschliffen» et «gestossen» par ceux d'intonation *douce* (*vỹnas*) et d'intonation *rude* (*vỹras*). Ces noms sont choisis arbitrairement.

Les unités, ou espaces intermittents, qui, dans le mot entrent en considération pour l'intonation ou l'accent, ainsi p-|y|-kst-|an|-cz-|om|-s, ne sont désignables, si l'on cherche un nom usuel simple, que par le terme de «syllabe», qui est sans rapport avec la chose à désigner, à part ce fait qu'il y a pour certaines causes, autant de ces espaces qu'il y a de syllabes. Sans prétendre ici s'affranchir complètement de la terminologie imposée, on peut employer le terme de *tranche intonable* (ou *tranche vocalique*, les deux choses s'équivalant en fait, si la définition de voyelle est conçue d'une certaine manière), ou «tranche» tout court, par abréviation.

Presque d'elle-même, la théorie des intonations se divise en une partie générale comprenant toutes les syllabes intérieures, et en une partie spéciale relative aux finales. Nous considérons uniquement dans ce travail les syllabes intérieures, et c'est sous cette réserve constante que nous prions d'entendre chacune des observations qui suivent.

I. — Une tranche EXISTANT DEPUIS L'ORIGINE, et représentant à l'origine une tranche MONOPHTONGUE LONGUE (-|ā|-, -|ō|-, -|ē|-, -|ī|-, -|ū|-,), est en lituanien déterminée *ipso facto* dans son intonation (aussi bien qu'elle l'est par exemple dans sa *quantité*

¹ Ce terme doit être entendu ici comme comprenant les semi-longues.

ou dans son *timbre*). L'intonation sera toujours *rude*, si aucun accident n'est venu la modifier.

Voici quelques exemples :

(ā)	scr. <i>mātā</i>	lit. <i>môtė</i>	scr. <i>sthā-</i>	lit. <i>stōti, stōnas</i>
	scr. <i>bhrātā</i>	<i>brōlis</i>	scr. <i>yā-</i>	<i>jōti, jōju</i>
	scr. <i>nāsā</i>	<i>nōsis</i>	scr. <i>kās-</i>	<i>kōseti, kōsiu</i>
	lat. <i>rāvi</i>	<i>rōpė</i>	lat. <i>hiā-tus</i>	<i>ziōti, ziōju</i>
(ē)	scr. <i>vāyus</i>	lit. <i>vėjas</i>	scr. <i>dhā-</i>	lit. <i>dėti, dėjav</i>
	got. <i>mēna</i>	<i>mėnū</i>	scr. <i>sphā-</i>	<i>spėti, spėju</i>
	gr. <i>θήρ, -ηρός</i>	<i>žvėr̃i</i> (acc.)	lat. <i>sē-men</i>	<i>sėti, sėmenys</i>
	scr. <i>pād</i>	<i>pėd̃a</i> (acc.)	eur. <i>ēd-</i>	<i>ėsti, ėdžos</i>
(ō)	scr. <i>dhānās</i>	lit. <i>dūna</i>	scr. <i>dā-</i>	lit. <i>dūti, dōvanā</i>
	gr. <i>ὀκτώ</i>	<i>aštūnios</i>	gr. <i>ζωσ-τήρ</i>	<i>jūsti, jūsta</i>
	norr. <i>sōt</i>	<i>sūdžai</i>	lat. <i>pō-tus</i>	<i>pūta</i>
(ī)	scr. <i>vīras</i>	lit. <i>vįras</i>	lat. <i>līra</i>	lit. <i>lįsė</i>
	scr. <i>gīvas</i>	<i>gįvas</i>	lat. <i>vītis</i>	<i>výtis</i>
	scr. <i>rī-tis</i>	<i>lįty</i> (acc.)	v. all. <i>gīlih</i>	<i>lįgti, lįgus</i>
(ū)	scr. <i>sūnus</i>	lit. <i>sūny</i> (acc.)	scr. <i>bhū-</i>	lit. <i>būti, būsiu</i>
	scr. <i>dhūmas</i>	<i>dūmai</i>	<i>pū-</i>	<i>pūti, pūliai</i>
	scr. <i>yūṣam</i>	<i>jūṣė</i>	<i>syū-</i>	<i>sūti, sūilas</i>
	v. all. <i>dūsunt</i>	<i>tūkstantis</i>	<i>yūyam</i>	<i>jūsu</i>

De même, dans les suffixes; classe *barzdōtas* = lat. *barbātus*; classe *artōjis*, où l'*ā* est sûrement aussi fort ancien. Verbes en *-ėti*, *-ōti*, *-yti*, correspondant à sl. *-ėti*, *-ati*, *-iti*; par exemple *jėbkōti* = *iskati*, *ganỹti* = *goniti*, etc. L'intonation de l'*ō* (intérieur) des féminins est rude comme il apparaît par le datif pluriel *mergōms*, quoique les questions relatives au datif pluriel ne doivent pas passer d'ailleurs pour susceptibles d'une solution toute simple.

Notre formule indique à l'avance pourquoi il ne résulte pas de la loi que tout *o*, *ū*, *ė*, *y*, *ū* lituanien doive être d'intonation rude.

Cas où la voyelle elle-même est postérieure :

1. Les emprunts au slave et au germanique ont fait pénétrer dans la langue un nombre énorme de *o* *ė* (*ū*) *y* *ū* nouveaux, en majorité frappés de l'intonation douce, et qui sont naturellement écartés d'avance de la question; par ex. *vįnas* « vin », *žįdas* « juif »,

rūbas « vêtement », *būras* « paysan », *rōdas* « délibération », *blōgas* « chétif », *kūlas* « pieu », *czēsas* « temps », et mille autres.

2. Sans qu'il y ait emprunt, le dictionnaire lituanien est particulièrement riche en mots de toute espèce dont l'origine, quelle qu'elle soit, est évidemment peu ancienne. Quand *o é ũ y ũ* figurent dans un de ces radicaux *étrangers au fonds primitif*, nous ne prétendons point que la règle s'applique : au contraire, on leur trouvera souvent (même ordinairement) dans ce cas l'intonation douce, et c'est ce qui rend encore plus frappant le traitement régulier des longues de vieille date. Ainsi, dans les verbes comme *czoži* « glisser », *kriokti* « grogner », *βniokβti* « souffler bruyamment », qui se dénoncent comme modernes, par leur aspect seul ou par l'absence de correspondants dans les langues parentes, l'intonation de la voyelle radicale peut être quelconque (on a, en fait, dans les exemples cités, *czoži*, *kriōkti*, *βniōkβti*).

3. Une autre série de *o é ũ y ũ* doivent leur existence à des innovations proprement *grammaticales*, à la création de formes ou de catégories de formes nouvelles au sein des anciennes racines. Or la voie par laquelle un nouvel *o é*, etc. a pu surgir dans la langue est indifférente : il suffit qu'il soit *postérieur à une certaine date* pour que la loi ne s'applique pas. Il est en outre immédiatement évident que l'intonation de ces nouvelles couches de voyelles longues ne sera pas nécessairement sans règle intérieure, mais que nous n'avons ici à nous en préoccuper que par le côté négatif, pour débarrasser la loi de *stōti* d'éléments qui ne la concernent pas.

Les exemples à écarter ainsi seraient presque innombrables, et il faut se contenter d'en citer un ou deux, choisis au hasard.

L'*ũ* de *pūti*, *pūsiu* « pourrir », l'*y* de *gūti*, *gūsiu* « guérir » sont de vieilles voyelles longues, qui doivent tomber sous le coup de la loi, et qui offrent, en effet, l'intonation attendue. Mais le *ũ y* des présents *pūvū*, *gūjū*, qui fait partie de formes incontestablement hystérogènes (le type même étant inconnu à l'origine), est placé par sa date hors de la portée de la loi. Qu'il offre l'intonation rude, ce n'est pas à la loi primitive qu'il le devra; qu'il offre l'intonation douce, comme c'est le cas (3^e prés. *pūva*, *gūja*), ce n'est pas davantage une infraction à cette loi.

Autre exemple. Lorsqu'un *ē* (*é*) apparaît dans une racine qui a pour voyelle fondamentale *ě*, c'est le signe que cet *ē* ne saurait prétendre à une antiquité bien haute; car, à part deux ou trois cas spéciaux (allongement du nominatif, allongement de l'aoriste sigmatique, etc.), l'alternance *e-ē* n'est pas indo-européenne¹. Si donc on trouve l'intonation douce à un *é* comme

¹ C'est du moins ce que nous avons toujours soutenu.

celui de *slēpti*, cacher, rac. *slēp-* (*slepù*), *lėkti*, voler, rac. *lėk-* (*lekù*), il n'y a rien là qui puisse ni étonner, ni ébranler la règle. En regard de ce cas, il suffit, peut-on dire, de prendre au hasard une racine comme *bėg-* (où l'*ė* n'alterne pas avec *ė*) pour constater qu'elle porte régulièrement l'intonation rude, caractéristique des *ė* anciens, *bėgti*, *brėkβti*, *drėkti*, *gėdėti*, *grėbt̃i*, *mėgti*, *plėkti*, *plėβti*, *slėgti*, *vėsti*, *dėti*, *sėti*, *spėti*, et de même *ėsti*, *sėsti*, *stėgti*¹. Pour la même raison de postériorité, la voyelle longue qui apparaît, par exemple, dans *dūk̃rà*, acc. *dūkr̃a* en regard de *dūkt̃ė* « fille »; dans *bėbr̃us*, dialectalement *bebr̃us*, *vebr̃as* « castor », indo-europ. **bhēbhr̃us*; dans *ėsame*, *ės̃ās*, anciennement et dialectalement *esame*, *es̃ās*, ne concerne ni de près ni de loin la règle de *dėti*. Ainsi de suite pour une série de cas dont nous n'avons voulu qu'indiquer la présence.

Cas où l'intonation seule est postérieure :

Les trois genres d'« exceptions » que nous venons de distinguer ont ceci de commun, qu'il s'agit de voyelles longues dont l'existence même est récente, qui, dès lors, n'ont été soumises à aucun moment à la loi qui avait fixé l'intonation de *stōti*. Tout autre est le cas des formes qui, offrant depuis l'origine une voyelle longue, ont, après coup, RENDU L'INTONATION PRIMITIVE de cette voyelle. Ce phénomène, auquel on peut donner le nom de MÉTATONIE, joue un rôle essentiel pour toute la théorie des intonations et en constitue un des plus vastes et des plus difficiles chapitres. Il est nécessaire d'indiquer brièvement quelques-unes des limites où il semble pouvoir être enfermé :

A. Les causes de métatonie sont probablement diverses, et sans aucun rapport entre elles, selon les cas dont il peut s'agir. Nous montrerons, sans pouvoir aborder la question dans le présent travail, que dans plus d'un cas, cette cause est phonétique. Aussi le nom de métatonie — avec l'unité qu'il implique — est-il purement provisoire. Il nous sert à désigner tout changement d'intonation dont le principe n'est pas encore clair, et dont le résultat, en attendant, se traduit à nos yeux par une alternance de l'intonation (caractéristique de certaines classes de formes, comme toutes les alternances); ainsi *vėjas* — *pavėjui*, *kōja* — *pakōjui*, *saulė* — *pasauliui*, *kālnas* — *pakāl̃niui*.

B. La métatonie, presque partout où on peut l'observer, est di-

¹ Les deux dernières racines (en laissant de côté *ėsti* dont le cas est distinct) reposent étymologiquement sur *sėd-* *stėg-*, mais ont passé entièrement dans l'analogie du type *bėg-*, formant même *stōgas* et *sodinti*, comme *boginti*. En adoptant par des causes inconnues le vocalisme du type *bėg-*, elles en ont pris aussi l'intonation.

rigée dans le même sens pour chaque formation donnée, et ne consiste pas dans le renversement indifférent de l'une et de l'autre intonation. Ainsi les noms d'action en *-ia-* contracte veulent l'intonation douce : il y aura donc renversement si l'intonation radicale est rude : *bēgis* « course » (cf. *bēgti*), *βōkis* « danse » (cf. *βōkti*), *lūzis* « bris » (cf. *lūžti*), *dījgis* « germination » (cf. *dījgti*), etc.; en revanche, il n'y aura pas lieu à changement si l'intonation est douce de fondation : *smōgis* « jet » (cf. *smōgti*), etc. La plupart des formations métatoniques favorisent l'intonation douce. La métatonie dans le sens de l'intonation rude apparaît comme à la fois plus rare, plus irrégulière dans chaque cas, et probablement moins ancienne en général, que la métatonie inverse; on peut citer, par exemple, certains dénominatifs en *-inti* : *svēikinti* de *svēikas*; *gārbinti* de *garbē*, acc. *gārbē*; *liaūpsinti* de *liaupsē*, acc. *liaūpsē*, etc. (à côté de *truūpinti* — *truūpas*, etc. sans changement de l'intonation). Ou les déverbatifs en *-ioti*, comme *vālkīoti*, *lāndžoti*, *rānkīoti*, contre *vēlka*, *leŋda*, *reŋka* (3^e prés.), etc.

C. Sauf les dérivés en *-ius*, tels que *pūdzus*, *kuŗpius*, *āsūczus*, en regard de *pūdas*, *kuŗpē*, *asūtas*, etc., il n'y a peut-être pas une seule série métatonique qui se présente comme ABSOLUMENT RÉGULIÈRE.

D. Y-a-t-il des formations qu'on puisse considérer comme exemptes *a priori* de toute métatonie?

Les causes de métatonie étant inconnues et diverses, de plus, certaines « formations » même très simples (par ex. les féminins composés de rac. + *-ō-*) contenant naturellement toute espèce de couches et d'éléments hétérogènes, il n'est, pour ainsi dire, pas possible de répondre à la question posée dans ces termes.

On est réduit à remarquer plutôt quelles sont les formations dont il faut se défier.

De ce nombre est, particulièrement (parmi les classes primaires), L'ADJECTIF EN *-us*, complètement infecté de métatonie douce. Ainsi *meilūs*, adv. *meīly*, adv. *meīliai*, contre *mēlé* (amour) *mēlas* (cher). Lorsque l'adjectif en *-us* est rude malgré cette influence, comme dans *lūjus*, *sōtus*, c'est alors le plus solide témoignage qu'on puisse avoir pour l'intonation rude.

On trouverait bien quelques formations définies qui ne sont jamais accompagnées de métatonie, par exemple les mots en *-tis*, *czo* comme *pān-tis*, *-czo*, *raŋ-tis*, *-czo*, mais ce ne sont pas là des séries ayant une importance véritable.

Heureusement presque toutes les formations du verbe primaire peuvent passer pour échapper en somme à des influences métatoniques. Ce n'est que dans telle et telle classe particulière (par exemple *βylū*, *βilaū*, *βilti*, — cf. adj. *βiltas*) que les conditions changent, et que là de nouveau intervient un fait de ce genre.

Observation. — En général une antiquité letto-slave paraît suffire pour que la loi de *stôti* s'applique. (Sans doute, une foule de longues « letto-slaves » peuvent être en réalité beaucoup plus anciennes). Ex. : *ôbûlas* « pomme », sl. *jablûko*; *môju, moti* « faire signe », sl. *manâti*; pronoms *kôkio, tôkio, jôkio* (gén.), sl. *kakû, takû, jakû*; *glôstu, glosti* « caresser », cf. sl. *gladûkû*; *bôba* « vieille », sl. *baba*; *lôva* « lit », sl. *lava*; *voverê*, acc. *vôverę* « écureuil », sl. *vêverica*; *nûgas* « nu », sl. *nagû*; *ûsis* « frêne », sl. *jasika*; *bêgti* « courir », sl. *bêgnați*; *βÿvas* « gris », sl. *sivû*; *ûdra* « loutre », sl. *v-ydra*; *ûkis* « propriété, demeure », cf. sl. *v-yknați* « avoir l'habitude »¹.

L'intonation nous paraît ainsi trancher la question souvent débattue de savoir si *pônas* « seigneur », *dÿvas* « miracle », pour ne citer que ces mots, sont empruntés au slave, ou arrivés au lituanien par héritage letto-slave. On aurait dans le second cas : « *pônas* », etc.

II. — Les représentants de \bar{r} , \bar{l} , \bar{m} , \bar{n} .

Si ce cas n'était celui qui a par hasard attiré sur lui l'attention des linguistes, il est un des derniers que nous choisirions (à cause de certaines complications de détail), pour introduire par anticipation des réflexions générales. Mais tel qu'il se présente, après les opinions auxquelles il a donné lieu, nous paraîtrions n'avoir aucune tendance définie dans ce travail en nous contentant de l'enregistrer sans commentaire.

En 1878, M. Fortunatov émettait une idée très nouvelle, et d'une espèce inattendue, en affirmant qu'il devait exister une relation entre certains phénomènes hindous, grecs, latins, et les intonations (ou « accents contraires ») du lituanien; qu'on ne pouvait douter que ces langues n'eussent connu elles-mêmes les différences toniques si spéciales qui caractérisent l'idiome baltique. La preuve était empruntée à ce fait que le *r* sanscrit se modifiait régulièrement en *ṛ*, *ūr*, dans les cas où le lituanien montre le ton rude, ainsi *pîlnas*, scr. *pūr̥nas*; contre *vîlkas*, scr. *vŕ̥kas*, etc. De même, en grec, on avait *-ρω-*, en latin *-rā-*, selon la même loi tonique. (*Archiv für slav. Phil.*, IV, 586.)²

¹ En dehors même de toute comparaison avec les langues congénères, il suffit de prendre les noms offrant, en lituanien, une garantie quelconque d'ancienneté pour être déjà frappé de l'intonation régulièrement rude qui s'attache aux voyelles longues : *Vôkêtis* « Allemand »; *Prûsas* « Prussien »; *Perkûnas* « dieu du tonnerre », malgré toutes les formations récentes en *-ûnas*; et de même une interminable série de mots qui, comme *nôras* « volonté », *βûdas* « excrément », sans être appuyés par ailleurs, sont de ceux qui peuvent prétendre à une antiquité relative.

² Le second mérite de M. Fortunatov, en dehors de la question des intonations, était donc d'affirmer incidemment une équivalence indo-gréco-latine : *-ṛ-*, = *-ρω-*, = *-rā-*, que nous affirmions au même moment d'après un principe tout

Dans l'hypothèse qu'on vient de voir et qui n'est plus soutenue par personne sous cette forme, nous relevons un seul détail. La différence $\bar{u}r - r$ et la différence $\bar{i}r - \bar{i}\bar{r}$ (malgré que l'une soit vocalique et l'autre tonique, l'une hindoue et l'autre lituanienne) se trouvent impliquées *au même degré* dans la question de l'INTONATION. En même temps le foyer de cette dernière se trouve situé, non arbitrairement, mais forcément, dans l'indo-européen.

Bientôt l'intervention du \bar{r} *long* indo-européen apporte une autre solution à la première différence $\bar{u}r - r$ et modifie en général la position des termes, dans un sens que chacun reconnaît immédiatement.

A ce moment, il reste incontestablement une question où les deux différences $\bar{u}r - r$ et $\bar{i}r - \bar{i}\bar{r}$ sont *impliquées au même degré*, comme précédemment. Mais cette question ne peut alors être autre que celle de la différence indo-européenne $\bar{r} - r$. Par rapport à cet objet-là, si c'est celui qu'il faut considérer désormais, oui sûrement la valeur réciproque de $\bar{u}r - r$ et de $\bar{i}r - \bar{i}\bar{r}$ reste exactement la même. Car ils sont les aboutissants, chacun pour leur idiome, de cette différence; ou ils en sont la preuve également précieuse.

Or il a paru que cela suffisait. . . Des *intonations*, de leur portée, de leur extension, de leur ancienneté, nous n'avons plus entendu parler, au moins à propos de *pīlnas-vīlkas* (car, pour le reste, tous les points de vue étaient permis, fussent-ils précisément en parfaite contradiction avec ce que comporte maintenant le cas de *pīlnas-vīlkas*). *Desinit in piscem*. . . Il y avait une question et une doctrine posées sur les *intonations* : il y a maintenant un résultat sur le groupe *ir*, groupe qui a pour propriété en lituanien de répondre par une différence tonique à certains faits indo-européens.

Pourquoi la question des intonations cesserait-elle d'exister, comment pourrait-elle cesser d'exister, à propos de ce qu'on affirme sur la différence $\bar{i}r - \bar{i}\bar{r}$?

Il est vrai qu'aussitôt qu'on rentre catégoriquement dans ce qui la concerne, et qu'on sort de ce qui concerne l'autre, nous n'avons plus maintenant QU'UN SEUL POINT DE REPÈRE qui touche directement l'intonation : c'est, simplement, *la différence lituanienne*, puisque la seconde, scr. $\bar{u}r - r$, était tout à l'heure, elle

différent, qui est d'ailleurs précisément ce qui s'oppose à sa combinaison. L'éminent savant arrivait donc à réunir sous un autre point de vue que nous (cf. *Système des voyelles*, p. 263) les sons sortis de \bar{r} primitif. Cette coïncidence étant l'objet d'une note de sa part, *Archiv*, XI, 570, nous lui donnons volontiers acte de l'indépendance de son résultat, qui est même légèrement antérieur d'après les dates.

aussi, un fait d'intonation et ne l'est plus; et puisque, ramenée même à sa signification indo-européenne, $\bar{r} - r$, elle n'est pas davantage un fait *d'intonation*. (Il faudrait du moins prétendre que ce $\bar{r} - r$ est causé par l'intonation, comme tout à l'heure l'hindou $\bar{w} - r$ était causé par elle. Or ce n'est la pensée de personne, lors même qu'il règne depuis longtemps une équivoque sourde entre admettre simplement « qu'il existe un \bar{r} » et professer une opinion sur ce qui motive ce \bar{r} ; et que, dans une question comme celle-ci, il soit au fond essentiel de se décider, vu que c'est seulement depuis l'instant où on reconnaît formellement que \bar{r} vaut $r + \bar{o}$, — qu'il diffère donc DE FONDATION de r , aussi complètement qu'un \bar{a} diffère de \check{a} , ou un st de s , — que c'est seulement, dis-je, depuis ce moment qu'une hypothèse comme celle de l'intonation est logiquement exclue.)

Nous nous trouvons donc, toutes différences gardées (car il n'y a pas de comparaison juste pour l'intonation), à peu près dans la situation de celui qui, connaissant l'indo-européen $\bar{a} : \check{a}$, étudierait le *timbre* de l'ionien $\eta : \alpha$, pour en démêler les origines. Il ne lui viendra pas à l'idée que, parce que cette différence est indo-européenne, il y ait la moindre présomption pour que le fait de *timbre* soit précisément indo-européen.

Toutefois ceci n'a qu'une très secondaire importance. Le fait capital est que, si l'intonation répond, même indirectement, à une différence qui est $\bar{r} - r$, nous possédons pour la première fois une donnée sur la *nature du phénomène* qui nous occupe. Il cesse instantanément d'être un principe, et devient un *résultat*. C'est par là que toute la question change, et doit être nécessairement rétablie, *ab ovo*, sur d'autres bases. Il ne s'agit plus de chercher çà et là quelque effet qui permettra d'attester sa portée historique plus ou moins lointaine; il s'agit uniquement de le comprendre méthodiquement dans ses causes avant de songer à en faire la moindre application. Tel est le principe dont nous nous inspirons.

On peut incidemment remarquer que toutes les phases de la question de *pilnas - vilkas* sont dominées par cet unique fait fortuit qu'il s'agissait d'une différence phonique qui a cessé d'être phonique en lituanien : $\bar{i}r - \check{i}r$ n'étant séparés que par le ton, au lieu que $\bar{o} - \check{a}$, par exemple, sont séparés par le *son* et par le *ton*. Mais il y aura davantage à dire sur cette éminente cause d'erreurs, quand nous arriverons aux généralités.

Des deux cas visés plus haut, ne retenons que le premier, *pilnas*. Il est impossible de n'être pas frappé de son rapport, réel ou apparent, avec la loi I (tranches monophthongues longues). L'identification avec le cas de *stoti* sera, en effet, l'une au moins des

solutions possibles pour la série *pīlnas* (= *p-|ī|-nos). Cette raison, comme d'autres, simplement pratiques, engageait à en faire mention dès à présent. Mais, loin d'insister sur le caractère évident du cas, nous prions plutôt le lecteur de réserver son jugement jusqu'à ce que des observations plus complètes permettent une discussion utile (voir VII). Nous nous contentons ici de recueillir les exemples qui s'y rapportent :

Outre les principaux exemples cités par M. Fortunatov (*pīlnas*, *tīltas*, *īlgas*, *vīlna*, *mīltai*, *pīrmas*, *žīrnis*), notons :

gīrti, part. passé *gīrtas* «laudatus» = véd. *gūrtas*, lat. *grātus*, indo-eur. **gṛtos*.

gīrtas, adj. «ivre» = βρωτός; scr. *gīrṇas* «dévorer». Ici se place aussi *gurklīs* «gésier», — acc. *gūrklī*, *Deutsch-Lit. Wört.* s. v. «Kropf», — et *gūrkbūis* «bouchée, coup, quantité qu'on avale».

βīrβū, *βīrβlīs* «frelon», lat. *crābro*, groupe primitif *kṛs-*. Il est vrai que Kurschat donne le génitif *βīrβlio*, mais il ne paraît pas connaître le mot : car l'acc. plur. *βīrβliūs*, à la fin du vers dans Donalitiūs (VII, 217), prouve sans discussion l'intonation rude.

spīrti «donner une ruade, un coup de pied». L'indien *sphūr-* ne manque que par hasard : ce serait la forme «devant consonne» correspondant à *sphuratī* «il pousse du pied». Acc. véd. *apa-sphuram*. (Forme forte dans aor. *spharī-s*).

pīlkas «gris» répond à une forme indirectement connue, et prévue, **pṛk₂-*; en ce que scr. *paliknī* (masc. *palitas*) ne pouvait avoir dans sa forme faible qu'un *ī* long.

īrklas «rame», *īrti* «ramer» répondent à une forme indirectement connue, et prévue, **ṛ-*, qui est l'état faible régulier du groupe contenu dans *ἔρε-της*, *ἔρε-τύος*, ou dans le scr. *ari-tram*, ou de même dans le germ. **rōḥra-*, *rōjan*.

gīrna «meule» contient le groupe **g₂ṛ-*, forme faible régulière de *g₂rā-*, véd. *grā-van-* «meule à presser le soma».

C'est par hasard à ce dernier genre d'exemples, presque uniquement, qu'on est réduit pour établir qu'il en est, en lituanien, de *ṁ̄ ṁ̄* comme de *ṝ ṝ* primitifs. Il est donc nécessaire d'admettre non seulement le fait brut de l'existence de ces sons, mais aussi la théorie précise de leur origine, permettant d'augurer leur présence d'après certaines formes fortes.

pa-žīntas «connu», *pa-žīstu* = *pa-žīnstu* «je connais», représentant la forme faible de l'indo-eur. *g₁nō-* ou *g₁enō-*, ne peuvent, dans les deux cas, avoir contenu qu'un *ṁ̄* long, lequel jusqu'ici n'était attesté que par lat. *gnā-rus* et scr. *gā-nāmi* (lui-même analogique d'après **gātas*).

timsras « brun foncé » contient la forme faible **tīmsro-* de l'indoeur. **temōsro-*, connu comme substantif par scr. *tamīsrā-*, lat. *tenebrae*, comme adjectif par v. haut-all. *finstar*.

*dīmti*¹ « souffler » est au scr. *dhmā-* dans le même rapport que *zīnti* au scr. *gūā-*. Participe *dīmtas* = **dhm̄-tos*, scr. **dhāntas* remplacé par *dhmātas*; mais la forme faible se rencontre en sanscrit même².

intē « femme du frère » est égal au scr. *yātā* « femme du frère ». Malheureusement Kurschat ne citant le mot que d'après Szyrwid et Nesselman, on ne sait quel fond il est permis de faire sur l'intonation qu'il lui donne.

III. — Les tranches existant depuis l'origine³, et représentant à l'origine une tranche monophthongue brève, sont régulièrement en lituanien de l'intonation douce.

Rien de semblable, il est vrai, ne pourrait être inféré de ce qu'enseigne Kurschat sur les quatre voyelles lituanienues *a e i ū*. Avant tout, sa doctrine a pour résultat de séparer radicalement : *a e* d'une part, *i ū* de l'autre; en second lieu, de faire de *i ū* des voyelles dépourvues de toute intonation.

Ces deux voyelles ont, en effet, pour première propriété, selon Kurschat, d'être brèves, et constamment brèves. Tranche brève étant synonyme de tranche non intonable⁴, il ne saurait être question pour elles d'une intonation quelconque, et placées sous l'accent, ces voyelles seront seules à recevoir le signe du ton neutre : *i ū* (à part le cas exceptionnel de *plākti mēsti*).

A leur tour, *a e* sont, à la différence de *i ū*, des tranches longues et, par conséquent, *intonées*, mais cela uniquement dans le cas où elles sont placées sous le ton (*nākti, mēdy*). Un *a e* atone, comme dans *naktis, medūs*, est déclaré *bref*, et nous devons conclure qu'il est sans intonation.

Sur le genre d'intonation de *a e*, rien n'est stipulé par Kur-

¹ Le lituanien offre sporadiquement *ur ul um un*, au lieu de *ir il im in* (cf. *Mém. de la Soc. de ling.*, VII, 93. Fortunatov, *Archiv*, XI, 570). Cet *u* n'est pas plus spécialement le fait des *r̄ l̄ n̄ ū* longs que des *r̄ l̄ m̄ n̄* brefs. En admettant qu'il soit propre aux premiers, c'est un caractère insignifiant à côté de celui de l'intonation. Ceci à propos des combinaisons de M. Bezzenberger (v. la suite).

² On lit *Mārkaṇḍeya Pur.* 39, 11, éd. Banerjea : *yathā parvatadhātūnām dōṣā dahyanti dhāmyatām* (contre par ex. *Manu*, I, 70 : *dahyantē dhāmāyāmānānām dhātūnām malāh*).

³ Cette condition, essentielle ailleurs, n'est pas nécessaire dans le cas de ces voyelles.

⁴ Il reste à savoir, il est vrai, ce que Kurschat appelle *brève*. Tout ce qui est *bref* (= quantité *minor*) dans son échelle à 2 degrés ne sera pas *bref* (= quantité *minima*) dans une échelle à 3 degrés comme celle de Baranowski.

schat, qui laisse entendre que ces voyelles sont douces ou rudes comme les longues.

Une seule chose satisfait dans ce système, s'il est l'expression de l'état réel. C'est que les anciennes brèves, quoique maintenant longues ou brèves, gardent cependant ce dernier trait distinctif et commun de n'être en aucun cas CONSTAMMENT LONGUES, comme le sont *o é ū y ū*. A part cela, on ne rencontre qu'anomalie et surprise :

Les anciennes brèves formeraient deux classes séparées sur un point essentiel.

Une de ces classes aurait, de plus, une situation unique dans le vocalisme (*i ū* sont les seules voyelles [intérieures] sans intonation).

L'autre n'est pas moins extraordinaire, puisque *a e* seuls dans tout le vocalisme ont une quantité variable entraînant l'intermittence de l'intonation.

Enfin, dernière énigme, on sait que, dans une certaine série de formes, sans raison apparente, *a e* restent brefs (et de ce fait non intonables), même sous l'accent : *plakti, nèβti; manas, tàvas*, etc.

Aucune de ces difficultés ne subsiste si l'on regarde comme exact le nouveau système des quantités lituanienues de Baranowski, tel qu'il résulte des indications données par M. Hugo Weber (*Ostlitausche Texte*, I, Weimar, 1882). Ce système étant conçu hors de toute préoccupation des origines, uniquement fondé sur l'expérience et l'observation de la langue parlée, n'est à ce titre nullement suspect.

Trois quantités, au lieu de deux, sont distinguées en principe par Baranowski : *υ υ υ* (longue); *υ υ* (moyenne ou semi-longue); *υ* (brève).

L'INTÉRIEUR DU MOT NE CONNAÎT QUÉ DES LONGUES ET DES SEMI-LONGUES¹. Sont *longues*, à part les diptongues : les tranches *o é ū y ū*, c'est-à-dire les anciennes longues. Sont *semi-longues* : les tranches *a e i u* (toniques ou atones), soit les anciennes brèves. Ainsi, en

¹ La différence à observer entre les syllabes intérieures et finales (sans laquelle le système est simplement inintelligible) n'est pas indiquée par un seul mot dans tout l'exposé de M. Weber; elle n'est révélée que par l'étude du texte accentué de Baranowski. C'est dire que, si plusieurs choses restent entourées d'une certaine obscurité et sont peut-être présentées ici avec trop de rigueur, nous ne serons pas tout à fait inexcusable. Ainsi les réticences qu'on rencontre page xvii empêchent, nous l'avouons, de distinguer clairement si *aucune* brève ne se produit en syllabe intérieure, j'entends dans le lituanien normal supposé par Baranowski; mais comme certainement il n'en apparaît aucune sous le ton (en d'autres termes que *i ū à è* ne se lisent nulle part hors des finales), il paraît permis d'entendre de cette façon la pensée des auteurs. De plus, même atones. *a e i u* intérieurs ne sont jamais marqués, dans le texte spécimen, du signe de la brève.

même temps que ces dernières cessent d'être jamais comparables à une longue primitive, elles redeviennent symétriques entre elles.

Ajoutons, en vue de la suite, et quoique les syllabes intérieures seules nous intéressent :

1° Que le type de la brève baranowskienne, qui est le point de repère sans lequel le reste de l'échelle flotte en l'air, ne pourra, d'après ce qui précède, être cherché qu'en syllabe FINALE. Il se trouvera, par exemple, dans *piktās*, *kupczūs*, formes dont les deux tranches ont même quantité pour Kurschat et valent pour Baranowski : $\cup\cup + \cup$. En finale, tout *ă ė ĭ ũ* primitif (de plus, tout *ă ė ĭ ũ* sorti de la loi de Leskien) aboutit à une brève proprement dite \cup , par opposition à ce qui a lieu à l'intérieur du mot.

2° Les voyelles longues primitives, en finale (à moins naturellement qu'elles ne soient réclamées par la loi de Leskien), donnent des semi-longues, à la différence encore de ce qui a lieu à l'intérieur du mot. Par exemple, les deux *o* du gén. *oþkōs* valent $\cup\cup\cup + \cup\cup$. De sorte qu'une longue ancienne finale et une brève ancienne intérieure ont même quantité : gén. *viþtos*, $\cup\cup + \cup\cup$.

Le parallélisme des quantités étant rétabli entre *i u* et *a e* intérieurs, il peut être pour la première fois question de trouver ces sons parallèles par l'intonation. C'est, en effet, ce qui se produit, et de deux manières :

1° Tous quatre sont maintenant INTONABLES, n'étant brefs en aucun cas.

2° Tous quatre ont la propriété d'être, d'après Baranowski, exclusivement de l'intonation douce : *kāras*, *gyvėna*, *vėda*, etc.; de même *lizdas augina*, *dūkterį*, *sūka*, etc.

Par suite, chaque *i ũ* intérieur de Kurschat est à remplacer par un *ĩ ũ* (valant $\cup\cup$)¹. Il n'y a, au contraire, rien à changer à l'orthographe de *a e*, déjà intonés et DÉJÀ RÉGULIÈREMENT AFFECTÉS DU TON DOUX chez Kurschat. Comment cette singularité de l'*a* et de l'*e* n'avait-elle jamais attiré l'attention de l'inventeur des intonations? C'est que la règle est traversée chez Kurschat de deux espèces d'exceptions ignorées de Baranowski et qui contribuent à caractériser la position réciproque des systèmes :

1° Les exceptions portant sur la quantité (et nécessairement par cela sur l'intonation) : catégorie de *plākti*, *mėsti*. Baranowski : *plākti*, *mėsti*, etc., sans différence pour lui avec 3° prés. *plāka mėta*.

¹ On peut garder, en pratique, l'orthographe de Kurschat. Elle ne présente pas d'inconvénient une fois stipulé que tout *i ũ* à l'intérieur du mot est à lire *ĩ ũ*, et offre en revanche l'avantage de rendre impossible la confusion entre *u* long (*būdas*) et *u* moyen (*būtas*, Baranowski *būtas*).

2° Les exceptions portant sur l'intonation même. Kurschat admet, quoique très rarement, des *a e* rudes, par ex. dans le mot emprunté *pās̄las* (messager), Baranowski en aucun cas, ainsi *pās̄las*.

Chacun de ces différents points, si l'on faisait ici un examen méthodique du vocalisme et de l'intonation, demanderait à être discuté pour son compte. Il ne saurait être question d'opposer *en bloc* Baranowski à Kurschat. A cela se greffe une considération sans laquelle le conflit entre les deux grammairiens risquerait de paraître plus insoluble qu'il n'est : l'un d'eux se fonde sur un dialecte déterminé, le lituanien classique de Prusse; l'autre ne cache pas que l'état dont il trace le tableau est une sorte de norme idéale dont beaucoup de dialectes s'écartent et à laquelle il n'est pas téméraire de dire qu'aucun ne répond complètement. On pourrait désirer plus de détails sur la façon dont cette moyenne interdialectale est déduite. Tel qu'il est, le système met une telle lumière dans le vocalisme lituanien qu'il serait impossible, pour cela seul, de le croire foncièrement faux : mais il y a dans la théorie de l'accentuation un fait précis qui l'appuie en ce qui concerne au moins le point capital des valeurs attribuées à *i u*. Nous le signalerons à sa place (*Accentuation*).

Le témoignage de Baranowski a permis de fixer le point qu'il importait d'établir matériellement, l'unité et l'uniformité d'intonation de la classe *ā ē ī ū*. C'est notre droit, pour le reste, d'interpréter ce fait de la manière qui paraîtra convenable en l'isolant de tout ce qui l'entoure et de tout ce qui en change le sens dans le contexte où il est mêlé chez Baranowski-Weber. Il y aurait, d'après ces auteurs, une raison absolument spéciale à l'intonation de *a e i u* : on verra, dans le chapitre synoptique, quelle valeur on peut accorder, à ce côté théorique de leurs enseignements.

Il est superflu de remarquer en terminant que la quantité *o o*, chez *a e i u*, est nécessairement contemporaine de leur intonation même; il n'a jamais pu y avoir intonation, c'est-à-dire opposition entre les temps d'une syllabe, dans des syllabes à 1 temps, et il serait donc absurde de faire dater l'intonation *ā ē ī ū* de l'époque où on avait encore *ǎ ě ĭ ů*. La conclusion n'est pas du reste que cette intonation est récente, mais que cette quantité est très ancienne.

IV. — Lorsque les tranches *ir il* ont pour origine *r l*, elles se distinguent par l'intonation douce : *mīrtas, vīl̄kas*.

C'est la seconde moitié de l'observation de Fortunatov sur ces groupes (cf. p. 431).

Si un rapprochement naturel s'offrait à l'esprit entre les deux séries longues *ir il im in* et *o è ū ý ů*, il faut avouer que la con-

cordance devient encore plus spécieuse quand on voit les deux séries brèves également d'accord : *iṛ iḷ iṁ iñ* — *ā ē ī ū*. Nous remettons cependant à plus tard, comme nous l'avons fait dans le premier cas, toute appréciation sur la valeur de cette corrélation.

Aux exemples de M. Fortunatov, tels que *vilkas* = scr. *vṛkas*; participes passés *mīrtas*, *vīrtas*, *kīrtas* = scr. *mṛtas*, *vṛttas*, *kṛttas*, on peut joindre :

ketvīrtas « quatrième », gr. τέταρτος.

kirmėlė, accusatif *kīrmėlę* « ver », scr. *kṛmis*.

Adjectif *tīrβtas* « pâteux, à moitié desséché » = lat. *to(r)stus*, scr. *trṣitas*.

vīrβus, acc. *vīrβu* « sommet » aurait en regard de lui un scr. *vṛṣ-*, si nous possédions la forme faible de *varṣman-* « sommet », *var-ṣiṣṭhas*, *summus*.

vīrbas « rameau, baguette », cf. gr. ῥάβδος.

pīrβtas « doigt » à comparer au scr. *spṛṣtas* « touché ».

pīrβtas (de *perβū* « demander en mariage ») = scr. *prṣtas* « rogné ». Cf. le mot *pirβlīs*, acc. *pīrβlī*.

mīrβtas (*už-mīrβtū*, *už-mīrβti* « oublier ») = scr. *pra-mṛṣtas* « oublié ».

dīrβtas (*ap-dirβtū*, *ap-dirβti* « devenir consistant ou résistant ») = scr. *dṛḍhas* « qui a de la consistance, dru, ferme ».

Prussien *tīrts*, acc. *tīrtian* « troisième », serait en lituanien « *tīrczas* » = scr. *trītyas*. (Nous considérons comme absolument indubitable le fait signalé par M. Fortunatov que les diphtongues prussiennes du catéchisme portant circonflexe sur le premier élément ne sont autre chose que des diphtongues d'intonation douce.)

Une exception assez mémorable est formée par *βīrdis*, accusatif *βīrdī*, contre scr. *hṛd-*, grec *κρᾶδ-*. Mais le prussien *sīran*, *seyr*, prouve que le mot a autrefois connu une forme alternante **βēr-* = *κῆρ* (*Mém. Soc. Ling.*, VII, 79), laquelle devait normalement s'intoner *βēr-*. Or l'unification des intonations diverses du même radical est une tendance très marquée du lituanien (v. plus bas). Ainsi dans *vāndū* « aqua » l'intonation ne s'explique que par la forme autrefois concurrente *ūd-en-* (*ūdra* « loutre »).

Les nasales n'avaient pas les mêmes raisons que *r l* d'attirer l'attention de M. Fortunatov parce que l'opposition sanscrite *mṛtas-pūrṇas* restait en apparence sans analogue dans la série

matas, mais le traitement de *n̄ n̄* est identique à celui des liquides brèves :

βiñtas « cent », gr. ἑκατόν, etc.

septiñtas, *deviñtas*, *deβiñtas* « septième, neuvième, dixième ». Sans comparer directement *δέκατος*, *ἐβνάτος*, il est certain qu'on ne peut supposer qu'une nasale brève.

tĩnklas « filet », forme faible correspondant à scr. *tantram* « fil », cf. *ta-tas*, *τατός*.

gĩnklas « arme », forme faible correspondant de même à scr. *ha-tas*, gr. -Φατος. Ici se placent : *giñczas* « dispute, rixe » et [*gemù giniaũ*] *giñti*, pousser, chasser devant soi le bétail.

pa-miñklas « monument », cf. scr. *ma-tas*, gr. μέματον. Verbe [*àt-menu*] *at-miñti* « se souvenir ».

Verbe [*imù*] *iñti*, à comparer au scr. *yam-*, partic. passé *ya-tas*, et en tous cas au latin *emptus* qui, dans son opposition à *domitus*, *vomitus*, suppose racine (*j*)*em-* (monosyllabique) et par conséquent forme faible (*j*)*n̄-* par *n̄* BREF.

L'exception apparente que forme *riñti* (scr. *ram-* « arriver au repos », partic. passé *ra-tas*) n'aurait une signification que si le présent était « *remù* ». C'est un point qui paraîtra plus clair si nous pouvons exposer subséquemment quelques idées à la fois sur l'intonation et sur le SYSTÈME GÉNÉRAL DU VERBE LITUANIEN. Mentionnons seulement à ce propos que le présent *mĩrβta* « il meurt » (malgré *mĩr̄ti* et sanscrit *m̄rtas*) doit son intonation rude aux mêmes circonstances qui font qu'on a *riñsta* (et inf. *riñti*) au lieu de *riñsta* (*riñti*)¹.

V. — Toutes les conditions restant les mêmes que dans le cas de *st-|ò|-ti* (I), si la tranche de départ est DIPHTONGUE au lieu d'être monophthongue, l'intonation lituanienne est régulièrement DOUCE (les cas de métatonie restant comme toujours réservés). — Ainsi **p-|en|-ktos* « cinquième » ne peut matériellement donner autre chose en lituanien que *p-|eñ|-ktas*, ainsi intonné.

Nous envisageons ici sous le nom de diphtongues des tranches à premier élément bref, soit le type ordinaire -|*ēr*|- , -|*ėi*|- , -|*õn*|- . Le cas très restreint des diphtongues primitives telles que -|*ēr*|- , -|*ėi*|- restera en dehors de notre recherche.

¹ A cette série, il faut encore joindre [*gemù*] *giñti*. Participe *giñtas* « né » = scr. *ga-tas* « allé ». Cette identité serait trop longue à motiver ici. Aux deux circonstances dirimantes qui empêchaient de comparer le baltique *gem-* au scr. *gani-* « engendrer » (*g*₂ pour *g*₁, et *m* pour *n*) vient de s'en ajouter une troisième, l'intonation. Or à ces trois égards la concordance avec indo-eur. **g*₂*mtos* « allé » est complète.

1. L'unité de départ, correspondant à la tranche d'intonation actuelle, devait être, comme on l'a vu, dans le cas de *stôti*, d'une certaine antiquité : indo-européenne ou équivalente. En conséquence, les diphtongues appartenant à des mots d'âge mal déterminé sont écartées de notre recherche, comme étaient écartés les $-|o|-$, $-|y|-$, etc., figurant dans des mots de cette espèce.

2. Il faut encore que cette unité indo-européenne ne représente pas autre chose qu'une tranche, et une tranche longue, comme dans *stôti*.

Une remarque analogue n'était même pas suggérée par les monophongues. Ceux-ci n'ont qu'une seule origine, qui est de répondre à un monophongue (sauf quelques cas de contraction). Le cas où une diphtongue répond à une diphtongue n'est au contraire qu'un de ceux qui peuvent se présenter pour ce second genre de tranches, à multiple origine. Il est le seul que nous envisagions. Tout cas tel que les suivants, — que l'intonation y soit douce ou rude, qu'il ait ou non un rapport dans le fait avec la présente loi — n'a en tout cas pas de rapport avec la formule que nous lui avons donnée ici.

Cas de $m-|al|-dà$ « prière », s'il est pour $*m-|a|-dla$ (pruss. *mad-dla*).

Cas de $d-|er|-vâ$ « bois de résine », s'il est pour $*dē-rūā$; $kr-|aū|-jas$ « sang » s'il est pour $*krā-wios$.

Cas de $g-|ēr|-ti$ « boire », indo-eur. $*g-erō-ti$.

Cas de $|él|-nis$ « cerf » pour $*ēle-nis$, sl. *jelenj*; $savv-|al|-ninkas$ pour $*savvālininkas$, etc.

Exemples répondant à la loi :

Indo-eur. $*ont(e)ros$ « autre » : — lit. *añtras*, second.

Indo-eur. $*dont-$ « dent » : — lit. *dantis*, acc. *danŭj*.

Europ. $*onk_1o-s$ (*ὄγκος*, lat. *uncus*) : — lit. *v-añbas* « crochet, harpon » (valant *v-añbas*).

Europ. $*ansā$ (lat. *ansa* « anse ») : — lit. *āsa*, acc. *āsa* (valant *añsa*).

Indo-eur. $*g_1hans-$ « oie » : lit. *žāsis*, acc. *žāsj* (valant *žāñsj*).

Indo-eur. $*penk_2e$ « cinq » : — lit. *penkì*, fém. *penkios*. Ordinal *penktas* = *πέντε*.

Scr. *manthā-s* « pelle ou palette servant à battre un liquide » : — lit. *meñtė*, même sens¹.

¹ L'*ė* de *meñtė* peut passer pour identique à l'*ā* de *manthā-s*. C'est pourquoi l'intonation a une valeur. Car la classe en *-ė* contracte est fort sujette à métonie.

Indo-eur. **bhendh-* (πενθερός, scr. *bandhus*, etc.) : — lit. *beñdras* « associé, co-proprétaire ».

Indo-eur. **leng₂h-* (véd. *rañhas-* « vitesse »; verbe *rañhatē*, et autres formes fortes de la famille de *raghu-s*) : — lit. *leñgvas*, « léger, facile ».

Scr. *parñā-m* « aile » : — lit. *spañnas*.

Europ. **pork₁o-s* « porc » : — lit. *pañbas*.

Europ. **ghordho-s*, **ghordhi-s* « enceinte » (got. *gard(i)-s*, etc.) : — lit. *gañdas* « bercail »; cf. *žarñdis* « enclos pour faire paître les chevaux ».

Europ. **b(h)ardhā* « barbe » : — lit. *barzdā*, acc. *bañzda*.

Indo-eur. **olg₂ho-*, scr. *argha-m* « prix » : — lit. *algā*, acc. *algā* « salaire ». Verbe scr. *arhati*, mériter : — lit. *ełgti-s* « se conduire (= mériter) ».

Europ. **ous-* « oreille » : — lit. *ausis*, acc. *añsij*.

Scr. *crññi-s* « clūnis » : — lit. *blaññys* (pluriel).

Indo-eur. **louk₂o-s* (scr. *lōka-s*, lat. *lūcus*, v. h.-all. *lōh* « clairière ») : — *lañkas* « champ et campagne ».

Gr. λευκός : — lit. *lañkas* « marqué d'une tache blanche sur le front, en parlant d'un bœuf, d'un cheval ».

Indo-eur. **sousos*, **seusos*; ou **sausos* (scr. *çōṣ-*, *αύστηρός*, *αύω*; v. h.-all. *sór*) : — lit. *sañsas* « sec ».

Indo-eur. **bheudh-*, *bhoudh-* (pour le sens cf. scr. *bōdhayati* « admonester », v. h.-all. *gi-biotan* « commander ») : — lit. *bañsti*, 3^o prés. *baññza* « châtier ».

Indo-eur. **poik₁o-s* (ποικίλος, scr. *pēças-*, etc.) : — lit. *pañbas* « tache de suie ».

Indo-eur. **woik₁o-s*, etc. : — lit. *vēñ-pats*, *vēñ-kelis*; 3^o prés. *vēñbia* « reçoit l'hospitalité ».

Indo-eur. **deivos* « dieu » : — lit. *dēvas*; *deivē*, acc. *dēivę*.

Gr. χεϊμών, χεϊμα, scr. *hēmanta-s* : — lit. *žēmā*, acc. *žēmą*.

Indo-eur. **eisjō* « ibo », **eiti* « it » : — lit. *eñsiu*, *eñti*, etc.

Indo-eur. **leig₂h-* « lécher » (λείχω, scr. *lēhmi*) : — lit. *lēñia*, *lēñti*, fréquentatif *lañžo*.

Gén. pl. **dwoijōm* (got. *twaddjé*, v. h.-all. *zweiio*) : — lit. *dvēñjū*¹.

¹ Les exemples suivants laissent davantage à désirer, soit que l'étymologie çà et là, soit douteuse, soit que le groupe phonétique primitif ne soit pas de forme absolument indiscutable dans chaque cas. Ils ont néanmoins l'avantage de montrer que dans la masse des cas où une diphtongue primitive est probable, c'est bien une seule et même intonation qui règne.

Scr. *añgāras* « charbon » : lit. *añglis*, acc. *añglj*. — Europ. *angh-* (άγχω, lat.

Lorsque la forme à diphtongue est en étroite alternance dans la langue avec des mots de même famille, où le vocalisme diffère — qui dépendent donc d'une autre règle, alors même qu'ils n'ont pas une intonation différente —, le cas peut paraître légèrement plus obscur, en ce que la possibilité d'une influence analogique est alors concevable, et devra être sans doute accordée çà et là. L'essentiel est, en ce moment, de remarquer que cette hypothèse n'est jamais nécessaire :

Ainsi *veĩt-* ou *vaĩt-*, dans *veĩcza*, *veĩsti* « retourner », fréquentatif *vaĩto*, PEUVENT, incontestablement, avoir tiré leur intonation de *viĩt-* = *vpt-*, contenu dans *viĩsta*, *viĩsti*. Mais rien ne démontre qu'il en soit ainsi, ni n'invite particulièrement à le croire. Le

ango) : lit. *aĩkĩstas* « étroit ». — Lat. *angvis* : lit. *angis*, acc. *aĩgi*. — Indo-eur. *onk₂*, forme forte à rétablir d'après véd. *aktu-bhis* « de nuit » : lit. *ankstė*, *iĩ aĩksto* « de bonne heure ». — Gr. *γόμφος*, scr. *gambha-s*, v. h.-all. *kamb* « peigne, crête » : lit. *ĩamĩbas* « angle formé par les côtés d'une poutre » (Kurschat écrit aussi : *ĩamĩbas*). — Gr. *κάμπω* : lit. *kaĩpas* « angle » (?). — Scr. *bhaĩga-s* « bris, rupture » ; et « vague, lame » : lit. *bangà*, acc. *baĩgà* « vague » (?). — Véd. *ça-çvant-* « éternel, dont le retour est infaillible et régulier » : lit. *beĩntas* « saint, sacré » (Noreen, *Urgerm. Judlāra*, p. 118). — Gr. *ῥέμσομαι* « tourner, se mouvoir en rond » : lit. *reĩgti-s* « se plier, se courber ». — Gr. *ῥοχίς*, *ἔν-ορχος* : lit. *eĩĩilas* « étalon ». — Indo-eur. **wers-*, cf. lat. *verres*, forme forte de scr. *vĩs-an-* : lit. *veĩĩbis*, *-io* « veau » (sans valeur, à cause de la métatonie courante dans cette classe de thèmes). — Germ. **hirdia-* « berger » : lit. *keĩdĩzus*, sans valeur pour la même raison. — Scr. *tarp-* se rassasier : lit. *taĩpti* « prospérer ». — Scr. *sparç-* toucher : lit. *peĩĩbt* « dolet, être sensible ». — Indo-eur. **kor-t-*, forme forte de scr. *kĩrtvas* « fois » : lit. *kaĩrtas* « fois », qui toutefois peut dépendre simplement de *kertũ*. — Crétois *Βριτό-μαρτις* « *virgo dulcis* » : lit. *marti*, acc. *maĩczg*. — Gr. *Ἐέλω* « fasciner du regard ? » : lit. *ĩvelgti* « regarder ». — Scr. *alpas* « petit, faible » : lit. *alĩpti* « s'évanouir, tomber en faiblesse ». — Scr. *pōta-s* « petit d'un animal » : lit. *paũtas* « œuf ». — Lat. *aurōra* : lit. *aũĩsta* « le jour se lève » ; *aũbrà*, acc. *aũĩbrg* « l'aurore ». — Scr. *çōcatė* « être chagriné, être dans le deuil » : lit. *baũkti* « crier » (le rapprochement serait plus certain si on pouvait le compléter avec got. *hiufan* « SE LAMENTER », mais *f*, ou *χw*, pour *k₂* après *u* paraît inadmissible). — Eur. **dhveugh-*, got. *driugan*, *drũgun* : lit. *draũgas* « compagnon ». — Eur. **kouko-*, v. h.-all. *houg*, « colline » : lit. *kaukarà*, nom. pl. *kaũkaros*, ainsi intonné Kursch. *N. Test. Luc 3, 5; 23, 30*. — Indo-eur. **koupo-*, **koubo-* « tas, monticule », zd. *kaofa*, anglo-s. *heap* : lit. *kaĩpas*. — Eur. **dheus-* respirer », got. *dius* « animal » : lit. *daũsos* « air, atmosphère ». — Eur. **dheubo-*, got. *diups* « profond » : lit. *daubà*, acc. *daũbg* « fosse » (de la même racine, avec tranche [-um]-, *duĩblas* « vase, sol marécageux » = v. h.-all. *tumphilo* « endroit profond, gouffre »). — Indo-eur. **meik₁-* « mêler », cf. gr. *Μειξιλέους*, *σύμμεικτος* : lit. *maĩĩstas* « émeute », verbe *maĩĩso*. — Europ. **moino-* « échange » : lit. *maĩĩnas*. — Gr. *αίχυμή* : lit. *ĩĩĩĩmas* « broche (?) ». — Gr. *Φαιδρός* : lit. *gėĩdrà*, acc. *gėĩdrg* « beau temps » (Fick). — Eur. **koimo-*, got. *hains* : lit. *kėĩmas* « village ». — Indo-eur. **poitu-*, forme forte de scr. *pĩtu-s* « nourriture, repas », zd. *arem-pitu-* « midi » : lit. *pėĩtũs* « le dîner, midi, le sud ». — Indo-eur. **(s)k₂oit-*, **(s)k₂oit-* « discerner », scr. *ĩ-kėĩt-ti* « il discerne », *çėĩ-as* « l'entendement », *kėĩt-u-s* « drapeau, signe distinctif », germ. **haidu-* « distinction, rang, classe, personne » : lit. *skaiĩto*, 3^e prés. « lire » et « compter ». — Indo-eur. **k₂oit-*, peut-être identique au précédent (scr. *çit-ra-s* « multicolore, multiple ») : lit. *keĩs-ti* « changer » (*kĩtas* « autre »). — Indo-eur. **dei-no-*, *dĩ-no-* « jour » : lit. *dėĩnà*, acc. *dėĩnq*.

libre développement du primitif **wert-*, **wort-* (scr. *vartati*) devait donner précisément *vērt*, *vārt-*.

Considérer sous ce même point de vue :

keřt-a « il frappe », *kart-à*, acc. *kařt-a* « couche, étage, tranche », éclairés dans leur intonation non par *kīřstas*, mais (fort indépendamment de toute forme comme *kīřstas*), par indo-eur. **kert-*, scr. *kart-ana-m*, action de trancher.

veřz-ia « il serre, étrangle », gr. *ἐέρω* (sans qu'il y ait à s'occuper des formes qui ont *virž-*).

verb-à, acc. *veřb-a* « rameau », lat. *verbēna* (sans qu'on ait à rapprocher *vīřbas*, p. 439).

veľk-a « il traîne », gr. *ἐλω* (sans faire intervenir l'intonation de *vilktas* « traîné »).

leňd-a « il se tapit, rampe, glisse », scr. *randh-ra-m* « trou, cachette, repaire » (à séparer de prét. *līndo*, inf. *līsti*.)

žeňg-ia, *žeňg-ti* « marcher », scr. *gāiñhā* « jambe », véd. *gāiñhas-* « chemin, parcours » (accompagné de *žiňg-*, *žiňgsnis*).

tēs-ia, *tēs-ti* « étendre, étirer », scr. *tamsati* « secouer », cf. accessoirement got. *ƿīnsan* « tirer » (le tout restant indépendant de *tīs-*, contenu dans *tīsta*, *tīsti* « s'étendre »).

reň-ti, *reň-siu* « s'appuyer », scr. *rantum*, *rañsyatē* « se délasser, se reposer ». (Ici les formes offrant *řim-* sont d'ailleurs de l'autre intonation : verbe *řimstu* « se tranquilliser », v. p. 440.)

mā-sto, soit *maň-sto* « il réfléchit, pense » (inf. *māstyti*); *pameň-klas* « monument », Anyksz. Szil. 139; cf. scr. *mantra-s*, gr. *Μέντωρ*, etc. (Constitue un autre cas que *miňti*, *pamiňklas*). — La forme *pameňklas* pourrait sembler douteuse si elle n'était attestée que par Baranowski (qui par son dialecte natal était en effet dans l'impossibilité de distinguer entre *pamiňklas* et *pamenklas*), mais je l'ai souvent rencontrée dans des textes žemaites, et l'existence de la forme une fois assurée, il n'y a pas lieu de supposer que l'intonation que lui prête Baranowski ne soit pas exacte à son tour.

snēg-as « neige », *snāřg-ūlé* « flocon de neige », *snāřg-o*, verbe fréquentatif. L'intonation est la même que dans *suňga* (il neige); la même encore que dans *snigo*, *snigtu* (lire *snigo*, *snigti*). Elle est due, dans *suňga*, à la même loi que dans *snēgas* (p. 445), dans *snigo* à une loi différente (p. 435 seq.). L'important est que ni *suňg-* ni *snig-* ne sont ce qui justifie ou explique *snēg-*. UN SEUL TERME EST À CONSIDÉRER pour ce dernier, c'est le primitif **snoigh-*.

βvēt-, *βvēs-ti*, 3^e prés. *βvēcza* « luire », cf. scr. *gvēt-atē*, sans considérer de même *βvīnta*, ou *βvīto* (*βvīto*).

lēk-ti « il reste », *laik-o* « il fait rester, tient », *laik-as* « temps »; cf. indo-eur. **leik*₂-, **loik*₂- (*λείπω*), sans mettre en cause *liko*, *likti* (*liko*, *likti*).

peik-ti « trouver à redire », *paik-as* « esprit chagrin, mauvais esprit, fou », cf. indo-eur. **peik*-, **poik*- (forme forte de *πικρός*; v. h.-all. *fēh* « ennemi »), sans établir de solidarité pour l'intonation avec *piktas* (*piktas*), mauvais.

veik-ti « *perficere vel efficere*, gagner un résultat » (*i-veikti* a très souvent le sens pur et simple de *vaincre*), *vaik-as* « enfant; proprement résultat »; cf. primitif **weik*-, **woik*- (forme forte de lat. *per-vīcax*, contenue dans *vīcī* ou dans got. *weihan* « combattre »), sans obscurcir ce rapport par la collation de *wīk*-, dans *vīkrūs* « actif ».

blē-ti, 3^e prés. *blē-ja* « s'incliner, être en pente », *blaī-tas* « pente »; cf. indo-eur. **k₁lei*-, **k₁loi*- « incliner », hors de toute question pouvant concerner *blī*- dans *su-βlijēs*, etc.

klaūs-o « il écoute », cf. indo-eur. *k₁leus*-, scr. *ḡrōś-atē* (exactement éclairé par la forme faible *ḡrus-ti-s*), en laissant de côté *klūs*-, dans *pa-klusnūs*. — L'intonation de *klāusiu* « j'interroge » est un des problèmes auxquels on aperçoit le moins de solution dans toute l'étendue des faits d'intonation.

praūs-ti « se laver le visage », cf. indo-eur. **preus*-, forme forte de scr. *pruśati* « asperger, inonder », sans faire intervenir *prūs*- dans *prusnā* « mufle, museau de la vache » (partie qui baigne à l'abreuvoir).

A ces exemples s'ajoutent en particulier :

1. La syllabe *-ant-* du participe, laquelle est d'intonation douce. On ne peut s'en assurer directement, vu qu'au nominatif (*nēβās*, etc.) la syllabe, comme finale, n'est plus dans les conditions ordinaires, et que dans le reste de la flexion elle ne reçoit jamais le ton : *nēβanti*, etc. Mais il résulte de la loi développée plus loin (*Accentuation*) que l'accent ne pourrait pas tomber sur *nē*- si la syllabe suivante était rude.

2. La diphtongue des présents à nasale infixée, tels que *l-|iñ|-pa* = scr. *limpati*; *sn-|iñ|-ga* = lat. *ningvūt*; *pa-b-|uñ|-da*, cf. *πυνθά-νομαί*. Cette diphtongue est indo-européenne¹ : elle était natu-

¹ L'idée que *limpa*, *bunda* se ramèneraient à **lipna*, **budna*, ou autres formes plus ou moins voisines, tenait simplement à un ensemble de vues erronées qui empêchaient de comprendre le type indo-européen **li-m-pé*- = **li-né-p*- (7^e cl.) + suff. *-e*-.

rellement de même forme quel que fût le verbe, et elle est en lituanien de même intonation quel que soit le verbe. — Les présents en question forment un des cas mémorables où l'indo-européen admet par exception que $i + n$, $u + n$, $r + n$, etc., dans la même syllabe, fassent $in|$, $un|$, etc. (et non jn , wn , etc.); c'est grâce à ce fait que nous avons ici l'occasion, à peu près unique, de constater comme il fallait s'y attendre, que la loi s'applique à in , un primitif aussi bien qu'à on , en , etc.

Les cas contraires. — Il y a deux catégories de formes sur lesquelles la loi ne prétend rien établir, ni dans un sens ni dans l'autre :

1. Les formes qui, autant qu'on peut le voir, n'ont jamais contenu qu'une diphtongue, mais dont on ne sait si elles ont existé de tout temps (*långas*, fenêtre, *vårpa*, épi, *lèpa*, tilleul, etc.).

2. Les formes qui ont existé de tout temps, mais dont on ne peut prouver qu'elles aient toujours offert une diphtongue.

Pour qu'il puisse être question en un sens quelconque d'une exception à la loi, la condition préalable est que le mot ne rentre dans aucune de ces deux classes. On se trouve alors en face d'une quinzaine de cas comme *v-ėnas* « un » (**oimos*); *vėidas*, *vėizdmi* « voir »; *mėlas*, *mėilė* « amour » (si on compare *μειλίχιος*); *jėβkau* « je cherche » (v. h.-all. *eiscōn*); *mėžiu*, *mėblas* « fumier » (indo-eur. **meigh-*; cf. *mėža* mingit, reposant comme le latin sur une 2^e forme, **mengh-*, avec intonation régulière); *mėibas* « sac » qu'on rapproche de scr. *mėša-s* « bélier », *mėši* « peau de bélier »; *taukas* « graisse » = **teuko-*, v. h.-all. *diok* (l'adj. *taūkimas* ne suffit pas à prouver que la métatonie soit du côté de *tauk-*); *raudmi* « je me lamente » = scr. *rōdimi* (l'intonation n'est pas bien attestée; elle est douce dans le subst. *raudà*, acc. *raudā*, ce qui d'ailleurs est sans portée); *riaugmi* et *raugas* « levain », gr. *έρευγ-*; *plauti* en regard de *πλεῦσαι* (cf. *plau-k-ti*); *bėrnas* « garçon » remontant apparemment à **bher-no-*, got. *barn*; et un certain nombre d'autres, parmi lesquels *pėrdžu* contre gr. *πέρδομαι*, scr. *pard-*. Ces exemples, cités ici sans ordre, se présentent dans des conditions très diverses, qu'il ne peut s'agir d'apprécier dans le présent article. Il sera nécessaire notamment de tenir grand compte d'une tendance curieuse du verbe en *-mi*, *-ėti*, et *mi*, *-oti* à la métatonie rude.

F. DE SAUSSURE.

(A suivre.)

MÉLANGES.

LES NOMS DE LIEUX EN -υδών.

Dans la plupart des langues indo-européennes, le mot qui désigne « l'eau » dérive, comme on sait, de la racine *ud* à l'aide du suffixe *-n* : v. ind. *ud-án-*, lit. *und-ũ*, got. *wat-ō*. En grec, tandis que dans tous les autres thèmes en *-n* la forme en *-n* a été étendue au nominatif (cf. *ἄκ-μων* contre v. ind. *ác-mā*, lat. *hom-ō*, lit. *akm-ũ*, got. *gum-a*), on trouve dans ce mot l'exemple unique, en grec, du nominatif sans *-n* : *ὑδωρ*, qui est analysé par Brugmann (*Gr. Gr.*², § 71^a, *remarque*) en *ὑδ-ω + ρ* et qui dérive du plus ancien **ὑδ-ō* (cf. lit. *und-ũ*) + *ρ* (Hirt, *Indogermanische Forschungen*, I, 1-2, p. 23). La forme nominative ordinaire avec *-n* est maintenue selon notre opinion dans quelques noms de villes en *-υδών*, qui justifient précisément notre explication par leur situation au bord d'un cours d'eau. Il s'agit en particulier des villes *Καλυδών* et *Ἄμυδών*, dont la première était située sur l'Euenos, la seconde sur l'Axios.

Quant aux premiers membres de ces deux composés, le premier seul peut s'expliquer avec quelque sûreté : il contient sans doute le thème *καλο-* « beau ». Dans cette signification, qui correspondrait mot pour mot au nom moderne d'*Aiguebelle*, dans le département de la Savoie, il y aurait concordance avec l'épithète homérique de cette ville : *ἔραυνή* « agréable, délicieuse » (I 531, 577). En ce qui concerne le premier membre du second nom, on ne peut soutenir qu'une hypothèse incertaine, d'après laquelle il y faudrait reconnaître un thème non représenté ailleurs dans la langue grecque : **ἀμο-*, répondant au v. ind. *ám-a-s* « rapidité », duquel on dérive aussi *αἰνός* (de **ἀμ-ιο-s*, voir Osthoff, *Zur Gesch. des Perfekts*, p. 508 sqq.). Avec cette signification, qui rappellerait la formation du nom actuel *Fontarabie*, *Fuenterrabia* (*Fons rapidus*), s'accorderait l'épithète du fleuve Axios : *εὐρυρέων* (B 879, II 288).

Au nom de *Καλυδών* se rattache le nom homérique des îles Strophades (*Schol. ad Apoll. Rhod.*, II, 296) : *Καλύδναι νῆσοι*, dérivé par le suffixe *-ā* de la même façon que l'épithète d'Amphitrite *ἄλοσ-ύδ-ν-η* (G. Meyer, *Gr. Gr.*², § 115, p. 326) et que

les nombreux substantifs grecs étudiés par Brugmann, *Morphol. Untersuch.*, II, p. 166 sqq. — De même Καλύδνα, autre nom de Καλυδών selon Strabon; de même aussi Καλυδνος (Κάλ-υδ-ν ο-ς), l'appellatif du fils d'Uranos, lequel contient sans doute une allusion à la pluie (Pott).

Pouvons-nous espérer que notre explication sera préférée à celle de Pott (*Beiträge* de Bezzenger, VIII, p. 78), qui pense à une connexion de Καλυδών avec κλύδων, κλύζω?

Jaromír JEDLIČKA.

Adulter.

La dérivation proposée dans ces *Mémoires* (t. IV, p. 82), pour *adulterare* « altérer », puis « souiller, corrompre » suppose un nom post-verbal peu vraisemblable, — on attendrait *adulterator*, — et surtout la transition sémantique d'un sens moral et très général à un sens matériel et très particularisé. A tous ces points de vue, il y a avantage à supposer qu'*adulter* est le primitif. Or, si la locution *trium virorum* a donné naissance à un nominatif *triumvir*, on ne voit pas pourquoi le nominatif *adulter* ne serait point parti, lui aussi, d'une locution toute faite. Je suppose qu'on a pu dire d'une femme mariée qui avait manqué à ses devoirs, *ad alterum adiit* ou *ad alterum accessit*, etc. Pour l'assourdissement de l'initiale dans un pareil groupe, comparer *sē-dulō*, *dē-nuō*, *ī-lico*, etc. Une fois qu'on eut obtenu ainsi l'ensemble *ad-ulterum*, on le prit d'autant plus naturellement pour un seul mot, qu'il n'y avait pas d'**ulterum* dans la langue, et que d'ailleurs les verbes ci-dessus admettent aussi bien un régime à l'accusatif sans *ad*. On comprit donc *adulterum adiit*, et de cette locution fut abstrait le mot *adulter*, qui subsidiairement forma son féminin *adultera* et son verbe dénominatif *adulterō*.

V. HENRY.

JARGEAU ET SES ENVIRONS AUX XIV^e ET XV^e SIÈCLES

Par P. LEROY, ancien magistrat

Avec une préface par A. de CHAMPEAUX, inspecteur des Beaux-Arts

Un volume in-8, orné de 2 planches. Prix. 3 fr. 50

SOLUTION DE QUELQUES DIFFICULTÉS DE LA PHONÉTIQUE FRANÇAISE

Chapitre du Vocalisme

Par P. MARCHOT

Un volume in-8. Prix. 3 fr. 50

ANDREAS GRYPHIUS ET LA TRAGÉDIE ALLEMANDE AU XVII^e SIÈCLE

Par L.-G. Wysocki

Un volume in-8. Prix 15 fr.

DE PAULI FLEMINGI GERMANICIS SCRIPTIS ET INGENIO

Par le même

Un volume in-8. Prix. 3 fr.

CORRESPONDANCE INÉDITE DE LA REINE CATHERINE DE WESTPHALIE

Née princesse de Wurtemberg

AVEC SA FAMILLE ET CELLE DU ROI JÉRÔME

LES SOUVERAINS ÉTRANGERS ET DIVERS PERSONNAGES

Publiée par le Baron A. du CASSE

Un volume in-8. Prix. 7 fr. 50

LA ROSE DANS L'ANTIQUITÉ & AU MOYEN AGE

HISTOIRE, LÉGENDES ET SYMBOLISME

Par Charles JORET

Professeur à la Faculté des lettres d'Aix, correspondant de l'Institut.

Un volume in-8. Prix. 7 fr. 50

LES MOTS LATINS DANS LES LANGUES BRITTONIQUES

(GALLOIS, ARMORICAIN, CORNIQUE)

Phonétique et commentaire avec une introduction sur la romanisation de l'île de Bretagne

Par J. LOTH, doyen de la Faculté des lettres de Rennes, lauréat de l'Institut.

Un volume grand in-8. Prix. 10 fr.

LE MUSÉE DE LA CONVERSATION

Répertoire de citations françaises, dictons modernes, curiosités littéraires, historiques et anecdotiques avec une indication précise des sources

Par Roger ALEXANDRE

Un volume in-8. Prix. 4 fr.

HISTOIRE DU RÈGNE DE MARIE STUART

Par M. PHILIPPSON

Tome I : L'Avènement de Marie Stuart. Tome II : Succès de Marie Stuart en Écosse. Darnley.

Tome III : Darnley. Le meurtre de Riccio. La catastrophe ; fin du règne

Trois volumes in-8. Prix. 22 fr.

ILIOS ET ILIADÉ

Les ruines d'Ilios. — La formation de l'Iliade. — Essai de restauration de l'Iliade primitive. — L'Olympe et l'art homériques.

Par Gaston SORTAIS, S. J.

Un fort volume in-8, orné d'une carte de la Troade. Prix. 5 fr.

LA CONSTITUTION D'ATHÈNES

Par ARISTOTE

Traduit par B. Haussoullier, avec la collaboration de E. Bourguet, J. Bruhns et L. Eisenmann.

Un volume grand in-8. Prix. 5 fr.

EURIPIDE ET ANAXAGORE

Par L. PARMENTIER, professeur à l'Université de Liège.

Un volume in-8. Prix. 3 fr.

ROMANIA

Recueil trimestriel consacré à l'étude des langues et des littératures romanes

Publié par MM. P. MEYER et G. PARIS, membres de l'Institut

Paris : 20 fr. — Départements et Union postale : 22 fr.

La collection complète (1872 à 1892 inclus), y compris la table des dix premières années : broché, 540 fr.; relié en demi-maroquin, coins, tête dorée, ébarbé, 570 fr.

REVUE CELTIQUE

Fondée par H. GAIDOZ

Publiée sous la direction de M. d'ARBOIS DE JUBAINVILLE, membre de l'Institut, avec le concours de M. J. LOTH, doyen de la Faculté des Lettres de Rennes, et E. ERNAULT, professeur à la Faculté des Lettres de Poitiers.

Paris : 20 fr. — Départements et Union postale : 22 fr.

La collection complète des 14 vol. (années 1870 à 1892 inclus), au lieu de 280 fr., net 230 fr.

REVUE DE PHILOLOGIE

FRANÇAISE ET PROVENÇALE

RECUEIL TRIMESTRIEL

Consacré à l'étude des langues, dialectes et patois de la Francé

Publié par L. CLÉDAT, Doyen de la Faculté des Lettres de Lyon

Paris : 15 fr. — Départements et Union postale : 16 fr.

LE MOYEN AGE

BULLETIN MENSUEL D'HISTOIRE ET DE PHILOLOGIE

Direction, MM. A. MARIGNAN, M. PROU et M. WILMOTTE

Paris : 10 fr. — Départements et Union postale : 11 fr.

RECUEIL DE TRAVAUX RELATIFS A LA PHILOLOGIE

Et à l'Archéologie égyptiennes et assyriennes

Pour servir de bulletin à la Mission française du Caire, sous la direction de G. MASPERO
Prix d'abonnement au volume complet : Paris, 30 fr. Départements et Union postale : 32 fr.

La collection des 15 premiers volumes pris à la fois, au lieu de 460 fr., net 360 fr.

Chartres. — Imprimerie DURAND, rue Fulbert.

MÉMOIRES
DE LA
SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE
DE PARIS

~~~~~  
TOME HUITIÈME  
6<sup>e</sup> FASCICULE



PARIS  
ÉMILE BOULLON, LIBRAIRE-ÉDITEUR  
67, RUE DE RICHELIEU, 67  
1894

## TABLE DES MATIÈRES

DU FASCICULE 6.

|                                                                                                                                                                                                                  | Pagos. |
|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|--------|
| J. IMBERT. Les termes de parenté dans les inscriptions lyciennes. . . . .                                                                                                                                        | 449    |
| Michel BRÉAL. Varia. 1. Ἄτη. 2. <i>Quoties, toties, millies</i> . 3. Pronoms soudés à des prépositions. 4. <i>Pedetentim</i> . 5. <i>Rected cuncaptum</i> . 6. Inscription osque. 7. Formes analogiques. . . . . | 473    |
| Abel BERGAIGNE. Quarante hymnes du Rig-Véda, traduits et commentés (publiés par V. HENRY). Fin. . . . .                                                                                                          | 479    |
| INDEX. . . . .                                                                                                                                                                                                   | 487    |
| TABLE DES AUTEURS. . . . .                                                                                                                                                                                       | 525    |

N. B. — Ce fascicule est accompagné du titre du volume et de la liste des membres arrêtée au 1<sup>er</sup> juillet 1894.

---

---

EN VENTE A LA MÊME LIBRAIRIE

### TRAITÉ DE LA FORMATION DES MOTS COMPOSÉS

DANS LA LANGUE FRANÇAISE COMPARÉE AUX AUTRES LANGUES ROMANES  
ET AU LATIN

Par ARSÈNE DARMESTETER

Deuxième édition revue, corrigée et en partie refondue, avec une préface

Par GASTON PARIS, membre de l'Institut

Un volume in-8. Prix. . . . . 12 fr.

---

---

### LA LÉGENDE DE SALADIN

Par G. PARIS, membre de l'Institut de France

Brochure in-4. Prix. . . . . 3 fr.

---

---

### DE NICOLAO MUSETO (*gallice* COLIN MUSET)

FRANCO GALLICO CARMINUM SCRIPTORE

Par J. BÉDIER

Un volume in-8. Prix. . . . . 3 fr.

---

---

### LES SOURCES DU ROMAN DE RENART

Par L. SUDRE

Un volume gr. in-8. Prix. . . . . 12 fr.

---

---

### PUBLII OVIDII NASONIS METAMORPHOSEON

LIBROS QUOMODO OSTRATES MEDII AEVI POETAE IMITATI INTERPRETATIQUE SINT

Par le même

Un volume in-8. Prix . . . . . 3 fr.

# LES TERMES DE PARENTÉ

## DANS LES INSCRIPTIONS LYCIENNES

Quand Savelsberg entreprit, dès 1874, son utile travail de réédition des inscriptions lyciennes dont il voulut analyser la teneur<sup>1</sup>, et, à une époque tout à fait rapprochée de la nôtre (1886-1888), quand M. W. Deecke étudia cette langue singulière avec l'idée préconçue qu'elle devait être une langue aryenne<sup>2</sup>, on était fort mal renseigné sur les termes qui expriment dans cet idiome les rapports de parenté et d'alliance. Ce qu'on savait de positif, grâce à la partie grecque de quatre épitaphes bilingues, tenait en une demi-ligne : *tideimi* « fils » et *lada* « épouse ». Sommes-nous plus avancés aujourd'hui ? certainement oui. Un ex-voto bilingue inconnu à mes éminents prédécesseurs fixe le sens de *tuhes* et de *cbatra* ; en outre, ayant soumis les épitaphes unilingues à un examen scrupuleux d'où étaient bannies toute fantaisie étymologique et toutes comparaisons avec des langages voisins et éloignés, peut-être ai-je réussi à attribuer à d'autres *συγγενικά* des traductions qui s'adaptent naturellement au contexte. Je les livre à mes savants confrères, et, pour donner à ma liste une base solide, je vais d'abord reprendre les termes traduits dans les documents bilingues.

<sup>1</sup> Voici le titre de ce travail : *Beiträge zur Entzifferung der lykischen Sprachdenkmäler* (Bonn, Eduard Weber). Ces études forment deux parties : la première, publiée en 1874, est consacrée aux textes bilingues ; la seconde, parue en 1878, a pour objet les autres inscriptions, même celles de la grande stèle de Xanthus. On trouvera dans ces volumes, très soigneusement imprimés par Carl Georgi, toutes sortes d'indications sur le déchiffrement et les publications antérieures.

<sup>2</sup> M. Deecke a fait paraître ses *Lykische studien* dans les *Beiträge* de Bezzenberger. Les première et deuxième études traitent du génitif : suivant l'auteur, *-h* ou *-hä* serait la désinence du génitif singulier des noms propres et communs, *he* (notre *hi*) la désinence du génitif pluriel (Band XII, 1, p. 124-154 ; II, p. 315-340) ; la troisième étude traite du verbe (Band XIII, p. 258-289), et la quatrième passe en revue tous les textes où il serait question d'expressions numériques, de monnaies, d'amendes, etc., et où l'on rencontre des chiffres (Band XIV, p. 181-242). En outre, M. Deecke a exposé la découverte de M. Six sur les *nasales sonnantes n̄ et ñ* (Band XIII, p. 132-139).

Β̂ Ε̂ Σ̂ Τ̂ Ο̂ Κ̂ Δ̂ Ρ̂ Ε̂ Σ̂ Ψ̂ Ε̂  
 Γ̂ Ο̂ Φ̂ Τ̂ Ψ̂ Ψ̂ Σ̂ Β̂ Ι̂ Ψ̂ Κ̂ Ρ̂ Ο̂ Γ̂  
 Τ̂ Ε̂ Δ̂ Ε̂ Μ̂ Ε̂ : Σ̂ Γ̂ Ο̂ Ρ̂ Ε̂ + Ε̂ Μ̂ Τ̂  
 Τ̂ Ο̂ + Τ̂ Σ̂ Τ̂ Λ̂ Ψ̂ Ξ̂ Ν̂ Ρ̂ : Α̂ Τ̂ Ρ̂ Ο̂ + Β̂ Σ̂  
 Σ̂ Ι̂ Λ̂ Α̂ Δ̂ Ο̂ + Β̂ Ε̂ : Τ̂ Ε̂ Κ̂ Ο̂ Κ̂ Ψ̂ Ρ̂ Ρ̂ Ψ̂  
 Ρ̂ Ε̂ Λ̂ Λ̂ Ξ̂ Ν̂ Ε̂ : Ο̂ Ρ̂ Τ̂ Ρ̂ Κ̂ Ε̂ Ι̂ Α̂ + Ξ̂ Κ̂ Β̂ Α̂ Τ̂ Ρ̂ Ο̂  
 Σ̂ Ι̂ Ρ̂ Ρ̂ Ε̂ Ι̂ Α̂ Ν̂ Ο̂ Β̂ Α̂ + Ξ̂ : Τ̂ Ο̂ + Τ̂ Σ̂ Ξ̂  
  
 Γ̂ Ο̂ Ρ̂ Γ̂ Α̂ Ξ̂ Ο̂ Ρ̂ Υ̂ Ψ̂ Ι̂ Ο̂ Σ̂ Ρ̂ Υ̂ Ρ̂ Ι̂  
 Β̂ Α̂ Τ̂ Ο̂ Υ̂ Σ̂ Α̂ Δ̂ Ε̂ Λ̂ Φ̂ Ι̂ Δ̂ Ο̂ Υ̂ Σ̂  
 Τ̂ Λ̂ Ω̂ Ε̂ Υ̂ Σ̂ Ε̂ Α̂ Υ̂ Τ̂ Ο̂ Ν̂ Κ̂ Α̂  
 Τ̂ Η̂ Γ̂ Γ̂ Υ̂ Ν̂ Α̂ Ι̂ Κ̂ Α̂ Τ̂ Ι̂ Σ̂ Ε̂ Υ̂  
 Σ̂ Ε̂ Μ̂ Β̂ Ρ̂ Α̂ Ν̂ Ε̂ Κ̂ Ρ̂ Ι̂ Ν̂ Α̂ Ρ̂ Ω̂ Ν̂  
 Ο̂ Ρ̂ Τ̂ Α̂ Κ̂ Ι̂ Α̂ Ο̂ Υ̂ Γ̂ Α̂ Τ̂ Ε̂ Ρ̂ Π̂ Ρ̂ Ι̂  
 Α̂ Ν̂ Ο̂ Β̂ Α̂ Α̂ Δ̂ Ε̂ Λ̂ Φ̂ Ι̂ Δ̂ Ξ̂ Μ̂  
 Δ̂ Γ̂ Ο̂ Λ̂ Λ̂ Ω̂ Ν̂ Ι̂

## EX-VOTO BILINGUE DE TLOS,

d'après la photographie de M. Benndorf<sup>1</sup>. (Voir p. 452, note 4.)

<sup>1</sup> Ce monument est reproduit ici uniquement à raison de son importance majeure dans les questions que je vais agiter. La gravure de cette inscription ne brille pas précisément par son élégance, et s'il avait été désirable de produire des spécimens d'écriture lycienne, on n'eût pas eu de peine à trouver mieux.

ALPHABET LYCIEN<sup>1</sup>.

1° Voyelles et semi-voyelles.

⊓      ⊓<sup>2</sup>  
a      o

⤴      ✕<sup>3</sup>  
e      ë

⊓      ○  
i      u

⊓      ⊕  
y      h

2° Consonnes.

⊓    ⊓<sup>4</sup>    ⊓<sup>4</sup>    ⊓<sup>4</sup>  
b    f    p    v

⊓    ⊓<sup>5</sup>    ✕<sup>6</sup>    ⊓<sup>6</sup>  
c    g    k    q

⊓    ⊓    ⊓    ⊓  
d    t    th    z

⤴    ⊓  
l    r

⊓    ⊓<sup>7</sup>    ⊓<sup>8</sup>    ⊓<sup>8</sup>  
m̄    m    n̄    n

⊓<sup>9</sup>    ⊓<sup>9</sup>  
s    sh?

<sup>1</sup> Les types sont ceux de la grande stèle de Xanthus réduits au septième. L'écriture va de gauche à droite, sauf sur quelques légendes de monnaies.

<sup>2</sup> Une variante qui se rencontre souvent dans les épitaphes et les ex-voto est ⊓; on trouve aussi ⊓, ⊓, ⊓.

<sup>3</sup> Variantes sur d'autres monuments ⊓, ⊓.

<sup>4</sup> Variantes ⊓, ⊓.

<sup>5</sup> Variantes ⊓, ⊓, ⊓.

<sup>6</sup> Variantes ⊓, ⊓, ⊓.

<sup>7</sup> Variantes ⊓, ⊓, ⊓.

<sup>8</sup> Variantes ⊓, ⊓.

<sup>9</sup> Variantes ⊓, ⊓.

## I

- $\left. \begin{array}{l} 1 \\ 2 \\ 3 \end{array} \right\} \text{ tideimi, au nominatif singulier, au datif} \\ \text{singulier et au nominatif pluriel.} \\ 4 \text{ tideime, au datif pluriel.} \\ 5 \text{ tideimis, à l'accusatif pluriel.}$

Commençons par Limyra 19<sup>1</sup>; là, comme aux autres bilingues, la rédaction lycienne précède la rédaction grecque. Mais il est préférable de mettre chaque mot de la première en regard des mots correspondants du second texte :

*: sideriya : permēneh : tideimi (1) : hrppi etli ehbi. . . . .*  
*Σιδάριος Παρμένοντος υἱὸς ἐαυτῶι*

*se tideimi (2) : pubieleye.*  
*καὶ υἱῶι Πυβιάληι.*

ANTIPHELLUS 3<sup>2</sup>.

*iqtta : hlah : tideimi (1) hrppi. . . . . tideime (4) : ehbiye.*  
*Ἰκτας Λᾶ τέκνοις.*

Ni *tideimi*, ni le pronom possessif *ehbiye* «suis» ne sont traduits. Généralement on n'omet pas de même d'inscrire le mot *tideimi*; cependant, dans quelques textes, il est sous-entendu. Ainsi dans Levissi<sup>3</sup>, les fondateurs de la tombe Ἀπολλωνίδης Μολλίσσιος καὶ Δαπάρας Ἀπολλωνίδου sont seulement désignés comme *Pulenyda Mullihesh se Dapara Pulenydah*. Le scribe est heureusement moins concis dans le reste de l'épithaphe :

*hrppi lada eptthe se tideime (4)*  
*ἐπὶ ταῖς γυναιξίν ταῖς ἑαοτῶν καὶ τοῖς ἐγρόνοις.*

L'ex-voto bilingue de Tlos<sup>4</sup> débute ainsi :

*ebeis tucedris qi. . . . tuvete qssbezë crup[sseh] tideimi (1).*  
 [Ces statues] Ἀπόλλωνι [a consacré] Πόρπαξ Θρύψις.

<sup>1</sup> Savelsberg, I, p. 23. Cette épithaphe a été recopiée par les savants de l'expédition autrichienne. Voir *Reisen in Lykien, Milyas und Kibyratiss*, beschrieben von Petersen und F. von Luschan (Wien, 1889, C. Gerold), n° 124, p. 66. J'ai, de plus, une copie prise par M. Diamandaras.

<sup>2</sup> Savelsberg, I, p. 46; II, p. 150. Petersen, n° 122, p. 62.

<sup>3</sup> Savelsberg, I, p. 29. Petersen, p. 3, n° 6.

<sup>4</sup> Découvert en 1892 par M. le professeur Benndorf, ce précieux document a

Cette désinence *is* suffixée au régime et au démonstratif du régime *ebeis tucedris* paraît exprimer un accusatif pluriel; en fait, ce que Porpax consacre à Apollon<sup>1</sup>, c'est « lui-même », en d'autres termes, sa propre statue et « son épouse Tiseusembra », soit une seconde statue. Le mot *tucedri* se lit sur la grande stèle de Xanthus, où le docteur Deecke le regardait (ce que dans une lettre particulière il reconnaît n'être plus possible aujourd'hui) comme le nom d'un chef lycien<sup>2</sup>. Pour en revenir à la finale *is*, nous la revoyons dans les textes unilingues suivants :

LIMYRA 4<sup>3</sup> :

|           |                  |               |                     |              |
|-----------|------------------|---------------|---------------------|--------------|
| <i>me</i> | <i>ñtepitoti</i> | <i>zahono</i> | <i>se</i>           | <i>lado</i>  |
| « sujet » | « verbe »        | (nom d'homme) | (conjonction)       | (substantif) |
|           |                  |               | « régimes directs » |              |

*se tideimis* (5) *ehbis*.  
« régime direct. »

LIMYRA 5<sup>4</sup> :

|             |                  |                     |           |             |
|-------------|------------------|---------------------|-----------|-------------|
| <i>mëne</i> | <i>ñtepitëti</i> | <i>sqqutrazi</i>    | <i>se</i> | <i>lada</i> |
| « sujet »   | « verbe »        | (nom d'homme)       |           |             |
|             |                  | « régimes directs » |           |             |

*se tideimis* (5) *ehbis*.  
« régime direct. »

LIMYRA 8<sup>5</sup> :

*thurtta señnaha epñte lado ëmi se tideimis* (5) *ëmis se meleri se tideimi*<sup>6</sup>.

été publié en fac-similé dans l'*Anzeiger der philosophisch-historischen Classe* [de l'Académie impériale de Vienne] vom 20 Juli, Jahrg. 1892, n° XVIII. Cf. ma notice dans le *Muséon* de Louvain, juin 1893, p. 235-243.

<sup>1</sup> Le nom lycien d'Apollon a disparu sauf la première et peut-être la seconde lettre du mot *Qi*. . . Celui du dédicateur est traduit par le grec, car *ωόραξ* signifie « l'anneau du bouclier dans lequel on passe le bras ». Nous en connaissons déjà la forme génitive *Qzubezeh* (Pinara 4), et la transcription hellénique *Όσσας*. C. I. G. n° 4269.

<sup>2</sup> Deecke, *II Lyk. Stud.* p. 318. Une inscription de Phellus, publiée dans le premier volume de la relation de l'exploration autrichienne, *Reisen in Lykien und Karien* (Wien, 1884), dont les rédacteurs ont été MM. Benndorf et G. Niemann, débute par le mot *tucedriya* (voir leur n° 103).

<sup>3</sup> Savelsberg, II, p. 7. (Deecke, *IV Lyk. Stud.*, p. 218, n° 31.)

<sup>4</sup> Savelsberg, II, p. 26. Petersen, n° 130. (Deecke, *IV Lyk. Stud.*, p. 208; n° 19, et p. 212, n° 22.)

<sup>5</sup> Savelsberg, II, p. 47. Petersen, n° 139.

<sup>6</sup> Peut-être *meleri* est-il un nom de personne; alors *tideimi*, mot au régime direct, serait un accusatif singulier : « ma femme et mes fils (*filios meos*) et *Mel-eris* et [son] fils (*filium*) » ?

Le nominatif pluriel de *tideimi* est livré par Limyra 9<sup>1</sup> :

[*Qupa e*]beli            mēti            siyēni            tele  
 « Régime direct » « sujet abstrait » « verbe » (nom d'homme au nom.)  
 se            lada            se            tideimi (3)            ehbi            <  
 (subst. au nom.)    (subst. au nom.) (pron. poss.) (chiff. 5 [?])  
                           (hrppi)                    sladoi epttehi . . . . .  
 (préposition sous-entendue) (datif                    )

## II

- 1 *lada*, au nominatif singulier.
- 2 *ladi*, au datif singulier.
- 3 *lada*, *lado*, *ladu*, à l'accusatif singulier.
- 4 *lada*, au datif pluriel.

Nous avons déjà vu les mots *lada epttehe* traduits à Levissi par ταῖς γυναίξιν ταῖς ἐαυτῶν. Ici la voyelle caractéristique du datif pluriel est *a* ou *e*, c'est-à-dire *a* dans le mot *lada* dont le radical possède une voyelle forte (*a*), et *e* dans le mot *epttehe*, à cause de la voyelle faible *e* du radical. L'harmonie vocalique domine le phonétisme du lycien et a une influence sur les flexions<sup>2</sup>.

Les autres cas de *lada* sont donnés par :

### 1° LIMYRA 19 :

hrppi etli ehbi se ladi (2) ehbi.  
 ἐαυτῶι καὶ γυναίξι.

### 2° ANTIPHELLUS 3 :

hrppi ladi (2) ehbi.  
 γυναίξι

<sup>1</sup> Savelsberg, II, p. 62. (Deecke, *IV Lyk. Stud.*, p. 226, n° 52.)

<sup>2</sup> Les voyelles *a* et *o* sont fortes; *e* et *ē* sont faibles. Je transcris *o* la première voyelle du nom ethnique *tloōna* (ex-voto de Porpax) et la seconde du nom propre *Qerēi* sur la stèle, face sud, ligne 42. M. Deecke les a transcrites par *ū* et *ō*, ce qui est tout à fait arbitraire. — Voir, sur l'harmonie vocalique en lycien, un important article de M. Arkwright, dans le *Babylonian and Oriental Record*, numéro de mars 1891, p. 49 et suivantes.

3° TLOS :

*atru ehbi se ladu(3) ehbi ticeucëprë.*  
*ἐαυτὸν καὶ τῆγ γυναιῖκα Τισευσεμβραν.*

Un texte unilingue, Limyra 23, par exemple<sup>1</sup>, mentionne *lada* au nominatif singulier :

*ebënnë qupo meti prñnavatë erñmenëni*  
 « rég. dir. » « suj. abst. » « verbe » « nom prop. d'homme au nom. »

*se lada(1) ehbi hrppi atla eptte se prñnezi epttehi.*  
 « conj. » « prép. » « datifs de cette préposition ».

M. Arkwright traduit très bien : « Ermenenis and his wife built this tomb for themselves and their household<sup>2</sup> ».

Tel est véritablement le sens du mot *prñnezi* « la maison, la famille existante ». Ermenenis et sa femme n'ont qu'une maison, une famille »; et pour cette famille, autant que pour leurs deux personnes (*atla eptte*), ils construisent cette tombe. A Levissi, Apollonidès et Daparas ont érigé leur monument pour plusieurs femmes, « pour les femmes qui sont d'eux-mêmes »; en ce cas, le possessif *eptte*, qui implique seulement la pluralité des possesseurs, s'adjoint le suffixe *hi* en remplaçant la voyelle par celle du datif pluriel *epttehe*. C'est là, semble-t-il, un procédé étranger aux langues âryennes.

III

- 1 *cbatru*[a], diminutif, sujet d'une phrase.
- 2 *cbatru*, à l'accusatif singulier.
- 3 *cbatra*, au datif (...?).

Porpax nomme sur son ex-voto bilingue « Tiseusembra la Pinaréenne, fille d'Ortakias » :

*ladu ehbi ticeucëprë pilleñni urtakiyahñ*  
*Τῆγ γυναιῖκα Τισευσεμβραν, ἐκ Πινάρων, Ὀρτακία*

*cbatru* (2).  
*θυγατέρα.*

<sup>1</sup> Petersen, n° 153. Savelsberg ne donne pas cette inscription reproduite à la planche II des *Lycian Inscriptions after the accurate copies of Schœnborn*, éditées par Moriz Schmidt, Jena 1868. — Schmidt lisait *nunette* où il y a *prñnezi*.

<sup>2</sup> *Some Lycian suffixes*, dans le *Bab. and Or. Rec.*, numéro d'août 1891, p. 190.

La forme du génitif-accusatif *urtakiyahā*, τὴν Ὀρτακία, est remarquable<sup>1</sup>; un peu plus loin, Tiseusembra est désignée comme *priyenubehā tuhesā*, Πριανουσα ἀδελφιδῆν. Ce n'était pas que cette désinence n'ait été autrefois rencontrée dans les inscriptions : Savelsberg s'était même douté qu'elle marquait l'accusatif, mais il n'était pas allé plus loin, et la lettre *h*, caractéristique du génitif, ne l'avait pas frappé<sup>2</sup>.

A Tlos, M. Benndorf a eu le bonheur de découvrir dans la partie sud de cette ville, une pierre de taille où est tracée une dédicace de statue, unilingue il est vrai, mais que nous parvenons à traduire; là se rencontrent les deux génitifs *h* et *hā*. Voici cet intéressant document inédit :

- L. 1 *ñtene putinezi tuv[ete*  
 2 *priyabuhomah cbatrum[a (1)*  
 3 *mlttaimi mrbbanadā[hā*  
 4 *ladu : uvitahā qahb[u*  
 5 *apwazahi prñnezijehi.*

C'est bien, malgré l'absence de la statue, une inscription votive, offrant avec la dédicace de Porpax la plus étroite analogie; en effet, les mots des deux inscriptions sont livrés dans le même ordre : d'abord l'objet, puis un nom de personne, puis le verbe, puis le sujet, puis la description de l'objet; le participe présent qui relierait cette description au reste de la phrase n'est pas exprimé. Le verbe *tuvetē* n'est pas prodigué dans les épitaphes<sup>3</sup> et jamais il n'est mis à la place de *prñnavatē* qui signifie « a construit »: on ne dédie pas une tombe.

Est-ce à dire que nous devons prendre le nom propre de la première ligne, *putinezi*, pour le nom de la divinité à qui l'on consacre la statue, *ñtene*? Certes, le renseignement serait précieux; mais, dans la plupart des dédicaces grecques, le nom de la divinité est passé sous silence; Porpax, dans la partie grecque, le relègue à la fin. Par contre, on serait embarrassé de citer un exemple où le consécuteur ne se nomme pas. Provisoirement donc, je supposerai que *Putinezi*, nom qui paraît bien être au nominatif, est

<sup>1</sup> Ce qui est aussi à retenir dans ce nom, c'est la valeur *k* de la lettre transcrite *u* par Deecke et dont la forme rappelle le *va* cypriot et le *j* russe.

<sup>2</sup> « Wie ferner der Ausgang -o uns als Accusativendung von Nomina auf -a bekannt ist, so bezeichnet die Endung -i (=ñ) den gleichen Casus von Nomina auf -i ». (Savelsberg, II, p. 36.)

<sup>3</sup> Je ne retrouve *tuvetē*, *tuvetu* qu'au milieu de la phrase comminatoire de Myra 4, quand on parle du profanateur éventuel de la tombe : « Que quelque autre d'aventure ne soit point enseveli (ici) ou un nom ne soit point inscrit ! Un nom quiconque l'inscrira, ou (quiconque) ensevelissant (ici) d'aventure, celui-là payera au trésor sacré des Lyciens et à Tarkos (dieu des morts) et au sénat sacré. »

la personne qui dédie la statue de la dame Miltāimis, et je traduis :

« [Cette] œuvre Putinezi a dédié, [elle] la fille cadette de Priabuomas, [figurant] Miltāimis, femme de Merbanadès, bru d'Ovitas, de la maison d'Aphuassos. »

Le *συγγενικόν cbatrum* me paraît devoir être complété en *cbatrūna*, car *Prijabuhomah*, nom avec lequel *cbatrūna* est en relation, a la désinence du génitif du sujet; c'est bien à tort que j'ai, dans un récent travail, attribué ce renseignement au régime de la phrase<sup>1</sup> : il est vraisemblable que Miltāimis est aussi la fille de Priabuomas, mais la syntaxe, la grammaire exigent de réserver cette qualité au sujet de la phrase. Ne perdons pas de vue que les génitifs du régime, à la seule exception du nom *Apuwazahi*<sup>2</sup>, ont la désinence *hñ*.

Avant de quitter cette précieuse inscription, l'un des bijoux de l'écrin de M. le professeur Benndorf, je prierai mes savants confrères de fixer leur attention sur le premier mot, *ñtene*. Ce mot a du rapport avec *ñtata* de Xanthus I et *ñtatu* d'une stèle-tombe d'Icuvetis à Tlos (encore inédite). Inévitablement, dans ces deux dernières circonstances, il doit s'entendre uniquement de la stèle étroite ou d'une des chambres de la tombe xanthienne; même conclusion pour *tucedriya* du tombeau de Phellus. C'est pourquoi nous agirions prudemment, en ne précisant pas plus que le scribe lui-même, et en traduisant par « monument d'art ». Lorsque, au lieu de ces stèles ou de ces excavations dans le roc, si industrieusement exécutées, c'étaient des statues, aux fines draperies, les Lyciens lisant la dédicace du socle comprenaient tout de suite et n'avaient nul besoin qu'on mette les points sur les *i*. Mais cette nécessité naissait quand, dans un texte narratif de l'ampleur du document gravé sur les quatre faces de la stèle xanthienne, le scribe avait à mentionner incidemment une statue quelconque : il se tirait d'affaire en ajoutant au mot pour « monument » le mot *atro*, « personne ». (Est, 43, *se tucedri atro* = « et la statue ».)

Le *συγγενικόν cbatra* est inscrit à Myra 3<sup>3</sup> :

*hrppi ladi ehbi se tideime . . . cbatra* (3).  
 « datif » « datif pluriel » « datif pluriel (?) ».

<sup>1</sup> « The statue Putinasis has consecrated (representing) of Priabuomas the daughter, Miltaimis. . . » (*Babyl. and Or. Record*, numéro de décembre 1893, p. 89.)

<sup>2</sup> Sur le génitif *hi*, appliqué accidentellement à des noms propres, voir p. 471.

<sup>3</sup> Savelsberg, II, p. 113. Petersen, n° 41.

## IV

- 1 *tuhes*, sujet de la phrase.
- 2 *tuhesñ*, régime direct.
- 3 *tuhese*, au datif pluriel (?).

C'est au monument de Porpax que nous devons l'acquisition de la signification de ce mot :

|                            |                   |                               |           |                      |
|----------------------------|-------------------|-------------------------------|-----------|----------------------|
| <i>Qssbezē</i>             | <i>Crup[ssch]</i> | <i>tideimi</i>                | <i>se</i> | <i>Purihime[tehe</i> |
| Πόρπαξ                     | Θρύσιος           |                               | ,         | Πυριβάτους           |
| <i>tuhes</i> (1) . . . . . |                   | <i>se ladu ehbi</i> . . . . . |           |                      |
| ἀδελφιδούς                 |                   | καὶ τῆγ-γυναῖκα               |           |                      |

*se priyenubehñ tuhēsñ* (2).  
 Πριανοβα ἀδελφιδῆν.

Rien n'est plus clair, et il faut cesser désormais de prendre les mentions analogues *Hñpromēh tuhēs*<sup>1</sup>, *Qezigah tuhēs*<sup>2</sup>, *Pertinah tuhēs*<sup>3</sup>, pour des mentions d'époux de ces diverses femmes (?). Je n'ignore pas que mes savants devanciers ne se sont égarés que parce qu'ils n'avaient à leur disposition qu'une leçon inexacte de l'építaphe de Limyra 15<sup>4</sup>. Voici ce qu'on doit lire, d'après M. Benndorf qui a revu ce texte sur les lieux :

*ebēññē qupo mēti prñnavatē urssm̄mi icezi prñneziyehi,*  
*ddavahomah tuhēs* (1) *hrppi ladi ehbi tuhese* (3).

« Ce tombeau, lui-même, a construit, Urssm̄mi de la maison Icezi,

« neveu de Davahomas, pour son épouse, [ses] neveux . . . »

<sup>1</sup> *Xanthus 1* = Savelsberg, p. 182. La forme grécisée de *Hñpromah* ou *Hñpromēh* a été retrouvée en Lycie même; c'est Ἐμβρομας, qui n'est pas sans rapport avec le carien Ἰμβραμος.

<sup>2</sup> *Stèle de Xanthus*, face sud, ligne 26.

<sup>3</sup> *Candyba 2* = Savelsberg, II, p. 206. La forme grécisée Παρθένας, qui dénote un nom masculin, se lit à Sidyma, petite ville de la Lycie xanthienne. Benndorf, p. 74.

<sup>4</sup> On accordait toutefois, toujours en invoquant le témoignage de *Limyra 15* (= Savelsberg, II, p. 90), que *tuhēs*, «tohäs» dans la transcription de Deecke, était des deux genres : Das wort *tohäs*, «gatte» ist in seiner bedeutung durch Lim. 15 gesichert; die etymologie ist dunkel; doch s. ind. *tōka-m* «nachkommenschaft». Deecke, *IV Lyk. Stud.*, p. 199.

## V

- 1 *qahba*, variante *qohb* : , au nominatif singulier.
- 2 *qahb[u]*, à l'accusatif singulier.

Les textes bilingues nous font défaut pour les *συγγενικά* qui vont suivre.

Que le mot *qahba* soit des deux genres, c'est ce qui est matériellement certain.

Miltaïmis, l'épouse (*ladu*) de Merbanadès, était « la bru (?) » (*qahbu*) d'Ovitas; mais, d'autre part, le prince Qerëi, dont les prouesses guerrières remplissent la longue inscription de la stèle de Xanthus<sup>1</sup>, était « le gendre » (*qahba*, *qohb*) de Kubernis.

Reprenant l'ex-voto unilingue de Putinezi, j'infière, de la place de ce vocable, le sens de « bru » que je viens de lui reconnaître. Le sens de « gendre » n'est pas moins plausible, en ce qui concerne la relation de Qerëi avec le dynaste xanthien Cuprlli.

A la face sud, lignes 25-26, le prince est qualifié de « ... (le mot a disparu totalement) de Qeriga, *gendre* de Cuprlli, neveu de Qeziga ». Ici le scribe se sert du mot *qohb*.

Or le début de cette majestueuse inscription, retrouvé naguère sur un fragment du Musée britannique par M. Arkwright, donne la même énumération des parents de Qerëi, à deux différences près, l'omission de la phrase « neveu de Qéziga », et, ce qui nous intéresse plus directement, l'usage de la forme ordinaire *qahba* au lieu du mot abrégé *qohb*. Nous aurons l'occasion de discuter d'un peu près cette généalogie<sup>2</sup>.

## VI

*ddedi*, au nominatif singulier.

Plus obscur encore est ce *συγγενικόν* livré par Limyra 6<sup>3</sup>. Signifie-t-il « frère » ou « beau-frère » ?

Selon Moriz Schmidt, ce mot de cinq lettres doit servir à com-

<sup>1</sup> L'inscription de la grande stèle, ou plutôt les inscriptions, car le monument est trilingue, ont été publiées dans le recueil de Schoenborn-Schmidt, Jena, 1868 : voir les quatre planches VII. Savelsberg ne donne le texte qu'en fragments, selon les assauts de sa... traduction (?).

<sup>2</sup> Le mot *qahba* se rencontre encore dans deux inscriptions, l'une fragmentaire et qui dépendait d'un sarcophage détruit de Xanthus (Benndorf, *Reisen in Lykien und Karien*, Wien, 1884, n° 72, p. 90); l'autre que j'ai essayé de traduire dans le *Bab. and Or. Record*, 1893, p. 90. = Myra 3 (Savelsberg, II, p. 113).

<sup>3</sup> Savelsberg, II, p. 36. Cet auteur traduit « esclave ».

bler la regrettable lacune de la fin de la ligne 25, face sud de la stèle. Il restitue tout ce passage de la façon suivante<sup>1</sup> :

*hi : arppaquh : tideimi : qerig[ah : ddedi : cu]  
prlleh : qohb : qezigah : tuhes :*

« Qeriga » et « Cuprlli » sont des dynastes qui ont émis de fort belles monnaies à leurs légendes.

Le premier est plusieurs fois cité sur la grande stèle, une fois même avec la désinence *he* de certains génitifs<sup>2</sup>. Nous devons donc respecter cette forme pour n'être pas accusés d'abrégé pour les besoins de la cause. Par contre, il n'est pas défendu, par imitation de ce qui a lieu à propos de *qahba* réduit en *qohb*, de supprimer la dernière lettre de *ddedi*. De la sorte, est atteint exactement le nombre de 31 caractères suivi par le scribe.

*« hi : Arppaquh : tideimi : Qerig[ah : dded : Cu]  
prlleh : qohb : Qezigah : tuhes : »*

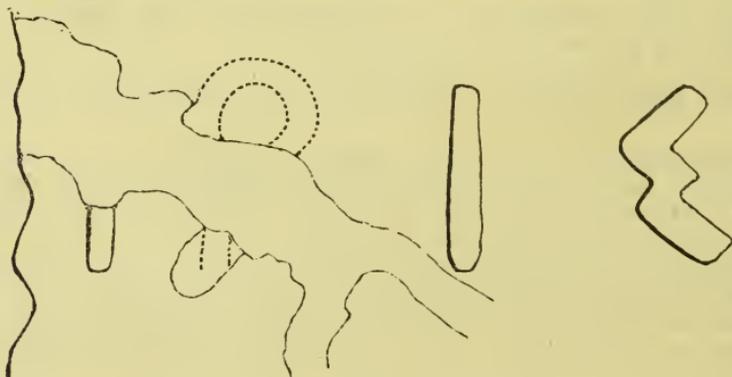
La restitution de Schmidt, si elle se confirme, nous mène très près du sens de *ddedi*. Le héros de la stèle se nommait Qerëi, c'est M. Six qui nous l'a appris<sup>3</sup>. Nous l'eussions su plus tôt sans la dégradation ou la mauvaise gravure du texte grec de la face nord, surtout du début de la ligne 25 qui inscrivait, à n'en plus douter, le nom de [Και]ρις<sup>4</sup>. A la face sud, les premières lettres

<sup>1</sup> *Index Scholarum Aestivarum...*, *Commentatio de columna Xanthica* (Jena 1881), p. 11. Schmidt a été suivi par M. Six, *Monnaies lyciennes*, dans la *Revue numismatique*, 1887, p. 5.

<sup>2</sup> Face sud, ligne 5. L'épithaphe, si intéressante de Xanthus 8 (voir à la fin de ce mémoire), mentionne le nom du même prince, mais en modifiant encore la troisième voyelle du radical, *Qerigehe* au lieu de *Qerigahe*.

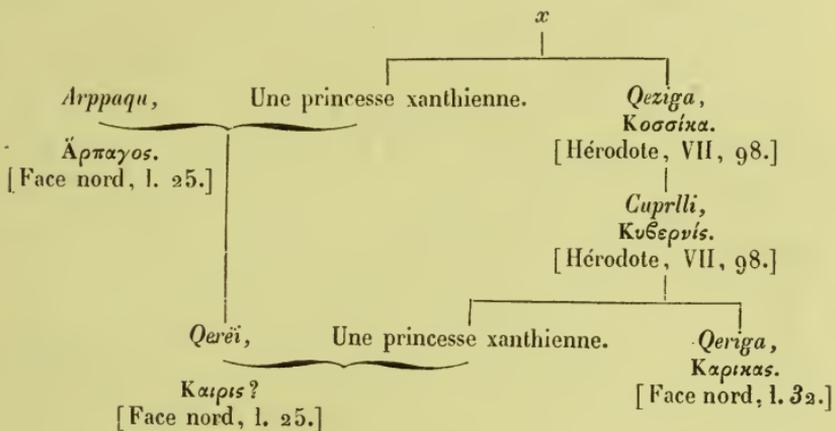
<sup>3</sup> *Monnaies lyciennes*, 1887, p. 5. Cf. Deecke, *IV Lyk. Stud.*, p. 227. Babelon, *Perses achéménides*, 1893, p. ci. Le prince a frappé d'admirables statères, dont plusieurs portent d'un côté son portrait, une tête de satrape ceinte de la tiare perse diadémée, et de l'autre la tête casquée d'Athéna. Les fanons du bonnet n'étant pas noués sous le menton, j'en conclus que Qerëi était un roi à peine vassal du monarque achéménide Darius II ou Artaxercès Mnémon.

<sup>4</sup> Le fac-similé de M. Benndorf laisse lire :



Les deux premières lettres du nom sont irrémédiablement perdues.

de la ligne 25 ne sont pas la terminaison du nom du héros, comme on pourrait le croire, mais le suffixe *hi* qui terminait, selon toute vraisemblance, le substantif *q̄ntavata*<sup>1</sup>. Ainsi dans ce passage, le scribe, très éloquent pour renseigner sur les parents et alliés du héros, se dispense pourtant d'inscrire le nom de l'intéressé lui-même! Comment admettre dès lors qu'il y eut plusieurs fils d'Harpagos et que Queriga fut l'un d'eux? Mais c'est radicalement impossible! La tournure de la phrase serait par trop étrange! S'il faut absolument que Querëi et Queriga soient deux frères<sup>2</sup>, on doit du moins assigner à chacun d'eux un père différent. Il n'y a pas très longtemps que je me résignais à cette explication<sup>3</sup>. Mais j'aime mieux l'écartier virilement et croire que le but du scribe, dans cette énumération de princes, est d'attirer l'attention sur les droits de l'étranger, du *Perse* Querëi, à partager les honneurs des chefs xanthiens : sa mère n'était-elle pas la sœur de Qeziga? Karikas « Queriga » n'était-il pas son beau-frère (*ddedi*), c'est-à-dire le frère de sa femme? Aussi ne reste-t-il plus qu'à dresser ce petit tableau généalogique, plein d'intérêt pour l'histoire :



A Limyra 6, le début de l'épithaphe est celui-ci :

*ebënnë qupo mene prñnavatë tebursseli zasaah ddedi. . .*

Tebursselis serait le « beau-frère » de Zasaas; mais qu'est-ce que ce renseignement a à faire avec la suite, c'est-à-dire la mention de l'hyarque de Périclès, Zétiméris, pour qui la tombe est bâtie? Après le nom de Tebursselis il y a un espace vide, peut-

<sup>1</sup> Deecke, *IV Lyk. Stud.*, p. 184, note.

<sup>2</sup> « Atque haud scio an Harpagi filius Gerivae frater, Cuperllis autem affinis habendus sit. . . » Moriz Schmidt, *De columna Xanthica*, 1881, p. 11.

<sup>3</sup> Muséon de Louvain, numéro de juin 1893, *Études d'histoire lycienne*.

<sup>4</sup> Voir Babelon, *Perses achéménides*, p. xciii et xcix.

être une lacune; actuellement nous en sommes réduits à conjecturer que ce Tebursselis était le « gendre » de l'hyarque défunt, et Zasaas, le jeune fils de ce dernier.

## VII

*zzimazi*, terme de parenté féminin, au datif singulier.

Le mot *cbatra* a dépossédé son rival *zzimazi* de l'acception de « fille » que nos savants lui reconnaissaient sans hésitation. L'épithaphe de Limyra 22<sup>1</sup> imposait, pour ainsi dire, cette solution : elle porte, en effet,

*ebēñne qupo meti prñnavatē pumaza erteliyeseh tideimi*  
*hrppi ladi ehbi uviñte qumetiyeħ zzimazi se tideime ehbiye.*

Daniel Sharpe<sup>2</sup> ne voyait pas d'autre traduction possible que celle-ci :

« This tomb made Pomaza Erteleyese's son,  
« for wife his Ofeite Gometeye's *daughter* and children his. »

Aucun des savants qui ont étudié ce texte n'a rejeté cette traduction de *zzimazi* par « fille ». Seul le major Conder, partisan de la comparaison du lycien avec le sanscrit et d'autres langues aryennes, hésite entre les acceptions de « fille » et « sœur »<sup>3</sup>.

Quoi qu'il en soit, ce *συγγενικόν* (est-ce bien un *συγγενικόν* ?) ne s'est encore rencontré que dans l'épithaphe reproduite ci-dessus. Sans nul doute, l'interprétation de Sharpe ne peut plus être maintenue. Je ne pense pas, vu sa rareté, que *zzimazi* désigne « la mère ». Il serait sage de ne rien prononcer; le sens de « sœur » pourrait être proposé, mais sans conviction, et, en tous cas, en ne tenant nul compte des rapprochements tentés avec d'autres idiomes, rapprochements qui n'ont jamais rien prouvé.

<sup>1</sup> Savelsberg, II, p. 99. Petersen, n° 125.

<sup>2</sup> Dans l'étude insérée dans l'*Account of discoveries in Lycia*, de Charles Fellows (Appendix B, p. 477, n° 7).

<sup>3</sup> « The Lycian language », dans le *Journal of Royal Asiatic Society*, 1891, p. 624.

## VIII

*epññēni, epenēti*, au datif singulier.

Au moins, serons-nous plus heureux avec ce mot ? J'ai lieu de l'espérer. On le découvre d'abord sur le tombeau de Médès le Xanthien<sup>1</sup> :

*ebēññē qupo mene prñnavatē mede epññēni ehbi hñproma seyatlī.*

On doit suppléer entre le sujet de la phrase et *epññēni ehbi* la préposition *hrppi* qui gouverne le datif. *Hñproma* est le nom de ce parent de Médès, et comme sa forme grécisée fait voir que c'est un nom masculin, il faut choisir un *συγγενικόν* masculin.

*Seyatlī* est un groupe composé de la conjonction *se*, laquelle fait souvent corps avec le mot qu'elle précède, et du datif *atlī*, « personne » (le possessif *ehbi* sous-entendu). Médès nous déclare que ce monument construit par ses soins ou par son ordre, est destiné en premier lieu non à lui-même, mais à son *epññēni*, Embromas. On aurait dû être frappé de cette mention anticipée, et rendre cette phrase par ces mots : « [pour] son père Embromas et [pour] sa propre personne. » C'eût été raisonnable, et d'autant plus plausible que Médès a au début omis de dire de qui il est fils. Mes devanciers n'en ont pas jugé ainsi, et ils ont, contre toute vraisemblance, prêté à *epññēni* le sens de « petit-fils »<sup>2</sup>. Le mot semble être composé de *epñ* et de *ēni* qui se rencontrent séparément ; à Limyra 9, Tele, sa femme, ses cinq fils ont disposé une tombe :

*sladoi ebttehi se tideime ebtte hriyer uvetiti epñ ebtte.*

A Limyra 8, nous avons *epñte* succédant à des mots qui, probablement, sont au datif pluriel : *thurtta señnaha epñte*.

Rien n'empêche que *epñ* ne signifie « vénérable, digne de considération », ou la même chose que l'adjectif grec de la langue poétique *ἀφνειός* « riche, opulent ».

Mais voici une autre épitaphe encore plus explicite<sup>3</sup> : là le mot qui nous occupe revêt une forme assez différente pour qu'un lecteur, peu familiarisé avec la phonétique du lycien, ne se doute pas de sa vraie nature de variante. Le mot est maintenant *epenēti*. En lycien *n* et *t* s'échangent. Par exemple, le sujet abstrait de nombreuses épitaphes, ce sujet dont le ou les noms propres au

<sup>1</sup> Savelsberg, II, p. 185, « Xanthus 2 ».

<sup>2</sup> « Die präposition *āpn*, wohl adverbial gebrauchter accusativ = idg. \**epn*, zum ind. locativ *āpi*, gr. *ἐπί*, idg. *epi* verbindet sich mit lyk. \**ōne* = sohn, kind, zu \**āpnōne*, enkel, eig. « nachkind » ; s. griech. *ἐπίγονος, ἐπιγονή* . . . » Deecke, *Nasale sonanten*, p. 134.



## IX

- 1 *ēnē*, au sujet.
- 2 *ēnī*, *ēī*, aux cas obliques.
- 3 *ēn:*, à l'accusatif.
- 4 *ēnehi*, forme adjectivale.
- 1 *esedeñnevē*, à l'accusatif.
- 2 *esedeñnevi*, au datif singulier.
- 3 *esedeñneve*, au datif pluriel.
- qñnahī*, forme adjectivale.

Ces trois *συγγενικά* se rencontrent dans de mêmes textes, et il n'est pas utile d'en scinder l'étude.

A la fin de certaines épitaphes, il est donné un renseignement sur la position sociale de la personne pour qui la tombe est construite, et ce n'est pas d'un médiocre intérêt pour l'histoire que de glaner de la sorte ces informations : un tel est hyparque (*qñtavata*) de Périclès, ou d'Autophradate, ou de Karikas.

Dans ces divers cas<sup>1</sup>, la tombe est la demeure d'un seul personnage, ou d'un chef de famille qui admet à ses côtés sa femme et ses enfants. Le mot *qñtavata*, dont le sens de « hyparque » me paraît le plus plausible, a été compris par M. Deecke comme signifiant « descendant », plus tard « compagnon ». Je disais tantôt que les personnes dont ces Lyciens déclarent être les *qñtavata* sont des dynastes, des chefs plus ou moins indépendants du Grand-Roi. Nous n'avons encore que les légendes monétaires de deux de ces dynastes; le troisième *Vatuprddate* s'est révélé récemment. La longueur de ce nom m'avait fait penser à un Perse; c'est, en effet, un satrape perse, et non pas l'un des moindres, *Autophradate*<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> La phrase *ēnē qñtavata τοῦ δεινοῦ* termine les épitaphes de Limyra 6, 38, (40), Xanthus 8 et Port-Sevedo. Mais, en outre, le mot *qñtavata* est assez fréquent.

<sup>2</sup> Sur Autophradate, satrape de Lydie et qui, on le voit, a exercé le pouvoir souverain en Lycie, on peut consulter W. Judeich, *Kleinasiatische Studien* (Marburg, 1892), p. 14, 88, etc. Voir à la table du livre, p. 350. M. Imhoof Blumer a cru déchiffrer le début du nom du satrape OATA[*Ἐραδαρῆς*] sur une curieuse petite monnaie satrapale : cf. Babelon, *Perses achéménides*, p. LXXVII. Avant de donner son approbation à cette lecture que l'épigraphie lycienne corrobore assez bien, il faudrait s'assurer si les fanons du bonnet du satrape sont noués sous le menton, comme n'ont jamais manqué de le faire les satrapes fidèles. Remarquons que le prince de la frise B du célèbre monument anonyme des *Néréides*, qui est représenté sur la dalle 62 entouré de sa garde du corps, la tête protégée par le parasol royal que lève derrière lui un de ses gens, et les pieds posés sur un tabouret, que ce prince, dis-je, à qui s'adressent deux vieillards envoyés en parlementaires par la ville assiégée, n'a nullement les fanons de son bonnet persan rejetés librement sur les épaules. Est-ce Autophradate ?

Comment en douterions-nous, puisque, sur une inscription du sarcophage de Payava, le même *Vat[apr]data* est mentionné avec le titre de « satrape perse », *qssadrapa pa[rzz]a*<sup>1</sup> ? Ainsi au iv<sup>e</sup> siècle, les satrapes perses régnaient sur les Lyciens.

L'épithaphe de Limyra 6, telle qu'elle est publiée, semble appliquer l'information *ēnē Periclehe q̄ntavata* à plusieurs personnes. Mais la nouvelle copie, prise avec son soin accoutumé par M. le professeur Benndorf, remet tout à sa place; c'est pour un seul Lycien que Tebursselis a construit la tombe, et naturellement c'est de l'homme ainsi honoré que s'occupe l'énoncé final. Nous n'avons pas à torturer le texte, ni à assimiler *ēnē* au verbe grec ἦν, en nous guidant sur l'assonance : *ēnē* est le sujet d'une nouvelle phrase; quant au verbe « être », on le sous-entend.

La preuve que le mot en discussion est bien un substantif résultera des inscriptions que je vais étudier.

#### ANTIPHELLUS 3 :

*mene kastu ēni (2) klahi ebiyehi se vedri veh̄ntēzi.*

Le grec de ce bilingue ne donne pas la traduction littérale de ce passage : là Iktas, qui se réclame de sa qualité d'Antiphellite, dévoue le spoliateur éventuel de sa tombe à la vengeance terrible de Latone : *ἡ Ἀητώ αὐτὸν ἐπιτρίψει!*

On ne convenait pas volontiers qu'une rédaction grecque dans une épithaphe bilingue ne fût pas partout la correspondante exacte de la lycienne. Blau traduisait, par exemple, « so ihn möge Fate schlagen! ». *Fate* était Latone, déclarait-il, et son assertion a été adoptée de confiance par notre confrère M. Benloew<sup>2</sup>. On ne s'est pas assez astreint à l'observation de certains faits gram-

<sup>1</sup> Savelsberg, II, pl. III, *Xanthus 5 c.* La mauvaise exposition du sarcophage de Payava au Musée britannique n'avait pas permis d'examiner sérieusement les inscriptions de ce beau monument; on se fiait à la copie de Savelsberg, sans se souvenir que Fellows avait donné comme première lettre du nom mutilé du satrape un *digamma* et non un R. Aujourd'hui M. Arkwright a rapporté de sa visite à la nouvelle salle lycienne (beaucoup mieux ajourée que la précédente), la conviction ou plutôt même la certitude que les deux parties intactes du nom sont VAT et DATA; entre elles, on ne peut insérer que trois lettres, probablement APR. — J'ai oublié de dire que la mention *Vataprddatehe* précédée des mots *ēnē q̄ntavata* est livrée par une épithaphe inédite dont je dois la connaissance à M. Benndorf, qui l'a relevée sur une tombe de Port-Sevedo, non loin de Castellorizzo.

<sup>2</sup> Blau, *Z. D. M. G.* bd XVII (1863) p. 672. — Benloew, *La Grèce avant les Grecs*, 1877, p. 169. « La mère d'Apollon et d'Artémis était *Leto*; son nom lycien était *Phaté*; c'est le courroux de cette déesse que les habitants de la Lycie appelaient sur la tête de ceux qui violaient les sépultures de leurs familles. . . Encore aujourd'hui *Φάτι* veut dire *destin, fortune*, en albanais; *Φαρία*, est le nom porté par les trois fées qui apparaissent au lit de l'enfant nouveau-né trois jours après sa naissance, pour fixer et prédire son sort. »

ticaux; aussi, à la place de constatations légitimes a-t-on introduit des propositions très aventureuses, que rien n'autorisait. Entre autres traductions de cette valeur, *ëni* tantôt était rendu par « descendant », tantôt (ici même) devenait une préposition gouvernant le génitif<sup>1</sup>; *ebiyehi* était confondu avec le possessif *ehbiyehi*; le suffixe *hi* était donné au génitif pluriel. Ces errements si funestes doivent être résolument abandonnés: *ëni* après *kasttu* est au datif, car nous trouvons à Rhodiapolis 2, *mene kastti maliya* (datif pluriel) *vedreñni*<sup>2</sup>; *ebiyehi* est le pronom démonstratif du nom *klahi* « à . . . . de ce qui est de la race »; et comme nous sommes aujourd'hui fixés sur le sens de *vedri Vehñtezi*, « à la ville d'Antiphellus<sup>3</sup> », il ne reste guère d'inconnu que *ëni*. La phrase comminatoire serait: « Qu'il soit livré, ce malfaiteur, à l'*ëni* de cette nation-ci et à la ville d'Antiphellus! »

J'admets que *ëni* signifie « au père » et, par extension, « au seigneur ».

## MYRA 6.

*ebënnë qupu mëne prñnavatë hriqñma . . . [m]e ñtepitoti hriqñmo seyën lusotrahñ sey e[sedëñnevë luso]trahñ.*

« Ce tombeau, lui-même, il a construit, Rigmos . . . On y ensevelira Rigmos et le père de Lysandre et le [frère de Lysa]ndre. »

*Hriqñmo* a la voyelle *o* qui caractérise l'accusatif singulier des noms en *a*. *Lusotrahñ* est aussi à l'accusatif, mais au génitif-accusatif, « τὸν-Λυσάνδρου » que l'ex-voto de Porpax nous a fait connaître. Sans doute Lysandre, qui n'est cité qu'à propos de ses parents, était prédécédé; nous ignorons ce qu'il était à Rigmos<sup>4</sup>.

<sup>1</sup> Deecke, *Nasale sonanten im Lykischen*, p. 134, traite comme un substantif déclinable le mot *öne*, notre *ëni*: « Von *öne* findet sich der dat. sing. *öne* Myra 2, der accus. sing. *ön[e]* Myra 6; der genet. plur. *önähe*, Myra 5; Stel. X. S. 24 . . . » On attendrait donc que dans sa traduction de Limyra 5 (*IV Lyk. Stud.*, p. 212, n° 22), il rende par un substantif le premier mot du membre de phrase « *öne ulähe äbejähe pñtränne* »; pas du tout! C'est la préposition *mit*, et la phrase analogue du bilingue Antiphellite est traduite par le même auteur, selon le second système, « μετὰ τῶν ἀπογόνων τῶν ἐαυτοῦ ». *II Lyk. Stud.*, p. 338.

<sup>2</sup> Petersen, n° 172, p. 137, d'après une copie prise à la hâte par von Luschan.

<sup>3</sup> C'est encore M. Six qui a reconnu dans la légende monétaire *Vehñtezi* le nom de la ville d'Antiphellus, Cf. Deecke, *III Lyk. Stud.*, p. 281. Il n'y a pas à s'arrêter un instant à la petite chicane que le prof. Treuber, auteur d'une histoire (estimée) du peuple lycien, élève contre cette attribution. Evidemment Iktas aurait pu exiger que l'usurpateur de la tombe rende des comptes aux autorités de Phasclis, de Limyra ou de Telmessus. Néanmoins son empressement à se dire Antiphellite justifie les interprètes qui estiment qu'il désigne également la ville d'Antiphellus dans le lycien. Quant à *vedri*, « ville », c'est la mention qui suit précisément une énumération de cités sur la grande stèle, face est, lignes 29-30.

<sup>4</sup> Savelsberg, II, p. 128. — Dans un article assez récent « *The Lycian Te-*

MYRA 5<sup>1</sup>.

*me n̄tepitāsāti ēnehi*<sup>2</sup> (*e*)*hbiyehi se esedeñnevē adimeyē,*

Il faut traduire : « On ensevelira de son père et le frère Adimeyès. »

« De son père » = *ēnehi ehbiyehi* : cela veut dire « les frères » et « sœurs » de son père, je pense.

Moins respectueux que Médés, Erimnuas, qui pourtant a déclaré de qui il était fils, se place carrément avant son père.

*hrppi atli ehbi sey ēni ehbi.*  
« pour sa personne et son père »

Niera-t-on après cela que, quelle que soit sa signification, et alors même que je me serais trompé, le mot *ēni* ne soit un substantif?

Le mot *esedeñnevi* est assez fréquent; après avoir tenté de l'expliquer par « mère », en considérant le datif pluriel *esedeñneve* de Cyaneæ 1, j'ai écarté cette traduction.

On ne peut s'empêcher de se dire que, par sa longueur, ce *συγγενικόν* appelle la dissection du déchiffreur. Dans le corps du mot, nous voyons la désinence adjectivale *ēnn*. L'élément *esede* paraît être un substantif dérivé de la conjonction *ese*, laquelle pourrait avoir joué le même rôle que *ὦς* dans les poèmes homériques, et dont *se* est une forme abrégée.

Le mot *esede* impliquerait donc l'idée de « succession », « série ». Reste le vrai radical *eve*; on a *huvē, uve*, et sans *v* épenthétique, *uhahi*, avec le sens très probable de « famille, parenté<sup>3</sup> »; en sorte que *esedeñneve* serait « la parenté de ceux liés ensemble, d'une série », « les frères et sœurs nés successivement des mêmes auteurs ».

Tout à l'heure, nous avons vu que le frère d'Adimeyès appelait auprès de lui quelqu'un « de son père », ce qui n'a pas d'autre sens raisonnable que celui de « oncles et sœurs paternels ». S'il

*bursseis* », qu'a publié le *Bab. and Or. Record*, février 1893, p. 188, j'ai reconnu le premier le nom de Lysandre qui, écrit à Myra 6, *Lusotrahñ*, est à Limyra 6, *Lusoñtrahñ*. Le groupe *ot* = *oñt* = grec *ανδ*; exemples, la leçon de Myra 6, le nom de *Καδουάνδα* écrit *Qadavoti* au décret de Pixodare et sur un texte inédit de Tlos, enfin *Milasoñtro* (stèle, face sud, ligne 40) = *Μελήσανδρον*. L'accusatif simple du nom de Lysandre aurait été *Lusctro* ou *Lusoñtro*. Plusieurs inscriptions grecques de Lycie, notamment d'Aperlae, mentionnent des Lyciens de haut rang nommés Lysandre.

<sup>1</sup> Savelsberg, II, 124; Petersen, n° 47.

<sup>2</sup> Savelsberg, II, 113 « Myra 2 ».

<sup>3</sup> Tlos 1, Schmidt, pl. V. *Pınara* 3, Schmidt, pl. V. Benndorf, n° 21. Voir au paragraphe X ce qui est dit de *Xanthus* 8.

en est ainsi, le mot «oncle» ou «tante» n'a pas de *συγγενικόν* spécial; on doit donc s'attendre à trouver aussi des frères de la mère «(μητρ) iyehi»; en effet on a l'association des mots *esedeñnevi qñnahi* dans Xanthus 4<sup>1</sup>:

*ebēñnē prñnavu meti prñnavatē mēmruvi qñtenubek tideimi hrppi  
esedeñnevi qñnahi ehbiyehi.*

«Ce tombeau, lui-même a construit, Memruvis fils de Kindanubos, pour le frère de sa mère . . . »

*meñne niyesu esedeñnevi epttehi ñtepitan*  
« On ensevelira (aussi) leur frère Niyasous. »

Mais voyons si le sens de «frère» que nous attribuons au *συγγενικόν esedeñnevi*, est déplacé dans l'inscription de Xanthus 1<sup>2</sup>:

*ebēñnē prñnavo mene prñnavatē ahkkadi pizibideh*  
«Ce monument il a construit, Ahkadis de Pisibidis

*tideimi se hñpromeh tuhes : Seiye*  
fils et d'Embromas neveu. Quiconque?

*ñtatadē miñti*  
porte atteinte au monument à la mindis?

*aladehali ada o — se*  
celui qui l'occupera indûment? [payera] adas XXX? et

*y ětri ñtata ada III — se piyetē*  
l'inférieure chambre (coûte) adas XIII? et il assigne

*hrzzi ñtato ladi ehbi se mñnefeidehe*  
la supérieure chambre à la femme sienne et de Mnefeidis

*esedeñnevi se piyetē ětri ñtato prñnezi*  
au frère et il assigne l'inférieure chambre à la maison

*atlahi*  
de (sa) personne (ou, personnelle)<sup>3</sup>. »

Je suppose que Mnefeidis est la femme du fondateur du tombeau; et d'admettre que Ahkadis réserve une place au frère de son épouse, cela n'a rien d'in vraisemblable.

<sup>1</sup> Savelsberg, II, 187. M. Deecke traduit «...für die nachkommenschaft kinder seiner» (IV *Lyk. Stud.*, p. 197). Voilà encore un troisième mot pour «enfants», *qñnahi*!

<sup>2</sup> Savelsberg, II, pl. III. Deecke l'a traduite, *Lyk. Stud.*, p. 198, n° 12.

<sup>3</sup> A Sidyma, Épagathos a de même fait deux séparations dans sa tombe splendidement ornée (C. I. G., n° 4264). Mais, à l'inverse d'Ahkadis, il occupe

## X

*uhahi.*

Ce mot se rencontre dans Xanthus 5 b (= Savelsberg II, p. 195) et dans Xanthus 8 (= Savelsberg, planche III). Laissons de côté la première de ces inscriptions bien peu intelligible encore. La seconde porte ce qui suit :

*ebēnnē* : *prnnavo* : *mēti prnnavatē merehi cudalah*  
 « Ce monument il a construit, Méréis de Koudalas,

*qñtlah tūleimi* :  
 de Condalos fils

*triyatrbbahi* : *pñnutahi* : *uhahi* : *hrppi* : *prñnezi* :  
 ? ? ? pour (sa) maison.

*ēñē* : *qñtavata* : *qerigehe*.  
 Le maître (est) hyparque de Karikas.»

Il y a quelques années j'eus l'imprudence de faire de cet hyparque un contemporain d'Alexandre, sans réfléchir qu'alors il ne peut plus être question des dynastes lyciens<sup>1</sup>; et puisque l'inscription de Port Sevedo nous donne l'orthographe *Vataprddatehe*, quand l'un des textes du tombeau de Payava écrit *Vataprdata* le nom du même satrape, on peut bien ne pas repousser l'identification du prince *Qerigehe* avec *Qeriga*, *Qerigahe* de la stèle et des monnaies. D'ailleurs, avertissons que la mention de *Merehi* paraît avoir trouvé place sur le célèbre monument épigraphique de *Qerēi*, fils d'Harpagos<sup>2</sup>.

Il est tout naturel, ou du moins on s'explique aisément que le maître d'une tombe aussi remarquable par ses sculptures, ait tiré vanité de la noblesse de son sang et de la haute position sociale qu'il occupait. Ce préfet de la ville de Xanthus n'est pas un simple favori, qu'une fantaisie royale aura tiré de l'obscurité;

avec sa femme, ses enfants et petits-enfants (en tout huit personnes) la partie supérieure (*ἐπὶ τῶ ταφῆναι τοῦς προδηλουμένους ἐν τῶ ἄνω σηκῶ*); quant à la partie inférieure (*ἐν δὲ τοῖς κάτω σηκοῖς*), elle est réservée à sa mère et à cinq autres parents.

<sup>1</sup> Lettre à M. Sayce, publiée dans l'*Academy*, 11 mai 1889, n° 888. De ce qu'un hyparque de Mausole se nommait *Kondalos* (*Κόνδαλος Μανσώλου ὑπαρχος*... Aristote, *Oeconom.*, II, xiv), et même s'il était prouvé que *Qñtla* est la forme lycienne de ce nom, s'ensuivrait-il que le père, ou plutôt le grand-père de *Mereis*, soit la même personne que son homonyme *Carien*?

<sup>2</sup> Six, *Monnaies lyciennes*, 1887, p. 3. *Merehi* serait cité sur la stèle, face sud, ligne 12, et probablement face est, ligne 24.

il est fier de son père *Cudala* et de son grand-père *Qñtla*<sup>1</sup>; bien plus, il ne lui suffit pas de se distinguer des autres Lyciens par cette dernière mention, il veut qu'on sache qu'il est de la famille «*uhahi*» de Triatarbas et de Pnutos, probablement les ascendants maternels de *Cudala*. Comment nous doutons-nous aujourd'hui que les mots énigmatiques *triyatrbbahi* et *pñnutahi* sont des noms d'hommes et que c'est peine perdue de les traduire? Le second de ces noms est une variante de *pñnuteh* que nous offre *Pinara* 3 : *Shñmeve Pñnuteh tideimi*, «*Selmevès fils de Pnutos*<sup>2</sup>».

Quoiqu'on n'ait pas encore retrouvé parmi les noms des Lyciens qui bâtissent leurs tombes ou les noms de leurs pères, celui de *triyatrbbahi*, on connaît du moins les deux éléments de ce nom composé, constitutifs à leur tour des noms propres *Triyētezi* ou *Τριενδασις*<sup>3</sup> et *Trbbēnimi*, dynaste contemporain de *Qerēi*. Ainsi nous pouvons prendre légitimement *Triyatrbbahi* pour le nom d'une personne, sauf à expliquer cet étrange génitif *hi* que semblaient seuls revendiquer les noms communs.

M. Arkwright, qui est du même avis, croit que le mot *uhahi* avec le sens de «*personne de la famille*», n'a pas été sans influence sur les deux noms propres précédents : nous aurions deux passages parallèles,

- I. *Cudalah : Qñtlah tideimi*  
 II. *Triyatrbbahi Pñnutahi uhahi*.

1. « *fils de Cudalas, [petit-fils] de Kondalos,*
2. « *descendant, ou du sang de, Triatarbas (et) de Pnytos.*»

<sup>1</sup> Je ne suis pas d'accord avec mes devanciers sur la généalogie de *Merehi*. Schmidt estimait que *Payava* portait le prénom de *Manaqine* «*de la même façon qu'à Xanthus 8, 1, Merehi est dit Cudalah Qñtlah tideimi, «fils de Codala, alias Gindalus, Κωδάλου τοῦ καὶ Γινδαλου».* (*Commentatio de inscriptionibus nonnullis in Lycia repertis*, Leipzig, 1876, p. 11.) Et malheureusement il existe des exemples semblables dans les inscriptions grecques du pays. — Pour *Savelsberg*, toujours obsédé par sa vision de sculpteurs gravant leurs noms dans le corps des épitaphes, le père de *Merehi* était naturellement «*K' udala der Bildhauer*» et *Qñtla* disparaissait (page 207). La personnalité indépendante de *Qñtla* s'évanouissait aussi pour MM. *Six* (*Monnaies lyciennes*, 1887, p. 3) et *Deecke* (*IV Lyk. Stud.*, p. 225, n° 51); seulement leur traduction par «*prince*», tout arbitraire qu'elle est, était un peu plus intelligente.

<sup>2</sup> Schmidt, *The Lycian Inscriptions*, Jena, 1868, planche V. — M. *Benndorf* en a donné une meilleure copie, dans ses *Reisen in Lykien und Karien*, Wien, 1884, n° 21, p. 55. *Schönborn* avait lu *tñmutedh*!

<sup>3</sup> Inscription inédite de *Lewissi*. — *Τριενδασις*, *Benndorf*, n° 84, p. 93. Disons tout de suite, à propos du groupe *triya*, où *Deecke* aperçoit «*trois*», («*trois chambres*»), que la tombe de *Merehi* n'a que deux divisions. Cela seul suffirait pour éliminer la traduction du savant allemand : «*Diesen grabbau hier baute sich Märähe des Kodala des fürsten sohn, drei Kammern, luftlöcher (?), lager (?), für häußer; er (war) verwandter des Chärichä.*» (*IV Lyk. Stud.*,

Rien n'empêche de comparer *uhali* avec *wehi* de Tios 1.

*Hriqtbili* s'annonce lui aussi comme « étant de sang patricien, » *mahanahi* : *wehi* 1.

Les documents mis à notre disposition ne nous permettent pas de discuter avec quelque chance de succès les autres *συγγενικά*, et c'est à peine si nous pouvons les découvrir. Mais si j'ai réussi à arracher son secret au sphinx lycien, dans mon essai d'interprétation des principaux termes de parenté usités dans cet idiome étrange, je me résignerais plus aisément à ignorer les autres *συγγενικά* encore un certain temps.

J. IMBERT.

n° 51, p. 225). Les points d'interrogation sont de lui; j'en eusse mis bien davantage; et d'abord si *Mārāhe se bâtit* une tombe, pourquoi nous dit-il ensuite que c'est pour *ses domestiques*? puis Deecke est inconséquent: *prūnezi* est un singulier pour lui, *partout ailleurs*; le pluriel étant *prūnezijehi*.

<sup>1</sup> Cette inscription n'est pas dans Savelsberg; voir planche V de Schoenborn-Schmidt. *Mahana, mohoi* semble désigner « un sénateur » ou « le sénat ». Ce serait le nom des *Méones*, classe dirigeante en Lycie (?).

---

*Post-scriptum.* — Les dernières explorations de la Lycie ont beaucoup accru le trésor des inscriptions « épichoriques ». Malheureusement épitaphes nouvelles et ex-voto sont ou inédits, ou publiés dans des recueils peu accessibles. Cet état de choses va cesser bientôt; l'Académie impériale de Vienne donnera, à la fin de cette année, dans le premier volume du *Corpus Inscriptionum Asiae Minoris*, toutes les inscriptions connues, découvertes en grande partie par MM. Benndorf, Kalinka, von Luschan, etc. (Rapport du Secrétaire général à la séance du 30 mai 1894.)

## VARIA.

### Ἄτη.

Dans Homère, Ἄτη est une déesse redoutable, fille de Zeus, qui aveugle les hommes et même les dieux, pour les pousser à des actions irréfléchies et coupables. Homère l'appelle : *πρέσβα Διὸς Φυγάτηρ* « la vénérable fille de Zeus », *σθεναρή* « la puissante », *οὐλομένη* « la pernicieuse ». Chez les poètes tragiques, elle juge les actes criminels et fait tomber un juste châtement sur l'impie, sur ses descendants et sur son entourage.

D'autre part, nous trouvons ἄτη au sens de « tort, dommage, perte », comme dans ce vers (*Il.*, II, 111) :

*Ζεὺς με μέγα Κρονίδης ἄτη ἐνέδησε βαρείη.*

Mais l'épigraphie nous a fait connaître récemment le même mot en un sens encore plus prosaïque et plus technique.

Dans la Loi de Gortyne, ἄτη est employé au sens juridique d'amende. Ἀτάμενος est celui qui est mis à l'amende, ἄπατον ἔμεν c'est être exempt d'amende.

Ce sens spécial, qui ne s'était pas rencontré jusqu'à présent, donne, à ce que je crois, sa couleur véritable à un vers d'Hésiode passé en proverbe<sup>1</sup>, et qui était peut-être déjà proverbe au temps où le poète l'a inséré dans ses Travaux et ses Jours (v. 411) :

*Αἰεὶ δ' ἀμβολιεργὸς ἀνὴρ ἄτησι παλαίει.*

Ce qui veut dire que celui qui vient trop tard paye l'amende. On ne s'expliquerait guère que ce vers eût obtenu ce degré de popularité qui le fait citer même chez les Latins, s'il signifiait simplement que celui qui vient trop tard a à lutter contre le dommage. Le verbe *παλαίω* était lui-même employé dans la langue du droit, comme on le voit par un passage de Xénophon, où l'écrivain rapproche à dessein ce verbe de *ζημία* (*OEc.*, XVII, 2) : *παλαίσαντες ζημίαις*.

<sup>1</sup> Voir, par exemple, Plutarque, *Cons. ad Apoll.*, p. 118, C. — Columelle, XI, 1.

Nous avons donc ici, à ce qu'il semble, un des plus vieux proverbes juridiques, déclarant, comme c'est encore le cas aujourd'hui, que toujours

\* Celui qui vient trop tard est soumis à l'amende.

NOTE. — M. Édouard Tournier me fait remarquer que le mot *ἀτη* a un sens approchant dans le célèbre proverbe attribué à l'un des Sept Sages de la Grèce (Pollux, III, 38) :

Ἐγγύα, πᾶρα (pour πᾶρασι) δ' ἀτα.

Ce qui peut se traduire par :

« Caution, le dommage n'est pas loin »<sup>1</sup>.

### *Quoties, toties, millies.*

Je ne rappellerai pas toutes les tentatives qui ont été faites pour expliquer ces adverbess. La plus originale, à coup sûr, est celle de M. Stowasser<sup>2</sup>. Prenant pour point de départ ce vers de Virgile (*Æn.*, VI, 122) :

Itque reditque viam tot iens,

il croit reconnaître en cet *iens* le verbe dont un dérivé serait contenu dans *totiens*, *quinqüiens*. *Sexies*, ce serait « sechs Gänge ».

Laissant de côté cette explication, ainsi que toutes les autres, je ferai d'abord remarquer qu'on aurait sans doute tort de chercher en sanscrit ou en grec les analogues de cette formation, attendu que probablement elle est moderne. Ce qui doit nous porter à le croire, c'est qu'elle commence seulement au nombre 5. On sait qu'à mesure qu'on monte dans l'échelle des nombres, et à mesure qu'on s'éloigne des nombres cardinaux pour passer aux ordinaux et aux formations collatérales et dérivées, les concordances entre les différents idiomes de la famille deviennent plus rares, chacun ayant suivi sa voie propre. Il est donc, *a priori*, peu vraisemblable de s'adresser à un suffixe sanscrit *ijāns* ou à des mots dérivés comme *kijant*, *ijant*, pour expliquer ces locutions latines.

Nous avons ici une expression technique venue de la langue du calcul. Je suppose qu'il faut partir de *quotus* « combien ? ». Le suffixe nominal *ia*, *iē*, est employé comme suffixe secondaire, par exemple dans *mater-iē-s*, *temper-iē-s*, *barbar-iē-s*, *fallac-iē-s*, *minut-iē-s*, etc. Il forme des substantifs abstraits. Un mot *quotus* a donc fort bien pu donner un dérivé *quoties*, c'est-à-dire un substantif

<sup>1</sup> C'est aussi le sens du proverbe juridique français : « De foi, fi ; de plège, plaid. »

<sup>2</sup> *Archiv de Wölfflin*, V, 136.

désignant l'un des facteurs de la multiplication ou de la division. C'est ainsi que *qualis, quantus* ont donné *qualitas, quantitas*. A l'imitation de *quoties*, on a fait *toties, decies, centies, millies*. Reste à déterminer le cas auquel ces mots sont employés. Ils sont probablement à l'accusatif pluriel. *Centies eadem imperare* (Plaute) signifie « commander des centaines la même chose ».

Pour ce qui est de l'*n* qu'on trouve dans l'ancienne orthographe (*quotiens, centiens*), orthographe attestée par les inscriptions et par les grammairiens, je laisse indécise la question de savoir si c'est l'ancien *n* de l'accusatif pluriel qui s'est conservé ici, grâce à la pétrification adverbiale, ou si c'est un son nasal parasite qui s'est introduit comme dans *herens* pour *heres*, *Fidens* pour *Fides*<sup>1</sup>.

Quelqu'un objectera peut-être que le pluriel n'est pas toujours justifié, et qu'au lieu de *sexies* on pourrait dire au singulier *sexiem consul* (pour la sixième fois). Mais l'idée du pluriel, renfermée dans *toties, quoties* et dans toutes les phrases où l'on n'a pas en vue un nombre précis, l'a emporté, en sorte que la désinence plurielle s'est définitivement installée dans tout ce groupe.

La même formation semble avoir existé en osque, et là aussi elle a l'air de commencer seulement au nombre 5. La loi de Bantia dit : *petiropert neip mais pomtis* « quater neve magis quinques ».

Il est sans doute inutile de faire remarquer que ces mots n'ont rien de commun avec le substantif *triens* (génitif *trientis*) qui désigne la troisième partie d'un *as*. *Triens* est, comme *quadrans, sextans*, une sorte de participe présent.

#### Pronoms soudés à des prépositions.

Il semble qu'il suffise de mettre en regard les deux verbes *συντίθημι* et *condere*, pour sentir que les deux prépositions *σύν* et *cum* n'ont pas le même sens. On dit : *condere mortuos* « mettre les morts dans leur dernière demeure », *condere gladium* « mettre l'épée au fourreau », *condere iram* « contenir sa colère », *condere aliquem in carcerem* « mettre quelqu'un en prison », sans qu'il soit possible de remplacer dans aucune de ces locutions le latin *cum* par le grec *σύν*. Or on sait que c'est en composition que le sens primordial des prépositions se conserve le mieux.

Si, au contraire, nous remplaçons *συντίθημι* par *κατατίθημι*, nous trouverons aussitôt des emplois beaucoup plus voisins. *Κατατίθημι* signifie « mettre en réserve, disposer, établir ». *Καταθεῖναι σπονδάς* est une expression à peu près équivalente au latin *condere jusjurandum*.

<sup>1</sup> Corssen, *Vocalismus*, I, p. 255. Seelmann, p. 285.

Comme on l'a déjà conjecturé plus d'une fois, nous croyons que la syllabe *κα* correspond au latin *cum*. Quant à la seconde syllabe *τα*, j'ai déjà émis l'idée qu'elle provenait de la soudure du pronom démonstratif<sup>1</sup>. Notre confrère, M. Charles Baron, m'a signalé très à propos dans Hérodote les locutions : *κατὰ ἤκουον* (II, 99), *κατὰ ἡμέρας διαίρομεν* (II, 6), qui pourraient s'écrire : *κὰ τὰ* . . .

C'est également le pronom démonstratif qui s'est soudé, selon moi, à l'autre préposition grecque terminée en *τα*, savoir : *μετά*. Je ne veux pas dire pour cela que les rapprochements avec les langues germaniques (*mith*, *mit*) ne soient pas justes, car il se peut que le même fait ait eu lieu dans les deux familles de langues. La première partie de *μετά* me paraît être la même que dans *μέσος*, *madhja*.

De cette préposition *μετά* est venue, en grec moderne, la préposition *μέ* « avec ». La partie adventice est tombée, le noyau seul est resté.

Un troisième exemple de pronom s'étant accolé à une particule est *νόσφι*, qui veut dire « à l'écart, au loin ». Je ne veux rien avancer au sujet de la première partie du mot. Mais la seconde me paraît bien être le pronom de la troisième personne, sous la même forme où nous le trouvons aussi dans *μέσφα* et *μέσφι*.

Nous avons ici un pléonasme grammatical dont le français *avec* représente le pendant exact. Quand une préposition est trop courte, on l'allonge en y incorporant un complément dont le sens est bientôt oublié.

#### *Pedetentim.*

Je crois que ce serait une erreur de voir dans cet adverbe un composé où le premier terme serait régi par le second. Il faut, je pense, supposer une locution *pede tento*, laquelle s'est soudée et a pris la désinence adverbiale. Le sens est « en allongeant le pied », comme nous disons en français « à pas de loup ». Un second exemple tout pareil est *pedepressim*<sup>2</sup>.

Il est probable que parmi les nombreux adverbies latins en *tim* ou *sim*, il en est d'autres qui n'ont pas eu du premier coup cette désinence. Ainsi *perpetim* a probablement été précédé de *perpetuo*, *perpetue*. L'*u* a disparu comme dans *quater*, pour \**quatuer*.

<sup>1</sup> *Mémoires*, VI, 262.

<sup>2</sup> V. Funck, dans l'*Archiv de Wölfflin*, VIII, 94.



déterminent la nature et la destination de l'inscription. Il s'agit d'un travail qui a été exécuté par des fonctionnaires publics. Le piédestal, qu'on a découvert dans une maison, au bas d'un escalier, et l'inscription tournée contre le mur, n'a pas dû occuper toujours cette place : il a dû se trouver plus anciennement dans le voisinage de quelque construction d'utilité publique.

Les deux premières lignes donnent les noms des deux questeurs. *Mz. Audiis Klí.* Ce qui peut correspondre au latin *Metius Avidius Cluvalü (filius)*. L'autre s'appelle : *Dekis Seppiüs Oppf.*, ce qui peut être transcrit : *Decius Sepius Oppü (filius)*.

L'orthographe *kvaízstur* est nouvelle : on connaissait seulement *kvaíssiur*. De même, au lieu de *Oppüis* (Zvetaief, 49), nous avons ici *Oppf.*, orthographe qui rappelle le grec  $\Sigma\alpha\pi\Phi\acute{\omega}$ ,  $\sigma\acute{\kappa}\acute{\upsilon}\pi\Phi\omicron\varsigma$ <sup>1</sup>.

#### FORMES ANALOGIQUES.

##### Sanscrit *matsakhi*.

Pour montrer comment les juxtaposés peuvent donner lieu à de faux composés, notre regretté confrère, M. Fr. Meunier, dans son beau mémoire sur les composés syntactiques, aurait pu citer les formes sanscrites telles que *matsakhi*, dans lesquelles l'emploi de *mat* est un curieux produit d'une suite de déviations de la langue.

On a commencé par dire : *matkrta* « fait par moi », *vatkrta* « fait par toi », *asmatkrta* « fait par nous », ce qui était régulier, *mat*, *vat*, *asmat* étant des ablatifs. Puis, par analogie, on a dit *matputra* « mon fils », ce qui pouvait s'expliquer encore, l'ablatif servant à marquer l'extraction. On est arrivé ensuite à *matsakhi* « mon ami », *tvatsakhi* « ton ami », ce qui était en opposition avec toutes les règles de la grammaire, mais ce qui a donné lieu à l'idée que *mat*, *vat* étaient la forme du thème.

Michel BRÉAL.

<sup>1</sup> Roscher, dans Curtius, *Stud.*, I, 11, 123.

# QUARANTE HYMNES DU RIG-VÉDA,

TRADUITS ET COMMENTÉS

PAR

ABEL BERGAIGNE.

(FIN.)

---

## XLI

I, 13.

Āpriyaḥ.

1. — Bien allumé, amène-nous les Dieux, ô Agni, pour celui qui présente l'offrande, — ô hotar, purificateur, et honore-les par le sacrifice.

2. — Ô Tanūnapāt, fais qu'aujourd'hui notre sacrifice soit plein d'une douce liqueur, pour que les Dieux l'acceptent.

3. — J'invoque ici Narāçamṣa qui m'est cher, — dans ce sacrifice, — lui qui a sur la langue une heureuse liqueur, qui présente l'offrande.

4. — Ô Agni, sur ton char au moyeu excellent, étant invoqué, amène les Dieux. Tu es le hotar établi par Manu.

5. — Étendez sans interruption le barhis dont la surface reçoit le beurre fondu, ô sages, et où se montre l'immortel<sup>1</sup>.

6. — Qu'elles s'ouvrent, fidèles à la loi, les portes divines, — volontiers<sup>2</sup>, aujourd'hui et en ce moment même, pour le sacrifice.

---

### COMMENTAIRE.

<sup>1</sup> Indra : cf. I, 142, 5; X, 70, 4. Ou, au sens générique, les immortels, en particulier les Ādityas : I, 188, 4.

<sup>2</sup> Voir *Études sur le lexique védique*, s. v. [*Journ. Asiat.*, 8<sup>e</sup> série, IV, p. 508]; et cf. X, 70, 5, et VII, 17, 2.

7. — J'appelle dans ce sacrifice la Nuit et l'Aurore, bien ornées, pour qu'elles s'assoient sur ce barhis.

8. — J'appelle les deux *hotar* divins, à la belle langue, sages : qu'ils offrent notre sacrifice que voici.

9. — Qu'Īā, Sarasvatī, Mahī, les trois Déeses bienfaisantes, s'assoient sur ce barhis, infaillibles<sup>3</sup>.

10. — J'appelle ici Tvaṣṭar, le premier-né<sup>4</sup>, qui prend toutes les formes. Qu'il soit à nous tout entier.

11. — Ô Dieu arbre<sup>5</sup>, abandonne l'offrande aux Dieux. Que celui qui coupe<sup>6</sup> se montre.

12. — Faites le sacrifice avec le cri *svāhā*, pour Indra, dans la maison du sacrificant. J'appelle ici les Dieux.

<sup>3</sup> Ne commettant pas de fautes [contre les rites].

<sup>4</sup> Cf. IX, 5, 9.

<sup>5</sup> Le poteau du sacrifice.

<sup>6</sup> Qui coupe en morceaux l'animal offert. Cf. le *çamitār* : II, 3, 10; III, 4, 10 = VII, 2, 1 [référence introuvable], et X, 110, 10. Peut-être faut-il changer l'accent : *dātur*, cf. V, 7, 7.

## ANNEXE A.

SENS IMAGINAIRES DE *vāja* DANS LE DICTIONNAIRE ET SUIVANT LA NUMÉROTATION DE GRASSMANN.

## 2. Sens de « vitesse ».

V, 85, 2; X, 39, 10. — Simple rapport des idées de « cheval » et de « butin » : de là le cheval appelé *vājīn*.

## 1. Sens de « force ».

IV, 22, 3; VI, 25, 1; III, 25, 3. — Cf. l'épithète d'Indra *vājapramahas* que Grassmann lui-même traduit à volonté « an Kraft oder Gütern sehr herrlich ».

VII, 19, 6; X, 31, 5; I, 27, 11; I, 27, 8. — Dans le dernier exemple, c'est sûrement le butin. Dans les trois autres, ce peut être le butin, ou, plus vaguement, la richesse. L'épithète *çagmá* est trop peu caractéristique pour faire écarter le sens reçu.

X, 50, 3. — Indra aussi fait du butin.

I, 110, 6. — Traduire « le butin de son père », tout comme ailleurs (VI, 13, 3) « le butin du Paṇi ».

Composé *vājadá* : se dit des vaches, III, 36, 5; mais ce sont les vaches faveurs d'Indra. — Composé *vājasáni* : se dit [d'Indra, III, 51, 2], de Soma [IX, 110, 11, qui sont les deux conquérants du butin par excellence,] et de la richesse [X, 91, 15]; la richesse donne la richesse.

I, 169, 4; I, 181, 5 et 6. — Cf. VI, 10, 3, et les rapprochements si fréquents de *vāja* et *çrāvas*.

V, 15, 5. — Seul passage embarrassant. Mais Grassmann lui-même et Ludwig traduisent « Kraftnahrung ». Ce serait seulement un exemple de l'emploi dans le sens d'« offrande ».

Enfin le sens de « être fort » pour *vājay* dans VI, 60, 1 (épithète d'Indra et Agni). — Ailleurs Grassmann traduit « posséder des biens ». C'est l'arbitraire même.

## 3. Sens de « combat ».

Grassmann ne cite, à un cas autre que le locatif, que deux passages identiques (*vājasya saṃgathé*) : I, 91, 16; IX, 31, 4. — Or précisément on lit *saṃgathé rayīnām*, II, 38, 10.

Dans tous les autres passages, c'est le locatif singulier (quelquefois redoublé) ou pluriel. Cf. *bhāre-bhāre*, *dhāne hité*, *vājakṛtyeṣu* et *vājasātaū*. C'est une question de syntaxe bien plutôt que de lexique. Voir en particulier VII, 38, 8 : *vāje-vāje* . . . *dhāneṣu*. Justement le sens de « combat » a été imaginé pour *dhāna* uniquement au locatif singulier (une fois redoublé) ou pluriel. Mais le sens de « richesse, butin » est très satisfaisant. L'expression est prise absolument (sauf pourtant I, 30, 6), presque adverbialement : « aux jours de razzia ».

10. Sens de «cheval».

I, 52, 1; III, 2, 3; V, 54, 14. — Constructions différentes, mais faciles toutes trois : rapprochement des idées de butin et de cheval.

IV, 29, 1; VIII, 2, 19. — Indra venant «avec les *vāja*» [les butins qu'il apporte à ses fidèles] : tour très fréquent.

III, 30, 11 (*suyújah. . . vājān*). — Encore les butins apportés par Indra : *suyúj*, rare, n'est pas même une fois appliqué à des chevaux.

VIII, 3, 11 (*vājāya. . . síśāsate*). — Les deux datifs sont indépendants pour la syntaxe, unis pour l'idée.

V, 84, 2. — *vājam* est l'accusatif du but.

Composés : *vājasā* (Indra et la prière) «qui donne le butin»; *vājavat*, *vājacravas*, épithètes de la richesse, etc. (le rapprochement de *ācāvāt*, IX, 41, 4, et 42, 6, prouverait au contraire, s'il en était besoin, que *vāja* garde son sens général.

II, 1, 12 (*tvām vājah*). — Voir la suite : *tvām rayír*.

VIII, 19, 18. — «Par le butin, sous forme de butin», cf. II, 23, 13. Ou même «avec le butin», cf. IV, 21, 8 (*páyobhír jinvé apām jāvāmsi*). Mais aussi peut-être «avec les offrandes» [de par les offrandes qu'ils ont faites aux Dieux], cf. VI, 45, 29.

III, 26, 4. — Les Maruts, appelés dans le même vers Agnis, peuvent être appelés aussi Vajas=*Rbhus*, comme ils sont appelés *rbhuk-śaṇas* aux vers VIII, 7, 9 et 12, et 20, 2.

X, 106, 5; VI, 48, 4. — Deux emplois au duel, de toute façon très obscurs (le premier dans l'hymne indéchiffrable aux Açvins) : peut-être «les deux richesses» du ciel et de la terre, et les Açvins comparés à ces deux richesses.

X, 12, 5. — Passage tout à fait embarrassant. Mais tout ce passage est une suite d'énigmes.

[Suit le relevé des passages où Bergaigne admet, avec Grassmann, le sens probable de «offrande». En somme, il résulte de la discussion que la filière sémantique de *vāja* est tout simplement : «butin — prix du combat — butin du sacrifice — offrande — richesse en général», et que tout autre sens est imaginaire. A rapprocher de la conclusion formulée depuis par M. Pischel (*Ved. Stud.*, I, p. 10), qui toutefois admet encore «*Wettlauf*, combat» : . . . da *vāja* nie «Ross» bedeutet. . . — V. H.]

## ANNEXE B.

*ādhrigu* (VI, 1).

Un mot *gu* «aller» est extrêmement douteux, malgré *vanargú*, qui peut très bien signifier «taureau des bois» au vers I, 145, 4; dans l'autre passage (X, 4, 6) il peut être appliqué aux voleurs par simple métaphore. D'ailleurs, en admettant *vanargú* «qui va par les bois», il faudrait remarquer que précisément cette accentuation sur la finale ne se retrouve pas dans *ādhrigu*.

L'autre seul mot pour lequel Grassmann suppose le sens «aller», *çā-cigu* [ accentuation inconnue, VIII, 17, 12 ], épithète d'Indra, s'explique très bien comme *pūṣṭigu*, *çrūṣṭigu*, noms propres (ainsi que *pr̥çn̥igu*, cf. *pr̥çn̥igo*), non pas «qui a des taureaux obéissants», mais «qui a pour vache à lait sa piété». Indra a pour vache sa *çācī* (*çā i-* pour *çacī-* selon Grassmann lui-même) : rien de meilleur; «*in Kraft einherschreitend*» est inepte.

Indépendamment des doutes sur l'existence d'un *gu* «aller», tout montre qu'*ádhrigu* contient *gu* «vache» : l'accentuation, qui est celle d'un composé possessif; et le pluriel qui est *ádhrigāvas*, cf. *pr̥çn̥igāvas*.

Sur le premier élément de *ádhrigu* et l'emploi du verbe *dhar*, cf. : III, 2, 10; VI, 44, 24; VIII, 93, 13; X, 49, 10; le sens de «posséder, garder pour soi», dans I, 156, 4, et VI, 74, 1.

Passages curieux, paraissant montrer que l'épithète était comprise : VIII, 22, 11; cf. I, 64, 3 (les Maruts sont aussi dits *pr̥çn̥igāvas*, et *pr̥çn̥igu* est un nom propre d'homme); VIII, 93, 11.

Noter en outre que c'est le nom propre d'un favori des Aṣvins et une épithète de Dieux (Agni, Soma, Indra, Aṣvins, Maruts).

Décidément : «qui a une vache qui ne retient pas (son lait?)»; ou encore «dont la vache n'est pas retenue, ne peut pas l'être» (parce que personne ne peut l'empêcher de donner).

## ANNEXE C.

*óha* (VI, 1).

Deux autres emplois seulement du mot, tous deux avec un génitif : *gór óhena*, I, 180, 5, et *ta óhaiḥ* (à Agni), IV, 10, 1. La «méditation de la vache (prière)» et les «méditations d'Agni», c'est toujours en somme la «pensée pieuse».

Le mot *óhas* peut avoir une signification analogue au vers VI, 67, 9, à cela près qu'il désigne peut-être la méditation en mauvaise part, celle de l'*incantateur* (la négation *ná* porte sur le verbe *minanti* qui précède).

Enfin le composé *óhabrahman*, d'après son accentuation, est possessif : *óhabrahmānas* (X, 71, 8, l'hymne sur *vác*) ne signifie pas «vrais(!) brahmanes», mais «qui font leur *bráhman* avec méditation».

## ANNEXE D.

*sénya* (VII, 2).

Le mot *sénya* ne se lit que I, 81, 2, et VII, 30, 2.

Selon Ludwig, V, p. 23 (traduction conséquente dans les deux passages), *sénya* est formé de *san*, comme *jénya* de *jan*, et signifie «digne

d'être gagné». — Laissons *jénya* pour ce qu'il est, le sens de la dérivation est d'ailleurs différent. — Qu'est-ce que le prétendu *menya* qu'il cite encore? — L'accentuation *sénya* n'est pas une difficulté, puisque c'est celle du mot *sénya* de l'Atharva-Véda (I, 20, 2; VI, 99, 2) dans l'expression *sényo vādhaḥ*, où il ne peut venir que de *sénā*.

Cela posé, sans examiner si le sens de «flèche» est justifié d'une façon générale pour *sénā*, notre dérivé doit se rattacher plutôt au sens d'«armée»: — [soit donc «chef d'armée»], comme *senā-nī*, cf. VII, 20, 5, et IX, 96, 1; — ou peut-être simplement «soldat» au sens le plus large, «guerrier»: dans l'Atharva-Véda, «la mort guerrière» personnifiée; Rig-Véda, VII, 30, 2: «tu es soldat chez tous les peuples, dans toutes les armées» (cf. au surplus le classique *sainya* «soldat»), sens excellent; «tu es lanceur de traits» ne signifierait pas grand'chose, et Grassman lui-même, qui traduit la première fois «mit Geschoss versehen», traduit la seconde fois «Kriegsheld».

## ANNEXE E.

*çiçihī* (VII, 7).

Le sens intransitif de *çā* à l'actif (Grassmann 6) est à supprimer. Dans I, 42, 9 (*çiçihī prāsya udāram*), on demande à Pūṣan de donner aux hommes, de *les* aiguiser, de remplir *leur* ventre. Quant à notre passage (I, 81, 7), il est commenté en quelque sorte par le passage parallèle (aussi à Indra), VIII, 4, 16.

L'expression devait être consacrée, puisque la seconde idée, celle d'«apporter», est purement omise dans l'anacoluthie de III, 16, 3.

À supprimer également le prétendu sens (Grassmann 5) d'«aider (à la richesse)», avec le génitif(!), et même avec le datif ou le locatif. C'est «aiguiser (de façon à être riche)».

## ANNEXE F.

*antār hí khyó* (VII, 9).

Grassmann et Roth traduisent le verbe *khyā* avec *antār* par «soustraire aux yeux, cacher». Le contresens est invraisemblable.

Observons que, chaque fois que *antār* est joint à un verbe qui signifie «voir», il exprime l'idée de «voir jusqu'au dedans, au fond, savoir à fond», etc. V. g. *antarvidvān*, I, 72, 7; *caṣṭe antār*, I, 190, 7; avec *paç*, I, 132, 3; II, 27, 3; IX, 96, 7. Ce point n'est pas contesté.

Dès lors, avec *khyā*, il doit signifier aussi «apercevoir, découvrir», et ce sens est excellent pour les deux seuls passages où l'on rencontre cette juxtaposition: le nôtre (I, 81, 9), et le similaire (V, 30, 9), «Indra a découvert les deux vaches du démon» (même idée).

## ANNEXE G.

La filière sémantique de *svàrṇara* (X, 2).

1° Composé possessif, d'après l'accentuation : donc adjectif signifiant «qui appartient aux hommes du ciel» (aux Dieux).

2° Appliqué à Agni, s'oppose à *vaiçvānará* (dérivé), à *viçvákr̥ṣiṭ* (composé possessif) : c'est Agni en tant qu'appartenant aux Dieux, l'Agni céleste opposé à l'Agni terrestre.

3° Appliqué au *ṛtá* primitif, lequel est également propre aux hommes du ciel : IX, 70, 6.

4° Au neutre, substantivement, le *ṛtá* du ciel, le sacrifice céleste : V, 18, 4, on pourrait d'ailleurs aussi sous-entendre *agnáú*.

5° Au vers VIII, 12, 2 (cf. VIII, 3, 12), ce n'est donc pas plus un homme que *samudrá* qui lui est opposé. Dans le même ordre d'idées, cf. *síndhu*, VIII, 20, 24.

6° Comme *svàrṇara* est rapproché de *samudrá* au vers VIII, 12, 2, il l'est aussi dans notre vers (VIII, 65, 2).



# INDEX.

## GÉNÉRALITÉS.

Évolution, 89. — Rôle du linguiste en matière grammaticale, 88, 314, 315. — Langues des différentes classes de la société, 54. — Langues littéraires, 192. — Influences scolaires, 189. — Langue religieuse, 308. — Influences liturgiques, 259.

Changements phonétiques, leur origine individuelle, 189. — Influences psychiques, 308. — Besoin de clarté, 83. — Emphase, 86. — Fréquence d'emploi, 306. — Scrupule phonétique, 88. — Son ébauché, 77. — Pause, 86. — Dégradation phonétique, 251. — Confusion, 317, 318. — Fluctuations, 86, 87. — Rapports mutuels des modifications de son, 293. — Leur répétition, 287. — Loi de l'équilibre des syllabes, 319-321. — Lois syntactiques, 322. — Métamorphose des sons, 287, 288.

L'accent, son importance, 97. — Ses différentes sortes, 101. — Son influence phonétique, 101, 102.

Sémantique, 90, 171, 235, 286, 310, 311, 448. — Irradiation, 47. — Épithètes devenues noms communs, 298. — Mots à double signification, 139, 286. — Affaiblissement des significations, 254. — Changement dans un sens favorable, 48. — Acceptions savantes à l'origine, 251. — Acceptions suggérées par une autre langue, 191, 251. — Expression de l'idée de futur, 249.

Mots créés par les écrivains, 192. — Mots populaires d'origine savante, 250. — Adoption littérale de mots étrangers, 166, 167. — Emprunt de termes méprisants, 51. — Traduction ou imitation de mots étrangers, 166, 191, 192, 285, 286. — Expressions hybrides, 190-192.

Nature de la racine, 97. — Suffixes adventices, 251, 252. — Analogie archaïsante, 312. — Analogie morphologique double, 325.

## A. — LANGUES INDO-EUROPÉENNES.

Prononciation de *e*, 286. — Élisio*n* de voyelles finales, 242-245. — Voyelles prothétiques, 289, 295, 296. — Gou*n*a, 102. — Son*n*ante à l'initiale, 236, 237; *r* et *r̄*, 431-433, 435. — *Ea*r pour *é*r, 309, 310.

Initiales instables, 289, 290. — Consonnes finales, 296, 302. - - Con-

- sonnes doubles, propres au langage enfantin, 281. — Groupes de consonnes, 304; *kr-*, 297, 298; *kl-*, 298; *sk-*, 294-297; *-ks-*, 300-302; *ghz-*, 300. — Gutturales, 277-304; le son *w* après gutturales, 293, 294; prononciation de *k*, 288, 290-292; de *g*, *gh*, 290, 291; *k* prothétique, 291; palatalisation, 284-287; vélares, 287, 288. — Sourdes aspirées, 294. — Physiologie de *r* initial, 68; double prononciation de *l*, 298, 299. — *N* supprimé entre voyelles, 306. — Dentale ou labiale adventice après *n* ou *m*, 307. — Métathèse de *w*, 159. — Accent, 172-174; intonations diverses, 239-241. — Formes différentes de la racine, 97, 98.
- Déclinaison, 159. — Génitif-ablatif singulier, 243; génitif pluriel, 240, 243. — Instrumental, 243, 244; plur., 240. — Locatif, 240, 243.
- Conjugaison, 445, 446; désinences verbales, 243-245; 2<sup>e</sup> pers. du duel, 240.
- Dérivation, 159, 160, 162, 163, 243.
- Sémantique, 165, 475. — Pléonasme grammatical, 476. — Étymologie populaire, 281, 282. — Onomatopée, 281, 294.

## GREC.

- Voyelles euphoniques, 94, 95. — Ancienne prononciation de *ε*, 286; *ε* pour *α*, 254; *ο* pour *α*, 252; *ι* pour *ει*, 254.
- Gutturale non labialisée après *υ*, 257. — Vélares devant *i*, 285-287; palatalisation, 285; *-σσ-* et *-ττ-*, 279. — *Κν-* et *γν-*, 250. — *N* supprimé entre voyelles, 306, 307; pour *λ* devant dentale, 248. — *Ρ* après labiale, 290; échange de *αρ* et *ρα*, *ορ* et *ρο*, 95; *-ρω-*, 431. — *Σ* pour dentale finale, 51.
- Loi de l'équilibre, 320. — Métathèse, 247, 248, 312. — Accent, 174-176, 238-241. — Latin *qui* noté *κν*, 188.
- Accusatif au sens de l'instrumental, 243. — Comparatif, 252.
- Analogie dans la conjugaison, 255; *-μενος*, 307; *-σαι*, 244; aoriste second en *-το*, 248.
- Dérivation au moyen de thèmes pronominaux, 52. — Suffixe *-δε*, 239; *-ίσκο-*, 248; *-κο-*, 302; *-σύνη*, 300; *-τρον*, 186; *-νια*, 309; *-φι*, 98; *-ως*, 51, 240.
- Place de la préposition, 51. — Locution pléonastique, 52. — Analogie, 301.
- Le grec moderne traduit les mots étrangers exprimant des idées nouvelles, 166.

*άάτος*, 290.  
*άείρω*, 300.  
*άγκος*, 302.  
*άκύλος*, 302.  
*άκύραι* (dor.), 241.

*άκών*, 237.  
*άγρέσθαι*, 300.  
*άγρεταί*, 246.  
*άγρέύω*, 246, 247.  
*άγρέω*, 246, 247.

*άγρος*, 298.  
*άγυρις*, 300.  
*άγχι*, 244.  
*άγχοϋ*, 178.  
*άγχω*, 282, 288, 442.

- ἀδελφίος (héot.), 285.  
 αείδω, 290.  
 αείρω, 290.  
 ἀθάνατος, 242.  
 Δαϊκίδεϋς, 175.  
 Δαϊκίδης, 175.  
 αἰετός, 154.  
 αἴη, 240.  
 αἰλέω, 247, 248.  
 αἰλοτρια (él.), 237.  
 αἰλων (cyrp.), 237.  
 αἰνός, 447.  
 αἰπόλος, 292.  
 αἰρέω, 246-249.  
 αἰχμή, 299, 443.  
 αἰῶ, 306.  
 αἰών, 162.  
 Ἀκκώ, 281.  
 ἀκμή, 303.  
 ἀκμων, 447.  
 ἀκόνη, 156, 159.  
 ἀκων, 159.  
 ἀλίσκομαι, 248, 290.  
 ἄλλα (él.), 237.  
 ἄλλοις (arcad.), 237.  
 ἄλλος, 237.  
 ἄλοσύδνη, 447.  
 ἄλοχος, 302.  
 ἄλύω, 50.  
 ἀλώπηξ, 300.  
 ἀλωτός, 290.  
 ἀμαχεί, 175.  
 ἀμαχος, 175.  
 ἀμέ (dor.), 161.  
 ἀμείνω, 174.  
 ἀμές (dor.), 161.  
 ἀμμε (lesb.), 161.  
 ἀμμες (lesb.), 161.  
 Ἀμυδών, 447.  
 ἀμφην, 285, 288.  
 ἀμφί, 236, 240, 244,  
 382, 385, 387-392.  
 ἀμφι-, 392.  
 ἀμφίβασις, 391, 392.  
 ἀμφιτέθηκα, 391.  
 ἀμφιτέροτι, 390.  
 ἀμφίγυνος, 235.  
 ἀμφιδαίομαι, 392.  
 ἀμφιδρυφής, 390.  
 ἀμφιέλισσα, 389.  
 ἀμφιέπω, 392.  
 ἀμφικαλύπτω, 390.  
 ἀμφικύπελλον, 392.  
 ἀμφιμάχομαι, 391.  
 ἀμφιμέλαιναί, 391.  
 ἀμφινέμομαι, 388.  
 ἀμφίπολος, 392.  
 ἀμφιποτόμαι, 392.  
 ἀμφίς, 240, 244, 391.  
 ἀμφιφορεύς, 392.  
 ἀμφιχέομαι, 390.  
 ἀμφοῖν, 172.  
 ἀμφοτέρωθεν, 389.  
 ἀμφω, 172, 382.  
 ἀνδρακάς, 51, 52.  
 ἀνδράποδον, 52.  
 ἀνήρ, ἀνδρός, 236.  
 ἀνώνυμος, 156.  
 ἄξινη, 301.  
 ἄξων, 301.  
 ἄπας, 291.  
 ἄπατος, 473.  
 ἄπειρος, 162.  
 ἀπό, 292.  
 Ἀπόλλω, 306.  
 ἀπύ (thess.), 296.  
 ἄρα, 238.  
 ἄραί, 252, 253.  
 Ἄραί, 254.  
 ἀραίρηκα, 247.  
 Ἀράντισω, 252.  
 ἀραῖσθαι, 254.  
 ἀργυρος, 163, 175.  
 ἀργύρεος, 163.  
 ἀργυφος, 243.  
 ἀρέσθαι, 247.  
 Ἄρεως, 175.  
 Ἄρην, 175.  
 Ἄρης, 175.  
 ἀριστέρá, 252.  
 ἀριστέρός, 175.  
 ἀρκέω, 302.  
 ἄρκος, 301.  
 ἄρκτος, 68, 301.  
 ἄρνες, 172.  
 ἄρνημαι, 68, 163.  
 ἄρουρα, 163.  
 Ἄρπυια, 309.  
 ἄρρη, 68, 300.  
 ἄρρωδέω, 309.  
 ἄρρωστος, 309.  
 ἄρσην, 68.  
 ἀρτοκόπος, 287.  
 ἀρτύνω, 162.  
 ἀρτύω, 156.  
 ἀσπίς, 286, 296.  
 ἀστήρ, 164, 289.  
 ἀστραπή, 290.  
 ἀτάμενος, 473.  
 ἄτη, 473, 474.  
 αὐθαίρετος, 246.  
 αὐκά (cret.), 299.  
 αὐξάνω, 301.  
 αὐξω, 289.  
 αὐστηρός, 442.  
 αὐτάγρετος, 246.  
 αὐτή, 290.  
 αὐτόνυχι, 300.  
 αὐχὴν, 285.  
 αὐώ, 442.  
 ἄφρονος, 285.  
 ἄφρονος, 285.  
 βαθύνω, 162.  
 βαίνω, 186, 263.  
 βάκτρον, 186.  
 βάλανος, 300.  
 βάλω, 282, 290.  
 βανά (héot.), 300.  
 βαρύς, 239, 288.  
 βάσσω, 295, 296.  
 βέβαιος, 279.  
 βέβλειν, 249.  
 βέβλημαι, 298.  
 βέβλην, 249, 250.  
 βέλλομαι, 285.  
 βέλος, 290.  
 βέλτιον, 174.  
 Βέλφοι (lesb.), 285.  
 βίος, 285.  
 βλαβή, 303.  
 βλέπω, 298.  
 βλώω, 290.  
 βοή, 287, 290.  
 βοητός, 159.  
 βόλεται, 279.  
 βόλλομαι, 250.  
 βορά, 279.  
 βουκόλος, 257, 292.  
 βούλομαι, 289, 290.  
 βούς, 240, 298.  
 βραδύς, 290.  
 βραχέις, 300.  
 βραχύς, 290.  
 βρέχω, 300.  
 βριά, 288.  
 βριατός, 288.  
 Βριτόμαρτις (cret.), 443.  
 βροτός, 95.  
 βρόχος, 290.  
 βρωτός, 434.  
 γαγγανεύειν, 281.  
 γάλακτι-, 95.  
 γάλωος, 298.  
 γαμφός, 283.  
 γάργαρα, 279.  
 γε, 282.

- γέλωσ, 164.  
 γενέτης, 288.  
 γέννου, 249.  
 γέντο, 248.  
 γένυς, 250, 282.  
 γέρανος, 300.  
 γέργερος, 160, 279.  
 γεύνων, 250.  
 γίγνομαι, 288.  
 γλάφυ, 162.  
 γλαφυρός, 162.  
 γλοιός, 298.  
 γλωχίς, 298.  
 γναθμός, 250.  
 γνάπτω, 250.  
 γνάφαλον, 250.  
 γνίφων, 250.  
 γνόφος, 250.  
 γνώσκω, 295.  
 γόμφος, 443.  
 γόνυ, 162, 250.  
 γοός, 287.  
 γούνατος, 162, 163.  
 γραφής (arcad.), 175.  
 γράω, 297.  
 γραθύλος, 101.  
 γύναι, 176, 244.  
 γυναίκες, 173.  
 γυναικῶν, 172.  
 γυνή, 176, 288, 289, 300.  
 γωλεός, 282.  
 γωνία, 163.  
 δαμιοργός (dor.), 155.  
 δαρτός, 95.  
 δειδίσκομαι, 235.  
 δείδω, 235.  
 δείκνυμι, 100.  
 δειλαιος, 50, 51.  
 δέκα, 303.  
 δεκάδες, 298.  
 δέκατος, 303, 440.  
 δέλτα, 282.  
 δέλτον, 289.  
 δέλφαξ, 279.  
 δελφίς, 174.  
 δελφύς, 282.  
 δεξιός, 301.  
 δεξιτερός, 175.  
 δέος, 285.  
 δέρω, 165.  
 δέσποινα, 173, 236.  
 δεσπότης, 173, 236.  
 δήλομαι (dor.), 289.  
 δηλώω, 164.  
 διάπεντε, 303.  
 διεξηεῖν, 255.  
 διερός, 285.  
 δίφιλος, 173.  
 Διόσκουροι, 173.  
 Διόσπολις, 173.  
 δίπαλτος, 286.  
 διπλός, 286.  
 δμώς, 236.  
 δοίη, 235.  
 δρατός, 95.  
 δρώψ, 236.  
 δύο, 172.  
 δυοῖν, 172.  
 δυσώδης, 153, 154.  
 δώδεκα, 173.  
 ἐάλων, 248.  
 ἔαρ, 309.  
 ἔάω, 238.  
 ἔβη, 290.  
 ἐγκάρσιος, 297.  
 ἐγνωκα, 295.  
 ἐγρετο, 300.  
 ἐγρήγορα, 300.  
 ἐγγελυς, 282.  
 ἐγώ, ἐγών, 240, 282.  
 ἐδδειςε, 303.  
 ἐδεισε, 303.  
 ἔδραμον, 95.  
 ἔεργνυ-, 302.  
 ἔέργω, 444.  
 ἔέρση, 300.  
 εἶδος, 284.  
 εἶθε, 238, 282.  
 εἶλον, 247, 248.  
 Εἰλύθια, 308, 309.  
 εἶν, εἶνι, 242.  
 εἰνάλιος, 242.  
 εἴνατος, 440.  
 εἴποι, 241.  
 ἐκάς, 51, 52.  
 ἐκαστός, 52.  
 ἐκάτερος, 52.  
 ἐκατόν, 440.  
 ἐκτος, 172.  
 ἐκυρά, 160, 238.  
 ἐκυρός, 99, 238.  
 ἔλαιον, 279.  
 ἐλέγον (dor.), 241.  
 ἐλείν, 290.  
 ἐλευσίω, 308.  
 Ἐλευθώ, 308.  
 ἔλιπε, 381.  
 ἔλκος, 299.  
 ἔλκω, 289, 444.  
 ἐλύσαν (dor.), 241.  
 ἐλύω, 163.  
 ἔνατος (att.), 303, 304.  
 ἐνεθήκοντα (att.), 304.  
 ἐνθα, 239, 241.  
 ἐνθάδε, 239.  
 ἐννέα, 287, 303, 304.  
 ἐνήκοντα, 304.  
 ἐννυμι, 155, 163.  
 ἔξ, 258.  
 ἔξ, 259, 296.  
 ἔξαργέω, 247.  
 ἔξαιρετος, 247.  
 ἐπελεύθειν, 308.  
 ἐπεφρον, 281, 290.  
 ἐπι, 244.  
 ἐπριάμην, 297.  
 ἐπίτα, 288.  
 ἐρείκω, 302.  
 Ἐρεινύς, 254.  
 ἐρετός, 434.  
 ἐρεύγω, 446.  
 ἐρευνάω, 254.  
 ἐρινύειν, 254.  
 ἐρινύες, 253, 254.  
 Ἐρινύς, 252-255.  
 ἐριφος, 280.  
 ἐρύθημα, 47.  
 ἐρυθρός, 47.  
 ἔσκε, 295.  
 ἔσκειν, 289.  
 ἔτεός, 296.  
 ἔτι, 243, 244.  
 ἐτός, 235.  
 ἔτραπον, 95.  
 ἔτυμος, 243.  
 ἐτώσιος, 235, 236.  
 εὖ, 172.  
 εὖ, 239.  
 εὐθύων, 162.  
 εὔνις, 236.  
 εὖς, 239.  
 ἔχισ, 282, 287.  
 ἔχυρός, 296.  
 ἔχω, 255, 290.  
 Φαλίσσκηται, 248.  
 Φίκατι, 289.  
 Φίς, 296.  
 Φίσφος, 291.  
 Ζεύς, 240.  
 Ζῆν, 175.  
 Ζῆς, 175, 240.  
 Ζωάγρια, 246.  
 ζωργέω, 246.  
 ζωστήρ, 427.

- ἦ, 240.  
 ἦ, 240.  
 ἦα, 255.  
 ἦδέι, 244.  
 ἦδονή, 176.  
 Ἡλιούπολις, 173.  
 ἦλος, 290.  
 ἦρ, 309.  
 ἦσυχος, 175.  
 ἦσυχῶς, 175.  
  
 -θε, 238.  
 Φειλόπεδον, 285.  
 Φείνω, 281.  
 Φέλω, 443.  
 Φέλω, 289.  
 Φέοντες, 285.  
 Φεοπρόπος, 288.  
 Φεός, 285.  
 Φερμός, 287, 290.  
 Φεσπέσιος, 285.  
 Φέσσομαι, 285.  
 Φέσφατος, 285.  
 Φηλύτεραι, 252.  
 Φῆμα, 173.  
 Φημών, 173.  
 Φήρ, Φηρός, 291, 427.  
 Φός, 285.  
 Φυγατέρες, 172.  
 Φυγάτηρ, 282.  
 Φυμός, 286.  
 Φυόσκοος, 297.  
  
 ἰδρός, 156.  
 ἰδρώς, 157.  
 ἰέναι, 175.  
 ἰἔρησι (cyp.), 175.  
 ἰμβηρις, 285.  
 ἰππος, 172, 285, 287,  
 303, 304.  
 ἰσθι, 295.  
 ἰσχυός, 296.  
 ἰχθύς, 300.  
  
 καί, 283.  
 καίατα, 283.  
 καίνω, 301.  
 κακούργος, 155.  
 καλέω, 118, 279, 300.  
 Καλύδνα, 448.  
 Καλύδναι, 447.  
 Κάλυδνος, 448.  
 Καλυδών, 447, 448.  
 καμπή, 283.  
 κάμπλω, 283, 443.  
 κάπετος, 297.  
  
 καπνός, 291.  
 καρδία, 95.  
 καρκαίρω, 279.  
 καρπός, 282.  
 -κάς, 51.  
 κατά, 51, 52, 476.  
 κατάρα, 252.  
 κατατίθημι, 475, 476.  
 κατορρέντερον, 252.  
 καυρός, 283.  
 καχάζω, 294.  
 κέαρ, 309, 310.  
 κέγκει, 279.  
 κείρω, 154, 281, 297.  
 κέκλημαι, 300.  
 κεκρούφαλος, 298.  
 κεκτῆσθαι, 301.  
 κελαινός, 283.  
 κέλης, 114, 256.  
 Κενταυρός, 282.  
 κέντο, 248.  
 κέρνος, 281.  
 κηλάς, 283.  
 κηλίς, 283.  
 κήξ, 281.  
 κῆρ, 309, 310, 439.  
 κήρυξ, 283.  
 κίνυται, 297.  
 κίς (thessal.), 287.  
 κίσσα, 281.  
 κίχραμαι, 310.  
 κίχρημι, 310.  
 κλάω, 297.  
 κλέος, 298.  
 κλέπτω, 298.  
 κλίνω, 298.  
 κλύθων, 448.  
 κνάπτω, 250.  
 κνέφαλον, 250.  
 κνέφας, 250.  
 κνήμη, 131, 250.  
 κνιπός, 250.  
 κοέω, 297.  
 κόγχος, 294.  
 κοῖον (ion.), 287.  
 κόκυξ, 281.  
 κολωνός, 279.  
 κονίδες, 299.  
 -κοντα, 155.  
 κόπρος, 304.  
 κόπτω, 297.  
 κόραξ, 281.  
 κόρυμβος, 303.  
 κός (ion.), 287.  
 κόσμος, 251.  
 κραδίη, 95, 439.  
  
 κραίνω, 300.  
 κρανίον, 281.  
 κρατύς, 172.  
 κρεάγρα, 246.  
 κρέας, 297.  
 -κρετες-, 297.  
 κρημνός, 297.  
 κριθή, 172.  
 κρόκος, 118.  
 Κροονίων, 174.  
 κρούω, 297.  
 κρύος, 297.  
 κρύπτω, 297.  
 κρώω, 297.  
 κτάομαι, 301.  
 κρόκος, 301.  
 κτείς, 172.  
 κτῆμα, 301.  
 κτίζω, 286, 301.  
 κτίλος, 301.  
 κτύπος, 291.  
 κυκεῶ, 306.  
 κύκλος, 298, 300.  
 κυλίνδω, 300.  
 κύλιξ, 95, 300.  
 κυλίω, 300.  
 κύνα, 172.  
 κύνες, 172.  
 κυνός, 172.  
 Κυνόσουρα, 173.  
  
 λείμων, 159.  
 λείπω, 300, 445.  
 λείχω, 442.  
 λείψω, 300.  
 λελυκέναι, 175.  
 λευγαλέος, 281.  
 λευκός, 442.  
 λιγυρός, 162.  
 λιγύς, 162.  
 λιμήν, 159.  
 λιμνή, 159.  
 λίπα, 285.  
 λιπαρός, 285.  
 λοιγός, 281.  
 λοιπός, 154.  
 λούω, 154, 155.  
 λυγρός, 281.  
 λύζω, 137.  
 λύκος, 290.  
  
 μαίνομαι, 282.  
 μαλακίων, 174.  
 μαυῆναι, 282.  
 μάρπτω, 288.  
 μάρτυρος, 162.

- μαρτύς, 162.  
 μέ (πέογρ.), 183, 176.  
 μέγας, 282.  
 μείζοα, 306.  
 μείζοες, 306.  
 μείζους, 306.  
 μείζω, 306.  
 μειλίχιος, 446.  
 Μειξικλέους, 443.  
 μέλι, 164.  
 μέλλειν, 249, 250.  
 μέματον, 440.  
 μεμαώς, 45.  
 Μέντωρ, 444.  
 μέσος, 476.  
 μέσφα, 476.  
 μέσφι, 476.  
 μετά, 476.  
 μητέρες, 172.  
 μήτηρ, 174.  
 μηρός, 173, 174.  
 μῆχος, 283.  
 μία, 172.  
 μιᾶς, 172.  
 μικός (dor.), 303.  
 μικός, 303.  
 μινύθω, 164.  
 μίνυθα, 163.  
 μινυρός, 163.  
 μινυάριος, 164.  
 μνάομαι, 289, 300.  
 μοιχάγρια, 246.  
 μολεῖν, 279.  
 μόλυθος, 95.  
 μορτός, 95.  
 μοχθηρός, μόχθηρος, 175.  
 μύλη, 300.  
 νάννα, 281.  
 ναῦς, 240.  
 νευρά, 176.  
 νεῦρον, 176.  
 νεώσοικοι, 173.  
 νηπίος, 286.  
 νῆσσα, 236.  
 νόσφι, 476.  
 νύξ, 287, 301.  
 ξανθός, 175.  
 Ξάνθος, 175.  
 ξένος, 301, 304.  
 ξηρός, 255.  
 ξυρόν, 301.  
 ὄβριμος, 288.  
 ὄγκος, 237, 441.  
 ὀδούς, 156.  
 ὀδύνη, 163.  
 ὀδύρομαι, 163.  
 ὄζος, 154.  
 ὄζω, 153, 154.  
 οἶ, 241.  
 οἶκαδε, 239.  
 οἶκοι, 241.  
 οἶκος, 260.  
 ὀιομαι, 165.  
 οἰοπόλος, 257.  
 οἰών, 154.  
 οἰωνός, 165.  
 ὄκα (dor.), 287.  
 ὀκταλλος (héot.), 301.  
 ὀκτώ, 427.  
 ὄλος, 279.  
 ὄναρ, 155.  
 ὄνομα, 156, 162.  
 ὀνόματος, 162.  
 ὄνυμα, 156.  
 ὄνυξ, 294.  
 ὄπη, 240.  
 ὄπλιλος, 301.  
 ὄπω, 288.  
 ὄπωπα, 300.  
 ὄράω, 289.  
 ὄργανον, 155.  
 ὄρέγω, 95.  
 ὄρθός, 68.  
 ὄρίνω, 254.  
 ὄρκώτερος, 252.  
 ὄρμη, 164.  
 ὄρνημι, 155.  
 ὄρρωδέω, 309.  
 ὄρρωδης, 309.  
 ὄρφεύς, 175.  
 ὄρφη, 175.  
 ὄρχεομαι, 312.  
 ὄρχις, 155, 443.  
 ὄσφύς, 294.  
 ὄτα (lesb.), 287.  
 οὔτοσί, 239.  
 οὔτως, 240.  
 ὄφεις, 285.  
 ὄφειν, 279.  
 ὄψ, 256.  
 ὄψομαι, 300.  
 παλσίω, 473.  
 παλάμη, 95.  
 πάλη, 279.  
 παλινάγρετος, 246.  
 παῖμα, 301.  
 πάππα, 281.  
 παροιμία, 250.  
 πατέρες, 172.  
 πατήρ, 174.  
 πατρός, 172, 303.  
 πατροφόνος, 156.  
 πάτρως, 236.  
 πειθώ, 285.  
 Πελλεστροτίδας (héot.),  
 285.  
 πείραρ, 162.  
 πείρατα, 162, 280.  
 πείσει, 285.  
 πέλαγος, 302.  
 πέλεθρον, 95.  
 πέλεια, 280.  
 πελεκκῶ, 303.  
 πέλεκκον, 287, 303.  
 πέλεκυς, 95, 287, 292.  
 πελεκῶ, 303.  
 πελιός, 154.  
 Πελοπόννησος, 173.  
 πέμπλος, 441.  
 πενθερός, 238, 442.  
 πεντε, 285.  
 πεπτάσθαι (dor.), 301.  
 πεπνυμένος, 286.  
 πέροδομαι, 446.  
 περί, πέρι, 136, 244,  
 382, 391.  
 πέρυτι, 243.  
 πέσσυρες (lesb.), 285,  
 300.  
 πετάννυμι, 289.  
 πέτταρες (héot.), 285.  
 πῆλυι (lesb.), 285.  
 πῆποκα (lacon.), 240.  
 πῆχυσ, 172.  
 πῆαρ, 162.  
 πῆαιρα, 162.  
 πῆρός, 162.  
 πικρός, 445.  
 πινυτός, 286.  
 πισταί, 241.  
 πιστοί, 241.  
 πῶν, 162.  
 πλέθρον, 95.  
 πλέκω, 302.  
 πλεῦσαι, 446.  
 πλέως, 245.  
 πλοῦτος, 245.  
 πνώ, 286.  
 ποδί, 244.  
 ποθέω, 281.  
 ποι, 283.  
 ποιή, 279.  
 ποιικίλος, 442.  
 ποινή, 281.

- ποιφύσσω, 293.  
 πολίος, 154.  
 πόλος, 300.  
 πολύς, 280.  
 πομφόλυξ, 95.  
 πονηρός, πόνηρος, 175.  
 πορείν, 279.  
 πορόντες, 280.  
 Ποσειδῶ, 306.  
 ποτί (dor.), 289.  
 Πουλυδάμας, 242.  
 πραιπί, 286.  
 πρέσβα, 292.  
 πρέσβερα, 162.  
 πρέσβιστος, 292.  
 πρέσβυς, 162, 239, 255, 292.  
 πρέσβυς, 292.  
 προξένιος (thess.), 303.  
 πρός, 242.  
 προτί (ion.), 289.  
 πρόχυν, 250.  
 πρών, 163.  
 πρώρα, 163.  
 πτέρνα, 289.  
 πτέρυξ, 303.  
 πῖνω, 293.  
 πυγή, 109, 296.  
 πυγμή, 250.  
 πύκνα, 172.  
 πυκνός, 172.  
 πύματος, 296.  
 πυνθάσμαι, 445.  
 πυράγρα, 246.  
 πῶλος, 262.  
 πῶς (dor.), 155.  
  
 ῥάβδος, 439.  
 ῥέγμα, 302.  
 ῥέγος, 302.  
 ῥέζω, 302.  
 ῥεμβομαι, 443.  
 ῥέω, 164.  
 ῥόμος, 290.  
  
 Σαπφώ, 478.  
 σέ, 285.  
 σελήνη, 298.  
 σεμνός, 175.  
 Σιμωνίδεός, 175.  
 Σιμωνίδης, 175.  
 σίς (cypr.), 287.  
 σιάζω, 295, 296.  
 σκαίρω, 296, 297.  
 σκάπετος, 297.  
 σκάπλω, 297.  
  
 σκήπλω, 297.  
 σκήπων, 297.  
 σκία, 295, 296.  
 σκίδνημι, 295.  
 σκύπφος, 478.  
 σκῶρ, 297.  
 σμύχω, 294.  
 σοί, 241.  
 σπέλλω, 285.  
 σπέργυς, 255.  
 σπολέω, 285.  
 σταυρός, 99.  
 στέγω, 302.  
 στείχω, 302.  
 στέρνων, 175, 289.  
 σλιγμή, 302.  
 σλίζω, 302.  
 στίφος, 243.  
 στυνός, 175.  
 σύμμεικτος, 443.  
 σύμπεντε, 303.  
 σύν, 475.  
 συντίθημι, 475.  
 σφάλλω, 294.  
 σχερός, 255, 312.  
 σχίζω, 294.  
 σωζόμενος, 175.  
 Σωζομένος, 175.  
  
 τατός, 440.  
 τε, 281, 285, 287.  
 τείον (cret.), 287.  
 τεῖχος, 284.  
 τείω, 286.  
 τέκμαρ, 155, 301.  
 τέκμωρ, 155.  
 τέκνον, 289.  
 τέκτων, 289, 301.  
 τέλθος, 279.  
 τέλμα, 283.  
 τέλος, 237.  
 τέο, 286, 287.  
 τεπλά, 287.  
 τέρμα, 161.  
 τέρμων, 161.  
 τεσσαρες, 179.  
 τέταρτος, 172, 300, 439.  
 τέτλαρα (att.), 301.  
 τέτλαρες (att.), 300, 304.  
 τετυκεῖν, 289.  
 τέχνη, 301.  
 τηλικός, 239.  
 τηλικόσδε, 239.  
 τηλοῦ, 178.  
 τηνίκα, 239.  
 τηνικάδε, 239.  
  
 τίς, 286.  
 τίσις, 286.  
 τιτύσκομαι, 289.  
 τλατός (dor.), 138.  
 τοῖος, 239.  
 τοιόσδε, 239.  
 τορεῖν, 279.  
 τορός, 135.  
 τορύνη, 139, 148.  
 τόσος, 239.  
 τοσόσδε, 239.  
 τράπω, 95.  
 τρέπω, 95.  
 τριάκοντα, 173.  
 τριακοστός, 172.  
 τροχός, 155.  
 Τυδεύς, 175.  
 Τύδης, 175.  
 τύμπανον, 291.  
 τύπλω, 291.  
 Τυρταῖος, 304.  
 τῦφος, 243.  
  
 ὕβρις, 292.  
 -υδών, 447.  
 ὕδωρ, 447.  
 ὕει, 238.  
 ὑπεῖρ, 242.  
 ὑπερ, 136, 257-259, 292.  
 ὑπερηνορέων, 292.  
 ὑπερφίαλος, 292.  
 ὑμίνη, 159.  
 ὕστερος, 284.  
 ὑψηλός, 256-259.  
 ὕψι, 257.  
 ὕψος, 257.  
  
 Φαινός, 285.  
 Φαιδρός, 285, 443.  
 Φαίος, 285.  
 Φαλίξει, 289.  
 -φατος, 440.  
 Φέρεις, 241.  
 Φέροιμι, 244.  
 Φέρον, 244.  
 Φέρω, Φάρω, 95.  
 Φήρ (lesb.), 285.  
 Φθειρώ, 300.  
 Φθίνω, 300.  
 Φιαρός, 285.  
 Φιλοσόφοι (dor.), 241.  
  
 φλεθός, 301.  
 φλέγω, 101.  
 φλόξ, 101.

- φλυξ, 301.  
 φέβος, 235.  
 φοῖβος, 285, 303.  
 φόνος, 156.  
 φορήται (dor.), 241.  
 φράτρα, 176.  
 φρέαρ, 162.  
 φρέατος, 162.  
 φρυκτός, 290.  
 φρῦνος, 175.  
 Φυλεύς, 175.  
 φυλή, 176.  
 Φύλης, 175.  
 φύλλον, 300.  
 φῦλον, 176.  
 φωλέος, 282.
- χαμᾶζε, 172, 241.  
 χαμαί, 241, 300.  
 χανθάνω, 283.  
 χεῖμα, 442.
- χειμερινός, 156.  
 χειμέριος, 156.  
 χειμών, 442.  
 χεῖρ, 156, 310, 311.  
 χείσομαι, 283.  
 χέλυσ, 282.  
 χερσόνησος, 255, 312.  
 χέρσος, 255.  
 χθές, 300.  
 χθών, 300.  
 χιόνος, 154.  
 χλωρός, 188, 282.  
 χολή, 282.  
 χόλος, 298.  
 χορεύω, 312.  
 χορός, 312.  
 χοῦς, 241.  
 χραίνω, 311.  
 χράομαι, 310, 311.  
 χραύω, 311.  
 χράω, 297, 311.
- χρεῖτος, 311.  
 χρεμίζω, 297.  
 χρέος, 311.  
 χρεώ, 311.  
 χρή, 310.  
 χρήζω, 310.  
 χρηῖμα, 311.  
 χρησμός, 311.  
 χρηστήριον, 311.  
 χρηστικός, 311.  
 χρίω, 297, 311.  
 χρώμος, 297.
- ψεύδος, 173.  
 ψευδής, 173.
- ώδης, 309.  
 ώκύς, 256.  
 Ὠρείθνια, 309.  
 ὤψ, 256, 301.

## LANGUES ITALIQUES.

Prononciation de l'*f* italique, 48, 49.

## I. OSQUE ET OMBRIEN.

Osque : Nouveau texte, 477. — Vocalisme, 50, 51.

Ombrien : Notation des voyelles longues, 307. — Locatif, 240.

## OSQUE.

- |                  |                 |                   |
|------------------|-----------------|-------------------|
| aragetu, 95.     | Opf., 478.      | popīna, 279, 280. |
| dalivus, 50, 51. | paam, 263.      | puclōis, 262.     |
| destrst, 49.     | pan, 263.       | pum, 263.         |
| diuvila, 49.     | pomtis, 475.    | (s)akrafid, 49.   |
| iovila, 49.      | pon (pun), 263. | (sak)rvist, 49.   |
| kvaizstur, 478.  |                 |                   |

## OMBRIEN.

- |               |              |                |
|---------------|--------------|----------------|
| ahesnes, 307. | pehatu, 307. | staheren, 307. |
| ander, 236.   | rufra, 47.   | umzus, 47.     |

## II. LATIN.

Vocalisme, 279; *a* et *o*, 280; *ā* pour *au*, 48; *ar*, *al*, de *r*, *l*, 279; *-rā-*, 431; *u* tombé après *t*, 476; prononciation de l'*y*, 188, 189; *v* noté *ui*, 188, 189.

Vélaires, 279, 280; consonnes doubles, 186; groupe *-cl-*, 259-262; *m* de *mn*, 45; de *n*, 263; *n* final, 263; *n* tombé entre voyelles, 306,

307; *r* de *s*, 45-47; *r* tombé par dissimilation, 47, 48; *v* et *b*, 186, 187; *v, f*, de *b*, 48; *v* tombé, 45.

Métathèse de *ps*, 259.

Accents, 260-262.

Genres, 260. — Déclinaison, 98. — Comparatif, 252; superlatif, 171.

Modes archaïques du parfait, 45; *-andus*, 308; *-arunt*, *-auerunt*, 186; *-dus*, 307; *-enda*, 308; *-mini*, *-mino*, 308; *-unda*, 308.

Dérivation, 188. — Suffixes, 256; *-aneus*, 47; *-cinari*, 50; *-clo-*, *-culo-*, 186, 260; *-eus*, 187; *-ia*, *-ie-*, 474; *-llo-*, 262; *-lus*, 260; *-neus*, 47.

Langue des enfants, 190. Emprunts au grec, 50, 52; par l'intermédiaire de l'osque, 50, 51.

*a*, 48.

*ab*, 48, 292, 296.

*Abeona*, 188.

*Acca*, 281.

*acerbus*, 187.

*Achivus*, 50, 51.

*adactus*, 185.

*adagio*, 46.

*adagium*, 46.

*adulter*, 448.

*adultera*, 448.

*adulterare*, 448.

*aemidus*, 153.

*af*, 48.

*Afferenda*, 308.

*ahenus*, 307.

*aio*, 46.

*albus*, 236.

*alius*, 237.

*alter*, 237.

*alucinari*, 50.

*alumnus*, 308.

*am-*, 382, 386, 387.

*amb-*, 382-385, 387.

*ambages*, 46, 236, 383.

*ambagio*, 45, 46.

*ambagiosus*, 383.

*ambarvalia*, 387.

*ambe*, 383.

*ambecisus*, 386.

*ambedere*, 385, 386.

*ambegna*, 382, 383.

*ambi-*, 382, 383.

*ambidens*, 382.

*ambigenus*, 382.

*ambigere*, 46, 383, 391.

*ambiguus*, 383.

*ambire*, 384.

*ambitio*, 384.

*ambitus*, 384, 385.

*ambo*, 382.

*ambulacrum*, 383.

*ambulare*, 383, 384.

*ambulatilis*, 384.

*amburbium*, 387.

*amburere*, 386, 392.

*amictus*, 386, 390.

*ampectere*, 386.

*ampedices*, 387.

*amphi-*, 387.

*amphitheatrum*, 387.

*amphora*, 392.

*amplecti*, 386.

*amputare*, 386.

*amsegetes*, 386.

*an-*, 382, 383.

*anas*, 441.

*ancaesa*, 386.

*anceps*, 383.

*ancisa*, 386.

*ancus*, 237, 291.

*ango*, 443.

*anguis*, 282, 443.

*anhelare*, 385.

*anima*, 286.

*animus*, 286, 385.

*anquirere*, 385.

*antermini*, 386.

*apertare*, 50.

*aquilus*, 298.

*arduos*, 68.

*argentum*, 163.

*arguo*, 163.

*aries*, 280.

*artus*, 150, 156.

*arvom*, 163.

*as*, 475.

*ater*, 256.

*atqui*, 283.

*atrox*, 256.

*audeo*, 46.

*augustus*, 295.

*aurora*, 443.

*auviterare*, 49, 50.

*aveo*, *avidus*, 46.

*averto*, 48, 49.

*aviare*, 190, 191.

*avis*, 154.

*axilla*, 291.

*bacillum*, 185, 186, 189.

*baculum*, 185, 186.

*barbatus*, 427.

*beare*, 305, 306.

*bene*, 306.

*bonus*, 306.

*bos*, 240, 279.

*bulba*, 187.

*calare*, 260.

*caligo*, 283.

*calo*, 279.

*campus*, 283.

*capio*, 290, 297.

*carpo*, 282.

*cata*, 52.

*caveo*, 297.

*celox*, 256.

*centiens*, 475.

*centies*, 475.

*cervos*, 163.

*circuire*, 384.

*circuitus*, 385.

*circum*, 382, 385.

*clamo*, 300.

*cognomentum*, 162.

*cohors*, 280.

*collis*, 279.

*collocare*, 90.

*colo*, 279.

- condere, 475, 476.  
 confusaneus, 47.  
 contrerivit, 50.  
 coquere, 279, 280.  
 coquos, 279.  
 cornu, 163.  
 corpus, 279.  
 corvos, 281.  
 costa, 279.  
 cottidie, 279.  
 coxa, 279, 291.  
 crabro, 434.  
 credere, 298, 310.  
 crinis, 298.  
 crispus, 258.  
 crista, 298.  
 cum, 280, 475, 476.  
 cūppa, cūpa, 186.  
 curtus, 280.  
  
 dalivus, 50, 51.  
 dea, 159.  
 decem, 157.  
 decies, 475.  
 Deferunda, 308.  
 degulo, 280.  
 denuo, 448.  
 detrimentum, 50.  
 deus, 285.  
 dextra, 252.  
 die quinte, 240.  
 dies, 175, 240, 289.  
 doceo, 301.  
 dominus, 236, 280.  
 domitus, 440.  
 domus, 236.  
 dubius, 235.  
 duco, 286.  
 duplex, 286.  
 duplus, 286.  
  
 effectus, 185.  
 efficio, 185.  
 emptus, 440.  
 equus, 285.  
 erubescio, 47.  
 esco, 295.  
 esox, 256.  
 et, 243.  
 etiam, 262.  
 ex, 296.  
 exhalare, 385.  
  
 faber, 165.  
 fallo, 294.  
 familia, 279, 299.  
  
 faveo, 280.  
 fel, 282.  
 femina, 308.  
 ferbui, 187, 289.  
 ferox, 256.  
 ferus, 256, 289.  
 Fidens, 475.  
 figere, 280.  
 filum, 280.  
 finis, 171.  
 finitimus, 171.  
 fivere, 280.  
 flagrare, 101.  
 flavos, 187, 188.  
 Flora, 188.  
 florens, 187, 188.  
 florus, 187, 188, 282.  
 forare, 280.  
 foris, 156.  
 formus, 280.  
 foveo, 280.  
 frango, 289, 302.  
 fratrem, 236.  
 fruges, 292.  
 frugi, 289.  
 fruniscor, 292.  
 fruor, 292.  
 fulgur, 101.  
 fungor, 289.  
 funis, 280.  
 furnus, 280.  
  
 gelidus, 279.  
 gelu, 279.  
 genera, 304.  
 genu, 250.  
 germanus, 45.  
 glacies, 279.  
 glans, 300.  
 glisco, 298.  
 globus, 243.  
 glomus, 243.  
 glos, 298.  
 gluten, 298.  
 gnarus, 434.  
 gratus, 434.  
 grus, 300.  
 gula, 280.  
  
 habere, 136, 290.  
 haereo, 295.  
 halitus, 385.  
 hara, 280.  
 haruspex, 280.  
 helvos, 282.  
 herens, 475.  
  
 heri, 289, 300.  
 hiatus, 427.  
 hir, 311.  
 hoc, hocce, 186.  
 holus, 282.  
 homo, 447.  
 horrendus, 308.  
 horreo, 280.  
 hospes, 280.  
 hostis, 280.  
  
 iens, 474.  
 ignis, 236.  
 ilice, 448.  
 ille, 237.  
 imbecillus, imbecillus,  
     185, 186.  
 immemor, 45.  
 implevi, 245.  
 in-, 185.  
 inclino, 124.  
 incola, 279.  
 increbui, 47.  
 incus, 192.  
 induere, 155, 386.  
 inhalare, 385.  
 inquilinus, 279.  
 insece, 280.  
 inter, 236.  
 invito, 291.  
 lterduca, 188.  
  
 jaceo, 282.  
 jacio, 282.  
 Jovis, 289.  
 Juno, 162.  
  
 Lar, 46, 47.  
 largiri, 46, 47.  
 largus, 46, 47.  
 lascivire, 46, 47.  
 lascivus, 46.  
 legere, 251.  
 lingua, 158, 288, 291.  
 lingo, linguo, 288.  
 lira, 427.  
 lucus, 442.  
 luna, 298.  
 lux, 155.  
  
 mahestas, 307.  
 malus, 279.  
 mamilla, 186.  
 mamma, 281.  
 materies, 474.  
 memento, 45.

- memini, 45.  
 memor, 45.  
 memoria, 45.  
 mergo, 47.  
 millies, 475.  
 minor, 45.  
 minuo, 164.  
 modus, 154.  
 molo, 279.  
 monebam, 289.  
 morior, 280.  
 mortuos, 280.  
 mulceo, 288.  
 multus, 171.  
 mundus, 251.  
  
 nec, 302.  
 neque, 302.  
 ninguít, 445.  
 nivem, 289.  
 nomen, 162.  
 nomenclator, 260.  
 nomenclator, 260.  
 nonus, 263.  
 novem, 263.  
 nunciam, 262.  
  
 oculus, 256.  
 odium, 153.  
 odos, 153, 154.  
 oliva, 50, 51.  
 olivom, 279.  
 olus, 282.  
 opus, 310.  
 orbis, 155, 243.  
 orior, 155.  
 oscillatio, 189, 190.  
 oscillo, 190.  
 oscillum, 189, 190.  
 -ox, 256.  
  
 palam, 280.  
 palea, 279.  
 palleo, 280.  
 pallidus, 280, 304.  
 palumbes, 280.  
 palūs, 280.  
 parentes, 45, 280.  
 paries, 279.  
 pario, 280.  
 patris, 304.  
 paucus, 260.  
 paullus, 260.  
 pecten, 172.  
 pede, 244.  
 pedepressim, 476.  
  
 pedetentim, 476, 477.  
 permagnus, 244.  
 perpetim, 476.  
 pervicax, 445.  
 pocolom, 259-262.  
 pollen, 279.  
 porcus, 280.  
 pos-, 245.  
 potui, 289.  
 potus, 427.  
 praecox, 256.  
 praestigiae, 47, 48.  
 praestrigiae, 47.  
 praestringere, 47.  
 prehendo, 283.  
 priscus, 296.  
 probus, 243.  
 procus, 288.  
 prodigium, 46.  
 pronus, 163.  
 propio, 47.  
 profervos, 187.  
 pubes, 243.  
 pullus, 261, 262.  
  
 quadrans, 475.  
 qualitas, 475.  
 quam, 157, 263, 281.  
 quater, 476.  
 quattuor, 285, 304.  
 queo, 279, 286.  
 quercus, 279.  
 queror, 279, 291.  
 querquerus, 279.  
 quinque, 285.  
 quinquens, 474.  
 Quirenarice, 188.  
 Quirillus, 188.  
 quom, 262, 263.  
 quoniam, 262, 263.  
 quotiens, 475.  
 quoties, 474, 475.  
 quotus, 474.  
  
 rapa, 427.  
 ratiocinari, 50.  
 rected cumcaptum, 477.  
 rettuli, 280.  
 ros, 300.  
 rubra, 47.  
 rufus, 47.  
  
 salio, 280.  
 salus, 279.  
 sario, 280.  
 scando, 296.  
  
 scapus, 297.  
 scarificare, 90.  
 scelus, 294.  
 scindo, 295.  
 scutella, 296.  
 se, 171.  
 seco, 357.  
 secus, 52, 279.  
 sed, 289.  
 sedeo, 154.  
 sedulo, 448.  
 semen, 427.  
 senex, 302.  
 sentio, 315.  
 seorsum, 51.  
 septem, 155, 157, 258.  
 sequester, 279.  
 serpens, 165.  
 servo, 289.  
 sevi, 238.  
 sexies, 474, 475.  
 sextans, 475.  
 sine, 171.  
 sinistra, 252.  
 socer, 99.  
 socrus, 160.  
 sodes, 46.  
 solium, 154.  
 sollo-, 279.  
 solox, 256.  
 solvo, 279.  
 stagnare, 124.  
 status, 132.  
 stella, 289.  
 stercus, 279.  
 sternus, 45.  
 sterquilinium, 279, 297.  
 stíría, 132.  
 stolidus, 47.  
 stringo, 302.  
 stultus, 47.  
 sub, 292, 296.  
 sudor, 157.  
 superbia, 292.  
  
 tamen, 263.  
 tendo, 307.  
 tenebrae, 435.  
 termen, 161.  
 termo, 161.  
 testa, 281.  
 testimonium, 140.  
 texo, 289.  
 tostus, 439.  
 totiens, 474.  
 toties, 474, 475.

- tranquillus, 301.  
transire, 145.  
tremo, 295.  
triens, 475.  
triumvir, 448.  
trua, 148.  
tuli, 280.  
tumeo, 142.  
tumulus, 134.  
turdus, 280.  
Turius, 304.
- ulcus, 299.  
uls, 237.  
ultra, 237.  
umerus, 47.  
uncus, 237, 291, 441.  
undecim, 185.  
ungo, unguo, 288.  
unguis, 294.  
ursus, 68, 280.  
uveo, 292.  
uvidus, 292.
- uvor, 292.  
vaccillans, 186.  
vacillare, 185, 186.  
vado, 290.  
vadum, 290.  
valere, 290.  
vallus, 290.  
vanus, 236.  
vapor, 291.  
varus, 279.  
vastus, 236.  
vegetus, 293.  
vehiculum, 261.  
velim, 279, 299.  
velle, 249.  
velox, 256.  
velum, 256.  
venerandus, 308.  
venio, 263.  
ver, 309.  
verbena, 444.  
vereor, 289.
- vermis, 291.  
verres, 443.  
vespa, 259.  
vesper, 258.  
vestis, 164.  
vetulus, 260.  
vici, 445.  
vicus, 260.  
villa, 260-262.  
vinco, 290.  
vis, 172.  
vitis, 427.  
volnus, 290.  
volo, 279, 290, 299.  
volpes, 300.  
volvo, 163.  
vomitus, 440.  
vomo, 279.  
vorare, 279, 280.  
vox, 256.  
vulva, vulba, 187.

## LANGUES ROMANES.

Lat. *i* et *e* dans les langues romanes, 343. — Suffixe bas-lat. *-ura*, 312.  
*N* tombé entre voyelles, en portugais, 305, 306; en napolitain et en gascon, 305.

Français : *E* muet, loi des trois consonnes, 53-59, 66-68, 70, 71, 81-83. — Loi des deux consonnes, 54-56, 87. — *é* ferme, 60; *ê* dans le parler populaire, 58, 65, 68, 76-81, 323. — *i* et *î*, 72-74. Accent tonique, 58, 320. — Coupe des syllabes, 58, 80; loi d'équilibre, 320. — Prononciation de consonnes, 71. — Consonnes continues, 81-83. — Combinaisons de consonnes, 78, 83. — Groupes inséparables, 68-72, 74-76, 78; groupes figés, 61-63, 67, 70, 72, 84-86. — Consonnes atténuées, 77. — Dentale supprimée, 78. — Consonnes tombées, dans le parler populaire, 81. — Accommodation, 56. — Prononciation de *h*, 86-88; origine, 88. — Prononciation de *j* devant *t*, 56. — Doublement d'une liquide, 58, 59; — *l* et *r*, 72; atténués ou supprimés, 76, 77; *r* initial, 64-68, 71, 73, 74, 80, 85, 86. — Prononciation de *s* + consonne, 78-81. — Accord du participe, 314. — Adjuvants de négation, 313, 314. — Suffixe *-eur*, 312. — Archaisme artificiel de la langue poétique, 88, 89. — Étymologie populaire en vieux français, 341.

Patois de la Franche-Montagne : *a*, 341, 342; *ā*, 344, 345; *é*, 331-335, 338, 340, 345; *ê* ferme, 60; *ê* caduc, 53, 71; loi des trois consonnes, 53, 57, 59, 67-70, 89, 90; loi des deux consonnes, 54, 55; doublets syntactiques, 55, 56; *é* venant de *i* et *ü*, 321-323. — *è*, 344, 346, 347; venant de *ê* pour *i* et *ü*, 323; son *é*, 342, 343, 345-347. — *i*, 316-319, 323-325, 339; *î*, 338, 339. — *ò*, 328,

337, 341, 342; ò, 342, 347; ó, 328, 329, 336, 337; õ, 344; õ, 326, 330, 331, 334, 335. — *u*, 316-319, 323, 326, 328, 329, 332, 334; ù, 326, 327, 330, 336, 337, 339; ù, 329; ü, 321-325, 331, 334; ü, 326, 327. — Accent, 321, 322, 327, 330, 333-335, 347. — Abrégement, 334, 335. — Dénasalisation, 325, 327-329, 339, 344. — *i*, 347; *i* et *i*, 74; *i* tombé, 331; *u*, 328, 337; *ua*, 338, 340, 341, 344-346; *uo*, 327, 329, 330, 332, 335. *l* tombé, 329, 343; *r* initial, 64, 65, 67; *r* fondu avec le son suivant, 344, 345; *s* tombé, 328, 329; *z*, 347. — Délabialisation, 338, 346. — Groupes figés, 63; groupes inséparables, 68-70, 74, 75. — Loi de l'équilibre, 321, 327, 328, 331-333, 337, 339, 344, 345. — Doublets syntactiques, 323, 324. — Chronologie phonétique, 70, 89, 90, 325, 326, 333, 335, 337-341, 344-346. — Suffixes, 326; -ò, -òt, 342; confusions de suffixes, 330. — Analogie, 322, 328, 332-334, 336, 337, 345, 347; analogie morphologique : simple, 325, 327; double, 325; analogie sémantique, 324, 325. — Étymologie populaire, 343.

|                     |                               |                            |
|---------------------|-------------------------------|----------------------------|
| ROMAN.              | chaün, cheün (v.), 52.        | paour (v.), 312.           |
| contrata, 192.      | compagnon, 192.               | parole, 250.               |
|                     | contralioison (v.), 341.      | pas, 313, 314, 320.        |
| ROUMAIN.            | contraloier (v.), 341.        | personne, 313, 314.        |
| cate unul, 52.      | contrarier, 341.              | peur, 312.                 |
|                     | contrelhier, contralier (v.), | pied, 286.                 |
|                     | 340, 341.                     | point, 313, 314.           |
| ESPAGNOL.           | couard, 309.                  | pont, 320.                 |
| caballo, 373.       | coucher, 90.                  | prestidigitateur, 48.      |
| cada uno, 52.       | cour, 378.                    | prestige, 48.              |
| Fuenterrabia, 447.  | de, 63, 67, 75.               | prostré, 312.              |
| hijo, 373.          | devin, 320.                   | que, 61-64, 67, 314.       |
|                     | écarlate, 80.                 | relevée, 346.              |
|                     | échelle, 80.                  | ressemer, 63.              |
| ITALIEN.            | espace, 80.                   | rien, 313, 314.            |
| caduno, 52.         | étroit, 80.                   | schouffique, 51.           |
| capestro, 343.      | fille, 373.                   | suivante, 392.             |
| paura, 312.         | flamber, 307.                 | tapon, 133.                |
| resta, 343.         | froideur, 312.                | te, 62, 67.                |
| strambo, 133.       | froidure, 312.                | tour, 385.                 |
| vecchio, 260.       | gagner, 191.                  | voisin, 320.               |
|                     | guépe, 189.                   |                            |
| PROVENÇAL.          | gui, 189.                     | NORMAND.                   |
| gasalha, 192.       | haltère, 87.                  | mé, 251.                   |
| linqua, 152.        | hanneton, 87.                 |                            |
| mànda (sav.), 307.  | haut, 88.                     |                            |
|                     | hiérarchie, 87.               | PATOIS                     |
| FRANÇAIS.           | jamais, 313.                  | DE LA FRANCHE-MONTAGNE.    |
| Aiguebelle, 447.    | je, 61-64, 67.                | (Voir p. 52, 316 et suiv.) |
| attelle, 132.       | le, 60, 61.                   | blūs, 70, 89.              |
| autour, 392.        | manière, 310.                 | braiò, 340.                |
| aval (v. fr.), 192. | métier, 286.                  | brèc, 323.                 |
| avec, 476.          | none, 259.                    | brèi, 323.                 |
| berger, 347.        | Normandie, 307.               | bròc, 343.                 |
| chaleur, 312.       | oiseler (v.), 191.            | caz té, 346, 347.          |
|                     | ouvrir, 50.                   |                            |

- cèci, 331.  
 cètr, 75.  
 cī, 338.  
 cirot, 331.  
 cni, 331.  
 criā, 318.  
 cròtò, 343.  
 cū, 326.  
 cūfru, 327, 328.  
 culū, 328.  
 cumār, 329.  
 cuòr, 330.  
 cupòt, 328.  
 cūrélaiī, 340, 341.  
 cēciiī, 321.  
 cēpuaiī, 340.  
 cēri, 316.  
 cērpēni, 323.  
 cēvri, 316.  
 cēvtr, 343.  
 daié, 340.  
 ddó, 329.  
 dō, 343.  
 dōz, 328.  
 dōzi, 331.  
 dū, 338.  
 dubi, 334.  
 é, éi, 343.  
 écēpā, 321.  
 ecuā, 328.  
 écēn, 323.  
 écēil, 80, 89.  
 ési, 316.  
 éslòt, 89.  
 étrē, 342.  
 fēi, 335.  
 fēi, 323.  
 fō, 336.  
 fō, 326.  
 fraiī, 340.  
 fraiūr, 340.  
 fri, 340.  
 fuaiòt, 340.  
 fūr, 331.  
 gēl, 334.  
 grēiī, 322.  
 grēiòt, 322.  
 gēnēl, 344.  
 i, 54, 61.  
 ī, 318.  
 laié, 340.  
 laiūr, 330, 340.  
 lar, 338.  
 lō, 326.  
 lòč, 342.  
 lu, 59-61.  
 lūrī, 337.  
 mé, 346.  
 mli, 332.  
 mōzi, 331, 339.  
 muaiū, 326.  
 mur, 326.  
 mūru, 318.  
 niā, 318.  
 nūò, 318.  
 nnō, 343.  
 nō, 336.  
 ó, 338.  
 òlétr, 343.  
 òlū, 317.  
 ótò, 329.  
 òvr, 335.  
 òvuašò, 345.  
 pčū, 345.  
 pé, 323.  
 pč, 346.  
 périr, 340.  
 pét, 322, 323.  
 pia, 332.  
 piéiū, 341.  
 pūi, 330.  
 pum, 327, 335.  
 pūzi, 331.  
 rédūr, 343.  
 résū, 346.  
 rō, 344.  
 rū, 326.  
 saiī, 340.  
 saiò, 340.  
 sé, 343.  
 sērgē, 346.  
 sērpò, 344, 346.  
 sēvū, 316.  
 sòz, 342.  
 srai, 347.  
 ša, 341, 342.  
 šā, 336.  
 šelaiī, 344.  
 šni, 316, 321.  
 šòtr, 342.  
 šūr, 337.  
 tēmā, 331.  
 tètò, 347.  
 tév, 347.  
 tru, 332.  
 tūiòt, 340.  
 tuòčé, 343.  
 ū, 336.  
 ūg, 333.  
 ūiòt, 337.  
 ūr, 336.  
 vé, 343.  
 véli, 343.  
 vézi, 346, 347.  
 vódr, 329.  
 vrā, 340.  
 vuaiī, 340.  
 vūdi, 331.  
 vuivr, 324.  
 vūr, 337, 339.

## LANGUES CELTIQUES.

Vélares, 281. — Traitement du son *p*, 258. — Infinitif en *-l*, 139.

Gaulois : notation latine *u* pour *ou*, 257.

Irlandais : *c* venant du latin *p*, 259; *nd* de *nu*, 307.

Gallois : *p* de *k*, 259.

Breton : Prononciation de *tz*, 112; de *zd*, 113. — *a* de *ae*, 115, 116,

126; de *e*, 119; assimilation de *a*, 124. — *ei* de *ae*, 145; *i* de *ie*, 128. — Métathèse de voyelles, 115, 119, 126. — Accent, 138. — *f* de *p*, 132, 133; traitement de *g* après *l* ou *r*, 136; *l* tombé, 111, 131, 144; *l* de *r*, 127; *lh* (*l* mouillé) de *q*, 110; *r* de *n*, 149; *t* de *d*, 135, 138, 139; *t* entre voyelles, 122; *v* de *f*, 110, 114; *z* de *lh*, 144. — Métathèse, 104-106, 131. — Suppression d'une syllabe, 110.

Genre indécis, 116, 131. — Pluriel pour singulier, 125, 140. — Abstrait pour pluriel, 133, 134. — Exclamatif en *-et*, *-ed*, 151, 152; en *-at*, 152. — Mutations, 120. — Analogie dans les mutations, 106, 107; dans la conjugaison, 116. — Préfixe *s-*, 126. — Suffixe *-abez*, 141; *-er*, 118, 119; *-in*, 149; *-or*, 143; *-vez*, 142; *-zer*, 131. — Substitution de suffixes ou de finales, 104, 130. — Analogie, 119-121, 123, 129, 130.

## GAULOIS OU VIEUX CELTIQUE.

are-, 136.  
Atreates, 146.  
bulga, 136.  
Crixus, 258, 259.  
dusius, 141.  
Στουκκία, 133.  
Ticinus, 139.  
Tovisaci, 138.  
Οὔξελλα, 257.  
Uxellodunum, 256-259.  
Οὔξελλον, 257.  
vassos, 140.  
ver-, 136, 258.

## IRLANDAIS.

adgrennim, 297.  
aile, 237.  
air, 136, 137.  
airther, 122.  
arse, 136.  
ben, 158, 172.  
benim, 281.  
bó, 281.  
bolg, 136.  
bráthir, 244.  
bró, 159.  
bruth, 187.  
cacc, 304.  
can, 108.  
casc, 259.  
cland, 237.  
clum, 259.  
coire, 110.  
combaig, 302.  
corcur, 259.  
cosc, 130, 281.  
cruth, 113.

cuing, 109.  
dermár, 137.  
do-, 136, 137.  
doath-, 138.  
dofedim, 138.  
eo, 256.  
fedim, 286.  
fescor, 259.  
finnbethadach, 110.  
flaith, 290.  
for, 136, 137, 258.  
gabaim, 290.  
gegou, 281.  
gorim, 281.  
gorm, 281.  
guidiu, 281.  
guim, 281.  
ibim, 258.  
ingen, 281.  
intremdid, 147.  
itharnaë, 122.  
mná, 158, 172.  
moll, 149.  
rogád, 281.  
secht n-, 258.  
sluccim, 137.  
suacht, 129.  
tailchube, 114.  
taith-, 138.  
teirmeasgaim, 137.  
tercbal, 136.  
tóissech, 138.  
tremfeidligfet, 147.  
tu-, 136, 137.  
túag, 133.  
tuaithe, 159.  
tuargab, 136.  
tucht, 141.  
uas, 257, 258.

uasal, 256-258.  
uile, 154, 155, 237.

## GAÉLIQUE D'ÉCOSSE.

sgiamh, 130.

## MANNŌIS.

aspick, 105.

## GALLOIS.

ar, 136.  
asw, 129.  
blaen, 145.  
bochlwytho, 132.  
braen, 145.  
bugail, 292.  
bul, 136.  
clefydd, 105.  
clocian, 126.  
cosp, 130, 281.  
crych, 258, 259.  
cymmyniad, 117.  
cythrym, 148.  
chwech, 258.  
chwedl, 130.  
daphar, 138.  
darlyncu, 137.  
derchafael, 136.  
dirfawr, 137.  
dybarthu, 107.  
dynëu, 142.  
dychafu, 136, 137.  
dyweddaï, 138.  
eisin, 149.  
enw, 156.  
etewyn, 122.  
guar, 136.

gwedi, 143.  
 gwyn, 119.  
 llaswyr, 105.  
 lletach, 138.  
 malu, 156.  
 meistri, 133.  
 menechi, 133.  
 neiaint, 117.  
 peri, 300.  
 plant, 237.  
 plwmawc, 259.  
 prynu, 297.  
 pupall, 259.  
 talcip, 114.  
 termisceticon, 137.  
 tlawd, 138, 142.  
 toli, 109.  
 trennid, 147.  
 trosi, 145.  
 tyn, 144.  
 tywyssawc, 138.  
 uchel, 258.  
 ucher, 258, 259.  
 uddyf, 105.  
 ysp, 259.  
 wyr, 117.

## CORNIQUE.

ascorn, 294.  
 darber, 137.  
 itheu, 122.  
 meystry, 134.  
 per, 281.  
 pilm, 104.  
 talsoch, 129.  
 trenyge, 137.  
 trüzplat, 107.

## BRETON.

(Voir p. 104-152.)

alan, 105.  
 amguin, 119.  
 amouez, 117.  
 ar, 136.  
 arze, 136.  
 attal, 114.  
 banalec, 105.  
 bennoez, 109.  
 bete, 149.  
 betek, 105.  
 binizien, 109, 119.  
 blein, 145.  
 boc'h, 132.  
 bolc'h, 136.

brasset, 151.  
 bratell, 105.  
 brauet, 152.  
 brazédiguah, 110.  
 brein, 145.  
 breulim, 105.  
 burtul, 105.  
 byell, 149.  
 carat, 152.  
 carret, 151.  
 Castreuc, 109.  
 charnell, 105.  
 clister, 105.  
 cloar, 134.  
 clogoren, 143.  
 clohat, 126.  
 cochon, 127.  
 coloren, 143.  
 coulin, 105.  
 courstaon, 132.  
 creuseul, 105.  
 daffar, 138.  
 darc'hav, 136, 137.  
 darleber, 137.  
 daspuign, 109.  
 dasquenein, 138.  
 dazquilyat, 138.  
 debearih, 107.  
 denessa, 138.  
 derchell, 105.  
 dereineñ, 140.  
 deren, 140.  
 dermorion, 137.  
 dibab, 137.  
 dibarz, 107.  
 diguemer, 138.  
 dihell, 141.  
 dinou, 142.  
 dinozelaff, 105.  
 dirigaez, 134.  
 dirik, 134.  
 discar, 125.  
 disguely guen, 105.  
 dorguenn, 134.  
 Douarain, 138.  
 dourgon, 125.  
 dourlonca, 137.  
 dourpilat, 137.  
 dousset, 152.  
 douzier, 144.  
 dremad, 145.  
 druskenn, 148.  
 duz, 141.  
 escop, 105.  
 eteau, 122.  
 eusiniou, 149.

evann, 258.  
 fazia, 144.  
 fizyol, 144.  
 foulin, 105.  
 fourcheq, 125.  
 furet, 152.  
 gaoloc'h, 125.  
 geanciff, 104.  
 general, 105.  
 gervel, 105.  
 goas, 140.  
 goude, 143.  
 gouentrik, 134.  
 goumidegez, 191.  
 gousperou, 259.  
 grizez, 144.  
 guennuedic, 110.  
 guidoroc'h, 143.  
 guiss, 140.  
 guninez, 119.  
 gwalc'hi, 143.  
 har, 136.  
 hardison, 131.  
 heñprazeo, 121.  
 horiblat, 152.  
 hueual, 130.  
 hulére, 105.  
 ituen, 121.  
 jardelec, 125.  
 justed, 151.  
 kermäis, 121.  
 kirch, 126.  
 ledouedou, 121.  
 leiz, 143.  
 loargann, 132.  
 malan, 105.  
 malleoz, 109.  
 map, 140.  
 marchepi, 128.  
 matet, 151.  
 meleour, 105.  
 menec'hi, 133.  
 mervel, 105.  
 meurz, 107.  
 mezelour, 105.  
 mibiliez, 140.  
 millizyen, 109.  
 minelein, 105.  
 mistri, 133.  
 moal, 111.  
 -mol, 149.  
 naplez, 133.  
 oarse, 136.  
 oign', 125.  
 ouar, 136.

- palazon, 105.  
 paotr, 111.  
 parosianiz, 146.  
 perles, 126.  
 pich, 128.  
 pinuizic, 105.  
 proféro, 121.  
 pouskec'h, 126.  
 quehezl, 130.  
 quimingadez, 117.  
 re-, 120.  
 renetàn, 106.  
 renn, 106.  
 seiz, 258.  
 sotinabes, 141.  
 sparfel, 105.  
 stegn, 144.  
 tabier, 144.  
 taer, 145.  
 taff, 133.  
 talguenn, 108.  
 taquenéein, 138.  
 taskognat, 138.  
 tauancher, 138.  
 tavarer, 138.  
 teir, 145.  
 tenn, 144.  
 terenn, 138.  
 teuc'h, 143.  
 teureul, 105.  
 tilhen, 110.  
 tinissein, 138.  
 tiquemerein, 138.  
 toezen, 138.  
 torguisi, 137, 140.  
 torleberieti, 137.  
 torpez, 135.  
 Touaren, 138.  
 tourbaba, 137.  
 tourghen, 139.  
 tousenein, 139.  
 tousqann, 148.  
 tra, 145.  
 trederann, 106.  
 treorgam, 147.  
 tresuelat, 138.  
 treutoc'h, 138.  
 treuzi, 145.  
 trilheu, 110.  
 tro, 145.  
 tufen, 138.  
 tunien, 138, 139.  
 turzunel, 105.  
 zolitic'h, 138.

## LANGUES GERMANIQUES.

Accent, 102, 103; loi de Verner, 260. — Vélaires, 279, 287. — Étymologie populaire, 285.

Anglais : *ea* pour *é*, 309, 310.

Allemand : *pf* du latin *f*, 90. — Traduit les mots étrangers, 167. — Emprunt au français, 51.

## GOTIQUE.

- aggwus, 288.  
 aljis, 237.  
 alls, 154.  
 amsa, 154, 155.  
 anþar, 236, 237.  
 aqizi, 301.  
 asts, 154.  
 atta, 281.  
 augo, 279.  
 auhns, 292.  
 auþs, 235.  
 bai, 235.  
 baidjan, 285.  
 baira, 240.  
 barn, 446.  
 bidjan, 285.  
 blindai, 241.  
 brikan, 289, 302.  
 brukjan, 289.  
 daigs, 284.  
 diups, 443.  
 dius, 443.  
 driugan, 443.  
 faran, 279.  
 fidwor, 285.  
 fijaþwa, 159.  
 filus, 172, 245.  
 fimf, 285.  
 fugls, 262.  
 fuda, 262.  
 gadaban, 165.  
 gahlaiba, 192.  
 gaidw, 282.  
 gald, 279.  
 gards, 442.  
 gildan, 279.  
 gitan, 283.  
 graban, 279.  
 guma, 447.  
 gumin, 244.  
 haban, 290.  
 haidus, 279.  
 hails, 279.  
 haims, 279, 286, 443.  
 hairda, 297.  
 hairtona, 161.  
 haldan, 279.  
 hardus, 237.  
 hauns, 283.  
 hauru, 163.  
 hawi, 279.  
 hiufan, 443.  
 hlains, 124.  
 hlija, 298.  
 hwairnei, 281.  
 hwaþjan, 291.  
 hweila, 301.  
 ik, 282.  
 kalds, 279.  
 kilþei, 282.  
 kinnus, 282.  
 laikan, 302.  
 liufs, 298.  
 mag, 282, 283.  
 malan, 156, 279.  
 manags, 282.  
 mann, 162.  
 manna, 162.  
 mēna, 427.  
 mik, 282.  
 mikils, 282.  
 milip, 164.  
 minnists, 164.  
 minniza, 304.  
 miþ, 476.  
 nih, 302.  
 qairmus, 159, 163.  
 qiman, 263.  
 seiþus, 239.

sidus, 289.  
sik, 289.  
siuks, 129.  
skewjan, 296, 297.  
stairno, 289.  
swaihro, 160.  
swes, 289.  
tagr, 175.  
tuggo, 159.  
twaddjê, 442.  
þinsan, 444.  
þiudans, 280.  
usskaws, 297.  
ut, 292.  
wakan, 279.  
waldan, 290.  
wan, 235, 236.  
wanjan, 293.  
warjan, 289.  
was, 155.  
wato, 447.  
waurms, 290, 291.  
weihan, 290, 445.  
wiljan, 290.  
wulfa, 240.  
wulfan, 243.  
wunan, 293.  
wunds, 290.

## VIEIL ISLANDAIS.

hlaun, 298.  
hóll, 279.  
huáll, 279.  
huerna, 281.  
huerr, 281.  
kona, 158.  
kvenna, 158.  
kvern, 159.  
kýr, 279.  
lokkr, 304.  
mér, 183.  
moskue, 296.  
nór, 240.  
skilja, 297.  
sot, 427.  
ulfe, ulfi, 240.  
vökr, 292.  
vökua, 292.  
þrimr, 243.

## NÉO-SCANDINAVE.

mig, 183.

## VIEUX SAXON.

stamm, 132.

## ANGLO-SAXON.

cól, 279.  
cúna, 162.  
eald, 299.  
feala, 280.  
fram, 243.  
heáp, 443.  
heorot, 163.  
hlyn, 298.  
meolcan, 299.  
nearu, 164.  
sáwan, 238.  
skearn, 297.  
tóh, 239.  
up, 292.  
vād, 290.  
wraép, 290.

## ANGLAIS.

and, 236.  
bear, 309.  
heart, 310.  
lungs, 165.  
mind, 307.  
noon, 259.  
sheaf, 129.  
sound, 307.  
stoop, 133.  
thunder, 307.  
to, 138.

## VIEUX HAUT-ALLEMAND.

anaböz, 192.  
anut, 236.  
arm, 243.  
bëru, 240.  
boron, 280.  
dloh, 446.  
drisk, 296.  
dunni, 236.  
dūsunt, 427.  
eiskon, 446.  
fallan, 294.  
fërah, 286.  
fereh-eih, 279.  
fërsana, 289.  
finstar, 435.  
fëh, 445.  
flëhtan, 302.  
frono, 289.  
galeipo, 192.  
gëron, 282.  
gërsta, 172.  
gëstaron, 289.  
gïbiotan, 442.  
gïlih, 427.  
gït, 282.  
glat, 298.  
gluoen, 298.  
grab, 297.  
haltit, 299.  
herbist, 282.  
hirni, 281.  
hiruz, 298.  
houg, 443.  
hrind, 298.  
chalb, 279.  
kamb, 443.  
chara, 279.  
chëla, 280.  
chilburra, 279.  
chranih, 300.  
chuning, 280.  
quāla, 165.  
quarter, 279, 290.  
quëlan, 165, 283.  
quëllan, 290.  
quëran, 279.  
lëbara, 285.  
löh, 442.  
lungun, 165.  
manom, 280.  
odi, 235.  
ofan, 292.  
sin, 315.  
scart, 380.  
skëru, 297.  
sciozzan, 295, 297.  
scouwon, 296.  
sor, 442.  
sumar, 156.  
swëhur, 238.  
tagu, 240.  
tumphilo, 443.  
ubarmuoti, 292.  
ubil, 292.  
untar, 292.  
uppig, 292.  
üz, 236.  
üzana, 236.  
wallan, 290.  
warm, 290.  
watan, 290.  
wëfsa, 259.  
wëla, 290.  
wëlla, 172, 290.  
wolfe, 240.

wuostli, 236.  
wurgén, 290.  
zahar, 175.  
ze tal, 192.  
zweio, 442.  
zwifal, 235.  
zwifalt, 286.  
zwist, 296.

## MOYEN HAUT-ALLEMAND.

fogalòn, 190, 191.  
gedwàs, 141.  
gegene, 192.  
lüsche, 295.

## ALLEMAND MODERNE.

allenthalben, 307.  
brauchen, 310.  
dessentwegen, 307.  
handeln, 310.  
hund, 160.  
leiern, 150.  
lesen, 251.  
minder, 307.  
mit, 476.  
mond, 307.  
namentlich, 307.  
niemand, 307.  
ordentlich, 307.  
pergament, 307.  
scharf, 90.

scherge, 247.  
schienbein, 131.  
schlucken, 137.  
schreiben, 251.  
schröpfen, 90.  
schubjak, 51.  
schwager, 165.  
stärke, 237.  
stocken, 124.  
strauch, 133.  
trichter, 144.  
um, 307.  
und, 236.

## BAS-ALLEMAND.

schuft, 297.

## LANGUES LETTO-SLAVES.

Accent, 181, 102.

## I. LANGUES LETTO-PRUSSIENNES.

Lituanien : Vocalisme, 428, 435-440; voyelles longues, 426, 427; *um*, de *m*, 237. — Accentuation, 425-446; intonations, 425, 426; métatonie, 429, 430, 443, 446. — Conjugaison, 440, 445, 446; *-ėti*, 446; *-ėti*, 427; *'ti*, 427; *-ali*, 446; *-oti*, 427. — Emprunts au slave et au germanique, 427, 428.

## VIEUX PRUSSIEN.

insuwis, 291.  
maddla, 441.  
sīran, 439.  
tirts, 439.

## LITUANIEN.

abejóju, 235.  
āklas, 298.  
ākmens, 179.  
akmeiš, 179.  
akmū, 239, 299, 447.  
alga, 442.  
alpi, 443.  
anàs, 237.  
aŋgi, 443.  
angis, 282.  
aŋgli, 442.  
aŋksto, 443.  
aŋkztas, 295, 302, 443.  
ankstjbas, 243.  
antis, 236.  
aŋtras, 236, 441.  
apdiržti, 439.

apgalėti kã, 290.  
ar, 238.  
artymas, 243.  
artojis, 427.  
asa, 441.  
asūczus, 430.  
asūtas, 430.  
aszarà, 298.  
asztūnios, 427.  
aszva, 291.  
atmiñti, 440.  
augina, 437.  
aukztas, 295.  
aukti, 293.  
aunū, 155.  
aūsi, 442.  
aūszo, 294, 295.  
aūszra, 443.  
aūszta, 295, 443.

báimė, 235.  
baŋga, 443.  
bařzda, 442.  
barzdótas, 427.  
baūsti, 442.

bėbus, 429.  
bėgis, 430.  
bėgli, 429-431.  
bėgu, 235.  
bėndras, 442.  
bėrnas, 446.  
bėrzas, 172.  
bijaūs, 235.  
bingùs, 292.  
blōgas, 428.  
bóba, 431.  
boginti, 429.  
brėkszi, 429.  
brólis, 427.  
būdas, 437.  
būras, 428.  
būtas, 437.  
būti, 427.

czėsas, 428.  
czōžti, 428.

dabinū, 165.  
daknūti, 299.  
dañti, 441.

- daūba, 443.  
 daūsos, 443.  
 dėdervinė 177.  
 dedervinės, 177.  
 deivė, 442.  
 dėna, 159.  
 dėna, 443.  
 dervà, 441.  
 deszimtas, 440.  
 deszimtės, 179.  
 dėszimtis, 179.  
 dėti, 427, 429.  
 dėvas, 442.  
 deviņas, 440.  
 dýgis, 430.  
 dýgti, 430.  
 dirti, 165.  
 diržtas, 439.  
 dývas, 431.  
 draūgas, 443.  
 drėkti, 429.  
 dūburys, 162.  
 dubùs, 162.  
 dūkrà, 429.  
 duktė, 429.  
 dūkteri, 437.  
 dūkters, 179.  
 dukterš, 179.  
 dūmai, 427.  
 dumblas, 443.  
 dūmtas, 435.  
 dūmti, 435.  
 dūna, 427.  
 dūti, 427.  
 dvarė, 239.  
 dvāsė, 285.  
 dvėjū, 442.  
 dvilinkas, 286.  
  
 eišiu, 442.  
 eīti, 442.  
 eīgtis, 442.  
 élnis, 441.  
 eržilas, 443.  
 ėsame, 429.  
 ėsti, 427, 429.  
 ėszmas, 299.  
  
 gaisas, 285.  
 gaiszaū, 295.  
 galiù, 290.  
 ganýti, 427.  
 garbė, 430.  
 garbinti, 430.  
 garđas, 442.  
 gėdėti, 429.  
  
 gėdra, 443.  
 gėdras, 285.  
 gėdù, 290.  
 geidžù, 282.  
 geliù, 298.  
 geliūti, 279.  
 geltas, 282.  
 gėlti, 165, 283.  
 gerì, 241.  
 gėrti, 441.  
 gyjù, 428.  
 gilė, 300.  
 gimtas, 440.  
 gimti, 440.  
 giūncas, 440.  
 giūnklas, 440.  
 giūti, 440.  
 girna, 434.  
 giunos, 159.  
 girtas, 434.  
 girti, 434.  
 gýsla, 280.  
 gýti, 428.  
 gývas, 427.  
 gyvėna, 437.  
 glitùs, 298.  
 glodùs, 298.  
 glòstu, 431.  
 grėbti, 429.  
 grėjù, 297.  
 griáuju, 297.  
 grimzdaū, 300.  
 gulėti, 282.  
 guliù, 282.  
 gūrklį, 434.  
 gūrksznis, 434.  
 gūlis, 282.  
  
 ilgas, 434.  
 imanaū, 280.  
 imti, 440.  
 intė, 435.  
 ir, 238.  
 irklas, 434.  
 irti, 434.  
 itumpas, 237.  
 iveikti, 445.  
  
 jáunas, 302.  
 jėszkau, 446.  
 jėszkóti, 427.  
 jėszmas, 443.  
 jókio, 431.  
 jóti, 427.  
 júsū, 427.  
 júsė, 427.  
  
 jūsti, 427.  
  
 kabinù, 297.  
 kálnas, 429.  
 kalù, 297.  
 kaūpas, 283, 443.  
 kankà, 279.  
 kàpas, 297.  
 kapóti, 297.  
 kàras, 437.  
 kařta, 444.  
 kařtas, 443.  
 kàrvė, 298.  
 kaūkaros, 443.  
 kaūpas, 294, 443.  
 keišti, 443.  
 kėmas, 279, 286, 301,  
 443.  
 kepù, 287.  
 keřđzus, 297, 443.  
 kerpù, 282.  
 keřta, 444.  
 kertù, 154, 297, 443.  
 keturi, 304.  
 ketvirťas, 439.  
 kiltis, 237.  
 kiřmėle, 439.  
 kiřmis, 101.  
 kiřstas, 439, 444.  
 kítas, 443.  
 klausau, 298.  
 klausýti, 298.  
 kláusiu, 445.  
 klaūso, 445.  
 kója, 429.  
 kókió, 431.  
 kósėti, 427.  
 kraūjas, 441.  
 kraukiù, 293.  
 kriòkti, 428.  
 krokiù, 297.  
 krumslýs, 237.  
 krūszi, 297.  
 kupezus, 437.  
 kúrpė, 430.  
 kuřpius, 430.  
 kūlas, 428.  
 kvàpas, 285, 291.  
 kvėcù, 291.  
  
 láigyti, 302.  
 laikas, 445.  
 laiko, 445.  
 laizo, 442.  
 lándžoti, 430.  
 lángas, 446.

- lāpē, 300.  
 laūkas, 442.  
 lāužu, 293.  
 lekiū, 302.  
 lēksiu, 301.  
 lēkti, 429, 445.  
 lekū, 301.  
 lenda, 430, 444.  
 leņgvas, 442.  
 lēpa, 446.  
 lēžti, 442.  
 lēžūvis, 164.  
 liaupsē, 430.  
 liáupsinti, 430.  
 ligā, 281.  
 līgti, 427.  
 līgus, 430.  
 līmpa, 445.  
 liņdo, 444.  
 līsē, 427.  
 listi, 444.  
 lītu, 427.  
 līzdas, 437.  
 lóva, 431.  
 luszis, 293.  
 lūzis, 430.  
 lūžti, 430.  
  
 maīnas, 443.  
 maīszas, 446.  
 maīszo, 443.  
 maīsztas, 443.  
 maldā, 441.  
 malū, 156.  
 mānas, 436.  
 maņti, 431.  
 maņza, 443.  
 mastýli, 444.  
 māsto, 444.  
 māzgas, 296.  
 mēdu, 435.  
 medūs, 435.  
 mēgti, 429.  
 mēlas, 430, 446.  
 mēilē, 430, 446.  
 mēiliai, 430.  
 mēilu, 430.  
 mēilūs, 430.  
 mēntē, 441.  
 mēnu, 427.  
 mergā, 177.  
 merga, 177.  
 mergoms, 427.  
 mergōs, 177.  
 mergos, 177.  
 mēs, 161.  
  
 mēsti, 435, 437.  
 mēszas, 446.  
 mēta, 437.  
 mēža, 446.  
 mēziu, 446.  
 mīlyti, 279.  
 mīltai, 434.  
 miņti, 444.  
 mīrszta, 440.  
 mīrsztas, 439.  
 mīrsztu, 295.  
 mīrsztū, 295.  
 mīrtas, 438, 439.  
 mīrti, 440.  
 móju, 431.  
 motē, 239.  
 mótē, 427.  
  
 nāgas, 294.  
 naktēs, 178.  
 naktī, 178, 435.  
 naktimīs, 243.  
 naktis, 178, 435.  
 naktys, 178.  
 nēszanti, 445.  
 neszās, 445.  
 nēszū, 436.  
 nōras, 431.  
 nōsis, 427.  
 nūgas, 431.  
  
 óbūlas, 431.  
 oszkōs, 437.  
  
 pabunda, 445.  
 paikas, 445.  
 paīszas, 442.  
 pakaīniui, 429.  
 paklusnūs, 445.  
 pakōjuī, 429.  
 pālszas, 302.  
 pameņklas, 444,  
 pamiņklas, 440, 444.  
 pānczo, 430.  
 pāntis, 430.  
 pařzas, 442.  
 pasaūliui, 429.  
 pāsas, 438.  
 paūtas, 443.  
 pavējuī, 429.  
 pažintas, 434.  
 pažīstu, 434.  
 pēda, 427.  
 peikti, 445.  
 pēkus, 292.  
 pēlkē, 280.  
  
 peņkios, 441.  
 peņktas, 440, 441.  
 pērdžu, 446.  
 Perkunas, 431.  
 peřszt, 443.  
 perszū, 439.  
 peťys, 289.  
 pētūs, 443.  
 piktas, 292, 437.  
 pilkas, 280, 302, 434.  
 pīlnas, 431-434.  
 pīrmas, 434.  
 piřszli, 439.  
 piřszas, 439.  
 plāka, 437.  
 plākti, 435-437.  
 plantū, 289.  
 platūs, 237.  
 plaūkti, 446.  
 plāuti, 446.  
 plēkti, 429.  
 plēszi, 429.  
 pōnas, 431.  
 praūsti, 445.  
 Prūsas, 431.  
 prusnā, 445.  
 pūsti, 293.  
 pūti, 427, 428.  
 putýtis, 261.  
 pūvū, 428.  
 pūdas, 430.  
 pūdžus, 430.  
 pūlu, 294.  
 pūta, 427.  
  
 raņczo, 430.  
 raņtis, 430.  
 rankioti, 430.  
 rasā, 300.  
 raūda, 446.  
 ráudmi, 446.  
 ráugas, 446.  
 rēkiū, 302.  
 reņšiu, 444.  
 reņti, 444.  
 reņgtis, 443.  
 reņka, 430.  
 riáuģmi, 446.  
 rīnsta, 440.  
 rīnstu, 444.  
 rīmti, 440.  
 rōdas, 428.  
 rōpē, 427.  
 rūbas, 428.  
  
 sakaū, 289.

- sáulē, 429.  
 saūsas, 442.  
 savválninkas, 441.  
 septiņtās, 440.  
 sergū, 289.  
 sēsti, 429.  
 sēti, 427, 429.  
 siūti, 427.  
 skaīto, 443.  
 skēdžu, 295.  
 skeliū, 296, 297.  
 skeŗdzus, 297.  
 skeŗsas, 297.  
 skŗdas, 286, 296.  
 skŗti, 297.  
 slēgti, 429.  
 slēpti, 429.  
 slunķius, 237.  
 smakrā, 298.  
 smōģis, 430.  
 smōģti, 430.  
 snaigo, 444.  
 snaigūlē, 444.  
 snēģas, 444.  
 snīgo, 444.  
 sniņģa, 444, 445.  
 sodinti, 429.  
 sōtus, 430.  
 spaŗnas, 442.  
 spāti, 427, 429.  
 spīrti, 434.  
 stēģiu, 302.  
 stēģti, 429.  
 stēksiu, 302.  
 stōģas, 429.  
 stōti, 427-429, 431, 433,  
 440, 441.  
 sūka, 437.  
 sukī, 241.  
 sukū, 240.  
 sūnu, 427.  
 suszlijēs, 445.  
 sūdžai, 427.  
 sveikas, 430.  
 svēikinti, 430.  
 szakā, 294.  
 zárka, 281.  
 záuju, 295, 297.  
 zaũkti, 443.  
 zikti, 304.  
 zilau, 430.  
 zilātas, 279, 430.  
 zilīti, 430.  
 zylū, 430.  
 zīmītas, 236, 440.  
 zirdī, 439.  
 szirszlius, 434.  
 szirszū, 434.  
 szývas, 431.  
 szlaītas, 445.  
 szlāpias, 298.  
 szlaunis, 298.  
 szlaũnys, 442.  
 sylēju, 298.  
 szlēti, 445.  
 szlūju, 298.  
 szniōszti, 428.  
 szōkis, 430.  
 szōkti, 297, 430.  
 szūdās, 431.  
 szū, 291.  
 szveņtas, 291, 443.  
 szvēsti, 445.  
 szviņta, 445.  
 szvintū, 291.  
 tamsūs, 237.  
 tarpti, 443.  
 taukas, 446.  
 taũkinas, 446.  
 tāvas, 436.  
 tekēļas, 139.  
 témsta, 237.  
 tēsti, 444.  
 tīltas, 434.  
 tīmsras, 435.  
 tiņklas, 440.  
 tiŗsztas, 439.  
 tīsti, 444.  
 tōkio, 431.  
 triszū, 295.  
 trunþpas, 430.  
 trunþpinti, 430.  
 tūkstantis, 427.  
 tūszczas, 295.  
 ūdra, 431, 439.  
 ugnis, 236.  
 ukis, 431.  
 undu, 447.  
 ungnis (v. lit.), 236.  
 uzmīrszti, 439.  
 ūdžiu, 153.  
 ūsis, 431.  
 vaikas, 445.  
 vālkioiti, 430.  
 vāndū, 439.  
 vapsā, 259.  
 varasōs, 177.  
 vārasos, 177.  
 vaŗģas, 289.  
 vārpa, 446.  
 vārto, 443.  
 vasarā, 164.  
 vāszas, 441.  
 vēda, 437.  
 vedu, 239.  
 vedū, 286.  
 vēidas, 446.  
 veikiū, 290.  
 veikti, 445.  
 vēidzmi, 446.  
 vējas, 427, 429.  
 vēlka, 430, 444.  
 velkū, 289.  
 vēnas, 446.  
 veŗba, 444.  
 veŗcā, 443.  
 veŗsti, 443.  
 veŗszis, 443.  
 veŗzia, 444.  
 verzū, 290.  
 vēsti, 429.  
 vēszia, 442.  
 vēszkelis, 442.  
 vēszpats, 173, 442.  
 vidurýs, 162.  
 vidūs, 162.  
 vikrus, 445.  
 vilkaĩ, 241.  
 vilkamus, 243.  
 vilkas, 431-433, 438,  
 439.  
 vilkū, 239, 240.  
 vilna, 434.  
 vilnis, 290.  
 vīnas, 427.  
 vīras, 279.  
 vīras, 427.  
 vīrbas, 439, 444.  
 vīrsta, 443.  
 vīrstas, 439.  
 vīrsti, 443.  
 vīrszu, 439.  
 vīrti, 290.  
 visas, 291.  
 visztos, 437.  
 výtis, 427.  
 Vōkētis, 431.  
 vōverc, 431.  
 žaĩbas, 443.  
 žardis, 442.  
 žārna, 280.  
 žāsi, 441.  
 žēdžu, 284.  
 žēma, 442.

|                |                   |                 |
|----------------|-------------------|-----------------|
| žeŋgti, 444.   | žolě, 282.        | kalūt, 300.     |
| žydas, 427.    | žvelgti, 443.     | kampu, 297.     |
| žiŋgsmis, 444. | žvēri, 427.       | kauns, 283.     |
| žinti, 435.    | žvēris, 285, 291. | krimsliis, 237. |
| žioti, 427.    |                   | swidrs, 156.    |
| žirnis, 434.   |                   | tumst, 237.     |
| žlējā, 298.    |                   | tumschs, 237.   |

## LETTE.

biju, 289.

## II. LANGUES SLAVES.

Nasales voyelles, 236, 237. — Groupes *ra, la*, 96. — Double traitement de *r, l, n, m*, 236, 315. — Accent, 245; dans la déclinaison, 172-180.

Analogie dans la conjugaison, 236.

Vieux slave : Accent, 179. — Analogie, 291. — Suff. *-y*, 240; *-ci*, 291.

Bulgare : Analogie dans la déclinaison, 182-184. — Influences altaïques, 184.

Serbe : Accent, 176-179. — Suff. *-tē*, 183; *-ti*, 183.

Slovène : Accent, 178.

Russe : Valeur de l'*ě*, 102. — Groupes *oro, olo*, 96. — Accent, 176-179; accent indécis, 177. — Analogie, 177. — Collectifs en *-ero*, 179. — Accent en petit russe, 176-178; en blanc russe, 178.

## VIEUX SLAVE.

|                 |                    |                  |
|-----------------|--------------------|------------------|
| aglī, 315.      | čuja, 286.         | gověti, 280.     |
| agrī, 236.      | chodŭ, 301, 304.   | gradŭ, 101.      |
| aza, 236.       | chošta, 315.       | gręda, 297.      |
|                 | chotěti, 315.      | gręznati, 300.   |
|                 | chŭtěti, 315.      | grobŭ, 297.      |
|                 |                    | gromŭ, 297.      |
| baba, 431.      | desete, 298.       | grŭmčeti, 297.   |
| bera, 240, 244. | do, 138.           | grŭnŭ, 280.      |
| beręši, 241.    | domŭ, 236.         | grŭstī, 290.     |
| běditi, 285.    | drugaago, 184.     |                  |
| bęgnati, 431.   | dvogubŭ, 286.      | inŭ, 237.        |
| bliskaii, 298.  | dvorě, 239.        | iska, 295.       |
| blisnati, 298.  |                    | išta, 296.       |
| bljudā, 298.    | gagnati, 281.      |                  |
| boja se, 235.   | gladŭ, 96.         | jablŭko, 431.    |
| bosŭ, 154.      | gladŭkŭ, 298, 431. | jakŭ, 431.       |
| bratrŭ, 236.    | glėnŭ, 298.        | jasika, 431.     |
| buditi, 298.    | glina, 298.        | jego, 182.       |
|                 | glipati, 298.      | jelenī, 441.     |
| cě, 283.        | glogŭ, 298.        | ješte, 295, 296. |
| cělŭ, 279.      | go, 238.           | je, 182.         |
| cěna, 281.      | goloti, 279.       | językŭ, 159.     |
| čeljadi, 237.   | gorěti, 290.       | jigla, 296.      |
| čręda, 297.     | gospodi, 280.      | jįmamī, 290.     |
| čręsŭ, 297.     | gosti, 280.        | jįma, 290.       |
| črŭvī, 101.     | govedo, 298.       | jįstŭ, 295, 296. |

- jízů, 296.  
 kako, 243.  
 kaků, 431.  
 kalů, 283.  
 kamy, 239.  
 klasů, 297.  
 klenů, 298.  
 klětů, 298.  
 kogůti, 291.  
 kolja, 297.  
 kolo, 300.  
 kopati, 297.  
 kora, 297.  
 korici, 281.  
 koryto, 281.  
 kosti, 279.  
 koza, 291.  
 krava, 298.  
 kroma, 297.  
 krůcha, 297.  
 kryti, 297.  
 ků, 280, 281.  
  
 lava, 431.  
 lebedi, 236, 237.  
 ljubů, 298.  
 luči, 293.  
  
 maly, 240.  
 mati, 239.  
 mlíčati, 304.  
 moga, 282, 283.  
 münogů, 282.  
 my, 161.  
  
 nadů, 292.  
 nagů, 431.  
 nesomů, 236.  
 nesově, 236.  
 nesů, 236.  
 nogůti, 291, 294.  
  
 oči, 153.  
 ogni, 236, 315.  
 oko, 301.  
 onů, 237.  
 oskrůdů, 297.  
 osobi, 244.  
  
 patimi, 244.  
 pe, 236.  
 pese, 236.  
 pesomů, 236.  
 pesově, 236.  
 pesta, 236.  
 peste, 236.  
  
 pesů, 236.  
 plesna, 289.  
 plešte, 289.  
 pleta, 302.  
 plünů, 304.  
 poklopů, 298.  
 pokoji, 286.  
 polje, 154.  
 polů, 280.  
 požarů, 290.  
 předi, 239.  
 -prosů, 288.  
 průvyji, 163.  
  
 račě, 241.  
 rame, 236.  
  
 salogů, 302.  
 sebě, 241.  
 se, 289.  
 sěka, 357.  
 si, 241.  
 sivů, 431.  
 skakati, 297.  
 skoba, 297.  
 skoků, 295.  
 skopiti, 297.  
 skora, 297.  
 skvara, 297.  
 skvrůna, 297.  
 slova, 298.  
 slovo, 298.  
 srůdce, 95.  
 srůditů, 298.  
 stignati, 302.  
 striga, 302.  
 suja, 295, 297.  
 sůlati, 181.  
 sůlů, 238.  
 sůnja, 181.  
 sůpati, 181.  
 sůpiši, 181.  
 sůpitů, 181.  
 sůpja, 181.  
 sůto, 236, 315.  
 svekrů, 297.  
 svetů, 291.  
 svitati, 291.  
 šesti, 301.  
 šidů, 301, 304.  
 šiti, 291.  
 šuji, 298.  
  
 tako, 243.  
 taků, 431.  
 tebě, 241.  
  
 techově, 236.  
 teka, 304.  
 tekomů, 236.  
 teků, 236.  
 tesati, 289.  
 ti, 241.  
 tici, 304.  
 tünüků, 236.  
 tornjaja, 139.  
 trasti, 94.  
 tükati, 181, 289.  
 tůpati, 291.  
 tůpütů, 291.  
 tůšti, 295.  
  
 učiti, 292, 293.  
  
 varů, 290.  
 veda, 286.  
 vesna, 164.  
 vezati, 236.  
 vě, 239.  
 věverica, 431.  
 vidů, 284.  
 vša, 291.  
 všadě, 291.  
 vši, 291.  
 všja, 291.  
 všjakaago, 184.  
 vlasti, 290.  
 vliků, 304.  
 vlúčě, 241.  
 vlüci, 241.  
 vlůka, 239.  
 vlükoma, 243.  
 vlükomi, 244.  
 vlükomů, 243.  
 vlůna, 172, 290, 304.  
 vojina, 290.  
 voliti, 290.  
 vünů, 236.  
 vütorů, 236, 237, 315.  
 vydra, 431.  
 vykñati, 431.  
 vyti, 290.  
  
 zadi, 239.  
 zelenů, 282.  
 zemlja, 172.  
 zidati, 284.  
 zidari, 284.  
 zidů, 284.  
 zülů, 298.  
 že, 238, 282.  
 žega, 304.  
 želati, 289.

žely, 290.  
 žeraví, 300.  
 žežetů, 284.  
 žila, 287.  
 žiga, 304.  
 žily, 282.  
 žlédica, 279.  
 žliděti, 290, 304.  
 žlití, 282.  
 žlitů, 282, 304.  
 žrč, 236.  
 žřechomů, 236.  
 žřechově, 236.  
 žřechů, 236.  
 žřuny, 159.

## BULGARE.

drugigo, 184.  
 gi, 182-184.  
 go, 182, 183.  
 gu, 182, 183.  
 sjaki, 184.  
 sjakigo, 184.  
 sjakij, 184.  
 sjákimu, 184.  
 svetóga, 184.  
 svetógo, 184.

## SERBE.

béla, biela, 102.  
 ću, 315.  
 drugoga, 184.  
 go, 184.  
 gu, 183.  
 chću, 315.  
 chčtjti, 315.  
 chócu, 315.  
 pospati, 181.  
 pospavam, 181.  
 pospem, 181.  
 pospeš, 181.  
 snġg, snieg, 102.  
 srekoga, 184.  
 svġkar, 238.  
 zġova, 298.

## MACÉDONIEN.

gu, 182.  
 ti, 183.  
 tozi, 183.  
 tu, 183.

## TCHÈQUE.

čtyři, 304.  
 čhci, 315.

chititi, 315.  
 चुत', 315.  
 jsem, 295.  
 pivo, 182.  
 tě, 183.  
 vesmir, 291.  
 víno, 182.  
 vše, 291.  
 všude, 291.  
 z-, 296.

## POLONAIS.

chce; 315.  
 chcieć, 315.  
 cheć, 315.  
 cztery, 304.  
 garsć, 290.  
 krowa, 298.  
 milczec, 304.  
 pan, 289.  
 pełny, 304.  
 wełna, 304.  
 wilk, 304.  
 wszędzie, 291.  
 z-, 296.  
 zwierz, 285, 291.

## RUSSE.

bobrů, 378.  
 vdová, 177.  
 vdovů, 177.  
 vósemí, 179.  
 vosemijů, 179.  
 vosimí, 179.  
 vperedí, 179.  
 vrémja, 179.  
 vy, 236.  
 větví, 178.  
 gnída, 299.  
 golová, 177.  
 golovámů, 177.  
 gólovu, 177.  
 gólóvů, 177.  
 gólovy, 177.  
 gólodů, 96.  
 golosá, 176.  
 gólosů, 176.  
 gorá, 177.  
 gorámů, 177.  
 gorstí, 290.  
 góru, 177.  
 góry, 177.  
 gorý, 177.  
 gúšče, 176.  
 dverímí, 178.  
 dvoe, 179.  
 dvoreců, 378.  
 dévjati, 179.  
 derévni, 177.  
 désjati, 179.  
 dóli, 177.  
 dočí, 179.  
 dugú, 177.  
 eščé, 295.  
 ženami, 177.  
 ženy, 177.  
 zimá, 177.  
 zólva, 298.  
 ígrami, 177.  
 ígry, 177.  
 iskoní, 179.  
 itti, 179.  
 kolěno, 237.  
 kopů, 291.  
 koróva, 298.  
 kósti, 178.  
 krocha, 297.  
 krochů, 297.  
 krínuti (v. rus.), 297.  
 légkija, 165.  
 letů, 302.  
 líca, 176.  
 licó, 176.  
 malí, 179.  
 mirů, 286.  
 nébo, 179.  
 nestí, 179.  
 ovéců, 177.  
 ovcá, 177.  
 óvcu, 177.  
 óvcy, 177.  
 oskórd, 297.  
 óči, 179.  
 pelésyj, 302.  
 podsylů, 238.  
 polóvyj, 280.  
 polů, 154.  
 polyj, 154.  
 póchorony, 177.  
 pjati, 179.  
 sadú, 178.  
 sámí, 179.  
 svġkorů, 238.  
 sestřú, 177.  
 sidġlġ, 282.  
 sížů, 282.  
 skovorodá, 177, 380.  
 slová, 176.  
 slóvo, 176.  
 sóroků, 179.  
 stepí, 179.  
 Tverí, 179.

tonkij, 236.  
tróe, 179.  
utka, 236.

úši, 179.  
chotěťí, 315.  
chočú, 315.

čara, 281.  
cétvero, 179.  
četyre, 179.

## LANGUE ALBANAISE.

Ξειń, 299.  
gëndem, 283.

ngřē, 290.  
sup, 297.

Φάτι, 466.

## LANGUE ARMÉNIENNE.

Transcription, 153. — Phonétique, 160 — Vocalisme, 164, 165. —  
Traitement de *o*, 153-157, 280; *oy*, 155. — Chute de voyelles, 238.

Ancienne prononciation des palatales, 284. — Palatalisation des vé-  
laires, 287. — *K* et *kh*, 280, 281; *j*, 237; *i* et *λ*, 299.

Déclinaison, 157-159, 161-163; locatif, 157, 158. — Conjugaison,  
296; infinitif en *-l*, 139. — Suff. *-ac*, 302; *-thean*, 154, 156.

Arménien moderne, 155, 156, 164, 165.

aganil, 155, 160.  
alikh, 154, 156.  
alawth, 296.  
alaçem, 296.  
alaçeci, 296.  
alb, 299.  
albeur, 164, 299.  
almowk, 299.  
alowēs, 300.  
aljik, 299.  
alkbat, 299.  
am, 158.  
amaw, 158.  
amaïn, 156, 157.  
amaçem, 296.  
ambolj, 236.  
ami, 158.  
amē, 158.  
aydm, 161.  
aydmanē, 161.  
ayl, 237, 299.  
ayn, 237.  
aynm, 161.  
aynmanē, 161.  
aysm, 161.  
aysmanē, 161.  
aytnowl, 153.  
ayçanem, 295.  
ankanil, 288.  
anown, 156, 157.  
anowrj, 155, 237.  
apa, 292.  
arñowl, 163.  
astealb, 164.

astl, 164, 289.  
asr, 162.  
arbenam, 164.  
argel, 302.  
argelowl, 164.  
aregi, 155, 164.  
arew, 155, 164.  
arcath, 163.  
arcarcel, 288.  
arkanel, 238, 288.  
arki, 288.  
arj, 68, 237.  
atamn, 156.  
ateal, 153, 156.  
atean, 154, 156.  
ačk, 153, 156.  
bazown, 292.  
bekanel, 289.  
berim, 282.  
bolor, 154, 280.  
bok, 154.  
boyc, 155.  
boyr, 155.  
gam, 290.  
gayl, 299, 371.  
gan, 156.  
garown, 158, 164.  
garšil, 280.  
gelowl, 163.  
geł, 290.  
gełj, 158.  
get, 154.

gets, 158.  
gerel, 290.  
giwl, 157, 158.  
giwliw, 157.  
gos, 155.  
govel, 280.  
govest, 238.  
gorc, 155.  
darbin, 165.  
doyl, 299.  
dowrgn, 155.  
dowrs, 156, 158.  
dowrn, 156, 157.  
dsters, 158.  
ebek, 289, 302.  
Egiptos, 158.  
elikh, 281.  
elbayr, 164.  
em, 155.  
es, 155, 282.  
ewlhn, 155, 157.  
ewthanasown, 155.  
erēç, 296.  
eresown, 155.  
erekh, 160.  
eriçs, 296.  
erkan, 159, 160.  
erkmit, 235.  
erknçil, 235.  
erkow, 160, 235.  
zard, 156, 157.

- zardasēr, 156.  
 zgenowl, 163-165.  
 zgenowm, 155.  
 zgest, 164.  
 zgeçi, 164.  
 zelowlm, 163.  
 zeřown, 165.  
 zerc, 288.  
 zis, 282.  
 zkhez, 282.
- thekhel, 289, 301.  
 thoył, 299.  
 thołowl, 163, 164.  
 thowkh, 293.
- çax, 294.
- i, 296.  
 ibr, 281.  
 ibrev, 281.  
 imanam, 280.  
 inn, 156.  
 isk, 296.  
 iv, 281.  
 ivikh, 281.  
 içem, 295.
- lanjkh, 165.  
 lezow, 158, 164.  
 loganal, 154, 155, 160.  
 loys, 155.  
 loway, 298.  
 lowsın, 298.  
 lowsoy, 155.  
 lsem, 295.
- xaxankh, 294.  
 xtir, 294.  
 xrax, 160.
- całr, 162, 164.  
 canr, 162.  
 cnawt, 282.  
 cov, 154.  
 cownr, 162, 163.
- kal, 279.  
 kalay, 290.  
 kalowac, 290.  
 kaxard, 280.  
 kałin, 300.  
 kamar, 280.  
 kamkh, 280.  
 kanaykh, 155.  
 kanaç, 158.
- kapoyt, 280.  
 kari, 288.  
 keankh, 287.  
 keł, 283.  
 kełel, 165.  
 kesowr, 165.  
 -ker, 287.  
 kerakowr, 165.  
 kerp, 280.  
 kenikh, 378.  
 kin, 158, 287.  
 kiç, 296.  
 knaw, 158.  
 kogi, 155.  
 koyr, 280.  
 kokord, 160, 279.  
 kov, 154, 156.  
 kotor, 280.  
 křownk, 300.
- hamemat, 154.  
 Hay, 153.  
 hangist, 238.  
 hanowl, 164.  
 haw, 154, 165.  
 hawan, 165.  
 hawanil, 165.  
 hawat, 165.  
 harçanem, 295.  
 heli, 164.
- helowl, 154, 163, 164.  
 heni, 164.  
 henowl, 164.  
 hołani, 154.  
 hoł, 154.  
 hołm, 164.  
 hown, 155.  
 howp, 292.  
 howsk, 296.  
 hot, 153, 154.  
 hotil, 153, 155.
- jean, 154, 156.  
 jeřn, 156, 157.  
 jerbakal, 290.  
 jioy, 155.  
 jmeřn, 156, 157.  
 jowkn, 300.
- çanaçel, 296.  
 çikh, 281.
- maleł, 156.  
 manow, 162-164.  
 manownkh, 163.  
 manr, 162-164.
- mat, 154, 156.  
 mard, 156, 157.  
 mardacin, 156.  
 mardoy, 155, 156.  
 mardov, 156.  
 marmin, 164.  
 mec, 282.  
 mełr, 162, 164.  
 mełkh, 279.  
 mekh, 161.  
 mēj, 157, 237.  
 mit, 235.  
 molor, 154, 279, 280.  
 mowx, 294.
- y, 296.  
 yařnel, 155.  
 yesan, 156.  
 yłel, 238.  
 yolov, 280.  
 yowłarkel, 238.
- n, 237.  
 neł, 164.  
 now, 158.  
 nor, 154.
- šaržman, 155.  
 šaržmownkh, 161.  
 šowkh, 293.
- o, 154.  
 ogi, 157.  
 ołołel, 154.  
 ołj, 154, 155, 237.  
 owm, 154, 155.  
 owm, 155.  
 ownayn, 236.  
 owsanel, 292.  
 owrax, 160.  
 owrast, 238.  
 owrekx, 281.  
 oskr, 294, 296.  
 ost, 154.  
 otn, 155-157.  
 otkh, 156.  
 orb, 155, 164.  
 orkor, 160, 279.  
 -orj, 155.  
 okh, 281.
- çow, 296, 297.  
 çorekh-hariwr, 304.  
 çorkh, 160, 304.
- paykhar, 281.

- patker, 281.  
 ĵerm, 287.  
 ĵil, ĵil, 287.  
 seav, 381.  
 sermankh, 161.  
 siown, 158.  
 sirt, 156, 157.  
 sxadel, 294.  
 skesowr, 160, 165, 292, 296.  
 skizbn, 296.  
 skownd, 160, 296.  
 sksanil, 296.  
 sktel, 296.  
 -sown, 155.  
 sowrb, 164.  
 sov, 154.  
 sŭrb, 378.  
 s'erĵ, 237.  
 srtabek, 156.  
 rtē, 158.  
 srti, 155, 159.  
 spliŕ, 294.  
 vagr, 379.  
 vathstown, 164.  
 vec, 164.  
 -wor, 154.  
 tanowter, 236.  
 tasn, 157.  
 telwoj, 156.  
 teleaw, 156.  
 telĭ, 156.  
 telwoj, 157.  
 teŕel, 165.  
 tlay, 155.  
 town, 236.  
 ç-, 296.  
 çel, 296, 297.  
 çoyç, 296, 297.  
 çtel, 296.  
 phaxowst, 238.  
 pharat, 294.  
 phor, 154.  
 phorel, 154.  
 phowl, 294.  
 phowkh, 293.  
 khal, 297.  
 khalçr, 162.  
 khan, 157, 281.  
 kharşel, 280.  
 khez, 282.  
 klieçel, 289.  
 kheŕ, 154, 155, 158.  
 kherel, 281, 297.  
 khēn, 280.  
 khēš, 280.  
 khirtn, 156, 157.  
 kho, 160.  
 khojr, 154.  
 khown, 155, 157, 160.  
 khorel, 154.  
 khorkh, 154.

### LANGUES INDO-IRANIENNES.

Prononciation de *a*, 286, 287. — Confusion de *r* et *l*, 299.

Sanscrit : Confusion graphique de *r* et *ra*, 100. — Vocalisme, 100. — Gouna, 91-93, 97, 100-103; gouna inverse, 91-94, 96, 98-103; *na* pour *an*, 100, 101; doublets de racines, 93. — *-ir-*, 431; *y* de *i* final, en védique, 242; *ū* de *ua*, 100. — Accentuation, 102, 103, 174, 175, 244, 480. — Prononciation ancienne des palatales, 283, 284. — Sourdes aspirées, 294. — Confusion des sifflantes, 294; traitement de *s*, 286.

Déclinaison, 2, 18, 31, 98, 99; neutre pris adverbialement, 355; accusatif, 416; ablatif, 40; datif, 25; locatif, 406, 481. — Suff. *-aiš*, 240; *-bhis*, *-bhyam*, *-bhyas*, 98; *-īyas*, *-īyāns*, 91, 474; *-iṣṭha*, 91; *-tava*, 91.

Conjugaison, 99-101; intensif, 92. — Suff. *-dhvam*, 99; *-tha*, 92; *-sya-*, 91; *-dhyai*, 157; *-tum*, 91; *-vas*, *-us*, 99.

Syntaxe, 481, 482; pléonasm, 31, 268, 353; ellipse, 3, 4, 21, 348, 350, 411; métaphore, 19, 20, 351; combinaison de deux formules consacrées, 24; pronom relatif pour conjonction, 412; constructions diverses, 3, 9-11, 14, 19-22, 24, 26, 27, 31, 32, 34, 36-38, 265, 272, 349, 358, 367, 394, 396, 400, 404, 406, 418.

Dérivation, 92, 99; suff. *-ka*, *-ça*, 302; *-ti*, 238; *-tr*, 91; *-van*, *-un*, 99.

Analogie, 263; faux composés, 478; étymologie populaire, 298, 300.

Prâcrit : Influences sur le sanscrit, 294, 295; *kkh* de *kṣ*, 299.

Pāli : *y* de *i* final, 242.

Hindoustani : Prononciation, 167, 168. — Notation des sons *w*, *z*, *f*, *dz*, 168. — Adopte facilement les mots étrangers, 166, 171. — Note les mots anglais phonétiquement, 167. — Transcription des dentales, 168, 170; du *th*, 168; double transcription de l'*s*, 168; consonnes supprimées, 168, 170. — Transcription des voyelles, 168-170; des diphthongues, 169; de l'*y* final, 169. — Transcriptions diverses d'un même mot, 169. — Formation du féminin, 169.

Racines iraniennes; leur forme est douteuse, 95.

Zend : Transcription en grec, 95; voyelles euphoniques, 94, 95; *y* de *i* final, 242; *-bīs*, 98; *-dūm*, *-dhwem*, 99.

Mots persans en mandaïte, 206, 212.

## SANSKRIT.

- akkā, 281.  
 aktubhis, 443.  
 ākṣi, 244, 256.  
 akṣī, 301.  
 akṣṇās, 244, 301.  
 ākhyat, 294.  
 āgāt, 290.  
 agnīs, 236.  
 aghāçamsa, 367.  
 aghos, 99.  
 aṅkās, 302.  
 aṅkuçās, 302.  
 āngāras, 315, 442.  
 āngiras-, 174.  
 āngirasvāt-, 174, 244.  
 āngirasvān, 174, 244.  
 ācha, 295, 296.  
 ājati, 298.  
 ajā, 291.  
 ājras, 298.  
 ātmānas, 173.  
 ātmāni, 173.  
 ātmāne, 173.  
 ātha, 294.  
 āditi, 15.  
 adyā, 408.  
 adrakṣata, 93.  
 ādrayas, 172.  
 ādri, 42, 273.  
 ādha, 294.  
 adhās, 292.  
 ādhi, 292.  
 ādhriḡu, 18, 482, 483.  
 adhvaryu, 8.  
 anarvā, anarvān, 397.  
 ānābhū, 405.  
 ānu, 27, 415.  
 anuṣṭūbh, 421.  
 anehās, 397.  
 antār, 484.  
 ānnam, 175.  
 anyās, 237.  
 apākā, 240.  
 āpi, 244.  
 ābhakṣi, 302.  
 abhī, 244.  
 abhiṣāc, 274, 275.  
 āmas, 447.  
 aritram, 434.  
 ārus, 397.  
 argham, 442.  
 arc, 352.  
 aryā, 12, 356.  
 arhati, 442.  
 alātrṇā, 268.  
 alpas, 443.  
 avyathyā, 357.  
 āçan-, 299.  
 āçrthita, 94.  
 āçman-, 299, 447.  
 āçru, 298.  
 ācvas, 172, 285, 291.  
 açvāvat, 99.  
 āsthi, 296.  
 āspaṣṭa, 297.  
 asmat, 478.  
 ahām, 240, 282.  
 ākuvate, 297.  
 ājya, 420.  
 āta, 351.  
 ātis, 236.  
 āyū-, 162.  
 Ayu, 363.  
 āyun-, 162.  
 ārjuna-, 163.  
 i-, 92, 93.  
 inkhati, 294.  
 ichāti, 295.  
 itāuti, 43.  
 idām, 350.  
 inakṣ, 92.  
 iyakṣ, 92.  
 ijant, 474.  
 irajyati, 92, 93.  
 irajyū, 92, 93.  
 iradhanta, 92, 93.  
 irasyati, 92, 93.  
 iṣ-, 296.  
 iṣam, 399.  
 iṣkartār-, 296.  
 iṣkrta, 92, 93.  
 iṣkrti-, 92, 93, 296.  
 ihī, 245.  
 īrmās, 236.  
 ukthā, 401, 420.  
 ukthaçās, 423.  
 ukṣāti, 289.  
 ugrās, 292, 293.  
 uccā, 295.  
 ucchāti, 99.  
 ucchalati, 295.  
 uchāti, 294.  
 utā, 292.  
 uttarāt, 172.  
 úttaras, 172, 284.  
 útthitas, 284.  
 ud, 351-353, 409.  
 udan-, 447.  
 udarkā, 352.  
 upāri, 257.  
 upavaktar, 368.  
 upākāyoṣ, 172.  
 úpāke, 172.  
 úras, 175, 289.  
 urú, 99, 101.  
 Urūci, 273.

- urvárā, 99.  
 uçánti, 293.  
 uçáj, 13.  
 uşas, uşar, 311.  
 uşásas, 173.  
 uşási, 173.  
 uşñihā, 421.  
 udhnas, 162.  
 údhar, 162.  
 ūrdhvás, 68.  
  
 řkşas, 68.  
 řçīşama, 18.  
 řñiyas, 91.  
 řjrá-, 163.  
 řñómi, 68.  
 řśásáp, 419.  
 řtú-, 156.  
 řbukuşanas, 482.  
 řbhú, 94.  
 Řbhu, 416.  
 řşabhas, 68, 300.  
  
 Etaças, 353.  
  
 omán, 43.  
 óha, 18, 483.  
 óhabrahman, 483.  
  
 kakúbh-, 294.  
 kákşas, 279.  
 kákhati, 294.  
 kañhiná-, 237.  
 katarás, 175.  
 kánye, 244.  
 kapálam, 281.  
 kapi-, 291.  
 karişyati, 92.  
 karóti, 164.  
 kartanam, 444.  
 kartár-, 164.  
 kartávya, kartavyà, 91.  
 kártum, 91.  
 kartí, 91.  
 kárşati, 280.  
 kalañka-, 283.  
 kalaça, 95.  
 kalpaka, 282.  
 kavatnú, 422.  
 kavāri, 422.  
 kavíş, 297.  
 kás, 154.  
 kásmāi, 155.  
 káka-, 281.  
 kārava-, 281.  
 kārúş, 283.  
  
 kāla-, 283.  
 kās-, 427.  
 kiki-, 281.  
 kijant, 474.  
 kúlam, 237.  
 kūrdati, 297.  
 kṛñtāti, 297.  
 kṛtā, 357.  
 kṛttas, 439.  
 kṛtnú-, 174.  
 kṛtvan-, 174.  
 kṛtvas, 443.  
 kṛmis, 291, 439.  
 kṛcá, 92.  
 kṛş, 91, 92.  
 kṛşāti, 280.  
 kṛşti-, 237, 238.  
 kṛşñás, 175.  
 Kṛşñas, 175.  
 kṛşñiyas, 91.  
 ketúş, 279, 443.  
 kévaṭa-, 283.  
 kóka-, 281.  
 krata, kṛta, 100.  
 krátu, 92.  
 krátuş, 172, 297.  
 krádhīyas, 91.  
 krami, kṛmi, krími, 93,  
 94, 96, 101.  
 kravíş, 297.  
 kraçáyati, 92.  
 kraçīyas, 91.  
 kriñāti, 297.  
 króçati, 293.  
 kşatrá, 40.  
 kşám-, 300.  
 kşárati, 300.  
 kşāyati, 300.  
 kşiliş, 286.  
 kşīna-, 300.  
 kşéti, 286.  
 kvathati, 291.  
 khacati, 295.  
 khañjati, 295.  
 khidāti, 294.  
 khyā, 484.  
  
 gáuş, 240.  
 gaccha, 295.  
 gáçhati, 295.  
 gañjana-, 281.  
 gatas, 440.  
 Gandharvás, 282.  
 gárgaras, 279.  
 gárbbhas, 279.  
 gavya-, 155.  
  
 gādhám, 290.  
 gāyati, 290.  
 gāyatrī, 420.  
 gīrnas, 434.  
 gu, 482, 483.  
 Ğurú, 91.  
 Ğūrtas, 434.  
 Ğṛdhyati, 289.  
 Ğnā, 173.  
 Ğrásate, 297.  
 Ğrah, 96.  
 Ğraha, 93, 101.  
 Ğṛāvan-, 159, 434.  
 Ğlāyati, 298.  
 Ğha, 238.  
 Ğharmás, 280, 281, 290.  
 Ğhṛñás, 280.  
 Ğhṛşus, 280.  
 Ğhna, 363.  
  
 ca, 281.  
 cakrás, 298, 300.  
 cátasraş, 172.  
 caturñām, 179.  
 caturhás, 172.  
 catur, catvar, 99.  
 catvāras, 179.  
 catvāri, 304.  
 candrámas, 298.  
 carikarşti, carīkraşti, 92.  
 carúş, 110, 281.  
 carşañayas, 238.  
 ci-, 112.  
 ciketti, 443.  
 cikéşi, 286.  
 citras, 443.  
 citrá, 414.  
 cetati, 286.  
 cetas, 443.  
 códati, 297.  
 cyávate, 296, 297.  
 chadiş, 295.  
 chantti, 295.  
 chándas, 295.  
 chavíş, 295.  
 chāyā, 295.  
 chinátti, 295, 296.  
 chyati, 295.  
  
 jágati, 421.  
 jáni-, 244, 440.  
 janúşas, 173.  
 jañghā, 444.  
 jambhas, 443.  
 jartu-, 282.  
 jan has-, 444.

- jāgarti, 306.  
 jāgrata, 100.  
 jātāvedas, 15.  
 jānāmi, 434.  
 jāyati, 290.  
 jāspatiṣ, 173, 280.  
 jīñāsate, 295.  
 jiṣṇú, 273.  
 jihvā, 158, 284, 291.  
 jīvas, 427.  
 jubū-, 241.  
 jénya, 483, 484.  
 jóguve, 290.  
 jñā-, 435.  
 jyótiṣ, 295.  
 jráyati, 298.  
 táksati, 289.  
 tatāna, 245.  
 tatas, 440.  
 tantram, 440.  
 tápuṣ, 239.  
 tamisrā-, 435.  
 táras, 173.  
 tarāsanī, 94.  
 tarās, 173.  
 tari-, 163.  
 tariṣyati, 92.  
 tarute, 163, 286.  
 tarp-, 443.  
 tarpisyati, 92.  
 tarpisyati, trapsyati, 92.  
 támsati, 444.  
 tāras, 135.  
 tigmás, 302.  
 titarti, 286.  
 títikṣate, 302.  
 tiraç-cā, 295.  
 tíkṣnās, 302.  
 tīvrā, 416.  
 tuchyās, 295.  
 tujāse, 175.  
 túrvati, 163.  
 Turvīti, 21.  
 tṛp, 91-93.  
 tṛpti-, tṛptī-, 175.  
 tṛtīyas, 94, 100, 439.  
 tṛṣitas, 439.  
 tṛ-, 91.  
 toká-, 289.  
 tókman-, 289.  
 tmánā, 411.  
 trapīyas, 91.  
 tras, 94.  
 trásati, 295.  
 triṣṭúbh, 421.  
 tvakṣāñá-, 289.  
 tvat, 478.  
 tvatsakhi, 478.  
 tvám, 99, 102.  
 tviṣ, 267.  
 dakṣa, 270.  
 dakṣiṇā, 240.  
 dáksiṇā, 358, 422.  
 dadā, 269.  
 dadhyaña, 98.  
 dāmūnas-, 236.  
 dāmpatiṣ, 173, 236, 280.  
 dácati, 299.  
 daçasyáti, 301.  
 dāsmá, 4, 11, 42.  
 dasrá, 42.  
 dáhati, 294.  
 dahīca, 98.  
 dā-, 427.  
 dātāri, 244.  
 dātrā, 244.  
 dānastuti, 35.  
 dāhayati, 280.  
 dík, 284.  
 didīkṣu, 395.  
 díças, 420.  
 duhaté, 245, 282.  
 duhitár-, 282.  
 duhé, 282.  
 duhré, 393.  
 drdhas, 439.  
 drp, 91, 92.  
 drç, 91-93.  
 drçāye, 175.  
 dṛ-, 91.  
 devāgopās, 394.  
 devās, 285.  
 devī, 159.  
 devīs, 98.  
 devyās, 98.  
 dohāse, 175.  
 dyáuṣ, 240.  
 dyāvā, 353.  
 dyút, 295.  
 draksīṣṭa, 93.  
 drádhīṣṭha, 91.  
 dráṣṭum, 91, 94, 96,  
 101.  
 drahyát, 93.  
 dvādaça, 173.  
 dvitā, 395, 411.  
 dvibárhas, 363.  
 dvīpa, 98.  
 dhāmāni, 161.  
 dharman, 366.  
 dhā, 23.  
 dhā-, 427.  
 dhānās, 427.  
 Dhiṣnyas, 270.  
 dhūmās, 243, 427.  
 dhmā-, 435.  
 dhmātas, 435.  
 náuṣ, 240.  
 nákti-, 288.  
 nakhās, 297.  
 naṣ, 284.  
 nar-, 236.  
 navamá, 263.  
 naç, 357.  
 nāthitās, 294.  
 nādhitās, 294.  
 nāma, 397.  
 nāmmās, 155.  
 nāsā, 427.  
 ni, 93.  
 nirṛti, 92.  
 nivid, 270.  
 niçās, 288.  
 nīcā, 240.  
 nú, 408.  
 nyac, 98.  
 pácati, 295.  
 pañcamá, 263.  
 páñca, 172.  
 patanḡá-, 303.  
 padajñā, 7.  
 padí, 244.  
 pánthās, 172.  
 papraú, 245.  
 paraçú-, párcu-, 95, 292.  
 pári, 20, 244.  
 pariankháyāte, 98.  
 paridhí, 420.  
 parīnkhayātai, 98.  
 parivradhīyas, 91.  
 parut, 99, 243.  
 páruṣ-, 162.  
 parṇam, 442.  
 parṇaví, 35.  
 pard-, 446.  
 parpharat, 294.  
 páliknī, 303, 434.  
 palitas, 434.  
 palvalam, 280.  
 páç-, 284.  
 páçu-, 292.  
 paçupáti, 362.  
 paçcā, 240, 245.  
 páçyati, 297.

- paçväs, 173.  
 pätram, 261.  
 päd, 427.  
 picchila-, 295.  
 pitáram, 173.  
 pitáras, 173.  
 pitári, 173.  
 pitā, 174.  
 pitus, 443.  
 pitré, 173.  
 pínvate, 99, 100.  
 píbāmi, 258.  
 píçunas, 292.  
 pívarā-, 162.  
 pívarī, 162.  
 píçchas, 296.  
 putau, 296.  
 putrás, 261, 262.  
 púmas-, 243.  
 púmāmsam, 172.  
 pums, 100.  
 puram̐dhi, 405.  
 purás, 240, 244.  
 purúṣ, 172.  
 pumsás, 172.  
 pū-, 427.  
 pūrvas, 431, 439.  
 púrva-, 163.  
 Pūsan, 408.  
 p̐rchāti, 295.  
 p̐r̐thús,  
 p̐r̐ñāti, 100.  
 p̐r̐ñimás, 100.  
 p̐ñni-, 294.  
 p̐ñnigu, 483.  
 p̐ṣat-, 294.  
 p̐ṣatī, 266, 267.  
 p̐ṣtas, 439.  
 Perú, péru, 275.  
 peças-, 442.  
 pótas, 261, 443.  
 póṣya, 351.  
 prá, 240.  
 práuga, 420.  
 praketa, 348.  
 prakṣé, 93.  
 pratarás, 175.  
 práti, 289.  
 pratidoṣām, 367.  
 praticás, 173.  
 pratítya, 43.  
 pratyac, 98.  
 práthiyas, 91, 93, 101.  
 prá nud, 395.  
 prapitvā, 416.  
 pramá, 421.  
 pram̐ṣtas, 439.  
 práyayju, 264.  
 praçasti, 360.  
 prasrávaṇa, 34.  
 prācā, 240.  
 pruşati, 445.  
 phanati, 294, 295.  
 phaligá, 404.  
 bandhus, 442.  
 barhís, 18, 19, 35, 274,  
 359.  
 bahúṣ, 292.  
 bādih, 18.  
 bāhúṣ, 172.  
 budh-, 7.  
 br̐hatī, 421.  
 br̐hadúḳṣ, 269.  
 bodhayati, 442.  
 bráhma, 173.  
 bráhmaṇ, brahmán, 40,  
 92, 93, 360, 367, 404.  
 brahmaṇyúj, 23.  
 brahmā, 173.  
 bhaṅgas, 443.  
 bhagos, 99.  
 bhanaḳti, 289.  
 bháyate, 235.  
 bhárati, 172.  
 bharg, 101.  
 bhárgas, 101.  
 bhavat, 99.  
 bhavítva, 274.  
 bhāsurá, bhāsvará, 99.  
 bhidyáte, 282.  
 bhīṣaj, 95.  
 bhī, 98.  
 bhīmas, 235.  
 bhīṣma, 98.  
 bhūnkté, 289.  
 bhuraj, 95.  
 bhū-, 427.  
 bhūrjas, 172.  
 bhūṣ, 265.  
 bhr̐j, 93, 94.  
 bhr̐mi, bhr̐mí, bhrami,  
 94, 101.  
 bhoga-, 155.  
 bhos, 99.  
 bhyas, 98.  
 bhrakutī, 100.  
 bhrac̐iyas, 91.  
 bhrāj, 101.  
 bhrātā, 427.  
 bhrāt̐ryas, 160.  
 bhrāt̐rám, 176.  
 bhrūṇām, 162.  
 makhá, 365, 366.  
 maghám, 283.  
 maghávān, maghon, 30,  
 35, 99, 162, 359.  
 majmán-, 282.  
 mat, 478.  
 matas, 440.  
 matkr̐ta, 478.  
 matputra, 478.  
 matsakhi, 478.  
 matgúṣ, 284.  
 madrik, 98.  
 madryák, 98.  
 mádhū-, 162.  
 mádhūṣ-, 162.  
 mádhyaṣ, 157, 172, 476.  
 madhyā, 172, 175.  
 mánāmsi, 245.  
 mantras, 444.  
 manthās, 441.  
 máh, 353.  
 mahát-, 282.  
 mahatás, 173.  
 mahatī, 244.  
 mámhate, 282.  
 máhīṣī, 42.  
 mahī, 353.  
 mahema, 282.  
 máhyam, 282.  
 mātār-, 174.  
 māt̐tamā, 171.  
 mātā, 427.  
 māyā, 366, 413, 414.  
 mikṣ, 40.  
 Mitra, 8.  
 mīdhvas, 362.  
 mugdhás, 293.  
 mūlhás, 293.  
 mūrkhás, 295.  
 mūrcháti, 295.  
 m̐rtas, 439, 440.  
 m̐ṣ, 91, 92.  
 m̐ṣatī, 288.  
 meṣas, 446.  
 meṣī, 446.  
 myakṣ, 98, 101.  
 m̐rad̐iyas, 91.  
 yákr̐t, 285.  
 yaj, 96.  
 yajáthāya, 294.  
 yajadhyaí, 294.  
 yatas, 440.  
 yád, yádi

- yam-, 440.  
 yahú, 8, 349.  
 yā-, 427.  
 yātā, 435.  
 yúvan-, 302.  
 yūyam, 427.  
 yūṣam, 427.  
  
 raghus, 442.  
 rajatá, 95.  
 rajátī, 294.  
 ráji, 92.  
 rájīyas, 91.  
 rajyati, 302.  
 ratas, 440.  
 rátha, 92.  
 ranta, 21.  
 rantu, 120.  
 rantum, 444.  
 randhram, 444.  
 ram-, 440.  
 raviṣ, 155, 164.  
 ramṣyate, 444.  
 ramhate, 442.  
 ramhas-, 442.  
 rālábhavya, 272.  
 rátiṣác, 274, 275.  
 ráthya, 41.  
 rāga-, 302.  
 rāyáskāmas, 173.  
 rít, 408.  
 rīlhá-, 284.  
 rītis, 427.  
 rugnás, 293.  
 rúçant-, 293.  
 rócate, 293, 294.  
 rodimi, 446.  
  
 likhátī, 294.  
 limpati, 445.  
 lehmi, 442.  
 lokas, 442.  
 lopāçás, 300.  
  
 vac, 96.  
 vajrīnas, 173.  
 vañc, 362.  
 vanargú, 482.  
 váyas, 172.  
 vayúne, 17.  
 vará, 14.  
 váras, 290.  
 váriyas, 99.  
 varlati, 444.  
 varvara, 99.  
 varṣám, 300.  
  
 varṣiṣṭhas, 439.  
 varṣman, 361, 439.  
 vavákṣa, 289, 292.  
 váçmi, 293.  
 vas, 99.  
 vasántā, 240.  
 vasara, 310.  
 vásavas, 172.  
 vásuṣ, 239.  
 vásyas-, 174.  
 vahíttram, 261.  
 váhni, 7, 351, 408.  
 vāghát, 29.  
 vāc, 361.  
 vāja, 416, 481, 482.  
 vātatviṣ, 267, 268.  
 vāyus, 427.  
 vārya, 363.  
 Vāla, 404.  
 ví, 351, 357.  
 ví-, 366, 367.  
 vicarṣañī, 413.  
 vidbhýás, 284.  
 vidharman, 366, 367.  
 viprá, 7.  
 Víbhvan, 6.  
 víbhvan, 348.  
 víbhvā, 289.  
 viraçcín, 21.  
 virāj, 421.  
 vívakti, 289.  
 viç-, 284, 292.  
 viç, 404, 421.  
 viçíkṣu, 416.  
 viçpátis, 280.  
 viçvákṣiṣṭ, 485.  
 viçvas, 291, 292, 351.  
 víṣu-, 291.  
 ví, 35, 423.  
 víras, 427.  
 vṛkas, 431, 439.  
 vrjána, 399.  
 vṛttas, 439.  
 vṛnákti, 302.  
 vṛñtí, 290.  
 vṛçcátī, 295.  
 vṛṣabhás, 300.  
 vṛṣaṇvasū, 405.  
 vṛṣan-, 443.  
 vṛṣā, 300.  
 vedi, 274.  
 vedhás, 362, 365.  
 vena, 22.  
 veçás, 260.  
 véṣ, 241.  
 vaicitrī, 99.  
  
 vaiçvānarā, 485.  
 vyaglira, 379.  
 vyac, 98.  
 vyajana, 98.  
 vyath, 98.  
 vyadh, 98.  
 vranás, 290.  
 vráta, vratá, 92.  
 -vraska-, 295.  
 vrā, 14.  
 vráta-, 14, 290.  
 vlag, 92.  
  
 çakti-, çaktí-, 175.  
 çaknás, 304.  
 çakrt, 304.  
 çakvan, 356.  
 çañkhas, 294.  
 çárdha, 365.  
 çávas, 415.  
 çáčvant-, 291, 292, 443.  
 çámṣa, 272, 273, 398.  
 çā, 484.  
 çākhā, 294.  
 çācigu, 483.  
 çikvá, çikvan, çikvas,  
 356, 357.  
 çiprā, 25, 358.  
 çiras, 301.  
 çicilí, 484.  
 çīrśāñi, 173.  
 çīrṣnás, 173, 301.  
 çún, çván, 99.  
 çunam, 175.  
 çúptis, 297.  
 çubhra, 378.  
 çúṣkas, 294.  
 çṛñāti, 297.  
 çṛñuté, 297.  
 çṛñoti, 100.  
 çṛñga-, 163.  
 çṛmbhá, 94.  
 çocate, 443.  
 çoṣ-, 442.  
 -çcut-, 295, 297.  
 ççótati, 295.  
 çmāçru-, 298.  
 çyāvás, 175.  
 Çyāvas, 175.  
 çrad, 95.  
 çraddádhātī, 298.  
 çráyati, 298.  
 çrávas, 298, 481.  
 çruṣṭis, 445.  
 çro-, 297.  
 çróniṣ, 298, 442.

çrošate, 445.  
 çlókayantra, 13.  
 çvāçuras, 99, 160, 238,  
 292, 297.  
 çvaçrúš, 160.  
 çvasiti, 291.  
 çvā, 291.  
 çvitras, 291.  
 çvetate, 445.

šás, 294.  
 šaštás, 172.  
 sácate, 295.  
 sacābhū, 408.  
 sajóšas, 2.  
 satyá-, 243, 244, 273,  
 275, 296.  
 sanakás, 302.  
 sánas, 175.  
 sanāt, 175.  
 sánti, 245.  
 sámā, 158.  
 samudrá, 402, 485.  
 samprasāraṇa, 93, 94,  
 99.  
 sambhārá, 408.  
 samvat, 99.  
 sar-, 163, 164.  
 Saraṇyū, 252, 253.  
 sárgas, 288.  
 sárma-, 164.  
 sárvavīra, 351, 405.  
 sávana, 365, 366.  
 sāvīman, 366, 367.  
 savyás, 298.  
 savyā, 240.  
 sáčcati, 295.  
 sasarktha, sasrašttha, 92.  
 sasarijtha, 92.  
 sáhate, 290.  
 sáhas, 415.  
 sáhuri-, 296.  
 sāmagrī, 99.  
 síndhu, 485.  
 sú, 172.  
 Sudhanvan, 415  
 sudhā, 99.  
 supraketaṁ, 403.  
 súmaka, 365, 366.  
 sumalí, 265.  
 suméka, 349.  
 suštthu-, 424.  
 sūnávi, 173, 244.  
 sūnú, 261, 427.  
 sūnūnām, 162.  
 sūnūtā, 349.

sūrí, 19, 31, 269, 357.  
 srj, 91-93, 96.  
 srjāti, 288.  
 srp, 91, 92.  
 senāni, 484.  
 senya, 483, 484.  
 sainya, 24, 484.  
 skabhnóti, 295.  
 skándati, 295.  
 skambhás, 295.  
 skunóti, 295.  
 skhálati, 294, 295.  
 stīma-, 243.  
 stukā, 133.  
 sthā, 427.  
 sthāvará, 99.  
 snušā, 158.  
 sparç-, 443.  
 sprç, 91, 92.  
 sprštás, 439.  
 spharīs, 434.  
 sphā-, 427.  
 sphurāti, 294, 434.  
 syū-, 427.  
 srávati, 164.  
 srāstum, 91.  
 svadhā-, 289.  
 svayām, 289.  
 svar, 32, 102, 311.  
 svarí, 21.  
 svārṇara, 34, 485.  
 svādanam, 176.

ha, 238, 282.  
 hatas, 440.  
 hánuš, 282.  
 hánti, 282, 290.  
 har, 310, 311.  
 háriçmaçaru-, 298.  
 Haris, 410.  
 hářsate, 280.  
 havišas, 173.  
 hasta, 311.  
 hāriyojanā, 23.  
 hrd-, 298, 439.  
 hrdispfk, 284.  
 hṛñtē, 298.  
 hṛšyati, 280.  
 hélas, 298.  
 hemantas, 442.  
 hotar, 8.  
 hyás, 289.  
 hruta, hvṛta, 100.

## PRĀCRIT.

acchāi, 295.  
 ira, 238.  
 kira, 238.  
 jharāi, 300.  
 jhīna-, 300.  
 mo, 161.  
 rukkha, 100.

## PĀLI.

acchati, 295.  
 kaḥita, 291.  
 ġaru-, 237.  
 jhāyati, 300.  
 mayam, 161.

## HINDOUSTANI.

angrezi, 168.

## ZEND.

aota, 43.  
 aibigar-, 290.  
 arempitu-, 443.  
 ašavan, ašeon, 99, 162.  
 aši, 301.  
 aspō, 291.  
 aži-, 285.  
 āxtuirya-, 304.  
 er\*xšō, 68.  
 uχšyēiti, 301.  
 ūna-, 236.  
 ustema-, 284.  
 kaofa, 443.  
 kava, 422.  
 kerefš, 279.  
 kerenūši, 100.  
 gaoš, 241.  
 geredha, 101.  
 χruzdra-, 297.  
 χšayeiti, 301.  
 χšayō, 300.  
 yzar-, 300.  
 jasaiti, 295.  
 tašat, 301.  
 tašan-, 301.  
 teresaiti, 295.  
 tūm, 99.  
 dašina-, 301.  
 duškereta-, 296.  
 dužuxta-, 296.  
 dvaidī, 235.  
 pṛišva-, 291.  
 tkaēša-, 281.  
 paiti, 289.

pinaoiti, 99, 100.  
 puthra, 379.  
 ptā, 174.  
 baχta-, 301.  
 baχšaiti, 301.  
 brātuiryō, 160.  
 frapterejañt-, 303.  
 maχši-, 301.  
 manao, 245.  
 moγu-, 162.  
 yaoš, 240, 241.  
 vaχšať, 301.  
 vanaiti, 290.  
 vāzišta-, 301.  
 vīspō, 291, 292.  
 šaēti, 301.  
 šāiti, 301.  
 suptiš, 297.  
 skeñdō, 295.  
 skembō, 295.  
 sciñdayeiti, 295.

spā, 291.  
 speñtō, 291.  
 spilō, 291.  
 srva-, 163.  
 srvara-, 163.  
 çukhra, 379.  
 çawra, 99.  
 çraçka, çaraçka, 95.  
 zañtupaitis, 280.  
 herezaiti, 288.

## VIEUX PERSE.

abiš, 244.  
 kaufa-, 294.  
 vazrka-, 293, 301.

## PERSAN MODERNE.

(Voir p. 95.)

biyā, 289.  
 bōi, 155.

buzurg, 293.  
 peikār, 281.  
 surx, 379.  
 hilem, 288.  
 xārbúz, 378.  
 xidāk, 371.  
 xurmā, 378.  
 dārvāzāh, 378.  
 div, 371.  
 žāng, 372.  
 šāχ, 294.  
 šikesten, 295.  
 kešiden, 280.  
 meges, 301.

## PEHLVI.

(Voir p. 281, 295, 301.)

## OSSÈTE.

sau, 381.  
 furth, 379.

## B. LANGUES NON INDO-EUROPÉENNES.

## ARABE.

ağur, 378.

sebbara, 378.  
 fikr, 379.

katab, 97.  
 maṭrah, 379.

## MANDAÏTE.

Littérature, 193-196; texte, 207-209; commentaire philologique, 209-215. — Alphabet, 200, 206. — Voyelles omises, 201-202. — Date d'une inscription, 202-207. — Glossaire, 215-234. Voir 196, 198, 199, 201, 206, 207.

## ASSYRIEN.

ağırru, 378.  
 pilaku, 292.

tarbašu, 378.  
 kunukku, 378.

LANGUE DES INSCRIPTIONS  
CUNÉIFORMES DE VAN.

haldinini, 381.

## LYCIEN.

Caractère anāryen d'un de ses procédés, 455. — Premières études sur cette langue, 449. — Transcription, 454, 456. — Phonétique, 468. — Harmonie vocalique, 454. — Échange de *n* et *t*, 463, 464. — Déclinaison, 455-457, 466, 467, 471. — Ex-voto bilingue de Tlos, 450, 452, 453. — Textes bilingues, 449, 450, 452, 454, 455, 458, 466, 471. — Textes unilingues, 455-458, 461-464, 467-470. — Nom d'Apollon, 452, 453.

atli, 463.  
 ehbiye, 452.  
 ehbiyehi, 467, 468.  
 ehbiyeli, 467.

epenēti, 463.  
 eptte, 464.  
 epttehe, 454, 455.  
 epñ, 463.

epñte, 463.  
 epññeni, 463, 464.  
 eti, 464, 465.  
 enē, 465, 466, 470.

- ēnehi, 468.  
 ēni, 463-465, 467, 468.  
 -ēnn, 468.  
 esedeñnevë, 465.  
 ese, 468.  
 esedeñnevi, 468, 469.  
 -is, 453.  
 uhabi, 468, 470-472.  
 uvehi, 472.  
 huve, 468.  
 Hriqmmo, 467.  
 Hmproma, 463.  
 Hmpromah, 458.  
 pere? 464.  
 Pertinah, 458.  
 Putinezi, 456, 457.  
 prñnavatë, 456.  
 prñnezi, 455, 472.  
 pñnutahi, 470, 471.  
 Vataprdata, 470.  
 Vataprddate, 465, 466.
- Vehñtezi, 467.  
 vedri, 467.  
 Cudala, 471.  
 cbatra, 449, 455-457.  
 qahba, 459, 460.  
 Qadavoti, 468.  
 Qerëi, 460, 461.  
 Qeriga, 460, 461, 470.  
 Qerigahë, 460.  
 qohb, 459, 460.  
 qñtavala, 465, 466.  
 Qñtla, 470, 471.  
 qñnabi, 465, 469.  
 qssadrapa, 466.  
 Qssbezë, 452, 453.  
 ddedi, 459-461.  
 tideimi, 449, 452-454.  
 tubes, 449, 458.  
 tuvëtë, 456.  
 tucedri, 453, 457.  
 Triyatrbbali, 470, 471.
- Triyëtezi, 471.  
 Trbbënimì, 471.  
 zzimazi, 462.  
 lada, 449, 452-455.  
 Lusotrahñ, 467, 468.  
 mahana, 472.  
 me, 464.  
 meti, 464.  
 meleri, 453.  
 mene, 464.  
 Milasouñtro, 468.  
 mohoi, 472.  
 ñtata, 457.  
 ñlepitan, 464.  
 ñtepitoti, 464.  
 ñtene, 456, 457.  
 se, 463.

## CARIEN.

Ιμβραμος, 458.  
 Κόνδαλος, 470.

## TURC.

Suff. -*ği*, 373.

## LANGUES IVÉRIENNES.

Groupe ivérien ou kharthvel, 369. — Vocalisme, 379, 380. — Voyelle irrationnelle, 376. — Influence des consonnes sur le vocalisme, 375, 376. — Liquides, 369-381.

## GÉORGIEN.

Vocalisme, 380. — *r*, 375; *r* tombé, 377, 378; *l*, 375; *v*, 373; *v* épenthétique, 380, 381; *š*, 373; *x*, 373. — Métathèse, 378, 381. — *m* prothétique, 371; suff. -*eb*, 374; *ği*, 370-372; -*li*, 370, 373-375; -*ri*, -*di*, 370-372; -*ni*, -*nni*, 381.

Voir p. 371-381.

## MINGRÉLIEN.

Vocalisme, 380. — Voyelles adventices, 375. — *u*, 371, 376. — *y*, 372, 373. — *li*, 370, 371; *ri*, 370; *ly*, 373. — *l*, 372, 373, 375; *l* tombé, 373, 374, 377. — *r*, 375; *r* de *l*, 377, 378; dissimilation de *r*, 375-377; *r* tombé, 377; *r* épenthétique, 377. — *v* tombé, 378. — *m* prothétique, 371. — Épenthèse de *n*, 371. — *d*, 372. — *ğ*, 371-373. — *š*, 372. — *kh*, *skh*, 373. — Métathèse, 377-379. — Déclinaison, 374. — Suff. -*eph*, 374; -*l*, 374; -*ri*, 375; -*ği*, 371-373. — Analogie, 374. — Emprunts au géorgien, 369, 370.

Voir p. 369-377; 379, 380.

## SOUANE.

Vocalisme, 380. — *b* de *v*, 381. — Suff. *-l*, 374.  
Voir p. 370, 372, 374-377, 380, 381.

## LAZE.

Voir p. 373, 374, 380.



## TABLE DES AUTEURS.

|                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                       | Pages.                |
|-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----------------------|
| BERGAIGNE (A.). — Quarante hymnes du Rig-Véda, traduits et commentés (publiés par V. HENRY). . . . .                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                  | 1, 264, 348, 393, 479 |
| BOYER (P.) et MEILLET (A.). — Sur l'une des origines du mouvement de l'accent dans la déclinaison slave. . . . .                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                      | 172                   |
| BRÉAL (Auguste). — Les mots anglais dans les journaux hindoustanis. . . . .                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                           | 166                   |
| BRÉAL (Michel). — Étymologies latines et grecques : 1. <i>Memor</i> . 2. <i>Ambagio, adagium</i> . 3. <i>Sodes, si audebunt</i> . 4. <i>Lar, largus, lascivus</i> . 5. <i>Confusaneus</i> . 6. <i>Præstigiæ</i> . 7. La préposition <i>ab</i> devenue <i>af</i> et <i>a</i> . 8. <i>Aviterare</i> « ouvrir ». 9. <i>Alucinari</i> . 10. <i>Dalivus</i> . 11. <i>Ἐκίς</i> . . . . .                                                                                                                                                                    | 45                    |
| Allemand <i>schröpfen</i> « poser des ventouses » . . . . .                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                           | 90                    |
| Étymologies : 1. <i>Αἰρέω</i> . 2. <i>Μέλλειν</i> . 3. <i>Κνήμη</i> « jambe ». 4. <i>Παροιμία</i> « discours ». 5. Allemand <i>lesen</i> . 6. <i>Mon pé</i> et <i>ma mé</i> . 7. <i>Κατορρέντερον</i> . 8. <i>Ἐριώς</i> . 9. <i>Χερσόνησος</i> . 10. ΔΙΕΞΗΕΙΝ. . . . .                                                                                                                                                                                                                                                                                | 246                   |
| Varia : 1. <i>Beare, beatus</i> . 2. <i>Μεῖζονες, μείζονς</i> . 3. <i>Ahenus</i> . 4. A propos du participe latin en <i>-dus, -da, -dum</i> . 5. <i>Hythia</i> « la déesse des accouchements ». 6. <i>Ὄρωδῆω</i> « avoir peur ». 7. <i>Κέαρ</i> « le cœur » ; <i>ἔαρ</i> « le printemps ». 8. <i>Χράομαι</i> . 9. La racine sanserite <i>har</i> « prendre ». 10. <i>Χορός, ὀρχέομαι</i> . 11. Les noms féminins français en <i>-eur</i> . 12. <i>Prostré</i> . 13. Une règle inédite de grammaire française. 14. Une survivance en français. . . . . | 305                   |
| Varia : 1. <i>Ἄτη</i> . 2. <i>Quoties, toties, millies</i> . 3. Pronoms soudés à des prépositions. 4. <i>Pedetentim</i> . 5. <i>Rected cuncaptum</i> . 6. Inscription osque. 7. Formes analogiques. . . . .                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                           | 473                   |
| DUVAU (L.). — Varia : 1. <i>Imbecillus, uacillare</i> . 2. <i>Florus</i> . 3. Sur la prononciation de <i>ŷ</i> en latin. 4. <i>Oscillatio</i> . 5. Expressions hybrides. . . . .                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                      | 185                   |
| Italo-celtica : 1. <i>Ferox, atrox</i> . 2. <i>Vxellodunum, ὑψηλός</i> . 3. Le groupe latin <i>-cl-</i> . 4. A propos de <i>quoniam</i> . . . . .                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                     | 256                   |
| ERNAULT (E.). — Glossaire moyen-breton. (Suite et fin. — Lettres P-V. — Corrections et additions) . . . . .                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                           | 104                   |
| GRAMMONT (M.). — Le patois de la Franche-Montagne et en particulier de Damprichard (Franche-Comté). Suite : IV. La loi des trois consonnes . . . . .                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                  | 52                    |

|                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                  |     |
|--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| V. Traitement de l' <i>i</i> et de l' <i>u</i> . VI. Traitement de l' <i>o</i> et de l' <i>ó</i> . Traitement de l' <i>è</i> et de l' <i>é</i> .....                                                                                                                                                                                                                                             | 315 |
| HENRY (V.). — <i>Coucher</i> .....                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                               | 90  |
| Semantica : 1. <i>Multus</i> . 2. <i>Sine</i> . 3. Le suffixe dérivatif <i>-tumo-</i> .....                                                                                                                                                                                                                                                                                                      | 171 |
| <i>Adulter</i> .....                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                             | 448 |
| Voir BERGAIGNE.                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                  |     |
| HOLLEAUX (M.). — Ὀαρτὰ, ἐορτή.....                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                               | 180 |
| IMBERT (J.). — Les termes de parenté dans les inscriptions lyciennes.....                                                                                                                                                                                                                                                                                                                        | 449 |
| JEDLIČKA (J.). — Les noms de lieu en --υδών.....                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                 | 447 |
| KIRSTE (J.). — Le gouna inverse.....                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                             | 91  |
| MEILLET (A.). — Notes arméniennes. I. Notes sur la déclinaison arménienne : 1. Traitement de <i>o</i> . 2. Le locatif. 3. Génitif en <i>-i</i> des thèmes en <i>-a</i> . 4. <i>Erkan</i> . 5. <i>Erkow</i> . 6. <i>Mekh</i> . 7. Pluriel <i>-ownkh</i> . 8. Ablatif <i>aysm</i> . 9. Les nominatifs en <i>-r</i> des thèmes en <i>-u</i> . — II. Verbes en <i>-owl</i> . — III. Étymologies..... | 161 |
| Varia : 1. Étymologies. 2. Questions d'accentuation. 3. Sur l'élosion de <i>i</i> .....                                                                                                                                                                                                                                                                                                          | 235 |
| De quelques difficultés de la théorie des gutturales indo-européennes.....                                                                                                                                                                                                                                                                                                                       | 277 |
| Polonais <i>chcieć</i> ; vieux slave <i>choŝta</i> .....                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                         | 315 |
| Voir BOYER.                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                      |     |
| MÖHL (F. Geo.). — Notes slaves : 1. Slavon <i>sŭpati</i> « dormir ». 2. Bohémien <i>*pivo</i> « bière ». 3. Bulgare <i>gi</i> « eux », <i>gu</i> « elle »..                                                                                                                                                                                                                                      | 181 |
| PLOIX (Ch.). — La préposition grecque ἀμφί.....                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                  | 382 |
| POGNON (H.). — Une incantation contre les génies malfaisants, en mandaïte (avec une planche).....                                                                                                                                                                                                                                                                                                | 193 |
| RIABININ (M.). — Essai sur l'histoire comparée des liquides ivériennes.....                                                                                                                                                                                                                                                                                                                      | 369 |
| SAUSSURE (F. DE). — A propos de l'accentuation lituanienne. (Premier article).....                                                                                                                                                                                                                                                                                                               | 425 |

## ERRATA.

---

- P. 47, l. 4 inf., n. 4. Lire : 1125).
- P. 102, l. 13 inf. Lire : à attribuer.
- P. 175, l. 19. Lire : *çunam*.
- P. 190, l. 1 inf., n. 1. Lire : analogue à la nôtre.
- P. 192, l. 2. Lire : voie.
- P. 192, l. 2. Lire : la charte.
- P. 199, l. 26 et 29; p. 200, l. 8; p. 207, l. 6. Lire : troisième siècle.
- P. 205, l. 1. Lire : Safiyah<sup>3</sup>, le couvent de Kounna.
- P. 205, l. 34. Lire : près du couvent de Kounna (ce couvent nestorien portait également le nom de couvent de Saint-Mari) dans les environs de Nomaniyah.
- P. 235, l. 22 inf. Lire : *δεδφίσκομαι*.
- P. 235, l. 19. Lire : lituanien.
- P. 237, l. 6. Lire : *tamsùs* ce que skr. *prthùs*.
- P. 237, l. 7. Lire : \**kṛthina*.
- P. 239, l. 9. Lire : *oĩkádε*.
- P. 244, l. 4. Lire : gotiques.
- P. 277, l. 23 inf. Au lieu de X, lire : κ.
- P. 281, l. 33. Lire : *čara*.
- P. 281, l. 6 inf. Lire : *čikh*.
- P. 284, l. 9. Lire : *riḍḍhas*.
- P. 284, l. 12. Lire : \**dheig<sub>1</sub>h*.
- P. 291, l. 12. Lire : 298.
- P. 296, l. 4. Lire : *ισχύς*.
- P. 296, l. 5. Lire : *Φισχύς*.
- P. 206, l. 29. Lire : *sksanil*.
- P. 315, l. 5 inf. Lire : *chtjēti*.



# LISTE DES MEMBRES

DE

## LA SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE DE PARIS

AU 1<sup>er</sup> JUILLET 1894



### LISTE DES MEMBRES PERPÉTUELS.

MM. ASCOLI, LE PRINCE BIBESCO, MEMBRES DONATEURS.

MM. BARBELENET.  
BAUDOIN DE COURTENAY.  
BERGER.  
BONNARDOT.  
BRÉAL (Michel).  
COLINET.  
COUSIN.  
DELAIRE.  
DERENBOURG (Hartwig).  
DURAND-GRÉVILLE.  
ERNAULT.  
FLEURY.  
GONNET.  
GUIMET.  
HAVERFIELD.  
HAVET.  
HENRY.  
HÉRIOT-BUNOUST (l'abbé).  
JACKSON.  
JORET.  
KIRSTE.  
LABORDE (le marquis de).  
LARAY.  
LECOCQ.  
LEGER.  
MEILLET.

MM. MELON.  
MEYER (Paul).  
OLTRAMARE.  
PARIS.  
PASSY.  
PARMENTIER (le général).  
PEÑAFIEL.  
PLOIX.  
RHYS.  
ROGER.  
ROLLAND.  
ROSAPELLY.  
SACLEUX (le R. P.).  
SAYCE.  
SCHLUMBERGER.  
SÉBILLOT.  
SENART.  
STORM.  
SUDRE.  
TEGNER.  
VOGÜÉ (le marquis de).  
WHARTON.  
WILBOIS.  
WIMMER.  
Le *British Museum*.

### LISTE GÉNÉRALE.

MM.

ABEILLE (L'abbé Lucien), Iglesia San Nicolás, Artes y Corrientes, Buenos-Aires (République Argentine). — Élu membre de la Société le 23 mai 1891.  
ADAM (Lucien), président de Chambre à la Cour d'appel, Rennes (Ille-et-Vilaine). — Élu membre de la Société le 7 février 1885.  
ALEXANDROWSKI (Alexandre). — Élu membre de la Société le 28 mai 1892.  
Adresser : aux soins de M. Paul BOYER, 86, rue de l'Université, Paris.  
ANIART (Jules), agrégé de l'Université, professeur de rhétorique au lycée, 48, rue du Petit-Versailles, Saint-Pierre (Martinique). — Élu membre de la Société le 7 mars 1885.

- ARBOIS DE JUBAINVILLE (*Marie-Henry D'*), membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), professeur de langues et littératures celtiques au Collège de France, directeur de la *Revue celtique*, 84, boulevard Montparnasse, Paris. — Membre de la Société en 1867 ; vice-président en 1881 et 1882 ; président en 1883.
- ASCOLI (*Graziadio I.*), correspondant de l'Institut de France (Académie des inscriptions et belles-lettres), professeur à l'Institut royal, Milan (Italie). — Élu membre de la Société le 22 juillet 1876 ; membre perpétuel.
- AUDOUIN, maître de conférences à la Faculté des lettres, 36, rue de la Balance, Toulouse (Haute-Garonne). — Élu membre de la Société le 23 février 1889.
- AYMONIER (*Le commandant Étienne-François*), directeur de l'École Coloniale, 38, rue du Général Foy, Paris. — Élu membre de la Société le 4 février 1882 ; vice-président en 1892, 1893 et 1894.
- BADAREŪ (*Le Prof. Alexandre*), ancien élève de l'École des hautes études, 36, strada Pecurari, Jassy (Roumanie). — Élu membre de la Société le 26 avril 1884.
10. BACKER (*Louis DE*), lauréat de l'Institut de France, membre de l'Académie royale de Belgique, 12, rue du Chemin-de-fer, Cannes (Alpes-Maritimes). — Élu membre de la Société le 20 janvier 1894.
- BAILLY (*Anatole*), correspondant de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), professeur honoraire de l'Université, 91, rue Bannier, Orléans (Loiret). — Admis dans la Société en 1868.
- BAIZE (*Louis*), professeur au lycée Charlemagne, 28, rue du Luxembourg, Paris. — Élu membre de la Société le 22 janvier 1881 ; bibliothécaire de 1882 à 1888.
- BARBELENET (*Daniel*), agrégé de l'Université, professeur au Lycée, Tourcoing (Nord). — Élu membre de la Société le 17 décembre 1892 ; bibliothécaire en 1893 ; membre perpétuel.
- BARBIER DE MEYNARD, membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), professeur au Collège de France et à l'École spéciale des langues orientales vivantes, 18, boulevard de Magenta, Paris. — Membre de la Société depuis le 2 février 1884.
- BARON (*Charles*), maître de conférences à la Faculté des lettres, Clermont-Ferrand (*Puy-de-Dôme*). — Élu membre de la Société le 22 janvier 1887.
- BARTH (*Auguste*), membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), 6, rue du Vieux-Colombier, Paris. — Élu membre de la Société le 10 mars 1873.
- BARTHÉLEMY (*Adrien*), drogman-chancelier du Consulat général de France, Alep (Syrie). — Élu membre de la Société le 16 février 1884.
- BASSET (*René*), professeur de langue et de littérature arabes à l'École supérieure des Lettres, Agha 49, rue Michelet, Alger-Mustapha (Algérie). — Élu membre de la Société le 2 juin 1888.
- BAUDAT (*Émile*), professeur à l'Université, Lausanne (Suisse). — Élu membre de la Société le 5 janvier 1878 ; bibliothécaire en 1879.
20. BAUDISCH (*Julius*), docteur en philosophie, III, 2, Radetzkystrasse, 2, Vienne (Autriche). — Élu membre de la Société le 3 décembre 1892.
- BAUDOUIN DE COURTENAY (*J.*), à l'Académie des Sciences, Cracovie (Autriche). — Élu membre de la Société le 3 décembre 1881 ; membre perpétuel.
- BAUER (*Alfred*), 17, rue Tournafort, Paris. — Élu membre de la Société le 9 janvier 1875.

BAUNACK (Johannes), docteur en philosophie, 32, Hospitalstrasse, Leipzig (Saxe). — Élu membre de la Société le 26 juin 1880.

BELJAME (Alexandre), maître de conférences de langue et littérature anglaises à la Faculté des lettres, 29, rue de Condé, Paris. — Membre de la Société en 1867.

BENLOEW (Louis), 48, rue Copernic, Paris.— Admis dans la Société en 1868.

BERGER (Philippe), membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), professeur au collège de France, Sceaux (Seine). — Élu membre de la Société le 1<sup>er</sup> juin 1872; trésorier depuis le 11 avril 1874 jusqu'au 31 décembre 1891; vice-président en 1890 et en 1891; président en 1892; membre perpétuel.

BEZSONOV (Pierre), professeur à l'Université, Kharkov (Russie).— Élu membre de la Société le 23 novembre 1878.

BIANU (Le professeur Jean), bibliothécaire de l'Académie roumaine, 135, calea Victoriei, Bucarest (Roumanie). — Élu membre de la Société le 3 mars 1883.

BIBESCO (Le prince Alexandre), 69, rue de Courcelles, Paris.— Élu membre de la Société le 6 juin 1874; vice-président en 1893, président en 1894; membre perpétuel.

30. BIJVANCK (W. G. C.), docteur ès lettres, 37<sup>a</sup> Laarderweg, Hilversum, près Amsterdam (Pays-Bas).—Élu membre de la Société le 28 décembre 1889.

BIKÉLAS (D.), Athènes (Grèce). — Élu membre de la Société le 5 juillet 1884.

BLANC (Alphonse), professeur au collège, Narbonne (Aude). — Élu membre de la Société le 20 février 1875.

BLOCHET (Edgard-Gabriel-Joseph), élève de l'École pratique des hautes études, 35, rue de l'Arbalète, Paris. — Élu membre de la Société le 30 juin 1894.

BLONAY (Godefroy DE), élève de l'École pratique des hautes études, 23, rue Cassette, Paris. — Élu membre de la Société le 30 janvier 1892.

BOISACQ (Émile), docteur agrégé de l'Université de Bruxelles, Virton (Belgique). — Élu membre de la Société le 13 février 1892.

BOISSIER (Marie-Louis-Antoine-Gaston), membre de l'Académie française et de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, administrateur du Collège de France, maître de conférences à l'École normale supérieure, Collège de France, Paris. — Membre de la Société depuis le 8 mai 1869.

BONNARDOT (François), archiviste paléographe, sous-inspecteur du service des travaux historiques de la ville de Paris, 106, avenue de la République, Montrouge (Seine). — Admis dans la Société en 1868; vice-président de 1887 à 1889; président en 1890; membre perpétuel.

BOREL (Frédéric), 96, rue Miromesnil, Paris. — Élu membre de la Société le 3 mars 1883.

BOSSERT (A.), inspecteur d'Académie, 51, rue d'Assas, Paris.— Élu membre de la Société le 2 décembre 1882.

40. BOUCHERIE (Adhémar), chef de bataillon en retraite, Angoulême (Charente). — Élu membre de la Société le 12 mai 1883.

BOUTROUÉ (Alexandre), 241, rue du Faubourg-Saint-Honoré, Paris. — Élu membre de la Société le 30 juin 1894.

BOVIER-LAPIERRE, professeur honoraire de l'Université, 8, rue Garancière, Paris.— Présenté pour être membre de la Société le 9 juin 1871; bibliothécaire du 25 mai 1878 au 1<sup>er</sup> janvier 1879.

BOYER (Paul), professeur de langue russe à l'École spéciale des langues

- orientales vivantes, 86, rue de l'Université, Paris. — Élu membre de la Société le 8 décembre 1888; trésorier depuis le 1<sup>er</sup> janvier 1892.
- BRÉAL (Auguste), élève diplômé de l'École spéciale des langues orientales, 70, rue d'Assas, Paris. — Élu membre de la Société le 5 décembre 1891.
- BRÉAL (Michel-Jules-Alfred), membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), inspecteur général de l'enseignement supérieur, professeur de grammaire comparée au Collège de France, directeur d'études à l'École pratique des hautes études, 70, rue d'Assas, Paris. — Membre de la Société en 1867; secrétaire depuis 1868; membre perpétuel.
- BRUN (Charles), agrégé de l'Université, 19, rue Cujas, Paris. — Élu membre de la Société le 16 décembre 1893.
- BUGGE (Sophus), professeur à l'Université, Christiania (Norvège). — Élu membre de la Société le 5 janvier 1878.
- CALOIANO (Michel B. C.), docteur ès lettres, professeur au lycée, Craiova (Roumanie). — Élu membre de la Société le 8 mars 1879.
- CARNEL (L'abbé), aumônier de l'Hôpital militaire, Lille (Nord). — Élu membre de la Société le 5 décembre 1891.
50. CARRIÈRE (Auguste), directeur adjoint pour les langues hébraïque, chaldaique et syriaque à l'École pratique des hautes études, professeur de langue arménienne à l'École spéciale des langues orientales vivantes, 35, rue de Lille, Paris. — Élu membre de la Société le 10 février 1873; vice-président en 1875 et 1876.
- CART (Théophile), professeur au lycée Henri IV, 12, rue Soufflot, Paris. — Élu membre de la Société le 17 décembre 1892; bibliothécaire en 1894.
- CHABANEAU (Camille), chargé du cours de langues romanes à la Faculté des lettres, Montpellier (Hérault). — Élu membre de la Société le 21 novembre 1868.
- CHARENCEY (*Charles-Félix-Hyacinthe* GOUIER, comte DE), membre du Conseil général de l'Orne, 24, rue de la Chaise, Paris. — Membre de la Société depuis l'origine et son premier secrétaire; bibliothécaire de 1868 à 1873; vice-président en 1874, 1883 et 1884; président en 1885.
- CHILOT (Narcisse), licencié ès lettres, élève de l'École pratique des hautes études et de l'École des langues orientales vivantes, 24, rue de Paris, Villeneuve-Saint-Georges (Seine-et-Oise). — Élu membre de la Société le 14 janvier 1893.
- COLINET (Ph.), professeur à l'Université, Louvain (Belgique). — Élu membre de la Société le 25 juin 1892; membre perpétuel.
- COMTE (Charles), professeur de rhétorique au lycée, Versailles (Seine-et-Oise). — Élu membre de la Société le 4 février 1882.
- CORNU (Jules), professeur à l'Université, 9, Salmgasse, Prague (Bohême). — Élu membre de la Société le 19 juillet 1873.
- COUBRONNE (Louis), professeur au lycée, Nantes (Loire-Inférieure). — Élu membre de la Société le 25 janvier 1879.
- COUSIN (Georges), maître de conférences à la Faculté des lettres, 59, boulevard Stanislas, Nancy (Meurthe-et-Moselle). — Élu membre de la Société le 8 février 1890; membre perpétuel.
60. CUNY (Albert), chez M. le général de Jessé, Melun (Seine-et-Marne). — Élu membre de la Société le 9 mai 1891.
- DARMESTER (James), professeur de langues et littératures de la Perse au

Collège de France, directeur d'études pour la langue zende à l'École pratique des hautes études, 18, boulevard de Latour-Maubourg, Paris. — Élu membre de la Société le 20 décembre 1873; vice-président en 1884, 1885 et 1886; président en 1887.

DAVID (René), ingénieur, 60, rue des Écoles, Paris. — Élu membre de la Société le 18 février 1882.

DELAIRE (Alexis), 238, boulevard Saint-Germain, Paris. — Élu membre de la Société le 18 novembre 1876; membre perpétuel.

DELAPLANE (A.), chef de bureau au Ministère des travaux publics, 244, boulevard Saint-Germain, Paris. — Admis dans la Société en 1868.

DELONDRE (Gustave), 16, rue Mouton-Duvernet, Paris. — Membre de la Société en 1867.

DELPHIN (Gaëtan), professeur à Oran (Algérie). — Élu membre de la Société le 30 juin 1894. Adresser : à Grigny (Rhône).

DERENBOURG (Hartwig), professeur d'arabe littéral à l'École spéciale des langues orientales vivantes, directeur adjoint pour la langue arabe et les religions de l'Arabie à l'École pratique des hautes études, professeur honoraire du Séminaire israélite, 56, rue de la Victoire, Paris. — Membre de la Société depuis 1866; secrétaire adjoint de 1866 à 1868; membre perpétuel.

DERENBOURG (Joseph), membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), 27, rue de Dunkerque, Paris. — Membre de la Société depuis le 22 juillet 1871.

DIANU (Jean N.), licencié ès lettres, ancien élève de l'École pratique des hautes études. — Élu membre de la Société le 7 février 1891. Adresser : aux soins de M. G. Dianu, directeur de l'École n° 19, Boulevardul Orientului, Bucarest (Roumanie).

70. DIEULAFOY (*Auguste-Marcel*), 2, impasse Conti, Paris. — Élu membre de la Société le 28 décembre 1884.

DONNER (O.), professeur de sanscrit et grammaire comparée à l'Université, Helsingfors (Finlande). — Élu membre de la Société le 19 juin 1869.

DOTTIN (Georges), maître de conférences à la Faculté des lettres, 5, boulevard Solférino, Rennes (Ille-et-Vilaine). — Élu membre de la Société le 6 décembre 1884; bibliothécaire de 1888 à 1891.

DURAND-GRÉVILLE (*Émile-Alix*), 68, rue Blanche, Paris. — Élu membre de la Société le 1<sup>er</sup> avril 1882; membre perpétuel.

DUTENS (Alfred), 50, rue François I<sup>er</sup>, Paris. — Élu membre de la Société le 19 juillet 1879.

DUTILLEUL (Jean-Baptiste), 18, rue Servandoni, Paris. — Élu membre de la Société le 26 janvier 1889.

DUVAL (*Paul-Rubens*), membre de la Société asiatique et de la Société des études juives, 11, rue de Sontay, Paris. — Élu membre de la Société le 18 février 1882; vice-président en 1885; président en 1886.

DUVAU (Louis), maître de conférences de grammaire comparée à l'École pratique des hautes études, l'un des directeurs de la *Revue de Philologie, de Littérature et d'Histoire anciennes*, 22, quai de Béthune, Paris. — Élu membre de la Société le 6 décembre 1884; administrateur depuis le 1<sup>er</sup> janvier 1892.

ÉDON, professeur au lycée Henri IV, 21, rue de Vaugirard, Paris. — Élu membre de la Société le 29 mai 1880.

- ELLIOTT (Richard-T.), professeur à Trinity college, Melbourne (Australie). — Élu membre de la Société le 24 novembre 1888.
80. ERNAULT (Émile-Jean-Marie), professeur à la Faculté des lettres, 2, rue Saint-Maixent, Poitiers (Vienne). — Élu membre de la Société le 18 décembre 1875 ; administrateur de 1882 au 24 mai 1884 ; membre perpétuel.
- ESTLANDER (Karl-G.), professeur à l'Université, Helsingfors (Finlande). — Membre de la Société en 1867.
- ÉTIENNE (E.), professeur au lycée, chargé de cours à la Faculté des lettres de Nancy, 51, faubourg Saint-Sébastien, Maxeville, par Nancy (Meurthe-et-Moselle). — Élu membre de la Société le 6 décembre 1890.
- FÉCAMP (Albert), bibliothécaire de la Bibliothèque universitaire, 44, rue Pitot, Montpellier (Hérault). — Élu membre de la Société le 13 janvier 1877.
- FINOT (Louis), sous-bibliothécaire à la Bibliothèque nationale, 49, rue Claude-Bernard, Paris. — Élu membre de la Société le 25 juin 1892.
- FLEURY (Jean), lecteur à l'Université impériale, 33, rue des Officiers, Saint-Petersbourg (Russie). — Élu membre de la Société le 21 décembre 1878 ; membre perpétuel.
- FOURNIER, professeur à l'École supérieure des Lettres, 9, rue de Tanger, Alger. — Élu membre de la Société le 5 mai 1894.
- GAIDOZ (Henri), directeur d'études pour les langues et littératures celtiques à l'École pratique des hautes études, professeur à l'École des sciences politiques, l'un des directeurs de la revue *Mélusine*, 22, rue Servandoni, Paris. — Membre de la Société en 1867 ; administrateur de 1870-1871 au 27 janvier 1877 ; vice-président en 1879 et 1880 ; président en 1881.
- GASC-DESFOSSÉS (Alfred), professeur au lycée, 73, rue Nationale, Lille (Nord). — Élu membre de la Société le 9 mars 1889.
- GILLÉRON (Jules), directeur adjoint pour les langues romanes à l'École pratique des hautes études, l'un des directeurs de la *Revue des Patois gallo-romans*, 2, place de la République, Levallois-Perret (Seine). — Élu membre de la Société le 28 avril 1877.
90. GODEFROY (Frédéric), 20, rue de l'Abbé-Grégoire, Paris. — Élu membre de la Société le 24 mai 1879.
- GOHIN (Ferdinand), professeur au Collège, Domfront (Orne). — Élu membre de la Société le 30 janvier 1892.
- GONNET (L'abbé), maison Sainte-Catherine, Écully (Rhône). — Élu membre de la Société le 12 juin 1875 ; membre perpétuel.
- GRAFFIN (L'abbé R.), professeur à l'Institut catholique, 47, rue d'Assas, Paris. — Élu membre de la Société le 8 mars 1890.
- GRAMMONT (Maurice), maître de conférences à la Faculté des lettres, Dijon (Côte-d'Or). — Élu membre de la Société le 14 décembre 1889.
- GRANDGENT (Charles), professeur à l'Université de Harvard, Cambridge (Massachusetts, États-Unis d'Amérique). — Élu membre de la Société le 29 mai 1886.
- GRANGES (Ch. M. DES), agrégé des lettres, professeur au Collège Stanislas, 9, chaussée de la Muette, Paris. — Élu membre de la Société le 22 novembre 1890.
- GRASSERIE (Raoul de LA), juge au Tribunal, 4, rue de Bourbon, Rennes (Ille-et-Villaine). — Élu membre de la Société le 14 mai 1887.
- GRÉARD (O.), membre de l'Académie française et de l'Académie des sciences

morales et politiques, vice-recteur de l'Académie de Paris, à la Sorbonne.  
— Membre de la Société depuis le 14 décembre 1889.

GUMET (Émile), place de la Miséricorde, Lyon (Rhône), et au Musée Guimet, avenue d'Iéna, Paris. — Élu membre de la Société le 22 janvier 1881; membre perpétuel.

100. GUSTAFSSON (Docteur Fridolf-*Vladimir*), professeur de littérature latine à l'Université, 1, Andreeg, Helsingfors (Finlande). — Élu membre de la Société le 16 mai 1885.

HALÉVY (Joseph), directeur adjoint pour les langues éthiopienne et himyarite et les langues touraniennes à l'École pratique des hautes études, 26, rue Aumaire, Paris. — Élu membre de la Société le 13 janvier 1872; vice-président en 1886 et 1887; président en 1888.

HARLEZ (C. DE), professeur à l'Université, Louvain (Belgique). — Élu membre de la Société le 18 novembre 1876.

HASDEŪ (Bogdan-*Petriceicū*), membre de l'Académie roumaine, de la Société littéraire serbe, etc., professeur de philologie comparée à l'Université de Bucarest, directeur général des Archives royales, membre du Conseil supérieur de l'instruction publique, directeur de la revue *Columna lui Traianū*, rue Mihaïlovodă, Bucarest (Roumanie). — Élu membre de la Société le 4 février 1882.

HATZFELD (Adolphe), professeur au lycée Louis-le-Grand, ancien professeur à la Faculté des lettres de Grenoble, 7, rue de l'Odéon, Paris. — Élu membre de la Société le 1<sup>er</sup> février 1873.

HAUVION, 40, rue des Écoles, Paris. — Élu membre de la Société le 20 novembre 1886.

HAYERFIELD (F.), professeur à Christ-Church, Oxford, (Grande-Bretagne). — Élu membre de la Société le 18 novembre 1882; membre perpétuel.

HAVET (*Pierre-Antoine-Louis*), membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), professeur de philologie latine au Collège de France, professeur de philologie latine à la Faculté des lettres, directeur d'études pour la philologie latine à l'École pratique des hautes études, 5, avenue de l'Opéra, Paris. — Élu membre de la Société le 20 novembre 1869; secrétaire adjoint de 1870 à 1882; membre perpétuel.

HENRY (Victor), professeur de sanscrit et de grammaire comparée à la Faculté des lettres, 105, rue Notre-Dame-des-Champs, Paris. — Élu membre de la Société le 22 janvier 1881; membre perpétuel.

HÉRIOT-BUNOUST (L'abbé *Étienne-Eugène-Louis*), 27, rue d'Assas, Paris. — Élu membre de la Société le 19 novembre 1887; membre perpétuel.

110. HERMANN (Eduard), 25, Spitalgasse, Cobourg (Allemagne). — Élu membre de la Société le 3 décembre 1892.

HOLLEAUX (Maurice), professeur à la Faculté des lettres, 9, quai de la Guillotière, Lyon (Rhône). — Élu membre de la Société le 30 avril 1892.

HOVELACQUE (Abel), professeur à l'École d'anthropologie, 38, rue de Luxembourg, Paris. — Élu membre de la Société le 4 décembre 1869.

IMBERT, receveur de l'enregistrement et des domaines, Couiza (Aude). — Élu membre de la Société le 14 décembre 1889.

JACKSON (James), archiviste-bibliothécaire de la Société de Géographie, 15, avenue d'Antin, Paris. — Élu membre de la Société le 22 juin 1879; membre perpétuel.

- JEDLIČKA (Jaromír), candid. prof., Jeronymova ulice, 10, II, Prague-Smichov (Bohême). — Élu membre de la Société le 19 décembre 1891.
- JOB (Léon), docteur es lettres, professeur au lycée, 2, rue de la Hache, Nancy (Meurthe-et-Moselle). — Élu membre de la Société le 21 novembre 1885.
- JORET (Charles), professeur à la Faculté des lettres, 5, rue Saint-Michel, Aix (Bouches-du-Rhône). — Élu membre de la Société le 10 janvier 1874 ; membre perpétuel.
- KELLER (Otto), professeur à l'Université, 2, Kreuzherrenplatz, Prague (Bohême). — Élu membre de la Société le 14 janvier 1893.
- KERN, professeur de sanscrit à l'Université, 41, Noordeinde, Leyde (Pays-Bas). — Élu membre de la Société le 15 mars 1873.
120. KIRSTE (*Ferdinand-Otto-Jean*), professeur de philologie orientale à l'Université, 2, Hafnerplatz, Graz (Styrie). — Élu membre de la Société le 7 janvier 1872 ; membre perpétuel.
- LABORDE (Le marquis Joseph DE), archiviste aux Archives nationales, 8, rue d'Anjou, Paris. — Élu membre de la Société le 29 décembre 1873 ; membre perpétuel.
- LACOUPERIE (Docteur Albert TERRIEN DE), ancien professeur de philologie indo-chinoise à l'University College, directeur du *Babylonian and Oriental Record*, 54, Bishop's Terrace, Walham Green, S. W., Londres. — Élu membre de la Société le 9 février 1889.
- LAMBERT (Charles), professeur au Lycée, avenue du Parmelan, maison Falletti, Annecy (Haute-Savoie). — Élu membre de la Société le 3 mai 1890.
- LARAY (Henri), capitaine d'infanterie de marine, 22, rue d'Orsel, Paris. — Élu membre de la Société le 31 mai 1890 ; membre perpétuel.
- LAURENT, professeur au Collège Stanislas, 9, rue du Mont-Parnasse, Paris. — Élu membre de la Société le 14 avril 1883.
- LECOCQ (Gustave), 7, rue du Nouveau-Siècle, Lille (Nord). — Élu membre de la Société le 3 mai 1890 ; membre perpétuel.
- LE FOYER, 252, rue de Rivoli, Paris. — Élu membre de la Société le 14 mai 1892.
- LEGER (Louis-Paul), professeur honoraire à l'École spéciale des langues orientales vivantes, professeur de langues et littératures slaves au Collège de France, professeur à l'École de guerre, 43, rue de Boulainvilliers, Paris. — Membre de la Société depuis l'origine, administrateur vice-président de 1866 à 1869, en 1880 et en 1881 ; président en 1882 ; membre perpétuel.
- LEJAY (L'abbé Paul), 119, rue du Cherche-Midi, Paris. — Élu membre de la Société le 17 mai 1890.
130. LÉVI (Sylvain), maître de conférences de langue sanscrite à l'École pratique des hautes études, chargé de cours à la Faculté des lettres, 3, place Saint-Michel, Paris. — Élu membre de la Société le 10 janvier 1885 ; vice-président en 1891 et en 1892 ; président en 1893.
- LIÉTARD (Le docteur Alexandre), médecin inspecteur des eaux, correspondant de l'Académie de médecine, Plombières (Vosges). — Membre de la Société en 1867.
- LOTH (Joseph), doyen de la Faculté des lettres, Rennes (Ille-et-Vilaine). — Élu membre de la Société le 25 mai 1878.
- MALVOISIN (Édouard), agrégé de l'Université, 4, impasse Cœur-de-Vey (56, avenue d'Orléans), Paris. — Membre de la Société en 1867 ; bibliothécaire du 7 février 1880 à la fin de 1881.

- MASPERO (*Camille-Charles-Gaston*), membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), professeur de philologie et archéologie égyptiennes au Collège de France, directeur d'études pour la philologie et les antiquités égyptiennes à l'École pratique des hautes études, 24, avenue de l'Observatoire, Paris. — Membre de la Société en 1867; vice-président en 1877 et 1879; président en 1880.
- MASSIEU DE CLERVAL, 113, boulevard de la Reine, Versailles (Seine-et-Oise). — Membre de la Société depuis 1867.
- MATHIEU (E.), traducteur aux établissements Schneider, 126, route de Conches, au Creusot (Saône-et-Loire). — Élu membre de la Société le 8 mars 1890.
- MEILLET (A.), maître de conférences de grammaire comparée à l'École pratique des hautes études, 24, boulevard Saint-Michel, Paris. — Élu membre de la Société le 23 février 1889; membre perpétuel.
- MÉLÈSE, professeur de l'Université, 30, rue de Vaugirard, Paris. — Élu membre de la Société le 8 mars 1889.
- MELON (Paul), 24, place Malesherbes, Paris. — Élu membre de la Société le 19 novembre 1870; membre perpétuel.
140. MERWART (K.), docteur en philosophie, professeur à l'Académie Marie-Thérèse et au collège du II<sup>e</sup> arrondissement, II, Taborstrasse, 28, Vienne (Autriche). — Élu membre de la Société le 21 juin 1884.
- MEYER (Alphonse), professeur au lycée, 43, rue des Facultés, Bordeaux (Gironde). — Élu membre de la Société le 6 février 1875.
- MEYER (*Marie-Paul-Ilyacinthe*), membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), professeur de langues et littératures de l'Europe méridionale au Collège de France, directeur de l'École des Chartes, 26, rue de Boulainvilliers, Paris. — Membre de la Société en 1867; membre perpétuel.
- MICHEL (Charles), professeur à l'Université, 110, avenue d'Avroy, Liège (Belgique). — Élu membre de la Société le 16 février 1878.
- MOHL (B.-Jiří), lecteur à l'Université, professeur à la Česko-slovanská Akademie obchodní, I, konvitská ulice, č. 24 a, Prague (Bohême). — Élu membre de la Société le 21 novembre 1885; administrateur en 1890 et 1891.
- MONSEUR, professeur à l'Université, Bruxelles (Belgique). — Élu membre de la Société le 9 janvier 1885.
- MONTAGUE, professeur à Amherst College, Amherst (Massachusetts, États-Unis d'Amérique). — Élu membre de la Société le 30 novembre 1889.
- MONTMITONNET, 22, rue Soufflot, Paris. — Élu membre de la Société le 2 décembre 1893.
- MORTEVEILLE (Stanislas), 15, rue Vineuse, Paris. — Élu membre de la Société le 11 janvier 1879.
- MOWAT (Robert), chef d'escadrons d'artillerie en retraite, 10, rue des Feuillantines, Paris. — Membre de la Société depuis l'origine; président en 1878.
150. NOEL (Charles), professeur au lycée, Besançon (Doubs). — Élu membre de la Société le 10 janvier 1885.
- OLTRAMARE (Paul), professeur au gymnase, 12, rue Bonivard, Genève (Suisse). — Élu membre de la Société le 27 mai 1876; membre perpétuel.
- PARIS (*Gaston-Bruno-Paulin*), membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), professeur de langue et littérature françaises du

- moyen âge au Collège de France, président de la Section des sciences historiques et philologiques à l'École pratique des hautes études, 3, rue Pomereu (134, rue de Lonchamp), Paris. — Membre de la Société en 1867 ; vice-président en 1869, en 1870-1871 et en 1872 ; président en 1873 ; membre perpétuel.
- PARMENTIER (Léon), professeur à l'Université, 47, rue Souverain-Pont, Liège (Belgique). — Élu membre de la Société le 5 décembre 1885.
- PARMENTIER (Le général de division *Joseph-Charles-Théodore*), 5, rue du Cirque, Paris. — Élu membre de la Société le 17 mars 1883 ; membre perpétuel.
- PASCAL (Ch.), professeur au lycée, 47 bis, rue de Châtivesle, Reims (Marne). — Admis dans la Société en 1886.
- PASSY (Paul), docteur ès lettres, 6, rue Labordère, Neuilly-sur-Seine (Seine). — Élu membre de la Société le 17 décembre 1892 ; membre perpétuel.
- PAULI (Carl), docteur en philosophie, professeur au Lycée cantonal, 94, viale Carlo Cattaneo, Casa Monti, Lugano (Suisse). — Élu membre de la Société le 3 mars 1883.
- PELLETAN (*Charles-Camille*), député, 7 et 9, rue Niepce, Paris. — Admis dans la Société en 1868.
- PEÑAFIEL (Docteur Antonio), professeur de médecine et de chirurgie à l'Université, directeur général du Bureau de statistique, Mexico (Mexique). — Élu membre de la Société le 11 mai 1889 ; membre perpétuel.
160. PIERRET, conservateur du musée égyptien, au Louvre, Paris. — Était membre de la Société le 1<sup>er</sup> février 1870.
- PLOIX (*Charles-Martin*), ingénieur hydrographe, 1, quai Malaquais, Paris. — Membre de la Société en 1867 ; vice-président en 1873 et en 1888 ; président en 1874 et en 1889 ; membre perpétuel.
- POGNON (H.), consul de France, Bagdad (Turquie d'Asie). — Élu membre de la Société le 16 février 1884.
- POLIVKA (Jiri), privat-docent de philologie slave à l'Université, VII, 365, Prague (Bohême). — Élu membre de la Société le 25 juin 1892.
- PSICHARI (Jean), directeur adjoint pour la philologie byzantine à l'École pratique des hautes études, 77, rue Claude-Bernard, Paris. — Élu membre de la Société le 15 février 1884 ; administrateur de 1885 à 1889.
- REINACH (Salomon), 38, rue de Lisbonne, Paris. — Élu membre de la Société le 21 février 1880.
- RHYS (Prof. John), ancien fellow de Merton College, 87, Banbury road, Oxford (Grande-Bretagne). — Élu membre de la Société le 9 janvier 1875 ; membre perpétuel.
- RIABININ (Michel), 6, rue de la Poste, Odessa (Russie). — Élu membre de la Société le 24 juin 1893.
- ROERSCH (Alphonse), docteur en philosophie et lettres, 5, rue Chestret, Liège (Belgique). — Élu membre de la Société le 28 janvier 1893.
- ROGER (Maurice), professeur au lycée et à la Faculté des lettres, 275, rue Solférino, Lille (Nord). — Élu membre de la Société le 20 mars 1886 ; membre perpétuel.
170. ROLLAND (Eugène), l'un des directeurs de la revue *Mélusine*, château de Grantmont, à Aunay-sous-Auneau, par Auneau (Eure-et-Loir), et à Paris, 2, rue des Chantiers. — Admis dans la Société en 1868 ; membre perpétuel.
- ROSAPPELLY (Le docteur), ancien interne des hôpitaux, 10, rue de Buci, Paris. — Élu membre de la Société le 27 mai 1876 ; membre perpétuel.

- ROUSSELOT (L'abbé Jean), docteur ès lettres, l'un des directeurs de la *Revue des Patois gallo-romans*, 11, rue Littré, Paris. — Élu membre de la Société le 17 avril 1886; vice-président en 1894.
- SABBATHIER (Paul), agrégé de l'Université, 15, rue du Cardinal-Lemoine, Paris. — Élu membre de la Société le 28 décembre 1889.
- SACLEUX (Le R. P.), missionnaire apostolique à Zanzibar (Côte orientale d'Afrique, via Marseille). — Élu membre de la Société le 7 avril 1894; membre perpétuel.
- SAINTE-DIDIER (Le baron DE), 12, avenue de l'Alma, Paris. — Élu membre de la Société le 7 mars 1891.
- SANCHEZ MOGUEL (Antonio), membre de l'Académie royale d'histoire, professeur à l'Université, Madrid (Espagne). — Élu membre de la Société le 5 février 1887.
- SAUSSURE (Ferdinand DE), professeur à l'Université de Genève, Malagny-Versoix, près Genève (Suisse). — Élu membre de la Société le 13 mai 1876; secrétaire-adjoint de 1883 à 1891.
- SAYCE (*Archibald-Henry*), professeur à l'Université, Oxford (Grande-Bretagne). — Élu membre de la Société le 5 janvier 1878; membre perpétuel.
- SAYOUS (Édouard), professeur à la Faculté des lettres, Besançon (Doubs). — Élu membre de la Société le 2 mai 1885.
180. SCHILS (L'abbé G.-H.), curé de Fontenoille, par Sainte-Cécile (Belgique). — Élu membre de la Société le 8 juin 1889.
- SCHLEMMER DE BANYAVÓLGY (Le chevalier Charles), directeur de la Chancellerie des finances, consul de Perse, via Sant' Andrea, 573, Fiume (Hongrie). — Élu membre de la Société le 30 novembre 1889.
- SCHLUMBERGER (Gustave-Léon), membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), 140, rue du Faubourg-Saint-Honoré, Paris. — Membre de la Société depuis le 3 décembre 1881; membre perpétuel.
- SCHRIJNEN (Joseph), docteur en philosophie, professeur au collège, Ruremonde (Pays-Bas). — Élu membre de la Société le 5 décembre 1891.
- SCHWOB (Marcel), 2, rue de l'Université, Paris. — Élu membre de la Société le 9 février 1889; bibliothécaire en 1892.
- SÉBILLOT (Paul), directeur de la *Revue des Traditions populaires*, 4, rue de l'Odéon, Paris. — Élu membre de la Société le 28 avril 1883; membre perpétuel.
- SENART (Émile), membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), château de la Pelice, près la Ferté-Bernard (Sarthe), et à Paris, 18, rue François I<sup>er</sup>. — Admis dans la Société en 1868; membre perpétuel.
- SÉNÉCHAL (Edmond), inspecteur des finances, 30, quai du Louvre, Paris. — Élu membre de la Société le 16 mai 1885.
- SÉPET (Marius), bibliothécaire à la bibliothèque nationale, 2, rue de l'Union, Clamart (Seine). — Était membre de la Société le 1<sup>er</sup> février 1870.
- SPECHT (Édouard), 195, rue du Faubourg-Saint-Honoré, Paris. — Membre de la Société depuis 1867.
190. SPEIJER (J.-S.), professeur de philologie latine à l'Université, Groningue (Pays-Bas). — Élu membre de la Société le 2 février 1878.
- SPIEGELBERG, docteur en philosophie, 2, Kurze strasse, Hannover (Allemagne). — Élu membre de la Société le 26 mars 1892.
- SPIRO (Jean-Henri), professeur à l'Université de Lausanne, Vufflens-la-Ville, près Lausanne (Suisse). — Élu membre de la Société le 18 février 1882.
- STOKES (Whitley), associé étranger de l'Institut de France (Académie des

- inscriptions et belles-lettres), ancien membre du Governor's Council à Calcutta, 15, Grenville Place, S. W., Londres. — Élu membre de la Société le 5 novembre 1881.
- STORM (Johan), professeur à l'Université, Christiania (Norvège). — Élu membre de la Société le 23 novembre 1872; membre perpétuel.
- STURM (P.-V.), professeur à l'Athénée, Luxembourg (grand-duché de Luxembourg). — Élu membre de la Société le 20 février 1875.
- SUDRE (Léopold-Maurice-Pierre-Timothée), professeur au collège Stanislas, 42, boulevard Montparnasse, Paris. — Élu membre de la Société le 2 avril 1887; membre perpétuel.
- SVRLJUGA (Ivan Kr.), Osiek (Croatie). — Élu membre de la Société le 17 avril 1880.
- TAVERNEY (Adrien), Jongny, près Vevey (Suisse). — Élu membre de la Société le 17 mars 1883.
- TEGNÉR, professeur à l'Université, Lund (Suède). — Élu membre de la Société le 17 avril 1875; membre perpétuel.
200. THOMSEN (Wilh.), professeur à l'Université, 150, Gamle Kongevei, Copenhague (Danemark). — Élu membre de la Société le 21 mai 1870.
- TOUBIN (Édouard), archiviste, Salins (Jura). — Élu membre de la Société le 5 mars 1887.
- TOURNIER (Édouard), directeur d'études pour la philologie grecque à l'École pratique des hautes études, maître de conférences à l'École normale supérieure, 16, rue de Tournon, Paris. — Membre de la Société depuis l'origine; vice-président en 1872.
- TOURTOULON (Le baron Charles DE), château de Valergues, par Lansargues (Hérault). — Élu membre de la Société le 25 avril 1869.
- VAN DER VLIET, professeur à l'Université, Utrecht (Pays-Bas). — Élu membre de la Société le 11 mars 1893.
- VERRIER (Paul), professeur au Lycée, 32, rue Maurepas, Versailles (Seine-et-Oise). — Élu membre de la Société le 12 mars 1892.
- VOGÜÉ (Le marquis Charles-Jean-Melchior DE), membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), ancien ambassadeur de France à Vienne, 2, rue Fabert, Paris. — Membre de la Société depuis le 27 mars 1879; membre perpétuel.
- WACKERNAGEL (Jacques), professeur à l'Université, Bâle (Suisse). — Élu membre de la Société le 20 novembre 1886.
- WATEL, professeur au lycée Condorcet, 105, rue de Miromesnil, Paris. — Élu membre de la Société le 13 janvier 1872.
- WEBSTER (M<sup>lle</sup> Héléne), 37, Nahont Street, Lynn (Massachusetts, États-Unis d'Amérique). — Élu membre de la Société le 28 décembre 1889.
210. WHARTON (Edward-Ross), Merton Lea, Oxford (Grande-Bretagne). — Élu membre de la Société le 7 février 1891; membre perpétuel.
- WILBOIS, colonel de gendarmerie, 5, rue Stanislas, Paris. — Élu membre de la Société le 15 avril 1876; membre perpétuel.
- WIMMER (Ludvig-F.-A.), professeur à l'Université, 9, Norrebrogade, Copenhague (Danemark). — Élu membre de la Société le 29 mars 1873; membre perpétuel.
- WINKLER (Docteur Henri), Gartenhaus 34, Neudorfstrasse, Breslau (Silésie Prussienne). — Élu membre de la Société le 30 novembre 1889.

WOTKE (Karl), docteur en philosophie, VII, Kirchberggasse, 35, Vienne (Autriche). — Élu membre de la Société le 25 juin 1887.

ZUBATÝ (Joseph), professeur de sanscrit et grammaire comparée à l'Université, Smíchov, Husova třída, 539, Prague (Bohême). — Élu membre de la Société le 19 décembre 1891.

ZVETAIEV (Jean), professeur à l'Université, Moscou (Russie).— Élu membre de la Société le 16 mai 1885.

BIBLIOTHÈQUE DE L'ÉCOLE FRANÇAISE D'ARCHÉOLOGIE, Palais Farnèse, à Rome. — Admise dans la Société le 25 mai 1889.

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSITAIRE, Clermont-Ferrand (Puy-de-Dôme). — Admise dans la Société le 11 juin 1887.

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSITAIRE, Palais de l'Université, Montpellier (Hérault). — Admise dans la Société le 24 juin 1893.

220. BIBLIOTHÈQUE UNIVERSITAIRE, Toulouse (Haute-Garonne). — Admise dans la Société le 2 mai 1885.

BRITISH MUSEUM. — Admis dans la Société le 22 novembre 1890 ; membre perpétuel. Adresser à M. Borrani, 9, rue des Saints-Pères, Paris.

---

LISTE DES PRÉSIDENTS

DE LA SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE DE PARIS

DEPUIS 1866.

|          | MM.                 |       | MM.                       |
|----------|---------------------|-------|---------------------------|
| 1866.    | † EGGER.            | 1881. | GAIDOZ.                   |
| 1867.    | † RENAN.            | 1882. | LEGER.                    |
| 1868.    | † BRUNET DE PRESLE. | 1883. | D'ARBOIS DE JUBAINVILLE   |
| 1869.    | † BAUDRY.           | 1884. | † GUYARD.                 |
| 1870-71. | † EGGER.            | 1885. | DE CHARENCEY.             |
| 1872.    | † THUROT.           | 1886. | RUBENS DUVAL.             |
| 1873.    | GASTON PARIS.       | 1887. | JAMES DARMESTETER.        |
| 1874.    | PLOIX.              | 1888. | HALÉVY.                   |
| 1875.    | † VAÏSSE.           | 1889. | PLOIX.                    |
| 1876.    | † EGGER.            | 1890. | BONNARDOT.                |
| 1877.    | † BENOIST.          | 1891. | † DE ROCHEMONTEIX.        |
| 1878.    | MOWAT.              | 1892. | PHILIPPE BERGER           |
| 1879.    | † BERGAIGNE.        | 1893. | SYLVAIN LÉVI.             |
| 1880.    | MASPERO.            | 1894. | PRINCE ALEXANDRE BIBESCO. |

---

## MEMBRES

### ENLEVÉS PAR LA MORT A LA SOCIÉTÉ

---

- BAISSAC (Charles), professeur de rhétorique au collège royal de Port-Louis (Ile Maurice). — Élu membre de la Société le 20 juin 1891. Décédé le 3 décembre 1892.
- BAUDRY (Frédéric), membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), administrateur de la bibliothèque Mazarine. — Membre de la Société en 1867; vice-président en 1868; président en 1869. Décédé le 2 janvier 1885.
- BENOIST (*Louis-Eugène*), membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), professeur de poésie latine à la Faculté des lettres de Paris. — Membre de la Société depuis le 7 mai 1870; président en 1877. Décédé le 22 mai 1887.
- BERGAIGNE (*Abel-Henri-Joseph*), membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), directeur d'études à l'École pratique des hautes études, professeur de sanscrit et de grammaire comparée à la Faculté des lettres de Paris. — Membre de la Société en 1864; secrétaire adjoint en 1868 et 1869; vice-président de 1873 à 1878; président en 1879. Décédé le 6 août 1888.
- BOUCHERIE (A.), chargé du cours de langues romanes à la Faculté des lettres de Montpellier. — Élu membre de la Société le 21 novembre 1868. Décès notifié à la Société le 14 avril 1883.
- BRUNET DE PRESLE, membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), professeur de grec moderne à l'École spéciale des langues orientales vivantes. — Membre de la Société en 1867; président en 1868. Décédé le 12 septembre 1875.
- CHASLES (Philarète), professeur au Collège de France. — Élu membre de la Société le 15 février 1873. Décès notifié à la Société le 19 juillet 1873.
- CHASSANG (A.), inspecteur général de l'Université. — Élu membre de la Société le 12 novembre 1870. Décédé le 8 mars 1888.
- CHODZKO (Alexandre), ancien chargé de cours au Collège de France et à l'École spéciale des langues orientales vivantes. — Membre de la Société depuis l'origine. Décès notifié à la Société le 16 janvier 1892.
- DARMESTER (Arsène), professeur de langue et littérature françaises du moyen âge à la Faculté des lettres de Paris, professeur à l'École nor-

- male de jeunes filles de Sèvres. — Membre de la Société en 1870. Décédé le 16 novembre 1888.
- DE LA BERGE. — Élu membre de la Société le 3 décembre 1870. Décédé le 13 mars 1878.
- DEVIC (Marcel), chargé du cours de langue et de littérature arabes à la Faculté des lettres de Montpellier. — Élu membre de la Société le 19 février 1876; vice-président en 1878. Décédé en mai 1888.
- DEVILLE (Gustave), ancien membre de l'École française d'Athènes. — Membre de la Société en 1867. Décédé en 1868.
- DIDION (Charles), inspecteur général des ponts et chaussées en retraite, délégué général de la Compagnie d'Orléans. — Élu membre de la Société le 26 avril 1873. Décédé le 26 janvier 1882.
- DIDOT (Ambroise-Firmin). — Admis dans la Société en 1868. Décédé en 1876.
- DOSSON (S.), professeur à la Faculté des lettres de Clermont-Ferrand. — Élu membre de la Société le 14 mai 1887. Décédé le 15 février 1893.
- EGGER (Émile), membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), professeur d'éloquence grecque à la Faculté des lettres de Paris. — Président de la Société en 1866, en 1870-71, en 1876. Décédé le 31 août 1885.
- EICHTHAL (Gustave D'). — Membre de la Société depuis 1867. Décédé en 1886.
- FLORENT-LEFÈVRE. — Élu membre de la Société le 29 mars 1873. Décédé en 1887.
- FOURNIER (Eugène), docteur en médecine et ès sciences naturelles. — Membre de la Société depuis l'origine. Décédé le 10 juin 1885.
- GEORGIAN (Professeur D<sup>r</sup> C.-D.) — Élu membre de la Société le 21 mars 1875. Décédé en 1888.
- GOLDSCHMIDT (Siegfried), professeur de sanscrit à l'Université de Strasbourg. — Élu membre de la Société le 8 mai 1869. Décédé le 31 janvier 1884.
- GOULLET. — Élu membre de la Société le 7 juin 1873. Décédé en 1887.
- GRANDGAGNAGE (Charles), sénateur du royaume de Belgique. — Élu membre de la Société le 24 avril 1869.
- GRAUX (Charles-Henri), maître de conférences de philologie grecque à l'École pratique des hautes études, maître de conférences d'histoire grecque à la Faculté des lettres de Paris, bibliothécaire à la bibliothèque de l'Université. — Élu membre de la Société le 9 mai 1874. Décédé le 13 janvier 1882.
- GRIMBLOT (Paul), ancien consul de France à Ceylan. — Membre de la Société en 1867. Décès notifié à la Société le 4 juin 1870.
- GUIEYSSÉ (Georges-Eugène). — Élu membre de la Société le 11 février 1888. Décédé le 17 mai 1889.
- GUYARD (Stanislas), professeur de langue arabe au Collège de France, maître de conférences de langues arabe et persane à l'École pratique des hautes études. — Élu membre de la Société le 13 avril 1878, vice-président en 1882 et 1883; président en 1884. Décédé le 7 septembre 1884.
- HALLÉGUEN (Le docteur). — Élu membre de la Société le 9 juin 1877. Décès notifié à la Société le 5 avril 1879.
- HANUSZ (Jean), professeur agrégé à l'Université de Vienne (Autriche).

- Élu membre de la Société le 25 juin 1887. Décédé en juillet de la même année.
- HAUVETTE-BESNAULT, directeur d'études honoraire à l'École pratique des hautes études, conservateur adjoint de la bibliothèque de l'Université. — Membre de la Société depuis 1870. Décédé le 28 juin 1888.
- HEINRICH (G.-A.), doyen de la Faculté des lettres de Lyon. — Membre de la Société depuis 1867. Décédé en 1887.
- HERVÉ (Camille). — Membre de la Société en 1867. Décédé le 30 août 1878.
- JAUBERT (Le comte), membre de l'Institut. — Membre de la Société depuis 1868. Décédé le 1<sup>er</sup> janvier 1875.
- JOZON, député. — Présenté pour être membre de la Société dans la séance du 2 décembre 1879. Décès notifié à la Société le 9 juillet 1881.
- JUDAS (Le docteur A.-C.), ancien médecin principal de première classe. — Membre de la Société depuis l'origine. Décédé le 17 janvier 1873.
- LACHAISE (L'abbé Romain CZERKAS). — Membre de la Société en 1867. Décès notifié à la Société le 26 avril 1873.
- LAMBRIOR, professeur à l'Université de Jassy (Roumanie). — Élu membre de la Société le 26 mai 1877. Décès notifié à la Société le 17 novembre 1883.
- LENORMANT (*Charles-François*), membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), professeur d'archéologie près la Bibliothèque nationale. — Membre de la Société en 1867. Décédé le 9 décembre 1883.
- LE SAINT (François), ancien officier. — Décédé en 1867.
- LÉVY (B.), inspecteur général de l'instruction publique. — Élu membre de la Société le 24 janvier 1874. Décédé le 24 décembre 1884.
- LITRÉ (*Maximilien-Paul-Émile*), membre de l'Académie française et de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Membre de la Société depuis 1868. Décédé en 1881.
- LOEB (Isidore), professeur au Séminaire israélite, professeur libre à la Faculté des lettres de Paris. — Élu membre de la Société le 19 décembre 1885. Décédé le 2 juin 1892.
- LOTTNER (Le docteur Karl). — Membre de la Société en 1867. Décédé le 5 avril 1873.
- LUTOSZAVSKI (Stanislas), élève de l'Université de Dorpat. — Élu membre de la Société le 19 décembre 1885. Décès notifié à la Société le 18 février 1892.
- MAURY (*Louis-Ferdinand*-Alfred), membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), professeur d'histoire et morale au Collège de France, directeur d'études à l'École pratique des hautes études, ancien directeur des Archives nationales. — Membre de la Société en 1868. Décédé le 12 février 1892.
- MERLETTE (*Auguste-Nicolas*). — Élu membre de la Société le 20 novembre 1886. Décédé le 13 mai 1889.
- MEUNIER (*Louis-François*), docteur ès lettres. — Membre de la Société en 1867 ; trésorier de 1872 à sa mort. Décédé le 11 mars 1874.
- MEYER (Maurice), ancien professeur à la Faculté des lettres de Poitiers (Vienne), inspecteur de l'enseignement primaire. — Admis dans la Société en 1868. Décédé en 1870.
- MOISY (Henry). — Élu membre de la Société le 12 juin 1875. Décès notifié à la Société le 18 décembre 1886.
- MUIR (John), correspondant de l'Institut de France (Académie des inscriptions et belles-lettres). — Élu membre de la Société le 21 novembre 1868. Décédé le 15 mars 1882.

- NIGOLES (O.), professeur au lycée Janson de Sailly. — Élu membre de la Société le 13 juillet 1878. Décès notifié à la Société le 22 décembre 1888.
- PANNIER (Léopold), attaché à la Bibliothèque nationale. — Était membre de la Société le 1<sup>er</sup> février 1870. Décès notifié à la Société le 20 novembre 1875.
- PAPLONSKI (J.), directeur de l'Institut des sourds et muets, à Varsovie (Pologne russe). — Élu membre de la Société le 27 février 1869. Décédé le 28 novembre 1885.
- PEDRO II (S. M. dom), membre de l'Institut de France. — Membre de la Société depuis le 12 mai 1877. Décédé le 5 décembre 1891.
- PELLAT, doyen de la Faculté de droit. — Était membre de la Société le 1<sup>er</sup> février 1870. Décès notifié à la Société le 18 novembre 1871.
- PIERRON (Alexis), professeur au lycée Louis-le-Grand. — Admis dans la Société en 1868. Décès notifié à la Société le 7 décembre 1878.
- PONTON D'AMÉCOURT (Le vicomte Gustave DE). — Membre de la Société en 1867. Décès notifié à la Société le 28 janvier 1888.
- QUEUX DE SAINT-HILAIRE (Le marquis de). — Élu membre de la Société le 4 novembre 1882. Décédé en novembre 1889.
- RENAN (*Joseph-Ernest*), membre de l'Institut (Académie française et Académie des inscriptions et belles-lettres, administrateur du Collège de France. — Membre de la Société depuis l'origine; président en 1867. Décédé le 2 octobre 1892.
- RENIER (*Charles-Alphonse-Léon*), membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), professeur d'épigraphie et antiquités romaines au Collège de France, président de la section des sciences historiques et philologiques à l'École pratique des hautes études, conservateur de la Bibliothèque de l'Université. — Admis dans la Société le 24 avril 1869. Décédé le 11 juin 1885.
- RIANT (Paul-Édouard DIDIER, comte), membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres). — Membre de la Société en 1867. Décédé en décembre 1888.
- RIEMANN (Othon), maître de conférences à l'École normale supérieure et à l'École pratique des hautes études, l'un des directeurs de la *Revue de philologie, de littérature et d'histoire anciennes*. — Élu membre de la Société le 3 décembre 1881. Décédé le 16 août 1891.
- RIEUTORD. — Élu membre de la Société le 15 mars 1873. Décédé le 14 janvier 1884.
- ROCHEMONTEIX (*Frédéric-Joseph-Maxence-René DE CHALVET*, marquis DE), professeur libre à la Faculté des lettres de Paris. — Élu membre de la Société le 7 juin 1873; vice-président en 1889 et 1890; président en 1891. Décédé le 30 décembre 1891.
- RONEL (Charles), chef d'escadron de cavalerie en retraite. — Élu membre de la Société le 8 janvier 1881. Décès notifié à la Société le 26 juin 1886.
- ROUGÉ (Le vicomte Emmanuel DE), membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), professeur au Collège de France. — Membre de la Société en 1867. Décès notifié à la Société le 4 janvier 1873.
- RUDY (Charles). — Membre de la Société depuis l'origine. Décès notifié à la Société le 10 juin 1893.
- SCHÖEBEL (Ch.). — Membre de la Société depuis l'origine. Décès notifié à la Société le 8 décembre 1888.

SEILLIÈRE (Aimé). — Élu membre de la Société le 13 février 1869. Décès notifié à la Société le 19 novembre 1870.

THUROT (*François-Charles*), membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), maître de conférences à l'École normale supérieure, l'un des directeurs de la *Revue de philologie, de littérature et d'histoire anciennes*. — Admis dans la Société en 1868; vice-président en 1870-71; président en 1872. Décédé le 17 janvier 1882.

TODD (*J. Henthorn*), senior fellow of Trinity College, professeur d'hébreu à Trinity College (Dublin), et conservateur de la bibliothèque. — Admis dans la Société en 1868. Décédé le 28 juin 1869.

VAISSÉ (Léon), directeur honoraire de l'École des sourds et muets. — Membre de la Société en 1867; président en 1875. Décédé le 10 juin 1884.

VALLENTIN (*Ludovic-Lucien-Mathieu-Florian*), substitut du procureur de la République à Montélimar (Drôme), directeur du *Bulletin épigraphique de la Gaule*. — Élu membre de la Société le 21 janvier 1882. Décès notifié à la Société le 9 juin 1883.



## JARGEAU ET SES ENVIRONS AUX XIV<sup>e</sup> ET XV<sup>e</sup> SIÈCLES

Par P. LEROY, ancien magistrat

Avec une préface par A. de CHAMPEAUX, inspecteur des Beaux-Arts

Un volume in-8, orné de 2 planches. Prix. . . . . 3 fr. 50

---

## SOLUTION DE QUELQUES DIFFICULTÉS DE LA PHONÉTIQUE FRANÇAISE

Chapitre du Vocalisme

Par P. MARCHOT

Un volume in-8. Prix. . . . . 3 fr. 50

---

## ANDREAS GRYPHIUS ET LA TRAGÉDIE ALLEMANDE AU XVII<sup>e</sup> SIÈCLE

Par L.-G. Wysocki

Un volume in-8. Prix . . . . . 15 fr.

---

## DE PAULI FLEMINGI GERMANICIS SCRIPTIS ET INGENIO

Par le même

Un volume in-8. Prix. . . . . 3 fr.

---

## CORRESPONDANCE INÉDITE DE LA REINE CATHERINE DE WESTPHALIE

Née princesse de Wurtemberg

AVEC SA FAMILLE ET CELLE DU ROI JÉRÔME

LES SOUVERAINS ÉTRANGERS ET DIVERS PERSONNAGES

Publiée par le Baron A. du CASSE

Un volume in-8. Prix. . . . . 7 fr. 50

---

## LA ROSE DANS L'ANTIQUITÉ & AU MOYEN AGE

HISTOIRE, LÉGENDES ET SYMBOLISME

Par Charles JORET

Professeur à la Faculté des lettres d'Aix, correspondant de l'Institut.

Un volume in-8. Prix. . . . . 7 fr. 50

---

## LES MOTS LATINS DANS LES LANGUES BRITTONIQUES

(GALLOIS, ARMORICAIN, CORNIQUE)

Phonétique et commentaire avec une introduction sur la romanisation de l'île de Bretagne

Par J. LOTH, doyen de la Faculté des lettres de Rennes, lauréat de l'Institut.

Un volume grand in-8. Prix. . . . . 10 fr.

---

## LE MUSÉE DE LA CONVERSATION

Répertoire de citations françaises, dictons modernes, curiosités littéraires, historiques et anecdotiques avec une indication précise des sources

Par Roger ALEXANDRE

Un volume in-8. Prix. . . . . 4 fr.

---

## HISTOIRE DU RÈGNE DE MARIE STUART

Par M. PHILIPPSON

Tome I : L'Avènement de Marie Stuart. Tome II : Succès de Marie Stuart en Écosse. Darnley.

Tome III : Darnley. Le meurtre de Riccio. La catastrophe ; fin du règne

Trois volumes in-8. Prix. . . . . 22 fr.

## ILIOS ET ILIADE

Les ruines d'Ilios. — La formation de l'Illiade. — Essai de restauration de l'Illiade primitive. — L'Olympe et l'art homériques.

Par Gaston SORTAIS, S. J.

Un fort volume in-8, orné d'une carte de la Troade. Prix. . . . . 5 fr.

---

## LA CONSTITUTION D'ATHÈNES

Par ARISTOTE

Traduit par B. Haussoullier, avec la collaboration de E. Bourguet, J. Bruhns et L. Eisenmann.

Un volume grand in-8. Prix. . . . . 5 fr.

---

## EURIPIDE ET ANAXAGORE

Par L. PARMENTIER, professeur à l'Université de Liège.

Un volume in-8. Prix. . . . . 3 fr.

---

## ROMANIA

Recueil trimestriel consacré à l'étude des langues et des littératures romanes

Publié par MM. P. MEYER et G. PARIS, membres de l'Institut

Paris : 20 fr. — Départements et Union postale : 22 fr.

La collection complète (1872 à 1892 inclus), y compris la table des dix premières années : broché, 540 fr.; relié en demi-marquin, coins, tête dorée, ébarbé, 570 fr.

---

## REVUE CELTIQUE

Fondée par H. GAIDOZ

Publiée sous la direction de M. d'ARBOIS DE JUBAINVILLE, membre de l'Institut, avec le concours de M. J. LOTH, doyen de la Faculté des Lettres de Rennes, et E. ERNAULT, professeur à la Faculté des Lettres de Poitiers.

Paris : 20 fr. — Départements et Union postale : 22 fr.

La collection complète des 14 vol. (années 1870 à 1892 inclus), au lieu de 280 fr., net 230 fr.

---

## REVUE DE PHILOLOGIE

FRANÇAISE ET PROVENÇALE

RECUEIL TRIMESTRIEL

Consacré à l'étude des langues, dialectes et patois de la France

Publié par L. CLÉDAT, Doyen de la Faculté des Lettres de Lyon

Paris : 15 fr. — Départements et Union postale : 16 fr.

---

## LE MOYEN AGE

BULLETIN MENSUEL D'HISTOIRE ET DE PHILOLOGIE

Direction, MM. A. MARIGNAN, M. PROU et M. WILMOTTE

Paris : 10 fr. — Départements et Union postale : 11 fr.

---

## RECUEIL DE TRAVAUX RELATIFS A LA PHILOLOGIE

Et à l'Archéologie égyptiennes et assyriennes

Pour servir de bulletin à la Mission française du Caire, sous la direction de G. MASPERO  
Prix d'abonnement au volume complet : Paris, 30 fr. Départements et Union postale : 32 fr.

La collection des 15 premiers volumes pris à la fois, au lieu de 460 fr., net 360 fr.

---

Chartres. — Imprimerie DURAND, rue Fulbert.











UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA



3 0112 047766479